Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

LES

ŒVVRES

DE LVC. ANN. SENEQVE.

MISES EN FRANÇOIS

PAR MATTHIEV DE CHALVET,

Conſeiller du Roy en ſon Conſeil d'Eſtat, & Preſident
és Enqueſtes du Parlement de Tholoſe.

AVGMENTEES EN CESTE EDITION
de pluſieurs Traictez non encores veus :

Et fidelement traduits ſur le Manuſcrit, par I. BAVDOIN.



A PARIS,
Chez GILLES BLAISOT, pres la porte S. Marcel,
en la Court de Bauiere.

M. D C. X.I X.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

K.K. HOF-BIBLIOTHEK
WIEN

AV ROY.

SIRE,

Voicy Seneque ce grand perſonnage Eſpagnol qui vient à vous, & ſe rend François. C'eſt le bruict & la gloire de voſtre nom eſpanduë par toute la terre, qui l'ameine pour admirer en voſtre Majeſté la rencontre de toutes les excellentes qualitez par luy deſirées en ce Prince, qu'il s'eſt tant eſtudié de former en ſes eſcripts. Si vous les daignez voir, SIRE, vous vous y recognoiſtrez, comme dans vn miroir, repreſenté au vray & releué de tous vos plus rares ornemens, meſmes de ceſte Clemence incomparable, qui ne trouue point d'exemple en l'antiquité, & ne laiſſe aucune eſperance d'imitation aux ſiecles aduenir: laquelle vous a plus que toutes vos autres vertus enſemble, bien que grandes, mis & affermy la Couronne ſur la teſte. Il m'a voulu, SIRE, pour ſon truchement, m'ayant recogneu bon François, & croyant puis que i'ay eu l'honneur de vous ſeruir, & les Rois vos predeceſſeurs depuis cinquante ans, en l'office de Conſeiller & Preſident en voſtre Parlement de Tholoſe, & depuis n'agueres de Conſeiller en voſtre Conſeil d'Eſtat, que ie ſerois propre à le vous preſenter. Aduoüez le, SIRE, comme voſtre, & l'embraſſez, auec la meſme douceur de viſage, qu'il vous a pleu me receuoir tout autant de fois que i'ay paru deuant voſtre Majeſté, & vous comblerez d'honneur & de contentement.

SIRE,

Voſtre tres-humble, tres-obeiſſant,
& tres-fidele ſubjet & ſeruiteur
MATTHIEV DE CHALVET.

SOMMAIRE DE LA VIE DE MONSIEVR DE CHALVET, Traducteur de Seneque.

MESSIRE MATTHIEV DE CHALVET, issu de la famille des Chaluets, de Roche-montez en la haute Auuergne, nasquit l'an 1528. au mois de May. Monsieur Lizet lors Aduocat general du Roy, & depuis premier President du Parlement de Paris, son Oncle, qui estoit du mesme pays, estant allé voir sa maison & ses parents durant les vacations de l'année 1539. le demanda à ses freres, & l'amena à Paris, où il le fist estudier és bonnes lettres six ans, sous Oronce Finance, Tusan, Bucanan, & autres sçauans hommes qui fleurissoient en ce siecle. Fut conduit à Tholose en l'an 1546. pour y apprendre le droict Ciuil, où il logea en diuers temps auec Turnebe, Mercerus Goudan. Il passa en Italie en l'an 1550. pour y continuer ses estudes, ouyt quelques mois Alciat à Pauie, & puis le Socin à Bologne la Grasse: d'où il reuint en France à la haste, mandé pour les affaires de sa maison, faisant estat d'y restourner bien tost apres: Mais il fut conseillé de s'en aller de rechef à Tholose, y acheuer son Cours és Loix, où il fut compagnon des Sieurs Roaldes & Bodin, lisans ensemble le Droict aux Escoles publiques auec reputation. Durant les estudes de sa ieunesse il relaschoit souuent son esprit par les plus honnestes exercices du corps, ausquels il s'estoit instruit en Italie: estant fort bon homme de cheual, beau danseur, & le meilleur ioüeur de Paulme de son temps. Il temperoit aussi l'austerité de la doctrine des Loix, par la douceur de la Poësie Latine & Françoise, esquelles il n'estoit point des derniers; comme il paroistra par ses vers, si ses heritiers ne les enuient point au public. Ayant pris ses degrez de Docteur à Tholose, il estoit tout prest de quitter le Languedoc, pour aller establir sa fortune à Paris, où Monsieur Lizet l'appelloit par ses lettres: mais par l'entremise de quelques siens parens & amis, il fut arresté & marié à Tholose, en l'an 1552. auec Ieanne de Bernüy, fille du Seigneur de Palfica Baron de Villeneusue: & tost apres, à sçauoir en l'an 1553. fut receu en vn Office de Conseiller du Roy au Parlement de Tholose: puis creé Iuge de la Poësie Françoise, & maintenir des jeux Floraux de Clemence qui se celebrent si solemnellement tous les ans en ladite ville. En l'an 1573. il y fut faict President des Enquestes, par la nomination du Parlement. Il eut force amis: aussi les sçauoit-il bien cultiuer: mais sur tous il y eut vne singuliere & parfaicte amitié entre Monsieur du Faur de sainct Iory premier President de Tholoze, & luy, tant pour l'amour des lettres, que pour leur prochaine affinité. Il auoit la taille haute & quarrée, l'œil riant, le poil blond, le visage doux & venerable, le maintien graue, modeste & plein de majesté: le propos & la conuersation des plus aggreables du monde. Aucun presque ne l'abordoit, qu'il n'en restast comme charmé: car il estoit d'vn naturel affable, courtois, bien-faisant, franc, sans hypocrisie, sans ambition, sans auarice, s'employant beaucoup plus volontiers pour autruy que pour ses affaires propres: Craignant Dieu, detestant & condamnant toute sorte de vices, & principalement les violences & les nouueautez, mesme celles de la Religion. Il aymoit l'ordre, la droicture & la paix. Et comme il auoit l'ame tranquille & innocente; durant les premieres & dernieres fureurs de nos guerres ciuiles, pour ne voir les desordres qu'il preuoyoit deuoir arriuer dans Tholose, se retira en sa maison en Auuergne: où pour se consoler des miseres publiques, & pour employer vtilement son loisir, il se mit à lire & traduire Seneque. Parmy les confusions de la France il perseuere constamment en l'obeissance de son Prince: le party duquel cõme le iugeant seul iuste & legitime, il a tousiours fidelement suiuy. Aussi lors que le Parlement fut transferé de Tholose à Castelsarrasy, il fut choisi entre tous, pour aller de sa part saluer le Roy à Lyon, l'an 1595. dequoy le Roy fut merueilleusement content, comme il tesmoigna par le gracieux accueil qu'il luy fit, & par vn present qu'il luy donna: & luy s'estima bien-heureux d'auoir esté le premier Officier du Parlement de Tholose que le Roy vid depuis son aduenemẽt à la Couronne, & depuis

depuis le commencement de la reduction du Languedoc à ſon ſeruice. Derechef en l'an 1603. il fut delegué par le meſme Parlement deuers ſa Majeſté, pour pluſieurs affaires importantes: Auquel voyage, pour vne honorable recompenſe de ſes longs ſeruices, le Roy de ſon propre mouuement, & ſans qu'il l'eut demandé, le fiſt Conſeiller en ſes Conſeils d'Eſtat & Priué, dont il preſta le ſerment és mains de Monſieur le Chancelier de Belieure, auquel il appartenoit de quelque alliance. Vn an apres ſon retour de ceſte commiſſion, il print reſolution de quitter les affaires & le Palais, auquel il auoit ſeruy honorablement cinq Roys en ſes offices de Conſeiller ou de Preſident, durant cinquante & quatre années. Il reſigna pluſtoſt ſa dignité de Preſident à François de Chaluet, l'vn de ſes fils, qui l'exerce à preſent: & ſe retira chez ſoy, pour ne penſer plus dés lors qu'à prier Dieu, & à couler doucement le reſte de ſes iours parmy le repos & les liures. Il veſquit apres ceſte heureuſe retraicte deux années, auec tant de ſatisfaction qu'il diſoit ſouuent à ſes parens, que tout le long du reſte de ſa vie paſſée il n'auoit aucunement veſcu. En fin atteint d'vne fiebure, cauſée par vne tumeur interieure, & par vn abſcez caché, où les Medecins ne pouuoient rien voir ny appliquer: ayant touſiours l'ame ſaine, la parole ferme, & le iugement raſſis, iuſques à ſon dernier ſouſpir: il mourut Chreſtiennement parmy les ſiens dans Tholoſe le 20. de Iuin 1607. aagé de ſoixante & dix neuf ans, & regretté vniuerſellement de tous ceux qui l'auoient veu & cogneu durant ſa vie.

FRANC. DE CHALVET SIEVR DE FENOVILLET, CONSEILLER AV PARLEMENT de Tholoſe, fils de l'Autheur.

O Vas tu, docte Liure? où vas-tu ſage eſcrit?
Faire honneur à la France? Adieu donques, cher frere,
Non germain proprement, quoy que d'vn meſme pere,
Car ie ſuis fils du corps, & toy fils de l'eſprit.

Mon pere, de l'amour de la vertu ſ'éprit
Et d'elle t'engendra: maintenant il eſpere
Que comme vn bon enfant tu ſeruiras ta mere;
Car pour elle, ſans plus, ceſt œuure il entreprit.

Certes, qui lira bien tes diſcours, ô ſainct liure,
Apprenant comme il faut bien mourir & bien viure;
Du vray luſtre d'honneur ſe verra reueſtu,

Cueillant, par ton moyen, ſi digne recompenſe:
Car c'eſt de la vertu que l'honneur prend naiſſance;
Et tu nous fais au vray cognoiſtre la vertu.

IN SENECAM, GALLICE expreſſum.

A

MATTHÆO CALVENTIO PRÆSIDE TOLOSANO, & in ſacro conſiſtorio Regis Conſiliario.

NON modò Gallorum populis tu vera loquentis
Verba refers Senecæ, mentémque animúmque reſignas,
Ora ſed Annæi das conſpicienda, verendam
Canitiem, moréſque pios, nullóque madentes
Felle mali, quos non tetrici cenſura Catonis
Carpſerit, aut rigidum Stoici Zenonis acumen.
Quin mage crediderim Samius ſi vera magiſter
Edocet, Hiſpanum Senecam, ciuémque togatum,
Iam brachis mutaſſe togam, vultúque renatum
Apparere tuo: tum quæ tua pagina dictat,
Ipſius auctoris, non verba interpretis eſſe.

G. Crittonij Profeſſoris Regij.

ORDRE ET SVITTE DES Liures & diuers Traictez de Seneque, ſelon la preſente Edition.

DEs Biens faicts, à Ebutius Liberalis. VII. liures.
Les Epiſtres, à Lucilius. CXXIIII.
De la Prouidence, ou, Pourquoy les gens de bien ſentent & ſouffrent ſouuent des maux. I. liure.
De la cholere, à Nouatus. III. liures.
De la clemence, à Nero Cæſar. II. liures.
De la vie heureuſe, à Gallio ſon frere. I. liure.
De la tranquillité, & repos de l'ame, à Serenus. I. liure.
Que le Sage ne peut ſouffrir aucune iniure, à Serenus. I. liure.
De la briefueté de la vie, à Paulinus. I. liure.
De la conſolation, à Polybius. I. liure.
De la conſolation, à Marcia. I. liure.
De la conſolation, à Heluia. I. liure.
Des queſtions naturelles. VII. liures.
Apocoloſyntoſe, ou, Diſcours plein de mocquerie, ſur la mort de Claudius Cæſar nouuellement traduit.
Certains beaux paſſages recueillis & ramaſſez de diuers endroits des liures de Seneque.
Diuers remedes contre les euenemens de la Fortune.

Le contenu de ce qui eſt augmenté en ceſte derniere Edition.

La vie de l'Autheur,
Premiere partie des Preceptes pour bien viure, ou, de l'Honneſte vie.
Seconde partie des meſmes Preceptes, ou, Traitté des Mœurs.
Opuſcule des Arts liberaux.



ΤΟΙΟΣ ΕΗΝ ΣΕΝΕΚΑΣ ΟΝ ΤΙΚΤΕΝ ΙΒΗΡΙΑΣ ΑΙΑ,

ΤΟΝΓΕ ΜΟΝΟΝ ΚΑΘΟΡΩΝ ΑΜΦΟΤΕΡΟΥΣ ΚΑΘΟΡΑ·

Idem Latinè.

SIC OCVLOS SENECA HISPANVS SIC ORA FEREBAT,

ORAQVE CALVENTI QVI VIDET, AMBO VIDET.

G. Crittonij Professoris Regij.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises ici volontairement.

EPISTRES DE LVCIVS ANNÆVS SENECA, A LVCILIVS.

EPISTRE PREMIERE.

Les anciens auoient ſouuent en la bouche quelques ſentences briefues, qu'ils rapportoient à Dieu, leſquelles en peu de mots contenoient vne grande ſageſſe, comme furent celles-cy, Ayez cognoiſſance de vous, Suiuez Dieu, Rien par trop, *& autres ſemblables: Mais entre les plus celebres & renommees a eſté ceſte-cy,* Ne perdez point le temps. *C'eſt pourquoy Seneque en ceſte Epiſtre enſeigne comme il faut arreſter & approfiter la courſe & legereté du temps, lequel ſe perd par trois diuerſes façons qu'il dict, & qu'vn homme n'eſt point pauure, pour ſi peu qu'il ait de bien.*

TAIS ainſi, mon Lucilius, reprends ta liberté ſur toy-meſmes, amaſſe & profite le temps qu'on te rauiſſoit cy-deuant, ou qu'on te deſroboit, ou qui t'eſchappoit. Croy fermement que ce que ie t'eſcris eſt veritable. Quelque partie du temps nous eſt rauie, quelque partie nous en eſt deſrobee, & quelque autre nous en eſchappe. Mais la perte la plus honteuſe que nous faiſons, eſt celle qui aduient par noſtre nonchalance. Et ſi tu veux y prendre bien garde, vne grande partie de la vie ſe perd à ceux qui font mal: la plus grande à ceux qui ne font rien; & toute la vie entiere à ceux qui ne penſent point à ce qu'ils deuroient faire. Quelle perſonne trouueras-tu qui ſçache priſer le temps? qui ſçache eſtimer ce que vaut vn iour? qui ait cognoiſſance qu'il s'en va tous les iours mourant? C'eſt en cecy que nous ſommes trompez: Nous regardons la mort comme venant de loing: Toutesfois la plus grande partie en eſt deſia paſſee: elle tient en ſon pouuoir tout le temps qui eſt derriere nous. Continuë donc de faire (Lucilius mon amy) ce que tu m'as eſcript que tu faiſois. Embraſſe toutes les heures du iour: tu ne dependras pas du lendemain, ſi tu te ſaiſis du temps auiourd'huy. Pendant qu'on differe & remet la vie, elle paſſe. Toutes autres

Combien il importe de bien employer le temps, &

Quelle eſt la miſere de ceux qui le perdent.

choſes (Lucilius mon amy) ſont hors de nous: Il n'y à que le temps qui ſoit noſtre. Nature nous a mis en la poſſeſſion de ceſte choſe ſeule ſubiette à la fuite, & à s'eſchapper viſtement, de laquelle celuy qui voudra, nous pourra chaſſer. Mais la folie des hommes eſt ſi grande, qu'ils ſe confeſſent obligez quand ils ont obtenu des biens de peu de valeur, deſquels ils pourroient aiſément rendre la pareille: & toutesfois il n'y a pas-vn qui ſe ſente redeuable du temps qu'on luy à donné, combien que ce ſoit la ſeule choſe de laquelle le plus recognoiſſant homme du monde ne pourroit rendre la pareille. Tu me demanderas peut-eſtre, qu'eſt-ce que ie fais, moy, qui ſçay ſi bien commander tout cela? Ie te confeſſeray librement, que i'en vſe comme faict vn prodigue & grand deſpenſier, toutesfois diligent. Ie tiens bon conte de ma deſpenſe. Ie ne puis pas dire que ie ne perde beaucoup de temps, mais au moins ie rendray bon conte de ma pauureté. Il m'aduient comme à pluſieurs qui ſont tombez en indigence ſans leur faute, deſquels tout le monde a pitié, mais pas-vn ne leur ayde. Qu'eſt-il donc de faire? Ie n'eſtime point pauure celuy à qui ce peu qui luy reſte, peut ſuffire. Toutesfois i'ayme mieux que tu gardes tes biens, & que tu commences de bonne heure à les conſeruer. Parce (comme diſoient nos anciens) qu'on s'aduiſe trop tard d'eſpargner, quand on eſt au fonds du vaiſſeau. Car ce qui demeure au plus bas, eſt non ſeulement fort peu, mais encore c'eſt le pire.

Aſſez riche eſt celuy qui ſe contente, & qui eſpargne de bonne heure.

EPISTRE II.

Des perſonnes qui ne peuuent s'arreſter longuement en vn lieu, & qui penſent que le frequent changement de lieux puiſſe oſter les triſteſſes & faſcheries de l'eſprit.

Diuers changemens de lieux, & la lecture de diuers autheurs ſont marques d'inconſtance & de legereté: car

IE conçois vne belle eſperance de toy, & par ce que tu m'eſcris, & par ce que i'en ay oüy dire. Tu ne cours point çà & là, tu ne trauailles pas ta perſonne par diuers changemens de lieux. Ceſte agitation & ce remuëment eſt ſigne d'vn eſprit malade. La principale cognoiſſance d'vne ame bien raſſiſe, c'eſt de pouuoir s'arreſter, & demeurer auec elle meſme. Au reſte prends garde que la lecture de tant de diuers autheurs, & de toutes ſortes de liures, ne ſoit vn teſmoignage d'inconſtance & de legereté. Il te faut nourrir & t'arreſter aux eſprits de certains autheurs, ſi tu en veux tirer quelque choſe que ta memoire puiſſe fidelement retenir. Celuy qui veut eſtre par tout, en fin n'eſt en aucun lieu: il aduient à ceux qui deſpendent toute leur vie à voyager par les pays eſtrangers, de faire beaucoup de logis, mais pas vne amitié. Il faut qu'il en aduienne autant à ceux qui courent, & ne ſe rendent familiers du ſçauoir d'aucun autheur certain, mais paſſent legerement, & comme à la haſte, ſur toutes choſes. La viande qu'on rend auſſi toſt qu'on l'a mangee, ne profite de rien, & ne donne aucune ſubſtance au corps: il n'y a rien qui empeſche plus la gueriſon, que de changer ſouuent de remedes: La playe ne ſe peut bonnement cicatriſer, ſi on eſſaye la guerir par trop de diuers onguents: Vne plante ne peut ſe prendre, ſi elle eſt ſouuent tranſplantee. Bref il n'y a rien, pour ſi profitable qu'il ſoit, qui nous puiſſe faire bien en paſſant. La multitude

Eſtre par tout c'eſt eſtre nulle part. & comme

Pluralité d'autheurs diſtrait l'eſprit.

de des liures ne faict que diſtraire l'eſprit. Par ainſi ne pouuant lire tous ceux que tu as, il te ſuffira d'en auoir autant que tu en pourras lire. Mais ie veux (diras-tu) fueilleter maintenant ceſtuy-cy, & maintenant ceſtuy-là : c'eſt ſigne qu'on eſt deſgouſté, de vouloir taſter de pluſieurs viandes, leſquelles auec leur diuerſité & changement, gaſtent vn eſtomach, au lieu de le nourrir. Ly donc ceux qui ſont les plus approuuez : & ſi quelquesfois tu veux faire vn court paſſage vers les autres, retourne bien toſt aux premiers. Fay touſiours prouiſion de quelque remede qui te puiſſe ſeruir contre la pauureté, contre la mort, & contre les autres peſtes de la vie. Et apres que tu auras diſcouru ſur pluſieurs choſes, choiſis en quelqu'vne que tu puiſſe digerer ce iour-là. I'en fais ainſi moy-meſmes : de pluſieurs diſcours que ie lis, i'en retiens quelqu'vn. Voicy ce que i'ay trouué auiourd'huy dans Epicure, car i'ay accouſtumé de m'aller proumener quelquesfois dans le camp des ennemis, non point comme fuitif, mais comme vn eſpion. Vne pauureté ioyeuſe (dit-il) eſt choſe fort honneſte. Mais ce n'eſt pas deſia pauureté, ſi elle eſt ioyeuſe. Car celuy qui ſe peut accorder auec la pauureté, eſt riche. Celuy qui a peu de bien, n'eſt pas pauure. C'eſt celuy qui en deſire encore dauantage. Que ſert-il à vn homme de faire eſtat des grands threſors qu'il a dans ſes coffres, des bleds qui ſont en ſes greniers, des paſturages qui ſont à luy, & de l'argent qu'il tient à l'vſure, s'il eſpie encor à ſe ietter ſur les biens d'autruy, s'il ne conte point ſeulement ce qu'il a, mais encore ce qu'il veut acquerir dauantage ? Demandes-tu de quelles richeſſes on ſe doit contenter ? Premierement d'auoir ce qui nous fait beſoin ; en ſecond lieu, ce qui nous peut ſuffire.

Diuerſité de viandes gaſte l'eſtomach.

Methode pour bien lire.

Doctrine d'Epicure touchant la pauureté & les richeſſes.

EPISTRE III.

Il reprend Lucilius familierement de ce qu'il auoit vsé de ce mot, Amy, comme fait le vulgaire, & monſtre que celuy ſeul eſt vrayement & proprement amy, auquel nous pouuons communiquer tous nos affaires & ſecrets, comme à nous-meſmes.

TV m'eſcris auoir baillé des lettres à vn tien amy pour me les faire tenir. Tu m'aduertis apres que ie me garde bien de luy communiquer tous les affaires, parce que toy-meſme n'as point accouſtumé de le faire. C'eſt donc par meſme lettre que tu dis qu'il eſt ton amy, & que tu nies qu'il le ſoit. Par ainſi tu as vſé de ceſte premiere parole, comme d'vne parole commune & vulgaire, de laquelle tu te ſers à l'endroit de tout le monde. Tu l'as appellé amy, de meſme façon que nous appellons gens de bien, ceux qui briguent quelque dignité : Et de meſme façon que nous appellons, monſieur, celuy que nous rencontrons par la ruë, s'il ne nous peut ſouuenir de ſon nom. Paſſons cela. Mais ſi tu mets quelqu'vn au rang de tes amis, auquel tu ne te vueilles autant fier qu'à toy-meſmes, tu te trompes grandement, & tu n'as pas aſſez parfaictement cogneu la force de la vraye amitié. Celuy ſe trompe qui ne cherche vn amy que dans ſa baſſe cour, & ne l'eſprouue qu'à ſa table. Vn homme qui eſt empeſché de la grandeur de ſes biens, & qui eſt aſſiegé par ſes propres richeſſes, n'a malheur aucun plus grand, que de croire que ceux-là ſoient ſes amis, deſ-

Examen du nom d'amy, & quel eſt celuy qu'il faut eſtimer tel.

Il faut bien ſonder vne perſonne deuant que faire profeſſiõ d'amitié auec elle.

& Ne luy fier qu'autãt qu'à ſon ennemy.

quels il ne l'eſt point. Prends donc conſeil de ton amy en tous tes affaires: Mais prends pluſtoſt conſeil qui doit eſtre ton amy. Il ſe faut fier apres vne declaration d'amitié, mais il en faut au preallable faire le iugement. Certainement ceux qui iugent apres auoir aymé, & n'ayment point apres auoir iugé, font contre les preceptes de Theophraſte, & mettant l'vn deuant l'autre, confondent l'office & le deuoir qu'on y doit apporter. Penſe longuement ſi tu dois donner entree à quelqu'vn en ton amitié, & quand il t'aura pleu de le faire, reçois-le d'vn cœur tout entier. Parle auec luy auſſi confidemment, comme auec toy-meſme. Mais quant à toy, ie te conſeille de viure de telle façon, que tu n'ayes à luy fier aucune choſe, que celle que tu pourrois fier à ton ennemy. Et parce qu'ils peuuent ſuruenir quelques cas que la familiarité doit faire tenir ſecrets, communique hardiment à ton amy toutes tes penſees & toutes les faſcheries de ton eſprit. Tu le rendras fidele, ſi tu penſes qu'il le ſoit. Car pluſieurs ont appris comme on les deuoit tromper, quand ils ont eu crainte qu'on les trompaſt, & par leur ſoupçon ont eſté cauſe que ceux deſquels ils ſe desfioient, leur fiſſent quelque faute. Pourquoy donc me retiendray-ie de parler deuant vn mien amy? Pourquoy ne feray-ie eſtat d'eſtre tout ſeul, quand ie ſuis auec luy? Il en y a quelques-vns qui content au beau premier qui leur vient deuant, tout ce, qu'ils ne deuroient fier qu'à vn amy: & qui deſchargent dans les aureilles de qui que ſoit tout ce qui les ronge dans le cœur. Au contraire il en y a qui redoutent la conſcience des plus chers amis qu'ils ont: & leſquels, comme s'ils ne ſe fioient point d'eux-meſmes, tiennent tous leurs ſecrets cachez dedans leur eſtomach. Il ne faut faire ny l'vn ny l'autre: Car tous ces deux ſont vices, ſe fier de tout le monde, & ne ſe fier de pas-vn. Mais ie dis que l'vn eſt plus honneſte, & que l'autre eſt plus aſſeuré. Tout ainſi pourrois-tu reprendre ceux qui ne ſont iamais en repos, & ceux qui ſont touſiours en repos. Car la diligence qui prend tant de plaiſir à ſe tourmenter, n'eſt point diligence, c'eſt vne agitation d'vne ame furieuſe. Et le repos qui penſe que tous mouuemens ſoient pleins de faſcherie, n'eſt point repos, c'eſt vne laſcheté & vne langueur d'eſprit. Tu retiendras donc ce que i'ay leu dans Pomponius. Il y a quelques-vns qui ſont ſi longuement cachez dans les lieux tenebreux, qu'il leur ſemble que tout ce qui eſt à la clairté du iour ne ſoit qu'obſcurité. Il eſt beſoin d'entremeſler cela, il faut en repoſant faire quelque choſe, & en faiſant, il ſe faut repoſer. Prends conſeil de la nature mere des choſes, elle te dira qu'elle a faict le iour, & qu'elle a faict la nuict.

Moyen de rendre vn ami fidele.

Incõueniens où tombent ceux qui ne ſçauent pas diſcerner les amis.

EPISTRE IIII.

Il admonneſte Lucilius de pourſuiure l'eſtude de la Philoſophie, & de s'accouſtumer au meſpris de la mort, & ſe mocque des choſes qui ſont ſuperfluës à la vie de l'homme.

La perſeuerance en l'eſtude forme l'eſprit, & le

PErſeuere comme tu as commencé, & aduance-toy le plus que tu pourras, afin que tu puiſſes ioüyr plus longuement d'vne ame bien reformee: tu en ioüys pendant le temps meſmes que tu la rends meilleure, & que tu la pre-

pares.

pares. Toutesfois c'eſt bien vn autre plus grand plaiſir qu'on reçoit de la contemplation d'vne ame pure & nettoyee de tous vices. Tu te peux encore ſouuenir de l'aiſe que tu ſentis, lors que laiſſant l'accouſtrement d'enfance, tu veſtis la robe virile pour eſtre mené à l'aſſemblee du peuple. Attends encor vne volupté plus grande, apres que tu auras laiſſé le ſens que tu auois en enfance, & que la Philoſophie t'aura faict eſcrire au roolle des hommes: Car l'enfance n'eſt point ſeulement demeuree dans noſtre eſprit, mais, ce qui eſt plus dommageable, l'imperfection de l'enfance y eſt encor' logee. Et le pis eſt qu'ayant l'authorité qu'ont les gens vieils, nous auons les vices non ſeulement d'enfans, mais des plus petits enfans. Les vns ont peur des choſes legeres, & les autres des fauſſes. Mais nous craignons les vnes & les autres. Profite ſeulement, & tu cognoiſtras qu'il y a quelques choſes deſquelles il faut d'autant moins auoir peur, qu'elles nous portent plus grande frayeur. Il n'y a aucun mal qu'on doiue eſtimer grand, s'il peut eſtre noſtre dernier mal. La mort vient-elle à toy? Tu la deurois craindre, ſi elle pouuoit demeurer auec toy. Il faut par neceſſité ou qu'elle ne vienne point, ou qu'elle paſſe tout outre. C'eſt vne choſe fort difficile (diras-tu) de faire trouuer bon à noſtre ame, qu'elle vueille meſpriſer la vie. Ne vois-tu pas pour combien d'occaſions fort legeres on la meſpriſe? L'vn s'eſt pendu deuant la porte de ſ'amie: L'autre s'eſt ietté du toict de ſa maiſon en bas, pour ne voir plus longuement ſon maiſtre touſiours en cholere contre luy: Et vn autre qui s'en eſtoit fuy, a mieux aimé ſe mettre vne dague dans le ſein, que d'eſtre ramené à ſon ſeruice. Ne penſes-tu point que la vertu aura les meſmes effects, que peut auoir la crainte? Aucun ne peut iouyr d'vne vie bien aſſeuree, qui penſe trop affectionnément à la prolonger, & qui met entre ſes plus grands biens, d'auoir veu beaucoup de conſuls. Penſe donc tous les iours à cecy, comme tu pourrois conſtamment, & ſans te faſcher laiſſer ceſte vie, laquelle, quelques-vns embraſſent & ſuiuent de meſmes façons, que font ceux qui eſtans tombez dans vn torrent deſbordé, ſont portez par ſa violence contre des eſpines & des choſes aſpres. Pluſieurs perſonnes vont flottans miſerablement entre la frayeur de la mort, & les tourmens de la vie. Ils n'ont aucun deſir de viure, & ne ſçauent mourir. Fais donc que ta vie ſoit ioyeuſe, oubliant tout le ſoucy qu'elle te donnoit. Car aucun bien ne peut eſtre agreable à celuy qui ne reſout ſon ame à ne s'en ſoucier point, ſ'il le pert. Or il n'y a perte plus facile à ſupporter, que des choſes que nous ne pouuons plus deſirer, apres que nous les auons perduës. Endurcis-toy donc, & t'exhorte contre tous les malheurs qui peuuent aduenir, meſmes aux plus grands ſeigneurs. Vn pupille, & vn chaſtré firent le iugement de la teſte de Pompee, le Parthe cruel & inſolent, de celle de Craſſus. Caïus Ceſar commãda que Lepidus preſentaſt ſon col à couper à Decius mareſchal de ſon camp, & Ceſar le tendit apres à Chærea. La fortune n'a iamais donné aucune grandeur à vn homme, qu'elle ne luy aye faict autant de menaces que de promeſſes. Ne te fie point à ceſte bonace, la mer ſe change & renuerſe en vn inſtant. En meſme iour les nauires s'abyſment au lieu où elles s'eſtoient ioüees. Penſe qu'vn voleur, vn ennemy te peut porter la dague à la gorge. Et ſans parler d'autres plus grands ſeigneurs, ton eſclaue a puiſſance ſur ta vie & ſur ta mort. Ie dis que quiconque voudra meſpriſer ſa vie, il ſera maiſtre de la ſienne. Remets en ta ſouuenãce les exẽples de ceux qui ſont morts par la trahi-

rend plus raſſis: mais

On reçoit encore plus de plaiſir apres auoir quitté le ſens d'enfance: car

On apprend à meſpriſer les choſes legeres & fauſſes.

Voire la mort meſmes, &

Comme on peut quitter ceſte vie.

Et comment la poſſeder.

Plutarque és vies de Pompeius & Craſſus: Suetone en Caligula.

Dont l'inconſtance paroiſt en ce qu'il n'y a promeſſe qui ne ſoit cõtrequarree d'vne menace.

ſon de leurs domeſtiques, ou par force ouuerte, ou par quelque ſecrete conſpiration: Tu trouueras qu'il s'en faut peu, qu'il n'en y ait plus de tuez par la fureur de leurs ſerfs, que par celle des Roys. Pourquoy regardes-tu donc, ſi celuy que tu crains eſt vn puiſſant ſeigneur, veu qu'il n'y a pas vn qui n'aye le pouuoir de faire ce que tu crains? Mais ſi par fortune tu tombes au pouuoir des ennemis, le vainqueur commandera qu'on te meine, ſçauoir eſt, au lieu où tu allois touſiours. Pourquoy prends-tu plaiſir à te tromper, & pourquoy commences-tu de t'apperceuoir tant ſeulement à ceſt'heure de ce que tu ſouffrois long temps auoit? Ie dis cela: On te meine à la mort depuis l'heure que tu naſquis. Il faut ſouuent en noſtre entendement diſcourir de ces choſes, & autres ſemblables, ſi nous voulons attendre auec quelque tranquillité d'eſprit ceſte heure derniere, la crainte de laquelle nous oſte le repos de l'ame en toutes autres heures de la vie. Mais pour mettre fin à ma lettre, apprends vne choſe qui m'a donné auiourd'huy beaucoup de plaiſir, & encore l'ay-ie cueillie dans les iardins d'autruy. Ce ſont de grandes richeſſes qu'vne pauureté qui s'accorde auec la loy de la nature. Veux-tu ſçauoir qu'eſt-ce, dont la nature veut que nous ſoyons contents? de ne ſouffrir point de faim, & de ſoif, & de ne ſentir point de froid. Il n'eſt pas beſoin de s'aſſeoir dans les porches des ſuperbes maiſons, ny que tu ſouffres ces regards deſdaigneux, ou aucun outrage couuert ſoubs ie ne ſçay quelle courtoiſie. Il n'eſt pas beſoin de ſe hazarder aux dangers de la mer, ny de ſuiure les armees. Ce que nature deſire ne couſte guere à dreſſer. Il eſt tout appreſté. Le ſurplus ne nous donne que peine & ſueur, nous faict vſer la robe, nous faict enuieillir ſoubs vne tente de camp, nous faict aller ſuiure les bords des mers eſtrangeres. Ce qui nous doit ſuffire, nous le pouuons recouurer quand il nous plaiſt. Celuy ſe peut dire riche, qui s'accorde auec la pauureté.

La meditatiõ de la mort nous fait viure auec de la tranquillité d'eſprit. &

Nous apprẽd à reietter les ſuperfluitez de ceſte vie.

EPISTRE V.

Mauuaiſe couſtume de quelques-vns, qui pour monſtrer & faire croire qu'ils eſtoient du tout addonnez à la Philoſophie portoient les cheueux longs, ne peignoient iamais leur barbe, auoient les ſourcils renfroignez, eſtoient deſireux de ſe faire remarquer ſur tous les autres hommes, par vne ſale & rude façon de viure, comme font bien encore quelques vns de noſtre temps.

Quelle doit eſtre la conuerſation & maniere de viure du Philoſophe, contre ceux qui ſous vne vaine apparence exterieure preſument auoir quelque choſe par deſſus le commun: leſquels,

IE louë grandement, & me reſioüys que toutes autres choſes meſpriſees, tu pourſuis opiniaſtrement tes eſtudes, & que tu ne penſes à rien tant qu'à te rendre tous les iours plus vertueux. Ie ne te veux pas ſeulement conſeiller de perſeuerer, mais ie t'en prie de bon cœur. Toutesfois ie te veux bien admonneſter que tu ne faces rien qui puiſſe eſtre trop remarqué, comme font ceux qui n'aiment pas tant le bien de leur ame, comme ils font d'eſtre regardez du peuple en la façon de leurs habillemens, ou en la maniere de leur viure. Fuis, ie te prie, à porter les cheueux longs, ſales, mal-peignez, la barbe ſans aucun ſoing, fuy la hayne que quelques-vns font ſemblant de porter à l'argent, fuy le coucher par terre, & tout ce que l'ambition peut

ſuiure

ſuiure par vn chemin qui va au rebours de tous les autres. Ce nom de Philoſophie, pour ſi modeſtement qu'on la ſuiue, eſt aſſez hay de luy-meſmes. Mais quoy? ſi nous commençons de nous retirer de la commune façon de viure des hoimmes: que les actions de noſtre ame ſoient tant qu'on voudra au dedans du tout diſſemblables aux leurs: au moins noſtre viſage ſe doit accommoder au commun des autres. Ie ne veux point que noſtre robe reluiſe, ny qu'elle ſoit ſale. Ie ne veux point que nous ayons de l'argent enrichy d'ouurages dorez par deſſus. Mais ne penſons pas auſſi que ce ſoit vne grande ſobrieté, de ne vouloir tenir ny or ny argent. Taſchons de mener vne meilleure vie, & plus ſaincte que celle du vulgaire, pluſtoſt que contraire au vulgaire. Autrement nous chaſſerons loing de nous, & rebuterons ceux que nous voulons reformer. Nous ferons auſſi qu'ils ne voudront rien imiter de noſtre vie, quand ils penſeront qu'il leur ſoit force d'imiter ce que nous faiſons. Le premier bien que la Philoſophie nous promet, c'eſt de ſçauoir conſentir auec nos citoyens, & d'entretenir l'humanité & la ſocieté de laquelle la diuerſité de ceſte profeſſion nous ſepareroit. Prenons garde que ce que nous faiſons pour eſtre admirez du peuple, n'engendre pluſtoſt vne haine & vne riſee. Certainement nos intentions ſont de viure ſelon la nature. Mais c'eſt choſe contre nature de tourmenter ſon corps, de haïr la netteté qui ne couſte guere, ou ſuiure vne craſſeuſe nonchalance, & ſe nourrir non ſeulement de viandes de peu de prix, mais encores de viandes meſchantes & qui font horreur. Tout ainſi que c'eſt ſuperfluité de deſirer choſes trop delicates, auſſi c'eſt folie de reietter les choſes ordinaires, & qui ſe peuuent acheter auec peu d'argent. La Philoſophie demande bien la ſobrieté, & qu'on ſe contente de peu, mais non pas qu'on tourmente ſon corps: & encore la ſobrieté ne doit point eſtre du tout mechanique. C'eſt ceſte façon de viure qui me plaiſt. Accommodons noſtre vie entre les bõnes mœurs, & les mœurs du vulgaire. Que tout le monde ait en admiration noſtre vie, & qu'il la cognoiſſe. Mais quoy? Ne feronsnous rien que ce que les autres font? N'y aura-il point quelque difference entre nous & eux? ſi aura. Il en y aura beaucoup. Faiſons que celuy qui nous contrerollera cognoiſſe que nous ſommes fort diſſemblables au commun des hommes. Que celuy qui entrera dans noſtre maiſon, face plus de cas de nous, que de la richeſſe de nos meubles. C'eſt vne grande vertu à vn homme qui ſe contente autant d'vne vaiſſelle de terre, que ſi elle eſtoit d'argent. Mais ie ne l'eſtime pas moindre en celuy qui ſe ſçait ſeruir de la vaiſſelle d'argent, comme d'vne vaiſſelle de terre. L'homme a le cœur bien laſche, qui ne ſçait ſupporter les richeſſes. Mais afin que ie te face part du profit que i'ay faict ce iourd'huy, i'ay trouué dans noſtre Hecaton, que la fin & le but de nos deſirs, peut de beaucoup ayder aux remedes dont nous auons beſoin contre la peur. Tu n'auras iamais crainte de choſe, ſi tu ne ſouhaittes iamais rien. Tu me demanderas: Comme il eſt poſſible que deux choſes ſi contraires puiſſent eſtre enſemble? Cela eſt vray (Lucilius mon amy) & iaçoit qu'il ſemble qu'elles ne ſoient point d'accord, elles ſont toutesfois iointes l'vne à l'autre. Car tout ainſi qu'vne meſme chaine tient liez le poiſonnier, & le ſoldat qui le garde: Pareillement ces deux choſes ſi diuerſes l'vne de l'autre, marchent enſemble. La peur ſuit l'eſperance: & ie ne m'eſtonne pas qu'elles aillent ainſi: Car l'vne & l'autre, eſt le tourment d'vn eſprit qui vit en ſuſpens, & l'vne & l'autre eſt le

Se pẽſant faire admirer s'expoſent en haine & riſee, car

Ceſte vie auſtere & ſordide eſt contre nature, &

Contre la Philoſophie, qui ne veut point meſme de ſobrieté mechanique.

Qui ne ſouhaite rien, n'a iamais faute de rien.

tourment d'vne attente faſcheuſe. Mais la principale cauſe de l'vne & de l'autre, c'eſt, que nous ne iettons point nos penſees aux choſes preſentes. Mais nous les enuoyons bien loing au deuant de celles qui ſont à venir. Voilà comment la prouidence, qui eſt le plus grand bien qui ſoit en la condition de la vie humaine, eſt changee en malheur. Les beſtes ſauuages fuyent aux dangers qu'elles voyent deuant leurs yeux, & apres qu'elles en ſont eſchappees, elles ſont en toute ſeureté. Mais nous ſommes tourmentez & de l'aduenir & du paſſé. Beaucoup de biens que nous auons, nous apportent dommage. Car la memoire nous rameine le tourment de la crainte, & la preuoyance la fait venir auant le temps. Il n'y a pas-vn qui ſoit ſi miſerable ſeulement par les choſes preſentes.

Eſperance iointe auec crainte tourmentent fort l'ame.

EPISTRE VI.

Il ſe reſiouyt auec Lucilius, de ce qu'il cognoiſt que tous les iours il fait quelque profit & aduancement à la vertu, & apres il enſeigne que la hantiſe & familiere conuerſation des bons, porte plus de profit que tous les preceptes & enſeignemens des Philoſophes.

La cognoiſſance de ſes imperfectiõs & vices, eſt vn bon achemineinent à la vertu, & ceux qui les cognoiſſent mieux, approchent le plus de la perfection.

IE cognois (Lucilius mon amy) que non ſeulement ie me rends meilleur, mais ie me transforme. Ie n'oſe toutesfois ny promettre ny eſperer, qu'il n'y ait encor quelque choſe en moy qui ait beſoin de changement. Pourquoy ne puis-ie auoir beaucoup de choſes, qui meritent d'eſtre ou corrigees, ou rabaiſſees, ou rehauſſees? C'eſt deſia vn ſuffiſant argument pour cognoiſtre que mon eſprit s'eſt changé en mieux, de ce qu'il recognoiſt ſes vices, leſquels il auoit auparauant ignorez. On ſe reſioüyt auec quelques malades quand ils ont ſenty leur mal. Ie ſerois donc tres-aiſe de te pouuoir faire part de mon changement ſi ſoudain: i'euſſe commencé lors de conceuoir vne eſperance plus certaine de noſtre amitié; de ceſte vraye amitié, dis-ie, que ny l'eſperance, ny la crainte, ny le ſoin de l'vtilité ne peut rompre, de celle amitié auec laquelle les hommes meurent, & pour laquelle ils prennent plaiſir de mourir. Ie t'en nommeray pluſieurs qui n'ont point eu faute d'amis, mais faute d'amitié. Cela ne peut point aduenir, lors qu'vne pareille volonté attire les ames à vne ſocieté de deſirer les choſes honneſtes. Pourquoy ne pourroit aduenir cela? c'eſt pource qu'ils ſçauent que toutes choſes leur ſont communes, voire leurs plus grandes aduerſitez meſmes. Tu ne ſçaurois comprendre le bien & l'auancement que ie ſens de iour en iour. Enuoye-moy donc (diras-tu) ces choſes qui ont eu tant de vertu ſur toy. Quant à moy ie ne deſire rien plus, que de pouuoir tout verſer dans ton ſein. Car le plus grand plaiſir que ie puis receuoir, c'eſt d'apprendre quelque choſe pour apres l'enſeigner. Il n'y a rien pour ſi profitable, pour ſi excellent qu'il ſoit, qui me peuſt apporter plaiſir, ſi ie ne le ſçauois que pour moy-meſmes. Si on me vouloit donner la ſageſſe ſoubs telle condition que ie la tinſſe enfermee dedans moy, & que ie ne la peuſſe enſeigner à quelqu'vn, ie la refuſerois. La ioüyſſance d'aucun bien ne peut eſtre agreable, ſi on n'y reçoit quelqu'vn en compagnie. Ie t'enuoyeray donc les meſmes liures, & pour n'auoir pas beaucoup de peine à chercher par tout ce qui te pourroit eſtre profitable, ie mettray des marques

Ceux-là meſmes doiuent faire part de leurs graces aux autres.

afin

afin que tu puiſſes incontinent te ietter ſur ceux que ie priſe & que i'admire le plus. Toutesfois & la viue voix, & la conuerſation te pourroit porter plus de profit, que la lecture des liures. Il faut que tu viennes ſur le lieu. Premierement, parce que les hommes ſe fient plus à leurs yeux, qu'aux oreilles. En outre parce que le chemin eſt trop long par les preceptes, mais il eſt court & a plus d'effect par les exemples. Cleanthés n'euſt iamais bien reſſemblé à Zenon, ſ'il ſe fuſt ſeulement contenté de l'oüyr. Il a veſcu auec luy, & a veu comme il viuoit, il a remarqué ſes ſecrets, il a pris garde à tout ce qu'il faiſoit, pour voir s'il ſe conformoit à ſa façon de viure. Platon, Ariſtote, & toute la troupe des ſages, qui ont introduit tant de ſectes diuerſes, ont plus appris aux mœurs qu'aux paroles de Socrates. Ce n'a pas eſté à l'eſcole, ç'a eſté en la compagnie d'Epicurus, que Metrodorus, Hermacus, & Poliænus ſe ſont rendus ſi grands perſonnages. Ie ne t'appelle point ſeulement pour faire ton profit, mais afin que tu puiſſes eſtre profitable. Nous nous aiderons beaucoup l'vn l'autre. Cependant parce que ie te dois vne petite rente de ma iournee, ie te diray ce qui m'a auiourd'huy beaucoup pleu dans Hecaton. Tu demandes (dit-il) ce que i'ay appris? C'eſt d'eſtre amy de moy-meſmes. Il a gaigné beaucoup, il ne ſera iamais ſeul: aſſeure-toy que celuy qui eſt amy de ſoy-meſme, le ſera de tous.

La frequentation & les deuis communs auec les doctes & vertueux apporte plus ſolide inſtruction que la lecture.

Preuue par exemples de Cleanthés, De Platon & d'Ariſtote.

Des diſciples d'Epicure.

EPISTRE VII.

Il apprend qu'il faut fuyr les aſſemblees, les ſpectacles des ieux publiques, comme auſſi la compagnie & familiarité des particuliers, excepté de ceux qui nous peuuent rendre meilleurs, ou qui peuuent eux-meſmes ſe rendre tels en nous hantant.

Ainſi Seneque communique ſon ſçauoir à Lucilius.

DEmandes-tu ce qu'il me ſemble que tu doiues principalement fuyr? Les aſſemblees des hommes. Tu ne t'y pourrois encore ſeurement fier. Quant à moy ie confeſſe librement ma foibleſſe, ie n'en rapporte iamais les mœurs que i'y auois apporté en y allant. Quelque choſe de ce que i'auois chaſſé dehors, reuient encore. Et comme ceux qu'vne longue maladie a tellement affoiblis, qu'ils ne peuuent ſortir dehors ſans rechoir en quelque mal: il en aduient auſſi de meſmes à nous, de qui les ames commencent à reuenir d'vne longue maladie. La conuerſation & la hantiſe de pluſieurs, nous eſt fort contraire. Il n'y a pas-vn qui ne nous apporte quelque vice, ou qui ne l'imprime dans nous, ou ſans que nous y prenions garde, qu'il ne nous en ſoüille: Certainement tant plus l'aſſemblee du peuple eſt grande, tant plus elle eſt dangereuſe pour nous. Mais il n'y a rien de ſi dommageable aux bonnes mœurs, que de s'aller ſeoir aux ieux, & aux ſpectacles publiques. Car alors les vices, auec le plaiſir qu'on y prend, s'eſcoulent plus facilement dedans nous. Que penſes-tu que ie vueille dire? en reuiens-ie plus auaricieux, plus ambitieux, plus prodigue? i'en reuiens meſmes plus cruel, & plus inhumain, pour auoir eſté parmy des hommes. De fortune ie me trouuay aux ieux de midy, regardant les ebats, les farceries, & les autres recreations quon donnoit, afin que la veuë des hommes ſe délaſſaſt de l'horreur du ſang humain qu'elle auoit veu reſpandre le matin. Mais ce fut tout le contraire: tous les combats qui

Pour eſtre orné de bonnes mœurs, il faut euiter les grãdes aſſeblees.

Les ieux & ſpectacles publics.

car On n'en reuient que plus depraué, &

s'eſtoient faicts de deuant, au prix de cecy n'eſtoit que miſericorde & douceur. Mais maintenant laiſſant tous autres paſſetemps à part, ce n'eſtoient que vrays meurtres, ils n'auoient rien pour parer aux coups, ils eſtoient deſcouuerts de tous les endroicts du corps, ils ne tiroient iamais qu'ils ne ſe bleſſaſſent. Il y en a qui prenoient plus de plaiſir à voir cela, que de voir combatre les couples de gladiateurs ordinaires, ou celles que le peuple demandoit. Pourquoy n'y prendroient-ils plus de plaiſir? Ils n'ont ny morion ny bouclier pour ſe couurir. Dequoy leur pourroit ſeruir la defence? Dequoy l'art, & l'adreſſe? Ce ne ſont que vrais maſſacres. Au matin les hommes ſont expoſez aux Ours & aux Lyons: & à midy au peuple qui les auoit regardez. On commande à ceux qui auoient tué de combatre contre d'autres qui les tueront, on retient celuy qui auoit eſté vainqueur pour eſtre tué incontinent apres: la fin de ces combats eſt vne mort toute certaine, on y va à feu & à ſang. Cela ſe faict pendant que l'arene eſt vuide d'autres ieux. Mais quelqu'vn de ceux-là eſtoit voleur, qu'auoit-il merité? d'eſtre pendu. Il auoit tué vn homme, pour auoir fait ce meurtre, il meritoit bien de ſouffrir ceſte peine. Mais toy qu'as-tu merité, miſerable, d'aller voir cela? & ouyr dire: Tuë, bruſle, foüette. Pourquoy ſe iette-il ſi laſchement ſur les armes? Pourquoy meurt-il ſi poltronnement? que ne meurt-il auec plus de gayeté de cœur? On les contraincт à coups de foüets d'aller receuoir des playes, ils s'enferrent l'vn l'autre, les vns prennent les coups des autres, qu'ils s'entreiettent ſur leurs poitrines toutes nues. Si les ieux ſont intermis, on faict ce pendant entre-couper la gorge à des hommes, à fin qu'on ne demeure pas ſans rien faire. Ne conſiderez-vous pas, que les mauuais exemples redondent contre ceux qui les donnent? Rendez graces aux Dieux, au moins de ce que vous enſeignez d'eſtre cruel, à celuy qui ne le peut apprendre. Il faut retirer de telles aſſemblees du peuple vn eſprit ieune & tendre, & qui n'eſt pas encore bien aſſeuré à la vertu. On paſſe facilement à ce que pluſieurs font. Vne aſſemblee ſi diuerſe & diſſemblable aux mœurs de Socrates, de Caton & de Lelius pourroit eſbranler leur ame. Tant s'en faut qu'aucun de nous, pour ſi bien que nous ramaſſions les forces de noſtre entendement, puiſſe reſiſter à la violence des vices qui nous aſſaillent parmy des troupes ſi grandes. Vn ſeul exemple de prodigalité ou d'auarice a eſté cauſe de beaucoup de mal. La compagnie d'vn friant qui mange à noſtre table nous rend effeminez & delicats. Vn riche voiſin nous faict venir enuie d'auoir des biens. Vn compagnon meſchant noircit de ſa roüilleure ſon compagnon, pour ſi blanc & net, & pour ſi ſimple qu'il ſoit. Que penſes-tu à quoy puiſſent venir les mœurs ſur leſquelles on court d'vne impetuoſité publique? Il faut par force que tu les reſſembles, ou que tu les hayſſes. Mais il faut fuir & l'vn & l'autre, afin que tu ne te rendes ſemblable aux meſchans, par ce qu'ils ſont en grand nombre, ou que tu ne te faces ennemy de pluſieurs, parce qu'ils ſont diſſemblables à toy. Retire-toy dans toy meſmes le plus que tu pourras, ne hante que ceux qui te peuuent faire plus vertueux. Ne reçois en ta compagnie que ceux que tu peux rendre meilleurs. C'eſt vn mutuel office que l'vn faict à l'autre. Les hommes apprennent

Les cruels des gladiateurs Romains n'eſtoyẽt qu'aygu illons à cruauté.

C'eſt vne impertinente repartie, dire qu'auſſi bien auoient-ils d'ailleurs merité la mort.

Ces ſpectacles ne doiuent eſtre permis aux ieunes gens, comme eſtãs de mauuaiſes exemples.

La hantiſe des vertueux eſt d'vne tres-vtile efficace à toutes perſonnes.

apprennent eux meſmes, quand ils en enſeignent d'autres. Il ne faut donc point que la gloire de faire cognoiſtre ton eſprit, te face ſortir aux aſſemblees publiques, pour reciter deuant eux quelque œuure que tu auras faite, ou pour diſputer. Ce que ie te conſeillerois, ſi ton eſprit ſe pouuoit accommoder à celuy du peuple. Il n'y a pas vn d'entre-eux qui te peut entendre. Tu en pourras rencontrer ſeulement vn ou deux, & encor te faudra-il façonner celuy-là, & l'inſtituer à ta capacité. Pourquoy donc (diras-tu) auray-ie appris tout ce que ie ſçay? Ne crain point d'auoir perdu ta peine: c'eſt pour toy meſmes que tu l'as appris. Mais afin que ie n'aye rien appris aujourd'huy pour moy ſeulement, ie te veux faire part de trois belles ſentences qui ſe ſont preſentees à moy preſque ſur ce meſme propos: Democritus diſoit, vn ſeul me vault autant que tout vn peuple, & tout vn peuple ne m'eſt qu'vn homme ſeul. Celuy, (quel qu'il fuſt) reſpondit auſſi fort bien, (par ce que l'auteur qui l'a dict eſt incertain) quand on luy demanda, pourquoy il prenoit tant de peine d'enſeigner vn art qui ne profiteroit qu'à peu de perſonnes? Peu de perſonnes (dit-il) me tiennent lieu de pluſieurs. C'eſt aſſez qu'vn tout ſeul, c'eſt aſſez qu'il n'y ait pas vn. Mais ceſte troiſieſme ſentence eſt la plus belle de toutes. Epicurus eſcriuant à vn ſien compagnon d'eſtudes, i'eſcris cecy, (dit-il) non pour ſeruir à pluſieurs, mais à toy. Car l'vn de nous ſert à l'autre d'aſſez grand auditoire. Il faut bien grauer ces choſes dans noſtre memoire, afin que tu puiſſes meſpriſer le plaiſir & la volupté qui procede du iugement & conſentement de pluſieurs. Beaucoup d'hommes te loüent. Mais quelle choſe as-tu, dont tu te puiſſes plaire? Si tu és tel que pluſieurs penſent que tu ſois, il faut qu'ils regardent tes biens dedans ton ame.

Il vault mieux eſtre approuué de peu de perſonnes qui meritent, que du iugement volage d'vne populace.

EPISTRE VIII.

On pourroit penſer que Seneque fut contraire aux autheurs de ſa ſecte, quand il conſeilloit à Lucilius, qu'il quittaſt tous affaires, & qu'il fuiſt la frequentation preſque de toutes perſonnes, pour aimer le repos d'eſprit & la ſolitude. Car Zenon & Chryſippus & les plus grands d'entre les Stoiciens preſchoient qu'il falloit prendre le ſoin & gouuernement de la choſe publique, & que le ſage ne deuoit pas vieillir au repos. Mais Seneque dit qu'il ne veut prendre ce conſeil pour ſoy, ny le bailler à pas-vn, de s'addonner à l'oiſiueté & à la faineantiſe. Il apprend toutesfois qu'il faut ſe retirer à part, à fin que l'exemple des meſchans, le nombre deſquels eſt fort grand, ne nous plonge dans leurs vices, & quitter le ſoin de tous autres affaires pour nourrir l'eſprit au repos, pendant lequel le ſage pourra mettre par eſcrit les preceptes de la Philoſophie. Car la vie de ceux qui font cela, porte beaucoup plus de fruict à toutes ſortes d'hommes, que ſi s'eſtans addonnez aux affaires du palais, & aux plaidoiries, ils deſpendoient tout le temps à des choſes legeres, qui n'appartiennent aucunement à ce qui peut rendre la vie de l'homme bienheureuſe.

TV me commandes, (dis-tu) de fuir les aſſemblees, de me retirer à part, & me contenter que ie ſçache moy ſeul ce que ie fais. Que ſont deuenus vos beaux enſeignemens, qui commandent de mourir en faiſant touſ-

Encore que le ſage & vertueux ſe tire loing de la preſſe, ſi ne

laiſſe-il pas de trauailler pour ſon prochain, & pour la poſterité.

iours quelque choſe? Quoy? te ſemble-il que cependant ie demeure aſſis? ie me ſuis retiré, i'ay fermé les portes, afin que ie puiſſe profiter à pluſieurs. Ie ne paſſe point vn ſeul iour en oiſiueté, ie donne vne partie de la nuict à mes eſtudes, ie ne cherche pas le ſommeil, mais i'attends qu'il me ſurprenne. Ie tiens mes yeux laſſez & ennuyez de trop veiller ſur la beſongne, iuſques à ce qu'ils n'en peuuent plus. Ie me ſuis retiré non ſeulement de la compagnie des hommes, mais de toutes affaires, & tout premierement des miennes: ie ne trauaille pour ceux qui viendront apres moy. I'eſcripts quelques choſes qui leur pourront eſtre vtiles, ie leur laiſſe par memoire des admonitions qui leur ſeront ſalutaires, comme des receptes de quelques bons medicamens, ayant experimenté la vertu qu'elles auoient ſur mes vlceres, leſquels ſi ie n'ay peu entierement guerir, au moins les ay-ie gardez de croiſtre. I'enſeigne le chemin, dans lequel ie m'eſtois eſgaré & laſſé, & le fouruoyement duquel ie n'ay recognu que trop tard. Ie crie, gardez vous de ce qui eſt agreable au vulgaire, & ce que la fortune donne. Craignez les biens qui vous aduiennent d'auenture, tenez-les pour ſuſpects. Les beſtes ſauuages, & les poiſſons ſe prennent ſous l'eſperance de quelque choſe qui leur plaiſt. Penſez-vous que ce ſoient des preſens de fortune? ce ſont des embuſches. Celuy d'entre nous qui voudra mener vne vie bien aſſeuree, doit fuyr le plus qu'il luy ſera poſſible, ces biens couuerts de glu, dans leſquels nous ſommes ſi miſerablement trempez, que quand nous les penſons tenir, ils nous tiennent. Ceſte courſe que nous prenons, nous iette dans vn precipice. La fin d'vne vie ſi haut eſleuee, c'eſt de tomber en bas. Outre ce qu'il n'eſt pas poſſible de s'arreſter quand les richeſſes nous font roulller hors du vray chemin. Tien-toy debout, ou fuis t'en. Ceux qui font ainſi, la fortune ne les renuerſe point, mais elle les pouſſe la teſte premiere contre terre. Tiens donc ceſte regle de viure, qui te ſera ſalutaire & profitable, de ne nourrir ce corps plus delicatement qu'il ne ſera beſoin, pour l'entretenir en vne bonne ſanté. Il le faut traicter rudement, afin qu'il ne refuſe point d'obeir à l'ame. Il faut ſeulement que la viande puiſſe appaiſer la faim, le boire eſtancher la ſoif, la robbe chaſſer le froid, & que la maiſon nous ſerue de defence contre ce qui pourroit nuire au corps. Il ne ſert de rien qu'elle ſoit baſtie de gazon, ou de pluſieurs ſortes de pierres portees de pays eſtrangers. Sçachez qu'vn homme eſt auſſi bien à ſon aiſe couuert de chaume, comme d'or. Meſpriſe tout ce que le trauail ſuperflu peut dreſſer pour ſeruir d'ornement & d'embelliſſement. Souuienne-toy qu'apres l'eſprit il n'y a rien qui luy puiſſe ſembler grand. Si ie parle ainſi auec moy-meſme, ſi ie parle ainſi auec ceux qui viendront apres moy, ne te ſemble il point que ie te face plus de bien, que ſi i'eſtois prié d'eſtre caution, que ſi ie ſignois vn teſtament auec mon cachet, ou ſi ie preſtois ma main, & ma parole dans le ſenat à celuy qui pourſuiuroit vne dignité? Croy-moy ceux qui ſemblent ne faire rien ou bien peu, ſont ceux qui font les actes les plus grands. Ils manient les choſes humaines & diuines tout enſemble. Mais il faut mettre fin à noſtre diſcours, il faut, comme ie me ſuis reſolu, payer quelque choſe pour la rente accouſtumee de mon Epiſtre. Ce ne ſera pas de ma bource, ie ne ceſſe point encore de piller Epicure, dans lequel i'ay leu auiourd'huy ces mots: Il faut que tu ſerues à la Philoſophie pour iouyr d'vne vraye liberté.

Il fuit l'oiſiueté & meſpriſe neantmoins ceſte vie tumultueuſe luy preferant la contemplatiue.

Enſeigne que le corps pour ſa ſanté ne veut eſtre nourry delicatement, & que

L'eſprit ſeul doit eſtre cultiué. car

Au moyen d'iceluy on ſe rend capable de toutes choſes. d'ailleurs, La Philoſophie nous fait iouyr d'vne vraye liberté.

liberté. N'attens point au lendemain. Celuy qui s'eſt du tout aſſubiecty & donné à elle, a bien toſt fait le tour pour eſtre affranchy. Car ſeulement ſeruir à la Philoſophie, c'eſt eſtre en liberté. Il pourra eſtre que tu me demanderas, pourquoy ie vay prendre ces belles ſentences pluſtoſt aux liures d'Epicure que des noſtres. Mais qui empeſche que tu ne puiſſe eſtimer ces paroles d'Epicure eſtre communes & publiques? combien de Poëtes ont dit ce que les Philoſophes deuoient dire, ou cela meſmes qu'ils ont dict? Ie ne parleray point des tragiques, ny de nos Comedies Romaines. Car elles ont auſſi quelque ſeuerité, & marchent au milieu d'entre les Comedies Grecques, & les Tragedies. Cõbien de beaux vers & tres-elegans ſont eſcripts par les ioüeurs de farces? Combien de beaux mots de Publius ſe pourroient dire, non ſeulement par les ioüeurs qui montent nuds pieds, mais auec des brodequins, ſur les eſchafaux? Ie reciteray vn de ſes vers, par ce qu'il appartient & depend de la Philoſophie, & meſmes du propos que nous auions maintenant entre mains, par lequel il nie qu'il faille faire eſtat des biens de fortune, comme s'ils eſtoient à nous:

Les autres biens fortuits ne ſont point proprement noſtres.

Ce bien n'eſt pas à nous qui nous vient par ſouhait.

Ie me ſouuiens de t'auoir ouy dire ceſt autre vers qui n'eſt pas de beaucoup meilleur, mais plus contraint toutesfois:

Cela ne peut eſtre tien
Que la fortune a faict tien.

Ie ne veux point oublier encore ceſte meilleure parole que i'ay appriſe de toy: *Le bien qu'on peut donner ſe peut auſſi rauir:*
Ie ne veux pas que ces deux-là me tiennent lieu de payement, car ie l'ay pris de ta bource.

EPISTRE IX.

Il monſtre que l'homme ſage encor qu'il ſoit content de ſoy meſme, a beſoin d'vn amy. Et en fin pour vn petit preſent, qu'il a accouſtumé de faire, au fonds de ſes lettres, il y met vne ſentence d'Epicure.

TV deſires ſçauoir, ſi Epicure a iuſtement repris en quelque Epiſtre, ceux qui ſouſtiennent que le ſage ſe contente de ſoy meſmes tout ſeul, & que pour ceſte raiſon il n'a pas beſoin d'vn amy. Cela eſt reproché à Stilbo par Epicure, & à ceux qui penſent que le bien ſouuerain ſoit d'auoir vne ame qui ne ſouffre aucune paſſion. Nous tomberions en ambiguité ſi nous voulions elegamment ſignifier par vn ſeul mot, ce que les Grecs nomment Apathie, & l'appeller impaſſibilité. D'autant qu'on pourroit par ce mot entendre le contraire de ce que nous voulons dire. Car nous voulons parler de celuy qui reiette loing le ſentiment de tout mal. On entendroit que ce fuſt de celuy qui ne pourroit ſupporter aucun mal. Regarde donc s'il vaudroit mieux dire, vne ame qui ne peut receuoir aucune playe: ou vne ame qui ne ſent du tout rien. C'eſt la difference qui eſt entre nous & eux: Car noſtre ſage ſurmonte toutes les faſcheries, mais il les ſent: & le leur, ne les veut point ſeulement ſentir.

Quel eſt le contentemẽt du ſage des Stoïques, & en quoy il differe d'auec les autres ſages.

Nous auons cela de commun enſemble, que le ſage eſt content de ſoy-meſme tout ſeul: mais il veut auoir vn amy, vn voiſin, vn homme qui luy tienne compagnie, encore que tout ſeul il puiſſe ſuffire à ſoy meſmes. Voy, ie te prie, combien il eſt content de ſoy, & comme il eſt encore quelquefois content d'vne partie de ſoy. Si quelque maladie, ou ſi ſon ennemy luy a fait perdre la main, ſi quelque malheur luy a creué vn œil, le reſte de ſa perſonne luy ſuffira. Il ſera auſſi ioyeux eſtant manchot, & ayant perdu vn membre, comme quand il eſtoit tout entier. Il ne trouue point à dire ce qui luy defaut. Il aime mieux toutesfois que rien ne luy defaille. Ainſi le ſage eſt content, non point qu'il vueille viure ſans quelque amy, mais il veut pouuoir viure ſans luy. Et ce que ie dis pouuoir, ſe doit entendre, que s'il le perd, il n'en ſent aucune triſteſſe, mais il ne ſera iamais ſans amy. Il eſt en ſa puiſſance d'en recouurer incontinent vn autre. Comme ſi Phidias auoit perdu vne ſtatuë, il en peut tout auſſi toſt refaire vne autre. Pareillement ceſt ouurier qui ſçait ſi bien faire les amitiez, en mettra vn autre au lieu de celuy qu'il aura perdu. Demandes-tu comment il pourra ſi toſt faire vn amy? Ie te le diray, pourueu que nous ſoyons d'accord d'vne choſe, ſçauoir eſt, que ie te paye tout preſentement ce que ie te dois, & que pour raiſon de ceſte Epiſtre tu me tiennes quitte de la pareille. Hecaton dit, ie t'apprendray vne recepte d'amour ſans breuuage, ſans herbes, ſans enchantement d'aucune ſorciere: Ayme ſi tu veux eſtre aymé: Car non ſeulement l'vſage d'vne ancienne amitié & certaine, apporte beaucoup de contentement, mais le commencement & la pourſuite d'vne nouuelle amitié eſt auſſi agreable. La difference qu'il y a entre vn laboureur qui couppe la moiſſon & celuy qui ſeme, ceſte meſme difference eſt entre celuy qui a deſia fait vn amy, & celuy qui eſt apres à le faire. Le Philoſophe Attalus ſouloit dire qu'il y auoit plus de plaiſir de faire vne peinture que de l'auoir faicte. Car la peine qui eſt employee ſur l'ouurage, porte vn fort grand plaiſir pendant qu'on eſt apres la beſongne. Celuy qui a deſia retiré la main d'vn ouurage acheué, n'y prend pas tant de plaiſir. Il iouyt maintenant du fruict de ſon art, mais il iouyſſoit de l'art meſmes, lors qu'il peignoit. La ieuneſſe de nos enfans nous porte plus de profit, mais leur enfance nous eſtoit plus douce. Reuenons à noſtre diſcours. Le ſage donc encore qu'il ſoit content de ſoy, ſi eſt-ce qu'il veut auoir vn amy, quand ce ne ſeroit pour autre conſideration, que pour pratiquer l'amitié, & pour ne ſouffrir point qu'vne ſi grande vertu luy demeure ocieuſe. Non point pour la raiſon qu'Epicure alleguoit dans ceſte meſme Epiſtre, afin qu'il aye vn amy qui ſe tienne au cheuet de ſon lict quand il ſera malade, & qui luy puiſſe ayder, ou quand il ſera tombé en pauureté: Mais pour auoir vn amy auprés duquel il puiſſe eſtre luy meſmes, quand ceſt amy deuiendra malade, ou pour le pouuoir mettre en liberté, quand l'ennemy le tient priſonnier aux fers. Celuy qui ne regarde ſeulement qu'à ſoy, & qui ſur ceſte intention baſtit vne amitié, il penſe tres-mal, & acheuera comme il a commencé. A-il acquis vn amy pour le tirer des fers quand il ſera priſonnier? il n'orra pas ſi toſt le bruit de la cheſne, qu'il s'en reculera. Ce ſont des amitiez, comme on dit, pour quelque temps. Celuy qui n'a eſté pris que pour noſtre vtilité, ne ſera agreable que pour autant de temps

que

Il ne peut eſtre ſans amy.

Veut neantmoins pouuoir viure sás luy.
&
L'vn perdu il en remplace aiſément vn autre.

Moyen de le faire en peu de temps.

A quel deſſein le ſage deſire auoir vn amy.

Contre la raiſon d'Epicure.

Dont la foibleſſe apparoiſt en ce que la plus part des amis ne s'entrecognoiſſent és afflictions.

que nous pourrons tirer profit de luy. C'eſt pourquoy les amis ſont à troupes à l'entour de ceux à qui la fortune fleurit: mais il n'y a qu'vn deſert vuide à l'entour de celuy qui eſt ietté par terre. Les amis fuyent loing des lieux où ils deuroient faire preuue de leur amitié. C'eſt pour cela auſſi qu'on a veu tant de meſchans exemples des vns qui par crainte fuyent loing de leurs amis, & des autres qui par crainte les trahiſſent. Il faut par neceſſité que la fin reſſemble au commencement. Si quelqu'vn a commencé d'eſtre amy, par ce qu'il luy eſtoit profitable de l'eſtre, ſans doute il prendra plaiſir de faire pour de l'argent quelque choſe contre l'amitié, & meſmement s'il penſe qu'il y ait aucun autre loyer qui nous doiue plaire en l'amitié que l'amitié ſeule. Pour quelle autre raiſon donc veux-ie chercher vn amy? Afin que i'aye quelqu'vn pour qui ie puiſſe mourir, que ie puiſſe ſuiure en ſon exil, à la mort duquel ie me puiſſe oppoſer, & y employer la mienne propre. Car cela que tu deſcris, c'eſt pluſtoſt vne trafique, qu'vne amitié, laquelle ne penſe qu'au profit, laquelle ne regarde qu'à ce qu'elle y pourra gaigner. La paſſion des amoureux a ſans doute quelque reſſemblance à l'amitié. Mais tu pourrois dire que c'eſt vne amitié furieuſe. As-tu veu iamais qu'vn homme deuint amoureux pour ſon profit, ou pour ſon ambition, ou pour ſa gloire? Ceſt amour là, meſpriſant toutes autres choſes, bruſle les cœurs pour ſoy-meſmes, pour le ſeul deſir d'vne beauté, & ſoubs l'eſperance qu'il ſera auſſi mutuellement aimé. Et que ſeroit-ce donc, voudrois tu dire, qu'vne affection vilaine fuſt conceuë par vne occaſion plus honneſte que l'amitié? Il n'eſt pas queſtion (diras-tu) maintenant de cela, aſſauoir mon ſi l'amitié ſe doit deſirer pour elle meſme, ou pour quelque autre choſe eſtrangere. Car ſi elle doit eſtre deſiree pour l'amour d'elle meſme, celuy qui eſt content de ſoy meſme, ſe peut approcher de telle amitié. Comment donc s'en deura-il approcher? Comme d'vne choſe tres-belle, ſans eſtre pouſſé d'aucun profit, & ſans eſtre eſtonné ou rebuté d'aucun changement de fortune contraire. Celuy oſte toute la maieſté de l'amitié, qui ne la pourchaſſe que pour les heureux ſuccés. Le ſage eſt content de ſoy. Quelques vns, (Lucilius mon amy) interpretent fort mal cela. Ils chaſſent le ſage de tous lieux, ils le veulent contraindre à demeurer dans ſa ſeule peau. Il faut diſtinguer, que c'eſt que ceſte parole nous promet, & iuſques où elle s'eſtend. Le ſage eſt content de ſoy, pour viure bien & heureuſement, mais non pas pour viure: Car pour cecy il a beſoing de beaucoup de choſes, mais pour cela il ne faut qu'vne ame ſage, vn courage grand, & qui meſpriſe la fortune. Ie ne te veux enſeigner auſſi la diſtinction de Chryſippus. Il dit que le ſage n'a beſoin d'aucune choſe, & que toutes-fois il a faute de pluſieurs choſes. Au contraire le fol n'a beſoin de rien, par ce qu'il ne ſçait vſer d'aucune choſe, mais il a faute de tout. Le ſage a beſoin de ſes mains, de ſes yeux, & de beaucoup de choſes qui ſont neceſſaires tous les iours à ſon vſage: mais il n'a faute d'aucune choſe. Car auoir faute eſt ſigne de neceſſité. Mais le ſage n'a de rien neceſſité. Parquoy encore bien qu'il ſoit content de ſoy-meſmes, il a beſoin d'auoir des amys. Il deſire d'en auoir en grand nombre, non pas pour viure heureuſement: Car ſans amis il peut heureuſement viure. Le bien ſouuerain ne cherche point des inſtrumens de dehors, il s'entretient dans

Pour quel deſſeing il faut auoir des amis.

Amitiez trõperelles, qui reſſemblent aux paſſions amoureuſes.

Cõme il faut entendre que le ſage eſt cõtent de ſoy.

C'eſt pour viure heureuſement.

Quelles choſes ſont requiſes pour ceſt effect.

Comme il faut auſſi prendre le dire de Chryſippus touchant ce poinct.

Cõme le ſage conforme ſa vie en aduerſité.

ſa maiſon, il depend tout de ſoy. Il commenceroit d'eſtre ſubiect à fortune s'il cherchoit hors de ſoy quelque partie de ſoy. Mais quelle pourra eſtre la vie du ſage, ſi eſtant mis en priſon, il eſt delaiſſé de ſes amis, s'il eſt abandonné tout ſeul en quelque pays eſtranger, s'il eſt retenu en vne longue nauigation, ou s'il eſt ietté ſur le bord d'vn pays deſert? Elle ſera pareille à celle de Iupiter, quand ce monde ſe reſoudra, & que le ciel & la terre ſeront confus & meſlez en vn: & que ceſſant la nature de rien faire pour quelque peu de temps, il ſe repoſera en ſoy, du tout arreſté à ſes propres penſees. Le ſage fait quelque choſe de ſemblable à cela. Il ſe cache dans ſoy-meſmes, il eſt auec ſoy meſmes, & auſſi lõguement qu'il peut ordonner luy ſeul de ſes affaires, ſelõ ſa volonté & iugement, il eſt cõtent de ſoy. Il prend femme, encores qu'il peuſt viure content tout ſeul, il fait des enfans, encores qu'il ſe contente de ſoy. Et toutesfois il ne pourroit viure s'il eſtoit contraint de viure ſans la cõpagnie d'vn hõme. Le deſir naturel le contraint de faire amitié, & non le profit. Car comme le deſir & la douceur des autres choſes eſt nee auec nous, tout ainſi l'eſt celle de l'amitié. Comme nous haiſſons la ſolitude, ainſi la douceur de la compagnie nous eſt agreable. Comme la nature rend l'homme aimable à l'hõme, il y a pareillement quelque eſguillon en cela qui nous fait rechercher les amitiez. Neantmoins encore qu'il aime infiniment ſes amis, qu'il les tienne auſſi chers que ſoy meſmes, voire encore qu'il en face ſouuent plus de compte que de ſoy, il bornera ce bien dãs ſoy meſmes. Il dira ce que Stilpon dit, ce Stilpon que l'Epiſtre d'Epicure reprend. Car voyant ſa ville priſe, ayant perdu ſes enfans, & ſa femme, ſe ſauuant de ceſt embraſement public tout ſeul & toutesfois heureux, luy eſtant demandé par Demetrius, qui fut à cauſe de pluſieurs villes qu'il auoit priſes, ſurnommé Poliorcetes, s'il auoit rien perdu, i'ay, dit-il, tous mes biens auec moy. Voy donc comment ceſt homme vertueux & vaillant ſurmonta la victoire meſmes de l'ennnemy de ſa patrie. Ie n'ay rien perdu. Il mit Demetrius en doute s'il eſtoit victorieux ou non. Tous mes biens ſont auec moy, la iuſtice, la vertu, la temperance, la prudence, & encores cela, de ne conter entre les biens ce qui luy pouuoit eſtre rauy. Nous auons en admiration quelques beſtes qui paſſent à trauers le feu ſans ſe faire aucun mal: Mais combien eſt plus admirable ceſt homme qui eſt paſſé ſain & ſauue par les armees, par les feux, & par tant de ruines? Tu vois qu'il a eſté plus facile de vaincre tout vn peuple, que de vaincre vn ſeul hõme. Ceſte parole luy eſt commune auec le Stoique. Car ceſtuy-cy porte pareillement ſes biẽs à trauers des villes bruſlees. Il eſt content de ſoy-meſmes, il borne ſa felicité par ceſte marque là. Et afin que tu ne penſes que nous ſoyons ſeuls qui nous vantons de ces genereuſes paroles, Epicure meſmes qui ſe courrouce tant contre Stilpon, a prononcé vne parole ſemblable: Laquelle tu prendras en bonne part, iaçoit que i'aye deſia rayé ceſte iournee de mon compte: S'il y a aucun à qui les biens qu'il a, ne ſemblent eſtre fort grands, encores qu'il fuſt ſeigneur de tout le monde, il eſt toutesfois miſerable. Ou ſi tu penſe qu'il fuſt mieux dict en ceſte façon, car il faut prendre garde de n'eſtre pas ſubiect aux paroles, mais au ſens: Celuy eſt miſerable, qui ne s'eſtime tres-heureux, encore qu'il commandaſt ſur tout le monde. Et afin que tu ſçaches que ce ſens

Pourtraict du Sage Stoique.

Diog. Laert. en la vie d'iceluy.

Epicure meſme ſouſigne la doctrine des Stoïques touchant le contẽtement du ſage.

ce ſens eſt commun, & que c'eſt nature qui le nous apprend, tu le trouueras dans vn Poëte comique,

Celuy n'eſt pas heureux qui ne penſe pas l'eſtre.

Car que te ſert-il en quel eſtat tu ſois, ſi tu as opinion d'eſtre mal'heureux? Que ſera-ce donc, diras-tu, ſi ceſtuy-cy qui a vilainement amaſſé des richeſſes, & ſi ce maiſtre d'vn ſi grand nombre d'eſclaues, qui eſt toutesfois luy-meſme eſclaue d'vne infinité de perſonnes, ſe veut dire bien-heureux? Il faut ſçauoir non ſeulement ce qu'il dit, mais ce qu'il en penſe certainement tous les autres iours de ſa vie. Toutesfois il ne faut pas que tu ayes peur qu'vne choſe ſi excellente ne puiſſe arriuer à vne perſonne qui en ſoit indigne. Il n'y a que le ſage qui ſe plaiſe aux choſes ſiennes. Toute folie ſe deſdaigne & deſplaiſt à ſoy-meſme.

EPISTRE X.

Que la ſolitude eſt vtile à ceux qui profitent en la vertu, & qu'elle eſt pernicieuſe aux fols, comme ſont auſſi toutes autres choſes. En fin il adiouſte vn fort bel enſeignement de ce qu'il faut demander à Dieu.

CE que i'ay dit eſt vray: ie ne veux point changer d'opinion: fuis les grandes aſſemblees, fuy encor vn homme tout ſeul. Ie n'en trouue pas-vn en la compagnie duquel ie te puiſſe fier. Voy cõbien mon iugement va loin: i'oſe te fier à toy meſme. Crates, comme on dit auditeur de ce meſme Stilpo duquel nous auons parlé en la precedente Epiſtre, ayant veu vn ieune garſon ſe pourmenant retiré à part, luy demanda qu'il faiſoit là tout ſeul? Ie parle (dit-il) auec moy: Aduiſe bien ie te prie, (reſpondit Crates,) & prens gãrde que tu ne parles point auec vn mauuais garſon. Nous auons accouſtumé de faire garder ceux qui portent impatiemment la mort de leur amy, ou qui ſont peureux, afin qu'en ſe voyans ſeuls ils n'vſent mal de la ſolitude. Il n'y a pas-vn de ces perſonnes mal-aduiſees qu'on doiue laiſſer tous ſeuls en la garde d'eux meſmes. C'eſt à ceſte heure là que quelques mauuais conſeils leur paſſent par la fantaiſie: c'eſt à ceſte heure là qu'ils batiſſent quelque meſchant deſſein, ou contre eux meſmes, ou contre quelque autre perſonne. C'eſt lors qu'ils s'appreſtent à quelque mauuais deſir. Tout ce que leur ame tenoit caché ou par honte ou par crainte, c'eſt lors qu'elle le tire dehors. C'eſt alors qu'elle aiguiſe ſa temerité, qu'elle reueille ſes vilains appetits, & qu'elle eſchauffe ſa cholere. Finalement l'homme fol perd alors toute la commodité qui eſt en la ſolitude, ſçauoir eſt de ne fier ſes ſecrets à pas-vn, & de ne craindre aucun qui le puiſſe deſcouurir. Il s'accuſe & ſe trahit luy meſmes. Penſe donc que c'eſt que i'eſpere de toy, ou bien que c'eſt que ie m'en peux promettre. Car l'eſperance eſt le nom d'vn bien incertain. Ie ne trouue pas vn auec lequel i'aime mieux que tu ſois, qu'auec toy meſmes. Ie me ſouuiens de quelle grandeur de courage quelques paroles t'eſchapperent, & de quelle conſtance elles eſtoient

Le ſage cherche la ſolitude pour ce qu'elle luy aide, & le fol la fuit, pource qu'il en abuſe.

Doctrine tou chant ce qu'il faut demander à Dieu: &

pleines. Ie m'en réiouis incontinent. Ie dis lors en moy-meſme: Ce ne ſont point paroles dictes du bout des leures ſeulement, ces propos ſortent du profond du cœur. Ceſtuy-cy n'eſt pas vn homme vulgaire, il ne penſe qu'au bien de tout le monde. Parle touſiours de ceſte façon, vy de ceſte façon. Prens garde que rien ne te puiſſe eſtonner. Encore que tu quites aux dieux les biens que tu leur auois cy deuant demandé, fais-leur en encore demande de tous nouueaux. Prie-les de te donner vn bon entendement, vne bonne ſanté d'ame, & apres vne bonne ſanté au corps. Pourquoy ne ferois-tu ſouuent ceſte priere? Demande à Dieu hardiment, tu ne luy peux rien demander qu'il luy faille emprunter d'autruy. Mais que ſuiuant ma couſtume ie t'enuoye mon Epiſtre auec quelque petit preſent, ce que i'ay trouué dans Athenodorus eſt veritable, ſçache que tu ſeras eſchappé à tous tes mauuais deſirs, quand tu ſeras paruenu à ce poinct, que tu ne demanderas rien à Dieu, ſinon ce que tu luy pourrois demander à la preſence de tout le monde. Mais combien eſt grande maintenant la folie des hommes? Ils font tout bas des prieres vilaines & des-honneſtes. Si quelqu'vn veut approcher ſon aureille pour les oüir, ils ſe taiſent tout court. Ils oſent bien dire des choſes à Dieu, qu'ils ne voudroient point que les hommes ſceuſſent. Aduiſe ſi pour leur grand bien on ne leur pourroit pas commander cecy: Vy tout ainſi deuant les hommes, comme ſi Dieu le voyoit; & parle tout ainſi auecques Dieu, comme ſi les hommes l'entendoient.

Reprehẽſion de ceux qui forment mal leurs prieres, ou qui requierent choſes illicites.

EPISTRE XI.

Il veut monſtrer qu'il a bonne eſperance de quelque amy de Lucilius, lequel toutesfois à ſon aduis, encore apres qu'il ſera paruenu à la perfection de ſageſſe, ne perdra iamais ceſte grande honte & pudeur qu'il a, & que cela luy eſt commun auec pluſieurs autres grands perſonnages. Il adiouſte à la fin vn precepte d'Epicure tres-profitable à ceux qui ſe veulent retirer de toute vilainie. C'eſt qu'ils ſe doiuent propoſer deuant les yeux quelque grand & vertueux perſonnage, ſur lequel ils ietteront touſiours leur penſee, & s'imagineront qu'il ſoit preſent à toutes leurs actions. D'où il aduiendra qu'ils ne feront rien encore qu'ils ſoient ſeuls, qu'ils ne vouluſſent faire en leur preſence. Il y a vn exemple pareil en l'Epiſtre XXV.

La pudeur que demonſtre vn viſage rougiſſant fait conceuoir de belles eſperances d'vn ieune hõme.

CE tien amy a parlé auec moy. Ie l'ay trouué de belle eſperance: ſon premier propos m'a faict cognoiſtre combien il auoit l'ame belle, & l'entendement bon, & combien il auoit deſia profité. Il nous en donne vn gouſt, duquel ie penſe qu'on ne ſera pas trompé. Car il n'auoit pas eu loiſir de penſer à ce qu'il nous a dit, par ce que ie l'auois pris de court. Quand il reuenoit à ſoy, il ne pouuoit chaſſer la honte qu'il auoit, qui eſt vn fort bon ſigne en vn ieune homme, tant la rougeur luy eſtoit montee au viſage. Ceſte honte, comme ie puis cognoiſtre, le ſuiura encore apres qu'il ſe ſera raſſeuré; apres qu'il aura deſpoüillé tous ſes vices, & qu'il ſera entierement deuenu ſage. Par-ce que les vices naturels, ſoient-ils dans l'ame, ſoient-ils dans le corps, ne ſe peuuent perdre par aucune ſageſſe. Tout ce qui eſt

né

né auec nous & qui eſt enraciné en nous, ſe peut adoucir par enſeignemens, mais non pas ſurmonter. A quelques-vns des plus conſtans & aſſeurez, quand ils ſe voyent deuant vne aſſemblee de peuple, la ſueur leur degoute par tout le corps, comme s'ils auoient pris quelque grand'peine vn iour de grande chaleur. A d'autres les genoux tremblent ſur le poinct qu'ils veulent commencer de parler, les dents martelent à quelques-vns, la langue begaye, & des levres ſe ſerrent à d'autres. Ces choſes là ne ſe peuuent chaſſer ny par art, ny par vſage, mais la nature exerce ſa puiſſance, & fait ſouuenir les plus forts de leurs vices. Entre ces choſes-là, ie ſçay auſſi qu'on peut mettre la honte, qui ſurprend ſoudainement les hommes les plus ſages, & les plus aſſeurez. Il eſt bien vray qu'elle apparoiſt plus en la face des ieunes hommes, parce qu'ils ont plus de chaleur dans le corps, & la peau du viſage plus delicate. Si eſt-ce toutesfois qu'elle ſurprend auſſi les vieilles gens, & anciennes perſonnes. Il en y a d'aucuns qui ſont plus à craindre quand ils deuiennent rouges, comme s'ils auoient ietté toute la honte au dehors. Sylla eſtoit plus cruel & furieux quand le ſang luy eſtoit monté au viſage. Il n'y auoit rien plus tendre que la face de Pompee: il ne ſe trouua iamais deuant quelque peu de perſonnes, qu'il ne rougiſt auſſi bien que s'il euſt parlé deuant vne grande aſſemblee. Ie me ſouuiens que Fabianus rougit quand il fut mené deuant le Senat pour eſtre oüy à teſmoin, & que ceſte honte luy fut merueilleuſement bien ſeante. Cela ne vient point de foibleſſe d'entendement, mais de la nouueauté d'vne choſe, laquelle encore bien qu'elle n'eſtonne point, toutesfois elle eſmeut ceux qui ne ſont aucunement exercitez, & qui par vne facilité de nature ont la complexion du corps ſubiette à cela. Car comme il y en a quelques-vns qui ont le ſang bon, auſſi y en a-il qui l'ont ſubtil & mobile, & qui monte facilement au viſage. Ces choſes-là, comme i'ay dict, ne ſe peuuent chaſſer par aucune ſageſſe. Car autrement la ſageſſe auroit pouuoir & commandement ſur la nature meſmes, ſi elle pouuoit arracher toutes ſortes de vices. Tout ce que nous auons pris par la condition de noſtre naiſſance & par la temperature de noſtre corps, pour ſi bien & pour ſi longuement que l'ame ſe façonne, demeure encor attaché auec nous. Il n'y a aucune de ces choſes qu'on puiſſe chaſſer, quand elle vient, non plus que la faire venir quand nous voudrions. Ces bons ioüeurs de comedies qui ſçauent ſi bien imiter toutes les paſſions, qui ſçauent ſi bien repreſenter la crainte, l'effroy, & contrefaire la triſteſſe: ils repreſentent la honte par ce ſigne icy: ils baiſſent la teſte, ils parlent doucement, ils tiennent les yeux fichez contre terre: Mais auec tout cela, ils ne peuuent point faire monter la rougeur au viſage, on ne peut chaſſer ceſte couleur, ny la faire venir. La ſageſſe ne promet rien contre cela, elle n'y ſert de rien. Ces choſes ne ſont au pouuoir de perſonne, elles viennent ſans qu'on le commande, elles s'en vont ſans qu'on leur donne congé. Ceſte Epiſtre demande deſia que ie face fin, prends-la donc: Car elle ſera vtile & ſalutaire. Ie veux que tu la graues dans ton cœur. Il nous faut choiſir quelque vertueux homme, il le nous faut auoir touſiours deuant nos yeux, & que nous viuions comme s'il nous regardoit, & que nous facions toutes choſes comme s'il nous voyoit. C'eſt ce qu'Epicurus a commandé (mon amy Lucilius) il nous a donné vn gardien, vn pedagogue, & non ſans cauſe. La plus grande partie des pechez ſera oſtee, ſi on baille vn teſmoin qui

Pourquoy la rougeur paroiſt plus en la face des ieunes gens.

Les effects de ceſte rougeur ſont differéts.

Sylla rougiſſoit furieuſement.

Pompee tendrement.

Fabianus decentement.

D'où procede ceſte rougeur.

Elle eſt ſi naturelle, qu'on ne la peut empeſcher de venir, ny la faire monter au viſage par artifice.

Precepte profitable à ceux qui veulent ſuiure le chemin de vertu, De ſe propoſer deuant les yeux quelque homme de bien.

n'abandonne iamais ceux qui pourroient pecher. Il faut que noſtre ame ait quelqu'vn qu'elle craigne, & ſoubs l'authorité duquel elle rende ſes ſecrets plus ſaincts. O que celuy eſt bien-heureux, qui n'amende point ſeulement les fautes qui ſe voyent au dehors, mais qui corrige auſſi ſes penſees. O que celuy eſt heureux, qui peut auoir en telle reuerence quelqu'vn, qu'à ſa ſeule ſouuenance il vueille regler & ordonner ſa vie & ſes mœurs. Celuy qui aura ainſi quelqu'vn en reuerence, ſera bien toſt luy-meſme reueré. Choiſis done Caton, & s'il te ſemble trop ſeuere, choiſis Lelius, qui auoit l'eſprit plus doux & facile. Choiſis quelqu'vn de qui la vie & la façon de parler t'aura eſté bien agreable, & mettant touſiours deuant tes yeux & ſon ame & ſon viſage, fay cognoiſtre que c'eſt ton gardien, que c'eſt ton exemple. Nous auons beſoin, dis-ie, de quelqu'vn au patron duquel nos mœurs ſe puiſſent dreſſer. Tu ne dreſſeras iamais vne choſe tortuë qu'auec la regle.

EPISTRE XII.

Il raconte de fort bonne grace, comme eſtant venu à ſa maiſon des champs, il y trouua pluſieurs teſmoignages & preuues de ſa vieilleſſe. En outre il dit qu'vn chacun de nous doit eſtre à toute heure appreſté & diſpoſé à la mort.

Plaiſant diſcours des choſes qu'il a veuës en ſa maiſon aux champs, par leſquelles il eſt inuité à penſer à ſon aage.

DE quel coſté que ie me tourne, ie trouue par tout des marques de ma vieilleſſe. I'eſtois allé au domaine que i'ay hors la ville, & me plaignois de la deſpence que ie faiſois pour reparer la maiſon qui tomboit par terre, le fermier me dict que ceſte faute ne venoit point de ſa negligence, qu'il l'entretenoit le mieux qu'il pouuoit, mais que ce baſtiment eſtoit vieux. Ceſte maiſon s'eſt enuieillie entre mes mains. Que ſera-ce de toy, ſi les pierres de ma ſouuenance ſont deſia toutes pourries? M'eſtant ainſi mis en cholere contre luy, ie pris la premiere occaſion que ie trouuay pour me courroucer encor dauantage, ie cognois bien, dis-ie, qu'on ne tient conte de ces planes, elles n'ont deſja point de fueilles, les branches ſont toutes ſeiches, le tronc eſt craſſeux, & couuert de mouſſe: elles ne ſeroient pas ainſi ſi quelqu'vn les foſſoyoit à l'entour, & s'il les arrouſoit. Il me iura par mon bon ange, qu'il faiſoit tout ce qu'il pouuoit, qu'il eſtoit touſiours apres, & que iamais il ne repoſoit: Mais qu'elles ſe perdoient de vieilleſſe, & toutesfois (ce qui ſera dict icy entre nous) ie les auois plantees, i'auois veu leur premiere fueille. Ayant apres ietté mes yeux ſur l'entree de la maiſon, qui eſt, dis-ie, ce vieil homme qu'à bon droict on a mis là, pour garder la porte? Car il regarde dehors. Où l'as-tu trouué? quel plaiſir prends-tu de vouloir enſeuelir les treſpaſſez d'autruy? Alors ce vieillard reſpondit, ne me cognoiſſez-vous point, dit-il, ie ſuis Felicio, à qui vous auiez accouſtumé, quand i'eſtois petit, de porter des poupees & des ioüets: Ie ſuis le fils de Philoſitus voſtre fermier, i'eſtois voſtre petit mignon, auec qui vous preniez tant de plaiſir. En bonne foy, dis-ie, voila ce vieillard qui reſue bien, il eſt deuenu mon petit mignon: Cela ſe peut bien faire, maintenant que les dents luy tombent. Ie dois cela à ma maiſon des champs, que de quel coſté que ie me ſois tourné, ie n'y ay veu qu'enſeignes & marques de ma vieilleſſe. Embraſſons-la, aimons-la, elle a encor ſes plaiſirs & ſes douceurs,

ceurs, ſi tu en ſçais bien vſer. On trouue les pommes meilleures quand elles commencent de faillir: la plus grande beauté de la ieuneſſe eſt en la ſaiſon que nous en ſortons. Les bons yurongnes prennent plus de plaiſir aux derniers verres de vin qu'ils boiuent, & à ceux qui les noyent, & qui acheuent du tout de les enyurer. Ce que la volupté de l'homme a de plus aggreable, elle le garde pour faire ſa derniere main. L'aage deſia aduancé eſt celuy qui plaiſt le plus. Ie ne dis point ceſt aage, qui eſt preſt à dõner du nez par terre. Ie penſe encore que celuy qui eſt ſur la derniere tuille tout preſt à tõber, a ſes plaiſirs & ſes voluptez, ou ce bien au moins (qui a ſuccedé à toutes les voluptez) qu'il ſe peut paſſer d'elles. O que c'eſt vne choſe fort douce d'auoir dõné cõgé aux deſirs, & de les auoir quittez. C'eſt auſſi choſe bien faſcheuſe, (diras-tu,) d'auoir touſiours la mort deuant les yeux. Premierement la mort doit eſtre autant deuant les yeux des ieunes perſonnes, que des vieilles. Car on ne nous appelle point à tour de rolle de noſtre naiſſance. D'auantage il n'y a homme pour ſi vieux qu'il ſoit, qui n'ait quelque meſchante eſperance de viure encor' vn iour. Vn iour c'eſt vn degré de noſtre vie, toute la vie eſt compoſee de ſes parties, & de cercles & de replis bien grands, enuelopez d'autres plus petits. Il y en a vn qui contient & enuironne tous les autres. C'eſt celuy qui procede du premier iour de noſtre naiſſance, iuſqu'à celuy qui ſera noſtre dernier. Il y a vn autre circuit terminé qui chaſſe les ſens de noſtre ieuneſſe. Il y en a auſſi qui termine noſtre enfance: Apres y eſt encor l'ãn qui contient en ſoy tous les temps de la multiplication deſquels noſtre vie eſt compoſee. Le mois eſt ceint d'vn lié plus eſtroit, & le iour a le tournoyement le plus court de tous. Mais ceſtuy-là va du commencement à la fin, & du leuant iuſques au couchant. C'eſt pourquoy Heraclitus, (celuy qui pour l'obſcurité de ſon langage fut ſurnommé Scotinus,) c'eſt à dire, obſcur, vn iour, (dit-il,) eſt tout ſemblable à l'autre. Quelqu'vn prit ces mots autrement. Car il dit qu'il eſtoit ſemblable au nombre des heures. En quoy il ne mentoit point, parce que ſi le iour eſt l'eſpace de vingt & quatre heures, il faut par neceſſité que les iours ſoient tous pareils entre eux. Car la nuict a pris ce que le iour à perdu. Vn autre dit, qu'vn iour eſt pareil à tous autres par reſſemblance: par ce que l'eſpace du temps le plus long, n'a rien que tu ne trouues dans le iour, ſçauoir eſt la lumiere & la nuict, & les changemens des ſaiſons du Ciel l'vne apres l'autre. Vne nuict plus courte à ceſt heure, ou le iour vne autre fois plus long, nous fait cognoiſtre cela clairement: & par ceſte raiſon il faut ainſi ordonner tous les iours, comme ſi le iour comprenoit tout le cours du temps, & comme s'il acheuoit & rempliſſoit noſtre vie. Pacuuius, qui auoit ſi longuement hanté la Syrie, qu'il ſembloit qu'il fuſt né en ce païs là, apres s'eſtre enſeuely dans le vin & dans les banquets funebres qu'il dreſſoit, comme ſi luy-meſmes euſt voulu faire ſes funerailles, eſtoit apres ſoupper porté dans ſa chambre, auec grande ioye & battement des mains de ſes vieux bardaches, & en le portant ainſi on chantoit ces mots auec vn air de muſique, il a veſcu, il a veſcu: Ce que ceſtuy-là diſoit d'vne mauuaiſe ame, faiſons le nous d'vne ſaincte conſcience: & comme nous voudrons partir de ce monde, diſons auec vne contenance ioyeuſe,

Se preparer à la mort. qui

Doit touſiours eſtre deuant les yeux d'vn chacun.

I'ay veſcu ce qu'il faut, i'ay acheué le cours
Dont fortune à borné le nombre de mes iours.

Heureux celuy qui attẽd le l'endemain ſans peur.

Si Dieu veut y adiouſter encore l'endemain, receuons le ioyeuſement. Celuy eſt tres-heureux & ſçait iouyr de ſoy-meſme auec beaucoup d'aſſeurance, qui attend l'endemain ſans aucune crainte. Tous ceux qui diſent i'ay veſcu, ils ſe leuent tous les matins auec gaing. Mais il eſt temps de fermer ceſte Epiſtre. Et quoy ſera-ce, diras tu, ſans me porter quelque preſent? N'aye point ceſte peur, elle portera quelque choſe. Pourquoy ay-ie dict quelque choſe? Ie deuois dire beaucoup. Car quelle parolle plus belle pourroit on trouuer que celle que ie luy ay baillee pour te porter? C'eſt vn grand mal de viure en neceſſité. Mais il n'y a aucune neceſſité qui nous puiſſe contraindre de viure en neceſſité. Comment pas vne? Par-ce qu'il y a de tous coſtez pluſieurs chemins qui nous menent à la liberté. Rendons graces à Dieu de ce que pas vn ne peut eſtre contraint de s'arreſter en ceſte vie malgré luy. Nous pouuons fouler aux pieds toutes les miſeres du monde: C'eſt Epicurus, (ce dis-tu,) qui l'a dit, qu'as tu affaire auec ceſt eſtranger? Ce qui eſt fondé en verité eſt à moy. Ie continueray de te mettre dans le ſein Epicurus tout entier, à fin que comme ceux qui ont iuré de croire tout, & qui ne conſiderent point ce qu'on dit, mais ſeulement qui eſt celuy qui l'a dict, ſçachent que ce qui eſt fort bon, doit eſtre commun à tous.

Paradoxe ſtoïque, des moyens de quitter ceſte vie.

EPISTRE XIII.

Il propoſe pluſieurs remedes vtiles & neceſſaires, contre la crainte des choſes qui ſont eſpouuentables, plus par opinion que par effect, & leſquelles peuuent aduenir & n'aduenir point.

Vn cœur genereux ſe cognoiſt bien mieux apres auoir eſprouué ſes forces ainſi l'eſprit ſe renforce par afflictions, & ſe roidit contre tous ſiniſtres accidẽs.

IE ſçay que tu as beaucoup de courage. Car auant que ie t'euſſe enſeigné les preceptes qui ſeruent à bien viure, & à pouuoir ſurmonter les choſes difficilles, tu prenois aſſez de plaiſir à te rendre conſtant contre la fortune. Mais tu le fais maintenant encore plus volontiers depuis que tu as combatu contre elle, & que tu as eſprouué tes forces, deſquelles on ne ſe tient iamais bien aſſeuré, iuſques à ce que pluſieurs difficultez ſe ſeront preſentees, ou qu'elles t'auront aſſailly de plus pres. C'eſt ainſi qu'on cognoiſt vn cœur genereux, & qui ne pourroit tõber ſous la puiſſance d'autruy. C'eſt la plus certaine preuue qu'on en face. Vn luiteur ne peut bonnement s'aſſeurer de ſes forces entrãt au combat, s'il n'a quelques fois auparauant receu des coups ſur le viſage. Celuy qui a deſia perdu de ſon ſang de qui les dẽts ont craqueté ſous les coups de poing, celuy qui eſtãt ruë par terre à ſouſtenu ſon aduerſaire ſur ſon corps, qui eſtãt couché deſſous luy, n'a point perdu le cœur, qui s'eſt releué plus courageux toutes les fois qu'il eſt tõbé: c'eſt celuy-là qui rentre aux cõbats auec plus d'aſſeurance. Or donc, (afin que ie pourſuiue ceſte cõparaiſon,) la fortune t'a mis ſouuẽt le pied

pied ſur la gorge? Toutesfois tu ne t'es pas rendu, mais tu t'es bien ſçeu releuer, tu t'es trouué ſur tes pieds, plus eſchauffé au combat qu'auparauant. Car la vertu ſouuent eſprouuee, ſ'eſt acquis beaucoup de forces. Mais encore, ſi tu le trouues bon, prens du ſecours que ie te veux donner, auec lequel tu te puiſſes mieux deffendre. Il y a plus de choſes, Lucilius mon amy, qui nous font peur, que de celles qui nous poignent. Nous ſommes plus ſouuent malades d'opinion que d'effect. Ie ne parle point à toy auec l'eloquence & le langage Stoïcien, mais auec ceſtuy-cy qui eſt plus commun & abaiſſé. Car nous diſons que tout ce qui nous faict ietter des ſouſpirs & des plaintes, eſt choſe fort legere & laquelle nous deurions mépriſer. Laiſſons à part ſes graues paroles leſquelles, (ô bons Dieux,) ſont neantmoins veritables. Ie te veux apprendre que tu ne ſois point miſerable deuant le temps, veu que ce que tu craignois comme s'il eſtoit deſia ſur ta teſte, ne t'aduiendra peut eſtre, iamais: au moins n'eſt-il pas aduenu encore. Car il y a des choſes qui nous tourmentent plus qu'il ne faut, quelques vnes pluſtoſt qu'elles ne deuroient, & quelques autres nous tourmentent, combien qu'elles ne le deuroient aucunement faire. Ou nous augmentons noſtre douleur nous-meſmes, ou nous la faignons, ou nous la prenons auant qu'il en ſoit temps. Quant au premier poinct, par-ce que la choſe eſt deſia venuë en procés, & que la cauſe eſt conteſtee, ie ſuis d'auis de la plaider tout maintenant. Sus donc, ce que ie penſe eſtre leger, tu le ſouſtiendras eſtre inſupportable. Ie ſçay qu'il y en a qui rient parmy les coups de foüet, & d'autres qui pleurent pour vn petit ſoufflet: & apres nous verrons ſi ces choſes nous aduiennent de leur propre force, ou par noſtre imbecillité. Ie te prie fay cecy pour l'amour de moy. Quand il y aura quelques vns aupres de toy, qui te voudront faire croire que tu es miſerable, que tu te mettes lors à conſiderer, non point ce qu'on te dit, mais ce que tu ſens, & que tu entres en conſeil auec ta conſtance, que tu demandes à toy-meſmes, qui as meilleure cognoiſſance de toy que nul autre: Quelle occaſion ont ceux-cy de pleurer ma fortune aupres de moy? dequoy ſ'effrayent ils? Ont ils peur que ma calamité leur ſoit contagieuſe, & qu'elle puiſſe paſſer iuſques à eux? y a-il icy rien de mauuais? Ceſte choſe eſt elle plus pleine d'infamie que de mal heur? Demande à toy-meſmes encore cecy. Ne me tourmétay-ie pas ſans cauſe: Ne me plains-ie pas ſans occaſion? Ne fais-ie pas mon mal-heur de choſe qui ne l'eſt point? Comment eſt-ce, (dis-tu,) que ie pourray entendre, ſi ce qui me tourméte eſt faux ou veritable? Aprés ceſte regle certaine, ou bien nous ſommes tourmentez d'vn mal-heur preſent, ou d'vn que nous craignons pouuoir aduenir, ou de tous deux enſemble. Quant au preſent, le iugement en ſera bien facile, en conſiderant ſi ta perſonne eſt libre, ſi elle eſt en bonne ſanté, ſi tu ſens douleur d'aucune iniure qu'on t'ait faite: nous verrons apres que ce pourra eſtre de l'aduenir, au moins n'auons-nous d'auiourd'huy aucune faſcherie. Mais pour certain elle aduiendra: Premierement, regarde de bien pres ſi les cauſes que tu as à craindre ſont certaines. Car le plus ſouuent nous ſommes tourmentez par des ſeuls ſoupçons, & le faux bruit qui nous fait ſouuent la guerre à tous, nous abuſe, & peut encores plus facilement tourmenter vne ſeule

Beaucoup de choſes nous eſtonnent, mais nous les apprehendons plus par opinion que par raiſon.

L'opiniõ que le mal ſoit grãd accroiſt la douleur.

Comment il ſe faut gouuerner auec ceux qui nous fomentent ceſte opinion.

Comment on peut diſcerner ſi ceſte apprehention eſt vraye ou fauſſe.

Bien ſouuent les ſeuls ſoupçõs nous font de la peine.

Pour ne point contrequarrer ces legeres & fauſſes opinions.

perſonne. C'eſt la verité (Lucilius mon amy) nous conceuons trop legerement des opinions, nous ne contrediſons iamais à ce qui nous met en crainte, nous ne le repouſſons point, mais nous tremblons incontinent de peur, & tournons auſſi toſt le dos, comme ceux à qui la pouſſiere eſleuee par vn troupeau de moutons qui fuyent, fait quitter le champ: ou comme ceux qui s'effrayent d'vn faux bruit duquel il n'y a aucun certain autheur. Et ſi ie ne ſçay encore pourquoy les opinions fauſſes le plus ſouuent nous troublent d'auantage. Car les choſes vrayes ſe retiennent dans quelque certaine meſure. Mais ce qui procede d'vne opinion incertaine, eſt ſuject au iugement qu'vne ame craintiue voudra faire auec toute la licence qu'il luy plaira. C'eſt pourquoy il n'y a point de frayeurs ſi dangereuſes ny plus hors de remede que celles des limphatiques. Car encore bien que les autres ſoient ſans raiſon, toutesfois celles-cy ſont du tout ſans iugement. Enquerons-nous donc ſoigneuſement d'où la choſe procede. Mais il eſt vray ſemblable qu'il aduiendra quelque mal-heur: cela pourtant n'eſt pas incontinent vray. Combien de choſes ſont aduenues qu'on n'attendoit point? combien en a lon attenduës qui ne vindrent iamais? Et ſi rien doit aduenir pourquoy voulons-nous aduancer noſtre malheur? Tu ne ſentiras que trop toſt la douleur quand elle ſera venuë. Ce pendant promets-toy vne meilleure fortune. Mais que gaignerois-tu à cela? Le temps pour le moins. Pluſieurs choſes pourront ſuruenir, par les moyens deſquelles vn danger prochain & qui te menaſſoit de bien pres ſ'arreſtera, ou prendra fin, ou tombera ſur la teſte d'autruy. Le feu a faict quelques fois vne ouuerture par laquelle on ſ'eſt ſauué. La ruine d'vne maiſon à porté doucement quelques vns par terre. L'eſpee a eſté ſouuent retiree de deſſus le col, & quelques perſonnes cõdamnez ont plus veſcu que le bourreau. La mauuaiſe fortune meſmes a ſon inconſtance. Parauanture elle viendra, parauanture non: au moins n'eſt-elle point encores venuë. Mets toy donc deuant les yeux vne meilleure eſperance. Quelques fois noſtre ame conçoit des fauces imaginations, & ſans apparance d'aucuns ſignes qui nous puiſſent annoncer du mal: elle prend en mauuaiſe part vne parole douteuſe, qui peut ſignifier vne autre choſe, où elle ſe repreſente auoir eſté offencee de quelqu'vn plus griefuement qu'elle n'a eſté, & ne penſe pas tant combien celuy-là eſt courroucé, comme elle penſe au grand pouuoir de celuy qui eſt courroucé. Ie ne vois point comment on puiſſe viure, ie ne vois pas que nos miſeres puiſſent iamais prendre fin, ſi nous craignõs autant comme noſtre crainte ſe peut eſtendre. C'eſt là qu'il faut que la ſageſſe & la conſtance de ton ame te ſerue. Repouſſe la crainte, meſme quand elle ſe preſentera deuant tes yeux, & ſi tu ne le peux faire, au moins chaſſe vn vice par vn autre: & adoucis ta crainte par quelque eſperance. Il n'y a rien ſi certain de tout ce que nous craignons, qu'il ne ſoit encore plus certain que ce qui nous fait peur ſe puiſſe arreſter, & que ce que nous eſperons nous puiſſe tromper. Il te faut donc bien examiner ton eſperance & ta crainte, & quand toutes choſes ſeront incertaines, donne toy quelque allegement, & croy pluſtoſt ce que tu aimerois le mieux. Encore que la crainte aye plus d'opinions pour elle, toutesfois pends pluſtoſt de l'autre party, & ceſſe

Elles ſont de plus grande efficace pour nous troubler.

Ces apprehenſions ſont d'auant plus ridicules que le plus ſouuẽt elles n'ont aucun effect.

L'ame humaine ſe iette ſouuent en d'horribles troubles pour conceuoir des fauces imaginations. &

Si elle n'applique en icelles ſa conſtance & ſageſſe, ſa condition eſt tres miſerable.

& ceſſe de tourmenter ainſi ton eſprit. Mets quelquefois deuant tes yeux que la plus grande partie des hommes ſe trouble d'effroy, & ſe met en alarme lors qu'il n'y a aucun mal, & qu'ils ne ſont point certains qu'il y en doiue aduenir. Pas vn n'a reſiſté à ſoy-meſme, s'il commence vne fois à s'esbranler, & s'il ne veut s'enquerir ſi l'opinion de ſa crainte eſt veritable. Il n'y a aucun qui die, l'autheur de ce bruit eſt vn menteur, ou il l'a feint, ou il l'a trop legerement creu. Nous donnons trop de creance aux rapporteurs. Nous tremblons auſſi-toſt pour les choſes fauſſes, comme pour les veritables. Nous ne gardons aucune meſure, d'vn petit doute nous en faiſons vne grande peur. I'ay honte de parler ainſi auec toy, & de te vouloir raſſeurer auec des remedes ſi legers. Qu'vn autre die, parauenture cela n'aduiendra point. Mais quant à toy, dis hardiment, que m'en chaut-il encore qu'il aduienne? Ie verray s'il aduiendra. Ce ſera peut-eſtre mon grand bien qu'il aduienne. Ceſte mort portera grand honneur à ma vie. La ciguë que beut Socrates luy a donné ceſte grande reputation qu'il a: Oſtez de la main de Caton le poignard auec lequel il garda ſa liberté, vous luy oſterez la plus grande partie de ſa gloire. Ie mets trop de temps à t'exhorter, tu as plus de beſoin d'aduertiſſement que d'exhortation. Ie ne te mene pas loin de ta nature. Tu es né pour bien ſçauoir faire tout ce que ie dis, que cela te ſerue pour agrandir ton bien & l'honorer dauantage. Mais ie vay mettre fin à mon Epiſtre, apres que ie l'auray célee de mon cachet, c'eſt à dire apres que ie luy auray commandé de te porter quelque belle & magnifique ſentence. La folie entre tous ſes maux à encor ceſtuy-cy, qu'elle commence touſiours de viure. Penſe, que ceſte parole ſignifie, (mon bon Lucilius,) & tu cognoiſtras combien eſt deſ-honneſte l'inconſtance & la legereté des hommes, qui iettent tous les iours de nouueaux fondemens de leur façon de viure, & qui conçoiuent des nouuelles eſperances ſur la fin de leur aage. Regarde les biens l'vn apres l'autre. Il ſe preſentera deuant toy des vieillards qui s'appreſtent plus volontiers en ce temps là à l'ambition, aux voyages des pays eſtrangers, aux trains de marchandiſe. Mais que peut-on veoir de plus laid qu'vn homme deſia vieux qui ne face que commencer de viure? Ie n'alleguerois point l'autheur de ceſte belle parole, ſi elle n'eſtoit bien ſecrete, & ſi elle ſe voyoit entre les vulgaires ſentences d'Epicure, leſquelles ie me ſuis permis & de loüer, & de les rendre toutes miennes.

Quelle reſolution doit prendre l'hõme vertueux lors meſme que ſes aprehenſions fortifient leur effect.

Vanité du monde depeinte au vif.

EPISTRE XIV.

Qu'il s'eſt retiré de la compagnie des hommes, & de tous affaires, & meſmement des ſiens propres, qu'il employe tout ſon temps à l'eſtude, & qu'il ne penſe qu'au bien de la poſterité, par des enſeignemens & admonitions ſalutaires qu'il met par eſcrit.

IE confeſſe que nous aymons naturellement noſtre corps. Ie confeſſe que nous ſommes comme ſes tuteurs, que nous le deuons traicter doucement, mais ie nie pourtant que nous deuions nous rendre ſes eſclaues. Celuy qui veut ſeruir le corps, qui a trop de crainte que mal ne luy aduienne, qui ne trauaille & ne fait rien que pour luy, ſe rendra ſubject à trop de choſes. Nous deuons nous porter en ſon endroit de telle

Quel ſoin nous deuons auoir de noſtre corps, & de

façon, qu'on ne cognoiſſe pas que nous ne viuions que pour l'amour de luy, mais pluſtoſt comme ſi nous ne pouuions viure ſans luy. Le trop grand amour que nous luy portons nous trouble continuellement de peur, & de frayeurs, nous accable de peines & de ſoucis, & ne nous fait ſouffrir que honte. Celuy meſpriſe l'honneur, qui cherit ſon corps plus qu'il ne doit. Nous pouuons hardiment auoir ſoin de luy, mais à la charge que quand la raiſon le commandera, quand l'honneur & la foy promiſe le requerra, que l'on le iette dans vn feu. Toutesfois tant qu il nous ſera poſſible fuions non ſeulement les dangers, mais encor les incommoditez. Retirons-nous donc en quelque lieu d'aſſeurance, & penſons apres comme nous pourrons reietter les choſes que nous deuons craindre: qui ſont trois, ſi ie ne me trompe. Nous craignons la pauureté, nous craignons les maladies, nous craignons le mal qui nous peut aduenir par la force & violence d'vn plus grãd que nous. De toutes ces trois choſes rien ne nous eſtonne ſi fort, que ce dont nous ſommes menaſſez par la puiſſance d'autruy. Car auant que cela aduienne, il meine vn grand bruit, & vne grande tempeſte, mais ces autres maux naturels que i'ay dict, ſçauoir eſt la pauureté & les maladies, viennent tout doux ſans donner aucun eſtonnemẽt, ny à nos aureilles, ny à nos yeux. L'autre traine auec ſoy vne grande brauade, elle eſt accompagnee d'armes, de feux, de chaines de fer, d'vne grande ſuitte de beſtes ſauuages pour deuorer les entrailles des hommes. Fais eſtat qu'aupres de ceux-là tu ne verras que priſons, gibets, échafaux, geines, crocs, hommes ampalez par le milieu du corps, à qui la pointe d'vn pieu ſort par la bouche, les membres tirez à quatre cheuaux, vne robbe ointe & frotee de ſouffre, ou d'autres matieres qui prennent facilement feu, & tels autres tourmens que la cruauté des hommes à peu imaginer. Il ne ſe faut donc point eſmerueiller ſi la crainte eſt ſi grande, d'vne choſe en laquelle nous voyons tãt de diuerſité de tourmens, & vn appareil ſi eſpouuentable. Car tout ainſi qu'vn bourreau qui a mis plus grand nombre d'inſtrumens deuãt les yeux d'vn patient, le tourmente dauantage, parce que tels qui euſſent conſtamment ſouffert, ſont vaincus du ſeul regard de tous ſes outils: Pareillement des choſes qui vainquent & abatent noſtre courage, celles aduancent plus, qui ſe peuuent mõſtrer à nos yeux. Ces peſtes ne ſont pas moins inſupportables: I'entends la faim, la ſoif, le crachement des poulmons, & la fieure qui nous bruſle les entrailles, mais elles ſont cachees, on ne les void point. Elles n'ont rien dont elles nous puiſſent menaſſer, ou preſenter à nos yeux. Elles ſont comme les grandes armees victorieuſes quand on les voyoit venir auec vn ſi puiſſant appareil. Prenons garde doncques ſoigneuſement de n'offenſer perſonne. Mais quelquesfois c'eſt de tout vn peuple que nous deuõs auoir peur, quelquesfois ſi c'eſt la couſtume d'vne cité que toutes choſes preſque paſſent par l'aduis d'vn Senat, il faut craindre ceux qui ont plus d'authorité là-dedans; quelques-fois des perſonnes ſeules, entre les mains deſquelles tout le peuple a mis ſa puiſſance ſouueraine ſur le peuple meſmes. Et s'il y a trop de peine à gaigner l'amitié de ceux-là, il ſuffira qu'ils ne ſoyent point ennemis. Par ainſi vn homme ſage ne prouoquera iamais le courroux des grands ſeigneurs, ains tout au contraire il s'en donnera garde comme le marinier d'vne forte tempeſte. Quand tu allois en Sicile, tu paſſas la

Comment nous pouuons eſquiuer les choſes redoutables.

Pour nous garantir de la plus importãte des trois choſes redoutables à l'hõme qui eſt la violence d'vn plus puiſſant que nous, il faut aduiſer à n'offenſer perſonne.

ſas la mer, le patron de nauire ſe monſtrant peu ſage, ne tint compte des menaſſes du vent d'Autan. C'eſt le vent qui tourmente plus ceſte mer là, & qui engendre de plus grands orages, il ne frappe pas le bord gauche, mais le coſté qui s'approche plus pres de Charybde, où il enfle la mer de grandes vagues, & de tourbillons. Mais vn autre patron plus ſage s'enquiert auec ceux qui cognoiſſent les endroits du pays, quelle tempeſte il y a ſur la mer, quel ſigne on peut prendre des nuees, & s'eſloignant de ces quartiers deſcriez à cauſe des gouffres qu'on y void, va chercher vn autre chemin plus aſſeuré. Le ſage en doit faire de meſmes. Il doit s'eſloigner d'vne puiſſance qui luy pourroit nuire. Il la doit fuir, prenant garde toutesfois ſur tout, qu'on ne s'apperçoiue point qu'il s'en vueille eſloigner. Car vne partie de ſon aſſeurance eſt qu'on ne cognoiſſe point ouuertement qu'il ſe vueille aſſeurer contre les grands, parce que celuy qui fuit vne choſe, la blaſme aſſez. Il nous faut donc ſoigneuſement aduiſer comment nous pourrons eſtre aſſeurez contre vn peuple. Premierement ne pourſuyuons iamais vne choſe dont il puiſſe aduenir contention entre les pourſuiuans. En apres n'ayons rien en noſtre pouuoir de ſi grand, dont celuy qui nous guettera pour l'auoir, ſe puiſſe de beaucoup enrichir en le nous rauiſſant. Fay qu'il n'y aye point grand butin à prendre ſur ton corps. Pas-vn n'entre-print iamais d'eſpandre le ſang humain pour l'amour du ſang meſmes, ou fort peu de perſonnes. Il y a plus d'hommes qui comptent ce qu'ils peuuent gaigner ſur toy, que de ceux qui te hayſſent. Vn volleur laiſſe paſſer volontiers vn homme nud, vn pauure paſſe paiſiblement par vn chemin aſſiegé & couuert de ſoldats: Bref, pour fuyr ces gens-là, il ſe faut garder de trois choſes, comme dit le vieux Prouerbe: De la haine, de l'enuie, & du meſpris. La ſeule ſageſſe nous apprendra comme cela ſe peut faire. Il eſt bien difficile de ſuiure ce temperament. Il eſt à craindre que l'enuie, & la peur ne nous mettent en meſpris : & que quand nous ferons ſemblant de ne vouloir pas eſtre mis ſous les pieds, qu'on ne cognoiſſe que nous le pouuons eſtre. La puiſſance que pluſieurs ont euë de ſe faire craindre, a eſté cauſe qu'ils ſont tombez en crainte. Aſſeurons-nous de tous coſtez. Il ne nous eſt pas moins dommageable d'eſtre meſpriſé que d'eſtre trop craint & reueré. Il nous faut donc ietter entre les bras de la Philoſophie. Ces lettres là ſeruent comme de mittre pour la faire reuerer, non ſeulement aux bons, mais encor à ceux qui ne ſont qu'vn peu mauuais. Car l'eloquence & le bien dire en public, & toutes autres choſes qui peuuent faire ſuiure vn peuple, ont leurs contraires & ennemis. Mais la Philoſophie qui eſt pleine de repos, & laquelle ne ſe meſle que de ſes affaires, ne peut eſtre meſpriſee de pas vn: luy portans toutes les autres ſciences, à l'opinion meſmes des meſchans, beaucoup d'honneur & de reſpect. La meſchanceté des hommes ne pourra iamais tant, il n'y aura iamais vne conſpiration ſi grande contre la vertu, que le nom de la Philoſophie ne ſoit ſainct & ſacré, & qu'il ne ſoit venerable. Au ſurplus, il faut manier doucement & modeſtement la Philoſophie. Et quoy? diras-tu, te ſemble-il que Caton fuſt modeſte en ſa Philoſophie, quand il vouloit par ſon opinion eſteindre la guerre ciuile, quand il ſe mettoit au milieu des armes de ces deux Princes

car Le courroux des grands eſt dangereux à guiſe de celuy de la mer irritee.

Le ſage proprement accomparé au pilote bien aduiſé.

Auſſi faut-il euiter la furie d'vn peuple le moyen eſt, De ne deſirer rien de ce dõt pluſieurs debatent à qui l'aura. N'eſtre point ſomptueux.

Fuir la haine, l'enuie, & le meſpris du monde.

Pour ceſt effect il faut recourir à la Philoſophie.

Comment il la faut manier.

Cenſures de quelques actions de Caton d'Vtique.

furieux : quand il reprenoit en meſmes temps ces deux partis, dont l'vn eſtoit bandé contre Pompee, & l'autre contre Ceſar ? Quelqu'vn pourroit demander iuſtement, ſi en ce temps-là, vn homme ſage deuoit deſirer d'auoir aucun maniment de la choſe publique. Que veux-tu faire Caton ? Il n'eſt plus queſtion de la liberté publique, il y a long temps qu'elle eſt miſe ſous les pieds, il n'eſt queſtion que de voir qui demeurera maiſtre & ſeigneur de la choſe publique, ou Ceſar ou Pompee. Qu'as-tu à faire de te meſler en ceſte querelle ? Ta ſageſſe n'y peut de rien ſeruir. On veut choiſir vn maiſtre, quel intereſt y as-tu lequel des deux vaincra ? Le meilleur ne demeurera pas vainqueur. Celuy qui ſera vaincu pourra eſtre le plus meſchant, mais celuy qui vaincra ne pourroit pas eſtre plus homme de bien. I'ay parlé du dernier office & deuoir que fit Caton ſur la fin. Mais les precedentes annees ne ſouffroyent point qu'vn homme vertueux peuſt eſtre receu en part au pillage de la choſe publique. Qu'a peu faire autre choſe ce pauure Caton que crier inceſſamment, & perdre les paroles qu'il diſoit, lors que le peuple maintenant le portoit leué ſur ſes mains, & qu'il luy couuroit le viſage de crachats, lors qu'on le tiroit par force, pour l'enuoyer en exil, ou quand on le iettoit hors du Senat pour le mener en priſon ? Mais nous traicterons apres ſi vn homme ſage ſe doit haſarder de perdre ſa peine. Ce pendant ie t'appelle deuant les Stoïques, qui eſtans chaſſez hors de leur republique, ſe ſont retirez pour enſeigner comme on doit iuſtement viure, & pour ordonner des loix profitables aux hommes, hors de crainte d'eſtre offencez d'vn plus puiſſant qu'eux. Vn homme ſage ne troublera iamais les mœurs & les couſtumes publiques : il n'attirera iamais vn peuple à ſoy par vne nouuelle façon de viure. Quoy donc ? celuy qui ſuiura ce deſſein, pourra-il au moins viure auec ſeureté ? Ie ne te puis auſſi peu promettre cela, qu'vne bonne ſanté à celuy qui vit ſobrement. Et toutesfois la ſobrieté nous conſerue la bonne ſanté. Quelques nauires ſe perdent dans le port : que penſes tu-donc qu'il leur puiſſe aduenir au milieu de la mer ? O que le danger ſera bien touſiours plus grand pour celuy qui ſe meſle de tant d'affaires, & qui meine tant d'entrepriſes, ſi celuy meſme qui demeure oiſif, & qui ne faict rien, à grand peine encore eſt-il aſſeuré ? Quelquesfois les perſonnes innocentes periſſent. Qui peut nier cela ? Mais les meſchans plus ſouuent. Celuy eſt bon maiſtre d'eſcrime qui ne ſe laiſſe toucher que ſur ſes armes. Finalement l'homme ſage ne regarde qu'au commencement de toutes choſes. Il ne penſe point à la fin. Les commencemens ſont en noſtre puiſſance, mais la fortune iuge des euenemens, au iugement de laquelle ie ne me veux point ſoubmettre. Ouy mais elle apporte touſiours quelque tourment d'eſprit & quelque aduerſité. Le brigand n'eſt pas condamné dés l'heure qu'il fait le meurtre. Tu tends la main afin que ie te donne quelque piece d'argent, comme i'ay de couſtume. Ie veux remplir ta bource de pieces d'or. Et puis que ie parle de l'or, apprens comme l'vſage & le fruict d'iceluy te pourra eſtre plus agreable. Celuy iouit des richeſſes mieux que nul autre, qui n'a aucun beſoin de richeſſes. Tu me diras que ie dois nommer l'autheur de ceſte ſentence : Afin que tu cognoiſſes combien ie ſuis gratieux & honneſte, ie

Comportemens du ſage durant les confuſions publiques.

Celuy eſt le plus riche qui a moins beſoing de richeſſes.

veux

veux loüer la vertu d'autruy. Elle eſt d'Epicure, ou de Metrodotus, ou de quelque autre de ceſte boutique-là. Et que te ſert-il de ſçauoir qui a tenu ce propos? Il l'a dict pour ſeruir à tout le monde. Celuy qui a beſoin des richeſſes, vit en perpetuelle crainte pour elles. Mais pas vn ne peut iouir d'vn bien qui luy donne peine, s'il eſt touſiours ſoigneux d'en y adiouſter d'autres, s'il penſe à les augmenter. Il en oublie l'vſage, il eſt inceſſamment empeſché d'ouir ſes comptes, il ne bouge des cours à plaider, il feüillete à toutes heures ſes liures de raiſons, brief au lieu d'eſtre maiſtre, il n'eſt que procureur.

Elles tiennent en continuelle perplexité celuy qui en a beſoin.

EPISTRE XV.

Si le ſage doit eſtre content de ſoy-meſme, ou s'il doit auoir vn amy duquel il ſe puiſſe fier & prendre conſeil.

C'Eſtoit la couſtume des anciens, laquelle a eſté gardee iuſques au temps où ie vis, d'eſcrire au commencement des lettres. Si tu te portes bien, cela va bien. Il me ſemble donc que ie puis dire à bon droict ſi tu ſuis la Philoſophie, cela va bien. Car en fin c'eſt ſe bien porter, ſans cela noſtre ame eſt malade, noſtre corps meſmes, pour ſi grandes forces qu'il ait, ne peut eſtre puiſſant, que comme l'eſt vn furieux ou vn phrenetique. Aye donc tout premierement ſoing de la ſanté de ton ame, en ſecond lieu de celle du corps: laquelle ne te couſtera guere, ſi tu te veux porter bien. Ce ne ſeroit que folie Lucilius mon amy, à vn homme de lettres, & choſe mal ſeante à luy, d'employer le temps à faire exercice de ſes bras, d'engroſſir ſon col, & de renforcer ſes reins. Apres que tu te ſeras bien engraiſſé, que tes bras ſeront deuenus bien renforcez, tu n'auras iamais la force, ny la peſanteur d'vn bœuf de haute graiſſe. En outre la charge, & la groſſeur du corps accable l'eſprit, & le rend plus morne. Par ainſi reſerre, & reſtrains ton corps le plus que tu pourras, & mets ton eſprit au large. Ceux qui prennent tant de ſoing, & de peine, ſentent beaucoup d'incommoditez. Premierement par les exercices trop penibles, qui font perdre l'haleine, & la rendent ſi foible, qu'elle ne peut apres faire aucun effort, ou quelque autre exercice plus ſubtil. En ſecond lieu par l'abondance des viandes, qui empeſche la vigueur de l'eſprit. Apres cela viennent des eſclaues de tres-meſchante vie, que nous prenons pour nous enſeigner les exercices, gens occupez touſiours à l'huile, & au vin qui penſent auoir bien employé la iournee s'il ont fort ſué, & ſi au lieu de la ſueur qu'ils ont renduë, ils peuuent auec vn goſier alteré aualer beaucoup de vin, aux deſpens de quelqu'vn. Certainement c'eſt la vie d'vn cardiace, de ne faire que ſuer & boire. Il y a des exercices faciles, courts, qui recreent le corps en peu d'heures & qui eſpargnent le temps, auquel il faut ſur toutes choſes penſer, la courſe, le mouuement des mains auec des contrepoids, le ſauter, & leuer le corps en haut, ou le pouſſer, & ietter au loing, ou celuy des preſtres de Mars, qu'on appelloit Saliens ou pour parler encore plus deſhonneſtement, le mouuement, pareil à celuy des foullons. Choiſis

Il faut preferer les exercices de l'eſprit à ceux du corps: car ſans la philoſophie on ne ſe peut bien porter.

Quels exercices du corps: il faut blaſmer. &

Quels loüer.

Mais il faut ſoudain reuenir à ceux de l'ame.

celuy que tu voudrois de tous ceux là, l'vſage te le rendra facile. Mais quoy que tu faces, laiſſe bien toſt celuy du corps, & reuiens à celuy de l'ame, exerce le & de nuict, & de iour: peu de trauail nourrira ceſtuy-là, car ny le froid, ny le chaud ne pourront empeſcher ceſt exercice, ny la vieilleſſe meſmes. Accouſtume-toy à ce bien, qui ſe rend meilleur, tant plus nous deuenons vieux. Ie ne te commande point, pour cela, d'eſtre touſiours panché ſur le liure, ou ſur tes tablettes à eſcrire. Il faut donner quelque recreation à ton eſprit, auec telle façon toutesfois, qu'il ne ſe débande point du tout, mais qu'il ſe relache vn peu. Le pourmenoir, où l'on a accouſtumé de ſe faire porter en vne chaire à bras, ſecoue le corps, & n'empeſche point l'eſtude. Tu peux lire, tu peux dicter, tu peux parler, tu peux eſcouter: toutes leſquelles choſes le pourmenement n'empeſche point que tu ne faces. Ne mépriſe point auſſi d'efforcer ta voix: laquelle ie te deffens de hauſſer par degrez, & par tons, & de la baiſſer apres. Et ſi tu veux ſçauoir encore, apres cela comme tu deuras cheminer, tu en trouueras quelques vns auſquels la faim a faict apprendre de nouueaux artifices. Tu trouueras quelqu'vn, qui t'enſeignera à moderer tes alleures, qui prendra garde à ta bouche quand tu mangeras, & qui te voudra enſeigner autant de choſes comme la douceur de ta patience permettra, que ſon audace s'eſtende. Comment doncques deuras tu faire? faudra-il que du beau premier coup, tu te mettes à crier, & que ta voix commence par vn grand efforcement? La nature nous apprend de s'eſchauffer peu à peu comme ceux, qui plaident commencent auec vne parole accouſtumee, & apres ſe mettent à crier à plein goſier. Pas vn du commencement de ſon oraiſon n'implore la foy, & l'aide des Quirites. Par ainſi comme l'impetuoſité de ton eſprit te le conſeillera commence maintenant vſer d'iniures contre les vices auec vne grande vehemence, maintenant plus doucement, comme la moderation de ta voix & de tes coſtez le pourront ſouffrir. Et apres que tu auras recouuré ta voix, apres que tu l'auras repriſe, fay qu'elle deſcende peu à peu, & qu'elle ne tombe pas tout d'vn coup: qu'elle ſuiue la modeſtie, & le temperament de ſon maiſtre, & qu'elle ne ſe mette pas en fureur comme celle d'vn ignorant, ou d'vn villageois. Car ce n'eſt point noſtre deſſein d'exciter noſtre voix, nous voulons qu'elle nous ſerue d'exercice. Vn peu d'argent pour le loyer que tu leur donneras t'aura oſté hors d'vne grande peine. Tu pourras, apres recompenſer leur bien-faict de quelque plus honneſte preſent. Mais voicy vn beau precepte, que ie te veux enſeigner. La vie d'vn fol eſt deſagreable, pleine de frayeur, n'ayant ſa penſee que ſur l'aduenir. Qui eſt celuy (demanderas-tu) qui dit cela? C'eſt celuy, qui nous apprenoit ce que i'ay dict cy deſſus. Quelle vie doncques eſtimes tu maintenant eſtre folle? Eſt-ce celle de Baba & d'Ixiõ? Non ce n'eſt pas ceſte-là. C'eſt la noſtre, qui ſommes precipitez par vn deſir aueuglé ſur des choſes, qui ne font que nous porter dommages, & qui ne pourroyent iamais nous ſaouler. Nous ſerions deſia contens de ce que nous auions, ſi iamais aucune choſe nous euſt peu contenter, qui ne penſons iamais au plaiſir, que nous ſentirions de ne rien ſouhaiter. Combien ſeroit il plus magnifique d'eſtre plein de contentement, & de ne dependre point de la fortune? ſouuienne toy en fin, Lucilius, des grands biens, qui te ſont aduenus. Apres que tu auras regardé

Leſquels doiuent eſtre temperez, pour relaſcher l'eſprit non le debander.

Il eſt bon auſſi d'exercer la voix, & façonner ſes contenances.

La vie humaine eſt pleine de miſeres & de faſcheries? & le ſage n'y trouue aucun contẽtement.

combien

combien il y a de perſonnes qui te precedent, aduiſe auſſi combien il en y a qui marchent apres toy. Si tu veux eſtre recognoiſſant enuers les dieux & enuers ta propre vie, penſe combien il y a d'hommes, auſquels tu as mis le pied deuant. Qu'as tu à faire des autres? Tu t'es d'euancé toy meſmes. Propoſe toy quelque but, que tu ne puiſſes outre-paſſer, quand bien tu le voudrois. Quelque iour ces richeſſes trompeuſes paſſeront, leſquelles ſemblent eſtre meilleures à ceux qui les eſperent, qu'à ceux qui les ont acquiſes deſia. Si elles eſtoient accompagnees d'aucune fermeté, elles nous euſſent quelque fois ſaoullez. Mais elles ne font qu'exciter la ſoif de ceux qui les amaſſent, & les irriter par leur ſuperbe appareil. Pourquoy iray-ie plus-toſt impetrer de la fortune qu'elle me donne ce que le hazard incertain du temps peut trainer auec ſoy, que d'obtenir de moy-meſme, que ie ne le demande point? Mais pourquoy ne me ſouuenant pas de la fragilité humaine, le demanderay-ie? Aſſembleray-ie? Et ſurquoy? Trauail ſur trauail? Ie ſuis au dernier iour de ma vie & ſi ce n'eſt pas le dernier, il n'en eſt toutesfois guere loing.

Les richeſſes ſont choſes corruptibles.

Rendent l'homme inſatiable.

& S'occupper à la recherche d'icelles, c'eſt aſſembler trauail ſur trauail.

EPISTRE XVI.

Qu'il ne faut pas teindre legerement noſtre eſprit dans les preceptes de la philoſophie, mais il l'en faut ſaouller & abreuuer du tout. Apres il diſſout l'argument par lequel quelques vns vouloient ſouſtenir, ſoit ce que toutes choſes fuſſent gouuernees par le deſtin, comme les Stoiciens croyent, ou qu'elles aduinſſent ſans raiſon & par aduenture, comme les Epicuriens enſeignent que la philoſophie eſt inutile. En dernier lieu il expoſe vne treſ-belle ſentence d'Epicure, quelle meſure & quelle borne il faut donner à nos cupiditez.

IE ſçay bien que tu crois, Lucilius, qu'aucun ne peut heureuſement ny aſſez paſſablement viure, ſans l'eſtude de la Philoſophie; & que la vie ſe rend du tout heureuſe par la perfection de la ſageſſe, voire qu'elle eſt paſſable pour auoir ſeulement commencé de la ſuiure. Mais il te faut bien aſſeurer en l'opinion de ce que tu crois. Il le faut grauer dans ton ame par vne continuelle penſee. Il y aura plus de peine à bien garder & ſuiure les honneſtes reſolutions que tu auras faictes, que non point à les faire. Il te faut perſeuerer. Il faut donner courage à ton continuel eſtude, iuſqu'à ce que la bonne volonté que tu as, ſoit paſſee & paruenue à vne ferme & parfaicte reſolution. Par ainſi il ne t'eſt pas beſoin d'employer enuers moy tant de ſermens d'aſſeurance, ny tant de longues paroles. Car ie cognois bien que tu as beaucoup profité. Ie ſçay d'où part ce que tu m'eſcris: Ce ne ſont point propos feints ny deſguiſez. Toutesfois ie t'en diray ouuertemẽt ce qu'il m'en ſemble. I'ay deſ-ja bonne eſperance de toy, mais non point encor vne certaine aſſeurance. Ie veux que tu ſois en ceſte meſme opiniõ que ie ſuis. Il ne faut point que tu ayes ſi toſt & ſi facilemẽt ceſte creance de toy. Foüille dans ton ſein, épluche toy de toutes parts. Regarde toy biẽ. Et regarde ſur tout, ſi tu as plus appris, ou en la Philoſophie,

On ne peut auoir aucun contentemẽt en ceſte vie ſans l'eſtude de la philoſophie, & la volonté qu'on en a, ſe doit renforcer par vne conſtante & ferme reſolution.

ou en ta façon de viure. La Philoſophie n'eſt pas vn artifice pour complaire au peuple ou qu'on doiue appreſter pour l'oſtentation. Il ne conſiſte point en paroles, mais en effects. Elle n'eſt point inuentee pour paſſer le iour tout entier en quelques plaiſirs, ou pour ſe garder de ſe faſcher de l'oiſiueté. Elle façonne l'ame, elle diſpoſe la vie, elle gouuerne nos actiõs, elle enſeigne ce qu'il faut faire, & ce qu'il faut laiſſer. Mais auec le gouuernail qu'elle tient en main, elle dreſſe le cours de la vie de ceux qui flotent cõme incertains de ce qu'ils doiuent faire Bref ſans elle aucun ne vit en aſſeurance. Il y a vne infinité d'accidens qui ſuruiennent à toutes heures, qui ont beſoin de conſeil, lequel il faut aller demander à la Philoſophie. Quelqu'vn me dira dequoy me peut ſeruir la Philoſophie, s'il y a vne deſtinee? Que me ſert elle s'il y a vn Dieu qui gouuerne tout? Que ſert elle, ſi la fortune & le ſort commande? Car les choſes certaines ne ſe peuuent changer, & l'on ne ſe peut armer contre les incertaines. Si Dieu a gaigné le deuant à mon conſeil, s'il a arreſté ce que ie dois faire, ou ſi la fortune ne donne aucune liberté au conſeil que ie pourrois prẽdre: Qu'elle de ſes choſes là ſoit vraye, ou ſi toutes le ſont Lucilius? il faut philoſopher: Car ſoit que les deſtinees nous tiennent attachez par vne loy inexorable, ou que Dieu diſpoſe de tout ceſt vniuers comme il luy plaiſt, ou que la fortune roulle ça & là ſans aucun ordre, & pouſſe à ſa fantaſie les choſes humaines, la Philoſophie nous doit tenir aſſeurez. Elle nous exhortera d'obeïr volontairement à Dieu, de reſiſter vertueuſement à la fortune: Elle t'enſeignera de ſuiure le vouloir diuin, & ſupporter cõſtamment le cas de fortune. Mais il ne ſe faut point ietter pour ceſte heure ſur ceſte queſtion, qu'eſt ce que nous deuons faire, ſi la prouidence commande ſur toutes choſes, ſi la ſuitte des deſtinees nous traine enchainez & liez apres elle, ou ſi les cas inopinez & ſoudains de la fortune ont toute puiſſance ſur nous. Ie reuiens maintenant à ce point-icy, qui eſt de t'exhorter & t'admoneſter de ne laiſſer point eſchapper & refroidir ceſte belle chaleur de ton eſprit. Retiens la, afin que ce qui n'eſt qu'vne impetuoſité, deuienne vne certaine habitude de ton ame. Tu as ietté les yeux (ſi ie te cognois bien) dés le commencement de ceſte Epiſtre pour veoir quel preſent elle t'apportoit, foüille la bien, tu le trouueras. Ne t'eſmerueille point de la couſtume de mon eſprit. Ie ſuis encores liberal du bien d'autruy. Mais pourquoy ay-ie dit d'autruy? Tout ce qui a eſté ſagement & bien dit par qui que ce ſoit, eſt mien: par meſme raiſon ce qui a eſté dict par Epicure: ſi tu vis ſelon ta nature tu ne ſeras iamais pauure: mais ſi tu veux ſuiure tes opinions, tu ne ſeras iamais riche. Nature ſe contente de peu, l'opinion embraſſe tout. Si on mettoit dans ton ſein tous les biens que pluſieurs hommes riches ont poſſedé, ſi la fortune t'eſleuoit par deſſus les felicitez de toutes autres perſonnes priuees, ſi elle te couuroit d'or, te veſtiſſoit de pourpre, ſi elle te hauſſoit à vne telle grandeur de richeſſes & de voluptez, que tu peuſſes pauer la terre de marbre, que tu n'euſſes point ſeulement en ton pouuoir, mais encor que tu fuſſes contrainct de marcher deſſus les richeſſes, & les fouler aux pieds: ſi dauantage tes maiſons eſtoient ornees de ſtatues, de peintures, & de tous les beaux ouurages que l'art a inuentez pour la prodigalité des hommes: Tout cela

Deſcription de la vraye philoſophie.

Son viſage.

Elle nous aſſeure contre tous accidẽts qui ſont & de conſeil & de fortune.

Elle fournit de preceptes vtiles à la vie humaine.

Pour viure content il faut ſuyure Nature non point l'Opinion car

ne

ne t'apprendroit que d'en deſirer encor de plus grandes. Les deſirs naturels ont quelque meſure, mais ceux qui naiſſent d'vne fauce opinion ne trouuent aucune fin, à laquelle ils ſe puiſſent arreſter. Car la fauceté n'a point de bornes. Celuy qui va par vn chemin certain, en trouue la fin, Mais l'egarement & le foruoyement eſt ſans meſure. Retire toy doncques de ces vanitez: & quand tu voudras cognoiſtre ſi tes deſirs ſont naturels, ou aueuglez d'vne ſotte gloire, regarde s'ils ſe peuuent arreſter à quelque choſe certaine. Mais ſi apres eſtre allez fort loing, ils veulent encor paſſer plus auant, croy que ce deſir n'eſt point naturel.

Les deſirs naturels ſe renferment dans quelques bornes, mais non ceux qui sõt d'opiniõ.

EPISTRE XVII.

Qu'il n'y a rien pourquoy il doiue differer le temps de philoſopher, pour crainte de la pauureté, laquelle tant s'en fault qu'elle puiſſe porter aucune incommodité, qu'au contraire elle eſt commode à ceux qui veulent vrayement & d'vn bon courage philoſopher.

REiette loing de toy toutes ces choſes là ſi tu es ſage: ou pluſtoſt ſi tu veux deuenir ſage. Et cours d'vne grande viteſſe & de toute ta force à rendre ton ame bonne. S'il y a quelque affaire qui te retienne, depeſche le, ou quitte le du tout. Les affaires de la maiſon (ce dis tu) me retardent. Ie la veux diſpoſer de telle ſorte, qu'elle ne puiſſe point auoir faute d'argent, afin que la pauureté ne me ſoit point faſcheuſe, ou que ie ne ſois faſcheux à quelqu'vn. Quand tu tiens ce propos, il ſemble que tu ne cognois pas la vertu & la grandeur de ce bien auquel tu penſes tant. Tu vois bien en gros ce qu'il en eſt, & combien la philoſophie eſt profitable: Mais tu ne cognois point encores aſſez ſubtilement toutes ſes parties: Tu ne ſçais pas combien elle nous peut aider en tous lieux, & de quelle ſorte, (afin que i'vſe des mots de Cicero) elle nous donne ſecours aux choſes plus grandes, & comme elle s'abaiſſe iuſqu'aux plus petites. Crois moy, appelles la en ton conſeil, elle te perſuadera de ne t'aſſoir point pour faire ſes comptes aux iettons. Ce que tu cherches doncques en retardant ainſi, c'eſt afin que tu n'ayes point occaſion de craindre la pauureté. Que diras tu s'il la faut ſouhaiter? Les richeſſes ont donné empeſchement à pluſieurs de ſuiure la ſageſſe: mais la pauureté eſt deſchargee de tout ſoing, elle eſt pleine de ſeureté. Si elle oyt ſonner la trompete, elle ſçait bien qu'on ne la cherche pas. Si elle oyt crier au feu, elle cherche ſeulement quelque trou pour ſortir, ſans qu'elle ſoit en peine de rien ſauuer, Ou s'il faut qu'elle ſe mette ſur mer, les ports ne ſe rempliſſent point de bruit, ils ne ſont pas importunez pour vne ſeule perſonne. Elle n'a point ceſte grãd ſuitte de ſeruiteurs aprez elle, pour la nourriture deſquels il faudroit deſirer la fertilité des regions d'outre mer. Il eſt facile de paiſtre peu de ventres bien enſeignez, & qui ne deſirent autre choſe que d'eſtre emplis. Il ne couſte gueres d'oſter la faim: mais eſtre degouſté par trop de viandes, couſte beaucoup. La pauureté ſe contente de ſatisfaire à ſes deſirs les plus preſſez. Qu'eſt ce donc? Pourquoy voudrois tu refuſer de la loger dans ta maiſon, veu que l'hõme ſage, pour ſi riche qu'il ſoit, prend plaiſir de ſuiure ſa façon de viure? Si tu veux eſtre en liberté d'eſprit, il faut que tu ſois pauure, ou que tu faces

L'apprehenſiõ de pauureté ne doibt deſtourner l'hõme de l'eſtude & amour de ſageſſe: au contraire

Les richeſſes y donnent ſouuent dé l'empeſchement.

La pauureté a meſmes ſes commoditez és temps incommodes.

Les plus ſages en font comme profeſſion & recognoiſſent qu'elle leur eſt expediente.

ſemblant de l'eſtre. On ne peut faire aucun eſtude profitable ſans la ſobrieté, & la ſobrieté n'eſt autre choſe qu'vne pauureté volontaire. Chaſſes donc au loing telles excuſes: ha ie n'ay point encores tout ce qu'il me faut: mais que i'aye amaſſé toute ceſte ſomme, lors ie m'adonneray entierement à la Philoſophie. Et toutesfois il ny a rien qu'il faille pluſtoſt appreſter, que ce que tu mets en arriere, & que tu veux acquerir le dernier. C'eſt par là qu'il te fault commencer. Ie veux au prealable aſſembler (ce dis tu) quelque bien d'où ie puiſſe viure. Apprens auſſi en meſme temps comme tu le doits aſſembler. Si quelque choſe t'empeſche de bien viure, rien ne t'empeſche de bien mourir. Il ne fault point que la pauureté nous retire de la Philoſophie, non pas l'indigence meſme de toutes choſes. Il fault que celuy qui la veut ſuiure, face eſtat d'endurer la faim qu'ont enduré quelques vns qui ont eſté aſſiegez. Et quelque aultre recompenſe pouuoient ils attendre d'auoir tant ſouffert, que de ne tomber point à la mercy du vainqueur? Mais de combien eſt plus grand le bien par le moyen duquel on nous promet vne perpetuelle liberté de n'auoir iamais peur ny des hommes ny de Dieu? Et certainement on ne peut paruenir à celà qu'auec la faim. Les grandes armees ont ſouffert neceſſité de toutes choſes, ont veſcu de racines d'herbes, & ont enduré vne ſi grand faim, qu'on auroit honte de le dire. Elles ont enduré tout celà pour la conqueſte d'vn Royaume, & lequel (choſe qui te dois plus faire eſmerueiller) ils pourſuiuoient pour autruy. Se trouuera il aucun qui doiue faire difficulté d'endurer la faim pour deliurer ſõ ame des fureurs qui la tourmentent? Il ne fault point doncques penſer pluſtoſt d'acquerir. On peult paruenir à la Philoſophie ſans faire prouiſion de viures pour le chemin. Vrayement c'eſt bien dict, apres que tu auras amaſſé ton ſaoul de bien, tu vouldras lors acquerir la ſageſſe. Elle ſera dõc le dernier inſtrument de ta vie, ou comme vn ſurcroiſt & adiouſtement à icelle. Tout au contraire ſi tu as quelque bien, mets toy incontinent à philoſopher. Car comment peux tu ſçauoir ſi tu en as deſia plus qu'il ne t'en fault. Et ſi tu n'as rien, cherche la Philoſophie plutoſt que tout autre choſe. Ouy mais i'auray faute de ce qui m'eſt neceſſaire. Premierement rien ne te peut defaillir, d'autant que ce que nature demande eſt peu de choſe, & que le ſage s'accommode à la nature. Mais ſi quelque extréme neceſſité luy ſuruient, il eſt en ſa puiſſance de ſortir hors de ceſte vie quand il voudra, & de n'eſtre plus ennuyeux à ſoy-meſmes. Et ſi c'eſt quelque legere & petite infortune qui le puiſſe encore laiſſer viure, il le prendra en bonne part. Et ſans ſe ſoucier plus qu'il ne ſera beſoin, il donnera à ſon ventre & à ſes eſpaules, ce qui leur ſera beſoin: & plein de toute aſſeurance & de ioye, ſe moquera des occupations des riches, des chemins & des voyages de ceux qui courent apres les richeſſes: & dira. Pourquoy te remets tu en plus grande longueur? Attendras tu que tes deniers ayent encores gaigné de plus grandes vſures? ou le profit que tu peux faire ſur la vente de ta marchandiſe, ou que quelque riche vieillard te face heritier, ſi tout maintenant tu te peux faire riche? La ſageſſe nous met incontinent en main des biens qu'elle donne à celuy à qui elle apprend de meſpriſer les richeſſes. Mais ces propos tombent ſur quelques autres: car pour ton regard tu approches fort pres des plus riches. Change de bource, tu as trop de bien. On trouuera dans toutes pochettes ce qui doit ſuffire. Ie pouuois

Folle du commun des hommes, qui veulẽt premierement aquerir ce qui leur eſt moins neceſſaire.

L'extreme neceſſité ne doit pas meſme diuertir de la philoſophie: car

Sa recompẽſe eſt grande & ſinguliere. &

La recherche d'icelle ne diminuẽ pas les moyens du ſage, qui Trauaillé d'extreme indigence peut abbreger ſes iours, ſuyuant l'vn des Paradoxes Stoiques: autrement

Il ſe contentera d'auoir dequoy ſe nourir & veſtir.

Les biens que la ſageſſe dõne ne ſont point corruptibles. mais

uois en ceſt endroit mettre fin à mon Epiſtre, ſi ie t'enſeignois vne mauuaiſe façon de faire. Il n'eſt permis à pas vn de ſaluer les Roys des Parthes ſans quelque preſent. Ie ne te puis dire à Dieu, ſans te donner quelque choſe. Et que ſera ce? Ie l'emprunteray d'Epicure. Il y en a pluſieurs qui pour auoir amaſſé beaucoup de richeſſes, n'ont point pour celà mis fin à leurs miſeres. Ce n'a eſté qu'vn changement. Ie ne m'eſmerueille point de celà: car le vice n'eſt point aux choſes, il eſt en l'ame. Et le meſme vice qui nous faiſoit trouuer la pauureté peſante, nous fait auſſi trouuer les richeſſes faſcheuſes. Comme c'eſt tout vn que tu mettes coucher vn malade dans vn lict de bois, ou dedans vn lict doré: parce qu'en quelque part que tu le portes, il treine auec ſoy ſa maladie. Pareillement il n'importe à vn eſprit malade, qu'on le mette ſur les richeſſes, ou ſur la pauureté, ſon mal le ſuit par tout.

Les richeſſes de ce monde ne rabattent rien des miſeres de l'homme.

EPISTRE XVIII.

Comment celuy qui s'eſt addonné à l'eſtude de la philoſophie, ſe doit porter à quelques certains iours de l'annee, eſquels en toutes les villes les perſonnes pour recréer leurs eſprits, deuiennent publiquement foles, ainſi qu'il ſe faiſoit iadis à Rome au moys de Decembre, & auiourd'huy nous faiſons durant quelques iours du moys de Feurier. D'auantage il dit qu'il faut choiſir quelques iours pour eſſayer comme nous pourions ſouffrir la pauureté. Il met apres fin à ſa lettre par vn dire d'Epicure, touchant le voiſinage qu'il y a entre la cholere & la fureur.

C'Eſt au mois de Decembre principalement que la ville ſe fond en ſuer. On permet toute ſorte de diſſolutions, de debauches, & de folles deſpenſes: on n'oyt par tout que le bruit d'vn grand appareil. Comme s'il y auoit auiourd'huy aucune difference entre les feſtes Saturnales & les iours ouurables. Il en y a ſi peu, qu'à mon aduis celuy qui diſoit qu'anciennement il n'y auoit qu'vn mois de Decembre, mais qu'auiourd'huy c'eſt toute l'annee entiere, ne ſe trompoit point. Si ie te tenois icy, ie diſcourrois volontiers auec toy, que c'eſt que tu penſerois qu'on deuſt faire, s'il faudroit retrancher aucune choſe de ceſte couſtume ordinaire, ou s'il nous ſeroit force de banqueter plus ioyeuſement, & deſpoüiller noſtre robe longue, afin qu'il ne ſemblaſt pas que nous euſſions en meſpris les couſtumes de la ville. Car pour prendre plaiſir les iours de ceſte feſte, i'ay changé de robe, & faict ce qu'on n'auoit accouſtumé de faire qu'aux temps les plus triſtes & mal'heureux de noſtre cité. Mais ſi ie te cognois bien, ie penſe à mon aduis, que parlant comme arbitre, tu n'euſſes pas voulu que nous euſſions reſſemblé du tout au commun vulgaire, ny que nous euſſions voulu nous rendre du tout diſſemblables à luy, ſinon qu'il fuſt beſoin de retenir la bride entierement ces iours là à noſtre ame, afin qu'elle ſeule s'abtinſt des voluptez, lors que tout le peuple y eſt plongé. Elle prend vn treſ-certain ſigne de ſa conſtance, ſi elle ne va, ou ſi elle ne laiſſe trainer aux delices & aux amorces de la diſſolution. Elle eſt encore plus vertueuſe d'eſtre ſeche, & ſobre quand tout le reſte du peuple s'eſt enyuré, & qu'il rend ſa gorge par les ruës. Cela eſt encor plus plain de modeſtie, de ne ſe bannir point de ſes compagnies, de ne ſe faire point remarquer par deſſus les autres, de ne ſe meſler parmy tous, & faire neantmoins toutes choſes, mais non pas de la meſme façon qu'ils les font.

Quelle doit eſtre la vacation du ſage durant les deſbauches, & diſſolutions publiques.

Il ſe peut laſcher en certaines choſes, mais ſe doibt roidir en d'autres.

S'accommoder aux compagnies, mais ſans ambition particuliere, & auec choix.

Car on peut paſſer le iour de la feſte, ſans faire aucune diſſolution. Au reſte, il me plaiſt tellement d'eſſayer la fermeté de ton ame, que ſuiuant le commandementdes plus grands hommes de ce monde, ie te commande auſſi de prendre quelques iours auſquels te contentant de fort peu de viande, & de la plus pauure que tu pourras trouuer, & veſtu d'vne robe heriſſee, rude, & peſante, tu puiſſes dire à toy meſmes: Eſt ce tout ce que ie craignois? Il faut que l'ame eſtant ainſi en ſeureté s'apreſte à combatre les choſes difficiles, & qu'au milieu des biens que fortune luy donnera, elle ſe rende conſtante, pour ſouffrir les aduerſitez qu'elle luy pourroit eſmouuoir. Le gendarme durant la paix court la lance ſans veoir l'ennemy, ruë la barre & le pal, & ſe laſſe apres vn trauail inutile, afin qu'il puiſſe prendre ceſte peine quand il ſera beſoing. Celuy que tu voudras qui ne s'eſtonne point en quelque affaire, il le faut exerciter auparauant. C'eſt ce qu'ont fait ceux qui contrefaiſants tous les moys la pauureté, ſont preſque deuenus pauures, afin qu'ils n'euſſent iamais plus crainte de ce qu'ils auoient appris auparauant. Ne penſe pas donc maintenant que ie te vueille ramener à vn petit ſouper, ou aux armoires des pauures gens, & à toutes autres choſes, où la ſuperfluité des richeſſes quand elle eſt trop ſaoulle, prend plaiſir à ſe delaſſer. Il faut que ce ſoit vn vray lict de mendiant, vne haire, & vn pain bis & faſcheux à manger. Prens ceſte patience trois iours, & quatre auec, & encores quelquesfois d'auantage, afin que ce ne ſoit point vn paſſe temps, mais vne experience. Croy moy, Lucilius, qu'à donc tu ſauteras d'aiſe quand tu ſeras ſaoulé pour deux grands blancs de viande. Tu cognoiſtras que pour manger ton ſaoul, tu n'as que faire de la fortune. Car quand elle ſeroit bien courroucee contre nous, elle nous baillera ce qui peut ſuffire pour nous ſaouller. Il ne faut point que pour cela tu ayes opinion d'auoir faict beaucoup par toy: Car tu ne feras que ce qu'vne miliaſſe d'eſclaues & vne miliaſſe de pauures ont faict. Toutesfois tu te peux priſer d'vne choſe, que tu le feras ſans eſtre forcé. Il te ſera auſſi facile de ſouffrir cela touſiours, que de l'eſſayer quelquesfois. Exerçons nous comme au pal. Et afin que la pauureté ne nous puiſſe prendre au deſpourueu, faiſons qu'elle nous ſoit familiere. Nous ſerons riches auec plus d'aſſeurance, ſi nous pouuons apprendre que ce ne ſoit point choſe facheuſe d'eſtre pauure. Ce maiſtre de la volupté Epicurus, auoit certains iours auſquels il chaſſoit la faim auec vn mauuais traictement, pour voir s'il defailloit quelque choſe à vne pleine & parfaicte volupté: ou cõbien il y en defailloit, & ſi cela meritoit que quelqu'vn y employaſt beaucoup de peine. Certainement il dit cela aux Epiſtres qu'il eſcriuoit à Polienus au temps que Charinus eſtoit preteur. Et ſe vantoit ne manger point pour vn ſol de viande à ſon repas: & que Metrodorus: qui n'auoit point encor tant profité que luy, deſpendoit bien le ſol tout entier. Penſe tu que viuant de ceſte façon on ne ſe puiſſe pas ſaouller? C'eſt pluſtoſt vne grande volupté. Ce n'eſt pas comme vne volupté legere qui paſſe bien toſt, ou qui nous puiſſe eſchapper, & laquelle il faille ſouuent renouueller. C'eſt vne volupté certaine & perdurable. Non pas que ce ſoit grand plaiſir de boire de l'eau, & de manger de la boüillie, ou vne piece de pain d'orge. Mais c'eſt vn grand plaiſir de pouuoir tirer du plaiſir d'vn tel ſuject, & de s'eſtre reduict à vn tel eſtat que la plus meſchante fortune du monde ne pourroit de nous rauir. La

Moyens de ſupporter la pauureté.

Il faut peu pour raſſaſier le ſobre.

Et vaut mieux l'eſtre volontairement.

Voyez vegecel. i. chap. xj. liure ij. chap. xiij.

A l'exemple d'Epicure, grand maiſtre neantmoins de volupté.

nourriture

nourriture des priſons eſt encor plus abondante que cela; mais quand on a mis à part ceux qui ſont condamnez à perdre la vie, celuy qui les doibt executer ne les nourrit pas ce iour là ſi chichement. Mais de combien eſt plus grande la vertu du courage de ſe rendre de ſoy meſmes au poinct que ceux qui ſont reduits en vne extremité ne doiuent pas craindre? C'eſt aller au deuant des armes de la fortune. Commence donc, mon amy Lucilius, de ſuiure la couſtume de ceux là, & choiſis quelques iours auſquels tu te retireras de tes affaires, & t'accouſtumeras à te contenter de fort peu. Commence de te rendre familier à la pauureté.

Courage mon amy meſpriſe la richeſſe.
Rends toy digne de Dieu auecques ta ſageſſe.

Il n'y a autre perſonne qui ſoit digne de Dieu, que celuy qui a meſpriſé, les richeſſes, la ioüiſſance deſquelles ie ne te veux pas interdire: Mais ie te veux apprendre de les ſçauoir poſſeder ſans aucune crainte. Ce que tu pourras faire par ce ſeul moyen, ſi tu te perſuades que tu puiſſes viure ſans elles, & ſi tu les regardes comme choſe qui te peult laiſſer. Mais il eſt deſia temps de plier ma lettre. Paye moy premierement (diras tu) ce que tu me dois. Ie te bailleray vne deſcharge ſur Epicure, il payera pour moy. Vne trop grande cholere ſe conuertit en fureur. Il te ſera force de le ſçauoir quand tu auras vn ſeruiteur & vn ennemy. Ceſte paſſion s'allume contre toutes ſortes de perſonnes, elle s'engendre auſſi bien d'amour comme de haine: & auſſi toſt entre les paſſetemps & les jeux, comme entre les choſes ſerieuſes. Il ne faut point conſiderer ſi elle prend ſa naiſſance de quelque grande occaſion, mais ſur l'ame de qui elle tombe. Il en eſt ainſi du feu: Il ne ſert de rien combien il eſt grand, mais en quel lieu il eſt ietté. Car les choſes dures & maſſiues ne ſe peuuent allumer pour ſi grand que le feu ſoit: Au contraire les matieres ſeches & faciles à s'embraſer, nourriſſent vne petite bluete de feu, iuſqu'à ce qu'elles s'embraſent du tout. Il n'eſt auſſi rien plus certain, Lucilius, que l'iſſue d'vne grande cholere, c'eſt la fureur: C'eſt pourquoy il faut fuir la cholere, non ſeulement pour eſtre eſtimé modeſte, mais pour noſtre ſanté.

Expediét vtile pour vrayement meſpriſer les richeſſes, & les poſſeder deſiement.

Quelle conuenance il y a entre la cholere exceſſiué & la fureur.

La modeſtie & la ſanté meſme requierent que on fuye telle cholere.

EPISTRE XIX.

Il veut perſuader à Lucilius, qui ne ſe retire pas à la ſolitude ny à cachettes, mais que reiettant tous ennuys, & les tiltres d'honneur pleins de vanité, il ſuiue le repos d'eſprit.

IE me reſioüis infiniment toutes les fois que ie reçois de tes lettres, parce qu'elles me rempliſſent d'vne belle eſperance: elles ne permettent point deſormais ſimplement pour toy, mais elles entrent en plegement. Ie te prie donc de continuer ainſi. Car de quelle meilleure choſe peux ie prier mon amy, de celle pour laquelle ie voudrois faire prieres aux dieux pour luy? Retire toy de toutes ces occupations, & ſi tu ne peux de bon gré, arrache t'en par force. Nous auons aſſez deſpendu de temps, commençons en noſtre vieilleſſe d'amaſſer nos hardes. Cela peut il eſtre ſubiet à l'enuie? Nous auons touſiours veſcu ſur mer, venons mourir au port. Ie ne te voudrois pas pourtant conſeiller de vouloir acquerir aucune reputation de t'eſtre retiré

Il ſe faut meſme à force arracher du tracas de ce mõde, pour ioüir de quelque repos & viure ſans enuie.

En ſorte neãtmoins qu'il ne ſoit trop affecté.

au repos: dequoy tu ne te dois ny trop vanter ny trop cacher. Car ie ne te chaſſeray pas ſi loin, que blaſmant la fureur des hommes, ie vouluſſe que tu cherchaſſes quelque cachette pour te couurir & pour eſtre oublié de tout le monde. Fais en ſorte que ton repos ne ſoit point trop remarqué, il ſuffit qu'il paroiſſe. Puis aprez ceux qui ſont encore en leur entier, & qui ſe gouuernent par leur propre conſeil, prendront garde à cela, s'ils veulent paſſer leur vie à l'obſcur, & ſans faire parler d'eux: Car deſormais tu ne le pourrois faire. La grandeur de ton eſprit, l'elegance de tes eſcrits, les amitiez que tu as acquiſes auec les plus grands & les plus nobles, t'ont fait deſia cognoiſtre à tout le monde. Tu es ſi cogneu d'vn chacun, qu'encor que tu vouluſſes t'aller plonger & cacher au bout du monde, toutesfois les belles choſes que tu as faites parcideuant, te rendroient aſſez renommé: tu ne peux eſtre ſurprins d'aucune obſcurité, en quel lieu que tu vueilles fuir. Ceſte grande clairté que tu as gaignee par le paſſé, te ſuiura par tout. Tu peux mettre ton eſprit en repos, tu te peux retirer, ſans que pas vn t'en porte enuie, ſans aucun regret & ennuy de ton eſprit. Car qu'eſt ce que tu laiſſeras apres toy, à quoy tu puiſſes auoir regret? Seront ce ceux qui ſe ſont mis ſous ta protection & defence? pas vn deſquels ne te ſuit pour reſpect qu'il te porte: mais pour tirer quelque bien de toy. Seront ce tes amis? on cherchoit anciennement les amitiez, & maintenant la proye. Les perſonnes vieilles qui ſe verront abandonnees, changeront elles leurs teſtaments? Ceux qui auoient accouſtumé de te venir ſalüer tous les matins, iront à vne autre porte. Tu ne peux point acquerir ce grand bien qu'il ne te couſte cher. Choiſis ſeulement ſi tu aimes mieux t'abandonner toy meſmes, que quelque partie de ton bien. Pleuſt aux dieux que tu euſſes peu enuieillir dans la meſme fortune de tes maieurs, & que ta felicité ne t'euſt point eſleué ſi haut. Mais vn ſoudain bon heur, les charges publiques, & le gouuernement des prouinces, & tout ce que ces grandeurs promettent, t'ont ietté loin de la veuë d'vne vie heureuſe & ſalutaire. Tu auras encor des dignitez plus grandes, qui naiſtront les vnes apres les autres. Quelle fin prẽdra cela? Qu'attends tu? Que tu n'ayes plus en ton pouuoir ce que tu deſireras trop tard? Tu ne trouueras iamais le temps à propos. Telle que nous diſons eſtre la liaiſon & l'ordre des cauſes, auec leſquelles les deſtinees ſont attachees, telle eſt celle des cupiditez: l'vne naiſt de la fin de l'autre. Tu es plongé en vne telle condition de vie, qu'elle ne mettra iamais fin ny à tes miſeres ny à ta ſeruitude. Retire ta teſte hors de ce ioug. Il vaut beaucoup mieux la laiſſer couper vne bonne fois, que de ſentir touſiours ceſte peſanteur. Si tu te peux remettre en ta maiſon priuee, ie confeſſe que toutes choſes te ſeront plus petites, mais elles ne te contenteront que trop, au lieu que maintenant vne infinité de biens, venus & portez de toutes parts ne te peuuent ſaouller. Mais que dois tu plus deſirer, ou bien de te ſaouller en ta pauureté, ou de mourir de faim auec vne ſi grande abondance de biens? La richeſſe deſire touſiours dauantage, & ſi eſt elle ſujete au deſir & à l'enuie d'autruy. Pendant que tu ne ſeras iamais content en toy meſmes, les autres ne le ſeront iamais de toy. Mais comment en pourray ie ſortir? (diras tu) par quel moyen que ce ſoit. Souuienne toy en combien de hazards tu t'es mis pour amaſſer des richeſſes, combien de choſes penibles as tu entrepriſes pour l'honneur. Il faut auſſi oſer entreprendre quelque

Le but des ſuiuants, eſt leur profit & auãcement particulier.

Les honneurs & dignités publiques ſont extremement contraires au repos de l'eſprit.

&

L'ambition & conuoitiſe n'a n'y commencement ny fin en ſes deſirs.

Et qui pis eſt, ſujete à l'enuie d'autruy.

&

quelque choſe pour la tranquillité & pour le repos de l'ame, ou bien il faut faire eſtat d'enuieillir auec le ſoin de l'adminiſtration & du gouuernement des prouinces, & dans le tumulte des offices & charges de la cité, & ſentir ordinairement des nouuelles tempeſtes, que nulle modeſtie, ou nul repos de la vie ne peut euiter. Car dequoy te ſert il que tu te vueilles mettre en repos? Ta fortune ne le permet point. Et que ſera ce ſi tu la laiſſes encor croiſtre dauantage? tant plus elle s'approchera d'vn plus grand bon heur, tant plus elle s'approchera auſſi de la crainte. Ie te veux à ce propos raconter ce que Mœcenas diſoit. Il nous apprenoit la verité au milieu de la gehenne qu'il ſouffroit: *la hauteſſe meſme tonne, & traine eſpouuentement auprez des choſes hautes.* Si tu me demandes en quel liure il dict cela: c'eſt en celuy qui eſt intitulé *Prometheus.* Il a voulu dire qu'elle tient les choſes hautes en effroy. Y a il puiſſance & grandeur aucune; que tu vouluſſes tant eſtimer, pour tenir apres vn tel langage d'yurongne? c'eſtoit vn homme d'vn bel eſprit, qui euſt ſeruy d'vn grand exemple d'eloquence aux Romains, ſi ſes richeſſes ne l'euſſent effeminé; ou par mieux dire, ſi elles ne l'euſſent chaſtré. Tu feras vne pareille fin, ſi tu ne plies voile, & ſi tu ne te retires en terre ferme comme il vouluſt faire, (mais trop tard) ie pouuois auec ceſte ſentence de Mœcenas payer, & compenſer ce que ie te dois. Mais, ou ie ne te cognois pas bien, ou tu feras difficulté de receuoir ce que ie te dois en deniers tous neufs, encore que ils ſoient fort bons. Et puis qu'il en va ainſi, il faut que i'emprunte à l'intereſt, de la vieille monnoye d'Epicurus. Il faut pluſtoſt regarder auec qui tu mangeras & boiras, que ce que tu boiras & mangeras. Car de manger tout ſeul ſans la compagnie d'vn amy, c'eſt la vie d'vn Lion & d'vn Loup. Cela ne te peut aduenir, que tu ne te ſois retiré, ou bien tu n'auras aucun autre à table, que ceux que ton contreroleur aura choiſis d'entre ceux qui te viennent ſaluer tous les iours. Certainement celuy ſe trompe bien, qui cherche vn amy en ſa baſſe court, & qui penſe s'aſſeurer de ſa fidelité par la table. Vn homme empeſché en tant d'affaires, & aſſiegé de ſes richeſſes, ne peut auoir vn malheur plus grand que d'eſtimer que ceux là ſoient ſes amis, deſquels il ne l'eſt pas. Et de penſer que ſes bien faicts luy puiſſent acquerir des amis, veu qu'il y a des perſonnes qui hayſſent d'auantage, lors qu'ils ſont plus redeuables. Peu d'argent preſté fait bien vn debteur: mais vne grande ſomme le rend ennemy. Que ſeroit cecy? les bien faits n'acquierent ils point d'amitiez? Ouy, ils vous en acquierent ſi vous auez bien peu choiſir ceux à qui vous les deuiez donner, & s'ils ont eſté bien employez, & non point eſpandus à l'aduenture. Par ainſi pendant que tu commences d'eſtre en ton bon ſens, ſerſ toy de ce conſeil des ſages: Qu'il faut pluſtoſt regarder qui eſt celuy qui receura, que non pas ce qu'il aura receu.

Plus l'homme iouit de proſperité, plus il eſt aſſailly de crainte

Apophthegme de Mœcenas ſur ce propos.

Reſipiſcence trop tardiue eſt vne double gehenne.

Deuant que boire & manger il faut aduiſer en quelle compagnie.

Quel eſtat il faut faire de tous ces beaux amis de table.

Preſter argẽt, c'eſt faire bien ſouuent d'vn amy vn ennemy.

Il cõuient regarder à qui l'on fait bien.

EPISTRE XX.

Qu'il faut philoſopher par les effects & par la bonne vie, & que celuy qui voudra ſuiure à bon eſcient la philoſophie, doit rechercher la pauureté.

SI tu te portes bien, & ſi tu t'eſtimes digne de pouuoir eſtre quelque iour tout à toy, i'en ſuis treſaiſe. Ce me ſeroit beaucoup d'honneur ſi ie te

L'vn des principaux profis qu'on tire de

La philoſophie, c'eſt le retranchemẽt de ſes deſirs.

pouuois retirer du lieu où tu es, agité de tant de tempeſtes, ſans eſperance d'en pouuoir ſortir. Sur tout ie te prie, Lucilius, ie t'en admoneſte, que tu mettes la philoſophie le plus profondément que tu pouras dedans ton eſprit, & que tu faces experience de ce que tu auras profité, non point par ton langage, ou par tes eſcrits mais par la conſtance de ton ame, & par le retranchement de tes deſirs. Fais cognoiſtre auec effect que tes paroles ſont vrayes. L'intention eſt autre de ceux, qui declament, & qui pourſuiuent d'acquerir de l'honneur à l'opinion d'vne grande aſſemblee qui les oyt, & autre de ceux qui par diuerſes ſortes de diſputes, & par des arguments trouſſez legerement, retiennent les aureilles des ieunes hommes: plains de loiſir. La philoſophie nous apprend à faire, & non point à parler. Elle requiert, que chacun choiſiſſe vne regle, & vne loy, pour viure? que ſa vie ne ſoit point diſſemblable à ſon dire, & que ſans, aucune contrarieté en ſes actions, elle ſoit touſiours d'vne meſme couleur. C'eſt l'exercice le plus grand, & le plus beau de la ſageſſe, & la marque par où elle ſe peut mieux faire cognoiſtre, quand l'homme ſage eſt en tout & par tout ſemblable & pareil à ſoy. Mais qui pourra gaigner ce point là? peu de perſonnes: toutesfois quelques vns le feront. Cela eſt bien difficile: ie ne dis pas pourtant qu'vn homme aille touſiours d'vn meſme pas, pourueu qu'il aille par vn meſme chemin. Pren garde donc ſi ton accouſtrement reſpond aux meubles de ta maiſon, ſi tu es liberal enuers toy & chiche enuers les tiens, ſi tu faits maigre chere, à table, & baſtis trop ſomptueuſement. Choiſis en fin vne façon de viure, ſur laquelle tu compaſſeras toute ta vie Quelques vns viuent chichement dans leurs maiſons, & font les grands, & magnifiques par les ruës. Ceſte diuerſité eſt vicieuſe, c'eſt le ſigne d'vn eſprit inconſtant, & qui n'eſt point bien arreſté. Encore te veux ie dire d'où vient ceſte legereté, & ceſte diſſimilitude de faicts & de conſeils. Pas vn ne fait eſtat certain comme il veut viure: & s'il le fait, il n'y perſeuere point, il paſſe plus outre. Il ne change point ſeulement d'aduis, ains retourne prendre, & reuient à la façon de viure qu'il auoit delaiſſee & blaſmee auparauant. Mais pour ne parler point des anciennes definitions de ſageſſe, & pour dire toute la façon comme on doit viure, ie me contenteray de cecy. Qu'eſt ce que ſageſſe? C'eſt vouloir touſiours vne meſme choſe, & rejetter touſiours vne meſme choſe: Encor bien que ie n'vſe point de ceſte petite exception pourueu que ce que tu deſires ſoit iuſte & raiſonnable. Vne choſe ne pourroit pas touſiours plaire, ſi elle n'eſtoit iuſte & raiſonnable. Les hommes donc ne ſçauent iamais ce qu'ils veulent, ſinon ſur le point meſmes qu'ils le veulent. Bref il n'y a pas vn qui ſe ſoit reſolu de ce qu'il doibt vouloir; & de ce qu'il ne doibt point vouloir. Ils changent de iugement tous les iours, & le tournent en actions contraires. Et encor en y a il, qui paſſent toute leur vie comme par ieu. Continuë donc ce que tu as commencé. Car peut eſtre ſeras tu conduict au plus haut, ou à tout le moins à ce degré, que tu ſeras tout ſeul, qui cognoiſtras que ce n'eſt point le plus haut. Que deuiendra, diſ tu, ceſte grande troupe de ceux qui me ſont amis & familiers? Toute ceſte trouppe là ſe nourrira elle meſmes, quand tu ne la nourriras plus; ou tu apprendras par le moyen de la pauureté ce que tu ne peux apprendre de toy meſme. Elle retiendra les vrays & fideles amis, & ceux qui ſuiuoient pluſtoſt quelque autre choſe que toy, ſe retireront. Ne

Le faire & le dire du philoſophe n'eſt qu'vn.

Vſage de la philoſophie, &

La marque d'icelle, qui ſe trouue en peu de perſonnes.

Marque diuerſe & vicieuſe, d'vn eſprit inconſtant & leger dont les faicts ne reſpõdent point aux paroles;

Definition de ſageſſe.

Qui veut philoſopher à bõ eſcient, doibt ſuiure la pauureté.

doiz

dois tu pas aymer la pauureté, quand ce ne ſeroit que pour ce regard-là: qu'elle te fera cognoiſtre ceux de qui tu es aimé? He quand viendra ce iour, que pas vn ne mentira pour te faire honneur? iette donc là deſſus toutes tes penſees, n'ayes autre ſoin, autre deſir, que ceſtuy-là. Quitte tous les autres vœus & prieres que tu fais à Dieu, & contente toy de toy meſmes, & des biens qui peuuent naiſtre de toy. Quelle felicité te peut il aduenir, qui s'aproche plus de Dieu? Retranche toy dans vn petit bien d'où tu ne puiſſes iamais eſtre chaſſé, & pour te perſuader à cela plus volontiers, tu te pourras ſeruir du tribut de mon Epiſtre, que ie te vay payer tout à ceſte heure. Et encore bien que tu m'en porte enuie, Epicurus le payera pour moy de bon cœur. Croy moy, tes paroles me ſembleront plus belles & plus magnifiques dans vn meſchant lict, & ſoubz vn ſimple accouſtrement de gros drap. Car cela ne ſe dira point ſeulement, il ſe preuuera par effect. Certainement i'apprens mieux ce que dit noſtre Demetrius: quand ie le vois couché tout nud ſur vne paillaſſe. Car adonc il n'eſt point precepteur de la verité, il en eſt le teſmoing. Et quoy? ne ſeroit il pas loiſible de meſpriſer les richeſſes que nous auons chez nous? Mais pourquoy ne nous ſeroit il permis. I'eſtime celuy eſtre homme de grand cœur, qui les ayant longuement veuës & admirees eſtendues à l'entour de ſoy, ſe rid qu'elles ſoient venues deuers luy, & qui a ouy pluſtoſt dire qu'elles fuſſent ſiennes, qu'il ne le ſceut. C'eſt vn grand bien de ne pouuoir eſtre corrompu par la familiarité des richeſſes. Celuy eſt homme de grand cœur, qui eſt pauure au milieu de ſes richeſſes, toutesfois il viuroit en plus grande ſeureté, s'il n'en auoit point du tout. Ie ne ſçay (diras-tu) comment ceſtuy là pourra ſouffrir la pauureté, s'il y eſt vne fois tombé. Et moy qui annonce la doctrine d'Epicure, ie ne ſçay ſi ce pauure vouldroit meſpriſer les richeſſes, quand il les auroit vne fois gouſtees. C'eſt pourquoy il faut pluſtoſt conſiderer l'intention de l'vn & de l'autre & prendre garde ſi ceſtuy cy prend plaiſir à la pauureté, & ſi ceſtuy là ſe deſplaiſt aux richeſſes, autrement & le coucher ſur le foarre, & porter la robbe d'vn drap groſſier, ſont marques fort legeres d'vne bonne volonté, ſinon qu'on cognoiſſe, que quelqu'vn ne ſouffre point cela par neceſſité, mais par ce qu'il aime mieux viure ainſi. Au demeurant c'eſt ſigne d'vne grande vertu de ne ſe haſter point d'y courir, comme à vne vie meilleure, mais de s'appreſter comme à des choſes plus faciles. Certainement Lucilius, elles ne ſont point ſeulement faciles, mais quand apres y auoir longuement penſé, tu y arriueras, elles te ſeront agreables. Car tu y trouueras vne grande aſſeurance, ſans laquelle il n'y a rien qui nous puiſſe plaire. Ie iuge donc eſtre neceſſaire ce que ie t'ay eſcrit, que pluſieurs grands perſonnages ont faict ſouuentes fois, d'entremeſler quelques iours, auſquels auec vne pauureté cõtrefaicte, nous puiſſions nous exerciter a la vraye. Ce qu'il nous faut pluſtoſt entreprendre, parce que nous ſommes trop plongez en delices, & que nous eſtimons toutes choſes aigres & difficiles. Il vault mieux eſueiller noſtre ame de ſon ſommeil. Il luy faut tirer l'aureille, il luy faut faire voir que ce que la nature nous a ordonné, eſt de petite valeur. Aucun ne peut naiſtre riche, tous ceux qui viennent à la lumiere de ce monde, ſont condamnez à ſe contenter d'vn peu de l'aict, & de petites langes. Et toutes fois n'ayans que ces commencemens-là, les Royaumes entiers ne nous peuuent apres contenter.

Par elle nous recognoiſſons nos amis.

Les paroles d'vn pauure ſage ſont mieux recueillies que celles d'vn riche.

Les meſpris des richeſſes eſt s'ẽrire d'vn grand courage: mais

Encor vaudroit il mieux n'en auoir point du tout car.

Il y a danger que les ayant vne fois gouſtees on n'en ſoit allechẽ.

On ne peut biẽ recognoiſtre vne bonne volõté par marques exterieures.

La pauureté eſt non ſeulement facile à ſupporter, mais agreable.

Pour ce qu'elle nous empeſche d'eſtre enuiez par autruy.

Moyen de s'y diſpoſer.

La conſideration de noſtre naiſſance no⁹ y doit acheminer.

EPISTRE XXI.

Ceux ne doiuent pas craindre de n'eſtre point cogneus des hommes, qui ayans laiſſé les beaux tiltres d'honneur, ſe ſont iettez entre les bras de la Philoſophie. Car vne belle renommee & vne gloire qui durera à la poſterité, ne ſe peut mieux acquerir que par les eſcripts, & par la familiarité des hommes ſçauans.

La grande eſtime que nous faiſons des commoditez de ceſte vie, nous y tient tellemẽt attachez que nous en negligeons l'eſtude de vertu.

PEnſes tu n'auoir affaire qu'auec les choſes, que tu m'auois eſcrites? Le plus grand affaire que tu as, c'eſt auec toy meſmes. Il n'y a rien qui te ſoit plus ennuyeux, que toy, tu ne ſçays que tu veux, tu cognois mieux les choſes honneſtes que tu ne les ſuis. Tu vois bien où giſt la felicité, mais tu n'oſes point l'aller trouuer. Ie te veux apprendre, ce qui t'en garde, puis que tu te ſoucies ſi peu de le cognoiſtre. Tu as opinion que ce qu'il te faut quitter, ſoit quelque grand cas. Et quand tu te veux reſoudre de ſuiure ceſte ſeureté, à laquelle tu doibs paſſer la lueur & la ſplendeur de la vie, que tu veux quitter, te retient, cõme ſi tu deuoischoir en quelques lieux ſalles & obſcurs. Tu te trompes, Lucilius, c'eſt de ceſte façon de vie qu'on monte à l'autre. Autant qu'il y a de difference entre la clairté, & la lumiere, veu que la lumiere a vne certaine origine propre à elle meſme, & que la clairté reluit par autruy, autant en y a il entre ceſte vie, & l'autre. A l'vne, par ce qu'elle eſt frappée d'vne clairté eſtrangere, ſi quelqu'vn ſe met au deuant, il luy engendrera vne ombre eſpeſſe: mais l'autre eſt reluiſante par ſa propre lumiere. Tes eſtudes te rendront illuſtre, & renommé. Ie te rapporteray vn exemple d'Epicure, quand il eſcriuoit à Idomeneus, le voulant retirer de la vie pleine de grandeurs, & d'honneur qu'il ſuiuoit, pour le ramener au chemin d'vne vraye & aſſeurée gloire, maniant lors auec vne grande puiſſance & ſeuerité les plus importans affaires d'eſtat: ſi tu es, dict il, ambitieux de gloire, mes Epiſtres te feront plus cognoiſtre, que ne feront tous ces honneurs que tu priſes, & par leſquels tu te voys priſé: Dy moy donc s'il a menty? qui auroit cognoiſſance d'Idomeneus ſi Epicure n'en euſt parlé dans ſes lettres? Vn oubly profond tient enſeuely ces grands ſeigneurs & Satrapes, & ce Roy meſmes duquel Idomeneus prenoit ſa grandeur. Les Epiſtres de Cicero ne permetront iamais que le nom d'Atticus ſe perde. Il ne luy euſt rien ſerui d'auoir Agrippa pour gendre, Tiberius pour pere de ſon gendre, & Druſus Ceſar pour arrierenepueu: entre tant de noms honorables, il ne ſe parleroit plus du ſien, ſi Cicero ne l'euſt fait cognoiſtre. Vne longue ſuite d'annees tombera deſſus nous. Peu de beaux eſprits leueront haut la teſte, & quelques vns auant que ſe perdre dans le ſilence, reſiſteront longuement, & ſe defendront contre l'oubly. Ie te promets, Lucilius ce qu'Epicure auoit promis à ce ſien amy. Ie ſeray agreable à la poſterité. Ie pouray trainer auec moy des noms, qui viuront longuement. Noſtre Virgile promit à deux vne vie eternelle, & leur a tenu promeſſe.

Neantmoins apprend le moyẽ de paruenir à la felicité eternelle, & rend l'hõme immortel.

Exemple en Idomeneus.

Dont la memoire ſeroit eſteinte ſans les Epiſtres d'Epicure.

& En Atticus immortaliſé par les epiſtres de Ciceron.

O tous deux bien-heureux, ſi mes vers ont pouuoir,
Nul iour voſtre memoire eſteinte pourra voir,
Tant que du capitol ceſte roche eſleuée
Logera les nepueux, & la race d'Enée:

9 Æneid.

Et tandis qu'on verra que le pere Romain,
De ce monde vainqueur, aura l'empire en main.

Tous ceux qui ſe ſont agrandis par la faueur de fortune, ou qui ont eſté membres & comme parties de la puiſſance d'autruy, leur credit a duré & leur maiſon a eſté, frequentée, tant qu'il ont veſcu. Mais apres eux leur memoire a bien toſt pris fin: L'honneur des beaux eſprits croiſt touſiours, on ne fait point ſeulement cas d'eux, mais tout ce qui eſt attaché à leur memoire, eſt bien receu. Or afin qu'Idomeneus ne ſoit couché pour neant dans ma lettre, luy meſme la payera de ſa bource. Epicurus luy eſcriuit ceſte ſentence remarquable; par laquelle il l'exhortoit de rendre riche Pithocles, par vn chemin qui ne fut ny ordinaire, ny incertain. Si tu veux faire (dit il) riche Pithocles, il ne luy faut rien adiouſter à ſes richeſſes mais pluſtoſt retrancher ſes ambitions. Ceſte ſentence eſt trop claire pour auoir beſoin d'interpretation, & ſi bien dite, qu'il ne la faut pas expliquer. Ie t'aduertis ſeulement de ce poinct, que tu ne penſes pas que cela ſoit dit pour les ſeules richeſſes, elle aura puiſſance ſur tout ce que tu la voudras appliquer. Si tu veux rendre Pithocles honorable, il ne faut rien adiouſter à ſes honneurs, ains retrancher ſes ambitions. Si tu veux que Pithocles ſoit en perpetuelle volupté, il ne faut rien adiouſter à ſes voluptez, il ne faut que retrancher ſes ambitions. Si tu veux que, Pithocles vienne viel, & qu'il puiſſe paruenir à vne plene vie, il ne faut rien adiouſter à ſes ans, il ne faut que retrancher ſes ambitions. Il ne faut point que tu penſes que ces paroles ſoyent d'Epicure, elles ſont vulgaires à tous. Il me ſemble qu'il faut ſuiure en la Philoſophie, ce qu'on a accouſtumé de faire au ſenat. Si quelqu'vn en diſant ſon aduis, a dit quelque choſe dont vne partie me plaiſe ie le prie d'opiner par articles, & en ceſtuy là, ie ſuy ſon aduis, ie ramentois plus volontiers ces mots excellents d'Epicure, afin que ie prouue à ceux qui s'y retirent, pouſſez d'vne malicieuſe eſperance, & qui penſent qu'ils pourront eux meſmes eſtre la couuerture de leurs vices, qu'en quelque lieu qu'ils aillent, il y faut viure honneſtement. Quand ils ſeront entrez dans ces iardins, & qu'ils verront ces mots eſcripts ſur les portes: Paſſant, c'eſt icy que tu ſeras bien logé: c'eſt icy que la volupté eſt eſtimee le ſouuerain bien, le concierge de ceſte maiſon eſt tout preſt à te receuoir, à te traiter graticuſement: à te donner des gaſteaux & de l'eau ton plein ſaoul, & qu'il te dira. Et quoy n'es tu pas bien traité? Ces iardins dis ie n'aiguiſent point la faim, ils l'appaiſent, ils n'excitent point vne plus grande ſoif apres auoir beu, mais ils l'eſteignent auec vn remede naturel, qui ne couſte rien. Ie me ſuis enuieilli en ceſte volupté, ie diſcours auec toy de ces deſirs & cupiditez, qui ne reçoiuent aucune conſolation, auſquelles il faut donner quelque licence pour les faire perdre peu à peu. Car quant à ces autres extraordinaires, qu'on peut retarder, qu'on peut chaſtier, ou qu'on peut eſtouffer ie t'apprendray ſeulement, que ceſte volupté là, n'eſt point naturelle, n'eſt point neceſſaire: tu n'es pas contraint de luy obeir: ſi tu y employes quelques choſe c'eſt de ta ſeule volonté: mais le ventre n'eſcoute aucun enſeignement, il demande, il crie, il n'eſt pas toutesfois creancier rigoureux, on le contente de peu, pourueu que tu ne luy donnes ſinon ce que tu luy dois, & non tout ce que tu pourrois.

Les grãdeurs mondaines s'eſtouffent quand & le corps: mais les belles occupations annobliſſent l'homme.

Le moyen d'enrichir, C'eſt de donner borne à ſes appetits & conuoitiſſes.

Des eſcripts d'Epicure on peut meſme apprendre, qu'en quelque lieu qu'õ ſoit, il faut mener vne vie honneſte.

Contre ceux qui preſumẽt couurir leurs vices par luy-meſme.

Il faut donner quelque licence à certains deſirs: mais contrequarrer les extraordinaires, qui ne ſont point naturels.

EPISTRE XXII.

Par quel moyen ſe doit deueloper & deffaire celuy qui ſe voyant chargé du manie-ment de beaucoup de grands affaires, penſe de s'addonner à la Philoſophie.

On prend cõſeil ſelon les choſes qui ſe preſentent, &

TV cognois maintenant, qu'il te faut retirer de ces miſerables occupations, qui ne ſont belles qu'en apparence. Mais tu demandes, comme tu en pourois venir à bout. Il y a des choſes qui ne ſe peuuent enſeigner, qu'on ne ſoit preſent. Le medecin ne peut monſtrer par lettres, comme il faut choiſir l'heure du repas, & du bain. Et puis il faut taſter le pouls. C'eſt vn vieux prouerbe, que l'eſcrimeur à outrance prend conſeil au milieu du camp clos. Le viſage de l'ennemy, le remuement d'vne main, la poſture de la perſonne, apprend touſiours quelque choſe à celuy qui la regarde. On peut bien en general donner vn aduis, ou de bouche ou par eſcrit de ce qu'on a accouſtumé, ou de ce qu'il eſt beſoin de faire. Et tels conſeils ſe donnent & aux abſens, & à la poſterité. Mais aucun ne voudra de loing donner aduis en quel temps il faudra qu'il mange, ou qu'il boiue, il en faut deliberer ſur les choſes meſmes. C'eſt le deuoir d'vn homme qui eſt non ſeulement preſent, mais bien aduiſé, de prendre l'occaſion, quand elle vient. Et par ainſi fais bon guet apres elle. Prends la au poil, quand tu la verras, & auec toute l'ardeur de ton eſprit, & de toutes tes forces, mets peine de te depoüiller de toutes les charges, que tu auois priſes. Sur tout prends garde quel en eſt mon aduis. Ie iuge ou qu'il te faut perdre ceſte façon de vie, ou qu'il te faut perdre la vie. Mais ie iuge auſſi, qu'il y faut aller auec quelque douce façon, afin que tu puiſſes facilement deuider ce que tu auois broüillé, pluſtoſt que le rompre. Et quand il n'y auroit pas moyen de le demeſler, que tu le romps hardiment. Il n'ya point homme de ſi peu de cœur, qui aymaſt mieux demeurer touſiours pendu en l'air, que de tomber vne bonne fois. Cependant garde toy principalement de ne t'enfonſer plus auant, contente toy des affaires que tu as entrepris, ou (puis que tu veux qu'on le croye ainſi) qui t'ont ſurpris. Il ne faut point que tu en embraſſes d'auantage, ou bien tu perdras toutes tes excuſes, & feras cognoiſtre, qu'ils ne t'ont pas ſurpris. Car ces excuſes qu'on allegue, ſont faulſes. Ie ne pouuois faire autrement. Et, ie ne l'euſſe pas voulu, il eſtoit force de le faire. Il n'y a homme, qui ſoit contrainct de ſuiure la felicité à bride abbatuë. C'eſt beaucoup, ſi on ne la peut repouſſer, aux moins luy faire teſte, & reſiſter à la viſteſſe de la fortune. T'offenſes tu ſi ie viens non ſeulement te donner conſeil, mais ſi i'en appelle encor d'autres ? Certainement ils ſont plus ſages que ie ne ſuis. C'eſt d'eux que ie prens aduis, ſi i'ay rien à deliberer. I'ay leu vne Epiſtre d'Epicure, qui appartient à ce propos. Elle eſt eſcrite à Idomeneus, lequel il prie de s'enfuir en diligence auant qu'vne autre force plus grande ſuruienne, qui luy oſte la liberté de s'en retourner. Toutesfois il adiouſte en ceſte meſme lettre, qu'il ne faut rien tenter, qu'on ne le puiſſe entreprendre bien à propos, & en temps conuenable. Mais quand le temps, qu'on aura attendu longuement, ſera venu, il dit qu'il faut ſoudain deſloger. Il defend le dormir à celuy qui penſe à s'enfuir. Il eſpere encor vne iſſuë bien-heureuſe des choſes les plus difficiles:

Faut empongner l'occaſiõ quand elle ſe preſente.

Aduis de Seneque ſur ce propos.

Du Philoſophe Epicure.

difficiles: ſi nous ne nous haſtons point auant le temps, & ſi nous ne ſommes pareſſeux, quand il ſera temps de ſe haſter. Mais ie penſe que tu demandes l'aduis des Stoïciens. Il ne faut point qu'aucun les accuſe enuers toy de temerité, ils ſont plus fins qu'il ne ſont vertueux. Tu attends peut eſtre qu'on te diſe cecy. C'eſt honte de defaillir ſous le faix, il te faut lutter contre la charge que tu as priſe. Vn homme qui fuit au trauail, n'eſt n'y vaillant, ny hardy: l'eſt celuy à qui le courage redouble tant plus la difficulté des affaires croiſt. On te dira tout cela, ſi la perſeuerance doibt porter quelque profit, ſi elle eſt neceſſaire, s'il ne faut rien faire ny ſouffrir qui ſoit indigne d'vn homme de bien. Autrement il ne ſe tuera pas apres vn trauail honteux & deſhonneſte, & ne ſe voudra point meſler d'affaires pour n'y auoir que de la peine: moins fera il ce que tu penſois qu'il feroit, que ſe trouuant enuelopé en des affaires pleins d'ambition, il vueille touſiours ſupporter ceſte paſſion. Mais apres qu'il aura cogneu les dangers où il s'eſt plongé, pleins d'incertitude & de doubtes, il s'en voudra reculer doucement arriere, & ſans leur tourner le dos tout d'vn coup. Il ſe retirera peu à peu en lieu bien aſſeuré. Certainement il eſt facile, Lucilius mon amy, d'eſchaper aux occupations ſi tu meſpriſes le profit des occupations. C'eſt ce qui nous retient, & qui nous arreſte. Que feray ie donc? Quitteray ie toutes ces belles eſperances? m'en iray-ie ſur le point qu'il faut coupper vne ſi riche moiſſon? n'auray ie aucun plus à mon coſté qui me face la court? ma litiere ne ſera elle ſuiuie de perſonne? ma baſſe court ſera elle deſormais toute vuide? C'eſt auec beaucoup de regret, que les hommes ſe departent de ces eſperances, ils ayment le profit qui prouient de ces miſeres, & ſi les deteſtent. Ils ſe plaignent de leur ambition, comme de leurs amies, & ſi tu conſideres bien leur vraye affection, ils ne les hayſſent point, mais ils ne ſe courroucent auec elles. Foüille ces gens là, qui ſe plaignent des choſes qu'ils ont deſirees, & parlent de fuir celles ſans leſquelles ils ne pourront viure; tu verras qu'ils tiennent tres volontiers compagnie à ce qu'ils diſent inceſſamment leur eſtre ennuyeux & deſagreable. C'eſt la verité, Lucilius mon amy, que la ſeruitude retient peu de perſonnes, & que pluſieurs retiennent la ſeruitude. Mais tu es reſolu en ton ame de t'en d'effaire, & c'eſt à bon eſcient que la liberté te plaiſt. Toutesfois tu demandes ſeulement conſeil en cela, que tu le puiſſes faire ſans te voir iamais plus en ce continuel trauail d'eſprit, où tu eſtois. Mais pourquoy eſt ce que toute la compagnie des Stoïciens ne trouueroit bon cela; Tous ces Zenons, ces Chryſippes ne t'apprendront que choſes modeſtes, honneſtes & veritables. Mais ſi tu fais du retif pour aduiſer que c'eſt que tu en apporteras auec toy, & quelles grandes richeſſes il te faut pour viure en repos, tu n'en ſortiras iamais. Car vn homme chargé de ſes hardes ne ſe peut ſauuer à nage. Sors delà, pour entrer, auec la faueur des dieux, en vne meilleure vie, pourueu que ceſte faueur ne ſoit point ſemblable à celle de ceux, auſquels ils ont donné des maux d'vn riant & gracieux viſage, ſe pouuans couurir de ceſte ſeule excuſe, que ce biens qui poignent, & qui bourrellent, n'ont eſté donnez qu'à ceux qui les ſouhaittoient. I'auois deſia cacheté ceſte lettre, mais il la faut ouurir, afin qu'elle ſoit accompagnee d'vn honneſte preſent, & qu'elle porte auec elle quelque magnifique ſentence.

Des Stoïciẽs.

Le moyen de ſe tirer arriere des affaires du monde c'eſt de meſpriſer le profit qui en reuiẽt: &

Pour renõcer à l'ambition il ſe faut auſſi deſpeſtrer des choſes qui retiennent l'ame en continuelle inquietude.

L'homme ſort du monde en meſme eſtat qu'il y eſt entré.

Et en voicy vne qui s'eſt offerte, ie ne ſçay, ſi elle ſera plus veritable, que pleine d'eloquence. De qui eſt elle priſe? diras-tu, d'Epicure. Car i'enrichis encor les beſognes d'autruy. Aucun ne ſort hors de ceſte vie, que comme s'il n'y faiſoit que d'entrer. Surprens tel homme que tu voudras ieune, de moyen aage, vieil, tu les trouueras auoir autant de peur l'vn que l'autre de la mort, & ſçauoir auſſi peu l'vn que l'autre, que c'eſt que la vie. Aucun n'a iamais rien acheué. Car nous remettons nos affaires touſiours à l'aduenir. Il ny a rien en ceſte ſentence qui me plaiſe tant, que quand il reproche aux vieillards, qu'ils ſont encor enfans. Aucun (dit-il) ne ſort de ceſte vie, que tel qu'il y eſt entré. Et toutesfois cela eſt faux. Car nous mourons plus meſchans, que nous ne naquiſmes. C'eſt noſtre vice, non point celuy de nature. Elle ſe doit plaindre de nous, & dire, comment va cecy? Ie vous ay engendré ſans ambition, ſans crainte, ſans ſuperſtition, ſans deſloyauté, & ſans aucune de telles autres peſtes. Sortez-en tels que vous eſtes entrez. Celuy eſt paruenu à la vraye ſageſſe, s'il meurt auec autant d'aſſeurance qu'il eſt nay. Mais quoy? nous tremblons ſi quelque danger ſe preſente, le courage nous faut, nous deuenons pales, les larmes nous eſchapent, qui ne nous peuuent de rien ſeruir. Quelle plus grande honte pourroit-ce eſtre, que d'auoir peur ſur le ſeüil de la porte d'aſſeurance? Mais la raiſon en eſt que nous ſommes deſpourueus de tous les biens que nous deſirons le plus ſur la fin de noſtre vie. Car aucune partie d'elle n'eſt demeuree auec nous, elle s'eſt perduë, elle s'eſt eſcoulee, il n'y a pas vn qui ſe ſoucie de bien viure, mais de longuement viure, combien qu'il ſoit donné à tous de pouuoir bien viure, & à pas-vn de pouuoir longuement viure.

Mais en pire.

Il faut apprẽdre en vne autre eſchole quelle eſt la vraye ſageſſe, & le moyen de viure & mourir heureuſement.

EPISTRE XXIII.

Que le ſage ſeul reſſent vne vraye & ferme ioye, & que pluſieurs hommes acheuent pluſtoſt de viure, qu'ils n'ont commencé.

Le cõble d'vne bõne ame, c'eſt de ne s'eſiouïr point de choſes vaines, & ne s'entretenir point d'vne eſperãce fruſtratoire.

TV penſes que ie te doiue eſcrire, combien nous auons paſſé gracieuſement ceſt hiuer, combien il a eſté doux & court, combien le printemps eſt mauuais, & le froid hors la ſaiſon, & telles autres ſornettes de perſonnes qui ne demandent qu'à railler. Pour mon regard ie te veux eſcrire quelque choſe, qui ſoit profitable, & à toy & a moy. Mais que pourroit eſtre cela, ſinon que t'exhorter d'auoir l'ame bonne? Demandes-tu quel en ſera le fondement? Ne te reſiouïr point des choſes vaines. I'ay dit que s'en eſtoit le fondement, mais s'en eſt le plus haut faiſte. Celuy eſt paruenu à la perfection, qui ſçait dequoy il ſe doit eſiouïr, & qui n'a pas engagé ſon bon-heur, ſous la puiſſance d'autruy. Celuy eſt touſiours en peine, il eſt incertain en ſoy-meſme, qui s'eſt chatoüillé de quelque eſperance, encor bien qu'elle vienne à la main, qu'il n'y ait aucune dificulté à la rechercher & que ſon eſperance ne l'ait iamais trompé. Sur toutes autres choſes, Lucilius mon amy, apprens à quoy tu te dois reſiouïr. Tu penſes que ie te vueille maintenant retrãcher beaucoup de tes plaiſirs, en te voulant oſter les biens que la fortune donne,

donné, & croyant qu'il faille fuir les eſperances qui apportent tant de plaiſirs agreables. C'eſt tout au contraire, ie veux que tu n'ayes iamais faute de ioye. Ie veux qu'elle naiſſe dans ta maiſon. Elle y naiſtra pourueu qu'elle ſoit dans toy-meſme. Toutes autres ioyes ne rempliſſent point l'ame, elles deridentſeulement le front, elles ſont fort legeres: ſinon que tu vueilles dire que celuy qui rit, ſoit en ioye. L'ame doit eſtre alegre, pleine d'aſſeurance, eſleuee par deſſus toutes choſes. Croy moy que la vraye joye eſt accompagnee de ſeuerité. Penſes-tu qu'aucun auec vn viſage content, ou comme diſent ces delicats, d'vn œil riant, puiſſe meſpriſer la mort, vueille ouurir ſa porte à la pauureté, tenir les voluptez en bride, ſe reſouldre à ſouffrir patiemment les douleurs? Celuy qui penſe ſouuent à ces choſes, eſt en vne grande ioye, qui ne le flate gueres. Ie veux que tu entres en poſſeſſion de ceſte ioye. Elle ne faillira iamais ſi tu as vne fois trouué le lieu d'où il la faut prendre. Le fruict des plus legers metaux ſe prend ſur la crouſte de la terre, mais les plus riches, & qui donnent plus de profit à ceux qui les foüillent, ſont ceux dont la veine eſt profondement cachee. Les biens plus agreables au commun des hommes, n'ont qu'vn plaiſir fort leger, & de peu de duree, & la ioye qui vient de dehors n'a point de fondement. Mais celle dont ie parle, & à laquelle ie taſche de te conduire, eſt ferme & ſe cognoiſt mieux, tant plus on la ſonde. Fais donc ie te prie, Lucilius mon tres-cher amy, vne choſe laquelle ſeule te peut rendre bien-heureux, Iette par terre, & foule aux pieds ces biens, qui ne luiſent que par dehors, qui te ſont promis par autruy. Iette tes yeux ſur les vrais biens, & te reſ-jouys de ce qui eſt à toy. Qu'eſt-ce à dire, de ce qui eſt à toy? C'eſt de toy, & de la meilleure partie qui eſt en toy. Crois auſſi, que ce petit corps, encore bien que ſans luy on ne puiſſe rien faire, eſt bien choſe neceſſaire, mais ce n'eſt pas grand cas. Il nous fait ſentir quelques vains plaiſirs, qui ne durent gueres, ſuiuis d'vne ſoudaine repentance, & qui tiendront vn chemin tout contraire, s'ils ne ſont retenus d'vne grande modeſtie. Ie le veux dire ainſi, que les plaiſirs ſont ſubjets à bien toſt donner par terre. Ils panchent ſur la douleur, s'ils ne ſont pris auec meſure. Or il eſt mal-aiſé de tenir meſure en vne choſe que tu crois eſtre bonne. Mais la faim & le deſir du vray bien, eſt choſe tres-aſſeuree. Demandes-tu quel il eſt, & d'où eſt-ce qu'il ſort? ie te le diray: d'vne conſcience bonne, d'honneſtes conſeils, d'actions vertueuſes, du meſpris de fortune, d'vne façon de vie touſiours douce, tenant continuellement vn meſme chemin. Car ceux qui d'vne delibération qu'ils auoient priſe ſautent en vne autre, ou n'y ſautent pas, mais y ſont pluſtoſt tranſportez par aduenture, comment pourroient-ils auoir rien de certain & d'arreſté en leur ame, veu qu'ils ſont touſiours vagans & irreſolus? Il y a peu d'hommes, qui ſe conduiſent en leurs affaires par conſeil, & le reſte des autres reſſemblans aux choſes qui flottent ſur les riuieres, ne vont point, mais ſont portez. Vne partie deſquelles a eſté retenuë par vne eau plus petite, qui l'a trainee mollement, vne autre a eſté rauie par vne eau plus violente, vne autre par vn cours languiſſant a eſté doucement iettee ſur la riue, & l'autre a eſté par la roideur d'vn torrent pouſſée dans la mer. C'eſt pourquoy il ſe faut reſoudre à ce que nous voulons, & perſeuerer en cela. Mais voicy l'endroit où il me faut payer ce que ie dois. Car ie puis acquitter ceſte lettre, en te rendant vne parole de ton Epicure. C'eſt vne grande peine de com-

Quelle eſt la vraye ioye, &

Sa nature.

Pour eſtre heureux, il faut reietter les biens fortuits, &

Faire peu d'eſtat des plaiſirs du corps: mais

Pour ſuiure le vray bien, & le ſçauoir cognoiſtre.

Erreurs & vanitez du monde, cõparees à ce qui va flottant ſur les riuieres.

Peu de gens ont appris à viure lors meſme qu'ils viénét à mourir: & qui pis eſt, aucuns a cheuent leur vie deuant que l'auoir commencee.

mencer tous les iours vne nouuelle vie, ou bien ſi cela ſe peut mieux dire en ceſte façon. Ceux viuent mal, qui commencent à viure tous les iours. Pourquoy? diras-tu. Car ces paroles meritent bien d'eſtre expliquees. C'eſt par-ce que la vie de ces gens-là n'eſt iamais contente. Or celuy ne peut eſtre bien preſt pour mourir, qui ne fait que commencer à viure. Il faut faire en ſorte que nous ayons aſſez veſcu. Mais pas vn ne penſe l'auoir faict, qui ne faict que commencer ſa vie. Tu ne dois pas penſer que ce nombre ſoit petit. Tout le monde en eſt. Quelques-vns commencent à viure ſur l'heure qu'il faudroit auoir acheué. Si tu t'eſmerueilles de cela, ie diray encore choſe qui te fera bien eſmerueiller d'auantage. Quelques-vns ont acheué de viure, auant qu'ils euſſent commencé.

EPISTRE XXIIII.

Tres-belle Epiſtre, par laquelle il remonſtre à Lucilius qui craignoit l'euenement & l'iſſuë de quelque iugement, premierement quelle folie c'eſt de ſe tourmenter de l'attẽte d'vne choſe qu'on ne ſçait ſi elle doit aduenir. Apres il enſeigne des remedes tres-certains contre les euenemens dont les hommes ont accouſtumé de s'eſpouuanter.

C'eſt follie d'apprehẽder l'iſſuë d'vn accident incertain.

TV m'eſcris que tu es en peine quelle ſera l'iſſuë du iugement, duquel la fureur de ton ennemy te menace: & penſes que ie te conſeilleray d'en attendre vn meilleur ſuccés, & de te repoſer ſur vne bonne eſperance. Car quel beſoin auons nous d'appeler les maux auant l'heure, & de leur aller au deuant, puis qu'on ne les ſentira que trop toſt, quand ils ſeront arriuez, & perdre le fruit du temps preſent par la crainte du futur? C'eſt vne grande follie de vouloir eſtre deſia miſerable, parce que tu le dois eſtre quelque iour. Mais ie te veux mener à ta ſeureté par vn autre chemin. Si tu veux deſpoüiller toute crainte, fais eſtat que ce que tu as peur qui t'aduienne, doiue aduenir. Et quelque mal que ce ſoit, meſure le auec ton iugement, & mets quelque meſure à ta crainte, certainement tu cognoiſtras qu'il ne ſera pas grand, ou qu'il ne ſera pas long. On aura bien toſt ramaſſé les exemples qui te pourront confirmer. Il n'y a ſiecle qui n'en ait porté. Sur quelque ſorte d'affaires, que tu vueilles ietter ta ſouuenance, ou ſur celles de nos citoyens, ou ſur celles des eſtrangers, tu verras des eſprits qui ont beaucoup aduancé, & beaucoup entrepris. Te peut il aduenir, quand bien tu ſerois comdamné, rien de plus grief que d'eſtre banny? que d'eſtre mené en priſon? que peut autre choſe craindre le corps, que mourir? Mets tous ces dangers deuant tes yeux, & nomme apres ceux qui les ont meſpriſez: il ne les faut pas aller querir guere loin il ne faut que les choiſir. Rutilius ſupporta ſa condamnation comme ſi rien ne le faſchoit, que d'auoir eſté mal condamné. Metellus endura conſtamment ſon exil, & Rutilius y alla volontairement. L'vn de ceux-là reuint pour le bien de la republique, & l'autre refuſa ſon retour à Sylla, auquel en ce temps-là pas-vn ne refuſoit rien. Socrates diſputa dans la priſon, & ne s'en voulut iamais fuir, (encore bien qu'on luy promiſt de luy en donner le moyen,) il y demeura pour faire perdre aux hommes la crainte de deux choſes qui leur ſont plus peſantes & faſcheuſes, de la mort, & de la priſon. Mutius mit ſa main dans le feu, c'eſt choſe cruelle d'eſtre bruſlé, mais combien l'eſt elle

car La crainte de ce temps a venir faict perdre le temps preſent.

Moyen de ſe deſſaiſir de toute crainte.

A l'exemple de Rutilius.

De Metellus

De Socrates.

De Mutius Scæuola.

elle d'auantage, quand toy-meſmes le fais? Voy c'eſt homme qui n'eſtoit inſtruit d'aucuns preceptes contre la mort & contre la douleur, qui n'eſtoit eſchauffé que d'vn courage militaire, qui ſe veut chaſtier luy-meſme d'auoir failly le coup qu'il vouloit faire. Il demeura ferme pour regarder la main qui degouſtoit ſur le foyer de l'ennemy, & ne retira pluſtoſt ceſte main decoulante, & ou il ny auoit rien plus que les os touts nuds, que l'ennemy ne luy oſtaſt le feu de deſſoubs. On euſt peu dans ceſte armee faire quelque acte plus heureux, mais non point vn plus courageux. Voy de combien la vertu eſt plus ardante à ſuiure les dangers, que la cruauté à les preſenter. Porſenna pardonna plus volontiers à Mucius, qui l'auoit voulu tuer, que Mucius à ſoy-meſme, pour auoir failly ſon coup. Ce ſont (diras tu) des fables qu'on a de couſtume declamer en toutes eſcholes. Ie croy que quand il ſera temps de meſpriſer la mort, tu me feras des contes de Caton. Mais pourquoy ne le ferois-ie? La nuict qui fut la derniere de ſa vie, liſant le liure de Platon, ayant caché vn poignard ſous ſa teſte (car voyant ſes affaires du tout perdus & deſeſperez, il auoit pourueu par ces deux inſtrumens, qu'il euſt le courage & le pouuoir de mourir) apres auoir donné ordre, au moins tel que les choſes rompuës & diſſipees, comme elles eſtoient, le pouuoient permettre, il penſe qu'il failloit empeſcher qu'autre que luy n'euſt moyen de tuer Caton, ny de luy ſauuer la vie. Et deſgainant lors le poignard qu'il auoit iuſqu'à ce iour là gardé pur & net de tout autre meurtre: Tu n'as (dit-il) rien aduancé, fortune, pour t'eſtre opoſee à tous mes deſſeins, ie nay point encor combatu pour ma particuliere liberté, ç'a eſté pour celle de ma patrie: ce n'eſtoit pas pour moy que ie pourſuiuois ſi opiniaſtrément d'eſtre libre, c'eſtoit ſeulement pour viure auec des perſonnes libres. Mais maintenant que tous les affaires du monde ſont deplorez, il faut mettre Caton en lieu de ſeureté. Il ſe donna apres vn coup mortel dans le corps, lequel ayant eſté penſé & bandé par les medecins, ayant beaucoup moins de ſang & de forces, mais autant de cœur que iamais, n'eſtant pas ſeulement courroucé contre Ceſar, mais contre ſoy-meſmes: il enfonça ſes mains nuës dans ſa playe, & ne rendit pas ceſte ame genereuſe, qui auoit touſiours deſdaigné les trop grandes puiſſances, mais il la chaſſa par force hors du corps. Ie ne ramaſſe point tous ces exemples pour donner exercice à mon eſprit, mais pour te rendre conſtant contre ce qui ſemble eſtre la plus terrible choſe de ce monde. Or ie te perſuaderay cela plus facilement, ſi ie te fais voir que non ſeulement les plus courageux ont meſpriſé ce moment de temps, dans lequel on rend l'ame, mais encor que quelques-vns, qui eſtants laſches en autres entrepriſes, ont eſgallé en cela la vertu des hommes les plus magnanimes. Comme fit ce Scipion beau-pere de Pompee, lequel eſtant porté en Afrique par vn vent contraire, & voyant que ſes ennemis eſtoient deſia entrez dans ſon nauire, ſe donna vn coup de dague dans le ſein & comme on demandoit, où eſtoit le general de l'armee, il reſpondit que le general ſe portoit bien. Ceſte parole le rendit pareil à ſes anceſtres, & ne permit point que la gloire des Scipions, fatale à l'Affrique, n'y fuſt encor continuee. Ce fut beaucoup de vaincre Carthage, mais plus encor d'auoir vaincu la mort. Le general (dit-il) ſe porte bien. Vn general, & meſmement qui commandoit à Caton, deuoit il mourir autrement? Ie ne te veux pas r'enuoyer aux hiſtoires: Ie ne te

Tit. li. 1 dec. li. 2. & Plutar. en la vie de Publicola.

De Caton d'Vtique, Plutarq. en ſa vie.

Application des remedes precedens, ſelon les preceptes Stoiques.

Autre exemple de Scipio.

veux pas ramaſſer ceux qui ont en tous les ſiecles paſſez meſpriſé la mort, qui ſont toutesfois en grand nombre. Regarde ceux de ce temps, de la mignardiſe & volupté deſquels nous nous plaignons. Tu trouueras des hommes de toutes conditions, de tous eſtats, de tous aages, qui par leur mort ont mis fin à leurs maux. Croy, moy Lucilius, la mort n'eſt pas tant à craindre, qu'il ne faille eſtimer le bien qu'elle nous donne, par deſſus tous les autres. Eſcoute donc auec toute aſſeurance les menaces de ton ennemy. Et iaçoit que ta conſcience te puiſſe rendre aſſez aſſeuré: toutesfois parce que pluſieurs choſes qui ſont hors du procés, peuuent beaucoup ſeruir, eſpere d'auoir vne bonne iuſtice, & apreſte toy auſſi à ſouffrir la plus grande iniuſtice qu'on te pourroit faire. Souuienne toy ſur tout de chaſſer l'effroy que les choſes apportent, & de bien cognoiſtre ce qui eſt au dedans de chaque choſe. Tu trouuerras qu'il n'y a rien de terrible que la ſeule peur. Ce que tu vois arriuer aux petits enfans, nous arriue auſſi quand nous ſommes grand, mais encor enfans. S'ils voyent maſquez ceux qu'ils ayment qu'ils hantent, & auec leſquels ils ont accouſtumé de ſe ioüer, ils s'esfroyent. Il faut leuer le maſque non ſeulement aux hommes, mais aux choſes, & leur faire reprendre leur naturel viſage. Pourquoy me monſtres-tu ces eſpees nuës, ces feux, & ceſte ſuite de boureaux qui grinſent & hurlent aupres de toy? Oſte ceſt appareil ſous lequel tu te caches, auec lequel tu eſpouuantes les fols. C'eſt la mort, que ma ſeruante, que mon eſclaue n'agueres meſpriſoit. Pourquoy viens-tu apres deſplier ces fouëts, & ceſte gehenne auec vn ſi grand appreſt? Pourquoy appliques-tu à chaſque iointure, des engins pour les bourreller, & mille autres inſtruments qui ne ſeruent qu'à deſchirer les hommes piece à piece? Oſte ces choſes qui nous eſpouuantent. Commande que ces plaintes & ces cris, qui eſchapent à la cruauté de ce deſchirement, ſe taiſent. Ce n'eſt en ſomme que douleur qu'vn goutteux porte patiemmẽt, qu'vn qui eſt trauaillé de colique, & de mal d'eſtomach endure au milieu de ſes delices: qu'vne ieune femme ſouffre en accouchant. Elle eſt legere ſi ie la puis ſouffrir, elle ſera courte ſi ie ne la puis ſupporter. Remets en ta memoire ce que tu as ſouuent ouy, ce que tu as ſouuent dit: Mais ſi ce que tu as ouy, ſi ce que tu as dit, eſt vray, monſtre le par effect. Ce qu'on nous reproche tous les iours, eſt fort vilain, que nous ne traitons que les paroles, & non point les effets de la Philoſophie: Mais que diras-tu? Eſt-ce dés ceſte heure ſeulemẽt que tu as ſçeu que tu eſtois ſubiet à la mort, & maintenant à vn exil, & tantoſt à vne douleur? tu es nay à tout cela. Penſons que tout ce qui peut aduenir, nous aduiendra. Certainement ie ſçay que tu as fait ce que ie te conſeille de faire. Mais maintenant ie te prie de ne plonger pas trop ton ame dans ce ſoucy. Car elle S'affoiblira, elle auroit moins de force quand il faudroit s'eſueiller. Retire la de ſon fait particulier, au penſement du public: dis que tu as vn corps mortel & fragile, ſujet à ſentir douleurs, non ſeulement par iniure d'autruy, ou par la force des plus puiſſans, mais qu'auſſi les voluptez meſmes ſe changent en tourmens. Les viandes engendrent cruditez d'eſtomach, l'iurognerie ſtupidité & tremblement de nerfs, la paillardiſe cauſe la goute aux pieds, aux mains & aux iointures. Deuiendray-ie pauure? i'auray force cõpagnons. Seray-ie enuoyé en exile? Ie feray eſtat d'eſtre nay au lieu où l'on m'enuoyera. Seray-ie enchainé? Et quoy? ſuis-ie à ceſte heure en liberté? C'eſt dans ce peſant

Remedes cõtre les inconueniens dont l'apprehenſiõ eſtonne nos ſens.

Se roidir contre la crainte des maux: & les biens ſonder.

Faire eſtat qu'ils ſont aiſez à ſupporter,

Qu'vn grand mal eſt incontinent paſſé.

Que l'homme eſt né ſubiet à iceux.

Que ſes plaiſirs meſme luy deplaiſent & le trauaillent. Qu'ils ſont communs à d'autres.

ſant fardeau de mon corps, que nature m'a attaché & lié. Mourray-ie? Quand tu dis cela, c'eſt autant que dire, ie perdray de pouuoir iamais plus eſtre malade, de pouuoir eſtre lié & garoté, & de pouuoir mourir. Ie ne ſuis pas ſi ſot de vouloir icy pourſuiure la chanſon d'Epicure, ny dire que la crainte des enfers ſoit vaine, qu'Ixion ne ſoit attaché à vne roue, que Siſiphe ne pouſſe inceſſamment de ſon eſpaule vn rocher, qu'il, ny ayt aucun à qui le foye puiſſe tous les iours eſtre mangé & renaiſtre. Car il n'y a pas vn ſi enfant, qui ayt peur de Cerberus, & des tenebres, ny de ces fantoſmes qui n'ont que les os tout nuds. La mort nous aneantit du tout, ou nous fait paſſer ailleurs. Il reſte vn meilleur eſtat à ceux qui ſont paſſez, & deſchargez de leur peſant fardeau: mais il ne reſte rien pour ceux qui ſont aneantis & du tout conſumez. Le ſubiect du mal & du bien eſt oſté. Permets qu'en ceſt endroit ie face mention d'vn vers que tu as fait, mais que ie t'aye auparauant admoneſté de penſer que tu n'as pas eſcrit cela tant pour autruy que pour toy-meſme. C'eſt choſe honteuſe de dire l'vn, & de penſer l'autre? Ie me ſouuiens que tu as autrefois traicté ce point, que nous ne tombons pas tout d'vn coup à la mort, mais que nous y allons peu à peu. Nous mourons touts les iours, car tous les iours quelque partie de la vie nous eſt oſtee, voire lors meſmes que nous croiſſons, noſtre vie decroiſt. Nous auons perdu l'enfance, nous perdons apres la ieuneſſe, & l'adoleſcence: tout ce qui s'eſt paſſé iuſqu'au iour d'hier eſt perdu. Ce iourd'huy meſmes que nous viuons, nous le deſpartirons auec la mort. Et comme la derniere goute ne vuide pas plus vn horologe d'eau, que ce qui en eſtoit eſcoulé deuant: pareillement l'heure derniere que nous defaillons ne fait pas toute ſeule la mort, mais elle ſeule l'acheue. C'eſt lors que nous y paruenons, mais nous auons demeuré longuement pour y venir. Apres que tu eus eſcript tout cela auec ton beau langage accouſtumé, qui n'eſt iamais plus graue, que lors que tes paroles s'accommodent à la verité, tu dis en fin:

L'homme ſent pluſieurs morts, toutesfois la derniere
C'eſt celle qui metra ſon corps dedans la biere.

I'ayme mieux que tu liſes toy-meſmes, que mon Epiſtre. Car tu cogniſtras que ceſte mort, que nous craignons, c'eſt bien la derniere, mais non pas la ſeule. Au reſte ie voy bien où tu viſes. Tu demandes que c'eſt que i'ay fourré dans ceſte lettre, ſi c'eſt quelque beau mot d'vn autre autheur, ou quelque ſentence profitable. Ie t'enuoyeray quelques traits de ceſte meſme matiere, que nous tenons entre mains. Epicure ne blaſme pas moins ceux qui ſe deſirent la mort, que ceux qui la craignent, diſant, c'eſt vne ſottiſe de courir à la mort pour le regret que tu as de viure, puis que tu as fait par ta façon de viure, que tu coures à la mort. Il dit pareillement en vn autre lieu. Quelle plus grande ſottiſe que de ſouhaiter la mort, apres que tu as renduë ta vie malheureuſe par la crainte de la mort? Tu peux encor adiouſter cecy qui appartient à ce propos, que l'imprudence des hommes, voire la folie eſt ſi grande que quelques-vns pour la crainte de la mort ſont contraints de ſe donner la mort. Quel argument de ces deux-là que tu vueilles traicter, tu ne feras qu'aſſeurer ton ame à la patience de la vie, ou à la patience de la mort. Nous deuons nous exhorter, & reſoudre à l'vn & à l'autre, à

Que par la mort les plus grands maux pretendus ſe conuertiſſent en treſ-grands biens.

Qu'elle aneãtit le corps, mais affranchit l'ame.

Que tous les iours de la vie ſont comme autant de morts.

Que ceſte mort laquelle nous craignõs n'eſt pas ſeule.

En ſomme il ne faut ny ſouhaiter la mort.

Ny trop aimer, ny trop hayr ſa vie.

n'aymer par trop noſtre vie, & à ne la hair par trop, voire d'y mettre fin, quand la raiſon le commandera. Mais il ne faut point temerairement s'aduancer, ny prendre courſe pour y aller à corps perdu. L'homme ſage, & vertueux ne doit pas s'enfuir, mais ſortir hors de la vie. Sur tout il faut quitter le deſir furieux de mourir, qui s'eſt ietté dans l'ame de pluſieurs. Car comme nous auons en toutes autres choſes Lucilius, vne inclination inconſiderée, nous l'auons pareillement pour la mort, & laquelle ſaiſit ſouuent les hommes genereux, & de vertueux naturel, & ſouuent auſſi ceux qui ont le cœur laſche, & les faineants les vns deſquels deſdaignent la vie, & les autres s'en faſchent. Quelques-vns ſont ſaouls de faire & de voir touſiours vne meſme choſe, ayants vn deſdain pluſtoſt qu'vne haine de la vie, dans laquelle nous tombons par la perſuaſion de la Philoſophie, quand nous diſons, iuſqu'à quand ſera-ce que nous ne ferons qu'vne meſme choſe? Ie me reueilleray tous les iours, apres dormir, ie me ſaoulleray, puis i'auray faim. I'auray froid, apres i'auray chaud. Ce n'eſt iamais fait. Toutes choſes ſont enchaiſnées en rond, elles fuyent, & ſe ſuyuent. La nuict chaſſe le iour, le iour chaſſe la nuict, l'eſté s'acheue par l'automne, l'hiuer le ſuit incontinent lequel finit, quand le printemps reuient. Toutes choſes paſſent, pour reuenir apres, ie ne voy rien ie ne fais rien de nouueau, de ſorte, qu'on ſe faſche auſſi de cela. Il en y a pluſieurs qui penſent qu'il ne ſoit pas faſcheux, mais qu'il ne ſert rien de viure.

Contre ceux qui ſe procurent la mort eux meſmes.

Perpetuelle viciſſitude, qui faict que pluſieurs s'ennuyent de viure.

EPISTRE XXV.

Il dit que l'eſprit de deux amis de Lucilius, l'vn deſquels eſt encore ieune homme, & l'autre plus vieux, ne ſont point ſemblables, & qu'ils ne ſe peuuent corriger par vn meſme remede. Il enprunte apres de l'eſchole d'Epicure des raiſons pour l'exhorter à ce que obeiſſant à l'ordonnance de la nature, il s'acouſtume à ſe contenter de peu. Il y adiouſte encor cecy d'Epicure, qu'il doit faire toutes choſes, comme s'il eſtoit touſiours à la veuë & à la preſence de quelque vertueux homme plein de grauité & ſeuerité.

Tous eſprits ne ſe corrigét point par vn meſme remede ains ſe faut accommoder à leurs aages & humeurs.

POur le regard de ce qui appartient à nos deux amis, il y faut aller par deux diuers chemins. Car il faut corriger les vices de l'vn, & rõpre du tout ceux de l'autre. I'en vſeray auec toute liberté. Ie ne l'aime pas, ſi ie ne l'offence. Et quoy donc? diras-tu. Penſes tu contenir vn pupille de 40. ans ſous ta tutelle? Conſidere que ſon aage eſt deſia dur. Il ne peut perdre ſon ply. Il ne ſe peut redreſſer: les choſes tendres prennent la forme qu'on veut. Ie ne ſçay ſi i'aduanceray rien, mais i'aime mieux perdre ma peine, que de ne l'eſſayer pas: tu ne perts point l'eſperance de pouuoir guerir ces maladies fort longues, ſi tu gardes le malade de faire excés, ſi tu le contrains de faire & d'endurer beaucoup de choſes contre ſon gré. Ie n'ay pas auſſi vne fiance bien aſſeuree de l'autre, ſi ce n'eſt qu'il rougit de faire mal. Il faut nourrir ceſte honte. Car tant qu'elle luy durera on en peut eſperer quelque choſe de bon. Pour le regard de celuy qui eſt plus vieux, ie penſe qu'il le faut mener plus doucement, afin qu'il ne perde point le courage. Il n'y a pas vn temps plus propre de parler auec luy, que quand on cognoiſt qu'il a ſon eſprit repoſé, & qu'il ſemble eſtre du tout corrigé, & en bon ſens. Ceſte

La rougeur en vn ieune homme promet quelque choſe de bon.

intermiſſion

intermiſſion en a trompé quelques-vns, mais elle ne me trompe pas, ie crains de voir bien-toſt redoubler ſes vices, qui repoſent pour le preſent, & ne ſont pas eſteints. Ie deſpendray volontiers le temps à cela, pour eſſayer ſi l'on y peut faire quelque choſe, ou non. Mais pour ton regard, monſtre toy vertueux & conſtant comme tu fais, & trouſſe bagage. Il n'y a rien de ce que nous auons, qui nous ſoit neceſſaire, reuenons à la loy de nature. Les richeſſes nous ſont toutes appreſtées: le bien dont nous auons beſoin ne couſte rien, ou bien peu. Nature ne demande que du pain & de l'eau: pas-vn ne peut eſtre pauure de ce bien. Et qui arreſte ſon deſir, & ſon contentement à cela, il peut comparer ſa felicité à celle de Iupiter, ce dit Epicure: duquel ie mettray quelques paroles dans ceſte Epiſtre. Fais toutes choſes (dit-il) comme ſi quelqu'vn te voyoit. Sans doute il ſert grandement de ſe donner à ſoy-meſme vn gardien, & d'auoir vne perſonne, ſur laquelle tes yeux ſoient touſiours fichez, & que tu la croyes touſiours eſtre preſente à tes penſees. Mais il ſeroit encores plus magnifique de viure ainſi comme tu ferois en la preſence, & à la veuë de quelque homme de bien; toutesfois ie me contente, que tu faces tout ce que tu feras, comme ſi quelqu'vn te regardoit. La ſolitude ne nous met que maux en la fantaſie. Mais quand tu auras ſi bien profité, que tu puiſſes porter reuerence à toy-meſmes, tu pourras donner congé à ce pedagogue. Cependant garde toy ſous l'authorité de quelqu'vn: ſoit Caton, ſoit ce Scipion, ou Lelius, ou autre, à l'arriuee duquel les plus meſchans voudroient couurir leurs vices, iuſqu'à tant que tu te ſeras rendu tel, que tu n'oſeras plus pecher deuant toy. Quand tu auras gagné ce point-là, & que tu commenceras de porter quelque reuerence à toy-meſmes ie commenceray de te permettre ce que Epicure conſeille. Lors qu'on te contraindra de te trouuer en quelque grande aſſemblee, retire toy principalement dedans toy-meſme. Il eſt bon que tu ſois diſſemblable à pluſieurs. Et lors que tu ne pourrois auec aſſeurance ſortir hors de toy, prens garde à tous. Il n'y a pas-vn qui ne ſoit plus content d'eſtre auec quelque autre que ce ſoit, qu'auec ſoy. Lors qu'on te contraindra de te trouuer en quelque grande aſſemblee, ſur tout retire toy dedans toy-meſme, ſi tu es homme de bien, ſi tu es homme paiſible, & modeſte. Autrement il faut que tu ſortes hors de toy, pour te ietter dans l'aſſemblee. Car eſtant là tu es fort pres d'vn mauuais homme.

Nature ſe contente de peu: &

Pour le bien de l'ame il eſt bon de s'imaginer quelque graue teſmoin, & de reſpect, preſent à nos actions & penſees. car

Les plus vicieux meſme ont honte de manifeſter leurs vices deuant iceux.

Qui ne trouue bonne compagnie en ſoy, ne la trouue point ailleurs.

EPISTRE XXVI.

Qu'il n'eſt pas ſeulement vieil, ains qu'il eſt en decrepitude, & qu'il a encor l'eſprit vif & gaillard, exempt de toute crainte de mort.

IE te diſois n'agueres, que i'eſtois à la veuë de ma vieilleſſe: mais ie crains maintenant que ie n'aye laiſſé ma vieilleſſe derriere moy, vn autre nom eſt deſia plus propre à ceſt'aage, & à ce corps. Par ce que vieilleſſe eſt le nom d'vn âge laſſé, & non pas caſſé: tu me peux mettre au nombre de ceux qui ſont en decrepitude, & qui touchent aux extremités de leur vie. Toutesfois ie me reſiouys auec toy, de ce que ie ne ſens en mon ame aucune incommodité de mes ans, encor bien que i'en ſente en mon corps. Il n'y a que les vices, & ce qui ſeruoit aux vices qui ſoit enuieilly. L'eſprit eſt gaillard, & ſe

Au pris que le corps du vertueux ſe caſſe, ſon ame ſe réforce pour ſe conſoler en ſa vieilleſſe.

reioüit qu'il n'ait que peu d'affaires à demeſler auec le corps: Il s'eſt deſchargé d'vne grande partie de ſon fardeau, il s'en eſioüit, & ſouſtient qu'il n'eſt pas vieil. Il dit que c'eſt la fleur de ſon aage. Ie ſuis bien aiſe de le croire, & le voir iouyr de ce bien-là. Ie prens plaiſir d'entretenir mes penſees, & diſcourir en moy-meſmes, dequoy ie ſuis redeuable à la Philoſophie, dequoy à ma vieilleſſe, de la tranquilité, & de la modeſtie de mes mœurs, & d'eſplucher ſoigneuſement que c'eſt que ie ne puis ou que ie ne veux pas faire, & ſi ie ne puis quelque choſe que ie ne vouluſſe point faire. Car ſi ie ne puis rien, ie ſuis aiſe de ne le pouuoir pas. Quelle plainte puis-ie faire, quelle incommodité pourray-ie ſentir, ſi ce qui doit prendre fin eſt deſia failli? C'eſt vne grande perte, diras-tu, de ſe veoir diminuer, & perir peu à peu, & à parler plus proprement, ſe voir fondre. Car nous ne ſommes pas tout à coup ruez & tombez à terre: nous nous deſcheons ſans le ſentir, & chaſque iour nous deſrobbe quelque partie de nos forces. Et quelle mort pourroit eſtre meilleure, que de tomber auec la nature qui va elle meſme chercher ſa fin? Pour cela ie ne dis pas qu'vn coup de poignard, ou de ſortir de la vie par vne mort ſoudaine, ſoit mal. Mais par ce que c'eſt vne belle ſorte de mort, d'eſtre retiré doucement de ce monde. Certainement ie prens garde à moy, comme ſi i'en deuois bien-toſt faire l'experience, & comme ſi ce iour, qui doit donner ſa ſentence de toute ma vie, eſtoit deſia venu, ie parle ainſi à moy. Ce n'eſt encor rien, dis-ie, ce que nous auons monſtré iuſqu'icy, ou de parole, ou d'effect, ce ne ſont que quelques teſmoignages de noſtre eſprit, legers, & trompeurs, couuerts de beaucoup de couleur & d'artifice, pour ſçauoir que c'eſt que i'ay profité, i'en croiray la mort que ie feray. Par ainſi ie m'appreſte à n'auoir point de crainte à ce iour-là, auquel iettant loin toutes ſubtilitez, & tous fards, ie prononceray ſi i'ay la vertu au bec, ou en l'ame, ſi toutes ces paroles iniurieuſes, que i'ay ſi ſouuent dites contre la fortune, eſtoit vne fainte, & vn maſque. Mets à part l'opinion des hommes. Car elle eſt touſiours incertaine, & prend ſouuent les choſes en bonne ou en mauuaiſe partie. Mets à part tes eſtudes, & reſouuienne-toy de toute ta vie. La mort donnera ſon iugement de toy. Ie veux bien dire cela, que les diſputes, les ſçauans diſcours, les beaux mots recueillis des preceptes des ſages, le docte parler, ne font point cognoiſtre la vraye force de l'ame. Car les plus paoureux ont quelquesfois la parole braue, & audacieuſe. Il ſe cognoiſtra ce que tu auras fait, lors que tu feras le dernier ſouſpir. Ie me ſoubſmets à ceſte condition là; ie n'ay pas peur de ce iugement. C'eſt-ce que ie dis en moy-meſme, mais penſe auſſi que ie parle à toy, tu es plus ieune. Qu'y fait cela? on ne conte point les ans, il eſt incertain en quel lieu la mort t'attend. Par ainſi tu la dois attendre en tous lieux. Ie voulois mettre fin à ceſte lettre, & la main eſtoit ja toute preſte pour la clorre, mais il faut premierement faire le paquet & luy bailler ſon ſaufconduit. Prens le cas que ie ne dis point d'où ie le dois emprunter. Tu ſçais bien du coffre de qui ie me ſerts; attends vn peu, & ie te payeray de ma maiſon meſme. Ce pendant Epicure m'en preſtera: lequel dit. Aduiſe ce qui doit eſtre plus commode, ou que la mort vienne à nous, ou que nous allions à elle. Voicy comme cela s'entend, c'eſt choſe excellente d'apprendre à mourir. Penſeras-tu peut-eſtre que ce fuſt peine perduë d'apprendre, ce qu'on ne fait qu'vne fois?

Puiſque la vie doit prendre fin, pour-neãt troune-on la mort griefue & ennuyeuſe.

C'eſt par elle que nous eſprouuons le profit qu'auons fait, en ceſte vie.

Elle deſcouure comment nous auons veſcu.

En quel tẽps & quel lieu il la faut attendre.

La ſeule amour de ceſte vie nous empeſche de preuenir la mort.

fois? Mais c'eſt pourquoy il y faut ſouuent ſonger. Il faut tous les iours apprendre ce que nous ne pouuons eſſayer, ny cognoiſtre ſi nous le ſçauons. Songe à la mort. Celuy qui dit cela nous commande de ſonger à noſtre liberté. Celuy qui apprend de mourir, oublie de ſeruir. Il eſt par-deſſus toutes les puiſſances humaines: & qui plus eſt, hors de toutes les puiſſances. Dequoy luy peut nuire la priſon, les gardes, & les lieux fermez, il a la porte ouuerte. Il n'y a qu'vne chaine qui nous tienne attachez, c'eſt l'amour de ceſte vie, laquelle comme il ne faut point du tout reietter, auſſi la faut il amoindrir & accourſir, afin que s'il en eſtoit quelquesfois beſoin, rien ne nous retienne & n'empeſche que nous ne ſoyons touſiours preſts de faire tout ſoudain, ce qu'il faudroit quelque iour faire.

EPISTRE XXVII.

On ne peut ſouffrir vn homme qui reprend en autruy les vices auquels il eſt luy-meſme ſubiet. Il amene vne plaiſante hiſtoire de certain Caluiſius Sabinus, & à la fin traicte quelles ſont les vrayes richeſſes.

TV me donnes conſeil, dis-tu, mais c'eſt apres que tu t'en es deſia donné, & que tu t'es corrigé. C'eſt pourquoy tu employes maintenant ta peine à rendre les autres meilleurs. Ie ne ſuis pas ſi eshonté de me meſler de guerir les autres, tant que ie ſeray malade. Mais comme ſi i'eſtois couché dans vne meſme maladerie, ie parle auec toy de nos maux communs, & te fay part des remedes que ie ſçay. Eſcoute moy donc, comme ſi ie parlois auec moy-meſme. Ie te veux laiſſer entrer dans mes ſecrets, & apres que tu y ſeras receu, ie veux demander conte de ma vie à moy-meſmes. Ie crie apres moy: conte les ans que tu as, & tu rougiras de honte, de vouloir les meſmes choſes, que tu voulois eſtant ieune garſon, & d'auoir les meſmes deſſeins. Sur tout ſans attendre le iour de ta mort, fais que tes vices meurent pluſtoſt que toy, donne congé à ces voluptez, qui ne font que troubler l'eſprit, & qu'il te faudra vn iour cherement payer. Non ſeulement celles qui ſont à venir, mais celles qui ſont paſſees nuiſſent. Or comme le remors de la conſcience, ne s'en va point auec les crimes, encor qu'il n'ayent peu eſtre deſcouuerts quand on les commettoit: tout ainſi les voluptez deteſtables, laiſſent apres qu'elles ſont paſſees, vn faſcheux repentir. Elles ne ſont ny aſſeurees, ny durables. Et encor qu'elles ne nuiſent pas, elles s'enfuyent bien-toſt. Iette pluſtoſt tes yeux ſur quelque bien qui ſoit perdurable, & tu n'en trouuerras aucun, que celuy ſeul que l'ame a trouué dans elle-meſme. Il n'y a que la ſeule vertu, qui nous puiſſe donner vne ioye perpetuelle, & plaine d'aſſeurance. Et ſi quelque choſe ſe met au deuant, ce n'eſt que comme les nuees, qui volent bas, & ne peuuent vaincre la clarté du iour. Quand eſt-ce qu'on pourra iouyr de ce contentement? On ne s'arreſte pas en chemin, mais auſſi, l'on ne s'y haſte pas. Il y reſte encor beaucoup de beſoigne à faire, apres laquelle il faut que tu trauailles toy-meſmes, & que tu y employes ta peine, ſi tu veux qu'elle s'acheue. Il n'en faut point donner la charge à vn autre. Il y a bien quelque autre ſorte d'eſtude, auquel on peut bien eſtre aydé. Caluiſius Sabinus eſtoit vn homme fort riche de noſtre temps, & qui

Qui ne ſeſçait corriger ſoy-meſme, eſt incapaçle de reprendre autruy.

Voluptez ou paſſees ou futures, nuiſibles.

La ſeule vertu dõne vn plaiſir perpetuel & certain.

Comparaiſon bien accommodee.

Hiſtoire facetieuſe de Cal. Sabinus, riche homme: &

auoit vn des plus nobles & des plus beaux biens. Ie ne vis iamais homme qui meritaſt moins ceſte bonne fortune. Il auoit ſi pauure memoire, qu'il oublioit tantoſt le nom d'Vliſſes, ou celuy d'Achilles, & tantoſt celuy de Priam, leſquels il cognoiſſoit auſſi bien que nous cognoiſſons nos pedagogues. Il n'y eut iamais aucun vieillard ſeruant de protocole qui nommaſt plus à rebours les noms des citoyens, qu'ils forgent à plaiſir quand ils ne s'en ſouuiennent point qu'il faiſoit ceux des Troyens & des Grecs. Et toutesfois il vouloit auec tout cela qu'on l'eſtimaſt ſçauant. A ces fins il s'aduiſa d'vn chemin plus court. Il acheta des ſeruiteurs cherement, l'vn qui ſçauoit Homere ſur le doigt, vn autre qui ſçauoit Heſiode, puis neuf autres qui ſçauoient chacun vn des neuf poëtes lyriques. Il ne te faut point eſmerueiller s'ils luy couſtoient beaucoup. Car il ne les auoit pas trouuez tous appris, il les auoit fait enſeigner. Apres qu'il euſt dreſſé tout ce train, il commença d'eſtre importun à ceux qui venoient manger auec luy, il auoit à ſes pieds ces eſclaues, auſquels il demandoit à tous coups les vers qu'il vouloit dire. Mais le plus ſouuent la moitié du vers luy eſchapoit : Satellius Quadratus, qui faiſoit meſtier d'aller ronger ces riches fols, & par conſequent de rire, quand ils rioyent, & ce qu'on fait auſſi ordinairement auec ces deux autres choſes, de ſe moquer d'eux, luy conſeilla que ceux qui balieroient ſa maiſon fuſſent bons grammairiens. Mais quand Sabinus luy dit, qu'il n'auoit aucun de ces eſclaues, qui ne luy couſtaſt deux mille eſcus, Quadratus luy reſpondit, qu'il euſt achepté à meilleur marché autant de cabinets pour mettre ces poëtes. Toutesfois il eſtoit ſi fol de croire, qu'il ſçauoit tout ce que ceux de ſa maiſon pouuoient ſçauoir. Ce meſme Satellius commença de luy conſeiller apres, combien qu'il fuſt maladif, maigre, & desfaict, de paſſer ſon temps à lutter. Mais comme Sabinus luy euſt reſpondu, & comme pourrois-ie ? i'ay aſſez à faire de viure. Ne dis point cela, dit-il, ie te prie: ne vois tu pas le grand nombre d'eſclaues forts & puiſſans que tu as? Le bon entendement ne ſe peut preſter, ny achepter, & s'il ſe pouuoit vendre, ie penſe qu'il ne ſe trouueroit aucun, qui en vouluſt achepter : & toutesfois le mauuais s'achepte tous les iours. Mais pren maintenant ce que ie te dois, & adieu Ce ſont des grandes richeſſes qu'vne pauureté reſtreinte à la meſure à la loy de nature. Epicure redit cela fort ſouuent, encore que ce ſoit en diuerſes façons. Mais on ne peut iamais aſſez dire ce qu'on ne pourroit aſſez apprendre. Il y a des perſonnes à qui il ne faut monſtrer qu'vne fois vn remede, & d'autres qu'il les leur faut mettre par force dans la teſte,

Satellius Quadratus eſcornifleur & bouffon. Par laquelle il appert que les riches ignorants & fots. acheptent biẽ cherement leur riche impertinence.

Ainſi telle maniere de gens ſe mocquent de ceux qu'ils mangẽt & pillent.

Pauureté cõtente eſt aſſez riche. Ce qui ne ſe peut trop ramentenoir.

EPISTRE XXVIII.

Que ceux ne ſentent aucun ſoulagement, qui changeans de pays & de regions, portent leurs vices auec eux. Ceſt argument eſt preſque ſemblable à celuy de l'Epiſtre ſeconde.

Pour changer d'air on ne deuient point plus ſage, ſi l'on ne quitte ſes imperfections.

TV penſes eſtre ſeul à qui cela ſoit aduenu, & t'en eſmerueilles comme ſi c'eſtoit quelque choſe nouuelle, qu'en vn voyage ſi long & en voyant tant de diuers pays, tu n'ayes peu perdre la triſteſſe, & la faſcherie de ton eſprit. Tu deuois changer d'entendement, & non pas d'air. Iaçoit que tu ayes trauerſé la mer, pour ſi large qu'elle ſoit, i'açoit, comme dit noſtre Virgile,

gile, que la terre & les villes ſe reculent de toy, les vices te ſuiuront quelque part que tu ailles. Socrates dit à vn qui luy faiſoit vne pareille plainte; Pourquoy t'eſmerueilles-tu que les voyages lointains ne te profitent de rien, quand tu y vas auec toy-meſme? la meſme cauſe qui t'a chaſſé, te tourmente. Dequoy te peut ſeruir la nouueauté des regions? dequoy, la cognoiſſance des villes, & des lieux eſtrangers? ce changement eſt du tout inutile. Veux-tu ſçauoir pourquoy ceſte fuite ne t'apporte aucun bien? tu t'en-fuis quant & toy. Il faut deſcharger tout ce qui te peſe dans l'ame, tu n'auras iamais autrement plaiſir en aucun lieu. Croy que ta contenance eſt à ceſte heure pareille à celle de la deuinereſſe que deſcrit Virgile eſmeuë & concitee, ayãt dedans ſoy vne impetueuſe vehemence d'vn eſprit qui n'eſtoit pas ſien.

Apophthegme de Socrates ſur ce propos.

Pour auoir du plaiſir en pays eſtranger, il n'y faut porter aucun vice.

6. Æneid.

La preſtreſſe taſchant ietter de ſa poictrine
La puiſſance du Dieu, comme folle chemine.

Belle ſimilitude.

Tu cours çà & là pour chaſſer ceſte peſanteur, qui te preſſe, qui ſe rend plus faſcheuſe par l'agitation. Comme dans vn nauire la charge qui ne peut bouger d'vn lieu, donne moins d'empeſchement, & celle qui eſt mal rangee, & qui en remuant panche vers quelque coſté du nauire, le faict plonger dans l'eau. Tout ce que tu fais c'eſt contre ton propre bien, & ton agitation te nuit. Car tu ne fais que tourmenter vn malade. Mais quand tu aurois oſté ce mal hors de ton eſprit, tout changement de lieu te ſeroit agreable. En quel pays qu'on te chaſſe, en quelque coin de terre barbare qu'on te mette, tu prendras plaiſir d'y habiter. Il importe plus quel, qu'en quel lieu tu es venu. Et pourtant nous ne deuons attacher noſtre fantaſie à vn lieu plus qu'à l'autre. Il faut viure auec ceſte opinion; Ie ne ſuis pas nay pour vn ſeul lieu, mon pays eſt par tout le monde. Si tu cognoiſſois bien cela, tu ne t'eſmerueillerois pas que les diuerſes regions où tu voyages, & le changement de celle qui te faſche, à vne autre, ne te peuuent donner plaiſir. Car la premiere te plairoit, ſi tu faiſois eſtat que toutes fuſſent tiennes. Tu ne voyages point, tu erres, & t'eſgares: tu ne fais que ſauter d'vne place à vne autre, iaçoit que le bien viure que tu cherches, ſe puiſſe trouuer en tout lieu. Pourroit-on voir rien plus tumultueux, & plein de bruit, que la ſale des plaids? Toutesfois on y viuroit auec repos d'eſprit, ſi la neceſſité nous y contraignoit. Mais ſi on pouuoit diſpoſer de ſoy, ie m'en fuirois le plus loing que ie pourrois hors du voiſinage des plaideurs. Car comme les lieux mal ſains, eſbranlent la ſanté ſi aſſeuree qu'elle ſoit, pareillement il y a des choſes qui pourroient eſbranler vne bonne ame, qui eſt en chemin de gueriſon, & qui n'eſt encor bien parfaite. Ie ne ſuis pas de l'aduis de ceux, qui ſe iettent au milieu des flots: & n'aimans qu'vne vie tumultueuſe, combatent tous les iours auec vn grand courage contre les plus difficiles affaires. L'homme ſage fera bien de les ſupporter: mais non pas de les rechercher. Il aymera mieux viure en paix qu'en debat. Car il n'y a pas grand proffit d'auoir chaſſé loin ſes propres vices, s'il faut apres combatre contre ceux d'autruy. Trente tyrans diſtu, eſtoient tout à l'entour de Socrates, & ne peurent iamais flechir ſon courage. Mais que ſert-il dire, combien il y a de maiſtres, veu que ce n'eſt qu'vne meſme ſeruitude? Celuy qui l'a meſpriſee, eſt libre au milieu d'vne troupe de Roys pour ſi grande qu'elle ſoit. Il eſt temps de mettre fin à ma lettre, pourueu que i'aye au prealable payé le port. Le cõmencement du ſalut c'eſt la

L'hõme vertueux ſe trouue bien par tout.

&

Par tout on peut bien viure.

Meſme dans vne vie tumultueuſe.

Laquelle toutesfois il vaut mieux ſupporter que rechercher.

Exemple de Socrates.

Fondement de noſtre repos.

Pour ſe pouuoir corriger il faut ſçauoir qu'on eſt en peché.

cognoiſſance du peché. Il me ſemble que ces paroles d'Epicure ſont admirables. Car celuy qui ne ſçait pas s'il peche, ne veut pas ſe corriger. Il faut que tu te trouues en faute, deuant que t'amender. Outre ce qu'il en y a qui font gloire de leurs vices. Croy-tu que ceux qui mettent leurs meſchancetez au nombre des vertus, penſent à corriger leur mauuaiſe vie ? C'eſt pourquoy, tu te dois reprendre toy-meſme, le plus que tu pourras : tu dois informer contre toy-meſme. Prens premierement la perſonne d'accuſateur, & apres celle du Iuge : & en dernier lieu, confeſſant ta faute demande pardon à toy-meſmes. Et quelquefois condamne-toy.

Moyen de s'amender.

EPISTRE XXIX.

Qu'il eſt difficile que Marcellinus homme ciuil & de bel eſprit, puiſſe receuoir correction. Toutesfois qu'il n'en a point perdu l'eſperance, & qu'il eſſayera toutes choſes pour y paruenir. Il adiouſte à la fin le dire d'Epicure, Que l'homme qui s'eſt addonné à la Philoſophie, ne doit point deſirer de plaire au peuple.

L'homme vicieux craint ſe trouuer deuant ceux qui cognoiſſent ſon vice, & ne le peuuent celer.

TV demandes des nouuelles de Marcellinus noſtre commun amy, & deſires ſçauoir ce qu'il fait. Il ne nous vient voir gueres ſouuent, non pour autre raiſon, que pour la crainte qu'il a qu'on luy die la verité. Il eſt toutesfois maintenant hors de ce danger, car il ne la faut dire qu'à celuy qui la veut ouïr. C'eſt pourquoy pluſieurs ont doubté ſi Diogenes & les autres Cyniques qui ont indifferemment, & auec vne liberté ouuerte repris tous ceux qui leur venoient au deuant, l'ont deu faire ainſi. Car que ſert-il de tanſer les ſourds, & ceux, qui de nature, ou par maladie ſont deuenus muets ? Mais pourquoy auſſi (diras-tu) eſpargneray-ie les paroles ? Elles ne couſtent rien. Ie ne puis deuiner, ſi ie dois porter profit à celuy que ie reprens : Mais ie ſçay bien ſi i'en admoneſte pluſieurs, que ie profiteray à quelqu'vn. Il faut tendre la main. Il ne ſe peut faire, que celuy qui entreprend beaucoup de choſes, n'en vienne à bout de quelqu'vne. I'eſtime toutesfois Lucilius mon amy, qu'vn hõme de grande reputation ne doit point faire ce meſtier. Son authorité en ſeroit amoindrie, elle n'auroit point aſſez de creance à l'endroit de ceux qui prendroient moins de correction, quand ils la verroient raualée, & perduë. Il ne faut point dire qu'vn archer doiue quelquesfois toucher au blanc, mais qu'il peut quelquefois faillir. Ce n'eſt point art, ſi elle fait par rencontre ce qu'elle veut. La ſageſſe eſt vn art : il faut qu'elle pretende ſur quelque choſe aſſeuree & certaine, qu'elle choiſiſſe donc ceux qui pourront proffiter deſſous elle, & qu'elle quitte ceux de qui elle aura perdu eſperance, non toutesfois qu'elle les abandonne du premier coup, & ſans auoir, ſur le deſeſpoir qu'elle en prend, eſſayé les derniers remedes. Ie n'ay point perdu eſperance de noſtre Marcellinus, on le peut encor ſauuer, pourueu qu'on luy tende bien-toſt la main. Il eſt toutesfois à craindre, qu'il ne traine à ſoy celuy qui la luy baillera. Il a vn eſprit fort eſueillé, panchant du tout ſur le vice. Ie me veux neantmoins mettre en ce danger. I'oſe bien entreprendre de luy faire cognoiſtre ſes maux. Ie ſçay bien qu'il en vſera comme de couſtume. Il fera le plaiſant, il me dira des ſornettes, qui feroient rire vn homme qui ſeroit en deüil. Il ſe moquera premierement de ſoy-meſme, & puis apres de moy. Il viendra au deuãt de tout ce que ie voudray dire. Il ira rechercher tous

Sçauoir-mon s'il faut reprẽdre ceux qui ne veulent eſcouter correction.

Si vn homme de grande qualité le doit faire.

&

Cõme il faut traitter auec vn eſprit qui tourne toutes choſes en riſees.

Couſtume des goſſeurs.

les

les vices de nos ſectes. Il reprochera aux Philoſophes les penſions, que les Princes leur font, leurs amoureuſes, & leur gourmandiſe. Il m'en nommera vn, qui a eſté ſurpris en adultere, vn autre dans vn cabaret, & vn autre à la cour, & à la ſuite d'vn Roy. Il me monſtrera ce beau parleur Ariſton philoſophe qui diſputoit pendant qu'on le trainoit dans ſon coche à l'eſbat, car c'eſt le temps qu'il auoit choiſi pour monſtrer ce qu'il ſçauoit. C'eſt celuy duquel, (quand on demanda de quelle ſecte il eſtoit) Scaurus dit : au moins n'eſt-il pas Peripatetique. C'eſt de luy auſſi duquel Iulius Græcinus, homme d'excellent eſprit, quand on voulut ſçauoir ce qu'il luy ſembloit d'Ariſton, reſpondit : Ie ne le puis dire, car ie ne ſçay point ce qu'il feroit en cheminant: comme ſi on s'eſtoit enquis d'vn qui vouluſt combatre ſur vn chariot : Il me mettra incontinent ſur le nez vn tas de bateleurs, qui euſſent plus honneſtement faict, de n'auoir iamais tenu conte de la Philoſophie, que de la vendre comme ils font. Toutesfois ie ſuis reſolu d'endurer ſes gauſſeries. Peut-eſtre s'il me fait rire, que ie le feray pleurer : ou bien s'il continuë ſes riſees, ie me reſiouïray, que parmy ſes autres maux, ceſte plaiſante humeur de folie luy ſoit aduenuë. Mais ceſte ioye ne dure pas longuement à ces gens-là. Prens-y garde. Tu les verras en fort peu de temps extremement rire & extremement recaner. I'ay deliberé de l'ataquer, & de luy faire cognoiſtre, qu'il valoit encor plus, lors qu'à l'aduis de pluſieurs il eſtoit moins eſtimé. Si ie ne puis du tout arracher ſes vices, au moins ie les arreſteray. Ils ne ſe perdront point du tout, mais ils ceſſeront pour quelque temps : & peut eſtre ſe perdront-ils, s'ils ont accouſtumé de prendre intermiſſion. Il ne faut point meſpriſer cela, veu qu'aux perſonnes meſmes qui ſont griefuement malades, vn bon relaſche du mal, eſt vne eſpece de ſanté. Or pendant que ie m'appreſte à le combatre, ie te prie, toy qui peux & ſçais comprendre, d'où & iuſques où tu es paruenu, & par là cognoiſtre encor iuſques où tu pourras paruenir, pren quelque belle façon de viure, hauſſe ton courage, fay teſte à ce que tout le monde craint, ne vueilles point compter ſur le doigt ceux qui te font peur. Celuy ne te ſembleroit-il pas fol, qui craindroit toute vne troupe d'hõmes, en vn lieu où tout le monde paſſe ordinairement? Tous n'ont point vn eſgal pouuoir ſur ta mort, encor que pluſieurs te menacent. Nature l'a ordonné ainſi. Vn tout ſeul te peut oſter la vie, comme vn ſeul te l'a donnee. Au reſte, ſi tu auois quelque honte, tu n'aurois quitté la derniere penſion. Mais pour mon regard ie ne me veux point monſtrer chiche à payer l'intereſt de ce que i'ay emprunté. Ie te veux ietter là ce que ie te dois : Ie n'ay iamais voulu plaire au vulgaire : Car ce que ie ſçay, le vulgaire ne le trouue pas bon. Et ce que le vulgaire trouue bon, ie ne le ſçay point. Qui eſt-ce qui dit cela? demanderas-tu : comme ſi tu ne ſçauois pas à qui ie commande. C'eſt Epicure. Mais tous les Peripatetiques, les Academiques, les Stoïques, les Cyniques, crieront ceſte meſme choſe, chacun de ſon coſté. Car qui eſt celuy qui puiſſe plaire au peuple, s'il ſe plaiſt à la vertu? C'eſt par des meſchans moyens qu'on acquiert la faueur du peuple : Il faut que tu te rendes ſemblable à eux. Ils ne t'aymeront iamais, qu'ils ne t'ayent cogneu tel. Mais il t'eſt beaucoup plus profitable de iuger, quel tu veux eſtre à ton aduis, que quel tu veux eſtre au iugement d'autruy. On ne peut gagner l'amitié des perſonnes deshonneſtes, que par des moyens vilains. Quel

Qui veut reprẽdre autrui, nommément des eſprits vifs, ne ſe doit rebuter du premier coup.

L'hõme vertueux ne ſe ſoucie de cõplaire au peuple ; ni ne le craint.

La mort eſt vn paſſage cõmun, c'eſt donc folie de la craindre.

On ne peut compſaire au peuple & à la vertu tout enſemble.

Quel profit apporte la Philoſophie.

profit donc t'apportera ceſte Philoſophie qu'on loüe & qu'on eſtime par deſſus toutes diſciplines, & toutes autres choſes du monde ? C'eſt de vouloir pluſtoſt plaire à toy, que non point au peuple : de peſer pluſtoſt les iugemens & opinions, que de les nombrer : de viure ſans craindre ny les dieux ny les hommes, & de ſurmonter les vices, ou d'y mettre vne fin. Au demeurant, ſi ie te voy honoré par les voix fauorables d'vn peuple, ſi quand tu viendras aux ſpectacles publiques, i'oy hauſſer vn grand cry, ſi ie voy batre des mains, ſi les ornemens des bateleurs & ioüeurs de farſes menent bruit à ton arriuee, ſi les femmes & les petits enfans te loüent par toute la ville, qui me pourroit garder d'auoir pitié de toy, ſçachant quel chemin tiennent ceux qui veulent acquerir ceſte faueur ?

EPISTRE XXX.

Il eſcript, qu'encor que Baſſus Aufidius ſoit caſſé du corps, toutesfois auec vne ame ferme & conſtante, il n'eſt aucunement tourmenté de la crainte de la mort qui s'approche.

C'eſt choſe bien loüable de combatre la vieilleſſe, & d'attendre le dernier aſſaut de pied ferme & ſans apprehenſion.

Comparaiſons propres.

I'Ay veu Baſſus Aufidius, ce grand homme de bien, deſia tout caſſé, combatant contre la vieilleſſe. Mais elle l'a tellement abbatu, qu'il ne ſe peut plus releuer. L'aage le tient entierement accablé de toute ſa peſanteur. Tu ſçais qu'il a touſiours eu le corps ſubjet à maladies, & tout eſſucé. Il l'a longuement entretenu, & rabillé, maintenant il deſchet tout à coup. Tout ainſi qu'en vne nauire, qui commence de prendre eau par le fonds, il eſt facile de boucher vne fente, ou deux, mais quand il ſe relaſche, & s'entr'-ouure de pluſieurs endroits, on n'y peut donner aucun remede : pareillement en vn corps deſia vieil, on peut bien aucunement appuyer & ſouſtenir ſa foibleſſe, & ſon imbecilité. Mais quand toutes les ioinctures commencent à ſe deffaire & deſaſſembler, comme en vn vieux baſtiment pourry, & que quand tu en racoutres l'vne, l'autre ſe fend, il eſt temps à lors de te ſauuer, & d'eſpier par quel coſté que tu pourras ſortir. Toutesfois Baſſus noſtre bon amy a le courage encor gaillard. C'eſt la Philoſophie, qui luy apporte ce bien-là, & le rend conſtant & reſolu en quelle diſpoſition que le corps ſoit. Ioyeux à la veuë meſme de la mort, ſans iamais faillir de cœur, lors meſmes qu'il defaut Vn bon pilote faict encor aller ſon nauire, apres que les voiles ſont deſchirees : & iaçoit que l'equipage ſoit rompu, il redreſſe encor ce qui reſte, pour faire aller ſon vaiſſeau. Baſſus noſtre amy fait le ſemblable. Il void venir ſa fin auec vn viſage auſſi aſſeuré, que tu iugerois qu'il auroit trop de conſtance pour regarder la fin de quelque autre. C'eſt vn acte grand & genereux, Lucilius mon amy, & qu'on ne peut apprendre qu'auec beaucoup de temps, de s'en aller franchement, & ſans regret, quand ceſte heure ineuitable eſt venuë. Toutes autres ſortes de mort ſont meſlees auec quelque eſperance. On peut guerir d'vne maladie, vn embraſement de feu s'eſteind, vne ruine poſe quelquefois doucement ceux qu'elle menaçoit d'eſtoufer, la mer a ietté ſur le bord quelques vns auec autant d'impetuoſité, qu'elle les auoit engloutis, le bourreau a ſouuent retiré le glaiue de ſur la teſte de celuy qui eſtoit condáné à mourir.

Nous auons ceſte obligation à la philoſophie, qu'elle nous diſpoſe fort bié à la mort: &

Nous fait gayment paſſer ceſte vie.

à mourir. Mais celuy que la vieilleſſe condit au tombeau, ne peut auoir eſperance en aucune choſe. C'eſt elle ſeule à qui rien ne ſe peut oppoſer. Il n'y a aucune eſpece de mort plus douce, ny plus longue. Il m'eſt aduis que Baſſus ſuit ſes honneurs funebres, qu'il s'allonge dans ſon tombeau, qu'il vit encor apres ſa mort, ſuruiuant à ſoy-meſmes, & qu'il endure conſtamment la ſeparation de ſon ame. Car il tient pluſieurs beaux propos de la mort. Il fait tout ce qu'il peut pour nous perſuader que s'il y a quelque douleur, & quelque crainte en elle, c'eſt par la faute de celuy qui meurt, & non point de la mort: Et qu'il y a auſſi peu de mal & de tourment en elle, comme il en y a apres elle. Certainement l'homme ſeroit auſſi fol de craindre ce qu'il ne peut ſentir, comme celuy qui craint ce qu'il ne peut ſouffrir. Se trouueroit-il aucun qui penſaſt pouuoir aduenir, qu'on ſentiſt vne choſe, qui faict que iamais nous ne ſentons rien plus? Doù il ſ'enſuit (ce dit-il) que la mort eſt tellement exempte de tout mal, qu'elle eſt hors de crainte de tout mal. Ie ſçay bien que cela a eſté ſouuent dit, mais il le faut encor dire plus ſouuent. Toutesfois quand ie liſois ces diſcours, ou que ie les oyois faire à ceux qui nioyent qu'on deuſt craindre les choſes, de la crainte deſquelles ils eſtoient encor fort eſloignez, ils ne m'ont apporté aucun profit Mais ceſtui-cy gaigna beaucoup ſur moy, quand ie l'ouïs parler de ſa prochaine mort. Car ie te diray franchement ce qu'il m'en ſemble. Ie penſe que celuy qui eſt ſur le point de la mort, eſt plus aſſeuré & reſolu, que celuy qui en eſt aupres. Dautant que lors que la mort eſt approchee de bien pres, elle fait prendre courage à ceux meſmes qui ſont les plus ignorans, de ne vouloir point euiter ce qui eſt ineuitable. C'eſt ainſi qu'vn gladiateur, qui auoit eſté craintif durant le combat, tend le goſier à ſon aduerſaire, & adreſſe ſon eſpee, ſi elle faut d'y donner droict. Mais la mort qui eſt prochaine, & qui ne peut faillir de venir, a beſoin d'vne longue conſtance de courage, qu'on ne void qu'en peu de perſonnes, & qui ne peut eſtre pratiquee, que par vn homme ſage. C'eſt pourquoy ie prenois vn extreme plaiſir, de l'ouïr, comme s'il euſt voulu prononcer vne ſentence contre la mort, & faire iugement de ſon naturel, comme l'ayant de bien pres cogneuë. Ie penſe que tu donnerois encor plus de foy & plus de creance à quelqu'vn qui ſeroit reſuſcité, & qui te raconteroit comme l'ayant eſſayé, qu'il n'y a aucun mal en la mort. Or quel eſtonnement, & quel troublement d'eſprit elle porte à ſon arriuee! Ceux te le pourroient certainement dire, qui ſe ſont approchez d'elle de bien pres, qui l'ont veuë venir, & l'ont receuë. Tu peux au vray compter au nombre de ceux-là, Baſſus, qui n'a peu trouuer bon que nous fuſſions trompez. Il dit que celuy qui craint la mort, eſt auſſi fol, comme celuy qui craint la vieilleſſe. Car comme la vieilleſſe ſuit l'adoleſcence, ainſi la mort ſuit la vieilleſſe. Celuy n'a pas voulu viure, qui n'a pas voulu mourir. Par ce qu'on nous a donné la vie ſous ceſte condition, qu'il nous faut mourir: C'eſt là où tout le monde va. C'eſt folie de la craindre, parce qu'on attend les choſes certaines, & qu'on craint les douteuſes. La mort a vne neceſſité iuſte, & inuincible. Qui eſt celuy qui ſe puiſſe iuſtement plaindre d'eſtre ſujet à vne cõdition, de laquelle pas-vn n'eſt exẽpt? Car la principale partie de l'equité, c'eſt l'egalité. Mais ce ſeroit peine perduë de vouloir deffendre la cauſe de nature, qui na pas voulu

La plus douce mort, c'eſt de vieilleſſe.

Il n'y a nul mal en la mort, fors celuy que ſe dõne le mourãt.
&

La repetition de ce propos eſt vtile.

Ceux qui ſont ſur le pas de la mort, ont pl⁹ de reſolution que ceux que elle menace encor.
car

Elle renforce l'hõme pour ſe diſpoſer à ce qu'il ne peut euiter.
mais

Ceſte conſtãce ne ſe pratique ſinon par le ſage.
Si quelqu'vn reſuſcitoit, il teſmoigneroit qu'il n'y a point de douleur en la mort.
ainſi

C'eſt vne egale folie, craindre la mort, & craindre la vieilleſſe: pour ce que elles s'entre-ſuiuent.
&
Nous viuons à condition de mourir: ioint qu'il ne faut craindre que les choſes douteuſes

Qui meurt de vieilleſſe, en doit rendre graces à Dieu.

nous rendre ſujets à autre loy, qu'à celle qu'elle eſt ſubiette. Elle aneantit tout ce qu'elle fait, & ce qu'elle a aneanti, elle le raſſemble derechef. S'il aduient à quelqu'vn que la vieilleſſe le mette doucement dehors, ſans l'arracher tout ſoudain de la vie, mais l'en retire peu à peu, ne doit-il pas rendre graces à tous les Dieux, qu'apres s'eſtre ſaoulé de viure, il eſt paruenu au repos neceſſaire à l'homme, & agreable à vne perſonne laſſe? Tu en vois quelques-vns qui deſirent la mort, voire auec plus de deuotion qu'on ne ſouhaite la vie. Ie ne ſçay leſquels de ceux-là nous donnent plus de courage, ou ceux qui appellent la mort, ou bien ceux qui l'attendent auec vn viſage ioyeux & conſtant. Car l'vn procede quelquefois d'vne rage, & d'vn deſpit ſoudainement conceu, & l'autre d'vne tranquilité d'eſprit, & d'vn iugement certain. Il s'en trouue bien quelqu'vn, qui de cholere & de fureur court à la mort: mais aucun ne l'embraſſe ioyeuſement, que celuy qui s'y eſt preparé de long-temps auparauant. Ie confeſſe donc, que ie ſuis venu bien ſouuent & pour beaucoup d'occaſions, voir ceſt homme, qui m'eſt ſi cher, pour ſçauoir ſi ie le trouuerois en meſme reſolution: & ſi les forces de ſon ame ſe diminueroient auec celles du corps. Mais elles luy croiſſoient touſiours, comme on void la ioye paroiſtre au viſage de ceux, qui ioüent à la courſe du cheual, quand ſur la ſeptieſme carriere ils ſ'approchent de la palme & du prix. Il diſoit, ſuiuant les enſeignemens d'Epicure, premierement qu'il eſperoit qu'il ne ſentiroit aucune douleur en ce dernier ſouſpir, toutesfois s'il en y auoit, il ſe conſoloit qu'elle ſeroit fort courte. Car auſſi vne douleur qui ſeroit fort grande, ne pourroit longuement durer. Au reſte qu'il ſeroit ſoulagé de ſe reſſouuenir, ſur le point de la ſeparation de l'ame d'auec le corps, que ſi elle ſe faiſoit auec paſſion & tourment, qu'apres ceſte douleur, il n'en ſentiroit iamais plus. Qu'il ne doutoit point que l'ame de ce vieux corps, ne ſe tint ſur le bord des levres, & qu'il n'y faudroit point guere grande ſecouſſe pour l'en tirer dehors. Il faut quelquesfois eſteindre le feu qui s'eſt pris à vne forte & puiſſante matiere auec de l'eau, & quelquesfois auec la ruine meſmes de l'edifice. Celuy à qui l'on oſte la viande & les viures, tombe de luy-meſme. Ie prens grand plaiſir d'ouyr ces propos, Lucilius, non point comme choſe nouuelle, mais comme eſtant conduit ſur la choſe meſme, pour la mieux comprendre. Et quoy? n'en ay-ie pas ouy parler d'autres, qui ſe ſont eux-meſmes oſté la vie? ouy, & moy meſme ie l'ay veu. Toutesfois ie priſe beaucoup plus ceux qui vont à la mort ſans porter haine à la vie, & qui la reçoiuent ſans l'attirer par violence. Il diſoit dauantage, que le tourment que nous ſentions, c'eſtoit par noſtre faute, par ce que nous tremblons de peur, lors que nous penſons que la mort s'approche de nous. Mais dites moy, qui eſt celuy, de qui la mort ne ſoit prochaine, & preſte en tous lieux, & à tous momens? Conſiderons encor, dit-il, ſi lors qu'il nous ſemble que quelque occaſion de mort s'approche de nous, combien il en y a d'autres plus prochaines qu'on ne craint point? Vn ennemy menaçoit quelqu'vn de le faire mourir. Mais l'indigeſtion de ſon mauuais eſtomach a gagné le deuant. Si nous voulons faire difference des cauſes de noſtre crainte, nous trouuerons qu'il en y a quelques vnes qui ſont vrayes, & quelques autres qui ſemblent l'eſtre. Nous ne craignons point la mort, mais l'apprehenſion de la mort; par ce que nous en ſommes autant eſloignez, cõme l'apprehenſion en eſt

La mort qui vient de vieilleſſe eſt le repos d'vne perſonne. &

Pour l'accepter auec gayeté de cœur, il la faut preuoir de longue main.

Raiſons qui fortifiẽt l'hõme en l'article de la mort.

Le mal qu'on ſent en la mort vient de l'apprehenſion d'icelle.

Cauſes de noſtre crainte, quelles.

eſt reculee : parquoy s'il faut craindre la mort, il la faut touſiours craindre. Car quel temps y a-il qui ſoit hors du pouuoir de la mort ? Mais ie deurois craindre que ces longues Epiſtres ne te fuſſent autant ennuyeuſes que la mort. C'eſt pourquoy i'y mettray fin. Apres toutesfois t'auoir admoneſté, que tu dois touſiours penſer à la mort, pour ne la craindre iamais.

EPISTRE XXXI.

Que la ſeule vertu eſt noſtre bien. Qu'il faut fermer les aureilles aux flateries du peuple.

I'Aduouë & recognois Lucilius pour mien. Il commence de ſe monſtrer tel qu'il auoit promis. Sui ceſte ardeur d'eſprit, auec laquelle ayant mis ſoubs les pieds, les biens que le commun peuple priſe tant, tu ambraſſois les choſes meilleures. Ie ne veux pas que tu te rendes ny plus homme de bien, ny plus grand, que tu auois fait deſſein d'eſtre. Les fondemens que tu auois ietté occupent vne grande place. Acheue ſeulement ce que tu t'es efforcé de faire, & ne manie autre choſe que ce que tu auois mis en ta fantaſie ; En ſomme tu ſeras ſage ſi tu bouches les aureilles, dans leſquelles il ne ſuffit point de mettre de la cire. Il faut bien vn bouchon plus ferme que celuy duquel on dit qu'Vlyſſes ſe ſeruit, pour celles de ſes compagnons. Ceſte voix qu'ils craignoient, eſtoit bien attrayante & flattereſſe : ce n'eſtoit point toutesfois la voix d'vn peuple. Mais celle qu'il faut craindre, ne ſort point d'vn ſeul rocher, on l'oit venir de tous les coins du monde. Tu ne ſeras pas mené par vn ſeul endroit ſuſpect de voluptez, qui nous trompent. Ce ſera par toutes les villes : fais du ſourd enuers ceux meſmes qui t'aimeront plus. Ils te ſouhaitent des maux auec vne bonne intention. Mais ſi tu veux viure heureuſement, prie les Dieux, que rien de ce qu'on te deſire ne t'aduienne. Ce n'eſt pas bien, ce que ces gens-là ſouhaitent qu'il t'aduinſt. Il n'y a qu'vn ſeul bien, qui ſoit la cauſe & l'aſſeurance d'vne heureuſe vie, c'eſt de ſe fier à ſoy-meſme. Mais cela ne peut aduenir, que tu ne meſpriſes le trauail, & que tu ne le mettes au rang des choſes qui ne ſont ny bien ny mal. Car il ne ſe peut faire qu'vne choſe ſoit maintenant mauuaiſe, & tantoſt bonne ; ſoit maintenant legere & ſupportable, & tantoſt qu'elle face peur. Le trauail n'eſt pas vn bien. Qu'eſt-ce donc qui eſt bien ? le meſpris du trauail. Par ainſi ce ſeroit ſans raiſon que ie reprendrois ceux qui aiment à trauailler. Au contraire d'autant plus que ceux qui entreprennent choſes honneſtes & vertueuſes s'efforceront, & qu'ils ne voudront permettre d'eſtre vaincus, ny reprendre haleine en montant, ie les auray en admiration, & me mettray à crier : Releue-toy auec plus de courage, & retien ton haleine : gagne ſi tu peux ſans la reprendre le haut de ceſte montagne. Le trauail nourit les ames genereuſes. Il n'eſt point raiſonnable, que ſelon le premier deſir de tes parens, tu choiſiſſes ce que tu dois deuenir, & ce que tu dois entierement deſirer. Ce ſeroit vne grande honte à toy, qui as deſia eu le maniement des plus grands affaires, d'importuner les Dieux de prieres. Qu'as-tu beſoin de ſouhaits ? Rends-toy bien-heureux toy-meſmes. Tu le pourras faire aiſement, ſi tu cognois que les vrays biens ſont ceux, qui ſont meſlez auec la vertu : & que les choſes deſ-honneſtes ſont celles qui ſont meſlees auec le vice. Tout ainſi

C'eſt choſe dangereuſe conſequence, de preſter l'oreille aux flatteurs : car

Ils nous ſouhaitent des maux ſous vne bonne intention.

Le bien des Stoïques, c'eſt de ſe fier à ſoy-meſme.

Meſpriſer le trauail.

Le vray ſouhait, c'eſt de ſe rẽdre bien-heureux.

Moyen de le faire. Et quels ſont les vrays biens, & les maux.

qu'il n'y a rien qui reluiſe ſans clairté, ny rien de noir, que par le moyen des tenebres & de l'obſcurité qui l'enuironne: tout ainſi qu'il n'y a rien de chaud ſans l'aide du feu, ny rien de froid, que par le moyen de l'air: Pareillement c'eſt la compagnie de la vertu, ou du vice, qui rend les choſes honneſtes, ou vilaines. Qu'eſt-ce donc que le bien? C'eſt la cognoiſſance des choſes. Qu'eſt-ce que le mal? C'eſt l'ignorance des choſes. Or l'homme, qui eſt ſage, l'homme qui eſt bon ouurier, il reiettera les choſes ſelon le temps, ou les choiſira. Mais il ne craint point ce qu'il reiette, ny n'admire point ce qu'il choiſit, pourueu qu'il ait vn cœur grand & inuincible. Ie te deffens de t'abaiſſer en rien, ny de te laiſſer mettre le pied deſſus. C'eſt peu de cas de ne refuſer point la peine. Il la faut rechercher. Quel trauail donc (diras-tu) ſera inutile & ſuperflu? C'eſt celuy, auquel les choſes baſſes & de peu d'importance t'appelleront: Il n'eſt point mauuais, non plus que le trauail qu'on employe aux belles choſes. Par ce que c'eſt vne conſtance de l'ame, qui ſe dõne courage apres les choſes aſpres & difficiles, & qui parle ainſi: Pourquoy t'arreſtes-tu? ce n'eſt point honneur à vn homme, de craindre la ſueur. Il faut qu'il aille deçà & delà, afin que la vertu parfaite, ſoit vne egalité, & vne conſtance de vie, qui s'acorde en tout auec elle-meſme. Ce qui ne peut eſtre ſans la cognoiſſance des choſes, & ſans l'art, par laquelle on apprend ce qui apartient aux hommes & aux Dieux. C'eſt le ſouuerain bien, duquel ſi tu peux auoir la ioüiſſance, tu commences d'eſtre leur compagnon, & n'as plus que faire de les prier. Comment (diras-tu) peut-on paruenir à cela? Il ne les faut point aller trouuer par l'Appennin, ou par les montagnes de Grece, par les deſerts de la Candallie, par les Syrtes, par la Scylle ou par la Charybde, leſquelles toutesfois tu as autrefois paſſees pour l'appetit de la charge & gouuernement d'vn petit pays. Le chemin eſt ſans danger, plein de ioye, nature meſme te l'enſeigne. Elle t'a donné des choſes, que ſi tu ne les abandonnes point, tu te rendras eſgal à Dieu. La richeſſe ne te ſçauroit faire pareil à Dieu. Car Dieu n'a rien. Ta robbe d'eſcarlate ne le fera point: Car Dieu eſt nud. Ta renommee ne le fera pas auſſi, ny ta gloire, ny la cognoiſſance de ton nom, que tu as enuoyee en tant de pays eſtrangers.: Car pas vn ne cognoiſt Dieu. Et ſi pluſieurs ont des meſchantes opinions de luy, qui n'en ſont point pour celà punis. Ce ne ſera pas auſſi vne grande troupe de ſeruiteurs, qui portent ta litiere par les ruës de la ville, & aux voyages que tu fais dehors: Car ce Dieu treſ-grand & treſ-puiſſant, eſt celuy qui porte toutes choſes. Ta beauté meſmes, ny tes forces ne te peuuent rendre heureux. Il n'y a rien de cela, que la vieilleſſe ne ruine. Il faut donc cercher quelque choſe, qui ne ſe puiſſe pas gaſter par le temps, à qui rien ne puiſſe donner empeſchemẽt, & par deſſus laquelle on ne puiſſe rien ſouhaitter de meilleur. Que ſera donc cela? C'eſt vne belle ame, qui ſoit droite, entiere, & grande. Comment la pourrois-tu appeller autrement, qu'vn Dieu qui s'eſt venu loger dans vn corps humain? Ceſte ame ſe peut auſſi bien loger dans vn gentilhomme Romain, que dans vn affranchi, ou dans vn eſclaue. Qu'eſt-ce qu'vn gentil-homme Romain, vn affranchi, ou vn eſclaue? ce ſont des noms que l'ambition a engendré, & que l'iniure & la tyrannie font naiſtre. On peut monter au Ciel du coing le plus bas de la terre. Leue-toy donc en haut, forme-toy, rends-toy digne de Dieu. Mais tu ne te formeras pas tel auec de l'or,

Le ſage les reiette ou choiſit ſelon le temps.

La vertu eſt le ſouuerain bien.

Elle fait les hommes compagnons des Dieux.

Non point les richeſſes.
Ni les habits ſomptueux.
Ni la reputation.

Ni la qualité de valets.

En ſomme nulle choſe corruptible ne rẽd l'homme heureux.

Mais bien vne ame pure & releuee.

Qui ſe loge indifferemmẽt és corps.

ou

ou de l'argent. On ne peut tirer de ceſte matiere vne image ſemblable à Dieu. Souuienne-toy que quand ils eſtoient propices & fauorables, ils n'eſtoient que de terre.

EPISTRE XXXII.

Il louë ceux qui viuent retirez au repos d'eſprit ſans qu'on ſçache ce qu'ils font. Que nous rendons noſtre vie plus courte par noſtre inconſtance: Il blaſme le deſir que les peres ont d'enrichir leurs enfans. Et que celuy vit en liberté, qui vit encore apres qu'il a acheué de viure.

IE m'enquiers ſoigneuſement de toy, ie demande à tous ceux qui viennent du pays où tu es, que c'eſt que tu fais, en quel lieu, & auec qui tu demeures. Tu ne me ſçaurois tromper, ie ſuis touſiours auec toy. Il te faut donc viure de telle façon comme ſi ie pouuois ouyr ce que tu fais, voire comme ſi ie le voyois. Si tu me demandes que c'eſt qui me plaiſt le plus, de ce que i'ois de toy? C'eſt que ie n'en oys rien dire: Et que la plus grande partie de ceux à qui ie m'enquiers ne ſçauent rien de ce que tu fais. Il nous peut aduenir beaucoup de bien, de ne hanter point ceux qui ſont d'autre humeur que la noſtre, & qui deſirent des choſes diuerſes à nos ſouhaits. Ie me fie bien tant de toy, qu'on ne te pourra pas deſtourner, & que tu demeureras ferme en ta reſolution: encor que tu fuſſes enuironné d'vne troupe de gens qui te ſolicitaſſent au contraire. Qu'eſt-ce donc? Ie ne crains point qu'on te puiſſe changer, ie crains ſeulement qu'on t'empeſche. Car celuy, qui nous retient, porte beaucoup de dommage: meſmement en ceſte vie, qui nous eſt ſi courte, laquelle nous rendons encor plus courte par noſtre inconſtance, commençant maintenant vne façon de viure, & tantoſt vne autre. Nous la taillons & la couppons en petites pieces. Haſte-toy donc, Lucilius mon treſcher ami, repreſente-toy de quelle viſteſſe tu t'aduancerois, ſi ton ennemi te ſuiuoit par derriere, ſi tu te craignois qu'vn homme à cheual te ſuiuiſt à la trace, & qu'il te tallonnaſt de bien pres. On te ſuit, on t'a preſque atteint, aduance le pas, ſauue toy, retire toy en quelque lieu de ſeureté. Et apres conſidere que c'eſt vne belle choſe de pouuoir acheuer ſa vie auant que de mourir, & de regarder apres auec vne ame aſſeurée, la portion qui reſte du temps, qui conſiſte en la poſſeſſion d'vne vie heureuſe, laquelle ne ſe rend point plus heureuſe, pour eſtre plus longue. O quand verras-tu ce temps, que tu ne te ſoucieras plus du temps, que tu ſeras en vne agreable tranquilité d'eſprit, que tu ne tiendras compte de viure encor lendemain, que tu ſeras du tout ſaoul d'auoir veſcu? Veux-tu ſçauoir ce qui rend les hommes ſi affamez du temps aduenir? C'eſt que pas-vn n'a eu encor le ſoin qu'il deuoit auoir de ſoy. Les pere & mere t'ont ſouhaité autre choſe que tu ne deſirois. Mais moy au contraire, ie te deſire le meſpris des biens, deſquels ils te ſouhaitoient abondance. Leurs deſirs deſrobent à beaucoup de perſonnes, pour t'enrichir. Tout ce qu'ils mettront dans ta maiſon, il le faudra oſter à quelqu'vn. Ie ſouhaite que tu ayes toute puiſſance ſur toy, afin que ton ame, apres qu'elle ſe ſera tourmentee de pluſieurs vaines penſees, ſe puiſſe en fin arreſter, & deuenir conſtante, & qu'elle ſe puiſſe plaire elle-meſme, & ayant acquis la

C'eſt le faict d'vn homme ſage, ne deſirer point d'eſtre veu, & ne hanter gens de diuerſe humeur à la noſtre.

La vie de l'homme eſt courte, & nous l'abbregeons encore par noſtre inconſtance.

Les hazards d'icelle ſont grãds: & pour viure longuement, on n'eſt point plus heureux.

Faute de ſoin fait que pluſieurs ſouhaitent longue vie.

Durant laquelle on ne peut eſtre vrayement libre.

cognoiſſance des vrais biens, en la poſſeſſion deſquels on entre auſſi toſt qu'on les a cogneus, elle n'ait aucun beſoin d'vne plus longue vie. Apres tout, celuy a ſurmonté toutes neceſſitez, il eſt congedié, il eſt libre, qui vit encor apres auoir acheué de viure.

EPISTRE XXXIII.

Il loüe Epicure, & l'eſtime homme plein de courage. Il parle auſſi des diſcours des Stoiciens qui ſont graues & ſententieux, & qu'il ne ſe faut pas tant arreſter ſur les inuentions des anciens, qu'on ne doiue eſſayer de faire de nouueaux chemins à la vertu.

Les diſcours des Stoïques ſont graues & ſententieux: &

TV trouues bon que ie meſle encor parmy ces Epiſtres, comme i'ay fait en mes precedentes, quelques paroles choiſies de nos principaux Philoſophes. Ils ne ſe ſont pas amuſez apres les fleuretes des beaux mots: tous leurs eſcrits ſentent leur homme. Tu iugerois qu'il y auroit de l'inegalité, quand on pourroit remarquer vne choſe qui ſurmontaſt l'autre. Vn arbre n'eſt point admiré, ſi toute la foreſt eſt d'vne pareille grandeur. Les carmes des Poëtes, & les hiſtoires ſont pleines de ces belles paroles. Par ainſi ie ne veux point que tu penſes qu'elles ſoyent d'Epicure. Elles ſont publiques, & communes à tout le monde, & principalement à nous qui ſommes Stoiques. Mais on les remarque plus en luy, tant parce qu'elles y ſont rares & clair-ſemees, & parce qu'on ne les eſperoit point de luy, que parce auſſi qu'on s'eſmerueille qu'vn homme qui s'eſtoit du tout addonné aux delicateſſes, euſt rien peu dire de magnanime, & de courageux. C'eſt le iugemẽt que pluſieurs font de luy. Mais quant à moy ie tiens Epicure pour homme de cœur, & de vertu, encor qu'il porte vne robbe à manches. La hardieſſe, le trauail, le courage prompt à la guerre, choit auſſi-bien en l'ame d'vn Perſan, que de ceux qui ceignent plus haut leur acouſtrement. Il n'eſt donc pas beſoing que tu demandes des mots ramaſſez, & recherchez çà & là. Tout ce que les autres cueillent ailleurs par eſlite, s'entretient & ſe void continuel dans les eſcrits des noſtres. Nous n'auons auſſi rien de perfumé, & ne trompons iamais vn achepteur, il n'en trouuera pas moins dedans, que ce qui pend pour monſtre deuant la boutique. Nous luy permettons d'en prendre du plus beau, & de tel endroit qu'il voudra. Penſes-tu que nous vueillons choiſir à part quelques ſentences ſingulieres, d'entre vne ſi grande abondance que nous en auons? De qui dirons-nous qu'elles ſont? ou de Zenon, ou de Cleanthes, ou de Chryſippus, ou de Panætius, ou de Poſidonius? Nous ne ſommes pas ſous la puiſſance d'vn Roy. Chacun ſouſtient qu'il eſt à ſoy-meſmes. Mais pour leur regard, tout ce que dit Hermacus, tout ce que dit Metrodorus, eſt rapporté à vn ſeul. Tout ce qu'aucun de ceſte eſcole a dit, ç'a eſté par la bouche & de l'authorité d'vn ſeul. Nous ne pouuons, diſ-je, en vne ſi grande fertilité de choſes, toutes eſgales, pour tant que nous l'eſſayons, en tirer rien de choiſi.

Plus ils ſont rares en quelqu'vn, plus auſſi ſont-ils remarquables.

Iugement de Seneque touchant Epicure.

Quelle eſt la doctrine des Stoïques:

Leſquels ſont tous bien vnis enſemble.

C'eſt à faire à vn pauure à compter ſon troupeau.

En quel lieu que tu iettes l'œil, tu ne verrois rien qui ne fuſt eminent, ſi on ne le cueilloit entre choſes du tout pareilles. C'eſt pourquoy il te faut perdre l'eſperance que tu auois de pouuoir gouſter vn peu les eſprits de ces hommes

hommes excellens. Il te les faut cognoiſtre entierement de bien pres, il te les faut voir d'vn bout à autre. C'eſt vne beſongne qui ſe fait, & vn ouurage qui ſe lie par les lineamens de ſon artifice, duquel on n'en peut rien tirer, que le reſte ne tombe en ruine. Ie ne te veux pas garder pourtant que tu ne conſideres à ton aiſe, tous les membres l'vn apres l'autre, mais que ce ſoit ſur l'homme entier. Vne femme n'eſt point belle, ſi on peut loüer ou ſa iambe ou ſon bras. Celle l'eſt dont le corps tout entier, peut en le regardant oſter l'admiration de chacune des autres parties. Toutesfois ſi tu en demandes, ie ne ſeray point ſi chiche enuers toy, ie t'en donneray à pleines mains. Tu les trouueras à grands monceaux eſtenduës par tout, tu n'auras peine que de prendre, & non pas de les choiſir. Car elles ne tombent point en terre, elles coullent perpetuellement, & ſe tiennent iointes enſemble. Ie ne doute point qu'elles ne portent beaucoup de profit aux nouueaux apprentifs & à ceux qui n'apprennent que de la voix d'autruy. Car on apprend plus facilement peu de paroles trouſſees court, & contenuës comme dans des vers. C'eſt pourquoy nous baillons des ſentences aux enfans pour les apprendre par cœur, que les Grecs appellent *Chries*, c'eſt à dire, paroles ſententieuſes, dautant que l'eſprit d'vn ieune enfant les peut plus aiſement conceuoir: Et dautant auſſi qu'il ne pourroit encor faire aucun autre profit plus certain. Mais ce ſeroit honte à vn qui eſt deſia homme fait de ramaſſer çà & là de beaux mots choiſis, & s'appuyer ſur quelque peu de paroles entenduës d'vn chacun, & ne ſe fier qu'en ſa memoire. Il eſt ia temps qu'il s'appuye ſur ſoy-meſme. Il faut qu'il les diſe, & non point qu'il les apprenne. C'eſt choſe deshonneſte à vn homme deſia vieil, ou qui s'approche de la vielleſſe, de ne ſçauoir rien que part regiſtre. Zeno a dit cela. Et toy que dis-tu? Cleanthes a dit cela. Et toy que diras-tu? Iuſqu'à quand te remueras-tu par l'aide d'autruy? Ordonne donc, & dis quelque choſe qu'on doiue grauer en la memoire. Dis quelques beaux mots de ton creu. Par ainſi ie penſe que ces gens-là, qui ne furent iamais autheurs, qui ne ſont que porte-paroles d'autruy, qui ſe nourriſſent ſous vne vmbre eſtrangere, n'ont rien de genereux dans l'ame, n'ayans encor oſé rien faire de ce qu'ils auoient par ſi long temps appris. Ils n'ont trauaillé leur memoire, que ſur les œuures d'autruy. C'eſt autre choſe ſe ſouuenir, & autre choſe ſçauoir. Se ſouuenir eſt conſeruer ce que nous auons mis dans la memoire. Au contraire, le ſçauoir eſt quand quelqu'vn rend vne choſe du tout ſienne, & qu'il ne depend point d'vn regiſtre qu'il a copié, & qu'il ne regarde point ſi ſouuent vers ſon maiſtre. Zeno dit cecy, Cleanthes dit cela. Il faut qu'il y ait difference entre toy, & ton liure. Iuſques à quand apprendras-tu? Il eſt temps d'enſeigner. Pourquoy veux-tu que i'oye ce que tu puis lire? la voix viue (dit-il) profite beaucoup. Ouy mais non pas celle qui prend ſon honneur des paroles d'autruy, & qui eſt recitee comme par vn ioüeur de farces: Ioint que ceux-cy qui ne font iamais rien d'eux-meſmes, premierement ils ne font que ſuiure les premiers en vne choſe, en laquelle il n'y a pas vn, qui n'ait quitté les premiers: en ſecond lieu ils les ſuiuẽt en vne choſe, qui eſt encor en doute. Or il ne ſe trouuera iamais rien de nouueau, ſi nous ſommes contens de ce qui eſt deſia trouué. Dauantage, celuy qui ſuit vn autre, il ne ſuit rien, il ne trouue rien, & qui pis eſt, il ne cherche rien. Quoy donc? ne ſuiuray-ie point les traces des anciens?

Cõme il faut conſiderer les grands perſonnages.

Et comme choiſir leurs ſentences.

Inſtruction pour les enfans & Pour les gens d'aage.

C'eſt vne hõte de ne ſçauoir rien que par l'ayde des liures.

Se ſouuenir & ſçauoir en quoy differẽt.

Pauure condition de ceux qui apprennẽt touſiours d'autruy.

On trouue touſiours à profiter.

Ie tiendray bien les vieux chemins: mais s'il s'en trouue vn qui ſoit plus pres, ie le racouſtreray. Ceux qui ont remué cela deuant nous, ne ſont point nos maiſtres, ils ne ſont que nos guides. La verité ſe monſtre à tous, elle n'eſt point encor du tout cogneuë. Il y en reſte encor beaucoup pour ceux qui viendront apres nous.

EPISTRE XXXIIII.

Il ſe reſiouït d'ouyr dire ce que Lucilius faict, & ce qu'il eſcrit, & ſouſtient que celuy eſt parfaictement bon, qui ne peut par aucune force ny par aucune neceſsité deuenir meſchant.

C'eſt vn grãd contentemẽt d'auoir acheminé quel qu'vn à la vertu.

IE m'engraiſſe, ie me reſiouys, & chaſſant ma vieilleſſe, ie me rechauffe, toutes les fois que i'apprens, ou par ce que tu fais, ou par ce que tu eſcris, combien, (car tu as laiſſé long temps a, derriere toy le vulgaire) tu te ſurmontes toy-meſme. Si vn laboureur ſe reſiouït de voir vn arbre qu'il a planté de ſa main, deſia preſt à porter fruict, ſi vn berger prend plaiſir de regarder la portee de ſon trouppeau, ſi pas vn ne iette les yeux ſur vn ſien nourriſſon, qu'il ne luy ſemble que la ieuneſſe de ceſtuy-là, ſoit la ſienne meſme: que penſes-tu que doiuent faire ceux qui ont nourri les eſprits, & qui voyent deſia grand, & haut eſleué ce qu'ils ont formé en ſa tendre ieuneſſe? Ie t'aduouë & te tiens pour mien: tu es ma creature. Dés auſſi-toſt que ie vis ton bon naturel, ie mis la main deſſus, ie t'exhortay, ie te donnay courage, ie ne peus prendre patience à te voir cheminer mollement, ie t'eſueillois quelquefois, comme ie fais encor maintenant. Il eſt vray qu'à ceſte heure ie donne courage à vn qui court volontiers, & qui m'en donne auſſi à moy. Qu'eſt-ce (diras-tu) que ie veux dauantage? C'eſt beaucoup que cela. Ce n'eſt pas toutesfois ainſi des œuures de l'ame, comme des autres beſongnes, où le commancement vaut beſongne à demy faite. La plus grande partie de la bonté, c'eſt de vouloir eſtre bon. Sçais-tu qui i'appelle bon? C'eſt vn homme parfaict, en qui on ne peut rien deſirer, qu'aucune violence & qu'aucune neceſſité ne pourroit rendre meſchant. Ie preuois que tu ſeras tel, ſi tu veux perſeuerer, ſi tu veux mettre peine, & ſi tu taſches que toutes tes actions, & tes paroles, ſe reſpondent, & s'acordent enſemble, & ſoyent comme forgees à meſme coin. L'ame de celuy n'eſt pas droite, de qui les actions ne s'acordent point.

Vne partie de la vertu conſiſte au vouloir.

EPISTRE XXXV.

La difference qu'il y a entre aymer & eſtre amy, & que pour eſtre conſtant il faut auoir auiourd'huy la meſme volonté qu'on auoit hier.

En quoy differe aimer & eſtre amy.

QVand ie te prie auec tant d'affection, que tu vueilles eſtudier, ie fais mes affaires: Ie veux auoir vn amy: ce qui ne me peut aduenir, que tu ne perſeueres à te rendre parfait (comme tu as commencé.) Car tu m'aimes bien maintenant, mais tu n'es pas amy. Et quoy? ſont-ce choſes differentes? voire toutes diſſemblables. Celuy qui eſt amy, il eſt certain qu'il aime,

aime, mais celuy qui aime n'eſt point pour cela amy. Par ainſi l'amitié eſt touſiours profitable, mais l'amour eſt quelquefois pernicieuſe. Quand ce ne ſeroit pour autre raiſon, fais au moins ce profit, d'apprendre comme il faut aimer. Haſte toy donc, veu que tu peux m'apporter ce profit, & ne l'apprens à pas-vn autre. I'en reçois deſia vn grand fruict, quand ie me repreſente que nous n'aurons qu'vn meſme cœur, & que toute la vigueur que i'ay perduë de mon aage, ie la recouureray du tien, encor qu'il ne ſoit guere eſloigné du mien. Toutesfois ie me veux encor reſioüir de la choſe preſente. Car il nous vient bien quelque plaiſir de ceux que nous aimons, encor qu'ils ſoient abſens, il eſt vray que c'eſt vne ioye aſſez petite, & qui s'eſuanoüit bien-toſt. Mais la veüe, la preſence, & la conuerſation à quelque volupté plus viue: meſmement quand non ſeulement vous voyez celuy que vous deſirez: mais quād vous le voyez tel que vous le deſirez. Apporte moy donc ce grand preſent de toy-meſme, & pour te haſter dauantage, conſidere que ie ſuis vieil, & que tu es mortel. Viens donques en diligence vers moy, ou pluſtoſt vers toy. Profite en vertus, & ſur toutes choſes mets peine que tu ſois conſtant en ce que tu veux eſtre. Quand tu voudras eſſayer, ſi tu as rien aduancé, pren garde ſi tu veux auiourd'huy ce que tu voulois hier. Le changement de volonté donne à cognoiſtre, que l'eſprit flote en vn lieu, & ſe monſtre en vn autre, comme le vent le pouſſe. Mais ce qui eſt ferme & arreſté ne vague point. Cela aduient parfaitement à celuy qui eſt du tout ſage, & aucunement à celuy qui profite, & qui eſt deſia aduancé à la ſageſſe. Quelle difference donques y a-il entre ces deux? ceſtui-cy s'eſbranle bien quelque peu, & chancelle ſans bouger de ſa place, mais l'autre ne ſe meut aucunement.

Vraye amitié n'auoit qu'vn cœur.

Moyē de cognoiſtre ſi l'ō a profité.

Marque d'eſprit qui n'a point d'arreſt.

Deux ſages Stoïques.

EPISTRE XXXVI.

Quelque ieune homme à la perſuaſion de Lucilius s'eſtoit retiré à l'eſtude de la philoſophie, dequoy pluſieurs le reprenoient, comme touſiours les choſes bonnes deſplaiſent au plus grand nombre des hommes. Il aduertit Lucilius d'apprendre ce ieune homme de meſpriſer ces folles reprehenſions, & de perſeuerer au deſſein qu'il a fait. Il enſeigne auſſi à ne craindre point la mort.

DOnne cœur à ton amy, pour meſpriſer hardiment ceux qui le tenſent de s'eſtre retiré au repos & à l'ombre, & de s'eſtre desfait de ſon eſtat, & lors qu'il pouuoit deuenir encor plus grand, auoir preferé la tranquilité de ſon eſprit à toutes autres choſes. Il leur fera cognoiſtre de iour en iour, qu'il a bien-fait ſes beſongnes. Ceux à qui l'on porte ceſte enuie, ne laiſſerōt point de paſſer outre. Quant aux autres, les vns ſeront froiſſez, les autres tomberont par terre. La trop grande fortune ne donne que rompement de teſte. Elle ſe tourmente elle meſme, elle trouble le cerueau en mille façons, elle incite les vns à nouueaux plaiſirs, ceux-cy à la tyrannie, ceux-là aux folles deſpenſes. Elle enfle le cœur des vns, & l'oſtant à d'autres, les rend effeminez & laſches. Mais il s'en trouue quelqu'vn qui la ſupporte bien. Oüy, mais c'eſt comme il porte bien ſon vin. Par ainſi il ne faut point que ceux-là te vueillent faire croire que celuy ſoit bien-heureux, qui eſt aſſiegé d'vne grande ſuite d'hommes. On court vers luy comme à vn lac, lequel en fin ils tariſſent & troublent. Ils l'appellent vn fay-neant, vn pareſſeux. Mais tu

L'hōme vertueux prefere la tranquilité de ſon eſprit aux plus grādes dignitez, car

Trop de proſperité donne tous les iours nouueaux tourmens, &

Peu ſe trouue qui la ſçachēt bien ſupporter.

ſçais bien qu'il y a des gens qui parlent au rebours & au contraire de la verité. Ils appelloyent ceſt autre bien-heureux. Et quoy? l'eſtoit-il? Ie ne me ſoucie point auſſi de ce qu'il ſemble à quelques-vns qu'il ait l'eſprit trop rude & ſeuere. Ariſton diſoit, qu'il aimoit mieux vn ieune homme triſte, que ioyeux & agreable à tout le monde. Car le vin deuient ordinairement bon, ſi venant d'eſtre faict il eſt rude & aſpre, & au contraire il ne dure guere en ſa bonté, s'il eſt doux dans la cuue. Permets qu'ils l'appellent triſte, & ennemy de ſa bonne fortune. Ceſte triſteſſe ſe changera en mieux, tant plus il vieillira. Qu'il perſeuere ſeulement de ſuiure la vertu, & boire ſon ſaoul dans les ſciences liberales, non point de celles dont il ſe faut ſeulement arrouſer: mais de celles dont il faut entierement teindre & colorer l'ame. C'eſt le temps auquel il faut apprendre. Et quoy? y a il quelque temps auquel il ne ſoit pas bon d'apprendre? Nenny. Mais comme il eſt tres-honneſte d'eſtudier en tous aages, il eſt honneſte auſſi de n'eſtre point enſeigné en tous aages. C'eſt choſe vilaine, c'eſt vne moquerie, de voir vn homme en ſa vieilleſſe apprendre l'alphabet. Il faut acquerir cela en ieuneſſe, & s'en ſeruir en vieilleſſe. Tu feras donc choſe qui te ſera grandement profitable, ſi tu le rends fort homme de bien. Ce ſont ces bien-faicts là, qu'on dit qu'il faut deſirer, & qu'il faut donner, & qui ſans doute, ſont de la meilleure & de la premiere marque, & auſquels il y a autant de profit à les donner qu'à les receuoir. Apres tout, il ne s'en peut plus deſdire. Il l'a promis. Or y a il moins de des-honneur à faire banqueroute à vn creancier, qu'à vne belle eſperance qu'on a de nous? pour payer ces deniers qu'on doit, il ne faut au marchand que faire heureuſement ſon voyage ſur mer, & au laboureur, vne fertilité ſur les champs qu'il a couuerts, & la faueur du ciel. Mais ce que ceſtui-cy doit, il le peut acquitter auec la ſeule volonté. La fortune n'a point de pouuoir ſur les mœurs. Il les doit diſpoſer, & mettre peine que ſon ame puiſſe paruenir à la perfection de ſa tranquilité: lors il ne ſentira iamais qu'on luy ait rien oſté, ny rien donné: & demeurera touſiours en meſme eſtat, de quelque coſté que les choſes tombent. Lequel pareillement encor qu'on luy donnaſt les biens que le vulgaire deſire, il ſera touſiours eſleué par deſſus ſes richeſſes: ou ſi quelque mauuaiſe fortune luy en rauit vne partie ou entierement tout, il n'en ſera point plus petit pour cela. S'il eſtoit nay au pays des Parthes, il auroit appris dés ſon enfance à bander vn arc. Si en Alemaigne, eſtant encor ieune garçon il ſe fuſt accouſtumé de branſler vne petite pique. S'il euſt veſcu au temps de nos ayeulx, il euſt appris de monter vn cheual, & d'aller frapper l'ennemy de pres. C'eſt ce que la diſcipline de ſon pays apprend & commande à vn chacun. A quoy donc faut-il que ceſtui-cy penſe? à vne choſe qui ſert & approfite contre toutes ſortes d'armes, & contre toutes ſortes d'ennemis: c'eſt de meſpriſer la mort: Pas-vn ne doute, qu'elle n'ait quelque choſe de terrible en elle, & qu'elle n'eſpouuente nos ames, (que nature a formees en l'amour d'elles-meſmes.) Il ne luy ſeroit pas beſoin de s'appreſter & de s'aguiſer à ce que l'inſtinct naturel nous pouſſe volontiers, comme toutes perſonnes ſont appriſes à leur conſeruation. Pas-vn n'apprend, s'il y eſtoit quelque iour forcé, de ſe ſoir à ſon aiſe & mollemẽt ſur des roſes. Mais il s'endurcit bien à cela, que la gehenne & les tourmens ne luy puiſſent rien faire dire contre ſa foy: & s'il en eſt beſoin, que tout debout, & quelquefois

Comparaiſon d'vn eſprit triſte auec vn vin rude.

Le deuoir des ieunes c'eſt d'apprendre pour pratiquer en vieilleſſe.

Profit qui reuient de la philoſophie.

C'eſt qu'elle deſtourne les apprehenſiõs de la mort.

On n'a que faire d'apprẽdre à pouuoir viure en delices.

quefois bleſſé, il paſſe la nuit entiere ſans dormir ſur le bord des tranchees, & ſans oſer s'appuyer ſeulement ſur ſon jauelot: parce que le ſommeil ſurprend bien ſouuent ceux qui ſe ſouſtiennent ſur quelque appuy. La mort ne traine auec elle aucune incommodité. Car il faudroit qu'il y euſt quelque choſe à laquelle elle portaſt incommodité. Mais ſi tu as ſi grand deſir d'vne plus longue vie, ſouuienne toy que rien de ce qui ſe deſrobe à nos yeux, rien de ce qui ſe cache dans le ſein de la nature, (d'où il eſtoit ſorty, & d'où il en ſortira encor bien-toſt apres) ne ſe conſumera. Ces choſes là ceſſent ſeulement, & ne periſſent point. Et ceſte mort que nous craignons tant, que nous refuyons tant, ne faict qu'vne intermiſſion de vie, & ne l'oſte pas. Il viendra vn iour qui nous remettra encor à la lumiere de ce monde. Laquelle pluſieurs refuſeroyent, ſi elle ne nous y remettoit auec vn oubly d'y auoir iamais eſté. Mais i'enſeigneray plus ſoigneuſement apres que tout ce qui ſemble perir, ne fait que ſe changer. Celuy qui doit vn iour reuenir, ne doit point partir auec regret. Prends garde au cerne que font toutes choſes qui retournent dans elles-meſmes, tu verras que rien ne s'eſteint en ce monde, mais que tout deſcend & remonte à ſon tour. L'Eſté s'en va: mais l'annee apres le rameine. L'Hyuer paſſe, il reuiendra dans quelques mois. La nuit enſeuelit la clairté du Soleil, mais le iour la chaſſera bien-toſt. Tout ce que la courſe des eſtoilles aura outrepaſſé, elle le reprendra. Vne partie du Ciel s'eſleue inceſſamment, & l'autre ſe couche. En fin i'acheueray ce diſcours, mais que i'aye encor dit ce mot, que les enfans, que les ieunes garçons, & ceux qui ont perdu l'entendement, ne redoutét point la mort, & que c'eſt choſe tres-vilaine, ſi la raiſon ne nous peut apporter l'aſſeurance à laquelle la folie nous ameine.

Contre ceux qui deſirent viure longuement.

La mort n'eſt qu'vne intermiſſiõ de vie, &

Toutes choſes ſont ſubietes à vne perpetuelle viciſſitude,

Les enfans, les ieunes & les fols font hõte à ceux qui craignent la mort.

EPISTRE XXXVII.

La follie eſt ſubiete à beaucoup de paſſions cruelles & ſeruiles, & la ſageſſe les chaſſe bien loing. Si tu veux rendre toutes choſes ſubietes à toy, il te faut aſſubietir à la raiſon.

LE lien le plus fort qui te tient attaché pour rendre ton ame toute bonne, c'eſt que tu as promis d'eſtre homme de bien. On t'a demandé ſi tu le voulois eſtre, tu l'as iuré ſolennellement. Celuy te trompe qui dira que la guerre ſoit vne choſe douce & ſans peine. Ie ne veux pas que tu ſois trompé. Les paroles de ce tant honneſte ſerment, & celles de ceſt autre qui eſt ſi vilain, ſont toutes ſemblables, d'eſtre bruſlé, d'eſtre tué à coups de fouëts & d'eſpees. On fait iurer ceux qui ſe louënt pour mener les mains aux combats à outrance ſur l'arene du theatre, qui mangent & boiuent ce qu'ils doiuent rendre bien-toſt apres auec leur ſang, d'endurer tout cela encor en deſpit d'eux: Mais le ſerment qu'on deſire de toy, n'eſt que pour ſouffrir de ta franche & libre volonté. Ceux-là peuuét baiſſer les armes pour eſſayer ſi le peuple aura pitié d'eux, & s'il leur voudra ſauuer la vie: Mais tu ne les pourras point mettre bas, ny demander grace. Il faut que tu meures de bout, & ſans eſtre vaincu. Que ſert-il auſſi de gagner quelque peu de iours ou d'annees? Nous naiſſons auec ceſte cõdition, qu'on ne nous peut ſauuer la vie: Cõment donc m'acquitteray-ie en ce combat? Tu ne peux point euiter les neceſſitez, mais tu les peux bien ſurmonter. Il te faut traſſer vn chemin, la Philoſophie

C'eſt vne grãde obligatiõ, promettre d'eſtre homme de bien.

La Philoſophie apprend le chemin de paruenir à vraye liberté.

le fera. Retire toy à elle ſi tu te veux ſauuer, ſi tu veux viure en aſſeurance, & ſi tu veux eſtre heureux. Et ce que i'eſtime encor pour vn plus grand bien, ſi tu veux eſtre libre, tu ne le peux eſtre autrement. La folie au contraire eſt choſe vile, meſpriſee, deshonneſte, ſeruile, & ſubiecte à beaucoup de cruelles paſſions. Et toutesfois la ſageſſe, qui eſt la ſeule liberté, chaſſera loing de toy tous ces maiſtres imperieux, qui te commandent ſi ſuperbement, quelquefois l'vn apres l'autre, & quelquefois tous enſemble. Il n'y a qu'vn chemin pour aller deuers elle, il eſt tout droit, tu ne le ſçaurois faillir. Marche d'vn pas certain & aſſeuré. Si tu veux que toutes choſes ſoyét ſubietes à toy, rends toy ſubiet à la raiſon. Tu pourras commander ſur pluſieurs, ſi tu permets qu'elle commande ſur toy. Tu apprendras d'elle que c'eſt, & comment tu dois commencer. Tu ne tomberas point par rencontre ſur les choſes. Tu ne me ſçaurois nommer vn ſeul homme, qui ſçache pourquoy il a commencé de vouloir ce qu'il veut. Ce n'eſt point par aucun conſeil, c'eſt par haſard qu'il a heurté-là. La fortune tombe auſſi ſouuent ſur nous que nous ſur la fortune. C'eſt vne grande honte, de n'aller point, ains d'eſtre pouſſé & ſ'eſtonnant auſſi-toſt au milieu d'vne tempeſte d'affaires, demander, ô Dieu, comment ſuis-ie venu icy?

Pour ce faire il faut auoir la raiſon pour guide.

EPISTRE XXXVIII.

Que ceux ne ſentent aucun ſoulagement, qui changeans de pays & de regions, portent leurs vices auec eux. Ceſt argument eſt preſque ſemblable à celuy de l'Epiſtre ſeconde.

Vn propos familier, bref & non elabouré eſt plein d'efficace, & Les paroles baſſes ſont perſuaſiues & ſentét la philoſophie.

C'Eſt auec raiſon que tu m'as prié de nous entr'-eſcrire ſouuét l'vn à l'autre. La parole qui entre peu à peu dans l'ame profite grandement. Et les diſputes auſquelles on s'eſt appreſté de long temps auant, & preſchees en public pour les faire oüir à tout vn peuple, ont plus de bruit & de tumulte, & ne ſe reçoiuent pas ſi familiairement. La Philoſophie n'eſt autre choſe qu'vn bon conſeil. Or il n'y a pas-vn qui donne conſeil en criant. Toutesfois il eſt force aucunefois vſer (ſi ie le dois dire ainſi) de ces façons de preſches, & quand quelqu'vn eſt en doute de croire, il le faut contraindre. Mais quand il ne faut point ſe trauailler pour luy faire venir l'enuie d'aprendre, ains ſeulement pour l'aprendre, il eſt beſoin lors de venir à ces paroles baſſes. Elles entrent plus facilement, elles y arreſtent auſſi. Il ne faut point vſer de beaucoup de paroles, mais qu'elles ſoyent pleines d'efficace. Il les faut jetter comme vne ſemence: laquelle, encor bien qu'elle ſoit petite, ſi elle tombe ſur quelque terre fertile, multiplie ſa vertu, & ce peu qui auoit eſté ſemé ſuffit pour en couurir apres pluſieurs arpens de terre. La raiſon en fait de meſmes, ſi tu la conſideres, elle n'eſt pas grande: mais elle croiſt & s'augmente en ſon ouurage. Ce ſont peu de mots que l'on dit, mais ſi noſtre ame les reçoit bien, ils prennent vigueur & montent bien haut. La nature, dis-ie, des preceptes & enſeignemens eſt pareille aux ſemences. Ils profitent beaucoup, & encor qu'ils ſoyent dits en peu de paroles, il faut ſeulement qu'vne ame bien diſpoſee les rauiſſe, & les attire à ſoy. Elle en engendrera apres pluſieurs autres dás elle-meſme, & en rendra beaucoup plus qu'elle n'en aura receu.

Et en prend des paroles comme d'vne ſemence.

EPISTRE XXXIX.

Vn parler ordinaire eſt plus profitable, & ſert plus que les abregez & commentaires bien reliez qu'on portoit ſur ſoy. La grandeur du courage, eſt de meſpriſer les choſes grandes, & ſuiure les mediocres.

IE me mettray donc en deuoir de dreſſer auec le plus d'ornement qu'il me ſera poſſible, & par abregé, les commentaires que tu me demandes: Mais pren garde que la compoſition commune & ordinaire ne te fuſt plus profitable, que celle qu'on appelle auiourd'huy vulgairement abregé. Anciennement quand nous parlions bien Latin, il s'appelloit ſommaire. Le langage ordinaire eſt plus neceſſaire à vn qui apprend, & l'abregé à celuy qui ſçait. Car ceſtuy-là enſeigne, & l'autre ſert à la memoire. Mais ie t'en fourniray & de l'vn & de l'autre. Il ne faut point que tu m'en demandes ou l'vn ou l'autre des deux. Celuy eſt incogneu, qui eſt contraint de mener quelqu'vn qui le cognoiſſe. I'eſcriray donc ce que tu me demandes. Mais ce ſera à ma façon accouſtumee. Ce pendant tu en as pluſieurs, mais ie ne ſçay point ſi leurs liures ſont bien ordonnez. Prens en tes mains l'indice des Philoſophes. Cela ſeul te contraindra de t'eſueiller. Apres que tu auras veu combien d'hommes ont trauaillé pour toy, il te prẽdra enuie d'eſtre mis au nombre de ceux-là. Car vne ame genereuſe a cela de bon en ſoy, qu'elle eſt aiſément pouſſee aux choſes honneſtes. Il n'y a homme d'excellent eſprit qui ſe puiſſe plaire aux choſes baſſes & vilaines. La beauté des choſes grandes les appelle & les attire à ſoy. Comme la flamme monte droit en haut, & ne peut auſſi peu s'abaiſſer & toucher la terre, comme elle ne peut auſſi s'arreſter: Pareillement noſtre ame eſt touſiours en mouuements, elle eſt d'autant plus remuante & actiue, qu'elle eſt plus ardãte & impetueuſe. Mais celuy eſt heureux qui employe ceſte ardeur aux choſes meilleures. Il ſe mettra hors de la puiſſance & de la tyrannie de la fortune, il vſera de temperance en ſes felicitez, il rompra les aduerſitez, & meſpriſera ce que les autres admirent. C'eſt la vertu d'vne ame magnanime, de meſpriſer les choſes grandes: & d'aimer mieux les mediocres, que les exceſſiues. Car celles-cy ſont profitables, & les autres nuiſent d'autant plus qu'elles ſont ſuperfluës. C'eſt ainſi que les bleds ſe couchent par vne trop grande fertilité: c'eſt ainſi que les branches ſe rompent pour eſtre trop chargees de fruicts, c'eſt ainſi qu'vne trop grande fecondité ne peut venir à meuriſon. Il en aduient ainſi aux eſprits qui ſe perdent d'vne trop grande felicité, les forces de laquelle ils employent non ſeulement pour outrager autruy, mais pour s'offenſer eux-meſmes. Quel ennemy a iamais eſté plus cruel & plus outrageux enuers aucun, que leurs voluptez meſmes ſont en l'endroit de quelques-vns? à la fureur & à la folle impudicité deſquels, tu pourrois ſeulement pardonner, parce qu'ils ſouffrent ſur eux les vilainies qu'ils ont faites: & non ſans cauſe ceſte fureur les tourmente. Car il eſt force que ce deſordonné deſir depuis qu'il a ſurpaſſé la meſure & la reigle de nature, s'eſtende infiniement plus loing. Parce que le deſir naturel a ſa fin: mais les fols & vains deſirs qui naiſſent d'vn appetit deſreglé, n'ont aucune borne. L'vtilité meſure ce qui luy eſt neceſſaire, mais en quel rang mets-tu

Il faut à ceux qui apprennent, vn propos continué: aux doctes vn abbregé.

L'vn enſeigne, & l'autre ſoulage la memoire.

L'ame genereuſe ſe releue touſiours en haut à guiſe de la flamme.

Et neãtmoins aime mieux les choſes mediocres que les exceſſiues.

Belles comparaiſons.

Les voluptez ſont le plus cruel ennemy que nous ayons.

&

La ſuperfluité paſſe en tel deſbordement, que

la ſuperfluité? Certainement ils ſe plongent ſi auant dans les voluptez, qu'apres en auoir fait vne couſtume, ils ne ſ'en peuuent plus paſſer, & ſe ſont rendus les plus miſerables du monde, pour eſtre paruenus finalement en ce malheur, que ce dont ils ſe pouuoyent bien paſſer, leur ſoit apres deuenu comme neceſſaire. Auſſi ne font-ils que ſeruir à leurs voluptez, au lieu d'en iouyr, & ce qui eſt le comble de tout mal, ils aiment & fauoriſent leur mal. Mais le malheur eſt venu à ſon plus haut degré, quand les choſes vilaines non ſeulement plaiſent, mais quand on ſe baigne dedans: & qu'il n'y a plus aucun lieu de remede, lors que ce qui n'eſtoit que vice, eſt deuenu couſtume.

Ce qui n'eſtoit que vice, ſe tourne en habitude & mal comme neceſſaire.

EPISTRE XL.

Il reprend la façon de parler de Serapion Sophiſte, qui verſoit vn torrent de mots preſſez & pouſſez par force. Et apprend que la parole d'vn Philoſophe doit eſtre moderee & retenuë comme ſa vie. On peut comparer le parler de ce Serapion au langage de pluſieurs qui parlent auiourd'huy au peuple, qui aiment pluſtoſt gagner quelque reputation de penſer bien dire, que d'enſeigner ceux à qui ils parlent.

Les amis s'entre-voyét par lettres, qui ſont comme pourtraits des abſens.

IE te rends graces de ce que tu m'eſcris ſouuent. Car tu te fais voir à moy, par le ſeul moyen que tu peux. Ie ne reçois iamais aucune de tes lettres, que nous ne ſoyons tout auſſi-toſt enſemble. Si nous prenons tant de plaiſirs à voir les pourtraits de nos amis abſens, parce qu'ils nous rafraiſchiſſent leur ſouuenance, & par vne conſolation tiree de leur image addouciſſent la triſteſſe que nous ſentons de leur abſence: de combien trouuerions nous leurs lettres plus agreables, qui nous portent les vrayes marques & enſeignes de noſtre amy abſent? Car la main de noſtre amy grauee ſur la lettre, nous repreſente ce qui nous eſtoit ſi doux & agreable à nos yeux, & le nous fait comme reuoir. Tu m'eſcris auoir oüy le Philoſophe Serapion, quand il fut venu au lieu où tu es, & qui eſt accouſtumé de dire haſtiuement vn grand nombre de paroles, leſquelles il ſemble ne verſer point, mais pluſtoſt les preſſer, & pouſſer par force. Car il luy en vient en la bouche plus qu'vn ſeul goſier, & vne ſeule voix n'en pourroit deſployer. Ie ne puis trouuer bon cela à vn Philoſophe, la prononciation duquel doit eſtre auſſi modeſte que ſa vie. Certainement rien ne peut eſtre bien reglé, s'il eſt ſi haſté & precipité. C'eſt pourquoy dans Homere ceſte façon de parler eſmouë & ſans intermiſſion, qui coule dru comme neige, eſt donnee à l'orateur: Mais le langage gracieux, & doux comme miel coule de la bouche d'vn vieillard. Tu dois donc faire iugement que ce torrent de paroles impetueux, eſt plus propre à vn charlatan, qu'à celuy qui manie quelque affaire graue & d'importance, ou qui enſeigne. Ie ne veux pas auſſi qu'elle tombe goute à goute, non plus que ie veux qu'elle coure la poſte. Il ne faut point qu'elle tienne les aureilles ſuſpenduës, n'y qu'elle les eſtourdiſſe. Car ceſte pauureté, & rareté de paroles rend l'auditeur moins attentif, par l'ennuy, qu'vne tardiueté interrompuë apporte. Toutesfois on retient plus facilement ce qu'on a vn peu attendu, que ce qui vole ſans s'arreſter. Dauantage quand les hommes ſçauans enſeignent quelques preceptes à leurs diſciples, on dit que c'eſt par maniere de tradition, mais on ne pourroit pas bailler par tradition ce qui

Serapion ſophiſte, image d'vn vain harangueur ou babillard.

La parole du Philoſophe ne doit eſtre moins modeſte que ſa vie.

Le parler haſtif & bruſque tient du charlatan.

Mais auſſi ne faut-il pas qu'il ſoit trop peſant ou tardif.

&

fuit

fuit ſi viſte. En outre le langage duquel on ſe ſert pour enſeigner la verité, doit eſtre ſimple & ſans fard, mais celuy qu'on employe enuers le peuple, n'a rien de veritable: il ne taſche qu'à eſmouuoir, & attirer à ſoy par violence les aureilles d'vne ſotte populaſſe, qui n'a point de iugement, & qui ſe laiſſe emporter à vn langage vehement. Mais comment pourroit ce langage bien conduire vn auditeur, s'il ne peut-eſtre luy-meſme bien conduit? Et qui plus eſt ne faut-il pas que ceſte façon de parole qu'on employe pour guerir les ames, deſcende profondement dans nous? Les remedes qu'on applique ne profitent point s'ils ne demeurent longuement ſur le mal. Au ſurplus elle a beaucoup de vanité qui ne ſert de rien, elle a plus de bruit que d'effect. Il faut appaiſer ce qui m'eſpouuente, il faut brider ce qui m'eſmeut, il faut eſclarcir ce qui me trompe & deçoit, retrancher la folle deſpenſe, & chaſſer l'auarice. Quelle de ces choſes pourroit-on faire à la haſte? quel medecin void-on qui gueriſſe les malades en paſſant? Et quoy il n'y a pas ſeulement plaiſir d'oüir le bruit de ces paroles deſbordees, qui roulent ſans iugement, mais comme il y a pluſieurs choſes que tu n'euſſes iamais creu ſe pouuoir faire, qu'il ſuffit de cognoiſtre: Pareillement c'eſt aſſez d'auoir oüy parler vne ſeule fois ceux qui ont tant de langage. Car qu'eſt-ce qu'aucun voudroit apprendre, qu'eſt-ce qu'il voudroit imiter, quel iugement voudroit-il faire de l'entendement de ceux, la parole deſquels eſt tellement eſmeuë, & troublee, qu'elle ne ſe peut arreſter? Tout ainſi que les pas de ceux qui courent contre bas, ne ſe peuuent retenir quand il leur plaiſt, mais ayants pris vne grande ſecouſſe, auec la peſanteur du corps, ils deſcendent plus loing qu'ils ne vouloyent: De meſme ceſte viſteſſe de parler n'a ny puiſſance ſur elle, ny rien qui ſoit bien-ſeant à la Philoſophie: laquelle doit aſſoir grauement ſes paroles, & non pas les eſpandre, mais cheminer doucement. Et quoy? ne pourra-elle pas quelquefois ſe hauſſer & s'eſmouuoir? Pourquoy-non? Mais ce ſera ſauue la dignité de ſes meurs, laquelle ceſte trop grande, & impetueuſe violence deſpoüille du tout. Ie trouue bon qu'elle ait de grandes forces, toutesfois moderees, que ce ſoit vne eau qui coule touſiours, mais non pas vn torrent. A grand peine voudrois-ie permettre à vn orateur ceſte viſteſſe de langage, qu'on ne peut retenir, qui court touſiours ſans aucune bride. Car comment pourroit vn Iuge, meſmement qui ſeroit ignorant, & nouueau à faire ſon eſtat, ſuiure la roideur de ces paroles, principalement lors ou que ſa vaine gloire, pour ſe faire eſtimer dauantage, ou que l'affection de ſon impetuoſité l'emportera? Il faut donc qu'il ne ſe haſte pas, & qu'il n'entaſſe point plus de paroles que les aureilles n'en pourront ſouffrir. Tu feras donc fort bien, ſi tu ne vois iamais ces gens-là, qui s'eſtudient pluſtoſt à parler beaucoup, qu'à parler bien à propos. Ou ſi tu aimes mieux, lors qu'il en ſeroit beſoin, parler comme faiſoit P. Vinicius, duquel quand on demanda, de quelle façon il parloit, Aſellius reſpondit tardiuement. Car Geminus Varius dit: Ie ne ſçay pas pourquoy vous appellez ceſt homme eloquent: il ne peut ioindre trois mots enſemble. Mais pourquoy n'aimerois-tu pas mieux parler comme faiſoit Vinicius? Il pourroit ſuruenir quelque ſot, lequel voyant qu'il arracheroit les mots l'vn apres l'autre comme s'il dictoit, & non comme s'il parloit, diroit ainſi: Parle, ou ne parle iamais plus. Car quant à moy ie deſire qu'vn homme de bon iugement

Celuy par lequel on preten enſeigner la verité, ne veut point de fard.

Il doit penetrer bien auãt à guiſe des bõs remedes.

Auec autre efficace que le babil precipité.

lequel

Ne tient rien de la Philoſophie, dont les paroles ſont graues & poſees.

Et ne ſe hauſſent point par delà ſa bienſeance.

Le parler poſé ſent ſon homme d'hõneur.

Exemples.

De Venicius trop lent.

De Haterius trop roide.

chaſſe loing la roideur qu'auoit Haterius, qui fut l'orateur de ſon temps le plus renommé. Il parloit touſiours ſans crainte, il ne rompit iamais le filet de ſon oraiſon. Il n'auoit pas commencé, qu'il auoit acheué. Ie penſe toutesfois qu'il y a quelques façons de parler, qui ſont propres à quelques nations, qui ne le ſont point à d'autres. Tu permettrois bien cela aux Grecs. Quand nous eſcriuons, nous mettons des points entre les mots: Et noſtre Ciceron meſmes, duquel l'eloquence Romaine a pris ſa naiſſance, alloit à l'amble, & parloit doucement. Le langage Romain ſe priſe, s'eſcoute, & ſe preſente pour eſtre eſtimé. Fabianus homme excellent en mœurs, & en ſon ſçauoir, & ce que ie mets le dernier, en eloquence, diſputoit pluſtoſt facilement, que viſtement, tellement que vous euſſiez dit que c'eſtoit vne facilité, & non point vne viſteſſe. Ie la ſupporteray pluſtoſt en vn homme ſage, que ie ne la deſireray, afin que ſon langage ſorte ſans empeſchement. I'ayme toutesfois mieux qu'il ſoit vn peu retardé, que s'il couroit. Mais ie te veux faire auoir ce mal en horreur, principalement, parce que cela ne te pourroit pas aduenir, que tu n'ayes du tout perdu la honte. Il faut que tu ſois effronté, & que tu ne te puiſſes entendre. Car ceſte courſe & roideur inconſideree de langage, t'apportera force choſes que tu voudrois reprendre. Cela (dis-ie) ne te peut aduenir qu'il ne te face rougir de honte. Dauantage il ſe faut continuellement exercer à ceſte façon de dire, il faut quitter le ſoin de tous autres affaires pour l'employer aux paroles. Leſquelles, quand bien elles viendroient à la bouche d'elles meſmes, & qu'elles couleroient ſans aucune peine; toutesfois il les faudroit moderer. Car comme le marcher graue & modeſte, eſt conuenable à vn homme ſage, auſſi eſt bien vn parler peſant, & qui ne ſoit trop hardy. En ſomme & pour toutes ſommes, ie te commande que tu ſois tardif à parler.

De Ciceron poſé & doux.

De Fabianus facile & non trop viſte.

Le parler bruſque & inconſideré tiēt de l'effronté.

Le peſant & non trop hardy, du ſage.

EPISTRE XLI.

L'argument & le ſubiet de ceſte Epiſtre eſt tout diuin. Il monſtre que Dieu eſt pres de nous, auec nous & dedans nous. Qu'il y a vn eſprit ſacré logé dans noſtre ame, qui prend garde au mal & au bien que nous faiſons. Que les biens & la richeſſe n'eſt pas ce qu'on doit loüer en l'homme, mais l'ame & la perfection de la raiſon.

L'homme de bien eſt touſiours accompagné d'vn ſainct eſprit, qui veille ſur ce qui luy peut aduenir, ſans lequel nul ne peut eſtre homme de bien, ny ne pourroit contrequarrer les aſſauts de fortune.

TV fais vne tres-belle choſe, & qui te ſera grandement profitable, ſi tu perſeueres (comme tu m'eſcris) à rendre ton ame bonne. Ce ſeroit folie d'en faire aucune priere à Dieu, veu que tu peux gagner cela ſur toy-meſme. Il ne faut point leuer les mains au ciel, ny prier le ſecretain d'vn temple, qu'il nous laiſſe approcher des aureilles d'vne image, comme ſi noſtre priere en deuoit eſtre mieux exaucee. Dieu eſt fort pres de toy, il eſt auec toy, il eſt dedans toy. Ie te veux bien aſſeurer, Lucilius, qu'il y a vn eſprit ſainct & ſacré qui fait ſa demeure dans nous, qui prend garde & veille ſur les biens, & ſur les maux qui nous aduiennent. Ceſtuy-là nous traite de la meſme façon que nous le traitons. Aucun ne peut eſtre homme de bien, ſans Dieu. Pourroit-on voir aucun homme, qui ſe peuſt releuer contre la fortune, s'il n'eſtoit ſecouru de luy? C'eſt luy qui donne les conſeils hardis, & courageux: on ne peut pas cognoiſtre quel Dieu c'eſt, qui habite dans les hommes de bien. Toutesfois

C'eſt toutefois par vn cõſeil incongneu à la ſageſſe humaine.

fois vn Dieu y habite. Si tu entres par fortune dans vn bois eſpais conſacré à quelque Dieu, peuplé d'arbres qui ſurpaſſent la grandeur accouſtumee de tous les autres, & où l'eſpeſſeur des branches qui ſe couurent les vnes les autres empeſchent qu'on ne puiſſe veoir la clarté du ciel: la hauteur de ceſte foreſt, le ſecret de ce lieu, l'horreur & l'eſtonnement de ceſte vmbre, qui eſt ſi obſcure, & ſi continuelle au milieu d'vne large campagne, te fait certainement croire qu'il y a quelque diuinité cachee. S'il ſe trouue vne profonde cauerne dans des rochers pourris & rongez, penduë à demy air, en crouppe d'vne haute montagne, & que ceſt antre ſoit caué & percé profondement, non point par ouurage faict de main d'homme, mais par aucunes cauſes naturelles: Sans doute il ſaiſira ſoudain ton ame d'vne opinion de quelque religion. Nous portons pareillement veneration à la ſource & à la teſte des grandes riuieres: ſi quelque fleuue naiſt tout d'vn coup deſſous terre, tout auſſi toſt on luy dreſſe vn autel. On adore les fontaines des eaux chaudes: Et la grande profondeur, ou la tenebreuſe obſcurité de quelques eſtangs, les ont rendus ſacrez. Mais quand tu verras vn homme, que les perils ne pourroyent eſtonner, que les voluptez ne pourroyent corrompre, vn homme qui s'eſtime heureux en ſes aduerſitez, qui eſt aſſeuré au milieu des tempeſtes, qui regarde les autres mortels comme d'vn lieu haut, & qui va au pair auec les Dieux, ne luy porteras-tu point reuerence? Ne diras-tu pas, c'eſt quelque choſe plus grande, & plus haute que de pouuoir croire, qu'elle ſoit ſemblable à ce petit corps, où elle eſt encloſe? Vne vertu diuine eſt deſcenduë ſur ceſt homme là. Il y a quelque puiſſance celeſte, qui agite ceſte ame excellente & moderee, qui meſpriſe toutes choſes comme trop baſſes pour elle, & qui ſe moque de tout ce que nous craignons, ou que nous ſouhaitons. Certainement vne choſe ſi grande ne pourroit eſtre ſans vne diuinité. Par ainſi la meilleure partie d'elle eſt encor au lieu, d'où elle eſt deſcenduë. Comme les rays du Soleil, s'eſtendent iuſqu'en terre, & toutesfois ils ne bougent du lieu d'où ils ſont enuoyez. Pareillement ceſte ame grande & ſaincte, qui a eſté expreſſément enuoyee ça-bas, pour nous faire cognoiſtre de plus pres les choſes diuines, elle conuerſe bien auec nous, mais elle demeure neantmoins attachee à ſon origine. Elle deſpend de là, elle regarde, & aſpire là. Ce pendant elle eſt parmy nous, comme la meilleure partie que nous ayons. Qu'eſt-elle donc? C'eſt vne ame qui ne reluit que de ſon propre bien. Car quelle follie plus grande pourroit-on voir, que de loüer vn homme de ce qui n'eſt pas ſien? quelle faute d'entendement plus grande, que d'auoir en admiration les biens qu'on te peut oſter pour les bailler à vn autre? Les frains dorez ne font point vn cheual meilleur. Le lion reluit d'vne autre façon, quand on le manie doucement auec ſa criniere luiſante comme l'or, & quand on le cõtrainct à force de le faſcher, de ſouffrir l'ornement qu'on luy met deſſus: & d'vne autre façon quand il eſt encor heriſſé & ſauuage auec ſon naturel tout entier: Car ceſtuicy, qui eſt furieux & ſauuage, & tel que nature l'a fait naiſtre, qui eſt agreable auec ceſte horreur, comme de ſa propre beauté, & qui ne peut eſtre regardé ſans crainte, eſt encor plus eſtimé, que ceſt autre qui eſt couuert de clinquãt, & qui a perdu le cœur. Pas-vn ne ſe doit priſer que de ce qui eſt ſien. Nous eſtimons vne vigne ſi elle a les ſarmens chargez de raiſins, ſi elle fait courber en terre de leur peſanteur l'eſchalat qui la ſouſtient. Qui ſeroit celuy, qui ne

Cõparaiſons pour mõſtrer que Dieu habite és choſes rares.

Notamment en l'homme vertueux.

Duquel l'ame recherche touſiours ſon origine.

Il ne faut eſtimer en l'hõme rien que l'ame & la raiſon, laquelle ſeule conſtituë l'homme.

la vouluſt preferer à vne vigne qui euſt les grappes & les feüilles d'or? La propre vertu d'vne vigne c'eſt la fertilité. Il faut par meſme raiſon loüer en l'homme ce qui eſt ſien. Il a vn grand nombre de valets bien veſtus à ſon ſeruice. Il a vne belle maiſon, il ſeme beaucoup de terres, il a force deniers en banque: rien de tout cela n'eſt dedans luy, il n'eſt qu'à l'entour de luy. Il faut priſer & loüer ce qui ne luy peut eſtre oſté, ny donné. Veux-tu ſçauoir ce qui appartient proprement à l'homme? L'ame, & la raiſon parfaite dans l'ame. Car l'homme eſt vn animal raiſonnable. Son bien arriue à ſa plus grande perfection, s'il peut paruenir à ce point, pour lequel il eſt nay. Mais qu'eſt-ce que la raiſon deſire voir en luy? vne choſe tres-facile, de viure ſelon ſa nature: Mais la commune follie des hommes, la rend difficile. Nous nous pouſſons les vns les autres aux vices. Mais comment pourroit-on ramener à vne meilleure vie, ceux que pas-vn ne retient, & que le peuple pouſſe & incite?

Non point les ornemens externes.

Pour leſquels il n'eſt pas né.

EPISTRE XLII.

Qu'il ne faut point facilement croire que quelqu'vn ſoit homme de bien: Il en y a pluſieurs à qui la volonté & le courage ne defaut point pour eſtre meſchants, mais ſeulement la puiſſance & les moyens.

CEſtui-cy t'a deſia fait à croire qu'il eſt homme de bien. Et toutesfois il n'eſt pas poſſible qu'en ſi peu de temps on le puiſſe deuenir, ny qu'il ſe puiſſe cognoiſtre. Veux-tu ſçauoir qui ſont ceux en ce temps, que i'eſtime gens de bien? ceux qui ſont de ce ſecond rang. Car ceſt autre ne peut naiſtre par fortune dans cinq cens ans, qu'vne fois, comme le Phenix. Or il ne ſe faut eſmerueiller, que dans vn ſi long eſpace de temps quelque choſe grande ne ſe puiſſe engendrer. La fortune en produit ſouuent de moyennes, & en aſſez grand nombre. Mais elle fait priſer dauantage les excellentes par leur rareté. Quant à ceſtui-cy, il eſt encor fort eſloigné de la profeſſion qu'il fait. Et s'il ſçauoit que c'eſt qu'eſtre homme de bien il ne croiroit point qu'il le fuſt encor, & peut-eſtre perdroit-il l'eſperance de le pouuoir eſtre iamais. Oüy: mais il tient les meſchans en fort mauuaiſe opinion. Les meſchans ſont bien cela auſſi, & la plus grande peine de la meſchanceté, c'eſt qu'elle deſplaiſt à ſoy-meſme & aux ſiens. Mais il a auſſi en grande haine ceux qui abuſent de la puiſſance & de l'authorité qu'ils ont en peu de temps acquiſe. Il en feroit de meſme, s'il auoit vn pareil pouuoir. Les vices de pluſieurs demeurent cachez parce qu'ils ſont foibles, leſquels ne deuiendroient pas moins audacieux, ſi leurs forces leur ſembloient aſſez grandes, que ceux qu'vne grande fortune & proſperité a fait deſcouurir. Ils n'ont que faute d'inſtrumens, & de moyens de faire ſentir leur mauuaiſtié. C'eſt ainſi que ſans aucun danger on manie vn ſerpent venimeux, quand il eſt roide de froid. Il n'a pas lors perdu ſon venin, il n'eſt qu'engourdy. La cruauté, l'ambition, & la folle deſpenſe de pluſieurs, n'a faute que de fortune, pour n'auſer entreprendre autant que les plus meſchans. Tu cognoiſtrois que leurs deſirs ſont pareils, ſi tu leur donnois la puiſſance qu'ils voudroient auoir. Tu te peux bien ſouuenir quand tu m'aſſeurois auoir toute puiſſance ſur vn certain homme, que ie te dis, que c'eſtoit vn eſprit volage & leger, & que tu ne le tenois point par le pied, tu n'en tenois

Deux ſortes d'hommes de bien ſelon la doctrine des Stoïques.

La rareté des choſes les fait priſer.

Combien il eſt difficile d'eſtre hõme de bien.

La meſchanceté ſe deſplaiſt à ſoy-meſme.

Pluſieurs auſſi ne ſont meſchans, pource qu'ils n'ont pas moyen de l'eſtre.

Teſmoignage de l'incertitude de noſtre iugement & de l'incõſtance humaine.

tenois que la plume. Mentis-ie? tu le tenois par la plume, laquelle il te laiſſa, & s'enfuit. Tu ſçais quels jeux apres il te fit voir, & combien de choſes il entreprit, qu'il luy fuſſent en fin tombees ſur la teſte. Il ne preuoyoit pas que par le peril d'autruy, il baſtiſſoit ſon malheur; il ne conſideroit point la peſanteur de la charge qu'il pourſuiuoit, encor qu'elle ne fuſt point inutile. Nous deuons donc prendre garde qu'en tout ce que nous pourſuiuons auec tant d'affection & de peine, il n'y a profit aucun, ou qu'il y a plus d'incommodité. Quelques choſes ſont du tout inutiles, & quelques autres ne meritent point qu'on les pourſuiue. Mais nous ne perçons pas ſi auant pour les bien cognoiſtre, il ſemble qu'on nous donne pour rien, ce qui couſte bien cher. On peut cognoiſtre noſtre beſtiſe en cecy, que nous penſons que ce bien ſeul ſoit proprement achepté, pour lequel nous auons deſbourſé de l'argent: Et toutesfois il nous ſemble, qu'vne choſe nous eſt donnee, pour laquelle nous nous ſommes donnez nous meſmes en pris: pour des choſes que nous ne voudrions point achepter, s'il nous en falloit bailler noſtre maiſon, ou quelque plaiſant & fertile domaine: ce ſont celles qu'auec vn extréme ſoucy, auec beaucoup de dangers, auec la perte de noſtre honneur, de noſtre liberté, & du temps, nous voulons acquerir. Tellement qu'il n'y a rien dont pas-vn tienne moins de compte, que de ſoy-meſme. Faiſons au moins en tous nos conſeils, & en tous nos affaires, ce que nous auons accouſtumé de faire, quand nous entrons en la boutique d'vn marchand, ſçachons pour quel pris il nous veut laiſſer ce que nous demandons. C'eſt quelquefois vn grand pris, que de ne rien payer. Ie te pourray monſtrer pluſieurs choſes, leſquelles apres les auoir acquiſes, apres les auoir receües, nous ont rauy la liberté. Nous ſerions encor à nous, ſi elles n'eſtoient pas à nous. Penſe donc ſouuent en toy-meſme à cecy, quand il ſera queſtion non ſeulement de faire ton profit, mais de fuir ton dommage: Cela doit quelque iour perir, c'eſt vn bien eſtranger. Tu viuras auſſi bien à ton aiſe par cy apres ſans cela, comme tu as veſcu iuſqu'icy. Si tu l'as eu longuement, tu le perds apres que tu t'en es ſaoulé. Si ce n'a pas eſté longuement, tu le perds auant que tu l'ayes accouſtumé. Oüy, mais tu auras moins d'argent: tu auras auſſi moins de peine & de faſcherie. Tu auras moins de faueur & de credit, tu en auras auſſi moins d'enuieux. Regarde ſoigneuſement ces choſes qui nous paſſionnent, & nous rendent furieux, & que nous pleurons tant apres les auoir perduës. Tu cognoiſtras que la perte n'en eſt point faſcheuſe, que c'eſt la ſeule opinion de la perte. Pas-vn ne ſent ceſte perte, il ne l'a qu'en l'opinion. Celuy qui a la poſſeſſion & la ioüiſſance de ſoy, n'a rien perdu. Mais qui eſt celuy à qui ce bien aduienne, de pouuoir ioüir de ſoy?

Entãt que l'õ pourſuit ſouuent des choſes eſquelles y a plus d'incõmodité que de profit.

L'apprehenſion de la perte nous afflige plus que la perte meſme.

EPISTRE XLIII.

On s'enquiert des actions des grands. Vne bonne conſcience ne craint point le bruit & la renommee du peuple.

TV demandes comme i'ay peu ſçauoir cela, qui eſt celuy qui me peut auoir dit que tu ayes penſé ce que tu n'auois iamais deſcouuert à pas-vn. C'eſt vn qui ſçait force choſes: le bruit commun. Quoy? (diras-tu) ſuis-ie ſi

Quel profit on doit recueillir de la commune renommee.

grand, que ie puiſſe faire leuer vn bruit parmy le peuple? Il ne faut point que tu te meſures eu eſgard à ce lieu cy, regarde ſeulement à celuy où tu demeures. Tout ce qui ſurpaſſe les choſes voiſines à luy, eſt grand au lieu où il les ſurpaſſe. Car la grandeur n'a point en ſoy de meſure certaine: C'eſt la compa. raiſon qui la haulſe, ou qui la baiſſe. Vn vaiſſeau qui ſera grand ſur vne riuiere, ſera petit ſur la mer. Vn gouuernail qui ſera grand à vn nauire, ſera petit à vn autre. Tu es grand maintenant en ta prouince, encor bien que tu te meſpriſes toy-meſme. On s'enquiert là, de tout ce que tu fais, comme tu te traites, & comme tu dors & on le ſçait icy. C'eſt pourquoy tu dois ſoigneuſement prẽdre garde à ta façon de viure. Tu te pourras eſtimer bien-heureux, quand tu viuras au veu & ſceu de tout le mõde, & quand les parois de ta maiſon te couuriront, & ne te cacheront point: leſquelles nous penſons le plus ſouuent eſtre baſties, non point tant pour viure en aſſeurance, que pour pouuoir pecher à couuert. Ie te diray choſe qui te fera cognoiſtre quelles ſont nos mœurs. A grande peine trouueras-tu aucun qui vueille viure laiſſant la porte de ſa maiſon ouuerte. C'eſt noſtre conſcience, & non point noſtre ſuperbe, qui nous fait tenir des portiers. Nous viuons de telle façon que nous penſons eſtre ſurpris auſſi-toſt que nous ſommes veus. Mais que ſert-il de ſe cacher, & de fuir les yeux & les aureilles des hommes? Vne bonne conſcience eſt bien aiſe que tout le monde la voye. Mais la mauuaiſe, dans vn deſert meſmes, vit touſiours en trouble & en defiance. Si ce que tu fais eſt honneſte, vn chacun le doit ſçauoir: s'il eſt vilain, que ſert-il que pas-vn ne le ſçache, puis que tu le ſçais? O que tu es miſerable, ſi tu n'as honte d'vn tel teſmoin.

La grandeur humaine n'a point de bornes, &

Mauuaiſe cõſcience aime les cachettes, au contraire.

La bõne s'expoſe en veuë à tout le mõde,

EPISTRE XLIIII.

De l'origine de la vraye nobleſſe, & qu'elle s'acquiert par la vertu & par la Philoſophie.

TV te fais derechef fort petit, & de bas lieu en parlant à moy. Tu dis que la nature t'a premierement faict grand tort, & la fortune apres, combien qu'il ſoit en ton pouuoir te tirer hors de la troupe du vulgaire & t'eſleuer en la plus haute felicité, que les hommes puiſſent auoir. S'il y a quelque autre choſe de bon en la Philoſophie, c'eſt cela, qu'elle ne regarde point de quelle race on eſt extraict. Si l'on veut auoir eſgard à la premiere origine, les hommes ſont tous deſcendus des Dieux. Tu es gentil-homme Romain, ton bel eſprit t'a conduit à ce degré d'honneur. Et toutesfois les quatorze rangs deſtinez au theatre pour les cheualiers, ſont clos à pluſieurs. Le ſenat ne reçoit point tout le monde. Les armees meſmes choiſiſſent auec vn grand rebut, ceux qu'elles reçoiuent, pour ſouffrir les trauaux, & les dangers de la guerre. La bonté de l'ame s'eſtend ſur tous: nous ſommes tous nobles pour ce poinct. La Philoſophie ne reiette & ne choiſit pas-vn. Elle reluit ſur tous. Socrates n'eſtoit point deſcendu de race de ſenateurs. Cleanthes puiſoit de l'eau, & ſe loüoit pour arrouſer vn meſchant jardin. Plato n'eſtoit pas noble quand la Pphiloſophie le receut, ce fut elle qui l'annoblit. Pourquoy pers-tu l'eſperance de te pouuoir rendre pareil à eux? Ces hommes là ſont

A tort ſe plaint on de nature & de fortune.

Chacun a de quoy ſe contenter en ſa condition.

La vraye nobleſſe c'eſt la Philoſophie.

ſont tes ayeulx, ſi tu te monſtres digne d'eux. Et tu te pourras monſtrer tel, ſi tu te perſuades incontinent, que pas-vn ne te peut ſurmonter de nobleſſe. Tous les hommes ont pareil nombre d'ayeulx, que nous en auons eu deuant nous. Il n'y a pas-vn duquel la naiſſance ne ſoit hors la memoire des hommes. Plato ſouſtient qu'il n'y a Roy, qui ne tire ſon origine d'vn eſclaue, & les eſclaues des Roys. Vne longue diuerſité de races a meſlé tout cela, & la fortune a renuerſé tout deſſus deſſous. Qui ſera doncques noble? Celuy qui de ſa nature eſt bien diſpoſé à la vertu, il ne faut regarder que cela. Autrement ſi tu me renuoyes à l'ancienneté, il n'y aura pas-vn, qui ne deſcende d'vne race, deuant laquelle rien ne fut. Depuis la naiſſance du monde iuſqu'au temps où nous ſommes, vne entreſuite diuerſe nous a conduits, tantoſt par des races nobles: & tantoſt par des roturiers. Les images enfumees, qui rempliſſent l'entree & la baſſe court d'vne maiſon, ne rendent point les hommes nobles. Nous ne pouuons nous attribuer la gloire de ceux qui ont veſcu par le paſſé, & ce qui a eſté deuant nous, n'eſt pas noſtre. C'eſt l'ame qui nous rend nobles, c'eſt l'ame, qui peut nonobſtant la condition de ſa naiſſance, s'eſleuer contre la fortune. Pren le cas que tu ne ſois point gentil-homme Romain, & que tu ſois affranchy: tu peux gagner encor ceſt aduantage, que tu ſeras ſeul libre entre ceux qui ſont noblement nais. Comment cela? diras-tu. Si tu fais difference des choſes bonnes d'auec les mauuaiſes, non point par l'opinion du peuple. Il ne faut conſiderer d'où c'eſt qu'elles viennent, mais où c'eſt qu'elles vont. S'il y a rien qui puiſſe rendre la vie des hommes heureuſe, il ſe peut à bon droit appeller bien, car il ne peut eſtre corrompu ny conuerty en mal. Qu'eſt-ce donc en quoy l'on faut? C'eſt qu'vn chacun deſire vne vie heureuſe, & n'a que les inſtrumens au lieu d'elle, & que quand il la ſuit, c'eſt lors qu'il s'en recule. Car iaçoit que la perfection de la vie heureuſe ſoit vne ferme tranquillité & aſſeurance qui ne s'eſbranle iamais, toutesfois ils ne cherchent qu'occaſions de ſoucis, & de rompement de teſte, & ne portent point ſeulement leur charge par le chemin d'vne vie tres-dangereuſe, mais ils la trainent auec peine. C'eſt pourquoy ils s'eſloignent dauantage de la fin de ce qu'ils deſirent, & que tant plus ils prennent de peine, d'autant plus ils s'empeſchent: Ils reculent en arriere. Il en aduient ainſi à ceux qui cheminent viſte dans vn labyrinthe, car la viſteſſe meſme les enfonce, & les embroüille dauantage.

Non la race, mais l'ame annoblit, &

Tel roturier peut meſme eſtre ſeul libre entre les nobles.

Erreur commune en la recherche de la vie heureuſe.

EPISTRE XLV.

Il n'eſt pas beſoin de beaucoup de liures, mais des bons, & qu'en nos eſtudes nous ne deuons pas rechercher les choſes ſubtiles, ains ſeulement les vtiles & profitables.

TV te plains qu'il y a grande faute de liures au lieu où tu es. Il ne ſert de rien, que tu en ayes beaucoup, pourueu que tu en ayes de bõs. La lecture d'vn autheur certain eſt profitable, la diuerſité ne donne que plaiſir. Celuy

La pluralité de liures donne du plaiſir, mais peu de profit.

qui veut arriuer au lieu où il va, ne doit point tenir diuers chemins, il n'en doit ſuiure qu'vn ſeul: autrement ce n'eſt point cheminer, c'eſt pluſtoſt s'eſgarer & ſe forуoyer. I'aymerois mieux, dis-tu, qu'on me donnaſt des liures, que du conſeil. De ma part ie ſuis tout preſt de t'enuoyer tous ceux que i'ay, & de foüiller toute mon eſtude. Ie me tranſporterois moy-meſmes deuers toy ſi ie pouuois, & ſi ie n'eſperois que tu fuſſes bien toſt à la fin de ta charge, i'euſſe entrepris ce voyage nonobſtant ma vieilleſſe: ſans que les dangers de Charybde & Scylla, & les fables qu'on raconte de ceſte mer, euſſent peu m'en deſtourner. Ie n'euſſe entrepris ſeulement d'y aller dans vn vaiſſeau, ie l'euſſe pluſtoſt paſſé à nage, pour auoir ce bien de t'embraſſer, & y eſtant preſent, cognoiſtre & iuger combien le courage t'eſtoit creu. Au reſte encor que tu deſires que ie t'enuoye mes liures, ie ne m'eſtime point pour cela plus eloquent, que ie ne m'eſtimerois beau, ſi tu me demandois mon pourtraict. Ie ſçay que c'eſt plus d'amitié, que tu me portes, que de iugement. Et ſi tu le fais par iugement, c'eſt l'amitié qui te trompe ainſi. Mais tous tels qu'ils ſont, ie te prie les lire comme ſi i'eſtois encor apres à chercher la verité: ou ne la ſçachant point, la cherchant opiniaſtrement. Car ie ne me ſuis aſſeruy à pas vn, ie ne porte le nom d'aucune ſecte, ie donne beaucoup de creance au iugement des ſçauans hommes, mais i'eſtime quelque peu le mien. Car ils ne nous ont point ſeulement laiſſé des choſes ja inuentees, ils nous en ont laiſſé encor à rechercher: Et peut-eſtre euſſent-ils trouué les plus neceſſaires, s'ils ne ſe fuſſent amuſez aux inutiles. Quelques paroles pleines de cauillation, & de tromperie, & les diſputes fines & ruſees, qui exercent en vain vn eſprit ſubtil, leur a faict perdre beaucoup de temps. Nous entrelaſſons des difficultez, nous attachons à vn mot vne ſignification double, & apres nous y donnons vne ſolution: Comme ſi nous n'auions que trop de loiſir de viure, & comme ſi nous ſçauions deſia comme il faut bien mourir. Il faut pluſtoſt employer toutes les forces de noſtre ame, pour apprendre que les choſes ne nous trompent, & non point les paroles. Pourquoy me veux-tu faire diſtinction de la ſimilitude des mots, pour laquelle aucun n'a iamais eſté trompé qu'en diſputant? Ce ſont les choſes qui nous trompent, apprens à les diſtinguer. Car nous prenons ſouuent le mal pour le bien. Nous ſouhaittons maintenant au contraire de ce, que nous ſouhaittions tantoſt, nos deſirs ſont contraires à nos deſirs, & nos conſeils à nos conſeils. O combien la flaterie reſſemble à l'amitié! Non ſeulement elle la reſſemble, mais qui pis eſt, elle la ſurmonte, & luy met le pied deuant. Nous la receuons auec les aureilles ouuertes & fauorables, elle deſcend au profond des entrailles, elle nous plaiſt parce qu'elle nous bleſſe. Enſeigne moy par quel moyen ie pourray cognoiſtre ceſte reſſemblance. Mon ennemy eſt venu deuers moy ſous le ſemblát d'vn gratieux amy. Les vices s'eſcoulent dans nous, ſouz le nom des vertus. La temerité ſe cache ſouz le tiltre de hardieſſe. La pareſſe eſt appellee modeſtie. L'homme ſage eſt appellé coüard. Il y a grand danger que nous ſoyons trompez en ces choſes, mets-y quelque marque qui me les face cognoiſtre. Au demeurant celuy à qui l'on demande s'il a des cornes, n'eſt pas ſi fol d'aller taſter ſon front, ny encor ſi ſot, & ſi deſpourueu d'entendement, qu'il

Nous deuons ſur tout deſirer à nos amis de les voir croiſtre en eſprit.

Il ne ſe faut point tant attacher au iugement des hõmes, qu'on n'apporte le ſien en la lecture des liures, &

S'attacher à la ſubſtance des choſes, nõ point aux mots.

Deſquels la reſſemblance eſt malaiſee à cogneiſtre.

qu'il ne ſçache bien, qu'il n'en a point. Et toutesfois auec vne ſubtile ſuitte d'argumens tu luy perſuaderas cela. Ces choſes nous trompent ſans nous faire mal comme les goubelets, & les balotes d'vn bateleur, où nous prenons toutesfois plaiſir d'eſtre trompez. Fay que ie puiſſe comprendre comment cela ſe faict, parce que i'en ay perdu l'vſage. Ie dis le meſmes de ces cauillations: car de quel autre nom peux-ie appeller telles ſophiſtiqueries? Elles ne portent aucun dommage à celuy qui les ignore, ny aucun profit à celuy qui les ſçait. Si tu veux donc diſſoudre l'ambiguité des paroles, appren nous cecy, que celuy que le peuple appelle heureux, ſur qui tant de richeſſes ſe ſont aſſemblees, ne l'eſt point. Mais c'eſt celuy qui a tout ſon bien dans ſon ame, qui a le courage grand, & haut eſleué, & qui foule aux pieds ce que les autres admirent, qui ne peut voir aucun, auec qui il vouluſt eſtre changé, qui eſtime & priſe vn homme de la ſeule partie qu'il eſt homme, qui n'a point d'autre precepteur que la nature; qui ſe conforme à ſes loix, & vit comme elle le commãde: à qui nulle puiſſance ne pourroit faire perdre ſes biens, qui fait ſon profit du mal comme du bien: qui eſt certain, & reſolu en ſes iugemens, qui ne s'eſbranle, ne s'esfraye de rien: qui peut bien s'eſmouuoir de quelque violence, mais non pas ſe troubler, lequel, la fortune jettant de toute ſa puiſſance contre luy les traits les plus dommageables & pernicieux qu'elle a, peut ſeulement poindre, & non pas bleſſer, & encor cela peu ſouuent. Car tous ſes autres traits, deſquels les hommes ſont combatus, ſautellent çà & là comme vne greſle menuë, laquelle tombant ſur les toits, craquette ſans faire mal à ceux qui ſont dans les maiſons, & ſe fond auſſi-toſt. Mais pourquoy m'amuſes tu ſi longuement en ceſte ſorte d'argument, que tu appelles toy-meſmes *pſeu-domenon*, c'eſt à dire menteur: duquel on compoſe tant de liures? Mais voicy toute ma vie qui me paiſt de menterie: repren-la, & ſi tu es ſi ſubtil, ramene la au poinct de la verité. Elle penſe que la plus grande partie des choſes ſuperfluës dont elle ſe peut paſſer, luy ſoyent neceſſaires: Et celle encor qui n'eſt pas ſuperfluë, n'a point la puiſſance de rendre vn homme heureux & bien fortuné. Car s'il y a quelque choſe qui ſoit neceſſaire, elle ne merite point pour cela d'eſtre incontinent appellee bien. Mais nous raualons trop le nom du bien, ſi nous le donnons au pain, aux gateaux, & aux autres choſes ſans leſquelles on ne peut viure. Ce qui eſt bien, eſt pareillement neceſſaire: mais ce qui eſt neceſſaire, n'eſt point pour cela bien. Car il y a beaucoup de choſes neceſſaires, qui ſont de fort petite valeur. Il n'y a pas-vn qui cognoiſſe ſi peu la dignité du bien, qui le vouluſt rabaiſſer aux choſes qui nous font beſoin pour viure du iour au l'endemain. Quoy donc? ne voudrois-tu pas employer pluſtoſt la peine, pour faire entendre à tout le monde, qu'on deſpend vne grande partie du temps à chercher des choſes ſuperfluës, & que pluſieurs ont paſſé toute leur vie, ſeulement à chercher les inſtrumens de leur vie? Remarque les tous l'vn apres l'autre, & apres conſidere les tous enſemble: Il n'y en a point vn ſeul, de qui la vie ne penſe au l'endemain. Quel mal y a-il en cela? diras-tu: Infiny. Car ils ne viuent point cependant, ils penſent comme ils deuront viure, ils remettent tout à l'aduenir. Encor que nous y prinſions garde de bien pres, la vie nous lairroit derriere. Mais pendant que nous vſons d'at-

Subtilitez ſophiſtiques à quoy reſſemblent.

Quel eſt l'hõme vrayemẽt heureux, contre l'opinion commune.

Que c'eſt qu'il faut proprement appeller bien.

Vanité des hommes qui remettent au l'endemain les affaires.

tentes, & de remiſes, elle court & paſſe comme ſur choſe qui n'eſt pas ſienne, & periſſant tous les iours, elle finit au dernier. Mais afin que la preſente n'excede la longueur d'vne lettre, qui ne doit du tout emplir la main gauche de celuy qui la lit, ie remettray ceſte diſpute à vn autre iour, contre les Dialecticiens, qui me ſemblent trop ſubtils, & ne ſe ſoucier ſeulement que de former ainſi leurs argumens, non cecy, mais cela.

EPISTRE XLVI.

Il loue vn liure compoſé par Lucilius qu'il luy auoit enuoyé.

Il y a du plaiſir à lire de bons liures, & quelle matiere il conuient choiſir pour en faire de tels.

I'Ay receu ton liure que tu m'auois promis, lequel i'ay ouuert pour le lire apres à mon loiſir, ne faiſant eſtat ſeulement que de le gouſter. Mais il m'a tellement pleu, qu'il m'a mené plus loing. Tu peux cognoiſtre par là ſi le langage en eſtoit beau. Il m'a ſemblé fort court: encor qu'il ne fuſt de mon temps, ny du tien, & que du premier rencõtre il ſemblaſt eſtre de Tite-Liue ou d'Epicurus. Au reſte il me retint & me rauit auec vne ſi grande douceur, que ſans pouuoir attendre dauantage, ie l'acheuay entierement de lire. Le Soleil me conuioit, la faim me preſſoit, & les nuees me menaçoyent: toutesfois ie l'auallay tout. Il ne m'a pas ſeulement donné du plaiſir, il m'a infiniement reſioüy. Mais quel eſprit auoit-il? quel courage? Ie dirois encor, quelle ardeur impetueuſe, s'il ſe fuſt arreſté, s'il ſe fuſt quelque peu apres rehauſſé? Ce n'eſtoit point impetuoſité, c'eſtoit vn ordre & vne teneur bien reglee, c'eſtoit vne compoſition d'vn homme conſtant & ſainct. Toutesfois la douceur & la bonne grace y eſtoit entremeſlee à ſon temps. Tu es du tout grand, & droict. Ie deſire que tu t'entretiennes en ceſte façon, & que tu chemines ainſi. Ie cognois que la matiere y a beaucoup aydé. C'eſt pourquoy il en faut choiſir qui ſoit fertile qui ſoit digne de l'eſprit, & qui le puiſſe eſueiller. Ie t'eſcriray encor plus particulierement de ton liure, apres que ie l'auray repaſſé par mes mains, car ie n'en pourrois faire maintenant vn iugement aſſeuré: ce n'eſt que comme ſi ie l'auois oüy, & non pas comme ſi ie l'auois leu. Permets que ie le puiſſe bien eſplucher. Il ne faut point que tu craignes. Tu n'oras que la verité. O que tu es bien-heureux de n'auoir rien, pourquoy aucun te vouluſt mentir de ſi loin, ſi ce n'eſt que quand l'occaſion de mentir nous eſt oſtee, nous vouluſſions mentir par vne mauuaiſe couſtume.

Selle loüable des auteurs.

EPISTRE XLVII.

Il reprend la ſuperbe & la cruauté de quelques-vns enuers leurs eſclaues & ſeruiteurs, & loue Lucilius de ce qu'il vit familiairement auec les ſiens.

Vn maiſtre notamment ſage & docte doit eſtre affable & gracieux à ſes ſeruiteurs, de quelque condition qu'ils ſoyent.

I'Ay pris grand plaiſir d'entendre par ceux que tu enuoyes deuers nous, combien tu vis familiairement auec tes eſclaues. Cela eſt digne de ta ſageſſe, cela eſt bien ſeãt à ton ſçauoir. Quoy ſont-ce des eſclaues? ce ſont hommes. Sont-ce des ſeruiteurs? ils ſont pluſtoſt nos compagnons. Sont-ce des eſclaues? ils ſont pluſtoſt nos bien-humbles amis. Sont-ce des eſclaues. Ce ſont pluſtoſt nos compagnons du ſeruage, ſi tu veux penſer que la fortune a meſme

meſme pouuoir ſur nous, qu'elle a eu ſur eux. C'eſt pourquoy ie me mocque de ceux qui prennent à des-honneur de manger auec leur ſeruiteur. Pourquoy cela? Si ce n'eſtoit que par vne trop ſuperbe couſtume il faut qu'vne grande troupe de ſeruiteurs demeurent debout à l'entour de leur maiſtre, cependant qu'il ſoupe. Il mange plus que ſon eſtomach n'en peut porter, il charge d'vne grande auidité ſon ventre trop enflé, qui ne luy ſert deſia plus de ventre, pour jetter dehors la viande auec plus de peine, qu'il n'auoit eu à la fourrer dedans. Cependant ces miſerables eſclaues n'oſeroyent auoir remué les leures, non point ſeulement pour dire vn mot. On faict taire à coups de baſtons tous ceux qui font bruit, ſi la toux, l'eſternuement, le ſanglot par fortune leur eſchappe, cela meſme n'eſt point exempt de coups de fouëts. S'ils rompent le ſilence d'vne ſeule parole, ils en ſont rigoureuſement chaſtiez, ils paſſent la nuict entiere tout debout ſans manger, ſans parler, d'où il aduient que ceux à qui il eſt defendu de parler deuant leur maiſtre, parlent mal de leur maiſtre. Au contraire ceux, qui parloyent non ſeulement deuant leur maiſtre, mais auec eux, & auſquels on n'auoit poinct couſu la bouche, eſtoyent preſts à toutes heures d'eſtendre le col pour leur ſauuer la vie, & de receuoir ſur leur teſte, le peril, qui menaçoit celle de leur maiſtre: Ils parloyent au milieu des banquets, & ſe taiſoyent ſur la gehenne. Dauantage on dit vn prouerbe qui n'eſt pas moins arrogant: qu'il y a autant d'ennemis qu'il y a deſclaues. Nous ne les auons pas pour ennemis, nous les faiſons tels. Ie ne parle point cependant de beaucoup d'autres cruautez & traictemens inhumains, ny de ce que nous ne nous ſeruons point d'eux comme d'hommes, mais pluſtoſt comme de beſtes, & que quand nous ſommes aſſis pour ſoupper, l'vn torche les crachats, l'autre amaſſe ſous les tables les reliques de ceux qui ſe ſont enyurez, l'vn tranche le gibier cherement achepté, & d'vne main bien apprinſe, qu'il fait courir ſur les poictrines & les cuiſſes, ſans faillir iamais ſon coup les met habilement en pieces: Miſerable qui ne vit qu'à ce ſeul meſtier, & à decouper la vollaille, ſi celuy qui t'enſeigne à cela pour ſa volupté, n'eſtoit encor plus miſerable que celuy qui l'apprend par neceſſité. Vn autre qui luy ſert d'eſchanſon, richement veſtu d'accouſtrement de femme, combat contre ſon aage. Et ſur le point que ſa ieuneſſe paſſe, on la retarde le plus qu'on peut. Incontinent apres on l'habille en ſoldat, & luy ayant arraché le poil, l'ayant pinſeté & pelé du tout il eſt cõtraint de veiller toute la nuit, laquelle il deſpart à l'yurognerie, & à la paillardiſe de ſon maiſtre: luy ſeruant d'eſtalon dans ſa chambre, & de page à la table. Ceſt autre miſerable, qui a la charge de contreroller ceux qu'on a conuiez, demeure pareillement debout toute la nuit, & attend pour remarquer qui ſeront ceux qui auront mieux flaté ſon maiſtre, qui auront mangé ou parlé plus diſſoluement, pour les rappeller encor au l'endemain. Tu peux encor y adiouſter les deſpenſiers, qui ont vne ſubtile cognoiſſance du gouſt de leur maiſtre, qui ſçauent quelle viande il trouue meilleure, & celle qui luy eſt plus agreable à voir, quels mets nouueaux luy pourroyent aguiſer l'appetit, s'il ſe trouue degouſté, & qu'eſt-ce qui luy pourroit eſueiller l'eſtomach pour en eſtre deſia trop ſaoul, ou qu'il auroit enuie de manger ce iourlà. C'eſt auec ceux-là, qu'il ſe deſdaigne de manger, il penſeroit diminuer quelque choſe de ſa maieſté, s'il faiſoit aſſoir à la table vn de ſes ſeruiteurs.

Miſerable condition des ſeruiteurs dõt les maiſtres ſont diſſolus, ſuperbes, inſolents, ignorants, &

Fidelité de ceux qu'on traitte benignement.

Inuectiue cõtinuee contre les maiſtres glorieux & infames.

Mais plaiſe aux dieux de les mieux conſeiller, puis que des eſclaues ils en font leurs maiſtres. I'ay veu demeurer tout debout deuant la porte de Calliſtus, celuy qui auoit eſté auparauant ſon maiſtre, celuy diſ-ie qui luy auoit fait mettre l'eſcriteau deſſus luy, & qui l'auoit expoſé en vente parmy ſes autres eſclaues, dont il faiſoit rebut, eſtre chaſſé dehors, pour en laiſſer entrer d'autres. Ceſt eſclaue qu'on auoit ietté dans le premier troupeau, ſur lequel le crieur public commence d'eſſayer ſa voix, luy rendit bien la pareille, il ſe moqua bien de luy à ſon tour, & ne l'eſtima pas digne d'eſtre receu ſeulement dans ſa maiſon. Le maiſtre vendit Calliſtus: mais combien plus de choſes a vendu Calliſtus à ſon maiſtre? Si tu y veux bien penſer, ne verras-tu pas que celuy que tu appelles ton eſclaue, prend ſon origine d'vne meſme ſemence que toy, iouit du meſme ciel, reſpire le meſme air, vit, & meurt de meſme façon que toy? Tu le peux auſſi bien voir quelque iour libre, comme il te peut voir eſclaue. Durant les malheurs qui aduindrent au temps de Marius, combien vit-on de citoyens nais de grand & honorable lieu, qui penſoyent par le moyen & l'honneur des armes eſtre faits ſenateurs tomber en vne miſerable fortune? Elle en fit l'vn berger, & l'autre gardien d'vne pauure loge. Va donc à ceſte heure, & meſpriſe vn homme reduit à la meſme fortune, en laquelle tu peux, en le meſpriſant, tomber toy meſmes. Ie ne me veux pas ietter ſur vn grand diſcours, & diſputer comme on ſe doit ſeruir d'vn eſclaue, enuers leſquels nous ſommes trop exceſſiuement ſuperbes, cruels, & outrageux. Toutesfois voicy en ſomme la fin de ce que ie veux enſeigner: vis de la meſme ſorte auec ton inferieur, que tu voudrois que ton ſuperieur veſquit auec toy. Toutes les heures que tu penſeras, combien tu as de pouuoir ſur ton ſerf, ſouuienne toy auſſi que ton ſeigneur a pareil pouuoir ſur toy. Mais, diras-tu, ie n'ay point de maiſtre. Tu es encor d'aſſez bon aage, peut-eſtre en auras tu quelque iour. Ne ſçais-tu pas en quel temps Hecuba commença d'eſtre en ſeruage, en quel Crœſus, en quel la mere de Darius, en quel Platon, & en quel Diogenes? vis gracieuſemẽt auec ton ſeruiteur. Reçois-le doucement à parler auec toy, à te conſeiller, & à manger auec toy. Sur ce point icy toute la bande de ces hommes delicats criera contre moy, qu'il n'y a rien plus laſche, rien plus vilain que cela. Mais ie prendray tous ces galans ſur le faict, ie les trouueray baiſans les mains des eſclaues d'autruy. Ne voyez vous pas encor cecy, comme les anciens ont voulu deſcharger les maiſtres de toute enuie, & les eſclaues de tous outrages? Ils nommoyent les maiſtres, peres de famille, & (ce qui dure encore entre les ioueurs de farces) les eſclaues, ils les appelloyent familiers. Ils inſtituerent auſſi vn iour de feſte, auquel non ſeulement ils mangeoient auec les eſclaues, mais qui plus eſt, ils leur permettoient d'exercer tous actes honorables, ordonner & iuger dans la maiſon, eſtimans qu'elle fuſt comme vne petite republique. Et quoy? feray-ie aſſeoir à ma table tous les ſeruiteurs? Nenny, non plus que toutes autres perſonnes libres. Tu te trompes ſi tu penſes que i'en vueille reietter quelques-vns pour la condition du ſeruice moins honneſte qu'ils font, comme ce muletier, ou comme ce bouuier. Ie ne les iugeray point par les charges, & ſeruices qu'ils font, mais par les mœurs. Chacun ſe donne la façon de ſes mœurs, & la fortune la ſorte du ſeruice. Permets que les vns mangent auec toy, par ce qu'ils en ſont dignes

Exemple contraire de Claude Cæſar, qui de ſon valet fit ſon maiſtre.

La viciſſitude des choſes humaines deuroit retenir les maiſtres en modeſtie.

Exemples à ce propos.
De Hecuba.
De Crœſus.
De la mere de Darius.
De Platon.
De Diogenes.

Obiection des maiſtres inſolens, refutee.

Autre obiection reſpondue.

gnes: & afin que les autres le deuiennent. Car s'il y a rien de ſeruile, que la conuerſation ſale & orde luy ait apporté, le manger auec les perſonnes honneſtes le fera perdre. Il n'eſt pas beſoin, Lucilius, que tu cherches les amis ſeulement dans le ſenat, ou dans le palais. Si tu y prends bien garde, tu en pourras trouuer dans ta maiſon. Souuent vne belle matiere choume à faute d'ouurier. Il te le faut eſſayer, il le faut experimenter. Tout ainſi que celuy ſeroit homme de peu d'entendement, ſi voulant achepter vn cheual, ſans le viſiter autrement, il ne regardoit que la ſelle, & la bride: Pareillement celuy ſeroit bien-fol, qui voudroit eſtimer vn homme par la robbe, ou par la condition de ſa vie, qui nous enueloppe comme vn veſtement. Eſt-il eſclaue? mais peut-eſtre a-il l'ame libre. Eſt-il eſclaue? Cela nuit à luy ſeul, & ne porte dommage à pas-vn. Monſtre m'en vn qui ne le ſoit. L'vn eſt eſclaue de ſa paillardiſe, l'autre de ſon auarice, l'vn de ſon ambition, & tous le ſont de la crainte. Ie t'en nommeray vn qui fut jadis conſul, qui eſt à ceſte heure ſeruiteur d'vne vieille ridee. Ie te monſtreray des ieunes gentils-hommes de fort noble maiſon, qui ſont eſclaues de bateleurs & de ioueurs de farces. Il n'eſt point ſeruitude plus vilaine que la volontaire. Pourquoy il n'y a point de raiſon, que ces galans deſdaigneux t'empeſchent de te rendre pluſtoſt gracieux, & familier à l'endroit de tes ſeruiteurs, que ſuperieur, plein de ſuperbe: fay qu'ils t'ayment & honorent, & non pas qu'ils te craignent. Quelqu'vn me dira maintenant que i'appelle les eſclaues à la liberté, & que ie veux jetter les maiſtres hors de leur authorité, quand ie dis qu'il vaut mieux qu'ils aiment leur maiſtre, que de le craindre. Eſt-ce donc ainſi qu'ils le doiuent tant ſeulement honorer, comme feroyent des vaſſaux ou ceux qui viẽnent ſaluër, & donner le bon iour aux grands? Mais celuy qui diroit cela, auroit oublié que ce qui ſuffit enuers Dieu, lequel ſe contente d'eſtre aimé & reueré, ſeroit trop peu enuers les maiſtres. L'amour ne ſe peut meſler auec la crainte. I'eſtime donc que tu fais tres-bien, ſi tu ne veux pas eſtre craint de tes eſclaues, & ſi tu aimes mieux les chaſtier de parole. On peut corriger beaucoup de fautes par remonſtrances. Tout ce qui nous offenſe ne nous bleſſe point. Mais les trop grandes delices contraignent de venir furieux, & s'il y a choſe qui ne reſponde à ſouhait, cela met en cholere. Nous prenons vn cœur auſſi grand que les Roys. Car oubliants la grandeur de leur puiſſance, & la foibleſſe d'autruy, les Roys ſe mettent en vne ardante cholere, ils deuiennent cruels, comme ſi on les auoit offencez, combien que la grandeur de leur fortune les rende aſſeurez contre toutes iniures: ils ſçauent bien qu'ils ne ſont pas iniuriez, mais en ſe plaignant ils ne cherchent qu'occaſion de nuire. Ils faignent d'auoir receu iniure, pour en pouuoir faire. Ie ne te veux pas retenir plus longuement. Car tu n'as pas beſoin d'exhortation. Les bonnes mœurs ont entr'autres choſes cela, qu'elles plaiſent, & durent fermes. Au contraire le vice eſt inconſtant, il change ſouuent, non pas en mieux, mais en quelqu'autre choſe.

La plus ſordide ſeruitude, c'eſt la volontaire.

Obiection auec ſa reſponſe.

Trop de delices rendent l'homme furieux.

Les bonnes mœurs durẽt fermes, mais le vice eſt inconſtant.

EPISTRE XLVIII.

De la loy d'amitié, & que le bien & le mal doit eſtre communiqué entre les amis. Il ſe mocque apres des ſophiſteries & des arguments cornus que quelques Philoſophes faiſoient au lieu d'enſeigner la vertu & la ſageſſe. Ceſte Epiſtre auoit eſté departie en deux parts, & Marc Ant. Muret les a remiſes en vne.

La regle d'amitié eſt qu'vn amy viue pour l'autre, & nõ pour ſoy ſeul.

IE feray cy apres reſponſe à la lettre que tu m'as eſcripte en chemin, laquelle eſt auſſi longue, que le chemin meſme qu'elle a faict. Ce pendant ie me veux retirer en ſecret, pour bien penſer à ce que ie te dois conſeiller. Car ſi toy-meſme, qui demandes conſeil, as longuement ſongé ſi tu le deuois demander, combien dauantage faut-il que i'y penſe, veu qu'on demeure beaucoup plus à ſoudre vne queſtion, qu'à la propoſer? Meſmement quand ce qui t'eſt proffitable, ne l'eſt pas à moy. Ie parleray encor comme fait Epicure. C'eſt que ie croy, que ce qui t'eſt proffitable, l'eſt auſſi à moy: ou ie ne ſuis point amy, ſi tout ce qui te touche, & t'appartient, ne me touche auſſi. L'amitié engendre entre nous vne communauté & ſocieté de toutes choſes. Pas-vn de nous ne doit ſentir ſeul vne bõne fortune, ou vne aduerſité. Nous viuons en commun. Aucun ne peut heureuſement viure, qui ne penſe qu'à ſoy, & qui veut tout conuertir à ſon proffit particulier. Il faut que tu viues pour le bien d'autruy, ſi tu veux viure pour le tien. Il eſt beſoin d'entretenir ſoigneuſement & ſainctement ceſte ſocieté, qui nous meſle tous auec toutes perſonnes, & nous monſtre qu'il y a vn droit cõmun à tout le genre humain. Elle ſert grandement auſſi à l'entretenement de ceſte plus interieure liaiſon d'amitié. Car celuy qui aura beaucoup de choſes communes auec tous les autres hommes, les aura toutes auec ſes amis. I'aymerois mieux, Lucilius, que ces gens qui ſont tant les ſubtils, m'enſeignaſſent pluſtoſt ce que ie dois faire pour vn amy, & ce que ie dois faire pour vn autre homme, que non point en combien de ſortes eſt appellé vn amy, & comme pluſieurs ſignificatiõs conuiennent à l'homme. Il eſt certain que la ſageſſe & la follie vont par des chemins tout diuers: auquel veux-tu que ie me rende? Lequel veux-tu que ie ſuiue? vn homme tient lieu d'amy à ceſtui-cy, & ceſt amy ne tiẽt pas lieu d'homme à ceſtui-là. L'vn veut faire vn amy, & l'autre veut faire pour celuy qu'il a deſia faict. Tu ne fais que deſtourner le ſens aux paroles, & entrecouper les ſyllabes. Voire comme ſi ne faiſant point de tels ſubtils & cauteleux interrogatoires, ſi ne baſtiſſant vn menſonge, qui par vne fauſſe concluſion naiſtra d'vne maxime veritable, ie ne pourrois diſcerner ce que ie dois ſuiure, d'auec ce que ie dois fuyr. I'ay hõte de cela, & qu'en choſe ſi graue, & en noſtre vieilleſſe nous ne faiſons que nous moquer. Le rat eſt vne ſyllabe, le rat mange le formage, la ſyllabe donc mange le formage. Pren le cas maintenant que ie ne ſçache point ſouldre cela, quel danger en dois-ie craindre, quelle perte m'en doit-il aduenir? Sans doute ie dois craindre que ie ne puiſſe quelquefois prendre des ſyllabes dans la fouriſſiere, ou ſi ie n'y pren garde, que mon liure ne mange le formage. Si par fortune ceſt argument que voicy n'eſtoit encor plus aigu. Le rat eſt vne ſyllabe, la ſyllabe ne mange point de formage le rat donc ne mange point de formage. O ſottiſes dignes d'enfans? Eſt-

Difference entre la ſophiſterie & la philoſophie.

Vanité des ſophiſtes deſcouuerte.

Et condãnee.

ce pour

ce pour apprendre cela, que nous auons refroigné les ſourcis? Eſt-ce en apprenant cela que noſtre barbe eſt venuë ſi longue? Eſt-ce la ſcience pour laquelle enſeigner nous deuenons triſtes, & paſles? Veux-tu ſçauoir ce que la Philoſophie promet aux hommes? Conſeil. La pauureté deſſeche ceſtui-cy; ceſt autre eſt tourmenté ou de ſes propres richeſſes, ou de celles d'autruy. L'vn a en horreur la mauuaiſe fortune; l'autre veut eſchaper à ſa trop grande proſperité: Les hommes traictent cruellement ceſtui-cy, & les Dieux ceſtui-là. Pourquoy me viens-tu donc entretenir de ces ſornettes? Il n'eſt plus temps de ſe moquer. On t'a appellé au ſecours des perſonnes miſerables. Tu as promis de ſecourir ceux qui ont fait naufrage, ceux qui ſont priſonniers & malades, qui ſont neceſſiteux, & qui ſont en danger d'auoir bien toſt la teſte tranchee. Où te vas-tu eſcarter ſi loing? que fais-tu? Celuy auec lequel tu te ioües ainſi, tremble de peur. Va ſoulager toy qui as plus d'eloquence, les peines de ceux qui ſont ſur le poinct de mourir. Tout le monde te tend les mains. Ceux qui ſe ſont perdus en leur façon de viure, & ceux qui ſont en danger de s'y perdre, s'addreſſent à toy pour auoir quelque ſecours, ils n'ont eſperance qu'en toy, ils ne penſent eſtre aidez que de toy. Ils te prient de les tirer de ceſte tempeſte, & ſe trouuans eſgarez & foruoyez, de leur monſtrer la claire lumiere de la verité. Dy leur qu'eſt-ce que nature a faict qui nous ſoit neceſſaire, & ce dequoy nous pouuons nous paſſer, combien ſes loix ſont faciles, combien la vie eſt agreable & vuide de trauail d'eſprit, à ceux qui les ſuiuent, combien elle eſt ennuyeuſe à ceux qui ont donné plus de creance à leur opinion, qu'à la nature. Mais qu'eſt-ce qui peut retrancher les cupiditez de ces gens, qu'eſt-ce qui les peut temperer? Pleuſt à Dieu que nous fuſſions quittes, que ces diſputes ne proffitaſſent point! Elles nuiſent. Ie te feray ouuertement cognoiſtre quand tu voudras, qu'vn eſprit autrement bien nay, qui s'eſt adonné à ces argumens ſubtils, ne faict que ſe perdre & s'affoiblir. I'ay honte de dire quelles armes ils mettent en main, & quels moyens de ſe deffendre ils donnent à ceux qui doiuent combattre contre la fortune. C'eſt par ce chemin de nature, qu'on peut paruenir au bien ſouuerain, & par ceſt autre de la Philoſophie, on n'y trouue que des exceptions trompeuſes, obſcures, & vilaines, qui ſeroient indignes meſmes d'vn chiquaneur, qui eſt touſiours aſſis aux ſalles des plaidoyez. Car quelle autre choſe faictes-vous, quand vous trompez à voſtre eſcient celuy que vous interrogez, que luy vouloir faire croire, qu'il eſt vaincu & qu'il a perdu ſa cauſe? Mais tout ainſi que le Preteur le reſtitueroit, pareillement la Philoſophie reſtituera ces autres en leur entier. Pourquoy vous departez vous de ces belles promeſſes, & pourquoy apres vous eſtre vantez auec tant de paroles enflées que vous feriez que la lueur d'vne eſpee n'eſblouïroit auſſi peu ma veuë, que celle de l'or, & que ie mettrois ſous les pieds auec vne grãde conſtance toutes ces choſes que le monde deſire, & celles qu'il craint, deſcendez vous aux premieres lettres des grammairiens? que dites vous? Eſt-ce le chemin par lequel on va au ciel? Car c'eſt ce que la Philoſophie me promet. De me rendre pareil à Dieu. C'eſt ce à quoy on m'a appellé, c'eſt pourquoy ie ſuis venu, tiens moy promeſſe. Retire toy donc le plus que tu pourras, Lucilius, de ces ſubtiles diſtinctions & argumens trompeurs des Philoſophes, la bonté ne cherche que les choſes ouuertes & ſimples, & en-

Vtilité de la Philoſophie, contre les niaiſeries des ſophiſtes.

Les diſputes pour les maux, ſont nuiſibles.

La Philoſophie remet en leur entier ceux que la ſophiſterie a deſuoyez.

Et promet de rendre l'homme ſemblable à Dieu.

cor bien qu'il nous reſtaſt beaucoup de temps, ſi le faudroit-il meſnager ſagement, afin qu'il peuſt ſuffire aux choſes neceſſaires. Mais quelle follie eſt-ce maintenant, en vne ſi grande cherté de temps, vouloir apprendre des choſes inutiles, & qui ne ſeruent de rien?

EPISTRE XLIX.

Il parle de la viſteſſe du temps. Se mocque des Poëtes & des Dialecticiens, & qu'il faut employer l'eſtude aux choſes qui peuuent apprendre noſtre ame à la vertu.

Diuerſes occaſions reſueillent en nous la ſouuenance de nos amis.

ENcore que celuy ſoit bien nonchallant & oublieux, qui ne ſe reſſouuient de ſon amy, ſi ce n'eſt lors que quelque endroit de païs le remet en memoire, ſi eſt-ce que les lieux que nous auons autrefois hantez familiairement, eſueillent ſouuent l'amitié qui demeuroit enſeuelie dans noſtre ame: ils ne remettent pas dans nous vne ſouuenance du tout eſteinte, mais ils reſueillent celle qui dormoit. Ainſi que la triſteſſe de celuy qui fait deüil, encor qu'elle ſoit addoucie par le temps, ſe renouuelle, s'il void le ſeruiteur domeſtique, ou la robe, ou la maiſon du treſpaſſé. Tu ne ſçaurois croire combien la campagne de Rome, & ſur tout la ville de Naples, lors que ie vis tes Pompeiens, me firent tout auſſi toſt reſſouuenir de toy. Tu ſembles eſtre deuant mes yeux, & principalement il me ſemble que ie pars d'auec toy, & que ie te voids, retenant les larmes, & que ne pouuant reſiſter à tes affections, elles ſortent dehors maugré toy. Il me ſemble qu'il n'y a preſque rien que ie viens de te perdre. Car qu'eſt-ce dequoy on ne peut dire qu'il n'y a preſque rien, s'il t'en reſſouuient? Il n'y a preſque rien que i'eſtois aſſis ieune garçon à l'eſchole de Sotion le Philoſophe. Il n'y a preſque rien que ie commençay à plaider les cauſes au bareau, il n'y a preſque rien que ie perdis la volonté de plaider. Il n'y a preſque rien, que i'en perdis le pouuoir. La viſteſſe du temps eſt infinie, elle eſt toutesfois mieux cogneuë de ceux qui iettent les yeux ſur le paſſé. Car elle trompe ceux qui ne ſongent qu'au preſent, tant le paſſage de la fuite precipitee du temps eſt ſoudain. Veux-tu ſçauoir la cauſe de cela? Tout le temps, qui eſt paſſé, eſt tombé en meſme lieu: on le void tout ioint enſemble. Il eſt tous couché l'vn ſur l'autre. Et de là tout tombe en vne grande profondeur. Autrement auſſi les interualles ne peuuent pas eſtre longs, en vne choſe qui eſt toute courte. Ce n'eſt qu'vn poinct que nous viuons, & encor moindre, qu'vn poinct. Mais tout petit qu'il eſt, Nature l'a departy, comme ſi c'eſtoit quelque plus long eſpace. Elle en a faict le temps de l'enfance. Vn autre de la puerilité, l'autre de l'adoleſcence, vn autre qui eſt ſur la cheute de l'adoleſcence à la vieilleſſe, & le dernier la vieilleſſe meſme. O combien de degrez a elle mis en vne eſpace ſi petite! Il n'y a gueres que ie te ſuiuis ſur ton partement, & toutesfois ce gueres-là, eſt vne bonne partie de noſtre vie, la briefueté de laquelle nous pouuons penſer deuoit vn iour aduenir. Par le paſſé le temps ne me ſembloit point couler ſi viſtement, mais maintenant ſa fuite me ſemble eſtre incroyable: ou par ce que ie ſens, que ie m'approche de la derniere ligne, ou parce que i'ay commencé de m'apperceuoir, & de compter ma perte, & mon dommage. Mais ce qui me faſche plus, c'eſt qu'il y a quelques-vns, qui de ce peu de temps qu'ils

Ce qu'il preuue par luy-meſme.

Le temps s'eſcoule d'vne viſteſſe infinie, & la vie humaine ne dure qu'vn moment, encore eſt-il diuiſé en diuers ages.

ont;

ont,(lequel ne pourroit ſeulement ſuffire aux affaires neceſſaires pour ſi bien meſnagé qu'il fuſt) en deſpendent la plus grande partie en choſes inutiles. Ciceron diſoit que quand on luy redoubleroit le temps de ſa vie, il ne pourroit ſeulement lire les poëtes Lyriques, ou les liures des dialecticiens. Ils ſont miſerables en leurs folies. Car les poëtes font profeſſion expreſſe de folaſtrer: & les autres ont vne ſotte opinion qu'ils peuuent porter quelque profit. Ie ne veux pas nier qu'on ne puiſſe ietter les yeux deſſus, mais ietter les yeux ſeulement,& les ſalüer de l'entree de la porte, afin que nous ne ſoyons pas trompez, & que nous penſions plus certainement iuger, s'il y a aucun bien ſecret & caché dedans. Pourquoy te romps-tu la teſte, & te trauailles-tu apres ceſte queſtion, laquelle tu pourrois plus ſubtilement meſpriſer, que diſſoudre? Celuy ſeroit bien aſſeuré, il auroit bien du loiſir, qui amaſſeroit ſes plus menuës hardes ſur le poinct qu'il faudroit s'en aller. Quand l'ennemy nous eſt à dos, & qu'on a commandé au ſoldat de deſloger, la neceſſité fait ruer par terre tout ce qu'on auoit amaſſé durant le repos d'vne paix. Ie n'ay point maintenant le loiſir d'eſplucher ces paroles à double ſens, ny d'eſſayer ſur elles la ſubtilité de mon eſprit.

En vaines ſpeculations.

Leſquelles il vaudroit mieux negliger que diſſoudre.

Voys quel peuple s'aſſemble, & combien de genſ-darmes
Dedans ceſte cité vont aiguiſant les armes.

Il faut que i'oye ſans eſtonnement aucun, le bruit de ceſt appareil de guerre. Tout le monde pourroit iuſtement penſer que i'euſſe perdu le ſens, ſi lors que les perſonnes vieilles & les femmes porteront des gros quartiers de pierres pour remparer les murailles, ſi lors que la ieuneſſe toute armee entre les portes de la ville, n'attendoit, ou ne demandoit que le ſigne de faire vne ſaillie, ſi lors que l'ennemy ayant gaigné les portes, ietteroit des dards dans la ville, & que la terre trembleroit par mines & creuſemens, ie demeurois aſſis en repos ſans faire autre choſe, que propoſer ces petites queſtions? Ce que tu n'as pas perdu, tu l'as encores, tu n'as point perdu les cornes, tu as doncques des cornes: & tels autres argumens ſemblables, dignes de ceſte folle ſubtilité. Certainement tu pourrois auec vne pareille raiſon m'eſtimer inſenſé, ſi i'employois le temps apres ces argumens. Ie ſuis deſia aſſiegé: Et quand bien ie le ſerois par vn eſtranger, il y auroit vne muraille entre luy & moy. Mais maintenant les dangers qui me menacent de mort, naiſſent dans moy-meſme. Ie n'ay point loiſir de m'amuſer apres ces follies. I'ay bien vn plus grand affaire entre mes mains. Que feray-ie? La mort me talonne, ma vie s'enfuit, appren-moy quelque choſe contre cela, apporte moy quelque enſeignement, pour ne fuir point la mort, & que la vie ne s'enfuye point de moy. Exhorte-moy cõtre les choſes difficiles, appren-moy d'eſtre patient contre ce qui eſt inеuitable, fay que ie croye que la brieueté du temps a eſté aſſez longue. Appren-moy que le bon-heur de la vie ne giſt point en vn long eſpace d'annees, mais en l'vſage: Comme il ſe peut faire, voire qu'il ſe fait ſouuent, que celuy qui a longuement veſcu, n'a gueres veſcu. Dis-moy quand ie voudray dormir, peut eſtre tu ne te reſueilleras iamais. Dy apres que ie ſeray reſueillé, peut eſtre que tu ne dormiras iamais plus. Dy quand ie ſortiray, peut eſtre que tu ne retourneras iamais. Dy moy quand ie reuiendray, peut eſtre que tu n'en ſortiras plus. Tu te trompes, ſi tu penſes que ce ſoit ſeulement à ceux qui ſont dans vn nauire, qu'il y ait

Comparaiſon qui monſtre la vanité des eſprits qui s'amuſent à des queſtions pleines d'vne vaine ſubtilité.

Quelles conſiderations nous doiuent retenir, & quels aduertiſſements retentir à nos oreilles.

peu de diſtance entre la vie & la mort. Ceſte diſtance eſt auſſi petite en tous lieux. La mort ne ſe monſtre pas de ſi pres en tous lieux. Mais elle eſt toutesfois auſſi pres de nous en tous lieux. Chaſſe ces tenebres loing de moy, & apres tu m'enſeigneras plus facilement, les preceptes auſquels ie ſuis preparé. Nature nous a faict naiſtre dociles, la raiſon qu'elle nous a donnee eſt imparfaicte, mais elle peut arriuer à la perfection. Diſpute moy de la iuſtice, de la pieté, de la ſobrieté, de l'vne & de l'autre pudicité, tant de celle qui s'abſtient du corps d'autruy, que de celle qui a le ſoin de conſeruer le ſien. Si tu ne me veux pas conduire, par des chemins eſcartez, i'arriueray plus facilement au lieu où ie veux paruenir. Par ce que (comme dit ce tragique) La verité ne demande qu'vne parole ſimple. C'eſt pourquoy il ne la faut point embroüiller. Car il n'y a rien plus indigne de ceux qui penſent aux choſes hautes, que ces tromperies pleines de trop grandes ſubtilitez.

Ces trompeuſes ſubtilitez ſont indignes de gẽs d'honneur.

EPISTRE L.

La faute que pluſieurs font de croire que les vices qui naiſſent de nous, proviennent des choſes, que les choſes encor tendres ſe corrigent facilement, & celles qui ſont enuieillies, le peuuent eſtre auec la peine & la diligence.

Il ne faut imputer nos vices ny aux lieux, ny aux temps, ains à nos propres perſonnes.

IE ne receus ta lettre que pluſieurs mois apres qu'elle fut eſcripte. C'eſt pourquoy il me ſembla que c'eſtoit peine perduë, de m'enquerir auec le porteur de ce que tu faiſois. Il euſt eu la memoire trop bonne s'il s'en fut ſouuenu. Et toutesfois i'eſpere que tu vis deſia d'vne telle façon, que ie ſçay au vray, comme tu vis en quelque lieu que tu ſois. Car quelle autre choſe pourrois-tu faire, que de toy-meſme te rendre tous les iours plus vertueux, & perdant les fauſſes opinions que tu as, taſcher de cognoiſtre, que les vices que tu penſes prouenir des choſes, ſont tes propres vices? Nous en attribuons quelques-vns aux lieux, & aux temps. Mais en quelque lieu que nous allions, ils nous ſuiuront par tout. Tu ſçais que Harpaſte, qui eſtoit la folle de ma femme, m'eſt demeuree en la maiſon comme vne charge hereditaire: quant à moy ie hay infiniement ces monſtres: ſi ie veux quelquefois paſſer le temps auec vn fol, il ne me le faut point aller chercher loing, ie me moque de moy-meſme. Ceſte folle perdit la veuë tout d'vn coup. Ie te compte vne choſe fort difficile à croire, qui eſt toutesfois veritable. Elle ne penſe point eſtre deuenuë aueugle, & prie inceſſamment ſon gouuerneur de la mener en quelqu'autre lieu, parce qu'elle trouue ceſte maiſon obſcure. Fais eſtat que nous ſommes tombez en vn aueuglement pareil que celuy que nous rions en elle. Pas-vn ne peut cognoiſtre qu'il ſoit auare, qu'il ſoit ambitieux, & toutesfois les aueugles demandent vne guide. Mais nous qui ne voulons point de guide, nous foruoyons, & diſons: Ie ne ſuis point ambitieux, mais on ne peut autrement viure dans Rome. Ie ne ſuis point grand deſpenſier, mais on eſt contraint deſpendre beaucoup dans la ville. Ce n'eſt point mon imperfection d'eſtre cholere, ſi ie n'ay point encor arreſté la façon de viure que ie dois tenir, la ieuneſſe en eſt cauſe. Pourquoy nous trompons-nous ainſi? Noſtre mal ne vient point de dehors, il eſt

Leſquels nous ne pouuons deſcouurir nõ plus que la folle d'Seneque ſon aueuglement.

Le moyen de corriger vne peruerſité enuieillie, c'eſt

eſt dedans nous, il s'eſt plongé au fonds de nos propres entrailles. Il nous ſera malaiſé de guerir, puis que nous ne penſons point eſtre malades. Si nous ne commençons à vouloir guerir, quand ſera-ce que nous aurons chaſſé tant de maux, & tant de faſcheuſes maladies? Mais nous ne cherchons point encor de medecin qui auroit beaucoup moins de peine, s'il eſtoit appellé quand le vice ne commence qu'à naiſtre. Les eſprits encor ieunes & tendres ſuiuroient celuy qui leur apprendroit la vertu. Aucun ne trouue difficulté de reprendre ſa nature que celuy qui l'auoit abandonnee. Nous rougiſſons de honte d'apprendre comme nous pourrons auoir l'ame bonne. Certainement c'eſt choſe deshonneſte, de chercher vn precepteur pour cela. Il eſt hors de noſtre eſperance, qu'vn ſi grand bien nous puiſſe aduenir par quelque influence: Mais il faut prendre peine & à dire verité, vne peine qui n'eſt pas grande, (ſi comme i'ay dit) nous commençons pluſtoſt à preparer noſtre ame, & corriger ſa mauuaiſtié, auparauant qu'elle s'endurciſſe, combien que ie ne perds point l'eſperance de ce qui ſeroit endurcy. Il n'y a rien qu'vn trauail opiniaſtre, & vn ſoin aſſiduel & diligent ne ſurmonte. Tu feras reuenir les cheſnes tortuës à droit fil, la chaleur redreſſe les pieces de bois courbees. Et encor qu'elles ſoient autres de naiſſance, nous les mettons au point que nous voulons. Combien donc plus aiſement pourra l'ame, qui eſt facile à ſe plier & flechir, & qui eſt plus obeyſſante, que nul humeur qui ſoit, prendre la forme qu'on voudra? Car quelle autre choſe eſt l'ame, qu'vn vent ſubtil, qui ſe change en diuerſes façons? Or tu vois que le vent eſt d'autant plus ſimple & facile, dautant qu'il eſt plus ſubtil & delié que nulle autre matiere. Il ne faut point, Lucilius mon amy, que tu laiſſes à bien eſperer de nous, encor que le vice nous ait deſia ſaiſi, & que dés long temps il ait pris poſſeſſion deſſus nous. L'ame bonne ne vient iamais ſur aucun, deuant que la mauuaiſe. Nous ſommes deſia gaignez & ſubiets à cela, qu'il nous faut apprendre les vertus, & oublier les vices: Mais nous deuons auec plus de courage entreprendre d'amender noſtre vie, & voire d'autant plus, que la poſſeſſion qui nous eſt donnee de ce bien, eſt perpetuelle, la vertu ne s'oublie iamais. Car les vices qui luy ſont contraires, s'y logent comme en lieu eſtranger. Et c'eſt pourquoy on les peut chaſſer, & deraciner. Mais les choſes qui viennent en vn lieu, qui leur eſt propre & naturel, elles y prennent place pour iamais. La vertu nous eſt comme naturelle, les vices nous ſont ennemis & importuns aduerſaires. Or tout ainſi que les vertus que nous auons receuës dans noſtre ame, n'en peuuent plus ſortir, & que nous les pouuons facilement garder: Pareillement le premier eſſay d'aller deuers elles, & de les rechercher, eſt faſcheux & difficile, par ce que premierement c'eſt le propre d'vne ame foible & languiſſante, de craindre ce qu'elle n'a pas accouſtumé. C'eſt pourquoy il faut contraindre & forcer l'ame pour la faire commencer. Mais bien toſt apres la medecine ne ſemblera point amere, & nous la trouuerons agreable à meſure qu'elle nous guarira. On ne ſent le plaiſir des autres remedes, qu'apres la guariſon, mais la Philoſophie eſt agreable au temps meſme qu'elle guarit.

D'y remedier de bonne heure.

L'ame humaine reſſemble aux ieunes plantes qu'on plie comme l'on veut.

Les vertus ſont comme biens naturels & ſe peuuent garder, eſtans vne fois receuës.

EPISTRE LI.

Il faut fuir les lieux dans leſquels il y a danger que nos ames deuiennent effeminees & laſches, & qu'il eſt bon de s'addonner au trauail & à la peine pour ne tomber aux vices.

CHacun fait comme il peut (Lucilius mon amy) mais au lieu où tu es maintenant, tu as ce Montgibel, Mont le plus renommé qui ſoit en Sicile: lequel ie ne ſçay pourquoy Meſſalla ou Valgius, (car ie l'ay ainſi leu dans tous ces deux) ont appellé vnique, veu qu'il y a pluſieurs autres lieux, non ſeulement de ceux qui ſont hauts, où toutesfois cela aduient plus ſouuent, à cauſe que le feu monte touſiours contremont, mais encor de ceux qui ont la ſituation baſſe, qui iettent du feu. Quant à moy ie me contente le moins mal qu'il m'eſt poſſible, de la ville de Baia, de laquelle ie me retiray l'endemain apres que i'y fus arriué, dautant que c'eſt vn lieu qu'il faut fuir, encor qu'il ſoit enrichy de pluſieurs beaux dons de nature, par ce que la ſuperfluité, & la folle deſpenſe ſont venus loger là dedans. Et quoy? faut-il porter haine à pas-vn lieu que ce ſoit? rien moins que cela. Mais comme il y a quelque ſorte de robbe, qui eſt mieux ſeante à vn homme ſage, que ne ſeroit point vne autre, & comme il ne hait aucune eſpece de couleur, mais il penſe qu'il en y a quelqu'vne qui eſt plus propre à celuy qui fait profeſſion de la ſobrieté: Pareillement il y a des pays qu'vn homme ſage ou qui faict eſtat de ſuiure la ſageſſe, doit fuir, comme contraires aux bonnes mœurs. Et par ceſte raiſon quand il voudra ſe retirer en quelque lieu pour viure en repos d'eſprit, il ne choiſira iamais la ville de Canope: combien que Canope n'empeſche point qu'on n'y puiſſe viure ſobrement. Il ne choiſira pas auſſi la ville de Baia: Parce que ces lieux ont commencé d'eſtre vne vraye hoſtelerie de vices. C'eſt en ces lieux que la folle deſpenſe & la diſſolution ſe ſont donnees toute liberté. C'eſt là où elle eſt plus deſtachee, comme ſi vne plus grande licence eſtoit deuë à ce lieu. Nous deuons choiſir quelque lieu qui ſoit ſalutaire non ſeulement au corps, mais aux mœurs. Et tout ainſi que ie ne voudrois pas viure entre des bourreaux, auſſi ne voudrois-ie pas viure parmy des cabarets & des roſtiſſeries. Quel beſoin eſt-il de voir des yurongnes ſe promenans ſur les bords de la mer, des banquets qui ſe font dans les nauires, le bruit de la muſique, qui remplit les lacs, & telles autres choſes, par le moyen deſquelles la diſſolution, qui ne tient conte des loix, ne peche pas ſeulement, ains les met à la veüe de tout le monde? Nous deuons mettre peine de chaſſer le plus loin que nous pourrons, tout ce qui nous peut inciter aux vices. Il faut endurcir noſtre ame, & la retirer de tous allechemens des voluptez. Les ſeiours de l'hiuer attiedirent toute l'ardeur d'Hannibal: & la bonne chere qu'il fit en la terre de Labour, luy firent perdre ſes forces, & ce cœur que les neiges & les Alpes n'auoient peu abbaiſſer. Il vainquit par les armes, mais il fut vaincu par les vices. Il nous faut pareillement porter les armes, & faire la guerre d'vne façon que nous n'aurons iamais ny repos ny loiſir. Il faut premierement vaincre

Les lieux plaiſants & bien accommodés ſont dangereux: car ils nous retiennent tellement au monde, que nous en negligeons les exercices de vertu. Ce qu'il preuue tant par les lieux de Baia,

Et de Canope, villes deſbordees.

Comme par la perſonne d'Hannibal, qui ſe laiſſa vaincre aux vices.

cre les voluptez, leſquelles comme tu vois, ont peu rauir & attirer ces eſprits furieux & barbares. Si quelqu'vn ſe veut repreſenter combien eſt grande ceſte entrepriſe qu'il a faicte, il iugera qu'il luy faut quitter les mignardiſes & delicateſſes. Quel beſoin ay-ie de ces eſtangs & de ces eauës chaudes? Quel beſoin ay-ie de ces eſtuues, dans leſquelles nous enfermons vne vapeur ſeche, qui ne fait qu'extenuer, & tirer la ſubſtance des corps? Il vaut mieux que la ſueur en ſorte par quelque trauail. Si nous faiſions ce que fit Hannibal, ſi rompants le cours de noſtre fortune, & quittants l'entrepriſe de la guerre, nous ne penſions qu'à nourrir delicatement noſtre corps, il n'y a pas vn qui ne nous reprochaſt iuſtement l'oiſiueté, que nous ſuiurions hors de ſaiſon, & laquelle eſt tres-dangereuſe, non ſeulement à celuy qui a deſia vaincu, mais à celuy qui pourſuit ſa victoire. Cela nous eſt encor moins permis qu'à ceux qui marchent ſous les enſeignes de Carthage. Il y a plus de danger pour ceux qui tournent le dos, & plus encor de beſoigne pour ceux qui perſeuerent de vaincre. C'eſt la fortune, qui me faict la guerre. Ie ne veux pas obeïr à ſes commandemens. Ie ne veux pas me courber ſoubs ſon ioug: ains au contraire, (& ce qu'il faut faire auec plus de vertu) ie le veux ſecouër. Il ne faut pas laiſſer amollir noſtre courage, ſi ie quitte les armes à la volupté, il faut auſſi que ie les quitte à la douleur, au trauail, & à la pauureté. L'ambition, & la cholere voudront auoir pareille authorité deſſus moy. Ie ſeray deſchiré, ou pluſtoſt mis en pieces entre tant de cruelles paſſions. La liberté m'eſt propoſee, c'eſt le pris du jeu pour lequel il faut trauailler. Demandes-tu quelle eſt ceſte liberté? C'eſt de n'eſtre eſclaue ny ſubiect à choſe aucune, ny à neceſſité, ny aux accidens de ce monde, faire teſte à la fortune. Le iour qu'on me dira qu'elle a plus de pouuoir, elle ne pourra du tout rien. Sera il dit que ie la ſouffre, eſtant en ma main de pouuoir mourir? Celuy qui ſe plaiſt à ces belles penſees, doit choiſir quelque endroit ſainct, où il ne ſe face point de follies. Ces lieux trop plaiſants & recreatifs rendent les eſprits effeminez: & ſans doute le naturel des pays peut quelque choſe pour corrompre noſtre vigueur. Les cheuaux, deſquels la corne des pieds s'eſt endurcie en des lieux ſecs & pierreux, ne craignent de marcher par quelque chemin que ce ſoit. Mais ceux qui ſe ſont engraiſſez en quelques paſturages mareſcageux, ſe gaſtent & briſent aiſément la corne. Le ſoldat qui eſt nay en vn pays aſpre & rude, eſt plus robuſte. Au contraire celuy qui eſt nay dans les villes, & dans nos maiſons eſt plus laſche & peſant. Les mains qu'on a retirees de la charruë pour les employer aux armes, ne refuſent aucun trauail. Ce mignard parfumé perd le cœur au premier combat. La diſcipline des lieux où l'on vit plus auſterement, renforce le courage, & le rend plus apte aux grandes entrepriſes. Scipion fit plus honneſtement de paſſer ſon banniſſement à Linterno, qu'en la ville de Baia. Sa ruine ne ſe deuoit pas coucher ſi doucement. Ceux meſmes auſquels tous premiers la fortune & le mal-heur du peuple Romain, donna les richeſſes de la republique, ſçauoir eſt C. Marius, Cn. Pompeius & Ceſar, baſtirent bien quelques maiſons aux enuirons de Baia, mais ils les mirent au plus hurs ſommets des montagnes. Cela encor ſentoit plus ſon homme de guerre, à fin que de ces lieux haut eſleuez, ils peuſſent voir au long & au large les campagnes qui eſtoient au deſſous. Regarde bien

Il vaut mieux prendre plaiſir au trauail, & s'accouſtumer aux incommoditez de ceſte vie, car.

Elles apportēt beaucoup de biens & d'auantage à l'homme vertueux.

Diuerſes cōparaiſons ſur ce propos.

Exemples illuſtres.

De Scipion.

De Marius, Pompee & Ceſar.

qu'elles ſituations ils ont choiſies, & en quels lieux ils ont dreſſé des edifices: regarde quels ils ſont, tu iugeras que c'eſtoit pluſtoſt des forts, que maiſons des champs. Penſes-tu que Caton euſt peu demeurer dans Biſerte pour conter ſur le doigt les femmes adulteres, qui paſſoyent deuant luy ſe pourmenans ſur la mer, & pour voir tant de ſortes de gallions peints de diuerſes couleurs, & les roſes qui nagent ſur ce lac, ou pour ouyr les iniures que s'entrediſent ceux qui paſſoyent la nuit à chanter? N'euſt-il pas mieux aymé demeurer dans les tranchees, que d'auoir veillé vne ſeule nuict entre tels exercices? Qui eſt l'homme de cœur, qui n'aimaſt mieux qu'vne trompete luy rompiſt le ſommeil, qu'vn accord de muſique? Or c'eſt aſſez crié contre la ville de Baia, mais nous ne pourrions aſſez contre les vices. Auſquels ie te prie, Lucilius, faire la guerre inceſſamment & ſans fin. Car auſſi il ne ceſſent & ne finiſſent iamais. Iette au loin ce qui te ronge le cœur, & ſi tu ne t'en pouuois autrement tirer, il te faudroit auec cela arracher le cœur meſme. Sur tout chaſſe les voluptez dehors, porte leur autant de haine, que font les Ægyptiens à vne ſorte d'aſſaſſins qu'ils appellent *philetes*, c'eſt à dire baiſeurs. Ils nous accollent pour apres nous eſtrangler.

De Caton.

En ſomme les delices engẽdrent des vices, leſquels il faut ſoigneuſement contrequarrer.

EPISTRE LII.

Il y a trois ſortes d'hommes qui ſuiuent & s'approchent de la Philoſophie & de la ſageſſe. Qu'il faut imiter, non pas ceux qui s'eſtudient à bien & viſtement parler, mais ceux qui par leur bonne vie nous enſeignent à bien viure.

QV'eſt-cela, Lucilius, quand nous voulons aller en vne part, qu'nous traine en vne autre, & nous rechaſſe au lieu d'où nous voulons partir? Qu'eſt-ce qui combat contre noſtre fantaſie, & ne nous permet de rien vouloir de certain? Nous flottons entre diuers conſeils. Nous ne voulons rien librement, rien parfaitement, rien conſtamment pour tout temps. C'eſt, diras-tu vne vraye follie, à laquelle il n'y a rien de conſtant, ny rien qui luy puiſſe longuement plaire. Mais quand ſera-ce, & par quel moyen que nous pourrons nous deſfaire d'elle? Il n'y a pas-vn qui ait aſſez de force de luy-meſme, pour s'en retirer: Il eſt beſoin que quelqu'vn nous tende la main, & que quelqu'vn nous en tire. Epicurus dit qu'il en y a qui ſont paruenus à la cognoiſſance de la verité ſans ayde de pas-vn, & qu'eux-meſmes ſe ſont tracez le chemin. Il loue grandement ceux qui ont eu ceſte ardeur & ceſte force, & qui ſe ſont aduancez d'eux-meſmes. Il dit auſſi qu'il y en a d'autres qui ont beſoin du ſecours d'autruy, qui ne marcheront iamais ſi quelqu'vn ne va deuant, qui ſçauroient toutesfois bien ſuiure. Il dit que Metrodorus eſt vn de ceux-là. C'eſt vn eſprit excellent, qui ne doit toutesfois eſtre mis qu'au deuxieſme rang. Nous ne ſommes pas de ce premier coing, mais ce ſeroit vn grand auantage pour nous ſi nous pouuions eſtre du ſecond. Tu ne dois pas auſſi meſpriſer celuy qui ſe peut ſauuer par le bien-faict d'autruy. Car c'eſt encor beaucoup de ſe vouloir ſauuer. Outre cela, tu trouueras encore vne troiſieſme ſorte de gens, qui ne faut point auſſi reietter, ce ſont ceux qui peuuent eſtre forcez & contraints à la vertu, & qui ont beſoin nõ ſeulement d'vne guide, mais d'vne aide, ou à mieux dire d'vn qui les y contraigne. Ces gens-là

Il n'eſt pas en la puiſſance d'aucun homme, d'apperceuoir la ſource ny la cauſe des deſordres qui sõt en l'ame. Et la faut apprẽdre d'vn autre Philoſophe.

Trois ſortes d'hommes qui ſuyuẽt la philoſophie.
Les vns y parviennẽt d'eux meſmes.
D'autres ont beſoin d'vne guide.

Et d'autres encor d'vn aiguillon, ſelon que les eſprits ſont differẽts.

gens-là ſont d'vne troiſieſme liuree. Et ſi tu veux qu'on t'en baille vn exemple, Epicurus dit que Hermachus fut tel. C'eſt pourquoy il en ſçait plus de gré à l'vn, & admire dauantage l'autre. Car encor bien que ces deux ſoyent paruenus à vne meſme fin, toutesfois il y a plus de loüange, d'auoir ſceu faire vn meſme ouurage ſur vne matiere plus difficile. Pren le cas qu'on ait baſty deux edifices tous pareils, & auſſi hauts & magnifiques l'vn que l'autre, l'vn ſur vne place dure, où l'on a peu bien-toſt hauſſer le baſtiment, & l'autre ayant les fondemens dans vne terre molle & deſtrempee, où il falloit profondement cauer, & employer vne peine infinie, auant que trouuer la baume ferme. En l'vn tout ce qu'on a baſty ſe monſtre incontinent à l'œil: En l'autre la meilleure partie, & la plus difficile eſt cachee. Il y a pareillement des eſprits prompts & faciles à comprendre: Il y en a d'autres qu'il eſt force de dreſſer (comme on dit) à la main, & qu'il faut longuement tenir occupez à faire leurs propres fondemens. Et par ainſi ie diray, que ceſtui-cy eſt plus heureux, qui ne s'eſt donné aucune peine: & que l'autre qui a vaincu la mauuaiſtié de ſa nature, qui ne s'eſt pas conduit à la ſageſſe, mais s'y eſt trainé par force, a plus merité de ſoy. Il faut que tu ſaches qu'on nous a ietté ſur ceſte peine & ſur ce faſcheux trauail. Nous allons par vn chemin plein d'empeſchemens. Combatons donc, & appellons quelqu'vn à noſtre ſecours. Mais lequel ſera-ce, (diras-tu,) que i'appelleray? Ceſtui-cy, ou ceſtui-là. Quant à toy ie te cõſeille de retourner aux premiers, qui n'ont deſia rien plus à faire. Car non ſeulement ceux qui ſont auiourd'huy, mais encor ceux qui ont cy deuant eſté, nous peuuent ayder. Et entre ceux qui viuent, choiſiſſons, non pas ceux qui deuident force paroles d'vne grande viſteſſe, qui deſplient tout plein de lieux communs, qui aſſemblent force gens dans leurs maiſons: mais bien ceux deſquels la vie nous ſert d'enſeignement. Ceux qui apres auoir dit ce qu'il faut faire, le preuuent par effects, qui apprennent ce qu'il faut fuir, & ne ſont iamais ſurpris faiſans ce qu'ils ont defendu aux autres. Choiſi pour te ſeruir d'aide, celuy que tu auras en plus grãde admiratiõ, pluſtoſt apres l'auoir veu faire, qu'apres l'auoir ouy parler. Ie ne veux pas pour cela te defendre d'oüir ceux qui ont accouſtumé de receuoir le peuple en leurs maiſons: diſputer & diſcourir deuant eux, s'ils ſe preſentent à ceſte aſſemblee pour ſe rendre meilleurs eux-meſmes, & pour en faire les autres: & s'ils ne font point cela d'ambition. Car que pourroit-on voir plus vilain, qu'vne Philoſophie qui recherche la faueur & les acclamations du peuple? a-on iamais veu malade, qui loüe le medecin pendant qu'il le taille & l'inciſe? faites ſilence, eſcoutez, & preſentez-vous à la gueriſon, pourtant que vous me faciez d'acclamations de faueur, ie ne les oiray point, ſi vous ne ſanglotez quand ie toucheray à vos vices. Voulez-vous par là teſmoigner, que vous eſtes attentifs, & que vous eſtes rauis d'admiration pour la grãdeur des choſes que vous oyez? ie le trouue bon. Si c'eſt pour faire iugement, & donner voſtre voix à ce que vous eſtimez eſtre meilleur, pourquoy ne le permettrois-ie pas? Sous Pythagoras les diſciples demeuroyent cinq ans ſans parler, Penſes-tu dõc qu'il leur fuſt permis incontinent, & de parler & de loüer? Mais cõbien grãde eſt la folie de celuy, qui ſort plus ioyeux de ſõ eſcole, pour auoir ouy le bruit, & l'acclamatiõ de quelques ignorans? Pourquoy te reſiouys-tu d'eſtre loüé d'aucũ, que tu ne peux toy-meſme loüer? Fabianus diſ-

Quelle aide ou guide il faut choiſir en ceſte vie.

Ceux dont la maniere de viure ſert d'inſtruction, &

Qui ſçauent mieux faire que dire, & Qui ſont exẽpts d'ambition.

Il vaut mieux eſcouter, que par quelque vaine crierie deſcouurir ſõ ignorance.

puroit deuant le peuple, mais on l'eſcoutoit auec beaucoup de modeſtie. Il s'eſleuoit quelquefois vne grande acclamation de ceux qui le loüoyent, laquelle procedoit de la grandeur des beaux propos qu'il tenoit, & non point de la voix d'vne oraiſon, qui coulaſt doucement, & ſans rudeſſe. Il faut qu'il y ait quelque difference entre les acclamations d'vn theatre, & d'vne eſcole. Et à dire vray, quelque liberté de louër peut bien eſtre permiſe. Il y a touſiours des indices, & des ſignes de toutes choſes qui ſe deſcouurent, ſi on les remarque bien. Et peut-on encore par argumens de choſes fort petites, iuger des mœurs d'vne perſonne. La façon de cheminer, le remuëment de la main, & quelquesfois vne ſeule reſponſe, ou le doigt porté à la teſte, ou les œillades deſcouurent l'impudicité d'vne perſonne. On cognoiſt vn meſchant à ſon rire, & vn fol à ſon viſage, & à ſa contenance. Car ces choſes ſe monſtrent au dehors par quelques ſignes. Tu iugeras quel eſt vn chacun, ſi tu prens garde de quelle façon on le loüe. L'auditeur deçà & delà leue les mains contre le Philoſophe, comme s'il le menaçoit: & toute ceſte troupe de gens qui l'admirent, ſe tiennent ſur ſa teſte. Si tu le cognois bien, ce n'eſt pas eſtre loüé, cela eſt pluſtoſt eſtre hué. Il faut laiſſer ces voix & ces crieries pour les arts, qui n'ont autre but que de plaire au peuple. La Philoſophie doit eſtre adoree. On peut bien permettre quelquefois aux ieunes hommes, de ſuiure l'ardeur de leur eſprit. Mais ils ſuiuront ceſte impetuoſité, quand ils ne pourront plus ſe commander le ſilence. Ceſte façon de loüange ſert de quelque exhortation aux auditeurs, & d'aiguillon à la ieuneſſe. Mais il vaudroit mieux qu'ils ne s'eſmeuſſent que des choſes, & non point des paroles fardees. Autrement l'eloquence ne leur porteroit que dommage, ſi elle engendroit pluſtoſt le deſir d'elle meſme, que des choſes. Ie n'en parleray point dauantage pour le preſent. Cela requiert vn bien plus long diſcours, pour ſçauoir comme il faut traicter vne matiere deuant le peuple, quelle liberté on ſe doit permettre enuers luy, & quelle on luy doit donner enuers ſoy. Il ne faut point douter que la Philoſophie n'ait beaucoup perdu, puis qu'elle a eſté proſtituee en public pour de l'argent. Mais on la pourroit bien faire voir dans ſon plus ſecret magaſin, ſi elle trouuoit vn iour, non pas vn marchant boutiquier, mais quelque honneſte prelat.

Et faut que les cris de l'eſcole ſoyent plus modeſtes que du theatre.

L'homme ſe manifeſte ſelon qu'il prẽd les loüanges qu'on luy donne.

L'eloquence quand & à qui eſt nuiſible, &

Par qui la philoſophie doit eſtre traictee.

EPISTRE LIII.

Des dangers & incommoditez qu'il y a de ſe mettre ſur la mer, des maladies de l'ame, & de la gueriſon que la ſeule Philoſophie leur peut donner.

Es voyages l'on trouue des incommoditez & des commoditez ſelon la diſpoſitiõ des perſonnes.

QV'eſt-ce qu'on ne me pourra deſormais perſuader, puis qu'on m'a perſuadé de me mettre ſur mer? Ie fis deſtacher mon nauire en vn temps calme & ſans vents. Il eſt bien vray que l'air eſtoit couuert de nuees noires & obſcures, qui ſe fondent le plus ſouuent en pluyes ou en vents: Mais ie penſay deſrober viſtement ce peu de lieuës qu'il y a de ta ville de Naples à Pouzzoli, encor que le ciel fuſt douteux & à craindre. A ceſte cauſe pour faire ce chemin en peu de temps, ſans ſuiure les rades, ie tiray droit en haute mer vers Neſidia. Quand i'eus paſſé iuſques là, & qu'il n'y auoit pas plus de

de chemin à paſſer outre, que pour m'en retourner, premierement ceſte douceur de temps qui m'auoit trompé, ſe perdit. Ce n'eſtoit pas encor vne entiere tempeſte, toutesfois la mer commençoit à s'enfler, & les flots à s'eſleuer plus eſpais. Ie commençay alors de prier le patron qu'il me miſt à terre en quelque port. Mais il me dit que les riues de ceſte mer eſtoient faſcheuſes & de mauuais abord, & que durant vne tempeſte, il ne craignoit rien tant que la terre. I'eſtois encor ſi tourmẽté, que ie ne me ſouuenois d'aucun danger. Car vne enuie languiſſante de vomir qui me ſouſleuoit l'eſtomach ſans le pouuoir deſcharger, me trauailloit infiniement. Cela fut cauſe que ie m'opiniaſtray ſi fort contre le patron, que ie le contraignis vouluſt-il ou non, de prendre port. Aupres duquel eſtant arriué, ie n'attends pas qu'on face ce que Virgile commande, qu'on tournaſt vers terre la proüe du nauire, ou qu'on iettaſt l'ancre dans la mer: mais me ſouuenant de ce que i'auois accouſtumé de faire, ie me iettay dans l'eau, couuert d'vne mante velue, comme font ceux qui ſe lauent dans l'eau froide. Que penſes-tu que i'aye enduré quand i'ay voulu paſſer à trauers ces lieux aſpres & difficiles, quand ie cherchois quelque chemin, & que ie le faiſois moy-meſme? Ie cogneus bien que non ſans cauſe les mariniers craignent la terre. Il eſt incroyable ce que i'ay ſupporté, veu que ie ne pouuois me ſupporter moy-meſme. Appren de moy que la mer ne fut pas ſi courroucee à la naiſſance d'Vlyſſes, qu'il deuſt faire naufrage en tous lieux. Il vomiſſoit facilement. Quant à moy i'aime mieux demeurer vingt ans par chemin, que d'aller iamais plus par mer en aucun lieu. Auſſi-toſt que i'eus remis mon eſtomach, (tu ſçais bien qu'en perdant la mer on ne perd pas l'enuie de vomir) & que ie me fus oingt tout le corps pour me delaſſer, ie me mis à penſer en moy-meſmes, quel oubly de nos vices nous auoit ſurpris, non ſeulement des vices leſquels, d'autant qu'ils ſont plus grands, ſe tiennent plus cachez, mais auſſi des vices du corps, qui à toute heure nous font ſouuenir d'eux. Vne legere eſmotion peut bien tromper quelqu'vn: mais quand elle s'eſt augmentee, & qu'elle eſt venuë en fieure ardante, elle ſe fait confeſſer par force aux plus robuſtes & aux plus endurcis. Les pieds nous font mal, les ioinctures ſentent quelques petites poinctures, nous diſſimulons encores, & diſons que c'eſt vne entorſe, ou que nous nous ſommes trop efforcez en faiſant quelque exercice. Nous ſommes en peine comment nous appellerons vn mal, qui n'eſt point encor cogneu. Mais quand il a commencé de nous enfler les talons, il nous eſt force de confeſſer que c'eſt la goute. Il en aduient tout au contraire pour le regard des maladies qui ſaiſiſſent l'ame. Car d'autant plus que quelqu'vn eſt malade, tant moins il en a de ſentiment. Tu ne dois pas t'eſmerueiller, Lucilius, de cela, parce que celuy qui ne dort que d'vn ſommeil leger, & qui durant ſon repos fait quelques ſonges: aucunefois en dormant il ſonge qu'il dort. Mais vn peſant ſommeil chaſſe les ſonges, & enſeuelit l'ame ſi profondement, qu'il luy oſte le pouuoir d'vſer d'aucune de ſes intelligences. Pourquoy eſt-ce que pas-vn ne recognoiſt ſes vices? Parce qu'il eſt encor plongé dedans. Il faut eſtre reſueillé pour raconter ſes ſonges: & confeſſer ſes vices eſt vn ſigne de ſanté. Eſueillons-nous doncques, afin que nous puiſſions blaſmer & corriger nos erreurs. Ce ſera la ſeule Philoſophie qui nous eſueillera, elle ſeule chaſſera noſtre peſant

En euitant vn danger on en rencõtre ſouuent vn autre.

Les maladies du corps nous doiuent amener à la conſideration de celles de l'ame, & à rechercher les moyẽs de les guerir.

La Philoſophie ſeule fera ceſte gueriſon.

ſommeil. Addonne toy entierement à elle. Tu es digne d'elle, elle eſt digne de toy. Embraſſez vous l'vn l'autre. Refuſe courageuſement & ouuertement de te ioindre à toutes autres choſes. Tu ne peux pas philoſopher ſans prendre quelque peine. Si tu eſtois malade, tu abandonnerois tout le ſoin des affaires de ta maiſon, & de tes procés. Il n'y auroit amy ſi chery de toy, duquel tu vouluſſes aller plaider la cauſe. Tout le ſoin de ton eſprit, ſeroit de guerir bien-toſt. Et quoy? Pour cecy n'en feras tu pas autant? Quitte tout ce qui t'empeſche, & ne penſe qu'à rendre ton ame plus parfaicte. Aucun qui ſoit occupé apres ſes affaires, n'y peut paruenir, la Philoſophie vſe de puiſſance ſouueraine comme vn Roy. Elle depart le temps, & ne le reçoit de pas-vn: Elle ne veut pas eſtre ſeruie à temps perdu & deſrobé: Elle eſt ordinaire, elle eſt maiſtreſſe, elle eſt preſente, elle commande. Alexandre, auquel vne ville promettoit donner la moitié de leurs champs & de leurs autres biens. Ie ſuis venu, dit-il, en Aſie auecque reſolution de ne prendre point ce que vous me donneriez, mais au contraire, que vous n'auriez que ce que ie vous laiſſerois. La Philoſophie vſe de meſme authorité en toutes choſes: Ie ne veux pas, dit-elle, prendre le temps qui vous demeurera de reſte: au contraire vous n'aurez que celuy que ie vous donneray. Dreſſe toute ton ame vers elle, ſois touſiours aupres d'elle, rends luy tout l'honneur que tu pourras, fay qu'il y ait vne grande diſtance entre toy & le commun des autres hommes. Tu ſurpaſſeras tous les mortels, & les dieux te ſurpaſſeront de fort peu. Veux-tu ſçauoir quelle difference il y aura entr'eux & toy? Ils dureront plus longuement. Mais certainement c'eſt l'honneur d'vn bon maiſtre, d'auoir acheué ſon ouurage en peu de temps. L'homme ſage eſt auſſi content de l'eſpace de ſa vie, comme Dieu l'eſt de tout le temps de ſon eternité. Encor veux-ie dire que l'homme ſurpaſſe Dieu de quelque choſe. Dieu n'eſt ſage que par le bien-faict de ſa nature, & le ſage l'eſt par le ſien. C'eſt vne choſe eſmerueillable d'auoir la fragilité d'vn homme, & l'aſſeurance d'vn Dieu. La vertu de la Philoſophie eſt incroyable, pour repouſſer toutes les forces de fortune. Il n'y a aucune ſorte d'armes qui la puiſſe entamer: Elle eſt couuerte d'armeures eſpaiſſes & maſſiues: Elle laſſe quelques choſes qui la combatent, & comme ſi c'eſtoit des traicts fort legers, elle ouure le ſein, & les ſecouë à terre, & en repouſſe d'autres iuſques ſur celuy meſme qui les auoit iettez.

Elle vſe d'vne authorité ſouueraine en toutes choſes.

Elle ſepare ſes gens d'auec le commun, & Leur apprend à ſe contenter de la briefueté de ceſte vie. Paradoxe Stoïque.

EPISTRE LIIII.

De la maladie à laquelle Seneque eſtoit plus ſubiect: des meditations & belles penſees qui luy venoient dans l'ame pendant l'accez de ſon mal, de ſa reſolution à la mort. Ceſte Epiſtre doit eſtre leuë auec beaucoup de iugement pour l'honneur, & la bonne reputation de l'autheur.

Les maladies du ſage l'amenent à de belles meditatiõs & pẽſees pour ſe deuëment preparer à la mort.

MOn indiſpoſition m'auoit donné quelque treue aſſez longue, mais elle m'eſt venuë reprendre tout d'vn coup. Quelle ſorte de mal, diras-tu? Certainement tu as raiſon de le demander, car il n'en y a pas-vn que ie n'aye ſenty. Toutesfois ie ſuis comme du tout ſubiect à vn. Ie ne ſçay pourquoy ie

ne

ne ſçay pourquoy ie ne l'appelle du nom que les Grecs luy ont donné. Mais on le peut aſſez proprement appeller ſouſpir. Il dure fort peu en ſa violence, qui eſt pareille à vn orage, & paſſe preſque dans vne heure. Car qui eſt celuy qui demeure longuement à rendre l'eſprit ? Tous les dangers & tous les maux qui peuuent trauailler vn corps, ſont paſſez ſur moy : ie n'en ay point toutesfois ſenty vn qui ſoit accompagné de plus grande douleur. Comment cela? parce que de tel autre mal que ce ſoit, ce n'eſt en fin qu'eſtre malade. Mais ceſtui-cy, c'eſt mourir, & à ceſte cauſe les medecins le nomment meditation à la mort. Ceſte haleine pantoiſe fait quelquefois ce qu'elle a fort ſouuent eſſayé de faire. Penſerois-tu bien que ie t'eſcriue cecy fort ioyeux pour eſtre ainſi eſchappé? Si ie me reſioüyſſois de ceſte fin que mon mal a pris, comme ſi i'en eſtois bien gueri, ie le ferois auſſi ſotement qu'vn criminel qui penſeroit auoir gaigné ſa cauſe, pour auoir obtenu vn renouuellement de delay à ſe preſenter. Ie ne laiſſay point toutesfois au plus fort de ceſte ſuffocation, de me conſoler de quelques agreables & ſages diſcours, qui me venoyent en la penſee. Qu'eſt cecy? diſoit-je. La mort me vient elle ſi ſouuent aſſaillir? qu'elle le face hardiment. De ma part il y a long temps que ie l'ay eſprouuee. Quand fut-ce? diras-tu. Auant que ie naſquiſſe. C'eſt vne mort que de n'eſtre point. Ie ſçay deſ-ja qu'elle choſe c'eſt: Ce ſera apres mon treſpas, ce que c'eſtoit auant ma naiſſance. Si on ſent quelque tourment en cela, il faut de neceſſité que nous l'ayons ſenty auant que nous viniſſions en la lumiere du monde. Et toutesfois nous ne ſentiſmes iamais aucune douleur. Ie te prie ne ſeroit-ce pas vn grand ſot, celuy qui penſeroit qu'vne lampe fuſt plus malheureuſe apres qu'on l'eſteinct, qu'auparauant qu'on l'allumaſt. Il en eſt ainſi de nous, on nous allume, & apres on nous eſteinct. Entre ces deux temps, nous ſouffrons quelques choſes. Mais auparauant & apres, c'eſt vne certaine & profonde aſſeurance de tous maux. Car nous faillons en cecy, Lucilius, (ſi ie ne me trompe) Nous penſons que la mort nous ſuyue ſeulement, combien qu'elle a eſté deuant nous, & nous ſuiura encor apres. Tout ce qui eſtoit deuant nous c'eſtoit vne mort. Car quelle difference fait-on ou que tu ne commẽces point, ou que tu prennes fin. Les effects de l'vn & de l'autre c'eſt de n'eſtre point. Ie ne laiſſay pas de parler à moy-meſme auec telles ou ſemblables exhortations ; car le parler n'auoit point de lieu. En fin peu à peu ceſte ſuffocation & ce ſouſpir, qui commençoit deſia de reuenir à ſon haleine, print des interualles plus longs, & ſe relentiſſant demeura à ſon poinct accouſtumé. Et toutesfois encor qu'il ait pris fin, la reſpiration ne paſſe point à ſon aiſe naturel. Ie ſens quelque difficulté qui la retarde. Qu'il face ce qu'il voudra, pourueu que ie ne ſouſpire point dans mon ame. Fay moy ce bien de croire, que quand ie me verray à l'extremité, ie ne m'eſtonneray point. Ie ſuis deſia tout reſolu comme ſi ie ne penſois point viure vn iour entier. Tu dois loüer, tu dois enſuyure celuy qui ſe ſoucie peu de mourir encor qu'il prenne plaiſir de viure. Car quelle vertu ſeroit-ce de t'en aller quand on te chaſſe par force? Et toutesfois il y a encor quelque vertu en cela. Il eſt vray qu'on me chaſſe, mais c'eſt comme ſi ie ſortois de bon gré. C'eſt pourquoy le ſage n'eſt iamais chaſſé ; car eſtre chaſſé, c'eſt eſtre ietté d'vn lieu maugré toy. Or le ſage ne fait iamais ren par force. Il fuit à toute contrainte & neceſſité : parce qu'il veut

Le corps ne ſent non plus de mal en ſa mort qu'il en ſentoit auparauant la naiſſance, pour ce le ſage meſpriſe plus aiſement le paſſage de ceſte vie à l'autre.

&

Quitte volõtiers ce monde meſme au milieu de ſes proſperitez.

ce qu'elle le pourroit contraindre de faire.

EPISTRE LV.

Que l'exercice profite beaucoup à la ſanté du corps. Du repos d'eſprit que ſentent ceux qui ſe ſont retirez aux champs. Et deſcription de la maiſon de Vatia.

Puiſque nous auons des pieds & des yeux, il vaut mieux les exercer pour entretenir la ſãté, que d'agiter noſtre corps par le moyen d'autruy Car telles delicateſſes ne font qu'affoiblir le corps.

QVand ie reuiens de me faire porter ſur ma chaire, ie ſuis le plus ſouuent auſſi las, comme ſi ie me fuſſe pourmené autant de temps que ie demeuray aſſis. C'eſt peine que d'eſtre porté longuement: Et ſi ie penſe qu'elle eſt d'autant plus grande, qu'elle eſt contre nature, laquelle nous a donné des pieds pour cheminer de nous-meſmes, & des yeux pour voir de nous-meſmes. Les delicateſſes nous ont cauſé ceſte foibleſſe: Nous ne pouuons plus faire, ce que nous n'auons long temps a, voulu faire. I'auois toutesfois beſoin de trauailler le corps, & de faire exercice, à fin que s'il y auoit ou des flegmes qui ſe fuſſent arreſtez au goſier, ie les arrachaſſe, ou ſi l'haleine eſtoit deuenuë pantoiſe, que ie la remiſſe auec ceſte agitation, laquelle i'ay cogneu m'auoir eſté profitable. C'eſt pourquoy ie me fis plus longuement porter, pour le plaiſir que ie prenois ſur ce bord de mer qui fait coude entre la ville de Cumes, & la maiſon de Seruilius Vatia, enfermé comme vn chemin eſtroit entre la mer qui eſt d'vn coſté, & le lac qui eſt de l'autre, par ce qu'il eſtoit alors plus dur & plus eſpais à cauſe de la tempeſte qu'il auoit faict peu auparauant. Or comme tu ſçais, quand les vagues des flots impetueux le couurent ſouuent, elles le rendent plein & vny. Mais vne longue tranquillité de temps faict relaſcher & fendre le ſable, qui s'eſtoit endurcy auec l'eau, apres que l'humeur a eſté du tout ſechee. Toutesfois comme i'ay accouſtumé de faire, ie commençay de ietter mes yeux çà & là pour voir ſi i'y trouuerois quelque choſe qui me peuſt porter profit, & dreſſay ma veuë ſur vne maiſon des champs, qui auoit autresfois appartenu à Vatia.

La ſolitude de Vatia le rendit bi nheureux ſelon la commune opinion de ſon temps.

C'eſt là où ce riche homme, qui auoit eſté autrefois Preteur, & qui n'auoit iamais eſté cogneu par autre moyen que pour s'eſtre retiré là, pour y viure en repos d'eſprit, voulut paſſer ſa vieilleſſe: & qui fut pour ceſte ſeule raiſon eſtimé fort heureux. Car tout auſſi toſt que l'amitié d'Aſinius Gallus, ou la hãine ou la faueur que Seianus portoit à quelques-vns, les auoit plongez en diſgrace, (parce qu'il fut vn temps auſſi dangereux de l'auoir aymé, que de l'auoir offenſé) tout le monde s'eſcrioit. O Vatia! tu es le ſeul qui ſçais comme il faut viure. Et toutesfois il ne ſçauoit que ſe cacher, & non pas viure. Certainement il y a grande difference, à ſçauoir ſi ta vie eſt vn repos d'eſprit, ou bien vne laſcheté & faineantiſe. Ie ne paſſay iamais deuant la maiſon de Vatia, que ie ne diſſe. C'eſt icy que Vatia eſt enterré. Mais la Philoſophie, amy Lucilius, eſt vne choſe ſi ſacree & ſi venerable, que s'il y a rien qui la reſſemble, on prend plaiſir à ceſte faũſſeté. Car le vulgaire eſtime qu'vn homme qui s'eſt retiré de la ville pour viure en repos, ſoit plein d'aſſeurance & de contentement, & qu'il ne viue qu'à ſoy: Combien que l'vn & l'autre ne puiſſe aduenir qu'à l'homme ſage. Il eſt bien certain que le ſage ne ſe ſoucie d'aucune choſe, & qu'il ſçait viure à ſoy. Car (ce qui eſt le

Il l'affectoit neantmoins plus pour ſe cacher, que pour y trouuer du repos en ſon eſprit.

La ſeule Philoſophie donne ce contentement & repos, dont le ſeul ſage eſt capable: &

principal

principal bien) il ſçait viure. Parce que celuy qui fuit les affaires & les hommes, celuy que le malheur de ſes ambitions a banny hors de la ville, qui ne peut voir aucun plus heureux que luy, qui s'eſt allé ietter dans vn cachot comme vne beſte laſche & craintiue: ceſtuy-là ne vit point à ſoy. Mais ce qui eſt tres-deshonneſte & tres-vilain (il vit pour le ventre, pour le ſommeil, & pour les plaiſirs. Il ne faut point dire que celuy qui ne vit à pas vn, viue incontinent à ſoy. Toutesfois la conſtance & la perſeuerance des premiers deſſeins, eſt choſe ſi grande, qu'vne pareſſe opiniaſtre retient encor quelque authorité. Ie ne te puis eſcrire rien de certain de ce baſtiment, car ie ne le cognois que par le dehors, & par le viſage qu'elle monſtre à tous les paſſans. Il y a deux grottes d'vn merueilleux ouurage, pareilles d'vne large entree, baſties à la main; l'vne deſquelles ne void iamais le ſoleil, & l'autre en eſt roſtie iuſqu'au ſoir. Il y a vn lieu ſemé de planes, au milieu duquel paſſe vn ruiſſeau qui tombe apres dans la mer & dans le lac Acheruſia, & qui le départ comme vn Euripe ſuffiſant à nourir force poiſſon, encor qu'on en priſt tous les iours. On l'eſpargne quand la mer ſe peut peſcher, & quand la tempeſte fait chommer les peſcheurs, on iette les mains ſur celuy qui eſt plus pres. Mais la plus grande cõmodité qui ſoit en ceſte maiſõ, c'eſt qu'elle a au derriere des murailles, la ville de Baia, & qu'eſtant exempte de toutes ſes incõmoditez, elle ioüiſt de toutes les delices & plaiſirs qu'elle a. I'ay bien cogneu qu'on luy peut donner toutes ces loüanges, mais ie crois dauantage qu'on y peut habiter en toutes ſaiſons de l'annee. Car elle eſt oppoſee au vent feüillu, & le prend ſi à propos, qu'elle l'empeſche de ſoufler dans Baia. Il ſemble que Vatia a ſagement faict de choſir ce lieu pour y iouir du repos de ſa pareſſe & de ſa vieilleſſe. Toutesfois le lieu ne ſert pas de beaucoup à la tranquilité d'eſprit, c'eſt l'ame qui la fait trouuer bonne. I'en ay veu aucuns en des champs fort plaiſantes & recreatiues, viure triſtement, i'en ay veu d'autres en des lieux ſolitaires, viure comme s'ils auoyent force occupation. Par ainſi il ne faut point que tu penſes eſtre mal à ton aiſe, encor que tu ne ſois pas à la campagne de Rome. Mais pourquoy n'y es-tu pas? Enuoye tes penſees iuſqu'icy. Tu peux conuerſer auec tes amis abſents, toutes & quantesfois que tu voudras, & auſſi longuement qu'il te plaira. Nous ioüiſſons plus ſouuent de ceſte volupté, qui eſt la plus grande que nous ayons, lors que nous ſommes abſens. La preſence nous fait perdre le gouſt, & parce que nous parlons, que nous nous pourmenons, & que nous ſommes quelquesfois aſſis enſemble, auſſi-toſt que nous ſommes departis il ne nous ſouuient plus de ceux que nous auons perdus de veuë: Et à ceſte cauſe nous ne nous deuons point faſcher de l'abſence de nos amis. Car il n'y a pas-vn qui ne ſoit fort abſent d'eux en leur preſence meſme. Si tu veux premierement conter les nuits qu'on demeure ſeparé d'auec eux, les diuerſes occupations que les vns & les autres ont, les eſtudes ſecrets, les allees & venues hors la ville: tu iugeras que le temps que les longs voyages font perdre, n'eſt pas fort grand. C'eſt auec l'ame qu'il faut iouïr de l'ami. Ceſte-là n'eſt iamais abſente, elle void tous les iours celuy qu'elle veut voir. Par ainſi donc ie te prie eſtudie auec moy, ſoupe auec moy, pourmene toy auec moy. Nous viurions bien à l'eſtroit, s'il y auoit rien de clos à nos penſees. Ie te voy, amy Lucilius, mieux à mon gré quand ie t'oy. Ie ſuis ſi veritablement auec toy, que ie ſuis

Tel fait quartier à part, qui cherche pluſtoſt ſes plaiſirs que la tranquilité de ſon ame.

Deſcription de la maiſon champeſtre de Vatia.

Diuers effets de la ſolitude.

Plus ſouuent on les void, moins on les gouſte.

Les cœurs des amis ne ſont iamais abſens l'vn de l'autre.

en doubte ſi ie dois commencer de t'eſcrire non point des lettres, mais des liures.

EPISTRE LVI.

Il deſcrit le bruit qui ſe fait aux bains & aux eſtuues, & que ceux ſont trop delicats qui ne peuuent eſtudier qu'auec vn grand ſilence, & que ſouuent les choſes exterieures ne nous troublent pas plus que noſtre ame meſmes, laquelle ne peut ſentir vn parfait repos, qu'elle ne ſoit bien compoſee & deſchargee de vices.

Les bruits externes n'incommodent point l'eſtude d'vn eſprit biẽ recueilly, ny n'offenſent les oreilles d'vne ceruelle bien ferree.

IE meure, ſi le ſilence eſt ſi neceſſaire qu'on dit à celuy qui s'eſt retiré pour eſtudier. Voy quels bruits diuers s'oyent de tous coſtez. Ie ſuis logé ſur les eſtuues meſmes : repreſente toy toutes ſortes de voix, qui peuuent offenſer les oreilles. Quand les plus robuſtes font leurs exercices, quand ils ſecouënt les mains peſantes de plomb, quand ils trauaillent, ou qu'ils contrefont ceux qui trauaillent, i'oy des gemiſſemens. Quand ils laſchent l'haleine qu'ils ont longuement retenuë, i'oy des ſifflemens & des reſpirations peſantes. Si on tombe entre les mains de quelque ſot mal appris, qui fait meſtier d'oindre les perſonnes, & qui ſe contente de les ſeruir, comme il feroit quelqu'vn du menu peuple, i'entends le coup de ſa main, qui frappe ſur les eſpaules, laquelle ſelon qu'il la poſe, ou plate, ou creuſe, change de ſon. Mais ſi par fortune celuy qui iette les bales graiſſees de poix pour nourir le feu ſoubs les bains, y ſuruient, & qu'il commence à les compter, tout eſt perdu. Comptez-y auſſi celuy qui nettoye les ordures, & le larron pris ſur le faict, & celuy encor qui prend plaiſir d'oüir retentir ſa voix dans le bain. Adiouſtez pareillement à ce nombre, ceux qui ſe iettent d'vn plain ſault auec vn grand bruit dans le baignoir, mettez en outre ceux-là, leſquels s'ils ne font autre choſe, ont au moins la voix toute preſte, comme celuy qui tire le poil des aiſſelles, qui iette inceſſamment vne voix greſle & tremblante, pour eſtre mieux remarqué ſur tous, qui ne ſe taiſe iamais, que lors qu'il pelle les aiſſelles à quelqu'vn qu'il contraint de crier pour luy. On oyt apres vne infinité de cris des vendeurs de gaſteaux, de ſauſſices, de craquelins, & de tous les valets des rotiſſeries, qui vendent leurs viandes chacun auec ſa propre chanſon pour eſtre mieux remarquez : O que tu aurois bien la ceruelle ferree (diras-tu) ô que tu ſerois bien ſourd, ſi ton eſprit ne ſe troubloit point entre tant de tintemarres & de diuers cris ! veu que noſtre Chriſippus tomboit preſque mort, d'ouir ordinairement les bons-iours qu'on luy donnoit en le ſalüant. Quant à moy ie te iure bien, que ie me ſoucie auſſi peu de toutes ces crieries, que des flots, ou de la cheute d'vne riuiere, encore que i'aye ouy dire qu'vn peuple fut contraint pour ceſte ſeule cauſe, d'aller rebaſtir leur ville en vn autre pais, parce qu'il ne pouuoit endurer le bruit que la cheute du Nil faiſoit. Il me ſemble que la parole deſtourne plus que les bruits. Car la parole amuſe l'eſprit, & le bruit ne fait qu'emplir & battre les oreilles. Entre les choſes qui bruyent ſans me deſtourner l'eſprit, ie mets les carroſſes, & le mareſchal, qui loüe ma boutique, le ſerrurier mon voiſin : Et celuy qui demeure aupres du temple de Paix, quand il eſſaye ſes trompettes

Bruit confus & tumultueux des eſtuues ou cabaret, pour lequel

Vn eſprit ferme & ſolide ne ſe laſſe point diſtraire de ſes occupations. car

trompetes & ſes haubois, & qu'il ne chante point ſeulement, mais quand il crie le plus qu'il peut. Le bruit auſſi qu'on intermet par temps m'importune plus que celuy qui eſt touſiours continué. Mais ie me ſuis tellement endurci à tout cela, que ie pourrois oüir maintenant vn Comite de gallere quand il commande auec vne voix fort aiguë aux forçats, la façon de ramer. Car ie contrains mon eſprit à s'eſtendre à ſoy-meſme, & de ne ſe deſtourner point à penſer autre choſe. Qu'on face tant de bruit qu'on voudra dehors pourueu qu'il n'y ait point de noiſe dans mon ame, pourueu que le deſir & la crainte ne ſoyent point en debat, pourueu que l'auarice & la prodigalité n'ayent point de differend enſemble, & que l'vne ne face point la guerre à l'autre. Car dequoy ſert le ſilence des enuirons ſi les paſſions de l'ame bruyent?

Il ſe roidit cõtre, & s'endurcit.

N'ayant aucun trouble en ſon ame.

La nuict tout repoſoit d'vn paiſible ſilence.

Cela eſt faux. Il n'y a point de ſommeil paiſible, ſi la raiſon ne l'engendre? C'eſt la nuict qui nous repreſente toutes nos faſcheries, au lieu de les chaſſer, & ne fait que changer nos ſoucis. Car les ſonges de ceux qui dorment, ſont auſſi troublez que leur eſt le iour. C'eſt vne vraye tranquillité, celle ſur laquelle vne ame bonne & ſainte ſe peut repoſer. Regarde moy celuy qui cherche le ſommeil dans vne large & ſpecieuſe maiſon, & comme pour garder qu'aucun bruit n'offence ſes oreilles toute la troupe des ſeruiteurs fait ſilence, & demeure coye, & comme ceux qui ſe veulent approcher de ſon lict, haulſent le pied, & le poſent doucement à terre. Certainement il ne fait que ſe tourner & virer ça & là, il ne prend qu'vn leger ſommeil entremeſlé de faſcheries d'eſprit: il ſe plaind d'ouir ce qu'il n'oit point. Que penſes-tu qui ſoit cauſe de cela? C'eſt vn tumulte, qui s'engendre dans ſon ame: c'eſt elle qu'il faut appaiſer, c'eſt la ſedition de l'ame qu'il faut eſteindre: laquelle tu ne dois pas eſtimer eſtre à ſon aiſe, encor bien que le corps ſoit couché. Le repos eſt ſouuent ſans repos. C'eſt pourquoy il ſera bon de nous eſueiller par le maniement de quelques affaires, & de nous occuper au traité des bonnes arts & des ſciences, quand nous ſentirons qu'vn engourdiſſement de pareſſe (qui ne ſe peut ſouffrir elle-meſme) nous ſaiſir. Les plus grands chefs d'armees, lors qu'ils s'apperçoiuent, que les ſoldats ſe rendent deſobeïſſans, ils les font trauailler, pour les contenir en leur deuoir, & leur font entreprendre quelque voyage de guerre. Ceux qui ont des occupations, n'ont pas loiſir de ſe desbaucher. Il eſt treſ-certain, qu'il n'y a rien, qui rompe plus les vices engendrez par l'oiſiueté que le trauail & l'occupation. Il ſemble aduis que le plus ſouuent nous ſommes retirez de la ville, par regret du mauuais maniement des affaires publiques, & par repentance d'auoir trop demeuré en vn lieu, où nous ne reçeuons que malheurs & deſplaiſirs. Et toutesfois dans ce cachot, où la crainte & la laſſitude nous a iettez, noſtre ambition ſe reuerdit. Car elle n'eſt pas perduë du tout, elle s'eſt ſeulement faſchee, elle s'eſt rebutee, voyant que ſes affaires n'alloyent point à ſon ſouhait. I'en dis autant de la prodigalité, & de la folle deſpenſe, qui ſemble quelquefois s'eſtre retiree, & vient apres ſolliciter de rechef ceux qui ſe ſõt reſolus de viure ſobrement & ſagemẽt, & au milieu de leur eſpargne, reprend les voluptez (qu'elle n'auoit pas du tout condãnees, mais ſeulemẽt delaiſſees pour vn temps) auec vne force d'autant plus violente, quelle eſt plus couuertemẽt cachee. Car les vices qui paroiſſent au dehors, ſont moins dangereux, & les maladies meſmes

Aussi n'y a-il point de repos que celuy qui vient de la raiſon. &

Remede contre la faineantiſe.

Le trauail diſſipe les vices qu'engendre loiſiueté. &

La ſolitude oyſiue ne fait qu'embroüiller l'eſprit.

Les vices cachez ſont plꝰ dangereux.

commencement à prendre gueriſon, quand elles ſortent à deſcouuert, & qu'elles monſtrent leur venin. Fay donc eſtat, que l'auarice, l'ambition, & les autres mauuaiſes paſſions qui trauaillent nos ames, ſont plus pernicieuſes, quand nous feignons d'en eſtre gueris, & de les auoir perdues. Il ſemble aduis, que nous ſoyons en repos d'eſprit, mais il n'en eſt rien. Car s'il eſtoit vray, que nous y fuſſions, ſi nous auions ſonné la retraicte pour nous retirer des vices, ſi nous auions en meſpris ce qui paroiſt eſtre beau par dehors, comme i'ay dict n'agueres: il n'y a rien qui nous peuſt deſtourner, il n'y a chant d'oyſeaux, ny muſique d'hommes, qui peuſt rompre nos ſainctes penſees, quand elles ſeront deſia fermes & aſſeurees. L'eſprit de celuy eſt bien leger, il ne s'eſt pas encor bien retiré dans ſoy-meſme, s'il s'eſueille au bruit du moindre accident. Il a quelque ſoin caché dans ſon ame, & quelque frayeur qui le rend ſoucieux, & comme dit noſtre Virgile.

Signe d'vne ame mal aſſeuree.

I'ay veu que ny les traits, qu'on dardoit contre moy,
Ny les troupes des Grecs ne me donnoyent effroy.
Ores le moindre vent, qui bat à mon oreille
Le moindre bruit que i'oy, tout ſoudain me reſueille,
Me tient en ceſte peine, & me faict craindre ainſi
Pour celuy que ie porte, & qui me ſuit auſſi.

Ce premier eſt ſage, & ne s'eſtonne des traicts qu'on iette contre luy, ny de la menace des armes d'vne grande trouppe d'ennemis, ny des cris d'vne ville eſmeuë de ſedition. Mais l'autre eſt vn ſot ignorant, il a peur de perdre ſes biens, il s'eſtonne au premier bruit qu'il oyt, il luy ſemble qu'vne petite voix, ſoit vne grande rumeur, & le moindre mouuement luy abbat le cœur. La peſanteur de ſes richeſſes le rend ainſi craintif. Choiſis celuy que tu voudras d'entre tous ces riches qui portent forcent biens, qui trainent force richeſſes, tu verras qu'il eſt touſiours en crainte, & pour celles qu'il porte ſur ſoy, & pour celles, qui le ſuruient. Croy donc que ton ame ſera bien compoſee, quand aucune crainte ne te pourra eſmouuoir, quand aucune voix ne te fera ſortir hors de toy, non pas lors meſme qu'elle te flatera, ny lors qu'elle te menacera, ny lors qu'auec vne vaine rumeur elle bruyera à tes oreilles. Et quoy? n'eſt-il pas en fin plus commode de n'oüir plus ces meſdiſances? Ie le confeſſe. C'eſt pourquoy ie me veux retirer de ce lieu. Mais i'ay bien voulu m'eſſayer, & mexercer en ma patience. Quel beſoin a-on de ſe laiſſer longuement tourmenter, ſi Vlyſſes a trouué pour ſes compagnons vn remede ſi facile contre les Sirenes meſmes?

D'vne paiſible & bien raſſiſe.

EPISTRE LVII.

Sur l'occaſion d'vn voyage qu'il fit en mauuais temps allant à Naples, il dit que l'ame ſouffre quelque paſſions que les plus ſages & vertueux ne peuuent euiter, prouenants de la nature de noſtre mortalité.

Les incõmoditez meſmes, & les accidẽs faſcheux, dõnẽt touſiours à l'homme vertueux dequoy mediter en ſa penſee.

QVand ie voulus partir de la ville de Baia, pour m'ẽ retourner à Naples, ie creuz aſſez facilement, que nous deuions auoir tempeſte, pour ne me mettre plus ſur vn nauire. Mais ie trouuay tant de boües par tout le chemin, qu'on pouuoit bien dire que i'eſtois allé par eau. Il fallut que i'enduraſſe

raſſe entierement ce iour-là toute la fatalité des lutteurs. Car apres auoir eſté bien arroſez, nous euſmes touſiours la pouſſiere dans la Grote de Naples. Il n'y a rien plus lõg que ceſte priſon, rien plus obſcur que ceſte entree de caue, laquelle faiſoit que nous voyons non point à trauers des tenebres, mais les tenebres meſmes. Et au reſte encor qu'il y euſt quelque clairté dans ce lieu, la pouſſiere, qui eſt meſmes faſcheuſe & mal plaiſante au deſcouuert, l'oſteroit. Que penſes-tu donc qu'elle doiue eſtre dans ce creux, où apres s'eſtre eſleuee comme vn tourbillon, enfermee en vn lieu, où aucun air ne reſpire, elle retombe ſur ceux qui l'ont eſleuee ? Nous auons ſouffert deux grandes incommoditez contraires, en meſme chemin, en meſme iour, nous auons eſté tourmentez de la bouë, & de la pouſſiere. Toutesfois ceſte obſcurité me mit quelque belle choſe dans ma penſee. Ie ſentis comme vne grande ſecouſſe, & vn changement ſans crainte dans mon ame, que la nouueauté d'vne choſe inacc●uſtumee, & l'ordure de ce lieu auoit cauſé. Ie ne parle point auec toy maintenant de moy-meſme, qui ſuis fort eſloigné, non ſeulement d'vn homme entierement parfaict, mais encor d'vn homme paſſablement appris : Ie parle de celuy ſur lequel la fortune n'a plus de pouuoir: Car ceſte autre-là changeroit de couleur, & de courage. Car il y a des paſſions, qu'on ne peut euiter par aucune vertu. Nature luy repreſente deuant ſes yeux, qu'il eſt mortel. Et par ainſi il ridera le front ſur la premiere triſteſſe, il tremblera de peur à vn ſoudain accident, ſa veuë ſe troublera, ſi eſtant porté au plus haut d'vne montaigne, il void vn profond precipice. Ce n'eſt pas crainte: c'eſt vne paſſion naturelle, que la raiſon ne peut vaincre. C'eſt pourquoy il y a des hommes fort courageux, & tous preſts d'eſpandre leur ſang, qui ne peuuent voir le ſang d'autruy. Quelques-vns, qui ne peuuent regarder vne playe fraiſche, & quelques autres, qui s'eſuanouiſſent ſeulement d'en touſcher vne vieille, qui rend encor de l'ordure, & d'autres, qui ont peur de voir par ieu, vne eſpee nue, & ne craignent point d'eſtre tuez. Ie ſentis donc comme ie diſois, non pas vn eſtonnement, mais vn changement. Derechef auſſi-toſt que nous reuiſmes la clarté, vne ioye ſoudaine ſans y penſer me reprit. Ie commençay alors de dire en moy-meſme. Comme ſans raiſon nous craignons plus quelques choſes, & quelques autres moins, encor bien que la fin de toutes ſoit ſemblable ! Car quelle difference fais-tu, que la ruine d'vne tour, ou d'vne montaigne tombe ſur vne ſentinelle ? tu n'y en trouueras point. Il en y a toutesfois, qui craindront plus la cheute d'vne tour, combien que toutes deux ſoyent aſſez puiſſantes pour les faire mourir. Parce que la crainte apprehende plus les effects, que la cauſe qui les engendre. Tu penſes peut-eſtre, que ie vueille parler des Stoïciens, qui ont opinion que l'ame d'vn homme qui eſt eſtoufé & froiſſé ſoubs vne grande ruine, ne peut pas ſortir, & qu'elle ſe diſſipe incontinent, parce qu'elle n'en a peu eſchapper librement. Mais ie ne le fay point. Et ceux qui le diſent ſe trompent fort à mon aduis. Comme vne flamme ne peut eſtre ſuffoquee, parce qu'elle s'enfuit & ſe retire auec ce qui la chaſſe, comme l'air ne peut eſtre bleſſé d'vn coup, ny entre-couppé de la ſecouſſe d'vn foüet, ains ſe reſpand tout à l'entour du corps, auquel il fait place: Tout ainſi l'ame, qui eſt la choſe du monde la plus ſubtille & deliee, ne peut eſtre retenuë ny tourmentee dans le corps, mais par le moyen de ſa

vertueux dequoy mediter en ſa penſee.

Neantmoins il rencontre des hazards qui luy font recognoiſtre qu'il eſt mortel & ſubiect à paſſion.

Refutation, par bell s cõpar iſons, d'vne flamme & de l'air &

Le foudre.

ſubtilité elle eſchappe à trauers tout ce qui la preſſe: Et tout ainſi que le foudre apres qu'il a ietté ſes eſclairs, & ſaccagé à ſon aiſe dans vne maiſon, s'en reua par vn fort petit trou: pareillement l'ame, qui eſt encor plus ſubtile que le feu, paſſe & s'enfuit à trauers toute ſorte de corps. Et par ainſi il faut diſputer, ſi elle peut eſtre immortelle. Mais tien pour choſe toute certaine, que ſi elle ſuruit au corps, que par conſequent elle ne pourroit perir par aucun moyen que ce fuſt, parce qu'elle ne peut perir. Car il n'y a aucune immortalité ſubiette à exception, ou condition, & n'y a rien auſſi, qui puiſſe nuire à ce qui eſt eternel.

Dont s'enſuit qu'elle eſt immortelle.

EPISTRE LVIII.

Premierement il monſtre la pauureté de la langue Latine, apres comme ceux font ſottement qui veulent reſtraindre ceſte langue pauure d'elle-meſme, au lieu de l'amplifier. Il parle de quelques mots familiers à Platon, comme de celuy qu'il appelle ens, *de l'eſſence, du genre, de l'eſpece, de l'idee, pour leſquels il faut inuenter des mots nouueaux, & que des diſputes qu'on fait ſeulement pour eſueiller l'entendement, on en peut tirer du profit pour inſtituer nos mœurs & noſtre bonne vie.*

La langue Latine eſt defectueuſe en pluſieurs mots, & c'eſt ſottiſe de vouloir trouſquer vn langage man que de ſoy, au lieu de l'amplifier.

IAmais ie n'ay mieux cogneu la pauureté, ou (à vray dire) l'indigence, que nous auons de paroles, que ie fais auiourd'huy. Mille choſes ſont ſuruenuës, comme par fortune nous parlions de Plato, auſquelles nous cherchions des noms, parce qu'elles n'en auoyent point: & d'autres qui auoyent perdu par noſtre delicateſſe, celuy qu'elles auoyent de toute ancienneté. Mais qui pourroit trouuer bon ce deſgouſtemẽt là, en vne ſi grande pauureté? Ce tahõ que les Grecs appellent, *oeſtrum*, qui pique & chaſſe le beſtail, & l'eſcarte dans les foreſts, nos Latins l'appellent *Aſylus*. Tu en peux bien croire Virgile.

3. Georgie.

Et les tahons, qu'on void à grands troupes voler
Pres du mont de Liburne, au verd bois de Siler,
Que iadis les Romains Aſyles appelloient,
Et qu'Oeſtres les Gregeois en leur langue nommoyent:
Piquans, bruyans, qui font les troupeaux eſcartez
Courir par les foreſts d'effroy eſpouuentez.

Ie penſe qu'il entendoit, que ce mot eſtoit du tout perdu. Et à fin que ie ne te face point plus longuement attendre, il y auoit quelques mots ſimples en vſage, comme quand ils diſoyent, *cernere ferro interſe*, c'eſt à dire, battre entre eux leurs querelles par armes. Le meſme Virgile te prouuera cela.

Meſme le Roy Latin,

Æneid. 12.

S'eſtonne grandement, que ces deux hommes nez
En pays eſtrangers en lieux ſi eſloignez
D'vn bout du monde à l'autre, ayent peu s'aſſembler
Et leur noiſe & querelle ainſi battre par fer.

Ce que nous diſons maintenant, *decernere*, c'eſt à dire debattre, l'vſage de ce mot ſimple en eſt perdu. Les anciens pareillement diſoyent *ſi iuſſo*, c'eſt à dire, *ſi iuſſero*. Qui ſignifie, ſi ie le commande. Ie ne veux pas que tu me croyes de cela, Virgile en eſt fidele teſmoin.

Le

Le reſte des ſoldats
Que ie commanderay, vienne, apres aux combats.

Ie ne taſche point par la diligence, dont i'vſe maintenant, à te monſtrer combien i'ay perdu de temps apres les Grammairiens, mais à te faire cognoiſtre combien de mots qu'on lit dans Ennius, & Attius, ſe trouuent auiourd'huy roüillez & moiſis: veu que de Virgile meſmes, dans lequel nous foüillons tous les iours, nous en auons deſia perdu quelques vns. Que veut dire (demanderas-tu) ceſt auant-ieu? à quoy tend-il? Ie ne te le veux pas taire. Ie voudrois bien ſans offencer tes oreilles, pouuoir dire eſſence: ſinon, ie le diray encor qu'il te doiue faſcher. Ciceron eſt autheur aſſez ſuffiſant à mon aduis, de ce mot. Si tu en veux vn plus recent, i'ay Fabianus homme eloquent, qui parle treſbien, & qui a le langage ſi net, & ſi affeté, que quelques fois i'en ſuis deſgouſté. Que ferois-ie donc, amy Lucilius, comment dirois-ie ce mot Grec οὐσία, c'eſt à dire eſſence, choſe ſi neceſſaire, contenant la nature, & le fondement de toutes choſes? Ie te prie donc permettre que i'vſe de ce mot. Toutesfois ie n'vſeray de la liberté que tu me donneras, que le moins que ie pourray. Et peut eſtre me contenteray-ie de la ſeule permiſſion. Mais de quoy me ſeruira la grace que tu me fais, veu que ie ne puis en aucune façon exprimer en Latin ce mot, qui eſt cauſe que i'aye dict des iniures à noſtre langue? Tu accuſeras encor dauantage la pauureté des Romains, quand tu ſçauras qu'il y a vne ſyllabe, que ie ne puis tourner. Demandes-tu quelle c'eſt? τὸ ὄν c'eſt à dire ce qui eſt. Il te ſemblera que ie ſuis homme d'vn fort rude eſprit, & qu'il eſt fort aiſé de le faire, qu'on le peut tourner en ceſte façon, & dire, *quod eſt*, ce qui eſt. Mais il y a grande difference. Car ie ſuis contrainct de mettre vn verbe pour vn nom. Et s'il eſt beſoin d'en y donner vn, ie diray, *quod eſt*, ce qui eſt. Vn mien amy homme de grand ſçauoir nous diſcouroit auiourd'huy, que Platon donnoit ſix ſignifications à ce mot. Ie te les expliqueray toutes ſix, apres que ie t'auray monſtré, qu'il y a quelque genre. Car premierement il nous faut chercher ce genre duquel dependent toutes les autres eſpeces, duquel naiſſent toutes les differences & diuiſions, & ſoubs lequel tout eſt comprins. Or nous le trouuerons, ſi nous commençons de lire tout à rebours. Car par ce moyen nous paruiendrons au premier. L'homme eſt vne eſpece, comme dit Ariſtote: le cheual eſt vne eſpece, le chien eſt vne eſpece. Il faut donc chercher quelque comm un lien qui embraſſe toutes ces choſes, & qui les comprenne ſoubs ſoy. Que ſera donc cela? l'animal. L'animal doncques a commencé d'eſtre le genre de tout ce que ie diſois maintenant, de l'homme, du cheual, & du chien. Mais il y a quelques choſes qui ont ame, & ne ſont point animaux. Car il eſt certain, que les ſemences, & les arbres ont ame. C'eſt pourquoy nous diſons qu'ils viuent, & qu'ils meurent. Les animaux doncques tiendront le plus haut lieu: par ce que les animaux ſont ſoubs ceſte forme & les ſemences auſſi. Mais il y a quelques choſes pareillemẽt qui n'ont point d'ame, comme les rochers. Il y a donc encor quelque choſe plus haute, & plus grande, c'eſt à ſçauoir le corps. Ie le diuiſeray ainſi & diray que tous corps ont ame ou n'ont point d'ame. Et apres tout cela, il y a encor quelque choſe plus haute, que le corps. Car nous diſõs qu'il y a quelques choſes corporelles, & quelques autres incorporelles. Qu'eſt-ce dõcques qu'il y aura, d'où cela depẽde? C'eſt cela à quoy nous auons

Preuue de la diſerte d'icelle langue. &

Abondance de la Grecque.

Termes Philoſophiques expoſez.

donné cy deſſus vn nõ aſſez mal propre. Ce qui eſt. Car nous le pourrons ainſi departir en eſpece en diſant. Ce qui eſt, ou il eſt corporel, ou il eſt incorporel. Voila donc ce premier genre, & le plus haut, & ſi ie dois parler ainſi, le general. Tous les autres, à vray dire, ſont bien genres, mais ils ſont ſpeciaux, comme l'homme eſt bien vn genre : Car il contient ſoubs ſoy les eſpeces des nations, les Grecs, les Romains, les Parthes : & des couleurs, les blancs, les noirs, les rouſſeaux : Il a encor les particuliers, Caton, Ciceron, Lucrece. A ceſte cauſe quand il contient pluſieurs choſes ſoubs ſoy, il prend le nom de genre. Et quand il eſt contenu ſous quelque autre, on l'appelle eſpece. Mais ce genre qui eſt general, n'a rien qui ſoit par deſſus luy. C'eſt le commencement de toutes choſes. Tout ce qui eſt, eſt au deſſous de luy. Les Stoïciens ont voulu mettre au deſſus de ceſtuy-là, vn autre gẽre encor plus principal, duquel ie parleray tout maintenant, mais que i'aye plus toſt mõſtré, que ce genre duquel i'ay parlé, doit à bon droit eſtre mis le premier, puis qu'il peut comprendre toutes choſes. Ie diuiſe ce qui eſt, en ces eſpeces, ſçauoir eſt en corporelles, & incorporelles. Il n'y a point de tiers. Mais comment feray-ie diuiſion des corps ? Il faut dire qu'ils ont ame ou qu'ils n'en ont point. En apres, comment eſt-ce que ie feray diuiſion des choſes animees ? Ie diray que les vnes ont entendement, & les autres n'ont qu'ame : ou bien ainſi : quelques vnes ſont impetueuſes, ou cheminent, ou paſſent : quelques autres, ſont attachees à la terre, ſe nourriſſent, & prennent accroiſſement par les racines. Derechef en quelles eſpeces dois-ie repartir les animaux? ou ils sõt mortels ou ils ſont immortels. Il y a des Stoïciens auſquels il ſemble, que le premier genre *. Mais ie diray apres pourquoy ils le penſent ainſi. Il y a (diſent-ils) en la nature quelques choſes qui ſont, & quelques choſes qui ne ſont point : & que nature comprend les choſes qui ne ſont point, & ſe preſentent en noſtre entendement : Comme ſont les Centaures, les Geants, & toute autre choſe, qui eſtant formee par vne faulſe imagination, commence d'auoir quelque image, encor bien qu'elle n'ait point de ſubſtãce. Ie reuiens maintenant à ce que ie t'ay promis, ſçauoir eſt, comme Platon a diuiſé toutes choſes, qui ſont en ſix façons. Ce premier qui eſt, on ne le peut comprendre, ny par la veuë, ny par l'atouchement, ny par aucun autre ſens. Ce qui eſt general, n'eſt qu'en l'imagination. Comme l'homme en general ne ſe void point par les yeux : mais ſi fait bien l'homme particulier, comme Cicero & Plato. L'animal ne ſe void point, mais ſe comprend par l'entendement ; on void toutesfois ſon eſpece, vn cheual, & vn chien. Des choſes qui ſont, Platon met pour le ſecond genre, ſçauoir eſt celuy qu'il appelle eminent, & qui ſurpaſſe. Il dict que ceſtuy-là eſt par excellence. Comme poëte eſt vn nom cõmun. Et tous ceux qui font des vers s'appellẽt ainſi. Mais deſia entre les Grecs ce mot n'en ſignifie qu'vn. Et quand tu oyras dire le poëte, tu dois entendre que c'eſt Homere. Qu'eſt-ce donc ce que tu veux dire? C'eſt Dieu qui eſt le plus grand, & le plus puiſſant de toutes autres choſes. Le troiſieſme genre eſt des choſes qui ſont proprement : elles ſont ſans nombre, mais elles ſont auſſi hors de noſtre veuë. Me demandes-tu qu'eſt cela ? C'eſt la propre meſnagerie & les meubles de Platon. Il les appelle Idees, ſur leſquelles toutes choſes ſont formees. Elles ſont immortelles, immuables, inuiolables. Oy ie te prie, qu'eſt-ce qu'Idee ? elle eſt vn patron & vn moule eternel des choſes qui ſe font

Doctrine des Stoiques quant aux gẽres & eſpeces des choſes &

* *M. A. Mures penſe que quelques mots faillent icy.*

De Platõ touchant la diuiſion d'icelles.

2

Riẽ n'eſt, que Dieu, à parler proprement.

3

Idées Platoniques. &

ſont par nature. Ie te veux interpreter encor ceſte definition, à fin que la choſe te ſoit plus claire. I'ay volonté de faire ton pourtraict, tu es le patron de ma peinture, duquel mon entendement prendra les traicts qu'il mettra ſur ſon ouurage. Par ainſi ceſte face qui m'inſtruit, & m'enſeigne, de laquelle ie prens le portraict, c'eſt l'Idee. La nature donc mere de toutes choſes a vne infinité de ces patrõs, comme d'hommes, de poiſſons, & d'arbres ſur leſquels eſt pourtraict tout ce qu'elle doit faire. Le quatrieſme lieu eſt donné à l'image. Mais il faut que tu ſois bien ſoigneux, d'entendre que c'eſt que l'image, & que tu reiectes ſur Plato, & non point ſur moy, la difficulté de ces choſes. Toutesfois il n'y a rien de ſubtil, qui ne ſoit accompagné de difficulté. I'ay vſé n'agueres de la comparaiſon de l'image que faiſoit vn peintre. Quand il vouloit par ſes couleurs au vif repreſenter Virgile, il le regardoit. La face de Virgile eſtoit l'Idée, & le patron de l'ouurage qu'il vouloit faire. Or ce que le peintre a tiré de ce viſage, & ce qu'il a peinct ſur ſon tableau, eſt εἶδος, c'eſt à dire l'image Demandes-tu quelle difference il y a? l'vn eſt le patron, & l'autre eſt la figure tiree du patron, & miſe ſur l'ouurage. L'vne eſt celle que le peintre imite, & l'autre eſt celle qu'il faict. Vne ſtatuë qui repreſente vn hõme, a quelque face, c'eſt εἶδος, qui vault à dire l'image; Le patron meſme auſſi a quelque face, ſur laquelle l'ouurier, en la regardant, a formee ſon image: & c'eſt l'Idee. Demandes-tu encor vne autre diſtinction? εἶδος, c'eſt à dire l'image, eſt l'ouurage qui eſt faict: & l'Idee eſt hors de l'ouurage, & n'eſt point ſeulement hors de l'ouurage, ains elle eſt au parauant que l'ouurage. Le cinquieſme genre, eſt des choſes qui ſont communement: & celles là commencent à nous appartenir, c'eſt là, où tout eſt, & hommes, & beſtes, & toutes autres choſes. Le ſixieſme genre eſt des choſes qui ſemblent eſtre, comme le vuide, & le temps. Platon ne met en ce conte rien de ce que nous voyons, & touchons, par ce qu'il penſe veritablement, & proprement, que cela eſt, par ce qu'elles coulent & paſſent, & ſont, mais c'eſt par le moyen d'vne diminution, ou adiouſtement continuel. Il n'y a pas-vn de nous, qui ſoit en ſa vieilleſſe, ce qu'il eſtoit en ſon ieune aage. Pas vn n'eſt au matin, ce qu'il eſtoit le ſoir auparauant. Nos corps ſont roulez, & rauis comme les riuieres. Tout ce que tu vois court auec la courſe du temps. Rien ne demeure de ce que nous voyons. Moy-meſme pendant que ie dis que les choſes ſe changẽt, ie me ſuis changé. C'eſt ce que diſt Heracletus, nous ne deſcendõs iamais deux fois dans vne meſme riuiere. Le meſme nom de la riuiere demeure bien, mais l'eau s'eſt eſcoulée. Cela ſe cognoiſt mieux en vne riuiere, qu'en vn homme. Si eſt-ce toutesfois qu'vne courſe, qui n'eſt pas moins legere, nous emporte. C'eſt pourquoy ie m'eſmerueille de noſtre folie, que nous puiſſions aymer ſi fort ce corps, qui eſt vne choſe ſi ſubiecte à la fuite, & que nous ayons craĩte de mourir quelque iour: veu que chaſque moment ſoit vne mort du premier eſtat, auquel nous eſtions. Veux-tu craindre que ce qui ſe fait à toute heure, ne ſe face quelques fois? I'ay parlé de l'homme, qui eſt vne matiere caduque & periſſable, & ſubiecte à tous accidens de fortune: Mais le monde auſſi, encor qu'il ſoit eternel, inuincible, il eſt ſubiect aux changemens, & ne demeure pas en meſme eſtat. Car iaçoit qu'il ait encor tout ce qu'il a eu iamais, il l'a neantmoins autremẽt qu'il ne l'auoit, & change ſon ordre. Dequoy (diras-tu) me ſeruira ceſte ſubtilité? ſi tu me le demandes, ie te reſpondray,

Les formes ou patrons tirez d'icelles.

Opinion de Platon touchãt les choſes viſibles & ſenſibles.

Leſquelles ſont, mais ne demeurent point en vn eſtre.

Chaſque moment eſt la mort du precedent.

Le monde meſme eſt ſubiect aux changemens.

Quel profit on tire de ces diſputes, pour l'inſtruction.

de rien. Mais comme ce graueur apres auoir tenu ſes yeux ſur ſon ouurage, ſi longuement qu'ils en ſont laſſez, les relaſche & les retire, ou comme lon a accouſtumé de dire, les repaiſt: Pareillement nous deuons recréer aucunefois noſtre eſprit, & luy donner quelques paſſetemps pour le reſiouïr: pourueu que ces paſſetemps, ſoyent quelques ouurages. Parmy leſquels, ſi tu y prés bien garde, tu trouueras quelque choſe qui te pourra eſtre ſalutaire. C'eſt cela Lucilius mon amy, que i'ay accouſtumé de faire: En toutes choſes que ie m'occupe, encor qu'elles ſoyét fort eſloignées de la Philoſophie, ie taſche d'en tirer quelque profit, duquel ie me puiſſe reſſentir. Mais quelle vtilité peux-ie prendre de ce diſcours que ie traittois maintenant, ſi eſloigné de la reformation des mœurs? Par quel moyen eſt-ce que les Idées de Platon me pourroyent faire meilleur que ie ne ſuis? Que pourrois-ie tirer d'elles qui puiſſe retrancher mes voluptez? A tout le moins i'apprendray que Platon nie que rien de ce qui ſert à nos ſenſualitez, qui nous y eſchaufe & nous y prouoque ſoit du nombre des choſes, qui veritablement ſont. Ces choſes donc ne ſont que par imagination, & portent quelque apparence pour vn temps. Il n'y a rien en elles qui ſoit ferme & aſſeuré. Et toutesfois nous les deſirons comme ſi elles deuoient touſiours durer, & touſiours demeurer auec nous. Nous ſommes laſches & foibles, & nous arreſtons par temps en chemin. Iettons noſtre ame ſur les choſes eternelles, admirons les formes de toutes choſes qui volent en hault; & comme Dieu ſe pourmenant parmy elles, & prouoyant à tout, il conſerue contre la mort, ce qu'il n'a peu faire immortel, par ce que la matiere l'empeſchoit & comme il ſurmonte par raiſon les vices du corps. Car toutes choſes demeurent, non par ce qu'elles ſont eternelles, mais par ce qu'elles ſont defendues par le ſoing de ce gouuerneur: Les immortelles n'ont point beſoing de defendeur. L'ouurier qui les a faictes les conſerue, ſurmontant par ſa vertu la fragilité de la matiere. Meſpriſons toutes ces choſes, qui ne ſont pas ſi pretieuſes, qu'on n'aye bien mis en doubte ſi elles ſont. Penſons auſſi par meſme moyen, que ſi la prouidence affranchit & garde ce monde (qui n'eſt pas moins mortel que nous ſommes) de tous perils & dangers; que nous pouuons pareillement par noſtre prouidence allonger vn peu le temps, & la vie à ce petit corps, ſi nous pouuons arreſter & gouuerner les voluptez, par le moyen deſquelles la plus grande partie des hommes ſe perd. Plato meſme par vn ſage gouuernement eſt paruenu à ſa vieilleſſe. Il auoit le corps puiſſant, & robuſte; de ſorte qu'on luy donna ce nom par ce qu'il auoit la poitrine fort large; mais les voyages ſur mer, & les dangers qu'il auoit paſſé, luy auoient de beaucoup diminué ſes forces; Toutesfois la ſobrieté, & la meſure de ce qui retranche la voracité, & le ſoing qu'il auoit de ſe contregarder, le conduirent à vne longue vieilleſſe, encor que pluſieurs cauſes luy donnaſſent empeſchement. Car tu ſçais (comme ie penſe) qu'il aduint à Plato par le moyen de ſon bon gouuernement, qu'apres auoir iuſtement veſcu quatre-vingts & vn an entiers, ſans qu'il s'en falluſt rien, il mourut au meſme iour qu'il eſtoit nay. C'eſt pourquoy quelques deuins, qui par fortune eſtoyent lors dans la ville d'Athenes luy firent vn ſacrifice apres ſa mort, eſtimans que ſa nature fuſt plus excellente que celle des autres hommes, parce qu'il auoit iuſtement attaint le nombre le plus parfaict de la vie, que neuf fois neuf accompliſſent. Ie ne

Puis qu'il n'y a rien de ferme en ce mõde, eſleuons nos cœurs aux choſes eternelles.

Meſpriſõs les choſes deſquelles on reuoque en doute l'eſtre.

Gouuernons bien le cours de noſtre vie, ſoit bref ou long.

A l'exemple de Platon, duquel ſa ſobrieté & bon regime,

Le fit eſtimer auoir quelque choſe par deſſus l'ordinaire des autres.

doute

doute point qu'il n'euſt bien voulu voir retranché quelque peu de iours de ce compte, & ſe paſſer de ce ſacrifice. La ſobrieté peut allonger la vieilleſſe: laquelle, comme à mon aduis il ne faut point deſirer, auſſi ne la doit-on pas refuſer. C'eſt choſe qui peut apporter vn grand contentement, d'eſtre auec ſoy le plus long temps qu'on pourra, & meſmement quand quelqu'vn par ſon moyen, s'eſt rendu digne de iouyr de ſoy-meſme. C'eſt pourquoy nous donnerons noſtre iugement ſur ce point, ſi on ſe doit faſcher de l'arriere ſaiſon de la vieilleſſe, & n'attendre pas ſa fin, mais l'aduancer de ſes propres mains. Celuy s'approche fort de la nature d'vn coüard, qui attend laſchement le dernier iour de ſa vie: comme celuy ſeroit eſtimé vn grand yurongne, lequel apres auoir beu tout le vin du tonneau, voudroit encor apres aualler la lie. Toutesfois nous voulons diſputer plus auant, ſi la derniere partie de noſtre aage eſt la lie de noſtre vie: ou ſi c'eſt la choſe la plus pure, & la plus liquide de noſtre aage. Pourueu que l'ame ne ſoit aucunement affoiblie, & que les ſens ſoient encor bien entiers pour la ſeruir, & que le corps ne ſoit point deſtitué de ſes forces, & demy mort auant le temps. Car il y a beaucoup à dire entre vouloir allonger ſa vie, ou ſa mort: mais ſi le corps eſt tellement inutile, qu'il ne puiſſe plus faire ſes functiõs, pourquoy ne tireroit-on de priſon vne ame qui ne fait qu'y languir, & parauanture vaudroit-il mieux le faire, pluſtoſt qu'on ne doit, par ce que, peut-eſtre, quand on le deura faire, on n'aura pas le pouuoir, & qu'il y a plus de danger de mal viure, que de mourir bien toſt. Celuy eſt fol, qui au pris de la perte de d'vun de temps, ne veut rachepter le haſard d'vn grand inconuenient. Il ſe trouue peu de perſonnes, qu'vne fort longue vieilleſſe aye conduit iuſqu'à la mort, ſans auoir ſenty quelque malheur. Et pluſieurs ont paſſé toute leur vie pareſſeuſement ſans rien faire. Mais pourquoy eſtimerois-tu, qu'il fuſt plus cruel de perdre quelque partie de la vie, qui doit auſſi prendre fin? Ne te faſche point d'entendre ce que ie dis, comme ſi ceſte ſentence deuoit eſtre prononcee contre toy: Mais fay iugemẽt de ce que ie dis. Ie n'abandõneray point ma vieilleſſe ſi elle me reſerue tout entier pour moy. Ie dis entier de ceſte partie, qui eſt la meilleure: Mais ſi elle a commencé de me troubler l'entendement, & d'en ruiner quelque partie, ou ſi elle ne m'a point laiſſé la vie, mais ſeulement l'ame; ie ſortiray hors de ceſte maiſon ruineuſe & pourrie. Ie ne fuiray point vne maladie par le remede de la mort, pourueu qu'elle ſe puiſſe guerir, & qu'elle n'apporte point de dommage à l'ame: Ie ne me tueray point moy-meſme, pour mettre fin à ma douleur: Car c'eſt eſtre vaincu que de mourir ainſi. Toutesfois ſi ie cognoiſſois qu'il me la falluſt endurer tout le reſte de ma vie, ie ſortiray, non point pour la douleur, mais par ce qu'elle me donneroit empeſchement à faire toutes choſes, pour leſquelles on deſire de viure. L'homme eſt bien laſche, & de peu de cœur, qui meurt pour fuir à la douleur. Il eſt bien fol auſſi s'il vit pour ne ſentir que douleur. Mais ie ſuis allé trop loin. Dauantage il y a encor de la matiere, qu'on ne pourroit acheuer d'vn iour. Or comment pourroit celuy mettre fin à ſa vie, qui ne la peut pas mettre à vne lettre? Adieu donc: car tu liras plus volontiers ces derniers mots, que ces autres diſcours, qui ne parlent que de la mort.

Quel plaiſir apporte la lõgue vie, & ſi on ſe doit aduancer la fin d'icelle.

Paradoxe ſtoiques repugnãt à plus ſaine doctrine.

Plaiſante fin pour recreer l'eſprit eſmeu par le paradoxe precedent.

EPISTRE LIX.

Ayant parlé de la volupté qu'il auoit priſe à lire vne lettre de Lucilius, il apprend comme par occaſion, la difference qu'il y a entre la ioye & la volupté, par l'opinion des Stoïques. Il eſcript le plaiſir & contentement qu'il a pris de ceſte lettre, quelle eſt la vie du ſage, du iugement ſeuere que chacun doit faire de ſoy, & de ne croire point les flateurs.

Differences que les Stoïques mettent entre ioye & volupté.

I'Ay leu ta lettre auec vne grande volupté. Permets ie te prie, que i'vſe de paroles communes à tout le monde, ſans les reuoquer à la ſignification que les Stoïciens leur dõnent. Nous croyons que la volupté eſt vn vice. Prens le cas qu'elle le ſoit: Toutesfois nous auons accouſtumé d'vſer de ce mot, pour monſtrer vne affection de ioye dans noſtre ame. Ie ſçay bien (diſ-ie) que la volupté, (ſi nous voulons que nos paroles viſent à noſtre blanc) eſt vne choſe infame, & que la ioye ne peut aduenir, qu'a l'homme ſage. Car la ioye eſt vn eſleuement de l'ame, qui ſe fie de ſes propres biens, & de ſes propres forces. Toutesfois nous parlons vulgairement ainſi, & diſons que nous auons ſenty vne grande ioye du conſulat de ceſtuy-cy, ou de ſes nopces, ou de l'enfantement de noſtre femme. Ce qui n'eſt pas, vne ſi certaine ioye, que ce ne ſoit le plus ſouuent, vn commencement de triſteſſe. Mais la vraye ioye a vn bien, qui l'accompagne touſiours, c'eſt qu'elle ne prend iamais fin, & qu'elle ne ſe tourne iamais en ſon contraire. Par ainſi quand noſtre Virgile dict: & les mauuaiſes ioyes de l'ame: il parle elegamment, mais non pas proprement. Car il n'y a mal aucun qui porte ioye. Il a donné ce nom aux voluptez & a fort bien exprimé ce qu'il vouloit dire: Car il a ſignifié les hõmes qui ſe reſiouyſſent de leur malheur. Toutesfois ie n'auois pas dit ſans raiſon, que i'auois leu ta lettre auec vne grande volupté. Car encor biẽ qu'vn homme ignorant ſe reſiouïſſe auec vne iuſte occaſion, ſi eſt-ce que i'appelle ceſte affection, qu'il ne peut retenir, & qui ſe iettera bien toſt ſur autres diuers ſubiets, ie l'appelle, dis-je, volupté, conceuë par opinion d'vn faux bien, conduicte ſans meſure, & ſans diſcretion. Mais pour reuenir à mon propos oy ie te prie ce qui ma pleu dans ta lettre. Tu as les paroles à ton commandement, ton diſcours ne te tranſporte point, & ne traine pas plus loing que tu ne veux. Il en y a pluſieurs qui ſont attirez par la beauté de quelque parole, qu'il leur plaira à eſcrire, plus qu'ils n'auoient propoſé: mais celà ne t'aduient point. Tout y eſt bien arrangé, & bien accommodé au ſubiet. Tu parles tant, qu'il te plaiſt, & ſignifies encor plus que tu ne parles. C'eſt ſigne de quelque autre choſe plus grande. En outre il appert que ton eſprit n'a rien de ſuperflu, rien d'orgueilleux. Ie trouue toutesfois des metaphores, qui ne ſont ny trop hardies, ny deſpourueuës de beauté, & qui ont deſia fait preuue de leur bonne grace. I'y trouue des comparaiſons, deſquelles s'il y a quelqu'vn qui nous vueille interdire l'vſage, & les permettre ſeulement aux Poëtes, il me ſemble qu'il n'a leu aucun des anciens autheurs, dans leſquels on ne recherchoit point encores vn langage pour gagner la faueur du peuple. Ceux, qui parloient ſimplement, & pour nous faire entendre ſeulement ce qu'ils vouloient dire, eſtoient plains de paraboles & ſimilitudes: leſquelles

Que c'eſt que volupté & ioye à eux.

6. Æneid.

Quel eſt le contentemẽt qu'on peut receuoir des lettres d'vn amy.

Les figures y ont bonne grace.

Et les cõparaiſons y ſont licites.

ſimilitudes: leſquelles à mon aduis eſtoient neceſſaires, nõ point pour la meſme raiſon, que les Poëtes auoiẽt d'en vſer, mais pour aider la foibleſſe de noſtre eſprit, & pour repreſenter cõme à l'œil au diſciple, & à l'auditeur ce qu'ils diſoient. Comme voicy, quand ie lis entre autres, Sextius, homme vehement & ſubtil, philoſophãt d'vn langage Grec à la façon Romaine, ie pren grand plaiſir de voir la ſimilitude & comparaiſon dont il vſe: qu'vne armee, qui craint d'eſtre aſſaillie par l'ennemy, marche en ordonnance quarree de tous coſtez, pour eſtre plus preſte au combat. Le ſage, dit-il, doit faire le ſemblable: Il doit deſplier ſes vertus de tous coſtez, afin que s'il y a quelque danger qui le menace, ſon ſecours ſoit tout preſt, & que ſans aucun deſordre il obeiſſe à ſon gouuerneur. Ce que nous voyons aduenir aux armees, que les grands capitaines ſçauent ranger, où toutes les troupes ſont ſi bien à point diſpoſees, qu'elles entendent l'vne & l'autre en meſme temps le commandemẽt de leur chef, & que le ſigne eſt ouy auſſi-toſt, parmy les trouppes de l'Infanterie, que de la cauallerie. Mais Sextius dit, que cela nous eſt de beaucoup plus neceſſaire, qu'aux gens de guerre. Car ceux-là ont eu ſouuent peur de l'ennemy ſans cauſe, & que le chemin qu'ils craignoient dauantage, leur eſtoit le plus aſſeuré. La folie n'a rien qui ſoit exempt de crainte. Elle craind autant d'enhaut que d'en bas. Elle a peur d'vn quartier & d'autre. Il y a des dangers, qui luy viennent au deuant, & qui la ſuiuent derriere. Elle s'effraye de toutes choſes. Elle n'eſt iamais en deffence, & ſon ſecours meſmes luy fait peur: Mais le ſage qui eſt armé, & aduiſé contre toutes fortunes & violences, encor que la pauureté, la miſere, l'ignominie, & la douleur, luy facent vne charge, il ne reculera iamais. Il marchera ſans aucune peur contre ſes maux, & au milieu d'iceux. Pluſieurs choſes nous tiennent liez & attachez pluſieurs autres nous oſtent les forces: nous auons ſi longuemẽt croupy dans les vices, qu'il eſt bien difficile de nous en nettoyer. Car nous ne ſommes pas ſeulement ſouillez, nous en ſommes entierement empoiſonnez. Et afin que d'vne comparaiſon nous ne paſſions à lautre, ie demanderay (ce que i'ay ſouuent conſideré en moy-meſme) pourquoy c'eſt que la follie nous tient ſi opiniaſtrement attachez? C'eſt en premier lieu par ce, que nous ne la repouſſons point vertueuſement, & que nous ne voulons pas auec toutes nos forces chercher noſtre gueriſon. En apres nous ne donnons point aſſez de creance à ce qui a eſté trouué par les hommes ſages, & que nous ne le receuons pas auec vne poitrine ouuerte, & paſſons trop legerement ſur vne choſe de grand' importance. Mais comment pourroit vn homme apprendre autant qu'il ſeroit beſoin contre les vices, s'il n'apprend qu'autant de temps qu'il luy en reſte, apres celuy qu'il a employé aux vices? Il n'y a pas-vn de nous, qui vueille deſcendre iuſqu'au plus profond, nous ne cueillons que ce qui eſt au deſſus. C'eſt trop d'auoir eſté occupé, d'auoir donné vn fort peu de temps à la Philoſophie. Mais ce qui nous empeſche le plus, c'eſt que nous nous plaiſons trop toſt à nous meſmes. Si nous trouuons quelqu'vn, qui nous appelle gens de bien, ſages & ſaincts, nous le croyons. Nous ne ſommes pas contents d'vne mediocre loüange. Tout ce qu'vn flateur impudent dira de nous ſans honte, nous le receuons comme ſi cela nous eſtoit deu; nous conſentons à ceux qui diſent que nous ſommes fort ſages, & fort bons, encor que nous ſçachions bien, qu'ils ont accouſtumé de mentir. Nous nous

Vn langage figuré & poli a beaucoup d'efficace.

Le fol n'eſt iamais exempt de crainte, mais

Le ſage quoy qu'aſſailly de toutes parts, ne branſle iamais.

Pourquoy l'on ne peut deuenir ſage. &

Le plus grand malque nous.

Nous nous flattons par trop.

flatons ſi auant, que nous voulons eſtre loüez pour des choſes du tout contraires à ce que nous faiſons. Il y a tel qui oit que ceux-meſmes qu'il enuoye au ſupplice, l'appellent doux & clement, liberal en ſes larcins & pilleries, ſobre & temperé en ſes yurongneries & paillardiſes. D'où il aduient, que nous ne voulons faire aucun changement en nous, parce que nous penſons eſtre gens de bien. Alexandre, lors qu'il couroit par toute l'Indie, & qu'il ſaccageoit par guerre, iuſques aux nations meſmes qui n'eſtoient gueres cogneuës de leurs voiſins, faiſant le tour des murailles d'vne ville qu'il tenoit aſſiegee, pour recognoiſtre de quel coſté elle ſeroit plus foible, & ſe trouuant bleſſé d'vn coup de fleſche, il demeura longuement à cheual, & continua ſon entrepriſe. Mais apres que le ſang fut eſtanché, & que la douleur de la playe, qui eſtoit deſia ſeiche, commança de croiſtre & le genoüil qu'il auoit porté pendu à l'arçon du cheual, à s'engourdir peu à peu: Il fut contraint de ſe retirer, & de dire. Tout le monde iure que ie ſuis fils de Iupiter, mais ceſte playe crie à haute voix que ie ſuis homme. Nous deuons faire le ſemblable: apres que chacun de nous, à force de flaterie ſera deuenu fol, diſons: vous dites que ie ſuis ſage, mais ie cognoy combien de choſes inutiles ie ſouhaitte, combien i'en deſire, qui me nuiroyent. Ie ne cognois pas ſeulement (ce que toutesfois les beſtes bruſtes cognoiſſent quand elles ſont ſaoulles) combien ie dois boire combien ie dois manger, Ie ne ſçay pas encor la meſure de ce que ie contiens. Ie t'apprendray maintenant à quoy tu pourras cognoiſtre que tu n'es pas ſage. Celuy ſe peut dire ſage, qui ſe void plain de contétement, de ioye & de repos d'eſprit, & qui ne ſentant aucune paſſion, vit au pair auec les Dieux. Prens donc conſeil auec toy-meſmes, & ſi tu ne ſens iamais aucune triſteſſe, ſi aucune eſperance des biens que tu attends n'importune ton ame, ſi & les nuicts & les iours ton eſprit iouïſt d'vn repos eſgal & aſſeuré, s'il eſt content en ſoy-meſme, tu es paruenu au comble du bien que l'homme peut deſirer. Mais ſi tu recherches encor toutes ſortes de voluptez, & deçà & delà? fais eſtat que tu es autant eſloigné de la ſageſſe, comme tu le ſeras de la ioye & du contentement. Tu as bien enuie d'y paruenir, mais tu te trompes, ſi tu penſes y pouuoir arriuer par le moyen des richeſſes. Cherches-tu la ioye entre les honneurs, c'eſt à dire entre les ſoucis? Ces choſes que tu deſires ainſi, & que tu penſes te deuoir apporter plaiſir & contentement, ne ſont qu'occaſions de triſteſſes. Tous ceux-là di-je, ne penſent qu'a trouuer la ioye & le plaiſir, mais ils ne ſçauent pas le moyen d'acquerir vn grand & perdurable contentement. L'vn le prend des banquets, & des folles deſpenſes, l'autre de l'ambition & d'vne grand' troupe de vaſſaux, qui le ſuiuent & l'enuironnent; l'vn des faueurs de s'amie, l'autre d'vne vaine oſtentation de l'eſtude des arts liberaux, & des ſciences qui ne luy portent aucune gueriſon. Tous ceux là ſont abuſez d'vn plaiſir trompeur, qui ne dure guere, comme l'yurongnerie, laquelle dõne quelque ioyeuſe follie pour vne heure, & ſe void apres ſuyuie d'vne fort longue repentance: Ou comme l'honneur d'vn applaudiſſement, & d'vne acclamation fauorable du peuple, qui a eſté acquis, & finira auec beaucoup de peine. Il te faut donc penſer cecy, que l'effect de la ſageſſe, eſt vne ioye touſiours eſgale. L'ame de l'hõme ſage eſt telle & ſemblable, que l'eſtat & le viſage du monde par deſſus le ciel de la Lune, l'air y eſt touſiours ſerain. Voila pourquoy tu dois deſirer d'eſtre ſage, car le

Exẽple pour apprendre à chacun à cognoiſtre ſa condition.

Cõment chacun ſe doit cenſurer ſoy-meſme.

&

Quel eſt celuy qui ſe peut dire ſage.

Folie eſt ſage de ceux qui cherchent du contentemẽt par voyes obliques.

Quel eſt l'effect de la ſageſſe, & à quoy reſſemble le Sage.

&

ſage

ſage n'eſt iamais ſans ioye. Ce contentement ne peut naiſtre, que de la conſcience des vertus. Aucun ne ſe peut reſiouïr, que l'homme conſtant, iuſte, & temperé. Et quoy donc, diras-tu? les fols, & les meſchans ne ſe reſiouïſſent-ils iamais? Nenny, non plus que les lions de la proye qu'ils ont trouuee. Quand ils ſont las & ſaouls du vin, & de tous autres plaiſirs, quand la nuict, qu'ils paſſent entierement à boire, leur eſt encor courte, quand on a mis dans vn petit corps plus de voluptez qu'il n'en peut cõtenir, & qu'il a commencé de les rendre & de les ietter dehors c'eſt lors qu'ils ſe mettẽt à crier ce vers de Virgile:

Qu'il eſt la ioye des fols & des meſchants.

Tu ſçais que nous auons paſſé la nuict derniere
Entre des faux plaiſirs.

6. Æneid.

Ceux qui ſont addonnez aux folles deſpences, & à la ſuperfluité, paſſent entre des faux plaiſirs toute la nuict, comme ſi ce deuoit eſtre la derniere. Mais le plaiſir & la ioye qui ſuit les Dieux & ceux qui viuent comme eux, n'eſt iamais interrompuë, & ne prend iamais fin. Elle en prendroit, ſi on l'auoit empruntee d'ailleurs. Mais par-ce qu'elle ne vient point du bienfait d'autruy, elle ne depend point auſſi du pouuoir ny de l'authorité d'autruy. La fortune ne peut oſter, ce qu'elle n'a pas donné.

Elle eſt breſue & fauſſe. mais

Celle des ſiges eſt vraye & perpetuelle.

EPISTRE LX.

Quelques vns penſent que ceſte Epiſtre & les deux autres qui ſuiuent apres, ne ſont que fragmens d'autres Epiſtres. En ceſte-cy il deteſte le vœu de nos parens qui nous ſouhaittent des richeſſes, & la gourmandiſe qui entre en deſpence par ambition, & nous fait deſirer & chercher les biens de la terre & de la mer.

IE me plains, ie me tourmente, ie me mets en cholere. Tu ſouhaittes encores auiourd'huy cela meſme que ta nourrice, que tõ pedagogue, & ta mere te deſiroient. Tu ne cognois pas encor combien de maux ils te ſouhaittoient. O combien les ſouhaits de nos amis nous ſont dommageables, voire de beaucoup plus dommageables, lors qu'ils nous ont ſuccedé plus heureuſement! Ie ne m'eſmerueille point maintenant, ſi tous les maux du monde nous ſuiuent dés noſtre premiere enfance. Nous ſommes creus entre les maudiſſons de nos peres, & meres. Puiſſent les Dieux quelquefois ouyr nos paroles ſans leur demander rien. Iuſques à quand ſera-ce, que nous demanderons touſiours quelque bien aux Dieux, comme ſi nous n'auions point dequoy nous nourrir? iuſques à quand ſera-ce que nous emplirõs de nos ſemences les champs, qui pourroient nourrir des grandes villes? Durant combien de temps ſera-ce que tout vn peuple entier ſera empeſché à couper nos bleds? Durant combien de temps ſerace, qu'vn grand nombre de nauires ſerõt employez pour apporter de pluſieurs mers, le bled, qui ne doit nourrir qu'vne ſeule table? Vn taureau ſe peut nourrir dans vn paſturage de peu d'arpens. Vne ſeule foreſt ſuffit à pluſieurs elephans; & l'homme veut paiſtre, & ſur la terre, & ſur la mer. Et quoy? Nature nous a-elle fait vn ventre tellement inſatiable, au regard d'vn petit corps qu'elle nous a donné, qu'il deuſt ſurpaſſer la voracité, & la faim des plus grandes, & des plus gourmandes beſtes du monde? Non certainement. Car combien eſt petit ce que nous deuons à nature? on la peut contenter de peu: ce n'eſt pas la faim de noſtre ventre,

L'homme ſeul entre les animaux a (comme on dit cõmunement) le ventre plus grand que la panſe, & ne ſçait tenir meſure en ſes ſouhaits.

Les auares & intemperez doiuent eſtre mis au rang de beſtes ou des morts.

&

qui nous couſte ſi cher ? c'eſt la gloire & l'ambition. Et pour ceſte raiſon (comme dit Salluſte) ceux qui ſuiuent le plaiſir de leur ventre, doiuent eſtre mis au nombre des beſtes, & non point des hommes, & quelques-vns encor non point au nombre des beſtes, mais des morts. Or ceux qui ſe cachent pour viure engourdis de pareſſe, ſont dans leur maiſon comme dans vn ſepulchre. Celuy ſeul vit, qui ſçait vſer de ſoy-meſmes. Tu peux iuſtement grauer leur nom dans vn marbre ſur la porte de leur maiſon. Car ils ſe ſont enſeuelis, auant que mourir.

Les faineants s'enſeueliſſent deuant leur trepas.

EPISTRE LXI.

Que tout le temps deuant la vieilleſſe on doibt penſer à bien viure, & en la vieilleſſe on doibt penſer à bien mourir.

IL faut perdre le vouloir de ce que nous voulons. De ma part tout vieil que ie ſuis, ie mets peine qu'il ne ſemble pas, que ie vueille ce que ie voulois quand i'eſtois enfant. I'employe tous les iours & les nuicts à cela, c'eſt mon ſeul trauail, c'eſt mon ſoin, de pouuoir mettre fin à mes vieux maux. Ie veux ſeulement faire, qu'vn ſeul iour me ſoit autant, que toute la vie. Et à dire la verité, ie ne le prens pas encor, comme ſi c'eſtoit le dernier, mais ie le regarde, comme s'il pouuoit eſtre le dernier. Ie t'eſcris ceſte lettre auec vne telle apprehenſion, comme ſi la mort me deuoit appeller en l'eſcriuant. Ie ſuis tout preſt de ſortir, c'eſt pourquoy ie iouys de la vie ; car ie penſe fort peu, combien elle doit durer. Deuant la vieilleſſe i'auois ſoin de bien viure: & en ma vieilleſſe, ie penſe à bien mourir. Et bien mourir n'eſt autre choſe, que mourir ſans regret. Mets peine de ne rien faire maugré toy. Tout ce qui eſt neceſſaire, doit aduenir. La neceſſité n'eſt que pour celuy qui refuſe, & non point pour celuy, qui veut. Il n'y a point de neceſſité pour celuy qui a volonté. Ie ſouſtiens, que celuy, qui reçoit de bon gré les commandemens qu'on luy fait, il fuit à la plus cruelle partie de la ſeruitude, ſçauoir-eſt de faire ce qu'il ne voudroit point faire. Celuy qui faict quelque choſe par commandement d'autruy, n'eſt pas miſerable ; c'eſt celuy, qui le fait en deſpit de ſoy. Prenons donc ceſte reſolution en noſtre ame de vouloir ce, que la neceſſité d'vne affaire requerra. Et ſur toutes choſes penſons à noſtre fin, ſans monſtrer aucune triſteſſe. Il nous faut appreſter à la mort, au parauant qu'à la vie. La vie n'a que trop dequoy pour s'entretenir, mais c'eſt nous qui ſommes affamez de ce qu'elle s'entretient. Il nous ſemble qu'il nous defaut quelque choſe, & touſiours il le nous ſemblera. Pour auoir aſſez veſcu ce ne ſont pas les ans & les iours qui le font, c'eſt l'ame. Pour mon regard (Lucilius mon tres-cher amy) ie ſuis content de l'aage que i'ay veſcu : I'attends la mort, comme eſtant ſaoul de viure.

La meditation de la mort eſt neceſſaire à tous, au lieu que chacun ſe plonge és abiſmes de diſſolution, d'ambition, d'auarice, & vanité.

Qu'eſt-ce que bien mourir.

Il le faut vouloir, puis qu'il y a neceſſité.

EPISTRE LXII.

Que les affaires ne l'empeſchent point à leſtude des ſciences liberalles. Que le meſpris des richeſſes eſt le vray chemin aux richeſſes.

CEux qui veulent faire croire qu'vn grand nombre d'affaires les empeſchent de ſuiure les eſtudes liberaux, ne font que mentir. Ils feignent d'auoir

Quel eſt le repos & le cõtentement du

d'auoir des occupations, ils les augmentent & les recherchent. Ie ſuis deſchargé d'affaires, Lucilius mon amy, I'en ſuis deſchargé: & en quel lieu que ie ſois, ie ſuis tout à moy. Car ie ne m'aſſuiettis point aux affaires, ie m'y accommode. Ie ne cours point apres les occaſions, qui me pourroient faire perdre le temps: Et en quelque part que ie m'arreſte, c'eſt-là que i'entretiens mes penſees, & que ie fais en mon eſprit quelque diſcours profitable & ſalutaire. Si ie me donne à mes amis, pour cela ie ne me quitte point moy-meſmes: ie ne m'arreſte point auſſi longuement auec ceux, à la compagnie deſquels ie ne me ſuis mis que pour quelque temps, & pour quelque cauſe que mon deuoir me commandoit. Mais ie ſuis auec les hommes vertueux, i'enuoye ma penſee & mon eſprit deuers eux, en quels lieux, & en quels temps qu'ils ayent eſté. Ie meine touſiours auec moy Demetrius, qui à eſté l'vn des hommes de bien du monde, & laiſſant à part ces veſtus de cramoyſin violet, ie parle auec ceſt homme demy-nud, ie l'admire. Mais comment ne l'auroi-ie en admiration? Il n'a faute de rien: vn homme peut meſpriſer toutes choſes, & aucun ne les peut toutes auoir. Le chemin des richeſſes le plus court, c'eſt le meſpris des richeſſes. Mais noſtre Demetrius vit de façon, qu'il ſemble n'auoir point meſpriſé toutes choſes, mais auoir ſeulement permis, que les autres en iouyſſent.

ſage en tous ſes affaires. &

Le meſpris qu'il fait des richeſſes.

EPISTRE LXVIII.

Il conſole Lucilius de la mort de Flaccus ſon ami & monſtre que la plus grande partie des hommes par des larmes feintes veulent ſeulement faire monſtre de leur douleur, laquelle ils ſuiuent auec ambition.

TV portes fort impatiemment la mort de ton amy Flaccus: mais ie ne puis trouuer bon de te voir plus atriſté, qu'il ne ſeroit raiſonnable. A grande peine oſerois-ie te prier, de ne t'en douloir point du tout, encor que ie ſçache que cela ſeroit mieux faict. Mais à qui eſt-ce qu'vne belle conſtance d'ame peut aduenir, qu'à celuy ſeul, qui auroit mis la fortune ſoubs les pieds? Et toutesfois cela le pourroit encores aucunement piquer. Ie dis ſeulement piquer. Pour noſtre regard on nous doit pardonner, quand les larmes nous ſeront eſchapees, ſi elles n'ont point eſté trop grandes, & ſi nous les auons bien toſt laiſſees. Bref qu'à la perte d'vn amy nos yeux ne ſoyent ny ſecs, ny trop moüillez. Il faut ietter quelques larmes, & non pas pleurer. Il te ſemble que ie te vueille aſſubiettir à vne loy trop rigoureuſe, veu que le Poëte le plus grand d'entre les Grecs, a bien donné temps à pleurer, mais ce n'eſtoit, que pour vn iour ſeulement, quand il a dit que Nobié eut bien ſoin de manger. Veux-tu ſçauoir d'où procedent ces plaintes & ces pleurs demeſurez? Par ces larmes nous cherchons vn teſmoignage que nous les regretons: Et nous ne ſuiuons pas tant la douleur, que nous la voulons monſtrer par dehors. Aucun n'eſt triſte pour ſon ſentiment ſeul. O la mal-heureuſe folie! on a trouué encor quelque ambition en la douleur meſme. Et quoy? diras-tu: oublieray-ie donc mon amy? Certainement tu luy promets vne fort courte ſouuenance, ſi elle ne doit durer plus longuement

Il eſt meſſeãt à vn homme qui faict profeſſion de vertu, de ſe douloir par trop: car

Le dueil exceſſif n'eſt qu'vne monſtre exterieure de regret: &

que ta douleur. La moindre occaſion de fortune te changera tantoſt les rides de ton front en ris. Ie ne te baille point vn plus long temps, la longueur duquel toutesfois peut addoucir les plus grands regrets du monde, & mettre fin aux plus aſpres douleurs. Auſſi toſt que tu delaiſſeras de plus flatter & nourrir ta douleur, ceſte opinion de triſteſſe s'en ira. Tu entretiens maintenant ta douleur, mais pour ſi bien que tu la gardes, elle t'eſchappe: & encor pluſtoſt, lors qu'elle eſt plus violente. Sur tout mettons peine que la ſouuenance des amis que nous perdons, nous ſoit agreable. Aucun ne prend plaiſir de reuenir ſur vn ſubiect, auquel il ne peut penſer ſans tourment. Toutesfois s'il ne ſe peut faire, que le nom des amis que nous auons perdus, reuienne en noſtre memoire, ſans quelque pointe de douleur, ceſte pointe meſmes a quelque plaiſir en ſoy. Car comme noſtre Attalus ſouloit dire: La memoire des amis decedez nous plaiſt, ne plus ne moins que l'amertume d'vn vin fort vieux, ou comme les pommes aſpres douces nous ſont agreables. Mais apres que quelque peu de temps eſt paſſé, tout ce qui nous tourmentoit s'eſteint, & lors vne pure & vraye volupté naiſt dãs noſtre ame. Si nous voulons croire ce qu'il dit, ſe ſouuenir que nos amis ſe portent bien, c'eſt manger du miel & des gaſteaux. Mais la memoire de ceux qui ſont decedez, ne peut donner ioye, qu'elle ne ſoit meſlee auec quelque peu d'aigreur. Or qui eſt celuy qui voudroit nier, que ces choſes aigres, & qui ont en ſoy quelque aſpreté, ne ſoient faſcheuſes à l'eſtomach? Ie ne ſuis point toutesfois de ceſt aduis. La ſouuenance de mes amis decedez m'eſt agreable & douce. Car ie les auois, comme ſi ie les pouuois perdre: & ie les ay perdus, comme ſi ie les auois. Fay donc (Lucilius mon amy) ce que ton bon iugement requiert. Ceſſe de mal parler du bien-faict de nature. Elle l'a oſté, mais elle l'auoit donné. Ioüiſſons donc à plein deſir de nos amis, parce que nous ne ſçauons point ſi cela nous durera longuement. Penſons que nous les auons ſouuent laiſſez, quand nous auons fait quelques longs voyages: Et que ſouuent demeurans en vn meſme lieu, nous auons intermis de les voir, & nous trouuerons que nous auons encor perdu plus de temps, quand ils eſtoient en vie. Mais pourroit on ſupporter ceux qui ne tiennent guere de conte de leurs amis, quand ils les ont, & les plaignent apres miſerablement: Et n'ayment pas vn, ſinon qu'apres l'auoir perdu? C'eſt pourquoy ils les pleurent dauantage, & craignans qu'on mette en doute s'ils les ont aymez, ils cherchent trop tard des teſmoignages de leurs amitiez. Si nous auons d'autres amis, nous leur faiſons tort, nous auons mauuaiſe opinion d'eux, de penſer qu'ils ne nous puiſſent autant conſoler, qu'vn ſeul que nous auons perdu: Et ſi nous n'en auons point du tout, nous meſmes nous faiſons plus grand tort, que celuy que nous auons receu de la fortune. Elle nous en a oſté vn ſeul: & nous n'en auons fait aucun. Dauantage celuy ne peut en auoir aymé aucun, qui n'en a peu aymer qu'vn. Si quelqu'vn qui auroit eſté deſpoüillé, & qui auroit perdu vne ſeule robe qu'il auoit, aimoit mieux pleurer ſon malheur, que d'aduiſer par quel moyẽ il pourroit euiter le froid, & trouuer quelque choſe pour couurir ſes eſpaules, ne l'eſtimerois tu pas vn grand fol? Tu as porté en terre celuy que tu aymois: cerches en vn autre, que tu puiſſes aymer. Il vaut mieux faire vn amy nouueau, que de pleurer l'autre. Ie ſçay bien, que ce que ie veux dire maintenant eſt fort vulgaire, & cogneu d'vn chacun,

La memoire de nos amis defunts nous doit eſtre agreable, attendu leur amitié & merite. Ioinct que

Nous ne les auions qu'à condition de les pouuoir perdre.

Pluſieurs pleurent les morts qu'ils ont negligé viuants.

Si la mort nous oſte vn amy, il en faut faire vn nouueau: car n'en aimer qu'vn, c'eſt n'en aimer point.

cun, toutesfois ie ne l'obmettray point, encor que tout le monde l'ait dit. Celuy qui par raiſon & conſeil n'auoit peu mettre fin à ſa douleur, là trouua auec le temps. Mais c'eſt deshonneur à vn homme ſage de n'auoir autre remede à ſa douleur, que de ſe laſſer de douloir. I'ayme mieux que tu laiſſes la douleur, que ſi la douleur, te laiſſoit. Laiſſe le pluſtoſt que tu pourras de faire ce que tu ne pourrois longuement faire, quand tu voudrois. Nos maieurs ont donné aux femmes vn an à porter le deüil: non point afin qu'elles fuſſent tenuës de le porter l'an tout entier: mais au moins, afin que ce ne fuſt plus longuement. Pour le regard des hommes, la loy n'a point ordonné de temps, parce qu'aucun temps ne leur eſtoit honneſte. Mais quelle me pourrois-tu nommer d'entre ces pauures femmeletes, qu'on n'a peu qu'auec grande peine arracher de deſſus le bucher, & auec force retirer de deſſus le corps du treſpaſſé, à qui les larmes ayent duré plus d'vn mois? Il n'y a rien qui nous deſplaiſe pluſtoſt que la douleur, laquelle du commencement trouuera qui la conſolera, & qui en aura pitié: Mais ſi elle dure trop, on ne fera que s'en rire. Et non ſans cauſe, car ou elle eſt feinte, ou elle eſt folle. Ie t'eſcris cecy, moy qui pleuray ſi deſmeſurement Annæus Serenus mon cher amy, qu'on me pouuoit (encor que ce fuſt à mon grand regret, mettre entre les exemples de ceux que la douleur à vaincus. Toutesfois ie blaſme auiourd'hüy ma façon de faire, & recognois que la principale cauſe que i'eus de me douloir ainſi, eſtoit que ie ne m'eſtois iamais repreſenté, qu'il peuſt mourir pluſtoſt que moy. Ie penſois ſeulement, qu'il eſtoit plus ieune, & de beaucoup plus ieune, comme ſi les deſtinees nous appelloient par ordre de noſtre naiſſance. Par ainſi penſons iournellement que nous, & tous nos amis ſont mortels. C'eſt pourquoy donc ie deuois dire, Serenus mon amy, eſt plus ieune que moy. Mais qu'y fait cela? Il doit mourir apres moy, mais il le pouuoit auſſi pluſtoſt que moy. Et n'ayant point penſé à cela la fortune me prenant au deſpourueu, me frappa ainſi. Maintenant ie cognois, que toutes choſes ſont mortelles, & qu'elles ſont mortelles ſous vne loy incertaine. Il ſe peut faire auiourd'huy, tout ce qui iamais ſe peut faire. Penſons donc (Lucilius mon ami) que nous arriuerons bien-toſt au meſme lieu, où nous auons regret qu'il ſoit arriué. Et peut-eſtre (ſi l'opinion des ſages eſt veritable) & qu'il y ait quelque lieu, qui nous reçoiue: Celuy que nous penſons eſtre du tout peri, n'a fait que gaigner le deuant.

C'eſt honte au ſage de diminuer ſa douleur par le temps, &

La plus vehemente deuiét ridicule auec le temps ſi elle dure trop.

Seneque meſme recognoiſt ſon erreur au dueil d'vn ſien amy.

EPISTRE LXIIII.

Il loüe grandement vn liure de Q. Sextius pere, la leçon duquel eſchauffoit à la vertu, l'ame de ceux qui le liſoient; & n'oſtoit à pas-vn l'eſperance de pouuoir attaindre à ſa perfection. Il dit qu'il admire les inuentions de la ſageſſe & les inuenteurs, & penſe qu'on y peut à l'aduenir encor beaucoup adiouſter.

TV fus hier auec nous, tu te pourrois plaindre, ſi ce n'auoit eſté qu'hier tant ſeulement: c'eſt pourquoy i'y ay adiouſté auec nous. Car tu es touſiours auecques moy. Quelques amis eſtoient ſuruenus, à l'arriuee deſquels la cheminee fumoit plus que de couſtume, non pas que ceſte fumee fuſt comme celle qui ſort de la cuiſine de ceux qui ſe traictent friandement, ou qu'elle fuſt pour faire peur au guet, qui marche la nuict par ville. Mais vne petite

Leçon aux hommes, de ne partir point d'vne compagnie ſans auoir appris quelque choſe de bon.

fumee à laquelle on cognoiſſoit que i'auois des hoſtes chez moy. Nous euſmes pluſieurs diuers propos, comme il aduient aux banquets, paſſans de l'vn à l'autre ſans en acheuer pas vn. Apres il nous fut leu vn liure de Q. Sextius Pater, homme de grand ſçauoir, ſi tu me dois croire en aucune autre choſe, & Stoïcien, encor qu'on le vueille nier. O bons Dieux, que ceſt homme eſt plein de conſtance, & de courage! tu ne trouueras pas cela en tous les Philoſophes. Les eſcrits de quelques-vns n'ont qu'vn beau tiltre, le reſte n'a point de ſang. Ils font des inſtitutions, des diſputes, ils diſent des brocards. Ils ne donnent point de courage, parce qu'ils n'en ont point. Apres que tu auras leu Sextius, tu diras, il vit, il eſt plein d'ardeur, il eſt libre, il eſt plus qu'homme. Il me laiſſe touſiours accompagné d'vne grande aſſeurance. En quelle diſpoſition que mon ame ſoit, ſi ie le lis, ie te le confeſſeray librement, il me prend enuie de dire à haute voix, Pourquoy ceſſes tu fortune? viens moy aſſaillir: tu voix que ie ſuis preſt à te combattre. Ie me reueſtis du courage de celuy, qui cherche vn ſubiect, contre lequel il ſe puiſſe eſprouuer & où il puiſſe faire paroiſtre ſa vertu.

Indices auſquels on recognoiſt les ſophiſtes & ignorants.

Quel profit on tire des bons liures.

Ie ſouhaitte de voir qu'vn ſanglier eſcumant,
Ou qu'vn fauue lion d'vn haut mont deſcendant
Vienne pour ſe ruer ſur les brebis craintiues.

4. Æneid.

Ie deſire trouuer quelque choſe que ie puiſſe vaincre, ie veux ſouffrir pour exercer ma patience. Car Sextius a cela encor d'admirable, qu'il te monſtrera l'excellence d'vne vie bien-heureuſe, & ne te mettra point hors d'eſperance d'y paruenir. Tu cognoiſtras bien qu'elle loge en lieu fort haut, où toutesfois vn homme qui en aura le vouloir, pourra monter. Entre autres choſes la ſeule vertu te peut donner cela, que tu l'auras en admiration, & ſi ne perdras point l'eſperance d'en ioüir. Certainement la ſeule contemplation de la ſageſſe me deſrobe ſouuent beaucoup de temps. Ie ne la regarde pas auec moindre eſtonnement, que ie fais le ciel, & l'vniuers, ſur lequel ie iette ſouuent mes yeux, comme ſi ie ne l'auois iamais plus veu. C'eſt pourquoy ie reuere & honore les inuentions de la ſageſſe, & les inuenteurs auſſi. I'en veux aller prendre poſſeſſion cõme d'vn heritage commun à pluſieurs. Cela m'eſt acquis, on a trauaillé pour moy. Mais faiſons comme vn ſage pere de famille, augmentons le bien qu'on nous a laiſſé, que ceſt heritage vienne à ma poſterité plus grand que ie ne l'ay pris. Il reſte beaucoup de beſongne, & en reſtera encor beaucoup. Car apres que mille ſiecles ſeront paſſez, l'occaſion ne ſera iamais perduë à ceux qui naiſtront à l'aduenir, d'y adiouſter encor. Et iaçoit que toutes choſes ſoyent inuentees par les anciens, toutesfois l'vſage, la ſcience, & la diſpoſition de ce qui a eſté inuenté, ſera touſiours choſe nouuelle. Pren le cas qu'on nous a laiſſé la recepte des remedes, qui peuuent guerir les yeux. Il ne m'eſt pas beſoin d'en chercher d'autres. Il les faut ſeulement appliquer ſelon les maladies, & ſelon le temps. Par l'vn l'ardeur des yeux eſt oſtee, par l'autre la chaſſie des paupieres eſt ſubtiliee: par l'vn vne ſoudaine deſcente de reume eſt diuertie, & par l'autre la veuë deuient plus ſubtille. Il faut que tu broyes & deſtrempes bien ces remedes, & que tu ſçaches par quelle meſure tu les dois employer. Les remedes de l'ame furent inuentez par les anciens. Mais c'eſt à nous à chercher la maniere & le temps de les appliquer. Ceux qui ont veſcu deuant nous, ont fait beaucoup

La vertu ſe faict admirer elle meſme.

En la lecture des bons autheurs il faut imiter le bon pere de famille, & faire ſi bien valoir leurs vtiles enſeignemẽts, que nous en remportions accroiſſemẽt de vertu pour nous & noſtre poſterité.

Combien il faut honorer la memoire de ceux qui nous ont dõ-

beaucoup, mais ils n'ont point acheué : Il les faut toutesfois honorer, il les faut reuerer comme Dieux. Mais pourquoy eſt-ce que ie n'aurois l'image de ces hommes vertueux en ma maiſon, pour me ſeruir d'exemple? & pourquoy ne ferois-ie feſte du iour de leur naiſſance? Pourquoy eſt-ce que ie ne les nommeray iamais, qu'auec tiltre d'honneur? la meſme reuerence que ie dois à mes propres precepteurs, ie la dois à ces precepteurs de tout le genre humain, deſquels ont coulé les commencemens d'vn ſi grand bien. Si ie vois vn Conſul, ou vn Preteur, ie feray tout ce qu'on a accouſtumé de faire pour leur rendre honneur & reuerence, ie deſcendray de cheual, ie deſcouuriray ma teſte, ie me deſtourneray de mon chemin. Et quoy donc? me pourray-ie ſouuenir des deux Marcs Catons, du ſage Lælius, de Socrates, de Platon, de Zenon, & de Cleanthes, ſans vne grande marque d'honneur? Certainement ie les reuere : & oyant la grandeur de ces noms, ie me leue pour leur rendre honneur.

né moyẽ d'apprendre de la vertu.

EPISTRE LXV.

Qu'à l'opinion des Stoïciens il n'y a que trois cauſes de toutes choſes en ce monde, & par l'opinion d'Ariſtote & de Platon, il en y a dauantage. Il conſeille auſſi par vn docte diſcours, apres qu'on aura acquiſe la tranquillité de l'ame, de s'addonner à la cognoiſſance de l'vniuers.

IE departis le iour d'hier par moitié : l'vne fut pour moy, & l'autre pour ma maladie, laquelle print toute la matinee pour elle, & laiſſa l'apreſdinee pour moy. Parquoy i'eſſaiay premierement les forces de mon eſprit à lire quelque liure. Mais quand ie vis qu'il y prenoit plaiſir, i'oſay bien luy commander, ou pluſtoſt permettre d'entreprendre encor dauantage. I'eſcriuis donc quelque choſe auec plus de ſoin que ie n'auois accouſtumé pendant que ie m'eſtois opiniaſtré apres vne matiere difficile, & que ie ne voulois pas demeurer vaincu : iuſqu'à ce que quelques vns de mes amis ſuruindrent, qui m'en retirerent par force, & me tancerent comme vn qui ne ſe gouuernoit pas bien en ſa maladie. Au lieu de la plume, quelque propos fut mis en auant, duquel ie te rapporteray tout ce qui demeura en diſpute, de laquelle nous t'auons fait arbitre, tu as plus de beſongne que tu ne pẽſes pas. Il eſt certain qu'il y a trois cauſes. Et les Stoïciens (cõme tu ſçais) diſent, qu'il y a deux choſes en la nature, d'où toutes les autres ſe font, la cauſe, & la matiere. La matiere demeure pareſſeuſe, toutesfois preſte à toutes choſes, laquelle neantmoins ne bougera, ſi pas-vn ne la meut. Or la cauſe, c'eſt à dire la raiſõ, donne forme à la matiere, & la tourne de quel coſté qu'il luy plaiſt, & en produit diuers ouurages. Il y doit auoir donc quelque choſe, dont on peut faire vn ouurage, & apres, celuy par qui il eſt fait. Ceſtuy-la eſt la cauſe, & l'autre eſt la matiere : Tous les arts ne ſont qu'imitation de nature. Par conſequent tout ce que ie diſois de l'vniuers, tu le dois rapporter aux ouurages, que l'hõme doit faire. Vne ſtatuë a eu la matiere qui deuoit receuoir l'artifice, & l'artiſan, qui deuoit donner la forme à la matiere. Par ce moyen donc le bronze a eſté la matiere de la ſtatuë, & l'ouurier en a eſté la cauſe. Toutes autres choſes ſont d'vne pareille & ſemblable condition. Elles prennent leur eſſence de

Opinion des philoſophes touchant les cauſes des choſes.

Il y a trois cauſes, & deux choſes deſquelles toutes les autres ſe font, ſelon les Stoïciens.

ce dequoy on les fait, & de celuy qui les fait. Les Stoïciens diſent, qu'il n'y à qu'vne ſeule cauſe, ſçauoir eſt ce qui fait. Mais Ariſtote penſe, que la cauſe ſe peut dire en trois façons. La premiere cauſe (dit-il) c'eſt la matiere meſme, ſans laquelle rien ne peut eſtre fait. La ſeconde eſt l'ouurier. La troiſieſme c'eſt la forme, qu'on met ſur quelque ouurage que ce ſoit, comme ſur vne ſtatuë. Car Ariſtote l'appelle *eidos*, ceſt à dire image. Il en y a encor vne autre (dit-il) qu'on y adiouſte pour la quatrieſme, c'eſt le deſſein, & l'intention de tout l'ouurage. Ie te diray plus clairement qu'eſt cela. Le bronze c'eſt la premiere cauſe de la ſtatuë: Car elle n'euſt iamais eſté faite, ſi ce dequoy elle a eſté fonduë & tiree n'euſt eſté. La ſeconde cauſe c'eſt l'ouurier: Car ce bronze n'euſt peu ſe former en la façon d'vne ſtatuë, ſi quelques mains ſçauantes ne s'y fuſſent employees. La troiſieſme cauſe c'eſt la forme: car on n'appelleroit point ceſte image Doryphorus, ou Diadumenus, ſi on ne luy auoit imprimé ce viſage. L'autre cauſe quatrieſme, c'eſt le deſſein & l'intention pour laquelle on l'a faict. Car ſans cela, on ne l'auroit pas faicte. Qu'eſt-ce que l'intentiõ? c'eſt ce qui a conuié l'artiſan; c'eſt ce qu'il a ſuiui. C'eſt donc ou l'argẽt, s'il l'a faite pour la vendre, ou la gloire, s'il l'a faite pour la reputation, ou ſa deuotion, & pieté, s'il l'a voulu donner pour preſent à vn temple. Ceſte cauſe quatrieſme donc eſt encor celle, pour laquelle on fait. Penſerois-tu qu'entre les cauſes d'vn ouurage, qui a eſté faict, on n'y doiue pas conter cela, ſans quoy on n'euſt point faict? Plato adiouſte encor le patron, pour vne cinquieſme cauſe, lequel il appelle Idee: car c'eſt l'exemplaire, ſur lequel l'ouurier iettant ſes yeux, fait ce qu'il auoit deſtiné. Et ne faut point faire difference s'il prend de dehors le patron, ſur lequel il iette ſes yeux, ou s'il tient en ſa fantaſie ce qu'il a conceu & mis au dedans. Dieu a les patrons, & les exemplaires de toutes choſes dedans ſoy. Il a conceu dans ſon entendement les nombres, & les façons de tout ce qu'il doit faire. Il eſt plein de toutes ces formes & figures que Plato appelle Idees, leſquelles ſont immortelles, immuables, iamais laſſes. Par ainſi encor que les hommes periſſent, toutesfois l'humanité, ſur laquelle l'homme eſt pourtraict, demeure: & iaçoit que les hommes deuiennent malades, & qu'ils meurent, elle ne ſouffre rien. Il y a donc cinq cauſes, comme dit Plato: celle dequoy, celle par qui, celle ſur-quoy, celle à quoy, & celle pourquoy. En dernier lieu en l'ouurage, qui eſt fait de ces choſes-là; comme en vne ſtatuë (parce que c'eſt d'elle que nous auons commencé de parler) celle dequoy, c'eſt le bronze: celle par qui, c'eſt l'ouurier: celle ſur quoy, c'eſt la forme qu'on luy donne: celle à quoy c'eſt le patron que l'ouurier imite: celle pourquoy, c'eſt le deſſein & l'intention de celuy qui l'a fait: & ce qui eſt compoſé de tout cela, c'eſt la ſtatuë. Le monde, & l'vniuers, comme dit Plato, a toutes ces choſes là. L'ouurier eſt Dieu: ce dequoy il fait, c'eſt la matiere, & la forme c'eſt la façon & l'ordre que nous voyons en ceſt vniuers: le patron & l'exemplaire, c'eſt ce ſur-quoy Dieu a formé la grandeur de ce bel ouurage: l'intention, c'eſt le deſſein pour lequel il l'a faict. Demandes-tu quelle fut l'intention de Dieu? ſa bonté. Certainement Plato le dit ainſi. Quelle cauſe a eu Dieu de faire le monde? Il eſt bon, il a fait des choſes bonnes. Celuy qui eſt bon ne porte enuie à choſe aucune qui ſoit bonne, c'eſt pourquoy il l'a faict le meilleur qu'il a peu. Donne donc ton iugement là deſſus, & prononce, qui eſt celuy qui

Opinion d'Ariſtote touchant la cauſe des choſes, qui en trouue quatre.

1
2

3

4

5

De Platon lequel en eſtablit cinq.

Toutes leſquelles ſe trouuent en la creation du monde.

Lequel eſt bon, pource que Dieu qui eſt bon, l'a faict.

Iugement de Seneque touchant les opinions de Platon & d'Ariſtote.

te ſemblera s'eſtre de plus pres approché de la verité, non point qui aura dict la verité. Car cela eſt autant eſleué par deſſus nous, comme la verité meſmes. Mais ce grand nombre de cauſes, qui ſont miſes par Ariſtote, & Plato, ou il cõprend trop, ou il comprend peu. Car s'ils penſent, que la cauſe de faire vne choſe, ſoit tout ce ſans quoy rien ne peut eſtre faict: ils ont dict trop peu de cauſes. Ils y deuroyent mettre le temps, car rien ne ſe peut faire ſans le temps. Ils y doiuent mettre le lieu, car s'il n'y a lieu où quelque choſe ſe face, elle ne ſe fera point. Ils y deuroiẽt mettre le mouuement, ſans luy rien ne ſe fait, rien ne perit, & ſi n'y a il point aucun art, ny aucun chãgement ſans mouuement. Mais nous cherchons icy la cauſe premiere, & generalle. Elle doit eſtre toute ſimple, car la matiere eſt ſimple. Nous demandons que c'eſt que la cauſe: c'eſt la raiſon qui fait, c'eſt à dire Dieu. Et par ceſte raiſon que ie viens de dire, ce ne ſont point pluſieurs & particulieres cauſes, mais elles dependẽt toutes d'vne. Sçauoir eſt de celle qui fait. Tu dis que la forme eſt auſſi vne des cauſes: & que c'eſt celle que l'ouurier met ſur l'ouurage, s'en eſt vne partie, mais non point vne cauſe. Le patrõ auſſi ou l'exemple n'eſt point vne cauſe, c'eſt l'inſtrument neceſſaire de la cauſe. Par conſequent le patron eſt neceſſaire à l'ouurier, comme eſt vn ciſeau, ou comme eſt vne lime. Car ſans eux l'art ne peut rien aduancer. Et toutesfois ce ne ſont ny parties, ny cauſes de l'art. L'intention (dit-il) de l'ouurier, pour laquelle il entreprend de faire quelque choſe, c'eſt vne cauſe: Mais encor que ce fuſt vne cauſe, elle n'eſt point efficiente, ains vne cauſe ſuruenante. Or ces cauſes là ſont innombrables, & nous diſputõs de la cauſe generalle. Certainemẽt ils n'ont point parlé auec leur ſubtilité accouſtumee, quand ils ont dict que tout ceſt vniuers & ceſt ouurage ſi bien acheué, eſtoit la cauſe. Car il y a grande difference entre l'ouurage, & la cauſe de l'ouurage. Prononce donc ta ſentence, ou bien (cõme il eſt plus facile en ces choſes douteuſes) dy que ceſte queſtion n'eſt pas encor en eſtat d'eſtre iugee, & dõne nous congé. Tu me diras, quel plaiſir peux tu receuoir à perdre le temps apres ces choſes, qui ne te peuuent oſter aucune paſſion, ny aucune cõuoitiſe? De ma part ie diſcours tout premierement de ce qui me peut mettre l'ame en repos, & ie m'enquiers pluſtoſt de moy meſme, puis apres du monde & de l'vniuers. Faiſant cela ie ne perds pas le temps comme tu penſes. Car ſi ces diſcours ne ſont point entrecouppez, s'ils ne ſont point tirez à des ſubtilitez inutiles, ils eſleuent & hauſſent l'ame, laquelle ſe ſentãt preſſee d'vne peſante charge, ne deſire que de s'en depeſtrer & retourner aux lieux d'où elle a eſté. Car ce corps ne ſert que de fardeau & de peine à l'ame. Elle eſt trauaillee de ſa peſanteur, elle eſt en des liens, ſi la Philoſophie ne la vient ſecourir: Mais elle luy a commandé de reſpirer en la contemplation de la nature, & luy a permis de quitter la terre pour ſe ioindre aux choſes diuines. C'eſt la liberté qu'elle a, c'eſt ſon pourmenoir: elle ſort ce pendãt hors de la priſon où elle eſt detenuë, & ſe va recreer dans le ciel. Tout ainſi que les artiſans qui ont longuement tenu la veüe baiſſee ſur quelque ſubtil ouurage qui les eſbloüiſſoit, meſmement s'ils trauailloient en lieu obſcur & ſans guere de clairté, ſortent à l'air, & s'en vont en quelque place publique où le peuple a accouſtumé de s'aller eſbatre, & recreent leur veüe en la pleine lumiere du iour: Pareillement ceſte ame recluſe, enfermee dans ce triſte & tenebreux manoir, ſe met à l'ouuert le plus ſouuent qu'elle peut, & va prendre

Que c'eſt que la cauſe. Toutes dependẽt d'vne.

L'entendement humain ne ſe doit point arreſter à ces diſputes, ains monter aux choſes diuines, pour y trouuer repos à l'ame.

Laquelle eſt captiue dans le corps, & la Philoſophie l'affranchit.

ſon repos en la contemplation de la nature. Le ſage, & celuy qui ſuit la ſageſſe, eſt bien aucunement attaché à ſon corps. Mais il en eſt abſent de la meilleure partie qu'il aye, & dreſſe ſes plus belles pẽſees aux choſes hautes, & comme ayant preſté vn ſerment de gendarme, il fait eſtat que le temps que ſa vie dure, ſoit ſes gages. Il s'eſt tellement reſolu, qu'il ne porte ny amour ny haine à ſa vie, & prend patience aux choſes mortelles, encor qu'il ſçache qu'vn plus grand bien l'attend apres. Me voudrois tu interdire la contemplation de toutes ſes choſes de nature, & m'en retirãt du tout, me reſtraindre à vne ſeule partie? Ne rechercheray ie point quels ſont les commencemens des choſes vniuerſelles, qui eſt celuy qui les forma, qui eſt celuy qui deſbroüilla tout ce qui eſtoit confus & meſlé dans vne maſſe, & dans vne matiere lourde & immobile? Ne chercheray ie point, qui eſt l'ouurier de ce monde; par quelle ſapience ceſte incroyable grandeur de l'vniuers a receu ſes loix & ſon ordre? Qui eſt celuy qui a ramaſſé tant de choſes eſparſes, qui a ſeparé celles qui eſtoient confuſes, qui a deſparti la beauté entre celles qui eſtoient cachees ſoubs vne villaine deformité? D'où vient vne ſi grande clairté? ſi c'eſt feu, ou quelque choſe plus luiſante que feu? Ne m'enquerray-ie pas de cela? ne voudray-ie pas ſçauoir d'où ie ſuis deſcẽdu? s'il faudra que ie ne les voye qu'vne ſeule fois, ou pluſieurs? Ne ſçauray-ie pas où ie dois retourner? Et quelle place attend mõ ame apres qu'elle ſera deliuree de ceſte ſeruitude humaine? Me veux-tu empeſcher que ie ne monte point au Ciel, c'eſt à dire me veux-tu commander de viure la teſte baiſſee? Ie ſuis plus grãd, & né pour des choſes plus grandes que pour eſtre eſclaue de mon corps, ſur lequel ie ne iette iamais ma veuë que comme ſur des chaines qui tiennent priſe & liee ma liberté. C'eſt ce corps que ie preſente contre la fortune, afin quelle s'arreſte-là: ie ne permets point qu'à trauers de luy aucune playe puiſſe paſſer iuſques dans mon ame. Tout ce qui peut ſouffrir iniure dedans moy, n'eſt que ce domicile eſclaue & ſubiet: l'ame qui demeure dedans eſt libre. Iamais ceſte chair ne me pourra faire ſentir aucune peur, ny vſer d'aucune feintiſe indigne d'vn hõme de bien, ny mentir pour faire honneur à ce miſerable corps. Quand il me plaira, ie rompray la compagnie que i'ay auec luy. Et maintenant encores que nous ſommes ioints enſemble, nous ne ſerons pas compagnons par eſgalles portions. L'ame dira que tout luy appartient. Le meſpris de ſon corps, c'eſt ſa vraye liberté. Mais pour retourner à mon propos, certainement la contemplation de laquelle nous parlions n'agueres, pourra de beaucoup ſeruir à ceſte liberté: Sçauoir eſt que toutes choſes ſont compoſees de la matiere & de Dieu. Dieu gouuerne toutes ces choſes, leſquelles eſtants eſpanduës à l'entour de luy, ſuiuent leur gouuerneur & leur chef. Et Dieu qui eſt celuy qui fait, eſt plus puiſſant que la matiere qui ſouffre la forme que Dieu luy veut donner. Or le rang que Dieu tient dans ce monde, l'ame le tient dans le corps: Ce que la matiere eſt à Dieu, le corps l'eſt à nous. Il faut donc que la pire obeïſſe au meilleur. Soyons fermes & conſtans contre la fortune: n'ayons point peur des iniures, des playes, des priſons, de la pauureté. Qu'eſt-ce que la mort? ou c'eſt la fin, ou c'eſt vn paſſage. Ie n'ay pas crainte de n'eſtre plus, car c'eſt auant comme ſi ie n'auois onques eſté: ny de paſſer, car ie ne pourrois iamais eſtre logé plus à l'eſtroit.

L'homme de bien s'eſleue au deſſus de nature, par la recherche des choſes naturelles.

Braue reſolution, & digne d'eſtre bien conſideree pour ſe roidir cõtre la crainte de la mort.

EPISTRE

EPISTRE LXVI.

Il monſtre par exemple de Claranus qui eſtoit deſia vieil, & auoit le corps petit & contrefaict que pour le rendre beau & agreable, ſa ſeule vertu ſuffiſoit, laquelle ne peut eſtre renduë plus honorable par la beauté du corps, ny par ſa deformité eſtre eſtimee plus laide. Il diſcourt apres de quelques propos tenus entre eux, meſmement qu'encor qu'il y ait trois diſtinctions de biens, ils ſont toutesfois tous eſgaux.

I'Ay veu Claranus mon compagnon d'eſtude, que ie n'auois veu long temps auoit. Tu n'attends pas à mon aduis, que ie diſe qu'il ſoit vieil; mais au moins a-il encores l'eſprit gaillard, & vigoureux, & qui combat contre ce petit corps. A dire la verité nature a eu grand tort d'auoir mal logé vne ſi belle ame. Ou bien elle a voulu peut eſtre nous apprendre qu'vn eſprit tres-content, & tres-heureux pouuoit ſe cacher ſoubs quelle peau que ce fuſt. Il a toutesfois ſurmonté tous empeſchemens: & par le meſpris de ſoy-meſme, ſ'eſt venu à ce poinct, de meſpriſer toutes autres choſes. Il me ſemble que celuy ſe trompoit qui diſoit:

La vertu, d'elle de ſoy meſme, n'acroiſt ny ne deſcroiſt pour la beauté ou laideur du corps.

La vertu nous plaiſt d'auantage
Dans le corps d'vn beau perſonnage: 5 Æneid.

Elle n'a beſoin d'aucun ornement eſtranger: elle prend ſon honneur d'elle meſme: & rend ſon corps ſainct & ſacré. Certainement ie commençay de regarder noſtre Claranus de fort pres, mais ie le trouuay fort beau, & auſſi droit du corps que de l'ame. Vn grand homme peut ſortir d'vne loge de berger, & vne vertueuſe & belle ame ſe peut engendrer dans vn corps laid, & petit. Il me ſemble, que nature en fait naiſtre aucuns de ceſte façon, expreſſement pour nous faire voir, que la vertu ſe peut loger en tous lieux. Si elle euſt peu engendrer les ames, toutes nues d'elle-meſme, elle l'euſt faict. Mais elle fait bien encor dauantage; car elle en engendre quelques-vnes auec des incommoditez de nature, qui rompent neantmoins ces empeſchemens. Ie penſe que Claranus a eſté faict pour ſeruir d'exemple & pour, nous faire voir, que l'ame ne peut eſtre enlaidie par la deformité du corps; & que le corps peut receuoir ornement de la beauté de l'ame. Or iaçoit que nous ayons demeuré fort peu de iours enſemble; ils ſe ſont toutesfois paſſez pluſieurs propos entre nous, que ie tireray l'vn apres l'autre, & te les enuoyeray. Le premier iour nous diſputaſmes comme il ſe pouuoit faire que les biens fuſſent pareils, puis qu'il y en auoit de trois conditions. Les vns de ces biens-là, (comme diſent les noſtres) ſont mis au premier rang, ſçauoir eſt la ioye, la paix, la felicité du pays. Les autres ſont au ſecond, qui ne ſe font cognoiſtre qu'en vn ſubiet miſerable, comme la patience au milieu des tourmens, & la temperance en vne grande maladie. Nous deſirons que les premiers nous aduiennent touſiours, & les ſeconds, quand il en ſera beſoin. Il en y a encor d'vne troiſieſme ſorte: comme le cheminer modeſte, & peſant, la face d'vn preud homme, les geſtes & contenance d'vn homme ſage. Comment eſt-ce donc, que ces biens pourroyent eſtre pareils entre eux, veu qu'on en doit deſirer les vns, & deſtourner les autres? Si nous les voulons diſtinguer, retournons au premier: & conſiderons quel il eſt. Vne ame,

Trois conditions de biẽs, & opinion des Stoiques là-deſſus.

qui iette ſes yeux ſur la verité, qui cognoiſt ce qu'elle doit fuyr ou deſirer, qui priſe toutes choſes, non point par opinion, mais par les loix de nature, qui ſe meſle dans tout ce grand vniuers, & iette ſa contemplation ſur tous ſes effects qui eſt inceſſamment occupee à penſer, & à faire, qui eſt auſſi grande comme elle eſt vehemente, qui ne ſe laiſſe vaincre, ny aux choſes triſtes, ny aux ioyeuſes, qui ne ſe ſoubmet ny à l'vne ny à l'autre fortune, qui hauſſe la teſte contre tous les malheurs qui peuuent arriuer, qui eſt belle auec vne bonne grace, qui a ſes forces accompagnees de ſanté & de ſobrieté, qui ne s'effraye & ne s'eſtonne iamais, qu'aucune violence ne peut eſbranler, que la fortune ne peut enorgueillir ny rabaiſſer. Telle eſt la vertu de l'ame, telle eſt ſa face, ſi elle ſe pouuoit monſtrer tout à vn coup, & ſi elle ſe preſentoit vne fois toute entiere à nos yeux. Au reſte elle a pluſieurs differences en elle, qui ſe deſcouurent ſelon la diuerſité de la vie, & de ſes actions. Et ſi ne ſe rend iamais plus petite, ou plus grande qu'elle eſt. Car le bien ſouuerain ne peut iamais deſcroiſtre, ny la vertu reculer en arriere. Mais elle ſe change bien en pluſieurs qualitez, & ſe forme en la façõ des choſes qu'elle veut faire. Elle change & transfigure en ſa ſemblance tout ce qu'elle touche: elle rend honorables les actions, les amitiez & quelquefois les maiſons toutes entieres, où elle entre, & qu'elle a miſes ſous ſa regle. Tout ce qu'elle manie, elle le fait aimable, admirable, & reluiſant. C'eſt pourquoy ſa force & ſa grandeur ne ſe peut eſleuer plus hault, parce que ce qui eſt tres grand ne peut receuoir accroiſſement. Tu ne trouueras rien de plus iuſte, que ce qui eſt iuſte, rien de plus vray, que ce qui eſt vray, rien de plus temperé, que ce qui eſt temperé. Les vertus conſiſtent en leur regle & moyen, & la regle c'eſt vne meſure certaine. La conſtance ne trouue rien où ſe pouuoir pouſſer plus auant, non plus que l'aſſeurance, la verité & la foy. Qu'eſt-ce qui pourroit aduenir dauantage à vne choſe parfaicte? Rien: ou s'il y en pouuoit aduenir, elle n'eſtoit point parfaicte. Et par conſequent ny à la vertu auſſi. Car ce qu'on y pourroit adiouſter, y auroit defailli. L'honneſteté auſſi ne peut receuoir aucune augmentation. Car l'honneſteté eſt au meſme rang des autres choſes que i'ay dites. Mais que dirõs-nous de ce qui eſt bien-ſeant, de ce qui eſt iuſte, & de ce qui eſt legitime? ne penſes-tu pas qu'ils ſoyent d'vne meſme forme, compris ſoubs des bornes certaines? Pouuoir croiſtre eſt ſigne d'vne choſe imparfaite. Toute ſorte de bien tombe ſoubs meſmes loix: l'vtilité priuee & publique ſont iointes enſemble, & certainement inſeparables de meſme façon, qu'on ne peut ſeparer ce qui eſt loüable d'auec ce qui eſt deſirable. Les vertus doncques ſont pareilles & ſemblables entr'elles cõme le ſont auſſi leurs effects, & tous les hommes ſur leſquels ils ſont aduenus. Or les vertus des ſemẽces & des animaux, parce qu'elles ſont mortelles, fragiles, caduques, & incertaines, ſe haulſent, & ſe baiſſent, & à ceſte cauſe ne ſe peuuent eſtimer à vn meſme prix. Mais les vertus humaines n'ont qu'vne ſeule meſure. Car il n'y a qu'vne droite & ſimple raiſon. Rien n'eſt plus diuin, que ce qui eſt diuin, ny plus celeſte que ce qui eſt celeſte. Quant aux choſes mortelles, on void, qu'elles ſont tantoſt hault, tantoſt bas: elles s'appetiſſent, elles croiſſent, elles ſ'eſpuiſent, & ſe rempliſſent. Par ainſi eſtans d'vne conditiõ incertaine, elles ſont inegales. Mais les diuines ſont d'vne meſme nature: Or la raiſon n'eſt autre choſe, qu'vne partie de l'eſprit diuin, infus, & plongé dans le corps humain.

Du ſouuerain bien & de la vertu.

Paradoxe des Stoiques qui s'imaginent vne perfectiõ de vertu en ceſte vie, & tiennent que les vertus ſont eſgales & ſ'ẽblables entr'elles.

Les vertus des plantes & des animaux chãgent de prix, & ne ſont parfaictes, mais les vertus humaines n'ont qu'vn prix, & par cõſequent ſont parfaites.

Diſpute ſubtile pour prouuer l'eſgalité des vertus.

humain. Si donc la raiſon eſt diuine, & s'il n'y a aucun bien ſans raiſon, toutes ſortes de bien ſont diuins. Au reſte il n'y a aucune difference entre les choſes diuines, par conſequent il n'en y a point entre les biens. Et par ceſte raiſon vne conſtante & obſtinee ſouffrance des tourmens eſt egale à la ioye. Car il y a en l'vn & en l'autre, vne pareille grandeur de courage: mais en l'vn elle eſt molle & relaſchee, & en l'autre elle eſt roide & tenduë. Et quoy? ne penſes-tu pas que la vertu de celuy qui aſſiege & veut prendre vne ville ſur ſes ennemis, ſoit pareille à celuy qui ſouſtient le ſiege auec vne longue patience? Le courage de Scipion eſt grand, qui tient Numance, ſi eſtroittement aſſiegee & bloquee, qu'il contraint ces gens inuincibles de ſe desfaire eux-meſmes par leurs propres mains inuincibles. Le courage des aſſiegez eſt grand, qui ſçait bien n'y auoir rien d'enfermé & ſerré à qui la mort eſt ouuerte, & qui peut rendre le dernier ſouſpir entre les bras de ſa liberté. Toutes les autres ſont pareillement eſgales entr'elles, la tranquillité, la ſimplicité, la liberalité, la conſtance, la douceur, la patience: Car il y a en toutes choſes vne vertu, qui rend l'ame droite & immuable. Mais quoy? n'y aura-il aucune difference entre la ioye & vne conſtante patience des tourmens? aucune: pour le regard des vertus: mais beaucoup, pour le regard des ſujets, ſur leſquels l'vne, & l'autre de ces vertus ſe monſtre. Car en l'vn on y void vne recreation & repos d'eſprit, & en l'autre vne douleur cõtraire à la nature. Ces ſubiets donc en ſont les moyens, qui reçoiuent entre eux vne grande difference. Mais la vertu eſt eſgale en l'vn & en l'autre. La matiere ne change point la vertu. Celle qui eſt faſcheuſe & triſte, ne la peut rendre pire, ny la ioyeuſe & agreable, ne la rend pas meilleure. Il faut donc que les vns, & les autres de ces biens-la, ſoyent eſgaux. Car ceſtui-cy ne ſe peut porter plus vertueuſement en ſa ioye, ny l'autre en ſes tourmens. Et certes deux choſes, par deſſus leſquelles il ne ſe peut rien faire de mieux, ſont eſgalles. Car ſi les autres qu'on voudroit rechercher hors de la meſme vertu, la peuuent diminuer ou agrandir, elle delaiſſe d'eſtre vn bien, qu'on nomme l'honneſteté. Et ſi tu me l'accordes, l'hõneſteté s'en va. Pourquoy cela, ie te le diray. Car il n'y a rien qui ſoit hõneſte, s'il eſt faict par contrainte, & en deſpit de nous. Il faut que tout ce qui eſt honneſte, ſoit volontairement fait. Si vous y meſlez de la pareſſe, des plainctes, des refus, de la crainte, il perd tout ce qu'il auoit de meilleur, ſçauoir eſt à ſe plaire. Rien n'eſt honneſte qu'il ne ſoit libre. Car ce qui craind eſt eſclaue. Mais ce qui eſt honneſte, eſt pareillement aſſeuré, & plain de repos. S'il refuſe quelque choſe, s'il pleure, s'il iuge que ce ſoit mal, il entre en quelque perturbation, & ſent vn grãd diſcord en ſon ame. Car d'vn coſté l'apparẽce du bien l'appelle, & de l'autre la crainte du mal l'en retire. Par ainſi celuy qui veut faire quelque choſe auec honneur, doit iuger que rien de ce qui s'oppoſera à ſa volõté, n'eſt mal, encor qu'il ſoit incõmode. Tout ce qui eſt honneſte, doit venir ſans le commandement & ſans la cõtrainɛte d'autruy: il eſt pur & ſincere, il n'eſt meſlé auec aucun mal. Ie ſçay bien ce qu'on me pourroit reſpondre icy. Tu te mets en peine de nous perſuader, qu'il n'y a point de differẽce, qu'vne perſonne ſoit en ioye, ou qu'il ſoit couché ſur le banc de la gehenne, pour laſſer la bourreau pluſtoſt que de mot dire. Ie pouuois reſpõdre ce que Epicure diſoit, que le ſage qu'on bruſleroit dãs le taureau d'airain de Phalaris, crieroit à haute voix: O que ce tourmẽt eſt doux! il ne m'apporte aucune peine. Pourquoy t'eſmerueilles-tu, ſi ie dis,

Leſquelles differend enſemble ſelon que different les ſubiets ſur leſquels elles s'eſtendent.

Diſpute touchant l'honneſteté, ſi elle doit eſtre miſe au rang des vertus parfaites.

Obiection à ceſte Philoſophie de l'egalité des vertus.

que les biens de celuy qui eſt aſſis au milieu d'vn feſtin,& de ceſt autre qui demeure debout & conſtant contre les tourmens, ſont egaux? veu (ce qui eſt encore plus miſerable)qu'Epicure ſouſtient,que c'eſt choſe douce d'eſtre mis à la gehenne? Mais ie reſpons à cela, qu'il y a grand' difference entre la ioye, & la douleur.Car s'il falloit venir aux choix ie demenderois l'vn, & fuyrois l'autre:l'vn eſt amy de nature,&l'autre y'eſt contraire. Tandis qu'on les eſtime à ce prix-là,elles ſont fort differentes entre elles.Mais quand on vient à la vertu, l'vne & l'autre eſt toute pareille,tant celle qui faict ſon chemin par la ioye que celle qui le faict par la triſteſſe.La vexation,la douleur: & quelque autre incommodité que ce ſoit, n'eſt aucunement conſiderable.Car elles ſont ſurmontees par la vertu.Cõme la clairté du ſoleil efface les petites lumieres:tout ainſi les douleurs,les triſteſſes,les iniures ſont diſſipées& abatues par la vertu, laquelle en quel lieu qu'elle reluyſe eſteint tout ce qui ſe mõſtre n'eſtre point eſclairé d'elle. Et les douleurs & incommoditez qui tõbent ſur la vertu,n'ont point plus de pouuoir ſur elle,qu'vne petite pluye ſur la mer.Mais afin que tu croyes que cela ſoit vray,l'hõme de bien courra ſans que rien le retarde,à vne choſe belle:encor que le bourreau ſoit là,que la gehenne ſoit preſte,& le feu tout allumé,il perſeuerera:il ne penſera point à ce qu'il doibt endurer,mais à ce qu'il doibt faire:il ſe iettera ſurvne choſe hõneſte,cõme entre les bras d'vn homme de bien, il fera eſtat, qu'elle luy eſt profitable, aſſeuree,& plaine de bon-heur.La choſe hõneſte doncques aura meſme lieu, & meſme credit enuers luy,encor qu'elle ſoit triſte & faſcheuſe, qu'auroit vn homme de bien, encor qu'il fuſt pauure, banni,& malade.Sus donc,mets d'vn coſté vn hõme de bien plain de richeſſes,& d'vn autre coſté vn qui n'a rien du tout, & qui a neantmoins toutes choſes en ſoy:l'vn ſera autãt homme de bien,que l'autre, encor qu'ils ſoyent differẽs de fortune. On doit faire (cõme i'ay dict)meſme iugement des choſes,qu'on fait des hommes. Ta vertu eſt auſſi loüable en vn corps ſain & libre, qu'en vn corps malade & priſonnier, Ta vertu doncques ne ſera pas plus loüable, ſi la fortune t'a cõſerué le corps tout entier, & ſans bleſſeure,que s'il eſtoit mutilé de quelque mẽbre. Autrement ce ſeroit priſer le maiſtre,par l'accouſtrement de ſes valets.Car toutes ces choſes,ſur leſquelles la fortune exerce ſa puiſſance,ſont baſſes & ſeruiles:comme ſont; les richeſſes,le corps,les honneurs:elles ſont debiles,periſſables,mortelles,& poſſedees auec incertitude. Au contraire les œuures de la vertu ſont libres,inuincibles,leſquelles il ne faut point ſouhaiter dauãtage,quand elles ſont fauoriſees de quelque douce fortune,ny moins auſſi,quand elles sõt ſuyuies de quelque malheur. Ce que nous appellons amitié enuers les hommes,c'eſt deſir,& conuoitiſe enuers les choſes. Ie penſe que tu ne porterois pas plus d'amitié à vn homme de bien, pour eſtre riche que tu ferois à vn pauure:nyà vn hõme robuſte,& puiſſant, qu'a vn homme foible & debile. Par ceſte raiſon tu ne ſouhaiterois pas pluſtoſt vne choſe gaye & paſible, qu'vne penible & laborieuſe.Et ſi cela eſt ainſi,de deux qui ſeroient auſſi hommes de bien l'vn que l'autre,tu aimerois mieux celuy qui ſeroit net&parfumé,que celuy qui ſeroit craſſeux,& mal peigné. En fin tu en viendrois là,d'aimer plus vn homme,qui ſeroit entier de tous ſes mẽbres,ou qui n'auroit iamais eſté bleſſé,qu'vn manchot,ou vn louſche.Bref peu à peu ton deſdain croiſtroit,ſi auãt,que de deux, qui ſeroyent auſſi ſages,&auſſi iuſtes l'vn que l'autre,tu aimerois mieux celuy qui

Reſponſe, & difference entre ioye & douleur, auec la conference d'icelles.

Belle comparaiſon, qui monſtre leffect de la vertu.

Comment elle doibt eſtre conſideree.

La fortune exerce ſa puiſſance ſur des choſes periſſables.

La vertu ſur des perdurables.

Inconueniẽts qui s'enſuiuroyent ſi la vertu n'egaloit les choſes diuerſes.

qui auroit vne belle perruque,& qui auroit le poil bien friſé,qu'vn autre qui ſeroit chauue. Quand la vertu de l'vn & de l'autre eſt pareille,l'inegalité des autres choſes, n'apparoit point. Par ce que toutes ces autres choſes ne ſont point parties, ce ne ſont qu'acceſſoires.Car qui eſt celuy qui vouluſt faire vn iugement tant iniuſte entre ſes enfans, qu'il aymaſt mieux celuy qui ſeroit ſain,que celuy qui ſeroit malade?celuy qui ſeroit grand,& de belle taille,que celuy qui ſeroit bas,& petit ? Les beſtes ſauuages ne font point de difference entre leur portee , elles ſe couchent par terre,pour la nourriture de tous enſemble.Les oyſeaux departent egalement la bechee. Vlyſſes ſe haſtoit de reuoir bien toſt les rochers d'Itache, auec autant de deſir , qu'Agamemnon les ſuperbes murailles de Mycene. Car pas-vn n'ayme ſa patrie par ce qu'elle eſt grande,mais parce qu'elle eſt ſiéne. Mais à quoy peut ſeruir ce diſcours? C'eſt afin que tu ſçaches que la vertu iette eſgallement le regard de ſes yeux ſur ſes œuures,comme ſur ſes propres enfans, qu'elle les aime eſgallemét tous,& encore plus ceux qui ſentent quelque peine, par ce que l'amour des peres s'eſtéd plus ſur ceux deſquels ils ont pitié.Pareillemét la vertu ne porte pas plus d'affection à celles de ſes œuures,qu'elle void ſouffrir plus d'affliction & de tourment,mais ſuyuant la façon des bons peres,elle les embraſſe & cherit dauantage. Mais pourquoy eſt ce qu'vn bien ne peut eſtre plus grand qu'vn autre? Par ce qu'il n'y a rien plus apte,que ce qui eſt apte , n'y rien plus plein,que ce qui eſt plein. Tu ne peux pas dire,cecy eſt plus ſéblable à vne choſe , que cela. Par conſequét il n'y a rien plus honneſte que ce qui eſt honneſte.Or donc ſi la nature des vertus eſt toute pareille,toutes les trois ſortes de biens ſont egales. Par ainſi ie dis,que c'eſt choſe du tout pareille d'eſtre moderé en la ioye , ou d'eſtre moderé en la douleur. La ioye ne ſurmonte point la conſtance d'vne ame, qui deuore ſes plaintes ſoubs la cruauté d'vn bourreau. Les vns de ces biens-là ſont à deſirer, mais les autres ſont admirables. Neãtmoins tous deux ſont pareils : car tout ce qu'il y a de mal , eſt couuert ſoubs le manteau d'vn plus grand bien. Quiconque auroit opinion , que ces deux choſes ne fuſſent point egales,il monſtreroit qu'il ne voudroit iamais plus ietter ſes yeux ſur la vertu, & qu'il ne regarderoit que les choſes exterieures.Les vrais biens poiſent autant , & ſont auſſi grands l'vn que l'autre. Mais les faux ſont vains & trompeurs. C'eſt pourquoy les biens qui ſemblent eſtre ſi beaux , & ſi grands quand on les regarde à l'œil, nous trompent quand on les veut peſer. Cela eſt vray Lucilius mon amy;tout ce que la raiſõ,& la verité loüe & priſe,il eſt ferme , il eſt eternel , il rend l'ame aſſeuree , & la hauſſe iuſqu'au ciel pour y demeurer touſiours. Mais les biés qu'on loüe ſans raiſon,& qui ne le ſont qu'au iugemẽt du vulgaire,ne font que remplir de vent ceux qui s'en reſiouyſſent. Au contraire,ce qu'on craint comme mal,ne fait que donner frayeurs aux ames,&les eſpouuenter,cõme les beſtes ſe troublent ſur l'apprehenſiõ de quelque danger. Toutes ces deux choſes donc reſiouyſſent l'ame,ou la rongẽt ſans raiſõ;car ny l'vne n'eſt digne de ioye , n'y l'autre d'aucune peur. Il n'y a que la ſeule raiſon,qui ſoit immuable & conſtẽte en ſon iugement. Car elle n'obeit point,mais elle cõmande aux ſens. La raiſon eſt egale à la raiſon,cõme le droict à ce qui eſt droict : La vertu donc l'eſt pareillement? car elle n'eſt autre choſe qu'vne droicte raiſon. Toutes les vertus ſont des raiſõs droictes: ſi elles ſont droictes elles ſont eſgales. Quelle eſt la raiſon,telles sõt les actiõs, Toutes dõc

Similitudes & exemples cõtre telles opinions.

La vertu aime plus ceux qui ſont affligez.

Les trois ſortes de biens ſont egales, ſi la nature des vertus eſt pareille.

Des biens vrais & faux.

Les biens que le vulgaire eſtime moins ſouhaitables, le ſont le plus, s'il faloit conſiderer en iceux quelque difference du plus & du moins.

Argumens pour prouuer l'egalité des vertus & des actions.

ſont pareilles. Car puis qu'elles ſont ſemblables à la raiſon elles ſont auſſi ſemblables entr'elles. Et quand ie dis, que les actions ſont egales entr'elles, c'eſt entant qu'elles ſont droictes & honneſtes. Au reſte elles ſont fort differentes enſemble, ſelon que la matiere ſera diuerſe, laquelle eſt maintenant grande, & tantoſt petite, maintenant noble, tantoſt vile, appartenant maintenant à pluſieurs, & tantoſt à peu de perſonnes. Et neantmoins en toutes ces choſes-là, ce qui eſt le meilleur, eſt egal. Comme les gens de bien ſont tous eſgaux en tãt qu'ils ſont gens de bien: mais ils ont des differences d'aage: l'vn eſt plus vieux, l'autre plus ieune. Ils en ont auſſi du corps; l'vn eſt beau, l'autre eſt laid. Ils en ont pareillement de fortune: Ceſtuy-cy eſt riche, ceſtuy-là eſt pauure: Ceſtuy-cy a la bonne grace de tous, il a grande authorité, il eſt cogneu en toutes villes & pays, & l'autre eſt incogneu de pluſieurs, ſans qu'on parle de luy. Mais en ce qu'ils ſont gens de bien, ils sõt egaux. Le ſens ne fait point de iugement des biens, & des maux: il ne ſçait ce qui eſt vtile, ou ce qui eſt inutile, il ne peut dire ſon aduis, que de ce qui luy eſt repreſenté deuant les yeux. Il ne peut preuoir les choſes futures, ny auoir ſouuenance des paſſees: moins ſçait-il ce qui s'en peut enſuiure. Et toutesfois c'eſt de là que depend & l'ordre de la ſuite des choſes: & toute la conſtance de la vie, qui doibt eſtre droicte & parfaicte. C'eſt donc la raiſon qui iuge des biens & des maux, qui n'eſtime rien les choſes eſtrangeres qui viennent de dehors, & penſe que celles qui ne ſont ny bonnes ny mauuaiſes, ſoyent ſeulement quelques petits accroiſſemẽs, ne logeãt tout le bien que dans l'ame. Au ſurplus il en y a quelques vns, qu'elle met au premier rang, auſquels elle court auec deſſein, cõme eſt, la victoire, les enfans ſages, & bien nez, & le ſalut de ſa patrie. Il y a d'autres biens du ſecond rang, qui ne ſe cognoiſſent qu'aux aduerſitez: cõme ſupporter patiemment vne maladie, ou vn exil: Et quelques aũtres indifferens, qui ſont toutesfois plus amis, que contraires à nature. Comme de marcher modeſtement & tenir vne ſage contenance, quand on eſt aſſis. Car c'eſt choſe autant naturelle de s'aſſeoir comme d'eſtre de bout, ou de ſe pourmener. Mais les deux premiers ſont fort diuers l'vn de l'autre. Car les premiers ſont ſelon la nature, ſçauoir eſt de ſe reſioüir de la pieté de ſes enfans, & de la felicité de ſa patrie. Les ſeconds ſont contre nature, ſouſtenir les tourmens d'vne grande conſtance, & endurer la ſoif, quand la maladie bruſle les entrailles. Que ſera donc cela? y a-il quelque choſe contraire à nature, qui ſe puiſſe appeller bien? Non certes. Mais ce bien ſe trouue quelquefois en vne choſe, qui eſt ennemie de nature. Car d'eſtre bleſſé, d'eſtre ſeché, & conſumé dans le feu, d'eſtre affligé d'vne maladie, c'eſt contre nature. Mais de cõſeruer ſi bien ſon ame, qu'elle ne ſe laſſe point de ſouffrir les tourmẽs, cela eſt amy de nature. Et afin que ie faſſe entẽdre en peu de paroles, ce que ie veux dire, la matiere du bien eſt quelquefois contre nature: mais le biẽ ne l'eſt iamais, car il n'y a aucun bien qui ne ſoit accõpagné de raiſon: & la raiſon ſuit la nature. Qu'eſt ce donc que la raiſon? c'eſt vne imitation de nature. Quel eſt le ſouuerain bien de l'hõme? c'eſt de faire toutes choſes ſelon la volõté de nature. Il n'y a point de doute, dit il, qu'vne paix, qui n'a iamais eſté interrõpuë, ne ſoit meilleure, que celle qui a eſté r'acquiſe auec effuſion de ſang. Il n'y a point de doute, dit il, que la ſanté, qui n'a eſté iamais esbrãſlee, ne ſoit plus heureuſe que celle que nous auons recouuree preſque par force, & par vne grande patience d'vne longue maladie

Comm̃t differẽt les gents de bien.

Quelle difference y a entre le ſens & la raiſon.

Quels biens ſont eſtimez par la raiſon. &

Quels ſont cõtre nature.

Que c'eſt que raiſon, & ſouuerain bien.

maladie qui nous menaçoit de mort. Par meſme moyen il n'y aura point de doubte, que la ioye ne ſoit vn plus grand bien, qu'vne ame ſubiecte à ſouffrir les tourmens des playes & des feux. Il n'en eſt toutesfois rien. Car les choſes qui aduiennent par fortune, reçoiuent vne grande difference: dautant qu'elles ſont eſtimees par l'vtilité de ceux qui les prennent. L'intention & la fin de tous biens, c'eſt de conſentir à nature. Cela eſt egal en tous. Quand tout le ſenat ſuit l'opinion de quelqu'vn, on ne peut point dire; Ceſtuy-cy eſt mieux de ceſt aduis que ceſt autre. Car tous ont ſuiuy ceſte opinion. Ie dis le meſme des vertus: toutes conſentent à la nature. Ie dis le ſemblable des biens, ils conſentent tous à la nature. L'vn eſt mort ieune, l'autre vieux, quelqu'vn encor eſt mort en enfance qui n'a iouy d'autre bien que d'auoir veu ſeulement la vie; tout ceux-la eſtoyent eſgalement ſubiects à mourir, encor que la mort en ait laiſſé aucuns viure plus longuement & qu'à d'autres elle ait coupé le filet de la vie, ſur la fleur de leur aage, & qu'elle ait interrompu les commencements & la naiſſance de quelques-vns. L'vn eſt mort au milieu de ſon ſouper, à l'autre le dormir & le mourir n'a eſté que tout vn, & quelqu'vn encor que lembraſſement d'vne femme à eſtoufé. Adiouſtez-y auſſi ceux qui ſont morts par le couteau, ou que la morſure des ſerpens a tuez, ou qui ſont eſté froiſſez ſoubs quelque ruyne, ou qui ſont morts par vne longue conuulſion de nerfs, qui les a peu à peu gehennez. On peut dire, que la fin de quelques-vns eſt meilleure, & que la fin de quelques autre eſt pire. Mais la mort de tous eſt egale. Les moyens par leſquels elle vient ſont diuers, mais le poinct où ils finiſſent, n'eſt qu'vn. Il n'y a aucune mort plus grande l'vne que l'autre. Car elle a vne meſme meſure en toutes perſonnes, c'eſt de mettre fin à la vie. Ie dis le meſme des biens. L'vn de ces biens ſe nourrit entre les plaiſirs & les voluptez, & l'autre ne ſent que choſes triſtes & faſcheuſes. L'vn a gouuerné à ſon aiſe la douceur d'vne bõne fortune, & l'autre adompté la force d'vne tyrannie. Et les vns & les autres biẽs ſont entieremẽt egaux, encor que l'vn n'ait cheminé que par des lieux plains & bien ayſez, & l'autre par des lieux aſpres & raboteux. Bref la fin de tous eſt entieremẽt ſemblable. Ils ſont bons, ils ſont loüables, ils ſuiuent la vertu & la raiſon. La vertu rend egales entre elles toutes choſes qu'elle recognoiſt. Il ne faut point qu'entre les opiniõs que nous tenõs, tu t'eſmerueilles de ceſte-cy. Dãs Epicure il ya deux ſortes de biens, deſquels eſt cõpoſé ceſt heureux & ſouuerain biẽ: C'eſt que le corps ſoit ſans douleur & la me ſans paſſiõ & ſans perturbatiõ. Ces biẽs là ne croiſſent plus, quand ils ſõt pleins. Car de quel coſté pourroit croiſtre ce qui eſt plein? Le corps eſt sãs douleur: qu'eſt-ce qui pourroit adiouſter à ceſte indoléce? L'ame eſt paiſible, & en vn repos aſſeuré: que pourroit-on adiouſter à ceſte trãquillité? Cõme l'air biẽ ſerain, & le ciel qui eſt en ſa clarté la plus nette ne peut receuoir aucune autre plus grãde beauté pareillemẽt l'eſtat de l'hõme, qui a ſoin de ſon corps & de ſon ame, & qui veut compoſer ſon biẽ par le moyẽ de l'vn & de l'autre, eſt tout parfait, il eſt paruenu au cõble de ſon ſouhait, s'il ne ſent point de tẽpeſte dãs ſon ame, ny de douleur dãs ſon corps. Si quelques autres contẽtemens eſtrangers nous aduiennent, ils n'augmẽtent point ce bien ſouuerain, mais ſi ie le dois dire ainſi, ils luy donnent quelque meilleur gouſt, qui eſt agreable. Car ce biẽ entieremẽt parfaict de la nature humaine ſe cõtente de la paix du corps, & de l'ame. Ie te bailleray dans Epi-

Les choſes fortuites ſont eſtimees plus ou moins ſelon le plus ou moins de prouffit qu'on y trouue.

Les vertus & les biens ſe rapportent egallement à nature.

La fin des vns eſt meilleure ou pire que des autres, mais la mort eſt egale en tous.

Auſſi ſont les biens.

Epicure tient deux ſortes de biens, deſquels eſt cõpoſé le ſouuerain bien.

Similitude.

Epicure s'accorde auec les Stoiques en la diuiſion des biens.

cure meſme vne diuiſion des biens du tout ſemblable à la noſtre. Il en y a chez luy, qu'il aymeroit mieux luy deuoir aduenir: ſçauoir eſt le repos du corps, libre de toute douleur, & le contentement de l'ame, qui ſe puiſſe reſiouïr en la contemplation de ſes biens. Il en y a d'autres qu'il loüe, & approuue, encor qu'il n'euſt pas voulu qu'ils luy fuſſent aduenus: comme ceſte patience, que ie diſois n'agueres, en vne grande maladie, & en des extreſmes douleurs, qu'Epicure ſentit ce dernier & le plus fortuné iour de ſa vie: Car il diſoit qu'il ſouffroit des tourmens en ſa veſſie, & en ſon ventre vlceré, qui ne pouuoit receuoir vn plus grand accroiſſement de douleur. Et toutesfois il eſtimoit ce iour-là treſ-heureux: or aucun ne peut faire l'homme bien heureux, que celuy qui ioüyt du bien ſouuerain. Il y a donc dans Epicure des biens que tu aymerois mieux ne les ſentir point. Mais par ce que la fortune le veut ainſi, il les faut embraſſer, il les faut loüer, il les faut priſer comme les plus grands. On ne pourroit pas dire que le bien, qui a mis fin à vne vie heureuſe, & auquel Epicure par les dernieres paroles qu'il a dictes, a rẽdu graces ne ſoit egal, & pareil aux plus grands biens. Permets moy, mon bon Lucilius, de dire encor plus hardiment ceſte parole: Si quelques biens pouuoyent eſtre plus grands, que les autres, i'aymerois mieux ſuyure ceux qui ſont triſtes, que ceux qui ſont gratieux & delicats. Car il eſt plus honorable de rompre les choſes difficiles, que de moderer les ioyeuſes. Ie ſçay que par meſme raiſon il ſe peut faire, que quelqu'vn porte modeſtement ſa felicité, & conſtamment ſes calamitez. Auſſi vaillant doit eſtre eſtimé celuy qui a paſſé la nuict en ſentinelle ſur les tranchées, encor que l'ennemy ne ſe ſoit point eſſayé de forcer le camp, que celuy qui apres auoir eu les iarrets couppez, a combatu encor à genoux, & n'a iamais quitté les armes. On dit à ceux qui reuiennent du cõbat couuerts de ſang: Dieu vueille croiſtre ta vertu. C'eſt pourquoy ie loüerois touſiours dauantage ces biens, qui ſe ſont rendus conſtans par vn continuel exercice, & qui ont combattu contre la fortune. Feray-ie doubte, de ne loüer pas pluſtoſt ceſte main mutilée & roſtie de Mucius, que la main la plus ſaine du plus vaillant homme qui ſoit? Il demeuroit debout meſpriſant les ennemis, & les flammes; il regardoit ſa main, qui ſe fondoit & degouttoit ſur le braſier ennemy, iuſqu'à tant que Porſenna porta en fin enuie à la gloire de celuy, à la douleur duquel il auoit au commencement pris plaiſir, & luy fiſt oſter à ſon grand regret le feu de deuant. Pourquoy ne conteray-ie ce bien entre les premiers & principaux? pourquoy ne l'eſtimeray-ie d'autant plus, que ceux deſquels on ioüyt auec toute ſeureté ſans crainte de la fortune, veu qu'il eſt plus rare d'auoir vaincu l'ennemy auec vne main ſeche, & gaſtee, qu'auec vne main bien armee? Mais quoy diras-tu: voudrois-tu ſouhaitter ce bien? Pourquoy non? car il n'y a pas vn qui puiſſe faire cela, que celuy qui le peut ſouhaitter. Doibs-ie ſouhaitter pluſtoſt de bailler mes pieds à frotter doucement à vn de mes vieux bardaches, ou à quelque femme, ou à quelqu'vn qui d'homme ſeroit deuenu femme pour m'eſtirer les iointures des petits doigts? Pourquoy n'eſtimerois-ie Mutius plus heureux, d'auoir manié le feu de meſme façõ, que s'il euſt tendu ſa main à quelqu'vn pour la luy frotter doucement? Il repara toute la faute qu'il auoit faicte. Il mit fin à la guerre tout deſarmé, & manchot, & auec ceſte main ſtropiee il vainquit deux Roys.

Quels biens pourroient eſtre preferables à d'autres.

S'il faut ſouhaitter vn biẽ conioinct auec de la douleur.

EPISTRE

EPISTRE LXI.

Apres auoir en peu de paroles discouru de la foiblesse & imbecillité de sa vieillesse, il explique ceste question : Si tous biens sont desirables. Enfin il conclud que ceux, qui ne semblent point estre tels, sont toutesfois tels.

AFin que ie donne commencement à ma lettre par des propos communs, le printemps commence à s'ouurir : Mais comme il s'approchoit desia de l'esté, & qu'il deuoit estre chaud, il s'est attiedi : on n'ose pas encor s'y fier. Car il retourne souuent à l'hyuer. Veux-tu sçauoir comme il est mal asseuré ? Ie n'ose pas encor sortir à ceste air froid : ie me garde encor de sa rigueur. C'est, (diras-tu) ne pouuoir souffrir ny le chaud ny le froid. Cela est vray, Lucilius mon amy ; mon aage est assez content de sa froideur, à grand'peine se peut-elle desgeler au milieu de l'esté : C'est pourquoy il faut que ie demeure la plus grand'part du temps couché sur le matelas. Ie rends graces à ma vieillesse, de ce qu'elle m'a attaché dans mon lict. Mais pourquoy ne luy rendrois-je graces de cela ? Tout ce que ie deuois ne vouloir pas, ie ne le puis plus. Ie parle fort souuent auec mes liures. Et si par fois quelques lettres m'arriuent de ta part, il me semble que ie suis auec toy ; & reçois vn si grand plaisir en mon ame, que ie pense proprement ne te rescrire point, mais te respondre de parole. C'est pourquoy ie traicteray ce que tu me demandes comme si ie parlois auec toy : nous rechercherons tous deux quelle est ceste question. Tu veux que ie te dise si toutes sortes de biens sont desirables. Si c'est bien (dis-tu) d'endurer vertueusement vne gehenne, & de souffrir le feu auec vne grande constance, & de supporter doucement vne maladie, il s'ensuit que tout cela se doit souhaitter. Et toutesfois ie ne vois rien de cela qui soit digne de souhait. Certainement ie ne cognois encor personne qui ait payé aucun vœu qu'il ait faict, pour auoir eu le foüet, pour auoir esté tourmenté de la goute, ou pour estre deuenu plus long quād on l'estiroit sur la gehenne. Il faut que tu faces vne distinction, mon Lucilius de ces choses, & tu trouueras qu'il y a quelque poinct qui se peut souhaitter. Ie voudrois bien que les tourmens fussent touſiours esloignez de moy : mais quand il me sera force de les sentir, ie souhaitteray lors, que ie les puisse supporter vertueusement, courageusement, & auec honneur. Pourquoy n'aymerois-ie pas mieux que la guerre ne suruint point ? Mais si elle se dresse, ie souhaitteray lors que ie puisse auec vne generosité de courage souffrir les playes, la faim, & tout ce que la necessité de la guerre porte auec soy. Ie ne suis pas si fol que ie vueille desirer d'estre malade : mais s'il faut que ie le sois, ie souhaitteray aussi que ie ne face rien intemperamment, rien d'effeminé. Par ainsi les maux & les incommoditez ne sont pas desirables, mais bien la vertu qui les nous faict supporter. Quelques vns de nos Stoïciens pensent, que la constance, la patience des tourmens & des maux ne doit estre ny desiree, ny detestee aussi. Car quand on fait vn souhait, ce doit estre d'vn bié tout pur, tout paisible, exempt de toute tristesse. Mais ie ne suis pas de leur aduis. Pourquoy ? Parce premierement qu'il ne se peut faire qu'vne chose soit bonne, & qu'elle ne soit desirable. Dauantage si la vertu est desirable, & s'il n'y a bien aucun sans vertu, il s'ensuit que

La plus ferme & plus robuste personne est mesme contraincte d'auouer & recognoistre l'imbecillité de la nature humaine.

Question, si tous biens sõt souhaitables.

Resoluë par distinction.

Aduis d'aucuns Stoiciens là dessus.

&

De Seneque au contraire.

tout bien eſt deſirable. En oultre ſi vne conſtante patience des tourmens ne ſe doibt deſirer: ie te demande ſi pour cela on ne deuroit point deſirer la conſtance; Car c'eſt elle qui meſpriſe & qui deffie les dangers & les perils. La plus belle partie qui ſoit en elle, & la plus admirable, c'eſt de ne fuyr point aux flammes, & le preſenter aux playes, & quelquesfois ne les euiter point, & aduancer l'eſtomach pour les receuoir. Si donc la patience eſt deſirable on doit auſſi deſirer qu'on puiſſe vertueuſement ſouffrir les tourmens: Et toutesfois ce n'eſt pas ſeulement pour cela qu'il eſt deſirable d'endurer les tourmens: car c'eſt vne partie de la patience. Mais ſay, cõme i'ay dict, diſtinction de ces choſes: & lors tu ne trouueras rien qui te mette en erreur. Car on ne doibt pas ſouhaitter de ſouffrir des tourmens, mais de les endurer conſtamment. C'eſt ceſte conſtance que ie ſouhaite, par ce que c'eſt vne vertu. Toutesfois qui eſt celuy qui s'eſt iamais ſouhaité cela? il y a des vœux qui ſont cogneus & entendus, comme ceux qu'on fait pour quelque choſe particuliere: Il en y a d'autres qui ſont couuerts & cachez, quand ſoubs vnſeul vœu on en comprend beaucoup d'autres. Comme quand ie me deſire vne vie honneſte (car vne vie honneſte contient pluſieurs actions) elle cõprend le tonneau de Regulus, la playe de Catõ deſchiree par ſes propres mains, l'exil de Rutilius, la couppe empoiſonnee, qui de la priſon porta Socrates au ciel. Quand donques ie me ſuis deſiré vne vie honneſte, ie me ſuis pareillemẽt ſouhaité toutes choſes, sãs leſquelles ma vie quelques fois ne pourroit pas eſtre hõneſte.

La vertu qui ſe trouue és aduerſitez, les rend precieuſes & deſirables.

Heureux ô bien-heureux & trois & quatre fois
Ceux qui peurent mourir ſoubs les tours Phrygiennes
Deuant les yeux du peuple, & des meres Troyennes.

1. Æneid.

Quelle difference mets-tu, ou que tu ſouhaites cela à quelqu'vn, ou que tu confeſſes qu'il eſt ſouhaitable? Decius fit vn vœu ſolennel de mourir pour le ſalut public, & ne cherchant que la mort, pouſſa ſon cheual au milieu des ennemis. L'autre qui fut imitateur de la vertu de ſon pere, apres auoir prononcé les paroles ſolennelles, qui luy eſtoiẽt deſia familieres courut la teſte baiſſee du coſté qu'il vit l'armee plus eſpeſſe, n'ayant autre ſouci que d'impetrer des dieux l'intention de ſon vœu; eſtimant qu'vne bonne mort eſtoit choſe deſirable. Doutes-tu donc que ce ne ſoit vn grand biẽ de mourir, pour laiſſer vne heureuſe memoire de ſoy, & ſur quelque vertueuſe entrepriſe? Quand quelqu'vn endure conſtammẽt les tourmens, il y employe toutes les vertus, encor que peut-eſtre il n'y ait que la patience ſeule, qui puiſſe paroiſtre, & ſe monſtrer. Au reſte la grandeur de courage & la conſtãce eſt en cela, de laquelle, la patience, la ſouffrance, la tollerance, ſont comme branches; la prudence y eſt auſſi, ſans laquelle on ne peut prendre aucun bon conſeil: elle te perſuade d'endurer vertueuſement ce que tu ne peux euiter. La conſtance y eſt pareillemẽt qu'on ne peut tirer hors de la place & du rang qu'elle tient: & qui ne quitte iamais ſon deſſein & ſa reſolution, pour quelque force & contrainte qu'on luy face. Bref toute la ſuite & l'aſſemblee des vertus, qui n'abandonnent iamais l'vne l'autre, y eſt. Tout ce qui ſe fait honorablement, vne ſeule vertu le fait, mais c'eſt par aduis de cõſeil. Or ce qui eſt trouué bon par toutes les vertus, encor qu'il ſemble que ce ſoit vne ſeule qui l'execute, eſt deſirable. Mais quoy? as-tu opinion qu'il ne faille deſirer que ce qui nous aduient auec plaiſir & repos d'eſprit, & ce que nous receuons les portes tapiſſees?

T. Liu. 1 dec. lib. 8. & 10.

Aucunefois toutes les vertus ſe rencontrent en tel qui n'en faict paroiſtre qu'vne.

ſees? Il y a quelques voluptez triſtes, & quelques vœux qu'on celebre, non point auec reſioüyſſance, mais auec adoration & veneration toute l'aſſemblee. Ne penſes-tu pas que ce fut ainſi que Regulus ſouhaita de retourner entre les mains des Carthaginois? Il te faut veſtir le cœur d'vn homme vertueux, & te retirer vn peu loing des opinions du vulgaire: il te faut conceuoir comme tu doibs, l'image de la vertu, qui eſt la plus belle & la plus honorable choſe du monde, laquelle nous deuons adorer non point auec des bouquets & feſtons, mais auec la ſueur & le ſang. Regarde Caton enfonçant ſes mains treſ-pures dans ſa poitrine ſacree, pour eſlargir ſa playe qui n'eſtoit point aſſez profonde. A ſçauoir-mon ſi tu oſerois dire en fin, ie voudrois bien ce que tu voudrois: & i'ay grand regret à ce que tu fais, ou, heureux te ſoit ce que tu fais. A ce propos ie me ſouuiens de noſtre Demetrius, qui appelloit vne vie pleine d'aſſeurance, & exempte de tous orages de fortune, vne mer morte. Car n'auoir rien qui t'eſueille, rien qui t'eſmeuue, rien ſur l'aſſaut & ſur l'aduertiſſement dequoy tu puiſſes eſſayer les forces de ton ame, ains viure touſiours en vn repos qui n'a iamais eſté troublé, ce n'eſt point trãquilité, c'eſt vne bonnace & langueur de mer. Attalus Stoicien, ſouloit dire, i'ayme mieux que la fortune me nourriſſe dans ſon camp, que dans ſes delices. Ie ſoufre la gehenne, mais c'eſt conſtamment: cela va bien: on me maſſacre, mais ie l'endure conſtamment; cela va bien. Oy encor Epicure. Il dira, ô que ie le trouue doux! Ie ne donneray iamais vn nom delicat à vne choſe ſi honneſte & ſi ſeuere, on me bruſle: mais ie demeure inuincible. Pourquoy ne ſeroit-il deſirable, non point que le feu me bruſlaſt, mais qu'il ne me peuſt vaincre? Il n'y a rien de plus excellent, rien de plus beau que la vertu: Tout ce qui ſe fait par ſon commandement, il eſt bon, il eſt deſirable.

Exemples pour confirmer le precedent aduis, De Regulus. &

De Caton.

Voyez M. Ant. Muret lib. 9. des Animadverſions cha. 8.

Beau trait de Demetrius.

D'Attalus.

d'Epicure.

EPISTRE LXVIII.

C'eſt choſe ſalutaire de quitter les affaires pour ſe retirer au repos de l'ame: mais cela ſe doibt faire en ſorte que le monde ne s'en apperçoiue point. Il enſeigne auſsi ce qu'on doibt faire apres qu'on ſera en ceſte ſolitude: & que la vieilleſſe par les experiences qu'elle a faict, eſt vn temps plus propre à la ſageſſe.

IE veux eſtre de ton aduis: va te retirer, & cacher dans le repos, ou bien pluſtoſt cache ton repos. Si tu ne peux apprendre cela par les preceptes des Stoiciens, au moins tu l'apprendras par leur exemple. Et toutefois tu l'apprendras encor par leur precepte. Ie te le prouueray quand tu voudras. Nous ne t'enuoyons point en toutes republiques, ny pour touſiours, ny ſans fin. Dauantage quand nous auons donné au ſage vne republique digne de luy, c'eſt à dire, le monde, s'il ſe retire au repos, il n'eſt point hors de ſa republique. Mais peut-eſtre pluſtoſt que laiſſant vn petit coin, il va en des lieux plus grands & plus ſpacieux, & ſe logeant dans le Ciel, il recognoiſt lors, que quãd il eſtoit monté dans ſa chaire, & dans ſon troſne, il eſtoit pluſtoſt deſcendu en vn fort bas lieu. Ie veux mettre ce ſecret dans ton ſein: Que l'homme ſage n'aduance iamais tãt, que lors que les choſes diuines & humaines ſe ſont preſentees deuant ſes yeux. Ie reuiens maintenant à ce que i'auois commencé de te perſuader, qu'on ne cognoiſſe point que tu vueilles viure en repos.

Les Stoiciens & par preceptes & par exemples retirent le ſage du tracas de ce monde à la contemplatiõ des choſes diuines & humaines, &

Quoy qu'il ſoit en ſolitude, ne veulent pas qu'il face, neantmoins ſemblant d'eſtre ſolitaire, car

Ce ſeroit vne ſotte ambition. & Il ne faut point que tu te couures, que ce ſoit pour vaquer à la Philoſophie: Il vaut mieux que tu excuſes ton deſſein ſoubs quelqu'autre nom. Tu la peux appeller maladie foibleſſe, pareſſe. C'eſt vne ſotte ambition de vouloir prendre gloire à ne rien faire. Il y a des beſtes, qui effacent & broüillent leur piſte à l'entour de leurs giſtes, afin qu'on ne les puiſſe trouuer. Il faut que tu faces ainſi: autrement il n'y aura pas faute de gens, qui ſe mettront en queſte apres toy. Il y en a pluſieurs, qui paſſent deuant les portes ouuertes ſans entrer dedans, regardent par les fentes de celles qui ſont fermees. Les coffres cachetez font venir plus d'enuie aux larrons: on ne tient conte de ce qui n'eſt pas fermé: & les briſeurs des portes ne s'arreſtent point deuant ce qu'ils trouuẽt ouuert. Le peuple a ceſte façon de faire, & les plus ignorans auſſi. Ils deſirent d'entrer par force dans les ſecrets d'autruy. Il ne ſe faut donc point vanter de ſon bien, c'eſt vne eſpece de vanterie, de ſe tenir trop caché, & de ſe retirer hors de la venuë des hommes. Ceſtuy-cy s'eſt enfermé dans Tarente, ceſtuy-là s'eſt arreſté dans Naples, & ceſt autre n'a paſſé le ſueil de la maiſon, depuis beaucoup d'annees. Certainement celuy ſemond le peuple à le venir voir, qui veut, qu'on face des contes par la ville de ce qu'il s'eſt retiré à part. Apres que tu te ſeras retiré, il ne te faut rien faire, dequoy les hommes puiſſent parler de toy; parle ſeulement auec toy-meſmes. Mais quels propos te tiendras-tu? ceux que quelques hommes tiennent volontiers des autres. Ayes touſiours mauuaiſe opinion de toy. Accouſtume toy de dire la verité, & de l'ouyr auſſi. Sur tout parle ſouuent des imperfections que tu ſentiràs en toy. Chacun cognoiſt les vices qu'il a en ſa perſonne. C'eſt pourquoy l'vn deſcharge ſon eſtomac par le vomiſſement, l'autre le remet en mangeant peu & ſouuent, & quelqu'vn encor le purge, & l'eſpuiſe par ieuſnes & par abſtinences. Ceux que la douleur des pieds reprend ſouuent, s'abſtiennent, ou de ſe baigner ou de boire du vin. Et ne tenans conte d'autre regime, ils vont au deuant du mal qui les trauaille plus ordinairement. Il y a pareillement quelques parties dans noſtre ame, qui nous cauſent des maladies, à la gueriſon deſquelles il faut penſer. Qu'eſt-ce que ie fais en ce repos où ie ſuis? ie penſe mon vlcere. Si ie te monſtrois mon pied enflé, la main toute meurtrie, les nerfs de mon iaret racourcy tous ſecs, tu me permettrois bien de ne bourger d'vn lieu, & de penſer mon mal. Mais ce mal que ie ne te puis faire voir, eſt bien plus grãd: c'eſt vne inflammation, & vne apoſtume, que i'ay dans la poitrine. Ie ne veux point que tu me loües, ie ne veux pas que tu diſes: O le grand perſonnage, il a meſpriſé toutes choſes, & apres auoir condamné les fureurs de la vie humaine, il s'en eſt fuy! ha ie n'ay rien condamné que mes propres actions. Il ne faut point, que tu ayes enuie de venir vers moy, pour y faire ton profit. Tu te trompes, ſi tu eſperes trouuer icy quelque ſecours. Ce n'eſt pas vn medecin; c'eſt vn malade qui loge icy. I'ayme mieux, quand tu t'en ſeras allé que tu diſes: Ie penſois que ceſt homme fuſt heureux, qu'il fuſt ſçauant: i'auois deſia dreſſé les aureilles, mais il m'a bien faict perdre ceſte opinion, ie n'ay rien veu ie n'ay rien ouy, que i'aye deſiré depuis, rien qui m'ait faict enuie de retourner vers luy. Si tu as ceſte opinion, ſi tu tiens ce langage, ie cognois que i'ay faict quelque proffit. I'ayme mieux que tu ayes pitié de mon repos: que ſi tu me portois enuie. Tu me loües donc (diras-tu) Seneque, le repos d'eſprit? tu te iettes en fin ſur les pro-

Il ne ſe faut point vanter de ſon bien.

Moyens de bien pratiquer la ſolitude.

Cõparaiſon propre à mõſtrer le vray vſage de la ſolitude.

Difference de la vie ſolitaire & deſcouuerte.

pos

pos d'Epicure. Ie te recommande le repos, afin que par ſon moyen, tu puiſſes faire des choſes plus grandes, & plus belles, que celles que tu as laiſſees derriere toy. Heurter à la porte des grands ſeigneurs, tenir regiſtre des vieillards qui n'ont point d'enfans, auoir beaucoup d'authorité par les cours: c'eſt vne puiſſance pleine d'enuie, & qui ne dure guere, & ſi tu veux dire la verité, fort vilaine. Ceſtui-cy me paſſe de reputatiõ; entre les aduocats du barreau. Ceſtuy-là des gages qu'il a gagnez aux eſtats militaires, & des dignitez qu'il a par ce moyen acquiſes: & ceſt autre d'vne trouppe infinie d'hommes, qui luy font la court? Ie ne puis auoir vne ſi grande ſuite que ceſtui-cy, ny vne ſi grãde reputation que ceſtuy-là. Mais ie ne doibs point faire ſi grand cas d'eſtre vaincu des hommes, pourueu que ie puiſſe vaincre la fortune. Pleuſt aux Dieux que ta reſolution fuſt eſté long tẽps a de ſuyure ce deſſeing. Pleuſt aux Dieux que ce ne fuſt pas ſur l'heure que la mort ſe preſente à nos yeux, que nous tinſions propos de la vie heureuſe: Toutesfois n'arreſtõs pas pour cela. Car nous croyons maintenant par experience pluſieurs choſes, que nous euſſions deu croire par diſcours de la raiſon, n'eſtre que ſuperfluitez & bouffonneries. Faiſons comme ceux qui ſont partis trop tart, & qui par diligence veulent recouurer le temps qu'ils ont perdu, donnons des eſperons. Ceſt âge eſt encor fort propre à ceſt eſtude. Ell'eſt deſia eſpuree de ſon eſcume, elle a deſia laiſſé les vices qu'elle ne pouuoit dompter en l'ardeur de ſa ieuneſſe. Il s'en faut peu, qu'elle ne les ait entierement eſteints. Mais en quel temps (diras-tu) te pourra proffiter ce que tu apprens ſur le poinct qu'il faut deſloger, ou à quoy? Il me proffitera, pour en ſortir meilleur que ie n'eſtois. Il ne faut point toutesfois, que tu penſes, qu'il y ait aucun aage plus propre à la ſageſſe, que celle qui par beaucoup d'experience, & par vne longue & frequente patience des choſes, s'eſt domptee elle meſmes. Et laquelle apres auoir triomphé de ſes affections, eſt paruenue à la cognoiſſance de ſon ſalut. C'eſt le vray temps de ce bien qui ne dure gueres. Quelle perſonne vieille que ce ſoit, qui eſt paruenue à la ſageſſe, c'eſt par les ans qu'elle y eſt paruenue.

Il ne faut pas attendre l'article de la mort pour penſer à la vie bien-heureuſe.

EPISTRE LXIX.

Il defend le changement des lieux: dit qu'il faut arreſter la fuite du corps, pour retenir l'ame en repos. Apprend comme il faut ſurmonter les vices, & non ſeulement receuoir la mort mais l'appeller s'il en eſt beſoing. C'eſtoit l'oppinion des Stoiciens.

IE ne veux pas que tu changes de lieux, ny que tu ſautes ainſi de l'vn à l'autre. Premierement parce qu'vn ſi frequent changement, eſt ſigne d'vn eſprit inconſtant. Tu ne pourras iamais tirer proffit du repos, ſi tu ne laiſſes de voyager, & d'aller voir le pays ça & là. Si tu veux arreſter ton eſprit, arreſte pluſtoſt la fuite de ton corps: Car ce faiſant les remedes continuez proffiteront beaucoup. Il ne faut point rompre le repos ny l'oubly de ta premiere vie. Permets que tes yeux oublient: permets que tes aureilles s'accouſtument à des parolles plus ſalutaires. Tous les coups, que tu yras par les ruës, tu trouueras en paſſant quelque choſe qui renouuellera tes affections. Tout ainſi que celuy qui ſe veut deſpoüiller de l'amour, doibt fuyr la ſouuenance de la

Les frequentes mutations de lieux ſont ſignes d'inconſtance, & ruynent la vigueur des corps & des eſprits.

beauté qu'il a aymee : car il n'y a rien qui reuerdiſſe plus ayſément, que l'amour : Pareillement celuy qui ſe veut deſcharger de l'affection de toutes choſes, du deſir deſquelles il bruſloit auparauant, il faut qu'il retire ſes yeux & ſes aureilles de ce qu'il a quitté. L'affection ſe reuolte bien toſt: de quel coſté qu'elle ſe tourne, elle trouuera toute preſte quelque recompenſe de ſon occupation. Il n'y a mal aucun, qui n'ayt ſon loyer. L'auarice nous promet de l'argent: La diſſolution & le luxe, pluſieurs & diuerſes ſortes de voluptez: L'ambition la robe de pourpre, & l'applaudiſſement du peuple ; & à la ſuitte de cela, vne grande puiſſance, & tout ce que la puiſſance peut. Les vices te veulent corrompre par beaux gages & ſalaires. Mais il faut que tu viues icy ſans rien prendre. On ne peut à grãd' peine, dans vn ſiecle entier faire, que les vices qui ſont deuenus orgueilleux par vne ſi longue tolerance, vueillent ſe laiſſer dompter, & mettre ſous le ioug: moins ſe pourra-il faire, ſi nous entrecoupons à petites parcelles, le temps qui eſt ſi court. A grand' peine pouuons-nous mener à perfection, vne choſe toute ſeule, encore que nous veillions aſſiduellement deſſus. Mais ſi tu me veux croire penſe ſeulement à cecy. Exerce-toy à receuoir la mort, & à l'aller chercher, quand quelque occaſion te le conſeillera. Il n'y a point de difference, qu'elle vienne à nous, ou que nous allions vers elle. Croy ie te prie, que ceſte parole, que les perſonnes les plus idiotes ont en la bouche, eſt fauſſe ; c'eſt vne belle choſe que de mourir de ſa belle mort. Tu pourras dauantage penſer en toy-meſme cecy. Pas-vn ne meurt qu'à ſon iour. Tu ne perds rien du temps qui eſtoit à toy. Car celuy que tu laiſſes derriere, eſt à vn autre.

Les vices croiſſent par tolerance, & ne ſe peuuent plus deſraciner.

Il faut dõques les combattre de bõne heure ioinct que le temps de la vie eſt ſi bref.

EPISTRE LXX.

Le temps & la vie s'eſcoule ſans le ſentir. Que c'eſt folie de ſe plaindre de la brefueté de la vie. Qu'il faut attendre la mort ſans aucune crainte, & ſi l'occaſion le requiert, la procurer. Sur la fin ſuiuant l'oppinion de ceſte folle ſageſſe des Stoiciens il dit qu'il peut aduenir pluſieurs choſes pour leſquelles le ſage peut ſe dõner la mort. A la mienne volõté que Seneque ſe fuſt eſloigné de ceſte opinion, ou pour le moins qu'il ſe fuſt retenu d'en parler ſi ſouuent & ſi librement qu'il a faict en diuers lieux ! Ie penſe qu'il apprehendoit la neceſſité qui le deuroit vn iour contraindre à cela, meſmement puis le temps qu'il cognut la vie perduë, & les mauuaiſes mœurs de l'Empereur Neron.

L'aage & le temps de ceſte vie s'eſcouleſans que nous nous en apperceuiõs. puis

I'Ay veu tes Pompeïens, où ie n'auois eſté long-tẽps auoit. Mais il m'a ſemblé, que i'eſtois reuenu à ma premiere ieuneſſe. Tout ce que i'auois fait autresfois en ce lieu il me ſembloit que ie le pourrois encor faire, & qu'il n'auoit commẽ rien que ie l'auois fait. Nous auons par cy-deuant, Lucilius mon amy, nauigé noſtre vie, & tout ainſi que ſi nous eſtions ſur mer, comme dict noſtre Virgile.

3. Æneid. *La terre ſe recule, & les villes enſemble.*

Pareillement dans ceſte courſe ſi roide du temps, nous perdons de veuë premierement noſtre enfance, & apres noſtre adoleſcence, & encor tout le temps, qui eſt entre le ieune aage, & le vieux, & qui ſe cõfine à l'vn & à l'autre: puis apres auſſi les meilleures annees de la vieilleſſe : En dernier lieu, la fin cõmune de tout le genre humain commence à ſe deſcouurir. Sommes-nous bien

La mort ſuruient, qui eſt le port où tous hommes arriuent.

bien ſi fols de penſer, que ce ſoit vn eſcueil? C'eſt le port, qu'il nous faut vn iour deſirer, & ne le refuſer iamais. Dans lequel, ſi quelqu'vn a eſté ietté en ſes ieunes ans, il ne ſe doit plaindre, nō plus que feroit celuy, qui auroit bien toſt acheué ſa nauigatiō. Car quelqu'vn (cōme tu ſçais) eſt amuſé, & retenu par des vēts laſches & peſans, & ſe laſſe du lent ennuy, qu'il ſent en ceſte bonaſſe: Et quelqu'autre eſt viſtemēt porté par vn bon vent, qui ne le quitte iamais. Pēſe qu'il en aduient autāt à nous. La vie en a emmené les vns fort viſtemēt, encore qu'ils reculaſſent, au lieu où il falloit arriuer quelque iour: elle en a amaigry & bruſlé d'autres: Mais cōme tu ſçais, il ne la faut point touſiours retenir, car il n'y a nul bien à viure, mais ſeulement à bien viure. C'eſt pourquoy le ſage vit autant qu'il doit, & non point, tant qu'il peut. Il verra en quel lieu il doit viure, auec quelles perſonnes, en quelle façon, & ce qu'il doit faire. Il pēſe touſiours, quelle doit eſtre ſa vie, & non point cōbien elle doit eſtre lōgue. Si pluſieurs ennuis & triſteſſes ſuruiennent pour rompre ſa tranquillité, il ouure la priſon luy meſme. Il ne fait point ſeulement cela à vne extréme neceſſité: mais dés auſſi toſt que la fortune cōmence à luy eſtre ſuſpecte, il prēd ſoigneuſement garde, ſi ce iour meſme il doit penſer à ne viure plus. Il penſe qu'il n'y a rien à dire, s'il fait luy-meſme ſa fin, ou s'il la reçoit, ſi elle ſe faict plus tard, ou pluſtoſt. Il ne la craind pas cōme il feroit quelque grande perte: aucun ne peut perdre beaucoup par vne goutiere. Il n'importe rien de mourir pluſtoſt, ou plus tard: de bien, ou de mal mourir, cela importe beaucoup. Mais bien mourir, c'eſt eſchaper au danger de mal viure. C'eſt pourquoy i'eſtime que le dire de ce Rhodiot eſt effeminé & laſche. Car eſtāt ietté dans vne cage par le commādement du tyran, où il eſtoit nourri comme vne beſte ſauuage, il reſpondit à quelqu'vn qui luy cōſeilloit de ſe laiſſer mourir de faim: Vn homme, pendant qu'il vit, doit eſperer toutes choſes: Mais quād cela ſeroit bien vray, ſi ne faut-il point achepter la vie à tout pris. Il y a des choſes, bien qu'elles ſoient grandes, bien qu'elles ſoient certaines, que ie ne voudrois point les acquerir par vne confeſſion de la foibleſſe, & laſcheté de mon cœur. Sera-il dit que ie croye que la fortune peut tout ſur celuy qui vit, pluſtoſt que de croire, que la fortune ne peut rien ſur celuy qui ſçait mourir? Il ſe gardera neantmoins quelquefois, encor qu'vne certaine mort luy ſoit prochaine, & qu'il ſçache le ſupplice qu'on luy a deſtiné, de preſter la main à ſa peine, c'eſt vne folie de mourir pour la crainte qu'on a de mourir. Celuy qui te doit tuer vient-il? attends-le. Pourquoy t'auances-tu? pourquoy entreprens-tu la charge de la cruauté d'autruy? Portes-tu enuie au bourreau, qui te doit executer, ou veux-tu luy eſpargner peine? Socrates pouuoit bien mettre fin à ſa vie par abſtinence, & mourir pluſtoſt de faim que de poiſon. Toutesfois il demeura trente iours entiers en priſon attendant la mort. Non point auec intention, que toutes choſes ſe peuſſent accommoder, ou que ce long temps peuſt receuoir quelques eſperances, mais pour obeir aux loix, & pour laiſſer ioüir à ſes amis Socrates pour la derniere fois. Mais quelle folie plus grande euſt-on peu voir, que meſpriſer la mort, & craindre le poiſon? Scribonia fēme de grande authorité fut tante paternelle de Druſus Libo ieune hōme, qui auoit le cerueau auſſi fol, cōme il eſtoit noble, & qui eſperoit des fortunes plus grādes, qu'aucun autre pouuoit eſperer en ce tēps-là, ou luy meſme en aucune autre ſaiſon. Apres qu'on l'euſt

Le ſage regarde à la qualité, non point à la quantité de ſa vie, & ſçait les moyens de preuenir vne extreme neceſſité, ſuyuant les paradoxes des Stoïques.

Si ne faut-il pas touſiours auancer la fin de ſa vie.

A l'exemple de Socrates. &

De Scribonia.

emporté du ſenat, malade dans ſa lictiere, & que peu de perſonnes (Car deſia tous ſes parens & alliez l'auoient l'aſchemẽt quitté) l'euſſent ſuiuy non point comme criminel, mais comme vn homme deſia mort, il commença à demander conſeil, s'il ſe deuoit aduancer la mort, ou s'il la deuoit attendre. Et lors Scribonia: Quel plaiſir prens-tu (dit-elle) de vouloir faire, ce qu'vn autre doit executer? Mais elle ne luy peut rien perſuader. Il ſe tua de ſes propres mains, & non ſans raiſon. Car eſtant certain, que dans trois ou quatre iours apres, ſi on l'euſt trouué en vie, il deuoit mourir de la mort qu'il euſt pleu à ſon ennemy, il fit ce qu'vn autre euſt executé. Tu ne pourrois donc faire vn iugement general, quand la violence d'vn tyran eſtranger te denonce la mort, ſi tu la dois aduancer ou l'attendre. Car il y a pluſieurs raiſons qui nous tirent à l'vne & à l'autre opinion. Si vne mort doit eſtre accompagnée de tourmens, & ſi l'autre doit eſtre ſimple & facile, pourquoy ne prendray-je celle-là? Tout ainſi que ie choiſiray de nauire pour me mettre ſur mer, & de maiſon quand ie me voudray loger: Pareillemẽt ie choiſiray la mort la meilleure, pour ſortir hors de la vie. Dauantage comme la vie la plus longue n'eſt pas la meilleure, auſſi la mort la plus longue c'eſt la pire. Il n'y a rien en quoy nous deuions donner plus de contentement à noſtre ame, qu'en la façon qu'il luy plaiſt que nous mourions. Qu'elle ſorte donc par où elle ſe voudra efforcer, ſoit qu'elle deſire vne dague, ou vne corde, ou vn breuuage empoiſonné, qui luy ſaiſira tout ſoudainement les veines, qu'elle s'aduance, & qu'elle rompe les liens de ſa ſeruitude. Chacun doit taſcher de faire que ſa vie ſoit au contentement d'autruy, & ſa mort au ſien: Celle qui nous plaiſt le plus, c'eſt la meilleure. Ce n'eſt que folie de penſer cecy. L'vn dira que ie n'auray pas eu aſſez de courage, quelqu'vn, que i'auray eſté trop temeraire, & quelqu'autre, qu'il y auoit encor vne mort plus genereuſe. Penſerois-tu bien qu'il fuſt en ta puiſſance de choiſir vn conſeil, duquel le bruit cõmun ne ſe meſlaſt de parler? Penſe ſeulement à te mettre biẽ-toſt hors du pouuoir de la fortune, autremẽt il n'y aura pas faute de gens, qui auront mauuaiſe opinion de ton faict. Tu en trouueras quelques-vns, voire de ceux meſmes, qui ont fait profeſſiõ de la Philoſophie, qui nient qu'on doiue faire violence à ſa vie, & qui ſouſtiennent que c'eſt vn grãd forfaict d'eſtre meurtrier de ſoy-meſme: qu'il vaut mieux attẽdre la fin, que nature aura determinee. Mais celuy qui dit cela, ne void point qu'il coupe le chemin à la liberté. La loy eternelle n'a rien fait de meilleur, que de nous auoir donné vne ſeule entree à la vie, & pluſieurs iſſuës. Attendray-je la cruauté d'vne maladie, ou d'vn homme, quand ie puis eſchapper du milieu des tourmens, & chaſſer loin toutes aduerſitez? C'eſt le ſeul point duquel nous ne pouuons nous plaindre de la vie, qu'elle ne retient aucun. C'eſt vn grand biẽ pour les affaires des humains, qu'il n'y a pas vn, qui ſoit miſerable que par ſa propre faute. Prẽs-tu plaiſir à viure? vis. N'y prẽs-tu point de plaiſir? tu t'en peux retourner au lieu d'où tu es venu. Pour guerir d'vne douleur de teſte, ſouuent tu t'es fait ſeigner: pour alleger le corps, on ouure la veine. Il n'eſt pas beſoin de ſe fẽdre l'eſtomach d'vne large & profonde playe, on ouure le chemin à ceſte grande liberté, auec vn petit coup de lancette. Et par vne petite piqueure, tu es en vn lieu plein d'aſſeurance. Qu'eſt-ce donc qui nous rend laſches & pareſſeux à deſloger? Il n'y a pas vn de nous, qui penſe qu'il luy faille vn iour ſortir de ce domicille. C'eſt ainſi que quelque plaiſir, & l'accouſtumance retient les vieux locataires dans vn logis, où ils ſont acquo-

Sçauoir mon s'il faut, & en quel cas, preuenir ou attẽdre la mort.

Il la faut attendre d'eſprit raſſis, ſe la procurer en cas de neceſſité, & choiſir la plus douce. *Mais c'eſt touſiours ſuyuant la doctrine Stoique. Car nous ne ſommes pas maiſtres de noſtre vie ny de noſtre mort.*

La vie humaine n'a qu'vne entree, mais pluſieurs iſſuës.

&

Nul n'eſt miſerable que par ſa faute.

quinez,

quinez, encor qu'ils y ſentent des incommoditez. Veux-tu garder touſiours ta liberté contre ce corps? habite-le comme ſi tu en deuois ſortir, & fais eſtat qu'il te faudra vn iour eſtre priué de ſa compagnie. Tu ſeras apres plus conſtant, & reſolu, quand quelque neceſſité te contraindra d'en ſortir. Mais comment pourroient penſer à leur fin, ceux qui conuoitent toutes choſes ſans fin? Il n'y a rien en ce monde, dont la ſouuenance & la meditation ſoit plus neceſſaire. Car c'eſt peut-eſtre en vain, qu'on penſe à toutes autres choſes. Auions nous preparé noſtre ame contre la pauureté? les richeſſes nous ſont demeurees. Nous eſtions nous deſia armez pour meſpriſer les douleurs? la felicité d'vn corps entier & bien ſain, n'a pas eu beſoin que nous fiſſions eſſay de noſtre vertu. Auions nous gagné ceſte authorité deſſus nous, de pouuoir porter conſtamment la mort, & la perte de nos amis? toutesfois la fortune a conſerué & fait ſuruiure à nous, tous ceux que nous aimions. Mais le iour qui aura beſoin de l'vſage, & de la practique de ceſte ſeule choſe, doit inéuitablement aduenir. Il ne faut point que tu penſes que les grands perſonnages ſeuls ayent eu ceſte force, & ce courage de rompre les liens de la ſeruitude humaine. Il ne faut point que tu croyes, qu'vn ſeul Caton puiſſe arracher auec ſa main l'ame, qu'il n'auoit peu faire ſortir auec le poignard: veu que des hommes de la plus baſſe condition que ſoit, auec vne grande ardeur de courage ſont paruenus en ce lieu plein d'aſſeurance: & ne pouuants aſſez toſt à leur aiſe trouuer dequoy mourir, ny choiſir aucun inſtrument, qui leur fuſt propre à cela, ſe ſont pris à la premiere choſe qu'ils ont rencontré, & ſe ſont ſeruis comme d'armes, de ce qui par ſa nature ne faiſoit point de mal. N'agueres vn Alemand, de ceux qu'on deuoit faire combatre contre les beſtes aux ſpectacles & ieux du matin, ſe retira, feignant de vouloir aller deſcharger le ventre, car on ne luy permettoit d'aller en aucun autre lieu ſecret, ſans eſtre gardé. Et ayant trouué l'eſponge conceuë au bois qu'on tiét la, pour torcher les parties honteuſes, il la fourra toute entiere ſi profond dás ſa bouche, qu'il ferma le paſſage à la reſpiration, & s'eſtouffa. C'eſtoit faire vne brauade à la mort, encor que ce fuſt peu nettement, & peu honorablement. Mais auſſi quelle plus grande follie pourroit-on voir, que de faire le delicat & le deſdaigneux, quand il faut mourir? O le vertueux homme, ô l'hõme digne à qui l'on euſt donné à choiſir de quelle ſorte il euſt mieux aimé mourir! Auec quelle grandeur de courage ſe fuſt-il ſerui d'vn poignard, s'il en euſt trouué? auec quelle reſolution d'ame, ſe fuſt-il ietté dans vn goufre de mer, ou d'vn haut rocher? Eſtãt abandonné de toutes commoditez, il trouua les moyens comme il pourroit eſtre redeuable à ſoy ſeul, & de ſes armes, & de ſa mort. Afin que tu ſçaches, qu'il n'y a riẽ qui nous empeſche de mourir, que faute de volonté. Que chacun iuge comme il voudra des actions de ceſt homme violent, pourueu qu'on tienne pour certain qu'il faut preferer vne mort ſalle & vilaine, à la ſeruitude la plus nette du monde. Mais parce que i'ay commencé d'vſer de villains exemples, ie les continueray. Car chacun s'efforcera de mieux faire, s'il void que la mort ſoit meſpriſee par les perſonnes les plus meſpriſables. Nous penſons, que les Catons, les Scipions, & ces autres dont nous oyons parler auec grande admiration, ſoyent inimitables. Mais ie monſtreray tout maintenant, que ceſte vertu eſt accompagnée d'autãt d'exemples parmy les perſonnes miſerables, deſtinez aux ieux & ſpe-

Le moyen de viure auec liberté en ce monde, c'eſt de viure comme ayants à ſortir vn iour hors de ce corps, & De penſer ſoigneuſement à ſa fin.

Laquelle on ne peut euiter.

Exemple d'vn homme determiné à mourir.

Aduis de Seneque ſur l'eſtrangeté de ceſte mort.

Il faut preferer vne mort honteuſe & deshonneſte, à la plus nette ſeruitude.

Autre exemple de singuliere vertu en la mort.

ctacles des beſtes, que parmy les chefs des guerres ciuiles. Cõme on portoit n'a pas long temps auec ſeure garde, vn qui eſtoit enuoyé pour les ſpectacles de matin, panchant la teſte comme s'il eſtoit preſſé de ſommeil, il la laiſſa pẽdre ſi bas, qu'il la mit entre les rayons de la roue, & ſe tint ſi longuement en ſa place, que la roue en ſe tournant luy rompit le col. Il euita la peine dans le meſme chariot, ſur lequel on le menoit à la peine. Il n'y a rien, qui puiſſe empeſcher vn homme qui a bonne enuie de ſortir, & d'eſchapper. La nature nous garde en lieux touts deſcouuerts. Celuy à qui ſa derniere neceſſité le permet, peut aduiſer à l'iſſuë qu'il trouuera plus douce. Celuy qui a pluſieurs moyens en ſon pouuoir pour ſe mettre en liberté, peut choiſir, il ſera bien de penſer comme il ſe pourra plus facilement deliurer. Mais celuy, à qui il ſera difficile d'en trouuer l'occaſiõ, qu'il empoigne la premiere qui ſe preſentera, comme ſi c'eſtoit la meilleure, encor qu'elle ſoit inoüie & nouuelle. Celuy qui n'aura pas faute de courage, n'aura pas faute d'inuention pour mourir. Tu vois comment les eſclaues les plus miſerables, quand la douleur les a piquez au vif, s'eſueillent, & comment ils trõpent leurs gardes les plus aduiſees. C'eſt vn homme de grand cœur, celuy qui ne s'eſt pas ſeulement peu commander de mourir, mais qui en a ſçeu trouuer les moyens. Ie t'ay promis pluſieurs exemples de gens de ceſte condition que i'ay dict. Au ſecond combat qui ſe fit ſur l'eau, l'vn des barbares ſe mit dans la gorge toute la iaueline, qu'on luy auoit baillee pour combatre ſes aduerſaires. Pourquoy (dict-il) n'ay-ie long temps a, fui tous ces tourmens, & toutes ces hontes? Pourquoy attẽdray-ie la mort, ayant les armes en main? Ce ſpectacle fut d'autant plus magnifique, qu'il eſt plus honneſte aux hõmes d'apprendre à bien mourir, qu'à tuer. Que ſera-ce donc? Ce que les eſprits les plus perdus, & les plus meſchãs peuuent auoir, pourquoy ne l'auroyent pas ceux qu'vn long eſtude, & la raiſon maiſtreſſe de toutes choſes, ont enſeigné? C'eſt ceſte raiſon là, qui nous apprend qu'il y a diuerſes aduenuës de la mort, mais qu'il n'y a qu'vne meſme fin: & qu'il ne ſert rien de ſçauoir où commence ce qui doit vn iour aduenir. Ceſte meſme raiſon t'admoneſte, ſi tu peux, de mourir ſans douleur. Mais ſi cela ne peut eſtre, fais le mieux que tu pourras: & empoigne tout ce qui ſe preſentera pour faire violence ſur ta vie. C'eſt choſe contraire à tout droict de viure de rauiſſemens, mais c'eſt choſe treſ-belle de mourir par vn rauiſſement.

Signe de grãd cœur, cercher & trouuer les moyens de mourir.

Autre exemple de meſme nature.

EPISTRE LXXI.

Il faut quand on veut prendre conſeil de ce qu'on doit fuir ou deſirer, auoir eſgard au bien ſouuerain, & à l'intention & deliberation du cours de toute la vie entiere. Il perſuade apres que cela ſeulement eſt bon, qui eſt honneſte, & que la vertu rend toutes choſes heureuſes: Qu'vne mort honneſte eſt autant à deſirer qu'vne honneſte vie, comme il le preuue par exemples.

Toutes nos actiõs ſe doiuent rapporter au ſouuerain bien & au but de toute noſtre vie: &

TV me demandes d'heure à autre conſeil de tous affaires, ne te ſouuenant pas que nous ſoyons ſeparez d'vne large mer. Mais puis, que la meilleure partie du conſeil giſt d'eſtre donné à temps, il faut qu'il aduienne par neceſſité, que l'aduis que ie te donne ſur les affaires, te ſoit rendu quelquesfois à telle heure,

heure, qu'il vaudroit mieux qu'en ce tẽps-là tu fiſſes tout le contraire. Car ſelõ les choſes, il faut ſe ſeruir du conſeil. Nos affaires vont viſte, ou à vray dire, elles roullent impetueuſement. Il faut donc que le conſeil vienne de iour en iour: encor eſt-il quelquefois trop vieil d'vne iournee: il eſt beſoin, qu'il naiſſe comme on dit, à la main. Mais ie te monſtreray comme il le faut trouuer. Quand tu voudras ſçauoir ce qu'il faut fuir, ou ce qu'il faut deſirer, regarde au ſouuerain biẽ, & à la deliberation que tu dois prẽdre pour toute ta vie. Car tout ce que nous faiſons ſe doit accorder auec ceſte deliberatiõ. Celuy ne diſpoſera iamais bien des parties de ſa vie, s'il n'a fait vn eſtat certain & general de toute ſa vie entiere. Aucun ne pourra repreſenter l'image d'vne choſe, encor qu'il ait ſes couleurs toutes broyees, s'il ne ſçait deſia ce qu'il veut pourtraire. C'eſt pourquoy nous faillons tous, parce qu'vn chacun delibere des parties de ſa vie, & que pas vn n'entre en deliberation de toute ſa vie entiere. Celuy qui tire droit, doit ſçauoir ce qu'il veut toucher, & lors il doit viſer droit, & conduire dextrement ſon trait auec ſa main. Nos conſeils ſe trompent, parce qu'ils ne ſçauent où ſe dreſſer. Celuy qui ne ſçait en quel port il doit prendre terre, n'a point de vent certain. Il faut que l'aduanture ait vn grand pouuoir ſur noſtre vie, parce que nous ne viuons qu'à l'aduanture. Il aduient à quelques-vns, qu'ils ne ſçauent point, qu'ils ſçachent quelques choſes: comme nous demandons ſouuent des perſonnes qui ſont tout aupres de nous. Pareillement il aduient ſouuent, que nous ne ſçauons pas la fin du ſouuerain bien, encor qu'il ſoit tout planté deuant nous. Tu pourras cognoiſtre ſans beaucoup de paroles, & ſans long diſcours, qu'eſt-ce que le ſouuerain bien. Il le faut monſtrer (cõme on dit) au doigt, ſans l'eſtendre ſur tant de choſes. Quel beſoin eſt-il de le deſchirer en tant de pieces, veu que tu peux dire, le ſouuerain bien eſt ce qui eſt hõneſte? Et ce que tu dois encor admirer dauantage, il n'y a qu'vn ſeul bien, qui eſt l'hõneur. Tous autres biens ſont faux & baſtards. Si tu peux te perſuader cela, & parfaictement aimer la vertu (car c'eſt peu que l'aimer ſimplement) tout ce qu'elle aura touché, quelle opinion que les autres en ayent, te ſera heureux, & plein de felicité. Voire quand ce ſeroit de ſouffrir la gehenne, ſi tu demeures plus aſſeuré, que le boureau meſme: voire d'eſtre malade, ſi tu ne maudis point la fortune, & ſi tu ne te rends pas au mal. Bref tout ce qui ſemble à l'opinion des autres eſtre mal, s'adoucira, & ſe conuertira en bien ſi tu le peux vaincre. Tien pour choſe toute certaine, que rien ne peut eſtre appellé bien ſinon ce qui eſt honneſte. Tous maux, & toutes incommoditez ſe pourront à bon droict appeller biens, ſi vne fois la vertu les a rendus honneſtes. Il ſemble que nous promettons à pluſieurs de plus grandes choſes que la condition des hommes ne peut receuoir. Et non ſans quelque raiſon: Car ils ne regardent qu'au corps. Mais s'ils r'entrent dans leur ame, ils verront que l'homme va au pair auec Dieu. Pren donc courage, Lucilius, l'hõme de ce monde le meilleur, & donne congé à l'eſtude des lettres que ſuyuent les Philoſophes. Leſquels ramenent la choſe la plus magnifique du monde, aux ſyllables, qui enſeignants des choſes baſſes & menuës, ne font que diminuer & gaſter l'entendement. Tu deuiendras ſemblable à ceux qui ont inuenté cela, & non à ceux qui l'enſeignent, & qui ne veulent que gagner ce poinct, que la Philoſophie ſemble eſtre pluſtoſt difficile, que grãde. Suy ceux-là, ſi i'ay aucune authorité

Pour bien rãger les parties de noſtre vie, il en faut auoir comme vn ſommaire deuant les yeux.

Cõparaiſons pour eſclarcir ce que deſſus.

Quel eſt cè ſouuerain bien & but.

Refutation de ceux qui blaſment les Stoiques d'eſtre trop auſteres.

Cõfirmee par la ſentence de Socrates. & ſur toy. Socrates, qui a reduit toute ſa Philoſophie aux mœurs, a dit, que la vraye ſageſſe eſtoit de ſçauoir cognoiſtre le bien & le mal. Afin que tu ſois heureux (dit-il) trouue bon que quelqu'vn t'eſtime fol: Et que ſi aucun te veut outrager de parole, qu'il t'offence encor de faict. Car pour tout cela tu n'endureras rien ſi la vertu loge dans ton ame. Si tu veux (dit-il) eſtre heureux, ſi tu veux eſtre entierement homme de bien, trouue bon que quelqu'vn te meſpriſe. Mais aucun ne pourra gagner ce poinct ſur ſoy, qu'il ne ſoit accõply de tous biens. Car le bien ne peut eſtre ſans l'honneur, & l'honneur eſt eſgal en toutes choſes. Quoy donc? n'y auroit-il aucune difference pour Caton, ou d'eſtre fait Preteur, ou d'eſtre refuſé? N'y auroit-il aucune difference qu'en la bataille de Pharſale Caton ſoit vaincu, ou vainqueur; Ce bien qu'il auroit, qu'eſtant ſon party vaincu, il ne peuſt eſtre vaincu, ſeroit-il pareil au bien, par le moyen duquel il pouuoit retourner victorieux dedans Rome, & faire vne bonne paix? Pourquoy ne ſeroit-il pareil? Car il faut auoir autant de vertu, pour vaincre vne mauuaiſe fortune, comme pour en eſtablir vne bonne: Et la vertu ne peut deuenir plus grande, ny ſe rendre plus petite. Elle eſt touſiours d'vne meſme meſure. Ouy, mais Cneus Pompeius perdra ſon armee: Mais ce plus beau luſtre & pretexte de la republique, les principaux citoyens, & les premiers rangs du party des Pompeiens, qui eſtant compoſé du Senat, qui portoit les armes, ſera deffait en vne ſeule bataille, les eſclats, & la ruine d'vn ſi grand Empire ſauteront par tous les coins du monde, vne partie ſ'en verra en Egypte, vne partie en Afrique, quelque eſchantillon en tombera dans l'Eſpagne: Et qui pis eſt, ceſte miſerable republique ne pourra pas auoir ce bien d'eſtre ruinee tout en vn coup. Aduienne tout ce qu'il pourra: encor bien que Iuba ne le puiſſe plus ſecourir dans ſon Royaume, par la cognoiſſance des lieux, ny par la conſtante vertu de ſon peuple, encor bien que la fidelité des habitans d'Vtique, rompuë par tant de malheurs ſe perde, & que la fortune du nom de Scipion l'abandonne dans l'Afrique meſmes, il a dés long temps eſté pourueu, que Caton ne ſentiſt ny perte ny dommage. Toutesfois il a eſté vaincu. Tu peux conter cela entre les refus de Caton. Il portera auec vne pareille conſtance, tant ce qui a eſté contraire à ſa victoire, qu'à l'eſtat de Preteur. Le iour qu'il fut refuſé, il ioüa, & le iour qu'il ſe voulut tuer, il leut. Il ſe ſoucia auſſi peu de perdre la vie, que la Preture, il s'eſtoit perſuadé & reſolu de ſupporter tout ce qui luy aduiendroit. Mais pourquoy eſt-ce qu'il n'euſt conſtamment ſupporté le changement de la republique? Car que peut-on voir exempt de changement? la terre, le ciel, le baſtiment de tout ce grand vniuers, encor qu'il ſoit conduit de Dieu, y eſt ſuiet. Il ne retiendra pas touſiours ce bel ordre que tu y vois. Quelque iour viendra, qui le iettera hors de ſon cours accouſtumé. Toutes choſes vont par temps certain & terminé, elles doiuent naiſtre, elles doiuent croiſtre, & apres auoir fin. Tout ce que tu vois ſe rouller deſſus nous, & tout ce ſur quoy nous ſommes ſouſtenus & appuyez, comme ſur choſe tres-ferme & ſolide, s'aneantira, & defaudra. Il n'y a rien qui n'ait ſa vieilleſſe. Nature fait deſcendre en vn meſme lieu toutes ces choſes-là, par eſpaces de temps ineſgaux. Tout ce qui eſt, ne ſera plus, & ſi ne perira point, mais il ſe diſſoudra. Quant à nous, noſtre diſſoudre, c'eſt mourir. Car nous ne regardons qu'à ce qui eſt deuant nos yeux. L'ame peſante, & qui s'eſt du tout aſſubiettie au

Par l'exemple de Caton d'Vtique, lequel aima mieux mourir de ſa propre main que voir vn changemẽt de republique.

Encores que toutes choſes ſoient ſuiettes à mutation, & que l'vniuers roule d'vne inconſtante reuolution.

corps, ne regarde pas plus auant. Autrement elle porteroit plus patiemment ſa mort, & ſa fin, & celle des ſiens, ſi elle eſperoit, que toutes ces choſes allaſſent ainſi par tour, de mort à vie, & que ce qui eſt raſſemblé ſe deffiſt, & que ce qui eſt defaict, ſe tournaſt raſſembler, & que Dieu, qui gouuerne tout ce monde employaſt ſon art eternellement ſur ceſt ouurage-là. Par ainſi apres que Caton aura repreſenté deuant ſes yeux toute l'eternité du temps, il dira: Tout le genre humain, & celuy qui eſt, & celuy qui ſera, eſt condamné à mort. Toutes les villes, en quel lieu qu'elles ſoient, qui ont eu ſeigneurie ſur leurs voiſins, & qui ſe ſont agrandies & honorees des Empires eſtrangers, on cherchera quelque iour les lieux où elles eſtoient baſties, & ſe ruineront par diuerſes fins malheureuſes. La guerre en deſtruira les vnes, l'oiſiueté, & vne longue paix, qui ſe changera en faineantiſe, & les folles deſpences, qui viennent à bout des plus grandes richeſſes, perdront les autres. Vne ſoudaine inondation de mer couurira ces fertiles campagnes, ou bien vne ouuerture de terre les engloutira dans vn profond abyſme. Dequoy donc me dois-je reſſentir, dequoy me dois-je plaindre, ſi ie m'en vay quelque petit moment pluſtoſt que la fin de toutes choſes n'aduienne? Il faut qu'vne ame conſtante obeïſſe à Dieu, & qu'elle ſouffre ſans retardement aucun, tout ce que la loy de ce grand vniuers commande. Car, ou elle paſſera à vne meilleure vie, pour demeurer auec plus de clairté & de tranquillité entre les choſes diuines, ou certainement elle ſe remeſlera auec ſa nature, & retournera dans ſon tout, pour n'y ſentir iamais aucune incommodité ny douleur. Le bien ſouuerain donc de M. Cato, ne conſiſtera pas plus en vne honneſte vie, qu'en vne mort honneſte. Car la vertu ne reçoit point d'accroiſſement. Socrates diſoit, que la verité & la vertu eſtoient vne meſme choſe. Car comme elle ne croiſt point, ny la verité auſſi, elle a ſa perfection, elle eſt pleine. Il ne te faut donc point eſtonner d'ouïr dire, que les biens ſont pareils, tant ceux qu'il nous faut prendre par vne certaine reſolution, que ceux qu'vn ſoudain euenement de fortune apporte. Car ſi tu reçois aucune inegalité, & que tu vueilles conter la conſtance d'endurer vne gehenne entre les petits biens, tu la conteras auſſi entre les maux. Tu appelleras Socrates malheureux dans ſa priſon, & Caton auſſi remettant la main dans ſes playes auec plus de courage, qu'il ne les auoit faites. Tu eſtimeras Regulus le plus miſerable homme du monde, payant la peine de la foy gardee à ſes propres ennemis. Et toutesfois il n'y a pas vn, pour ſi delicat, pour ſi effeminé qu'il ſoit, qui ait oſé dire cela. Car encor qu'ils ayent nié qu'il ſoit heureux, auſſi nient-ils qu'il ſoit malheureux. Les anciens academiques meſmes, confeſſent bien qu'au milieu de ſes peines & de ſes tourmens il eſtoit heureux, mais non pas parfaictement, ny pleinement. Ce qui ne peut en aucune façon eſtre receu. Car s'il eſt heureux, il a atteint le ſouuerain bien, le bien qui eſt ſouuerain ne peut auoir aucun degré par deſſus, pourueu qu'il ſoit accompagné de vertu, pourueu que les aduerſitez ne la ſurmontent, pourueu qu'elle demeure entiere & ſauue, encor que le corps ſoit briſé: or il eſt certain qu'elle demeure entiere. Car ie parle d'vne vertu excellente & courageuſe, laquelle ſe roidit & s'eſchauffe contre tout ce qui l'offenſe. Ce courage que les ieunes hommes de belle eſperance prennent ſouuent, quand la beauté de quelque choſe honneſte les a piquez, & qui leur a fait meſpriſer les dangers de fortune, certainement

Cõme la Philoſophie humaine demeure perplexe & va taſtonnant en la conſideration de la vie à venir.

Toutes les vertus & actions vertueuſes ſõt pareilles, egalement loüables, & egalement deſirables.

Academiques reſuez.

Il n'y a qu'vn ſeul bien: & la vertu de meſme nature.

ce ſera la ſageſſe, qui l'eſpandra & le verſera dans nous, & nous perſuadera qu'il n'y a qu'vn ſeul bien, c'eſt ce qui eſt honneſte, qu'il ne ſe peut laſcher, & ne ſe peut tendre dauantage : non plus qu'vne regle, auec laquelle on meſure ce qu'on veut faire droit: laquelle ſi tu voulois ployer & flechir, tu n'y pourrois rien changer, qui ne fuſt tort ou droit. Nous en dirons autant de la vertu, elle eſt droite, elle ne peut eſtre flechie, elle eſt ſi roide qu'elle ne ſe peut tendre dauantage. C'eſt-elle qui fait iugement de toutes choſes, & rien ne iuge d'elle. Si elle ne peut point eſtre faite plus droite, les choſes auſſi qu'elle fait, ne peuuent eſtre faites les vnes plus droites que les autres. Car il faut qu'elles reſpondent à la regle, & par ceſte raiſon elles ſont toutes pareilles. Et quoy diras-tu, ſont-ce choſes pareilles, d'eſtre aſſis en vn banquet à table, ou d'eſtre eſtendu ſur le banc de la gehenne? Trouue-tu cela eſtrãge? Il y auroit plus d'occaſion de s'emerueiller de cecy : C'eſt choſe mauuaiſe d'eſtre aſſis en vn banquet: C'eſt choſe bonne d'eſtre eſtendu ſur le banc de la gehenne, meſmement ſi l'vn eſt fait vilainement, & l'autre honneſtement. La matiere ne fait point que cela ſoit ou bien ou mal, c'eſt la vertu. En quel lieu qu'elle paroiſſe, elle fait que tout ſoit de meſme meſure, & de meſme pris. C'eſtui-cy, qui iuge de l'entendement d'autruy par le ſien, leue maintenãt les mains pour me creuer les yeux, quand ie dis que les biens de celuy, qui porte conſtamment les aduerſitez, & de celuy qui fait vn iugement honneſte de la proſperité, ſont tous pareils : quand ie dis que les biens de celuy qui triomphe, & de celuy qui eſt auec vn courage inuincible mené en triomphe deuant le chariot, ſont ſemblables. Car ils penſent que rien ne ſe face de ce qu'ils ne peuuent faire, & auec la foibleſſe de cœur qui eſt en eux, ils veulent faire iugement de la vertu. Pourquoy t'eſmerueilles tu, ſi quelques vns ſe reſiouiſſent, quand ils ſe voyent, bruſler, bleſſer, tuer, garoter? Quelquefois ils le ſouffrent pour leur plaiſir. La ſobrieté ſert de peine à vn prodigue & diſſolu. Le trauail ſert de ſupplice à vn faineant. Le delicat a pitié d'vn homme de trauail, l'eſtude eſt vne gehenne à vn pareſſeux. Par meſme raiſon toutes ces choſes la, pour leſquelles nos forces ſont trop foibles, nous ſemblent à tous eſtre dures & inſupportables, ſans nous ſouuenir combien il y a de perſonnes, qui ſentent vn grand tourment de n'auoir point de vin pour boire, ou s'eſueiller au point du iour. Cela n'eſt pas difficile de nature : Mais nous ſommes laſches, nous ſommes effeminez. Il faut iuger des choſes grandes, auec vne grandeur de courage : Autrement il nous ſemblera, que noſtre vice ſoit le leur. C'eſt ainſi que plongeants quelques choſes bien droites dans l'eau, elles ſemblent tortuës & rompuës à ceux qui les regardent. Il ſert beaucoup de prendre garde, nõ ſeulement à ce que tu vois, mais de quelle façon tu le vois. Noſtre entendement s'eſblouït, quand il veut cognoiſtre les choſes vrayes. Monſtrez-moy quelque ieune homme bien né, & de bon eſprit: Il dira qu'il eſtime plus heureux celuy qui porte conſtamment ſur ſes eſpaules la peſanteur des aduerſitez, que celuy qui a du tout mis la fortune ſous les pieds. Ce n'eſt pas grand cas de ne s'eſtonner point en la proſperité. Mais il ſe faut eſmerueiller, ſi quelqu'vn ſe hauſſe, quand les autres vont à fond, ſi quelqu'vn demeure debout, quand les autres tombent par terre. Quel mal y a-il aux tourmens, & aux autres choſes, que nous appellons aduerſitez? Le mal eſt, comme ie penſe, quand l'ame s'eſtonne, quand elle flechit, quand elle ſe couche ſous le faiz;

Comment les maux peuuẽt eſtre biens, & les biẽs maux,

Comme les Epicuriens & voluptueux.

Quelle eſt l'imperfectiõ & peruerſité de l'intelligẽce & de la volõté humaine.

Comparaiſons pour prouuer ce que deſſus.

ſous le fais: Mais rien de tout cela ne peut aduenir à l'homme ſage. Il demeure touſiours debout, pour ſi chargé qu'il ſoit. Il n'y a rien qui luy amoindriſſe le cœur, rien qui le faſche de ce qu'il doit endurer. Car il ne ſe plaind iamais, que rien de ce qui peut tomber ſur l'hõme, ſoit tombé ſur luy. Il cognoiſt ſes forces, il ſçait qu'il eſt aſſez puiſſãt à porter vne peſante charge. Ie ne veux pas mettre le ſage hors du roolle des hommes, ie ne veux pas retirer les douleurs hors de luy, comme hors de quelque rocher qui n'a point de ſentiment. Ie me ſouuiens bien qu'il eſt compoſé de deux parties. L'vne eſt irraiſonnable: c'eſt celle qui peut ſentir les morſures, les bruſlures, les douleurs. L'autre eſt raiſonnable: c'eſt celle qui ne s'eſbranle iamais de ſes opinions, qui eſt hors de toute crainte, & qui eſt indomptee. C'eſt en ceſte partie là, que ſe loge le ſouuerain bien de l'homme, auant l'accõpliſſement duquel, l'ame roulle comme incertaine & douteuſe: Mais apres qu'il eſt venu à ſa perfection, c'eſt vne aſſeurance & vne fermeté immuable. Par ainſi celuy qui n'a que commencé, & qui veut toutesfois monter au plus haut, & ſuiure la vertu, encor qu'il s'approche du bié, qui eſt du tout parfaict, n'ayãt peu encor y mettre la derniere main: il s'arreſtera quelquefois en chemin, & laſchera quelque peu de la roideur de ſon ame, deuant qu'il n'a pas encor franchi & paſſé par deſſus les choſes douteuſes, & qu'il eſt encor en dãger de cheoir, & de faillir. Mais celuy qui eſt heureux, celuy duquel la vertu eſt parfaite, s'aime encor dauantage, lors qu'il a fait eſſay de ſa cõſtance, & s'il y a quelque choſe que les autres craignent, pourueu qu'il puiſſe receuoir quelque honneſte loyer de ſon deuoir & office, non ſeulemẽt il ne l'endure pas, mais il l'embraſſe, & aime beaucoup mieux ouyr dire, il eſt plus hõme de biẽ, que d'ouyr dire, il eſt plus heureux. Ie viens maintenant au poinct que tu attendois: afin que tu ne pẽſes pas que la vertu de laquelle ie parle, ſe voiſe eſtẽdre par deſſus la nature des choſes. Le ſage tremblera, il ſentira les douleurs, il pallira: car tous ces ſens appartiennent au corps. Où eſt donc la ſource de ſa calamité? en quoy donc eſt-ce que ſon mal eſt vray? C'eſt lors que ſes paſſions eſtonnent l'ame, c'eſt lors qu'elles luy font confeſſer qu'elle eſt eſclaue, & qu'elles engendrent quelque repentance en elle. Le Sage certainement ſurmonte la fortune par ſa vertu. Mais il en y a pluſieurs, qui ont fait profeſſiõ de la ſageſſe, & neantmoins ſe ſont eſtõnez ſouuent d'vne menace fort legere. Or pour ce regard nous faiſons vne faute: car ce qu'on dit du ſage, nous le deſirons auſſi biẽ en celuy qui cõmence de profiter en la ſageſſe. Ie taſche biẽ à pouuoir croire toutes ces choſes que ie loue, mais ie ne me les perſuade point encor. Et quand bien i'en ſerois tout perſuadé, toutesfois ie ne les aurois pas ſi promptes en main, ou ſi exercitees, que ie couruſſe la teſte baiſſee contre tous les dangers. Tout ainſi que la laine prend quelques couleurs du premier coup, & qu'il en y a d'autres qu'elle ne peut boire, & retenir qu'elle n'y ſoit ſouuent trempee, & recuite: pareillement il y a des diſciplines, dont les eſprits ſe peuuent ſeruir dés incontinent qu'ils les ont appriſes: Mais ceſte ſcience, ſi elle n'eſt deſcenduë profondemẽt dans l'ame, & ſi elle n'y a pris place bien auant, elle n'a peu luy bailler ſa couleur, elle n'a fait que la moüiller, & n'aduance rien de ce qu'elle auoit promis. Cecy ſe peut apprendre bien-toſt, & en peu de paroles. C'eſt qu'il n'y a qu'vn ſeul bien, ſçauoir eſt la vertu: & que certainement il n'y en a aucun ſans vertu.

Le ſage n'eſt pas inſenſible, ains compoſé de deux parties, l'vne ſenſible, l'autre immobile ſelon les Stoiques.

Aime mieux eſtre eſtimé homme de biẽ que heureux.

Les aduerſitez eſtonnent l'ame d'iceluy, mais il les ſurmonte par ſa vertu.

Comment Seneque ſauue ce qu'il a dict du ſage parfait & imparfaict.

Il n'y a qu'vn ſeul bien, la vertu.

Que c'eſt que vertu.

Et que la vertu s'eſt logee en la meilleure partie que nous ayons, qui eſt la raiſonnable. Que ſera-ce que ceſte vertu? vn vray & immuable iugement, duquel procedera l'ardeur de l'ame, par lequel l'apparence des choſes qui peuuent eſmouuoir ceſte ardeur, ſe rendra claire & certaine. Il faudra que ce iugement pour entretenir la ſuitte de ſon opinion, trouue bonnes & pareilles entre elles, toutes choſes qui auront eſté faites par le conſeil de la vertu. Pour le regard des biens corporels, ils ſont bõs pour le corps: mais ce ne ſont point biens entierement parfaits. Ils pourront bien eſtre eſtimez à quelque prix: mais ce ſera ſans aucune dignité. Il y aura vne grande difference entre eux. Les vns ſeront plus grands, les autres plus petits. Auſſi faut-il confeſſer qu'il y a vne grande difference entre ceux qui ſuiuent la Philoſophie. Quelqu'vn a ſi bien profité qu'il oſe bien hauſſer les yeux contre la fortune, mais non pas auec beaucoup de perſeuerance: Car il ſe rend bien toſt comme vaincu des rayons de ſa trop grande lueur. Et quelque autre a tellement aduancé, qu'il oſe bien luy faire teſte, s'il eſt paruenu à la perfection, & s'il eſt plein d'aſſeurance. Mais il faut que les choſes imparfaites ſe ruinent, & que tantoſt elles panchent, & tantoſt qu'elles viennent en decadence, & donnent par terre. Or elles viendront en decadence, ſi elles ne perſeuerent d'aller auant, & de s'efforcer: & ſi elles laſchent rien de leur deſſein, & de leur fidele roideur, elles reculeront en arriere. Aucun ne trouuera aduancement ny profit au lieu, où il l'auoit quitté. Soyons donc touſiours apres, perſeuerons. Il nous en reſte encor plus que nous n'en auons ietté par terre. Mais la plus grande part du profit, c'eſt de vouloir profiter. Ma conſcience me ſera teſmoin de cela, que ie le veux, & que ie le veux de toute mon affection. Ie voy bien auſſi, que tu as ceſte inſpiration, & que tu cours d'vne grãde roideur apres les choſes les plus belles. Aduançons donc, & ce faiſant la vie nous ſera cauſe d'vn grand bien, autrement ce ne ſera qu'vn retardement, & encor fort vilain à ceux qui s'arreſtent apres des choſes ſalles & vilaines, mettons peine que tout le temps ſoit à nous. Mais il ne le ſera point ſi nous ne commençons d'eſtre à nous. Quand eſt-ce que nous aurons mis toutes nos affections ſous les pieds, & ſous noſtre obeïſſance, & que nous pourrons dire: I'ay vaincu? Demãdes-tu que c'eſt que i'ay vaincu? ce ne ſont point les Perſes, les Medois les plus eſloignez, ou le peuple belliqueux qui eſt par delà la Tranſſiluanie: Mais i'ay vaincu l'auarice, l'ambition, & la crainte de la mort, laquelle a vaincu les vainqueurs de tout le monde.

Comme les biens du corps ſont de diuers prix.

Ains ſont differents ceux qui ſuiuent la Philoſophie.

Application de ceſte doctrine à ſoy & à Lucilius.

Pour remporter la plus excellente victoire de toutes.

EPISTRE LXXII.

On ne doit iamais, quelques affaires qu'on aye, diſcontinuer l'eſtude de la Philoſophie, ny le remettre à l'aduenir. Que c'eſt qu'auoir l'ame ſaine. Qu'il faut donner congé aux affaires & negoces.

L'eſtude de la Philoſophie ne veut point d'intermiſſiõ. &

IE ſçauois bien la queſtion que tu me demandois, ſi ie m'en fuſſe reſſouuenu. Mais il y auoit long temps, que ie n'auois eſſayé ma memoire. C'eſt pourquoy elle ne me ſert pas à mon gré. Ie cognois qu'il m'eſt aduenu ce qui aduient aux liures moiſis, qui ont les fueillets collez l'vn à l'autre. Il faut ouurir l'eſprit. Il faut ſouuent eſpouſſeter & manier ce que nous auons mis dedans

dedans, comme en depoſt, afin qu'il ſoit tout preſt, & qu'il vienne en main, quand nous en aurons beſoin. Mais remettons cela à vne autre fois, parce qu'il requiert beaucoup de peine, & beaucoup de diligence. Auſſi-toſt que ie pourray faire plus long ſeiour en vn lieu, ie prendray ceſte beſongne en main. Car il y a des œuures que tu pourrois compoſer dãs ton coche, & quelques autres, qui deſirent le lict, le repos, & les lieux ſolitaires. Toutesfois, les iours meſmes qu'õ eſt occupé, il faut faire quelque choſe, voire toús les iours entiers. Car il n'y aura iamais faute de nouuelles occupations, nous en ſemõs de la graine, & d'vne ſeule pluſieurs naiſſent. Et qui pis eſt nous nous donnõs des delais. Mais que i'aye mis fin à cecy (diſons-nous) ie m'y emploieray de toute mon ame, ſi ie puis accorder ce faſcheux affaire, ie m'adonneray à l'eſtude. Il ne faut point attẽdre, que tu ſois de loiſir pour ſuiure la Philoſophie. Il faut meſpriſer toutes autres choſes, pour eſtre touſiours auec elle. On ne peut trouuer temps, qui ſoit aſſez long pour elle, encor qu'il nous duraſt depuis les ans de noſtre enfance, iuſqu'à la plus longue vie des hommes. Il n'y a pas beaucoup de differẽce de quitter du tout la Philoſophie, ou de la laiſſer pour quelque temps. Car elle ne demeure pas arreſtee ſur le poinct qu'elle a eſté interrompuë. Mais comme les choſes tenduës ſe retirent roidement, ſi on les deſbande, pareillement ce qui ſe depart de ſa continuation, ſe recule, & s'en retourne du tout à ſes commencemens. Il faut reietter tous affaires & occupations, il ne faut point penſer à s'en d'eſmeſler, il les faut chaſſer loin. Il n'y a nul temps aſſez propre à vn eſtude ſalutaire. Toutesfois il en y a pluſieurs qui n'eſtudient point les choſes, qu'il faudroit eſtudier. Il ſuruiendra quelque empeſchemẽt, qui deſtournera: Mais non pas celuy qui aura en tous affaires l'eſprit eſueillé & ioyeux. C'eſt aux perſonnes, qui ne ſont point encores paruenus à la perfection, que la ioye ſe rompt. Pour le regard des ſages, la ioye s'entretient, elle va d'vn meſme train, il n'y a aucune fortune, aucune occaſion, qui la puiſſe rompre: Elle eſt touſiours tranquille, & repoſee. Car elle ne depend point d'autruy. Elle n'attend aucune faueur de la fortune, ny des hommes. C'eſt vne felicité, qui naiſt dans ſa propre maiſon. Elle pourroit ſortir hors de l'ame, ſi elle y entroit. Elle s'engendre là dedans. Il peut bien ſuruenir quelque occaſion pour le faire ſouuenir qu'il eſt mortel, mais elle eſt fort legere, & ne paſſe pas la premiere peau. Il ſent bien, dis-ie, quelque incommodité, mais ce bien qui eſt le plus grand qu'il ait, ne s'eſbranle iamais. Ie dis bien qu'au dehors il y a quelques incommoditez: tout ainſi que ſur vn corps robuſte, & puiſſant il y vient par dehors quelques gales, quelques empoulles, & quelques petits cloux: Mais au dedans il n'y a mal aucun. La difference, dis-ie, qu'il y a entre vn homme, qui a deſia acquiſe vne parfaite ſageſſe, & celuy, qui eſt apres pour l'acquerir, c'eſt celle qui eſt entre vne perſonne bien ſaine, & celle qui commence à ſe releuer d'vne forte & longue maladie, qui penſe ſe porter bien quand l'accez de la fieure eſt plus legere. Si ceſte perſonne n'eſt bien ſoigneuſe de ſa ſanté, il ſent par fois des friſſons, & rechoit aiſement en ſon premier mal. Mais le ſage n'y retombe pas, voire meſme, il n'y peut iamais plus tomber. Car quant au corps, il n'a ſanté que pour quelque temps, & ce medecin qui l'a renduë, ne la peut touſiours faire durer. Il eſt ſouuẽt rappellé par celuy qu'il auoit auparauãt preſque reſuſcité. Mais l'ame ſe guerit à vne ſeule fois pour iamais. Ie diray comme tu dois

Nonobſtant les plus grandes occupations, il ne faut laiſſer d'y vacquer. car

Elle requiert l'homme tout entier, voire tout le temps de ſa vie.

Pluſieurs n'en ſuiuent pas la droicte methode.

Les ſages en remportent autre contentement.

Leur ioye & felicité s'engendre dans leur ame, & s'y maintient.

Differẽce entre celuy qui a acquis, & celuy qui acquiert la ſageſſe.

Quel eſt celuy qu'on peut dire ſain.

entendre qu'vn homme ſoit ſain: s'il eſt content de ſoy meſme, s'il ſe peut fier à ſoy, s'il ſçait que tous les ſouhaits des hõmes, & que tous les bien-faicts qu'on donne & qu'on demande, ne peuuent ſeruir de rien, pour faire qu'vn homme viue heureuſement. Car vne choſe à laquelle on peut adiouſter, eſt imparfaicte: Mais ce, dont rien ne peut eſtre oſté, il dure à iamais. Celuy duquel la ioye eſt perpetuelle, ſe peut reſioüir de ce qui eſt à luy. Mais tous ces biens, apres leſquels le vulgaire aſpire, s'eſcoulent çà & là. La fortune ne porte point de garantie de ce qu'elle donne. Et toutesfois les biens de fortune nous ſont agreables, quand ils ſont temperez par la raiſon, & qu'elle s'y eſt meſlee C'eſt elle qui nous fait trouuer bon les biens exterieurs. L'vſage deſquels deſplaiſt, s'ils ſont deſirez trop ardemment. Attalus auoit accouſtumé d'vſer de ceſte comparaiſon. Auez-vous veu vn chien prenant à gueule ouuerte vne piece de pain, ou de chair, que ſon maiſtre luy iette? il deuore incõtinent tout entier ce qu'il attrape, & ouure touſiours la gorge auec eſperance qu'on luy en iette encor. Il nous en aduient autant. Tout ce que fortune nous iette, quand nous l'attendons, nous l'auallons ſans aucune volupté, & ſommes auſſi-toſt ſur pieds attentifs, & beants apres vne autre proye. Or cela n'aduient pas au ſage. Il eſt content & plein Et ſi quelque autre bien luy aduient, il le reçoit doucement, il le garde: il en ſent vne fort grande ioye continuelle, & vrayement ſienne. En y a-il quelqu'vn qui ait la volonté bonne, & qui profite quelque choſe, mais qui ne touche point encores au plus haut? Ceſtui-là ſera par fois abaiſſé, & par fois rehauſſé. Il eſt maintenant eſleué iuſqu'au ciel, & tantoſt raualé iuſqu'en terre. Les ignorans & peu experimentez ne mettent iamais fin à leur precipitation, & tombent dans la confuſion, & chaos d'Epicure, vuide & infiny. Il y a encor vn autre troiſieſme genre de ceux qui ſe ioüent au tour de la ſageſſe, laquelle ils n'ont point encor touchee: toutesfois ils ſont à ſa veuë. Et ſi ie dois parler ainſi, la peuuent frapper de la main. Ceux-là ne s'eſbranlent ny ne tombent. Ils ne ſont point encor en terre ferme, mais ils ſont deſia dans le port. Puis donc qu'il y a tant de diſtance entre ceux qui ſont au plus haut, & ceux qui ſont au plus bas, puis que ceux qui ſont au milieu, ſentent encor quelque orage, & qu'ils ſeroient ſuyuis de grand danger de retourner à vne plus mauuaiſe vie, nous ne deuons nous addonner à aucunes occupations: nous les deuons reietter. Si elles y eſtoient vne fois entrees, elles en mettroient d'autres en leurs places: Empeſchons leurs commencemens, il y aura moins de peine à garder qu'elles ne commencent, que de les voir prendre fin.

Belle comparaiſon contre l'inſatiable conuoitiſe des hommes.

De laquelle le ſage ſe retire bien loing.

Trois rãgs ou ſortes de gens haut, bas, & milieu.

Pour vacquer deuãtement à la philoſophie il ſe faut conquerir de toutes les occupations.

EPISTRE. LXXIII.

Il defend les Philoſophes qu'on accuſoit d'auoir les Magiſtrats à meſpris. Et loüe le Prince qui nourrit ſes citoyens en paix, en repos, & en liberté, & qui leur donne moyen de pouuoir ſuiure la Philoſophie.

Les doctes & vertueux: ſur toutes autres qualitez de perſonnes re-

IL me ſemble que ceux ſe trompent, qui penſent que les hommes entierement addonnez à la Philoſophie, ſont deſobeïſſans & rebelles aux magiſtrats, & aux Rois: & qu'ils meſpriſent ceux par l'authorité deſquels les affaires

affaires publiques ſont adminiſtrez. Car au contraire, il n'y a pas vn qui les reuere & les reſpecte plus qu'eux. Et non ſans raiſon. Parce que les Rois ne pourront faire plus de bien à perſonne de ce monde, qu'à ceux qui peuuent ioüir d'vn paiſible repos. Il faut donques par neceſſité, que ceux auſquels l'aſſeurance publique ouure la porte à l'intention qu'ils ont de bien viure, reuerent comme leur pere, l'autheur de ce bien. Et certainement beaucoup plus que ces hommes volages & irreſolus, leſquels eſtans infiniment redeuables aux Princes, veulent neantmoins qu'on penſe qu'ils leur en doiuent de reſte, auſquels on ne peut iamais aduancer aucune liberalité, ſi grande qu'elle ſoit, qui puiſſe ſaoüller leurs deſirs ambitieux, qui croiſſent touſiours dauantage, plus on les remplit. Or celuy qui penſe à receuoir des bien-faits nouueaux, a deſia oublié ceux qu'il auoit receus: & l'ambition n'a vice aucun plus grand que l'ingratitude. Tu dois encor adiouſter à celà, qu'aucun de ceux qui ont le maniment des affaires publiques, ne iettent iamais les yeux ſur ceux qu'il a deuancez, mais ſeulement ſur ceux qui le deuancent, & qu'ils n'ont point tant de plaiſir de voir beaucoup de perſonnes qui viennent apres eux, comme ils ſont marris de voir quelqu'vn qui leur mette le pied deuãt. Toute ſorte d'ambition, a ce vice, qu'elle ne iette iamais ſon regard ſur le paſſé. Et l'ambition n'eſt pas ſeulement inconſtante & volage, mais toute conuoitiſe l'eſt auſſi. Car elle commence touſiours par la fin. Mais ceſt homme pur & entier, qui a quitté la cour des Princes, le Palais, & toute l'adminiſtration de la choſe publique, pour ſe retirer à des choſes plus hautes, ayme ceux ſous l'authorité deſquels il luy eſt permis de le pouuoir faire auec ſeureté. Il les paye luy ſeul d'vn teſmoignage plein de recognoiſſance, & confeſſe leur eſtre redeuable d'vn grand bien, encore qu'ils ne ſçachent pas ſa bonne volonté. Tout ainſi qu'il honore & reuere ſes precepteurs, par l'enſeignement deſquels il s'eſt deſpoüillé de ces vices là; pareillemẽt il reſpecte ceux, ſous la deffence & gouuernement deſquels il peut exercer les honneſtes diſciplines: voire mais vn Roy en deffend bien d'autres par le moyen de ſes forces. Qui eſt celuy qui le nie? Mais cõme entre pluſieurs qui en leur voyage de mer, ont eu vne meſme tranquilité de temps, celuy penſe eſtre plus redeuable à Neptune, qui apporte plus grande quantité de beſognes pretieuſes: & comme le marchand paye ſon vœu de meilleur courage, que ne fait point vn paſſager: Et comme auſſi celuy d'entre les marchands qui portoit des parfums, des pourpres & autres choſes precieuſes, qui ſe vendent au poids de l'or, recognoiſt ceſte faueur plus liberalement, que ne fait celuy qui n'y auoit mis que de pauures marchandiſes, & autres choſes qui ne doiuẽt ſeruir que de ſaburre & de charge au nauire: Pareillement le bien-fait de ceſte paix, de laquelle tous peuuent ioüir, deſcend plus profondement dans l'ame de ceux qui en ſçauẽt bien vſer. Car il y a pluſieurs de ces gens de robbe lõgue, à qui la paix dõne plus de peine & de trauail que la guerre. As-tu opiniõ que ceux qui ne ſe ſeruent de la paix que pour l'employer en yurongneries, en paillardiſes, & en autres vices, pour la chaſſe deſquels il ſeroit beſoin d'entreprendre vne guerre, ſoient autant obligez pour elle? ſinon que par aduenture tu eſtimaſſes que l'homme ſage fuſt ſi iniuſte, qu'il penſaſt n'eſtre en rien redeuable de ſon chef pour les biẽs communs & publiques. Ie dois beaucoup au Soleil & à la Lune, & toutesfois ils ne luiſent pas pour moy tout ſeul. Ie ſuis particulierement obligé à l'an

uerẽt les Princes & Magiſtrats.

Pource qu'aimans leur repos particulier, ils aimẽt auſsi ceux par le moyen deſquels ils en ioüiſſent.

les ambitieux portent beaucoup moins de reſpect aux Princes que les Philoſophes.

mais

Les gens d'eſtat ne voient poinct de bon œil ceux qui ont plus de ſuffiſance qu'eux.

Neantmoins nul ne rend plus de deuoirs à ceux qui manient l'eſtat que l'homme ſage.

Belle comparaiſon pour prouuer l'affection des Philoſophes enuers les Princes.

Pluſieurs font mieux leurs affaires en guerre qu'en paix.

&

& au Dieu qui le tempere,& le gouuerne, encor qu'ils n'ayent point eſté ordonnez pour mon honneur particulier,car les ans prenoiẽt le nom des Conſuls aux faſtes.C'eſt la fole auarice des mortels,qui fait ce partage des biens,& qui aſſigne la proprieté d'iceux,& qui n'eſtime choſe aucune eſtre ſienne, ſi elle eſt publique. Mais ce ſage ne penſe rien eſtre mieux à ſoy, que ce qui eſt commun entre luy, & tous les autres hommes. Car les biens ne pourroyent eſtre communs, ſi les portions d'iceux n'appartenoient aux particuliers. On eſt fait compagnõ,pour ſi petite part qu'on ait en vne choſe commune. Adiouſtez y encor ceſte raiſon, que les plus grands, & les plus vrais biens ne ſe partagent point, de ſorte qu'vne petite portion en tombe à vn chacun. Ils viennent tous entiers entre les mains d'vn chacun. Des preſens que les Princes font au peuple,les particuliers en prennent autant par teſte, qu'il en a eſté promis à vn chacun. Au banquet public,& au departement de la chair qu'on donne quand quelque grand Seigneur eſt mort, & en tout ce qu'on prend à la main, cela ſe diſtribuë par lopins.Mais ces biens indiuiſibles,comme eſt la paix,& la liberté,ils ſont auſſi entiers à tous, comme ils ſont particuliers à vn chacun. C'eſt pourquoy le ſage conſidere qui eſt celuy par le moyen duquel la neceſſité publique ne le contrainct plus de porter les armes,de n'aller plus à la garde,de ne faire plus ſentinelle ſur les murailles, & de ne payer plus vne infinité de tributs,que la guerre traine apres ſoy,& en rend graces à ſon Prince. C'eſt la philoſophie qui luy enſeigne d'eſtre à bon droict redeuable de ces bien-faicts,& de les bien payer.Et la ſeule confeſſion quelquefois luy ſert de payement.Il confeſſera donc qu'il eſt de beaucoup redeuable à celuy, par le ſage gouuernement & prouidence duquel, ce grand & heureux repos luy eſt aduenu : & de pouuoir paſſer le temps de ſa vie à ſon aiſe, auec vne tranquilité, qui n'eſt troublee d'aucunes occupations publiques.

L'auarice diſſingle les biens particuliers d'auec les commus. mais

Les vrais biens ne ſe partagẽt point.

Pour ceſte cauſe le ſage honore celuy ſous la domination duquel il vit exempt de pluſieurs fatigues.

Virg. 1. Eglog.

C'eſt vn Dieu, Melibé, qui nous fait ceſte paix.
Ie le veux comme Dieu honorer à iamais.

Si donc ces repos ſont grandement redeuables à celuy qui nous en eſt autheur,le plus grand bien deſquels eſt:

Car ainſi que tu vois il nourrit mes troupeaux,
Et me laiſſe à mon gré ſonner mes chalumeaux:

Paradoxe Stoique, touchant l'excellence & prerogatiue du ſage & vertueux. qui meſme.

Combien deuõs nous eſtimer ce repos, duquel on oüit auec les Dieux, voire & qui nous fait deuenir Dieux?Ie veux bien parler ainſi, Lucilius, & te veux mener au ciel par vn chemin fort court.Sextius auoit accouſtumé de dire que Iupiter n'auoit point plus de pouuoir qu'vn homme de bien. Iupiter a bien plus de moyens,pour eſtre liberal enuers les hommes. Mais entre deux hommes de bien,celuy n'eſt pas le meilleur,qui eſt le plus riche : non plus qu'entre-deux qui ſçauent auſſi bien l'vn que l'autre gouuerner vn nauire,tu n'appelleras point meilleur celuy qui mene vn vaiſſeau plus grand, & plus richement garny. Quel aduantage a Iupiter ſur vn homme de bien ? c'eſt ſeulement qu'il eſt plus long-temps homme de bien.Le ſage ne s'eſtime pas moins de ce que ſes vertus ſoient terminees dans vn plus court eſpace de temps. Tout ainſi que de deux ſages, celuy qui eſt mort le plus vieux, n'eſt pas plus heureux que celuy,la vertu duquel a pris fin en moins d'annees:Pareillement Dieu ne ſurmonte point le ſage de felicité, encor qu'il le ſurmonte d'aage. La vertu n'eſt pas plus grande pour eſtre plus longue. Iupiter a toutes ces choſes:

choſes: Mais il en a donné l'vſage & la ioüiſſance à d'autres. Il en a ce ſeul vſage, qu'il eſt cauſe que les autres en peuuent vſer. Le ſage eſt auſſi aiſe de voir la ioüiſſance de tous biens entre les mains d'autruy, & en tient auſſi peu de conte que fait Iupiter, & ſe priſe encor d'auoir ceſt aduantage ſur luy, que Iupiter n'en peut pas ioüir, & le ſage ne le veut point. Croyons donques à Sextius, qui nous monſtre vn beau chemin, & qui ne ceſſe de crier, c'eſt par là qu'on monte au ciel, par la ſobrieté, par la temperance, par la patience aux aduerſitez. Les Dieux ne deſdaignét pas vn, ne portent enuie à pas vn: ils reçoiuent & tédét la main à ceux qui montét en haut. T'eſmerueilles-tu d'oüir dire qu'vn homme aille vers les Dieux? Dieu vient bien trouuer les hommes, voire (qui eſt s'en approcher de plus pres) il entre dans les hommes. Il n'y a aucune ame qui ſoit bonne ſans Dieu. Il y a des ſemences diuines eſpanduës dans le corps des hommes, qui naiſſent ſemblables à leur origine, & croiſſent du tout pareilles à la graine, d'où elles prennent naiſſance, ſi elles ſont receuës dans le ſein d'vn bon laboureur. Mais s'il eſt mauuais, il les eſtouffe comme feroit vne terre ſterile & mareſcageuſe: & en fin, au lieu de grain ne porte que paille.

A quelque auantage ſur les Dieux.

EPISTRE LXXIV.

Celuy qui meſure le bien par l'honneſteté, eſt riche dans ſon ame: il eſtime miſerables ceux, qui s'attriſtent pour les biens de fortune, & pour la crainte de la mort.
Comparaiſon de l'homme ſage & vertueux, auec la grandeur de Dieu. Ceſte Epiſtre eſt pleine de treſ-beaux diſcours.

TA lettre m'a apporté beaucoup de plaiſir; elle m'a eſueillé comme i'eſtois tout languiſſant: & m'a encore fait reuenir la memoire qui s'eſtoit deſia renduë fort peſante & tardiue. Mais pourquoy Lucilius mon amy, ne voudrois-tu eſtimer, que ſe perſuader & croire, qu'il n'y a qu'vn ſeul bien, ſçauoir eſt, ce qui eſt honneſte, ne fuſt vn inſtrument treſ-vtile pour paruenir à vne bien-heureuſe vie? Celuy qui veut comprendre toute ſorte de bien dãs l'honneur, il eſt heureux dãs ſon ame. Car ceux qui pẽſent que les autres choſes ſoient biens, tombent ſous la puiſſance de la fortune, & dependent de la volonté d'autruy. L'vn eſt triſte d'auoir perdu ſes enfans, l'autre de les voir malades: & ceſtui-cy s'ils ſont deshonorez & notez d'infamie. Tu verras que l'vn eſt tourmenté de l'amour qu'il porte à la femme d'autruy, & l'autre de celle qu'il porte à la ſienne. Il en y aura encor quelqu'vn qui ſe paſſionnera d'auoir eſté repouſſé d'vne dignité qu'il demandoit: & quelque autre qui ſe faſchera de l'honneur qu'il a. Mais le plus grand nombre de tous les hommes qui ſont ainſi miſerables, eſt de ceux que l'attente prochaine de la mort qu'ils craignent de tous coſtez, pique & tourmente inceſſamment. Car il n'y a rien d'où ils ne penſent qu'elle ne doiue ſortir. C'eſt pourquoy il faut, comme s'ils eſtoient en terre d'ennemis, qu'ils facent le guet de toutes parts, & qu'ils tournent la teſte à tous les bruits qu'ils oyent: tellement que s'ils ne chaſſent ceſte crainte hors de leur poitrine, ils viuent auec vn continuel battement d'eſtomach. Il s'en trouuera qui ont eſté enuoyez en exil, & priuez de leurs biens; il s'en preſentera encor (& c'eſt la plus miſerable

La vertu eſt le ſeul bien, par lequel on paruient à la vie bien-heureuſe.

&

Qui croit qu'il y en ait d'autres, il tõbe en de grandes perplexitez.

mais.

Les plus miſerables de tous ſont ceux qui craignent la mort.

car

pauureté du monde)qui ſont pauures au milieu des richeſſes:Il s'en preſentera qui ont fait naufrage,ou qui ont ſouffert vne infortune pareille au naufrage,leſquels la colere d'vn peuple, ou l'enuie (qui eſt le couteau le plus pernicieux aux bons) a iettez par terre lors qu'ils n'y penſoient point, & qu'ils s'eſtimoient eſtre plus aſſeurez, & les a renuerſez comme vn orage qui s'eſleue lors que le temps ſemble eſtre plus calme : ou comme vn foudre ſoudain;au coup & à l'eſclat duquel on a veu les lieux des enuirons s'eſbranler. Car tout ainſi que celuy qui s'eſt trouué plus pres de ce feu, demeure auſſi eſtonné que s'il en euſt eſté frappé:pareillement en ces accidens qui viennent par violence,la calamité n'en accable qu'vn ſeul, mais la crainte que tous les autres en ont,leur engendre vne pareille triſteſſe d'en pouuoir ſouffrir autant.Les malheurs d'autruy, qui leur ſuruiennẽt ſans y penſer, eſtonnẽt l'ame de tous ceux qui les voyent, & tout ainſi que le ſeul vent d'vne fonde, encor qu'elle ſoit vuide,eſpouuante les oyſeaux:Pareillement nous ne tremblons pas ſeulemẽt au coup, mais au moindre bruit que nous oyons. Aucun donc ne peut eſtre heureux s'il ſe laiſſe perſuader à ceſte opinion. Car il n'y a rien de bien-heureux que ce qui vit ſans peur. La vie eſt miſerable, ſi elle eſt accompagnee de crainte & de ſoupçon. Celuy qui s'eſt trop auant engagé dans les euenemens de fortune,s'eſt appreſté vne grande matiere de troublement d'eſprit,& fort difficile à deuider. Il n'y a qu'vn ſeul chemin que doit tenir celuy qui cherche vne vie pleine d'aſſeurance, c'eſt de meſpriſer les biens de fortune, & ſe contenter de ce qui eſt honneſte. Car ſi aucun penſe que nulle autre choſe ſoit meilleure que la vertu, ou qu'il y ait aucun autre bien que la ſeule vertu: Il ouure ſon ſein pour y mettre ce que la fortune eſpand, & auec vn extréme ſoucy attend les biens dont elle fait largeſſe. Prens le cas, & feints en ton eſprit,que la fortune fait des ieux publiques,& qu'elle iette ſur ceſte grande aſſemblee d'hommes,des honneurs, des richeſſes, des faueurs, vne partie deſquels ſe deſchirent & rompent entre les mains de ceux qui les rauiſſent : vne autre partie eſt mal diuiſee par vne deſloyale ſocieté, & l'autre a porté vn dommage ineſtimable à ceux qui les ont amaſſez: & du reſte encor quelques autres en ſont tombez entre les mains d'aucuns qui n'y penſoient aucunement, & les autres ſe ſont perdus pour courir apres trop aſprement,& nous ont eſté arrachez des mains par trop d'enuie qu'on auoit de les attraper. Au reſte il n'y a pas vn, pour ſi heureux que ſoit ſon rauiſſement, à qui la ioye de ce qu'il a rauy puiſſe longuement durer.C'eſt pourquoy les plus ſages,quand ils voyent qu'on fait venir des preſens, s'enfuyent hors du theatre, comme ſçachans bien qu'vne petite choſe leur couſteroit bien cher. Pas vn ne ſe bat auec vn qui ſe retire, pas vn ne frappe celuy qui s'en va:c'eſt ſur la proye que le debat s'eſmeut. Il en aduient le ſemblable pour les biens que la fortune iette d'enhaut. Nous bruſlons miſerablement apres ces biens. Nous en ſommes en peine, nous voudrions auoir force mains.Nous regardons maintenãt ceſtui-cy, maintenant ceſtui-là. Il nous ſemble qu'on nous iette trop tard ce qui plaiſt à noſtre ambitiõ,&qui ne peut tõber qu'ẽtre les mains de peu,encor qu'il ſoit deſiré de tous.Nous voulõs nous ietter ſur ceux qui ſont tõbez:nous riõs ſi nous auõs peu attrapper quelque choſe,& ſi quelques vns ſe ſont trompez d'vne vaine eſperance.Nous payons vne bien petite proye par vn dommage ſignalé, ou nous en demeurons bien trompez. Retirons-nous donc de

Vne perpetuelle crainte, bien que vaine, les afflige.

La crainte eſt directement contraire à la felicité.

Trop de fiance aux biens periſſables engendre ceſte crainte.

Qui les met au rang des biens, il demeure touſiours inquieté.

Remede contre les peurs & apprehenſions humaines.

Miſere de ceux qui henniſſent apres les biens de fortune.

de ces jeux, & faiſons place aux rauiſſeurs. Que ces gens-là mettent tant qu'ils voudront leur attente ſur ces biens qui pendent en l'air, & qu'ils ſoient eux-meſmes encor plus en ſuſpēds. Quiconque ſe reſoudra de vouloir eſtre heureux il doit croire qu'il n'y a qu'vn ſeul bien, c'eſt l'honneſteté. Car s'il penſe qu'il y ait aucun autre bien, premieremēt il iuge mal de la prouidēce de Dieu, parce que beaucoup de malheurs aduiennent aux gens de bien: & parce que tout ce qu'elle nous donne, eſt de fort peu de duree, ſi tu le veux comparer à l'aage que doit durer ceſt vniuers. Et de ceſte plainte il aduient que nous interpretons mal & ingratement les choſes diuines. Nous nous plaignons que les biens ne nous viennent pas touſiours, qu'ils ſont petits, qu'ils ſont incertains, & qu'ils nous doiuent bien toſt laiſſer. Il aduiēt de là que nous ne voulōs ny viure, ny mourir, nous haïſſons la vie & craignons la mort. Tous nos conſeils ſont incertains, & aucune proſperité ne nous peut ſaouler. La cauſe de tout cela n'eſt autre, ſinon que nous ne ſommes pas encor paruenus à ce ſouuerain bien, qui ne peut eſtre ſurmonté d'aucune autre choſe, & ſur lequel il faut que nos deſirs s'arreſtent. Car par deſſus le lieu qui eſt le plus haut, il n'y a nul autre lieu. Demandes-tu pourquoy c'eſt que la vertu n'a beſoin de rié? parce qu'elle ſe plaiſt aux choſes preſentes, & ne deſire point les abſentes. Il n'y a rien qu'elle n'eſtime grand, parce que tout luy ſuffit. Et ſi tu te voulois departir de ceſte opinion, la pieté & la foy n'auroit point de lieu. Celuy qui voudra ſuiure & l'vne & l'autre, ſera contraint de ſouffrir beaucoup de ce qu'on appelle mal, & deſpendre beaucoup, de ce que nous ſuyuons comme bien. Dauantage la conſtance qui deuroit faire eſſay d'elle-meſmes ſe perd, la magnanimité ſe perd auſſi, parce qu'elle ne ſe peut monſtrer, ſi elle ne meſpriſe toutes choſes comme trop petites, que le vulgaire toutesfois deſire comme les plus grandes. Bref le gré & la grace de tous bien-faits ſe perd, ce n'eſt que peine & trauail ſi nous penſons qu'il y ait aucune autre choſe plus precieuſe que la foy, & ſi nous ne iettons nos yeux ſur ce qui eſt de meilleur. Mais pour ne parler plus de cela, ou ce qu'on appelle bien ne l'eſt point, ou l'homme ſeroit plus heureux que Dieu. Car Dieu ne ſe ſert point des biēs qui ſont appreſtez pour nous: les plaiſirs deſordonnez, la folle deſpence des banquets, les richeſſes, ny rien de ce qui peut allecher les hommes, & les attirer à vne ſale volupté, ne le touche point. Il faudroit donc dire (ce qui eſt toutesfois incroyable) ou que Dieu a faute de biens: ou il faut croire par cet argument là, que ce qui defaut à Dieu n'eſt pas bien. Dauantage que beaucoup de choſes qu'ils veulent qu'on eſtime eſtre biens, ſont plus abondantes à l'endroit des beſtes que des hommes. Elles mangent auec plus d'appetit, elles ne ſont pas ſi toſt laſſees de ſe coupler enſemble, elles ont les forces plus grandes & plus perdurables: au reſte elles ſont plus heureuſes que les hommes. Car elles viuent ſans meſchanceté & ſans tromperie, elles ioüiſſent de leurs voluptez, qu'elles ſentent & plus grandes & plus faciles, ſans crainte de honte & ſans repentance. Conſidere donc maintenant en toy-meſme, ſi on doit appeller bien vne choſe par le moyen de laquelle l'homme vaincroit Dieu. Logeons le ſouuerain bien dedās l'ame. Il perd toute ſa grace ſi de la meilleure partie qui eſt en nous, il ſautoit à la pire, & s'il ſe iettoit ſur les ſens, qui ſont encor plus prompts & plus agiles dans les beſtes brutes. Le but de noſtre felicité ne doit point eſtre mis en la chair. Ce ſont les vrais biens, ceux

Ces biens là ne meritent pas tel nom, & qui penſe y auoir autre bien que la vertu, il tombe en impieté, &

En ingratitude enuers Dieu.

Flottent touſiours irreſolus, & ſont inſatiables, à faute de cognoiſtre le ſouuerain bien.

Qui eſt la ſeule vertu; autrement,

L'homme ſeroit plus heureux que Dieu meſme, ioint que

Les beſtes excellent les hommes en beaucoup de tels biens. &

Faudroit que le ſouuerain bien logeaſt en la pire partie de l'hōme.

Tels biens caduques ne ſont biẽs que par opinion, & quel nom on leur peut donner: & que la raiſon nous donne, fermes, eternels, qui ne peuuent choir, & ne peuuent decroiſtre, ny diminuer. Les autres ne ſont biens que par opinion: ils n'ont que le ſeul nom commun auec les vrais: mais la proprieté & les effets n'y ſont pas. Qu'on les appelle donc commoditez, ou bien ſelon noſtre langue, profits & reuenus. Au reſte faiſons eſtat qu'ils ſoient comme biens meubles, & non point comme vne partie de nous: qu'ils ſoyent tellement auec nous, que nous ayons ſouuenance qu'ils ſont hors de nous: & s'ils ſont auec nous, il les faut mettre au nõbre des choſes les plus baſſes & les plus viles, & pour leſquelles aucun n'en doit deuenir orgueilleux. Car quelle plus grande folie pourroit-on trouuer, que de voir quelqu'vn ſe plaire en ce qu'il n'a point fait? Que tout cela donc s'approche de nous, pourueu qu'il n'y ſoit point attaché, & s'il en doit eſtre retiré, que ce ſoit sãs emporter la piece. Seruons-nous-en, & n'en deuenons point glorieux: Il nous en faut vſer ſobrement & comme d'vn depoſt faict entre nos mains, qui ſera bien-toſt retiré. Quiconque en a vſé contre raiſon, n'en a point longuement iouy. Car la felicité meſme nous nuit, ſi elle ne s'eſt bien gouuernee: ſi elle a mis ſa fiance ſur des biens ſubiets à la fuitte elle eſt bien-toſt delaiſſee, & pour n'eſtre pas delaiſſee elle ſe tourmẽte infiniement. Peu de perſonnes ont peu ſe deſpoüiller doucement de leurs richeſſes: le reſte des hommes, auec les biens qui les faiſoient priſer par deſſus les autres, donnent du nez par terre: & ce qui les auoit, vn temps eſtoit, eleués, les abaiſſe. Il y faut donc apporter beaucoup de ſageſſe laquelle conduira tout par meſure, & par ſobrieté: Car vne licence abandõnee precipite & deſtruit tellement ſes propres richeſſes, qu'on n'a iamais veu durer longuemẽt les deſpences demeſurees ſi la raiſon par ſa moderation ne les a retenuës. La fin miſerable de pluſieurs citez te fera cognoiſtre cela, l'Empire deſquels a failly ſur la premiere fleur, & t'apprẽdra que tout ce qui auoit eſté acquis par la vertu, s'eſt ruiné par le luxe & par la fole deſpence. C'eſt contre ces malheurs que nous deuons nous armer. Car il n'y a aucune muraille qui ſoit inexpugnable à la fortune. Et c'eſt par dedãs qu'il nous faut armer. Si ceſt endroit eſt bien aſſeuré, on peut bien aſſaillir vn hõme, mais on ne le ſçauroit prendre. Veux-tu ſçauoir quelle fortification eſt cela? Qu'il ne ſe faſche de riẽ qui luy puiſſe aduenir, & qu'il croye que cela, meſme qui ſemble l'offẽſer, depend de la conſeruation de tout l'vniuers, & que c'eſt vne partie de ce qui acheue le cours & l'office du ciel. L'homme doit prendre plaiſir à tout ce que Dieu en prend. Il ſe doit admirer, & tout ce qui eſt en luy, pour ceſte ſeule conſideration, qu'il ne peut eſtre vaincu: qu'il tient le mal ſous ſes pieds: & qu'auec la raiſon, qui eſt l'arme la plus forte qui ſoit, il ſurmonte la fortune, la douleur, & l'iniure. Aime dõc la raiſon: ſon amour t'armera contre les plus grãdes faſcheries qui ſoient. L'amour de leurs petits pouſſe les beſtes ſauuages à s'enferrer dans les eſpieux, leſquelles autrement par leur fierté, & ſoudaine ardeur eſtoient indõptables. Le ſeul deſir de la gloire a mis quelque fois au courage des ieunes hommes de meſpriſer le fer & le feu: l'opinion & l'ombre de la vertu, en a pouſſé quelques vns à ſe dõner vne mort volontaire. Mais d'autant plus que la raiſon eſt plus forte & plus conſtante que tout cela, d'autãt plus auſſi ſe rendra elle roide & violente cõtre la crainte & les dãgers. Vous ne gagnez rien (dira quelqu'vn) quand vous niez qu'il n'y ait autre bien que l'honneſteté. Ce rampart ne vous tiendra pas aſſeurez ny exempts de la

Cõme il s'en faut ſeruir.

Peu de perſõnes en ſçauent l'vſage & ſi la raiſon ne marche deuant, leur felicité ne dure gueres. car

Le luxe ruine en bref ce que la vertu a baſti.

Quelles armes il faut veſtir contre ces malheurs. Vne bonne conſcience Vne ferme conſtance.

Accõpagnees de la raiſon. qui

Combat & abbat la peur & les dãgers.

Obiection contre ceſte doctrine, que la vertu ſoit le ſeul bien.

fortune.

fortune. Car vous dites qu'entre les biens on doit conter les enfans obeiſſans, & la cité reglee par bonnes mœurs, & le pere & la mere qui ſont gens de bien. Et toutesfois ſi ceux-là ſont en aucun dãger, vous ne le pouuez voir ſans vous eſtonner. Car le ſiege mis deuant les murs de voſtre cité, la mort de vos enfans, & la ſeruitude de vos pere & mere vous troublera. Mais ie vous diray que c'eſt qu'on a accouſtumé de reſpõdre pour nous à ceux-là: & apres i'y adiouſteray ce qu'il me ſemble qu'il leur faut reſpondre, encor outre cela. La condition eſt autre pour le regard des choſes, qui nous eſtans oſtees mettent en leur place quelque incommodité, cõme la ſanté perduë ſe change en maladie, & la veuë creuee engendre vn aueuglement: & quand les iarrets ſont couppez, non ſeulement la viſteſſe s'en va, mais vne debilité nous ſurprend: & ce danger toutesfois ne tombe point ſur ce que nous diſions cy-deſſus. Pourquoy? parce que ſi i'ay perdu vn bon amy, pour cela ie ne ſentiray point de perfidie: ou ſi i'ay perdu des enfans vertueux, l'impieté ne viendra point en leur place pour me nuire. Dauantage, par ceſte mort les amis ou les enfans ne ſe perdent point: il n'y a que les corps. Mais le bien ne ſe peut perdre que par vn ſeul moyen, ſçauoir eſt, s'il ſe changeoit en mal: ce que nature ne permet point, car toutes les vertus & toutes leurs œuures demeurent incorrumpuës. Dauantage, encor que les amis, encor que les enfans deſia eſprouuez, & qui ne faiſoient rien qui ne fuſt au ſouhait de leur pere, ſoient morts: il y a toutesfois quelque choſe qui peut réplir leur place. Demandes tu que peut eſtre cela? c'eſt que la vertu les auoit rendus gens de bien. Elle ne permet iamais qu'il y ait aucũ lieu de vuide. Elle ſe ſaiſit de toute noſtre ame, elle chaſſe le regret de toutes choſes, & ſe contente d'eſtre ſeule. Car la puiſſance & l'origine de tous biens eſt en elle. Que ſert il que l'eau qui coule, ſoit deſrobee, ou qu'elle ſ'en aille, ſi la fontaine d'où elle ſort eſt encor entiere? Tu ne diras pas qu'vn hõme ſoit plus iuſte pour auoir encor ſes enfans en vie, que pour les auoir perdus: ny plus moderé, plus ſage, plus honneſte, ny meilleur par conſequent vn grand nõbre d'amis ne le fait point plus ſage, ny la diminutio d'iceux, ne le rend pas plus fol; & par conſequent auſſi ny plus heureux, ny plus miſerable. Tant que la vertu demeurera en ſon entier tu ne te reſſẽtiras iamais d'aucune perte que tu ayes faite. Mais quoy? celuy qui eſt enuironné d'vne belle troupe de ſes amis, & de ſes enfans, n'en eſt-il pas plus heureux? Pourquoy ne le ſeroit-il? par-ce que le bien ſouuerain ne peut eſtre diminué ny augmẽté: Il demeure touſiours en ſa façon. Cõment que la fortune ſe porte, ſoit que ſaveilleſſe ſoit longue, ou qu'il meure auãt que d'eſtre vieil. c'eſt vne meſme meſure du bien ſouuerain, encor qu'elle ſoit diuerſe de l'aage. Soit que tu faces vn cerne ou plus grãd ou plus petit, cela ne regarde qu'à l'eſpace, & nõ point à la figure: Et iaçoit que l'vn ait demeuré longuemẽt peint, & que tu ayes incontinent effacé l'autre, & deffait la pouſſiere où tu l'auois ietté, toutesfois & l'vn & l'autre eſtoit d'vne meſme figure. Ce qui eſt droit & iuſte, ne s'eſtime point par la grãdeur, ny par le nõbre, ny par le temps: il ſe peut auſſi peu eſtẽdre cõme retirer. Prens tant que tu voudras vne vie honneſte qui ait duré cent ans, fais la retrancher à vn iour tout ſeul: auſſi honneſte eſt l'vne que l'autre. La vertu s'eſtend maintenãt plus au large: elle gouuerne des royaumes, des villes, des prouinces entieres: elle fait des loix, elle priſe & honore les amitiez, elle deſpart les offices & les deuoirs entre les prochains parens & entre les enfans: Et tan-

Reſponce. Les biens periſſables ſe perdãs apportent de l'incommodité. mais

Le vray bien ne ſe perd, que ſe changeant en mal. &

La perte de ces biens là ne peut abolir la bonne conſcience.

La vertu empeſche le ſentiment des commoditez de ceſte vie. &

toſt elle ſe retranche au petit pied ſur la pauureté, ſur l'exil, & ſur la perte des enfans: toutesfois elle n'en eſt pas moindre encor que d'vn grand & haut eſtat elle tõbe en vn priué & particulier, & d'vn ſiege Royal ſur vn petit & bas lieu. Et ſi d'vne puiſſance publique & bien ample, elle ſe reſtraint dant la petiteſſe d'vne maiſõ, ou de quelque coing, elle eſt touſiours auſſi grãde, ſi apres qu'elle ſera chaſſee de tous lieux, elle ſe retire ſeule dedãs ſoy. Car ce nonobſtãt elle a le courage grand & indompté, vne prudence parfaite, vne iuſtice immuable: & par conſequent elle eſt touſiours bien-heureuſe. Car ceſte beatitude & ce bien eſt logé en vn ſeul lieu, ſçauoir eſt dedãs l'ame. Il eſt perdurable, il eſt grand, & plein de tranquilité: ce qui ne pourroit eſtre ſans la cognoiſſance des choſes diuines & humaines. Il s'en enſuit dõc ce que i'auois dit que ie voulois reſpondre. Le ſage ne ſe tourmente point de la perte de ſes enfans, ny de ſes amis, car il ſupporte leur mort auec vne pareille cõſtance de courage qu'il atted la ſiéne. Il craint auſſi peu l'vne qu'il ſe deut de l'autre: par-ce que la vertu cõſiſte en vn rapport & conuenance: toutes ſes œuures s'accordent auec elle-meſme, & ſe reſpondent enſemble. Ceſt accord ſe perdroit ſi l'ame qui doit eſtre aſſeuree & conſtante ſe laiſſoit vaincre au dueil & au regret. Toute ſorte d'eſtonnement, & de crainte, toute pareſſe & retardement en quelque acte que ce ſoit, eſt deshonneſte. Car tout ce qui eſt hõneſte, eſt plein d'aſſeurance & de diligence, il n'eſt iamais eſtonné, il eſt touſiours preſt. Et quoy donc? ne ſentira-il point quelque paſſiõ ſemblable à vn troublement? nechãgera il pas de couleur, ſon viſage ne ſe mõſtrera-il pas eſmeu, & ſes mébres ne ſe refroidiront-ils pas, &, toutes autres choſes qu'on ne fait point par le commandement de l'ame, mais par vne ſoudaine & incõſideree ardeur de nature? ie confeſſe que ſi: mais il aura touſiours ceſte perſuaſion, que rien de tout cela n'eſt mal ny digne qu'vn entendement bien ſain s'en doiue eſtonner. Tout ce qu'il faudra faire, il le fera hardiment & promptement. Car qui eſt celuy qui ne diſe, que c'eſt le propre naturel de la folie, de faire laſchement & à contre-cœur ce qu'elle fait, & pouſſer le corps en vn endroit, & l'eſprit en l'autre, & ſe laiſſer tirer à tant de mouuemẽts contraires? Cela meſme pourquoy elle s'eſtime tant, & pourquoy elle entre en admiration d'elle meſme, la fait meſpriſer; & qui pis eſt, encor elle ne fait pas de bon cœur ce dont elle prend ſa gloire. Mais ſi elle craind qu'aucun mal luy doiue aduenir, elle ſe paſſionne en l'attendãt, elle ſe tourmente cõme ſi deſia il eſtoit arriué, & tout ce qu'elle craind pouuoir vn iour ſouffrir, elle le ſouffre par le moyen de la crainte. Tout ainſi qu'il y a des ſignes qui courent par les corps auant que la fieure vienne (car on ſent vn eſtirement de nerfs, vne laſſitude & vn baaillement ſans auoir trauaillé, & des friſſons qui paſſent par tous les membres.) Pareillemẽt vn eſprit malade ſent des ſecouſſes qui l'eſbranſlent auparauant que le mal ne le touche. Il entre en alarme & perd le cœur auãt le tẽps. Mais quelle plus grãde folie peut on voir que de ſe rompre l'eſprit pour des choſes qui ſont encor à venir, & de ne ſe pouuoir reſeruer à ſouffrir le tourment quand il viendra? mais appeller de loin les miſeres & les approcher de ſoy auant heure, leſquelles il vaudroit mieux retarder ſi on ne les pouuoit euiter? Veux-tu cognoiſtre que pas vn ne ſe doit tourmenter de l'aduenir? Quiconque oira dire que d'icy à cinquante ans il doiue eſtre mené au ſupplice, ne ſe tourmentera point qu'il n'ait paſſé la moitié de ceſt eſpace de temps, & qu'il ne ſe ſoit plongé dãs ceſte inquietude d'eſprit,

Ne peut ſentir accroiſſement ny diminuuon.

Elle eſt touſiours vne, bien que deſtituee de toutes cõmoditez humaines.

Autre reſponſe à la doctrine preſente. Les pertes n'eſtonnẽt point le ſage.

Non pas qu'il ſoit inſenſible.

Mais il ne tiẽt point ces accidens au rang des maux.

Naturel de l'entendement fol & mal-aſſeuré.

Prouué par ſimilitude.

d'eſprit, qui ne doit venir que d'vn ſiecle apres. Il en aduient autant à ces eſprits qui ſont volontairement malades, & qui ne cherchent qu'occaſions de ſe douloir, leſquels ſe cõtriſtent des choſes deſia vieilles & miſes en oubly. Tout ce qui eſt paſſé, & qui eſt à venir, eſt abſent. Nous ne ſentons ny les vns ny les autres. Or il n'y a point de douleur, ſinon de ce que tu ſens.

Le ſage ne s'afflige ny du paſſé, ny de l'aduenir, par ce qu'il's ne ſont pas.

EPISTRE LXXV.

Quel doit eſtre le parler de l'homme ſage, que ſon langage ſe doit accorder auec la vie.
Comparaiſon du Medecin du corps à celuy de l'ame.
Beaux enſeignemens pour ne craindre les maux, & ſuiure la vertu.

TV te plains, que les lettres que ie t'enuoye ne ſont guere curieuſement eſcrites. Mais qui eſt celuy qui parle d'vn langage ſi affaicté, ſinon qu'il vouluſt deplaire? Quel ſeroit mõ parler ſi nous eſtions aſſis, ou ſi nous nous pourmenios enſemble, facile & ſans art: telles veux-ie que ſoient mes lettres, & qu'elles n'ayent rien d'exquis, ny de fardé. S'il eſtoit poſſible qu'on entẽdiſt ce que i'ay en la penſee, i'aimerois mieux le monſtrer par ſigne, que le dire. Et encor quand ie diſputerois, ie ne voudrois point frapper du pied cõtre terre, faire des geſtes des mains, ny hauſſer ma voix. Ie voudrois laiſſer cela aux orateurs, & me contenter de t'auoir fait entendre mes conceptions ſans enrichir ma parole, ny la meſpriſer auſſi. Ie te voudrois clairement perſuader ce ſeul poinct, que ie crois fermement tout ce que ie dis, & que non ſeulement ie le crois, mais que ie l'ayme. Les hommes baiſent autrement leur amie, & autrement leur enfant: & toutesfois en ceſt ambraſſement ſi ſainct, & ſi pudique, l'affectiõ ſe decouure aſſez. Certainemẽt ie ne veux pas que les propos qu'on tiendra de choſes ſi grandes, ſoyent maigres, & ſecs. Car la philoſophie ne reiette point la gentilleſſe d'eſprit: mais il ne faut point auſſi employer beaucoup de peine apres les paroles. Bref voila quelle eſt en ſomme noſtre intention. Ne diſons que ce que nous auons en la penſee, & n'ayons en la penſee, que ce que nous diſons. Que noſtre parler ſoit d'accord auec noſtre vie. Celuy s'eſt acquité de ſa promeſſe, qui ſera le meſme quãd tu le verras, & le meſme quand tu l'oyras. Nous verrons quel il eſt, cõbien il eſt grãd. Mais il doit eſtre touſiours vn. Il n'eſt pas neceſſaire que nos paroles plaiſent, il faut qu'elles profitent. Toutesfois ſi l'eloquence peut aduenir à quelqu'vn ſans beaucoup de peine, ſi elle eſt deſia toute acquiſe ou qu'elle ne luy couſte guere; qu'il s'en ſerue hardimẽt, & qu'il l'employe aux choſes les plus belles. Qu'elle ſoit telle, qu'elle monſtre pluſtoſt les choſes, que ſe monſtrer elle meſme. Les autres arts s'occupẽt du tout apres l'eſprit: mais il ne ſe traicte icy, que des affaires de l'ame. Le malade ne cherche point vn medecin eloquẽt, mais vn qui ſçache bien guerir: Toutesfois s'il aduient que celuy qui ſçait biẽ guerir, diſcoure elegãment de ce qu'il faut faire, il n'en doit point eſtre marry. Si eſt-ce qu'il ne ſe doit point auſſi reſioüir d'eſtre tõbé entre les mains d'vn medecin, qui fuſt beau parleur. Car c'eſt autant comme ſi vn ſçauant patron de nauire, eſtoit pareillement bel hõme. Pourquoy me viẽs-tu flatter les aureilles? pourquoy me veux-tu dõner ce plaiſir? Il faut faire vne autre choſe: il me faut dõner vn bouton de feu, il me faut inciſer, il me faut cõmander vne diete. C'eſt

Les lettres familieres doiuent eſtre d'vn meſme ſtile que les deuis communs.

Vaudroit mieux parler du cœur que de la langue.

Propos ſerieux ſe doiuẽt exprimer en bons termes & rechauſez.

La pẽſee & la parole du Philoſophe, ne doit eſtre qu'vne.

Faut que les paroles profitent pluſtoſt que de plaire.

Gẽtille comparaiſon à ce propos.

toſt elle ſe retranche au petit pied ſur la pauureté, ſur l'exil, & ſur la perte des enfans: toutesfois elle n'en eſt pas moindre encor que d'vn grand & haut eſtat elle tõbe en vn priué & particulier, & d'vn ſiege Royal ſur vn petit & bas lieu. Et ſi d'vne puiſſance publique & bien ample, elle ſe reſtraint dans la petiteſſe d'vne maiſõ, ou de quelque coing, elle eſt touſiours auſſi grãde, ſi apres qu'elle ſera chaſſee de tous lieux, elle ſe retire ſeule dedãs ſoy. Car ce nonobſtãt elle a le courage grand & indompté, vne prudence parfaite, vne iuſtice immuable: & par conſequent elle eſt touſiours bien-heureuſe. Car ceſte beatitude & ce bien eſt logé en vn ſeul lieu, ſçauoir eſt dedãs l'ame. Il eſt perdurable, il eſt grand, & plein de tranquilité: ce qui ne pourroit eſtre ſans la cognoiſſance des choſes diuines & humaines. Il s'en enſuit dõc ce que i'auois dit que ie voulois reſpondre. Le ſage ne ſe tourmente point de la perte de ſes enfans, ny de ſes amis, car il ſupporte leur mort auec vne pareille cõſtance de courage qu'il attẽd la ſiẽne. Il craint auſſi peu l'vne qu'il ſe deut de l'autre: par-ce que la vertu cõſiſte en vn rapport & conuenance: toutes ſes œuures s'accordent auec elle-meſme, & ſe reſpondent enſemble. Ceſt accord ſe perdroit ſi l'ame qui doit eſtre aſſeuree & conſtante ſe laiſſoit vaincre au dueil & au regret. Toute ſorte d'eſtonnement, & de crainte, toute pareſſe & retardement en quelque acte que ce ſoit, eſt deshonneſte. Car tout ce qui eſt hõneſte, eſt plein d'aſſeurance & de diligence, il n'eſt iamais eſtonné, il eſt touſiours preſt. Et quoy donc? ne ſentira-il point quelque paſſiõ ſemblable à vn troublement? nechãgera il pas de couleur, ſon viſage ne ſe mõſtrera-il pas eſmeu, & ſes mẽbres ne ſe refroidiront-ils pas, &, toutes autres choſes qu'on ne fait point par le commandement de l'ame, mais par vne ſoudaine & incõſideree ardeur de nature? ie confeſſe que ſi: mais il aura touſiours ceſte perſuaſion, que rien de tout cela n'eſt mal ny digne qu'vn entendement bien ſain s'en doiue eſtonner. Tout ce qu'il faudra faire, il le fera hardiment & promptement. Car qui eſt celuy qui ne diſe, que c'eſt le propre naturel de la folie, de faire laſchement & à contre-cœur ce qu'elle fait, & pouſſer le corps en vn endroit, & l'eſprit en l'autre, & ſe laiſſer tirer à tant de mouuemẽts contraires? Cela meſme pourquoy elle s'eſtime tant, & pourquoy elle entre en admiration d'elle meſme, la fait meſpriſer; & qui pis eſt, encor elle ne fait pas de bon cœur ce dont elle prend ſa gloire. Mais ſi elle craind qu'aucun mal luy doiue aduenir, elle ſe paſſionne en l'attendãt, elle ſe tourmente cõme ſi deſia il eſtoit arriué, & tout ce qu'elle craind pouuoir vn iour ſouffrir, elle le ſouffre par le moyen de la crainte. Tout ainſi qu'il y a des ſignes qui courent par les corps auant que la fieure vienne (car on ſent vn eſtirement de nerfs, vne laſſitude & vn baaillement ſans auoir trauaillé, & des friſſons qui paſſent par tous les membres.) Pareillemẽt vn eſprit malade ſent des ſecouſſes qui l'eſbranſlent auparauant que le mal ne le touche. Il entre en alarme & perd le cœur auãt le tẽps. Mais quelle plus grãde folie peut on voir que de ſe rompre l'eſprit pour des choſes qui ſont encor à venir, & de ne ſe pouuoir reſeruer à ſouffrir le tourment quand il viendra? mais appeller de loin les miſeres & les approcher de ſoy auant heure, leſquelles il vaudroit mieux retarder ſi on ne les pouuoit euiter? Veux-tu cognoiſtre que pas vn ne ſe doit tourmenter de l'aduenir? Quiconque oira dire que d'icy à cinquante ans il doiue eſtre mené au ſupplice, ne ſe tourmentera point qu'il n'ait paſſé la moitié de ceſt eſpace de temps, & qu'il ne ſe ſoit plongé dãs ceſte inquietude d'eſprit,

Ne peut ſentir accroiſſement ny diminution.

Elle eſt touſiours vne, bien que deſtituee de toutes cõmoditez humaines.

Autre reſponſe à la doctrine preſente. Les pertes n'eſtonnẽt point le ſage.

Non pas qu'il ſoit inſenſible.

Mais il ne tiẽt point ces accidens au rang des maux.

Naturel de l'entendement fol & mal-aſſeuré.

Prouué par ſimilitude.

d'eſprit, qui ne doit venir que d'vn ſiecle apres. Il en aduient autant à ces eſprits qui ſont volontairement malades, & qui ne cherchent qu'occaſions de ſe douloir, leſquels ſe cõtriſtent des choſes deſia vieilles & miſes en oubly. Tout ce qui eſt paſſé, & qui eſt à venir, eſt abſent. Nous ne ſentons ny les vns ny les autres. Or il n'y a point de douleur, ſinon de ce que tu ſens.

Le ſage ne s'afflige ny du paſſé, ny de l'aduenir, par ce qu'i's ne ſont pas.

EPISTRE LXXV.

Quel doit eſtre le parler de l'homme ſage, que ſon langage ſe doit accorder auec la vie.
Comparaiſon du Medecin du corps à celuy de l'ame.
Beaux enſeignemens pour ne craindre les maux, & ſuiure la vertu.

TV te plains, que les lettres que ie t'enuoye ne ſont guere curieuſement eſcrites. Mais qui eſt celuy qui parle d'vn langage ſi affaicté, ſinon qu'il vouluſt deplaire? Quel ſeroit mõ parler ſi nous eſtions aſſis, ou ſi nous nous pourmenios enſemble, facile & ſans art: telles veux-ie que ſoient mes lettres, & qu'elles n'ayent rien d'exquis, ny de fardé. S'il eſtoit poſſible qu'on entẽdiſt ce que i'ay en la penſee, i'aimerois mieux le monſtrer par ſigne, que le dire. Et encor quand ie diſputerois, ie ne voudrois point frapper du pied cõtre terre, faire des geſtes des mains, ny hauſſer ma voix. Ie voudrois laiſſer cela aux orateurs, & me contenter de t'auoir fait entendre mes conceptions ſans enrichir ma parole, ny la meſpriſer auſſi. Ie te voudrois clairement perſuader ce ſeul poinct, que ie crois fermement tout ce que ie dis, & que non ſeulement ie le crois, mais que ie l'ayme. Les hommes baiſent autrement leur amie, & autrement leur enfant: & toutesfois en ceſt ambraſſement ſi ſainct, & ſi pudique, l'affectiõ ſe decouure aſſez. Certainemẽt ie ne veux pas que les propos qu'on tiendra de choſes ſi grandes, ſoyent maigres, & ſecs. Car la philoſophie ne reiette point la gentilleſſe d'eſprit: mais il ne faut point auſſi employer beaucoup de peine apres les paroles. Bref voila quelle eſt en ſomme noſtre intention. Ne diſons que ce que nous auons en la penſee, & n'ayons en la penſee, que ce que nous diſons. Que noſtre parler ſoit d'accord auec noſtre vie. Celuy s'eſt acquité de ſa promeſſe, qui ſera le meſme quãd tu le verras, & le meſme quand tu l'oyras. Nous verrons quel il eſt, cõbien il eſt grãd. Mais il doit eſtre touſiours vn. Il n'eſt pas neceſſaire que nos paroles plaiſent, il faut qu'elles profitent. Toutesfois ſi l'eloquence peut aduenir à quelqu'vn ſans beaucoup de peine, ſi elle eſt deſia toute acquiſe ou qu'elle ne luy couſte guere; qu'il s'en ſerue hardimẽt, & qu'il l'employe aux choſes les plus belles. Qu'elle ſoit telle, qu'elle monſtre pluſtoſt les choſes, que ſe monſtrer elle meſme. Les autres arts s'occupẽt du tout apres l'eſprit: mais il ne ſe traicte icy, que des affaires de l'ame. Le malade ne cherche point vn medecin eloquẽt, mais vn qui ſçache bien guerir: Toutesfois s'il aduient que celuy qui ſçait biẽ guerir, diſcoure elegãment de ce qu'il faut faire, il n'en doit point eſtre marry. Si eſt-ce qu'il ne ſe doit point auſſi reſioüir d'eſtre tõbé entre les mains d'vn medecin, qui fuſt beau parleur. Car c'eſt autant comme ſi vn ſçauant patron de nauire, eſtoit pareillement bel hõme. Pourquoy me viẽs-tu flatter les aureilles? pourquoy me veux-tu dõner ce plaiſir? Il faut faire vne autre choſe: il me faut dõner vn bouton de feu, il me faut inciſer, il me faut cõmander vne diete. C'eſt

Les lettres familieres doiuent eſtre d'vn meſme ſtile que les deuis communs. &

Vaudroit mieux parler du cœur que de la langue.

Propos ſerieux ſe doiuẽt exprimer en bons termes & rehauſſez.

La pẽſee & la parole du Philoſophe, ne doit eſtre qu'vne. &

Faut que les paroles profitent pluſtoſt que de plaire.

Gẽtille comparaiſon à ce propos.

Quel eſt celuy qui ſe peut dire ſain.

entendre qu'vn homme ſoit ſain: s'il eſt content de ſoy meſme, s'il ſe peut fier à ſoy, s'il ſçait que tous les ſouhaits des hõmes, & que tous les bien-faicts qu'on donne & qu'on demande, ne peuuent ſeruir de rien, pour faire qu'vn homme viue heureuſement. Car vne choſe à laquelle on peut adiouſter, eſt imparfaicte: Mais ce, dont rien ne peut eſtre oſté, il dure à iamais. Celuy duquel la ioye eſt perpetuelle, ſe peut reſioüir de ce qui eſt à luy. Mais tous ces biens, apres leſquels le vulgaire aſpire, s'eſcoulent çà & là. La fortune ne porte point de garantie de ce qu'elle donne. Et toutesfois les biens de fortune nous ſont agreables, quand ils ſont temperez par la raiſon, & qu'elle s'y eſt meſlee C'eſt elle qui nous fait trouuer bon les biens exterieurs. L'vſage deſquels deſplaiſt, s'ils ſont deſirez trop ardemment. Attalus auoit accouſtumé d'vſer de ceſte comparaiſon. Auez-vous veu vn chien prenant à gueule ouuerte vne piece de pain, ou de chair, que ſon maiſtre luy iette? il deuore incõtinent tout entier ce qu'il attrape, & ouure touſiours la gorge auec eſperance qu'on luy en iette encor. Il nous en aduient autant. Tout ce que fortune nous iette, quand nous l'attendons, nous l'auallons ſans aucune volupté, & ſommes auſſi-toſt ſur pieds attentifs, & beants apres vne autre proye. Or cela n'aduient pas au ſage. Il eſt content & plein Et ſi quelque autre bien luy aduient, il le reçoit doucement, il le garde: il en ſent vne fort grande ioye continuelle, & vrayement ſienne. En y a-il quelqu'vn qui ait la volonté bonne, & qui profite quelque choſe, mais qui ne touche point encores au plus haut? Ceſtuilà ſera par fois abaiſſé, & par fois rehauſſé. Il eſt maintenant eſleué iuſqu'au ciel, & tantoſt raualé iuſqu'en terre. Les ignorans & peu experimentez ne mettent iamais fin à leur precipitation, & tombent dans la confuſion, & chaos d'Epicure, vuide & infiny. Il y a encor vn autre troiſieſme genre de ceux qui ſe ioüent au tour de la ſageſſe, laquelle ils n'ont point encor touchee: toutesfois ils ſont à ſa veuë. Et ſi ie dois parler ainſi, la peuuent frapper de la main. Ceux-là ne s'eſbranlent ny ne tombent. Ils ne ſont point encor en terre ferme, mais ils ſont deſia dans le port. Puis donc qu'il y a tant de diſtance entre ceux qui ſont au plus haut, & ceux qui ſont au plus bas, puis que ceux qui ſont au milieu, ſentent encor quelque orage, & qu'ils ſeroient ſuyuis de grand danger de retourner à vne plus mauuaiſe vie, nous ne deuons nous addonner à aucunes occupations: nous les deuons reietter. Si elles y eſtoient vne fois entrees, elles en mettroient d'autres en leurs places: Empeſchons leurs commencemens, il y aura moins de peine à garder qu'elles ne commencent, que de les voir prendre fin.

Belle comparaiſon contre l'inſatiable conuoitiſe des hommes.

De laquelle le ſage ſe reti e bien loing.

Trois rãgs ou ſorte de gens haut, bas, & milieu.

Pour vacquer deuotement à la philoſophie il ſe faut conqueſter de toutes les occupations.

EPISTRE. LXXIII.

Il defend les Philoſophes qu'on accuſoit d'auoir les Magiſtrats à meſpris. Et loüe le Prince qui nourrit ſes citoyens en paix, en repos, & en liberté, & qui leur donne moyen de pouuoir ſuiure la Philoſophie.

Les doctes & vertueux ſur toutes autres qualitez de perſonnes re-

IL me ſemble que ceux ſe trompent, qui penſent que les hommes entierement addonnez à la Philoſophie, ſont deſobeïſſans & rebelles aux magiſtrats, & aux Rois: & qu'ils meſpriſent ceux par l'authorité deſquels les affaires

affaires publiques ſont adminiſtrez. Car au contraire, il n'y a pas vn qui les reuere & les reſpecte plus qu'eux. Et non ſans raiſon. Parce que les Rois ne pourront faire plus de bien à perſonne de ce monde, qu'à ceux qui peuuent ioüir d'vn paiſible repos. Il faut donques par neceſſité, que ceux auſquels l'aſſeurance publique ouure la porte à l'intention qu'ils ont de bien viure, reuerent comme leur pere, l'autheur de ce bien. Et certainement beaucoup plus que ces hommes volages & irreſolus, leſquels eſtans infiniment redeuables aux Princes, veulent neantmoins qu'on penſe qu'ils leur en doiuent de reſte, auſquels on ne peut iamais aduancer aucune liberalité, ſi grande qu'elle ſoit, qui puiſſe ſaoüller leurs deſirs ambitieux, qui croiſſent touſiours dauantage, plus on les remplit. Or celuy qui penſe à receuoir des bien-faits nouueaux, a deſia oublié ceux qu'il auoit receus: & l'ambition n'a vice aucun plus grand que l'ingratitude. Tu dois encor adiouſter à celà, qu'aucun de ceux qui ont le maniment des affaires publiques, ne iettent iamais les yeux ſur ceux qu'il a deuancez, mais ſeulement ſur ceux qui le deuancent, & qu'ils n'ont point tant de plaiſir de voir beaucoup de perſonnes qui viennent apres eux, comme ils ſont marris de voir quelqu'vn qui leur mette le pied deuãt. Toute ſorte d'ambition, a ce vice, qu'elle ne iette iamais ſon regard ſur le paſſé. Et l'ambition n'eſt pas ſeulement inconſtante & volage, mais toute conuoitiſe l'eſt auſſi. Car elle commence touſiours par la fin. Mais ceſt homme pur & entier, qui a quitté la cour des Princes, le Palais, & toute l'adminiſtration de la choſe publique, pour ſe retirer à des choſes plus hautes, ayme ceux ſous l'authorité deſquels il luy eſt permis de le pouuoir faire auec ſeureté. Il les paye luy ſeul d'vn teſmoignage plein de recognoiſſance, & confeſſe leur eſtre redeuable d'vn grand bien, encore qu'ils ne ſçachent pas ſa bonne volonté. Tout ainſi qu'il honore & reuere ſes precepteurs, par l'enſeignement deſquels il s'eſt deſpoüillé de ces vices là; pareillemẽt il reſpecte ceux, ſous la deffence & gouuernement deſquels il peut exercer les honneſtes diſciplines: voire mais vn Roy en deffend bien d'autres par le moyen de ſes forces. Qui eſt celuy qui le nie? Mais cõme entre pluſieurs qui en leur voyage de mer, ont eu vne meſme tranquilité de temps, celuy penſe eſtre plus redeuable à Neptune, qui apporte plus grande quantité de beſognes pretieuſes: & comme le marchand paye ſon vœu de meilleur courage, que ne fait point vn paſſager: Et comme auſſi celuy d'entre les marchands qui portoit des parfums, des pourpres & autres choſes precieuſes, qui ſe vendent au poids de l'or, recognoiſt ceſte faueur plus liberalement, que ne fait celuy qui n'y auoit mis que de pauures marchandiſes, & autres choſes qui ne doiuẽt ſeruir que de ſaburre & de charge au nauire: Pareillement le bien-fait de ceſte paix, de laquelle tous peuuent ioüir, deſcend plus profondement dans l'ame de ceux qui en ſçauẽt bien vſer. Car il y a pluſieurs de ces gens de robbe lõgue, à qui la paix dõne plus de peine & de trauail que la guerre. As-tu opiniõ que ceux qui ne ſe ſeruent de la paix que pour l'employer en yurongneries, en paillardiſes, & en autres vices, pour la chaſſe deſquels il ſeroit beſoin d'entreprendre vne guerre, ſoient autant obligez pour elle? ſinon que par aduenture tu eſtimaſſes que l'homme ſage fuſt ſi iniuſte, qu'il penſaſt n'eſtre en rien redeuable de ſon chef pour les biẽs communs & publiques. Ie dois beaucoup au Soleil & à la Lune, & toutesfois ils ne luiſent pas pour moy tout ſeul. Ie ſuis particulierement obligé à l'an

uerẽt les Princes & Magiſtrats.

Pource qu'aimans leur repos particulier, ils aimẽt auſsi ceux par le moyen deſquels ils en ioüiſſent.

Les ambitieux portent beaucoup moins de reſpect aux Princes que les Philoſophes.

mais

Les gens d'eſtat ne voient point de bon œil ceux qui ont plus de ſuffiſance qu'eux.

Neantmoins nul ne rend plus de deuoirs à ceux qui manient l'eſtat que l'homme ſage.

Belle comparaiſon pour prouuer l'affection des Philoſophes enuers les Princes.

Pluſieurs font mieux leurs affaires en guerre qu'en paix.

&

& au Dieu qui le tempere,& le gouuerne, encor qu'ils n'ayent point eſté ordonnez pour mon honneur particulier,car les ans prenoiét le nom des Conſuls aux faſtes.C'eſt la fole auarice des mortels,qui fait ce partage des biens,& qui aſſigne la proprieté d'iceux,& qui n'eſtime choſe aucune eſtre ſienne, ſi elle eſt publique. Mais ce ſage ne penſe rien eſtre mieux à ſoy, que ce qui eſt commun entre luy, & tous les autres hommes. Car les biens ne pourroyent eſtre communs, ſi les portions d'iceux n'appartenoient aux particuliers. On eſt fait compagnõ,pour ſi petite part qu'on ait en vne choſe commune. Adiouſtez y encor ceſte raiſon, que les plus grands, & les plus vrais biens ne ſe partagent point, de ſorte qu'vne petite portion en tombe à vn chacun. Ils viennent tous entiers entre les mains d'vn chacun. Des preſens que les Princes font au peuple,les particuliers en prennent autant par teſte, qu'il en a eſté promis à vn chacun.Au banquet public,& au departement de la chair qu'on donne quand quelque grand Seigneur eſt mort, & en tout ce qu'on prend à la main, cela ſe diſtribuë par lopins.Mais ces biens indiuiſibles,comme eſt la paix,& la liberté,ils ſont auſſi entiers à tous, comme ils ſont particuliers à vn chacun. C'eſt pourquoy le ſage conſidere qui eſt celuy par le moyen duquel la neceſſité publique ne le contrainct plus de porter les armes,de n'aller plus à la garde,de ne faire plus ſentinelle ſur les murailles, & de ne payer plus vne infinité de tributs,que la guerre traine apres ſoy,& en rend graces à ſon Prince. C'eſt la philoſophie qui luy enſeigne d'eſtre à bon droict redeuable de ces bien-faicts,& de les bien payer.Et la ſeule confeſſion quelquefois luy ſert de payement.Il confeſſera donc qu'il eſt de beaucoup redeuable à celuy, par le ſage gouuernement & prouidence duquel, ce grand & heureux repos luy eſt aduenu: & de pouuoir paſſer le temps de ſa vie à ſon aiſe, auec vne tranquilité, qui n'eſt troublee d'aucunes occupations publiques.

L'auarice diſtingue les biens particuliers d'auec les communs.

Les vrais biens ne ſe partagét point.

Pour ceſte cauſe le ſage honore celuy ſous la domination duquel il vit exempt de pluſieurs fatigues.

Virg. 1. Eglogar.

C'eſt vn Dieu, Melibé, qui nous fait ceſte paix.
Ie le veux comme Dieu honorer à iamais.

Si donc ces repos ſont grandement redeuables à celuy qui nous en eſt autheur,le plus grand bien deſquels eſt:

Car ainſi que tu vois il nourrit mes troupeaux,
Et me laiſſe à mon gré ſonner mes chalumeaux:

Paradoxe Stoique, touchant l'excellence & prerogatiue du ſage & vertueux. qui meſme.

Combien deuõs nous eſtimer ce repos, duquel on oüit auec les Dieux, voire & qui nous fait deuenir Dieux?Ie veux bien parler ainſi, Lucilius, & te veux mener au ciel par vn chemin fort court.Sextius auoit accouſtumé de dire que Iupiter n'auoit point plus de pouuoir qu'vn homme de bien. Iupiter a bien plus de moyens,pour eſtre liberal enuers les hommes. Mais entre deux hommes de bien,celuy n'eſt pas le meilleur,qui eſt le plus riche: non plus qu'entre-deux qui ſçauent auſſi bien l'vn que l'autre gouuerner vn nauire,tu n'appelleras point meilleur celuy qui mene vn vaiſſeau plus grand, & plus richement garny. Quel aduantage a Iupiter ſur vn homme de bien? c'eſt ſeulement qu'il eſt plus long-temps homme de bien.Le ſage ne s'eſtime pas moins de ce que ſes vertus ſoient terminees dans vn plus court eſpace de temps. Tout ainſi que de deux ſages, celuy qui eſt mort le plus vieux, n'eſt pas plus heureux que celuy,la vertu duquel a pris fin en moins d'annees:Pareillement Dieu ne ſurmonte point le ſage de felicité, encor qu'il le ſurmonte d'aage. La vertu n'eſt pas plus grande pour eſtre plus longue. Iupiter a toutes ces choſes:

choſes: Mais il en a donné l'vſage & la ioüiſſance à d'autres. Il en a ce ſeul vſage, qu'il eſt cauſe que les autres en peuuent vſer. Le ſage eſt auſſi aiſe de voir la ioüiſſance de tous biens entre les mains d'autruy, & en tient auſſi peu de conte que fait Iupiter, & ſe priſe encor d'auoir ceſt aduantage ſur luy, que Iupiter n'en peut pas ioüir, & le ſage ne le veut point. Croyons donques à Sextius, qui nous monſtre vn beau chemin, & qui ne ceſſe de crier, c'eſt par là qu'on monte au ciel, par la ſobrieté, par la temperance, par la patience aux aduerſitez. Les Dieux ne deſdaignét pas vn, ne portent enuie à pas vn: ils reçoiuent & tédét la main à ceux qui montét en haut. T'eſmerueilles-tu d'oüir dire qu'vn homme aille vers les Dieux? Dieu vient bien trouuer les hommes, voire (qui eſt s'en approcher de plus pres) il entre dans les hommes. Il n'y a aucune ame qui ſoit bonne ſans Dieu. Il y a des ſemences diuines eſpanduës dans le corps des hommes, qui naiſſent ſemblables à leur origine, & croiſſent du tout pareilles à la graine, d'où elles prennent naiſſance, ſi elles ſont receuës dans le ſein d'vn bon laboureur. Mais s'il eſt mauuais, il les eſtouffe comme feroit vne terre ſterile & mareſcageuſe: & en fin, au lieu de grain ne porte que paille.

A quelque auantage ſur les Dieux.

EPISTRE LXXIV.

Celuy qui meſure le bien par l'honneſteté, eſt riche dans ſon ame: il eſtime miſerables ceux, qui s'attriſtent pour les biens de fortune, & pour la crainte de la mort.

Comparaiſon de l'homme ſage & vertueux, auec la grandeur de Dieu. Ceſte Epiſtre eſt pleine de treſ-beaux diſcours.

TA lettre m'a apporté beaucoup de plaiſir; elle m'a eſueillé comme i'eſtois tout languiſſant: & m'a encore fait reuenir la memoire qui s'eſtoit deſia renduë fort peſante & tardiue. Mais pourquoy Lucilius mon amy, ne voudrois-tu eſtimer, que ſe perſuader & croire, qu'il n'y a qu'vn ſeul bien, ſçauoir eſt, ce qui eſt honneſte, ne fuſt vn inſtrument treſ-vtile pour paruenir à vne bien-heureuſe vie? Celuy qui veut comprendre toute ſorte de bien dãs l'honneur, il eſt heureux dãs ſon ame. Car ceux qui pẽſent que les autres choſes ſoient biens, tombent ſous la puiſſance de la fortune, & dependent de la volonté d'autruy. L'vn eſt triſte d'auoir perdu ſes enfans, l'autre de les voir malades: & ceſtui-cy s'ils ſont deshonorez & notez d'infamie. Tu verras que l'vn eſt tourmenté de l'amour qu'il porte à la femme d'autruy, & l'autre de celle qu'il porte à la ſienne. Il en y aura encor quelqu'vn qui ſe paſſionnera d'auoir eſté repouſſé d'vne dignité qu'il demandoit: & quelque autre qui ſe faſchera de l'honneur qu'il a. Mais le plus grand nombre de tous les hommes qui ſont ainſi miſerables, eſt de ceux que l'attente prochaine de la mort qu'ils craignent de tous coſtez, pique & tourmente inceſſamment. Car il n'y a rien d'où ils ne penſent qu'elle ne doiue ſortir. C'eſt pourquoy il faut, comme s'ils eſtoient en terre d'ennemis, qu'ils facent le guet de toutes parts, & qu'ils tournent la teſte à tous les bruits qu'ils oyent: tellement que s'ils ne chaſſent ceſte crainte hors de leur poitrine, ils viuent auec vn continuel battement d'eſtomach. Il s'en trouuera qui ont eſté enuoyez en exil, & priuez de leurs biens; il s'en preſentera encor (& c'eſt la plus miſerable

La vertu eſt le ſeul bien, par lequel on paruient à la vie bien-heureuſe.

&

Qui croit qu'il y en ait d'autres, il tõbe en de grandes perplexitez.

mais.

Les plus miſerables de tous ſont ceux qui craignent la mort.

car

pauureté du monde) qui ſont pauures au milieu des richeſſes: Il s'en preſentera qui ont fait naufrage, ou qui ont ſouffert vne infortune pareille au naufrage, leſquels la colere d'vn peuple, ou l'enuie (qui eſt le couteau le plus pernicieux aux bons) a iettez par terre lors qu'ils n'y penſoient point, & qu'ils s'eſtimoient eſtre plus aſſeurez, & les a renuerſez comme vn orage qui s'eſleue lors que le temps ſemble eſtre plus calme: ou comme vn foudre ſoudain; au coup & à l'eſclat duquel on a veu les lieux des enuirons s'eſbranler. Car tout ainſi que celuy qui s'eſt trouué plus pres de ce feu, demeure auſſi eſtonné que s'il en euſt eſté frappé: pareillement en ces accidens qui viennent par violence, la calamité n'en accable qu'vn ſeul, mais la crainte que tous les autres en ont, leur engendre vne pareille triſteſſe d'en pouuoir ſouffrir autant. Les malheurs d'autruy, qui leur ſuruiennẽt ſans y penſer, eſtonnẽt l'ame de tous ceux qui les voyent, & tout ainſi que le ſeul vent d'vne fonde, encor qu'elle ſoit vuide, eſpouuante les oyſeaux: Pareillement nous ne tremblons pas ſeulemẽt au coup, mais au moindre bruit que nous oyons. Aucun donc ne peut eſtre heureux s'il ſe laiſſe perſuader à ceſte opinion. Car il n'y a rien de bien-heureux que ce qui vit ſans peur. La vie eſt miſerable, ſi elle eſt accompagnee de crainte & de ſoupçon. Celuy qui s'eſt trop auant engagé dans les euenemens de fortune, s'eſt appreſté vne grande matiere de troublement d'eſprit, & fort difficile à deuider. Il n'y a qu'vn ſeul chemin que doit tenir celuy qui cherche vne vie pleine d'aſſeurance, c'eſt de meſpriſer les biens de fortune, & ſe contenter de ce qui eſt honneſte. Car ſi aucun penſe que nulle autre choſe ſoit meilleure que la vertu, ou qu'il y ait aucun autre bien que la ſeule vertu: Il ouure ſon ſein pour y mettre ce que la fortune eſpand, & auec vn extréme ſoucy attend les biens dont elle fait largeſſe. Prens le cas, & feints en ton eſprit, que la fortune fait des ieux publiques, & qu'elle iette ſur ceſte grande aſſemblee d'hommes, des honneurs, des richeſſes, des faueurs, vne partie deſquels ſe deſchirent & rompent entre les mains de ceux qui les rauiſſent: vne autre partie eſt mal diuiſee par vne deſloyale ſocieté, & l'autre a porté vn dommage ineſtimable à ceux qui les ont amaſſez: & du reſte encor quelques autres en ſont tombez entre les mains d'aucuns qui n'y penſoient aucunement, & les autres ſe ſont perdus pour courir apres trop aſprement, & nous ont eſté arrachez des mains par trop d'enuie qu'on auoit de les attraper. Au reſte il n'y a pas vn, pour ſi heureux que ſoit ſon rauiſſement, à qui la ioye de ce qu'il a rauy puiſſe longuement durer. C'eſt pourquoy les plus ſages, quand ils voyent qu'on fait venir des preſens, s'enfuyent hors du theatre, comme ſçachans bien qu'vne petite choſe leur couſteroit bien cher. Pas vn ne ſe bat auec vn qui ſe retire, pas vn ne frappe celuy qui s'en va: c'eſt ſur la proye que le debat s'eſmeut. Il en aduient le ſemblable pour les biens que la fortune iette d'enhaut. Nous bruſlons miſerablement apres ces biens. Nous en ſommes en peine, nous voudrions auoir force mains. Nous regardons maintenãt ceſtui-cy, maintenant ceſtui-là. Il nous ſemble qu'on nous iette trop tard ce qui plaiſt à noſtre ambitiõ, & qui ne peut tõber qu'ẽtre les mains de peu, encor qu'il ſoit deſiré de tous. Nous voulõs nous ietter ſur ceux qui ſont tõbez: nous riõs ſi nous auõs peu attrapper quelque choſe, & ſi quelques vns ſe ſont trompez d'vne vaine eſperance. Nous payons vne bien petite proye par vn dommage ſignalé, ou nous en demeurons bien trompez. Retirons-nous donc

de

Vne perpetuelle crainte, bien que vaine, les afflige.

La crainte eſt directement contraire à la felicité.

Trop de fiance aux biens periſſables engendre ceſte crainte.

Qui les met au rang des biens, il demeure touſiours inquieté.

Remede contre les peurs & apprehenſions humaines.

Miſere de ceux qui henniſſent apres les biens de fortune.

de ces jeux, & faiſons place aux rauiſſeurs. Que ces gens-là mettent tant qu'ils voudront leur attente ſur ces biens qui pendent en l'air, & qu'ils ſoient eux-meſmes encor plus en ſuſpéds. Quiconque ſe reſoudra de vouloir eſtre heureux il doit croire qu'il n'y a qu'vn ſeul bien, c'eſt l'honneſteté. Car s'il penſe qu'il y ait aucun autre bien, premieremẽt il iuge mal de la prouidẽce de Dieu, parce que beaucoup de malheurs aduiennent aux gens de bien: & parce que tout ce qu'elle nous donne, eſt de fort peu de duree, ſi tu le veux comparer à l'aage que doit durer ceſt vniuers. Et de ceſte plainte il aduient que nous interpretons mal & ingratement les choſes diuines. Nous nous plaignons que les biens ne nous viennent pas touſiours, qu'ils ſont petits, qu'ils ſont incertains, & qu'ils nous doiuent bien toſt laiſſer. Il aduiẽt de là que nous ne voulõs ny viure, ny mourir, nous haïſſons la vie & craignons la mort. Tous nos conſeils ſont incertains, & aucune proſperité ne nous peut ſaouler. La cauſe de tout cela n'eſt autre, ſinon que nous ne ſommes pas encor paruenus à ce ſouuerain bien, qui ne peut eſtre ſurmonté d'aucune autre choſe, & ſur lequel il faut que nos deſirs s'arreſtent. Car par deſſus le lieu qui eſt le plus haut, il n'y a nul autre lieu. Demandes-tu pourquoy c'eſt que la vertu n'a beſoin de rié? parce qu'elle ſe plaiſt aux choſes preſentes, & ne deſire point les abſentes. Il n'y a rien qu'elle n'eſtime grand, parce que tout luy ſuffit. Et ſi tu te voulois departir de ceſte opinion, la pieté & la foy n'auroit point de lieu. Celuy qui voudra ſuiure & l'vne & l'autre, ſera contraint de ſouffrir beaucoup de ce qu'on appelle mal, & deſpendre beaucoup, de ce que nous ſuyuons comme bien. Dauantage la conſtance qui deuroit faire eſſay d'elle-meſmes ſe perd, la magnanimité ſe perd auſſi, parce qu'elle ne ſe peut monſtrer, ſi elle ne meſpriſe toutes choſes comme trop petites, que le vulgaire toutesfois deſire comme les plus grandes. Bref le gré & la grace de tous bien-faits ſe perd, ce n'eſt que peine & trauail ſi nous penſons qu'il y ait aucune autre choſe plus precieuſe que la foy, & ſi nous ne iettons nos yeux ſur ce qui eſt de meilleur. Mais pour ne parler plus de cela, ou ce qu'on appelle bien ne l'eſt point, ou l'homme ſeroit plus heureux que Dieu. Car Dieu ne ſe ſert point des biẽs qui ſont appreſtez pour nous: les plaiſirs deſordonnez, la folle deſpence des banquets, les richeſſes, ny rien de ce qui peut allecher les hommes, & les attirer à vne ſale volupté, ne le touche point. Il faudroit donc dire (ce qui eſt toutesfois incroyable) ou que Dieu a faute de biens: ou il faut croire par cet argument là, que ce qui defaut à Dieu n'eſt pas bien. Dauantage que beaucoup de choſes qu'ils veulent qu'on eſtime eſtre biens, ſont plus abondantes à l'endroit des beſtes que des hommes. Elles mangent auec plus d'appetit, elles ne ſont pas ſi toſt laſſees de ſe coupler enſemble, elles ont les forces plus grandes & plus perdurables: au reſte elles ſont plus heureuſes que les hommes. Car elles viuent ſans meſchanceté & ſans tromperie, elles ioüiſſent de leurs voluptez, qu'elles ſentent & plus grandes & plus faciles, ſans crainte de honte & ſans repentance. Conſidere donc maintenant en toy-meſme, ſi on doit appeller bien vne choſe par le moyen de laquelle l'homme vaincroit Dieu. Logeons le ſouuerain bien dedãs l'ame. Il perd toute ſa grace ſi de la meilleure partie qui eſt en nous, il ſautoit à la pire, & s'il ſe iettoit ſur les ſens, qui ſont encor plus prompts & plus agiles dans les beſtes brutes. Le but de noſtre felicité ne doit point eſtre mis en la chair. Ce ſont les vrais biens, ceux

Ces biẽs là ne meritent pas tel nom, & qui penſe y auoir autre bien que la vertu, il tombe en impieté, &

En ingratitude enuers Dieu.

Flottent touſiours irreſolus, & ſont inſatiables, à faute de cognoiſtre le ſouuerain bien.

Qui eſt la ſeule vertu; autrement,

L'homme ſeroit plus heureux que Dieu meſme, ioint que

Les beſtes excellent les hommes en beaucoup de tels biens. &

Faudroit que le ſouuerain bien logeaſt en la pire partie de l'hõme.

Tels biens caduques ne ſont biẽs que par opinion, & quel nom on leur peut donner.

que la raiſon nous donne, fermes, eternels, qui ne peuuent choir, & ne peuuent decroiſtre, ny diminuer. Les autres ne ſont biens que par opinion: ils n'ont que le ſeul nom commun auec les vrais: mais la proprieté & les effets n'y ſont pas. Qu'on les appelle donc commoditez, ou bien ſelon noſtre langue, profits & reuenus. Au reſte faiſons eſtat qu'ils ſoient comme biens meubles, & non point comme vne partie de nous: qu'ils ſoyent tellement auec nous, que nous ayons ſouuenance qu'ils ſont hors de nous: & s'ils ſont auec nous, il les faut mettre au nõbre des choſes les plus baſſes & les plus viles, & pour leſquelles aucun n'en doit deuenir orgueilleux. Car quelle plus grande folie pourroit-on trouuer, que de voir quelqu'vn ſe plaire en ce qu'il n'a point fait? Que tout cela donc s'approche de nous, pourueu qu'il n'y ſoit point attaché, & s'il en doit eſtre retiré, que ce ſoit sãs emporter la piece. Seruons-nous-en, & n'en deuenons point glorieux: Il nous en faut vſer ſobrement & comme d'vn depoſt faict entre nos mains, qui ſera bien-toſt retiré. Quiconque en a vſé contre raiſon, n'en a point longuement iouy. Car la felicité meſme nous nuit, ſi elle ne s'eſt bien gouuernee: ſi elle a mis ſa fiance ſur des biens ſubiets à la fuitte elle eſt bien-toſt delaiſſee, & pour n'eſtre pas delaiſſee elle ſe tourmẽte infiniement. Peu de perſonnes ont peu ſe deſpoüiller doucement de leurs richeſſes: le reſte des hommes, auec les biens qui les faiſoient priſer par deſſus les autres, donnent du nez par terre: & ce qui les auoit, vn temps eſtoit, eleués, les abaiſſe. Il y faut donc apporter beaucoup de ſageſſe laquelle conduira tout par meſure, & par ſobrieté: Car vne licence abandõnee precipite & deſtruit tellement ſes propres richeſſes, qu'on n'a iamais veu durer longuemẽt les deſpences demeſurees ſi la raiſon par ſa moderation ne les a retenuës. La fin miſerable de pluſieurs citez te fera cognoiſtre cela, l'Empire deſquels a failly ſur la premiere fleur, & t'apprẽdra que tout ce qui auoit eſté acquis par la vertu, s'eſt ruiné par le luxe & par la fole deſpence. C'eſt contre ces malheurs que nous deuons nous armer. Car il n'y a aucune muraille qui ſoit inexpugnable à la fortune. Et c'eſt par dedãs qu'il nous faut armer. Si ceſt endroit eſt bien aſſeuré, on peut bien aſſaillir vn hõme, mais on ne le ſçauroit prendre. Veux-tu ſçauoir quelle fortification eſt cela? Qu'il ne ſe faſche de riẽ qui luy puiſſe aduenir, & qu'il croye que cela, meſme qui ſemble l'offẽſer, depend de la conſeruation de tout l'vniuers, & que c'eſt vne partie de ce qui acheue le cours & l'office du ciel. L'homme doit prendre plaiſir à tout ce que Dieu en prend. Il ſe doit admirer, & tout ce qui eſt en luy, pour ceſte ſeule conſideration, qu'il ne peut eſtre vaincu: qu'il tient le mal ſous ſes pieds: & qu'auec la raiſon, qui eſt l'arme la plus forte qui ſoit, il ſurmonte la fortune, la douleur, & l'iniure. Aime dõc la raiſon: ſon amour t'armera contre les plus grãdes faſcheries qui ſoient. L'amour de leurs petits pouſſe les beſtes ſauuages à s'enferrer dans les eſpieux, leſquelles autrement par leur fierté, & ſoudaine ardeur eſtoient indõptables. Le ſeul deſir de la gloire a mis quelque fois au courage des ieunes hommes de meſpriſer le fer & le feu: l'opinion & l'ombre de la vertu, en a pouſſé quelques vns à ſe dõner vne mort volontaire. Mais d'autant plus que la raiſon eſt plus forte & plus conſtante que tout cela, d'autãt plus auſſi ſe rendra elle roide & violente cõtre la crainte & les dãgers. Vous ne gagnez rien (dira quelqu'vn) quand vous niez qu'il n'y ait autre bien que l'honneſteté. Ce rampart ne vous tiendra pas aſſeurez ny exempts de la

Cõme il s'en faut ſeruir.

Peu de perſõnes en ſçauent l'vſage & ſi la raiſon ne marche deuant, leur felicité ne dure gueres. car

Le luxe ruine en bref ce que la vertu a baſti.

Quelles armes il faut veſtir contre ces malheurs. Vne bonne conſcience Vne ferme conſtance.

Accõpagnees de la raiſon. qui

Combat & abbat la peur & les dãgers.

Obiection contre ceſte doctrine, que la vertu ſoit le ſeul bien.

fortune.

fortune. Car vous dites qu'entre les biens on doit conter les enfans obeïſſans, & la cité reglee par bonnes mœurs, & le pere & la mere qui ſont gens de bien. Et toutesfois ſi ceux-là ſont en aucun dãger, vous ne le pouuez voir ſans vous eſtonner. Car le ſiege mis deuant les murs de voſtre cité, la mort de vos enfans, & la ſeruitude de vos pere & mere vous troublera. Mais ie vous diray que c'eſt qu'on a accouſtumé de reſpõdre pour nous à ceux-là: & apres i'y adiouſteray ce qu'il me ſemble qu'il leur faut reſpondre, encor outre cela. La condition eſt autre pour le regard des choſes, qui nous eſtans oſtees mettent en leur place quelque incommodité, cõme la ſanté perduë ſe change en maladie, & la veuë creuee engendre vn aueuglement: & quand les iarrets ſont couppez, non ſeulement la viſteſſe s'en va, mais vne debilité nous ſurprend: & ce danger toutesfois ne tombe point ſur ce que nous diſions cy-deſſus. Pourquoy? parce que ſi i'ay perdu vn bon amy, pour cela ie ne ſentiray point de perfidie: ou ſi i'ay perdu des enfans vertueux, l'impieté ne viendra point en leur place pour me nuire. Dauantage, par ceſte mort les amis ou les enfans ne ſe perdent point: il n'y a que les corps. Mais le bien ne ſe peut perdre que par vn ſeul moyen, ſçauoir eſt, s'il ſe changeoit en mal: ce que nature ne permet point, car toutes les vertus & toutes leurs œuures demeurent incorrumpuës. Dauantage, encor que les amis, encor que les enfans deſia eſprouuez, & qui ne faiſoient rien qui ne fuſt au ſouhait de leur pere, ſoient morts: il y a toutesfois quelque choſe qui peut rẽplir leur place. Demandes tu que peut eſtre cela? c'eſt que la vertu les auoit rendus gens de bien. Elle ne permet iamais qu'il y ait aucũ lieu de vuide. Elle ſe ſaiſit de toute noſtre ame, elle chaſſe le regret de toutes choſes, & ſe contente d'eſtre ſeule. Car la puiſſance & l'origine de tous biens eſt en elle. Que ſert il que l'eau qui coule, ſoit deſrobee, ou qu'elle ſ'en aille, ſi la fontaine d'où elle ſort eſt encor entiere? Tu ne diras pas qu'vn hõme ſoit plus iuſte pour auoir encor ſes enfans en vie, que pour les auoir perdus: ny plus moderé, plus ſage, plus honneſte, ny meilleur par conſequent vn grand nõbre d'amis ne le fait point plus ſage, ny la diminutio d'iceux, ne le rend pas plus fol; & par conſequent auſſi ny plus heureux, ny plus miſerable. Tant que la vertu demeurera en ſon entier tu ne te reſſẽtiras iamais d'aucune perte que tu ayes faite. Mais quoy? celuy qui eſt enuironné d'vne belle troupe de ſes amis, & de ſes enfans, n'en eſt-il pas plus heureux? Pourquoy ne le ſeroit-il? par-ce que le bien ſouuerain ne peut eſtre diminué ny augmẽté: Il demeure touſiours en ſa façon. Cõment que la fortune ſe porte, ſoit que ſaveilleſſe ſoit longue, ou qu'il meure auãt que d'eſtre vieil. c'eſt vne meſme meſure du bien ſouuerain, encor qu'elle ſoit diuerſe de l'aage. Soit que tu faces vn cerne ou plus grãd ou plus petit, cela ne regarde qu'à l'eſpace, & nõ point à la figure: Et iaçoit que l'vn ait demeuré longuemẽt peint, & que tu ayes incontinent effacé l'autre, & deffait la pouſſiere où tu l'auois ietté, toutesfois & l'vn & l'autre eſtoit d'vne meſme figure. Ce qui eſt droit & iuſte, ne s'eſtime point par la grãdeur, ny par le nõbre, ny par le temps: il ſe peut auſſi peu eſtẽdre cõme retirer. Prens tant que tu voudras vne vie honneſte qui ait duré cent ans, fais la retrancher à vn iour tout ſeul: auſſi honneſte eſt l'vne que l'autre. La vertu s'eſtend maintenãt plus au large: elle gouuerne des royaumes, des villes, des prouinces entieres: elle fait des loix, elle priſe & honore les amitiez, elle deſpart les offices & les deuoirs entre les prochains parens & entre les enfans: Et tan-

Reſponce. Les biens periſſables ſe perdãs apportent de l'incommodité. mais

Le vray bien ne ſe perd, que ſe changeant en mal. &

La perte de ces biens là ne peut aboliz la bonne conſcience.

La vertu empeſche le ſentiment des commoditez de ceſte vie. &

toſt elle ſe retranche au petit pied ſur la pauureté, ſur l'exil, & ſur la perte des enfans: toutesfois elle n'en eſt pas moindre encor que d'vn grand & haut eſtat elle tõbe en vn priué & particulier, & d'vn ſiege Royal ſur vn petit & bas lieu. Et ſi d'vne puiſſance publique & bien ample, elle ſe reſtraint dans la petiteſſe d'vne maiſõ, ou de quelque coing, elle eſt touſiours auſſi grãde, ſi apres qu'elle ſera chaſſee de tous lieux, elle ſe retire ſeule dedãs ſoy. Car ce nonobſtãt elle a le courage grand & indompté, vne prudence parfaite, vne iuſtice immuable: & par conſequent elle eſt touſiours bien-heureuſe. Car ceſte beatitude & ce bien eſt logé en vn ſeul lieu, ſçauoir eſt dedãs l'ame. Il eſt perdurable, il eſt grand, & plein de tranquilité: ce qui ne pourroit eſtre ſans la cognoiſſance des choſes diuines & humaines. Il s'en enſuit dõc ce que i'auois dit que ie voulois reſpondre. Le ſage ne ſe tourmente point de la perte de ſes enfans, ny de ſes amis, car il ſupporte leur mort auec vne pareille cõſtance de courage qu'il attẽd la ſiẽne. Il craint auſſi peu l'vne qu'il ſe deut de l'autre: par-ce que la vertu cõſiſte en vn rapport & conuenance: toutes ſes œuures s'accordent auec elle-meſme, & ſe reſpondent enſemble. Ceſt accord ſe perdroit ſi l'ame qui doit eſtre aſſeuree & conſtante ſe laiſſoit vaincre au dueil & au regret. Toute ſorte d'eſtonnement, & de crainte, toute pareſſe & retardement en quelque acte que ce ſoit, eſt deshonneſte. Car tout ce qui eſt hõneſte, eſt plein d'aſſeurance & de diligence, il n'eſt iamais eſtonné, il eſt touſiours preſt. Et quoy donc? ne ſentira-il point quelque paſſiõ ſemblable à vn troublement? nechãgera il pas de couleur, ſon viſage ne ſe mõſtrera-il pas eſmeu, & ſes mẽbres ne ſe refroidiront-ils pas, &, toutes autres choſes qu'on ne fait point par le commandement de l'ame, mais par vne ſoudaine & incõſideree ardeur de nature? ie confeſſe que ſi: mais il aura touſiours ceſte perſuaſion, que rien de tout cela n'eſt mal ny digne qu'vn entendement bien ſain s'en doiue eſtonner. Tout ce qu'il faudra faire, il le fera hardiment & promptement. Car qui eſt celuy qui ne diſe, que c'eſt le propre naturel de la folie, de faire laſchement & à contre-cœur ce qu'elle fait, & pouſſer le corps en vn endroit, & l'eſprit en l'autre, & ſe laiſſer tirer à tant de mouuemẽts contraires? Cela meſme pourquoy elle s'eſtime tant, & pourquoy elle entre en admiration d'elle meſme, la fait meſpriſer; & qui pis eſt, encor elle ne fait pas de bon cœur ce dont elle prend ſa gloire. Mais ſi elle craind qu'aucun mal luy doiue aduenir, elle ſe paſſionne en l'attendãt, elle ſe tourmente cõme ſi deſia il eſtoit arriué, & tout ce qu'elle craind pouuoir vn iour ſouffrir, elle le ſouffre par le moyen de la crainte. Tout ainſi qu'il y a des ſignes qui courent par les corps auant que la fieure vienne (car on ſent vn eſtirement de nerfs, vne laſſitude & vn baaillement ſans auoir trauaillé, & des friſſons qui paſſent par tous les membres.) Pareillemẽt vn eſprit malade ſent des ſecouſſes qui l'eſbranſlent auparauant que le mal ne le touche. Il entre en alarme & perd le cœur auãt le tẽps. Mais quelle plus grãde folie peut on voir que de ſe rompre l'eſprit pour des choſes qui ſont encor à venir, & de ne ſe pouuoir reſeruer à ſouffrir le tourment quand il viendra? mais appeller de loin les miſeres & les approcher de ſoy auant heure, leſquelles il vaudroit mieux retarder ſi on ne les pouuoit euiter? Veux-tu cognoiſtre que pas vn ne ſe doit tourmenter de l'aduenir? Quiconque oira dire que d'icy à cinquante ans il doiue eſtre mené au ſupplice, ne ſe tourmentera point qu'il n'ait paſſé la moitié de ceſt eſpace de temps, & qu'il ne ſe ſoit plongé dãs ceſte inquietude d'eſprit,

Ne peut ſentir accroiſſement ny diminuuon.

Elle eſt touſiours vne, bien que deſtituee de toutes cõmoditez humaines.

Autre reſponſe à la doctrine preſente.

Les pertes n'eſtonnẽt point le ſage.

Non pas qu'il ſoit inſenſible.

Mais il ne tiẽt point ces accidens au rang des maux.

Naturel de l'entendement fol & mal-aſſeuré.

Prouué par ſimilitude.

d'eſprit, qui ne doit venir que d'vn ſiecle apres. Il en aduient autant à ces eſprits qui ſont volontairement malades, & qui ne cherchent qu'occaſions de ſe douloir, leſquels ſe cõtriſtent des choſes deſia vieilles & miſes en oubly. Tout ce qui eſt paſſé, & qui eſt à venir, eſt abſent. Nous ne ſentons ny les vns ny les autres. Or il n'y a point de douleur, ſinon de ce que tu ſens.

Le ſage ne s'afflige ny du paſſé, ny de l'aduenir, par ce qu'i's ne ſont pas.

EPISTRE LXXV.

Quel doit eſtre le parler de l'homme ſage, que ſon langage ſe doit accorder auec la vie.
Comparaiſon du Medecin du corps à celuy de l'ame.
Beaux enſeignemens pour ne craindre les maux, & ſuiure la vertu.

TV te plains, que les lettres que ie t'enuoye ne ſont guere curieuſement eſcrites. Mais qui eſt celuy qui parle d'vn langage ſi affaicté, ſinon qu'il vouluſt deplaire? Quel ſeroit mõ parler ſi nous eſtions aſſis, ou ſi nous nous pourmenios enſemble, facile & ſans art: telles veux-ie que ſoient mes lettres, & qu'elles n'ayent rien d'exquis, ny de fardé. S'il eſtoit poſſible qu'on entẽdiſt ce que i'ay en la penſee, i'aimerois mieux le monſtrer par ſigne, que le dire. Et encor quand ie diſputerois, ie ne voudrois point frapper du pied cõtre terre, faire des geſtes des mains, ny hauſſer ma voix. Ie voudrois laiſſer cela aux orateurs, & me contenter de t'auoir fait entendre mes conceptions ſans enrichir ma parole, ny la meſpriſer auſſi. Ie te voudrois clairement perſuader ce ſeul poinct, que ie crois fermement tout ce que ie dis, & que non ſeulement ie le crois, mais que ie l'ayme. Les hommes baiſent autrement leur amie, & autrement leur enfant: & toutesfois en ceſt ambraſſement ſi ſainct, & ſi pudique, l'affectiõ ſe decouure aſſez. Certainemẽt ie ne veux pas que les propos qu'on tiendra de choſes ſi grandes, ſoyent maigres, & ſecs. Car la philoſophie ne reiette point la gentilleſſe d'eſprit: mais il ne faut point auſſi employer beaucoup de peine apres les paroles. Bref voila quelle eſt en ſomme noſtre intention. Ne diſons que ce que nous auons en la penſee, & n'ayons en la penſee, que ce que nous diſons. Que noſtre parler ſoit d'accord auec noſtre vie. Celuy s'eſt acquité de ſa promeſſe, qui ſera le meſme quãd tu le verras, & le meſme quand tu l'oyras. Nous verrons quel il eſt, cõbien il eſt grãd. Mais il doit eſtre touſiours vn. Il n'eſt pas neceſſaire que nos paroles plaiſent, il faut qu'elles profitent. Toutesfois ſi l'eloquence peut aduenir à quelqu'vn ſans beaucoup de peine, ſi elle eſt deſia toute acquiſe ou qu'elle ne luy couſte guere; qu'il s'en ſerue hardimẽt, & qu'il l'employe aux choſes les plus belles. Qu'elle ſoit telle, qu'elle monſtre pluſtoſt les choſes, que ſe monſtrer elle meſme. Les autres arts s'occupẽt du tout apres l'eſprit: mais il ne ſe traicte icy, que des affaires de l'ame. Le malade ne cherche point vn medecin eloquẽt, mais vn qui ſçache bien guerir: Toutesfois s'il aduient que celuy qui ſçait biẽ guerir, diſcoure elegãment de ce qu'il faut faire, il n'en doit point eſtre marry. Si eſt-ce qu'il ne ſe doit point auſſi reſioüir d'eſtre tõbé entre les mains d'vn medecin, qui fuſt beau parleur. Car c'eſt autant comme ſi vn ſçauant patron de nauire, eſtoit pareillement bel hõme. Pourquoy me viẽs-tu flatter les aureilles? pourquoy me veux-tu dõner ce plaiſir? Il faut faire vne autre choſe: il me faut dõner vn bouton de feu, il me faut inciſer, il me faut cõmander vne diete. C'eſt

Les lettres familieres doiuent eſtre d'vn meſme ſtile que les deuis communs. &

Vaudroit mieux parler du cœur que de la langue.

Propos ſerieux ſe doiuẽt exprimer en bons termes & rehauſſez.

La pẽſee & la parole du Philoſophe, ne doit eſtre qu'vne. &

Faut que les paroles profitent pluſtoſt que de plaire.

Gẽtille comparaiſon à ce propos.

pourquoy tu es appellé. Ton deuoir eſt de guerir vne vieille maladie, dangereuſe, publique. Tu as bien autant à faire qu'vn medecin en temps de peſte. Te veux-tu amuſer apres les paroles? d'icy à peu ſi tu m'en fais ſentir des effects, tu te pourras reſioüir. Quand ſera-ce, que tu logeras ſi auant dedans toy, ce que tu auras appris, qu'il n'en puiſſe iamais plus ſortir? Quand eſt-ce que tu en donneras experience? Car il ne ſuffit pas de les mettre en memoire, comme les autres ſciences: il faut eſſayer de les mettre en œuure. Celuy qui ſçait tout cela, n'eſt pas heureux: mais celuy qui le fait. Et quoy? hors de ce degré n'en y a-il point d'autre? peut-on tout d'vn ſaut paruenir à la ſageſſe? Ie ne le crois point. Car celuy qui profite eſt conté encor au nombre des fols: toutesfois il eſt eſloigné d'eux d'vne grande diſtance: veu meſmes qu'il y a grand' difference entre ceux qui profitent. Ils ſont deſpartis (comme quelques-vns diſent) en trois bandes. Les premiers ſont ceux qui n'ont point encor la ſageſſe, mais ils ſe ſont arreſtez aupres de ſon voiſinage, combien que ce qui eſt pres, ſoit encor au dehors. Tu demanderas, qui ſont ceux-là? Ce ſont ceux qui ſe ſont deſpoüillez de toutes paſſions, & de tous vices, & qui ont appris ce qu'ils deuoient embraſſer: mais leur aſſeurance n'eſt point encor experimentee: Ils n'ont point encor l'vſage de leur bien. Toutesfois ils ne peuuēt plus retomber ſur ce qu'ils ont deſia fuy. Ils ſont ſi aduancez qu'ils ne peuuēt plus reculer en arriere: mais ils ne le cognoiſſent pas encores. Et comme ie me ſouuiens d'auoir eſcrit en quelque Epiſtre, ils ne ſçauēt point, qu'ils le ſçachent. Ils peuuent deſia ioüir de leur bien, mais ils ne s'y oſent pas fier. Quelques-vns parlent ainſi de ceſte ſorte d'hommes, qui profitēt, & deſquels ie tenois propos cy-deſſus, & diſent qu'ils ſont bien deſia eſchappez aux maladies de l'ame, & non point aux paſſions: & qu'ils ſont encor en branle de trebucher, parce que pas vn n'eſt hors du danger du vice, que celuy qui l'a du tout chaſſé dehors. Or pas vn ne l'a chaſſé que celuy, qui a mis la ſageſſe en ſa place. I'ay ſouuent dit quelle difference il y a entre les maladies, & les paſſiōs de l'Ame. Mais ie t'en feray encores reſſouuenir. Les maladies ſont les vices inueterez & endurcis, comme l'auarice, & vne trop grande ambition, lors qu'elles ont empieté l'ame, & qu'elles ont commencé d'eſtre vne perpetuelle maladie. Et pour faire brief, la maladie eſt vn iugement opiniaſtre, des choſes meſchantes, comme ſi on deuoit grandement deſirer ce qu'il ne faut deſirer que legerement. Ou ſi tu aymes mieux, il la faut definir ainſi: conuoiter trop aſprement, ce qu'il ne faut que ſouhaiter legeremēt, ou qu'il ne faudroit aucunement ſouhaiter: Ou bien priſer par trop, ce qu'il ne faudroit que bien peu priſer, ou rien du tout. Les affections & paſſions ce ſont des mouuemens de l'ame, qu'on ne peut approuuer, ſoudains, & violens, leſquels pour eſtre aduenus fort ſouuent, & pour auoir eſté meſpriſez, ſe ſont conuertis en maladie: comme fait vne deſcente de reume, laquelle n'eſtant point encor formee, n'engendre que la toux: mais ſi elle continuë, & qu'elle enuieilliſſe deuient en phtiſis. Par ainſi ceux qui ont ja beaucoup profité ſont hors de maladie, toutesfois ils ſentent encor des paſſions. Mais ils approchent du parfaict. La ſeconde ſorte eſt de ceux qui ſont eſchapez aux plus grandes maladies, & paſſions de l'ame: mais c'eſt de telle façon, qu'ils ne ſont point certains en l'aſſeurance de ceſte poſſeſſion: car ils peuuent rechoir en leurs maux. Ceſte autre troiſieſme ſorte eſt hors d'vn grand nombre de grands vices: mais

non

Trois ſortes d'hommes qui profitent en l'eſtude de philoſophie.

Les premiers approchent de la ſageſſe, ayans deſpoüillé les paſſions & vices de l'ame.

Difference entre les maladies & les paſſions de l'ame.

Les ſeconds, ont bien deſpoüillé leſdites paſſions, mais ils y peuuent retōber. Les troiſieſmes en ont eſchappé pluſieurs, mais non pas tous

non point hors de tous. Il s'eſt deſpoüillé de l'auarice, mais il eſt encor piqué de la colere. Il n'eſt plus ſuject aux plaiſirs, ny aux voluptez, mais il eſt plein d'ambition. Il n'eſt point conuoiteux: mais il eſt encor timide, & craintif: mais en ceſte crainte il eſt aſſez aſſeuré en quelques choſes, & ſe monſtre laſche en quelques autres. Il meſpriſe la mort: mais il craind la douleur. Penſons quelque peu à ce troiſieſme lieu, nous ſerons bien-heureux, ſi nous ſommes receus en ce nombre là. C'eſt auec vne grande felicité de nature, & auec vn eſtude accompagné d'vne grande & aſſiduelle diligence, qu'on entre au ſecond rang. Mais il ne faut point meſpriſer ceux de la troiſieſme liuree. Conſidere combien de maux tu vois à l'entour de toy, regarde qu'il n'y a forfait aucun, ſi deteſtable qu'il ſoit, duquel on ne puiſſe monſtrer des exemples. Voy combien d'accroiſſement la meſchanceté prend tous les iours, & quelles fautes ſe font en public, & en priué: Et tu cognoiſtras, que nous gagnons aſſez, ſi nous ne ſommes pas des plus meſchans. Toutesfois i'eſpere (dis-tu) eſtre d'vn rang encor plus honorable. Ie ſouhaitteray plus volontiers cela, que ie ne le me promettray. Nous ſommes deſia ſaiſis & arreſtez. Nous courons apres la vertu, & ſommes pliez & enuelopez dans les vices. I'ay honte de le dire, nous ne ſuiuons les choſes honneſtes, que quand nous ſommes de loiſir. Et toutesfois, ô la belle recompenſe qui nous attend, ſi nous voulons du tout rompre nos occupations, & les maux qui nous tiennent ſi fort liez! Ny la conuoitiſe, ny la crainte ne nous preſſera point, ains affrãchis de tous effroys, entiers, & incorrompus contre les voluptez, nous n'aurons peur ny de la mort, ny des Dieux. Nous aurons appris, que la mort n'eſt point mauuaiſe, & que les Dieux auſſi ne ſont point mauuais. Ce qui peut nuire eſt auſſi foible & imbecille, comme ce à quoy il nuit. Les choſes les meilleures, & qui ne portent iamais nuiſance, nous attendent, quand nous ſortirons quelque iour de ceſte ordure, pour monter à ces lieux hauts & ſublimes auec vne tranquillité d'ame, & apres que les erreurs en ſeront chaſſez, auec vne entiere & parfaicte liberté. Demandes-tu quelle elle eſt? ne craindre point les Dieux, ny les hommes, ne vouloir rien qui ſoit deshonneſte, ny deſirer auſſi trop de choſes: auoir toute puiſſance & authorité ſur ſoy. C'eſt vn bien ineſtimable, que de pouuoir deuenir ſien.

Laquelle des trois ſortes Seneque prefere aux autres.

Quelle recõpenſe attend ceux qui ſe donnent à la vertu.

Quelle eſt la vraye liberté.

EPISTRE LXXVI.

Qu'en ſa vieilleſſe il va oüir les leçons d'vn philoſophe, & ce faiſant il apprend par meſme moyen, & enſeigne qu'il faut touſiours apprendre. De rechef, il diſcourt qu'il n'y a qu'vn ſeul bien: ſçauoir eſt ce qui eſt honneſte, parce que Lucilius s'eſtoit plaind que Seneque ne l'auoit pas aſſez amplement expliqué en l'Epiſtre precedente.

TV menaces de m'eſtre ennemy, ſi ie ne t'eſcris iuſqu'à la moindre choſe de ce que ie fais tous les iours. Voy comme ie vis franchement auec toy: Car ie te veux biẽ fier encor cecy. I'oys vn Philoſophe, & y a deſia cinq iours que ie vais à l'eſcole, & que ie l'oys diſputer depuis les huict heures. Ie ſuis biẽ d'aage, diras-tu, pour y aller. Pourquoy ceſt aage ne ſeroit-il pas bon? Quelle follie pourroit-eſtre plus forte, que de ne vouloir rien apprendre, parce qu'il y a long-temps que tu n'as rien appris? Que ſera-ce donc? ne feray-ie autre

En quelque aage que l'on ſoit, il eſt bon d'apprendre, nonobſtãt vne longue intermiſſion.

choſe,que ce que font ces ieunes mignons refaits,& en bon poinct?Ie m'eſtimeray bien-heureux,s'il n'y a riẽ de mal-ſeant en ma vieilleſſe,que cela.Ceſte eſcole reçoit les hõmes de tous âge:Il faut vieillir en ceſte eſcole:il la faut ſuiure,cõme ſi nous eſtions encor ieunes. Ie vay bien au theatre tout vieil que ie ſuis,ie me fais biẽ porter aux ieux & ſpectacles publiques,il n'y a pas vne ſeule couple d'eſcrimeurs à outrance,qui doiue combatre,que ie ne les voye : Et i'auray hõte d'aller voir vn philoſophe!Il faut apprẽdre ſi longuement,que tu puiſſes dire,ie ne ſuis plus ignorant. Ou cõme dit le prouerbe, ſi longuement qu'à tu viuras. Et ce dire, ne ſe peut mieux accõmoder à pas vne autre choſe, que la vie. Car tant & ſi longuement que tu vis, il te faut apprẽdre comment tu dois viure. Et toutesfois i'enſeigne auſſi quelque choſe dans ceſte eſcole. Veux-tu ſçauoir ce que i'enſeigne ? c'eſt qu'vn hõme pour ſi vieux qu'il ſoit, doit touſiours apprẽdre.Certainemẽt i'ay hõte de voir cõme les hommes viuent.Toutes les fois que i'entre à l'eſcole,il faut que ie paſſe comme tu ſçais, deuãt le theatre des Neapolitains:C'eſt le chemin de ceux qui võt à la maiſon de Metronactes.Ce theatre eſt deſia tout farcy de peuple,combiẽ que le plus grãd eſtude qu'on y fait,ne ſoit que de iuger,qui eſt le meilleur ioüeur de fluſtes.Vn grãd nombre de perſonnes accourẽt,pour oüir les fluſteurs,& les trõpetes Grecs.Mais en ce lieu,où l'on apprẽd à eſtre hõme de bien, peu de perſonnes s'y arreſtent.Et encor ſemble-il à pluſieurs, que ceux-là n'y ont aucune bonne beſogne à faire,& les appellẽt gens de peu d'eſprit,& faineãts.Ie ſeray biẽ aiſe qu'on ſe moque ainſi de moy.Il faut ſouffrir patiẽment les iniures des ignorãs:il faut que celuy qui ſuit les choſes hõneſtes, meſpriſe ce meſpris là. Courage dõc Lucilius,aduãce le pas, afin qu'il ne t'aduiẽne ce qui m'eſt aduenu,& que tu n'attendes point d'apprendre en vieilleſſe. Mais au contraire, haſte-toy dauantage,puis que tu as entrepris maintenãt ce que tu ne pourrois à grande peine acheuer d'apprendre,quãd tu ſerois vieux.Qu'eſt-ce(diras-tu) que ie profiteray?Tout ce que tu voudras eſſayer. Qu'attends-tu dõc ? aucun n'a iamais eſté ſage par rencontre. La richeſſe viẽdra d'elle-meſme,on te preſentera des hõneurs,on te dõnera des faueurs,& des dignitez:Mais la vertu ne tõbera pas deſſus toy,ſans y penſer,ny encor auec vn leger trauail,ou auecvne petite peine.Il ne faut point que celuy aye regret au trauail qu'il prendra,qui doit tout d'vn coup gagner tous les biẽs de ce monde. Car il n'y a qu'vn ſeul bien,ſçauoir eſt ce qui eſt honneſte. Mais tu ne trouueras rien de certain, ny aſſeuré aux biens,qui cherchẽt la reputation,& la renõmee. Ie te diray pourquoy c'eſt,que ce qui eſt hõneſte ſoit le ſeul bien. Veu que tu fais iugement, que par ma precedente lettre,ie ne l'aye pas fait entendre aſſez clairement,& que tu penſes que i'aye mieux loüee ceſte propoſitiõ,que prouuee:Et racourciray en peu de paroles tout ce que i'en auois dit.Toutes choſes ont leur propre bien.On eſtime la vigne par ſa fertilité,le vin par le bon gouſt, & le cerf par ſa legere courſe.Tu t'enquiers ſeulement ſi vn cheual a l'eſchine biẽ forte,parce qu'il ne ſert qu'à porter charge. La premiere choſe qu'on demande en vn chiẽ,qu'on doit mener à la chaſſe des beſtes ſauuages, c'eſt le flairemẽt: & pour les ſuiure,la courſe,& pour les mordre,ou pour les aſſaillir,la hardieſſe.En toute choſe,ce à quoy on eſt nay,& pourquoy on eſt priſé,eſt touſiours le meilleur. Qu'eſt-ce qui eſt le meilleur en l'hõme? C'eſt la raiſon. Par elle il ſurpaſſe les beſtes,& ſuit les Dieux de bien pres.Or dõques la raiſon parfaite,

Rien ne ſied mieux à la vieilleſſe que l'eſtude de la philoſophie.

En apprenant on inſtruit les autres, mais

Il vaut mieux gagner le tẽps & apprendre ieune, ſans attẽdre la vieilleſſe.

car

La vertu ne s'acquiert [illegible] ce trauail

Que c'eſt qu'il faut apprẽdre,& que c'eſt qu'on doit appeller bien.

La raiſon eſt le bien de l'homme, la-

c'eſt

c'eſt le propre biẽ de l'hõme:toutes autres choſes luy ſont aſſez cõmunes auec les beſtes.S'il eſt puiſſant, les liõs le ſont auſſi:S'il eſt beau, le paon l'eſt pareillemẽt.S'il eſt viſte,le cheual l'eſt auſſi.Ie ne dis pas qu'il ſoit vaincu & ſurpaſſé en toutes ces choſes-là. Ie ne diſpute point que c'eſt qu'il a de plus excellẽt en ſoy: Mais que c'eſt qui eſt propre à luy.Il a corps, les arbres en ont. Il a vehemẽce & mouuement volontaire,les beſtes & les vers en ont biẽ.Il a voix,mais de cõbien l'ont les chiens plus claire,l'aigle plus aiguë,le taureau plus forte,& les roſſignols plus douce,& plus delicatte? Qu'eſt-ce donc qui eſt propre en l'hõme?C'eſt ceſte raiſon droite & parfaite, c'eſt celle qui cõble la felicité de l'hõme. Si dõc toute choſe qui a peu atteindre à la perfectiõ de ſon biẽ eſt digne de loüãge,& ſi elle eſt paruenuë à la fin de ſa nature: Et que le biẽ de l'hõme ſoit la raiſon,l'ayãt cõduite à ſa perfection,il eſt digne de loüange,& ſi eſt paruenu au but où ſa nature tẽdoit.Ceſte raiſon parfaite eſt appellée vertu:& n'eſt autre choſe que ce qui eſt honneſte. Par ainſi,il n'y a que ce ſeul bien en l'hõme, qui luy eſt propre & vnique. Car maintenãt nous ne demandons pas qu'eſt-ce qui eſt biẽ:mais qu'eſt-ce qui eſt le bien de l'hõme. Et s'il n'y a aucun autre bien de l'hõme que la raiſon,ce ſera ſon ſeul bien, qui eſt plus precieux & plus eſtimable que tous autres biens.S'il y a quelqu'vn qui ſoit meſchãt hõme, ie penſe qu'il ſera meſpriſé. S'il eſt hõme de bien,ie penſe qu'il ſera loüé. Cela dõc,pourquoy l'hõme eſt loüé ou meſpriſé,eſt propre & ſeul en l'hõme. Tu ne doutes point que cela ſoit bien, mais tu doutes ſi c'eſt ſon ſeul bien. Si quelqu'vn auoit toutes autres choſes, ſanté,richeſſes, ſa baſſe-court réplie de beaucoup d'images de ſes ayeuls,& de peuple qui luy fait la court:& qu'à l'opiniõ de tout le mõde,il fuſt meſchãt,tu le meſpriſerois. Au cõtraire,ſi quelqu'vn n'auoit rien de tout ce que i'ay dit, ny argent, ny ſuite de courtiſans,ny nobleſſe,ny aucunes images de ſes ayeuls,&arrieres ayeuls arrãgees par ordre, mais qui fuſt hõme de biẽ,à l'opinion d'vn chacũ,tu le loüerois.Il y a donc vn ſeul bien en l'hõme,duquel ſi quelqu'vn ſe trouue ſaiſi, encor qu'il ſoit priué de tous autres,il eſt à loüer:Et ſi quelqu'vn ne l'a point, ayãt toutesfois abondãce de tous autres,il eſt meſpriſé, il eſt reietté. Quelle eſt la cõdition de toutes choſes,telle eſt celle des hõmes.On dit qu'vne nauire eſt bonne,non point celle qui eſt peinte de couleurs precieuſes,ou qui a le bec d'argent ou d'or,ou l'autel du dieu tutelaire enrichy d'yuoire,ou qui eſt chargee de biens & de richeſſes royales:Mais celle qui eſt forte & ferme,qui a les coſtez & les ioinctures eſpaiſſes, pour repouſſer l'eau, puiſſante pour ſouſtenir les ſecouſſes de la mer, obeïſſante au gouuernail, legere, & qui va au gré du vent qui la pouſſe. Tu dirasqu'vne eſpee eſt bõne, nõ pour auoir des beaux pendãs,ouvne gaine couuerte de pierres precieuſes,mais celle qui a le fil bien trenchãt,& la poincte bien aſſeree pour enfoncer vne armeure. On ne regarde point qu'vne regle ſoit belle,pourueu qu'elle ſoit droite.Toute choſe doit eſtre loüee,quãd elle eſt aſſortie&pourueuë de ce que luy eſt propre.Il ne ſert dõc de riẽ à l'hõme,cõbien d'arpens de terre il fait labourer,cõbien d'argẽt il a en bãque, cõbien de courtiſans luy viennent ordinairement dõner le bon iour:cõbien eſt riche & precieux le ſiege ſur lequel il mãge,& reluiſante la couppe où il boit, mais cõbien il eſt hõme de bien.Or il ſera hõme de biẽ,ſi ſa raiſon eſt parfaite & droite,& ſi elle s'accõmode à la volõté de ſa nature.C'eſt celle qui eſt appelleevertu,c'eſt ce qui eſt hõneſte,& le ſeul bien de l'hõme.Car puis que la ſeule

Ceſte raiſon quand elle eſt deuẽuë parfaite, s'appelle vertu.

Et n'y a point d'autre bien, qu'elle.

Quiconque eſt doüé de ce ſeul bien, eſt à loüer.

Belles comparaiſons cõtre l'erreur de ceux qui imaginent des biens hors de la vertu.

raiſon rend l'hõme parfait, la ſeule raiſon parfaite, le rend pareillement bien heureux. Or le ſeul bien de l'hõme, c'eſt celuy qui tout ſeul le peut rẽdre biẽ-heureux. Nous diſons auſſi que les choſes qui prouiennent & s'engendrent de la vertu, c'eſt à dire, toutes ſes actiõs, ce ſont biẽs. Mais la vertu eſt le ſeul vnique biẽ, parce qu'il n'y a aucun bien ſans elle: Si tout le bien giſt en l'ame, tout ce qui la rend ferme & conſtante, tout ce qui l'eſleue & l'aggrandit, eſt bien: Or c'eſt la vertu qui rend l'ame plus forte, plus excellente, & plus hardie. Car toutes les autres paſſions qui chatoüillent nos voluptez, abaiſſent auſſi l'ame, & la ruinent, & quand il ſemble qu'elles la hauſſent, elles ne font que l'enfler d'orgueil, & la trompent auec leurs vanitez. Il n'y a donc qu'vn ſeul bien: Celuy par lequel l'ame eſt faicte meilleure. Toutes les actions de la vie entiere ſont meſurees, ou par ce qui eſt honneſte, ou par ce qui eſt vilain: C'eſt par là que la raiſon ſe conduit à faire, ou à ne faire point quelque choſe. Ie te diray, que veut dire celà. Vn homme de bien fera ce qu'il penſera pouuoir honneſtement faire, encor qu'il ſoit accompagné de beaucoup de trauail, accompagné de perte, & de danger. Au contraire, il ne fera rien qui ſoit deshonneſte, encor qu'il luy apportaſt des richeſſes, des plaiſirs, & des grandeurs. Rien ne le deſtournera de faire vne choſe honneſte, rien ne le conuiera de faire vne choſe vilaine. Certainement donques s'il doit ſuiure ce qui eſt honneſte, il fuira pareillement ce qui eſt vilain: & en tous les actes de ſa vie, il regardera ces deux choſes, qu'il n'y a nul autre biẽ que ce qui eſt hõneſte, ny aucun autre mal, que ce qui eſt vilain. Or s'il n'y a que la ſeule vertu qui demeure incorrõpuë, ſi elle ſeule demeure touſiours en ſon entier, la vertu eſt le ſeul bien, à laquelle rien ne peut aduenir, qui l'empeſche d'eſtre bien. Car la ſageſſe eſt hors de danger de tout changement, la ſageſſe ne peut eſtre rauie, elle ne peut plus rechoir en folie. I'ay dit, ſi par aduenture il t'en reſouuient, que pluſieurs ont meſpriſé & mis ſous les pieds ce que le vulgaire, par vne ardeur inconſideree, deſire ou craint. Il s'eſt trouué qui a mis ſes mains dans les flammes, à qui le bourreau n'a peu faire perdre le rire: qui n'a point ietté vne larme, de voir porter en terre ſes enfans: & qui s'eſt preſenté à la mort ſans aucune frayeur. L'amour, la colere, & la conuoitiſe, ont fait ſouuent rechercher les perils. Si donc vne courte obſtination de l'ame, piquee de quelque aiguillon, peut faire celà: auec quelle plus grande reſolution le fera la vertu, qui prend ſa force, non point d'vne impetuoſité, ny d'vn ſoudain mouuement, mais d'vne conſtance, & d'vne puiſſance perpetuelle? Il s'enſuit que les choſes qui ſont quelquefois meſpriſees par les perſonnes mal-aduiſees, & qui le ſont touſiours par les ſages, ne ſont ne biens ne maux. La vertu donques eſt le ſeul bien qui marche ſuperbement entre l'vne & l'autre fortune, & les meſpriſe toutes deux. Et ſi tu entres en ceſte opinion qu'il y ait quelque autre bien que ce qui eſt honneſte, toutes les vertus ſeront en peine. Car on n'en pourroit acquerir aucune, ſi elle deſiroit choſe qui fuſt hors d'elle-meſmes. Et ſi cela eſtoit, elle ſeroit contraire à la raiſon, d'où les vertus procedent, & à la verité, qui eſt touſiours accompagnée de raiſon. Or toute opinion qui eſt contraire à la verité, elle eſt fauſe. Il faut par neceſſité que tu confeſſes que l'homme de bien porte vne grande pieté & reuerence enuers les dieux, & par ceſte raiſon il endurera patiemment tout ce qui luy pourroit aduenir. Car il ſçaura bien que cela luy eſt aduenu par la loy des dieux, par laquelle toutes choſes

Autre refutatiõ de la meſme erreur. Il n'y a point d'autre bien que la vertu, car

Elle giſt en l'ame, & la fortifie.

L'homme de bien ne faict rien qu'auec honneſteté.

Puis que le naturel de la vertu eſt d'eſtre incorruptible, il s'enſuit qu'elle eſt le ſeul bien.

Abſurditez qui ſuiuroyẽt s'il y auoit autre bien que la vertu. On n'é pourroit acquerir aucune. Elle ſeroit cõtraire à la raiſon, & à la verité.

ſes

ſes ſont conduites. Et ſi cela eſt ainſi, il eſtimera que le ſeul bien eſt ce qui eſt honneſte. Car en l'honneſteté giſt d'obeïr aux dieux, ne ſe mettre point en colere contre les accidens qui ſuruiennent, ne pleurer point ſa fortune, mais prendre en gré la volonté des dieux, & faire ce qu'ils commandét. S'il y auoit autre bien que ce qui eſt hõneſte, vn deſir inſatiable de viure nous ſuiuroit, & vn deſir de tout ce qui entretient la vie: choſe intolerable, infinie, & qui s'eſtend trop loing. Le ſeul bien donc eſt, ce qui eſt honneſte, qui a ſa meſure certaine. Nous auons dit que la vie des hommes ſeroit plus heureuſe que celle des dieux, ſi ce dont les dieux ne ſe ſeruent point, eſtoient biens, cõme ſont les richeſſes, & les eſtats. Dauantage ſi les ames apres eſtre ſorties des corps leur ſuruiuent, vn eſtat plus heureux les attẽd, que celuy où elles eſtoiẽt lors qu'elles demeuroient dans les corps. Et toutesfois ſi les choſes dont nous vſons par le moyen des corps, eſtoient biens, elles ſeroient plus mal-heureuſes apres qu'elles en ſeroient ſorties. Mais on ne doit aucunement croire qu'eſtants encloſes & priſonnieres, elles ſoyent plus heureuſes que quand elles ſont relaſchees & miſes en liberté par tout l'vniuers. I'auois encor dict cecy, que ſi c'eſt bien, ce qui aduient eſgalement à l'homme & aux beſtes brutes, que les beſtes ioüyroient auſſi d'vne vie biẽ-heureuſe, ce qui ne peut eſtre vray en aucune façon. Il faut ſouffrir toutes choſes pour ẽe qui eſt honneſte, ce qu'il ne faudroit point faire, s'il y auoit autre bien que l'honneſteté. Encor que i'euſſe diſcouru plus amplement tout cecy dans ma precedente lettre, ie l'ay voulu maintenant racourcir en peu de paroles. Mais ceſte opinion ne te ſemblera iamais veritable, ſi tu n'eſleues ton ame, & ſi tu ne demandes à toy-meſmes, s'il eſtoit beſoin que tu mouruſſes pour ta patrie, & que pour ſauuer la vie de tous tes citoyens, tu perdiſſes la tienne, ne voudrois tu pas tendre le col, non ſeulement auec patience, mais auec vne franche volonté? Si tu peux faire cela, il n'y a nul autre bien. Tu quittes toutes choſes pour acquerir ceſtuy-là. Voila combien eſt grande la force de l'honneur. Tu voudras mourir pour la republique. Et encor que tu ne le doiues pas faire preſentemẽt, ce ſera au moins auſſi-toſt qu'il te le faudra faire. Quelquefois en vn fort petit eſpace de temps, on reçoit vne grande ioye d'vne choſe fort belle: Et jaçoit qu'aucun fruict d'vn œuure deſia acheué ne puiſſe de rien ſeruir au treſpaſſé, quand il ſera hors de ce monde, toutesfois la ſeule penſee de ce qu'il veut faire, le reſioüit; & l'homme iuſte & conſtant, quand il met deuant ſes yeux les prix de ſa mort, qui eſt la liberté de ſa patrie, & le ſalut de tous ceux pour leſquels il employe ſa vie, il ſent vne grande volupté, & ioüit deſia du fruict de ſon peril. Mais celuy auſſi à qui on oſte ce plaiſir que l'executiõ de ceſt œuure luy dõne, cõme le plus grand & le dernier plaiſir de ſa vie, ſans rien plus attẽdre, ſe iettera ſur la mort, & ſe cõtentera d'auoir iuſtement & ſainctemẽt fait. Au cõtraire, mets luy maintenãt deuãt les yeux pluſieurs raiſons qui le pourroyent deſtourner. Dis luy, ce bel acte que tu as fait ſera bien-toſt mis en oubly, tes citoyẽs ne t'en ſçauront point ſi bon gré que tu meritois. Il te reſpondra: tout cela eſt hors de l'œuure que i'ay fait: Ie le contemple, & le conſidere tout ſeul, ie ſçay qu'il eſt honneſte. C'eſt pourquoy en quelque lieu qu'il me meine, en quelque lieu qu'il m'appelle, ie le ſuy. C'eſt dõc le ſeul biẽ que sét nõ ſeulemẽt vne ame parfaite, mais vn hõme genereux & de bõne nature. Tous les autres ſont de peu d'eſtime, & ſuiects à chãgement. C'eſt pourquoy on ne

Nous ſerions inſatiables en nos deſirs mondains.

Les biens caduc ne ſont pas biẽs, puis que les dieux ne s'en ſeruẽt point, & les ames ſorties des corps, ſeroyent plus malheureuſes qu'auparauãt.

Les beſtes auſſi ioüyroient d'vne vie bien-heureuſe.

Que c'eſt qu'il faut faire pour trouuer ceſte doctrine veritable, que la vertu ſoit le ſeul bien, &

Quelles reſolutions elle nous apporte cõtre la mort.

L'ame parfaicte ne ſent point d'autre bien que ceſtuy-là.

Tous les autres ne ſont qu'empeſtres & encheueſtrements.

les peut poſſeder qu'auec beaucoup de ſoucy & de trauail d'eſprit, encor que la faueur de fortune les euſt tous aſſemblez au pouuoir d'vn ſeul hõme, ils ne ſeruent que de peſanteur à leur maiſtre, ils les preſſent touſiours, & quelquesfois les accablent. Il n'y a pas vn de ceux que tu vois habillez de pourpre, qui ſoit heureux, non plus que ceux à qui on a fait porter vn ſceptre en main, & vn manteau Royal ſur vn eſchaffaut, en ioüant vne farce. Car apres s'eſtre pourmenez deuant tout le peuple ſuperbement veſtus de brodequins, auſſitoſt qu'ils ſortent de-là, on les dechauſſe, & reuiennent à leur premier eſtat. Il n'y a pas vn de ceux que les richeſſes & les honneurs ont eſleué aux lieux les plus hauts, qui ſoit grand. Pourquoy donc ſemble-il eſtre grand? tu le meſures auec ſon ſoubaſſement. Vn nain ſera touſiours petit, encor qu'il ſoit poſé ſur vne haute montagne: & au contraire, vn coloſſe retiendra ſa grandeur, encor qu'il ſoit enfoncé dans vn puits. Nous ſommes aueuglez de ceſte erreur, c'eſt ainſi qu'on nous trompe, que nous ne priſons aucun par ce qui eſt en luy, mais nous luy adiouſtons ſes ornemens. Toutesfois quand tu voudras ſçauoir ce qu'vn homme vaut iuſtement, & cognoiſtre quel il eſt, regarde-le tout nud. Qu'il mette à part ſes heritages, ſes honneurs, & les autres biens menſongers de la fortune. Voire qu'il ſe deſpoüille meſme de ſon corps, & qu'il regarde ſeulement quelle, & combien grande eſt ſon ame, ſi c'eſt de ſon propre bien, ou de celuy d'autruy. S'il void reluire les eſpees nuës ſans que ſes yeux s'esbloüiſſent, & s'il ſçait cognoiſtre que celuy eſt tout vn que ſa vie ſorte par la bouche ou par le goſier, tu le pourras appeller bien-heureux. Si lors qu'on luy aura prononcé qu'il luy faut endurer des tourmens ſur ſon corps, & les maux qui aduiennent par accident, ou par l'ouurage des grands, les fers d'vne priſon, ou l'exil, & telles autres frayeurs vaines qui tourmentent les penſees humaines, il ne s'eſtonne point, s'il eſt aſſeuré, & s'il dit,

Moyẽ de ſonder & cognoiſtre l'homme.

Aucune ſoupçon nouuelle de trauaux:
(O vierge) dedans moy ne s'eſleue, ou de maux:
Ie l'auois dans mon cœur long-temps a deuancee,
I'auois faict ce diſcours ſouuent dans ma penſee.

6. Æneid.

Tu me denonces auiourd'huy tout cela. Mais ie l'auois touſiours denoncé à moy-meſme. I'auois diſpoſé l'homme à toutes choſes humaines. Le coup du mal qu'on a preueu, en eſt plus leger: mais le viſage de toutes choſes ſemble nouueau & inopiné aux fols, & à ceux qui ſe fient à la fortune. Et pour le regard des ignorans, la plus grande partie de leur mal, c'eſt la nouueauté. Et pour te faire entendre cela, ils ſouffrent patiemment les choſes aſpres, quand ils les ont accouſtumees. C'eſt pourquoy le ſage s'accouſtume aux maux qui luy peuuent aduenir. Et ce que les autres par vne longue patience rendent leger & facile, le ſage le faict apres y auoir longuement penſé. Nous oyons quelquesfois les propos de ces ignorans qui diſent: Ie ne penſois pas que cela m'attendiſt encore. Mais le ſage ſçait que tout l'attend, & confeſſe qu'il ſçauoit bien tout ce qui pouuoit eſtre faict.

Difference entre les fols, ignorants, & ſages.

EPISTRE LXXVII.

Il deſcrit la flotte des nauires d'Alexandrie, & la mort de Tullius Marcellinus, à l'exemple duquel il monſtre qu'il ne la faut point craindre.

SI tu es en bonne ſanté, cela va bien. Nous auons deſcouuert auiourd'huy les nauires d'Alexandrie, qu'on a accouſtumé d'enuoyer deuant pour faire ſçauoir l'arriuee de la flotte qui ſuit apres: on les appelle les meſſagers. La veuë de ces vaiſſeaux reſioüit fort la coſte de la campagne de Rome. Tout le peuple de Pozzolo monte ſur les digues, & recognoiſt aiſement à la façon des voiles, pour ſi grande que la flotte ſoit, celles qui ſont Alexandrines. Car à elles ſeules il eſt permis de deſplier le bourſet, qui eſt au plus haut des nauires, par ce qu'il n'y a rien qui plus ayde le cours, que ceſte partie la plus haute de la voile, par laquelle le nauire eſt mieux pouſſé. C'eſt pourquoy l'on abaiſſe l'antenne quand le vent ſe renforce & ſe rend plus violent qu'il ne faut. Il a moins de force quand il ne donne que par le bas du nauire. Mais dés lors qu'elles ſont entrees dans la plage du promontoire de Capree duquel,

D'vn ſommet orageux Pallas du haut regarde,

Il eſt commandé à toutes les autres, de ſe contenter de la ſeule voile, ſeruãt le bourſet d'enſeigne pour recognoiſtre celles d'Alexandrie. Parmy la courſe de tout le peuple qui ſe haſtoit d'aller ſur le bord de la mer, ie ſentis vn fort grand plaiſir de ma pareſſe, de ce que penſant receuoir des lettres de mes agents, ie ne me haſtay point pour ſçauoir en quel eſtat eſtoyent mes affaires, & ce qu'ils m'apportoyent: Car il y a ja long-tẽps que rien ne s'y gagne, ou ne s'y perd pour moy. Ie deuois, encor que ie ne fuſſe pas vieux, auoir ceſte opinion. Mais maintenant ie la dois auoir auec beaucoup plus de raiſon, car pour ſi peu que i'euſſe de prouiſion, i'en ay pour plus que ie n'ay de chemin à faire: veu meſmement que nous ſommes entrez en vn chemin qu'il n'eſt pas neceſſaire acheuer du tout. Il ſeroit bien imparfaict ſi tu t'arreſtois à demy chemin, ou par deçà le lieu où tu voulois aller: Mais la vie n'eſt point imparfaite, pourueu qu'elle ſoit honorable. En quelque endroit que tu l'acheues, ſi la fin en eſt bonne, elle eſt entiere. Il faut maintesfois acheuer auec vne grande force de courage pour des occaſions qui ne ſont pas des plus grandes. Car celles auſſi qui nous retiennent, ne ſont pas des plus grandes. Tullius Marcellinus (que tu cognoiſſois fort bien) qui fut fort ſage en ſa ieuneſſe, & qui deuint bien-toſt vieil, eſtant ſurpris d'vne maladie qui n'eſtoit point incurable, longue toutesfois & ennuyeuſe, & qui luy commandoit de ſouffrir beaucoup, entra en opinion de ſe faire mourir. Il appella pluſieurs de ſes amis. Chacun cõme il eſtoit craintif, luy dõnoit le conſeil qu'il euſt pris pour ſoy-meſmes, ou s'il y auoit quelque flateur, ou quelqu'vn qui luy vouluſt cõplaire, il dõnoit l'aduis qu'il penſoit deuoir eſtre plus agreable à celuy qui le luy demandoit, Stoicus noſtre amy, homme excellent, & (afin que ie le loüe auec les paroles qu'il doit eſtre loüé) hõme courageux & hardy, l'exhorta ce me ſemble treſbien. Car il commença ainſi: Ne te mets point en peine, Marcellinus mon amy, comme ſi tu deliberois de quelque affaire d'importance. Ce n'eſt pas

Tous lieux & toutes occurrences ſeruẽt d'aduis au ſage pour luy faire mediter ſa fin.

&

Quelque part qu'on acheue ſa vie, elle eſt parfaicte & entiere pourueu que la fin ſoit bonne.

Souuent des legeres occaſions nous induiſent à la chercher.

A l'exemple de T. Marcellinus.

Raiſons de l'eſcole Stoique pour

inciter vn homme à ſe faire mourir auant terme.

grand cas que de viure, tes eſclaues viuent bien, & toutes les beſtes auſſi. Mais c'eſt vne grande choſe de mourir honneſtement, ſagement & courageuſement. Souuienne-toy combien il y a de temps que tu ne fais qu'vne meſme choſe, la viande, le dormir, les plaiſirs. C'eſt dans ce rond que tout le monde ſe pourmene. Ce n'eſt point ſeulement à l'homme ſage, à l'homme courageux, & au miſerable d'auoir deſir de mourir: mais auſſi à celuy qui deſdaigne la vie. Il n'auoit pas beſoin d'vn homme qui le perſuadaſt, mais pluſtoſt d'vn homme qui luy aydaſt. Les eſclaues ne luy vouloient point obeïr. Premierement Stoïcus leur oſta toute crainte, & leur apprit que les eſclaues eſtoient bien en danger, quand il eſtoit incertain ſi la mort auoit eſté volontaire. Car autrement il ſeroit d'auſſi pernicieux exemple d'empeſcher le maiſtre de mourir, que de le tuer. Apres il admoneſta Marcellinus qu'il feroit choſe digne de ſoy, ſi comme apres que les tables ſont leuees, on depart les reliefs des viandes à ceux qui ſeruoient, pareillement apres auoir acheué le cours de ſa vie, il departoit quelque choſe à ceux qui l'auoient touſiours ſeruï. Marcellinus auoit le cœur benin & liberal, voire lors meſmes qu'il le faiſoit de ſon propre bien. Par ainſi donques il deſpartit quelques menues & petites ſommes entre les eſclaues qui ne faiſoient que pleurer, & les conſola luy-meſmes volontairement. Il n'eut pas beſoin d'vſer de fer, ny d'eſpandre ſon ſang. Il demeura ſeulement trois iours ſans manger, & commanda qu'on tendiſt ſon pauillon dans ſa chambre, apres on porta ſa bagnoire, dans laquelle il demeura longuement, y faiſant ietter ſouuẽt de l'eau chaude. Il s'affoiblit peu à peu auec quelque plaiſir (comme il diſoit) qu'vne legere foibleſſe de cœur a accouſtumé d'apporter auec ſoy, qui n'eſt pas incognuë à moy à qui le cœur a defailly quelquefois. Ie me ſuis ietté ſur ce petit conte, qui ne te ſera pas deſagreable, par ce que tu entendras la fin de ce tien amy, laquelle n'a eſté ny faſcheuſe, ny miſerable. Car encor qu'il ſe ſoit donné la mort, toutesfois il s'en eſt allé, il eſt eſchappé fort doucement à la vie. Mais ie penſe

La neceſſité de mourir, en doit oſter l'apprehenſion.

que ce petit diſcours ne ſera point inutile: veu que la neceſſité requiert quelquefois qu'on vſe de tels exemples. Bien ſouuent nous deurions mourir, que nous ne le voulons point: & mourons auſſi quand nous ne le voulons pas. Il n'y a homme tant ignorant qui ne ſçache bien qu'il faut quelque iour mourir, toutesfois quand il s'approche de la mort, il tourne le dos, il tremble de peur, il pleure. Ne dirois-tu pas qu'vn homme ſeroit vn grãd fol qui pleureroit de n'eſtre né il y a mille ans? Celuy eſt auſſi fol qui pleure de ce qu'il ne ſera point en vie d'icy à mille ans. C'eſt choſe toute pareille, tu ne ſeras plus, ou tu n'as pas eſté. Tous ces deux temps ne ſont point à nous. Tu es ietté ſur ce point là, lequel, encor bien que tu puiſſes allonger, iuſques à quand le peux-tu allonger? Que pleures-tu? Quels vœux fais-tu? tu perds ta peine.

6. Æneid.

N'eſpere point flechir les deſtins par prieres.

Ils ſont fermes & arreſtez, ils ſont conduits par vne neceſſité eternelle & puiſſante, tu iras là où toutes choſes võt. Pourquoy trouues-tu cela nouueau? tu es né ſous ceſte condition, cela eſt aduenu à ton pere, à ta mere, à tes ayeuls, à tous ceux qui ont veſcu deuant toy, & aduiendra à tous ceux qui naiſtront cy-apres. C'eſt vn ordre & vne ſuite inuincible, qu'aucune force ne peut chãger, & qui attache & traine toutes choſes apres ſoy. O quel grand nombre de peuple quand tu ſeras mort, te ſuiura! quel grand nombre t'accompagnera!

Tu

Tu ſerois, ce crois-je, plus conſtant ſi pluſieurs milliers d'hommes mouroient auec toy. Et toutesfois pluſieurs milliers d'hommes & de beſtes perdent la vie de diuerſes ſortes de mort, ſur le poinct meſmes que tu fais difficulté de mourir: Mais ne penſois-tu pas que tu deuſſes arriuer au lieu où tu courrois tous les iours? Il n'y a point de chemin ſans iſſuë. Penſes-tu que ie te vueille raconter maintenant des exemples de grands perſonnages? Ie n'en veux dire que de quelques ieunes garçons. La memoire ne ſe perdra iamais d'vn ieune Lacedemonien qui n'auoit encor poil en barbe, lequel eſtant pris en guerre, crioit en ſon langage Dorique, ie ne ſeruiray point. Leſquelles paroles il confirma par effect. Dés auſſi-toſt qu'on luy euſt commandé de faire ſeruice en quelque choſe peu honneſte (car on luy commandoit de porter le baſſinet des ordures) il ſe rompit la teſte contre la muraille. Eſtant la liberté ſi pres de nous, ſe peut il trouuer aucun qui vueille ſeruir? N'aimerois-tu pas mieux donc que ton fils mouruſt de ceſte façon, que deuenir vieil, menant vne vie laſche & pareſſeuſe? Queſt-ce donc qu'il y a dequoy tu te doiues eſtonner, puiſque les ieunes garçons ſçauent mourir auec tant de courage? Ie penſe que tu ne voudrois pas ſuiure, mais on te menera. Fay qu'il ſoit en ta puiſſance, ce qui eſt en celle d'autruy. Ne prendras-tu pas le courage de ce ieune garçon, pour dire, ie ne ſeruiray point? O miſerable, tu es eſclaue des hommes, tu es eſclaue des choſes, tu es eſclaue de ta vie. Car la vie, ſi le courage de mourir nous defaut, eſt vne vraye ſeruitude. Et qu'as-tu qui te retienne? tu as deſia vſees les voluptez qui te retardoient, & te retenoient icy. Il n'en y a aucune qui te ſoit nouuelle, aucune qui ne te ſoit odieuſe, pour t'en eſtre trop ſaoülé. Tu ſçais quel eſt le gouſt du vin, quel eſt celuy de l'hypocras. Il ne ſert de rien, ſi cent brocs ou mille paſſent par ta veſſie. Tu es vn ſac. Tu as ſouuent appris quelle viande ſont l'huiſtre, & le barbehaut, ta fole deſpenſe ne t'a rien reſerué pour les annees à venir que tu n'ayes deſia deuoré. Et toutesfois voyla tout ce qu'il te faſche tant de quitter. Quelle autre choſe y a-il encor, de laquelle tu ſentes deſplaiſir de te voir eſtre arraché? Sont-ce tes amis & ta patrie? L'as-tu iamais tant honoree, que pour elle tu vouluſſes auoir ſouppé plus tard? Tu eſtoufferois pluſtoſt la clarté du Soleil, ſi tu pouuois. Car qu'as-tu fait iamais digne de la clairté du iour? Confeſſe ie te prie, que ce n'eſt point l'amitié que tu portes au Senat, au Palais, ou à la nature des choſes, qui te retarde de mourir. C'eſt maugré toy que tu laiſſes la boucherie, où tu n'as rié laiſſé. Tu crains la mort. Mais comment la meſpriſerois-tu au milieu de tes plaiſirs? Tu ne deſires qu'à viure: car tu le ſçais bien faire, & as crainte de la mort. Mais quoy? ceſte vie, n'eſt-ce pas vne mort? Ceſar paſſant par la ruë Latine, lors qu'vn ſoldat des compagnies de ſa garde qui portoit vne longue & vieille barbe, l'euſt prié de le laiſſer mourir: Vis-tu, reſpondit-il, encores? C'eſt ce qu'il faut reſpõdre à ceux à qui la mort porteroit ſoulagemẽt: As-tu peur de mourir? & quoy, vis-tu encores? Mais (dit-il) ie veux viure. Car ie m'employe à beaucoup de choſes honneſtes, c'eſt à mon grand regret que ie laiſſe les functions & les deuoirs de ma vie, deſquels ie m'aquittois encor fidelemẽt & habilemẽt. Quoy? ne ſçais-tu pas que c'eſt vn deuoir de la vie, que mourir? tu n'oublies aucun deuoir, car le nõbre des offices que tu dois accõplir, n'eſtant point certain, il eſt acheué. Il n'y a aucune vie qui ſoit courte. Car ſi tu la veux cõparer à la nature des choſes, celle de Neſtor ſeroit courte, & celle auſſi de Statilia, qui auoit cõ-

Nous courõs tous les iours à la mort.

Hiſtoire pour prouuer le paradoxe, Qu'il vaut mieux ſe tuer que traiſner vne vie ſordide & ſeruile.

car

La vie n'eſt qu'vne ſeruitude, ſi l'on n'a pas le courage de mourir.

Quand on a longuement prattiqué les voluptez, il ne doit point eſtre grief de quitter le monde.

Cõme il faut rẽbarrer ceux qui couurent la crainte qu'ils ont de la mort, par le ſecours & ſeruice qu'ils pretendent faire au genre humain.

La vie de l'hõme eſt touſiours aſſez longue.

&

mandé qu'on grauaſt ſur ſon tombeau qu'elle auoit veſcu quatre vingts dix-neuf ans. Vois-tu comme ceſte pauure vieille ſe vantoit d'auoir longuement veſcu. Mais qui euſt peu ſupporter ſa gloire, s'il luy fuſt aduenu de viure les cent ans entiers? Il eſt de noſtre vie comme d'vne farce, il ne ſert de rien, ſi elle a duré longuement, mais ſi elle a eſté bien ioüee. Il n'importe rien en quel lieu tu mettes fin à ta vie: meurs où tu voudras, penſe ſeulement à y mettre vne bonne fin.

Faut regarder non la duree, mais la bonne fin d'icelle.

EPISTRE LXXVIII.

Il parle d'vne longue maladie & defluctions de reumes qu'il auoit ſoufferte. Et les remedes que la viſite de ſes amis, & le conſeil des medecins luy donnerent, leſquels il apprend à Lucilius pour guerir d'vn pareil mal qu'il auoit.

Le corps eſt ſouuent affligé de tant de maladies, qu'elles l'induiroyent à ſe donner la mort, ſi quelques reſpects & conſiderations ne l'en deterroyent.

IE porte plus impatiemment de te voir trauaillé de ces cõtinuelles deſcentes de reumes, & de ces petites fieures, qui accompagnent volontiers les longues defluctions, qui ſe ſont deſia formees en couſtume: dautant que i'ay experimenté ceſte maladie, de laquelle au commencement ie ne tenois aucun conte. Mon ieune aage pouuoit encor ſupporter ceſte violence, & ſe deffendre gaillardement contre les maladies. Mais en fin ie tombay ſous le faix, & fus reduit à ce point, que ie n'eſtois que goutieres. Apres ie deuins peu à peu ſi maigre & ſi extenué, qu'il me print vne ſoudaine enuie de me donner la mort. Toutesfois la vieilleſſe de mon pere, qui me portoit vne treſ-grande amitié, me retint. Car ie ne ſongeois pas tant auec quelle conſtãce ie pourrois mourir, comme ie faiſois, s'il pourroit ſupporter vertueuſement le regret qu'il ſentiroit de ma mort. Pourquoy ie me commãday de viure encor. Car quelquefois, vouloir viure, c'eſt courageuſement fait. Ie te diray ce qui me conſola lors beaucoup, mais que ie t'aye premierement dit, que les choſes où ie trouuois quelque repos me ſeruirẽt de medecine. Les honneſtes plaiſirs nous tiennent lieu de remede, & tout ce qui peut reſioüir l'eſprit, profite par meſme moyen au corps. Mes eſtudes me rendirẽt la ſanté. Ie confeſſe deuoir à la philoſophie que ie ſois reſuſcité, que ie ſois reconualu. Ie luy dois la vie, & ne luy dois rien moins que cela. I'ay eſté aidé à recouurer ma ſanté par le moyen de mes amis, de leurs exhortations, de leurs veilles, & des propos qu'ils me tenoyent, deſquels i'eſtois fort conſolé. Il n'y a rien Lucilius, qui recree & qui alege plus vn malade que l'affection des amis. Il n'y a rien qui deſrobe tant le penſement & la crainte de la mort. Ie ne penſois pas mourir quand ie les voyois ſuruiure à moy. Ie penſois, diſ-je, que ie viurois encor, non point auec eux, mais par leur moyen: Il me ſembloit que ie ne perdois point l'eſprit, mais que ie le rendois entre leurs mains. Tout cela me donna courage de m'ayder, & de ſouffrir toute ſorte de tourmens. Ce ſeroit autrement vne choſe fort miſerable, apres que tu aurois perdu l'enuie de mourir, n'auoir pas deſir de viure. Retire-toy donc à ces remedes, le medecin t'apprendra combien de temps tu dois donner à te pourmener, & combien à tes exercices: Il t'enſeignera de ne ſuiure point vn repos auquel vne ſanté pareſſeuſe s'adonne de lire tout haut, & d'exciter ton haleine quand le paſſage d'icelle, & les poumons ſe trouuent empeſchez de te faire porter ſur l'eau, & ſe-

Il eſt loiſible de prolonger ſa vie par moyens honneſtes, comme par honneſtes plaiſirs & recreatiõs. Par l'eſtude. Par le moyen des amis.

Par des exercices & proumenoirs reglez. Par bon regime.

mais

ſecoüer doucement ton eſtomach, de quelles viandes tu deuras vſer, quand il ſera temps de reprendre le vin pour entretenir tes forces, & quand tu le deuras laiſſer pour vn temps, afin qu'il n'eſueille & n'irrite la toux. Mais quant à moy, ie te veux commander cecy, qui te ſeruira de remede, non ſeulement à ce mal, mais à toute la vie. Meſpriſe la mort; il n'y a rien de triſte ſi nous pouuons fuir à la crainte de la mort En toutes ſortes de maladies ces trois choſes ſont faſcheuſes: la crainte de la mort, la douleur du corps, & l'intermiſſió des plaiſirs. I'ay aſſez parlé de la mort, & n'en diray rien plus que cecy: que ceſte crainte ne procede point des maladies. Elle procede de nature. Les maladies ont retardé la mort à pluſieurs, à qui ç'a eſté vn grand bien de s'eſtre veus ſur le point de mourir. Tu mourras, non point par ce que tu es malade, mais par ce que tu vis. La mort t'attend encores apres que tu ſeras guery, apres que tu ſeras reconualu. Tu n'eſchaperas point à la mort, tu eſchaperas à la ſanté. Retournons maintenant à l'incommodité propre à la maladie. Elle eſt accompagnee de grands & cruels tourments, mais les intermiſſions les rendent tolerables: car quand la douleur eſt en ſa plus grande force, elle prend pluſtoſt fin. Aucun ne peut ſentir vne exceſſiue douleur pour long-temps. Car la nature (qui nous aime autant qu'il eſt poſſible) y a ſi ſagement pourueu, qu'elle a faict les douleurs ou tolerables ou fort courtes. Les plus grandes douleurs ſe ſentent aux parties du corps les plus maigres. Les nerfs, les ioinctures, & tous autres endroits minces & greſles, ſont cruellement tourmentez, quand les humeurs corrompuës ſe ſont encloſes en ces lieux eſtroits. Mais auſſi ces parties s'engourdiſſent bien-toſt, & par vne douleur trop forte perdent le ſentiment de la douleur, ou par ce que les eſprits empeſchez de pouuoir faire leur cours naturel, & changez en pis perdent la force qui les rend vigoureux, & qui nous pique, ou par ce, qu'vne humeur corrompuë, n'ayant plus de puiſſance de s'eſcouler, s'eſtouffe elle-meſmes, & oſte le ſentiment aux lieux qui en ſont trop remplis. C'eſt ainſi que la goute des pieds & des mains, & les douleurs qu'on ſent aux ioinctures & aux nerfs, s'appaiſent quand elles ont engourdy les parties qu'elles gehennoyent. C'eſt la premiere aigreur & pointe de ces douleurs qui tourmente, mais ceſte violéce s'eſteind auec le temps, & la fin de la douleur, c'eſt d'eſtre du tout endormy. La douleur des dents, des yeux, & des aureilles, eſt la plus aiguë qui ſoit, par ce qu'elle naiſt dans les plus eſtroites & petites parties du corps. Et certainement non pas moins que celle de la teſte: mais dautant qu'elle eſt plus violente, dautant pluſtoſt auſſi ſe change-elle en fureur, ou en ſtupidité. Il n'y a donc aucun autre ſoulagemét à ceſte douleur extréme, ſi n'eſt qu'il faut par neceſſité que tu ne la ſentes plus, apres que tu l'auras par trop ſentie. Mais ce qui faſche plus les hommes ignorans durant la douleur qu'ils ſentét aux corps, procede de ce qu'ils n'ont pas accouſtumé de ſe contenter des biens de l'ame, & qu'ils ont trop d'amitié auec le corps. C'eſt pourquoy l'homme ſage & vertueux retire ſon ame hors du corps, & conuerſe le plus ſouuent qu'il peut, auec ceſte diuine & meilleure partie, & ſeulement en tant qu'il luy eſt beſoing, auec l'autre, qui eſt fragile, & qui ne fait iamais que ſe plaindre. Mais c'eſt vne choſe facheuſe (diras tu) de ſe voir priué des plaiſirs accouſtumez, de s'abſtenir des viandes, de ſouffrir la ſoif & la faim. Ie confeſſe que ſur la premiere abſtinence, cela eſt faſcheux, mais peu à peu ceſte cupidité ſe refroidit, quand les choſes que nous

Vn conſtant meſpris de la mort, eſt le ſouuerain remede, & pour la vie & contre la mort.

Trois incommoditez es maladies.

Source de la crainte de la mort.

Nature par ſa benigne prouidence a fait les douleurs ou tolerables ou courtes.

Pourquoy les ignorants & vicieux ſe plaignent beaucoup en leurs douleurs. Et le ſage, nó.

deſirons ſe reglent, & ſe retranchent d'elles-meſmes. Il aduient de-là, que l'eſtomach prend plus de patience, & que ceux qui mangeoient la viande auec plus grand appetit; l'ont en haine. Les cupiditez & appetits meurent d'eux-meſmes. Il n'y a point de regret à te paſſer d'vne choſe, de laquelle tu as perdu le deſir. En outre, il n'y a douleur qui n'ait quelque intermiſſion, ou quelque remiſſion; dauantage on ſe peut garder des maux à venir, & s'oppoſer par remedes à ceux qui nous menacent. Car il n'y a point de maladie qui n'ait quelque ſigne auant-coureur, meſmement celuy qui retourne par couſtume. Tu porteras patiemment vne maladie, ſi tu meſpriſes l'extremité, dont elle te menace. Ne rends point toy-meſmes les maux plus griefs qu'ils ne ſont: & ne te charge point de plaintes. La douleur ſera plus legere & ſupportable, ſi l'opinion n'y adiouſte rié. Au contraire, ſi tu commence à t'exhorter, & dire, courage, ce n'eſt rien, ou bié peu: endurons, il paſſera bien-toſt: Tu le rendras plus leger, quand tu penſeras qu'il le ſoit. Toutes choſes dependent de l'opinion: Non pas l'ambition ſeulement, mais la fole deſpence & l'auarice ſe meſure par elle. Noſtre douleur n'eſt qu'opinion. Vn homme n'eſt non plus miſerable qu'il le penſe eſtre. Ie croy qu'il ſeroit bon d'oublier les plaintes des douleurs paſſees, & ces paroles, Iamais homme ne fut ſi mal, quels tourmens, quels maux ay-ie enduré? pas vn ne penſoit que i'en deuſſe releuer. Combien de fois eſt-ce que mes amis m'ont tenu pour mort, combien de fois ay-ie eſté abandonné des medecins? Ceux qu'on eſtire ſur vn banc à la gehenne n'endurent point tant de mal. Encor que cela ſoit vray, toutesfois il eſt deſia paſſé. Quel plaiſir ſen-tu à te reſſouuenir des douleurs paſſees, & te rendre de rechef miſerable, pour l'auoir eſté cy-deuant? Ioinct meſmement qu'il n'y a pas vn qui ne vueille faire ſon mal plus grand, & qui ne mente à ſoy-meſme. Dauantage c'eſt choſe fort agreable de raconter le mal qui eſt paſſé. C'eſt auſſi choſe naturelle ſe reſioüir de la fin de ſa douleur. Il faut donc chaſſer hors de nous deux choſes, l'vne eſt la crainte du mal futur, & l'autre la ſouuenance de celuy qui eſt paſſé: ceſtuy-cy ne me touche deſia plus: & l'autre ne me touche pas encor. Mais quand il ſe trouuera en ces difficultez, il pourra dire,

1. Æneid. *Vn iour ie me plairay à m'en reſouuenir.*

Qu'il combate donc de toutes les forces de ſon ame, il demeurera vaincu s'il ſe rend, il vaincra s'il s'euertuë contre la douleur. Il en y a pluſieurs en ce tẽps qui font cela: ils appellent ſur eux la ruine à laquelle ils deuoyent reſiſter. Si tu veux-te retirer du deſſous de ce qui te preſſe, qui te pẽd ſur la teſte, & qui te menace, il te ſuiura & cherra deſſus toy auec plus de peſanteur. Mais ſi tu luy fais teſte, ſi tu veux tenir ferme, tu le repouſſeras. Cõbié de coups & de playes reçoiuent les lutteurs ſur le viſage, & ſur tout le corps? toutesfois ils ſouffrent tous ces tourmens pour l'ambition de la gloire, & endurent cela, non ſeulement par ce qu'ils combattent, mais afin qu'ils ſçachẽt bien cõbattre. L'exercitation meſmes, & l'apprentiſſage eſt vn vray tourment. Taſchons donques auſſi à ſurmonter tous les trauaux, le prix & le loyer deſquels n'eſt point vne ſimple couronne, vne palme, ou vn trõpete qui commande à faire ſiléce pour ouïr publier la loüange de noſtre nom, mais la vertu & la conſtance de l'ame, & vne tranquilité d'eſprit que nous acquerons pour iamais, ſi en quelque combat nous auons peu ſurmonter la fortune. Ie ſens vne cruelle douleur. Mais

Moyens de les alleger.

L'opinion les rẽd plus griefues qu'elles ne ſont.

Vn autre remede contre les douleurs, c'eſt d'oublier les paſſees, & toutes paroles plaintiues.

Chaſſer hors de nous la crainte du mal à venir. &

Combattre courageuſement la douleur.

A guiſe des lutteurs.

Surmonter tous trauaux.

Dont le prix ou ſalaire eſt grand & digne.

Mais comment ne la ſentirois-tu, ſi tu ne la ſupportes, ſinon comme les femmes font? Tout ainſi que l'ennemy charge plus viuement ceux qui fuient, pareillement tous les mal heurs que la fortune nous enuoye, chargent plus fort celuy qui perd courage, & tourne le dos. Mais ceſte douleur eſt trop violente. Et quoy? Ne ſommes nous conſtans que pour ſouffrir les choſes legeres? qu'aymes-tu mieux, ou que la maladie ſoit longue, ou qu'elle ſoit violente & courte? Si elle eſt longue, elle a des intermiſſions & des entre-deux, elle donne loiſir de ſe refaire, elle dõne temps. Il faut en fin qu'elle quitte, & qu'elle s'en aille. Vne maladie courte & violente fera l'vn ou l'autre: elle ſera bien-toſt eſteinte, ou elle t'eſteindra. Et quelle difference fait-on, qu'elle ne ſoit, ou que ie ne ſois point? veu qu'en l'vn & en l'autre la douleur prẽd ſa fin. Il peut auſſi de beaucoup ſeruir de diuertir tes penſées à quelque autre choſe, & de ne ſonger point à la douleur. Mets deuant tes yeux ce que tu as autrefois honorablement & vertueuſement fait: diſcours en toy-meſmes les plus belles parties lette ta ſouuenance ſur ce que tu as grandement admiré, & que lors les plus cõſtans, & ceux qui ont vaincu la douleur, ſe preſentent à ta penſée Cõme celuy qui tendoit ſa iambe pour ſe faire couper les varices, perſeuera de lire dans vn liure. Celuy pareillement qui ne perdit iamais le rire pendãt que les bourreaux s'eſmerueillãs de cela, eſſayoient ſur luy toutes ſortes d'inſtrumẽts de cruauté. Ne vaincra-l'on point par raiſon la douleur, qui a eſté vaincuë par rire? Dis maintenant tout ce que tu voudras, & des deſcentes des reumes, & de la violence d'vne toux continuelle, qui fait rendre vne partie des boyaux: & d'vne fieure qui cuit les entrailles, & de la ſoif, & des ioinctures des pieds & des mains que la douleur fait deſtordre & ſortir hors de leur place. La flãme, la gehenne, les lames ardantes, & ce qu'on met apres ſur les plaies enflées pour renouueler la douleur, & la faire entrer plus profondement, eſt encor plus cruel. Et toutesfois il s'eſt veu qui a ſouffert tout cela ſans ſe plaindre. C'eſt peu que cela: Et qui n'a pas ſeulement prié qu'on ceſſaſt. C'eſt peu, & qui n'a iamais voulu reſpõdre. C'eſt peu, qui s'en eſt mis à rire, & de tout ſon cœur. Apres tout cela, veux-tu te moquer de la douleur? Mais la maladie, diras-tu, ne permet que ie puiſſe rien faire. Elle m'empeſche en toutes mes fonctions. La maladie trauaille bien le corps, mais non point l'ame. C'eſt pourquoy elle arreſte bien les pieds d'vn coureur, & attache les mains d'vn cordõnier, & d'vn menuſier. Mais ſi tu as biẽ appris à te ſeruir de tõ ame, tu admoneſteras, tu enſeigneras, tu eſcouteras, tu apprẽdras, tu demãderas, tu te reſouuiẽdras. Et quoy? ne pẽſes-tu riẽ faire, ſi tu es temperant en ta maladie? tu mõſtreras que la maladie ſe peut vaincre, au moins qu'elle ſe peut ſupporter. Croy moy, la vertu trouue encor lieu dãs le lict meſmes. Les armes & la ſuite d'vn cãp ne portẽt pas tous ſeuls teſmoignage d'vn cœur hardy, & que la crainte ne peut dõpter. Vn hõme ſe peut monſtrer courageux & vaillãt en robbe. Tu as aſſez à quoy t'employer, cõbats vaillãment contre ta maladie: ſi elle ne te contraint à riẽ faire, ſi elle ne gagne riẽ deſſus toy, tu ſeruiras d'vn exẽple ſignalé. O que la matiere de noſtre gloire eſtoit grãde, ſi l'on nous fuſt venu regarder quand nous eſtions malades! Mais iette tes yeux ſur toy-meſmes: donne-toy loüange toy-meſme. Dauantage, il y a deux ſortes de voluptez. La maladie empeſche les corporelles, mais elle ne les oſte point du tout, ains pluſtoſt ſi tu en veux iuger à la verité, elle les incite. Il y a plus de plaiſir à boire quãd on a

Autre remede cõtre la douleur, n'y ſonger point. &

Nous rememorer les beaux exemples de conſtance.

Contre ceux qui excuſent leur oiſiueté par leur maladie.

ſoif, & la viande eſt plus agreable à celuy qui a faim. Tout ce qu'on trouue apres vne longue abſtinence, on le mange auec plus d'apetit. Mais quant aux autres voluptez de l'ame, qui ſont & plus grandes & plus aſſeurees, il n'y a medecin aucun qui les deffende aux malades, & quiconque les ſuit, & les ſçait bien cognoiſtre, il meſpriſe tous les allechemens & flatteries des autres ſens.

Contre les voluptueux, qui s'affligent en leurs maladies, de ne pouuoir librement iouïr de leurs plaiſirs.

O qu'vn malade eſt mal-heureux! Et pourquoy? par ce qu'il n'oſe pas tremper ſon vin auec de la neige: par-ce qu'il ne renouuelle point la froideur qu'il boit meſlee dans vne grande coupe par les morceaux de glace qu'on rompt dedans: par ce qu'on ne luy ouure point ſur le bord de ſa table les huiſtres peſchees dans le lac Lucrin: par-ce qu'il n'oit point à l'entour de ſa ſale, le bruit des cuiſiniers qui portent les foyers meſmes auec les viãdes. Car la prodigalité & la fole deſpenſe a deſia trouué ceſte inuention, afin qu'aucune viãde ne ſe refroidiſſe, & que le ciel de la bouche deſia endurcy, ne trouue riẽ qui ne ſoit bien chaud, la cuiſine ſuit le ſouper. O qu'vn malade eſt mal-heureux! Il ne mangera que ce qu'il pourra digerer, on ne mettra point deuant luy vn ſanglier tout entier, qu'on renuoye comme viande groſſiere: on ne luy ſeruira point les poulpes des volailles (car on deſdaigne maintenãt de les voir entiers) aſſemblees dans vn baſſin à part. Quel mal t'aduient-il de cela? Tu ſouperas comme vn malade: Mais ce ſera pour ſouper vn iour en ſanté. Certainement nous endurerons facilement tout cela, & les boüillons, & l'eau chaude, & toutes ces autres choſes qui ſemblent eſtre inſupportables à ces perſonnes delicates, perdus en leurs foles deſpences, & qui ont l'ame plus malade que le corps. Oublions ſeulement l'horreur & la crainte de la mort. Or nous l'oublierons ſi nous pouuons cognoiſtre quelles ſont les fins du mal, & du bien. Et par ce moyen, finalement nous ne ſentirons aucun ennuy de noſtre vie, ny aucune crainte de la mort. Car on ne peut iamais eſtre las & faſché de la vie, quand elle s'occupe apres tant de choſes ſi diuerſes, ſi hautes & ſi diuines. Il n'y a que le repos oiſif & pareſſeux qui la nous faſſe hayr. La verité ne faſchera iamais celuy qui ſe pourmene par les ſecrets de la Nature. Il n'y a que la fauſeté qui nous ſaoüle. Au contraire, ſi la mort vient, ſi elle nous appelle, encor bien que ce ſoit auant le temps, encor qu'elle nous retranche la moitié de la vie, il y a long-temps que le fruit en a eſté auparauant cueilly. Il a deſia cognu la plus grande partie de la nature, il ſçait auſſi que les choſes honneſtes n'aggrandiſſent point pour auoir duré plus long-temps. Ceux-là doiuent par neceſſité trouuer toute la vie courte, qui la meſurent à l'aune de leurs voluptez vaines, & qui par ce moyen ne prennent iamais fin. Recree-toy auec tels & ſemblables penſemens: & iettant cependant les yeux ſur nos Epiſtres, quelque temps viẽdra, qui nous reioindra, & nous raſſemblera: pour ſi petit qu'il ſoit, la ſcience d'en pouuoir bien vſer, le rendra aſſez long. Car comme dit Poſidonius, vn iour entre les hommes ſçauans, dure plus que l'âge le plus long d'vn homme ignorant. Cependant retien cecy fermement, il ne ſe faut point laiſſer vaincre aux aduerſitez, ny ſe fier aux proſperitez. Il faut auoir deuant les yeux le pouuoir ample de la fortune, comme ſi elle deuoit faire tout ce qu'elle pourroit. Ce qu'on a dés long-temps preueu, aduient auec moins de faſcherie.

Pour bien cõtrelurer les frayeurs de la mort, il faut cognoiſtre les fins du mal & du bien.

Le repos oiſif rend la vie odieuſe.

Le vertueux ne meurt iamais trop toſt.

EPISTRE

EPISTRE LXXIX.

Il prie Lucilius de luy escrire ce qu'il a cogneu de Scylla, de Charybde, & du mont Ætna. Quelle sera nostre ame quand elle sera montee au ciel: & qu'elle peut estre telle icy bas, si elle se descharge des vices.

I'Attés tes lettres, par lesquelles tu me dois faire sçauoir que c'est que le voyage que tu as fait par toute la Sicile, t'aura monstré de nouueau, & ce que tu auras appris de plus certain de Charybde. Car ie sçay que Scylla est vn escueil, qui n'est point espouuantable à ceux qui nauigent par là. Mais i'ay grand desir d'entendre, si tout ce que les fables racontent de Charybde est vray, & si d'auanture tu l'as remarqué. Car c'est chose digne d'estre remarquée. Rends nous certain si c'est d'vn seul vent qu'elle engendre tant de gouffres: ou si c'est de tous costez, que la tempeste la face esmouuoir: & s'il est vray aussi, que tout ce qui est englouti dans ceste mer par les tourbillõs, est emporté cacher soubs les flots par plusieurs milles, & rendu puis apres sur le bord du goulfe de Taormino. Si tu m'as vne fois escrit entierement tout cela, i'oseray bien te prier de me faire ceste honneur de monter sur le mont Ætna, lequel quelques vns ont opinion se cõsumer, & se fondre peu à peu: parce qu'on souloit anciennement le monstrer de plus loing à ceux qui alloyent sur mer. Cela peut aduenir, non pas que la hauteur de ceste montagne s'abaisse, mais parce que le feu s'est esuanouy, & qu'il en sort maintenant auec vne moindre abondãce, & violence, & par la mesme raison que la fumee du iour est plus petite. Mais ny l'vn ny l'autre n'est incroyable, ny que la montagne, que le feu deuore continuellement, ne se diminuë, ny que le feu demeure touſiours aussi grand. Car il n'est point de luy-mesme, mais engendré en quelque gouffre soubs terrain, il s'esmeut, & s'allume, & se nourrit d'autre matiere, n'ayant que le seul passage & la sortie par ceste montagne, & non point son aliment. Il y a en Lycie vn quartier de pays fort cogneu de tous, les habitans des enuirons l'appellent Hephestion où la terre est percee en plusieurs lieux. Ceſt endroit est enuirõné d'vn feu qui ne fait aucun mal à ce qui naist dessus. Ceste rẽgion est fort belle & verdoyante en herbages, que les flãmes ne bruslent iamais, ne faisant seulement que reluire d'vne clairté foible, & sans force. Mais reseruons cela pour nous en enquerir plus auant lors que tu m'auras escrit cõbien sont esloignez de la bouche & de l'ouuerture de ceste mõtagne, les neiges que l'esté mesmes ne peut fondre, tant elles sont asseurees contre ce feu, qui leur est si voisin. Il ne faut point que tu dises, que ie sois cause de te faire prendre ceste peine: Car tu le ferois pour contenter ta fantasie, encor que pas vn ne t'en priast, iusqu'à tant que tu descriues le mõt Ætna par tes vers, & que tu touches ce lieu tant celebré par tous les poëtes. Car encor que Virgile l'euſt amplement descrit, cela n'épescha pas Ouide, qu'il ne le traitast, & ce que ces deux là en auoient escrit, ne destourna pas Seuerus Cornelius. Dauantage ce lieu s'est monstré heureux à tous: Et ceux qui en ont traité les premiers ne me semblent point auoir desrobé ce qui s'en pouuoit dire. Ils en ont plustost ouuert le chemin. Mais il y a grand'difference de t'approcher d'vne matiere ia du tout despenduë, ou d'vne qui soit bien appreſtee. Ceste cy croist tous les iours, & ce qui est cy-deuant inuenté, ne peut nuire à ceux, qui doiuẽt inuenter apres. En outre la conditiõ du dernier venu, est meilleure. Il trouue les paroles toutes prestes, lesquelles accoustrees d'vne

Merueilles des gouffres Scylla & Charybde, & du Montgibel.

C'est aujourd'huy le Montgibel.

Merueilleuse montagne en Lycie.

Iugement de Seneque touchant la suffisance de Lucilius.

autre façon, aurõt vn viſage tout nouueau, & il n'y iettera pas ſes mains cõme ſur vne choſe eſtrãgere, car elles ſont publiques. Les Iuriſcõſultes niét qu'vne choſe publique ſe puiſſe preſcrire: ou ie ne te cognois point, ou le mont Ætna te fait venir la ſaliue à la bouche. Tu as deſir d'eſcrire quelque grand ſubiet pareil à ceux des anciens. Car ta modeſtie ne permet point que tu eſperes d'auantage: laquelle eſt ſi grande en toy, que ie crois que tu arreſterois les forces de ton eſprit, s'il y auoit danger qu'il deuſt vaincre, tant tu portes de reuerãce aux premiers. Entre autres choſes la ſageſſe a cela de bõ: Aucun ne peut eſtre vaincu d'aũtruy, ſi ce n'eſt pendant qu'on mõte. Mais apres, que tu y ſeras paruenu, tout eſt eſgal, & pareil. Elle ne peut iamais plus croiſtre, elle demeure en l'eſtat. Le ſoleil peut-il rien adiouſter à ſa grãdeur? & la Lune deuient elle plus grande, qu'elle n'a acouſtumé d'eſtre? Les mers ne croiſſent point, le ciel retient ſa meſme forme, & ſa meſme meſure. Les choſes qui ſont paruenues à leur iuſte grandeur, ne ſe peuuent hauſſer dauantage. Tous ceux qui ſeront ſages ils ſeront egaux & pareils: mais chacun d'eux ſera doüé de ſa propre vertu: l'vn ſera plus doux en ſon langage, l'autre parlera plus facilement: l'vn ſera plus prompt, & l'autre plus eloquent. Cela dont nous parlons, qui rend les perſonnes bien-heureuſes, eſt eſgal à tous. Ie ne ſçay pas ſi ton mont Ætnà ſe peut abiſmer, & ruiner dedans ſoy, ſi la force continuelle des feux peut conſumer peu à peu le faiſte de ceſte mõtagne, qui ſe voyoit de ſi loing ſur la mer: Mais ni la flamme ni la ruine ne fera iamais treſbucher en bas la vertu. Ceſte maieſté ſeule ne ſe peut abaiſſer, ne peut s'aduãcer plus auant, ny reculer auſſi: ſa grandeur eſt arreſtée, comme celle des choſes celeſtes. Mettons peine de nous preſenter à elle: nous auons fait deſia beaucoup de beſongne, & toutesfois non pas beaucoup, ſi ie veux dire la verité. Car ce n'eſt pas bonté, d'eſtre meilleur que les plus meſchãs. Qui ſe voudroit glorifier d'auoir des yeux, qui peuuent regarder le iour, quand le ſoleil leur luit à trauers des broüillards? encore qu'il ſe contente cependant de n'eſtre point du tout en tenebres: toutesfois il ne iouït point encor du bien de la clarté. Noſtr'ame aura dequoy s'eſiouïr en elle meſme, apres qu'eſtant ſortie hors des tenebres où elle eſt maintenant plongee, elle aura veu les choſes claires, non point à demy veuë, mais apres qu'elle aura veu la clarté du iour tout entier, & qu'eſtant retournee dans ſon ciel, elle aura repris la place qu'elle eut par la cõdition de ſa naiſſance. Sa premiere origine la rappelle là haut. Elle y ſera auãt qu'elle ſoit deliuree de ceſte priſõ, dés-auſſi toſt qu'elle aura deſchargé ſes vices, & que deuenuë pure, & legere, elle ſera eſleuee à la cõtemplation des choſes diuines. C'eſt ce qu'il nous faut faire, Lucilius mon cher amy: c'eſt là où nous deuons aller de toute noſtre ardeur, encor que peu de perſonnes le ſçachent, & que pas vn ne le voye. La gloire eſt l'ombre de la vertu: elle ſuiura les hommes en deſpit d'eux. Mais tout ainſi que l'ombre va quelquefois deuant & quelquesfois elle ſuit, & vient par derriere: pareillemẽt la gloire eſt quelquefois deuant nous, & permet que nous la voyons, quelquefois elle vient apres & ſe rẽd plus grande, dautãt qu'elle vient plus tard, quand l'enuie s'eſt du tout retiree. Combien de tẽps veſquit Democritus, qu'on l'eſtimoit furieux? A grãd' peine Socrates a peu auoir reputation. Cõbien de temps fut Rome à cognoiſtre Caton? elle le chaſſa & ne le cogneut, que l'ors qu'elle le perdit. L'innocence & la vertu de Rutilius ſeroit cachee, ſi on ne luy euſt fait iniuſtice: mais quand il fut offencé, c'eſt

Lequel il taſche à perſuader à deſcrire en vers les ſingularitez du Mõt-gibel puis

Prend occaſion d'entrer en vn autre diſcours, que ce qui rẽd les hommes heureux, eſt egal en tous.

Les plus fermes choſes du monde periront: mais la vertu ne treſbuchera iamais.

Eſtat de l'ame deliuree du corps.

Les hommes vertueux rẽportent toſt ou tard la gloire de leurs merites, & l'enuie ne peut preualoir à l'encontre.

Exemples en Democrite.
En Socrates.
En Caton.
En Rutilius.

c'eſt lors qu'il reluiſit plus: rendit il pas graces à ſa fortune, & ne fut il pas bien aiſe de ſon banniſſement? ie parle de ceux que la fortune a rendu illuſtres, en les voulant accabler. Combien en void on deſquels le trauail & les œuures ne ſont venus en cognoiſſance qu'apres eux? Combien en void on que la gloire ne les a pas fauoriſé durant leur vie, ains les va arracher du tombeau? Tu vois combien Epicure eſt admiré non ſeulement des plus doctes, mais encor du vulgaire ignorant. Il fut incogneu dans la ville d'Athenes, où il veſquit touſjours caché. C'eſt pourquoy ayant long temps ſur-veſcu à ſon Metrodorus, apres auoir dans vne ſienne Epiſtre parlé auec vne ſouuenance agreable de l'amitié qui reſtoit encor entr'eux deux, il dit à la fin, qu'entre tant de biens que Metrodorus & luy auoient eux en leur vie, il ne leur eſtoit aduenu aucun dommage de ce que la Grece tant renommee ne les auoit point ſeulement cogneus: voire qui plus eſt, qu'elle n'auoit iamais ouy parler d'eux. Mais cela a il peu empeſcher qu'apres ſa mort on ne l'ayt trouué? L'opinion qu'on a eu de luy, n'a elle pas ſurpaſſé tous les autres? Metrodorus auſſi en quelqu'autre ſienne Epiſtre confeſſe que luy & Epicure n'auoyent pas eu grande reputation: Mais qu'apres ſa mort & celle d'Epicure ils deuoyent auoir vn grand renom, qui leur eſtoit ja tout appreſté, & à tous ceux auſſi qui voudroyent ſuyure le chemin qu'ils auoyent tenu. Aucune vertu ne demeure iamais cachee: voire ce n'eſt point dommage de l'auoir eſté. Il viendra vn iour, qui la mettra en lumiere, apres que la malice de ſon ſiecle l'aura quelque tẽps tenuë couuerte & ſerree. Celuy eſt nay au profit de peu de perſonnes, qui ne penſe qu'au peuple de ſon âge. Pluſieurs milliaſſes d'annees & de peuples viendront apres nous. C'eſt à ceux-la qu'il te faut regarder: encor que l'enuie ayt fermé la bouche à tous ceux qui viuoyent auec toy, il en naiſtra d'autres, qui feront iugement ſans hayne, & ſans faueur: & ſi la vertu doit receuoir quelque recompenſe par la gloire, elle ne la perdra pas. Nous ne ſentirons point les propos que la poſterité tiendra de nous, ſi eſt-ce qu'elle nous honorera, & parlera ſouuent de nous, encor que nous ne le ſentions pas. Il n'y a aucun que la vertu n'ayt recogneu, & durant ſa vie, & apres ſa mort, pourueu qu'il l'ait ſuiuie ſainctement & d'vne bonne foy, pourueu qu'il ne ſe ſoit feint, & deguiſé: & s'il a touſiours eſté ſemblable à ſoy: Fuſt-ce qu'on l'aduertiſt auparauant, ou qu'on le priſt au deſpourueu, & ſans y penſer. La ſimulation ne profite de rien, vn viſage feint & fardé legerement par dehors, ne deçoit que bien peu de perſonnes. La verité de quelque coſté qu'on la tourne, eſt touſiours vne. Ce qui trompe n'a point de fermeté. Le menſonge eſt fort mince, tu y verras à trauers, ſi tu le regardes de bien pres.

En Epicure.

En Metrodore.

La verité ne ſe peut cacher que pour vn temps, pour ſe manifeſter enſuitte à iamais.

Elle ne fruſtre iamais perſonne de ſa loüange.

EPISTRE LXXX.

Il reprend ceux qui ſadõnent ſi fort aux exercices du corps qu'ils oublient ceux de l'eſprit. Que l'homme de ſoy-meſme peut rendre ſon ame meilleure: & acquerir ſa liberté.

Inuectiue contre ceux qui s'appliquẽt tellemẽt aux exercices du corps, & ſe repaiſſent les yeux à des ſpectacles friuoles, qu'ils en negligent leur principale partie, &

IE ſuis auiourd'huy tout à moy, non pas tant parce que ie me ſois moy-meſme procuré ce bien, que par-ce que le ieu du balon a tiré tous ces faſcheux, qui me venoyẽt importuner. Pas vn n'entre dans ma maiſon pas-vn ne vient deſtourner ma penſee, laquelle ſous ceſte aſſeurãce chemine plus hardiment. On n'a guere ſouuent heurté comme de couſtume à mon huis: il ne faudra point tenir le portier touſiours leué. Il me ſera permis d'aller ſeul, comme il eſt plus neceſſaire à celuy qui va de ſoy-meſmes, & qui ſuit le chemin

qu'il s'eſt traſſé. Et quoy ? ie ne ſuy donc pas les anciens ? ſi fais : mais ie pren bien ceſte authorité d'inuenter quelque choſe, & de la changer, ou d'en laiſſer. Ie ne m'aſſeruis point à ce qu'ils diſent. Mais i'y conſens. I'ay dit toutesfois vne grande parole, encor que i'euſſe promis de me taire, & de le tenir ſecret, ſi on ne me l'euſt demandé. Mais voicy vne grande crierie qui ſort du Theatre, où l'on s'exerce à la courſe, lequel toutesfois ne me peut arracher hors de moy, mais pluſtoſt me tranſporte à penſer aux combats qui s'y font. Ie penſe en moy-meſme, combien d'hommes exercent le corps, & combien il en y a peu, qui exercent l'eſprit : Combien eſt grand le nombre des perſonnes, qui courent à vn ſpectacle vain, & de peu de profit, & la grande ſolicitude qui eſt aupres des bonnes arts : & combien ont l'ame foible ceux deſquels nous admirons la force des bras & des eſpaules. Mais ſur tout, ie penſe en moy-meſme, ſi quelqu'vn peut auec l'exercice endurcir tellement le corps à ceſte patience que d'endurer les coups de poings, & de pieds, que pluſieurs luy donnent : & tout trempé de ſon ſang, ſouffrir vn ſoleil treſardant ſur vne treſchaude pouſſiere, tout le long d'vn iour : pourquoy ne pourroit-il auſſi plus facilement renforcer ſon ame, pour ſouſtenir les coups de la fortune d'vn cœur inuincible, afin que quand il ſera porté par terre, & foulé aux pieds il ſe puiſſe encor releuer ? Car quant au corps, il a beſoin de beaucoup de choſes, pour deuenir fort. Mais l'ame croiſt d'elle meſmes : elle ſe nourrit & s'exerce elle meſmes : Le corps a beſoin de manger beaucoup, de boire beaucoup, d'eſtre oint de force huile, & d'vn long exercice. Mais la vertu viendra ſans aucun appareil, & ſans aucune deſpenſe. Tout ce qui te peut rendre bon, eſt auec toy : de quoy as-tu beſoin pour eſtre homme de bien ? de la volonté ſeule. Et que pourrois-tu vouloir mieux, que de t'arracher de ceſte ſeruitude, qui tyranniſe tout le monde, & de laquelle les eſclaues meſmes, de la plus miſerable condition, & nais entre ces ordures là, eſſayent de ſe deſpoüiller ? Ils racheptent leur liberté auec l'argent qu'ils ont peu eſpargner en ne mangeant point la moitié de leur ſaoul. Ne t'aſcheras-tu pas, à quelque pris que ce ſoit, de paruenir à ceſte liberté : toy qui penſes eſtre nay libre ? Pourquoy iettes-tu les yeux ſur tes coffres ? elle ne ſe peut acheter par argent. Ce ſeroit en vain qu'on mettroit dans vn contract le nom d'vne liberté, laquelle ny ceux qui l'acheptent, ny ceux qui la vendent, ne peuuent auoir. Il faut que toy-meſmes te donnes ce bien-là, il faut que tu le demandes à toy-meſme. Deliure-toy auant toute œuure de la crainte de la mort, car c'eſt elle la premiere qui nous a mis ſous le ioug : & apres de la crainte de pauureté. Si tu veux ſçauoir combien il y a peu de mal en elle : fay comparaiſon du viſage des pauures, & de celuy des riches. Le pauure rit plus ſouuent & plus aſſeuréement que le riche. Les ſoucis ne peuuent eſtre en repos. Et s'il ſuruient quelque faſcherie au pauure, elle paſſe viſtement, comme vne legere nuee. Mais la ioye de ceux qu'on appelle riches, eſt feinte : ou c'eſt vne triſteſſe faſcheuſe, & pleine d'apoſtume, & d'autant plus peſante, qu'ils n'oſent deſcouurir ouuertement leurs miſeres. Mais parmy les ennuis qui leur rongent le cœur, il leur eſt force de feindre d'eſtre contens. Il faut que ie me ſerue fort ſouuent de ceſte exemple : La farce de la vie humaine, qui nous aſſigne tel perſonnage qui luy plaiſt pour le mal iouër, ne peut eſtre plus viuement exprimee. Celuy qui ſuperbe ſe pourmeine ſur vn eſchafault, & pouſſant en ſa penſee en auant, dict ainſi.

renfonçants leurs corps laiſſent affoiblir leur ame à faute d'inſtruction veu que

I a force du corps ne contre quarre pas les aſſauts de fortune, mais bien la vertu de l'eſprit. & que

Pour eſtre homme de bien, il ne faut que la ſeule volonté. Or La meilleure volonté, c'eſt de s'affrãchir. &

Le premier poinct de liberté c'eſt le meſpris de la mort : puis celuy. Des richeſſes & biens de ce monde.

Embleme des riches mal-contens, comparez à des comedies.

Ie commande à la Grece, & depuis l'Helleſpont.
Les Royaumes puiſſans, & les terres qui ſont
Iuſqu'à la mer qui bat les riues d'Ionie,
Pelops me les laiſſa:

C'eſt vn eſclaue : il gaigne cinq boiſſeaux de bled, & douze ſols & demy. Et ceſt autre qui fait tant l'orgueilleux & le braue, & qui tout bouffi d'vne confiance de ſes forces tient ce langage :

Si tu ne vis en paix, Menelas inhumain,
Je te feray mourir bien toſt de ceſte main.

Il ne gagne que ſa pitance ordinaire, & dort dans vne pauure chambre loüee. Tu en peus dire autant de tous ces mignons delicats, qui ſont pendus en l'air, dans vne lictiere portee plus haut que la teſte des hommes, & deſſus la troupe du peuple. La felicité de ces gens-là eſt maſquee. Tu te mocqueras d'eux ſi tu les deſpouïlles. Quand tu veux achepter vn cheual, tu luy fais oſter la ſelle, tu fais deſpouïller le veſtement à vn eſclaue qu'on vend, afin qu'aucune imperfection ne ſoit cachee : Voudrois-tu mettre à prix vn homme enueloppé? Les reuendeurs couurent par quelque artifice ce qui pourroit deſplaire. C'eſt pourquoy vn bel accouſtrement eſt ſuſpect à celuy qui veut achepter vn eſclaue. Si tu voyois vn bras ou vn genoüil bandé, tu commanderois qu'on te le monſtraſt nud, & tout le corps deſcouuert. Vois-tu ce Roy de la Scythie & de la Sarmatie paré de ce riche accouſtrement de teſte ? Si tu le veux priſer ce qu'il vaut, & cognoiſtre entierement quel il eſt, oſte luy ſon manteau Royal. O le grand mal qui ſe cache là deſſous! Mais pourquoy parle-ie des autres ? ſi tu veux eſtimer, & priſer au vray, mets à part ton argent, ta maiſon, & ta dignité : & conſidere bien quel tu es au dedans. Car tu crois maintenant quel tu es, par ce que les autres t'en diſent.

Notable aduertiſſement.

EPISTRE LXXXI.

Ceſte Epiſtre contient vn abregé preſque de tout le Traicté des bien-faicts, & monſtre que les ingrats ne nous doiuent point faire perdre la volonté de donner des bien-faicts : & comme il faut eſtre recognoiſſant.

TV te plains d'eſtre tombé entre les mains d'vn ingrat, ſi c'eſt maintenant la premiere fois, rends grace à la fortune, ou à ta diligence. Combien que la diligence ne puiſſe de rien ſeruir en ceſt endroit, que te rendre plus mauuais & plus difficile. Car ſi tu veux fuir à ceſt inconuenient, tu ne feras iamais plaiſir, & penſant garder qu'ils ne ſe perdent entre les mains d'autruy, ils ſe perdront entre les tiennes. Il vaut mieux qu'ils ne ſoyent point recogneus que s'ils ne s'en dõnoient point. Apres vne pauure moiſſõ, encor faut il tourner ſemer: Souuent ce qui s'eſtoit perdu par vne lõgue infertilité d'vne mauuaiſe terre, ſe recouure par l'abondance d'vne ſeule annee. Pour en trouuer quelqu'vn qui fuſt recognoiſſant, tu ne dois pas regretter d'en auoir trouué quelques-vns qui fuſſent ingrats. Il n'y a pas-vn qui ait la main ſi aſſeuree à donner des bien-faits, qu'il ne ſe trompe bien ſouuent. Il faut qu'ils faillent quelque fois pour deuenir plus aſſeurez. Apres auoir fait naufrage, on ſe remet encor ſur mer. Et l'vſurier ne ſe retient point de preſter, pour auoir

L'ingratitude ne nous doit empeſcher de bien-faire à autruy.
Remedes cõtre l'indignation qui prouient à cauſe d'ingratitude.

trouué vn banqueroutier. Noſtre vie ſeroit bien-toſt perduë dans l'oiſiueté & dans la pareſſe, s'il faloit incontinent quitter tout ce qui nous faſche. Mais il faut que cela meſmes te rende plus bening, & plus patient. Car ſi tu veux qu'vne choſe, dont l'euenement eſt incertain, ſuccede bien, il eſt beſoin de l'eſſayer pluſieurs-fois. Mais nous auons amplement parlé de cela aux liures que nous auons eſcrit des bien-faicts. Il me ſemble qu'il vaut mieux diſputer d'vn autre point que i'eſtime n'auoir eſté aſſez diſcouru, à ſçauoir, ſi celuy qui nous a faict vn plaiſir, & nous a puis apres offencé, a compenſé ſon bien-faict, & ſi nous demeurons quittes enuers luy: & ſi tu veux y adiouſter encor cecy, qui nous a depuis porté beaucoup plus de dommage, qu'il n'auoit fait de profit. Si tu attends vne ſeuere ſentence d'vn iuge, qui voudra ſuiure la rigueur du droict, il les relaxera reſpectiuement. Il dira, encor que l'iniure ſoit plus grande, toutesfois il faut donner au bien-faict, ce que l'iniure peſoit plus Il a porté plus de dommage: mais c'eſt luy qui auoit tout premier profité. Et par ainſi il faut auoir eſgard au temps. Au reſte c'eſt choſe ſi claire, qu'il n'en faut point donner d'aduertiſſement, qu'il eſt beſoin de ſçauoir combien on a faict plaiſir de bon cœur, & auec quel regret on a offencé. Car les bien-faicts & les iniures ſe meſurent par la volonté. Ie ne voulois point faire ce plaiſir: mais i'ay eſté vaincu par honte, par l'inſtante pourſuitte d'vn importun, ou par quelque eſperance. Nous ſommes redeuables de toutes choſes de pareille volonté à celle qu'on a en donnant. On ne doit point regarder ſi vn bien-fait eſt grand mais de quelle affection il procede. Reiettons maintenant toutes coniectures. Cecy a eſté vn bien fait: & ce qui a eſté depuis fait par deſſus la meſure de ce bien fait, eſt vne iniure. Vn homme de bien fera tellement ſon conte, qu'il ſe trompera luy-meſmes. Il adiouſtera au bien-faict, & oſtera de l'iniure. Mais vn autre, qui iugera plus gracieuſement comme ie voudrois faire, oubliera l'offenſe, & ſe ſouuiendra du plaiſir. Certainement c'eſt vn deuoir de iuſtice (diſ-je) de rendre à vn chacun ce qui luy appartient, au bien-fait la recognoiſſance, & à l'iniure la reuange, ou pour le moins vn mauuais gré. Cela ſeroit bien vray quand vn auroit fait l'offence, & vn autre le plaiſir, parce que ſi c'eſt vne meſme perſonne, la force de l'iniure eſt eſtainte par le bien-fait. Car ſi nous deuons remettre l'offence à celuy, à qui nous n'auons iamais fait plaiſir, nous luy deuons encor plus volontiers pardonner, s'il nous offence apres nous auoir donné quelque bien fait, ie ne les mets point à meſme prix, i'eſtime plus le bien-faict, que ie ne fais l'iniure. Tout le monde ne ſçait pas, comme il faut recognoiſtre vn bien-faict. Il eſt en la puiſſance d'vn ignorant, d'vn ruſtique, d'vn homme de baſſe condition, de rendre vn bien-faict & le recompenſer & meſme bien toſt apres qu'il l'a receu: mais il ne ſçait pas de combien il eſt redeuable. C'eſt le ſage ſeul, qui a cognoiſſance combien il doibt priſer les choſes. Car le fol, de qui ie parlois maintenant, encor qu'il ait la volonté bonne, ou il rendra moins qu'il ne doibt, ou il ne le fera pas en temps & en lieu deu, il reſpand, & iette mal à propos ce qu'il faut recognoiſtre. Il y a vne proprieté de mots en aucunes choſes, & vne couſtume du vieux langage admirable, qui ſignifie par des marques treſ-expreſſes, pleines de grande efficace, & nous apprend noſtre deuoir, & comme nous deuons nous porter en quelques affaires. Nous auons donc accouſtumé de parler ainſi: Ceſt homme a referé,

Queſtion notable touchãt la compenſation de l'iniure & du bien-faict.

Premiere reſponſe.

Les plaiſirs & les outrages ſe meſurent ſelon la volonté.

Autre reſponſe.

Le ſage ſeul eſt capable d'eualuer les choſes.

La proprieté de ces mots

referé, c'eſt à dire recogneu la grace d'vn bien fait à vn tel. Car referer c'eſt raporter de ſoy-meſmes, & de bon gré, ce que tu dois. Nous ne diſons pas, il a rendu la grace. Car ceux à qui on redemande, rendent, comme ceux auſſi qui le font en deſpit d'eux, ou quand il leur plaiſt, ou par le moyen d'vne autre perſonne. Nous ne diſons point, il a remis le bien-faict, ou il l'a payé, car les paroles, qui ſont propres pour s'aquiter d'vn argent preſté, ne me plaiſent point en ce ſubiect. Referer, c'eſt à dire recognoiſtre, c'eſt porter à celuy, de qui tu as pris. Ce mot ſignifie vne recognoiſſance volontaire. Celuy qui a referé, c'eſt à dire recognu, s'eſt appellé, & ſommé luy meſmes. Le ſage examinera toutes choſes par ſa raiſon, combien il a pris, de qui, en quel temps, & de quelle façon: C'eſt pourquoy nous nions qu'aucun puiſſe recognoiſtre vn bien-faict que le ſage. Non plus qu'autre, que le ſage le ſçache donner. Le ſage, diſ-je, qui eſt plus aiſe de donner qu'vn autre de receuoir. Quelqu'vn mettra cecy au nombre des choſes qui ſemblent eſtre contre la commune opinion, que les Grecs appellent paradoxes, & dira: il n'ya donc pas vn qui ſçache recognoiſtre vn bien-faict, que le ſage? & par conſequant donc aucun autre ne ſçaura rendre à ſon creancier ce qu'il doit, ou quand il achepte quelque choſe, payer le prix au vendeur? Mais afin, que ceſte enuie ne tombe pas ſur moy, ie veux bien que tu ſçaches qu'Epicurus en dit autant. Metrodorus dit auſſi, qu'il n'y a que le ſage, qui ſçache recognoiſtre vn bien-faict. Le meſme Metrodorus s'emerueille auſſi, quand nous diſons, il n'y a que le ſage qui ſçache faire l'amour, & qui ſçache eſtre amy. Et toutesfois rendre vn plaiſir c'eſt vne partie de l'amour & de l'amitié, ou à mieux dire, c'eſt vne choſe plus commune & plus vulgaire, & que pluſieurs ſçauent mieux, que non pas vne vraye amitié. Dauantage il s'emerueille encor quand nous diſons qu'il n'y a point de foy, ſinon qu'en l'homme ſage, comme s'il n'en diſoit pas autant que nous. Penſerois-tu qu'vn homme euſt foy, s'il ne ſçauoit recognoiſtre vn bien-fait? qu'ils ceſſent donc de parler mal de nous, comme ſi nous mettions en auant des choſes incroyables: & qu'ils ſçachent que l'honneſteté loge dans l'ame du ſage, & que le vulgaire n'a que l'image, & la ſemblance des choſes honneſtes. Bref aucun ne ſçait rendre la grace d'vn bien fait, que le ſage. Que le fol toutesfois le recognoiſſe, comme il l'entend, & comme il pourra: & que la ſcience luy defaille pluſtoſt que le vouloir. La volonté ne ſe peut apprendre. Le ſage peſera toutes choſes par ſa raiſon. Le bien-fait ſe rend plus grand ou plus petit, encor que ce ne ſoit qu'vne meſme choſe, par le temps, par le lieu, & par la cauſe. Fort ſouuent des richeſſes biengrandes, iettees dans vne maiſon, n'ōt peu faire tant de bien qu'ont fait dix eſcus donnez bien à propos. Car il y a grand' difference, ſi tu as donné, ou ſi tu as ſecouru, & ſi par ta liberalité il a eſté conſerué, ou aggrandy. Ce qu'on donne eſt ſouuent fort petit, mais le bien qui s'en enſuit eſt grand. Quelle difference penſes tu qu'il y a, ou que quelqu'vn ait repris ce qu'il auoit dōné, ou qu'il ait receu vn bien-fait d'vn autre, pour le donner? Mais pour ne retourner ſur ce que nous auons aſſez ſoigneuſement recherché, quand vn homme de bien voudra entrer en comparaiſon du bien fait, & de l'iniure, il fera iugement de ce qu'il trouuera plus equitable: mais il doit plus fauoriſer le bien-fait, il panchera plus de ce coſté là. Or la cōſideration qu'on doit auoir des perſōnes, ſert de beaucoup en ces affaires. Tu m'as fait vn plaiſir, en la perſonne de mon eſ-

gratiam referre: gratiā reddere ne ſe peut bōnemēt exprimer par des mots François.

Nul autre que luy ne ſçauroit recognoiſtre vn bien-faict.

Ce qu'il preuue par le teſmoignage d'Epicure.

Par la conſideration de la prudence du ſage.

Reſolution de la queſtion ſuſdite.

claue, mais tu as offencé mon pere. Tu m'as ſauué mon fils, mais tu m'as rauy mon pere. Il pourſuiura encor par le menu toutes les circonſtances, qui peuuent venir en comparaiſõ: & ſi ce qu'il s'en faut eſt fort petit, il le diſſimulera. Mais s'il eſt grand, & qu'il ſe puiſſe pardonner ſans faire tort à la pieté, ou à la foy, il le remettra: c'eſt à dire ſi l'iniure eſt toute faite à luy. En ſomme voicy la fin de ceſt affaire: il ſera facile, & gracieux en ceſte compenſation, il ſouffrira qu'il en ſoit mis plus ſur ſon conte, & ne payera iamais vn bien-fait par vne iniure, que ce ne ſoit auec vne grande contrainte: il inclinera touſiours en ceſte partie, il pendra de ce coſté là, de ſe ſentir redeuable du biẽ fait, & d'auoir la volõté de le recognoiſtre. Car celuy ſe trompe, qui prend plus de plaiſir à receuoir vn bien fait, qu'à le rendre. Et dautant que celuy qui paye vne debte, eſt plus ioyeux, que celuy qui emprunte, d'autant plus auſſi doit eſtre content celuy qui ſe deſcharge d'vn grand debte, en rendãt le bien-fait qu'il auoit receu, que ceſt autre, qui s'oblige en le receuant. Car les ingrats ſe trompent encor en cela, qu'ils payent bien à leur creancier ce qu'ils luy doiuẽt, & quelque choſe encor par deſſus le ſort principal, & penſent toutesfois que l'vſage des bien-faits ſoit gratuit. Mais au contraire ils croiſſent par la longue demeure, & en faut apres d'autant plus rendre, qu'on a plus longuement retardé: celuy eſt ingrat, qui rend le bien-fait ſans vſure. C'eſt pourquoy il faudra auoir eſgard à ceſte longueur quand on fera le conte de la recepte, & de la miſe. Il faut faire tout ce que nous pourrons pour nous monſtrer fort recognoiſſans. Car ce bien eſt vrayement à nous, non point comme la iuſtice, laquelle ainſi que le vulgaire croit, touche le profit d'autruy, la plus grande partie de laquelle reuient dedans ſoy. Iamais aucun ne profite à autruy, qu'il ne profite à ſoy-meſme. Ie ne le dis point auec l'intention de laquelle celuy qui a eſté ſecouru, voudroit ſecourir, & que celuy qui a eſté defendu voudroit deffendre, parce qu'vn bon exemple retourne ſur celuy qui le donne: comme auſſi les mauuais exemples tombent en fin ſur leur autheur, & comme ceux qui ſouffrent quelque iniure, qu'ils ont enſeigné en la faiſant, leur pouuoir eſtre faicte, ne trouuent aucun qui ait pitié d'eux: Mais parce que le loyer des vertus giſt en elles meſmes: Car on ne les exerce point pour en auoir recompence: Le guerdon d'vne choſe bien-faicte, c'eſt de l'auoir faicte. Ie ſuis recognoiſſant: mais ce n'eſt point afin que celuy à qui i'ay faict plaiſir, conuié par mon exemple, m'en face plus volõtiers vn autre, mais afin que ie face vne choſe, qui eſt treſ-belle & treſ-agreable. Ie ſuis recognoiſſant, non point par-ce qu'il me doiue porter profit, mais par-ce que cela contente mon eſprit. Et afin que tu ſçaches que ce que ie dis eſt vray: ſi ie n'ay moyen de recognoiſtre vn bien-faict, ſi non qu'en me monſtrant ingrat, ſi ie ne le puis rẽdre ſinon que ſous vn pretexte de faire iniure, ie dois de treſ-bon cœur ſuiure ce conſeil, encor que ie ſois en danger d'eſtre noté d'infamie. Il me ſemble qu'il n'y a pas-vn, qui priſe plus la vertu, pas-vn qui ſoit plus deuotieux enuers elle, que celuy qui a voulu perdre la reputation d'eſtre homme de bien, pour ne perdre pas ſa conſcience. C'eſt pourquoy (cõme i'ay dit) tu fais plus de bien à toy meſme, quand tu te rends le bien-fait, que tu n'en fais à autruy. Car il ne luy aduient qu'vne choſe ordinaire & commune, de recouurer ce qu'il auoit donné, & à toy vn grand contẽtement, & qui procede de l'eſtat bien-heureux de l'ame, d'auoir recogneu vn bien-fait. Car ſi la mauuaiſtié rend l'homme miſerable, & la

Iuſques où le ſage peut remettre vne iniure.

Imprudence des ingrats, qui ne font aucune recognoiſſance d'vn bien fait.

Donc la nature eſt, que la meilleure part d'iceluy reuient au bien-faiteur.

Quel eſt le loyer des vertus.

&

qui ſont ceux qui plus les priſent.

vertu

vertu bien heureux, & que ce ſoit vertu d'eſtre recognoiſſant, tu as rendu vne choſe vſitee, & en as acquiſe vne autre, qui eſt ineſtimable, ſçauoir eſt la conſcience d'auoir eſté recognoiſſant, qui ne vient iamais que dans vne ame diuine & bien-heureuſe. Au contraire, vn malheur extréme trauaille la penſee d'vn ingrat. Pas-vn n'eſt ingrat, qui ne ſoit miſerable, ie ne luy donne pas de terme, il l'eſt à meſme inſtant. Fuyons donques à eſtre ingrats, non point pour le bien d'autruy, mais pour l'amour de nous-meſmes. La moindre partie de la meſchanceté, & ce qui eſt le moins à craindre, tombe ſur autruy. Mais ce qui eſt le pire, & (ſi ie dois parler ainſi) ce qui eſt le plus eſpais demeure auec luy, & tourmente ſon poſſeſſeur. Comme noſtre Attalus auoit accouſtumé de dire, la mauuaiſtié boit la plus grande part de ſon poiſon. Le venin que les ſerpens iettent dehors, pour endommager autruy, & qu'ils gardent dedans ſans qu'il leur nuiſe, n'eſt pas ſemblable à ceſtui-cy. Car ce poiſon, eſt pernicieux à ceux qui le nourriſſent. L'ingrat ſe tourmente, il deuient maigre, il a en haine ce qu'on luy a donné, par-ce qu'il faut rendre, & l'amoindrit. Au contraire il augmente les iniures, & les aggrandit. Or que peut-on voir de plus miſerable, que celuy qui oublie les biens-faicts, & ſe ſouuient des iniures? Au contraire la ſageſſe parle honnorablement de toutes ſortes de bien-faits, elle les louë dans ſoy-meſme, & ſe reſioüit en la continuelle ſouuenance qu'elle en a. Les meſchans au rebours n'en ſentent qu'vn ſeul plaiſir, & encor bien court, & ſur le point qu'ils reçoiuent les bien-faits, deſquels le ſage ſent vne longue & perdurable ioye. Car il ne ſe plaiſt pas de prendre, mais d'auoir pris, dequoy il ſent touſiours vn plaiſir immortel. Il meſpriſe les choſes, qui l'ont offencé, & ne les oublie point par nonchalance, mais de bõne volonté. Il ne prend pas les choſes au pis, & ne s'enquiert point à qui il en doiue faire tort: Il penſe pluſtoſt, que les fautes des hõmes aduiennent par vne mauuaiſe fortune. Il ne calomnie point les paroles, ny le viſage: Il excuſe auec vne gratieuſe interpretatiõ tout ce qui en aduient, & ne ſe ſouuient pas pluſtoſt de l'offence, que du bien-fait. Il arreſte ſa memoire ſur ce qui eſtoit & le premier, & le meilleur. Il ne change point d'affection enuers ceux auſquels il a fait autrefois des plaiſirs, ſinon lors que les iniures ſurpaſſent, & que la difference en eſt toute manifeſte, encor qu'il vouluſt fermer les yeux. Et lors encor ſeulement, afin qu'apres vne plus grande iniure il ſoit tel, qu'il eſtoit auant qu'il euſt donné le bien-fait. Car quand le bien-fait eſt pareil à l'offence, il reſte encor quelque peu de bonne volonté dedans l'ame. Tout ainſi qu'vn criminel eſt abſous quand les opiniõs des Iuges ſont egales & miparties, & qu'aux choſes douteuſes l'humanité pend touſiours du coſté le plus doux: Pareillemẽt l'ame du ſage quand les plaiſirs ſont pareils aux offences, elle ſortira bien hors de debte, mais elle ne doit pas perdre la volonté d'eſtre encor redeuable, & doit faire comme celuy, qui apres vne generale abolition de tous debtes, veut neantmoins payer. Mais pas-vn ne peut eſtre bien recognoiſſant, s'il ne meſpriſe tout ce qui fait deuenir folle cõmun des hommes. Si tu veux rendre graces d'vn bien-fait, il te faut faire eſtat de ſouffrir vn exil, d'eſpandre ton ſang, de tomber en pauureté, de voir ſouuent ton innocence tachee de faux bruits indignes & deshonneſtes. Certainement il couſte fort cher à vn homme, d'eſtre recognoiſſant: Nous n'eſtimons rien plus precieux qu'vn bien-fait, quand nous le demandons, ny rien plus vil

La recognoiſſance d'vn biẽ fait ne loge que dans vne ame diuine & biẽ-heureuſe. Miſere & faleté de l'ingratitude.

Apophthegme conſiderable par l'experience.

Mauuais naturel de l'ingrat.

Naturel du ſage.

Belle comparaiſon.

Moyẽ d'eſtre bien recognoiſſant. &

Combien il eſt difficile de l'eſtre.

Quelle eſt la cauſe de l'ingratitude. & quand nous l'auons receu. Veux-tu ſçauoir que c'eſt qui nous faict oublier les plaiſirs ia receus? C'eſt le deſir & la conuoitiſe de ceux que nous voulons receuoir encor. Nous ne penſons plus à ce que nous auons obtenu, mais ſeulement à ce que nous voulons obtenir encor apres. Les richeſſes, les honneurs la puiſſance, & toutes autres choſes, que par noſtre opinion nous eſtimions fort cheres, & qui ne valent pas beaucoup, à les bien priſer, nous retirent de la vertu. Nous ne ſçauons pas bien priſer les choſes, dont il faut faire iugement, non point par le bruit commun, mais par le conſeil de nature mere de toutes choſes. Elles n'ont rien de magnifique pour rauir nos ames à leur admiration, ſi ce n'eſt que nous auons accouſtumé de les admirer, car elles ne ſont pas loüees, parce qu'il les faille deſirer, mais elles ſont deſirees, parce qu'on les void loüer. Et quand l'erreur d'vn chacun l'aura fait & rendu public, le public le fera eſtre l'erreur d'vn chacun. Or tout ainſi que nous auons creu cela, croyons auſſi le peuple en cecy, qu'il n'y a rien de plus honneſte, qu'vne ame recognoiſſante. Toutes les villes du monde, tous les peuples des nations barbares le crient à haute voix, les bons, & les meſchãs s'accorderont en cela. Il en y a qui louëront la volupté, il en y a qui aimeront mieux le trauail: il en y a qui diront que la douleur eſt le plus grand mal qui ſoit, & d'autres qui ſeulement ne la voudroyent point appeller mal: quelqu'vn prendra les richeſſes pour le ſouuerain bien, vn autre ſouſtiendra qu'elles furent trouuees pour ne ſeruir que de malheur à la vie humaine, & qu'il n'y a pas-vn plus riche, que celuy auquel la fortune ne trouue rien qu'elle luy puiſſe donner. En vne ſi grande diuerſité d'opinions tout le monde te ſouſtiendra (comme on dit) par vne meſme bouche, qu'il faut recognoiſtre ceux qui ont merité de nous. Tout le peuple qui eſt ſi contraire en beaucoup d'autres choſes, eſt d'accord en cela. Et toutesfois cependant nous rendons des iniures pour des bien faits. Et la principale cauſe que quelqu'vn a de ſe rendre ingrat, c'eſt parce qu'il n'a peu eſtre aſſez recognoiſſant. La fureur en eſt venuë iuſques là, que c'eſt choſe tres-dangereuſe de donner de grans bien-faits à quelqu'vn. Car ayant opinion que c'eſt deshonneur de ne le rendre point, il deſire que celuy à qui il doit rendre, ne ſoit point. Garde bien ce que tu as pris, ie ne le redemande point, ie ne te prie pas de le rendre: au moins que ie puiſſe viure en aſſeurance apres t'auoir fait du bien. Il n'y a point haine plus pernicieuſe, que de celuy qui a honte d'auoir violé vn bien fait.

Que c'eſt qui nous retire de la vertu.

Il n'y a rien de plus loüable qu'vne ame recognoiſſante. mais

L'ingratitude eſt condãnee de tous indifferemment. C'eſt choſe tres-dangereuſe d'auantager trop quelqu'vn. & N'y a haine plus pernicieuſe, que de celuy qui eſt contraint de ſe confeſſer ingrãt.

EPISTRE LXXXII.

Il blaſme la vie molle & delicate, & loüe l'eſtude des lettres. Le reſte de ceſte Epiſtre eſt plein du meſpris de la mort.

L'oiſiueté & la faineantiſe ſont les peſtes ordinaires des corps & des ames.

IL y a deſia quelque temps que ie ne ſuis plus en peine de toy. Mais tu me diras, quel Dieu as-tu pris, pour plege de cela? I'en ay pris vn, qui ne trompa iamais pas-vn. Ceſt vne ame qui n'ayme que le bien, & la vertu. La meilleure partie, qui ſoit en toy eſt deſia en vn lieu plain d'aſſeurãce. La fortune te peut bien faire quelque iniure, mais ce qui eſt plus à deſirer, ie ne crains pas au moins que tu t'en puiſſes faire. Tien ſeulemẽt le chemin que tu as cõmencé: ſois en ta façon de viure doux & paiſible, non point delicat. I'aime

mieux

mieux eſtre mal, que mollement. Mal, pren cela comme le peuple a acouſtumé de le dire, durement, aſprement, peniblement. Nous oyons ſouuent louër ainſi la vie de quelques-vns auſquels on porte enuie. Oqu'il vit delicatement! C'eſt autant que s'ils diſoient, il eſt mol & delicat. Car peu à peu l'eſprit vient effeminé. Il s'amollit & ſe relaſche deuenant ſemblable à l'oiſiueté & à la pareſſe, dans laquelle il s'eſt enſeuely. Et quoy ? n'eſt-il pas plus honneſte à vn homme, de s'endurcir ? Meſmement que les delicats craignent touſiours la mort, à laquelle ils ont rendu ſemblable leur vie. Il y a toutesfois grande difference entre l'oiſiueté & le ſepulchre. Et quoy? (diras-tu) ne vaut-il pas mieux ſe repoſer ainſi, que de s'aller plõger dans des gouffres d'affaires & de charges qu'on entrepréd? Toutes ces deux choſes ſont mortelles, & la conuulſion des nerfs, & l'engourdiſſement. Ie penſe que celuy qui eſt enſeueli dans les parfums, ſoit auſſi biẽ mort, que celuy qu'on traine auec vn croq. L'oiſiueté ſans lettres eſt vne mort, & le tombeau d'vn homme encore viuant. Mais en fin que ſert-il de s'eſtre retiré, comme ſi le ſoin & les ſoucis ne nous ſuiuoyent point outre la mer ? Quelle cachette pouuons-nous trouuer, que la crainte de la mort n'y penetre? Quel repos ſi aſſeuré, & ſi haut eſleué, que la douleur n'eſpouuante? en quelque lieu que tu voiſes te cacher, les malheurs du monde viendront bruire à l'entour de toy. Il y a pluſieurs choſes au dehors qui nous enuironnent, qui nous trompent, ou nous preſſent. Il en y a pluſieurs dedans, qui nous eſmeuuent comme vne tempeſte. Il ſe faut armer de la Philoſophie, qui nous ſeruira d'vne muraille imprenable, que la fortune auec toutes ſes machines ne pourra percer. L'ame, qui s'eſt deſpoüillee des choſes externes, eſt logée en vn lieu qui eſt hors d'eſchelle, & ſe deffend dans ſa forteresſe, voyant tomber au deſſous d'elle tous les traits qu'on iette contre elle. La fortune n'a point les mains longues (comme nous penſons) elle ne retient que celuy qui la ſuit & l'ambraſſe. Par ainſi retirons-nous d'elle le plus loing que nous pourrons. Ce que nous ferons par la cognoiſſãce que l'ame aura d'elle & de la nature. Il faut qu'elle ſçache où elle doit aller, d'où elle prend ſon origine, où giſt ſon bien, ou ſon mal, ce qu'elle doit deſirer, ce qu'elle doit fuir, quelle eſt ceſte raiſon qui luy fait cognoiſtre ce qu'elle doit ſuiure, ou ce qu'elle doit reietter, & par le moyen de laquelle la fureur des voluptez eſt vaincuë, & la cruauté de la crainte arreſtee. Il en y a qui penſent auoir vaincu tout cela ſans l'aide de la Philoſophie: mais quand quelque malheur vient eſſayer ces perſonnes, qui ſont les aſſeurez, il leur eſchape trop tard de confeſſer la verité. Ces grandes paroles s'euanoüiſſent, quand le bourreau leur cõmande de bailler la main, & quand la mort s'approche d'eux. Tu luy pourrois dire à bon droit. Tu defiois hardiment les maux qui eſtoient loin de toy: voicy la douleur que tu diſois eſtre facile à ſupporter, voicy la mort cõtre laquelle tu parlois ſi audacieuſement, on oyt ſonner les foüets, on void reluire les eſpees.

C'eſt maintenant qu'il faut, Ænee, auoir courage,
Il ie faut raſſeurer.

6. Æneid.

Mais quand on y penſera continuellement on deuiendra ferme & aſſeuré: Meſmement ſi tu exerces l'ame, & non point les paroles: ſi tu te prepares à la mort, contre laquelle celuy ne te pourroit exhorter, ny rendre plus courageux, qui par quelque ſubtile menterie te voudroit perſuader, que la mort n'eſt pas mal. Car ie veux, mon bon Lucilius, me rire des folies des Grecs,

Les molleſſes & delices effeminent, & font apprehender la mort.

Le delicieux & l'oiſif n'eſt moins mort, que celuy qu'on traine au tombeau.

La Philoſophie eſt aſſeuré rempart contre les troubles d'eſprit.

mais

Les ignorants reconnoiſſẽt trop tard leurs erreurs.

Encores que la mort ait apparence de mal, neantmoins il la faut mettre au rang des choſes indifferẽtes.

quand nous l'auons receu. Veux-tu ſçauoir que c'eſt qui nous faict oublier les plaiſirs ia receus? C'eſt le deſir & la conuoitiſe de ceux que nous voulons receuoir encor. Nous ne penſons plus à ce que nous auons obtenu, mais ſeulement à ce que nous voulons obtenir encor apres. Les richeſſes, les honneurs la puiſſance, & toutes autres choſes, que par noſtre opinion nous eſtimions fort cheres, & qui ne valent pas beaucoup, à les bien priſer, nous retirent de la vertu. Nous ne ſçauons pas bien priſer les choſes, dont il faut faire iugement, non point par le bruit commun, mais par le conſeil de nature mere de toutes choſes. Elles n'ont rien de magnifique pour rauir nos ames à leur admiration, ſi ce n'eſt que nous auons accouſtumé de les admirer, car elles ne ſont pas loüees, parce qu'il les faille deſirer, mais elles ſont deſirees, parce qu'on les void loüer. Et quand l'erreur d'vn chacun l'aura fait & rendu public, le public le fera eſtre l'erreur d'vn chacun. Or tout ainſi que nous auons creu cela, croyons auſſi le peuple en cecy, qu'il n'y a rien de plus honneſte, qu'vne ame recognoiſſante. Toutes les villes du monde, tous les peuples des nations barbares le crient à haute voix, les bons, & les meſchãs s'accorderont en cela. Il en y a qui loüeront la volupté, il en y a qui aimeront mieux le trauail: il en y a qui diront que la douleur eſt le plus grand mal qui ſoit, & d'autres qui ſeulement ne la voudroyent point appeller mal: quelqu'vn prendra les richeſſes pour le ſouuerain bien, vn autre ſouſtiendra qu'elles furent trouuees pour ne ſeruir que de malheur à la vie humaine, & qu'il n'y a pas vn plus riche, que celuy auquel la fortune ne trouue rien qu'elle luy puiſſe donner. En vne ſi grande diuerſité d'opinions tout le monde te ſouſtiendra (comme on dit) par vne meſme bouche, qu'il faut recognoiſtre ceux qui ont merité de nous. Tout le peuple qui eſt ſi contraire en beaucoup d'autres choſes, eſt d'accord en cela. Et toutesfois cependant nous rendons des iniures pour des bien faits. Et la principale cauſe que quelqu'vn a de ſe rendre ingrat, c'eſt parce qu'il n'a peu eſtre aſſez recognoiſſant. La fureur en eſt venuë iuſques là, que c'eſt choſe tres-dangereuſe de donner de grans bien-faits à quelqu'vn. Car ayant opinion que c'eſt deshonneur de ne le rendre point, il deſire que celuy à qui il doit rendre, ne ſoit point. Garde bien ce que tu as pris, ie ne le redemande point, ie ne te prie pas de le rendre: au moins que ie puiſſe viure en aſſeurance apres t'auoir fait du bien. Il n'y a point haine plus pernicieuſe, que de celuy qui a honte d'auoir violé vn bien fait.

Quelle eſt la cauſe de l'ingratitude. &

Que c'eſt qui nous retire de la vertu.

Il n'y a rien de plus loüable qu'vne ame recognoiſſante. mais

L'ingratitude eſt condãnee de tous indifferemment. C'eſt choſe tres-dangereuſe d'auantager trop quelqu'vn. &

N'y a haine plus pernicieuſe, que de celuy qui eſt contraint de ſe confeſſer ingrat.

EPISTRE LXXXII.

Il blaſme la vie molle & delicate, & loüe l'eſtude des lettres. Le reſte de ceſte Epiſtre eſt plein du meſpris de la mort.

IL y a deſia quelque temps que ie ne ſuis plus en peine de toy. Mais tu me diras, quel Dieu as-tu pris, pour plege de cela? I'en ay pris vn, qui ne trompa iamais pas vn. Ceſt vne ame qui n'ayme que le bien, & la vertu. La meilleure partie, qui ſoit en toy eſt deſia en vn lieu plain d'aſſeurãce. La fortune te peut bien faire quelque iniure, mais ce qui eſt plus à deſirer, ie ne crains pas au moins que tu t'en puiſſes faire. Tien ſeulemẽt le chemin que tu as cõmencé: ſois en ta façon de viure doux & paiſible, non point delicat. I'aime mieux

L'oiſiueté & la faineantiſe ſont les peſtes ordinaires des corps & des ames.

mieux eſtre mal, que mollement. Mal, pren cela comme le peuple a acouſtumé de le dire, durement, aſprement, peniblement. Nous oyons ſouuent louër ainſi la vie de quelques-vns auſquels on porte enuie. O qu'il vit delicatement! C'eſt autant que s'ils diſoient, il eſt mol & delicat. Car peu à peu l'eſprit vient efféminé. Il s'amollit & ſe relaſche deuenant ſemblable à l'oiſiueté & à la pareſſe, dans laquelle il s'eſt enſeuely. Et quoy? n'eſt-il pas plus honneſte à vn homme, de s'endurcir? Meſmement que les delicats craignent touſiours la mort, à laquelle ils ont rendu ſemblable leur vie. Il y a toutesfois grande difference entre l'oiſiueté & le ſepulchre. Et quoy? (diras-tu) ne vaut-il pas mieux ſe repoſer ainſi, que de s'aller plõger dans des gouffres d'affaires & de charges qu'on entrepréd? Toutes ces deux choſes ſont mortelles, & la conuulſion des nerfs, & l'engourdiſſement. Ie penſe que celuy qui eſt enſeueli dans les parfums, ſoit auſſi biẽ mort, que celuy qu'on traine auec vn croq. L'oiſiueté ſans lettres eſt vne mort, & le tombeau d'vn homme encore viuant. Mais en fin que ſert-il de s'eſtre retiré, comme ſi le ſoin & les ſoucis ne nous ſuiuoyent point outre la mer? Quelle cachette pouuons-nous trouuer, que la crainte de la mort n'y penetre? Quel repos ſi aſſeuré, & ſi haut eſleué, que la douleur n'eſpouuante? en quelque lieu que tu voiſes te cacher, les malheurs du monde viendront bruire à l'entour de toy. Il y a pluſieurs choſes au dehors qui nous enuironnent, qui nous trompent, ou nous preſſent. Il en y a pluſieurs dedans, qui nous eſmeuuent comme vne tempeſte. Il ſe faut armer de la Philoſophie, qui nous ſeruira d'vne muraille imprenable, que la fortune auec toutes ſes machines ne pourra percer. L'ame, qui s'eſt deſpoüillee des choſes externes, eſt logée en vn lieu qui eſt hors d'eſchelle, & ſe deffend dans ſa forteresſe, voyant tomber au deſſous d'elle tous les traits qu'on iette contre elle. La fortune n'a point les mains longues (comme nous penſons) elle ne retient que celuy qui la ſuit & l'ambraſſe. Par ainſi retirons-nous d'elle le plus loing que nous pourrons. Ce que nous ferons par la cognoiſſãce que l'ame aura d'elle & de la nature. Il faut qu'elle ſçache où elle doit aller, d'où elle prend ſon origine, où giſt ſon bien, ou ſon mal, ce qu'elle doit deſirer, ce qu'elle doit fuir, quelle eſt ceſte raiſon qui luy fait cognoiſtre ce qu'elle doit ſuiure, ou ce qu'elle doit reietter, & par le moyen de laquelle la fureur des voluptez eſt vaincuë, & la cruauté de la crainte arreſtee. Il en y a qui penſent auoir vaincu tout cela ſans l'aide de la Philoſophie: mais quand quelque malheur vient eſſayer ces perſonnes, qui ſont les aſſeurez, il leur eſchape trop tard de confeſſer la verité. Ces grandes paroles s'euanoüiſſent, quand le bourreau leur cõmande de bailler la main, & quand la mort s'approche d'eux. Tu luy pourrois dire à bon droit. Tu defiois hardiment les maux qui eſtoient loin de toy: voicy la douleur que tu diſois eſtre facile à ſupporter, voicy la mort cõtre laquelle tu parlois ſi audacieuſement, on oyt ſonner les foüets, on void reluire les eſpees.

C'eſt maintenant qu'il faut, Ænee, auoir courage,
Il te faut raſſeurer.

6. Æneid.

Mais quand on y penſera continuellement on deuiendra ferme & aſſeuré: Meſmement ſi tu exerces l'ame, & non point les paroles: ſi tu te prepares à la mort, contre laquelle celuy ne te pourroit exhorter, ny rendre plus courageux, qui par quelque ſubtile menterie te voudroit perſuader, que la mort n'eſt pas mal. Car ie veux, mon bon Lucilius, me rire des folies des Grecs,

Les molleſſes & delices efféminent, & font apprehender la mort.

Le delicieux & l'oiſif n'eſt moins mort, que celuy qu'on traine au tombeau.

La Philoſophie eſt aſſeuré rempart contre les troubles d'eſprit.

mais

Les ignorants recognoiſſẽt trop tard leurs erreurs.

Encores que la mort ait apparence de mal, neantmoins il la faut mettre au rang des choſes indifferẽtes.

Contre les inepties de Zeno.

leſquelles ie n'ay pas bien recherchees, encor que ie les admire. Noſtre Zeno vſe de ceſt argument: Il n'y a aucun mal, qui ſoit accompagné de gloire, mais la mort eſt glorieuſe, il s'enſuit donc que la mort n'eſt pas mal. Cela m'a beaucoup profité, ie ſuis maintenant deliuré de peur. D'oreſ-enauant ie ne feray difficulté aucune de tendre le col. Ne veux-tu point parler plus ſeuerement, ny faire rire vn homme, qui s'en iroit mourir? Certainement ie ſerois bien empeſché de te dire, qui a eſté plus ſot, ou celuy qui par ceſt argument a penſé du tout eſteindre la peur de la mort, ou celuy qui l'avoulu diſſoudre cõme choſe qui le meritaſt. Car luy-meſme a oppoſé vn contraire argument, pris de ce que nous mettons la mort entre les choſes indifferẽtes, que les Grecs appellent adiafores. Il n'ya choſe, dit-il, indifferente qui ſoit glorieuſe: Mais la mort eſt glorieuſe, la mort donc n'eſt point indifferente. Tu vois bien où tend ceſt argument. La mort n'eſt pas glorieuſe, mais mourir conſtãment eſt glorieux: Et quand il dit que rien qui ſoit indifferent, n'eſt glorieux, ie te l'accorde: mais ie dis toutesfois, qu'il n'ya rien de glorieux, que ſur les choſes indifferentes. Or ie dis que les choſes indifferentes ne ſont ny bonnes, ny mauuaiſes: comme la maladie, la douleur, la pauureté, le banniſſement, la mort. Il n'ya rien de tout cela qui ſoit glorieux de ſoy-meſmes, mais il n'y a rien, qui le ſoit sãs cela. Car on louë non pas la pauureté, mais celuy qu'elle n'a peu vaincre, ny luy faire perdre le cœur. On louë non pas le banniſſement, mais celuy qui ne s'eſt pas faſché d'auoir eſté banny. On louë non pas la douleur, mais celuy que la douleur n'a contraint de rien faire. Pas-vn ne louë la mort, mais celuy à qui la mort a pluſtoſt chaſſé l'ame du corps, que de l'eſtonner. Toutes ces choſes-là ne ſont ny honneſtes, ny glorieuſes d'elles meſmes: mais ſi la vertu ſe meſle parmy aucunes d'elles, ſi elle les a maniees, elle les rend honorables & pleines de gloire. Car d'elles-meſmes elle ſont comme entre deux, & indifferentes. Il faut ſeulement ſçauoir ſi c'eſt la mauuaiſtié, ou la vertu, qui les a paſſees par ſes mains. Dautant que ceſte mort, qui eſtoit honorable à Caton, fut bien-toſt apres vilaine & honteuſe à Brutus. C'eſt ce Brutus qui eſtant contraint de mourir, ne cherchant qu'à prolonger la mort, ſe retira pour deſcharger ſon ventre, & luy eſtant commandé de reuenir, & de tendre le col, ainſi Dieu me face viure dit-il, ie le tendray. Mais quelle folie eſt-ce de fuir vne choſe, que tu ne peux euiter? Ie le tendray, dit-il. Mais ainſi Dieu me face viure. Il s'en falut bien peu, qu'il ne diſt, voire quand ce ſeroit ſous Antonius meſme. O homme digne qu'on le deuſt abandonner à viure encor ainſi! Or comme i'auois commencé à dire, prenant le cas, que la mort ne ſoit ny bonne ny mauuaiſe, Caton en a vſé tres-honorablement, & Brutus fort villainement. Toute choſe, qui n'a point d'honneur d'elle-meſme, en prend quand la vertu ſe ioint à elle. Nous appellons vne chambre claire, & toutesfois elle eſt fort obſcure la nuit: Le iour luy donne clarté, & la nuit la luy deſrobbe. Tout ainſi les choſes que nous appellons entre-deux, & indifferentes! comme ſont les richeſſes, la force, la beauté, les hõneurs, les Royaumes, & celles auſſi qui ſont contraires à cela: comme la mort, le banniſſement, les maladies, les douleurs, & telles autres choſes, que nous craignons, ou plus, ou moins, prennent leur nom ou de la mauuaiſtié, ou de la vertu. Vne maſſe de fer de ſoy n'eſt ny chaude ny froide, ſi on la met dans la fournaiſe elle s'eſchauffe: la remettant dans l'eau, elle ſe refroidit. La mort eſt renduë

La mort n'eſt pas glorieuſe de ſoy: la gloire conſiſte à mourir en homme de bien.

&

On priſe non les accidens, mais ceux qui contreluttẽt.

La vertu rend les choſes loüables indifferentes: mais le vice fait le contraire.

Ce qui ſe void en Caton & Brutus.

La vertu rend honorables les choſes qui meſme n'ont point d'honneur d'elles-meſmes.

&

Les choſes indifferentes prennent leur nom ou du vice ou de la vertu.

honorable

honorable, parce qui eſt honorable. C'eſt à dire par la vertu,& par l'ame,qui meſpriſe les choſes exterieures. Il y a encor Lucilius, vne grãde differẽce entre les choſes,que nous appellõs indifferentes. Car la mort n'eſt point indifferente, cõme ſeroit bien qui demanderoit ſi tu as les cheueux eſgaux. La mort eſt du nombre des choſes, qui ne ſont point mauuaiſes, mais ont apparence de l'eſtre. On s'aime,on a vne affection naturelle de durer longuement,& de ſe conſeruer: On a horreur de la mort, par-ce qu'il ſemble qu'elle nous oſte beaucoup de biens, & qu'elle nous retire de ceſte abondance de choſes, que nous auions ſi bien accouſtumees. Il y a encor vne autre choſe, qui nous fait craindre la mort, c'eſt que nous cognoiſſons les choſes de ce monde, & que nous ne ſçauons point quelles ſont celles où il nous faut paſſer, & que nous auons en horreur de ce que nous ne cognoiſſons point. D'auantage on craind naturellement les tenebres, & l'obſcurité, dans laquelle nous croyons que la mort nous doit conduire. Par ainſi encor bien que la mort ſoit indifferente, elle n'eſt pas toutesfois contee entre les choſes qu'on puiſſe facilement meſpriſer. Il faut endurcir l'ame par vn fort long exercice, afin qu'elle puiſſe ſouffrir ſa veuë & ſon approchement. Nous deuons meſpriſer la mort plus qu'on n'a point accouſtumé de faire, par-ce que nous croyons trop de choſes d'elle. Pluſieurs ont employé leurs eſprits à la deſcrier, & la rendre plus eſpouuantable. On a deſcrit vne priſon d'enfer, & vne region couuerte d'vne eternelle nuict, dans laquelle ce grand portier de l'Orce,

Comment elles different,

Pourquoy la mort eſt en horreur.

Miſerable incertitude & perplexité de l'eſprit irreſolu quant à l'eſtat de la vie à venir.

Dedans vn antre obſcur tout plein de ſang figé,
Couché deſſus les os, qu'il a demy mangé,
Nuict & iour ſans ceſſer gueulle ouuerte il abbaye,
Et les ames d'enfer de ſes abbois effraye.

6. Æneid.

Mais apres que tu leur auras perſuadé, que ces choſes ne sõt que fables,& qu'il ne reſte rien aux perſonnes mortes qui leur doiue faire peur, vne autre peut les vient ſaiſir. Car ils craignent qu'ils ne ſoyent ny aux enfers ny en aucun autre lieu. Contre toutes les craintes qu'vne perſuaſion a miſes de longue main dans noſtre fantaſie, pourquoy eſt-ce que ſouffrir conſtamment la mort ne ſeroit choſe pleine de gloire,& vne des plus belles actions de l'ame? laquelle ne s'adonnera iamais à la vertu ſi elle penſe que la mort ſoit mal: & toutesfois elle s'y addonnera, ſi elle penſe qu'elle ſoit indifferente. La nature ne permet point, qu'aucun ſe puiſſe approcher ſans crainte de ce qu'il penſe eſtre mal. Il y viendra laſchement, & le plus tard qu'il pourra. Or il n'y a point de gloire de faire quelque choſe à regret,& à contre-cœur, la vertu ne fait rien par contrainte. Dauantage rien d honorable ne ſe fait ſi ce n'eſt quand toute l'ame ſieſt employee, qu'elle s'yeſt toute trouuee,& qu'aucune partie d'elle n'y a eſté contraire. Mais quand on approche de quelque mal, c'eſt ou pour en euiter vn plus grand, ou pour l'eſperance de quelque bien. Pour auquel paruenir nous ſommes bien aiſes d'auoir enduré du mal. Les iugements de celuy qui faict cela, ſont contraires entre eux-meſmes. Vne raiſon ſe preſente d'vn coſté, qui commande d'acheuer. Il s'en preſente vne autre, qui l'en retire, & qui luy conſeille de la fuir comme choſe pleine de ſoupçon & de dãger. C'eſt pourquoy il eſt agité de diuerſes apprehenſions,& ſi cela eſt ainſi, la gloire en eſt perduë. Car la vertu paracheue ſes deſſeins auec vne ame reſoluë, qui eſt bien d'accord en ſoy-meſme. Elle n'a aucune crainte de ce qu'elle fait.

Craindre la mort & aimer la vertu, ſont choſes incompatibles.

Ne te rends point au mal, marche plus hardiment.

Tu ne pourras pas marcher hardiment, ſi tu crois que cela ſoit mal. Il te faut oſter ceſte opinion de la fantaſie. Car autrement le ſoupçon, & la crainte retarderoit l'ardeur que tu as. Il ſera pouſſé ſur ce qu'il faut aſſaillir. Nos Stoiciens veulent faire croire, que l'argument de Zeno eſt vray, & que l'autre qu'on luy oppoſe, eſt faux & trõpeur. Mais ie ne reduits point cecy à vne regle de dialectique, & aux lacs de ce vieil artifice moiſi. Car ie ſuis d'aduis qu'il faut chaſſer au loing ceſte façon d'argumens, par leſquels celuy qui eſt interrogé, cognoiſt bien qu'il eſt trompé, & que lors qu'il eſt contraint de confeſſer, il reſpond vne choſe, & penſe vne autre. Il y faut aller plus ſimplement, pour la verité, & pour la crainte, plus roidement. Tous ces argumens, que ces gens-la deſplient, i'aymerois mieux les ſouldre, & les bien peſer, pour perſuader pluſtoſt quelqu'vn, que pour le tromper. Auec quelles paroles voudriez vous exhorter celuy, qui mettroit vne armee en campagne, reſoluë de mourir pour le ſalut de leurs femmes & de leurs enfans? Ie te mets deuant les yeux les Fabiens qui chargerent la guerre de toute la republique ſur leur ſeule maiſon. Ie te monſtre ces Lacedemoniens plantez au milieu du deſtroit des Thermopyles, qui n'auoyent eſperance, ny de vaincre, ny de pouuoir retourner en leur maiſon. Ce lieu deuoit eſtre leur tombeau. En quelle façon les dois-tu exhorter d'expoſer leurs corps, & prendre ſur eux le peril de la ruine, qui deuoit tomber ſur toute vne nation, & de mourir pluſtoſt que de quitter la place? Tu dirois volontiers, que ce qui eſt mal n'eſt pas glorieux. La mort eſt glorieuſe, la mort doncques n'eſt point mal. O la belle harangue pleine d'efficace, que voila! Qui eſt-ce qui apres l'auoir ouye, puiſſe auoir crainte de ſe ietter ſur la pointe des armes ennemies, & de mourir debout? Mais combien courageuſement ce Leonidas parla auec eux? Mes compagnons, dit-il, diſnez comme ſi vous deuiez ſouper aux enfers. La viande ne leur creut point dans la bouche: elle ne ſe prit pas au goſier, elle ne leur peut eſchapper des mains, ils allerent tous ioyeux à ce diſner & à ce ſoupper. Que diray-ie de ce capitaine Romain, lequel parlãt aux Soldats, qu'il enuoyoit pour ſe ſaiſir d'vn certain lieu, & auſquels il eſtoit forcé de paſſer au milieu d'vne grand'armee, leur dit ainſi. Il eſt force mes compagnons d'aller là, d'où il n'eſt pas beſoin de retourner. Voy cõme la vertu eſt ſimple, comme elle commande brauement. Quel hõme eſt-ce que nos trompeurs argumens puiſſent rendre plus hardy, & plus courageux? Ils ne font que rompre le courage, lequel il ne faut iamais moins racourſir, ny ietter en ces eſpineuſes, & menuës perplexitez, que lors qu'on entrepréd quelque choſe de grand. Ce n'eſt point à trois cens hommes, c'eſt à tout le mõde, qu'il faut oſter la crainte de la mort. Comment leur apprends-tu qu'il n'y a point de mal en elle? auec quelles parolles leur arraches-tu les opinions, qu'ont eu les ſiecles paſſez, deſquels on les abbreuue dés leur enfance? quels ſecours leur trouue-tu? que dis-tu pour releuer la foibleſſe des hommes? quel propos leur tiens-tu, par leſquels ils ſoyent enflammez de ſe ietter la teſte premiere dans les dangers? auec quelles harangues veux-tu deſtourner la crainte que tout le monde a, & auec quelles forces d'eſprit veux-tu faire perdre ceſte ferme perſuaſion, que tout le genre humain a conceu, contraire à la tienne? Tu m'atiltres des parolles trompeuſes, tu me veux prendre, & lier auec quelques petits argumens. C'eſt auec des grands

Les ſubtilitez de la dialectique ont peu d'efficace pour accourager.

Tit. Li. decad. 1. li. 2. Plutar. au traité de la malignité d'Herodote.

Quoy que la vertu ſoit ſimple, elle eſt neantmoins accompagnee d'autorité.

Pour oſter la crainte de la mort, il faut de plus puiſſantes raiſons que celles de la dialectique.

grands traits qu'il faut aſſaillir les grands monſtres. Ce fut en vain qu'on aſſaillit auec des fleches & des fondes vn cruel ſerpent en Affrique, qui eſtoit plus eſpouuentable aux legions Romaines, que la guerre qu'ils faiſoyent. Le ſerpent Python meſme ne pouuoit eſtre bleſſé. Mais ceſtuy-cy, qui par ſa grandeur, ſans meſure, & par l'eſpeſſeur d'vn corps dur & maſſif, reiettoit le fer, & tout ce que les mains des hommes pouuoyent darder contre luy, fut en fin aſſommé auec de grands quartiers de rochers. Et tu iette des traits ſi petits contre la mort? c'eſt auec la pointe d'vne aleſne que tu attends vn lion. Ce que tu dis eſt bien aigu; auſſi n'eſt-il rien plus aigu que la pointe d'vn eſpi. La trop grande ſubtilité rend quelques choſes inutilles, & ſans efficace.

Pline li. 8. ch. 14.

EPISTRE LXXXIII.

Il parle de ſa vieilleſſe & des exercices qu'il fait, & des viandes dont il vſe pour entretenir ſa ſanté.

Puis apres de l'yurongnerie, & qu'on ne doit fier ſes ſecrets à vn homme ſubiet au vin.

TV me commandes de te rendre conte de ce que ie fais tous les iours & tous les momens du iour. Tu as fort bonne opinion de moy ſi tu penſes qu'il n'y ait rien que ie te doiue cacher. Certainement il faut viure comme ſi nous viuions à la veuë de tout le monde. Il faut que nos penſees ſoyent telles comme ſi quelqu'vn pouuoit percer iuſqu'au fonds de noſtre poitrine. Il le peut faire auſſi. Car que ſert-il que rien ſoit ſecret aux hommes? Il n'y a rien de clos & couuert à Dieu. Il eſt logé dans nos ames, il ſe trouue au milieu de nos penſees: Il s'y trouue, dis-ie, comme s'il s'en pouuoit retirer quelquesfois. Ie feray donc ce que tu commandes. Ie t'eſcriray volontiers tout ce que ie fais, & par quel ordre ie le fais: ie vay controller ma vie dés ceſte heure, & (ce qui me ſera le plus profitable) ie feray la cognoiſſance de ma iournee. Ce qui nous rend plus meſchans, c'eſt que pas-vn ne iette les yeux ſur ſa façon de viure. Nous penſons, & encores peu ſouuent, ce que nous deuons faire: mais nous ne penſons iamais à ce que nous auons faict. Et toutesfois le conſeil de ce que nous deuons faire à l'aduenir, ſe doit prendre des choſes paſſees. Ce iourd'huy a eſté tout entier à moy. Pas-vn ne m'en a rien deſrobbé: Il a eſté tout departy ou ſur le matelas, ou ſur la lecture. I'en ay fort peu employé à l'exercice du corps. Ie rends graces de cela à ma vieilleſſe, car il ne me couſte guere de l'acheuer, pour ſi peu que ie me pourmeine ie ſuis las. C'eſt la fin de l'exercice, pour le regard meſmes des plus robuſtes. Tu voudras ſçauoir qui ſont les maiſtres de mon exercice. Or ien a yaſſez d'vn. C'eſt Carinus ce ieune enfant, qui ſe fait bien aymer comme tu ſçais. Mais ie le changeray: i'en cherche deſia encor vn plus tendre. Il me dit que luy & moy sõmes en meſmes criſes, parce que les dents nous tombent à tous deux. Mais à grande peine le puis-ie deſia ſuiure quand il court, & deuant qu'il ſoit peu de iours, ie ne le pourrois faire. Vois combien peu me ſert mon exercice continuel. Deux perſonnes qui ſuyuent diuers chemins, s'eſloignent bien toſt l'vn de l'autre: En meſme temps il monte & ie deſcens. Mais tu ſçais combien l'vn ſe fait plus viſtement que l'autre, encor ay-je

Il faut tellement regler nos actions & nos penſees, comme ayãs & les hõmes & Dieu meſme teſmoins d'icelles.

Ce qui nous perd, c'eſt que nous ne penſons qu'à l'aduenir, nõ point au paſſé.

Facetieuſe conference de la vieilleſſe auec l'enfance.

menty. Car mon âge ne deſcend deſia plus, il tombe du tout. Demandes-tu ce qui eſt aduenu auiourd'huy ſur noſtre combat ? choſe qui n'aduient guere ſouuent à deux courreurs. Nous auõs attaint auſſi-toſt l'vn que l'autre en la ligne du milieu & au bout de noſtre courſe. Apres c'eſt laſſeté pluſtoſt qu'exercice, ie me mis dans l'eau froide. Pour moy ie l'appelle eau peu chaude. Ie qui aymois tant à me baigner dans l'eau froide, qui me iettois le premier iour de Ianuier dans les canaux pleins d'eau : Et qui comme i'auois accouſtumé ce iour-là de commencer l'annee en liſant, en eſcriuant, & en dictant quelque choſe, ie me iettois auſſi ce iour-là dans l'eau vierge. I'ay premierement tranſporté mon pauillon & ma tente ſur le Tibre, & puis apres dans ceſte cuue, à laquelle lors que ie me trouue plus fort & robuſte, & que ie veux tout faire rondement & ſans façon, le Soleil luy donne ſa temperature: Et peu s'en faut que cela ne vaille vn bain. Apres vient le pain ſec & vn diſner ſans table: apres lequel il ne faut point lauer les mains. Ie dors fort peu, tu ſçais ma couſtume, mon ſommeil eſt fort court, ie ne fais qu'entreueiller. Ie me contente d'auoir perdu le veiller. Quelquefois ie cognois bien que i'ay dormy, quelquefois il me le ſemble. Il s'eſleue vn grand bruit dans le Cirque, mes aureilles ſont frappees d'vne grande & ſoudaine voix: & toutesfois elle ne me fait point perdre le diſcours que ie faiſois en ma penſée : voire ne le peut interrompre. I'endure fort patiemment le bruit, les voix de pluſieurs perſonnes meſlees & confuſes enſemble, ne m'importunent point dauantage que les flots de la mer, ou les vents qui battent dans vne foreſt, ou toutes autres choſes bruyantes qui ne rendent aucune certaine voix qu'on puiſſe entendre. Qu'eſt-ce donc ? Ie te diray à quoy ie penſois : Il me reſte le diſcours que ie penſois hier, à quoy ſongeoyent ces ſages hommes qui ont voulu aſſeurer des choſes fort grandes, par des preuues fort legeres & douteuſes : leſquelles encor qu'elles fuſſent vrayes, reſſembloyent neantmoins à vn menſonge. Zenon, homme de grand ſçauoir, autheur de ceſte ſainte & vertueuſe ſecte, nous veut faire auoir en horreur l'yurongnerie. Oy donc, ie te prie, comme il conclud qu'vn homme de bien ne ſera iamais yurongne. Pas-vn ne voudroit fier vn propos ſecret à vn yurongne, mais on fie vn ſecret à vn homme de bien : il s'enſuit donc qu'vn homme de bien ne ſera iamais yurongne. Aduiſe maintenãt comme on ſe pourra moquer de luy par vn argument ſemblable. Car il ſuffit d'entre pluſieurs, n'en mettre en auant qu'vn ſeul. Pas-vn ne voudroit fier ſon ſecret à vn homme qui dort : mais nous le fions à vn homme de bien : il s'enſuit donc qu'vn homme de bien ne dort point. Poſidonius deffend la cauſe de noſtre Zenon par le ſeul moyen que voicy. Mais encor, comme ie penſe, ſe peut-elle mal deffendre par ce moyen là. Car il dit qu'on prend vn yurongne en deux façons : L'vne, quand vn homme eſt ſi chargé de vin qu'il eſt hors de ſens: Et l'autrequand vn hõme a couſtume de s'enyurer & qu'il eſt ſubiect à ce vice. C'eſt de ceſtuy-là qui eſt ſubiet à s'enyurer, que Zenon veut parler, & non point de celuy qui eſt yure : Et que c'eſt ceſtuy-là à qui pas-vn ne voudroit fier vn ſecret, que le vin luy pourroit faire deſcouurir. Mais cela eſt faux. Parce que ce premier argument s'entend de celuy qui eſt deſia yure, & non point de celuy qui le doit eſtre. Car tu me confeſſeras bien qu'il y a differance entre vn yurongne, & vn qui eſt yure. Il ſe peut faire que c'eſt la premiere fois qu'il aura eſté yure, & qu'il n'eſt pas ſubiet à ce vice :

Exacte & particuliere deſcription de la vie reſſerree de Sen que ſur ſes vieux ans.

Comme l'argument des Stoiques pour deſcrier l'yurõgnerie.

Yurongne conſideré en deux façons, ſelon Poſidonius.

Difference entre yurongne & yure.

ce vice: & qu'vn yurongne peut ſouuent n'eſtre pas yure. Par ainſi i'entens ſeulemẽt ce qu'on a accouſtumé de ſignifier par ce mot: puis meſmemẽt qu'il eſt dict par vn homme, qui fait profeſſion d'eſtre diligent à bien examiner les paroles. Dauantage ſi Zenon l'a ainſi entendu, il a voulu pareillement que nous l'entendiſſions comme luy: Et par l'ambiguité de ce mot, il a donné lieu à ceſte tromperie, ce qu'il ne faut iamais faire quand on cherche la verité, Certainement encor qu'il l'entendiſt de ceſte façon, ſi eſt-ce que la conſequence en eſt fauſe, qu'on ne fie point vn ſecret à celuy qui s'enyure ſouuent. Penſe ie te prie à combien de gendarmes, qui n'eſtoyent pas touſiours ſobres, le chef de l'armee, ou le mareſchal de camp, ou le capitaine, ont donné des charges qui meritoyent bien d'eſtre tenuës ſecretes. On ſe fia bien de la coniuration faicte ſur la mort de Caius Cæſar (ie dis de ce Cæſar qui apres auoir desfait Pompee, mit la choſe publique ſous ſon obeïſſance) à Tullius Cimber & à Ca. Caſſius. Caſſius toute ſa vie n'auoit beu qu'eau. Tullius Cimber eſtoit par trop adonné au vin, hõme ſale & mal net, qui parlant de ſon yurongnerie luy-meſme, comment pourrois-ie (dit-il) ſupporter perſonne de ce monde, puis que ie ne peux ſupporter mon vin? Que chacun donc maintenant nomme ceux qu'il penſe à qui l'on puiſſe mal fier le vin, & bien fier vn ſecret. Toutesfois afin que ie ne l'oublie point, ie veux reciter vn exemple qui m'eſt venu en memoire. Car il faut enrichir noſtre vie de beaux exẽples. Il ne faut point auſſi touſiours auoir recours à ceux des anciens. Lucilius Piſo Preuoſt de la ville de Rome, depuis qu'il fut vne fois addonné à l'yurongnerie, paſſoit la plus grande partie de la nuit en feſtins, & dormoit le plus ſouuent iuſqu'à midy. C'eſtoit ſon heure de matin. Toutesfois il s'aquita fort ſoygneuſement de ſa charge, par laquelle la garde de la ville luy eſtoit commiſe. Le diuin Auguſte luy auoit donné auſſi des commandemens fort ſecrets, quand il luy donna le gouuernement de la Thrace, laquelle il reduiſit entierement à ſon obeïſſance. Et Tyberius s'en allant en la campagne de Rome, & laiſſant dans la ville pluſieurs affaires qui le tenoyent en beaucoup de crainte & de ſoupçon, parce, comme ie penſe, qu'il s'eſtoit bien trouué de l'yurongnerie de Piſo, fiſt preuoſt de Rome Coſſus, homme certainement ſage & moderé, mais tellement trempé & noyé dans le vin, que quelquefois dans le ſenat meſme (où il eſtoit venu ne faiſant que partir du feſtin) il ſe trouuoit ſurpris d'vn ſi eſtrãge ſommeil, qu'on ne le pouuoit aucunement reſueiller, & qu'on eſtoit contraint de l'emporter tout endormy en ſa maiſon. Toutesfois Tiberius luy eſcriuit pluſieurs choſes de ſa propre main, qu'il iugeoit ne pouuoir eſtre fiees meſmes à pas-vn de ſes ſeruiteurs: Mais il n'eſchappa iamais à Coſſus aucun ſecret public ou priué. Mettons doncques ces declamations à part: que l'eſprit d'vn hõme attaché à l'yurõgnerie n'a pas de puiſſance ſur ſoy, & que tout ainſi que le vin nouueau eſclate la vaiſſelle, & que la chaleur iette par la bouche ce qui eſt au fons: Pareillemẽt que quand le vin bout dedãs l'hõme, tout ce qui eſt caché au plus profond, eſt pouſſé dehors, & deſcouuert deuãt tout le mõde. Et tout ainſi que ceux qui s'en ſont trop chargez, ne peuuẽt retenir la viãde que le vin fait regorger, auſſi ne peuuent-ils retenir les ſecrets. Ils deſgorgẽt les leurs propres, & ceux d'autruy. Mais encor qu'on aye accouſtumé de faire l'vn, on a auſſi accouſtumé de faire l'autre, & prendre conſeil des affaires de fort grande importance auec ceux que nous ſçauons

L'yurongne peut bien aucunefois celer vn ſecret.

Exemples rares d'yurongnes diſcrets & aduiſez. Lucilius Piſo, &

Coſſus.

Aduis de Seneque touchant l'yurõgnerie.

prendre plaiſir à boire. Il eſt donc faux ce qu'on allegue pour deffenſe, qu'on ne fie point vn ſecret à celuy qui a acouſtumé de s'enyurer. O combien vaudroit mieux accuſer ouuertement l'yurongnerie,& deſcouurir tous ſes vices, leſquels vn homme mediocrement,ie ne dis point parfaictement ſage pourra euiter, s'il ſe contente d'eſteindre ſa ſoif, & qui encor s'il ſe faut quelquefois reſioüir ſe trouuant en quelque banquet eſtrãger, peut au moins reſiſter à l'enyurement pour ſi long que ſoit le feſtin. Car nous verrons apres ſi le vin peut troubler la ceruelle d'vn homme ſage, & s'il fait choſes que les yurongnes ont accouſtumé de faire. Cependant ſi tu veux ſouſtenir qu'vn homme de bien ne ſe doiue point enyurer, pourquoy vſes-tu d'argumens? Di ſeulement combien il eſt vilain & deshonneſte de mettre plus dans l'eſtomach qu'il n'en peut contenir, & ne cognoiſtre point ſa meſure, & combien de choſes commettent les yurongnes, qui les font rougir de honte apres que le vin eſt paſſé. Di que l'enyurement n'eſt autre choſe qu'vne fureur volontaire. Si la contenance d'vn yurongne duroit pluſieurs iours, pourrois-tu faire doute que ce ne fuſt vne vraye fureur? Et maintenant meſmes elle n'eſt pas moindre, mais elle eſt plus courte. Raconte l'exemple d'Alexandre de Macedone, qui tua en diſnant Clytus le plus grand amy qu'il euſt, & celuy auquel il ſe fioit le plus, puis ayant cogneu la cruauté qu'il auoit faicte, ſouhaita de mourir. Certainement il deuoit l'auoir fait. Il n'y a vice que l'enyuremẽt n'eſchauffe & ne deſcouure. Il chaſſe loing la honte, par laquelle toutes meſchantes entrepriſes ſont empeſchees Car la plus grande partie des hommes ſe retient de faire aucune choſe defenduë, plus par honte, que par bonne volonté. Apres qu'vne trop grande force de vin a ſaiſi le cerueau, tout ce qui eſtoit de mal caché, ſe deſcouure. L'yureſſe n'engendre point les vices, mais elle les pouſſe au dehors. C'eſt alors que l'homme addonné à la paillardiſe, ne peut pas attendre d'eſtre dans ſa chambre, mais laſche incontinent la bride à ſes deshonneſtes deſirs C'eſt lors qu'vne perſonne impudique deſcouure & publie ſon mal, & qu'vn homme outrageux ne peut retenir ſa main ny ſa lãgue. La ſuperbe croiſt à l'inſolent, la cruauté au furieux, la malice à l'enuieux, toute ſorte de vice ſe deſcouure lors & ſe manifeſte. Dauantage l'homme ne ſe cognoiſt pas luy-meſme, ſes paroles ſont douteuſes & mal prononcees, les yeux inconſtans, les pieds chancelans, la teſte troublee & vertigineuſe. Il luy ſemble que les parois tremblent, comme ſi quelque tourbillon eſmouuoit la maiſon. Il ſent vn trauail & vne douleur dans l'eſtomach pendant que le vin boult & qu'il eſtire les boyaux: Et toutesfois le vin eſt encor tolerable quand il eſt en ta force. Mais quand il eſt corrompu par le ſommeil, & que ce qui n'eſtoit qu'yureſſe deuient vomiſſement, que penſes-tu que ſoit cela? Repreſente-toy quelles ruines & defaites acauſé vne yurõgnerie publique. C'eſt elle qui a fait tomber des nations tres-vaillantes & belliqueuſes au pouuoir de leurs ennemis. C'eſt elle qui a ouuert les murailles des villes qui auoient eſté par longues annees courageuſement deffenduës. C'eſt elle qui a reduit en l'obeiſſance des eſtrangers, aucuns peuples opiniaſtres, qui auoyent longuemẽt refuſé de porter le ioug. C'eſt elle qui a dompté par le vin, des armees inuincibles. Ceſt Alexandre duquel nous parlions maintenant, apres tant de longs chemins, tant de batailles, tant d'hyuers, durant leſquels il auoit vaincu & ſurmonté la difficulté des mauuaiſes ſaiſons de l'annee, & des lieux où il eſtoit

L'yurongnerie eſt aſſez vilaine & deſhonneſte d'elle meſme, ſans autre preuue.

C'eſt vne courte fureur

Exemples en Alexandre.

Elle engendre les maux. &

L'yureſſe les pouſſe au dehors.

Pourtraict de l'hõme yure.

Malheurs cuſtuuis de l'yurongnerie publique.

il eſtoit paſſé, tant de riuieres tombans de ſources incognues, tant de mers qui l'auoyent laiſſé paſſer franc de tous dangers, l'intemperance de boire, & cette fatale coupe d'Hercules, l'enſeuelit. Quelle gloire eſt-ce à vn homme d'eſtre capable de tant de vin? Quand tu auras emporté la palme deſſus tous, quand les vns deſia endormis & couchez par terre, & les autres rendans leur gorge de trop aualler, ne pourront plus boire à l'enuy auec toy, quand tu ſeras ſeul de tout le feſtin, qui demeureras debout, quand tu les auras tous vaincus par ceſte vertu magnifique, & que pas-vn n'aura peu contenir tant de vin que toy, encor ſeras-tu vaincu par le tonneau. M. Antoine homme de grand cœur, & de for bel eſprit, par quelle autre choſe fut-il perdu, & comment s'accouſtuma-il aux mœurs eſtrangeres, & aux vices qui n'eſtoient pas Romains, que par l'yurongnerie, & par l'amour de Cleopatra, qui ne fut pas moindre que le vin? C'eſt le vin qui le rendit ennemy de la republique, & qui le garda de pouuoir eſtre pareil à ſes ennemis. C'eſt ce qui le fit cruel, quand ce pendant qu'il ſoupoit on luy apportoit les teſtes des principaux citoyens de la ville, quand au milieu des viandes ſurperbement appreſtées, & des deſpenſes & prodigalitez royalles, il recognoiſſoit les mains & le viſage de ceux qu'il auoit proſcripts & condamnez à mort, & quand s'eſtant ſaoullé de vin, il eſtoit encor alteré de ſang. Ce qu'il faiſoit eſtant yure, euſt eſté meſme inſupportable s'il l'euſt fait eſtant ſobre: Mais de combien plus eſtoit-ce choſe inſupportable, quand il le faiſoit durant ſon yurement? La cruauté ſuit preſque touſiours l'yurongnerie. Car la ſanté de l'ame eſt abrutie & violee. Comme les longues maladies rendent les yeux foibles, & ſubiets à s'offenſer au moindre rayon du ſoleil: pareillement l'yurongnerie continuelle fait deuenir l'entendement furieux & ſauuage. Car quand ils ſont ſi ſouuent hors de ſens, les vices qui ſont engendrez par le vin, & qui ſe ſont endurcis par vne fureur accouſtumee, retiénent apres leur force ſans le vin. Dy donc pourquoy c'eſt que le ſage ne ſe doit point enyurer. Remonſtre ſeulement la vilanie & la cruauté de ceſte choſe par effets, comme il te ſera plus facile, & non point par paroles: monſtre par preuue que ce qu'on appelle volupté, ſi elle paſſe meſure, n'eſt que peine & tourment. Car ſi tu veux prouuer par argumens, que le ſage ſe peut enyurer en beuuant beaucoup de vin, & qu'il retient neantmoins ſa raiſon entiere encor qu'il ſoit enyuré, tu pourrois conclure auſſi, que le ſage qui boira du poiſon ne mourra pas, qui prendra du ius de pauot, ne dormira point, & qui aura mangé de l'ellebore, ne pourra arracher la pituyte des inteſtins, & la faire ſortir dehors. Mais ſi les pieds chancellent, & la langue n'eſt point aſſeuree, pourquoy l'eſtimeras-tu ſobre d'vne partie du corps, & yure de l'autre?

Exéples particuliers en Alexandre. &

M. Antoine.

Elle eſt ordinairement accompagnee de cruauté. &

Rend à la lõgue l'entendement furieux.

EPISTRE LXXXIIII.

Que ceux qui s'adonnent à l'eſtude, doiuent lire, & apres eſcrire: par la comparaiſon des mouches à miel qui vont amaſſer le ſuc des fleurs, & apres le rangent en rayons.

IE cognois que ces petits voyages, qui chaſſent loing ma pareſſe, ſont profitables à ma ſanté, & à mes eſtudes auſſi. Tu vois pourquoy ils aydent à ma

Les promenoirs ſõt vtiles à la ſanté

& non moins à l'eſtude que la lecture & l'eſcriture.

ſanté, puis que l'amour que ie porte aux lettres me rend parreſſeux, & me fait perdre le ſoing que ie deurois auoir de ma perſonne, ie ſuis contrainct de faire mes exercices par le moyen, & l'ayde d'autruy. Ie te diray comme ils profitent auſſi à mes eſtudes. I'ay quitté la lecture, cõbien que ie penſe qu'elle fuſt neceſſaire. Premieremẽt afin que ie ne me contente point de moy ſeul, en ſecond lieu afin que quand i'auray entendu ce que les autres auront recherché, ie face iugement de ce qui a eſté inuenté, & que ie penſe moy-meſme d'inuenter. La lecture nourrit l'eſprit, & quand il eſt ennuyé de l'eſtude, elle le recree, non toutesfois ſans quelqu'eſtude. Nous ne deuõs pas touſiours eſcrire, nous ne deuons pas auſſi touſiours lire. L'vne de ces deux choſes, i'entens l'eſcrire, nous ennuyera, & affoiblira nos forces: Et l'autre nous reſiouyra, & nous recréera. Il faut par fois changer, il faut temperer l'vn auec l'autre, afin que ceque nous auõs ramaſſé par la lecture, la plume apres le remette enſemble. Nous deuons cõme l'on dit, imiter les abeilles, qui volent ça & là, & cueillent les fleurs qui ſont bonnes à faire le miel, puis apres departent tout ce qu'elles ont porté, & le rangent en rayons, comme dit noſtre Virgille.

Leſquels il faut entremeſler & temperer l'vne par l'autre à guiſe des abeilles.

4. *Georgic.*

Elles ſerrent le miel.
Et rangent en leur caue vn doux Nectar du ciel.

On ne ſçait pas bien encore, ſi elles ſuccent ceſte liqueur des fleurs qui ſoit dés incontinent miel, ou ſi par quelque meſlange & par la vertu & proprieté de leur haleine elles cõuertiſſent en ceſte ſaueur ce qu'elles amaſſent. Car quelques vns veulent dire qu'elles n'ont point la ſcience de ſçauoir faire le miel, mais ſeulement de l'amaſſer. On dit qu'aux Indes il ſe trouue du miel dans les fueilles de quelques roſeaux, que la roſee du ciel de ce pays là, ou l'humeur douce & graſſe de la cãne produit. Il y a vne meſme vertu en nos herbes, mais qui n'eſt pas ſi remarquable & facile à cognoiſtre, laquelle eſt pourſuiuie & ſuccée par ce petit animal, nay proprement à cela. Quelques vns penſent que ce qu'elles ont cueilly des plus tendres parties des herbes, qui ſont en verdeur, ou en fleurs, ſe cõfit, & conuertit en ceſte qualité de miel, nõ ſans quelque leuain (ſi ie dois parler ainſi) par la force duquel ces choſes diuerſes ſe prennent, & caillent enſemble. Mais afin que ie ne ſorte point du propos que ie traitte, nous deuons imiter les abeilles, & ſeparer tout ce que nous auons appris des diuerſes leçons, pour auant que ce qui eſt ſeparé, & mis à part ſe garde mieux; & puis apres auec le trauail, & la force de noſtre eſprit, meſler enſẽble toutes ces choſes cueillies de diuers endroicts, & les reduire en vn ſeul gouſt: afin que encor qu'on s'apperçeuſt d'où elles auoyent eſté priſes, ce neantmoins elles ſemblent eſtre autres, que du lieu où elles ont eſté cueillies. Comme nous voyõs que nature fait en noſtre corps ſans noſtre ayde. Les viandes que nous mengeons tandis qu'elles demeurent en leur qualité, & qu'elles nagent encor entieres ſur l'eſtomach, ce n'eſt que charge & peſanteur. Mais apres qu'elles ne ſont plus ce qu'elles eſtoyent, & qu'elles ſe ſont changees, alors elles ſe conuertiſſent en forces, & en ſang. Eſſayons d'en faire autant des choſes dont nos eſprits ſe nourriſſent, & ne permettons point que ce que nous auons ramaſſé, demeure entier, afin qu'on ne le prenne point comme choſe eſtrangere, il le nous faut digerer, autrement il n'entreroit que dans la memoire, & non point dans l'entendement. Entendons nous fidelement auec ces choſes, & faiſons qu'elles ſoyent comme du tout noſtres: que de pluſieurs, il en ſoit faict

Deſquelles il prend ſubiect de diſcourir de la confectiõ du miel.

Moyen d'appliquer à noſtre vſage ce que les autres on dict.

Belles comparaiſons à ce propos tirées des viandes que nous mengeons.

fait vne ſeule. Et comme il ſe compoſe vn conte vniuerſel de pluſieurs nombres particuliers, comprenans diuerſes petites ſommes differentes, il faut que noſtre eſprit face le ſemblable. Il doit tenir caché tout ce dequoy il s'eſt aidé & ſeruy, & ne doit monſtrer & deſcouurir que ce qu'il en a compoſé. Mais ſi lon recognoiſt en toy la reſemblance de quelqu'vn, qui ſera par admiration entré plus profondement dans ton ame, ie veux que tu luy reſſemble comme vn fils reſſemble à ſon pere, & non point comme vne image. L'image eſt vne choſe morte. Et quoy? on ne pourra donc point cognoiſtre celuy duquel tu imites l'oraiſon? duquel l'argument? duquel les ſentences? Ie penſe qu'on ne pourroit quelquefois le cognoiſtre, meſmement quand on imite quelque grand homme. Car il n'a pas imprimé ſon image ſur toutes les choſes, dont il a tiré les exemples d'vn chacun, pour faire ſembler que ce ne fuſt qu'vn ſeul ouurage. Ne vois-tu pas de combien de voix eſt compoſé vn chœur de Muſiciens? Si eſt-ce qu'il n'en ſort de toutes qu'vn chant. L'vne eſt deſliée, l'autre groſſe, & l'autre moyenne: Celles des hommes ſont meſlées auec celles des femmes: On y adiouſte encor des fluſtes: les voix d'vn chacun ſont incognuës, & toutes ſont entenduës. Ie parle de ce chœur dont les anciens Philoſophes ont eu cognoiſſance. Car il y a plus de Chantres auiourd'huy en nos banquets, qu'il n'y auoit au temps paſſé de ſpectateurs aux theatres. Apres que le rang des chantres a remply toutes les allees, & que les caues du theatre ſont ceintes & enuirõnées de trompetes & clairons, & que toutes ſortes de fluſtes & d'inſtrumens de muſique ſonnent dans les galeries hautes, il ſe fait vn conſert de ſons diſſemblables. Ie veux que noſtre ame ſoit ſemblable à cela, qu'elle ſoit ornée de pluſieurs ſciences & enſeignemens, & d'exemples de pluſieurs ſiecles, qui ſoyent rapportez à vn ſeul âge. Mais comment (diras-tu) ſe pourra faire cela? Si nous auons touſiours l'eſprit bandé, ſi nous ne faiſons rien que la raiſon ne le conſeille. Si tu la veux eſcouter, elle te dira: Laiſſe ces choſes, apres leſquelles il n'y a que trop long temps que le monde court. Laiſſe les richeſſes, qui ne ſeruent que de malheur ou de charge à ceux qui les poſſedent, laiſſe les voluptez & du corps & de l'eſprit, qui nous effeminent, & rendent laſches. Laiſſe l'ambition, ce n'eſt qu'orgueil, que vanité, que vent. Elle ne prend iamais fin: elle eſt auſſi faſchée de voir quelqu'vn, qui luy mette le pied deuant, comme d'eſtre ſuiuie par quelqu'autre. Elle eſt tourmentée de l'enuie en deux façons. Tu peux bien cognoiſtre combien eſt miſerable celuy à qui lon porte enuie, s'il en porte aux autres. Vois-tu bien les palais de ces grands Seigneurs? leurs portes où ceux qui leur vont donner le bon iour, prennent des querelles pour eſtre des premiers? Il faut ſouffrir beaucoup d'indignitez, pour y pouuoir entrer, encor de plus grandes, quand tu ſeras dedans. Ne t'arreſte point deuant les degrez de ces grands princes, ny deuant ces porches eſleuez ſur vn haut eſcalier. Tu ſeras contraint demeurer debout en vn lieu, qui pend en precipice gliſſant, & dangereux à tomber. Retire toy pluſtoſt deçà du coſté de la ſageſſe, & cherche les biens qui ſont les plus grands, & pleins de tranquilité. Voy tout ce qui ſemble eſtre le plus eminent & plus eſleué ſur les choſes humaines, encor qu'il ſoit fort petit, & qu'il ſe puiſſe comparer aux choſes les plus viles, & baſſes, ſi eſt-ce qu'on n'y peut aller, que par des ſentiers difficiles & mal-aiſez. Le chemin par lequel on va au faiſte des dignitez, eſt aſpre, & rabotteux. Mais s'il te venoit fantaſie de monter

D'vn conte qui ſe fait de pluſieurs sõmes.

De la reſemblance du fils au pere.

D'vn chœur de Muſiciens.

Application des ſuſdictes cõparaiſons. Conſeil de la Raiſon, ſalutaire contre les vanitez de ce monde.

& non moins à l'eſtude que la lecture & l'eſcriture.

ſanté, puis que l'amour que ie porte aux lettres me rend parreſſeux, & me fait perdre le ſoing que ie deurois auoir de ma perſonne, ie ſuis contrainct de faire mes exercices par le moyen, & l'ayde d'autruy. Ie te diray comme ils profitent auſſi à mes eſtudes. I'ay quitté la lecture, cõbien que ie penſe qu'elle fuſt neceſſaire. Premieremẽt afin que ie ne me contente point de moy ſeul, en ſecond lieu afin que quand i'auray entendu ce que les autres auront recherché, ie face iugement de ce qui a eſté inuenté, & que ie penſe moy-meſme d'inuenter. La lecture nourrit l'eſprit, & quand il eſt ennuyé de l'eſtude, elle le recree, non toutesfois ſans quelqu'eſtude. Nous ne deuõs pas touſiours eſcrire, nous ne deuons pas auſſi touſiours lire. L'vne de ces deux choſes, i'entens l'eſcrire, nous ennuyera, & affoiblira nos forces: Et l'autre nous reſiouyra, & nous recréera. Il faut par fois changer, il faut temperer l'vn auec l'autre, afin que ceque nous auõs ramaſſé par la lecture, la plume apres le remette enſemble. Nous deuons cõme l'on dit, imiter les abeilles, qui volent ça & là, & cueillent les fleurs qui ſont bonnes à faire le miel, puis apres departent tout ce qu'elles ont porté, & le rangent en rayons, comme dit noſtre Virgille.

Leſquels il faut entremeſler & temperer l'vn par l'autre à guiſe des abeilles.

4. *Georgic.*

Elles ſerrent le miel.
Et rangent en leur caue vn doux Nectar du ciel.

On ne ſçait pas bien encore, ſi elles ſuccent ceſte liqueur des fleurs qui ſoit dés incontinent miel, ou ſi par quelque meſlange & par la vertu & proprieté de leur haleine elles cõuertiſſent en ceſte ſaueur ce qu'elles amaſſent. Car quelques vns veulent dire qu'elles n'ont point la ſcience de ſçauoir faire le miel, mais ſeulement de l'amaſſer. On dit qu'aux Indes il ſe trouue du miel dans les fueilles de quelques roſeaux, que la roſee du ciel de ce pays là, ou l'humeur douce & graſſe de la cãne produit. Il y a vne meſme vertu en nos herbes, mais qui n'eſt pas ſi remarquable & facile à cognoiſtre, laquelle eſt pourſuiuie & ſuccée par ce petit animal, nay proprement à cela. Quelques vns penſent que ce qu'elles ont cueilly des plus tendres parties des herbes, qui ſont en verdeur, ou en fleurs, ſe cõfit, & conuertit en ceſte qualité de miel, nõ ſans quelque leuain (ſi ie dois parler ainſi) par la force duquel ces choſes diuerſes ſe prennent, & caillent enſemble. Mais afin que ie ne ſorte point du propos que ie traitte, nous deuons imiter les abeilles, & ſeparer tout ce que nous auons appris des diuerſes leçons, pour auant que ce qui eſt ſeparé, & mis à part ſe garde mieux; & puis apres auec le trauail, & la force de noſtre eſprit, meſler enſẽble toutes ces choſes cueillies de diuers endroicts, & les reduire en vn ſeul gouſt: afin que encor qu'on s'apperçeuſt d'où elles auoyent eſté priſes, ce neantmoins elles ſemblent eſtre autres, que du lieu où elles ont eſté cueillies. Comme nous voyõs que nature fait en noſtre corps ſans noſtre ayde. Les viandes que nous mengeons tandis qu'elles demeurent en leur qualité, & qu'elles nagent encor entieres ſur l'eſtomach, ce n'eſt que charge & peſanteur. Mais apres qu'elles ne ſont plus ce qu'elles eſtoyent, & qu'elles ſe ſont changees, alors elles ſe conuertiſſent en forces, & en ſang. Eſſayons d'en faire autant des choſes dont nos eſprits ſe nourriſſent, & ne permettons point que ce que nous auons ramaſſé, demeure entier, afin qu'on ne le prenne point comme choſe eſtrangere, il le nous faut digerer, autrement il n'entreroit que dans la memoire, & non point dans l'entendement. Entendons nous fidelement auec ces choſes, & faiſons qu'elles ſoyent comme du tout noſtres: que de pluſieurs, il en ſoit faict

Deſquelles il prend ſubiect de diſcourir de la confectiõ du miel.

Moyen d'appliquer à noſtre vſage ce que les autres on dict.

Belles comparaiſons à ce propos tirées des viandes que nous mengeons.

fait vne ſeule. Et comme il ſe compoſe vn conte vniuerſel de pluſieurs nombres particuliers, comprenans diuerſes petites ſommes differentes, il faut que noſtre eſprit face le ſemblable. Il doit tenir caché tout ce dequoy il s'eſt aidé & ſeruy, & ne doit monſtrer & deſcouurir que ce qu'il en a compoſé. Mais ſi lon recognoiſt en toy la reſemblance de quelqu'vn, qui ſera par admiration entré plus profondement dans ton ame, ie veux que tu luy reſſemble comme vn fils reſſemble à ſon pere, & non point comme vne image. L'image eſt vne choſe morte. Et quoy? on ne pourra donc point cognoiſtre celuy duquel tu imites l'oraiſon? duquel l'argument? duquel les ſentences? Ie penſe qu'on ne pourroit quelquefois le cognoiſtre, meſmement quand on imite quelque grand homme. Car il n'a pas imprimé ſon image ſur toutes les choſes, dont il a tiré les exemples d'vn chacun, pour faire ſembler que ce ne fuſt qu'vn ſeul ouurage. Ne vois-tu pas de combien de voix eſt compoſé vn chœur de Muſiciens? Si eſt-ce qu'il n'en ſort de toutes qu'vn chant. L'vne eſt deſliée, l'autre groſſe, & l'autre moyenne: Celles des hommes ſont meſlées auec celles des femmes: On y adiouſte encor des fluſtes: les voix d'vn chacun ſont incognuës, & toutes ſont entenduës. Ie parle de ce chœur dont les anciens Philoſophes ont eu cognoiſſance. Car il y a plus de Chantres auiourd'huy en nos banquets, qu'il n'y auoit au temps paſſé de ſpectateurs aux theatres. Apres que le rang des chantres a remply toutes les allees, & que les caues du theatre ſont ceintes & enuirõnées de trompetes & clairons, & que toutes ſortes de fluſtes & d'inſtrumens de muſique ſonnent dans les galeries hautes, il ſe fait vn conſert de ſons diſſemblables. Ie veux que noſtre ame ſoit ſemblable à cela, qu'elle ſoit ornée de pluſieurs ſciences & enſeignemens, & d'exemples de pluſieurs ſiecles, qui ſoyent rapportez à vn ſeul âge. Mais comment (diras-tu) ſe pourra faire cela? Si nous auons touſiours l'eſprit bandé, ſi nous ne faiſons rien que la raiſon ne le conſeille. Si tu la veux eſcouter, elle te dira: Laiſſe ces choſes, apres leſquelles il n'y a que trop long temps que le monde court. Laiſſe les richeſſes, qui ne ſeruent que de malheur ou de charge à ceux qui les poſſedent, laiſſe les voluptez & du corps & de l'eſprit, qui nous effeminent, & rendent laſches. Laiſſe l'ambition, ce n'eſt qu'orgueil, que vanité, que vent. Elle ne prend iamais fin: elle eſt auſſi faſchée de voir quelqu'vn, qui luy mette le pied deuant, comme d'eſtre ſuiuie par quelqu'autre. Elle eſt tourmentée de l'enuie en deux façons. Tu peux bien cognoiſtre combien eſt miſerable celuy à qui lon porte enuie, s'il en porte aux autres. Vois-tu bien les palais de ces grands Seigneurs? leurs portes où ceux qui leur vont donner le bon iour, prennent des querelles pour eſtre des premiers? Il faut ſouffrir beaucoup d'indignitez, pour y pouuoir entrer, encor de plus grandes, quand tu ſeras dedans. Ne t'arreſte point deuant les degrez de ces grands princes, ny deuant ces porches eſleuez ſur vn haut eſcalier. Tu ſeras contraint demeurer debout en vn lieu, qui pend en precipice gliſſant, & dangereux à tomber. Retire toy pluſtoſt deçà du coſté de la ſageſſe, & cherche les biens qui ſont les plus grands, & pleins de tranquilité. Voy tout ce qui ſemble eſtre le plus eminent & plus eſleué ſur les choſes humaines, encor qu'il ſoit fort petit, & qu'il ſe puiſſe comparer aux choſes les plus viles, & baſſes, ſi eſt-ce qu'on n'y peut aller, que par des ſentiers difficiles & mal-aiſez. Le chemin par lequel on va au faiſte des dignitez, eſt aſpre, & rabotteux. Mais s'il te venoit fantaſie de monter

D'vn conte qui ſe fait de pluſieurs sõmes.

De la reſemblance du fils au pere.

D'vn chœur de Muſiciens.

Application des ſuſdictes cõparaiſons. Conſeil de la Raiſon, ſalutaire contre les vanitez de ce monde.

à ce ſommet de ſageſſe, à laquelle la fortune s'eſt ſoubmiſe, tu verras toutes ces choſes, qu'on eſtime eſtre les plus hautes, ſe tenir au deſſous de toy. Et toutesfois tu paruiendras aux lieux les plus hauts, par vn chemin fort plain.

EPISTRE LXXXV.

Il aſſemble pluſieurs raiſons, par leſquelles les Stoiciens prouuoyent, que la ſeule vertu ſuffiſoit à bien & heureuſement viure. Et refute les opinions de ceux qui ſouſtenoyent le contraire.

La ſeule vertu ſuffit pour rendre la vie de l'homme bien heureuſe.

IE Auois voulu eſpargner ta peine, paſſant par deſſus tout ce qui eſtoit plus difficile, & m'eſtois contenté de te faire ſentir ſeulement le gouſt de ce que nos Philoſophes diſent, pour prouuer que la vertu toute ſeule ſuffit, pour rendre la vie de l'homme bien-heureuſe. Tu veux que ie ramaſſe tous nos argumens, & tous ceux qui ont iamais eſté excogitez pource que nous enſeignons. Mais ſi ie le voulois entreprẽdre, il faudroit que ie fiſſe vn liure entier, & non point vne Epiſtre. I'ay touſiours proteſté, que ie ne prens point de plaiſir à ceſte ſorte d'argumens. I'ay honte de venir au combat, qui s'entreprend pour la deffenſe des Dieux, & des hommes, n'ayant pour toutes armes, qu'vne aleſne en main. Celuy qui eſt ſage eſt temperant: Celuy qui eſt temperant eſt conſtant, celuy qui eſt conſtant ne ſe trouble iamais: Celuy qui ne ſe trouble iamais vit ſans triſteſſe: celuy qui vit ſans triſteſſe eſt heureux: il s'enſuit donc que l'hõme ſage eſt heureux, & que la ſageſſe ſuffit à la vie heureuſe. A ceſte concluſion quelques-vns d'entre les Peripateticiens reſpondent ainſi qu'en parlant de celuy, qui ne ſe trouble iamais, & du conſtant, & de celuy qui vit ſans triſteſſe, ils entendent que c'eſt de celuy qui ſe trouble peu ſouuent, & fort peu, mais non point de celuy qui ne ſe trouble iamais. Pareillement ils entendent que celuy, qui vit ſans triſteſſe, ſoit celuy, qui n'eſt point ſubiet à triſteſſe, & qui n'eſt guere ſouuent triſte & peu ſubiet à ce vice. Car nature ne permet point que l'ame d'aucun ſoit du tout exẽpte de triſteſſe: que le ſage ne la ſente quelquefois iaçoit qu'il ne ſe voye point vaincu par la douleur, & par la triſteſſe, & autres choſes ſẽblables, qui conuiennent à leur ſecte. Ils ne leur oſtent pas du tout la paſſion, ils la tẽperent ſeulement. Mais cõbien peu eſtimons-nous le ſage, s'il n'eſt qu'vn peu plus conſtant que les plus imbecilles, vn peu plus ioyeux que les plus triſtes, vn peu plus moderé que les diſſolus, & vn peu plus grand que les plus petits? Quoy? Ladas voudroit-il admirer ſa legereté en ſe cõparant à vn boiteux, ou à vn qui a la iambe froiſſee?

Ce qu'il preuue par vn amas de raiſons priſes en l'eſchole Stoique.

Premiere raiſon.

Obiection des Peripateticiens.

Reſponce des Stoiciens.

7. Æneid.

Elle ſemble voler deſſus les hautes creſtes
Des moiſſons par les champs, ſans rompre les areſtes,
Elle chemine à ſec ſur les eaux de la mer,
Sans ſes deux pieds legers dedans les flots tremper.

Replique des Peripateticiens.

C'eſt vne legereté loüee par elle meſme, ſans eſtre priſée par la comparaiſon des plus peſans & tardifs. Et quoy? voudrois-tu dire, qu'vn homme fuſt ſain, quand il n'a qu'vn peu de fieure? ce n'eſt pas ſanté que de n'auoir qu'vne petite maladie. Et quand, dit-il, nous appellons ſages ceux qui n'ont point l'ame troublée, c'eſt comme nous appellons les grenades apyrines, c'eſt à dire ſans aigreur, non point parce qu'elles n'ayent aucune aigreur, mais parce qu'elles en ont

en ont fort peu. Cela toutesfois eſt faux. Car ie ne veux point penſer qu'en l'homme ſage il y doiue auoir aucune diminution de mal, mais qu'il n'y en doibt point auoir du tout. Car s'il en ya quelque peu il croiſtra, & luy donnera empeſchement. Comme vn grand reume & vne parfaicte cataracte fait du tout perdre la veuë, auſſi vn petit reume la trouble. Si tu accordes, que le ſage ſoit ſubiet aux paſſions, la raiſon ne les pourroit pas dompter. Elle ſeroit emportee par elles cõme par vn torrent: veu principalemẽt que tu luy laiſſes non pas vne ſeule, mais toutes ſortes de paſſions & mouuemẽs, cõtre leſquels il faut qu'elle cõbatte. Vne trouppe entiere, encor qu'elle ne ſoit que de perſonnes moyennes, a plus de force, que la violence d'vn ſeul homme grand. Il a bien quelque conuoitiſe des richeſſes, mais elle eſt petite: Il a de l'ambition, mais elle n'eſt pas violente: il a vne grande cholere, mais facile à s'appaiſer: Il eſt ſuject à inconſtance, mais elle n'eſt pas trop legere & volage. Il eſt addonné aux femmes mais non pas follement. I'eſtimerois plus heureux celuy qui ſeroit ſuject à vn grand vice tout ſeul, que celuy qui le ſeroit à tous, encor qu'ils fuſſent plus legers. Dauantage il ne faut point conſiderer ſi le vice eſt grand, car quel qu'il ſoit il ne peut obeyr, il ne reçoit point de cõſeil. Tout ainſi qu'il n'y a beſte aucune capable de raiſon, ſoit-elle ſauuage ou domeſtique & traictable, par ce que de leur nature elles ſont ſourdes à ceux qui les veulent perſuader: Pareillement les paſſions, pour ſi petites qu'elles ſoyent ne peuuẽt ſuiure, ny obeyr à la raiſon. Les tigres & les lions ne deſpoüillẽt iamais leur cruauté, ils la cachent bien quelquefois, mais lors que tu y pẽſeras moins, ceſte felonie que tu croiois eſtre appaiſee, ſe rallumera. Iamais les vices ne ſe radouciſſent du tout. En outre ſi la raiſon gagne le deſſus ils ne cõmenceront iamais: mais s'ils cõmencent en deſpit de la raiſon, ils perſeuerent touſiours en deſpit d'elle Car il eſt plus facile dẽpeſcher qu'ils ne viennent que de moderer leur violence. Ceſte mediocrité doncques eſt fauſe & inutile: c'eſt autant cõme qui diroit, qu'il faut eſtre vn peu fol, ou vn peu malade. La ſeule vertu reçoit temperament: les vices de l'ame n'en ont point. Tu les arracherois pluſtoſt, que de les moderer, faut il mettre en doute, que les vices inueterez & endurcis dãs l'eſprit de l'homme (que nous appellons maladies) ne ſoyent immoderez: cõme l'auarice, la cruauté, la ſuperbe, la fierté, l'impieté? Les paſſions donc ne ſe peuuent moderer, car de l'vn on paſſe à l'autre. Dauantage ſi tu donnes aucune authorité à la triſteſſe, à la crainte, à la conuoitiſe, & autres mauuaiſes mœurs, elles ne ſeront plus en noſtre puiſſãce. Pourquoy? Parce que les occaſions qui les irritent ſont hors de nous. Par ainſi elles croiſſent, comme les cauſes, qui les concitent ſont grandes ou petites. La crainte ſera plus grande, s'il void plus de choſes, qui le peuuent effrayer, ou s'il les regarde de plus pres. La conuoitiſe ſera plus aſpre, ſi l'eſperance d'vn plus grand bien l'attire. S'il n'eſt pas en noſtre puiſſance d'empeſcher, qu'il n'y ait des paſſions, nous ne pouuons empeſcher qu'elles ne deuiennent grandes. Si tu leur as permis de commencer, elles croiſtront auec les occaſions, & viendront auſſi grandes qu'on les eſtimera. En outre ces vices, pour ſi petits qu'ils ſoyent deuiennent plus grands: les choſes pernicieuſes ne retiennent point de meſure. Encor que du commencement les maladies ſoyent petites, elles s'augmentent tellement peu à peu, qu'vn fort petit accez emporte quelquefois vn corps malade. Mais quelle folie ſeroit-ce, s'il n'a pas eſté en noſtre pouuoir dẽpeſcher la naiſſan-

Reſponce des Stoiques.

Seconde raiſon des Stoiques, pour deſpoüiller de paſſions l'homme vertueux.

Troiſieſme raiſon.

Quatrieſme.

Cinquieſme.

Sixieſme.

ce & le commencement de quelque choſe, croire que nous puiſſions retenir & arreſter ſon cours? Comment aurois-ie aſſez de force pour faire prendre fin à des choſes que ie n'ay peu empeſcher de venir? Veu qu'il eſt plus facile de leur fermer la porte, que de les contenir & brider quand elles ſont entrees. Quelques vns ont vſé de ceſte diſtinctiõ, & ont dict, qu'il eſt ſage & temperant par le naturel de ſon ame, & qu'il eſt trãquille par la diſpoſition d'icelle. Mais que par accident il ne l'eſt point. Car quant à la diſpoſition de ſon ame, il n'eſt point troublé, attriſté, ny effrayé, mais il ſuruient pluſieurs cauſes exterieures, qui le troublent. Ils diſent vne autre choſe ſemblable à cela, qu'il n'eſt pas ſubiet au deſpit, & au courroux, mais qu'il ſe courouce quelquefois: qu'il n'eſt pas craintif, mais qu'il a quelquesfois peur. C'eſt à dire qu'il eſt exempt du vice de peur, mais qu'il n'eſt pas exempt de ceſte paſſion. Or ſi on laiſſe entrer la crainte par vne accouſtumance, elle paſſera en vice formé, & la cholere receuë dedãs vous, renuerſera la diſpoſitiõ de l'ame, qui eſtoit de ſoy vuide de cholere. Dauantage ſi elle ne meſpriſe les cauſes qui ſuruiennent de dehors, & ſi elle entre en aucune peur, elle ira laſchement, & auec vn courage froid, lors qu'il ſe faudra preſenter contre les eſpees, contre les feux, pour la patrie, pour les loix, & pour la liberté. Or ceſte diuerſité d'ame ne tombe point ſur le ſage. Il me ſemble en outre que nous deuons prendre garde, de ne meſler pas ces deux points, leſquels il faut prouuer ſeparément. Car on peut conclure de ſoy que ce qui eſt honneſte eſt le ſeul bien: & que la ſeule vertu ſuffit à rendre la vie heureuſe. Si ce donc qui eſt honneſte, eſt le ſeul bien, tout le monde accordera que la vertu ſuffit pour viure heureuſement. Au contraire on ne pourroit pas dire, ſi la ſeule vertu rend vn homme heureux, que ce qui eſt hõneſte ſoit le ſeul bien.

Reſponſe des Stoiques aux auis contraires au paradoxe precedent contre les paſſions.

Xenocrates & Speuſippus penſent qu'vn homme peut eſtre heureux par la ſeule vertu: Et non toutesfois que ce qui eſt honneſte ſoit ce ſeul bien. Epicurus pareillement penſe bien, que celuy qui a la vertu, eſt heureux, mais que la ſeule vertu ne ſuffit pas à rendre la vie bien-heureuſe, par ce que c'eſt la volupté procedant de la vertu, & non pas la ſeule vertu, qui la rend bien-heureuſe. Voila vne ſotte diſtinction. Car luy meſme nie que la vertu ſoit iamais ſans volupté, & par ceſte raiſon ſi elles ſont iointes touſiours enſemble, ſi elles ſont inſeparables, la vertu ſeule ſuffit, car elle a touſiours auec elle la volupté, ſans laquelle elle n'eſt iamais, non pas lors meſme qu'elle eſt ſeule. Au demeurãt c'eſt choſe fort eſtrange de dire, qu'vn homme pourra eſtre heureux auec la ſeule vertu, mais qu'il ne ſera pas parfaictement heureux, toutesfois ie ne trouue point de raiſon, pourquoy cela ſe puiſſe faire. Car la vie heureuſe contient en ſoy vn bien tout parfaict, par deſſus lequel il n'en peut eſtre de plus grand. Et ſi cela eſt ainſi, elle eſt parfaitement heureuſe. Si la vie des Dieux eſt telle, qu'elle ne puiſſe auoir rien de plus grand, ny de meilleur, & que la vie heureuſe ſoit diuine, elle n'a donc rien par deſſus elle, où elle puiſſe plus amplement aſpirer. Dauantage ſi la vie heureuſe n'a beſoin de rien, toute vie heureuſe eſt parfaicte, elle eſt pareillement heureuſe, voire treſque heureuſe. Voudrois-tu faire doute, que la vie heureuſe ne ſoit noſtre ſouuerain bien? Si donc elle eſt accompagnee du bien ſouuerain, elle eſt ſouuerainement heureuſe. Comme vne choſe treſ-grande ne peut receuoir aucun accroiſſement (car quelle choſe pourroit eſtre par deſſus ce qui eſt treſ-grãd?) ny la vie heureuſe auſſi, laquelle ne peut eſtre ſans le bien ſouuerain. Mais ſi tu voulois nous mettre en auant quelqu'vn

Contre les opinions de Xenocrates, Speuſippe, & Epicure, touchant le ſouuerain bien.

La vie heureuſe n'a rien par deſſus elle où elle puiſſe aſpirer.

Elle eſt donc parfaictemẽt heureuſe: & par conſequent, noſtre ſouuerain biẽ.

quelqu'vn qui fuſt plus heureux, tu engendrerois vne infinité de difference de biens ſouuerains. Iaçoit que i'entende que le bien ſouuerain ſoit celuy, par deſſus lequel il n'y a aucun autre degré plus grand. S'il y auoit quelqu'vn qui fuſt moins heureux qu'vn autre, il s'enſuiuroit que ceſtui-là ſouhaiteroit pluſtoſt la vie de celuy qui ſeroit plus heureux, que la ſienne. Et toutesfois celuy, qui eſt heureux, n'eſtime rien par deſſus la ſienne. L'vn & l'autre de ces deux points eſt incroyable: ou qu'il y a quelque choſe qui reſte au bien-heureux, qu'il aimaſt mieux eſtre que ce qu'il eſt: ou qu'il n'aimaſt pas mieux eſtre meilleur, qu'il n'eſt pas. Car dautant plus qu'il ſera prudent, dautant mieux, eſtendra-il ſon deſir ſur ce qui eſt treſbon, & taſchera par tous moyens de l'acquerir. Or comment ſeroit vn homme bien-heureux, ſinon ſeulement il pouuoit, mais qui plus eſt, s'il deuoit deſirer quelque autre choſe de plus? Ie vous diray qu'eſt cela, & d'où ceſt erreur procede. Ils ne ſçauent point qu'il n'y a qu'vne ſeule vie heureuſe. Sa qualité la met au meilleur eſtat qu'elle peut eſtre, & non point ſa grandeur. C'eſt pourquoy & la longue, & la courte ſont egales: la plus large, & la plus eſtroitte: celle qui eſt delpartie en pluſieurs lieux, & en pluſieurs parts, & celle qui eſt eſtroitement ſerree. Celuy qui la veut eſtimer par nombre, par meſure, & par departemens, celuy oſte ce qu'elle a de plus excellent. Mais qu'eſt-ce qui eſt plus excellent en la vie? C'eſt qu'elle ſoit pleine. La fin (pour t'en bailler vn exemple) de boire & de manger, c'eſt d'eſtre ſaoul. Ceſtui-cy mange plus, l'autre moins: qu'y fait cela, s'ils ſont deſia tous deux ſaouls? Ceſtui-cy boit plus, & l'autre boit moins: qu'y fait cela? l'vn & l'autre n'a plus de ſoif. Ceſtui-cy a veſcu beaucoup d'annees, & l'autre bien peu. Cela ne ſert de rien, ſi ceſtui cy n'a pas eſté plus heureux en beaucoup d'annees, que ceſt autre en peu. Celuy que tu appelles moins heureux, il n'eſt pas heureux. Car ce nom ne peut pas diminuer. Celuy qui eſt courageux, eſt ſans crainte, qui eſt ſans crainte eſt ſans triſteſſe, qui eſt ſans triſteſſe eſt bien heureux. C'eſt l'argument de nos Stoiciens. Contre lequel ils eſſayent de reſpondre ainſi: que nous induiſons vne choſe fauſe, & reuoquee en doute, pour vne confeſſee, que celuy qui eſt conſtant & courageux, ſoit ſans crainte. Et quoy dõc, dit-il, le courageux ne craindra-il pas les maux qui le menacent de pres? Ce ſeroit à faire à vn homme fol & aliené de ſon ſens, & non point à vn homme conſtant. Mais il reſpond qu'il craint auec vne grande moderation: & qu'il n'eſt pas du tout hors de crainte. Toutesfois ceux qui diſent cela, reuiennent touſiours à vne meſme choſe, & prennent les vices les plus petits, pour vertu. Car celuy qui craint aucunement, toutesfois rarement, & moins que les autres, n'eſt pas exempt de vice, mais il eſt trauaillé d'vn plus petit. Ouy mais i'eſtime fol celuy qui ne craint pas le mal dont il eſt menacé! Ce qu'il dit eſt vray, ſi ce ſont maux. Mais s'il ſçait, que ce ne ſoient pas maux; & s'il eſtime que cela ſeul qui eſt deſ-honneſte, ſoit mal, il deura auec toute aſſeurance regarder les dangers, & meſpriſer ce qui pourroit faire peur aux autres. Au cõtraire: ſi c'eſt à faire à vn fol, & à vn inſenſé de ne craindre point les maux, d'autant auſſi qu'vn homme ſera plus ſage, d'autant plus il craindra. Vous eſtes donc d'aduis, dit-il, qu'vn homme de cœur ſe doit preſenter aux dangers? Rien moins que cela: Il ne les craindra point, mais il les fuira. Il fera bien d'y prendre garde, mais il feroit mal de les craindre. Et quoy donc (diras-tu) ne craindra-il point la mort, la priſon, les feux, & les autres armes de fortune? Nenny. Car il ſçait bien que ce ne ſont point maux,

Et le ſouuerain bien eſt celuy qui n'a rien par deſſus luy.

Il n'y a qu'vne ſeule vie heureuſe, & egale.

Argumẽs des Stoiciens touchant le parfait heureux.

Reſponſe.

Autre replique, & reſponſe.

De ce qui eſt mal & qui ſemble l'eſtre.

encor qu'ils ſemblent l'eſtre. Il croit que toutes tes choſes ne ſont que frayeurs à la vie humaine. Mets luy par inuentaire les captiuitez, les foüets, les chaines, la pauureté, le deſchirement des membres, ou par maladie, ou par tyrannie, & tous autres tourmens que tu ſçaurois raconter, il les met au nombre des peurs que ſentent ceux qui ont l'eſprit troublé de quelque viſiõ. Cela doit eſtre craind par des perſonnes craintiues. Penſes-tu qu'vne choſe ſoit mal, à laquelle il faut que nous veniõs quelque iour par noſtre propre volonté? veux-tu ſçauoir ce qui eſt mal? C'eſt ſe rendre à ce qu'on appelle mal, & luy quitter la liberté, pour laquelle on doit pluſtoſt ſouffrir toutes choſes. Noſtre liberté ſe perd ſi nous ne meſpriſons les choſes qui nous ont faict plier ſous le ioug: ils ne ſeroient pas en doute de cognoiſtre ce qui eſt conuenable à vn homme conſtant, s'ils ſçauoient que c'eſt que la conſtance. Car ce n'eſt point vne temerité inconſideree, ce n'eſt pas amour des perils, ny vn deſir des choſes qu'on craint. C'eſt vne ſcience de bien pouuoir faire difference de ce qui eſt mal, & de ce qui ne l'eſt pas. La conſtance eſt fort ſoigneuſe de ſa conſeruation. Elle eſt auſſi fort patiente de ce qui a vne fauſſe apparẽce de maux. Et quoy? ſi on porte l'eſpee ſur le col d'vn homme conſtant, & courageux: ſi on le bleſſe tantoſt d'vn endroict, & tantoſt d'vn autre, s'il a veu ſes boyaux entre ſes mains, ſi on luy dõne à ceſte heure vn coup, & quelque temps apres vn autre pour luy faire ſentir plus de tourmens: Si par vne playe deſia ſechee on luy fait couler du ſang tout frais diras-tu qu'il n'a point de peur, & qu'il ne ſent point de douleur? Certainemẽt il ſent bien la douleur: car il n'y a vertu aucune, qui face perdre le ſentiment à l'homme, mais il ne craind point. Il regarde cõme d'en haut ſes douleurs d'vn cœur inuincible. Demandes-tu quel courage il a pour lors? tel que l'ont ceux qui cõſolent vn amy malade. Ce qui eſt mal nuit: & ce qui nuit rend pire. La douleur, & la pauureté ne rendent point vn hõme pire: Il s'enſuit dõc qu'elles ne ſont point mal. La propoſitiõ, dit-il, eſt fauſe. Car s'il y a quelque choſe qui nuiſe, il ne rend point pour cela l'homme pire. La tempeſte, & l'orage nuit bien au patron du nauire, mais il ne le rend pas pire qu'il n'eſtoit. Quelques Stoïciens contre cela reſpondent ainſi: Que la tempeſte & l'orage rend le pilote de pire condition, par ce qu'il ne peut faire ce qu'il auoit entrepris, ny tenir le cours de ſon voyage: mais qu'ils ne le font pas pire en ſon art, ains ſeulement en ſa beſongne. Il s'enſuit donc (dit le Peripateticien) que la pauureté, & la douleur, & telles autres ſemblables incommoditez, rendent pire l'homme ſage: car encor qu'elles ne luy oſtent pas la vertu, elles empeſcheront ſes effects. Cela ſe pourroit bien dire, ſi la condition du pilote & du ſage n'eſtoit fort diſſemblable. Car le ſage a ce deſſeing en tout le cours de ſa vie, non ſeulement de faire ce qu'il entreprend, mais de faire bien & iuſtement tout ce qu'il faict. Et le deſſeing du pilote, eſt ſeulement de conduire ſon nauire à port. Les arts & les ſciences ne ſont que chambrieres, elles doiuent rendre le ſeruice qu'elles promettent. La ſageſſe eſt la maiſtreſſe & la gouuernante. Les arts ſeruent à la vie, & la ſageſſe commande. Ie penſe donc qu'il faut autrement reſpondre: que l'art du pilote ne ſe gaſte & ne ſe diminuë aucunement par la tempeſte, ny la conduite meſme de l'art. Le pilote ne t'a point promis vne bonne fortune ſur mer, mais ſeulement de trauailler à ton profit, & la ſcience de bien gouuerner ſon nauire, laquelle ſe monſtre mieux, quand quelque fortune contraire luy donne empeſ-

Que c'eſt que mal.

Que c'eſt que conſtance.

Qui eſt l'hõme vaillant.

Obiection contre la precedente reſponſe.

Reſponſe du Stoïque.

Replique du Peripateticié.

Reſponſe.

Quel eſt le deſſeing du ſage.

Reſponſe de Seneque.

ne empeſchement. Celuy qui a peu dire: Neptune, iamais ce nauire que tout droict: il a ſatisfaict à ſon art. La tempeſte n'empeſche point l'ouurage du pilote, mais ſeulement le ſuccez. Et quoy donc? diras-tu que ce qui empeſche le pilote d'arriuer au port, ne luy eſt pas nuiſible? ce qui rend vains ſes efforts, ce qui le porte en arriere, qui le retient & deſarme? Il luy nuit non point comme à vn pilote, mais comme à vn qui va ſur mer. Tant s'en faut, qu'il empeſche l'art du patron, que pluſtoſt il la faict cognoiſtre. Car en bonace, comme on dict chacun eſt bon marinier: c'eſt au vaiſſeau que cela donne empeſchemẽt, & non point au patron, en tant qu'il eſt patron. Le gouuerneur du nauire iouë deux perſonnages, l'vn qui eſt commun auec tous ceux qui ſont montez dans vn meſme vaiſſeau, en tant qu'il eſt luy-meſme porté: & l'autre propre & particulier, en tant qu'il eſt pilote. La tempeſte luy eſt dommageable comme à vn de ceux qui ſont portez, mais non point comme à vn pilote. Dauantage l'art d'vn pilote c'eſt le bien d'autruy, qui regarde ceux qu'il meine, comme l'art d'vn medecin à ceux qu'il panſe. La ſageſſe eſt vn bien commun tant à ceux auec leſquels elle vit, que propre à elle meſme. Par ainſi il peut eſtre porté dommage au gouuerneur du vaiſſeau, quand le ſeruice qu'il auoit promis aux autres, eſt empeſché par la tempeſte. Mais le ſage ne reçoit aucun dommage ny par pauureté, ny par douleurs, ny par aucun orage qui tourmente la vie. Dautant que toutes ſes œuures ne ſont point empeſchees, mais ſeulement celles qui concernent autruy, car il eſt touſiours en action, ſes effets ſe monſtrent plus grands quand la fortune luy eſt contraire. C'eſt lors qu'il depeſche les affaires de la ſageſſe, laquelle nous auons dict eſtre, & le bien d'autruy, & ſon bien propre. En outre, il n'eſt point empeſché de porter profit à d'autres, lors meſmes que les neceſſitez le preſſent. Il eſt bien empeſché par ſa pauureté, de monſtrer comme vne republique doit eſtre maniee: Mais à tout le moins il enſeigne comme on doit manier la pauureté. C'eſt vne beſongne, qui ſ'eſtend ſur tout le temps de ſa vie. Par ainſi il n'y a fortune, ny aucune autre choſe en ce monde, qui puiſſe empeſcher les actions du ſage, car au moins faict-il ceſte œuure, qu'il eſt empeſché de faire aucune autre œuure. Il eſt propre à tous: car il eſt gouuerneur des bõs, & vainqueur des mauuais: il s'eſt, dis-ie, ſi bien exercé, qu'il a faict paroiſtre ſa vertu autant en ſes proſperitez, comme en ſes aduerſitez, & qu'il n'a pas tant regardé la matiere que la vertu meſme. C'eſt pourquoy ny la pauureté, ny la douleur, ny aucune autre choſe, qui deſtourne les ignorans, & les faict tomber en deſeſpoir, ne l'empeſche point. Tu penſes qu'il ſoit preſſé de maux? il s'en ſert. Phidias ne ſçauoit pas faire ſeulement des images d'yuoire, il en faiſoit auſſi de bronze: ſi tu luy euſſes preſenté de l'yuoire, ou quelque autre matiere plus vile, il en euſt faict vne image auec toute la perfection qu'on pouuoit deſirer d'vne telle matiere. Le ſage pareillement monſtrera la vertu en ſes richeſſes, s'il en a le moyen, ſinon, il le fera en ſa pauureté. S'il peut il la monſtrera dans ſa patrie: ſinon, ce ſera en ſon exil. S'il peut il la monſtrera eſtant chef d'armee: ſinon, comme ſoldat. S'il peut, tout entier: ſinon, eſtropié. Quelle fortune qu'il rencontre, il en fera quelque choſe digne de memoire. Il y a certains dompteurs de beſtes ſauuages, qui forcent les animaux les plus cruels, & qui du premier regard eſpouuantent les hommes, de ſouffrir le ioug, & ne ſe voulans contenter de leur auoir faict perdre la fierté & la cruauté, les rendent ſi doux,

Les actiõs du ſage differẽt de celles des autres hommes.

Il faict paroiſtre ſa vertu indifferemment en toutes ſaiſons.

Comparaiſon du ſage auec Phidias. &

Auec les dompteurs des beſtes ſauuages.

qu'ils les font loger auec eux. Le gouuerneur des lions leur met la main dans la gueule: & celuy qui a le tigre en garde, le baiſe bien. Vn batteleur Æthiopien commande à vn elephant de ſe mettre à genoux, & marcher ſur la corde. Le ſage pareillement eſt le maiſtre de ſçauoir dompter les maux. La douleur, la pauureté, l'ignonimie, la priſon, l'exil, & toutes autres choſes qui font horreur au monde, ſi elles tombent entre les mains du ſage, deuiennent douces & traictables.

EPISTRE *LXXXVI.*

Loüange de Scipion l'Affricain, & de ſa temperance: & meſmement en ſes baings. Blaſme l'exceſſiue deſpenſe & diſſolution des hommes de ſon temps. Et quelques beaux & profitables diſcours des vergers & des arbres fruictiers.

Ce n'eſt pas la valeur, ny le maniemẽt de grands affaires, mais la pieté & vertu qui rẽd l'ame bien heureuſe apres la mort.

IE t'eſcris cecy m'eſtant venu repoſer dans la meſme metairie qui fut iadis à Scipion l'Africain, apres auoir adoré ſes Manes & ſon autel, que ie penſe eſtre le ſepulchre de ce grand capitaine: car quant à ſon ame, ie me ſuis perſuadé qu'elle ſoit retournee au ciel d'où elle eſtoit venuë: non point pour auoir conduit de grandes armees (car ce furieux Cambyſez, qui vſa de ſa fureur fort heureuſement, en a bien fait autant) mais par ſa modeſtie & par ſa pieté, dont il ſurpaſſoit tous les hommes de ſon temps, & qui ſe ſont monſtrees plus admirables, lors qu'il abandonna ſa patrie, que lors qu'il la deffendit. Ou Scipion deuoit ſortir de Rome, ou de Rome la liberté. Ie ne veux rien deroger, dit-il, de l'authorité des loix & des ordonnances: que le droict ſoit egal entre tous les citoyens: Serts toy, ô ma patrie, ſans moy, du biẽ que ie t'ay acquis. I'ay eſté cauſe de ta liberté, i'en veux eſtre auſſi l'exemple. Ie m'en vay, ſi ie ſuis venu plus grand qu'il n'eſt beſoin pour ton aſſeurance. Mais comment pourrois-ie faire, de n'admirer point la grandeur de ce courage? Il s'en alla de ſa propre volonté en exil, & affrãchit ainſi la cité. Les choſes eſtoient venuës à ce point, que la liberté faiſoit tort à Scipion, ou Scipion à la liberté. Et l'vn ne l'autre ne ſe deuoit faire. C'eſt pourquoy il voulut ceder aux loix, & ſe retirer à Literne, pour reprocher autant ſon banniſſement à la choſe publique, comme fut celuy d'Hannibal. Ie vis vne metairie baſtie de ſimple pierre de taille, vne muraille qui parquoit vn grand bois, & des tours haut-eſleuees qui ſeruoient de bouleuers à la metairie. Vne ciſterne deſſous les baſtimens & ſous les vergers, qui ſuffiroit au ſeruice de toute vne armee. Vne petite eſtuue ſans clairté à la façon des anciens, car ces gens du temps paſſé ne penſoient pas qu'elles fuſſent chaudes, ſi elles n'eſtoient obſcures. Certainement ie prenois vn grand plaiſir à conſiderer la façon de viure de Scipion & la noſtre. C'eſt en ce coing là que ceſt homme, horreur de Carthage, auquel Rome eſt redeuable de n'auoir eſté priſe qu'vne fois, lauoit ſon corps, quand il eſtoit las du labeur des champs: car il s'exerçoit au trauail, & cõme les bonnes gens du temps paſſé, il labouroit luy-meſme la terre. Ce grand homme demeura ſous ceſte couuerture de maiſon ſi mal nette, & ce paué ſi ſale & vilain le ſouſtint: Mais qui eſt celuy qui vouluſt maintenant eſtre laué ainſi? Vn homme penſeroit eſtre pauure & miſerable, ſi les parois enrichies à l'entour de grands precieux ronds n'y reluiſoient, ſi les marbres d'Alexandrie n'eſtoient

Maiſon champeſtre de Scipion. &

Sa frugalité au prix de l'exceſſiue diſſolution du temps de Seneque.

n'eſtoient marquetez de petites lames de marbre Numidien, ſi elles n'eſtoient bordees tout autour d'vn grand artifice à façon de peinture, de pierres de variables couleurs: ſi la voute n'eſtoit couuerte de verre, ſi le Porphyre qu'on faict venir de l'Iſle de Thaſſo, qui eſtoit au temps paſſé le plus rare ornement qui ſe voyoit dans quelque temple, n'enuironnoit le tour de nos baignoirs, dans leſquels nous plongeons les corps affoiblis d'vne longue ſueur, & ſi les robinets qui verſent l'eau dedans, n'eſtoient tout d'argent. Ie ne parle encor que des tuyaux du peuple commun: mais que ſera-ce quand nous viendrons aux baings des ſerfs affranchis? Combien il y a de ſtatuës, combien de colomnes qui ne ſouſtiennent rien, & qui ne ſont là plantez que pour ornement, & pour monſtrer ſeulement vne grande deſpence? Quelle quantité d'eaux qui tombent auec vn grand bruit par des degrez? Nous ſommes venus à des delicateſſes ſi grandes, que nous ne voulons plus marcher que ſur des pierres precieuſes. En ceſte eſtuue de Scipion il n'y auoit que des petites fentes au lieu de feneſtres, taillees dans le mur de pierre, afin que ſans affoiblir la forteresſe, elle peuſt receuoir la lumiere. Mais maintenant ils appellent taſnieres de vermine, les baings, s'ils ne ſont baſtis, & accommodez en façon qu'ils puiſſent tout le long du iour receuoir le ſoleil par des feneſtres fort larges, ſi on ne s'y peut lauer & s'y voir clairement tout enſemble, ſi du baignoir & de la cuue meſmes ils ne voyent les champs & les mers. Par ainſi les baſtimens que lors tout le monde admiroit, où tout le monde accouroit pour les voir conſacrer & dedier, ſont mis au nombre des choſes deſja trop vieilles, auſſi-toſt que le luxe & la ſuperfluité a trouué quelque nouueauté pour ſe ruiner elle meſmes par des folles deſpenſes. Mais il n'y auoit que fort peu de baings au temps paſſé, & encor ceux-là meſmes n'eſtoyent ornez d'aucuns embelliſſemens. Car pour quelle raiſon enrichiroit-on vne choſe où l'on entroit pour vn ſou, & qui a eſté trouuee pluſtoſt pour neceſſité, que pour plaiſir? On n'y verſoit point de l'eau inceſſamment, elle n'y couroit comme ſi elle ſortoit touſiours recentement d'vne fontaine chaude: ils ne ſe ſoucioient point combien ſeroit claire l'eau dans laquelle ils deuoient laiſſer leurs ordures. Mais (ô bons Dieux) le grand plaiſir que c'eſtoit d'entrer dans ces baings obſcurs rabatus d'vn enduit vulgaire & commun, que tu cognoiſtrois bien auoir eſté attrempez de la main propre de Caton Ædile, ou de Fabius Maximus, ou quelqu'vn des Corneliens. Car les Ædiles les plus nobles auoient la charge d'entrer dedans les lieux où le peuple eſtoit receu, & de prendre garde qu'ils fuſſent tenus bien nets, & que la temperature fuſt ſaine & profitable: Non pas comme celle qui a eſté inuentee puis nagueres, laquelle ſemble pluſtoſt vn grand feu & vn embraſement, dans lequel on deuroit lauer tout vif vn eſclaue qui ſeroit conuaincu de quelque deteſtable forfait. Il me ſemble maintenant qu'il n'y a point difference ſi le baing eſt chaud ou s'il bruſle. Mais de quelle grande ſimplicité void-on auiourd'huy quelquesvns accuſer Scipiõ, qu'il ne fiſt entrer par des larges verrieres la clairté dãs ſes eſtuues, qu'il ne ſe fiſt cuire & roſtir dans le baing, & qu'il n'attendiſt que ſa dfgeſtiõ fut faite. O le miſerable hõme (diſent-ils) il ne ſceut pas viure. Il ne ſe lauoit point auec vne eau repoſee, mais le plus ſouuẽt trouble, & preſque toute boue, & lors qu'il pleuuoit plus fort. Il ne ſe ſoucioit pas beaucoup de ſe nettoyer ainſi, car il n'y venoit point pour ſe lauer de la craſſe des vn-

Eſtuues de Scipion bien eſloignees de luxe.

Parſimonie & frugalité des anciens Romains.

Outrage faict à Scipiõ, pour auoir hay le luxe.

guents parfumez, mais de la ſueur. Quels propos penſes-tu que tiendront maintenant quelques vns? Ie ne porte pas d'enuie à Scipion: c'eſtoit autant comme de viure en exil, à celuy qui ſe lauoit ainſi. Mais encore afin que tu le ſçaches bien, il ne ſe lauoit pas tous les iours. Car ainſi que l'eſcriuent ceux qui ont parlé de l'ancienne façon de viure de Rome, ils lauoient tous les iours les bras & les iambes à cauſe de l'ordure qu'ils amaſſoient au trauail. Au reſte ils ne lauoient tout le corps que les iours de foires, qui reuenoient de neuf en neuf iours. Quelqu'vn dira en ceſt endroit, que cela monſtre bien qu'ils eſtoient fort ſales. Que penſes-tu qu'ils ſentoient? La guerre, le trauail, l'homme. Depuis qu'on a baſty des eſtuues ſi nettes, ils ſont plus vilains. Quand Horacius Flaccus veut deſcrire vn homme infame & perdu en ſes delices trop grandes, que dit-il?

A la façon des anciens Romains, qui ſe lauoient par neceſſité, non par volupté.

Et n'en eſtoiẽt que plus maſles.

Rufillus ſent le muſc & la ciuete.

Si tu me preſentois maintenant Rufillus, ie ne l'eſtimerois pas plus que s'il ſentoit le bouc, & qu'il tinſt le lieu de Gorgonius, qu'Horace oppoſoit à Rufillus. C'eſt peu que de s'oindre de parfums, ſi lon n'en prend deux ou trois fois le iour, afin que la ſenteur ne ſe perde point ſur le corps. Que diriez-vous qu'ils s'en priſent, comme ſi ceſte ſenteur ſortoit d'eux? Si ce que ie viens de dire, te ſemble trop ſeuere, tu reietteras cela ſur le vilage, où i'ay auſſi appris d'Ægialus tres-diligent pere de famille (qui eſt maintenant maiſtre de ce domaine) qu'vn verger d'arbres fruitiers, pour ſi vieil qu'il ſoit, ſe peut tranſplanter. Il faut que nous qui ſommes vieils, & qui ne plantons iamais vne oliuete que pour autruy, apprenions cela. Ie diray ce que i'ay veu, qu'vn verger d'arbres de trois ou quatre ans, qui auoyent eſté tranſplantez, portoit ſi grande quantité de fruict en autonne, qu'on s'en faſchoit: ceſt arbre auſſi te couurira, lequel

Viendra rendre bien tard de l'ombre à tes nepueux.

Comme dit noſtre Virgile, qui a plus regardé à ce qu'il pouuoit dire gentiment que veritablement. Il n'a pas tant voulu enſeigner les laboureurs, que donner du plaiſir au lecteur. Car, afin que ie laiſſe les autres choſes à part, ie te rendray conte de ce qu'il m'a fallu cognoiſtre auiourd'huy.

1. Georgic.

Enuiron le printemps la féue il faut planter,
Et toy triſte Medois dans les ſillons ietter:
Lors du mil tous les ans le ſoin ſe renouuelle.

Mais s'il faut planter cela en meſme ſaiſon, & ſi la ſemaiſon de l'vn & de l'autre ſe doit faire au printemps, tu le iugeras par cecy. C'eſt au mois de Iuin, & plus pres du mois de Iuillet que ie t'eſcris. Toutesfois i'ay veu en meſme iour cueillir les féues, & ſemer le mil. Ie retourne maintenant à l'oliuete, que i'ay veu planter de deux façons. Il tranſporta les troncs des grands arbres auec le tige, apres auoir coupé les groſſes branches iuſqu'à vn pied pres: il en coupa auſſi les racines, leur ayant toutesfois laiſſé la teſte principale, de laquelle les autres dependoient. Et l'ayant trempee dans du fien, il la mit dans la foſſe, & ne la rechauſſa point ſeulemẽt de terre, mais il la battit & foula fort aux pieds. Il nie qu'il y ait aucune choſe qui y face plus de bien, que ce battement: car il empeſche que le froid & le vent n'y puiſſe entrer. En outre cela les garde de ne trembler pas tant, & par ceſte raiſon donne loiſir aux racines naiſſantes de ſortir & prendre terre à leur aiſe: leſquelles eſtans encor tendres, & ne ſe tenans

Induſtrie des anciens laboureurs d'Italie à cultiuer les oliues. &

tenans que de la grace & faueur de la terre, il faudroit par neceſſité que la moindre ſecouſſe les arrachaſt. Au reſte il raſcle vn peu de l'arbre auant que l'enſeuelir dans terre: car de tout le bois (comme il dit) qui eſt deſpoüillé, il en ſort des nouuelles racines. Au demeurant le tronc ne doit point ſortir hors de terre plus haut que de trois ou quatre pieds. Car incontinent il ſera reueſtu d'embas, & la plus grande partie, comme aux vieilles oliuetes, ne ſera ny roſtie ny bruſlee. L'autre façon de planter fut telle. Il planta de meſme ſorte des branches fortes, qui n'auoient toutesfois encor l'eſcorce guere dure, comme ſont celles des ieunes arbres. Elles viennent vn peu plus tard, mais elles n'ont rien de rude ny d'aſpre, non plus que ſi elles eſtoient ſorties de la plante meſmes. I'ay veu auſſi maintenant tranſplanter vne vieille ſouche de vigne de ſon verger: mais il en faut (s'il eſt poſſible) ramaſſer tous les cheueux & la barbe, & la coucher plus à ſon aiſe & au large, afin que le corps meſmes puiſſe mettre racine. Ie les ay veu plantees non ſeulement au mois de Feburier, mais encor ſe prendre apres le mois de Mars, & embraſſer vn autre ormeau que le premier. Tous ces arbres qui ſont, (comme on dit) de grand corps, il me diſoit qu'il les falloit entretenir auec de l'eau de ciſterne: Et ſi elle y eſt profitable, nous auons la pluye à noſtre commandement. Ie ne t'en veux point apprendre dauantage, afin que comme il m'a rendu enuieux de l'imiter, il ne t'en rende auſſi, de vouloir faire comme moy.

La vigne.

EPISTRE LXXXVII.

Il deſcrit de la frugalité qu'il tint en vn petit voyage qu'il fit. Et ſur ceſte occaſion il reprend les folles & delicates deſpenſes des Romains par les exemples qu'il allegue. Il diſpute ſi les richeſſes ſe peuuent apeller bien.

I'Ay fait naufrage auant que monter ſur le nauire. Ie ne te diray point comme cela eſt aduenu, afin que tu ne penſes pas qu'il faille mettre cecy entre les Paradoxes des Stoiciens: deſquels ie prouueray quand tu voudras, voire encores que tu ne vueilles, qu'il n'en y a aucun qui ſoit ſi faux, ny ſubiect à tant d'admiration comme il ſemble eſtre de prime face Ce pendant ce voyage m'a fait apprendre, combien nous auons de choſes ſuperfluës, & combien il ſeroit facile en y apportant quelque peu de iugement, de les meſpriſer, & faire que ſi par fois la neceſſité nous en priuoit, nous ne ſentiſſions point qu'elles nous fuſſent oſtees. Nous auõs deſia paſſé fort heureuſement deux iours, moy & mon bon amy Maximus, accompagnez de peu de ſeruiteurs, & ſeulement d'autant qu'vn carroſſe en pouuoit porter ſans aucunes beſongnes, que ce que nous auions deſſus nous. Mon materas eſtoit ſur la terre, & moy ſur le materas. De deux manteaux l'vn ſeruoit de lodier, & l'autre de couuerte. On n'euſt peu rien retrancher de noſtre diſner, il fut appreſté en moins d'vne heure, ie ne ſuis iamais ſans figues & ſans mes tabletes. Si i'ay du pain, elles me ſeruent de viande, ſinon, elles me ſeruent de pain. Elles me font tous les iours reuenir l'an nouueau, lequel ie rends plein de bon-heur & de felicité par mes bonnes & ſainctes penſees, & par la grandeur de mon ame, qui n'eſt iamais ſi grande que lors qu'elle a mis à part tous affaires, & qu'elle à fait paix auec elle meſme, en ne craignant rien, & qu'elle s'eſt acquis beaucoup de richeſſes en ne

par ſon exemple & par celuy de Caton, il veut induire chacun à frugalité.

Laquelle apprend à ſe paſſer de peu, ſans qu'on s'apperçoiue d'auoir perdu ſes aiſes accouſtumees.

Diſpoſe l'eſprit à des meditations dignes de luy.

deſirant rien plus. Le chariot ſur lequel ie ſuis monté c'eſt vn chariot de vilage:on ne cognoiſt point que les mules ayent vie, qu'à les voir cheminer. Le muletier eſtoit pieds nuds, non point à cauſe de l'eſté. A grand' peine peux-ie tant gagner ſur moy, que ie vouluſſe dire que ce coche fuſt mien. Ie ſens encor continuer en moy vne meſchante honte que i'ay de bien faire. Quand ie rencontre quelque autre train plus honorable & magnifique, ie ne me puis tenir d'en rougir:qui eſt vn teſmoignage certain que ce que i'aprouue & que ie loue, n'eſt pas encor bien ferme & aſſeuré dans mon ame. Celuy qui a honte d'auoir vn meſchant coche, ſeroit bien glorieux s'il en auoit vn plus riche. Ie n'ay point aprofité beaucoup:car ie n'oſe encor deſcouurir par dehors ma ſobrieté. Meſmes i'ay peur maintenant de l'opinion qu'auront de moy ceux qui vont par païs. Mais contre l'opinion de tout le monde, il falloit aduancer ceſte parole. Vous deuenez fols, vous vous trompez, vous auez en trop d'admiration les ſuperfluitez qui ne ſeruent de rien:mais vous ne priſez pas vn par ſon propre bien. Quand il faut venir à l'eſtimation des biens, vous contez fort ſoigneuſement, vous examinez curieuſement le bien de tous ceux à qui vous voulez preſter de l'argent, ou quelque bien-fait, car vous mettez deſia cela en ligne de deſpenſe. Vous ſçauez fort bien-dire: Il a de grands heritages, mais il doit beaucoup: il a vne belle maiſon, mais il l'achepta d'argent emprunté: il n'y a pas vn qui mette pluſtoſt en veuë vne plus belle ſuite de ſeruiteurs: mais il ne paye iamais ſes debtes. S'il vouloit payer ſes creanciers, il ne luy reſteroit aucun bien. Vous en deuez faire autant en toutes autres choſes, & bien eſplucher ce que chacun a, qui ſoit propre à luy. Penſes-tu qu'vn homme ſoit riche parce que ſes meubles, qui le ſuiuent aux voyages qu'il fait ſont d'or, parce qu'il fait labourer force terres en toutes les prouinces, parce qu'on fueillete vn grand liure de raiſons de ſes affaires, parce qu'il poſſede de ſi grands heritages dans les faubourgs de Rome, qu'il n'en pourroit auoir tant aux deſerts meſme de l'Apouille, ſans qu'on luy en portaſt enuie? Quand tu auras bien conté tout cela, encor eſt-il pauure. Pourquoy? parce qu'il doit. Mais qu'eſt-ce qu'il doit, diras-tu? Tout ce qu'il a: Sinon que tu vouluſſes dire qu'il y euſt difference que quelqu'vn ait emprunté d'vn homme, ou de la fortune. Dequoy ſeruent les mules bien graſſes, & toutes d'vne couleur? Dequoy ſeruent ces coches grauez & burinez?

Luy faict aduoüer ſes imperfections & defauts. &

Recognoiſtre la vanité du monde.

Les cheuaux ſont couuerts de beaux caparaſſons,
De riche pourpre, peints de diuerſes façons.
Les colliers tombent bas ſur leur graſſe poitrine.
Et le frain d'or maſſif entre les dents ſe mine.

7. Æneid.

Cela ne peut faire que le maiſtre en ſoit meilleur, ny la mule auſſi. M. Caton le cenſeur, la naiſſance duquel fut autant profitable au peuple Romain, que celle de Scipion: (parce que l'vn fit touſiours la guerre à nos ennemis, & l'autre aux vices) montoit vn cheual hongre, ſur lequel il mettoit encor des beſaſſes, afin qu'il portaſt luy-meſmes les beſongnes qui luy eſtoient neceſſaires. O que ie ſouhaitterois de bon cœur qu'vn de ces mignons refaits & en bon point qui ſe monſtrent riches, en faiſant quelque voyage, le rencontraſt de fortune, auec ces auant-coureurs & Numidiens qui eſleuent vne grande pouſſiere! Certainement ceſtui-la ſembleroit bien eſtre en meilleur equipage & mieux accompagné que Caton: Ceſtui-la au milieu de tant d'apareils delicats,

Autre exemple notable de frugalité en M. Caton.

eſt

eſt en fin incertain s'il ſera vn iour loüé à l'eſpee ou à l'eſpieu. O que c'eſtoit vn grand honneur en ce ſiecle là, qu'vn chef d'armee, à qui le triomphe auoit autrefois eſté decerné, vn qui auoit eſté cenſeur, & (ce qui eſt encor plus grand que tout cela) vn Caton, fuſt content d'vn ſeul cheual, & non pas encor tout entier. Car ſes hardes qui pendoient d'vn coſté & d'autre en occupoient vne partie. N'eſtimerois-tu pas doncques plus ce ſeul cheual eſtrillé de la propre main de Caton, que tous ces petits cheuaux qui creuent de graiſſe, que tous les traquenars, & toutes les haquenees du monde? Ie vois que ce propos ne prendra iamais fin, que celle que i'y mettray moy-meſme. Ie me tairay donc, & ne parleray plus de ces choſes, deſquelles, à les voir comme elles ſont en ce temps, celuy auoit bien deuiné le nom, qui les auoit appellees *impedimenta*, c'eſt à dire empeſchemens. Ie veux maintenant propoſer quelque peu d'argumens que nos Stoïciens font touchant la vertu, laquelle nous ſouſtenons eſtre ſuffiſante pour rendre la vie bien-heureuſe. Ce qui eſt bon, fait les hommes bons, car en l'art de muſique ce qui eſt bon fait les bons muſiciens. Les biens de fortune ne font point l'homme bon: Il s'enſuit donc qu'ils ne ſont point bons. A cela les Peripateticiens reſpondent ainſi, que noſtre premiere propoſition eſt fauſe, & qu'il ne s'enſuit point, que de ce qui eſt bon les hommes ſe facent bons. Il y a quelque choſe bonne en la muſique, comme la fluſte, la corde, ou quelque autre inſtrument de muſique, propre au chant: touresfois rien de tout cela ne fait le muſicien. Nous reſpondrons à cela, que vous ne comprenez pas comme nous entendons, ce qui eſt bon au muſicien: car nous ne parlons point des inſtrumens du muſicien, mais de ce qui fait le muſicien. Tu viens aux vtis de la muſique, & non point à l'art. Or s'il y a quelque choſe de bon en l'art de muſique, c'eſt ce qui fait le muſicien. Ie veux encor rendre cela plus clair. Le bon en la muſique ſe prend en deux façons. L'vne, par laquelle l'effect du muſicien eſt aidé, & l'autre, par laquelle l'art eſt aidee. Les inſtrumens, les fluſtes, les orgues, les cordes appartiennent à l'effect, & n'appartiennent point à l'art. Car le maiſtre peut eſtre ſans ces inſtrumens: il peut auoir quelque empeſchement qui le gardera d'vſer de ſon art. Or cela n'eſt pas ainſi double en l'homme. Car il n'y a qu'vn ſeul bien qui appartienne à l'homme & à ſa vie. Ce qui peut aduenir au plus meſpriſé & au plus deshonneſte homme du monde, n'eſt pas bien Or les richeſſes peuuent venir à vn maquereau, à vn bourreau, il s'enſuit donc qu'elles ne ſont pas bonnes. Ceſte propoſition (diſent-ils) eſt fauſe: Car nous voyons que de bien ſçauoir la grammaire, la medecine, & d'eſtre bon pilote, cela aduient à des perſonnes de plus baſſe condition. Mais ces arts là ne font point profeſſion de la grandeur de l'ame, elles ne ſe hauſſent pas vers le ciel, & ne meſpriſent point les biens de fortune. C'eſt la vertu qui eſleue l'homme en haut, & qui le met par deſſus ce que le monde priſe & tient plus cher: C'eſt elle qui ne deſire point par trop les biens, & ne craint point par trop les maux. Chelidon l'vn des mignons de Cleopatra, poſſeda de grands biens, comme n'agueres Natalis qui auoit la langue auſſi meſchante comme vilaine & impure, dans la bouche duquel les femmes ſe purgeoient: Il fut heritier de pluſieurs, & pluſieurs apres le furent de luy Et quoy? voyons ſi les richeſſes l'ont ſoüillé, ou bien s'il a ſoüillé les richeſſes? leſquelles tombent ſur quelques perſonnes, de meſme façon qu'vne piece d'argent tomberoit dans vne cloaque. La vertu eſt logee par deſſus

Laquelle eſt d'autant plus recommandable par la dignité du perſonnage.

Argumens pour prouuer que la vertu eſt ſuffiſante pour viure heureuſemẽt.

Repartie des Peripateticiens.

Replique des Stoïciens.

Obiection des Peripateticiens.

Reſponſe des Stoïciens.

tout cela, elle n'eſt miſe à prix que par ſa propre monnoye: Elle ne penſe point que rien de cé qui nous aduient par vn moyen ou par autre, ſoit bien. La medecine & le gouuernement d'vn nauire n'a pas interdit ny à ſoy ny aux ſiens l'admiration de telles choſes. Celuy qui n'eſt pas homme de bien, peut neantmoins eſtre medecin, peut eſtre pilote, peut eſtre grammairien, auſſi bien certainement que cuiſinier. Mais celuy qui a quelque choſe non vulgaire, tu ne l'appelleras pas vulgaire. L'homme eſt tel, comme eſt ce qu'il a. Vne bougette n'eſt pas plus riche, que de ce qu'elle a: Et ſi encor tout ce qu'elle a n'eſt qu'vn acceſſoire. Qui eſt celuy qui vueille mettre aucun autre prix à vn ſac plein, que la ſomme à laquelle les deniers contez qui ſont dedans reuiendront? Il en aduient autant aux maiſtres de grands patrimoines: ils ne ſont qu'vn acceſſoire & vne dependance de leurs biens. Pourquoy donc eſt-ce que le ſage eſt grand? parce qu'il a l'ame grande: Il eſt donc vray, que ce qui aduient à vn homme meſchant & meſpriſé, n'eſt pas bien. C'eſt pourquoy ie ne diray iamais que de ne ſentir aucune douleur, ce ſoit bien. La Cigale a bien cela, la puce l'a auſſi. Ie ne diray point ſemblablement qu'eſtre en repos, & qu'eſtre exempt de faſcherie, ce ſoit bien. Void on rien qui ſoit plus en repos qu'vn ver? Veux-tu ſçauoir quelle choſe rend l'homme ſage? celle qui le fait Dieu. Il faut que tu luy donnes quelque choſe de diuin, quelque choſe de celeſte & de magnifique. Le bien ne tombe point ſur toutes perſonnes: Il ne peut pas ſouffrir que tout le monde le poſſede. Voy

1. Georgic. *Ce que porte vn pais, ce qu'il ne porte point.*
Icy vient le raiſin, là le bled mieux à point.
Le fruict des arbres francs, & l'herbe par la pree
En quelques regions d'eux-meſmes ſe procree.
Vois-tu pas le ſaffran auec ſa forte odeur
Croiſtre dans le Timol: & que l'Inde a ceſt heur
De nous donner l'yuoire, & l'encens la Sabee,
Les Chalibes le fer?

Les commoditez de la vie humaine ſont eſparſes en diuerſes regiõs: mais le ſouuerain bien naiſt en l'ame ſaincte & pure.

Ces choſes ont eſté ainſi departies en diuerſes regions, afin que le cõmerce fuſt neceſſaire entre les hommes, ſi l'vn deſiroit quelque choſe de l'autre. Le ſouuerain bien auſſi a ſon lieu & ſa demeure. Il ne naiſt point là où l'yuoire, ny là où le fer prouient. Demandes-tu où eſt la demeure du ſouuerain bien? C'eſt en l'ame. Et ſi elle n'eſt pure & ſaincte, Dieu n'y loge point. Le biẽ ne s'engendre point du mal, les richeſſes s'engendrent de l'auarice, il s'enſuit dõc que les richeſſes ne ſont pas bõnes. Il n'eſt pas vray (dit-il) que le bien ne puiſſe naiſtre du mal. Car l'argent prouiẽt d'vn ſacrilege & d'vn larrecin. Par ainſi le ſacrilege & le larrecin ſont mauuais: mais c'eſt parce qu'ils apportent plus de maux que de biens. Car ils donnent bien du profit & du gain, mais c'eſt auec crainte, auec ſoin, auec tourment de corps & d'eſprit. Quicõque dit cela, il faut qu'il reçoiue le ſacrilege comme mauuais, parce qu'il fait beaucoup de maux: Et comme bon auſſi en quelque partie, parce qu'il fait quelque bien. Mais que pourroit-on voir de plus monſtrueux, que de conter le ſacrilege, le larrecin, & l'adultere entre les biens? nous auons aſſé perſuadé cela. Mais combien en y a-il qui n'ont point de honte de leur larrecin, & qui font leur gloire d'eſtre adulteres? Car les petits ſacrileges ſont punis, & les grands ſont portez en triomphe. Tu peux encor adiouſter ceſte raiſon, que ſi le ſacrilege en quelque partie eſt bon, il ſera

Refutation de ceux qui tiennent que la vertu puiſſe naiſtre du vice.

il ſera pareillement honneſte, & qu'on pourra dire qu'il eſt bien-fait. Parce que c'eſt vne action noſtre: Et toutesfois cela ne pourroit entrer en la penſee d'homme du monde. Il s'enſuit donc que les biens ne peuuent naiſtre des maux. Car (ſi comme vous dites) le ſacrilege eſt mauuais, parce qu'il apporte beaucoup de mal, ſi vous luy remettez la peine & le ſupplice; ſi vous luy promettez aſſeurance, il ſera du tout bon. Et toutesfois le plus grand ſupplice des crimes eſt en eux-meſmes. Tu te trompes ſi tu penſes que leurs peines ſoient differees iuſqu'à ce qu'ils ſont entre les mains du bourreau, ou dans la priſon. Ils ſont punis dés auſſi toſt qu'ils ſont faits, voire meſme quand ils ſe font. Le bien donc ne ſe peut engendrer du mal, non plus qu'vne figue d'vn oliuier. Tout ce qui naiſt, reſpõd à ſa ſemence, les biens ne peuuent degenerer. Comme l'honneſteté ne peut naiſtre d'vne vilanie, auſſi le bien ne peut naiſtre du mal: car l'honneſteté & le bien n'eſt qu'vne meſme choſe. Quelques-vns des noſtres contre cela reſpondent ainſi: Prenons le cas que l'argent ſoit vn bien de quelque part qu'il vienne, ſi eſt-ce que l'argent encor qu'il prouienne d'vn ſacrilege, ne tient point du ſacrilege. Il te faut entendre cela de ceſte façon. Dans vne meſme cruche il y a de l'or, il y a auſſi vne vipere. Si tu oſtes l'or de la cruche, parce qu'il y a vne vipere dedans, ce n'eſt pas la cruche qui me donne de l'or parce qu'elle a vne vipere dedans: mais ayant la vipere elle me donne auſſi l'or. De meſme façon on fait profit d'vn ſacrilege: non pas parce que le ſacrilege eſt vilain & meſchãt, mais parce qu'il porte du profit auec ſoy. Tout ainſi que la vipere eſt le mal qui eſt dans la cruche, & non pas l'or qui eſt aupres de la vipere: pareillement le mal qui eſt au ſacrilege, c'eſt le forfait, & non point le profit & le gaing. Mais on oppoſe contre cela, que la condition de ces deux choſes eſt fort diſſemblable. Quant à l'vn ie puis prendre l'or ſans la vipere: mais quant à l'autre ie ne puis rien gaigner ſans eſtre ſacrilege. Ce gaing n'eſt pas mis aupres du crime, il eſt meſlé parmy. Ce qui nous fait tomber en pluſieurs maux, quand nous le voulons auoir, n'eſt pas bien. Quand nous voulons pourſuiure les richeſſes, nous tombons en pluſieurs maux: Les richeſſes donc ne ſont pas bonnes. Voſtre propoſition, dit-il, a deux ſignifications: l'vne que quand nous voulons ſuiure les richeſſes, nous tombons en pluſieurs maux. Mais nous tombons auſſi en beaucoup de maux, quand nous voulons ſuiure la vertu. Quelqu'vn eſtant monté ſur mer pour aller ſuiure ſes eſtudes a fait naufrage, ou a eſté fait priſonnier. L'autre ſignification eſt telle. Ce qui eſt cauſe que nous tombons en quelque mal, n'eſt pas bien. Il ne s'enſuiura point de ceſte propoſition, que par le moyen des richeſſes, ou des voluptez, nous tombions en quelque mal. Ou ſi par le moyen des richeſſes nous tombons en beaucoup de maux, les richeſſes non ſeulement ne ſont pas bonnes, mais elles ſont mauuaiſes: Et toutesfois vous dites ſeulement qu'elles ne ſont pas bonnes. Dauantage (dit-il) vous confeſſez qu'elles ont quelque vſage. Vous les mettez au nombre des commoditez. Mais par ceſte meſme raiſon, elles ne ſeroient point commoditez, parce que par leur moyen il nous aduient beaucoup d'incommoditez. Il y a quelques vns qui à ce propos reſpondent cecy: Vous vous trompez, ſi vous accuſez les richeſſes de vous porter incõmoditez. Elles n'offencent pas vn: car ce qui nuit à quelqu'vn, ou c'eſt ſa propre folie, ou la meſchãceté d'autruy. De meſme ſorte que l'eſpee, qui d'elle meſme ne tuë pas-vn, eſt l'arme de celuy qui tuë: auſſi ce ne ſont pas les ri-

Comparaiſons propres à le prouuer.

Aduis de quelques Stoiciẽs ſur la precedente doctrine, examiné.

Si les richeſſes ſont bien ou mal.

Reſponſe de quelques Stoiciens.

cheſſes qui t'offenſent, encor que par le moyen des richeſſes tu ſois offenſé. Poſidonius, comme ie penſe, dit encor mieux : Que les richeſſes ſont cauſe des maux, non qu'elles facẽt aucune choſe, mais parce qu'elles irritẽt ceux qui doiuent faire des maux. Car il y a vne cauſe efficiente, qui doit par neceſſité nuire dés incontinent: & vne autre precedente: c'eſt ceſte precedente que les richeſſes ont. Elles nous enflent le courage, nous rendent orgueilleux, nous engendrent enuie, & mettent noſtre entendement en vne ſi grande fureur, que la reputation d'eſtre riches, nous plaiſt, encor qu'elle nous doiue nuire. Il faut que les biens ſoient exempts de tout blaſme, ils ſont purs & entiers, ils ne corrompent point l'ame, ny ne la ſolicitent. Ils eſleuent bien l'ame & l'agrandiſſent, mais c'eſt ſans orgueil. Les vrais biens donnent aſſeurance à noſtre ame: & les richeſſes audace. Les vrais biens donnent vne grandeur de courage, & les richeſſes inſolence. Or l'inſolence n'eſt autre choſe, que l'opinion d'vne fauce grandeur. En ceſte façon, diras-tu, les richeſſes non ſeulement ne ſont point bien, mais elles ſont mal. Elles ſeroient mal, ſi elles meſmes nuiſoient, ſi (comme i'ay dit) elles auoient la cauſe efficiente. Toutesfois elles n'ont que la precedente, laquelle non ſeulement incite les eſprits, mais les attire. Car elles ont vne apparence de bien, vray ſemblable & croyable à l'endroit de pluſieurs. La vertu meſmes a quelque cauſe precedente à l'enuie: car on porte enuie à pluſieurs, à raiſon de leur ſageſſe ou de leur iuſtice: mais elle n'a pas ceſte cauſe d'elle meſme, ny aucune qui ſoit vray ſemblable. Car au contraire la vertu repreſente à l'entendement des hommes, vne opinion plus vray ſemblable qui les attire à l'aimer & à l'auoir en admiration. Poſidonius dit qu'il faut argumenter en ceſte façon : Les choſes qui ne donnent aucune grandeur à noſtre ame, aucune aſſeurance, aucune fermeté, ne ſont pas biens : mais les richeſſes & la ſanté, & telles autres choſes ſemblables, ne font rien de tout cela: Il s'enſuit donc que ce ne ſont pas biens. Il fortifie encor dauantage ceſt argument en ceſte ſorte: Les choſes qui ne donnent à l'ame ny grandeur, ny aſſeurance, ny fermeté : ains au contraire, inſolence, orgueil, arrogance, ſont mauuaiſes: or nous ſommes pouſſez à cela par les richeſſes de fortune: Il s'enſuit donc que ce ne ſont pas biens. Et par ceſte raiſon, dit-il, ce ne ſeront point auſſi commoditez. La condition des profits & commoditez, eſt vne, & celle des biens eſt autre. Le profit & la commodité, c'eſt ce qui a plus d'vſage que de peine & de faſcherie. Mais le bien doit eſtre entierement net, ſans porter aucun dommage en façon que ce ſoit. Ce n'eſt pas bien, ce qui profite plus, mais ſeulement ce qui profite. Par ainſi le profit & la commodité ſe rapporte & aux beſtes & aux hommes imparfaits, & aux fols. C'eſt pourquoy il y peut auoir de l'incõmodité meſlee auec la cõmodité. Mais on l'appelle profit quand il a plus de commodité que de perte: Et le bien n'appartient qu'au ſeul homme ſage. Il ne doit eſtre aucunement violé. Ayez bon courage: il n'y reſte plus qu'vn neud, mais c'eſt le neud d'Hercules. Le bien ne ſe peut pas faire du mal: la richeſſe s'engendre de pluſieurs pauuretez: par ainſi la richeſſe n'eſt pas bien. Nos Stoiciens ne reçoiuent point ceſt argument, les Peripateticiens le forment, & luy donnent ſolution. Toutesfois Poſidonius dit que ce Sophiſme, qui eſt debatu par toutes les eſcholes des dialecticiẽs, & ainſi confuté par Antipater: Pauureté eſt appellee non point par poſition. mais par detraction, ou (comme ont dit les anciẽs) par priuatiõ, les Grecs l'appellent *ſtereſin*, c'eſt

Aduis de Seneque.

Si les richeſſes ſont eſloignees de la vertu.

Aduis de Poſidonius ſur ceſte queſtiõ.

Si elles apportent des commoditez.

Opinion des Peripateticiẽs & Stoiques touchant l'origine des richeſſes, examinee.

c'eſt à dire defaut. Elle n'eſt point ainſi dite, parce qu'elle aye, mais parce qu'elle n'a pas. Par ainſi de pluſieurs choſes vuides, vous ne pouuez rien emplir: pluſieurs choſes engendrent la richeſſe, & non point pluſieurs pauuretez. Car tu prens la pauureté (dit-il) autrement que tu ne dois. Pauureté eſt, non pas celle qui poſſede peu, mais celle qui ne poſſede pas beaucoup. Et par ainſi elle n'eſt pas appellee de ce qu'elle a, mais de ce qui luy defaut. Ie dirois plus facilement ce que ie veux, s'il y auoit vn mot Latin qui ſignifiaſt *aporia*, c'eſt à dire indigence: laquelle Antipater diſoit eſtre la pauureté. Quãt à moy ie ne vois point que la pauureté ſoit autre choſe qu'auoir peu de bien. Nous parlerõs de cela, ſi quelque iour nous auõs aſſez de loiſir, & dirons quelle eſt la ſubſtãce des richeſſes, & quelle celle de la pauureté. Et lors auſſi nous conſidererõs, à ſçauoir mon s'il vaut mieux flatter la pauureté, ou bien oſter l'orgueil aux richeſſes, que diſputer des ſeules paroles, cõme ſi deſia on auoit fait iugement des choſes. Prenons le cas que nous ſommes appellez à vne aſſemblee de peuple, & qu'on vueille faire vne loy pour abolir les richeſſes, ſera-ce auec ces argumens là que nous voudrons perſuader ou diſſuader? pourrons nous tant gaigner ſur le peuple Romain, qu'il vueille par là rechercher ou loüer la pauureté, qui ſeule a eſté le fondemẽt & la cauſe de ſon Empire: ou qu'il ait crainte de ſes richeſſes? ou luy faire ſouuenir qu'il les a trouuees au pouuoir d'vn peuple vaincu? ou que c'eſt de là que l'ambition des offices, les corruptions, les ſeditions ont gliſſé dans ceſte treſſaincte & treſſobre cité? Que c'eſt auec vne trop fole deſpence qu'on fait monſtre de la deſpoüille des nations eſtrangeres, & que ce qu'vn peuple ſeul a rauy à tous, luy pourroit eſtre facilement rauy par tous? C'eſt ce qu'il vaudroit mieux perſuader, & faire la guerre aux mauuaiſes affections, & n'abuſer pas le monde auec ces argumens. Parlons plus vertueuſement, ſi nous pouuons: ſinon, au moins parlons plus clairement.

Que c'eſt que pauureté.

Il vaudroit mieux combatre les mauuaiſes affections, qu'abuſer le monde auec des ſophiſteries.

EPISTRE LXXXVIII.

Des ſciences liberales, comment & cõbien de temps on les doit ſuiure. Des eſtudes vains & inutiles, & des exercices que pluſieurs font, qui ne leur profitent rien. Que tous nos eſtudes doiuent ſeruir à la vertu, & que c'eſt la vraye ſciẽce & l'eſtude liberale.

TV as enuie de ſçauoir quelle opinion i'ay des ſciences liberales. Ie n'en ay aucune en admiration, & ne les mets au nombre des biens, ſi on les enſeigne pour de l'argent. Ce ne ſont que meſtiers à loüage, qui ne ſont profitables, qu'entant qu'ils preparent l'eſprit, & pourueu qu'ils ne le retiennent point. Car il n'y faut point arreſter l'eſprit que pendant le temps qu'il ne ſe peut employer à choſe plus grande: ce ne ſont qu'aprentiſſages, & non point chefs-d'œuure. Tu vois bien pourquoy on les appelle ſciences liberales: parce qu'elles ſont dignes d'vn homme de libre conditiõ. Au reſte il n'y a qu'vn eſtude veritablement liberal, c'eſt celuy qui rend l'homme libre. C'eſt l'eſtude de ſageſſe qui eſt eſleué haut, immuable, magnanime, tous les autres, ſont peu de choſe, & dignes ſeulement des petits enfans. Pourrois-tu croire qu'il y euſt rien de bon dans l'ame de ceux, deſquels tu vois ces precepteurs eſtre les plus deſ-honneſtes & les plus meſchans hommes du monde? Nous ne deurions pas apprendre cela, nous le deuions auoir deſia appris. Quelques vns ont pẽſé qu'õ ſe deuoit enquerir ſi l'eſtude des ſciẽces liberales pouuoit faire

Les ſciences liberales ne ſont que preparer l'eſprit pour le rẽdre capable de plus grandes choſes, & n'y a que l'eſtude de ſageſſe qui ſoit proprement liberal.

Elles ne peuuent faire deuenir l'homme vertueux ny

deuenir vn homme vertueux. Il ne le promet pas ſeulement, & n'a aucun deſir de le ſçauoir faire. Le grãmairien ne s'empeſche que des paroles: & s'il ſe veut ietter plus auant, ce n'eſt que ſur les hiſtoires, ou pour le plus loing qu'il ſe pourroit eſtendre, ſur la poëſie. Mais quel chemin nous peut traſſer l'vn ou l'autre à la vertu? l'explication des ſyllables, la diligence des mots, la memoire des fables, la loy & la façon meſuree des vers? Qu'eſt-ce de tout cela qui nous peut oſter la crainte, chaſſer l'ambition, & retenir nos mauuais deſirs? Venons à la geometrie & à la muſique: tu ne trouueras rien en elles, qui te garde de craindre ou de ſouhaitter. Quiconque ignore cela, c'eſt en vain qu'il ſçait les autres choſes. Il faut voir ſi ces gens-là enſeignent la vertu, ou non: s'ils ne l'enſeignent, ils ne la peuuent apprendre. Et s'ils l'enſeignẽt, ils ſont Philoſophes. Veux-tu ſçauoir combien il s'en faut qu'ils ne ſoient mis en chaire pour l'enſeigner? Regarde ſeulement de combiẽ leurs intentions ſont differentes enſemble. Et toutesfois elles s'accorderoient, ſi tous enſeignoient vne meſme choſe. Si n'eſt qu'ils t'ayent perſuadé qu'Homere fuſt Philoſophe, toutesfois par les meſmes raiſons qu'ils le penſent prouuer ils le nient. Car maintenant ils le font Stoicien, n'approuuant que la ſeule vertu, & fuyant la volupté, & ne perdant iamais l'honneſteté, quãd ce ſeroit pour deuenir immortel. Maintenant ils le font Epicurien, loüant l'eſtat d'vne cité paiſible, où l'on meine vne vie entre les banquets & muſique. Maintenant Peripateticien, introduiſant trois ſortes de biens: Maintenant Academique, diſant que toutes choſes ſont douteuſes & incertaines. Par là il appert puis que toutes choſes ſont en luy, qu'il n'y a rien du tout. Car elles ſont toutes contraires en elles. Confeſſons l'heure qu'Homere fut Philoſophe certainement il fut donc ſage auant qu'il euſt cognoiſſance aucune de la poëſie. Il nous faut doncques apprendre ce qui rendit Homere ſage. De me vouloir enquerir qui eſtoit plus ancien, Homere ou Heſiode il me ſemble que cela ſert auſſi peu à propos, que de vouloir ſçauoir ſi Hecuba eſtoit plus petite que Helene, & pourquoy elle sébloit plus vieille qu'elle n'eſtoit. Pourquoy dis-ie penſes-tu qu'il puiſſe ſeruir de riẽ d'entrer en recherche des ans de Patroclus & d'Achilles? Tu t'enquiers pluſtoſt en quelles terres Vlyſſe demeura ſi longuement errant & perdu que de nous vouloir enſeigner de ne demeurer errans & perdus pour iamais. Ie n'ay pas le loiſir d'eſcouter ſi ce fut entre l'Italie & la Sicile que la tempeſte le pouſſa, & ſi ce fut hors du monde duquel nous auons cognoiſſance: car l'erreur & l'egarement nẽ pouuoit eſtre ſi long en vn petit quartier de païs. La tempeſte de l'ame nous tourmente tous les iours, & la meſchanceté nous iette tous les maux d'Vlyſſes. Nous n'auons point faute de beauté qui corrompe nos yeux, ny faute d'ennemis: Nous voyons d'vn coſté des monſtres enragez qui ne prennent plaiſir qu'au ſang humain: de l'autre des mignardiſes qui nous trahiſſent par les oreilles: & d'vn autre coſté encor, les naufrages que nous faiſons par tant de diuerſitez de maux. Apprens moy ſeulement comme ie dois aimer ma patrie, ma femme, mon pere, & comme ie dois faire voile vers ces choſes honneſtes, quand meſme ie deurois faire naufrage. Pourquoy t'enquiers-tu ſi Penelope a eſté impudique, ſi elle a trompé les hommes de ſon temps, ou ſi elle ſoupçõna auant qu'elle le ſceuſt, qu'Vlyſſe fuſt celuy qu'elle voyoit? Enſeigne moy que c'eſt que la pudicité, quel biẽ elle apporte: ſi elle eſt logee en l'ame ou au corps. Ie reuien à la muſique, tu m'apprens comme vn

Deſtourner les paſſions de l'eſprit.

Diuerſes opinions touchant Homere, s'il a eſté Philoſophe ou non.

La curioſité des Grammairiens eſt fort vaine. & Leurs recherches preſque inutiles.

Celles de la Philoſophie morale apportent bien autre fruict.

Celles de la muſique ſont plus ſubtiles qu'vtiles.

deſſus

deſſus & vne baſſecontre s'accordent,comme les cordes des inſtrumens de diuers ſons rendent vne douce armonie.Fay pluſtoſt que mõ ame ſoit d'accord auec elle meſme,& que mes conſeils ne ſoient point contraires entr'eux. Tu m'apprens quels tons ſont propres au dueil&aux pleurs,mõſtre moy pluſtoſt comme parmyles aduerſitez ie ne dois ietter aucune parole accompagnee de pleurs.LeGeometrien m'enſeigne d'arpenter vn domaine de grande eſtẽduë, qu'il m'apprenne pluſtoſt cõme ie dois meſurer ce qui peut ſuffire à la vie de l'homme. L'Arithmeticien m'apprend à conter,& comme il faut preſter les doigts à l'auarice:qu'il m'enſeigne pluſtoſt que ces contes ne ſeruent de rien, & que celuy de qui le reuenu laſſe le receueur & le controlleur, n'eſt pas plus heureux pour cela,& au contraire qu'il poſſede beaucoup de bien ſuperflu, & qu'il deuiendroit malheureux,s'il eſtoit contraint de tenir luy meſme le cõte de tout le bien qu'il a.Que me ſert-il de ſçauoir diuiſer vn chãp en parcelles,ſi ie ne ſçay point faire partage auec mon frere? Que me ſert-il de cognoiſtre ſubtilement combien de pieds il y a à l'arpent,& cõprendre ſi la toiſe s'eſt de rien trompee,puis qu'vn puiſſant voiſin que i'ay m'appauurit,vſurpant touſjours quelque choſe ſur mes biẽs?Tu m'apprens à ne rien perdre de ce qui eſt dans mes bornes,& limites:mais ie veux apprendre comme en les perdant entieremẽt tous,ie puiſſe encor eſtre ioyeux.Ie ſuis chaſſé,dit-il,d'vne terre qui eſtoit à mon pere & à mon ayeul.Quoy?qui eſt-ce qui tenoit ceſte terre auant que ton pere la tint? Pourrois tu certainement dire à quel homme ou à quel peuple elle a eſté?Tu n'y es pas entré comme maiſtre& ſeigneur,mais comme metayer.De qui es-tu metayer?c'eſt de tõ heritier, ſi tu es ſi heureux que d'en auoir.Les Iuriſconſultes diſent,que ce qui eſt public ne peut eſtre preſcrit.Ce que tu poſſedes eſt public, & qui plus eſt,à tout le genre humain. O le beau ſçauoir!tu ſçais meſurer les choſes rondes, tu reduis en quarré toute figure qu'on te baille:Tu dis quelle diſtãce il y a entre les eſtoiles, il n'y a rien que tu ne puiſſes meſurer.Si tu es bon artiſan,meſure l'ame de l'homme.Dis cõbien elle eſt grande, combien elle eſt petite.Tu ſçais quelle eſt la ligne droite,dequoy te ſert cela,ſi tu ignores que c'eſt ce qui eſt droit en la vie?Ie viens maintenant à celuy qui ſe vante d'auoir la cognoiſſance des choſes celeſtes.

Où de Saturne froid l'eſtoille ſe termine ,
Par quel cercle des cieux le Mercure chemine.

Que profitera de ſçauoir cela? pour me tenir en peine quand l'eſtoille de Saturne & Mars ſeront oppoſees l'vne à l'autre, ou quand celle de Mercure ſe couchera ſur le veſpre à la veuë de celle de Saturne.I'apprendray plus volontiers cecy, qu'en quel lieu qu'elles ſoient,elles ſont fauorables, & ne peuuent changer de nature. L'ordre eternel des deſtinees, & vn cours ineuitable les fait rouller.Elles retournent à leur tour certain& accouſtumé.Elles meuuent ou ſignifient les effets de toutes choſes. Mais ſi elles font tout ce qui aduient,dequoy vous profitera la cognoiſſance d'vne choſe ineuitable?ou ſi elles ſignifient,dequoy ſert-il d'vſer de preuoyance en ce qu'on ne peut fuir? Soit que tu le ſçaches,ou que tu ne le ſçaches point,elles aduiendront.

Si tu veux regarder le Soleil, & la ſuitte
Des eſtoilles qui vont par ordre apres ſa fuitte,
Iamais tu ne ſeras trompé du lendemain,
Ny du temps de la nuict que tu verras ſerain.

Les inuentiõs de Geometrie & d'Arithmetique ſont auſſi plus laborieuſes que neceſſaires. &

Celles de l'Aſtrologie, plus curieuſes. Car

L'ordre des deſtinees eſt eternel & ineuitable.

I'ay aſſez ſagement pourueu, pour eſtre aſſeuré contre toutes embuſches: mais l'endemain ne me pourra-il pas tromper? Car ce qui aduient à vn qui ne le ſçait point, le trompe. De ma part ie ne ſçay point ce qui doit aduenir: mais ie ſçay bien ce qui ſe peut faire. Ie ne perdray ny le cœur ny l'eſperance pour cela, i'attendray tout. Si quelque choſe m'en eſt quittee, ie le prendray en bonne part. L'heure qui m'eſpargne me trompe: mais encor auec tout cela elle ne me trompe point. Car tout ainſi que ie ſçay que toutes choſes peuuent aduenir, auſſi ſçay-ie certainement que toutes n'aduiendront point. Et comme i'eſpere la bonne fortune, ie m'appreſte à la mauuaiſe. Il faut que tu m'excuſes en cela, meſmes que ie ne chemine point par l'ordonnance d'autruy. Car ie ne croy point qu'on doiue receuoir les peintres au nombre des arts liberales, auſſi peu que les ſtatulaires ou les tailleurs de marbre, ou tels aux miniſtres des folles deſpences. Ie chaſſe loing auſſi les maiſtres de la lutte, & toute ceſte art qui conſiſte en huille & en ſablon: ou bien ie receceurois auſſi les parfumeurs, les cuiſiniers & tous ceux qui employent leur eſprit apres nos voluptez. Ie te prie, qu'ont de liberal ceux qui rendent leur gorge dés le matin, qui ont mis le corps à la graiſſe, & ont amaigry l'ame de pareſſe & faineãtiſe? Penſes-tu que ceſte eſtude ſoit liberale à noſtre ieuneſſe, laquelle nos maieurs ont exercee tout debout, à ietter les dards, à eſcrimer d'vn leuier cõtre vn pal, à manier vn cheual, à tirer des armes? Ils n'enſeignoiẽt rien à leurs enfans qu'on deuſt apprendre à ceux qui demeurent touſiours couchez. Mais ny ceſte-là, ny les autres n'enſeignent ny ne nourriſſent point la vertu. Car que ſert-il de ſçauoir gouuerner vn cheual, de le ſçauoir bien pouſſer, & apres arreſter auec le frain, ſi tu te laiſſes emporter à tes affections deſbordees? Que ſert-il de vaincre pluſieurs hommes à la lutte, & à l'eſcrime des poings, & de ſe laiſſer vaincre à la cholere? Quoy donc? Les ſciences liberales ne nous ſeruent-elles de rien? Elles profitent beaucoup aux autres choſes, & de rien à la vertu. Car meſmes les arts mechaniques qui s'exercent par le ſeruice des mains, ſeruent d'inſtrumens de la vie, & n'aident de rien à la vertu. Pourquoy donc faiſons nous apprendre les arts liberaux à nos enfans? Ce n'eſt pas qu'elles puiſſent donner la vertu, mais parce qu'elles preparent l'ame pour receuoir la vertu. Tout ainſi que ceſte premiere literature (c'eſtoit ainſi que les anciens l'appelloient) par laquelle on apprend aux enfans de cognoiſtre les lettres, n'enſeigne point les ſciences liberales, mais appreſte la place pour les apprendre incontinent apres: Pareillement les arts liberaux ne conduiſent point l'ame à la vertu, mais ils la rendent bien plus capable. Poſidonius dit qu'il y a quatre ſortes d'arts. Il en y a de vulgaires & ſordides: il en y a pour faire des ieux & donner de l'eſbatement, il en y a de pueriles, il y en a de liberaux. Les vulgaires ſont des artiſans, qui ſe traitẽt à la main, & ne ſont occupez qu'au ſeruice de la vie, pour leſquels il ne ſe faut propoſer aucune image, reſpect de bien-ſeance, ny d'honneur. L'art des ieux & des eſbatemens, ne penſe qu'à dõner plaiſir aux yeux & à l'oreille. Tu peux mettre au nombre de ceux-là, les fabricateurs d'engins qui dreſſent des feintes & des corps contrefaits qui ſemblent ſe hauſſer doucement d'eux-meſmes, & des planchiers qui s'eſleuent en haut, & d'autres paſſe-temps qui paroiſſent inopinement, ou quand les machines qui s'entretenoient s'enfoncent, ou quand celles qui eſtoient ſeparees ſe raſſemblent & conioignent, ou quand celles

L'art des peintres, ſculpteurs & ſtatulaires, ne merite de tenir rang parmy les liberaux, ny tels autres inſtrumens de foles deſpences.

Voyez Vegece l. 2. chap. 23.

Les arts liberaux ne ſont que preparatifs à la vertu, cõme les premiers elemẽts dreſſent le chemin auſdits arts.

Quatre ſortes d'arts ſelon Poſidonius. Vulgaires. Plaiſants. Puerils. Liberaux.

celles qui s'eſtoient plus eſleuees que les autres s'abaiſſent peu à peu & ſe remettent en leur place. Les yeux du vulgaire ignorant ſont rauis de voir ces merueilles, & (ne ſçachans point comme cela ſe fait) s'eſtonnent de toutes nouueautez. Les pueriles qui ont quelque choſe de ſemblable aux liberales ſont celles que les Grecs appellent ἐγκυκλίους, les noſtres les appellent liberales. Mais les ſeules liberales, ou (pour mieux dire la verité) les hbres ſont celles qui ont ſoing de la vertu. Tout ainſi (dit-il) qu'il y a quelque partie de la Philoſophie qui eſt naturelle, quelque partie morale, & quelque autre partie rationale: Pareillement ceſte trouppe des ſciences liberales veut prendre lieu en la Philoſophie. Quand on vient aux queſtions naturelles, il en faut demeurer au teſmoignage de la Geometrie. S'enſuit-il pour cela qu'elle ſoit vne partie de ce qu'elle aide? Pluſieurs choſes nous aident qui ne ſont point pour cela partie de noſtre corps, & ſi elles l'eſtoient, ne nous pourroient pas aider. La viande aide au corps, & toutesfois elle n'en eſt pas vne partie. Le ſeruice de la Geometrie nous porte quelque profit. Elle eſt auſſi neceſſaire à la Philoſophie, comme le feure à la Geometrie: Mais il n'eſt point partie de la Geometrie, ny la Geometrie de la Philoſophie. Dauantage & l'vne & l'autre a ſon but & ſa fin. Car le ſage recherche les cauſes naturelles, & les recognoiſt: & le Geometrien trauaille pour ſçauoir le conte des nombres & des meſures. Le Mathematicien comprend de quelle matiere les corps celeſtes ſont compoſez, quelle vertu ils ont, de quelle nature ils ſont. Leurs cours & leurs retours, les obſeruations comme ils deſcendent, & s'eſleuent apres, & comme ils ſemblent quelquefois ne bouger d'vn lieu, encor bien que les corps celeſtes ne s'arreſtent iamais. Le Sage ſçait pourquoy l'image ſe repreſente dans vn miroir. Le Geometrien te pourra dire de combien doit eſtre le corps eſloigné de l'image, quelle eſt la forme du miroir, & quelles images elle rend. Le Philoſophe prouuera que le Soleil eſt grand, mais le Mathematicien dira combien il eſt grand. Car il procede par vſage & par exercitation: mais pour y proceder: il faut qu'il apprenne quelques principes. Or vne ſcience n'eſt pas maiſtreſſe d'elle-meſme, ſi elle emprunte ſes fondemens d'ailleurs, la Philoſophie n'emprunte rien d'autruy. Elle meſme baſtit ſon ouurage, & prend ſon fondement dans ſon domaine. La Mathematique (ſi ie dois dire ainſi) eſt ſuperficiaire, elle baſtit ſur le fonds d'autruy, elle prend les principales d'ailleurs, à fin que par leur moyen elle paruienne plus auant. Si elle pouuoit d'elle meſme paruenir à la cognoiſſance de ce qui eſt vray, ſi elle pouuoit comprendre la nature de l'vniuers, ie dirois qu'elle porteroit vn grand profit à nos ames, qui croiſſent & s'agrandiſſent par le maniement des choſes celeſtes, & attirét la cognoiſſance d'vne choſe par le moyen de l'autre. Il y a vne ſeule choſe qui rend l'ame parfaite, c'eſt la ſcience immuable des biens & des maux, qui ne peut eſtre cogneuë que par la Philoſophie. Il n'y a aucune autre ſcience qui ſe ſoucie d'enquerir que c'eſt que le biẽ ou le mal. Elle doit touſiours cheminer au pres des vertus. La conſtance meſpriſe ce qu'on craint: Elle ne tient conte des choſes eſpouuantables & cruelles qui mettent noſtre liberté ſous le ioug, elle les appelle au combat, & les ſurmonte. Et voudrois-tu dire que les arts liberaux la fortifiét? La foy eſt le bien le plus S. que l'homme ait dedans l'ame, il n'y a neceſſité aucune qui la puiſſe forcer à faire vne tromperie, il n'y a promeſſe ny loyer qui

Leſquels ne ſont que repaiſtre les yeux du peuple, mais

Les ſeules liberales ont ſoing de la vertu, &

La Philoſophie morale eſt la ſeule ſcience qui rend l'ame parfaite.

la corrompe: bruſle, dit-elle, fouëtte, tuë, ie n'en deſcouuriray rien: mais tant plus on voudra par les tourmens ſçauoir mes ſecrets, c'eſt lors que ie les cacheray plus profondement dedans moy. Et quoy? Les ſciences liberales peuuent-elles donner ce courage? La temperance commande aux voluptez, elle en hayt les vnes, & les chaſſe, elle gouuerne les autres par raiſon & les reduit à vne ſage meſure, & ne s'approche iamais d'elles, pour l'amour d'elles. Elle ſçait que la plus honneſte meſure de nos deſirs, eſt d'en prendre non pas tant que tu voudrois, mais tant que tu deurois: L'humanité defend d'eſtre ſuperbe enuers ſes compagnons, defend d'eſtre auare: elle ſe rend douce & gracieuſe de parole & d'effet enuers tous: elle penſe que tous les maux d'autruy la touchent, & aime principalement ſon bien, par ce qu'il doit porter profit à quelque hõme vertueux. Aſſauoir-mon ſi les ſciences liberales nous commandent d'apprendre ces mœurs-là? nenny non plus que la ſimplicité, que la modeſtie, que la ſobrieté, & la frugalité: non plus que la clemence, qui eſpargne le ſang d'autruy comme le ſien propre, & qui ſçait qu'vn homme ne doit point eſtre prodigue de la vie d'vn homme. Quand vous ſouſtenez (dit-il) qu'on ne peut ſans les arts liberaux paruenir à la vertu, comment niez vous qu'ils ne ſeruent de rien à la vertu? Car ſans le manger nous ne pouuons paruenir à la vertu, & toutesfois le manger ne ſert de rien à la vertu. Le bois ne profite rien à vn nauire, encore que le nauire ſe baſtiſſe de bois. Il ne faut point dif-je, que tu penſes que rien ſe face par l'aide d'vne choſe, ſi ſans elle il ne peut eſtre faict. On peut certainement encore dire cecy, qu'on peut paruenir à la ſageſſe ſans les eſtudes liberaux, car iaçoit qu'on doiue apprendre la ſageſſe, toutesfois elle ne s'apprend point par les ſciences liberales. Mais pourquoy eſt-ce que ie dois croire, que celuy ne puiſſe eſtre ſage, qui ne ſçait point les lettres: veu que la ſageſſe ne conſiſte point aux lettres? elle enſeigne les choſes & non point les paroles: encore ne ſçay-je ſi la memoire eſt plus aſſeuree, qui n'a point de ſecours eſtranger. La ſageſſe eſt vne choſe grande & de large eſtenduë: elle a beſoing d'vn lieu vuide: il faut diſcourir des choſes diuines & humaines, des paſſees, des futures, des mortelles, des eternelles & du temps: Duquel ſeul ie te prievoy cõbien on fait de queſtions. Premierement s'il y a quelque choſe qui ſoit d'elle meſme, apres s'il y a quelque choſe qui fuſt auparauant que le temps, ſi le temps a commencé auecle mõde: & ſi, par ce qu'il y a eu quelque choſe auant le monde, le temps eſtoit auſſi. Il y a infinies queſtions ſeulement de l'ame: d'où elle eſt, quelle elle eſt, quand elle commença d'eſtre, combien de temps elle dure: Si d'vn lieu elle va en autre, & ſi elle change de demeure: ſi elle eſt ietee ſur d'autres formes ou d'autres choſes, ſi elle ne ſert iamais qu'vne fois, & ſi ſortant du corps elle vague par l'vniuers: ſi elle eſt corps, ou ſi elle ne l'eſt point, que c'eſt qu'elle ſera quand elle aura delaiſſé de faire ce qu'elle fait par noſtre moyen: comme vſera-elle de ſa liberté, ſi apres qu'elle ſera ſortie hors de ceſte cachote, elle aura oublié les choſes paſſees, & ſi elle commencera lors à ſe recognoiſtre, ou ſi ſortant du corps elle ſe retirera là haut. Quelle partie que tu vueilles entendre, ou des choſes diuines ou des humaines, tu ſeras tourmenté d'vne infinité de diſcours qu'il te faudra rechercher & apprendre. Mais afin que ces choſes ſi grandes & ſi hautes puiſſent eſtre logees à leur aiſe, il faut chaſſer hors de l'eſprit tout ce qui eſt ſuperflu. La vertu ne ſe veut pas contraindre en vn lieu ſi eſtroit

Rebiiqne pour des ſciẽces liberales.

Reſponſe.

Queſtion, ſi vn homme ne peut eſtre ſage & vertueux ſans ſcience.

Combien de queſtions ſe font quand au temps. &

Touchant l'ame.

ſi eſtroit. Vne choſe grande deſire d'auoir vne eſpace large. Il en faut chaſſer toutes autres choſes : il luy faut laiſſer toute la poitrine entiere. Oüy, mais la cognoiſſance de pluſieurs ſciences eſt fort agreable. Il n'en faut toutesfois retenir ſinon ce qui ſera neceſſaire. Ne penſes-tu pas que celuy merite d'eſtre repris, qui fait prouiſion de meubles, de l'vſage deſquels il ſe peut paſſer, & qui orne & pare ſa maiſon d'vn grand appareil de meubles precieux? Ne penſes-tu pas auſſi que celuy doiue eſtre repris qui eſt touſiours occupé à ſe meubler de liures ? vouloir plus ſçauoir qu'il ne ſeroit beſoin, eſt vne eſpece d'intemperance. Et qui pis eſt ne vois-tu pas que ceſt eſtude des ſciences liberales, s'il eſt trop continué, rend les hommes faſcheux, longs en propos, importuns, trop plaiſans à eux meſmes, & ne ſçachans apprendre ce qui eſt neceſſaire, par ce qu'ils ont appris ce qui ne ſeruoit de rien? Didimus Grammairien auoit compoſé quatre mille volumes: ie l'euſſe eſtimé bien miſerable, s'il euſt pris ſeulement la peine de lire tant de choſes inutiles. Dans ces liures il s'enquiert de quelle ville eſtoit Homere, quelle eſtoit la vraye mere d'Ænee, ſi Anacreon eſtoit plus grand paillard qu'yurongne, ſi Sappho fut vne courtiſane publique, & telles autres choſes qu'il faudroit pluſtoſt oublier ſi on les ſçauoit. Va maintenant, & nie que la vie ne ſoit aſſez longue. Mais quand tu viendrois à parler des noſtres, ie monſtrerois beaucoup de choſes qui meritent d'eſtre coupees à coups de coigees. Ceſte loüange eſt acquiſe auec vne grande longeur de temps, auec vn grand deſplaiſir aux aureilles d'autruy: O l'homme de lettres: Soyons contens d'vn tiltre plus ſimple: ô l'homme de bien: Mais cela eſt il vray? faudra-il que ie feuillette les annales de toutes les nations, & que ie m'enquiers qui fut le premier qui compoſa des vers? Conteray-ie combien il courut de temps entre Orphee & Homere, n'ayant aucuns regiſtres du temps: & les corrections d'Ariſtarche, par leſquelles il reprit les vers d'autruy? Deſpendray-ie toute ma vie: apres les ſyllables? demeureray-ie touſiours dans la pouſſiere de la Geometrie ? Aurois-ie deſia oublié ce precepte ſalutaire: eſpargne le temps? ſçauray-ie cela, pour ignorer encor quelque choſe ? Appion Grammairien, celuy qui du temps de Ceſar fut pourmené par toute la Grece, & qui ſous le nom d'Homere fut adopté de toutes les citez, diſoit que Homere apres auoir acheué tout le ſujet de l'Odyſſee, & l'Iliade, adiouſta vn commencement à ſon œuure, dãs lequel il a compris la guerre de Troye. Pour teſmoignagne de cela, il diſoit qu'il auoit mis expreſſement deux lettres au premier vers contenant le nõbre de ſes liures. Celuy qui veut ſçauoir beaucoup il faut qu'il ſçache cela. Penſe maintenant cõbien de temps les maladies te deſrobent, combien les occupatiõs publiques, combien les occupations priuees, combien les occupations ordinaires, combien le dormir. Meſure bien le temps, il ne peut ſuffire à tant de choſes, ie parle des ſciẽces liberales. Combien de choſes ſuperfluës ont les Philoſophes, combien de choſes eſloignees du commun vſage des hommes? ils ſe ſont bien abaiſſez iuſques aux diſtinctions des ſyllabes, & iuſqu'aux proprietez des conionctions & des prepoſitions, & ont porté enuie aux grammairiens meſmes & aux geometriens. Tout ce qui eſtoit ſuperflu en la ſcience de ceux là, ils l'ont tranſporté en la leur. D'où il eſt aduenu, qu'ils ſçauent mieux parler que viure. Ouy ie te prie combien de mal fait vne trop grande ſubtilité, & combien elle eſt ennemie de la verité. Protagoras ſouſtient, qu'on peut de toute choſe diſputer egalement

Quel doit eſtre l'vſage des ſciences.

Auoir trop de liures, & vouloir trop ſçauoir, egalement blaſmable.

Exemples en Didimus.

Vanitez de Grammaire.

Tiltre d'homme de bien, plus auguſte que de ſçauant.

Le terme de la vie n'eſt point ſi long que celuy qu'il faudroit pour ſçauoir tout ce qu'on voudroit biẽ.

Grande ſubtilité ennemie de verité.

Les ſectes de

uerſes des Philoſophes preuuét leurs vanitez & miſeres.

d'vne part & d'autre, & encor de ceſte-cy meſme, à ſçauoir ſi toute choſe eſt diſputable d'vne part & d'autre. Nauſiphanes dit, que des choſes qui ſemblét eſtre, il n'y a rien qui ſoit plus, que de n'eſtre point. Parmenides dit que des choſes qui ſemblent eſtre, il n'y a rien du tout. Zenon natif de la ville d'Elea a chaſſé tous affaires, negoces du negoce, il dit qu'il n'y a rien. Les Pyrroniens & Megariciens ſuiuent preſque ceſte opinion: les Eretriciens, & Academiques auſſi, qui ont introduite vne nouuelle ſcience, de ne ſçauoir rien. Reiette moy tout cela dans ce troupeau ſuperflu des ſciences liberales. Ceux-cy veulent apprendre que la ſcience ne me peut de rien ſeruir, & les autres m'oſtent toute l'eſperance de pouuoir eſtre ſçauant. Encor vaut-il mieux ſçauoir les choſes ſuperfluës que rien. Ceux-cy ne me portent point la lumiere deuant, afin que ie puiſſe voir la verité: & les autres me creuent les yeux. Si ie croy Protagoras, il n'y a rien en la nature qui ne ſoit en doute. Si ie croy Nauſiphanes il n'y a que ceſte choſe certaine, qu'il n'y a rien de certain: ſi à Parmenides, il n'y a qu'vne ſeule choſe: Si à Zenon ceſte choſe encor n'eſt pas. Qu'eſt-ce donc que nous ſommes? Que ſont ces choſes qui ſont à l'entour de nous, qui nous nourriſſent & nous ſouſtiennent? Toute la nature des choſes n'eſt qu'vne ombre, c'eſt vne choſe vuide & trompeuſe. Ie ne pourrois bonnement dire à qui ie veux plus de mal ou à ceux qui veulent que nous ne ſçachiõs rien, ou à ceux qui ne nous ont ſeulemẽt permis de ne ſçauoir rien.

EPISTRE LXXXIX.

Diffinition de la ſageſſe: diuiſion de la Philoſophie ſelon l'opinion de pluſieurs. Il ſe iette apres ſur le blaſme de l'auarice & de la gourmandiſe des Romains.

La cognoiſſance de la philoſophie ſeroit ſuffiſante pour faire quitter aux hommes le ſoing de tout ce qu'ils priſent le plus, s'ils la vouloient conſiderer diligẽment & par parties.

TV deſires vne choſe fort profitable, & encores plus neceſſaire à celuy qui ſe haſte de paruenir à la ſageſſe, à ſçauoir qu'on te face vne diuiſiõ de toute la Philoſophie, & qu'on departe ce grand corps par membres. Car par le moyen des parties, nous venons plus facilement à la cognoiſſance du tout. A la mienne volõté que tout ainſi que la face de tout ceſt vniuers ſe preſente à noſtre veuë, pareillement que toute la Philoſophie comme vn ſpectacle treſſemblable à ce grand monde, ſe peuſt mettre deuant nos yeux. Certainement elle rauiroit les hommes à ſon admiration, & les contraindroit de quitter toutes ces choſes que nous croyons maintenant eſtre grandes, par l'ignorance des plus grands. Mais puis que cela ne ſe peut faire, il faudra que nous la contemplions, comme nous regardons les ſecrets du ciel. Il eſt bien certain que l'entendement de l'homme ſage & ſçauant, embraſſe toute ceſte grande machine, & l'enuironne de toutes parts auſſi viſtement, que nos yeux font le Ciel. Mais quant à nous à qui il faut oſter pluſtoſt l'eſblouiſſement qui nous aueugle, nous à qui la veuë defaut ſur les choſes plus prochaines, on peut monſtrer plus facilement ce monde piece à piece comme n'eſtans encor capables de le comprendre en ſon entier. Ie feray donc ce que tu demandes, ie diuiſeray la Philoſophie en parties & non point à lopins. Car il eſt plus vtile de la departir que de la dechiqueter. Parce que comme il eſt difficile de comprendre les choſes trop grandes, il l'eſt auſſi de celles qui ſont trop menuës. On deſpart le peuple d'vne ville par tribus & par quartiers, & vne armee

puiſque

L'entendement humain n'eſt capable de la comprendre toute entiere.

mee par centuries. Si vne choſe eſt deuenuë trop grande, on la conçoit mieux ſi elle eſt miſe en parcelles: leſquelles (comme i'ay dit) ne doiuent eſtre infinies ny trop petites. Car il y a autant de vice à faire vne trop ample diuiſion, comme à n'en faire point du tout. Il n'y a rien qui reſſemble plus à vne confuſion, que ce qui eſt reduit menu comme pouſſiere. Ie te diray donc tout premierement, puis qu'il te plaiſt ainſi, la difference qui eſt entre la ſageſſe & la Philoſophie. La ſageſſe eſt la perfection du bien qui eſt en l'ame de l'homme: & la Philoſophie c'eſt l'amour & l'affection qu'on a de paruenir à la ſageſſe. L'vne monſtre là où l'autre paruient: il eſt aſſez clair pourquoy on l'appelle Philoſophie: elle le ſignifie par ſon nom. Quelques vns ont defiy la ſageſſe en ceſte façon, que c'eſtoit la ſcience des choſes diuines & humaines. Et quelques autres ainſi: que c'eſtoit cognoiſtre les choſes diuines & humaines, & leurs cauſes. Mais ceſte addition me ſemble vaine. Car les cauſes ſont partie des choſes diuines & humaines. Il y en a eu d'autres, qui ont defiy la Philoſophie en pluſieurs façons. Les vns ont dict que c'eſtoit l'eſtude & le ſoin de la vertu: & les autres, l'eſtude & le ſoin de corriger l'ame. Quelques vns l'ont appellee le deſir de la vraye raiſon. Mais quoy que ce ſoit on a tenu pour certain qu'il y auoit quelque difference entre la Philoſophie & la ſageſſe. Car il n'eſt pas poſſible que ce qui deſire, ſoit ce qui eſt deſiré. Comme il y a grande difference entre l'auarice & l'argent, parce que l'vne ſouhaitte, & l'autre eſt ſouhaitté: auſſi en y a-il entre la Philoſophie & la ſageſſe. Car la ſageſſe eſt l'effect & le loyer de la Philoſophie. L'vne vient, & l'on va à l'autre; la ſageſſe eſt ce que les Grecs appellent Sophie. Les Romains meſmes vſoient de ce mot, comme ils vſent encor auiourd'huy de celuy de Philoſophie. Ce que les comedies à robbe longue qu'on ioüoit anciennement, te prouueront, & l'inſcription qui eſt ſur le tombeau de Doſſennus.

Differẽce entre ſageſſe & Philoſophie, ſelon les diuerſes opinions de pluſieurs.

Sageſſe eſt le ſalaire & le but de Philoſophie.

Paſſant arreſte toy, & lis la Sophie de Doſſennus.

Quelques vns des noſtres ont penſé, qu'encor que la Philoſophie fuſt l'eſtude de la vertu, & que l'vne pourſuiuiſt, & l'autre fuſt pourſuiuie: toutesfois il ne les falloit point ſeparer. Car la Philoſophie ne peut eſtre ſans la vertu, ny la vertu ſans la Philoſophie. La Philoſophie eſt le deſir de la vertu, mais c'eſt par le moyen de la vertu meſmes. La vertu auſſi ne peut eſtre ſans le deſir d'elle meſme, ny le deſir de la vertu ſans elle. Ce n'eſt pas toutesfois comme ceux qui veulent tirer de loing à quelque choſe, qui ſont en vn lieu, & ce qu'ils veulent toucher en vn autre: ny comme les chemins qui meneut aux villes, ſont hors d'icelles: mais on vient à la vertu par la vertu meſmes. La Philoſophie doncques & la vertu ſont conioinctes enſemble. Pluſieurs graues autheurs ont dict qu'il y auoit trois parties en la Philoſophie: La Morale, la Naturelle, & la Rationale. La premiere modere l'ame, la ſeconde recherche la nature des choſes, la troiſieſme ſuit la proprieté, & la compoſition des paroles, & les arguments, afin qu'on ne reçoiue point le faux pour le vray. Au reſte il s'en eſt trouué qui diuiſoient la Philoſophie en moins de parties, & en plus auſſi. Quelques vns des Peripateticiens y en adiouſterent vne quatrieſme, la ciuile, parce qu'elle requiert vn propre & vn particulier exercice, & qu'elle eſt occupee apres vne autre matiere. Quelques autres y ont adiouſté vne autre partie, que les Grecs appellent œconomique, qui eſt la

Ces deux ne ſe peuuent fauſſer compagnie.

Non plus que la vertu & le deſir d'icelle.

Trois parties de Philoſophie.

Autres opinions touchãt la diuiſion d'icelle.

Des Peripateticiens.

ſcience de gouuerner vne famille. Aucuns ont encore ſeparé le lieu qui traicte des façons de viure. Et toutesfois il n'y a rien de tout cela qui ne ſe puiſſe trouuer en la partie qui traicte des mœurs. Les Epicuriens ont ſouſtenu qu'il n'y auoit que deux parties en la Philoſophie, la naturelle, & la morale: & ont oſté la rationale: Toutesfois apres qu'ils furent contraincts de ſeparer l'ambiguité des choſes, & de reprendre les fauſetez qui ſe cachoient ſoubz l'ombre de la verité: Ils trouuerent eux meſmes vn lieu qu'ils appellent du iugement, & de la regle, autrement la rationale. Mais ils penſent que c'eſt vn adiouſtement à la partie naturelle. Les Cyrenaïques ont chaſſé les naturelles & les rationales, & ſe ſont contentez des morales. Mais apres auſſi ils rappellent ce qu'ils ont oſté. Car ils departent les morales en cinq parties: l'vne eſt de ce qu'il faut fuir ou deſirer, l'autre des paſſions, la troiſieſme des actions, la quatrieſme des cauſes, la cinquieſme des argumens. Les cauſes des choſes dependent de la partie naturelle, & les argumens de la rationale, & les actions de la morale. Ariſton natif de Chio, a dict que la naturelle & la rationale n'eſtoyent point ſeulement inutiles, ains qu'elles eſtoyent contraires. Il a retranché encor la morale qu'il auoit laiſſee toute ſeule. Car il a oſté ce lieu qui contient les admonitions, & a dict que cela appartenoit pluſtoſt à vn pedagogue qu'à vn Philoſophe; comme ſi le ſage eſtoit autre choſe, qu'vn pedagogue de tout le genre humain. Puis donc que la Philoſophie eſt partie en trois, commençons premierement à diſpoſer la partie morale. Laquelle ie veux derechef diuiſer en trois: & que la premiere ſoit vn ſoing de diſtribuer à vn chacun ce qui luy appartient, & de iuger de quoy chaſque choſe ſera digne. Elle eſt certainement fort vtile. Car peut-il eſtre rien plus neceſſaire, que de ſçauoir mettre ſon prix à toutes choſes? La ſeconde ſoit de l'affection: la troiſieſme des actions. Par ce qu'en premier lieu il faut que tu faces iugement combien chaſque choſe doibt eſtre eſtimee: en ſecond lieu, que l'affection que tu prendras ſoit bien reglee & temperee: en troiſieſme lieu que ton affection & ton action ſoyent d'accord, & qu'en toutes ces choſes tu conſentes à toy-meſmes. S'il y a faute d'aucune de ces trois tout eſt en confuſion & en deſordre. Car dequoy te ſeruira d'auoir l'eſtimation de toutes choſes dans ton iugement, ſi tu as l'affection trop grande? Que te profitera d'auoir retenu tes affections, & d'auoir tout pouuoir & authorité ſur tes cupiditez, ſi en faiſant les choſes, tu ne choiſis pas bien le temps, ſi tu ne ſçais pas à quel poinct, en quel lieu, & de quelle façon il les faut faire? C'eſt autre cas de cognoiſtre la dignité & la valeur d'vne choſe: autre cas de cognoiſtre le poinct & l'heure, autre de retenir l'affection, & cheminer doucement ſans ſe precipiter à faire quelque choſe. C'eſt donc lors que la vie eſt bien d'accord en elle meſme, quand l'action ne delaiſſe pas l'affection. L'affection ſe conçoit ſelon la dignité des choſes, & par ainſi elle eſt ou plus lente ou plus forte, comme elles ſeront dignes d'eſtre deſirees. La partie de la Philoſophie naturelle eſt diuiſee en deux, en choſes corporelles, & incorporelles. Les vnes & les autres ſont diuiſees, ſi ie dois dire ainſi, en leurs degrez. Le lieu qui appartient au corps, eſt departy premierement en ſes degrez, ſcauoir eſt és choſes qui ſont, & celles qui ſont faictes. Il eſt certain que les elemens s'engendrent. Quant au lieu de l'element, à l'opinion de quelques vns, il eſt ſimple, & à l'opinion de quelques autres, il eſt departy en la matiere, & en la cauſe qui

Des Epicuriens.

Des Cyrenaïques.

d'Ariſton.

Diuiſion de la Philoſophie morale en trois parties

De la naturelle en deux &

qui meut toutes choſes, & en elemens. Reſte maintenant à diuiſer la partie rationale de la Philoſophie. L'oraiſon & le parler, ou il eſt continuel, ou il eſt entrecouppé, auec celuy qui reſpond & celuy qui l'interroge. Ie veux nommer ceſte cy Dialectique, & l'autre Rhetorique. Ceſte-cy a ſoin des paroles, du ſens & de l'ordre. La Dialectique eſt diuiſee en deux parties: en paroles & ſignifications: c'eſt à dire en choſes qui ſont dictes, & en paroles auec leſquelles on les dict. Il s'enſuit apres vne grande diuiſion de l'vne & de l'autre: Mais i'y veux mettre fin en ceſt endroict.

De la rationale, en deux auſſi.

Ie ſuiuray ſeulement les poincts plus principaux.

Autrement ſi ie voulois diuiſer les parties en partie, ie ferois vn liure entier de queſtions. Ie ne te veux pas empeſcher, Lucilius, que tu ne liſes tout cela pourueu que tu rapportes incontinent aux mœurs tout ce que tu liras. Gouuerne bien tes mœurs, reſueille ce qui s'endort dedans toy: ramaſſe ce qui eſt eſpars, dompte ce qui eſt rebelle, crie le plus que tu pourras contre tes deſirs diſſolus, & contre ceux du peuple, & s'ils te veulent dire iuſques à quand tiendrez-vous touſiours vn meſme langage? Reſponds-leur, c'eſt moy qui vous dois pluſtoſt dire, iuſques à quand commettrez-vous tant de vices? Vous voulez que les remedes ceſſent pluſtoſt que les pechez. Mais quant à moy ie crieray encor plus haut: & parce que vous ne voulez pas ouyr parler, ie ne ceſſeray de crier. La medecine commence à profiter lors que ſur vn corps maleficié & pourry l'attouchement faict douleur, Ie diray des choſes qui leur ſeront profitables en deſpit d'eux. Il faudra en fin que vous oyez quelque mot qui ne vous flattera point. Mais puis que vous ne voulez pas en particulier qu'on diſe la verité, oyez tous tant que vous eſtes. Iuſques à quand eſtendrez-vous les bornes de vos heritages? Vn païs qui nourriſſoit autrefois tout vn peuple, eſt maintenant petit pour vn ſeul homme. Iuſques à quand ſera-ce que vous eſtendrez vos bornes & limites pour rendre plus grands vos labourages, ſans vous pouuoir contenter que tout ce qu'on peut labourer dans vne entiere prouince, ſoit l'eſtenduë de vos domaines? Les riuieres les plus renommees ſont deſtournees pour faire leurs cours au milieu de vos terres, les grands fleues, qui faiſoient ſeparation des plus grands peuples, ſont à vous, depuis leur ſource iuſqu'à l'emboucheure de la mer. Cela eſt encore trop peu, ſi vous n'enuironniez les mers par vos heritages que vous auez de ſi grande eſtenduë. Si voſtre fermier ne tranche du Roy par de là la mer Adriatique, l'Ionique, & l'Egee. Si les Iſles, qui ont autrefois eſté la demeure des grands capitaines, n'eſtoyent contees entre les choſes qu'on ne priſe rien. Ayez autant que vous voudrez des poſſeſſions de large eſtenduë, que ce qu'on appelloit anciennement vn Empire, ne ſoit maintenant qu'vn domaine. Rendez voſtre tout ce que vous pourrez, pourueu que la plus grand'part en ſoit reſeruee pour les autres. Ie parle maintenãt à vous de qui la prodigalité ſ'eſtend auſſi auant que l'auarice des autres: Ie vous demande iuſques à quand ſera-ce qu'il n'y aura aucun lac ſur le bord duquel on ne voye les tours & le faiſte de vos maiſons? aucune riuiere, le long de laquelle ne ſoit bordee de vos chaſteaux? En quelque lieu qu'on verra naiſtre vne veine d'eau chaude, on y baſtira tout ſoudain des hoſteleries, pour la diſſolution & ſuperfluité. En quelque lieu

Toutes les parties de la Philoſophie ſe doiuent rapporter à la morale.

Similitude pour mõſtrer l'vſage de la morale.

Inuectiue cõtre l'auarice

Cõtre la prodigalité & diſſolution.

qu'vn bord de mer ſe courbera, & qu'il fera ſein, vous y ietterez auſſi-toſt des fondemens: & ne vous pouuans contenter de la terre, ſi vous ne la rendez plus grande par l'ouurage de vos mains, vous pouſſerez la mer au dedans d'elle. Que vos baſtimens reluiſent par tous les endroicts du monde: les vns poſez ſur des hauts monts, pour regarder les mers & les terres d'vne veuë infinie, les autres en quelques plaines eſleuees à vne telle hauteur qu'ils egalent les montagnes: apres que vous aurez beaucoup edifié, & dreſſé de grands baſtimens, vous n'eſtes que le corps d'vn ſeul homme, & encor fort petit. Dequoy vous ſeruent pluſieurs chambres? vous ne couchez que dans vne ſeule. Les lieux où vous n'eſtes pas, ne ſont point à vous. Ie viens maintenant à vous, de qui la gueule profonde & inſatiable fait d'vn coſté peſcher toutes les mers, & de l'autre chaſſer toutes les terres. Elle pourſuit d'vn trauail extréme ces choſes, auec des hameçons, celles-là auec des laſſets, & ces autres auec des rets & des cordages de toutes ſortes. Il n'y a beſte qu'on puiſſe laiſſer viure en paix, que celles qui ne ſont point agreables à l'eſtomach. Mais apres que voſtre bouche eſt degouſtee de trop de voluptez, combien peu, & preſque du bout des leures, touchez-vous à ces viandes que vous acheptez par tant de mains? Combien peu mange ce monſieur qui n'a pas encor fait digeſtion du repas precedant, qui eſt tout preſt à rendre ſa gorge, de ceſte beſte ſauuage qui a eſté priſe auec tant de danger? Combien peu de ces huiſtres portees de ſi loing, paſſent par ceſte bouche qu'on ne peut ſaouler? Malheureux encor, que vous ne cognoiſſiez point comme voſtre faim eſt plus grande que voſtre ventre. Dy cela aux autres, afin que quand tu le diras, que tu l'entendes auſſi: eſcrits-le, afin que quand tu l'auras eſcrit, tu le liſes: rapportant toutes choſes à corriger les mœurs, & appaiſer la rage & la fureur des paſſions. Eſtudie non pas pour ſçauoir plus de choſes que les autres, mais pour les ſçauoir mieux.

Contre la gourmandiſe.

EPISTRE XC.

C'eſt la Philoſophie qui nous apprend à bien viure. Que c'eſt elle qui nous faict trouuer la verité des choſes diuines & humaines. Si l'inuention des meſtiers & des arts mechaniques procede de la Philoſophie.

La Philoſophie nous apprend à bien viure, & par conſequent nous luy aurions plus de obligation qu'aux Dieux s'ils ne nous eſtoient eux-meſmes autheurs d'icelle Philoſophie, & s'ils n'auoient rendu tout le mõde capable de l'apprendre. Ce que la ſageſſe a de meilleur c'eſt

QVI eſt celuy, mon Lucilius, qui puiſſe douter que ce ne ſoit par le benefice des Dieux que nous viuons, & que par la Philoſophie nous viuons bien? & qu'à ceſte cauſe nous ne ſoyons de tant plus redeuables à la Philoſophie qu'aux Dieux, de combien la bonne vie eſt vn bien-faict plus grand que la vie? Certainement nous luy ſerions plus redeuables, ſi les Dieux meſmes n'eſtoient autheurs de la Philoſophie, la ſcience de laquelle ils n'ont donné à pas-vn, encor qu'ils ayent donné à tout le monde le moyen de l'apprendre, parce que s'ils en euſſent fait vn bien commun & vulgaire à tous, nous naiſtrions pleins de prudence, & la ſageſſe euſt perdu ce qu'elle a de meilleur, ſçauoir eſt qu'elle n'eſt pas contee entre les biens de fortune. Car ce qui eſt de plus precieux & de plus magnifique en elle, c'eſt qu'elle ne vient point d'ailleurs, que ceux qui l'ont n'en ſont redeuables qu'à eux-meſmes, & qu'on ne la va point demãder à vn autre. Que trouuerois-tu en la Philoſophie digne

digne d'eſtre admiré, ſi elle nous aduenoit par le bien-faict d'autruy? Son deſſein n'eſt que de trouuer la verité des choſes diuines & humaines: la iuſtice, la pieté, la religion ne l'abandonnent iamais, ny la ſuite & compagnie des autres vertus, qui ſont entrelices & jointes enſemble. C'eſt elle qui nous apprend de reuerer les choſes diuines, & d'aimer les humaines: que l'empire en eſt au pouuoir des Dieux, & la communauté en eſt entre les hommes, laquelle a demeuré quelque temps inuiolable, & iuſqu'à ce que l'auarice rompit ceſte ſocieté, & fut cauſe de la pauureté, à l'endroit meſmes de ceux qu'elle auoit fait les plus riches. Car ils perdirent la ioüiſſance de toutes choſes quand ils voulurent auoir des biens propres à eux. Mais les premiers hommes, & ceux qui naſquirent d'eux, & qui eſtans encor incorrompus ne ſuiuoient que la nature, l'auoient auſſi pour gouuernante & pour loy, ſ'eſtans ſoubſmis au gouuernement d'vne choſe meilleure qu'ils n'eſtoient. Car la nature veut, que les pires ſoient ſubiectes aux meilleures. Les beſtes brutes reçoiuent pour capitaine & conducteur celles qui ont le corps plus grand ou plus fort. Vn taureau coüard ne marche point deuant le trouppeau: c'eſt celuy qui de grandeur ou de force des membres ſurpaſſe tous les autres maſles. Le plus grand des Elephans conduit touſiours la troupe. Entre les hommes le meilleur eſt pris pour le plus grand, par ainſi on éliſoit vn gouuerneur par la bonté de l'ame. C'eſtoit donc vne grande felicité entre les peuples, où pas vn ne pouuoit eſtre le plus puiſſant qu'il ne fuſt le meilleur. Car celuy peut autant qu'il veut, qui ne penſe pas auoir plus de puiſſance qu'il ne doit. C'eſt pourquoy Poſidonius a opinion qu'en ce ſiecle qu'on appelle d'or, le Royaume eſtoit entre les mains des ſages. Ceux-là contenoient leurs mains, & defendoient les petits contre la puiſſance des grands. Ils perſuadoient & diſſuadoient, ils monſtroient ce qui eſtoit vtile ou inutile. Par leur prudence ils prenoient garde que leurs citoyens n'euſſent faute de rien, par leur vaillance ils repouſſoient les dangers, par leur liberalité ils aggrandiſſoient & enrichiſſoient les ſubiects. Bref commander, c'eſtoit vn office, & non point vn Royaume. Aucun ne vouloit eſſayer les forces de ſa puiſſance contre ceux, par le vouloir deſquels ſa puiſſance auoit eu commencement. Il n'y auoit pas-vn qui penſaſt à faire iniure, ou qui en euſt occaſion, parce qu'on obeïſſoit bien à celuy qui ſçauoit bien commander: & que le Roy ne pouuoit faire vne plus grande menace à ceux qui luy obeïſſoient mal, que de les quitter & de ſ'en aller hors de leur Royaume. Mais puis apres, que croiſſans les vices, les Royaumes ſe ſont changez en tyrannie, on commença d'auoir beſoin de loix, leſquelles ſur le commencement, les ſages meſmes ordonnerent. Solon, qui par ſes loix eſtablit vne équalité dans la ville d'Athenes, eſt cogneu par ſa ſageſſe entre les ſept de ſon temps. Si ce ſiecle là euſt porté Lycurgus, on l'euſt mis le huictieſme en ce nombre ſacré. Les loix de Zaleucus & de Charondas ſont infiniement loüees. Ce n'a pas eſté ny au cours des plaidoyries, ny aux ſalles des Iuriſconſultes, mais dans l'eſcole de Pythagoras pleine de ſilence & de ſainteté, que ceux là ont appris le droict, pour l'eſtablir apres dans la Sicile qui fleuriſſoit en ce temps là, & en la Grece d'Italie. Iuſques à ce point là ie ſuis de l'aduis de Poſidonius, mais ie ne luy accorderay point que les arts, de l'vſage deſquelles la vie des hommes ſe ſert iournellement, ſoient inuentees par la Philoſophie, ie ne veux point donner tant de gloire à l'art de forger & de charpenter. C'eſt la philoſophie (dit-il) qui

qu'elle n'eſt point ſubiette aux accidents fortuits, & qu'on a que faire de l'aller mendier dehors.

Quel eſt ſon deſſein.

Les hommes du premier ſiecle s'aſſubiettiſſoiét volontairement à elle, comme à vne tres-fidele guide.

Les ſages auoiét anciennement l'adminiſtration & le gouuernement des Eſtats, &

Donnoient des loix aux peuples.

Solon.
Lycurgus.
Zaleucus & Charondas.

Mais les arts mechaniques ne doiuent point attribuer leur inuention à la philoſophie, contre la doctrine de Poſidonius.

apprint à ceux qui viuoient eſpars çà & là, qui ſe retiroient ſouz vne logete, ou dans le creux d'vn rocher, ou dans le tronc d'vn arbre à demy mangé, de baſtir des maiſons. Quant à moy ie penſe que la philoſophie a inuenté auſſi peu ces engins pour eſleuer & baſtir des maiſons ſur maiſons, qui ne font que preſſer les villes de leur peſanteur, qu'elle a inuenté les viuiers des poiſſons, expreſſément enfermez, afin que la gourmandiſe ne ſe miſt pas au danger des tempeſtes, & que la folle deſpence, pour ſi grand orage qu'il fiſt ſur mer, euſt comme des ports, pour y pouuoir engraiſſer les trouppes des poiſſons ſeparez les vns des autres. Que dis-tu? la philoſophie a-elle enſeigné les hommes d'auoir des clefs & des ſerrures? quelle autre choſe eſtoit-ce, que donner vn ſigne certain d'auarice? eſt-ce la philoſophie qui a baſty des edifices ſi hauts qu'ils menacent de cheoir pour ruiner les citoyens? Car c'eſtoit peu de choſe de ſe couurir de ce qu'on trouuoit par fortune, & de rencontrer ſans art & ſans peine quelque lieu fait par la nature meſme pour nous retirer dedans. Croy moy que ce ſiecle fut fort heureux auquel il n'y auoit point de charpentiers ny de maſſons. Sçauoir tailler vn ſoliueau en quarré, & mener droictement la ſcie le long d'vne raye, & fendre vne poutre d'vne main aſſeuree, tout cela naſquit comme la prodigalité naiſſoit.

Nõ plus que les choſes qui ſeruent aux delices & diſſolutions, &

L'art des ſerruriers, maſſons, & charpentiers.

Frugalité des premiers ſiecles.

les anciens fendoient le bois auec des coings.

1, Georgic.

Car en ce temps-là on ne baſtiſſoit point de ſalles pour y manger, on ne portoit pas de loing à cet vſage, le pin ou le ſapin ſur pluſieurs charretes couplees enſemble, qui faiſoient trembler les villages où elles paſſoient, ny pour les charger de lambris d'or pendans en bas. Les fourches plantees d'vn bout & d'autre ſouſtenoient la couuerte d'vne caſſine. Et les branches d'arbres bien fueillees & fort eſpaiſſes, penchant en bas, ſeruoient d'eſgouſts aux plus grandes pluyes. C'eſt ſouz ces toicts-là qu'ils habitoient, mais c'eſtoit auec toute ſeureté. Le chaume couuroit ces perſonnes libres, mais la ſeruitude loge ſouz l'or & ſouz le marbre. Ie ne ſuis point auſſi d'accord auec Poſidonius, de ce qu'il penſe que les outils & ferremens de charpentiers ſoient de l'inuention des ſages. Car par meſme raiſon il pourroit dire que ceux auſſi eſtoient ſages, par le moyen deſquels:

La meſme.

Alors on inuenta les rets & les cordages,
Pour prendre finement toutes beſtes ſauuages,
Et de ceindre les bois de chiens & de limiers.

C'eſt la fineſſe des hommes, & non pas leur ſageſſe, qui a inuenté tout cela. Ie ſuis auſſi contraire à Poſidonius, que les ſages euſſent inuenté les metaux du fer & du cuiure, apres que la terre bruſlee par l'embraſement des foreſts, fit couler les veines des metaux qui n'eſtoient guere profonds, ceux qui les priſent tant en furent inuenteurs. Ie ne trouue point auſſi à mon aduis, ceſte queſtion ſi ſubtile comme la fait Poſidonius: qui fut pluſtoſt en vſage, le marteau ou les tenailles. Ce fut quelqu'vn qui auoit l'eſprit exercité & gentil, mais non point grand & haut eſleué, qui trouua l'vn & l'autre, & toutes autres choſes qu'il faut chercher le corps baiſſé & panché vers la terre. Le ſage ne prenoit point beaucoup de peine pour ſon viure. Mais pourquoy non? veu qu'en ce ſiecle meſme le ſage ne deſire d'eſtre chargé que le moins qu'il peut? ie te prie dy moy comme ie dois admirer Diogenes & Talus? Lequel d'eux te ſemble eſtre ſage, ou celuy qui trouua la ſcie, ou celuy qui ayant veu vn garçon

Les metaux auſſi ne ſont point de l'inuention de la philoſophie.

Ni le marteau & les tenailles ni tout ce qui baiſſe le corps contre terre.

Le ſage n'eſt iamais beaucoup curieux de ſon viure. Exemple en Diogenes & Talus.

puiſant

puiſant de l'eau pour boire dans le creux de ſa main, rompit incontinent vn godet qu'il portoit dans ſes beſaſſes, ſe tençant luy-meſme par ces mots: O fol que ie ſuis, combien de temps ay-ie porté du bagage qui m'eſtoit inutile, moy qui me contentois de me plier dans vn tonneau, & de coucher ordinairement dedans? en fin trouuerois-tu auiourd'huy celuy plus ſage qui a inuenté la façon de faire monter le ſafran par des tuyaux ſecrets iuſqu'à vne hauteur infinie, qui remplit des eſtangs tout d'vn coup d'eaux qui viennent de grande roideur, & qui les ſeche apres tout d'vn coup: qui rejoint & raſſemble les lambris d'vne ſalle, par vne ſi ſubtile façon, qu'ils tournent & ſe monſtrent maintenant d'vne forme, & maintenant d'vne autre, & qui fait que les faces des maiſons & des toicts ſe changent à tous les ſeruices qu'on porte: ou bien celuy, qui apprend à ſoy-meſme & à autruy, que nature ne nous commande rien inſupportable & difficile? Que nous pouuons auoir des maiſons ſans vn tailleur de marbres, que nous pouuons eſtre veſtus ſans trafiquer auec les Seres pour la ſoye, que nous pouuons auoir tout ce qui eſt neceſſaire pour nos vſages, ſi nous voulons nous contenter de ce que la terre a mis au deſcouuert? & ſi les hommes prennent plaiſir d'oüir ces choſes, ils trouueront qu'ils ont auſſi peu beſoin de cuyſinier que de genſd'armes. Ceux-là furent fort ſages, ou ils ſembloient eſtre ſages, qui mettoient peu de ſoing à l'entretenement de leurs corps: ce qui nous eſt neceſſaire ſe recouure auec peu de trauail: mais il y a grande peine à ſuiure les delices. Tu n'auras aucun beſoin d'artiſans, ſi tu ſuis la nature. Elle n'a pas voulu que nous fuſſions fort empeſchez, elle nous auoit aſſez pourueu de tout ce qui nous eſtoit neceſſaire. Ouy, mais le froid eſt inſupportable à vn corps qui eſt nud. Quel remede? Les peaux des beſtes ſauuages, & des autres animaux, ne nous peuuent-elles point aſſez defendre du froid? n'y a-il pas quelques nations qui ſe couurent d'eſcorces d'arbres? ne fait-on point des robbes de plumages d'oyſeaux tiſſus & couſus enſemble? La plus grande partie des Scythes n'eſt-elle pas veſtuë de pannes de renards & de rats, douces à manier, & que les vents ne peuuent percer? Il faut encor neantmoins en Eſté chaſſer l'ardeur du Soleil dedans quelque vmbre eſpaiſſe. Mais quoy? la vieilleſſe des ſiecles n'auoit-elle point creuſé force lieux, qui par l'iniure du temps ou par quelque autre euenement ſ'eſtoient aggrandis comme vne profonde cauerne? Et quoy? n'ont-ils point auec leurs mains tiſſus des clayes de verges qu'ils ont enduit de fange & de paille, & d'autres branchages menus, pour couurir le haut de leur loge, & les faiſans pancher pour la cheute de la pluye, ont paſſé l'Hyuer auec toute ſeureté? Quoy donc? les peuples qui habitent les Syrtes, ne ſe cachent ils point dans des creux de terre, qui ne peuuent dans ceſte ardeur trop grande de Soleil trouuer aucune couuerture aſſez eſpaiſſe pour chaſſer les chaleurs, ſi ce n'eſt la meſme terre ſeche? La Nature ne nous a pas eſté ſi ennemie, qu'ayant donné vne vie tres-facile & pleine d'aſſeurance à tous les autres animaux, l'homme ſeul ne peuſt viure ſans tant de façons & d'artifices. La Nature ne nous a rien commandé de tout cela, il n'y a rien qu'il faille chercher auec aucune peine, pour l'entretenement de noſtre vie. Quand nous naſquiſmes, nous trouuaſmes toutes choſes appreſtees? Nous les auons toutes renduës difficiles en meſpriſant les faciles. Les maiſons, les veſtemens, la nourriture du corps, & les viandes, & tout le reſte qui ne nous ſert maintenant que de peine & de ſoucy, ſe preſentoient à

Le ſage & vertueux ſe contente de peu, & eſt preferable aux plus induſtrieux.

Nature auoit fourni l'homme de toutes choſes neceſſaires, ſans qu'il ſe corrompiſt auec tãt de delices.

Exemple en diuers peuples.

Tant de meſtiers introduits au monde, n'ont fait qu'augmẽter la diſſolution, & par conſequent leur inuention ne vient pas de la philoſophie.

La diſſolutiõ & curioſité des hommes met prix aux choſes.

nous,ne couſtoient rien: il n'y auoit aucune peine à les recouurer. Car la meſure & le contentement d'vn chacun ne ſeſtendoit pas plus auant que ſa neceſſité ne requeroit: nous les auons renduës cheres, precieuſes, admirables: nous ſommes cauſe de tant & de ſi grandes façons qu'il faut employer pour les trouuer. Nature meſme ſuffit à ce qu'elle deſire, la prodigalité, la ſuperfluité ſeſt reuoltee contre la nature, elle ſe donne courage tous les iours elle meſme, elle n'a fait que croiſtre par vne infinité de ſiecles, aidant encor ces vices auec ſes inuentions. Premierement elle commença à deſirer des choſes ſuperfluës, puis des choſes contraires: en fin elle rendit l'ame ſubiecte au corps, & la contraignit de ſeruir à ſa volupté. Tous ces meſtiers & ces arts, apres leſquelles la ville eſt tant eſchauffee, & meinent tant de bruit, ne trauaillent que pour le corps. Tout ce qu'on luy bailloit, en ce vieux temps, comme à vn ſeruiteur, on le luy appreſte auiourd'huy comme maiſtre. De là ſont venuës les boutiques des tiſſerans, des artiſans, des parfumeurs: de là ſont venus ceux qui apprennent ces mols & delicats mouuemens du corps, & ces chants mignards & fredonnez. Car nous auons delaiſſé ceſte meſure naturelle qui bornoit ſes deſirs, par le beſoin neceſſaire que nous en auions. C'eſt eſtre miſerable & faquin en ce temps cy, de ne vouloir, que ce qui peut ſuffire. Il eſt incroyable (mon Lucilius) combien facilement la douceur de la parole peut eſloigner les plus grands hommes de la cognoiſſance de la verité. Voila Poſidonius, l'vn de ceux qui ont à mon aduis plus apporté d'aduancement à la philoſophie, quand il veut en premier lieu deſcrire comme on retort les filets, & qu'on en tire d'autres d'vne molle & douce filace: Et apres comme eſtant la toile pendant en l'air, par ſes contrepoids, elle ſeſtend droitement, comme la trame qu'on met entre-deux par la nauette ramolliſſante la dureté des coſtes de la trame, qui la ſerre, ſont contraints de ſe joindre & raſſembler auec le peigne. Il dit auſſi en fin que l'art des tiſſiers auoit eſté inuenté par les Sages, ne ſe ſouuenant point que deſia ceſte façon de meſtier encor plus ſubtile auoit eſté trouuee, duquel

La toile eſt attachee à l'aiz, & les tiſſures
Se ſeparent par fils entre les canes dures,
Et la trame paſſant entre des rays pointus
Des dents d'vn peigne long ſont coup ſur coup batus.

Erreur de Poſidonius, en ce qu'il raualle le merite du Sage, luy attribuãt l'inuention des arts de petite valeur, au prix de l'eſtude de ſageſſe.

Qu'euſt-il dit ſ'il euſt veu les toiles de noſtre temps, deſquelles on fait des robbes pour ne rien cacher, & qui ne peuuent de rien ſeruir au corps, ny à la honte meſme? Il parle apres des laboureurs, & deſcrit auec autant d'eloquence vn gueret bien fendu par le ſoc de la charuë, & derechef encor labouré, afin que la terre bien émiee puiſſe mieux deſcouurir les racines: les ſemences jettees deſſus les herbes ramaſſees auec la main, afin qu'il n'y croiſſe par fortune aucune herbe ſauuage, qui eſtouffaſt la moiſſon, & ſouſtient pareillement que c'eſt vn ouurage des Sages: comme ſi encor en ce temps meſmes les laboureurs ne trouuoient tous les iours quelque nouueauté pour rendre la terre plus fertile. Il ne ſeſt pas contenté de ces arts, mais qui plus eſt il a tant rabaiſſé le ſage, qu'il l'a mené dans le moulin. Car il raconte comment le Sage à l'imitation de la nature commença de faire du pain. La dureté des dents, qui ſ'entrerencontrent, rompt (ce dit-il) les fruicts qu'on met dans la bouche: Et ſi quelque choſe en veut ſortir dehors, la langue le remet au dedans. Apres il ſe deſtrempe

& Vanité dudit Philoſophe, en ce qu'il employe beaucoup de curieuſes paroles pour faire

auec

auec la ſaliue, afin qu'il gliſſe, & paſſe plus facilement par le goſier. Mais quand il eſt tombé dans le ventre, il ſe digere dans le baſſinet de l'eſtomach, & ſe depart en fin par tout le corps. Quelqu'vn ſe ſeruant de cela comme d'vn patron, print vne pierre rude, & la mit ſur vne autre, comme ſi c'eſtoient des dents, l'vne deſquelles ne ſe bougeant de ſa place, attendoit le mouuement de l'autre. Et apres s'entrefrayans les grains enſemble, ils ſe rompent, iuſqu'à ce qu'eſtans longuement froiſſez, ils deuiennent fort menus. Lors il meſla de l'eau dans la farine, & la broyant & virant ſouuent, il l'appreſta ſi bien, qu'il en fit du pain, qu'on mit premierement cuire ſouz des cendres chaudes, & dans vn pot de terre boüillant. Peu à peu ſe trouuerent les fours, & autres inuentions, de la chaleur deſquelles ils ſe ſeruoient comme bon leur ſembloit. Il ſ'en fallut fort peu qu'il ne diſt que la boutique d'vn cordonnier ne fuſt de l'inuentiõ des Sages. La raiſon a bien inuenté tout cela, mais non pas la vraye & la droite raiſon. Ce ſont des inuentions d'hommes, & non point des Sages, non plus certainement, que les vaiſſeaux dans leſquels nous paſſons les riuieres, & les mers, auec des voiles tenduës pour prendre le vent, & auec des gouuernails par derriere, qui pouſſent le cours du vaiſſeau çà & là: dont l'exemple a eſté emprunté des poiſſons, qui ſe conduiſent par la queuë, & d'vn mouuement leger deſtournent leur viſteſſe du coſté qu'il leur plaiſt. Le Sage (dit-il) a veritablement trouué tout cela, mais comme choſes trop baſſes pour eſtre menees par luy, il les a laiſſees traicter à des hommes de vile condition. Tout au contraire, ces choſes ne furent iamais trouuees, que par ceux qui ſ'adonnent encor auiourd'huy à ces meſtiers là. Nous ſçauons que de noſtre memoire encor quelques nouuelles inuentions ſe ſont deſcouuertes, comme l'vſage des vitres, qui ont le corps tranſparent, à trauers deſquelles paſſe vne claire lumiere, & comme les eſtuues baſties en l'air ſur des arcades, & les tuyaux enchaſſez dans les murailles qui peuſſent eſpandre la chaleur pour eſchauffer également le haut & le bas. Que diray-ie des marbres dont les Temples, & dont les maiſons reluiſent? Que diray-ie de ces grands edifices baſtis de façon ronde à gros quartiers de pierre bien vnis, dans leſquels nous dreſſons des portiques, & des couuerts capables pour des peuples? Que diray-ie des notes des paroles, par leſquelles on reçoit le diſcours d'vne oraiſon pour ſi viſte qu'elle ſoit, la main ſuiuant la viſteſſe de la langue? Tout cela fut inuenté par des eſclaues dont on ne tenoit conte. La vertu ſ'eſt aſſiſe plus haut, elle n'enſeigne rien qu'on face auec les mains, elle eſt maiſtreſſe de l'ame. Veux-tu ſçauoir ce qu'elle a mis en lumiere, & ce qu'elle a fait? Non point ces deshonneſtes mouuemens du corps, ny ces diuers ſons des hautbois, & des flutes, dans leſquelles eſtant l'haleine receuë, ou en entrant, ou en ſortant, elle ſe forme en voix: ny les armes, ny les murailles des villes, ny les guerres. Elle n'entreprend que choſes vtiles, elle fauoriſe la paix, & conſeille aux hommes de viure en concorde: Elle ne forge point, dis-ie, les outils pour tous les vſages neceſſaires. Pourquoy donc dis-tu qu'elle ſe meſle de choſes ſi petites? Tu vois qu'elle ne veut que façonner la vie, elle a bien d'autres arts ſouz ſa puiſſance. Car à celle à qui la vie ſert, ſeruent auſſi les ornemens de la vie. Au reſte elle aſpire à vn eſtat bien-heureux: c'eſt là où elle conduit, c'eſt là où ſon chemin ſ'adreſſe. Elle nous monſtre ce qui eſt mal, & ce qui ſemble l'eſtre: elle chaſſe toutes vanitez hors de l'ame, & luy donne vne grandeur conſtante & ferme. Mais elle abat celle qui

vne bien petite deſcriptiõ.

Les Stoiques diſtinguẽt entre la raiſon & la vraie raiſon, en quoy ils ſemblent n'auoir guere de raiſon.

Inuentions deſcouuertes du temps de Seneque.

La ſageſſe a bien de plus hauts deſſeins, & n'entreprend rien qui ne ſoit grand & neceſſaire, aſpirant touſiours à vn eſtat biẽheureux.

Diuers effects de la ſageſſe.

ſengendre d'orgueil & d'vne vaine apparẽce: Et ne permet point qu'on ignore la difference qu'il y a entre les choſes grandes, & les fieres, & orgueilleuſes. Elle nous fait entieremẽt cognoiſtre ſa nature, & la noſtre. Elle nous apprend que c'eſt que les Dieux, quels ils ſont, que c'eſt que les enfers, les Dieux domeſtiques, & les demons. Que c'eſt que les ames, qui tiennẽt le ſecond rang apres les Dieux, en quel lieu elles ſont arreſtees, ce qu'elles font, ce qu'elles peuuent, ce qu'elles veulent. Voila les premiers enſeignemẽs de ſa religion, par leſquelles nous ſont deſcouuerts les myſteres ſacrez non point d'vne ſeule ville, mais du ciel, qui eſt le grand temple de tous les Dieux, les images & les vrayes faces duquel, elle a mis deuant les yeux de noſtre ame pour eſtre par elle contemplees: Car noſtre veuë eſt trop foible pour voir des ſpectacles ſi grands. Elle retourne apres aux cõmencemens que toutes choſes ont eu, & à la raiſon eternelle, qui eſt infuſe par tout cet vniuers, & à la puiſſance de toutes les ſemences qui donnent la figure propre à tout corps. Apres elle commença de ſ'enquerir de l'ame, & d'où elle procedoit, en quel lieu elle eſtoit, pour combien de temps, en combien de parties elle eſtoit diuiſee. Cela fait, des choſes corporelles elle eſt venuë aux incorporelles: elle a recherché la verité, & a diſcouru des raiſons d'icelle. Et apres tout cela encor, elle apprit cõme il falloit cognoiſtre les doutes qui ſont en la vie, & en la mort. Car il y a des fauſſetez meſlees parmy la verité de l'vne & l'autre. Le ſage (dis-ie) comme il ſemble à Poſidonius, ne ſ'eſt point retiré de ces arts & meſtiers: mais il ne ſ'y eſt pas du tout entierement addonné. Car il n'euſt iamais eſtimé vne choſe digne d'eſtre inuẽtee, qui ne deuſt eſtre en perpetuel vſage: il ne prendroit rien, pour apres le delaiſſer. Anacharſis, dit-il, trouua la rouë du potier, ſur le tour de laquelle on fait les vaiſſeaux de terre. Depuis ayant veu qu'on trouuoit dans Homere la rouë du potier, il aime mieux qu'on penſe que ſes vers ſoient pluſtoſt faux, que la fable meſme. Ie ne veux pas opiniaſtrer ſi Anacharſis en fut l'auteur: & ſi ce fut luy, ie confeſſe que ce fut vn ſage, mais non pas comme ſage: car les ſages font pluſieurs choſes en tant qu'ils ſont hommes, & non point en tant qu'ils ſont ſages. Prens le cas qu'vn homme ſage ſoit fort viſte & leger: il vaincra tous les autres à la courſe, entant qu'il eſt plus leger, mais non pas entant qu'il eſt ſage. Ie voudrois monſtrer vn verrier à Poſidonius, qui en ſouflant forme en diuerſes façons le verre qu'vne main bien appriſe ne pourroit à grand' peine tailler. Ces choſes ſe ſont trouuees, apres que nous n'auons plus trouué des ſages. Democritus (ce dit-il) eſt celuy qu'on penſe auoir trouué les arcades & les voutes, & comme par le courbement des pierres panchans peu à peu l'vne vers l'autre, elles ſe lient par la clef qu'on met au milieu. Ie peux dire que cela eſt faux. Car il eſt force de croire que deuãt que Democritus fuſt, il y auoit des ponts & des portes, le haut deſquelles eſt le plus ſouuent vouté. Il vous eſt encor eſchapé de dire que le meſme Democritus auoit inuenté de pollir l'yuoire, & de cuire des petits cailloux, qu'il conuertiſſoit en eſmeraudes, auec laquelle cuite on façonne encor auiourd'huy des pierres qui peuuent prendre couleur en cuiſant. Encor que le ſage ait trouué cela, ce n'a pas eſté en tant qu'il eſtoit ſage. Car il fait beaucoup d'ouurages, que nous voyons faire auſſi bien à des hommes de peu d'eſprit, & plus parfaitement & plus dextrement. Veux tu ſçauoir ce que le ſage a cherché & ce qu'il a mis en lumiere? Premierement ç'a eſté la vraye nature, laquelle n'a point ſuiuy comme les autres animaux, auec des yeux, qui ſ'eſbloüiſſent aux choſes diuines. En ſecond lieu la loy de la vie, qu'il a dreſſee ſur toutes choſes, qui

Opinion de Poſidonius & de Seneque, quant a quelques inuentions particulieres.

Les ſages fõt pluſieurs choſes, comme eſtans hõmes ſeulement.

Quelles ſont les recherches & inuentions du ſage.

qui ſont: Elle ne nous a point appris ſeulemẽt à cognoiſtre les Dieux, mais à les ſuiure, & à receuoir en bonne part autãt les cas fortuits, comme ceux qui nous ſeront commandez. Elle nous a defendu de croire les fauſes opiniõs, elle a eſtimé ce que les choſes valoient à leurs iuſtes prix, elle a condamné les voluptez meſlees de repentance. Elle a loüé les biens qui deuoient touſiours plaire, elle a monſtré à tout le monde que celuy eſt le plus riche, qui n'a pas beſoin de richeſſes, que celuy eſt le plus puiſſant qui n'a pas beſoin de puiſſance. Ie ne parle point de ceſte Philoſophie, qui a chaſſé le citoyẽ hors de ſa ville, les Dieux hors du mõde, & qui a ſouſtenu qu'il y auoit de la vertu meſlee auec la volupté: mais de celle qui penſe qu'il n'y a bien aucun, que ce qui eſt honneſte, qui ne ſe peut corrompre ny par les preſens des hommes, ny par ceux de la fortune: & le pris, & l'honneur de laquelle giſt en ce qu'elle ne peut eſtre gaignee par aucun prix que ce ſoit. Ie ne croy point que ceſte Philoſophie fuſt en ce ſiecle rude & imparfait, auquel il n'y auoit encor aucun de ces meſtiers, & auſquels ils apprenoient par le ſeul vſage ce qui leur eſtoit profitable. Non plus qu'auparauant ces ſiecles fortunez, que les biens de nature demeuroient en cõmun pour eſtre ioüis indifferemment par tous: & auparauant que l'auarice, & la folle deſpenſe euſſent rompu ceſte ſocieté, qui eſtoit entre les mortels, & que d'vne communauté ils euſſent couru à vn pillage, ces hõmes n'eſtoient pas ſages, encor qu'ils fiſſent ce que les Sages pourroient faire. Il n'y a homme au monde qui peuſt loüer & priſer d'auantage aucune autre façon de viure entre les humains, non pas quand Dieu meſme luy permettroit de refondre & former vn mõde nouueau, & donner d'autres mœurs & couſtumes aux peuples, il n'en ſçauroit eſſayer de meilleurs que celles qu'on raconte auoir eſté entr'eux, parmy leſquels

Philoſophie vraye & fauſe.

Siecle d'or ſelon Seneque.

Par bornes & confins on ne voyoit aucun
Qui diuiſaſt les champs. Tous viuoient en commun,
La terre meſmes lors ſans aucune ſemence
Liberale portoit tous fruicts en abondance.

1. Georgia.

Que pourroit-on voir de plus heureux que ceſte ſorte d'hommes? la nature, & les choſes eſtoient ioüies de tous en commun: Elle ſeule comme mere ſuffiſoit à tenir tout le monde ſouz ſa tutelle: c'eſtoit vne poſſeſſion tres-aſſeuree des richeſſes publiques. Pourquoy ne pourroy-ie dire à bon droit que ceſte condition d'hommes eſtoit infiniment riche, entre leſquels on ne pouuoit trouuer vn ſeul pauure? L'auarice ſe jetta ſur des choſes ſainctemẽt reglees: & comme elle deſira de retirer quelque bien à part, & le conuertir à ſon particulier profit, elle mit tout en la puiſſance d'autruy: & ſ'eſtant d'vne poſſeſſion infinie retranchee à vn petit coing, elle amena la pauureté, & quand elle commença à deſirer beaucoup, elle perdit tout. Mais pourtãt qu'elle vueille courir, pour regagner ce qu'elle a perdu, pourtant qu'elle ſe peine de joindre champs à chãps, & qu'à prix d'argent ou a force, elle chaſſe ſon voiſin, jaçoit qu'elle eſtende ſes domaines par tout vne grande prouince, & qu'elle appelle ſa poſſeſſiõ vn long voyage qu'elle fait paſſant touſiours par ſes terres. Iamais aucune eſtendue des champs, pour ſi longue qu'elle ſoit, ne vous pourra ramener iuſqu'au lieu d'où nous ſommes partis. Apres que nous aurons tout fait, nous aurons beaucoup. Mais nous auions tout. La terre d'elle-meſme eſtoit plus fertile que quand elle fut labouree, & plus prodiguę pour l'vſage des peuples quand ils ne la rauiſſoient point. Ils auoient autant de plaiſir à monſtrer ce qu'ils auoient

Deſcription d'auarice.

Quelles eſtoient les aiſes & commoditez des premiers ſiecles.

trouué comme à le trouuer: aucun n'en pouuoit auoir trop, ou peu. Tout eſtoit party entre perſonnes qui eſtoient bien d'accord. Le plus puiſſant n'auoit point encor jetté ſa main ſur le plus foible, l'auaricieux cachant ce qu'il tenoit en reſerue d'inutile, n'auoit point encor priué vn autre de ce qui luy eſtoit neceſſaire. On auoit autant de ſoin d'autruy que de ſoy-meſme. Les armes n'eſtoient point en vſage, & les mains non encor ſoüillees du ſang humain, auoient tourné leur haine contre les beſtes ſauuages. Ceux qu'vne foreſt eſpaiſſe defendoit du Soleil, qui viuoient auec toute aſſeurance dans vne petite loge couuerte de fueilles & de branchages pour ſe garder de la rigueur de l'Hyuer & de la pluye, paſſoient doucement les nuicts ſans jetter vn ſeul ſouſpir. Mais les ſoucis & les peines nous tourmentent dans noſtre eſcarlate, & nous piquent de cruels aiguillons: au contraire les autres dormoient d'vn ſommeil gracieux ſur la dure. Ils n'auoient point de planchers lambriſſez deſſur eux: mais eſtans couchez au deſcouuert, les Eſtoiles ſe rouloient ſur leurs teſtes, & le ciel admirable ſpectacle de la nuict, ſe panchant pourſuiuoit ſon cours, conduiſant ceſte grande œuure auec vn paiſible ſilence: & tant le iour que la nuict, la veuë de ce beau palais ſe deſcouuroit à leurs yeux. Ils prenoient plaiſir de contempler les ſignes de la moitié du ciel tombans vers le couchant, & les autres qui ſe leuoient de deſſous terre. Et comment ne prendroit-on plaiſir de pourmener ſa veuë entre tant de merueilles eſparſes en vn ſi ample lieu? Mais au moindre bruit que vous oyez dans les maiſons, vous tremblez de peur: Et ſ'il y a quelque choſe qui craquete parmy les tableaux de vos peintures, vous fuyez tous eſtonnez. Ils n'auoient pas des maiſons grandes comme des villes: l'haleine & la reſpiration libre au deſcouuert, vne petite vmbre au deſſouz d'vne roche ou d'vn arbre, les fontaines claires, & les ruiſſeaux ſans tuyaux & ſans conduits, & ſans eſtre deſtournez de leurs cours accouſtumez, coulans à leur aiſe, les prairies belles & ſans art: & au milieu de tout cela vne loge champeſtre, baſtie d'vne main ruſtique: C'eſtoit vne maiſon telle que nature la requeroit, & où elle prenoit plaiſir d'habiter ſans auoir ny crainte d'elle ny pour elle. Maintenant la plus grande partie de nos peurs ſont nos propres maiſons. Mais encor que leur vie fuſt excellente & vuide de tromperies, ils n'eſtoient pas ſages, pource que ce nom eſt auiourd'huy employé à l'œuure le plus grand qui ſoit: ie ne veux pas toutesfois nier que ce ne fuſſent gens de grand courage, & pour bien dire, recentement engendrez des Dieux. Car il n'y a point de doute que le monde n'eſtant pas encor enuieilly, ne portaſt des choſes meilleures. Et comme tous auoient la nature plus robuſte & plus prompte au trauail, tous auſſi n'auoient pas l'eſprit ſi parfait. Car la nature ne donne point la vertu. Il y a de l'art pour deuenir bon. Il eſt certain que ces gens-là n'alloient point chercher l'or & l'argent & les pierres reluiſantes, dans la fange d'vne terre profonde: ils eſpargnoient encor les beſtes meſmes: tant ſ'en faut qu'vn homme qui n'eſtoit point ſubiet à cholere, & qui n'auoit crainte de rien, vouluſt tuer vn autre homme, qu'il ne vouloit ſeulement qu'aimer & regarder. Ils ne portoient point encor robbes de couleurs, on ne mettoit point l'or en ouurages: car il n'eſtoit point encor tiré hors de terre. Qu'eſtoit-ce donc? Ils eſtoient innocens par l'ignorance des choſes. Or il y a grande difference, ſi quelqu'vn veut pecher, ou ſ'il ne ſçait pas pecher. Ils n'auoient ny iuſtice, ny prudence, ny temperance, ny conſtance. Ceſte vie rude & agreſte auoit

Leur eſtat, & le preſent, cõferez.

Les molleſſes d'auiourd'hui redarguẽt noſtre miſere au prix du contentement de ces anciens.

Sur leſquels neantmoins les plus recẽts ont ceſt aduãtage d'auoir eſté plus ſages.

&

Ceux là ſur ceux-cy, d'auoir eſté innocens au milieu de leur innocence.

auoit bien quelque choſe de ſemblable à toutes ces vertus. La vertu n'entre point dans vne ame qui ne ſoit inſtruite & appriſe, & qui ne ſoit par vn aſſiduel exercice, paruenuë à la perfection. Nous ſommes bien nais pour cela, mais nous naiſſons ſans cela: & dans les hommes les meilleurs, auant que tu les enſeignes, la matiere de la vertu y eſt bien, mais non pas la vertu.

EPISTRE XCI.

Il parle de la triſteſſe que ſent Liberalis ſon amy du bruſlement de ſa ville de Lyon, que le feu conſuma entierement dans vne ſeule nuict. Tous les ouurages des mortels ſont condamnez à mourir quelque iour.

NOſtre amy Liberalis eſt maintenant fort triſte, apres auoir entendu le bruſlement de la ville de Lyon. Il n'y a point homme qui ne fuſt faſché de ce malheur, mais à plus forte raiſon le doit eſtre celuy, qui aimoit tant ſa patrie. Cela fait qu'il cherche à ſ'armer de conſtance, à laquelle il ſ'eſt exercé contre tout ce qu'il a penſé qu'on deuoit craindre. Mais ie ne m'eſmerueille point ſi l'on n'a pas eu crainte de ce mal incroyable, & qu'on n'euſt iamais penſé pouuoir aduenir, veu qu'il n'y a point d'exemple d'vn pareil: Car encor que le feu ait porté de grands dommages à pluſieurs citez, ſi eſt-ce qu'il n'en ruina iamais vne toute entiere: Et dans les villes où l'ennemy meſme a mis le feu de ſa main, il ſ'y eſt eſtaint en pluſieurs lieux, & encor qu'on l'aye apres r'alumé, il eſt aduenu peu ſouuent qu'il ait tellement tout ſaccagé, qu'il n'y ait rien laiſſé pour le fer. Dauantage, il n'y eut oncques tremblemẽt de terre pour ſi dommageable, & pernicieux qu'il fut, qui ait ruiné les villes toutes entieres. Bref il n'y eut iamais vn feu ſi eſtrange, qu'il ne laiſſaſt encor quelque reſte pour vn ſecond embraſement. Tant de ſuperbes edifices, l'vn deſquels ſeul pouuoit ſeruir d'ornement à vne grande ville, vne ſeule nuict le reduiſit en cendre: & ce qu'on ne pouuoit craindre en vn temps de guerre, aduint en temps d'vne grande paix. Qui pourroit croire cela? Eſtant les armes poſees par tout, eſtãt toute la terre vniuerſelle en tranquilité, qu'on cherche auiourd'huy le lieu où l'on monſtroit ce Lyon dans la France? Tous ceux que la mauuaiſe fortune a voulu affliger de quelque malheur commun, elle leur a donné loiſir de craindre ce qu'ils deuoient endurer. Il n'y a eu iamais choſe grande, qui n'ait eu eſpace de voir acheuer ſa ruine: mais entre vne grande ville, & rien, il n'y eut qu'vne ſeule nuict. Bref ie demeure plus à te raconter qu'elle ſ'eſt bruſlee, qu'elle ne fit à ſe bruſler: Tout cela abat le courage de noſtre Liberalis, lequel eſtant ferme & aſſeuré, conſtant contre ſes propres malheurs, n'a pas eu faute d'occaſion de ſ'eſbranler, les maux que l'on n'attendoit point donnent vn plus grand coup. La nouueauté apporte vne plus grande peſanteur aux calamitez. Et n'y a homme qui ſente plus de douleur d'vn accident, qu'il n'a eu d'eſtonnement & d'admiration. C'eſt pourquoy rien ne nous doit aduenir à l'improueu. Il faut de bonne heure jetter noſtre entendement ſur toutes choſes, & penſer non ſeulement aux malheurs qu'on void ſouuent, mais à ceux qui peuuent ſuruenir. Quel bien y a-il que la Fortune, quand il luy plaira, ne puiſſe rauir, voire au plus haut eſleué en grandeur? & qu'elle n'aſſaille & n'eſbranle plus volontiers, quand elle les verra plus reluire & fleurir? Que void-on qui ſoit trop grand pour elle, ou trop difficile? Elle ne tient point

L'embrazemẽt de la ville de Lyon luy donne ſujet de traitter de la reſolution qu'on doit prendre contre les ſiniſtres accidẽs.

Eſtrãge ruine de Lyon par le feu, meſme en temps de paix, de laquelle les plus conſtans demeurent eſtonnez.

car

Malheurs nõ preueus touchent plus viuement.

Contre leſquels il faut faire eſtat que tout ce que le monde contient eſt periſſable.

tousiours vn meſme chemin,& ne ſe jette pas ſur nous toute entiere. Maintenant elle amene nos mains contre nous meſmes, tantoſt ſe contentant de ſes ſeules forces, elle trouue des malheurs deſquels on ne peut cognoiſtre l'autheur: elle n'eſpargne aucun temps, les cauſes des douleurs naiſſent des voluptez meſmes: la guerre ſ'eſueille au milieu de la paix, & les ſecours que nous auions appellez pour noſtre aſſeurãce,ſe conuertiſſent en deffiance & en peur. Vn amy ſe rend ennemy, & vn compagnon deuient noſtre aduerſaire, la tranquilité, & le beau temps de l'Eſté, ſe change en vne tempeſte plus forte que celles qui viennent en plein Hyuer: ſans ennemy nous ſouffrons tous actes d'hoſtilité: & la trop grande felicité,ſi autre moyen default,nous amene des cauſes de noſtre ruine.Les maladies ſurprennent les plus ſobres & temperez, le phthiſis les plus gaillards, le ſupplice les plus innocens, & le tumulte ceux qui ſont plus ſecretement retirez. La fortune choiſit quelque nouueauté, par le moyen de laquelle elle face reſſouuenir de ſes forces ceux qui les auoient oubliees. Tout ce qu'vn long temps auec beaucoup de trauaux, & tout ce qu'vne grande faueur de Dieu auoit permis d'amaſſer, vn ſeul iour le diſſipe & le reſpand. Celuy a donné encor trop de temps aux malheurs qui viennent en poſte,qui a dit qu'vn iour, vne heure, vn moment de temps ſuffiſoit pour ruiner des Empires. Ce ſeroit encor quelque ſoulagement à noſtre foibleſſe,& à la fragilité de nos biens, ſi toutes choſes ſe pouuoient reparer en auſſi peu de temps qu'elles finiſſent.Mais au contraire toutes choſes vont lentement en croiſſant, & on court viſtement à la ruine: il n'y a rien de priué,ny de public, qui ſoit de duree: les deſtinees des hommes & des villes ſe roulent touſiours. Entre les choſes les plus paiſibles, il y a de la frayeur: & ſans le tumulte d'aucune cauſe eſtrangere le malheur vient du lieu, d'où on le craignoit moins. Les Royaumes qui ſ'eſtoient conſeruez contre les guerres ciuiles, & contre les eſtrangeres, ſe deſtruiſent eux meſmes ſans que pas-vn les pouſſe. Combien trouueras-tu de villes qui ayent peu longuement durer en leur felicité? Il faut donc penſer à tous cas, il faut r'aſſeurer l'ame contre tous malheurs qui pourroient aduenir.Songe touſiours aux banniſſemens,aux gehennes,aux guerres, aux maladies, & aux naufrages. La fortune te peut oſter à ta patrie, elle te peut auſſi oſter ta patrie. Elle te peut jetter en vne ſõlitude, & le lieu où maintenant on ſ'eſtouffe de preſſe, peut eſtre vn iour reduit en deſert. Il faut mettre deuant nos yeux toutes ſortes de malheurs qui peuuent aduenir aux hommes: & ſi nous ne voulons point eſtre du tout accablez, ſi nous ne voulons point perdre noſtre iugement, lors que quelque malheur non accouſtumé ſuruiendra: Il faut preuoir de bonne heure non ſeulement ce qui aduient communément, mais ce qui peut aduenir de pis: Il faut conſiderer la fortune auec ſa pleine puiſſance. Combien de fois des villes en Aſie, combien de fois en Achaie ſe ſont ruinees d'vn ſeul tremblement de terre? Combien de villes en Syrie, combien en ont eſté englouties en la Macedoine? Combien de fois ce malheur a gaſté Cypre? Combien de fois Paphos ſ'eſt abyſmee dans elle meſme? On nous a ſouuent raconté la ruine de quelques villes toutes entieres,mais nous, à qui ces nouuelles ſont contees, la quantieſme partie ſommes nous de tous ces peuples là? Dreſſons donc les forces de noſtre courage contre les euenemens de fortune, & faiſons eſtat que rien de ce qui peut aduenir, ne peut eſtre ſi grand, comme le bruit qui ſ'en fait.

Comme il appert en ceſte perpetuelle incertitude des affaires,

Es ordinaires changemens d'eſtat & de condition és hommes,

Es confuſions & ruines tant publiques que particulieres.

Es deſtructions de villes, iſles, & peuples: &

Vne

Vne cité pleine de richeſſes ſ'eſt bruſlee, l'ornement des peuples de ceſte prouince, entre leſquels elle eſtoit plantee, & leſquels elle ſurpaſſoit, poſee toutesfois ſur vne montagne qui n'eſtoit point trop haute. Le temps fera effacer & perdre cognoiſſance des lieux de toutes ces villes, que tu oys dire eſtre maintenant ſi magnifiques, ſi renommees. Ne vois-tu point que les fondemens des plus fameuſes villes d'Achaïe ſont deſia conſumez, & qu'il n'y reſte aucune marque par laquelle on puiſſe cognoiſtre qu'elles y ont jadis eſté? Non ſeulement ce qui eſt baſty par la main des hommes vient en ruine, & le temps ne renuerſe point ſeulement ce qui eſt dreſſé par art & par induſtrie humaine. Mais les ſommets des hautes montagnes ſ'abaiſſent, & des regions entieres ſe ſont enfoncees. Des lieux qui eſtoient fort eſloignez de la mer, ſont maintenant couuerts d'eau. Le feu a mangé des coſtaux, au deſſus deſquels il reluiſoit, & a jadis reduit en plaine baſe & ſabloneuſe des hautes montagnes, qui reſioüiſſoient de loing les mariniers, & qui ſeruoient à faire les guets. Les œuures meſme de nature ſont tourmentez. Nous deuons donc conſtamment ſouffrir les ruines des villes. Toutes choſes qui ſont, doiuent cheoir: tout eſt ſubiect à prendre fin, ſoit d'vne force interieure, & de la violence d'vn vent enfermé, qui eſclate la peſanteur de la terre ſouz laquelle il eſtoit retenu: ſoit que les profonds torrens cachez deſſouz terre, rompent tout ce qui veut empeſcher leur courſe: ou que la violence des flammes creue l'ancien aſſemblage de la terre: ſoit que la vieilleſſe, contre laquelle rien ne ſe peut deffendre, l'ait combatuë peu à peu, ou que l'infection de l'air ait chaſſé les peuples, & que le relant ait corrompu les deſerts meſmes. Il ſeroit trop long de conter les chemins que tiennent les deſtinees. Ie ſçay tant ſeulement cecy, que tous les œuures des mortels ſont condamnez à la mortalité, nous ne viuons qu'entre choſes periſſables. Voila les conſolations que ie donne à noſtre Liberalis, qui porte vne amitié incroyable à ſa patrie, laquelle peut eſtre a eſté bruſlee, pour ſe rebaſtir plus belle qu'elle ne fut iamais. Souuent vn dommage a donné lieu à vne meilleure fortune. Pluſieurs choſes ont pris cheute, pour ſe releuer plus haut, & d'autre façon. Timagenes ennemy de la felicité de la ville, diſoit, qu'il eſtoit fort marry des bruſlemens des maiſons qui aduenoient à Rome, pour vne ſeule raiſon, qu'il ſçauoit bien qu'on en rebaſtiroit de plus belles que celles qui ſ'eſtoient bruſlees. Il eſt pareillement à croire que tous les citoyens de ceſte ville ſ'efforcerent à l'enuy l'vn de l'autre, de rebaſtir de plus grands edifices, & de meilleure eſtoffe que ceux qu'ils ont perdus. Dieu vueille qu'ils puiſſent durer longuement, & qu'ils ſoient rebaſtis ſouz quelque fortune plus heureuſe, qui les face demeurer en pied plus long temps. Car il n'y a iuſtement que cent ans de l'origine de ceſte colonie, qui n'eſt pas le plus lõg aage qu'vn homme puiſſe viure. Elle eſtoit paruenuë à ce grand nombre d'habitans, par la commodité de l'aſſiete du lieu. Laquelle toutesfois dans le temps de la vieilleſſe d'vn homme a ſouffert des malheurs fort eſtranges. Il faut donc former noſtre ame à la cognoiſſance de ſa condition, & à la patience: il faut qu'elle ſçache qu'il n'y a rien que la fortune n'oſe entreprendre. Qu'elle a meſme puiſſance ſur les Empires, que ſur les Empereurs, & qu'elle peut autant ſur les villes que ſur les hommes. Il ne faut rien meſpriſer de cela, nous ſommes entrez en vn monde, auquel on vit ſouz telles loix. Cela te plaiſt-il? obeis à cela, te deſplaiſt-il? Va t'en par l'endroit que tu voudras. Faſche toy ſi quelque choſe

Au general aneantiſſement de toutes choſes qui ſont en nature, qui toutes ſont auſſi mortelles & periſſables.

Conſolation & predictiõs touchant la ſuſdite ville.

Si faut-il ſupporter le deſtin auec vn entendement raſſis, puiſque l'ordre & la neceſſité le requiert ainſi, & que

a eſté contre raiſon particulierement ordonnee contre toy. Mais ſi ceſte neceſſité lie les petits & les grands, n'en vueille point de mal aux deſtinees, deſquelles toutes choſes dependent. Il ne faut point nous meſurer par l'inegalité des tombeaux & ſepulchres, qui bordent les chemins publics, la cendre nous égale tous : nos naiſſances ſont inegales, mais la mort, & la fin de tous eſt pareille. I'en dis autant des villes, comme des habitans d'icelles. Ardea fut auſſi bien prinſe que Rome. L'autheur des loix humaines ne nous a point rendus differens de grandeur & de luſtre, de naiſſance & de nobleſſe de noms, ſi ce n'eſt pour le temps que nous ſommes. Mais quand nous ſommes arriuez à la fin qui attend tous les hommes, va t'en, ce dira-il ambition : toutes choſes qui marchent ſur terre tiennent vn meſme chemin. Nous ſommes égaux & pareils pour ſouffrir toutes choſes. Il n'y a pas vn qui ſoit plus fragile que l'autre, pas vn qui ſoit plus aſſeuré du lendemain. Alexandre Roy de Macedone, miſerable qu'il eſtoit, auoit commencé d'apprendre la geometrie, pour cognoiſtre combien la terre eſtoit petite, de laquelle il n'en auoit occupé que bien peu. Ie l'appelle miſerable, d'autant qu'il deuoit comprendre par là, qu'il portoit vn faux nom. Car qui pourroit eſtre grand en vn petit eſpace? Ce qu'on luy vouloit enſeigner, eſtoit ſubtil, & deuoit eſtre appris auec beaucoup de ſoin & d'attention, qu'vn homme furieux, & qui enuoyoit ſes penſees par delà l'Ocean, ne pouuoit bonnement comprendre. Apprens moy (dit-il) quelque choſe facile : auquel le precepteur reſpondit : Ces choſes ſont toutes telles, & auſſi difficiles à tout le monde. Croy que c'eſt la nature mere de toutes choſes, qui dit cela : Ce dont tu te plains, eſt tout vn à tout le monde, on n'en pourroit donner à pas vn de plus doux & de plus facile, mais quiconque voudra les pourra rendre pour ſon regard plus douces & faciles? Par quel moyen? auec la patience? Il faut que tu ſentes des douleurs, que tu ſentes la faim, la ſoif, la vieilleſſe : & ſi tu vis plus longuement entre les hommes, il faut que tu ſois malade, que tu perdes quelque choſe, & que tu periſſes. Il n'eſt pas beſoin que tu donnes creance à ceux qui crient auprés de toy. Car il n'y a rien de tout cela qui ſoit mauuais, qui ſoit intolerable, ou trop grief. La peur que ces gens-là ont, ne vient que pour conſentir à ceux qui ont crainte. Tu crains la mort, comme vn bruit de ville. Mais qu'eſt-ce qu'on peut voir de plus fol qu'vn homme qui craint les paroles? Demetrius auoit fort bonne grace de dire, qu'il faiſoit auſſi peu de conte des propos des ignorans, comme des pets qui leur ſortoient du ventre. Que me ſert-il, diſoit Demetrius, ſi c'eſt d'embas ou d'enhaut qu'ils font bruit? Quelle folie eſt-ce de craindre que tu ſois diffamé par des perſonnes infames? Tout ainſi que ſans raiſon vous auez eu peur d'vn bruit commun : pareillement vous craignez des choſes dont vous n'auriez iamais crainte, ſi le bruit qui en eſt, ne le vous commandoit. Dites moy quelle perte ſouffriroit vn homme de bien, ſi on leuoit de mauuais bruit contre luy? Le bruit commun auſſi ne doit nuire à l'opinion que nous deuons auoir de la mort. Et toutesfois elle fait de grands efforts. Pas vn de ceux qui l'accuſent ne l'a eſſayee. Cependant c'eſt temerité de mal parler de ce que tu ne ſçais point. Au moins tu ſçais comme elle a eſté ſecourable à pluſieurs, combien elle deliure de perſonnes de peines & de tourmens, de pauureté, de plaintes, de ſupplices & d'ennuis. Nous ne ſerons iamais ſouz la puiſſance d'autruy, ſi nous tenons la mort ſouz la noſtre.

Toutes choſes ont vne pareille fin. Voire meſme que

Tous hõmes ſont egaux en ſouffrances.

Patience eſt le vray remede aux maux & inconſtances de ceſte vie.

Impertinence & vanité de ceux qui craignẽt la mort, redarguee par l'apophthegme de Demetrius, ioint que

Ils craignent ce qu'ils n'ôt iamais eſprouué.

EPISTRE

EPISTRE XCII.

Les biens exterieurs ne ſ'acquierent que par le corps. Que le corps n'eſt entretenu que pour honorer l'ame, qui eſt le principal dans l'homme. Que l'ame n'eſt ſouſtenuë que d'elle meſme. Que les calamitez & incommoditez du corps n'offenſent point la vertu de l'ame.

IE penſe que nous ſommes d'accord toy & moy, que les choſes exterieures ſ'acquierent pour le corps, & qu'on reſpecte le corps pour l'honneur de l'ame: que dans l'ame il y a des parties, qui ſeruent comme de chambrieres, par le moyen deſquelles nous nous mouuons, & nous nourriſſons, qui nous ſont donnees pour la conſideration de ce principal qui commande: En ce principal, il y a quelque choſe d'irraiſonnable, & de raiſonnable. Ceſte-cy ſert à l'autre. C'eſt elle ſeule, qui ne ſe rapporte à rien, & qui rapporte toutes choſes à ſoy. Car auſſi ceſte raiſon diuine commande à toutes choſes, & n'eſt ſubiette à rien. Et quant à la noſtre, elle eſt du tout ſemblable, comme prouenant d'elle. Si nous ſommes d'accord de cela, il faut pareillement que nous ſoyons d'accord de cecy: Que la vie heureuſe conſiſte en ce ſeul poinct, que la raiſon ſoit parfaite en nous. Car c'eſt elle ſeule, qui ne perd iamais cœur, & qui fait teſte à la fortune. En quelque eſtat que les affaires ſoient, ſi nous la gardons, elle nous gardera. Or le ſeul bien eſt celuy qui ne ſe rompt iamais. Celuy, dis-ie, eſt heureux, que choſe de ce monde ne peut abbaiſſer: il tient le deſſus, & ne ſ'appuye de pas-vn que de ſoy-meſme. Car ſi quelqu'vn ſe ſouſtient ſur l'aide d'autruy, il peut cheoir. Et ſ'il eſtoit autrement, ce qui n'eſt point noſtre, commenceroit d'auoir beaucoup de puiſſance deſſus nous. Mais qui eſt celuy qui ſe voudroit aſſeurer ſur la fortune, & qui eſt l'homme ſage qui vouluſt entrer en admiration de ſoy, pour des biens eſtrangers? Qu'eſt-ce que la vie heureuſe? C'eſt vne ſeureté & tranquilité perpetuelle. La grandeur de courage la nous donnera, & la conſtance ferme en ce qu'elle aura iugé eſtre bon. Comment peut-on paruenir à cela? Si la verité eſt entierement cogneuë, ſi en toutes choſes qu'il faut faire, l'ordre, la modeſtie, la decence ſont gardees, ſi noſtre volonté eſt innocente & gracieuſe, ſi elle ſ'appuye ſur la raiſon, & qu'elle ne ſ'en departe iamais, ſi elle ſe rend aimable, & admirable. Et pour en peu de paroles vous en donner comme vn pourtrait, l'ame du ſage doit eſtre telle, qu'elle le face reſſembler eſtre vn Dieu. Que peut deſirer celuy, à qui toutes choſes honneſtes aduiennent? Car ſi les choſes qui ne ſont point honneſtes, ne peuuent de rien ſeruir à l'eſtat de la vie qui eſt la meilleure, la vie heureuſe conſiſteroit en des choſes, ſans leſquelles elle ne peut eſtre. Mais quelle plus grande folie, ou quelle plus grande vilainie pourroit-on voir, que d'attacher le bien d'vne ame raiſonnable à des moyens irraiſonnables? Toutesfois quelques vns ont opinion que le bien ſouuerain peut receuoir accroiſſement, parce qu'il n'eſt guere plein, ſi la fortune y eſt contraire. Antipater meſme, qui eſt vn des plus grands auteurs de ceſte ſecte, dit qu'il attribuë quelque choſe aux biens de fortune, mais fort peu. Mais voy ie te prie que ſeroit-ce de ne ſe cõtenter point du Soleil, ſi on n'allumoit quelque peu de lumiere? Dequoy pourroit ſeruir vne petite bluete de feu auprés d'vne ſi grãde clarté de Soleil? Si tu n'es pas content de la ſeule hõneſteté, il faut par neceſſité que tu y adiouſtes ou la tráquilité, que les Grecs appellent *Heſychie*, ou la volupté. L'vn de ces deux là ſe peut aucune-

La vertu peut rendre l'homme parfaictemẽt heureux, puis que par elle il n'a beſoin d'aucune autre ayde, & qu'elle aſſeure l'ame en vne tranquilité perpetuelle.

Quelle eſt la vie bien heureuſe, & le moyen d'y paruenir.

Quelle doit eſtre l'ame du ſage.

Si le ſouuerain biẽ peut receuoir accroiſſement.

ment receuoir: car l'eſprit eſt deſchargé de toute faſcherie, libre & franc pour jetter les yeux ſur tout cet Vniuers, n'eſtant empeſché de choſe, qui le retire de la contemplation de nature. Quant à l'autre qui eſt la volupté, c'eſt le bien d'vne beſte brute. Nous voulons aſſembler l'irraiſonnable auec la raiſonnable, l'honneſte auec le deshonneſte. Le chatoüillement & le plaiſir du corps doit-il rendre la vie plus priſee? Quelle difficulté donc feriez vous de dire, qu'vn homme eſt bien à ſon aiſe ſi ſa bouche l'eſt? Oſes-tu bien cõter, ie ne dis point entre les hommes vertueux, mais entre les hommes, celuy qui ne paſſe ſa vie qu'aux delices des ſaulces, des couleurs & des muſiques? Qu'on le ſorte hors du conte, & du nombre de ces braues animaux, qui tient le ſecond lieu apres les Dieux: & qu'on mette parmy les troupeaux des beſtes brutes, ceſte beſte, qui ne ſe plaiſt qu'à paiſtre. La part irraiſonnable de l'ame a deux autres parties: l'vne eſt courageuſe, ambitieuſe, violente & pleine de paſſions: l'autre eſt vile & baſſe, languiſſante, adõnee aux voluptez. Ceſte cy qui eſt furieuſe & ſans frein, meilleure toutesfois, & certainemẽt plus vertueuſe, digne de l'homme, ils l'ont laiſſee en arriere: & celle qui eſtoit laſche & ſans force, ils l'ont eſtimee neceſſaire à la vie heureuſe. C'eſt à celle là qu'ils ont commandé que la raiſon ſeruiſt, & ont fait, que le biẽ de l'animal le plus genereux, fuſt le plus vilain, & le plus deſhonneſte. Dauantage ils en ont fait vn meſtif monſtrueux, & vn aſſemblage de mẽbres de pluſieurs diuers animaux: car ainſi que dit noſtre Virgile en la Scylle

Elle a viſage d'homme, & la poitrine belle
Semble iuſqu'au nombril eſtre d'vne pucelle,
Le reſte de ſon corps eſt vn piſtre inhumain,
Au ventre d'vn Loup pend la queuë d'vn Dauphin.

Toutesfois il y a des beſtes ſauuages horribles, viſtes, & legeres, attachees à ceſte Scylle: mais de quels monſtres ont ceux-cy compoſee la ſageſſe? La partie de l'homme qui ſe preſente la premiere, c'eſt la vertu, à laquelle on a joint vne chair inutile & molle, qui ne ſert, comme dit Poſidonius, qu'à receuoir la viande. Ceſte vertu diuine, ſe termine en volupté, & joint-on à ces parties hautes, qui ſont venerables & celeſtes, vne beſte laſche & pareſſeuſe. Quant à ce repos qui eſt aucunement aſſeuré, certainement il ne ſeruoit de rien à l'ame, il ne faiſoit ſeulement qu'oſter les empeſchemens. La volupté d'elle-meſme effemine & abbat les forces. Quels aſſemblages de corps pourroit-on trouuer qui fuſſent ſi contraires entre eux? A vne choſe pleine de cœur & de hardieſſe on y en joint vne tres-laſche, à vne fort ſeuere, vne pleine de riſee: à vne tres-ſaincte, vne intemperance, & qui ſe remplit de trop manger. Et quoy? dira-il, ſi la ſanté ne peut de rien empeſcher la vertu, ny le repos ny la priuation des douleurs, auſſi ne les dois-tu pas deſirer. Pourquoy ne les deſirerois-ie pas? non point par ce que ce ſont biens, mais parce qu'ils ſont agreables à nature, & que ie les deſire auec bon iugement. Quel bien donc y aura-il en tout cela? ceſtuy cy ſeul, d'auoir bien iugé & choiſi. Car quand ie pren vne robbe telle que ie la dois porter quand ie chemine honneſtement comme il faut, quand ie prens mon repas ſobrement, le repos, le cheminer, la robbe ne ſont point les biens, mais c'eſt mon intention au chois de cela, qui me fait garder en toutes choſes vne modeſtie conduite par raiſon. Ie diray encores d'auantage, que le chois & le iugement de porter vne robbe nette, doit eſtre deſiree par l'homme, car l'homme de nature eſt vn animal net, qui prend plaiſir à ſe bien tenir. Par ainſi

Contre les Epicuriens.

L'homme qui ſe plonge en delices ne merite de tenir rang parmy les hommes.

3. Æneid.

Aduis abſurdes des Epicuriens touchant la ſageſſe.

Les biens de fortune ne ſont ny biens ny maux, ains choſes indifferentes.

ainſi ce n'eſt pas vne robbe nette qui ſoit vn bien d'elle-meſme, mais le iugement de choiſir vne robbe nette: car le bien n'eſt point en la choſe, mais à la ſçauoir élire, d'autant que nos actions ſont honneſtes, & non point ce que nous faiſons. Ce que i'ay dit de la robbe, ie le dis auſſi du corps: parce que nature en a enuironné l'ame comme d'vne robbe, qui luy ſert de couuerture. Mais qui eſt celuy qui ait iamais priſé le veſtement par le coffre? La gaine ne fait le couteau ny bon ny mauuais. Ie t'en diray doncques autant du corps. Certainement ſi on me donnoit le choix, ie prendrois & la ſanté & les forces. Mais le bien ſeroit le iugement que i'en aurois fait, & non point la ſanté & les forces. Le ſage, dit-il, eſt heureux. Toutesfois il ne peut ſuiure ce bien ſouuerain, ſi les inſtrumens de nature n'y reſpondent pas. Par ainſi celuy qui a la vertu, ne peut eſtre miſerable. Mais celuy qui eſt deſtitué des biens de nature, comme de la ſanté & de la force des membres, ne peut eſtre parfaitement heureux. Tu accordes ce qui eſt plus incroyable, que celuy qui ſouffre de tres-grandes & continuelles douleurs, n'eſt point miſerable, ains qu'il eſt heureux: & tu nies (qui eſt encor moins) qu'il ſoit parfaitement heureux. Or ſi la vertu peut faire que quelqu'vn ne ſoit point miſerable, elle fera encor plus facilement, qu'il ſoit tres-heureux. Car il y a moins à dire entre l'homme qui eſt heureux, & celuy qui eſt tres-heureux, qu'il n'y a entre l'homme miſerable, & vn homme bien-heureux. A ſçauoir-mon, ſi ce qui a tant de puiſſance, que tirant vn homme hors de miſere, il le peut mettre au nombre des heureux: ne pourra pas auſſi y adiouſter ce qui reſte pour le rendre parfaitement heureux? L'haleine luy faudra-elle au fond de la deſcente? il y a du bien, il y a du mal en la vie: l'vn & l'autre eſt exterieur. Si l'homme de bien ne peut eſtre miſerable, encor qu'il ſoit tourmenté de toutes ſortes de maux, pourquoy ne pourra-il eſtre parfaitement heureux, encor qu'il ſoit priué de quelques biens: Car tout ainſi que par la peſanteur des maux, il n'eſt pas tellement abbaiſſé qu'il ſoit miſerable: auſſi par le defaut & diſete des biens, il n'eſt pas retiré de la perfection de ſon bon-heur. Mais il eſt auſſi parfaitement heureux ſans aucuns biens & commoditez, comme il n'eſt aucunement miſerable ſouz les maux & incommoditez. Et quoy? ſon bien ne luy pourroit-il pas eſtre du tout oſté, ſ'il pouuoit eſtre diminué? Ie diſois n'agueres qu'vn petit feu ne pouuoit apporter aucune lumiere à la clairté du Soleil. Car tout ce qui reluit ſans luy, eſt apres eſbloüy & caché. Mais il y a, dit-il, des choſes qui ſe mettent bien deuant le Soleil. Ouy, mais la force & la lumiere du Soleil eſt touſiours entiere, nonobſtant ce qui ſ'oppoſe deuant luy. Et encor qu'il y ait quelque choſe au deuant, qui nous garde de le voir, il continuë neantmoins en ſon deuoir, & en ſa courſe. Toutes les fois qu'il reluit à trauers les nuees, il n'eſt pas moindre ny plus tardif qu'au iour le plus ſerain: Car il y a grand difference entre ce qui ſ'oppoſe, ou qui empeſche du tout. De meſme façon ce qui ſ'oppoſe à la vertu, ne l'amoindrit pas. Elle n'eſt pas moindre, mais elle reluit moins. Pour noſtre regard peut eſtre qu'elle ne nous eſt pas touſiours ſi apparente & ſi claire: mais pour le ſien, c'eſt touſiours elle-meſme: & comme fait le Soleil obſcurcy, elle exerce ſa puiſſance au couuert. Les miſeres doncques, les pertes & les iniures n'ont autre pouuoir contre la vertu, que celle que les broüillars ont contre le Soleil. Il ſe trouuera quelqu'vn qui dira, que le ſage qui n'a le corps guere ſain, n'eſt ny miſerable ny bien-heureux. Toutesfois ceſtuy-là

Sçauoir-mon ſi le ſage peut eſtre heureux ſans tels biẽs.

A duis des Stoiques là deſſus.

Sur quelle raiſon ils ſe fondent.

Comparaiſon à ce propos.

Autre queſtiõ touchãt l'heur du ſage.

Reſponſe & refutation.

ſe trompe auſſi. Car il veut comparer les biens de fortune aux vertus, & ne reſpecte pas plus les choſes honneſtes, que celles qui ne le ſont point. Mais que pourroit-on trouuer de plus indigne & vilain, que de vouloir comparer les choſes venerables, à celles qui ſont meſpriſees de tous? Car les choſes venerables ſont la foy, la iuſtice, la pieté, la conſtance, la prudence: Au contraire c'eſt choſe de peu de prix & qui aduient ſouuent plus pleinement aux gens viles & de baſſe condition, d'auoir vn jarret ferme, le bras fort & puiſſant, les dents bonnes & ſaines & bien aſſeurees. D'auantage ſi le ſage, à qui l'imperfection du corps donne beaucoup de peine, n'eſt eſtimé ny miſerable ny bien-heureux, ſi on le laiſſe entre deux & au milieu, ſa vie pareillement ne deura eſtre ny deſiree ny fuye. Toutesfois pourroit-on penſer rien de plus ſot, que d'oüir dire que la vie du ſage ne doiue eſtre deſiree? ou rien de plus incroyable, que de dire qu'il y a quelque ſorte de vie qui ne doit eſtre ny deſiree ny fuye? En outre ſi les incommoditez du corps ne rendent point vn homme miſerable, elles luy permettent d'eſtre bien-heureux. Car les maux qui n'ont point puiſſance de paſſer à l'eſtat d'vne plus miſerable vie, ne peuuent auſſi empeſcher l'eſtat qui peut eſtre heureux. Nous auons cognoiſſance, dit-il, de quelque choſe froide ou chaude, mais la tiede, eſt entre ces deux là. Par meſme raiſon, dit-il, quelqu'vn eſt bien-heureux, quelqu'vn miſerable, & quelqu'vn entre deux, qui n'eſt ny bien-heureux ny miſerable. Or ie veux du tout renuerſer l'apparence de cet argument qu'on fait contre nous: Si dans le tiede ie mets plus d'eau froide, il deuiendra froid: ſi i'y mets plus d'eau chaude, en fin il deuiendra chaud. Mais quant à ceſtuy-cy qui n'eſt ny miſerable ny bien-heureux, pour tant de nouuelles miſeres qu'on puiſſe adiouſter ſur luy, il ne pourra eſtre, comme vous dites, miſerable: il ſenſuit de là que cet argumẽt eſt diſſemblable de l'autre. D'auantage ie te baille vn homme qui n'eſt ny miſerable ny bien-heureux, ſi ie prens le cas qu'il ſoit deuenu aueugle, il n'en eſt point pour cela miſerable: ſ'il eſt deuenu impotent & perclus, il n'en eſt point miſerable. S'il tombe en des violentes & continuelles douleurs, il n'en deuient point auſſi miſerable. Celuy que tant de maux ne peuuent faire tomber en vne miſerable vie, ils ne le peuuent auſſi jetter hors du bon-heur de ſa vie. Si l'homme ſage, comme vous dites, ne peut tomber de l'eſtat de ſon bon-heur, en vn eſtat miſerable, il ne peut auſſi tomber en eſtat qui ne ſoit bien-heureux. Car comment pourroit celuy ſ'arreſter, & ſe retenir en aucun lieu, qui a pris la ſecouſſe: La meſme choſe qui le garde d'aller à fonds, le retient au deſſus. Mais pourquoy ne pourroit le cours d'vne vie heureuſe ſe rompre & ſe coupper? Parce qu'elle ne peut ſeulement ſe relaſcher: & que par ceſte raiſon la vertu ſeule d'elle-meſme ſuffit à la vie heureuſe. Et quoy, dit-il, le ſage n'eſt-il pas plus heureux qui a veſcu plus longuement, qui n'a eſté tourmenté d'aucune douleur, que non pas celuy qui a ſouuent combatu contre la mauuaiſe fortune? Reſpons moy encor à cecy, n'eſt-il pas auſſi meilleur & plus honneſte? ſ'il n'eſt point tout cela, il n'eſt pas auſſi plus heureux. Il faudroit qu'il veſquiſt plus ſainctement, pour viure plus heureuſement: mais ſ'il ne peut viure plus ſainctemẽt, il ne peut auſſi plus heureuſemẽt. La vertu ne ſ'agrandit point, ny par conſequent la vie heureuſe, qui procede de la vertu. Car la vertu eſt vn bien ſi grand & ſi excellẽt qu'il ne ſent point les petits accidẽts, cõme la vie courte, la douleur & les diuers euenemens qui offenſent les corps. Pour le regard de la volupté, elle n'eſt pas digne qu'elle

Replique, & ſa reſponſe.

La vertu ſeule & d'elle meſme ſuffit pour rendre l'homme bien-heureux.

Elle ne reçoit point d'accroiſſement, & n'eſt point ſubiette aux accidents.

jette

jette les yeux ſur elle. Qu'eſt-ce donc qui eſt principal à la vertu? n'auoir beſoin de rien qui ſoit à venir, ne tenir point le compte de ſes iours, & qu'en auſſi peu de temps qu'il viura, il acheue & conſomme les biens eternels. Ces choſes nous ſemblent incroyables, & ſurpaſſent la nature humaine. Car nous meſurons ſa majeſté à l'aune de noſtre foibleſſe, & donnons aux vices les noms de la vertu. Mais ne deuroit-on point trouuer cecy autant incroyable, qu'il ſ'eſt trouué quelqu'vn qui au milieu des tourmens & des fortes douleurs a dit: ô que ie ſuis bien-heureux? & toutesfois ceſte parole a eſté oüie dans l'eſchole meſme de la volupté. Ie paſſe ce mien dernier iour comme le plus heureux que ie ſentis iamais, diſoit Epicure, quand d'vn coſté la difficulté de l'vrine, & de l'autre la douleur incurable de ſes inteſtins vlcerez le tourmentoit cruellement. Pourquoy eſt-ce donc que ces choſes ſembleroient eſtre incroyables à l'endroit de ceux qui reſpectent & honorent la vertu, puis qu'elles ſe trouuent parmy ceux à qui la volupté a commandé? Ces hommes laſches, & qui ont le cœur en ſi bas lieu, confeſſent bien que le ſage au milieu des plus grandes douleurs & des plus grandes calamitez ne ſera ny miſerable ny bien-heureux. Et toutesfois cela meſme eſt incroyable, & encor plus incroyable. Car ie ne puis comprendre que quand la vertu ſeroit vne fois jettee hors de ce haut degré où elle eſt logee, qu'elle ne puiſſe tomber au plus bas, par ce qu'elle doit rendre vn homme bien-heureux? ou ſi elle eſt empeſchee de pouuoir faire cela, elle ne le pourroit garder d'eſtre miſerable. Celuy qui demeure debout, ne peut eſtre vaincu; il faut qu'il ſoit vaincu & jetté par terre, ou qu'il vainque. C'eſt aux ſeuls Dieux immortels, dit-il, à qui la vertu & la vie heureuſe eſt donnee, nous n'auons qu'vn vmbrage & vne reſſemblance de ces biens. Nous en approchons bien, mais nous n'y arriuons iamais. Quant à la raiſon, elle eſt commune aux Dieux & aux hommes: elle eſt parfaite en eux, & ſe peut rendre parfaite en nous. Mais nos vices nous en font perdre l'eſperance. Car cet autre qui vient au ſecond rang, comme quelque homme peu conſtant & aſſeuré à garder les choſes qui ſont les meilleures, à qui le iugement incertain branſle, il deſire d'auoir la veuë & l'oüie bonne, & la ſanté auſſi, deſire que ſon corps ne ſoit eſpouuentable à regarder: & qu'il demeure en ſon bon eſtat, & en outre deſire l'aage d'vne plus longue vie. Par le moyen d'elle il peut faire de fort belles choſes, telles que feroit vn homme parfait. Il y a quelque pointe en ceſte malice, par le moyen de laquelle ſon ame panche au vice. Cet autre fait quelque choſe ſans malice, mais ceſte action eſt abſente du bien. Il n'eſt pas encores bon, mais il ſe façonne au bien. Or celuy à qui quelque choſe defaut pour eſtre homme de bien, eſt encor mauuais.

Quel eſt ſon priuilege ou ſa prerogatiue.

Parole eſtrange pour vne eſchole de volupté.

Mais ſi quelqu'vn auoit vne ame bien conſtante,
Et touſiours dans le cœur vne vertu preſente.

Il ſeroit égal aux Dieux, & iroit droit à eux, ſe ſouuenant du lieu de ſon origine. On ne peut trouuer mauuais qu'vn homme ſ'efforce de monter d'où il eſt deſcendu. Mais pourquoy ne voudrois-tu pas auoir opinion qu'il y ait quelque diuinité en celuy qui eſt vne partie de Dieu? Ce tout dans lequel nous ſommes enclos, n'eſt qu'vne ſeule choſe: c'eſt Dieu, nous ſommes ſes compagnons & ſes membres. Noſtre ame comprend toutes choſes, elle peut eſtre portee iuſques là ſi les vices ne l'enfoncent. Comme la taille de noſtre corps eſt d'eſtre dreſſé en haut, & de regarder le ciel: autãt en fait noſtre ame, elle ſe peut

Difference entre la vie heureuſe des Dieux & celle des hommes vertueux, &

Entre le ſage & l'ignorant, ou malicieux.

Paradoxe Stoique.

Excellentes & dignes qualitez de l'ame humaine & vertueuſe.

eſtendre ſi loing qu'il luy plaiſt. La nature l'a creée à ceſte fin, qu'elle vueille ce que les Dieux veulent, qu'elle vſe de ſes forces comme eux, & qu'elle ſ'eſtende ſi auant qu'il luy eſt permis. Car ſi elle ſ'eſſayoit de monter au ciel par la puiſſance d'autruy, ce ſeroit vn trauail trop grand. Elle retourne chez ſoy quand elle va courageuſement par ce chemin, pour lequel elle eſt nee: & meſpriſant toutes choſes, ne daigne regarder les richeſſes: Elle n'eſtime ny cet or ny cet argent, dignes des meſmes tenebres où nature les auoit enſeuelis, par la lueur de laquelle ils ont eſbloüis les yeux du vulgaire ignorant, & les ont deſtournez de regarder le ciel, ie dis dés l'heure meſmes que noſtre auarice les alla foüiller & tirer hors de terre. Il ſçait, dis-ie, que les richeſſes ſont logees en autres lieux que là où l'on les aſſemble, & qu'on doit remplir l'ame, & non point le coffre: C'eſt elle à qui il faut donner la ſeigneurie de tous les biens de ce monde: c'eſt elle qu'il faut mettre en poſſeſſion des choſes de nature, afin que les bornes & les termes de ſes poſſeſſions ſoit l'Orient & l'Occident, que comme les Dieux elle poſſede tous biens, & meſpriſe d'enhaut les riches auec tous leurs biens, entre leſquels il ne ſ'en trouue aucun qui ſoit ſi aiſe de ſon bien, comme il eſt marry de celuy d'autruy. Apres qu'elle ſe ſera eſleuee à ceſte haute ſublimité, elle ne ſera plus amie de ce corps, qui ne luy porte que charge & peſanteur, dont elle ne ſe peut paſſer, & luy ſeruira comme de procureur: elle ne ſe rendra point ſubiecte à celuy qu'elle doit commander. Celuy n'eſt pas libre qui ſert à ſon corps. Car pour ne parler point des autres maiſtres, que le trop grand ſoin que tu as de luy t'a fait trouuer, ſes commandemens, ſont trop delicats & trop difficiles. L'ame quelquefois prend plaiſir d'en ſortir dehors, quelquefois elle en eſchappe par vne grandeur de courage, ſans ſe mettre en peine quelle fin deura prendre ce qui reſtera de ſon corps. Mais tout ainſi que nous ne tenons plus de conte des poils qu'on nous a couppez de la barbe: pareillement ceſte ame diuine faiſant eſtat de ſortir hors de l'homme, penſe qu'elle ſe doit auſſi peu ſoucier où ſon corps qui luy ſeruoit d'eſtuy doit aller, ſi le feu le bruſlera, ſi les beſtes ſauuages le mettront en pieces, ou ſi la terre le couurira, que fait vn enfant qui vient de naiſtre, de ſon arrierefaix, ſi eſtant jetté à la voirie les oyſeaux le viendront deſchirer, ou ſ'il ſera deuoré,

Eſtant donné en proye aux chiens marins.

Quel mal pourroit faire cela à vn homme? qui n'a iamais eu peur d'aucunes menaces, lors meſmes qu'il viuoit entre les hommes: en pourroit-il craindre d'autres apres ſa mort? Ce n'eſt rien, le croq (dit-il) ne me faſchera pas, ny le deſchirement de mon corps jetté par les ruës, pour ſeruir d'vn miſerable joüet au peuple, qui ne fera horreur qu'à ceux qui le verront. Ie ne prie pas-vn de me rendre mon dernier deuoir. Ie ne recommande à pas-vn les reliques de mon corps, nature a pourueu qu'aucun ne demeuraſt ſans ſepulture. Le temps enſeuelira celuy qu'vne cruauté aura jetté aux champs, Mecenas diſoit fort bien,

Ie n'ay aucun ſoucy qu'vn ſepulchre on me dreſſe,
Nature couure ceux que le monde delaiſſe.

Croy que celuy qui a dit cela, eſtoit homme de grand cœur. Car il auoit l'entendement excellent & ſentant ſa virilité, ſi luy-meſme ne l'euſt effeminé & abaſtardy.

Contre les richeſſes periſſables.

L'ame vertueuſe n'aime plus ny n'obeit au corps.

Belles cõparaiſons pour le meſpris de la mort.

Braue reſolution du vertueux contre la mort.

EPISTRE XCIII.

Il reprend ceux qui ſe plaignent de la mort de leurs amis. Et ſouſtient que la vie de celuy qui ſ'eſt rendu vertueux & ſage, eſt parfaite, & aſſez longue.

I'Ay deſiré que vous euſſiez fait vn meilleur iugement de la mort du Philoſophe Metronactes, & que vous ne vous en fuſſiez pas plaint par voſtre lettre, comme ſ'il euſt peu, ou deu viure plus longuement qu'il n'a fait. Car ce bon iugement duquel vous auez de reſte en tous les perſonnages que vous ioüez, & en toutes vos autres actions, vous default en vne choſe, en laquelle il default auſſi à tout le monde. I'ay trouué pluſieurs perſonnes equitables & iuſtes enuers les hommes, mais ie n'ay trouué aucun qui le fuſt enuers les Dieux. Tous les iours nous accuſons la mort. Pourquoy nous a eſté rauy ceſtuy-cy au milieu du cours de ſa vie? Pourquoy cet autre n'eſt-il mort? Pourquoy eſt-ce que ſa vieilleſſe qui eſt deſia faſcheuſe & à luy & à tout le monde, dure ſi longuement? Qu'eſtimes-tu, ie te prie, plus raiſonnable, ou que tu obeiſſes à nature, où que nature t'obeiſſe? Quel dommage te peut-il aduenir, puis que tu dois ſortir d'vn lieu, d'en ſortir bien toſt? Il ne ſe faut point mettre en peine de viure longuement, il ſuffit d'auoir aſſez veſcu. Car pour viure long temps, on a beſoin de la faueur du deſtin: & pour viure aſſez, il n'y faut que l'ame. La vie eſt longue, ſi elle eſt pleine: or elle eſt pleine, quand l'ame a rendu ſon bien à elle meſme, & quand elle ſ'eſt remiſe en ſa propre puiſſance. Dequoy peuuent ſeruir à vn homme quatre vingts ans, paſſez inutilement ſans rien faire? Ceſtuy-là n'a pas veſcu, il a eſté ſeulement en vie, il n'eſt pas mort fort tard, mais il a demeuré long temps ſe mourant. Il a veſcu quatre vingts ans. Il y a grand difference, de quel iour on doit conter ſa mort. Au contraire cet autre eſt mort encor ieune & vert: ouy, mais il ſ'eſt acquitté du deuoir d'vn bon citoyen, d'vn bon amy, d'vn bon fils: Il ne ſ'eſt oublié en aucun endroit: encor que ſon aage ſoit imparfait, ſa vie eſt parfaite. Il a veſcu quatre vingts ans: à mieux dire, il a eſté quatre vingts: ſinon que par aduenture tu vouluſſes dire qu'il a veſcu: comme on dit que les arbres viuent. Ie te ſupplie Lucilius mon amy, mettons peine que noſtre vie reſſemble aux choſes precieuſes: taſchons ſi elle n'eſt pas grande, au moins qu'elle poiſe beaucoup, meſurons la par les actions, & non point par le temps. Veux-tu ſçauoir quelle difference il y a entre cet homme gaillard & diſpoſt, qui a meſpriſé touſiours la fortune, qui a pris gages en toutes les functions de la vie humaine, & qui eſt monté iuſqu'aux biens les plus grands qu'elle donne, & celuy qui a paſſé & veſcu beaucoup d'annees? L'vn vit encor apres ſa mort, & l'autre mourut auant ſon decez. Loüons donc, & mettons au nombre des bien-heureux, celuy qui a bien employé ce peu de temps, qui luy a eſté donné. Car il a veu la vraye lumiere, il n'a pas eſté l'vn de ceſte grande multitude, il a veſcu, il a fleury. Quelquesfois il a eu de beaux iours, quelquesfois il a ſenty l'ardeur d'vne violente eſtoile, qui luiſoit à trauers les nuees. Que demandes-tu? combien de temps il a veſcu? Il a veſcu, il ſ'eſt fait cognoiſtre à la poſterité, & a fait qu'il ſera touſiours memoire de luy. Pour mon regard ie ne refuſerois point de viure longuement, toutesfois ie ne diray pas, qu'il ait rien defailly à vne vie heureuſe, encor que ſon cours ſoit coupé deuant heure. Parce que ie ne me ſuis point diſpoſé à ce dernier iour, qu'vne

Tous hõmes manquent de iugement en ce qu'ils ſe plaignẽt de la mort, & l'accuſent d'iniquité, & pechent enuers les Dieux, en l'impatience qu'ils monſtrent en la perte de leurs amis.

Deuoir des gens de bien.

Vieillards oiſifs ne font que trainer leur vie.

Bien-heureux eſt celuy qui meurt ieune ayant bien employé ſon temps, au cõtraire miſerable qui vit lõguemẽt oiſif.

Braue reſolution du ſage.

eſperance ambitieuſe m'auoit promis: car ie n'en ay veu aucun, que ie ne l'aye pris pour le dernier de ma vie. Pourquoy me demandes-tu, quand ie naſquis? eſt-ce pour me mettre au roolle des ieunes? ce que i'ay eſt à moy. Tout ainſi qu'vn homme peut eſtre parfait auec vne petite taille de corps: pareillement en vn petit eſpace de temps, la vie peut eſtre parfaite. L'aage doit eſtre mis entre les choſes eſtrangeres. Il eſt hors de ma puiſſance combien ie dois viure: mais tant que ie viuray, il eſt à moy d'eſtre homme de bien. Tu peux bien requerir de moy, que ie ne paſſe point mes ans comme vne perſonne incogneuë enſeuely dans les tenebres, & que ie ne paſſe point ſeulement le temps de ma vie, ains que ie l'exerce à bien. Veux-tu ſçauoir quel eſt le plus long temps de la vie? C'eſt de viure iuſqu'à ce qu'on ſoit paruenu à la ſageſſe. Celuy qui y eſt arriué, a attaint non pas le plus long, mais le plus grand eſpace. Il peut encor hardiment ſe glorifier, il peut rendre graces aux Dieux, & ſe trouuant parmy eux qu'il donne à ſoy, & à la nature l'honneur de ce qu'il a eſté. Ce ſera à bon droict qu'il ſ'en donnera l'honneur: car il leur a rendu la vie meilleure qu'il ne l'auoit receuë. Il a baſty, & dreſſé aux autres le patron d'vn homme vertueux, il a monſtré quel & combien grand il eſtoit. S'il euſt peu adiouſter plus de temps à ſa vie, elle euſt eſté ſemblable à la precedente: & toutesfois durant le temps que nous viuons, nous auons eu en noſtre penſee, la ioüiſſance de toutes les choſes du monde. Nous ſçauons de quels commencemens la nature principale ſ'eſt ſi haut eſleuee, l'ordre qu'elle a mis dans tout cet Vniuers, par quelles viciſſitudes elle fait retourner l'an, quelle fin elle donne à toutes choſes qui furent iamais, & comme elle a voulu eſtre la fin d'elle-meſme. Nous ſçauons que les Eſtoiles courent de leur propre impetuoſité. Qu'il n'y a rien ferme & ſtable que la terre, & que tout le reſte de ce monde roule d'vne continuelle viſteſſe. Nous ſçauons pourquoy c'eſt que la Lune va plus viſte que le Soleil, & pourquoy le plus tardif laiſſe apres ſoy le plus viſte. Comment elle prend ſa clairté, & la perd, que c'eſt qui nous ameine la nuict, & que c'eſt qui nous rend le iour. Il faut monter au lieu, d'où tu verras toutes choſes de plus prés. Et ſi ce n'eſt point auec ceſte eſperance (ce dit ce ſage là) que ie ſors plus conſtant hors de ce monde, de penſer que le chemin me ſoit ouuert, pour aller voir mes Dieux. I'ay merité d'y eſtre receu: i'ay deſia eſté auec eux, i'ay enuoyé mon ame iuſqu'à eux, & ils m'ont auſſi enuoyé la leur. Mais prens le cas que ie ſorte de ce monde, & qu'il ne reſte rien de l'homme apres ſa mort. I'ay le courage auſſi grand, encor que partant d'icy, ie ne doiue aller en aucun autre lieu. Il n'a point veſcu ſi longuement qu'il pouuoit. On fait bien vn liure de peu de vers, qui merite d'eſtre loüé, & qui porte profit. Tu ſçais que les Annales de Tamuſius ne ſont guere honneſtes, & comment on les appelle. Il en eſt ainſi de la longue vie de quelques vns, & qu'elle reſſemble aux Annales de Tamuſius. Eſtimes-tu plus heureux celuy qui eſt tué ſur la fin du iour des ſpectacles publiques, que celuy qui l'eſt à midy? Penſes-tu qu'il y ait aucun, ſi ſotement deſireux de prolonger ſa vie, qui aime mieux auoir la gorge coupee, au lieu où l'on deſpoüille les morts, qu'au milieu de l'arene? Nous ne paſſons les vns deuant les autres, de beaucoup plus de temps que de cela: la mort n'eſpargne pas vn: celuy qui tuë, ſuit bien toſt apres celuy qui eſt tué. C'eſt petite choſe, que ce peu de temps, qui nous donne tant de peine & de ſoucy. Car dequoy te ſert-il d'euiter pour quelque heure, ce que tu ne peux en fin euiter?

La vie de l'hõme ne ſe meſure pas à l'aune, & ne peut eſtre appellee courte, quand elle a eſté accõpagnee de ſageſſe.

Quel eſt le plus long tẽps de la vie humaine.

Aſſeurance du ſage en la mort.

Annales de Tamuſius peu honneſtes, comparees à la longue vie d'aucuns.

EPISTRE

EPISTRE XCIIII.

Il diſpute ſi les decrets & arreſts des Philoſophes ſont plus profitables que les enſeignemens & inſtructions particulieres : dit que les decrets generaux ſont ceux qui parlent de la fin des choſes de la ſageſſe, de l'eſtat du ſage en general. Mais les inſtructions & enſeignemens ſont ceux qui appartiennent à chacune partie de la vie : & quand nous enſeignons comment ſe doit porter le mary enuers ſa femme, le fils enuers le pere, & le citoyen enuers ſa cité. Monſtre que la gloire & l'ambition a fait entreprendre tout ce que les plus grands des Romains ont fait.

QVelques vns auoient receu ceſte ſeule partie de la Philoſophie, qui donne des preceptes & enſeignemens propres à chacun, ſans dreſſer l'homme en general, & qui conſeille particulierement au mary, quel il doit eſtre enuers ſa femme, au pere comme il doit nourrir ſes enfans ; au maiſtre, ce qu'il doit commander aux ſeruiteurs : & auoient quitté toutes les autres, penſans qu'elles ne nous pouuoient apporter aucun profit, comme ſi quelque autre nous pouuoit donner vn meilleur conſeil pour vne partie, que celuy qui auroit eu la cognoiſſance vniuerſelle de toute la vie entiere. Mais au contraire Ariſton Stoïcien auoit opinion, que ceſte partie eſt de peu d'importance, & qu'elle ne deſcend point dans l'ame. Mais que ceſte autre qui n'a point d'enſeignemens particuliers profite grandement, & que les maximes & regles generales de la Philoſophie qu'on appelle decrets, ſont les fondemens du bien ſouuerain : & que celuy qui les a bien appris & retenus, pourra donner des preceptes à ſoy-meſmes en toutes choſes qu'il deura faire. Comme celuy qui apprend à tirer, viſe à vn certain lieu, & y dreſſe ſa main, pour enuoyer droit, ce qu'il jette : Et quand il a par apprentiſſage & par exercice acquis cet art, il en vſe apres en tous autres endroits qu'il veut. Car il a deſia appris à fraper non ſeulement à cecy ou cela, mais bien tout ce qu'il voudra : Pareillement celuy qui ſ'eſt inſtruit à toutes façons de vie, n'a pas beſoin d'eſtre particulierement enſeigné, ayant appris generalement, comme il doit viure non ſeulement auec ſa femme ou auec ſon fils, mais comme il doit bien viure. En cela eſt compris comme il doit viure, & auec ſa femme, & auec ſes enfans. Cleanthes a bien opinion auſſi que ceſte partie ſoit vtile, mais elle eſt foible & ſans effect, ſi elle ne depend de l'vniuerſel, ſi elle n'a la cognoiſſance des decrets generaux de la Philoſophie, & des clefs qu'elle contient. Ce lieu doncques eſt diuiſé en deux queſtions, à ſçauoir ſi ceſte partie eſt vtile, ou inutile : & ſi elle ſeule peut faire qu'vn homme ſoit vertueux, c'eſt à dire, ſi elle ne ſert de rien, & ſi elle fait que les autres ne ſeruent auſſi de rien. Ceux qui veulent dire que ceſte partie ne ſert de rien, diſent cecy : S'il y a quelque choſe deuant nos yeux, qui nous empeſche la veuë, il la faut oſter : & ſi on ne l'a pas oſtee, celuy a perdu ſa peine qui l'a commandé : Tu chemineras ainſi, eſtendant ta main deuant toy. Pareillement ſi quelque choſe rend aueugle noſtre ame, & l'empeſche de cognoiſtre l'ordre de ſon deuoir : Celuy n'aduancera rien qui t'enſeigne, tu viuras ainſi auec ton pere, & ainſi auec ta femme. Car ces enſeignemens particuliers ne te profiteront aucunement, pendant que ton ame ſera eſbloüie d'erreur. Mais apres qu'il en ſera chaſſé, tu verras clairement l'office que tu dois à chacun. Autrement tu luy enſeignes ce qu'il doit faire quand il ſera ſain, mais tu ne le gue-

Diſpute bien ample touchant les preceptes de philoſophie, ſçauoir mon ſ'il la faut propoſer par enſeignemens generaux ou particuliers.

Aduis d'Ariſton ſur ce propos.

De Cleãthes, auec vn long diſcours ſur la dite queſtion.

Deuãt que venir aux preceptes de ſageſſe, il faut eſcarter les troubles qui nous aueuglent l'ame.

&

ris pas. Tu apprẽs à vn pauure ce qu'il doit faire quand il ſera riche: mais comment le pourra-il, ſ'il demeure touſiours pauure? Tu monſtres à vn qui meurt de faim, ce qu'il deuroit faire, quand il ſeroit ſaoul. Oſte luy pluſtoſt la faim, qui ſ'eſt attachee iuſques à ſes moüelles. Ie t'en diray autant de tous vices, il les faut arracher, il ne faut enſeigner ce qui ne ſe peut faire tant qu'ils demeureront dedans nous. Si tu ne chaſſes les fauſſes opinions qui nous gaſtent, l'auaricieux ne comprendra iamais comme il faut vſer des richeſſes: ny le coüard, comme il faut meſpriſer les dangers. Il faut que tu faces pluſtoſt qu'il cognoiſſe, que la richeſſe n'eſt ny mal ny bien: monſtre luy que les riches ſont les plus miſerables. Il faut auſſi que tu faces, qu'il croye que ce que tout le monde craint, n'eſt pas tant à craindre comme on dit, ny la douleur, ny la mort. Qu'en la mort laquelle il nous faut endurer par vne loy forcee, il y a ceſte conſolation qu'elle ne reuient iamais à pas-vn: & que pour vn remede de douleur, nous pouuons nous ſeruir d'vne conſtance obſtinee de l'ame, laquelle trouuera plus leger tout ce qu'elle aura opiniaſtrement ſouffert. Que la nature de la douleur eſt tres-bonne en cela, que celle qui eſt longue ne peut eſtre guere grande, & celle qui eſt grande ne peut longuement durer. Qu'il faut vertueuſement ſupporter tout ce que la neceſſité du ciel nous commande. Apres que tu luy auras auec ces maximes generales fait voir à l'œil ſa condition, apres qu'il aura cogneu, que la vie heureuſe conſiſte non point à ſuiure la volupté, mais à ſuiure la nature: apres qu'il aura jetté ſon entiere amitié ſur la vertu, comme ſur le ſeul bien de l'homme, & qu'il voudra fuir les choſes deshonneſtes, comme le ſeul mal de l'homme, apres qu'il aura appris que toutes autres choſes comme les richeſſes, les honneurs, la ſanté, les forces, les empires ſont choſes indifferentes, & qu'ils ne doiuent eſtre contez ny entre les biens ny entre les maux, il n'aura plus beſoin d'vn precepteur, qui l'enſeigne à tous propos, & qui luy diſe, chemine de ceſte façon, mange de ceſte ſorte: cecy eſt propre à vn homme, cela à vne femme: cecy à vn homme marié, cela à vn qui ne l'eſt point. Car ceux qui enſeignent ſi ſoigneuſement les autres, eux-meſmes ne le ſçauent point faire. Le pedagogue l'enſeigne à ſon diſciple, l'ayeule à ſa niepce, & le precepteur plein de cholere, diſpute qu'il ne ſe faut point courroucer. Si tu entres dans l'eſchole des bonnes lettres, tu ſçauras qu'on enſeigne aux ieunes enfans ces queſtions, que les Philoſophes diſputent auec vn ſourcil renfroigné. En fin leur commanderas-tu des choſes que tout le monde ſçait, ou des choſes douteuſes? Ce que tout le monde ſçait n'a pas beſoin d'eſtre enſeigné, & l'on ne donne point de creance à celuy qui enſeigne vne choſe qui eſt en doute. Ce ſeroit donc peine perduë, que d'enſeigner aucun. Apprens-le donc ainſi. Si tu enſeignes ce qui eſt obſcur & douteux, il te le faut ſouſtenir par preuues. Et ſi tu le veux prouuer, les raiſons, par leſquelles tu le prouueras, ſont plus fortes & ſont ſuffiſantes d'elle-meſme. Il te faut viure ainſi auec ton amy, ainſi auec ton citoyen, & ainſi auec ton compagnon. Pourquoy? parce que cela eſt iuſte. Le chapitre de la iuſtice m'apprend tout cela. Ie trouue là vne equité qui eſt deſirable d'elle-meſmes, & que nous ne deuons ſuiure par crainte, moins y eſtre appellez par aucun loyer. Ie trouué auſſi que l'homme n'eſt pas iuſte, ſ'il y a rien en la vertu qui luy plaiſe, que la vertu meſmes. Apres que ie me ſuis perſuadé cela, apres que i'ay conceu ceſte ferme opinion; dequoy ſeruent ces preceptes, qu'on employe pour apprendre vn qui eſt deſia ſçauant? C'eſt temps perdu

Les fauſſes opiniõs empeſchent l'vſage de raiſon.

Conſolation qui ſe trouue en la mort forcee.

Remede & naturel de la douleur.

Toutes autres choſes que la vertu ſont indifferentes.

Vanité des Philoſophes qui diſputent auec beaucoup de faſt ce qu'on enſeigne aux enfans.

perdu de vouloir donner des preceptes à vn homme ſçauant, c'eſt peu d'en donner à vn ignorant. Car il deuroit oüir, non ſeulement ce qu'on luy enſeigne, mais la raiſon pourquoy. A ſçauoir-mon, dis-ie, ſi les preceptes ſont neceſſaires à celuy qui a les opinions vrayes du bien, & du mal, ou à celuy qui ne les a pas ? Celuy qui ne les a pas, ne peut eſtre aidé de toy : car deſia vn bruit commun contraire à tes admoneſtemens luy a ſaiſi les aureilles, & celuy qui a le iugement parfait pour cognoiſtre ce qu'il faut fuïr, & ce qu'il faut deſirer, ſçait ce qu'il doit faire, ou non, encor que tu te taiſes. On peut donc rejetter toute ceſte partie de la Philoſophie. Il y a deux choſes qui ſont cauſe du mal que nous faiſons. Car ou il y a dans noſtre ame vne mauuaiſtié engendree par des meſchantes opinions, ou ſi elle n'eſt point encor ſaiſie par des fauſſetez, elle eſt fort ſubiecte à y tomber, & ſe laiſſe facilement corrompre par quelque apparence, qui la tire où il ne faudroit point. Par ainſi ou nous deuons guerir noſtre ame, ſi elle eſt malade, & la deſcharger de ſes vices : ou ſi elle en eſt encor vuide, & qu'elle fuſt neantmoins en danger de tomber en pis, nous y deuons aller au deuant. Or les regles generales de la Philoſophie ſont l'vn & l'autre. Il ſenſuit donc, que telle ſorte de preceptes particuliers ne profitent rien. Dauantage ſi nous donnons des enſeignemens particuliers à vn chacun, nous entreprenons vne beſongne infinie. Car nous les deuons donner d'vne ſorte à vn vſurier, & d'autre ſorte au laboureur : d'vne ſorte au marchand, & d'autre à celuy qui ſuit l'amitié des Rois : d'vne ſorte à celuy qui veut aimer ſes ſemblables, & d'autre à celuy qui veut faire amitié auec ſes inferieurs. Il faudra que tu enſeignes en mariage, comme vn homme doit viure auec vne femme qu'il a eſpouſee vierge, & comme auec vne qui aura eſté autrefois mariee : comme auec vne femme riche, & comme auec celle qui ne luy aura rien porté en dot. Ne penſe-tu pas auſſi qu'il y ait quelque choſe à dire entre vne femme ſterile, & celle qui luy porte des enfans? entre vne femme deſia aagee, & vne fille? entre vne qui eſt mere, & celle qui eſt maraſtre ? Nous ne pourrions comprendre toutes ces eſpeces, & toutesfois chacune requiert ſon propre & particulier enſeignement. Mais les loix de la Philoſophie ſont courtes, & comprennent toutes choſes. En outre les preceptes du ſage doiuent eſtre certains & finis. Et ſ'il en y a qui ne ſe puiſſent definir, ils ſont hors du conte de la ſageſſe. La ſageſſe cognoiſt les termes & les bornes des choſes. Il faut donc oſter ceſte partie, qui conſiſte en preceptes : car ce qu'elle ne promet qu'à peu, elle ne le pourroit donner à toutes perſonnes. Et toutesfois la ſageſſe deſire de ſ'eſtẽdre ſur tous. Entre la fureur du peuple, & celle qu'on baille pour guerir à vn medecin, il n'y a aucune difference, ſinon que l'vne vient d'humeurs corrompuës, & l'autre de fauſſes opinions. L'vne a pris les cauſes de ſa fureur par vne maladie, & l'autre eſt vne maladie d'eſprit. Si quelqu'vn vouloit enſeigner à vn furieux comme il doit parler, comme il doit marcher, comme il ſe doit gouuerner en public, & comme en priué, il ſeroit plus fol que celuy à qui il voudroit donner conſeil. S'il faut guerir la melancholie, il faut auſſi premierement oſter la cauſe de la fureur. Il en faut faire autant en ceſte autre fureur de l'ame, il la faut abbatre, autrement ceux qui les admonneſtent ne feront que perdre les paroles. Voila ce qu'Ariſton diſoit. Mais nous reſpondrons mot à mot à tout cela. Premierement quand il dit, ſ'il y a quelque choſe qui ſoit deuant nos yeux, & qui empeſche noſtre veuë, qu'il le faut oſter : ie confeſſe que ceſtuy-là n'a pas beſoin

Sçauoir-mon ſi les enſeignemens ſont de quelque vſage à l'hõme vertueux.

Deux cauſes du mal que nous faiſons, &

Les remedes qu'il y faut appliquer.

Vouloir enſeigner la Philoſophie morale aux particuliers, c'eſt entreprẽdre vne peine infinie, &

Les preceptes du ſage doiuent eſtre certains & finis, ſuiuant l'opinõ d'Ariſton.

Auquel Seneque reſpond particulierement.

d'enſeignemens pour y voir clair, mais ſeulemẽt d'vn remede, qui luy nettoye la veuë, & qui chaſſe l'empeſchement qu'il a deuant les yeux. Car c'eſt par le bien-faict de nature, que nous voyons: à laquelle celuy rend ſon vſage, qui oſte ce qui l'empeſche de voir. Mais nature n'enſeigne point ce qui eſt du deuoir, & de l'office d'vn chacun. Dauantage celuy à qui on a oſté la cataracte de l'œil, pour auoir recouuré la veuë, il ne peut pas pour cela la rendre aux autres. Toutesfois celuy qui eſt deliuré du vice, en deliure les autres. Il n'eſt pas beſoin de donner des conſeils & des exhortations, afin que l'œil cognoiſſe la proprieté des couleurs: il ſçaura bien diſtinguer le blanc d'auec le noir, ſans que pas vn l'aduertiſſe. Au contraire l'ame a beſoin de beaucoup d'enſeignemens, pour bien voir ce qu'il faut faire en la vie. Combien que le medecin ne guerit point ſeulement les yeux malades, ains il enſeigne comme il les faut conſeruer. Il ne faut point, dira-il, que vous jettiez trop toſt voſtre veuë encor foible, ſur vne trop grande clairté, ſi vous ſortez d'vne obſcurité, mettez vous premierement à l'ombre, & apres deuenant plus hardy, accouſtumez vous peu à peu à vne grande & claire lumiere. Il ne faut point que tu te mettes ſur l'eſtude ſoudain apres le repas, ny que tu commandes auec les yeux pleins & enflez. Garde toy du vent & du froid qui vient droit au viſage, & autres conſeils ſemblables qui ne portent pas moins de profit que les medicamens. Car la medecine adiouſte des conſeils aux remedes. L'erreur, dit-il, eſt la cauſe de nos vices. Et les preceptes ne l'oſtent point, & n'abbatent pas les fauſſes opinions, que nous auons des biens & des maux. Ie t'accorde, que les preceptes ſeuls, & d'eux-meſmes, n'ont point aſſez de force pour deſtourner vne mauuaiſe perſuaſion de l'ame, mais pour cela il ne ſenſuit pas qu'ils ne profitent, ſi on y adiouſte d'autres remedes. Premierement ils rafraiſchiſſent la memoire, en outre ce qui ſe void plus confuſément en gros & en general, ſe conſidere plus diligemment, ſ'il eſt diuiſé en parties: Par ce meſme moyen tu pourrois dire que les conſolations, & les exhortations ſeroient inutiles: or elles ne ſont point inutiles: par conſequent les admonitions ne le ſont pas auſſi. C'eſt folie, dit-il, de donner des preceptes à vn malade, de ce qu'il deuroit faire, comme ſ'il eſtoit ſain, puis qu'il faut luy rendre premierement la ſanté, ſans laquelle ces preceptes ne ſeruent de rien. Et quoy ſi les ſains & les malades ont quelques choſes communes à tous deux, ſur quoy ils doiuent eſtre conſeillez? Comme de ne manger point trop viſte, & de ſe garder de laſſer. Le pauure & le riche ont quelques preceptes communs entr'eux. Gueris-les, dit-il, de l'auarice, & tu n'auras plus à faire de conſeiller le pauure ou le riche, ſi la conuoitiſe de l'vn & de l'autre eſt appaiſee. Et quoy ſi c'eſt autre choſe, ne conuoiter point les richeſſes, & autre choſe de ſçauoir vſer des richeſſes? la meſure deſquelles les auaricieux ne peuuent cognoiſtre, ny l'vſage d'icelles ceux qui ne ſont point auaricieux. Oſtez, dit-il, les erreurs & les fauſſes opinions les preceptes ſeront inutiles. Cela eſt faux. Pren le cas que l'auarice eſt deuenuë liberale, que la prodigalité ſ'eſt retranchee, qu'on a mis le frein à la temerité, qu'on a donné les eſperons à la pareſſe. Encor qu'on ait chaſſé les vices, ſi faut-il apprendre, que c'eſt que nous deuons faire, & comment. Les enſeignemens, dit-il, ne profiteront rien contre les vices endurcis: car la medecine meſme ne peut guerir les maladies incurables. Toutesfois on les applique aux vns pour remede, & aux autres pour ſoulagement. La vertu meſme de toute la Philoſophie entiere, quand elle y employeroit

Sçauoir-mon ſi les preceptes particuliers ſont inutiles, comme veut Ariſton.

Replique dudit Ariſton, & reſponſes de Seneque.

roit toutes ſes forces, ne pourroit arracher ceſte peſte, qui eſt deſia enuieillie, & endurcie dedans l'ame: mais ſi elle ne peut tout guerir, il ne ſenſuit point qu'elle ne gueriſſe rien. Que peut-il ſeruir, dict-il, d'enſeigner ce qui eſt ouuertemẽt cogneu? De beaucoup, car quelquefois nous ſçauons, & ne penſons pas que nous le ſçachions. L'admonition n'enſeigne point, mais elle aduertit, elle eſueille, elle entretient la memoire, & ne permet point qu'elle oublie. Nous laiſſons en arriere pluſieurs choſes qui ſont deuant nos yeux. L'aduertiſſement eſt vne eſpece d'exhortation. Noſtre ame diſſimule ſouuẽt des cas, qui luy ſont tout cogneus. Il luy faut donc repreſenter la cognoiſſance des choſes les plus cogneuës. Il ſe faut reſſouuenir icy de ce que diſoit Vatinius Caluus: Vous ſçauez qu'on a faict vne grande brigue, & tout le monde ſçait que vous le ſçauez. Tu ſçais auſſi qu'il faut ſaintement reuerer les amitiez, & tu ne le fais point. Tu ſçais que celuy eſt meſchant homme, qui ne veut que ſa femme ſoit pudique, & neantmoins il corrompt celle d'autruy. Tu ſçais que comme elle ne deuroit point auoir d'adultere, il ne deuroit point auoir de concubine, & toutesfois tu ne t'en gardes point. C'eſt pourquoy on te le doit remettre en memoire. Car il n'eſt pas beſoin de tenir cela profondement caché. Il le faut auoir en main. Ce qui nous eſt ſalutaire, doit ſouuent eſtre touché, & tenu entre nos mains, afin que non ſeulement il ſoit cogneu de nous, mais afin auſſi qu'il ſoit touſiours preſt. Ioint que ce faiſant, ce qui eſt deſia cogneu, ſe fait encor plus ouuertemẽt cognoiſtre. Ce que tu nous enſeignes eſt douteux, dit-il, tu y dois apporter des preuues: les preuues donc profiteront, & non point tes preceptes. Mais quoy? ſi ſans autre preuue l'authorité du precepteur profite? Comme font les reſponſes des Iuriſconſultes, encor qu'on n'en rende point de raiſon. D'auantage les choſes qu'on donne en precepte, ont d'elles meſmes beaucoup de poids, meſmement ſi elles ſont compriſes en quelques vers, ou en proſe ſerree en quelque courte ſentence. Comme ſont ces deux de Caton. N'achete point ce qui ne te faict pas beſoin, mais ſeulement ce qui t'eſt neceſſaire. Ce qui ne te fait pas beſoin, eſt cher, encor qu'il ne couſte qu'vn ſol. Et cõmme ſont ceux auſſi, qui ont eſté rendus par l'Oracle, ou autres ſemblables. Eſpargne & profite le temps. Cognois toy. Quand quelqu'vn te dira ces vers, en demanderas-tu la raiſon?

L'oubly ſert de remede à guerir vne iniure.
La fortune ayde ceux qui ont le cœur hardy.
Le pareſſeux touſiours nuit à ſon propre bien.

Ces ſentences n'ont point beſoin d'aduocat, elles touchent noſtre ame, & profitent par leur nature, qui exerce ſa vertu. Les ames ont dedans elles les ſemences de toutes choſes honneſtes, qui ſeſueillent comme vne bluete de feu, qui prend flamme au moindre ſouflement qu'on donne. La vertu ſe releue quand on la touche, & quand on la pouſſe. Dauantage nous auons bien quelques choſes en l'ame: mais elles ne viennent point promptement en la memoire, qui commencent à ſe preſenter auſſi-toſt, que nous en oyons parler. Il en y a d'autres qui demeurent eſparſes en diuers lieux, qu'vn eſprit qui n'eſt guere exercité ne peut raſſembler viſtement. Et par ainſi il les faut ramaſſer & ioindre enſemble, afin qu'elles ayent plus de force, & qu'elles ſeruent mieux l'entendement. Ou ſi les preceptes ne profitent de rien, il faut oſter toutes ſortes d'inſtitutions, & nous contenter de la ſeule nature. Mais ceux qui diſent cela,

Quel profit apportent les admonitions reiterees & en choſes cogneuës.

S'il faut negliger les enſeignemens, bien qu'ils ne ſoiẽt pas confirmez par preuues

Les enſeignemens & preceptes nuement propoſez ont aucune fois de la vertu.

S'ils n'ont point d'efficace, il ſe faut contenter de nature.

ne conſiderent point que quelques vns ont vn eſprit eſueillé & remuant, & les autres l'ont peſant & lourd : & que les vns auſſi ſont plus ſubtils que les autres. Or la vertu d'vn eſprit ſe nourrit & ſ'augmente par les preceptes qui adiouſtẽt de nouuelles perſuaſions ſur celles qui ſont deſia nées, & corrigent ce qui eſt corrompu. Si quelqu'vn (dit-il) ne ſçait point les regles principales, & les maximes, & qu'il ſoit enſeuely dans les vices, dequoy luy ſeruiront les admoneſtemens ? Certainement ils ſeruiront pour l'en retirer : car la vertu du bon naturel qu'il auoit, n'eſt point encore eſteinte, elle n'eſt qu'obſcurcie, & tenuë ſubiette. Et encor elle s'eſſaye de ſe releuer, & combatre contre les vices. Mais ſi elle trouue quelque appuy, ſi elle ſe void aydee & ſecouruë par des preceptes, elle prend nouuelles forces, ſi ceſte continuelle peſte ne l'a ſeulement qu'infectee, & non point du tout eſtouffee. Car lors quand la philoſophie raſſembleroit toutes ſes forces, elle ne la pourroit ſauuer. Quelle difference fais-tu entre les decrets, & maximes de la philoſophie, & les preceptes, ſinon que les decrets ſont preceptes generaux, & les autres ſont particuliers ? Les vns, & les autres enſeignent, mais les vns en general, & les autres en particulier. Si quelqu'vn, dit-il, a des maximes ſainctes & hõneſtes, c'eſt en vain qu'on le veut enſeigner. Il ſ'en faut beaucoup : car encor qu'il ait bien appris ce qu'il doit faire, toutesfois il n'y penſe pas ſi auant qu'il deuroit, par-ce que les vices ne nous empeſchent pas ſeulement de bien-faire, mais pour ne ſçauoir trouuer le deuoir que particulieremẽt requiert chaſque choſe. Nous auõs quelquefois l'ame biẽ diſpoſée, mais elle eſt pareſſeuſe, & n'eſt encor exercitee à trouuer le chemin des deuoirs & des offices, lequel vne admonition nous apprẽdra. Chaſſe, dit-il, les fauſſes opinions, que tu as des biens & des maux, remets celles qui ſont veritables : & lors les admonitions ne trouueront rien où ſe pouuoir employer. Sans doubte par ceſte raiſon l'ame ſe peut regler, mais non point par ceſte raiſon ſeule. Car iaçoit que vous auez prouué par argument, que c'eſt qui eſt bien, & que c'eſt qui eſt mal : toutesfois les enſeignemens trouuent encor à quoy trauailler : & la prudence, & la iuſtice ſont entretenuës par leurs deuoirs & offices : & les offices ſont reglez par preceptes & enſeignemens. Dauantage ce iugement qu'on fait du bien & du mal, ſe monſtre & ſe confirme par les effects du deuoir, auquel les enſeignemens nous ameinent & conduiſent. Car l'vn reſpond à l'autre, & l'vn ne peut aller deuant, que l'autre ne le ſuiue, gardans ainſi leur ordre. Par là on cognoiſt que les enſeignemens precedent. Mais les preceptes, dit-il, ſont infinis. Cela eſt faux. Car pour les choſes grandes, & neceſſaires, ils ne ſont point infinis. Ils ont bien quelques differences menuës, ſelon que les temps, les lieux, & les perſonnes le requierent, mais encor à ceux-là meſmes on donne des preceptes generaux. Pas-vn, dict-il, ne peut guerir la fureur par enſeignemens, ny par meſme raiſon les vices. Cela eſt fort diſſemblable. Car ſi tu as guery la fureur, la ſanté par conſequent eſt renduë. Mais ſi nous auons chaſſé les fauſſes opinions, nous n'auons point pour cela incontinent acquiſe la cognoiſſance des choſes qu'il nous faut faire. Il eſt bien vray que pour l'acquerir, les admoneſtemens confirmeront le iugement que nous deurõs faire du bien, & du mal. Pareillemẽt il eſt faux de dire, que les enſeignemẽs ne peuuẽt rien ſeruir enuers les furieux. Car tout ainſi, qu'ils ne pourroiẽt ſeruir tous ſeuls, ſi eſt-ce que l'admonition, & la reprehenſion aidẽt beaucoup à les guerir, & à les arreſter. Ie parle de ces fols qui n'ont point du tout perdu le ſens,

Difference entre les maximes & les preceptes de la philoſophie.

Les preceptes generaux ne ſuffiſent pas.

Sçauoir mon ſi les ſpeciaux ſont infinis, & s'ils ont quelque vſage.

ſens,& qui n'ont l'entẽdemẽt que troublé. Les loix meſmes,dit-il,n'ont point tant de puiſſance,que nous facions ce que nous deuõs faire. Et toutesfois que ſont les loix, ſinon preceptes meſlez auec des menaces? Premierement on cognoiſt à cela qu'elles ne perſuadẽt point,parce qu'elles menacent.Mais les enſeignemens ne contraignent point, ains obtiennent par prieres. En outre les loix nous deſtournent par peur de ne commettre aucun crime:mais les preceptes nous exhortẽt à noſtre deuoir.Ioint que les loix ſeruent grandement aux bonnes mœurs, meſmemẽt celles qui ſeulement ne commandent point,mais qui enſeignent.Et en cela ie ne ſuis point d'accord auecPoſidonius,parce qu'il y a des prologues deuant les loix de Plato. Car il faut qu'vne loy ſoit courte, afin qu'elle ſoit plus facilemẽt appriſe des ignorans, cõme ſi c'eſtoit vne voix enuoyee du ciel.Il faut qu'elle commande,& non point qu'elle diſpute. Il n'y a rien qui me ſemble plus froid,ny plus ſot qu'vne loy auec prologue.Ordonne,dis ſeulemẽt,ce que tu veux que ie face:Ie n'apprens pas,i'obeys. Elles profitent.Et c'eſt pourquoy tu verras ordinairement,que les villes qui viuent ſouz des mauuaiſes loix,viuent auec des mauuaiſes mœurs. Mais les loix ne profitent point enuers tous. La philoſophie meſme ne le fait point. Et toutesfois elle ne laiſſe pas d'eſtre vtile,& de ſeruir à bien inſtruire l'ame.Or qu'eſt la philoſophie autre choſe, que la loy de la vie? Mais prenons le cas que les loix ne profitent,il ne ſenſuit point,que les admonitions ne profitent. Car autremẽt il faudroit pareillement nier,que les conſolations,les diſſuaſions, les exhortations,les reprehenſions,& les loüanges ne profitaſſent rien. Tout cela ne ſont que diuerſes ſortes d'admonitions: par là on vient à la perfection de l'ame. Il n'y a rien qui mette mieux les choſes honneſtes dedans l'ame, rien qui rameine pluſtoſt au chemin de la vertu, ceux qui chancellent, & qui en ſont deſuoyez,que la conuerſation des gens de bien. Car peu à peu elle deſcẽd dans la poitrine: & d'eſtre ſouuent eſcouté, d'eſtre veu ſouuent,cela ſert d'enſeignemens & de preceptes.Certainement le ſeul rencontre des hommes ſages profite beaucoup: il y a quelque choſe qu'on peut apprendre auprés d'vn grand homme,encore qu'il ne diſe mot.Ie ne te pourrois pas ſi facilement dire comment cela profite,comme ie cognois qu'il a profité.Il y a quelques petites beſtioles, ce dict Phœdon, qu'on ne ſent point quand elles mordent, tant leur force eſt petite & couuerte,mais nous cognoiſſons qu'elles nous ont mordu à l'enflure, en laquelle il n'apparoiſt aucune piqueure. Il aduiendra le meſme à la hantiſe des hommes ſages: tu ne cognoiſtras ny comment,ny quand elle te profite, mais tu t'apperceuras qu'elle t'aura profité.A quoy ſert tout cela? ditas-tu. Croy que les bons preceptes, ſi tu les as ſouuent en la ſouuenance, te profiteront autant que les bons exemples. Pythagoras dit que l'ame de ceux qui entrent dans vn temple, ſe faict toute autre, & de ceux qui regardent les images des dieux de fort pres, & qui attendent la reſponſe & la voix de quelque oracle. Mais qui voudroit nier que les plus ignorans ne ſoient touchez de ces parolles briefues, qui ont toutesfois beaucoup de poids & d'efficace? *Rien trop. Vn auaricieux ne ſe peut ſaouler d'aucun gain. Attends de quelqu'vn ce que tu auras faict à vn autre.* Cela frape vn grand coup dans nos aureilles, & n'y a pas vn qui en oſe douter, ou demander pourquoy. Car la verité ſe faict receuoir d'elle meſme,ſans demander raiſon. Si la reuerence retient les eſprits, ſi elle ſert de bride aux vices: pourquoy n'en pourroit

Des loix, & de leur cõcordance auec les preceptes.

Quelle eſt leur autorité.

La philoſophie morale eſt la loy de noſtre vie.

La conuerſation des gens de biẽ eſt autant vtile, cõme les preceptes de la philoſophie nous touchent viuement aux cœurs.

La reuerence & l'admonition reprimẽt les vices, ainſi que la reprehenſion rend les perſonnes honteuſes.

autant faire l'admonition & l'enſeignement? Si la reprehenſion nous rend honteux, pourquoy ne le fera l'admonition, encor qu'elle n'vſe que de ſimples preceptes? Au contraire il me ſemble que l'admonition a plus d'efficace, & qu'elle deſcend plus profondement, parce qu'elle ſouſtient par raiſon, ce qu'elle enſeigne, par ce qu'elle monſtre pourquoy il faut faire les choſes, & le fruict qui peut aduenir à celuy qui obeït à telles inſtructions. Si en commandant on porte profit, on le fera auſſi en admoneſtant. Or on profite par commandement, on le fera donc par admonition. La vertu eſt diuiſee en deux parties, en contemplation de la verité, & en action: l'inſtitution nous inſtruit à la contemplation, & l'admonition à l'action & aux œuures. Vne bonne œuure exerce & monſtre la vertu. Or ſi celuy qui perſuade profite à vn qui doit faire quelque choſe: celuy qui admoneſte, luy profitera auſſi. Si donc la vertu eſt neceſſaire à l'action bonne, & que l'admonition apprend & enſeigne les actions, l'admonition par conſequent eſt neceſſaire. Il y a deux choſes qui donnent vne grande force à l'ame, la creance de la verité, & l'aſſeurance, & la hardieſſe: l'admonition nous donne l'vne & l'autre. Car on luy donne creance: & apres qu'on a creu, l'ame conçoit vn grand courage, & ſe remplit d'aſſeurance. L'admonition doncques n'eſt point inutile. Marcus Agrippa homme de grand cœur, qui ſeul entre ceux que les guerres ciuiles auoient rendus puiſſans & renommez, fut eſtimé heureux à l'opinion du peuple, ſouloit dire, qu'il eſtoit beaucoup redeuable à ceſte ſentence. Par la concorde, les petites choſes deuiennent grandes, & par la diſcorde les grandes deuiennent petites. Il ſe vantoit que par ceſte ſentence, il eſtoit fait bon frere, & tres-parfait amy. Si telles ſentences qu'on reçoit familierement dedans l'ame, la peuuent reformer, pourquoy eſt-ce que ceſte partie de la Philoſophie, qui conſiſte en ſemblables ſentences, ne le pourra faire? Vne partie de la Philoſophie conſiſte en la diſcipline, & l'autre en l'exercitation. Il faut que tu apprennes, & qu'apres tu confirmes par tes actions, ce que tu auras appris. Que ſi cela eſt ainſi, non ſeulement les decrets generaux de la Philoſophie profitent, mais encor les enſeignemens particuliers, qui retiennent nos affections liees, & attachees comme par vn Edict. La Philoſophie, dit-il, eſt diuiſee en ces deux, en la ſcience, & en l'habitude de l'ame. Celuy qui l'a appriſe, & qui a cogneu ce qu'il doit faire, & ce qu'il doit fuïr, n'eſt pas encor deuenu ſage, ſi ſon ame ne ſ'eſt tranſformee en ce qu'elle a appris. Mais ceſte troiſieſme partie qui eſt des enſeignemens & admonitions, depend de l'vn & de l'autre, & des decrets generaux & de l'exercitation. Par ainſi elle ne ſert de rien pour l'accompliſſement de la vertu, parce que ces autres deux ſuffiſent. Il ſ'enſuit donc par ce moyen, que la conſolation ſeroit inutile, parce qu'elle dépend de ces deux là, comme fait auſſi l'exhortation, la perſuaſion, & la diſpute. Car la diſpute procede de l'exercitation d'vne ame bien compoſee, & bien aſſeuree. Mais encor que toutes ces choſes procedent de la diſpoſition de l'ame: toutesfois la meilleure diſpoſition de l'ame prouient & des vns & des autres. Dauantage ce que tu dis, eſt d'vn homme deſia parfait, & qui eſt deſia paruenu au comble de la felicité humaine, à laquelle on paruient fort tard. Cependant il eſt bon de monſtrer à celuy qui eſt encor imparfait, pourueu qu'il commence à profiter, le chemin des choſes qu'il faut faire. Il ſe pourra faire, que la ſeule ſageſſe prendra ce chemin d'elle-meſme ſans admonition, & qu'elle aura deſia conduit l'ame à ce poinct,

Vertu diuiſee en deux parties.

Argument pour confirmer l'vtilité des preceptes de la philoſophie.

Autre preuue ou confirmation à meſme fin.

Philoſophie diuiſee en deux par Ariſton.

Deſquelles depend vne troiſieſme partie, inutile ſi les autres ſuffiſent.

Examen de ceſte diuiſion.

poinct, qu'elle ne ſe pourra mouuoir, qu'à choſes vertueuſes: mais pour le regard des eſprits plus foibles, il faut que quelqu'vn leur monſtre le chemin: fuyez cecy, faites cela. En outre ſ'il attend l'heure qu'il ſçache de luy-meſmes ce qu'il faudra faire pour le meilleur, il pourra cependant faillir, & en faillant il ſera empeſché de paruenir à ce poinct, qu'il peut eſtre content de ſoy-meſme. Il doit donc eſtre gouuerné pendant qu'il commence à ſe pouuoir gouuerner. Les ieunes enfans apprennent comme on les enſeigne, leurs doigts ſont gouuernez, ils ſont conduits par la main du maiſtre, ſur la figure des lettres. Apres on leur commande de contrefaire l'exemple qu'on leur met deuant, l'eſcrire, & le former de leur propre main. Tout ainſi noſtre ame eſtant appriſe par l'ordonnance, & enſeignement d'autruy, eſt de beaucoup aidee. Voila les moyens par leſquels on preuue, que ceſte partie de philoſophie n'eſt point ſuperfluë. On demande encor apres, ſi elle ſeule ſuffit à rendre vn homme ſage? Nous traiterons vn iour ceſte queſtion là. Mais laiſſant tous ces argumens à part, ne ſemble-il pas que nous deuiõs appeller quelqu'vn qui nous inſtruiſe contre les preceptes du peuple? Nos aureilles n'oyent aucun mot, qui ne nous porte grand dommage, ceux qui nous font des ſouhaits, nous nuiſent, ceux qui deteſtent nous nuiſent. Car la deteſtation des vns nous engendre des fauſſes craintes: & l'amour de celuy qui nous ſouhaite du bien, nous enſeigne du mal, dautant qu'il nous enuoye à des biens fort eſloignez, incertains, & vagabonds, jaçoit que nous puiſſions tirer noſtre felicité de noſtre propre maiſon. Nous ne pouuons, dis-ie, aller le droit chemin. Nos parens nous jettent ſur le plus mauuais, nos ſeruiteurs le font auſſi. Pas-vn ne faut pour ſon ſeul dommage, il jette ſa folie ſur les plus prochains, & en reçoit autant d'eux. C'eſt pourquoy les vices de tout vn peuple ſont particulierement en chacun, par ce que le peuple les enſeigne: & que quand quelqu'vn rend vn autre pire, il l'eſtoit. Il apprend les choſes les plus mauuaiſes, & apres les enſeigne aux autres: Ceſte meſchanceté eſt en fin deuenuë tres-grande, apres auoir mis enſemble tout ce que nous ſçauons de plus mauuais en chacun. Il faut donc qu'il y ait quelqu'vn qui prenne garde à nous, qui nous tire quelquefois l'aureille, qui chaſſe loin les opinions du vulgaire, & qui rejette ce que le peuple louë. Tu te trompes, ſi tu penſes que les vices ſoient naiz auec nous, ils ſont venus depuis, on les a jettez dedans nous. Eſteignons donc par frequentes admonitions, ces opinions qui bruyent à l'entour de nous. Nature ne nous a point aſſubiectis au vice. Elle nous a fait naiſtre libres & entiers. Elle n'a rien mis à deſcouuert, qui puiſſe eſchauffer noſtre auarice: Elle a caché l'or & l'argent ſouz nos pieds. Elle l'a mis en lieu où nous le puiſſions fouler & preſſer, & toutes autres choſes auſſi pour leſquelles nous ſommes foulez & preſſez. Elle a dreſſé noſtre viſage vers le ciel, & a voulu que leuant les yeux en haut, nous puiſſions voir ce qu'elle a fait de plus excellent & admirable: la naiſſance & la cheute du ciel, & le cours roullant de l'Vniuers, qui va touſiours d'vne viſteſſe incroyable, lequel durant le iour nous deſcouure, & faict voir toutes choſes terreſtres, & la nuict les celeſtes: le cheminer tardif de quelques Aſtres, ſi tu le compares à tout cet Vniuers, & toutesfois tres-viſte, ſi tu conſideres les longs eſpaces qu'ils enuironnent, ſans iamais arreſter leur viſteſſe: les Eclipſes du Soleil & de la Lune, qui empeſche l'vn la clarté de l'autre: Et autres choſes dignes d'eſtre admirees, ſoit qu'elles viennent par leur ordre, ou que par

Concluſion de la diſpute precedente.

Touchant l'vſage & vtilité de ces preceptes & enſeignemens ſpeciaux de la Philoſophie morale.

Ils reforment nos eſprits & nos mœurs.

Ils repriment l'auarice, & nous font deſdaigner les richeſſes.

quelques cauſes cachees & couuertes elles naiſſent ſoudainement, comme les longues trainees des feux qu'on void la nuict, & les eſclairs qui ſe font ſans coup & ſans bruit, lors que le ciel ſemble ſ'entr'ouurir, les colomnes & poultres & autres diuerſes figures de flammes. Nature a mis & diſpoſé tout cela par deſſus nous, mais l'or, & l'argent, & le fer encor, qui pour ces autres deux, ne peut iamais eſtre en paix, comme elle ne les oſoit fier entre nos mains, elle les cacha profondement dans terre. Et nous ſommes allez deſenſeuelir, & mettre au iour les cauſes de nos guerres. Nous auons oſté la peſanteur qui eſtoit deſſus, & auons arraché les cauſes & les inſtrumens de nos malheurs. Nous jettons nos maux entre les mains de la fortune, & n'auons point de honte de mettre parmy nous, au lieu le plus haut & le plus eſleué, ce qui eſtoit le plus bas dans la terre. Veux-tu ſçauoir comme ceſte lueur qui trompe tes yeux eſt fauſſe? Il n'y a rien de plus vilain, rien de plus laid à voir qu'ils ſont, tant qu'ils demeurent enſeuelis, & plongez dans leur fange. Comment cela? parce que tant qu'on les tire hors de la mine par des longues & profondes carrieres, & pendant qu'on les façonne, & qu'on les ſepare de leurs craſſes, il n'y a rien de plus informe. Dauantage regarde les minerons, par les mains deſquels ceſte ſorte de terre ſterile & informe, eſt purgee, tu verras de quelle ordure & fumee ils ſont barboüillez. Si eſt-ce que cela ſoüille encor l'ame, plus que le corps, & qu'il y a encor plus d'ordure en celuy qui le poſſede, qu'il n'y a meſmes en ſouurier. Il eſt donc neceſſaire d'eſtre admoneſté, & d'appeller quelque inſtructeur pour noſtre bon entendement, & parmy vn ſi grand bruit, & tumulte des choſes fauſſes, oüir en fin des propos veritables. Quelle ſera ceſte parole? Ce ſera celle qui te voyant aſſourdy de tant de cris ambitieux, te ſouflera à l'aureille quelques propos ſalutaires, qui te dira: Il ne faut pas que tu portes enuie à ceux, de qui le peuple eſtime la grandeur & la richeſſe. Il ne faut point que le batement des mains, & l'aplaudiſſement du peuple chaſſe hors de toy la ſanté, & le contentement d'vne ame ſage & bien compoſee. Il ne faut pas que celuy qui eſt veſtu de pourpre, & deuant qui on porte des faiſſeaux de verges, te face meſpriſer la tranquilité de ton eſprit. Il ne faut point que tu eſtimes plus heureux celuy, à qui l'on commande faire place par les ruës, que celuy auquel le ſergent fait changer de chemin. Si tu veux ioüir d'vn Empire, qui te ſera profitable, & ne ſera faſcheux à pas-vn, chaſſe les vices. Il ſe trouue pluſieurs, qui mettent le feu dans les villes, qui ruent par terre des fortereſſes qui n'auoient de pluſieurs ſiecles & de longs aages peu eſtre priſes, qui dreſſent des montagnes de terre auſſi hautes, que les tours des chaſteaux, qui auec le mouton & machines de guerre abbatent les murailles, qu'on auoit baſty d'vne hauteur admirable: Il en y a pluſieurs, qui chaſſent deuant eux de grandes armees, qui ſont touſiours pendus au dos des ennemis, & trauerſent iuſques à la grand' mer, ſoüillez de ſang, & de carnage des peuples vaincus. Mais ceux-là encor qu'ils vainquiſſent leurs ennemis, eſtoient vaincus de leur auarice. Pas-vn ne leur a peu reſiſter, quand ils ſont venus, mais ils n'ont peu auſſi faire reſiſtance ny à leur ambition, ny à leur cruauté. Cependant qu'on les voyoit tourmenter les autres, ils eſtoient eux-meſmes tourmentez. La fureur pouſſoit ce malheureux Alexandre d'aller ruiner les peuples eſtrangers, & le menoit en des païs incogneus. Penſes-tu que cet homme fuſt ſage, qui commença ſes maſſacres & ruines par la Grece, où il fit ſon premier apprentiſſage, & qui rauit & pilla ſur chacun ce qu'il

Leſquelles nature a cachees ſoubz nos pieds, ne les oſant fier à nos mains.

Concluſion pour la neceſſité des admonitions.

Leſquelles ſont vtiles auſſi contre l'ambition & cruauté.

Leſquelles pluſieurs victorieux n'ôt ſceu vaincre.

Exemple en Alexandre, vray miroir d'ambition, &

qu'il auoit de meilleur, qui contraignit Lacedemone de luy ſeruir, & Athenes de ſe taire: Et ne ſe pouuant contenter de la ruine de tant de citez, que Philippus auoit vaincuës ou achetees, en alla encor jetter d'autres par terre en autres lieux, & porta les armes par tout le monde? Sa cruauté ne ſe peut iamais ſaouler, ny arreſter, non plus que celle des beſtes ſauuages, qui deſchirent auec les dents, plus que leur faim n'a beſoin. Il a deſia aſſemblé pluſieurs Royaumes en vn, deſia les Grecs & les Perſes n'en craignent qu'vn tout ſeul. Deſia les peuples qui eſtoient libres ſouz Darius, reçoiuent le joug: Et toutesfois celuy-là ſe deſdaigne encor de retirer ſes victoires, qu'il auoit obtenuës par delà l'Ocean & le Soleil leuant: ſuiuant les traces de Hercules, & de Liber. En fin il veut vſer de violence contre la nature meſme, non ſeulement il n'a pas volonté d'aller, mais il n'a point la puiſſance de ſ'arreſter, non plus que les choſes peſantes qui tombẽt de haut en bas, ne ceſſent d'aller qu'elles ne ſoient au fonds. Ce ne fut ny la vertu, ny la raiſon qui conſeilla à Cn. Pompeius d'entreprendre des guerres eſtrangeres & domeſtiques, mais pouſſé de l'amour furieux d'vne fauſſe grandeur, il alloit maintenant en Eſpagne contre l'armee de Sertorius, & tantoſt chaſſer les pirates, & rendre la mer paiſible. C'eſt la cauſe & le pretexte qu'il prenoit, pour continuer ſa puiſſance. Mais qu'eſt-ce qui le tira en Affrique? en Septentrion? en Armenie contre Mythridates, & en tous les coins de l'Aſie? Ce fut vne ambition infinie de croiſtre, parce qu'il eſtoit ſeul à qui il ſembloit qu'il ne fuſt aſſez grand. Qu'eſt-ce qui jetta C. Ceſar contre ſa propre ruine, & contre celle auſſi de la choſe publique? la gloire & l'ambition ne pouuant mettre aucune meſure au deſir qu'il auoit de ſurpaſſer tous les autres. Il ne peut ſouffrir qu'vn ſeul paſſaſt deuant, lors que la choſe publique en ſouffroit deux. Quoy? penſes-tu que quand C. Marius Conſul vne ſeule fois (car il ne prit qu'vn Conſulat, il auoit rauy les autres par force) combatoit, & defaiſoit les Theutons & les Cimbres, quand il ſuiuoit Iugurtha par les deſerts d'Affrique, qu'il recherchaſt tant de dangers pour l'amour de la vertu? Marius menoit ſon armee, & l'ambition menoit Marius. Pendant que ceux-cy eſbranloient tout le monde, ils eſtoient eux meſmes eſbranlez comme des tourbillons, qui tournent tout ce qu'ils rauiſſent: mais ils ſont pluſtoſt tournez eux-meſmes, & par ce moyen courent d'vne plus grande violence, n'ayans aucune bride en eux, qui les puiſſe arreſter. C'eſt pourquoy apres auoir eſté mauuais à l'endroit de pluſieurs, ils ſentent en fin ceſte pernicieuſe violence de laquelle ils ont nuy à vne infinité de gens. Il ne faut point que tu croyes qu'aucun puiſſe deuenir heureux du malheur d'autruy. Il faut oublier tous ces exemples qu'on met deuant nos yeux, & dedans nos oreilles. Il faut vuider noſtre poictrine des mauuais propos dõt elle eſt abreuuee. Il faut mener la vertu dans le lieu qu'on luy auoit occupé, afin qu'elle arrache les menſonges, qui nous plaiſoient plus que la verité, & qu'elle nous ſepare du vulgaire, auquel nous donnons trop de creance, & nous remette dans l'ame les opinions veritables. Car c'eſt l'effect de la ſageſſe, de reuenir à ſon naturel, & de ſe remettre au lieu d'où l'erreur publique l'auoit chaſſee. C'eſt vne grande partie de noſtre gueriſon, d'auoir delaiſſé ceux qui nous donnoient des furieux conſeils, de ſ'eſtre reculé bien loin de ces compagnies, où les vns ne faiſoient que nuire aux autres. Et afin que tu cognoiſſes que cela eſt vray, regarde la difference qu'il y a de viure au contentement du peuple, ou au ſien. La ſolitude d'elle-meſme ne nous enſeigne point

Sa cruauté.

Autres exemples & miroir d'ambition en Pompee.

En C. Ceſar.

En C. Marius.

Autre profit des enſeignemẽs ſpeciaux de la Philoſophie, qu'ayant arraché les vices des cœurs elle y planté la vertu.

l'innocence, les champs ne nous apprennent point la ſobrieté: mais quand il n'y a pas de teſmoin, quand ceux qui nous regardoient ſe ſont retirez, lors les vices deſquels le fruict & le plaiſir eſt d'eſtre veus, & d'eſtre monſtrez, ſe perdent. Qui a iamais veſtu vne robbe de pourpre, pour ne la monſtrer à pas-vn? qui ſ'eſt iamais fait ſeruir ſa viande en vaiſſelle d'or quand il mangeoit en ſecret? Qui eſt celuy qui ſ'eſtant couché ſeul à l'ombre d'vn arbre champeſtre, voudroit faire deſplier les meubles plus precieux de ſa prodigalité? Aucun ne veut faire le magnifique pour ſes yeux ſeulement, ny meſme pour vn petit nombre de ſes familiers. Mais ſelon la grandeur de la compagnie qui le regarde, il deſplie le ſuperbe appareil de ces vices. Par ainſi ce qui nous irrite & prouoque plus à nos folles deſpenſes, ſont ceux à qui nous les monſtrons, & qui les admirent. Tu feras que nous n'aurons deſir d'aucune choſe, ſi tu fais que nous ne les monſtrions point. L'ambition, la folle deſpenſe, & l'orgueil ne demandent qu'vn eſchafault pour ſe pouuoir monſtrer. Tu gueriras, ſi tu les caches. Par ainſi ſi nous viuons au milieu du bruit des villes, ayons touſiours à noſtre coſté quelqu'vn qui nous admoneſte, & qui contre ceux qui loüent ces grandes & ſpacieuſes poſſeſſions, ſe mette à loüer vn homme qui ſ'eſtime riche d'vn petit domaine, & qui meſure ſa richeſſe par le beſoin qu'il en a. Contre ceux qui ſe rendront orgueilleux de la faueur du peuple, & de leurs richeſſes, il ſe pourra vanter du repos qu'il a de ſ'eſtre addonné aux lettres, & que ſon ame, quittant les biens de fortune, ſoit retournee aux ſiens. Qu'il face cognoiſtre que ceux qui ſont eſtimez heureux au iugement du peuple, tremblent touſiours de peur, comme eſtonnez dans ceſte grandeur pleine d'enuie, & qu'ils ont vne opinion de ſoy, bien eſloignee de celle que les autres en ont. Car ce que les autres ne penſent eſtre que choſes hautes, leur ſemble vn dangereux precipice: & par ainſi ils meurent de peur, ils tremblent quand ils jettent les yeux ſur le precipice de leur grandeur. Car ils penſent inceſſamment à diuers accidents, qui ſont plus dangereux pour ceux qui ſont eſleuez plus hauts. Lors ils craignent ce qu'ils auoient autresfois deſiré. Et les richeſſes, qui les auoient rendus inſupportables enuers les autres menaſſent de les accabler. Lors auſſi ils loüent vn repos doux, & plein de liberté. Ils haïſſent les honneurs, & penſent deſia au milieu de leur fortune à ſe retirer. Tu les verras lors philoſopher par crainte, & chercher des ſains conſeils, en leur fortune malade. Car comme ſi la fortune, & le bon entendement eſtoient contraires l'vn à l'autre, auſſi ſommes nous plus ſages en nos malheurs: & la proſperité nous oſte la cognoiſſance de la vertu.

Remedes cõtre l'ambitiõ, vanité & diſſolution & Exhortation aux gens de villes pour ſe garantir des desbauches publiques.

EPISTRE XCV.

Ceſte Epiſtre n'eſt qu'vne dependance & continuation des propos de la precedente: Et pour reſoudre ceſte queſtion, il dit, qu'il y a autant de difference entre les decrets & les preceptes, comme il en y a entre les quatre elemens & les membres des corps qui en ſont compoſez. Il entre apres en vn beau diſcours contre la gorge & la gourmandiſe, de laquelle toutes les maladies procedent. Ce qu'il diſcourt par les preceptes de la medecine, & par vne infinité de belles demonſtrations.

En ſuite de la doctrine precedente, il en-

TV demandes que ie te paye comptant ce que ie t'auois dit vouloir remettre à vn autre iour: Et que ie t'eſcriue, ſi ceſte partie de Philoſophie que les

les Grecs appellent Parainetique,& nous la nommons preceptiue,eſt ſuffiſante à la perfection de la ſageſſe. Ie ſçay bien,ſi ie te refuſois cela,que tu le prendrois en bonne part: C'eſt pourquoy ie le promets plus volontiers,& que ie ne puis permettre, que ma parole que i'eſtime comme vne promeſſe publique, ſe perde. Mais pour l'aduenir garde toy bien de demander choſe que tu ne vouluſſes obtenir. Car nous demandons quelquefois affectionnément ce que nous refuſerions ſi on le nous preſentoit. Soit par legereté, ou par jaſerie que ie l'aye fait,elle doit eſtre punie pour auoir eſté trop facilement promiſe.Nous faiſons ſemblant de vouloir beaucoup de choſes que nous ne voulons point. Vn recitateur porta vne longue hiſtoire, eſcrite en lettre fort menuë, fort eſtroitement pliee. Apres en auoir leu vne grande partie,ie n'en liray plus,dit-il,ſi vous le trouuez bon : toutesfois ceux qui ne deſiroient ſinon qu'il ſe teuſt, crierent, Recitez,recitez. Nous deſirons ſouuent vne choſe,& en demandons vne autre aux Dieux, & meſme en les priant nous ne leur diſons point la verité. Mais les Dieux ou ils ne nous exaucent point, ou ils ont pitié de noſtre folie. Pour mon regard ie veux,ſans aucune pitié,me venger de la legereté de ma promeſſe, & te donner la peine de lire vne grande & longue lettre, laquelle ſi tu lis à regret, tu pourras dire, ie ſuis moy-meſme cauſe de cela. Mets toy hardiment au nombre de ceux, à qui la femme qu'ils ont eſpouſee, apres l'auoir ambitieuſement aimee,donne martel en teſte:& de ceux qui ſont tourmentez par les propres richeſſes qu'ils ont acquiſes auec beaucoup de ſueur: & de ceux auſſi,que les dignitez & grandeurs recherchees auec toutes les brigues & pratiques du monde,bourrellent nuict & iour,& de tous autres qui ſont cauſe des malheurs qu'ils ſentent. Mais afin que laiſſant cet exorde, ie donne commencement à mon diſcours; La vie heureuſe, diſent-ils,depend des actions iuſtes: mais les preceptes nous conduiſent aux actions iuſtes: les preceptes doncques ſuffiſent à rendre la vie heureuſe. Toutesfois les preceptes ne cõduiſent point touſiours aux actions iuſtes,ſi l'eſprit ne leur obeït.C'eſt en vain ſouuent qu'on les employe, ſi quelques mauuaiſes opinions ont aſſiegé noſtre ame. Dauantage encores qu'ils facent quelquesfois bien, ils ne ſçauent pas qu'ils facent bien. Car ſi du commencement vne perſonne n'eſt bien dreſſee, ſi elle n'eſt formee à toute raiſon, elle ne peut cognoiſtre parfaitement en quel temps, iuſques où, auec qui, & comment elle ſe doit acquitter de ſon deuoir. C'eſt pourquoy il ne peut de toute ſon ame,voire ny conſtammẽt, ny de bon cœur ſ'efforcer apres les choſes honneſtes, mais il ne ſçait que faire, il doute. Si les honneſtes actions,dit-il, viennent des preceptes,les preceptes ſuffiſent à la vie heureuſe. Mais l'vn eſt vray, l'autre donc l'eſt auſſi. Nous reſpondons à cela, que les honneſtes actions procedent des decrets, & regles generales, & non ſeulement des enſeignemens particuliers. Si les autres actes ſe contentent des preceptes, la ſageſſe ſ'en contentera auſſi : car elle eſt & l'art & la ſcience de la vie. Or celuy fait du gouuerneur, qui commande, remuë ainſi le gouuernail, abbaiſſe ainſi la voile, fais ainſi en bon vent, & ainſi quand il eſt contraire, & ſers-t'en ainſi quand il eſt inconſtant, & qu'il change. Les preceptes confirment auſſi tous les autres artiſans. Les artiſans de la vie doncques n'en pourront-ils point faire autant? Toutes ces ſciences icy ſont empeſchees apres les inſtrumens de la vie, mais non point apres toute la vie. C'eſt pourquoy pluſieurs choſes qui ſuruiennent de dehors, les retiennent, & retardent l'eſperan-

ſeigne que ny les maximes, ny les preceptes particuliers de la Philoſophie morale ne ſuffiſẽt d'eux meſmes pour obtenir perfectiõ de ſageſſe, ains doiuẽt eſtre ioincts enſemble.

Promeſſe trop legerement faite, merite punition.

Naturel curieux,&

Diſſimulé de pluſieurs perſonnes.

Integrité de Seneque.

Premiere raiſon de ceux, cõtre leſquels Seneque diſpute.

Reſponſe.

Seconde raiſon.

Reſponſe.

Replique.

Reſponſe.

ce, la conuoitiſe, & la crainte. Mais la ſageſſe qui fait profeſſion de la ſcience de bien viure, ne peut eſtre empeſchee par aucune choſe qu'elle ne face ſon exercice. Car elle chaſſe toutes ces difficultez, & manie à ſon aiſe tous ces empeſchemens. Veux-tu ſçauoir de combien eſt diſſemblable la condition de cet art, d'auec toutes les autres? En toutes ces autres là, on eſt plus excuſé de faillir de ſa propre volonté, que par imprudence. Mais en ceſte-cy le plus grand blaſme eſt de faire volontairement vne faute. Comme par exemple, vn Grammairien n'aura pas honte de faire vne incongruité, ſ'il la fait pour ſon plaiſir: mais il en rougira, ſ'il la fait ſans y penſer. Vn Medecin qui ne cognoiſt pas que ſon malade ſoit en danger de mourir, fait plus grande faute en ſon art, que ſ'il faiſoit ſemblant de ne le cognoiſtre point. Mais en cet art de la vie, le blaſme de ceux qui faillent de leur volonté, eſt plus deshonneſte. Ioinct auſſi que pluſieurs ſciences, & meſmement celles d'entre toutes, qui ſont plus liberales, ont non ſeulement leurs decrets, & regles generales, mais leurs preceptes auſſi, comme la medecine. C'eſt pourquoy il y a vne ſecte d'Hyppocrates, vne autre d'Aſclepiades, & vne autre encor de Themiſon. Dauantage, il n'y a aucune art contemplatiue, ſans ſes decrets, que les Grecs appellent *dogmata*, & nous les voulons nommer decrets, edicts, & arreſts, leſquels tu trouueras en la Geometrie, & en l'Aſtronomie. La Philoſophie eſt & contemplatiue, & actiue: elle contemple, & ſi fait tout enſemble. Car tu te trompes, ſi tu penſes qu'elle promette ſeulement des ouurages terreſtres. Elle aſpire bien plus haut. Ie fais des recherches, dit-elle, dans tout l'vniuers: Ie ne m'arreſte point à la compagnie des hommes, & ne me contente point de vous perſuader, ou de vous diſſuader. Il y a des choſes grandes, & qui ſont logees deſſus vous, qui m'appellent.

En quoy differe la Philoſophie d'auec les autres arts.

La Philoſophie aſpire plus haut que aux hommes ſeulement.

Car ie veux diſcourir du Ciel premierement,
Et des Dieux eternels: Et quel commencement
Toutes choſes ont eu: & d'où ceſte nature
Les engendre, & les tire, auec leur nourriture:
Et comme elle reduit tout ce qui eſt pery.

x. Liu. de la nature des choſes.

Ainſi que dit Lucrece, il ſ'enſuit donc, puis qu'elle eſt contemplatiue, qu'elle a ſes decrets. Mais quoy? ne ſçait-on pas bien qu'aucun ne fera iamais ce qu'il doit, que celuy à qui l'on aura appriſe la raiſon, par le moyen de laquelle il pourra ſ'acquitter parfaitement de tous les poincts de ſon deuoir? Leſquels celuy ne pourra bien garder, qui n'aura rien appris, que les ſeuls preceptes. Ce qu'on enſeigne en parcelles, eſt trop foible de ſoy-meſme, & (ſi ie dois dire ainſi) ne met point de racines. Mais ce ſont les decrets, & regles generales, qui nous fortifient, qui deffendent noſtre aſſeurance & noſtre tranquilité: qui contiennent en ſoy toute la vie, & la nature de toutes choſes. Il y a autant de difference entre les decrets de la Philoſophie, & les preceptes, comme il en y a entre les elemens & les membres. Les membres dependent des elemens: les elemens ſont cauſe des membres, & de toutes autres choſes. La ſageſſe des anciens, dit-il, n'a rien enſeigné, que ce qu'il falloit faire, ou ne faire point. Et en ce temps les hommes eſtoient beaucoup meilleurs. Depuis que les ſçauans hommes ſont venus, les bons ſ'en ſont allez. Car ceſte vertu pleine de ſimplicité & de franchiſe, ſ'eſt conuertie en vne ſcience obſcure, & pleine de ſubtilité: tellement qu'on ne nous apprend plus qu'à diſputer, & non point à viure.

Sans la raiſon nul ne fera iamais ſon deuoir.

Differẽce entre les decrets & les preceptes de la Philoſophie.

Troiſieſme raiſon que Seneque cõbat.

Sans

Sans doute la ſageſſe des anciens meſmement, quād elle ne faiſoit que de naiſtre, fut comme vous dites, non moins rude & groſſiere, que les autres arts, qui ſe rendirent auec le temps plus ſubtiles. Mais il n'eſtoit pas beſoin encor de remedes ſi diligens. La mauuaiſtié des hommes n'eſtoit pas encor montee ſi haut, & ne ſ'eſtoit point eſpanduë ſi auant. On pouuoit auec des petits remedes guerir des petits vices. Mais maintenant nous auons beſoin de nous mettre en defence auec autant plus de peine, que les armes deſquelles on nous aſſaut, ſont plus fortes. Au temps paſſé, la medecine n'eſtoit que la ſciēce de fort peu d'herbes, auec leſquelles on eſtanchoit le ſang, & on faiſoit peu à peu reprendre vne playe. Depuis elle eſt venue à ceſte infinité de remedes variables. Il ne ſe faut point eſmerueiller, ſi elle auoit moins de beſongne, lors que les corps eſtoient plus fermes, & robuſtes, nourris des premieres viandes, qui leur venoient en main, & qui n'eſtoient point corrompuës par artifice, ny par volupté. Mais apres qu'on a commencé de les aller chercher loing, plus pour irriter l'appetit, que pour chaſſer la faim, & qu'on a trouué mille ſauſes pour exciter la gourmandiſe: ce qui ne ſeruoit que de nourriture à ceux qui la deſiroiēt, ne ſert maintenant que de charge à ceux qui ſ'en ſont trop remplis. De là vient qu'ils ont vne palleur au viſage, & vn tremblement de nerfs affoiblis de trop de vin qu'ils boiuent, & vne maigreur plus miſerable, de l'indigeſtion de leur eſtomach, que celle qui procede de la faim. De là vient que les pieds leur bronchent, & qu'ils chancellent comme des perſonnes yures. De là viēt auſſi qu'ils ont toute la peau remplie de mauuaiſes humeurs, & l'eſtomach enflé, quand il ſ'accouſtume mal, à plus receuoir, qu'il ne peut. De là leur vient la iauniſſe, & vne couleur blafarde au viſage: ils ſechent dans leur peau, & deuiennent en chartre, les ioinctures ſe roidiſſent, les doigts ſe retirent, les nerfs ſ'engourdiſſent, & demeurent ſans aucun ſentiment: ou les membres ſe trouuent ſurpris d'vne perpetuelle palpitation, & tremblement. Que diray-ie des eſtourdiſſemens, & vertiginoſitez de teſte? Que diray-ie des douleurs des yeux, & des oreilles, & des tranchees d'vn cerueau boüillant, & de toutes les parties, par leſquelles le corps ſe deſcharge, pleines d'vlceres au dedās? & d'autres innombrables ſortes de fievres, dont les vnes viennent d'vne ſoudaine impetuoſité, les autres ſe gliſſent dans les veines auec vn lent venin, & quelques autres auec vne horreur, & vne grāde concuſſion de tous les membres? Pourquoy raconteray-ie vne infinité de maladies, vrays ſupplices & peines de la diſſolution? Ceux qui ne ſ'eſtoient point encor abandonnez aux delices, qui ſe ſçauoient commander, & qui ſe ſeruoient eux-meſmes, eſtoient francs & quittes de ces maux. Ils auoient les corps endurcis à vn honneſte trauail, & laſſez à la courſe, ou à la chaſſe, ou à labourer la terre. Ils venoiēt prendre leur repas, que la faim leur faiſoit trouuer bon. C'eſt pourquoy ils n'auoient pas beſoing de tant de drogueries, de tant de ferremens ny de tant de boëſtes. Les maladies qui ne prouenoient que de cauſes legeres, ne pouuoient eſtre que legeres, la diuerſité & multitude des viandes & des mets engendre diuerſité de maladies. Voy combien de choſes la diſſolution & la gourmandiſe ruinant & ſaccageant les mers & les terres, meſle enſemble pour les faire paſſer par vn ſeul goſier. Il faut par neceſſité que de tant de choſes diuerſes l'vne combate l'autre, & que les ayant auallées elles ſoient mal digerées, ſ'efforçant à diuers effects. Il ne faut ſ'eſmerueiller, ſi de viandes cōtraires, & qui ne ſ'accordent pas bien enſemble,

Reſponſe.

Practique de l'ancienne medecine, au pris de la moderne.

Excez de viandes.

Dont ſuiuent diuerſes maladies, qui ſont

Vrays ſupplices de la diſſolution.

La condition des anciens eſtoit beaucoup plus heureuſe quāt à la ſanté du corps.

Cauſes des maladies.

il ſ'engendre des inconſtances & diuerſes maladies, & ſi ce qu'on a forcé de contraires parties de nature ſe ramaſſer en vn, eſt contrainct de regorger. De là aduient auſſi, que de tant de ſortes de viandes que nous viuons, autant ſentons nous de maladies. Le plus grand des medecins, & qui eſt autheur de ceſte ſcience, a dict, que les femmes ne deuenoient point chauues, & qu'elles n'auoient iamais la goutte aux pieds. Et toutesfois maintenant les cheueux leur tombent, & les pieds leur font mal. Ce n'eſt pas la nature des femmes, c'eſt leur façon de viure qui ſ'eſt changée: car ayans voulu egaler la licence vicieuſe des hommes, elles ont auſſi eſgalé les vices corporels des hommes. Elles ne veillent pas moins toute vne nuict entiere, elles ne boiuent pas moins, elles deffient les hommes & à l'huille & au vin. Elles rendent auſſi bien par la gorge, ce qu'elles ont mis dans ſ'eſtomach maugré luy, & remeſurent le vin par le vomiſſement: elles rongent auſſi bien la neige, ſoulagement de ceux qui ont le feu dans ſ'eſtomach. Quant à la paillardiſe, elles n'en voudroient rien quitter aux maſles, n'eſtans nées que pour ſouffrir. Les Dieux & les Deeſſes les facent mal-heureuſement mourir d'auoir trouué vne ſi peruerſe façon d'impudicité de monter ſur les hommes. Pourquoy donc ſe faut-il eſtonner ſi le plus grand medecin du monde, & le plus ſçauant aux ſecrets de nature, ſe troue ſurpris en menſonge, de voir auiourd'huy tant de femmes chauues, & gouteuſes ? elles ont par leurs vices perdu les graces & les faueurs qui eſtoient en leur ſexe. Et par ce qu'elles ont deſpoüillé les mœurs des femmes, elles ſont condamnées aux maladies des hommes. Les medecins anciens ne ſçauoient pas ſi ſouuent donner de la viande, & reſtaurer auec du vin le pouls des veines, qui ne battoient plus. Ils ne ſçauoient point ouurir les veines, & guerir vne longue maladie par baings & par ſueurs. Ils ne ſçauoient point par la ligature des jarrets, & des bras tirer aux extremitez la force de la maladie, qui eſtoit cachée dans le corps. Il n'eſtoit pas beſoing de ſonger à pluſieurs ſortes de remedes, par ce qu'il n'y auoit gueres de dangers. Mais maintenant combien voyons nous de ſortes de maladies ? nous payons bien ces vſures des plaiſirs & des voluptez que nous auons deſiré contre raiſon & meſure. T'eſmerueilles-tu que les maladies ſont infinies ? conte combien il y a de cuiſiniers. Les eſtudes ceſſent, & ceux qui liſent publiquement les ſciences liberales, demeurent ſeuls en leur chaire, & les coings de la ſalle vuides d'auditeurs. Les eſcoles des Rhetoriciens, & des Philoſophes ſemblent vn deſert. O que les tables de ces prodigues ſont bien plus frequentes ! ô qu'il y a bien plus grand' preſſe de ieunes hommes à la cuiſine de ces fols deſpenſiers ! Ie ne parle point des troupeaux de ces miſerables eſclaues, qu'vn plus grand outrage attend dans le lict apres que le feſtin eſt acheué, ie ne parle point de ces eſquadrons de vieux bardaches enroollez par leurs nations & couleurs, afin qu'ils ſoient d'vne pareille douce poliſſeure, d'vn premier poil follet, & d'vne pareille façon de cheueux, & que ceux qui les ont droicts, ne ſe meſlent point auec les creſpez & friſotez. Ie laiſſe le grand nombre de boulangers, de valets ſeruants à table, auec leſquels on court apres que le ſigne eſt donné, querir la viande du ſouper. O bons dieux combien de peine vn ſeul ventre donne à beaucoup d'hommes ! Et quoy ne penſes-tu point que les champignons volupté pleine de poiſon, n'engendrent quelques effects ſecrets, encor que leur venin, & fureur ne ſoient point preſens ? & quoy ne penſes-tu pas que ceſte

D'où viennẽt les changemẽs ſi diuers en la temperie des perſonnes.

Intemperãce des femmes egale à celle des hommes. &

Diſſolution eſtrange practiquee dés long temps par les femmes, qui

Pour auoir imité les mœurs des hommes, sõt maintenant ſubiettes à meſmes maladies.

La quantité des maladies a faict inuenter tant de receptes.

Plin. l. 31. ch. 7. & 8.

Li. 10. ch. 51.

ceſte neige d'eſté n'engendre des durillons dans le foye? & quoy ne penſes-tu pas que les huiſtres, qui ont vne chair viſqueuſe, nourries dans la fange, ne portent quelque peſanteur terreſtre? & quoy ne crois-tu pas, que ceſte ſauſſe qui couſte tant appellée le garum des alliez qui n'eſt que le ſang pourry de meſchans poiſſons ne bruſle de ſon venin ſale les entrailles? Et quoy cuydes-tu, que ceſte pourriture, qu'on porte à grand' haſte de deſſus le feu, dans la bouche, qu'elle ſe puiſſe eſteindre dans les entrailles ſans faire mal? O que ces rots ſont vilains & puants pour engendrer la peſte! ô qu'ils ſont faſtidieux à ceux meſmes qui pouſſent dehors ceſte vieille indigeſtion! Sçaches ie te prie que ce qu'ils mangent ſe pourrit, & ne ſe digere point. Ie me ſouuiens d'auoir ouy parler de ce plat renommé, que faiſoit Æſope, dans lequel la cuiſine entiere qui couroit apres ſon dommage, auoit amaſſé & jetté tout ce que les plus frians & les plus ſomptueux ont accouſtumé de manger en vn iour. Les Nacres qui prennent le nom de Venus, les huiſtres roignées à l'entour, horſmis ce que l'on mange, eſtoient ſeparez par des heriſſons de mer, qu'on mettoit entre deux, & apres la chair des barbehaults & ſurmulets, de laquelle on auoit tiré les os, couuroit tout. Il ſe faſchoit de manger vne ſeule viande dans ſon plat à part. Tous les gouſts ſont meſlez enſemble. On fait à table ce qui ſe deuroit faire dans le ventre d'vn homme qui eſt ſaoul. Ie n'attends rien plus ſinon qu'on ſerue les viandes toutes machées. De combien peu s'en faut-il? quand on en oſte les eſcailles, & les os, & que le cuiſinier fait ce que les dents deuroient faire? Il y auroit trop de peine d'aller friander, & gourmander dans chaſque plat: qu'on mette toute la viande en vn ſeul, & dans vne meſme ſauſſe. Pourquoy ne mettray-ie la main que ſur vne ſeule viande? ie prens plaiſir qu'il y en ait pluſieurs enſemble, que les viandes qui pourroient faire honneur à pluſieurs ſeruices, ſoient toutes meſlées enſemble, & qu'il n'en ſoit faite qu'vne. Que ceux qui diſoient qu'on vouloit acquerir de la gloire, & de la reputation, par la diuerſité des mets, ſçachent incontinent, qu'on n'en veut plus faire monſtre & parade, & que chacun en face ſon iugement comme il ſçait. Que tout ce qu'on arrengeoit ſur vne table, ſoit trempé d'vne meſme ſauſſe. Qu'on n'y puiſſe cognoiſtre aucune difference, & que les huiſtres ſoient meſlées & cuittes enſemble auec les heriſſons, & les barbeaux auec les gaiderobbes. Certainement la viande de ceux qui rendent leur gorge, n'eſt pas plus meſlée & broyée: Comme tout cela eſt broüillé & lié enſemble, auſſi en naiſſent des maladies qui ne ſont point ſimples ſeules, elles ſont entrepliées, & diuerſes, & malaiſées à guerir. Contre leſquelles la medecine a commencé de ſ'armer par diuerſes façons de remedes, & d'obſeruations. I'en dis autant de la Philoſophie. Elle a eſté autre fois plus ſimple entre ceux qui viuoient moins vicieuſement, & qu'on pouuoit guerir auec moins de peine. Mais contre vn ſi grand renuerſement de mœurs, il faut eſſayer tous remedes: & à la mienne volonté qu'on peuſt auec tout cela venir à bout de ce mal. Nous ne ſommes pas ſeulement furieux en priué, nous le ſommes en public. Nous chaſtions bien les homicides, & les meurtres qu'vn homme faict: Mais qu'eſt-ce, que des guerres, & des maſſacres de pluſieurs peuples dont on prend vne gloire pleine d'impieté? L'auarice, ny la cruauté n'ont aucune bride. Mais cependant qu'elles ſ'exercent à la deſrobée, & par quelques ſeules perſonnes, elles ſont moins pernicieuſes, & monſtrueuſes. Les

Vne delicate diſſolution en engendre vne ſouillonne & gourmande.

Les maladies qui en naiſſent ſont pareillement confuſes & comme entortillées enſemble.

Cõme la medecine s'eſt armée de diuers remedes cõtre les maladies: ainſi la Philoſophie, pour eſtre les mœurs ſi corrompues requiert diuerſes explications.

L'auarice & la cruauté ſont deſmeſurées.

choſes les plus cruelles ſe font par deliberations du Senat, & de l'ordonnance du peuple. Et ce qu'on defend aux perſonnes priuées, eſt publiquement commandé. Les fautes faites à cachetes, qui ſeroient capitalement punies ſont loüees, quand on les a commiſes deuant les yeux de tout le monde. Les hommes que nature a faict naiſtre pleins de douceur, n'ont-ils pas honte de ſe plaire les vns au ſang des autres, de ſe faire la guerre, & charger encor leur ſucceſſeur de la faire: veu que les beſtes brutes entre-elles viuent en paix ? Il a eſté beſoing que la Philoſophie ait pris beaucoup plus de peine, & de trauail contre ceſte fureur, qui eſtoit deuenuë fort puiſſante, & qui ſ'eſtoit pouſſée fort auant: & qu'elle ait ramaſſé autant de forces, comme il en eſtoit venu à ceux contre leſquels elle ſ'appreſtoit. Il eſtoit facile de blaſmer, & reprendre ceux qui ſ'adonnoient trop au vin, & qui cherchoient les viandes les plus delicates. Il ne failloit point prendre beaucoup de peine pour ramener l'ame à la ſobrieté, d'où elle ne ſ'eſtoit que bien peu deſtournée.

L'yurongnerie & la gourmandiſe immenſes.

Mais on a maintenant beſoin d'vne main forte,
Et de beaucoup d'eſprit, & de façon accorte.

On cherche la volupté en toutes choſes. Il n'y a vice qui demeure dans ſes bornes. La prodigalité ſe change en auarice, l'oubly de l'honneur nous ſaiſit. Il n'y a rien de vilain, ſi le profit nous plaiſt: l'homme qui eſt vne choſe ſacrée, eſt tué par maniere de jeu & de paſſe-temps par vn autre homme. Et celuy à qui l'on a deffendu autresfois d'apprendre à receuoir, ou à donner des coups, eſt preſenté, mené tout nud, & ſans armes deuant le peuple, & l'on penſe auoir tiré aſſez de paſſe-temps du ſpectacle de ſa mort. En ceſte corruption de mœurs, on a beſoin de quelque remede plus fort que de couſtume, qui puiſſe guerir ce mal inueteré. Il ſe faut ſeruir des decrets & regles generales pour arracher du tout la perſuaſion qu'on à conceuë des opinions fauſſes, & ſi nous y adjouſtons les preceptes, & particuliers enſeignemens, les exhortations & conſolations pourront ſeruir grandement, autrement d'eux-meſmes ils ne peuuent rien. Si nous voulons rompre les liens de ceux qui ſont attachez aux vices, & les retirer des maux où ils ſont plongez, il leur faut apprendre que c'eſt que bien, que c'eſt que mal. Il faut qu'ils ſçachent, que toutes choſes changent de nom, excepté la vertu ſeule, & qu'elles deuiennent tantoſt bonnes, & tantoſt mauuaiſes. Tout ainſi que le premier lien du ſoldat, qui veut ſuiure la guerre eſt le ſerment, l'amour qu'il porte aux enſeignes, & la deteſtation de ſe rendre deſerteur: & que apres on enjoinct, & commande facilement tout ce qu'on veut à ceux qui ont preſté ce ſerment: pareillement il faut jetter les premiers fondements, pour ceux que tu veux conduire à la vie bien-heureuſe, & leur faire aymer la vertu. Il les faut lier à elle par quelque ſuperſtition, il la leur faut faire aymer, que leur deſir ſoit de viure auec elle, & de ne vouloir point viure ſans elle. Et quoy? n'y a-il pas eu des hommes, qui ſont deuenus gens de bien ſans ceſte ſubtile inſtitution, & qui ont grandement profité en obeïſſant aux ſeuls preceptes ? ie le confeſſe. Mais ceux-là auoient vn eſprit excellent qui deſroba comme en paſſant tout ce qui eſt bon & ſalutaire. Car comme les Dieux immortels n'ont iamais appriſe la vertu, par ce qu'ils ſont touſiours auec elle: & qu'vne partie de leur nature eſt d'eſtre bons: auſſi quelques vns d'entre les hommes doüez d'vne plus excellente nature, cõprennent plus facilement & auec peu d'apprentiſſage, ce qu'on a accouſtumé de leur enſeigner, & con-

Le meurtre tourne en paſſetemps.

Vſages des diuerſes explications de la Philoſophie.

Quatrieſme raiſõ de ceux contre leſquels Seneque diſpute.

Reſponſe.

& conçoiuent tout ce qui eſt honneſte, auſſi toſt qu'ils l'oyent. De là procedent ces beaux eſprits larrons de la vertu, voire aſſez fertiles d'eux meſmes. Mais à ces eſprits lourds & groſſiers, ou qui ſe ſont ja laiſſez aſſieger longuement à vne meſchante couſtume, il leur faut oſter la roüilleure de l'ame. Au reſte comme celuy qui enſeigne les decrets de la Philoſophie menera biẽ toſt à la perfection ceux qui ſont addonnez à tout bien: auſſi aydera-il grandemẽt à ceux qui ſont encor foibles & imbeciles, & les retirera des mauuaiſes opinions. Regarde donc comme ils ſont infiniment neceſſaires. Il y a quelques opinions dedans nos ames, qui nous rendent pareſſeux à certaines choſes, & temeraires à d'autres. Et ceſte audace ne ſe peut retenir ny ceſte pareſſe eſueiller, ſi l'on ne chaſſe les cauſes, qui les engendrent comme vne fauſſe admiration, ou vne fauſſe crainte. Tant qu'elles nous poſſederont, tu as beau dire. Tu dois cecy à ta patrie, tu dois cela à tes enfans, cecy à tes amis, cela à ceux de ta cognoiſſance qui te logent. Car l'auarice, quand tu te mettras en deuoir de le faire, t'en gardera. Il ſçaura bien qu'il faut prendre les armes pour la deffence de ſa patrie, mais la peur l'en diſſuadera: il ſçaura qu'il faut ſuer pour ſes amis: iuſqu'à ſe fondre en ſueur, mais ſes plaiſirs l'empeſcheront. Il ſçaura bien que le plus grand tort & outrage, qu'il peut faire à ſa femme, c'eſt d'entretenir vne concubine: mais ſa paillardiſe le pouſſera à faire le contraire. Il ne ſeruira donc rien de donner des enſeignemens, que tu n'ayes oſté pluſtoſt ce qui donne empeſchement aux preceptes: non plus qu'il ne ſeruiroit rien de mettre ſes armes deuant ſa veuë, & de ſ'en approcher encor de plus prés, ſi l'on deſplie les mains pour les faire valoir. Or afin que l'ame puiſſe ſuiure les enſeignemẽs que nous luy donnons, il l'a faut deſlier. Prenons le cas que nous voyons quelqu'vn, qui face ce qu'il doit, il ne le fait point continuellement, il ne le faict pas autant enuers l'vn qu'enuers l'autre, car il ne ſçait pourquoy il le fait. Il fera quelque bonne choſe ou par rencontre, ou par couſtume, mais il n'aura point la reigle en main, ſuiuant laquelle il ſe doit gouuerner, & ſur laquelle il doiue croire, ſi ce qu'il fait eſt iuſte. Celuy qui n'eſt bon que par fortune, ne ſe peut promettre d'eſtre tel toute ſa vie. Dauantage les preceptes te peuuent, peut eſtre, bien apprendre à faire ce que tu dois, mais ils ne t'apprendront point de le faire comme il faut, & ſ'ils ne te peuuent point apprendre cela, ils ne te peuuent pas conduire à la vertu. Il fera ce qu'il doit, pourueu qu'il ſoit admoneſté. Ie l'accorde. Mais c'eſt peu que cela: car la loüange ne giſt point au faict, elle giſt en la façon de le faire. Quelle choſe peut-on voir plus vilaine & plus digne d'eſtre chaſtiée que la folle deſpenſe d'vn ſumptueux feſtin, qui mange tout en vn iour le bien d'vn gentil-homme? Quelle choſe void-on qui merite mieux d'eſtre chaſtiée par le Cenſeur, que voir quelqu'vn (comme parlent ces gourmans) faire ceſte deſpence pour ſon plaiſir, & pour ſa pance; & toutesfois il y a eu des hommes fort ſages & ſobres à qui vn feſtin fait à l'hõneur des Dieux a couſté * trente Seſterces. Vne meſme choſe, ſi elle eſt employée à la gorge, eſt vilaine: & ſi elle eſt faite pour l'hõneur, ne peut eſtre repriſe. Car ce n'eſt pas la gourmandiſe, ce n'eſt que la deſpence qui eſt honnorable. On auoit faict vn preſent à Tiberius Ceſar d'vn fort grand barbehault (mais pourquoy ne dy-ie cõbien il peſoit, pourquoy n'en fais-ie venir l'appetit aux autres? on dit qu'il peſoit quatre liures & demie) apres qu'il euſt commandé qu'on le portaſt au marché, & qu'on le vendiſt: mes amis (dict-il)

Quel profit il reuient des diuerſes explications de la Philoſophie morale.

L'auarice, la crainte & les plaiſirs arreſtent ceux qui ſe veulẽt mettre en quelque bõ train.

Les preceptes apprendront ce qu'il faut faire, mais nõ le moyen de le bien faire.

*Gros Seſterces. qui ſont ſoixante & quinze mille eſcus.

Exemples de prodigieuſe deſpenſe en feſtins.

ie ſeray bien trompé, ſi Apitius ou Publius Octauius n'acheptent ce barbehault. Sa diuination vint contre ſon eſperance. Ils le mirét aux encheres. Octauius le gaigna, & rapporta vne grand' gloire entre ſes ſemblables, de ce qu'il auoit mis * cinq mille Seſterces en vn poiſſon que Ceſar faiſoit vẽdre, & qu'Apitius n'auoit oſé achepter. Ce fut vne grande honte à Octauius, & non point à celuy qui l'auoit achepté pour l'enuoyer à Tiberius. Combien que ie le voudrois encor reprendre de cela. Il auoit admiré ce poiſſon duquel il penſa que Ceſar eſtoit digne. Si quelqu'vn demeure aupres du lict de ſon amy, ie le louë: mais ſ'il le fait pour auoir ſon heritage, c'eſt vn vautour, qui attend la charongne: vne meſme choſe eſt vilaine, & hõneſte. Il faut ſçauoir pourquoy & comment on la faict. Mais toutes choſes ſe conduiront honneſtemẽt, ſi nous nous rendons ſubjects à l'honneur, ſi nous iugeons qu'il n'y a aucun autre bien entre les hommes. Les autres biens ne ſont que pour vn iour: nous deuons donc grauer dedans nous ceſte perſuaſion qui peut durer tout le temps de noſtre vie. C'eſt ce que j'appelle Decret. Telle que ſera ceſte perſuaſion, tel ſera ce qu'on fera & qu'on penſera. Et telles que ſeront ces actions, telle ſera la vie. C'eſt peu de choſe à vn qui veut ordonner du tout, de ne perſuader qu'en parcelles. Marcus Brutus au liure qu'il a intitulé du deuoir, donne beaucoup de preceptes pour les peres, pour les enfans, & pour les freres, que pas vn ne fera iamais comme il doibt, ſ'il n'a quelque but auquel il les rapporte. Il faut que nous propoſions deuant nos yeux la fin du ſouuerain bien, à laquelle nous mettions peine de paruenir, à laquelle tous nos faicts & nos paroles ſe rapportent: & comme les mariniers, nous deuons dreſſer le cours de noſtre nauigatiõ ſur quelque eſtoile certaine. La vie ſans vn certain but eſt vague & inconſtante. Or ſi nous deuõs nous propoſer quelque but, les decrets cõmencent d'eſtre neceſſaires, ie penſe que tu m'accorderas bien qu'il n'y a rien plus vilain qu'vn homme douteux, incertain, craintif, qui retire maintenant le pied, & tantoſt l'aduance. Cela nous aduiendra en toutes choſes, ſi nous n'arrachons, tout ce qui arreſte & retient nos ames, & les empeſche d'employer toutes leurs forces. On a accouſtumé d'enſeigner comme il faut adorer les Dieux. Deffendons que quelqu'vn ne puiſſe allumer des lãpes aux iours des ſabbats, parce que les Dieux n'ont pas beſoing de lumiere, & que les hommes meſmes ne prennent point plaiſir de ſentir la fumée. Deffendons de ſ'entreſaluer le matin, & de ſ'aller aſſeoir deuant les portes des temples, l'ambitiõ des hommes ſe plaiſt à cela. Celuy qui cognoiſt Dieu, l'adore. Deffendons de porter des linges & des eſtrilles à Iupiter, & à Iunon de tenir vn miroir en ſa main. Dieu n'a que faire de ſeruiteurs. Pourquoy non? Il ſert bien les hommes. Il eſt preſt & en tous lieux & à tout le monde. Qu'il oye tant qu'il voudra, comme il faut ſeruir en faiſant les ſacrifices, comme il ſe faut retirer de ces faſcheuſes ſuperſtitions: il n'aura iamais rien aduancé, ſ'il ne comprend en ſon entendement ainſi qu'il doit, la grandeur de Dieu, & que c'eſt luy qui a tout, celuy de qui toutes choſes procedent, & qui donne de ſon bon gré tous ces bien-faicts. Quelle eſt la cauſe pourquoy les Dieux nous font tant de biens? C'eſt nature. Celuy ſe trompe bien qui penſe que les Dieux veulent nuire. Ils ne peuuent pas: ils ne peuuent ny receuoir iniure ny en faire. Car c'eſt vne choſe conjoincte enſemble, d'offencer & d'eſtre offencé. Ceſte nature ſouueraine & la plus belle de toutes, n'a point aſſubjecti aux perils, ceux qu'elle auoit affranchis de

* Petits Seſterces, qui ſont enuiron deux cents eſcus.

La regle à laquelle on doit rapporter les enſeignemẽs particuliers, c'eſt la vertu, & le but d'icelle le ſouuerain bien.

Superſtition payenne condamnée meſme par Seneque.

Inſtruction contre la ſuperſtition.

Nature eſt la cauſe des biẽs faicts des Dieux enuers les hommes.

chis de peril. Le premier honneur qu'on doibt aux Dieux, c'eſt de croire qu'il y a des Dieux. Et apres de recognoiſtre quelle eſt leur majeſté, de recognoiſtre leur bonté, ſans laquelle aucune majeſté ne peut eſtre. Sçauoir que ce ſont eux qui preſident au monde, qui gouuernent toutes choſes comme leur appartenáts, qui ont pris la tutelle de tout le genre humain, & quelquesfois ont ſoing des perſonnes particulieres. Ceux là ne donnent aucun mal, & n'en ont point auſſi. Au ſurplus ils chaſtient quelques vns & les reprennent, ils leur ordonnẽt des peines, & les puniſſent aucunefois ſous apparence de mal. Veux-tu rendre les Dieux propices à toy? Sois homme de bien. Celuy les honore aſſez, qui les imite. Mais voicy vne autre queſtion, comme il faut vſer des hommes. Que faiſons nous? quels enſeignemens leur donnons nous? ſera-ce de n'eſpandre point le ſang humain? Combien peu eſt-ce de ne nuire point à celuy à qui nous deuons ayder? O la belle loüange, qu'vn homme ſoit bening enuers vn autre homme! Luy apprendrons nous à tendre la main à vn qui a faict naufrage, à monſtrer le chemin à vn qui ſ'eſt eſgaré, & de partir ſon pain auec vn qui meurt de faim? Quand aurois-ie dict tout ce qu'il faut faire, ou tout ce qu'il faut fuïr, puis que ie puis en peu de paroles briéuement monſtrer la forme & la regle du deuoir & de l'office de l'homme? Tout ce que tu vois, dans quoy les choſes diuines & humaines ſont enfermées, ce n'eſt qu'vn, nous ſommes membres de ce grand corps. Nature nous a faict naiſtre tous parens & alliez; quand elle nous engendre de meſmes matieres, & à meſme fin. C'eſt elle qui a mis dedans nous vn mutuel amour, & qui nous faict aimer de viure en compagnie. C'eſt elle qui a compoſé la iuſtice & l'equité. Par ſon ordonnance, c'eſt choſe plus miſerable de nuire que d'eſtre offencé. C'eſt par ſon commandement que les mains doiuent touſiours eſtre preſtes à ſecourir. Que ce vers ſoit touſiours en ta bouche & en ton ame,

Deuoir des hommes enuers les dieux

Moyen de les auoir propices.

Deuoir des hommes enuers leur prochain.

Effects de nature enuers l'homme.

Ie ſuis homme, & ſi penſe eſtre ſubject en ſomme,
A tout ce que pourroit eſtre ſubject vn homme.

Terence en ſon *Heautontimorumenos.*

Ayons ſouuenance que nous ſommes nez pour viure en commun. Noſtre ſocieté eſt du tout pareille à vne voute de pierre, laquelle tõberoit ſi l'vne n'empeſchoit l'autre de tõber, & ne ſe ſouſtient que par ce moyen. Apres les Dieux & les hommes, regardons comme il faut vſer des choſes. Ce ſera en vain que nous aurons parlé de tant de preceptes, ſi premierement nous ne ſçauõs quelle opinion nous deuons auoir de toutes choſes, de la pauureté, des richeſſes, de la gloire, de l'ignominie, de la patrie & de l'exil. Eſtimons-les l'vne apres l'autre, ſans regarder à l'opinion qu'en a le peuple, & recherchons, que c'eſt qu'elles ſont, & non point comme c'eſt qu'on les appelle. Paſſons aux vertus. Quelqu'vn nous enſeignera, que nous deuons eſtimer la prudence ſur toutes les autres, que nous deuons embraſſer la conſtance, aimer la temperance, & que nous deuons approcher ſ'il ſe peut faire, la iuſtice plus pres de nous que les autres. Mais nous n'auançons rien, ſi nous ignorons que c'eſt que la vertu, ſ'il n'en y a qu'vne ſeule, ou pluſieurs, ſi elles ſont ſeparées, ou joinctes enſemble. Si vn homme qui en a vne, a toutes les autres, & quelle difference il y a entre elles. Il ne faut point qu'vn artiſan ſ'informe de ſon art, quel en a eſté le commencement, & quel en eſt l'vſage, non plus qu'à vn bateleur l'art de faire des ſauts. Toutes ces arts ſe ſçauẽt d'elles-meſmes, il n'y a riẽ qui defaille. Car elles ne ſ'eſtendent point ſur toute la vie. Mais la vertu c'eſt vne ſcience & de toutes

Comparaiſon touchant la ſocieté humaine.

Quel doibt eſtre l'vſage des choſes.

L'eſtime des vertus.

&

La volonté de l'homme.

autres choſes & d'elle-meſme. C'eſt d'elle qu'il faut apprendre, afin que nous apprenions quelle volonté nous deuons auoir. L'action ne peut eſtre iuſte, ſi la volonté n'eſt iuſte. Car d'elle procede l'action. Comme auſſi la volonté ne peut eſtre iuſte, ſi la diſpoſition de l'ame n'eſt iuſte, finalement la diſpoſition de l'ame ne ſera point en ſa perfection, ſi elle n'a la cognoiſſance des loix de toute la vie entiere, & ſi elle n'eſt curieuſe de ſçauoir quel iugement il faut faire de toutes choſes, & ſ'il ne les rapporte à la verité. La tranquillité d'eſprit ne peut aduenir qu'à ceux qui ont acquis vn iugement certain & immuable. Les autres tombent & releuent. Ils flottent tantoſt çà, tantoſt là, entre les choſes qu'ils auoient ja quittées, & celles qu'ils deſirent de nouueau. La cauſe & la force de leur inconſtance procede de ce qu'ils ne ſont point aſſeurez, ſe gouuernants par le bruit & l'opinion du peuple, qui eſt vn mauuais guide. Si tu veux touſiours vouloir meſmes choſes, il faut que tu vueilles celles qui ſont veritables. Mais on ne paruient point à la vertu ſans les decrets & regles generalles qui contiennent la vie entiere. Les choſes bonnes & mauuaiſes, les honneſtes & vilaines, les iuſtes & iniuſtes, la pieté & l'impieté, les vertus & l'vſage des vertus, la poſſeſſion des choſes qui nous ſont commodes, la reputation & la dignité, la ſanté, les forces, la beauté, la ſubtilité des ſens, toutes ces choſes là veulent eſtre eſtimées par leur pris, & combien & dequoy il faudra faire adueu & denombremẽt. Car tu te trompes, tu priſes quelques choſes plus qu'elles ne valent: Voire tu te trompes ſi auãt que ce qui eſt plus eſtimé entre nous, les richeſſes, la faueur, l'authorité & la puiſſance, ne meritent point d'eſtre priſées la valeur d'vn carolus. Tu ne ſçauras iamais cela, ſi tu ne regardes la regle, par laquelle ces choſes ſont eſtimées l'vne au regard de l'autre. Tout ainſi que les fueilles ne peuuent eſtre vertes d'elles-meſmes, & qu'elles deſirent d'eſtre attachées aux branches d'où elles tirent leur ſubſtance: Pareillemẽt ſi ces preceptes & enſeignements ſont ſeuls, ils ſechent & ne demandent que d'eſtre plantez. Dauantage ceux qui rejettent les regles generalles n'entendẽt point, que lors meſmes qu'on les veut oſter, on les confirme. Car qu'eſt-ce qu'ils diſent? Que la vie eſt aſſez appriſe & enſeignée par les preceptes, & que les decrets de la ſageſſe, appellez *Dogmata*, c'eſt à dire regles generales, ſont ſuperfluës. Et toutesfois cela meſme qu'ils diſent eſt vn decret, voire auſſi vray decret comme ſi ie diſois maintenant, qu'il ne falluſt tenir conte des preceptes comme ſuperflus ſans les decrets, & qu'il ne falluſt qu'eſtudier qu'apres ceux-là: car en niant qu'il fallut ſuiure les preceptes, ie donnerois vn precepte. Il y a quelques choſes qui ont beſoing de preuue. Il en y a pluſieurs auſſi qui ſont ſi obſcures, qu'elles ne peuuent qu'auec beaucoup de peine & ſubtilité eſtre entenduës. Si donc les preuues ſont neceſſaires, les decrets & regles generales, par leſquelles on vient auec des argumens conclure la verité, le ſont auſſi. Quelques choſes ſont deſcouuertes & cognuës, & quelques autres ſont obſcures. Les deſcouuertes & cogneuës ſont celles qu'on peut comprendre par les ſens & par la memoire: les obſcures, qui ſont hors de ſens & de la memoire. Mais la raiſon ne ſe remplit point des choſes deſcouuertes & cogneuës. Car la plus grande partie & la plus belle de la raiſon ſ'employe ſur les choſes occultes & cachées. Or les choſes occultes ont beſoing de preuue, & la preuue ne peut eſtre ſans les decrets & regles generalles: les regles generalles donc ſont neceſſaires. La choſe qui faict dans nous le ſens commun, la

Qui ſõt ceux qui iouyſſent d'vne tranquillité d'eſprit.

Peuple, mauuais guide.

Pour biẽ vſer des choſes, il les faut cognoiſtre & priſer ſelon la regle que la philoſophie en donne.

Autre raiſon pour ſouſtenir que les preceptes particuliers ſuffiſent pour regler la vie.

Reſponſe de Seneque pour prouuer que les regles generales ſont neceſſaires.

meſme

meſme rend le ſens parfaict: ſçauoir eſt de la perſuaſion des choſes certaines, ſans laquelle toutes choſes flottent & branſlent dans noſtre ame. Les decrets ſont doncques neceſſaires, qui donnent à l'ame vn iugemẽt certain & immuable. En outre quand nous admoneſtons quelqu'vn, de tenir ſon amy en meſme rang que ſoy-meſme, & de penſer que ſon ennemy ſe peut rẽdre ſon amy, qu'en l'vn il doibt eſchauffer ſon amitié, & moderer ſa haine enuers l'autre; nous adiouſtons qu'il eſt iuſte & honneſte de le faire ainſi: or la raiſon de nos decrets contient & le iuſte & l'honneſte: la raiſon doncques eſt neceſſaire, ſans laquelle & ce qui eſt iuſte, & ce qui eſt honneſte, ne pourroit eſtre. Mais il faut que nous conioignions tout cela. Car auſſi les branches ne peuuent viure ſans la racine, & les racines ſont auſſi aidees par-ce qu'elles ont engendré. Il n'y a pas-vn qui ſe puiſſe garder de ſçauoir quel profit & ſeruice les mains nous font. Elles nous aydent au veu de tout le monde: le cœur, d'où elles prennent la vie, d'où elles reçoiuent leur force & leur mouuement, eſt caché. I'en peux dire autant des preceptes & enſeignements. Ils ſont ouuerts, mais les decrets & regles generales de la ſageſſe, ſont profondemẽt cachez. Cõme il n'y a que les profez qui ſçachent les ſecrets des myſteres: auſſi en la philoſophie on ne mõſtre les ſecrets qu'à ceux qui ſont receus, & qu'on laiſſe entrer apres qu'ils ſont ſacrez. Mais les preceptes, & autres enſeignemens ſemblables ſont cogneus des perſonnes profanes. Poſidonius a opinion que non ſeulement la preception, (car il n'y a rien qui nous empeſche d'vſer de ce mot) mais la perſuaſion auſſi, & la conſolation, & l'exhortatiõ, ſont neceſſaires. Il adiouſte encor à celles-là, la recherche des cauſes, laquelle il n'y a rien qui me garde de la nommer Ætiologie, veu que les grammairiens meſmes, qui ſont conſeruateurs du langage Latin, à bon droict l'appellent de ce nom. Il dict que la deſcription des vertus ſeroit fort profitable. C'eſt celle que Poſidonius appelle Ætiologie: Quelques vns l'appellent *Caracteriſmon*, c'eſt à dire qui apprend les ſignes & marques qui ſont entre toutes les vertus & les vices, par leſquelles marques, eſt cogneuë la difference qui eſt entre les choſes qui ſe reſſemblent. Ceſte choſe là a meſme efficace que l'inſtruction & precepte. Car celuy qui enſeigne, dit, fay cela ſi tu veux eſtre temperant. Et celuy qui en faict la deſcription, dit ainſi, celuy eſt temperant qui fait cecy, & qui s'abſtient de cela. Veux-tu ſçauoir quelle difference il y a: l'vn apprend les preceptes de vertu, & l'autre les exemples. Quant à ces deſcriptions, & pour vſer du mot des daciez, ces Iconiſmes, c'eſt à dire images & repreſentations, ie confeſſe qu'elles ſont profitables. Propoſons des choſes loüables, il ſe trouuera quelqu'vn qui les imitera. Tu as bien opinion qu'il te ſoit profitable, qu'on t'apprenne les ſignes pour cognoiſtre vn cheual genereux, afin que tu ne ſois pas trompé quand tu en voudras achepter aucun, & que tu ne perde pas ta peine apres quelque laſche beſte. Mais de combien eſt il plus profitable de cognoiſtre les marques d'vne ame excellente, leſquelles il nous eſt permis de tirer ſur le moule d'autruy, pour les grauer dedans nous?

Il faut conioindre les regles auec les preceptes de la philoſophie, de laquelle,

Nul ne ſçait les ſecrets, ſinon ceux qui y ſont profez.

Aduis de Poſidonius ſur ceſte doctrine.

Differẽce entre precepte & enſeignement.

Georgic. 3.

Si toſt qu'on a veu naiſtre vn poulin genereux,
On le voit trauerſer l'herbage plantureux,
Et dedans ſon paſtis coucher ſon genoüil tendre.
De marcher tout premier on le voit entreprendre,
Et vn fleuue bruyant tout le premier ſonder.

Sur les ponts incogneus ſans peur ſe hazarder.
Vn bruict vain ne l'eſtonne, il a petite teſte,
Le col haut, ventre court, & la croupe refaicte,
Vne large poitrine, & au dedans vn cœur
Tout plein de hardieſſe, & d'vne viue ardeur.
Belle eſt la couleur baye, ou qui ſur l'argent tire:
Des blancs & des fauueaux la couleur eſt la pire.
Mais d'auſſi loing qu'il oit les armes cliqueter,
Il ne peut vn moment en repos s'arreſter.
Lors il dreſſe l'aureille, & des membres tremouſſe,
Et le feu en ronflant par les narines pouſſe.

Deſcription d'vn homme courageux.

Sans y penſer Virgile nous deſcrit vn homme vertueux: & de faict ie ne ſçaurois mieux peindre vn homme de grand cœur. S'il me falloit deſcrire Caton, qui ne ſ'effraya iamais au milieu des tempeſtes des guerres ciuiles, qui alla tout le premier aſſaillir les armees, qui occupoient deſia les Alpes, qui ſe preſenta le premier pour rompre les deſſeings de la guerre ciuile, ie ne luy voudrois point donner vn autre viſage, ny vne autre cõtenance. Nul autre certainemẽt n'euſt peu ſ'enfoncer plus auant que celuy, qui en meſme temps ſ'eſleua contre Ceſar & contre Pompee, que celuy qui lors que les vns ſuiuoient les richeſſes de Ceſar, & les autres celles de Pompee, il les deffia tous deux: & fit cognoiſtre que la republique auoit encor quelque autorité. Car ce ſeroit peu pour vn Caton de dire,

Vn bruit vain ne l'eſtonne.

Caton ſert ordinairement à Seneque de patron de vaillance & vertu.

Pourquoy non? veu qu'il n'a point de crainte, ny de ceux qui ſont vrais, ny de ceux qui ſont pres de luy? veu qu'au deuant de dix legions, au deuant du ſecours des Gaulois, & qu'au deuant des forces barbares meſlees auec les ciuiles, il oſe parler librement, il oſe exhorter la republique, de ne perdre point cœur, & d'eſſayer pluſtoſt tous autres remedes: & luy remonſtrer qu'il luy ſera plus honneſte de tomber par hazard en ſeruitude, que d'y aller d'elle-meſme. Mais quelle force, quelle grandeur de courage auoit ceſt homme, lors que tous les autres trembloient de peur? Il ſçait bien qu'il eſt ſeul, de qui la condition & la liberté ne peut eſtre reuoquee en doubte. Et qu'on ne demande point ſi Caton eſt libre, mais ſeulement ſ'il vit entre perſonnes libres. De ceſte aſſeurance venoit le meſpris qu'il auoit des dangers & des armes. Ie prends plaiſir en admirant l'inuincible conſtance de cet homme, qui ne ſ'eſtonna iamais entre les ruines publiques, de dire,

Vne large poitrine & au dedans vn cœur,
Qui nous monſtre au dehors vne admirable ardeur.

Les exemples des hommes vertueux ioints auec les enſeignemens & preceptes, rendent la philoſophie morale accomplie.

Il ſeruira beaucoup de raconter non ſeulement quels ont accouſtumé d'eſtre les hommes vertueux, & tirer des pourtraits de leur viſage, mais de diſcourir encor quels ils ont eſté, & faire entendre à tout le monde quelle fut ceſte derniere playe de Caton, pleine de conſtance, par laquelle il rendit l'ame auec ſa liberté, la ſageſſe de Lelius, & l'amitié qui fut entre luy & Scipion: les faicts honorables de l'autre Caton tant dans la ville que dehors, les bancs & la table de Tubero couuerts de peau de chevrotin au lieu de tapis qu'il dreſſa par les ruës, & la vaiſſelle de terre qui ſeruoit au feſtin, deſpliée deuant la chappelle de Iupiter, qu'eſt-ce autre choſe que de conſacrer ſa pauureté dans le Capitole?

Singuliere frugalité de Tubero.

Quand

Quand ie n'aurois aucun autre bel acte, pour le mettre au nombre & au rang des Catons, croyons-nous que cela ne ſuffiſt? c'eſtoit reprendre le peuple de Rome, & non pas le conuier au feſtin. O que les hommes qui ſont tant alterez de gloire, la cognoiſſent mal, ou comme il la faut deſirer! Le peuple Romain ce iour là vid les meubles de pluſieurs citoyens, & n'en admira que ceux de ce ſeul homme. L'or & l'argent de tous ceux-là ſ'eſt vſé & mis en pieces: il a eſté mille fois vendu & engagé. Mais la vaiſſelle de terre de Tubero, durera à iamais.

EPISTRE XCVI.

Qu'il n'y a rien de miſerable en l'homme, ſinon que quand il penſe qu'il y ayt quelques choſes miſerables en ce monde. Que les maux qui nous aduiennent, ce ſont arreſts donnez au ciel, & qu'il faut conſentir à la volonté de Dieu.

ET toutesfois tu te peux faſcher & te plaindre de quelque choſe, & ne cognois pas qu'il n'y a mal aucun en ces choſes, que ce ſeul, que tu ſois faſché, & que tu te plaignes? Si tu en demandes mon aduis, ie croy qu'il n'y a rien qui rende l'homme miſerable, que de penſer qu'il y ait en ce monde quelque choſe miſerable. Ie ne me pourrois ſupporter moy-meſme le iour que ie n'aurois peu ſupporter moy-meſme le iour que ie n'aurois peu ſupporter quelque inconuenient. Me porté-ie mal? c'eſt vne partie de la volonté des Dieux. Mes eſclaues ſont-ils morts? les intereſts me mangent-ils? Ma maiſon tombe elle en ruine? Les perres, les bleſſeures, les trauaux, les craintes tombent elles ſur moy? Cela aduient ſouuent. C'eſt peu de cas. Cela me deuoit arriuer: ces choſes là ſ'arreſtent au ciel, elles n'aduiennent point par fortune. Si tu me veux faire ceſt honneur de me croire, meſmement lors que ie te deſcouure plus mes affections, ie me ſuis ainſi reſolu & preparé en toutes choſes qu'on penſe eſtre contraires & faſcheuſes. Ie n'obeys point à Dieu, mais ie me conforme à ſa volonté, ie le ſuis de bon gré, & nō point par force. Il ne m'aduiendra iamais rien que ie reçoiue auec triſteſſe, ou auec vn mauuais viſage, ie ne payeray aucun tribut maugré moy. Or toutes ces choſes qui nous font plaindre & qui nous eſtonnent, ce ſont tribus de noſtre vie. Il ne faut point, Lucilius, que tu en eſperes ny que tu en demandes aucun affranchiſſemēt. La douleur de la veſſie t'a tourmenté, tu n'as gueres pris de plaiſir à manger, tu reçois tous les iouts quelque dommage, ie viendray encor plus pres, tu as eu peur de perdre la vie. Et quoy? ne ſçauois-tu pas bien que tu ſouhaittois tout cela, quand tu ſouhaitois la vieilleſſe? Tout cela ſe trouue en vne longue vie, comme en vn long voyage, ou la pouſſiere ou la fange, ou la pluye. Mais i'euſſe bien voulu viure, & ne ſentir aucune de ces incommoditez. Ceſte voix trop effeminée, eſt indigne d'vn homme. Regarde maintenant en quelle part tu prendras ce vœu & ce ſouhait que ie fais pour toy. Ie prie que les Dieux & les Deeſſes ne permettent point que tu ſois le mignon de fortune. Demande à toy meſme, ſi quelque Dieu t'en donnoit le choix, ſi tu aimerois mieux viure, pres de la boucherie, ou dans vn camp. Et toutesfois, Lucius mon amy, viure n'eſt autre choſe, que mener vne guerre. Par ainſi ceux qui ſe tourmentent & qui courent çà & là apres les choſes hautes & difficiles, qui entreprennent de conduire des armées auec beaucoup de dangers, ce ſont hommes pleins de courage, & des premiers du

Le deuoir du vertueux durant le cours de ceſte vie, eſt de ne ſe plaindre iamais.

Prendre en patience les accidēts qu'il ne peut deſtourner.

Se ramenteuoir quelle eſt la conditiō de l'homme.

Qu'on ne peut viure ſans eſtre trauerſé d'affliction.

&

Que ceſte vie eſt vne perpetuelle guerre, durāt laquelle il faut euiter les delices & l'oiſiueté.

camp. Mais ceux qui ſe nourriſſent delicatement en vn repos public pendant que les autres trauaillent, ce ſont des petites griues engraiſſées, aſſeurées par la honte qu'ils reçoiuent.

EPISTRE XCVII.

Que pluſieurs vices qui ſemblent eſtre nais de noſtre temps auoient eſté aux ſiecles paſſez. Que les hõmes imitent pluſtoſt les vices que les vertus. Que les meſchans ne ſont iamais aſſeurez en leur amé.

La diſſolutiõ & le meſpris des bonnes mœurs ſe doit imputer aux vices des hommes, non au ſiecle.

TV te trompes grandement, Lucilius mon amy, ſi tu penſes que la diſſolution & l'oubly auquel on met les bonnes mœurs, & les autres choſes que chacun reproche à ſon temps, procede du vice de ceſt aage. Cela vient des hommes, & non pas du temps. Aucun ſiecle ne fut onc exempt de vice. Et ſi tu commences de bien conſiderer la liberté & la licence qui a eſté en tous temps, i'ay grand honte de le dire, tu trouueras que iamais il ne ſe fit tant de mal qu'à la veuë meſme de Caton. Quelqu'vn pourroit-il croire qu'on euſt donné de l'argent pour le iugement du procés, auquel Claudius eſtoit accuſé d'adultere commis à cachetes auec la femme de Ceſar, violant la religion de ce ſacrifice qui ſe faiſoit, comme on penſe, pour le ſalut du peuple, d'où tous les hommes en eſtoient tellement chaſſez, qu'on couuroit les peintures meſmes des beſtes maſles. Et toutesfois il y euſt deniers contez aux iuges: & ce qui eſt encor plus vilain qu'à ce marché là, on demanda encore pour plus grand ſalaire, qu'on les fiſt coucher auec quelques dames de la ville, & auec quelques ieunes hommes de bonne maiſon. Le crime ne fut pas ſi meſchant comme fut l'abſolution. Celuy qui eſtoit accuſé d'adultere fit vn departement d'adulteres entre les iuges: Et ne peut eſtre pluſtoſt aſſeuré de ſa vie, qu'il n'euſt rendu les Iuges autant coulpables que luy. Voyla ce qui ſe paſſa & qui fut faict en ce procés, auquel Caton auoit eſté ouy en teſmoing. Ie reciteray les meſmes paroles de Cicero, par-ce qu'il eſt mal-aiſé de le croire. Clodius les fit venir parler à ſoy, il leur promiſt, il leur reſpondit, il les paya. Mais ô bons Dieux, voicy encor vne meſchanceté plus grande: on les fit aller coucher les nuicts entieres auec certaines dames, & on leur amena des ieunes hommes de maiſons nobles, leſquels ſeruirent pour acheuer de payer ce qu'on auoit promis à quelques iuges. Ie n'ay pas loiſir de me plaindre du prix: on leur bailloit encor plus qu'il n'auoit eſté conuenu. Veux-tu la femme de ce jaloux renfrongné? ie te la bailleray. Veux-tu celle de ce riche homme? Ie la feray coucher auec toy. Va maintenant condamner vn homme d'adultere, apres que tu en auras faict vn autre. Ceſte belle que tu aymes tant, viendra: ie te promets vne nuict de ceſt autre, & ne te feray guere attendre apres elle. Ie m'acquiteray de ma promeſſe dans trois iours. Il y a plus de vilainie à departir ainſi les adulteres, qu'à les commettre: car l'vn n'eſt, que faire ſçauoir aux dames qu'on les ayme: & l'autre eſt ſe moquer d'elles. Ces beaux iuges de Clodius auoient requis le Senat de leur donner vne guariſon pour leur ſauuegarde (qui ne leur eſtoit aucunement neceſſaire ſi leur intention n'eſtoit de le condamner) & leur auoit eſté accordee. C'eſt pourquoy Catulus voyant que l'accuſé auoit eſté abſous, leur dit auec vne fort bonne grace, pourquoy demandiez vous ceſte garde de ſoldats? Eſtoit-ce afin qu'on ne vous oſtaſt l'argent? Et toutesfois auec ceſte riſee celuy qui

Le ſiecle de Caton en faict foy.

Iniquité ſordide, voire enorme vilainie.

Au 1. lib. des Epiſt. à Atticus.

Horribles meſchancetez de Clodius & de ſes adherants.

qui auoit eſté adultere auant ſon accuſation, & maquereau durant le procés, demeura impuny, & ſe ſauua de la condamnation par vne plus grande meſchanceté, que celle pour laquelle il meritoit d'eſtre condamné. Penſes-tu qu'on peuſt trouuer rien de plus corrompu au monde, que ces mœurs, entre leſquelles la paillardiſe ne pouuoit eſtre empeſchee, ny par ſacrifices, ny aucun procés? Par leſquels pendant qu'on procedoit extraordinairement par arreſt du Senat, on commettoit des crimes plus enormes, que celuy qu'on inſtruiſoit? La queſtion eſtoit, ſi apres auoir commis vn adultere, vn homme pouuoit viure en aſſeurance: mais au contraire il ſe monſtra bien qu'on ne pouuoit eſtre aſſeuré ſans commettre des adulteres. Cela a eſté faict deuant les yeux de Ceſar & de Pompee, deuant les yeux de Cicero & de Cato: de Cato, diſ-je, durant le magiſtrat duquel on dict que le peuple ne ſ'oſa permettre, de demander les ieux floraux, auſquels les filles deſbauchées alloient toutes nuës par la ville. Penſes-tu, que les hommes de ce temps fuſſent plus ſeueres au regard de leurs yeux, qu'en leurs iugemens? Cela ſe fera, & il a eſté faict, & la licéce des villes ceſſera quelquefois par diſcipline, ou par crainte, mais nõ point d'elle meſme. Il ne faut donc point que tu croyes que la paillardiſe ſoit maintenant plus permiſe, & que les loix ayent moins d'authorité. Car la ieuneſſe d'auiourd'huy eſt plus ſage qu'elle n'eſtoit en ce temps-là, auquel l'accuſé nioit l'adultere deuant les iuges, & les iuges le confeſſoient deuant l'accuſé: auquel on commettoit vne paillardiſe pour le pris de iuger vn procés: auquel Clodius gaignant la bonne grace des iuges, par les meſmes vices dont il eſtoit accuſé, il pratiquoit ſes maquerelages quand on luy faiſoit ſon procés. Pourroit-on croire cela? Celuy qui eſtoit conuaincu d'vn adultere, en fut abſous par pluſieurs. Tous temps porteront des Clodius, mais tous temps ne porteront point des Catons. Nous ſommes plus enclins aux choſes meſchantes, parce qu'on ne peut faillir d'auoir vn capitaine, & des compagnons qui ſuiuent, & que tels affaires ſ'aduancent bien & ſans capitaine & ſans compagnons. Le chemin qui meine aux vices n'eſt pas ſeulement penchant, il eſt en precipice. Et ce qui rend pluſieurs perſonnes incorrigibles, c'eſt que les fautes de tous les autres meſtiers font honte aux artiſans, & leur portent dommage: mais celuy qui faut en la vie, ſe plaiſt en ſa faute. Le pilote ne ſe reſioüit point de voir ſa nauire enfoncee, le medecin ne ſe reſioüit point de voir porter ſon malade au tombeau, l'orateur ne ſe reſioüit point, ſi ſa partie perd ſa cauſe par la faulte de ſon aduocat: mais au contraire de cela il n'y a pas-vn qui ne ſe plaiſe en ſon crime. Ceſtuy-cy ſe plaiſt dauantage en l'adultere, qui luy a donné plus de peine à y paruenir: Ceſtuy-là ſe plaiſt aux trõperies, & aux larrecins. Et ſon peché ne luy peut pluſtoſt deſplaire, que la mauuaiſe fortune de ſon peché. Cela ne vient que d'vne mauuaiſe couſtume: Mais afin que tu ſçaches que les ames qui ſe ſont addonnees aux plus grands vices, ont encore quelque ſentiment du bien, & qu'elles n'ignorent point ce qui eſt deshonneſte, ains qu'elles ſont ſeulement negligentes: Elles diſſimulent de ne cognoiſtre point les vices, & encor qu'ils leur ayent heureuſement ſuccedé, ils ioüiſſent du fruict qu'ils leur apportent, & cachent le peché. Mais vne bonne conſcience veut ſortir dehors, & veut eſtre veuë d'vn chacun. La meſchanceté craint encor les tenebres meſmes. C'eſt pourquoy il me ſemble qu'Epicurus diſoit fort bien: qu'il peut aduenir à vn meſchant d'eſtre bien caché, mais non point l'aſſeuran-

Plaiſant brocart de Catulus contre les iuges de Clodius.

Moyen de corriger les desbauchées publiques.

Pourquoy l'õ enſuit plus aiſément les vices que les vertus.

Les ames vicieuſes diſſimulent de ne cognoiſtre point les vices mais

La bonne cõſcience ſe fait voir par tout.

ce de l'eſtre. Ou bien ſi tu penſes que le ſens de ce qu'il vouloit dire, ſoit mieux expliqué ainſi, il ne ſert de rien à ceux qui pechent de ſe cacher; car encor qu'il ait le moyen d'eſtre caché, il n'en a point d'aſſeurance. Cela eſt vray: les meſchancetez peuuent eſtre ſans pourſuite, mais non point en ſeureté: ie penſe ſi l'on ſ'en depeſche ainſi, que cela n'eſt pas contraire à noſtre ſecte. Pourquoy? parce que la premiere & la plus grande peine de ceux qui pechent, c'eſt le regret d'auoir peché. Et qu'il n'y a aucune meſchanceté, encor que la fortune la vueille enrichir de ſes biens, encor qu'elle en prene la defence & la protection, qui demeure impunie, parce que la punition, & le ſupplice d'vne meſchanceté, eſt en la meſchanceté meſmes: Mais neantmoins, & l'vn & l'autre eſt encor ſuiuy d'autres ſecondes peines, qui les gehennent & les tourmentent, eſtans touſiours en crainte & en frayeur, & ne ſe pouuans iamais aſſeurer. Pourquoy voudrois-ie affranchir la meſchanceté de ceſte punition? Il ne faut point eſtre de l'aduis d'Epicurus, en ce qu'il dit qu'il n'y a rien iuſte de nature, & qu'il faut fuir les crimes, parce qu'on ne peut euiter la crainte. Il le faut confeſſer quand il dict, que les actions meſchantes ſont bourellees & punies par la conſcience, & qu'elle ſouffre aſſez de tourmens, de ce qu'vn perpetuel regret la foüete, & la ronge, & qu'elle ne peut croire aucun pleige qui luy promette aſſeurance. Car c'eſt l'argument meſme, que faict Epicurus, que naturellement nous haiſſons les crimes, parce qu'il n'y a homme pour ſi grande aſſeurance qu'on luy promette, qui ne craigne. La fortune en a garanty pluſieurs de la punition, mais pas-vn de la crainte. Pourquoy? Par-ce que nous auons grauee profondement dedans nous l'horreur des choſes, que nature a condamnees. C'eſt pourquoy ceux qui ſont cachez ne ſe peuuét iamais perſuader, qu'ils ſoient bien cachez, parce que la conſcience les accuſe, & les deſcouure à eux-meſmes. Et que c'eſt le naturel de ceux, qui ſe ſentent coulpables de trembler touſiours de peur. C'eſtoit vn grand malheur pour nous, puis que pluſieurs crimes & forfaicts euitoient la loy, le iugement des hommes, & les ſupplices qui ſont eſcrits, ſ'ils ne ſentoient tout auſſi-toſt ces cruels & naturels ſupplices, & ſi la crainte n'entroit dans leur ame pour leur ſeruir de penitence.

Le premier & plus grād ſupplice des meſchants, eſt le regret d'auoir peché.

Leur conſciẽce leur eſt vn perpetuel boureau. &

Bien qu'ils euitent la peine, ils ne ſont pas neantmoins exẽpts de crainte.

Naturel de ceux qui ſe ſentent coulpables.

EPISTRE XCVIII.

La fortune porte auec ſoy la nature & la condition du bien & du mal. Vne bonne ame & conſtante corrige les maux de fortune. Vne ame qui eſt en peine de l'aduenir, eſt miſerable auant ſa miſere. Exẽples de pluſieurs qui ont vaincu les maux les plus terribles.

TV ne dois iamais croire, que celuy ſoit bien-heureux, de qui le bon-heur ne depend & n'eſt appuyé, que ſur des choſes fragiles: ou qui ne ſe reſjoüit, que ſur des biens de fortune. Ceſte ioye qui entre dans vn homme, en doit ſortir. Mais la ioye qui naiſt dedans luy-meſme, elle ne trompe iamais, elle eſt ferme, elle prend accroiſſemẽt, & le ſuit iuſqu'à la fin. Tout le reſte que le vulgaire admire, n'eſt qu'vn bien de peu de duree. Et quoy? ne deuons nous point donc vſer de ces biens là: n'en deuons nous point ſentir quelque plaiſir? Qui eſt-ce qui nie cela? Mais que ce ſoit tellement que nous ne dependions pas d'eux, & qu'ils dependent pluſtoſt de nous. Tous les biens ſur leſquels fortune a pouuoir, nous peuuent apporter profit & contentement, pourueu que celuy qui les a en ſa puiſſance, aye puiſſance ſur ſoy, & qu'il ne ſoit pas ſubiect à ſes biens.

Les biens de fortune ſon t trop fragiles pour y fonder aucune felicité.

Il en faut vſer en ſorte qu'ils dependent de nous, non point nous d'eux.

biens. Car ceux qui penſent que la fortune nous apporte quelque bié, ou quelque mal, Lucilius mon amy, ſe trompent grandement. Elle nous donne ſeulement la matiere du bien & du mal, & les commencemens des choſes qui doiuent en fin eſtre noſtre bié ou noſtre mal. Car l'ame a plus de force & de pouuoir, que toute la fortune du monde, c'eſt elle qui conduit les propres affaires à bien ou à mal: elle eſt cauſe que ſa vie eſt bien-heureuſe, ou miſerable. Vne mauuaiſe ame conuertit toutes choſes en mal, voire celles meſmes qui eſtoiét venuës ſous apparence de bien: mais vne ame entiere, & ſaincte, corrige la malignité de la fortune, elle adoucit par patience ſa rigueur & ſon aigreur: & par meſme moyen elle reçoit gracieuſement & modeſtement la proſperité & le bon-heur, & ſupporte les aduerſitez conſtáment & vertueuſement. Pour tant qu'elle ſoit ſage, pour ſi bon iugemét qu'elle aye, en tout ce qu'elle faict, encor qu'elle n'entreprẽne rien par deſſus ſes forces: ſi eſt-ce qu'elle ne iouïra iamais de ce bien tout entier, de ce bien, qui ne craint aucunement les menaces de la fortune, ſi elle n'eſt aſſeurée & certaine cõtre les choſes incertaines. Si tu veux prendre garde aux autres, (car nous iugeons plus librement des affaires d'autruy) ou ſi tu veux prendre garde à toy-meſmes, mettãt toute faueur à part, tu cognoiſtras cela, tu le confeſſeras, qu'entre tout ce que nous deſirons tant, & que nous tenons ſi cher, il n'y a rien vtile & profitable, ſi tu ne t'es preparé contre l'inconſtance de fortune, & des euenements qui ſuiuent la fortune, ſi toutes les fois que quelque dommage t'aduiendra, tu ne dis fort ſouuent & ſans murmurer: *Il a pleu autrement aux Dieux.* Ou bié afin que ie rediſe, vn autre vers encor plus graue, & plus ſainct, qui te ſeruira pour dauãtage aſſeurer ton ame, toutes les fois qu'il t'aduiendra quelque choſe autrement que tu n'eſperois.

Dieux faictes moy ſentir quelque choſe meilleure.

Il ne peut rien aduenir de mal à vn homme, qui eſt ainſi preparé. Or il ſe pourra ainſi preparer ſ'il penſe de bonne-heure ce que l'inconſtance des choſes humaines peut, auant que de les ſentir. S'il faict tel eſtat de ſes enfans, de ſa femme, & de ſes biens, comme ſ'il ne les deuoit pas touſiours auoir, & comme ſi apres les auoir perdus, il n'en deuoit eſtre miſerable. Vn eſprit qui ſe chagrine de l'aduenir, vit auec beaucoup de calamité: & celuy qui eſt en peine, que les biens qui luy ſont ſi aggreables, ne luy puiſſent durer iuſqu'à la fin de ſes iours, ſe rend miſerable auant que ſes miſeres n'arriuent. Car il n'aurra iamais repos, & par la crainte d'vn malheur aduenir, perdra le bien preſent, duquel il pouuoit iouïr: La douleur d'vne choſe deſia perduë, & la crainte d'en perdre vne autre ſont ſemblables. Ie ne te commande point pour cela d'eſtre negligent. Ains pluſtoſt ie te conſeille d'euiter tout ce que tu dois craindre, & de prendre garde à tout ce que tu pourras aduiſer par ton conſeil. Preuois tout ce qui te peut nuire long temps auparauant qu'il t'aduienne, & le deſtourne. L'aſſeurance te ſeruira de beaucoup en cela, & le courage reſolu à la patience. Celuy peut eſchaper à la fortune, qui la peut ſupporter. Certainement elle ne trouble point ce qui eſt bien repoſé. Il n'y a rien de plus miſerable, ny de plus foible que d'auoir touſiours peur. Quelle fureur eſt-ce d'aduancer ſon malheur? finalement pour dire en vn mot ce qu'il m'en ſemble, & pour te faire cognoiſtre ces perſonnes aſpres, qui ne font que ſe tourmenter, ils ne ſont pas plus impatiens durant leurs miſeres, qu'ils le ſont auant qu'elles aduiennent. Celuy ſe deult plus qu'il n'eſt beſoin, quãd il ſe deult auãt qu'il ne ſoit beſoin,

Effects de la fortune. & De l'ame.

Nul bien n'eſt profitable à l'homme s'il ne s'arme cõtre les efforts de la fortune.

Reſolution au milieu des trauerſes d'icelle.

Miſere de l'homme qui apprehende l'aduenir.

Remedes cõtre les ſuſdits aſſauts de fortune, preuoir, deſtourner, ſe reſoudre.

Diſcours touchant la foibleſſe des eſprits qui ſe paiſſent de vaines imaginations. &

Car la meſme imbecilité qui eſt cauſe qu'il ne ſupporte point la douleur comme il faut, eſt auſſi cauſe qu'il ne peut attendre l'heure qu'elle vienne. Par vne meſme intemperance il ſe forge en ſon cerueau vne felicité perpetuelle: il ſe feint que tout le bien qui eſt aduenu, ne doit point ſeulement durer longuement, ains qu'il doit touſiours croiſtre: & oubliant le deſtin qui tourmente les choſes humaines, il ſe promet que luy ſeul iouïra d'vne fortune aſſeurée. C'eſt pourquoy il me ſemble que Metrodorus parle ſagemẽt en ceſte Epiſtre, où il conſole ſa ſœur, qui auoit perdu vn fils d'vne tres-belle eſperance: tous les biens des mortels ſont mortels. Il parle de ces biẽs apres leſquels tout le monde court. Car quãt à ce vray bien il ne meurt iamais: la ſageſſe & la vertu eſt vn bien eternel, & certain, c'eſt le ſeul bien immortel qui aduient aux mortels. Au reſte ils ſont ſi peu raiſonnables, ils ont tellement oublié où ils vont, & où vn iour apres autre les pouſſe, qu'ils ſ'eſtonnent quand ils perdent quelque choſe, eſtans toutesfois certains qu'ils perdront tout leur bien en vn ſeul iour. Tous ces biens dont on t'appelle Seigneur, ſont ſur ton adueu, mais ils ne ſont point à toy. Il n'y a rien de ferme pour celuy qui eſt foible, rien eternel, & inuincible pour celuy qui eſt fragile. La neceſſité eſt auſſi grande de perir, que de perdre: voire ce ſeroit vn grand ſoulagemẽt, ſi nous le ſçauions cõprendre, de n'auoir point de regret à perdre ce que nous deuons perdre. Quel remede donc pourrons nous trouuer contre les pertes? Seulement cecy: que nous ayõs ſouuenance de ce que nous auons perdu, & que nous ne laiſſions iamais perdre auec les biens la ſouuenãce du fruict, & du plaiſir que nous en auons autresfois cueilly. Ce que nous auons, nous peut eſtre rauy, mais nõ point le ſouuenir de les auoir euz. Celuy eſt infiniment ingrat, qui ayant perdu quelque bien, penſe ne demeurer redeuable de l'auoir receu. La fortune nous oſte vne choſe, mais elle nous en laiſſe encor l'vſufruict, lequel nous perdõs pour la regretter trop iniuſtement. Dis à toy meſmes, il n'y a rien de ces choſes, qui ſemblent eſtre ſi terribles, qui ſoit inuincible. Pluſieurs les ont vaincuës l'vne apres l'autre. Mucius le feu, Regulus les tourmens, Socrates le poiſon, Rutilius l'exil, Cato la mort qu'il ſe dõna auec vn poignard. Et nous, entreprenõs auſſi de vaincre quelque choſe. Dauantage ces biens qui ſouz vne belle apparẽce de felicité tirẽt le peuple à les deſirer, ont ſouuent eſté meſpriſez, & de pluſieurs. Fabricius eſtãt chef d'armée a rejetté les richeſſes, eſtant Cenſeur les a condãnées. Tubero a eſtimé que la pauureté eſtoit digne & de luy, & du Capitole, lors que ſe ſeruant en vn feſtin public de vaiſſelle de terre, il mõſtra que les hõmes ſe deuoiẽt contenter de ce que les dieux meſmes eſtoient ſeruis. Sextius le pere refuſa les honneurs: & quoy qu'il fuſt nay pour bien ſçauoir vn iour gouuerner la republique, il ne voulut iamais receuoir la dignité de Senateur que le diuin Iulius luy preſentoit. Car il ſçauoit bien, que ce qu'on pouuoit donner, on le pouuoit oſter. Eſſayons nous auſſi de noſtre part à faire quelque choſe pareille: nous auons tãt d'exemples: pourquoy perdons-nous le cœur? Pourquoy perdons-nous l'eſperance? Tout ce qui ſ'eſt peu faire autre-fois, ſe peut faire auiourd'huy. Purgeons ſeulement noſtre ame, & ſuiuons la nature, de laquelle celuy qui ſ'eſloignera il ſera ſubjet aux cupiditez, & aux craintes, il ſera contraint de ſeruir à la fortune. Il eſt encor en noſtre pouuoir de reuenir au bon chemin, & d'eſtre reſtituez en entier. Remettons nous en noſtre premier eſtat, afin que nous puiſſions ſouffrir les douleurs de quelle ſorte qu'elles nous viennent aſſaillir, & dire

Touchant les biens faux & vrais.

Remede contre les pertes, &

Reſolution qu'il y faut prendre.
Exemples des perſonnes illuſtres qui ſe ſont monſtrez conſtans & vertueux à endurer.
Scæuola.
Regulus.
Socrates.
Rutilius.
Caton.
Biens caduques meſpriſez par pluſieurs.
Fabritius.
Tubero.
Sextius.
Tels exẽples nous doiuent induire à les imiter.

Moyẽ de contrequarrer les violences des accidents.

& dire à la fortune: c'eſt vn homme, à qui tu as affaire. Vas-en chercher vn autre, que tu puiſſes vaincre. Auec ces propos, & autres ſemblables, on adoucit la violence de ceſt vlcere, lequel certainement ie voudrois bien voir appaiſé, ou du tout guery, ou demeurer en l'eſtat, & vieillir auec luy. Mais ie ſuis aſſeuré de ſa vertu, il n'eſt queſtion que de noſtre dommage: c'eſt nous à qui touche la perte de ce vertueux vieillard: car pour ſon regard il a longuement veſcu: il ne deſire point que pour luy ſa vie ſoit plus longue, ains ſeulement pour ceux, auſquels il pouuoit encor eſtre vtile. Il vſe de liberalité de vouloir viure dauantage: vn autre euſt deſia mis fin à ſes grandes douleurs, mais il penſe qu'il eſt auſſi deshonneſte de fuïr la mort, que d'auoir recours à la mort. Et quoy donc, ſi on le luy conſeille, ne ſ'en ira-il pas? Mais pourquoy ne ſ'en iroit-il pas, ſi pas-vn ne ſe peut ja ſeruir de luy? S'il ne peut faire autre choſe que ſouffrir des douleurs? Cela ſ'appelle, Lucilius, apprendre la philoſophie en la practiquant, & ſ'exercer à la verité: voir quel cœur aura vn homme ſage contre la mort, & contre la douleur, quand l'vne vient & l'autre le preſſe? Il eſt beſoin d'apprendre ce qu'il faut faire, de ceux qui font. Nous n'auons iuſqu'icy rien faict, que par argumens, & diſputer ſ'il y a rien qui puiſſe reſiſter à la douleur, & ſi la mort qui ſ'approche peut eſtonner vne ame courageuſe. Qu'auons nous à faire de tant de paroles? allons voir la choſe meſme: ny la mort ne luy donne courage contre la douleur, ny la douleur contre la mort. Il ſe fie d'auoir aſſez de cœur contre l'vn & contre l'autre. Il ne ſouffre point la douleur ſoubs l'eſperance de la mort, & ne prend point de plaiſir de mourir, pour ce qu'il ſe faſche de la douleur. Il ſouffre l'vne, & attend que l'autre vienne.

Le vertueux vieillard n'a point de regret en la mort, que pour ceux auſquels il pourroit eſtre encor vtile.

Fuir la mort & recourir à elle, ſont choſes egalement deshonneſtes.

&

La vraye practique de philoſophie.

Sommaire des diſputes precedentes.

EPISTRE XCIX.

Comme il faut chaſtier ceux qui meinent trop grand deüil de la mort de leurs enfans & de leurs amis. Il blaſme ceux qui veulent faire monſtre d'vne grande douleur, & qui cherchent quelque volupté entre les larmes.

IE t'ay enuoyé la lettre que j'eſcriuis à Marullus apres qu'il eut perdu ſon petit enfant, & qu'on m'eut dict qu'il portoit ſa mort fort impatiemment. En laquelle ie n'ay point tenu ma façon d'eſcrire accouſtumée. Ie n'ay point penſé qu'il le falloit traitter doucement, parce qu'il meritoit pluſtoſt d'eſtre aigrement repris, que d'eſtre conſolé. Car il faut donner lieu à la iuſte douleur d'vne perſonne affligée, qui a receu vne grand' playe. Il faut qu'il ſ'en ſaoule, & qu'il jette dehors ceſte premiere force. Mais quant à ceux qui ont entrepris de faire vn long deüil, il les faut incontinent chaſtier, & leur apprendre qu'il y a quelque ſotiſe en ces larmes, attends-tu de la conſolation? reçois des iniures. Portes-tu ſi impatiemment la mort de ton fils? que ferois-tu ſi tu auois perdu vn amy? C'eſt vn petit enfant, duquel l'eſperãce eſtoit incertaine, qui eſt mort. Il ne ſ'eſt perdu qu'vn bien peu de temps. Nous ne cherchons qu'occaſion de douleur, nous voulons nous plaindre iniuſtement de la fortune meſme, comme ſi elle ne nous pouuoit pas donner aſſez d'autres iuſtes cauſes de nous plaindre. Mais certainement il me ſembloit que deſia tu auois aſſez de courage contre les maux qui ſont veritables, & à plus forte raiſon contre ceux qui n'en ont que l'ombre, & pour qui les hommes pleurent par accouſtumance. Si tu auois perdu vn amy (qui eſt la plus grand' perte qu'on puiſſe faire)

Vn dueil deſmeſuré merite pluſtoſt reprehenſion que conſolation.

car

Telles larmes tiennent de la ſottiſe.

&

Pleurer vn enfant d'incertaine eſperance ne ſont que larmes perdues.

joint que

tu deurois pluſtoſt t'efforcer à te reſiouïr de la ſouuenance de l'auoir eu, que te plaindre de l'auoir perdu. Mais il en y a pluſieurs, qui ne tiennent point de conte des grands biens qu'ils ont eus, & du temps qu'ils les ont iouïs. La douleur a ce mal entre autres, que non ſeulement elle ne nous ſert de rien, mais en outre qu'elle eſt ingrate. Faut-il donc auoir perdu ta peine, pour n'auoir plus ton amy? N'aurois-tu rien gaigné, par tant d'années, par vne communauté de vie & par vne compagnie & ſocieté d'eſtudes? Voudrois-tu enſeuelir ton amitié, auec ton amy? Pourquoy te plains-tu de l'auoir perdu, ſi tu ne ſens aucun profit de l'auoir eu? Croy moy, la partie la meilleure de ce qui eſtoit en ceux que nous auons aymez, apres qu'vn malheur les nous a rauis, demeure encor auec nous. Le temps qui eſt deſia paſſé, eſt à nous: & n'y a rien qu'on puiſſe voir en lieu plus aſſeuré, que ce qui a eſté. Nous ſommes ingrats des biẽs que nous auons cy-deuant receus, par l'eſperance du futur: comme ſi ce, que nous attendons, ne deuſt, apres qu'il ſera aduenu, eſtre mis au rang des choſes paſſées. Celuy eſtime fort peu le fruict qui prouient d'vne choſe, ſ'il ne ſe reſioüit que des fruicts preſens. Les choſes aduenir, & les paſſées, auſſi nous ſont agreables: les vnes par l'eſperance, & les autres par le ſouuenir: mais l'vn pend encor, & peut ne ſe faire point: & l'autre ne peut eſtre qu'il ne ſoit faict. Quelle fureur eſt-ce doncques de vouloir quitter ce qui eſt le plus certain? Reſioüiſſons nous en ce que nous auons receu par cy-deuant, ſi tant eſt que noſtre ame ne fuſt point percée quand nous le receuions, & qu'elle ne laiſſaſt point eſchapper ce qu'elle auoit receu. Il y a vn nombre infiny d'exemples de ceux qui ont enſeuely leurs enfans ſans auoir jetté vne ſeule larme, qui ſont allez au Senat, ou à vne autre charge publique, & ſe ſont mis à faire quelque autre beſongne, en reuenant du buſcher ou l'on auoit bruſlé le corps, & non ſans raiſon: car premierement il ne ſert de rien de te douloir, ſi ta douleur ne te profite point. Dauantage tu as tort de te plaindre de ce qui eſt aduenu à vn, puis qu'il doit aduenir à tous. En outre c'eſt vne folie de ſe plaindre & d'auoir aucun regret: quand il y a ſi peu de diſtance entre celuy qui eſt mort & celuy qui le plaint. Nous le deuons donc porter plus patiemment, parce que nous ſuiuons ceux, que nous auons perdus. Regarde la viſteſſe du temps, conſidere combien eſt courte la carriere, dans laquelle nous courons à toute bride. Prens garde auſſi à la ſuite de tout ce genre humain, qui vont tous à vn meſme giſte, & qui ſ'entreſuiuent l'vn l'autre apres quelque petit interualle de temps, le plus long duquel eſt toutesfois bien petit. Celuy que tu tiens pour perdu, ſ'eſt ſeulement aduancé. Quelle folie pourroit eſtre plus grande, puis qu'il faut faire vn meſme chemin, de pleurer celuy qui eſt paſſé deuant? Vn homme pleure de voir vne choſe faicte, qu'il ne ſçauoit pas deuoir aduenir: mais ſ'il a penſé qu'vn homme ne deuſt point mourir, il ſ'eſt luy-meſme trompé. Vn homme pleure vne choſe qu'il diſoit ne pouuoir eſtre faicte: mais celuy qui ſe plaint, qu'vn homme ſoit mort, il ſe plaint qu'il a eſté homme. Vne meſme neceſſité tient attachez tous les hommes. Celuy qui a peu naiſtre, il luy eſt force de mourir. Nous ſommes differents de quelque eſpace, mais nous ſommes egaux à receuoir meſme fin. Le temps qui eſt entre le premier iour & le dernier eſt variable, & incertain. Si tu veux conſiderer les miſeres, il n'eſt que trop long, meſme pour vn enfant: ſi la viſteſſe, elle eſt courte meſme à vn homme vieil. Il n'y a rien qui ne ſoit plein de dangers & de tromperies, & plus inconſtant

La douleur eſt choſe fort ingrate.

La vertu de nos amis decedez, nous eſt touſiours preſente.

Il ſe faut conformer à l'exemple de ceux que la mort de leurs propres enfans n'a point emeus.

C'eſt abus plaindre vn accidẽt commun à tous & duquel chacũ eſt fort prés. &

Grande folie pleurer ceux qui nous deuancent, puiſque la mort eſt ineuitable. puiſqu'auſſi,

Tous hõmes ſont ſubjets à meſme condition.

La vie eſt inconſtante, & trompereſſe. &

conſtant & muable qu'vne tempeſte. Toutes choſes ſont agitées, elles ſe changent en contraires, quand la fortune le commande : & en vn ſi grand roullement de toutes choſes humaines, il n'y a rien de ſi cerrain que la mort. Et toutesfois tout le mõde ſe plaint d'vne choſe, qui eſt ſeule en laquelle aucun n'eſt iamais trompé. Mais il eſt decedé encor jeune enfant. Ie n'ay pas dit encor, que celuy fuſt plus heureux, qui meurt bien toſt. Mais parlons de celuy, qui eſt deuenu vieil: de combien peu a-il gagné ſur ceſt enfant ? Mets l'infinité profonde du temps, comprends ſon eternité, & apres compare ce que nous appellons l'aage d'vn homme, à ceſte immenſité, tu verras combien eſt petit ce que nous deſirons tant, & que nous voulons tant faire durer. Et combien encor les larmes, combien nous en occupent les ſoucis, combien la mort deuant qu'elle vienne apres l'auoir longuement ſouhaictée, combien la crainte, combien les tendres années de la vie, ou celles qui eſtoient pleines d'ignorance & inutiles. Nous en paſſons encor la moitié à dormir, adjouſtez-y en outre, les trauaux, les pleurs & le dueil, les dangers, & tu cognoiſtras qu'en la vie la plus longue, le temps le plus petit, eſt celuy que l'on vit. Mais qui eſt-ce qui t'accordera, que celuy ne ſoit plus heureux, qui peut eſtre pluſtoſt de retour de ſon voyage, & qui peut auant qu'eſtre las acheuer ſon chemin ? La vie n'eſt ne bien ne mal: ce n'eſt qu'vn lieu où le bien & le mal ſe loge. C'eſt pourquoy il n'a rien perdu que le hazard qui eſtoit plus certain à ſon dommage. Il pouuoit deuenir plus ſage, & modeſte : Il ſe pouuoit auec le ſoing que tu en euſſes pris, rendre meilleur: Mais (ce qu'on deuoit plus iuſtement craindre) il ſe pouuoit rendre ſemblable à pluſieurs autres. Voy ces jeunes hommes nez de maiſons illuſtres, que la folle deſpeſe a reduits en fin à ſeruir aux arenes, & aux ſpectacles publiques: voy ceux auſſi, qui employét tout le temps à leur paillardiſe, & à celle d'autruy, & l'impudicité dont ils vſent les vns enuers les autres: qui ne paſſent iamais vn iour qu'ils ne ſoient yures, & ſans faire quelque ſignalée meſchanceté : tu cognoiſtras clairement qu'on pouuoit auoir plus de crainte, que d'eſperance. Tu ne dois donc pas rechercher des occaſions de douleur, ny rendre par ta plainte ces pertes legeres, plus grãdes & plus ennuyeuſes. Ie ne t'exhorte point de t'efforcer, ny de te contraindre: ie n'ay point ſi mauuaiſe opinion de toy, de penſer qu'il te ſoit beſoing contre cela, d'appeller toute ta vertu à ton ſecours. Ce n'eſt point vne douleur, ce n'eſt qu'vne piqueure : mais tu la conuertis en douleur. Certainement la Philoſophie t'aura de beaucoup ſeruy, ſi tu portes patiemment & auec vn courage vertueux, la perte de ton fils, qui eſtoit encor mieux cogneu de ſa nourrice, que de ſon pere. Quoy ? te veux-ie donc perſuader maintenant d'eſtre cruel ? veux-ie donc qu'accompagnant le corps au tombeau, tu tiennes la teſte haute ? ne puis-ie pas endurer, que tu ayes ſeulement le cœur tranſi ? Rien de cela. Ce ſeroit cruauté, & non pas vertu de regarder l'enterrement de ſes parens, auec les meſmes yeux qu'on les voyoit en vie, & de ne ſe meſmouuoir point au premier ſentiment de la ſeparation, & de la mort de ſes amis. Pren le cas que ie le deffendiſſe. Il y a des choſes qui ſont en leur pleine liberté. Les larmes eſchappent maugré elles à ceux meſme qui les veulent retenir, & allegent grandement l'ennuy qui leur ſerre le cœur. Que ſera-ce donc ? Permettons qu'elles ſortent dehors, mais ne le commandons point. Qu'elles coulent hardiment autant que la douleur les pouſſera, mais non point tant que l'imitation des autres le requerra. N'ad-

L'hõme n'eſt aſſeuré de rien que de la mort.

Le plus long terme de la vie eſt court à comparaiſon de l'eternité. & meſme

Vne infinité de diuerſes trauerſes en deuorent vne bonne partie.

Et le dernier des feſtins, & des bauches vn autre.

Les inſolẽces ordinaires aux ieunes gens, rendent la mort des enfans moins regretables.

Vſage de la Philoſophie en la mort des noſtres.

Il faut permettre quelques larmes à la douleur, mais non par imitation.

jouſtons rien à la triſteſſe,& ne la rendons pas plus grande par l'exemple d'autruy, vne apparence exterieure recherche vne plus grande douleur, que n'eſt vne vraye douleur. Combien trouueras-tu de perſonnes qui ſoient triſtes pour leur ſeule paſſion? Ils pleurent plus haut quand on les oit, & apres auoir demeuré en repos & ſans mot dire cependant qu'ils eſtoient ſeuls, ſ'ils voyent venir quelqu'vn, ils reſueillent des nouuelles larmes. Ils jettent les mains ſur leurs teſtes, & ce qu'ils pouuoient faire plus librement quand pas vn ne les empeſchoit, ils ſe deſirent la mort, ils ſe jettent de la couchette en terre. Et ſ'il n'y a pas-vn plus qui les voye, leur douleur ceſſe. Nous ſuiuons ce viee en cela comme en toutes autres choſes, de nous conformer à l'exemple de pluſieurs, de regarder non point à ce qu'il faut faire, mais à ce qu'on faict par couſtume. Nous laiſſons la nature, & ſuiuons le vulgaire, qui n'eſt iamais autheur d'aucun bien, & qui eſt en cela, comme en toutes autres choſes tres-inconſtant. Void-il quelque homme vertueux & patient en ſon deüil? il l'appelle cruel, & impitoyable. Void-il quelqu'vn qui ſe jette par terre, & qui embraſſe le corps du treſpaſſé? il l'appelle effeminé, & ſans cœur. Il faut donc meſurer toutes choſes par raiſon. Mais ſur tout, il n'y a point vne plus grande folie, que de vouloir acquerir reputation par ſa triſteſſe, & prendre plaiſir aux larmes: deſquelles ie fais ce iugement, qu'il eſt permis à l'homme ſage d'en laiſſer tomber les vnes, & que les autres viennent de leur propre contrainte. Ie diray la difference qu'il y a. Dés auſſi toſt que la nouuelle d'vne triſte mort nous donne dans le cœur, ou quand nous tenons le corps pour eſtre d'entre nos bras jetté dans le feu, vne force de nature nous arrache des larmes maugré nous. Et l'ame pouſſée de la douleur, cõme elle eſbranle tout le corps, elle eſbranle auſſi les yeux, l'humeur deſquels elle eſpraint & le chaſſe dehors. Ces larmes là tombent à terre par vne expreſſion qui ſe faict contre noſtre volonté. Il en y a d'autres que nous laiſſons couler, quand on parle deuant nous des amis que nous auons perdus. Il y a quelque douceur meſlée parmy ceſte triſteſſe: & ſi on met ſus quelque propos agreable de la ſouuenance du treſpaſſé, & de ſa gracieuſe conuerſation, de ſes honneſtes & pitoyables offices: lors les yeux ſe relaſchent de joye. Nous prenons quelque plaiſir aux vnes, & ſommes vaincus par les autres. Il ne faut donc point que tu retiennes tes larmes, ou que tu les verſes pour la preſence de ceux qui ſont à l'entour de toy. On ne les ſçauroit retenir, ny eſpandre plus vilainement que lors qu'elles ſont feintes: laiſſons les couler à leur gré. Elles peuuent couler aux plus paiſibles & plus aſſeurés qui ſoient. Souuentesfois elles ſont eſchapées aux ſages ſans faire tort à leur authorité, & auec vne telle modeſtie qu'il n'y auoit faute ny de douceur ny de dignité. On peut, dy-ie, ſuiure le deuoir de nature, & conſeruer la crainte. I'ay veu des perſonnes venerables aux funerailles de leurs parens, au viſage deſquels on recognoiſſoit l'amitié qu'ils leur portoient, ſans aucun deguiſement de douleur que feignent le plus ſouuent ceux qui portent düeil. Il n'y auoit rien que ce qu'vne vraye affection les contraignoit de faire. Il y a certainement quelque bien-ſeance à la douleur, qu'vn homme ſage doit ſuiure, & comme en toutes autres choſes, il y a quelque mediocrité, auſſi en y a-il au pleurer. Les douleurs des perſonnes folles, ſont deſbordées, comme ſont auſſi leurs joyes. Endure patiemment la neceſſité qu'on ne peut euiter. Qu'eſt-ce qui t'eſt aduenu de nouueau ou d'incroyable? A quel grand nombre d'hommes

Vice cõmun, regarder à ce qu'on fait, non à ce qu'on doit faire.

Naturel du vulgaire.

Folie extreme

Iugement de Seneque touchant le dueil, & comment les larmes sõt permiſes.

Elles ne doiuent eſtre ne feintes ne forcées, &

Par fois ſont bien-ſeantes au Sage.

Le fol paſſe touſiours meſure en ſes actions.

d'hommes void-on appreſter les obſeques? à quel grand nombre void-on arracher les entrailles? Quel grand nombre portera düeil apres le tien? Toutes les fois que tu penſeras qu'il n'eſtoit encor qu'vn enfant, penſe auſſi qu'il eſtoit homme, auquel il n'eſt rien promis de certain, & lequel la fortune ne conduit pas touſiours à ſa vieilleſſe: car elle l'en enuoye quand il luy plaiſt. Au demeurant parle ſouuẽt de luy, loüe ſa memoire le plus que tu pourras, laquelle retournera plus volontiers, mais qu'elle reuienne ſans triſteſſe. Car il n'y a pas vn qui vueille eſtre en la compagnie d'vn homme triſte, ie ne dis point auec la triſteſſe. Si tu as iamais pris plaiſir à quelque parole qu'il t'aye dicte, ou à quelque ſornete que tu ayes ouye de luy quand il eſtoit petit, recite les ſouuent: aſſeure hardiment qu'il eſtoit pour reſpondre à toutes les eſperances qu'vn pere pouuoit conceuoir de ſon enfant. C'eſt à faire à vne ame cruelle d'oublier ſes parens, d'enſeuelir leur memoire auec le corps, de pleurer beaucoup & de s'en ſouuenir fort peu. C'eſt ainſi que les beſtes ſauuages, deſquelles l'amour eſt fort violente, & preſque furieuſe, ayment leurs petits, mais il s'eſteint du tout auſſi toſt qu'elles les ont perdus. Cela ne ſeroit pas bien ſeant à vn homme ſage, il en doit continuer la ſouuenance, & mettre fin à ſon düeil. Ie ne puis trouuer aucunement bon ce que dit Metrodorus, qu'il y a quelque plaiſir qui ſ'engẽdre de la triſteſſe, laquelle il faut embraſſer en ce temps là. I'ay mis icy bas les meſmes paroles de Metrodorus, deſquelles ie ſçay bien le iugement que tu en feras. Car que peut-on voir plus deshonneſte, que de chercher la volupté parmy le düeil, ou par le moyen de dueil, & deſirer entre les larmes meſmes quelque choſe, qui te puiſſe plaire? Ce ſont ces gens là qui nous reprochent que nous ſommes rigoureux, qui blaſment nos preceptes de trop grande ſeuerité, quand nous diſons qu'il ne faut receuoir aucune douleur dãs noſtre ame, ou qu'il l'ẽ faut bien toſt chaſſer. Mais en fin lequel de ces deux eſt plus incroyable & plus inhumain, de ne ſentir aucune douleur de la mort d'vn ſien amy, ou de taſcher à ſentir quelque volupté au milieu de la douleur? Ce que nous enſeignons eſt honneſte. Apres que l'affection aura pouſſé dehors quelques larmes, & qu'elle aura (afin que ie parle ainſi) ietté ſon eſcume, il ne faut point abandõner l'ame au gré de la douleur. Mais pourquoy dis-tu qu'il faut meſler quelque volupté parmy la douleur? C'eſt ainſi que nous flattons vn enfant auec quelque friandiſe: c'eſt ainſi qu'en luy donnant le tetin nous le faiſons taire. Sur l'heure meſme que ton fils bruſle ſur le buſcher, ou que ton amy rend le dernier ſouſpir, tu ne peux ſouffrir que tes plaiſirs ceſſent, mais tu veux encor chatoüiller ta douleur. Qu'eſt-il plus honneſte, ou de chaſſer la douleur de l'ame, ou de vouloir que la volupté ſoit receuë parmy la douleur? Receuë, dis-ie, mais qui pis eſt recherchee, & dans la douleur meſme. Il y a, dict-il, quelque volupté qui ſ'engendre de la douleur. Nous pouuons dire cecy, & vous ne le pouuez pas dire. Vous ne recognoiſſez qu'vn ſeul bien, la volupté: ny qu'vn ſeul mal, la douleur. Quelle alliance y peut il auoir entre le bien & le mal? Mais pren le cas qu'il y en ayt. C'eſt à ceſte heure principalement qu'elle ſe deſcouure, & que nous foüillons ſoigneuſement la douleur, ſi elle a quelque choſe à l'entour de ſoy, qui ſoit plaiſant & agreable. Il y a des remedes qui ſont ſalutaires à quelques parties du corps, leſquels, comme ſales & deshonneſtes, ne peuuent eſtre appliquez en autres endroits: & ce

Le ſouuenir de l'aage inconſtant & de l'eſtre incertain de l'homme, nous ſoulage beaucoup en la mort des amis. mais.

Verſer quantité de l'armes & perdre la ſouuenance d'iceux incõtinent apres leur treſpas c'eſt vn acte brutal.

Contre les Epicuriẽs, qui ne donnoient ny regle ny bornes aux affections.

L'affection eſpanche des larmes qu'on ne peut retenir, mais il ne faut pas ſe laiſſer maiſtriſer au dueil.

Il ne faut point meſler la volupté parmy la douleur.

Les treſpaſſez n'ont plus de ſentiment : le dueil qu'on fait pour eux eſt doncques inutile.

qui peut approffiter, ſans honte en vn lieu, il ſeroit deshonneſte en tel autre lieu que la playe pourroit eſtre. N'as tu pas de honte de vouloir guerir le dueil par la volupté? Ceſte playe ſe doit guerir plus ſeuerement. Enſeigne luy pluſtoſt qu'aucun ſentimẽt de mal ne peut arriuer à celuy, qui eſt mort. Car ſ'il y en pouuoit aduenir, il ne ſeroit pas mort. Aucune choſe, dis-ie, ne peut nuire à celuy qui n'eſt plus. Si quelque choſe luy nuit, il vit encor. Que penſes-tu que luy face mal, ou parce qu'il n'eſt plus, ou parce qu'il eſt encor quelque choſe? Or il ne peut luy aduenir aucun tourment de ce qu'il n'eſt plus, car quel ſentimẽt peut eſtre de celuy, qui n'eſt point? Ny de ce qu'il eſt: dautant qu'il eſt deſia eſchapé à la mort, qui eſt le plus grand mal de tous.

La vie eſt briefue à tous au prix de l'eternité.

Nous dirons pareillement à celuy qui pleure, & qui regrette celuy qui eſt mort en ſes ieunes ans, que nous ſommes tous, & les ieunes & les vieux, ſi tu nous cõpares à l'eternité de l'vniuers, egaux en la briefueté de la vie. Car ce peu que nous auons, de tout ce grand aage, eſt encor moins que ce qu'on pourroit dire eſtre le moindre: parce que ce qui eſt moindre, eſt encor quelque partie. Le temps que nous viuons ce n'eſt quaſi rien: & toutesfois par noſtre folie, nous le diſpoſons comme vne choſe grande. Ie t'ay bien voulu eſcrire cecy, non point comme ſi tu attendois de moy vn remede ſi tard (car ie ſçay biẽ que i'auois deſia tenu à toy meſme le lãgage que tu liras icy) mais ſeulement pour chaſtier ce petit eſpace de temps, que tu as eſté hors de toy, & t'exhorter de vouloir prendre courage pour le reſte de ta vie contre la fortune, & preuoir de loing tous ſes traits, non point comme ils pouuoient aduenir, mais comme ſi tu faiſois eſtat certain qu'il deuſſent aduenir.

EPISTRE C.

Il ſouſtient contre l'opinion de Lucilius, que le langage de Fabianus Papirius eſt fort bon. Et monſtre quel doit eſtre celuy d'vn Philoſophe.

Le langage du philoſophe doit eſtre doux & coulant, ce que neantmoins Lucilius ne trouuoit pas bon. &

TV m'as eſcrit, que tu auois leu auec vne grande affection, les liures que Fabianus Papirius a compoſez des ſciences ciuiles: Et qu'ils n'auoient point reſpondu à l'opinion que tu en auois. Et apres oubliãt qu'il eſtoit queſtion d'vn Philoſophe, tu as accuſé ſon langage, & ſa façon d'eſcrire. Pren le cas qu'il ſoit ainſi que tu dis, & qu'il a force paroles, ſans leur donner aucune façon. Premieremeat ce langage a quelque bonne grace: il y a quelque beauté propre aux paroles qui coulent doucemẽt. Car ie penſe qu'il y a beaucoup à dire ſi elles eſchapent, ou ſi elles coulent. Et encor y a-t'il grande difference en ce que ie vay dire. Il me ſemble que Fabianus ne verſe pas ſeulement les paroles, mais qu'il les reſpand en trop grande abondance. Tant ſon langage ſ'eſpand, & ſans difficulté aucune, ne venant point toutesfois ſans quelque courſe. Au moins il monſtre bien, & fait cognoiſtre qu'il n'eſt pas fardé, ny peigné, ains tel qu'on peut croire qu'il eſt tout ſien. Il a compoſé des mœurs, & non point des paroles: il a eſcrit cela pour les ames, & non point pour les aureilles. Dauantage tu n'euſſes pas eu loiſir quand il parloit, de prendre garde aux particularitez. Tout ſon diſcours entier t'euſt rauy, & communemẽt ce qui plaiſt, auec l'ardeur qu'on le prononce, a beaucoup moins de grace quand nous le tenons apres entre nos mains. Mais c'eſt auſſi beaucoup d'auoir tenu les yeux ſur vn premier regard, iaçoit qu'en y regardant de biẽ pres on euſt

Doit s'employer à reformer les mœurs, non la langue.

on euſt peu y trouuer à reprendre. Et ſi tu en demandes mon aduis, celuy eſt plus grand qui nous en a deſrobé le iugement, que n'eſt celuy qui l'a merité. Ie ſçay que ceſtuy-là eſt plus aſſeuré, ie ſçay qu'il ſe promet plus hardiment du temps aduenir: Vn langage trop curieux n'eſt pas bien ſeant à vn Philoſophe. Surquoy eſt-ce enfin, que celuy qui a peur des paroles, ſera vertueux & cõſtant, & qu'il voudra faire eſſay de ſes forces? Fabianus n'eſtoit pas nonchalant en ſon langage, il eſtoit aſſeuré. C'eſt pourquoy tu ne trouueras rien de laid, ſes paroles ſont choiſies, mais non pas recherchees: elles ne ſont point miſes contre leur nature, ny changees à rebours à la façon du temps qui court: elles ſont toutesfois nettes. Encor qu'elles ſoient priſes du langage commun, elles ont neantmoins le ſens honneſte & magnifique, qui n'eſt pas ſerré & contraint cõme vne ſentence, mais tiré de bien haut. Nous verrons ce qui n'eſt pas aſſez retranché, ce qui n'eſt pas bien baſti, ce qui n'eſt point poly à la façon nouuelle. Quand tu auras bien tout conſideré, tu n'y verras rien qui defaille, ny qui ſoit vuide. Encor qu'il n'y ait point de marbres de diuerſes couleurs, ny aucuns entrecoupemens de canaux plains d'eau, qui paſſent entre les chambres, ny ces grands celliers & deſpenſes (qu'on appelle *pauperis cella*) ny rien de ce qu'vne folle deſpenſe, qui ne ſe peut contenter d'vn ſimple ornement, entremeſle dans les baſtimens: toutesfois comme on dit communément, la maiſon eſt bien dreſſee. Dauantage encor ne ſommes nous pas d'accord quelle compoſition eſt la meilleure. Quelques-vns l'aymẽt rude, mais toutesfois ornée: d'autres ſe plaiſent tãt à celle qui eſt aſpre & rude, que ce que la cheute des paroles a plus doucement expliqué, ils le ſeparent expreſſément, & entrecoupent les clauſes, afin qu'elles ne puiſſent reſpondre à ce qu'on attendoit. Lis Cicero, ſa compoſition eſt toute ſemblable, elle garde la meſure des pieds, elle eſt elaboree, elle eſt facile & delicate ſans que rien luy face deshonneur. Au contraire celle de Pollio Aſinius eſt mal rabotee, elle bondit, elle te laiſſera lors que tu y penſes le moins. En outre dans Cicero tout ſe termine bien, & dans Pollio il tombe, peu de mots exceptez qui ſont reſtraints à vne meſme façon & à vn meſme moule. En apres tu dis qu'il te ſembloit, que tout y eſtoit d'vn ſtile bas, & peu eſleué, toutesfois ie n'y recognois point ce vice. Ce ne ſont point parolles d'vn bas ſtile: elles ſont douces, & formees d'vne ſuite qui ſent vn eſprit modeſte, & bien compoſé. Elles ne ſont point raboteuſes, elles ſont pleines, & vnies. Elles n'ont faute de la vehemence d'vn orateur, de pointes, & de ces frequentes ſentences qui picquent, que tu aymes tant. Mais regarde tout le corps: encor qu'il ne ſoit point garny de tant d'affiquets, ſi eſt-il gentil. Son langage n'a point de dignité. Nommes-en vn autre, que tu puiſſes mettre deuant Fabianus. Si tu dis que c'eſt Cicero, les liures de la philoſophie duquel, ſont, ou peu s'en faut, de pareil nombre que ceux de Fabianus: ie te l'accorderay. Mais vne choſe n'eſt point petite, pour eſtre moindre qu'vne fort grande. Dis que c'eſt Aſinius Pollio: ie te l'accorderay: mais pour te reſpondre: En vne choſe ſi grande c'eſt eſtre excellent, de venir apres deux. Nomme moy encore Liuius. Car il a eſcrit des dialogues, que tu pourrois auſſi bien mettre au nombre des liures de la Philoſophie que de l'hiſtoire, & qui ſont faicts expreſſement pour la Philoſophie. Ie cederay encor à ceſtuy-là. Mais regarde ie te prie, combien en precede celuy qui n'eſt vaincu que de trois, & de trois les plus eloquens. Mais il n'eſt point en toutes choſes comme il deuroit. Son langage n'eſt pas puiſſant, encor qu'il ſoit enflé, il n'eſt

Son langage doit eſtre plus ſolide que curieux ou recherché.

Stile conuenable au philoſophe.

Compoſition d'vn beau langage comparé auec la ſtructure d'vn baſtiment.

Comparaiſon de Ciceron auec A. Pollio.

L'eſprit ſe deſcouure par les paroles.

Fabianus, non moindre que Ciceron en eloquence.

Quel rang il peut tenir entre les doctes. Obiection de Lucilius.

pas violent, & ne va pas comme vn torrent, encor qu'il ſ'eſpande au large: il n'eſt pas facile, mais il eſt net. Tu dois deſirer (diras-tu) qu'on parle aigrement contre les vices, contre les dangers courageuſement, contre la fortune ſuperbement, & contre l'ambitiõ auec iniures. Ie veux que la prodigalité ſoit blaſmee, la paillardiſe eſchafaudee, & que la tyrannie ſoit abbatuë, que le langage de l'orateur ſoit vehement, du tragique ſoit grand & graue, & celuy du comique ſoit bas & vulgaire. Veux-tu qu'il ſouſtienne vn petit ſubiect ſeulement auec paroles? il ſ'eſt aſſubiecti à la grandeur des choſes, il traine apres ſoy l'eloquence comme vne vmbre ſans penſer à elle. Sans doubte tout ce qu'il eſcrit ne ſera pas curieuſement traicté, il ne ſera pas bien ramaſſé: toutes ſes parolles n'eſueilleront point, & ne poindront point. Ie le confeſſe. Pluſieurs choſes luy eſchapperont qui ne picqueront pas, & quelquefois on verra couler des paroles qui ne porteront point coup. Toutesfois tu y trouueras par tout beaucoup de lumiere, & de grãds eſpaces qui ne te ſeront pas ennuyeux. En fin il te pourra faire cognoiſtre, qu'il a bien entendu tout ce qu'il a eſcrit. Tu cognoiſtras qu'il a trauaillé afin que tu ſçeuſſes ce qui luy plaiſoit, & non point ce qui te deuoit plaire. Il taſche en toutes choſes apporter proffit, à rendre l'ame bõne, ſans auoir cherché aucune loüange. Ie ne doubte point que ſes eſcrits ne ſoient tels, combien que i'en aye pluſtoſt vne vieille ſouuenãce qu'vne fraiſche memoire, & qu'il m'en demeure encor quelque couleur, non point d'vne recente cõuerſation familiere, mais par vn abregé, & cõme par vne vieille cognoiſſance. Certainement quand ie l'oyois, ſes eſcrits me ſembloient tels, non pas qu'ils fuſſent formez, mais bien remplis, qui pouuoient eſleuer vn ieune homme de bon naturel, & l'attirer à ſon imitation, ſans entrer en deſeſpoir de vaincre. C'eſt la façon d'exhorter qui me ſemble auoir plus de vertu & d'efficace. Car celuy ne fait que rebuter la ieuneſſe, qui n'engendre qu'vn deſir d'imiter, & oſte l'eſperance de faire mieux. Au reſte ſans entrer à la loüange des choſes particulieres; il eſtoit abondant en paroles, il eſtoit en tout & par tout magnifique.

Reſponſe de Seneque.

Le langage d'vn bon & vray Philoſophe doit viſer au profit d'autruy, non point à ſa loüange particuliere.

EPISTRE CI.

De la mort ſubite & inopinee de Senecio par vne quinancie. Que les richeſſes croiſſent plus facilement qu'elles ne commencent. Qu'il ne ſe faut rien promettre de l'aduenir.

La fragilité de l'homme le doit induire à ſonger aux choſes eternelles, & mediter la mort.

IL n'eſt iour, il n'eſt heure, qui ne monſtre que ce n'eſt rien que de nous, & qui ne nous aduertiſſe par quelque nouuelle occaſion de noſtre fragilité, laquelle nous auons mis en oubly: & en outre qu'elle ne nous contraigne de ietter nos penſées ſur les choſes eternelles, & de ſonger à la mort. Veux-tu demander à quoy tend ce commencement de lettre? Tu auois bien cogneu Senecio Cornelius gentilhomme Romain, perſonnage qui viuoit fort honorablement, & qui faiſoit de fort bons offices à ſes amis. Il ſ'eſtoit d'vn bien petit commencement eſleué ſi haut, que le chemin luy eſtoit deſ-ja facile, & bien-aiſé à tous autres grandeurs. Car la dignité croiſt plus facilement, qu'elle ne commence. Et la richeſſe qui naiſt d'vne pauureté, demeure apres longuement auec elle. Senecio fut fort aſpre toute ſa vie apres les biens: à quoy deux choſes propres à cela le conduiſoient, la ſcience de les acquerir, & de les conſeruer: l'vne deſquelles toute ſeule le pouuoit faire riche. Ceſt homme, qui viuoit auec vne grande

L'exemple de Senecio le nous apprend.

Richeſſe qui vient de pauureté, dure longuement.

ſobrieté,

ſobrieté, & qui ne mettoit pas moins de peine à penſer à ſes biens, qu'à ſon corps, apres m'auoir viſité le matin comme il auoit de couſtume, apres auoir tout le reſte du iour demeuré iuſqu'à la nuict ſur le cheuet de ſon amy, qui eſtoit couché au lict bien affligé, & hors de toute eſperance, apres auoir encor ioyeuſement ſoupé, fut ſurpris d'vne eſquinancie, eſpece de maladie bien ſoudaine, qui luy ſerra tellement la gorge, qu'à grand peine peut il viure iuſqu'au point du iour. En peu d'heures donc apres ſ'eſtre acquité du deuoir qu'vne perſonne ſaine & gaillarde pouuoit rendre à tous ſes amis, il mourut. Celuy qui alloit à la chaſſe des richeſſes & par mer, & par terre, qui ne laiſſa en arriere aucune eſpece de proffit, & de gaing iuſqu'aux arrentemens, & fermes des daçes & du domaine du peuple, ſur le poinct que ſes affaires ſe portoient fort heureuſement, & que les richeſſes luy arriuoient de toutes parts, le voyla trouſſé.

Ante donc des poiriers, va planter à la ligne,
Mœlibé, les ſermens d'vne nouuelle vigne.

Virgile 1. Eclogue.

La grand' folie que c'eſt de vouloir diſpoſer de tout l'aage de noſtre vie! nous n'auons pas ſeulement pouuoir ſur le lendemain. O la grand' fureur de ceux qui commencent à ietter de ſi longues eſperances! I'achepteray, ie baſtiray, ie preſteray, ie plaideray, i'auray des honneurs, & apres que ie ſeray las de trauailler, & que ie ſeray en ma pleine vieilleſſe, ie viuray en repos. Croy moy, toutes choſes ſont incertaines, voire aux plus riches. Pas-vn ne ſe doit rien promettre de l'aduenir. Cela meſme que nous tenons, nous eſchappe des mains. Et la corde à laquelle nous voulons nous appuyer l'orage la rompt. Le temps roulle, conduit par quelque loy tres-certaine, mais c'eſt par vn chemin qui nous eſt incogneu. Mais que me peut ſeruir ce qui eſt certain à nature, puis qu'il m'eſt incertain? Nous entreprenons de longues nauigations, & apres auoir erré pluſieurs annees ſur les bords des pays eſtrangers, nous voulons reuoir bien tard noſtre patrie: nous faiſons deſſeing d'aller à la guerre, & de ſuiure la peine qu'on prend aux armees pour quelque ſolde mal payee, d'auoir des gouuernemens de prouinces, & de monter par degrez aux offices: & cependant la mort nous talonne, à laquelle nous ne penſons iamais, que par celle d'autruy. Lors nous repreſentons les exemples de noſtre mortalité, qui ne durent pas plus longuement dans noſtre memoire, que l'eſtonnement que nous en auons. Quelle folie pourroit eſtre plus grande que de ſ'eſmerueiller qu'vne choſe ſe face quelque iour, quand elle peut aduenir en tout temps? Noſtre fin eſt arreſtee au poinct que la neceſſité inexorable du deſtin l'a clouée: mais aucun de nous ne ſçait combien elle eſt proche Diſpoſons donc noſtre ame, comme ſi elle eſtoit venuë à ſon dernier iour. N'attendons pas d'auantage. Soyons preſts tous les iours de rendre à noſtre vie ce, qu'elle nous auoit preſté. Le plus grand vice qu'elle aye, c'eſt qu'elle eſt touſiours imparfaicte, & qu'il y a quelque choſe qui retarde touſiours. Celuy qui a mis la derniere main à ſa vie, n'a point faulte de temps. C'eſt de ceſte faute que la crainte ſ'engendre, & le deſir du futur qui nous ronge l'ame. Il n'y a rien plus miſerable que le doubte de ce qui doit aduenir, & d'eſtre en peine quelle fin il doit prendre: combien eſt grand, & quel, ce qui reſte. Vne ame irreſoluë eſt tourmentee d'vne crainte dont elle ne ſe peut deffaire. Comment donc pourrons nous chaſſer ces penſees de l'ame? Si noſtre vie ne ſ'eſtend pas plus loing qu'elle ne

Vanité ordinaire ſe promettre beaucoup de l'aduenir.

Folie extreme ſ'eſtonner de la mort ſoudaine de nos ſemblables. &

Vice tres grãd de la vie humaine d'eſtre touſiours imparfaicte & douter de l'aduenir.

Moyen d'y remedier.

doit, & ſi elle ſe retranche. Car celuy vit en ſuſpens, il eſt incertain de l'aduenir, qui ne peut faire ſon proffit du preſent. Mais apres que ie me ſuis fait raiſon de ce que ie me deuois, apres que mon ame deſia bien aſſeuree, ſçait qu'il n'y a difference aucune, entre vn iour, & vn ſiecle, elle contemple comme d'vn lieu bien-haut, & les iours & les choſes qui luy doiuent aduenir: elle ne penſe à l'ordre & à la ſuite des temps, qu'auec vne grande riſée. Comment te pourroit troubler l'inconſtance, & la mutabilité de la fortune, ſi tu demeures certain & aſſeuré contre les choſes incertaines? Haſte toy donc mon Lucilius, de viure, & fais eſtat qu'vn chacun ſeul iour t'eſt vne vie entiere. Celuy qui ſ'accommodera à ceſte façon de viure, celuy qui prendra vn iour pour vne vie entiere, il eſt en aſſeurance. Mais ceux qui ne viuent que d'eſperances, le temps preſent leur eſchape, ils ſe ſentent ſaiſis d'vn deſir, & d'vne miſerable crainte de mort, qui rend encor toutes choſes plus miſerables. De là procedoit ce vilain & deshonneſte deſir de Mecenas, par lequel il ne refuſoit point d'eſtre eſtropié, d'eſtre laid & ſouffrir encor vn cruel tourment, pourueu qu'entre ces malheurs la vie luy fuſt prolongée.

Contentement de l'hõme vertueux.

Miſere extreme, ne viure que d'eſperances au monde.

Exemples en Mecenas.

Rends moy de la main, & du pié,
Et de la cuiſſe eſtropié.
Fay moy boſſu d'autre coſté,
Fay que ie ſois tout eſdenté;
Mais que ie viue c'eſt tout vn.
Bourelle moy de toute ſorte;
Il n'eſt tourment tant importun,
Ny douleur que ie ne ſupporte.

On deſire vn mal qui ſeroit le plus miſerable du monde ſ'il aduenoit: on demãde vne longueur de peine, & de ſupplice auec autant d'affection qu'on demanderoit la vie. Ie l'eſtimerois le plus vilain & deteſtable homme du monde, ſ'il vouloit ſeulement viure iuſqu'au gibet. Et toutesfois il dit, romps moy les bras & les iambes, pourueu que l'eſprit demeure encores dans ce corps mutilé: deſchire-le, pourueu qu'il viue encor quelque peu de tẽps tout monſtrueux & contrefaict. Attache moy tant que tu voudras, mets au deſſous de moy vne poignante gehenne. C'eſt grand cas, il vaut mieux ſerrer ſa playe, & demeurer pendu à vne gehenne, & qu'on puiſſe prolõger la fin de ſon ſupplice, qui eſtoit toutesfois le meilleur remede des maux. Il vaut mieux retenir la vie, pour mourir ſouuent. Que voudrois-tu ſouhaitter à ceſt homme là, ſinon que les dieux luy accordaſſent ſes deſirs? Que veut dire la vilainie de ces vers effeminez? Que veut dire ce pacte & ce marché d'vne ſi folle crainte? Que veut-il faire de mendier ſi honteuſement ſa vie? Crois-tu que Virgile luy ait iamais recité,

Inuectiue cõtre ceſte miſerable eſperance & deſir de vie.

12. Æneid.

Penſes-tu que mourir ſoit choſe miſerable?

Il ſouhaite les maux les plus extrémes: il deſire qu'on allonge ce qui eſt le plus grief à ſupporter, & qu'on le face longuement durer. Que veut-il gaigner par là? vne plus longue vie. Mais qu'eſt-ce que la vie d'vn tel homme? demeurer longuement à mourir. Se peut-il trouuer vn homme qui ayme mieux fondre ſur les ſupplices & tourmens, ſe ſentir couper les membres l'vn apres l'autre, perdre la vie peu à peu par des goutieres, que de rẽdre l'ame tout d'vn coup? Se peut il trouuer quelqu'vn, qui ſe voyant attaché à ce bois malheureux, eſtant ja tout rompu, & moulu, portãt vne horrible boſſe & ſur les eſpaules, & ſur la poitrine

de force

de force qu'il a eſté froiſſé & preſſuré, qui a eu pluſieurs autres occaſions de ſouhaitter de mourir, outre la gehenne, pour tirer ſa vie en quelque longueur, qui doit apres tirer tant de peines & de tourmens? Nie maintenant, que la neceſſité de mourir ne ſoit vne grãde faueur de nature. Il en y a pluſieurs, qui ſont tous preſts de faire encor vn autre pacte: de trahir leur amy, pour viure plus longuement, de mener leurs enfans par la main à l'impudicité, mais qu'ils puiſſent voir encor la lumiere du iour, teſmoin de tant de meſchancetez. Il faut dõc chaſſer le deſir de la vie, il faut apprendre que tu ne te dois pas ſoucier quand ce ſera que tu ſouffriras vne choſe qu'il te faut quelquefois ſouffrir. Aie ſeulement ſoucy de bien viure, & non point combien longuement, & que ſouuent c'eſt vn grand bien, de ne viure pas longuement.

Autre miſere extreme poſt-poſes la perte d'vne vie plus heureuſe, & plus longue à la iouyſſance de celle cy, breſue & trauerſee. Moyen d'y remedier.

EPISTRE CII.

De l'immortalité des ames, & de la creance qu'il en auoit. Que la loüange & la ſplendeur qui ſuit noſtre nom apres la mort eſt bien. Qu'apres les tenebres de la vie, nous iouyrons d'vne lumiere diuine.

COmme celuy faict vn grand deſplaiſir de reſueiller quelqu'vn qui en dormant voit vn ſonge agreable: car il luy oſte la volupté (encor qu'elle ſoit faulſe) qui luy donnoit autant de contentement, que ſi elle eſtoit vraye: Tout ainſi & de meſme ſorte ta lettre m'a fait vn grãd tort: parce qu'elle m'a retiré d'vne fort belle penſee, que i'entretenois, & m'a retenu d'aller plus auant s'il m'euſt eſté permis. Ie prenois grand plaiſir à diſcourir en moy-meſme de l'immortalité des ames, & certainement pour mieux dire de la croire. Car ie ne donnois facilement beaucoup de creance aux opinions de quelques ſçauans hommes, qui nous promettoient pluſtoſt vne choſe bien agreable, qu'ils ne la prouuoient. Ie me laiſſois aller facilement à vne ſi grande eſperance. Ie me faſchois deſia de viure, ie meſpriſois deſia les reliques de ma vieilleſſe caſſee, puis que ce peu de temps qui me reſtoit, deuoit eſtre changé en vn temps infiny, & en la poſſeſſiõ & iouyſſance de l'eternité; lors que ie fus auſſi toſt eſueillé receuant ta lettre, & que ie perdis vn ſi beau ſommeil, lequel ie reprendray & recouureray auſſi toſt que ie t'auray laiſſé. Tu dis que par ma premiere lettre ie n'ay point entieremẽt expliqué toute ceſte queſtion, par laquelle ie m'eſtois eſſayé de preuuer ce que nos Stoiciens ſouſtiennent, que la renõmee & la reputation qui nous ſuit apres noſtre mort, ſoit bien: & que ie n'ay point donné ſolutiõn aux argumens contraires, qu'on nous faiſoit. Qu'aucun bien ne procede, cõme ils diſent, des choſes diſtantes & ſeparees. Ce que tu demandes, mon Lucilius, appartient à ceſte meſme queſtion, mais à vn autre lieu, c'eſt pourquoy non ſeulement ie l'auois differee auec quelques autres raiſons, qui depẽdent de celà. Car il y a comme tu ſçais, quelques diſcours rationaux, c'eſt à dire, de Logique, qui ſont meſlez auec les moraux. Voyla pourquoy i'ay traicté ceſte partie qui eſt iuſte & droicte, & qui appartiẽt aux mœurs: ſçauoir-mon ſi c'eſt folie, & ſi c'eſt peine perdue, d'auoir ſoucy de ce qui doit aduenir apres noſtre mort. A ſçauoir-mon ſi nos biẽs meurẽt auec nous, & s'il en reſte rien à celuy, qui n'eſt plus rien. Ou ſi de ce que nous ne pourrions ſentir quand il aduiendroit, on en peut receuoir ou deſirer quelque fruict. Or tout cela ſe rapporte aux mœurs, c'eſt pourquoy nous l'auons mis en vn autre lieu. Mais il a eſté beſoing de traicter à part ce que les Dialecticiens diſent contre ceſte opinion, & à ceſte cauſe nous l'auons

La philoſophie humaine eſt merueilleuſement irreſoluẽ en vn poinct, ſans la vraye cognoiſſance, duquel neantmoins la condition de l'homme eſt miſerable.

Queſtion de Lucilius, touchant la reputation qu'on obtient apres la mort.

bien voulu ſeparer. Puis donc que tu demandes toutes leurs opinions ie les diſcourray,& apres ie les confuteray l'vne apres l'autre. Mais ſi ie ne diſois au preallable quelque choſe, on ne pourroit pas entendre ce que ie veux contredire.

Reſponſe de Seneque, qui commence par la conſideration de diuers corps en nature.

Qu'eſt-ce donc que ie veux premierement dire? C'eſt qu'il y a quelques corps qui ſont vnis & d'vne piece ſeule, comme eſt l'homme: quelques-vns qui ſont compoſez, comme vn nauire, vne maiſon,& toutes autres choſes, qui de diuerſes parties par vne liaiſon ſont conioinctes enſemble: il y a pareillement quelques corps compoſez de choſes diſtantes, & deſquels encor les membres ſont ſeparez, comme vne armee, vn peuple, vn ſenat. Car ceux par le moyen deſquels ces corps ſont faicts, ſont ioints enſemble par la loy & par leur office, mais par nature ils ſont diſtincts & ſinguliers.

De ce qui ſe peut & doit appeller bien. &

Qu'eſt-ce encor que ie veux dire auparauant? C'eſt que nous penſons que ce qui conſiſte en choſes diſtantes,& ſeparees, ne peut eſtre appellé bien. Car vn bien doit eſtre contenu & gouuerné par vn ſeul traict, il n'y doit auoir qu'vne ſeule raiſon principale du bien. Et ſi quelques fois tu deſires de le ſçauoir, il ſe preuue de ſoy meſme: cepẽdant il a eſté beſoing de preſuppoſer cela, afin que noſtre toile s'y puiſſe appuyer. Vous ſouſtenez, dit-il, que ce qui procede de choſes diſtantes, n'eſt pas bien. Et toutesfois ceſte renommée,& ceſte ſplendeur de nom, c'eſt l'opinion des gẽs de bien. Car comme la renommée n'eſt pas le dire d'vn homme ſeul,& la diffamation n'eſt pas la mauuaiſe opinion d'vne ſeule perſonne: pareillement la ſplendeur & la reputation ne vient pas de plaire à vn ſeul homme. Il faut que pluſieurs grands & vertueux perſonnages conſentẽt en cela, pour engendrer ceſte ſplendeur de nom.

De la loüange & en quel ſens les Stoiques prẽnent ce mot.

Or elle ne ſe faict que par le iugement de pluſieurs, c'eſt à dire, diſtans, & ſeparez, elle ne peut donc eſtre bien. La ſplendeur, dit-il, eſt vne loüange donnee par pluſieurs gens de bien, à vn homme de bien, la loüange eſt vn parler: le parler eſt vne voix qui ſignifie quelque choſe. Mais vne voix, encor qu'elle ſorte de la bouche d'vn homme de bien, n'eſt pas bien. Comme auſſi tout ce que l'homme de bien faict, n'eſt pas bien. Car l'homme applaudit des mains, il chifle, mais aucun n'appellera bien, ny le frappement de mains, ny le chifler, encor qu'il admire,& qu'il loue toutes choſes qui ſont en quelqu'vn, non plus que l'eſternuëment ou la toux. Il ſenſuit donc que la ſplendeur n'eſt pas bien. En ſomme, dites nous, ſi c'eſt le bien de celuy qui loüe, ou de celuy qui eſt loué? ſi vous dictes que c'eſt le bien de celuy qui loüe, ce ſeroit auſſi ſottement parlé, comme ſi vous diſiez que ce fuſt mon bien, qu'vne autre ſoit en bonne ſanté. Mais c'eſt vne action honneſte de loüer ceux qui en ſont dignes: par ainſi c'eſt le bien de celuy qui loüe.

Aduis de Seneque, la loüange d'vn hõme de biẽ nous doit ſuffire autãt que celle de tous.

Car c'eſt ſon action, & non pas le bien de nous, qui ſommes louez. Et toutesfois c'eſt dequoy il eſt queſtion. Ie reſpondray maintenant en peu de paroles à chaſque poinct. Premierement on demande encor maintenãt, ſi aucun bien peut venir des choſes diſtantes. Surquoy il y a des opinions d'vne part & d'autre.

Car tous les gens de bien ſont d'vn meſme aduis. pour ce que

En ſecond lieu, la ſplendeur n'a pas beſoin de beaucoup de ſuffrages & recommandations. Elle ſe peut contenter du iugemẽt d'vn ſeul homme de bien. Car vn ſeul homme de bien peut faire iugement de tous les autres gens de bien. Et quoy, dit-il, la renommee naiſtra elle du iugement d'vn ſeul,& l'infamie du dire d'vne ſeule meſchante perſonne? ie l'appelle, dict-il, gloire, quãd elle eſt eſpandue en beaucoup d'endroicts. Car elle a beſoin du conſentement de pluſieurs: la condition de pluſieurs & celle d'vn ſeul, eſt fort differente. Pourquoy? Car ſi vn ſeul homme de bien a bonne opinion de moy, ce m'eſt autant,

autant, comme ſi tous les gens de bien l'auoient. Par ce que ſi tous me cognoiſſoient, ils auroient ceſte meſme opinion de moy. Ils ont tous vn pareil & ſemblable iugement. Et ceux qui n'y peuuent pas contredire, en iugent de meſmes. C'eſt autant comme ſi tous y conſentoient: car ils ne peuuent auoir autre opinion. Voire-mais pour la gloire, & pour la renommée, l'opinion d'vne ſeule perſonne ne ſuffit point. Quant à cela l'opinion d'vn ſeul homme peut autant comme l'opinion de tous: car ſi vous en demandez aduis à tous, ils ſeront de ceſte opinion. Mais icy le iugement de choſes diuerſes & diſſemblables, eſt auſſi diuers comme ſont bien les affections: car tu les trouueras incertains, legers, & ſuſpects. Penſes-tu que tout le monde puiſſe eſtre d'vn meſme aduis? vn homme ſeul n'a pas touſiours vn meſme aduis. Mais la verité leur plaiſt. La verité n'a qu'vne force & qu'vn meſme viſage. Or quant aux autres, cela meſme à quoy ils conſentent, eſt faux. Et toutesfois il n'y a point de conſtance aux fauſſetez. Car elles ſont diuerſes & contraires enſemble. Mais la loüange, dict-il, n'eſt autre choſe qu'vne voix. Et vne voix ne ſe peut appeller bien. Et quand ils diſent que la ſplendeur du nõ n'eſt autre choſe que la loüange que les gens de bien rendent aux gens de bien, ils ne la rapportent point à la voix, mais à l'opinion. Car encor qu'vn homme de bié ſe taiſe, pourueu qu'il penſe que quelqu'vn ſoit digne de loüãge, il eſt aſſez loüé. Dauãtage la loüange eſt autre choſe, que le loüangement: car ceſtuy-là a beſoin de la voix. C'eſt pourquoy l'on ne dict point vne loüãge funebre, mais vn loüangement, l'office duquel conſiſte en harãgue. Quand nous diſons que quelqu'vn eſt digne de louange, nous ne promettons point les paroles gracieuſes, mais le iugemẽt des hommes. La louange donc peut proceder de celuy qui ne dira mot, pourueu qu'il aye bonne opinion de quelqu'vn, & qu'il le loüe dans ſoy-meſmes, comme homme de bien. En outre (comme i'ay dict) la louange ſe rapporte à l'ame, & non point aux paroles qui ont preſché la louange que l'ame auoit cõceuë, & qui l'apportent à la cognoiſſance de pluſieurs. Celuy loüe qui iuge qu'on eſt digne de louange. Quand ce tragique nous dict, que c'eſt choſe magnifique d'eſtre loué par celuy qui eſt loué, il entend que c'eſt par vn qui eſt digne de louange. Et quand cet ancien Poëte dit auſſi: La loüãge nourrit les arts, il ne dit pas le louangement lequel corrompt pluſtoſt les arts. Car il n'y a rien qui ait tant gaſté, & corrompu l'eloquence & les autres ſciences qui ont beſoin des aureilles, que de vouloir plaire au peuple. Il eſt bien vray que la renommee a beſoin de la voix, mais nõ pas la ſplendeur. Car elle peut venir ſans la voix, ayant aſſez du ſeul iugement. Elle eſt aſſez entiere non ſeulemẽt entre ceux qui ne parlent point, mais entre ceux meſmes qui la contrediſent. Ie te diray encor la difference qui eſt entre la ſplendeur & la gloire. La gloire vient du iugement de pluſieurs, & la ſplendeur des bons. Mais à ſçauoir-mon à qui c'eſt que la ſplendeur du nom, c'eſt à dire, la louange que les bons rendent aux bons, portera du bien? ſera-ce à celuy qui eſt loué, ou à celuy qui loüe? Ce ſera à l'vn & à l'autre. Moy qui ſuis loué, par ce que nature m'a faict tel que i'ayme toutes perſonnes, ie ſuis tres-aiſe d'auoir bien-faict, & me reſiouys d'auoir trouué des hommes recognoiſſans, qui preſchent mes vertus. C'eſt le bien de pluſieurs quand ils ſont recognoiſſans: mais c'eſt auſſi mon bien. Car i'ay l'ame ſi bonne, que le bien d'autruy ie l'eſtime comme mien, & de ceux auſſi auſquels ie ſuis cauſe de ce bien. C'eſt le bien de ceux,

La verité leur plaiſt. Or elle n'a qu'vn viſage.

Differẽce entre loüange & loüangemẽt.

Que c'eſt que loüange.

D'ou vient la corruption des ſciences.

Difference entre ſplendeur & gloire

Marque de bonne ame.

qui loüent. Car il ſe faict par vertu. Et toute action de vertu eſt bien. Mais cela ne leur pouuoit aduenir, ſi ie n'eſtois tel. Par ainſi c'eſt le bien de l'vn & de l'autre, d'eſtre loué auec merite autant certes comme c'eſt le bien d'vn iuge d'auoir bien iugé, & le bien pareillement de celuy au profit duquel il a eſté iugé. Fais-tu doubte, que la iuſtice ne ſoit le bien de celuy, qui en eſt doüé, & de celuy auſſi à qui elle paye ce qu'elle luy doit? C'eſt iuſtice de loüer vne perſonne qui le merite: c'eſt donc le bien de l'vn & de l'autre. Nous auons aſſez amplement reſpondu à ces mocqueurs. Mais nous ne deuions pas auoir ceſte mauuaiſe intention de ſemer ces argumens trompeurs, & tirer la philoſophie hors du ſiege de ſa majeſté pour la mettre en ceſte deſtreſſe. Combien vaut-il mieux aller par vn chemin droict & ouuert, que de ſe ietter ſoy-meſme en ces deſtours & labyrinthes qu'il te faut apres rebrouſſer auec beaucoup de peine? Car ces diſputes en fin ne ſont autre choſe que des paſſe-temps de perſonnes qui ſe veulent doctement tromper, & ſurprendre l'vn l'autre. Dis pluſtoſt combien il eſt conuenable à la nature, d'eſtendre ſon ame ſur tout ce grand monde. L'ame de l'homme eſt vne grande choſe, & genereuſe: elle ne peut ſouffrir d'auoir aucunes bornes, qui ne luy ſoient communes auec Dieu, elle va au pair auec luy. Premierement elle ne prend' point pour ſa patrie & pour ſa demeure vn bas lieu, elle ne ſe contente d'Epheſe ou d'Alexandrie, ou de quelque autre lieu plus eſpacieux, plus remply de citoyens & de plus grand nombre de maiſons, ſa patrie eſt tout ce que l'vniuers d'enhaut enuironne de ſon circuit. Toute ceſte grande voute, ſous laquelle la mer & la terre eſt fondée, ſous laquelle l'air qui ſepare les choſes humaines d'auec les diuines, & les conioinct auſſi, ſous laquelle il y a tant de Dieux rangez en bel ordre, qui veillent inceſſamment pour continuer la charge qui leur eſt donnee. En ſecond lieu elle ne permet point qu'on luy donne vn aage trop court. Tous les temps, dict-elle, ſont à moy. Il n'y a ſiecle qui ſoit clos aux grands entendemens: il n'y a temps ſur lequel il ne puiſſe jetter ſes penſees. Quand ce iour ſera venu, qui doit ſeparer la conionction, qui a eſté faicte de la diuinité auec l'humanité, ie lairray ce corps au lieu où ie l'ay trouué: ie m'iray rendre à la compagnie des Dieux. Et encor maintenant meſme ie n'en ſuis point du tout priué, mais ie ſuis retenu par la peſanteur de la terre. La demeure de ceſt aage mortel, n'eſt qu'vn auant-ieu d'vne meilleure & d'vne plus longue vie. Tout ainſi que le ventre de noſtre mere nous retient l'eſpace de neuf mois, & nous prepare non point pour ſoy, mais pour le lieu où il ſemble que nous ſoyons jettez ja capables de reſpirer l'haleine, & de pouuoir ſouffrir l'air: pareillement par ceſte eſpace de temps qu'il y a depuis l'enfance iuſqu'à la vieilleſſe, nous ſommes receus pour vn autre enfantement. Vne autre naiſſance nous attend, & vn eſtat d'autres plus belles choſes. Nous ne pourrions ſouffrir le ciel qu'apres quelque interualle. Par ainſi preuoy de longue main ſans aucune peur ceſte heure du decret de ta mort. Ce n'eſt pas la derniere heure de l'ame, elle ne l'eſt que pour le corps. Regarde toutes ces choſes, qui ſont aupres de toy, comme ſi ce n'eſtoient que paquets de hardes que tu tiens dans vne hoſtellerie. Il te faut deſloger, & aller plus loing. Nature foüille tous ceux qui ſ'en vont, comme ceux qui entrent. Elle ne te permet point d'en emporter plus que tu n'en as porté. Encor de ce que tu portois quand tu entras en la vie, il en faut laiſſer vne bonne partie. On t'oſtera la peau qu'on

Diſcours plus grane que les vaines diſputes precedentes, par lequel il monſtre l'excellence de l'entendement humain.

De la ſeparation du corps auec l'ame & de l'immortalité de cellecy.

L'homme ſort du monde auec pareille nudité qu'il y entre.

qu'on auoit jetté deſſus toy pour derniere couuerture: on t'oſtera la chair & le ſang meſlé auec elle, qui couroit par tout: on t'oſtera les os & les nerfs qui rendoient fermes & fortes les parties fluides & foibles. Ce iour, que tu crains comme ſ'il deuoit eſtre ton dernier, c'eſt le iour de ta naiſſance à l'eternité. Laiſſe ceſte peſante charge. Que retardes-tu tant, comme ſi deſia tu n'eſtois vne autre fois ſorty dehors, quand tu laiſſas le corps dans lequel tu eſtois caché? tu fais le retif, tu recules. Ce fut auſſi auec de grands efforts que ta mere te mit hors du ventre. Tu ſouſpires, tu pleures. Quand tu naſquis tu pleurois auſſi. Mais lors on te pouuoit bien pardonner, ne faiſant que venir en ce monde, tu n'auois iamais rien veu ny ſenty, eſtant ſorty d'vn lieu chaud & mol des entrailles de ta mere, vn air plus libre & plus grand te ſoufla. Apres l'attouchement d'vne dure main t'offenſa: & eſtant encor ainſi tendre, & n'ayant iamais plus rien veu, tu te trouuas eſtonné entre les choſes que tu ne cognoiſſois pas. Mais maintenant tu ne trouues pas eſtrange de te voir ſeparé de ce corps duquel tu auois eſté autrefois partie. Laiſſe donc ſans regret ces membres qui ne te ſeruent deſia plus, & deſpoüille ce corps où l'ame long temps a, ne peut plus loger. Il ſera deſchiré, il ſera noyé & aneanty. Dequoy te faſches-tu? C'eſt ainſi qu'il ſe faict, les eſtuys qui ont tenu couuert ceux qui naiſſent, periſſent touſiours. Pourquoy les aimes-tu tant, comme ſ'ils eſtoient tiens? Par-ce, peut-eſtre, que tu en es couuert. Il viendra vn iour qui te deſcouurira, & qui te mettra hors de ce ventre vilain, & puant où tu es maintenant logé. Taſche dés maintenant de t'en voler, & de t'arracher de là, le plus que tu pourras: reiettant toutes autres choſes horſmis celles qui doiuent demeurer neceſſairement auec toy. De là meſmes auſſi penſe à quelque choſe plus haute & plus diuine. Quelque iour les ſecrets de nature te ſeront deſcouuerts, ces tenebres ſeront chaſſees, & vne belle clairté reluira de tous coſtez. Penſe en toy-meſmes combien eſt grande ceſte lueur de tant d'eſtoilles, qui meſlent leurs lumieres enſemble. Il n'y aura aucun vmbre qui vienne troubler la ſeraincté de l'air, tous les quartiers du ciel reluyront d'vne egale clairté. Le iour & la nuict ne ſont que le changement de l'air voiſin de la terre. Tu confeſſeras d'auoir veſcu en tenebres, lors que tu verras tout entier ceſte lumiere entiere que tu ne vois maintenant, que par des petites feneſtres de tes yeux, & toutesfois tu l'admires de bien loing. Que te ſemblera ceſte diuine clarté, quand tu la verras dans ſa place? Ceſte penſee ne peut permettre que rien de ſale ſe puiſſe arreſter dans noſtre ame, rien de bas, ny de cruel. Elle dict que les Dieux ſont teſmoins de toutes choſes. Elle nous commande de nous rendre agreables à eux, & de ne penſer qu'à leur plaire, & de mettre l'eternité deuant nos yeux: laquelle a ſi grand pouuoir que ſi quelqu'vn la peut conceuoir dans ſon ame, il n'a aucune peur des armees, il ne ſ'effraye point des trompettes, aucunes menaces ne le peuuent eſpouuanter. Mais pourquoy eſt-ce que celuy ſ'eſpouuanteroit qui a ſon eſperance en la mort, ſi celuy auſſi qui penſe que l'ame ne dure qu'autant de temps qu'elle eſt retenuë dans les liens de ce corps, & qu'auſſi-toſt qu'elle en eſt deliuree, elle ſ'euanoüiſt du tout, met peine de pouuoir eſtre vtile encor apres ſa mort? Car encor qu'il nous ſoit rauy à nos yeux, ſi eſt ce que,

La vertu de ce prince, & l'honneur & la gloire
De ſa race, venoit ſouuent en ſa memoire.

Miſerable eſtat de l'homme deuant ſa naiſſance & apres.

Dont il prend ſubiect d'exhorter à mourir alaigremẽt

Et ce d'autant plus qu'apres la mort on entre en la poſſeſſiõ de biens excellens.

Vne ſaincte penſee tient l'ame exempte de tous vices.

Quel eſt le bien duquel iouyt l'ame vertueuſe.

Penſe combien les bons exemples nous profitent,& tu cognoiſtras que la memoire des grands perſonnages nous eſt autant profitable, que leur preſence.

EPISTRE CLII.

Que l'ennemy le plus dangereux & plus traiſtre à l'homme c'eſt l'homme. Que la philoſophie peut ſeruir de remede à ces maux.

L'homme ne reçoit point de plus grãds deſplaiſirs, que de l'homme meſme, car, les autres creatures ne nuiſent que par accident ou par neceſſité, mais l'hõme de guet à penſé.

POurquoy penſes-tu ſi ſoigneuſement au malheur qui te peut aduenir & peut auſſi n'aduenir point? Ie parle d'vn feu ou d'vne ruine, & tels autres dangers qui nous aduiennent,& ne viennẽt point par aguets. Pren garde pluſtoſt à ceux qui t'eſclairẽt de prés, qui t'eſpient,& te veulẽt ſurprendre. Ce ſont des malheurs bien rares, encor qu'ils ſoient bien grands, que de faire naufrage, ou d'eſtre verſé ſous vn coche. Mais le danger qu'vn hõme braſſe à vn autre, il eſt ordinaire. Sois touſiours au guet contre ceſtui-là, ayes touſiours les yeux ouuerts. Car il n'y a point d'autre mal plus frequent, plus opiniaſtre, plus flateur que ceſtuy-là. La tẽpeſte menace auant qu'elle ſ'eſleue, les baſtimens craquent auant tõber,& la fumée ſe void pluſtoſt que le feu. Mais le malheur qui nous vient d'vn hõme, eſt fort ſoudain. Et d'autãt plus qu'il ſ'approche de toy, d'autant eſt-il plus finement caché. Tu te trompes, ſi tu te fies au viſage de ceux qui ſe preſentent à toy. Ils ont la face d'hõmes,& le cœur de beſtes ſauuages: ſi n'eſt que leur fureur eſt plus dangereuſe à ceux qu'elles rencontrent les premiers, parce qu'elles ne la peuuẽt ſi bien retenir, qu'ils paſſent ſans eſtre offenſez. Car rien ne les pouſſe iamais à faire mal que la ſeule neceſſité. C'eſt la faim ou la peur qui les contraincte de venir au combat. Mais ce n'eſt que plaiſir à l'homme de faire perir vn homme. Toutesfois en penſant au danger qui te peut aduenir par l'homme, penſe pareillement quel eſt le deuoir de l'homme. Prends garde d'vn coſté, de n'eſtre point offencé, & de l'autre, de n'offencer pas-vn. Reſiouïs-toy du bien de tout le monde,& ſois faſché de leur mal: ſouuienne toy de ce que tu dois faire par autruy & de ce dont tu te dois garder. Viuant ainſi, quel bien t'en aduiendra-il? non pas qu'ils ne te nuiſent, mais qu'ils ne te trompent point. Sur tout retire toy le plus que tu pourras à la philoſophie: elle te mignardera dans ſon giron. Tu ſeras entieremẽt ſeur dans ſon ſainct cabinet, ou plus ſeur qu'en tout autre lieu. Nul ne ſ'entrehеurte, que ceux qui ſe promenent en meſme place. Mais tu ne dois point te vanter de ſuiure la philoſophie: elle a fort ſouuent eſté dommageable à pluſieurs qui ſ'en eſtoient fierement & inſolemment glorifiez. Il ſuffit qu'elle te face perdre tes vices, qu'elle ne reproche rien à autruy, qu'elle ne deſdaigne pas les couſtumes publiques, qu'elle ne face point cognoiſtre qu'elle vueille blaſmer tout ce qu'elle ne faict point. On peut eſtre ſage ſans orgueil & ſans enuie.

Remede à ce deſordre.

EPISTRE CLIII.

D'vn voyage qu'il fit hors la ville, pour recouurer ſa ſanté. Qu'il ne faut point paſſer la mer, ny changer de villes pour fuir les vices. Il ne faut point aller en autre lieu, mais eſtre autre qu'on n'eſtoit point.

Il conſeille de viure auec Caton, Lælius, & Tubero, Romains, & auec Socrate & Zenon Grecs.

Exemple de l'amitié coniugale,& de la naturelle bien vueillãce des amis.

IE m'eſtois retiré en ma ville de Nomentan: pourquoy penſes-tu que ce fuſt? pour fuïr la ville? Mais pluſtoſt la fievre comme l'accez me venoit. Elle m'auoit

uoit deſia ſaiſi, quand ie commanday auſſi-toſt, qu'on attelaſt mon caroſſe, encor que ma bonne femme Pauline me vouluſt retenir, le medecin me trouuant le pouls eſmeu, & le battement des veines inconſtant contre ſon naturel, dict que c'eſtoit vn commencement de fieure. Toutesfois ie continuay de m'en aller. Il me vint lors à la bouche ce que i'auois ouy dire à Gallio mon ſeigneur, lequel eſtant en Achaie & commençant la fieure de le ſaiſir, monta incontinent dans la nauire, criant que c'eſtoit vne maladie du lieu, & non pas du corps. C'eſt ce que ie dis à Pauline, laquelle me pria d'auoir ma ſanté en recommandation. Car ſçachant que ſa vie ne depend que de la mienne, ie commence d'auoir ſoing de moy-meſme, pour en auoir auſſi d'elle: & iaçoit que la vieilleſſe m'euſt rendu conſtant pour ſupporter beaucoup de mal, ie perds toutesfois ce bien que l'aage m'auoit apporté. Il me ſemble qu'en ce vieillard il y a vn ieune hõme, duquel on a pitié. De ſorte que ne pouuant gagner ſur elle qu'elle m'aime auec plus de conſtance, elle gaigne ſur moy, que ie m'ayme plus que ie ne deurois. Car il faut ſ'accommoder aux honneſtes affections: & jaçoit quelquefois qu'aucunes iuſtes cauſes nous preſſent, il faut neantmoins pour l'honneur de ſes amis, rappeller ſon eſprit mourant, encor que ce ſoit auec peine: il le faut retenir dans la bouche, veu qu'vn homme vertueux doit mettre peine de viure non pas tant qu'il y prend plaiſir, mais tant qu'il en eſt beſoing. Celuy qui eſtime ſi peu ſa femme & ſon amy, qu'il ne voudroit pas allonger ſa vie pour l'amour d'eux, & qui perſeuere de vouloir mourir, eſt trop delicat. Il faut qu'vne ame ſe puiſſe commander cela, ſi l'vtilité de ſes amis le requiert, qu'elle ne vueille point mourir pour donner ce contentement à elle ſeule: mais ſi elle auoit commencé, elle deuroit pluſtoſt rompre ce deſſein & ſ'accommoder à la volonté des ſiens. C'eſt l'acte d'vne ame pleine de vertu & de force, de retourner à la vie pour le bien d'autruy: ce que pluſieurs grands perſonnages ont faict. Mais i'eſtime auſſi, que c'eſt vne grande humanité de conſeruer plus ſoigneuſement ſa vieilleſſe, le plus grand fruict de laquelle, eſt de ſ'entretenir auec grand ſoing, & vne grande ſeureté, & iouyr de ſa vie auec vne plus grande fermeté de courage, ſi tu cognois que cela ſoit agreable, profitable, & deſiré par quelqu'vn de tes amis. Dauantage en faiſant cela, tu en reçois vn grand plaiſir, & vne belle recompenſe. Car quel plus grand contentement pourroit-on ſentir que de ſe voir ſi cherement aymé de ſa femme, que pour l'amour d'elle tu te vueilles encor plus cherement aymer? C'eſt pourquoy ma Pauline peut tãt ſur moy que ſa crainte m'eſt cauſe que ie crains. Mais veux-tu ſçauoir comme ie me trouuay du conſeil de mon voyage? Auſſitoſt que i'eus laiſſé ce mauuais air de la ville, & la puanteur de la fumee des cuiſines, leſquelles auſſi-toſt qu'on les remuë, iettẽt auec la pouſſiere toute la vapeur peſteuſe qu'elles tenoiẽt couuerte & cachee, ie ſentis incontinent vn grãd changement en ma ſanté. Mais comment penſes-tu que mes forces ſe refirent auſſitoſt que i'arriuay dans le vignoble du lieu? Incontinent que i'entray dans ce paſturage ie me fis donner à manger. Ie me ſentis tout reuenu, la langueur de ce corps mal aſſeuré, & qui craignoit quelque plus grand mal, ne demeura gueres auec moy. Ie commence d'eſtudier auec toutes les forces de l'eſprit. Le lieu n'y ſert pas de beaucoup, ſi l'eſprit ne ſ'y ayde, lequel pourra ſ'il veut au milieu des occupations trouuer touſiours quelques heures ſecretes. Mais celuy qui choiſit les regions, & cherche le repos, trouuera par tout des affaires qui l'empeſcherõt. Car on dit que ſ'eſtant plaint quelqu'vn à Socrates, que les longs voyages qu'il

L'ame vertueuſe doit deſirer de prolonger ſa vie pour l'vtilité des ſiẽs.

Quel eſt le principal fruict de la vieilleſſe.

Profit qui reuient du chãgement de l'air des villes à celuy des champs.

La ſolitude ne ſert de gueres ſi l'eſprit ne s'accommode à ſoy meſme.

Pour s'exempter de paſſions, il faut quitter ſes vices.

auoit faicts, ne luy auoiēt porté aucun profit, il luy reſpōdit; Ce n'eſt point ſans cauſe que cela t'eſt aduenu: car tu faiſois ces voyages auec toy. O le grand bien que ce ſeroit à quelques vns, ſi en voyageant ils ſe pouuoient departir d'auec eux-meſmes! par-ce qu'ils ne font que ſe ſollicirer, que ſe corrompre, que ſe faire peur. Que ſert-il de paſſer les mers, & de changer de villes? Si tu veux eſchaper aux paſſions qui te tourmentent, il n'eſt pas beſoing d'aller en autre lieu, mais eſtre autre. Prens le cas que tu ſois allé dans Athenes ou à Rhodes. Choiſis vne autre ville telle que tu voudras. Que ſert-il quelles ſoient les mœurs de ceſte cité? Tu y as porté les tiennes. Tu penſeras touſiours, que la richeſſe ſoit vn bien: la pauureté, & (ce qui eſt encor du tout miſerable) vne fauſe pauureté, te tourmentera. Car encor que tu poſſedes de grands biens, toutesfois par-ce qu'vn autre en a de plus grands, il te ſemble que la richeſſe de laquelle il te ſurpaſſe, te defaut. Tu penſes que les honneurs & dignitez ſoient quelque bien. Tu auras mal de teſte que ceſtuy-cy ſoit faict conſul, qu'vn autre le ſoit pour la ſeconde fois: tu te rechignes de lire ſouuent le nom de quelqu'vn eſcrit aux faſtes. La fureur de ton ambition ſera ſi grande, qu'il te ſemblera que pas-vn ne vient apres toy, ſi quelqu'vn marche deuant toy. Tu eſtimeras auſſi que la mort ſoit le plus grand mal qui te puiſſe aduenir, iaçoit qu'elle ne porte aucun mal, que la peur qu'on en conçoit auant qu'elle aduienne. Les dangers ſeuls ne t'effrayeront pas: ce ſeront les ſoupçons: tu ſeras touſiours agité de frayeurs vaines. Car que te ſeruira

Diſcours cōtre l'auarice.

Contre l'ambition.

Contre la crainte.

D'auoir peu eſchapper tant de villes de Grece,
Et peu rompre en fuyant des ennemis la preſſe.

La paix meſme te portera des peurs, tu ne pourras te fier aux choſes les plus aſſeurées, ſi vne fois l'eſpouuentement t'a faict perdre l'entendement: lequel depuis qu'il ſ'eſt accouſtumé de s'effrayer ſoudainement à toutes occurrences, ne pourra permettre apres que tu puiſſes prendre aucun remede à ſon ſalut. Car il n'euite plus les dangers, il ne faict que fuir: tu penſeras auſſi que c'eſt vn mal extremement grand de perdre quelqu'vn de tes amis. Combien que ce ſoit vne folie auſſi grande, comme ce ſeroit, ſi tu pleurois de voir tomber en terre les fueilles de ces beaux arbres qui ſeruent d'ornemēt à ta maiſon. Tout ce qui te plaiſt, reſſemble à vne verdure. Ils viuent tant qu'ils ſont verds, la fortune fait tomber par terre quelque choſe de iour à autre. Mais comme la cheute des fueilles eſt facile à ſupporter, par-ce qu'elles renaiſſent: auſſi eſt la perte de ceux que tu aymes, & que tu penſes eſtre les plaiſirs de ta vie, parce qu'ils ſe refont, encor qu'ils ne renaiſſent point. Ouy: mais ils ne ſeront point pareils aux autres. Auſſi ne ſeras-tu pareil à toy-meſmes. Il n'eſt iour, il n'eſt heure, qui ne te change. Mais ce larrecin ſe cognoiſt plus facilement aux autres. En toy il eſt caché, par-ce qu'il ne ſe faict pas ouuertement: les autres nous ſont eſleuez tout d'vn coup, mais nous ſommes deſrobez inſenſiblement à nous meſmes. Ne voudras-tu pas donc penſer à ces choſes, & apporter quelques remedes à ta playe? Voudras-tu touſiours ſemer des nouuelles occaſions de ſoucis, eſperant tantoſt vne choſe, & entrant en deſeſpoir d'vne autre? Si tu es ſage, meſle les vnes & les autres enſemble: n'eſpere point ſans deſeſpoir, & ne deſeſpere point ſans eſperance. Quel profit reuint iamais à pas-vn d'auoir beaucoup voyagé? Il n'a pas temperé ſes voluptez, il n'a pas retenu ſon auarice, il n'a pas addoucy ſa cholere, il n'a pas refroidy la violence indomptee de ſes amours,

cōtre la perte des amis.

Contre les frequés & diuers changemens de pays.

amours,il n'a peu arracher aucun vice de ſon ame,il ne luy a pas rendu le iugement meilleur, il n'a pas chaſſé ſes erreurs : mais comme ſi c'eſtoit vn enfant, qui admire les choſes qu'il n'a iamais veuës, il a eſté retenu quelque peu de temps pour les nouueautez qu'il voyoit. Au reſte l'agitation faict que l'inconſtance de l'ame,qui ſirrite dauantage quand elle eſt faſchée, ſe rend plus legere & volage,& par ce moyen ſ'ils ont eu grand deſir de voir ces lieux,ils les ont quittez encor plus volontiers, & comme oiſeaux paſſagers ſ'en ſont reuolez plus viſte qu'ils n'eſtoient venus. Le pelerinage te donnera cognoiſſance de diuerſes nations, te monſtrera des nouuelles formes de montagnes,des châps d'vne eſtenduë admirable, de grands vallons arrouſez d'eaux, qui ne tariſſent iamais, la nature de quelque riuiere, qu'on aura remarquée : on t'apprendra comme le Nil ne ſ'enfle que l'eſté,ou comme le Tigris ſe deſrobe aux yeux, & apres auoir faict vn long cours ſouz la terre,il en ſort tout entier. Ou comme Meandre,qui a eſté l'exercice, & le plaiſir de tous les Poëtes, faict vne infinité de replis,& ſ'approchant en diuers endroicts de ſon propre canal,ſans ſe vouloir jetter dedans,il ſe flechit à coſté. Mais rien de tout cela ne te rendra ny plus vertueux, ny plus ſage. Il faut touſiours eſtre apres l'eſtude,apres les autheurs de la ſageſſe, pour apprendre ce qui eſt deſia inuenté, & pour rechercher ce qui ne l'eſt pas encores. C'eſt ainſi qu'il faut retirer l'ame de ſa miſerable ſeruitude, & la mettre en liberté. Tant que tu demeureras ſans apprendre ce qu'il faut fuïr,& ce qu'il faut deſirer:ce qui nous eſt neceſſaire,& ce qui nous eſt ſuperflu:ce qui eſt iuſte,& ce qui eſt honneſte : ce ne ſera pas voyager, ce ſera errer,& vagabonder : ces erreurs ne te porteront aucun profit. Car tu traines tes paſſions en ces voyages, & tes vices te ſuiuent par tout. A la mienne volonté qu'ils ne fiſſent que te ſuiure : car ils ſeroient plus loing de toy qu'ils ne ſont pas. Mais tu les portes ſur toy,tu ne les menes point. Voila pourquoy,en quelque lieu que tu ſois ils te preſſent, & te donnent pareil tourment autant en vn païs,qu'en autre. Il faut chercher au malade vne medecine, & non point vne region. Quelqu'vn ſ'eſt-il rompu la jambe,ſ'eſt-il deſloüé le pied ? Il ne monte pas dans vn coche, ou dans vne nauire : il appelle le medecin pour faire reprendre la partie rompuë, & que celle qui eſt deſloüée ſoit remiſe en ſon lieu. Pourquoy penſes-tu donc que ton ame,qui eſt rompuë & deſlouée en tant de lieux, puiſſe guerir en changeant de païs ? Ce mal eſt trop grand pour eſtre guery en ſe faiſant porter. Le voyager ne te rendra ny medecin,ny orateur. Le lieu n'apprend aucune ſcience. Et quoy ? La ſageſſe qui eſt la plus precieuſe choſe de ce monde, ſ'acquiert elle en chemin ? Croy moy,il n'y a chemin aucun,qui puiſſe arreſter ton ambition,ta cholere,tes frayeurs. Ou ſ'il en y auoit, toutes ſortes d'hommes y accourroient en foule. Ces maux te tourmenteront, ils t'ameigriront tant que tu iras vagabonder par terre, & par mer,tant que tu porteras ſur toy les cauſes de ces maux. T'eſtonnes-tu, ſi la fuite hors de ton pays ne te porte aucun profit ? ce que tu veux fuir eſt auec toy. Corrige toy donc. Mets bas ceſte peſante charge,chaſſe loing ta conuoitiſe,ou la contiens dans quelque honneſte meſure,oſte toute meſchanceté de ton ame. Si tu veux faire des joyeux voyages,gueris celuy que tu menes auec toy. L'auarice ne te quittera iamais pendant que tu viuras auec vn auaricieux. La fierté ne te quittera iamais pendant que tu hanteras vn orgueilleux. Tu ne perdras iamais la cruauté en la compagnie d'vn bourreau. La hantiſe des adulteres ne fera

Les voyages contentent l'eſprit, mais ne le rendent ny plus vertueux ny plus ſage.

Moyẽ de mettre l'ame en ſa vraye liberté.

Voyager ſans la philoſophie ce n'eſt que vagabonder.

&

Sans amendement de vie, les diuers voyages ſont inutiles.

Le moyen de s'améder c'eſt de nettoyer ſon ame de tous vices,

fuir la compagnie des meſchans, & hanter les gẽs de bien.

qu'allumer ta paillardiſe. Si tu te veux deſpouiller de vices, il te faut eſloigner des exẽples des vices: l'auare, le corrupteur, le cruel, le trõpeur, qui t'euſſent fait beaucoup de mal, s'ils euſſent eſté pres de toy, ſont logez dedans toy. Va chercher des plus gẽs de bien. Va viure auec Caton, auec Lælius, auec Tubero: que ſi tu veux viure encor auſſi en la compagnie des Grecs, hante Socrates, & Zenon. L'vn t'apprendra de mourir quand la neceſſité le voudra, & l'autre auant qu'il en ſoit beſoin. Vis auec Chryſippus, auec Poſidonius. Ceux-là t'enſeigneront la cognoiſſance des choſes diuines, & humaines. Ceux-là te commanderont de faire touſiours quelque belle choſe, & non ſeulement de ſçauoir ſagement parler, & de tenir de beaux propos, qui ſeront agreables à ceux qui les orront: mais auſſi d'endurcir ton ame, & de la fortifier contre toutes menaces. Il n'y a qu'vn port de ſalut pour la vie, qui eſt touſiours agitee & tourmentee: c'eſt de meſpriſer les choſes aduenir, ſe maintenir en toute aſſeurance, preſenter courageuſement l'eſtomach aux coups de fortune, ne ſe cacher, & ne luy tourner iamais le dos. Nature nous a engendrez hardis, & courageux: Et comme elle a donné à quelques beſtes vn eſprit cruel, à quelques vnes fin & ruſé, à d'autres craintif: auſſi nous l'a elle donné grand & genereux, cherchant où il pourra viure honorablement, & non point ſeurement: treſſemblable à l'vniuers, lequel il ſuit tant que le pas d'vn homme mortel ſe peut eſtendre, & taſche à luy reſſembler. Il ſe monſtre à tout le monde, & ſemble qu'il ſoit bien-aiſe, d'eſtre regardé, & d'eſtre loué, il eſt maiſtre de toutes choſes, il eſt par deſſus toutes choſes. C'eſt pourquoy il ne ſ'aſſubiettit à rien qui ſoit, il ne trouue rien qui luy ſoit trop peſant, rien qui le puiſſe faire plier ſous le faix.

Exemples ordinaires des gens de bien.

La philoſophie eſt le ſeul haure de la vie contre les tẽpeſtes d'icelle.

Excellence de l'entendemẽt humain.

La mort & le labeur ſont horribles à voir.

6. Æneid.

Rien moins que cela, ſi on les pouuoit regarder droitement, & rompre les tenebres, qui ſont deuant. Il y a force choſes qui nous eſpouuantent la nuict, que le iour on ne ſ'en fait que rire.

La mort & le labeur ſont horribles à voir.

Noſtre Virgile a dit cela de fort bonne grace: il n'a pas dit qu'elles fuſſent terribles en effect, mais à les voir. C'eſt à dire qu'elles ſemblent l'eſtre à la veuë, & toutesfois ne le ſont point. Qu'eſt-ce qu'il y a, dis-ie, de ſi eſpouuentable en ces choſes, ſinon ce que l'opinion vulgaire en a publié? Pourquoy eſt-ce, Lucilius, qu'eſtant ainſi gaillard & robuſte, tu craindras le labeur, & qu'eſtant homme tu craindras la mort? Cela me faict ſouuenir de ceux, qui penſent que ce qu'ils ne peuuent faire, ſoit impoſſible, & qui diſent que nous parlons des choſes qui ſont hors du pouuoir de nature humaine. Hà que i'ay bien meilleure opinion d'eux, ils le pourroient faire eux-meſmes, mais ils ne veulent pas. Mais qui eſt celuy, qui l'a voulu entreprendre, qui n'en ſoit venu à bout? Qui eſt celuy qui ne les ait trouué plus faciles en trauaillant? Ce n'eſt point par-ce qu'elles ſont difficiles, que nous n'oſons point: mais par-ce que nous n'oſons point, elles ſont difficiles. Toutesfois ſi vous en demandez vn exemple, prenez Socrates ce vieillard, qui a tant ſouffert, qui a eſté tourmenté de toutes ſortes de maux, qui n'a peu iamais eſtre vaincu ny de la faim ny de la pauureté (que la charge de ſa maiſon luy faiſoit trouuer encor plus faſcheuſe) qui n'a eſté vaincu des trauaux de guerre, qu'il a portez auſſi en ſon temps, ny de ceux qu'il a endurez dans ſa propre maiſon, ſoit que tu parles de ſa femme, qui

L'eſprit de l'hõme eſt capable de tout, pourueu qu'il s'y applique à bon eſcient.

Exemple en Socrates qui ne fut iamais vaincu d'aucun mal.

qui auoit les mœurs fort ſauuages, & la langue venimeuſe: ſoit que tu parles de ſes enfans, qui eſtoient indociles & rudes, qui reſſembloiét plus à la mere qu'au pere. De ſorte qu'il a touſiours veſcu ou en guerre, ou en tyrannie: ou bien en vne liberté plus cruelle que ny la guerre, ny la tyrannie. La guerre dura vingt & ſept ans: apres que les armes furent poſées, la ville fut abandonnée à la cruauté de trente tyrans, pluſieurs deſquels eſtoient ſes ennemis. Mais le dernier iugement fut donné ſouz pretexte d'aucuns crimes de grande importance, on l'accuſoit de ſentir mal de la religion, d'auoir corrompu la jeuneſſe, & de l'auoir ſubornée contre les Dieux, contre leurs parés, & contre leur patrie. Et apres tout, la priſon & le poiſon. Mais tant ſ'en faut, que rien de cela ait peu changer l'ame de Socrates, qu'il n'a peu ſeulemét luy faire chãger la couleur du viſage. Il retint ceſte louange rare & admirable iuſqu'au dernier iour de ſa vie, que iamais hõme ne vid Socrates, ny plus joyeux, ny plus triſte. Il fut touſiours conſtant parmy l'incõſtance de fortune. Veux-tu encor vn autre exẽple? Pren ce Caton dernier, contre lequel fortune ſe monſtra plus ennemie, & plus opiniaſtre. Car luy ayãt eſté contraire en tous lieux, elle l'a eſté encor d'auantage en ſa mort: toutesfois il fit cognoiſtre qu'vn homme de cœur peut viure en deſpit de fortune, & mourir en deſpit d'elle. Il auoit paſſé toute ſa vie aux guerres ciuiles, ou en vn aage qui appreſtoit deſia la guerre ciuile. De ſorte que tu pourrois dire qu'il n'a pas veſcu en moindre ſeruitude, que Socrates, ſinon que tu penſes que Cn. Pompeius, & Cæſar, & Craſſus fuſſent compagnons en la liberté. Pour ſi ſouuent que la republique ſe ſoit changee, on n'a iamais veu changé Caton. En tous temps & en tous affaires il a eſté touſiours ſemblable à ſoy. Eſtant Preteur, eſtant repouſſé du conſulat, eſtant accuſé, eſtant en la prouince, en haranguant au peuple, en l'armee, en ſa mort, en l'effroy, & en l'eſtonnement de la choſe publique: lors que d'vn coſté Cæſar eſtoit ſouſtenu de dix legions de vieux ſoldats bien aguerris, & que Cn. Pompeius auoit auec ſoy toutes les forces des nations eſtrangeres, il fiſt teſte luy ſeul contre tous. Quand les vns ſe rendoient au camp de Cæſar, & les autres à celuy de Pompee: ce Caton tout ſeul fiſt quelque party pour ſoy, & pour la choſe publique. Si tu veux te repreſenter en l'entendement l'image de ce temps là, tu verras d'vn coſté le peuple & tous les gens de baſſe condition, eſchaufez à faire vn nouueau changement d'eſtat: & de l'autre, tous les plus grands de la ville, & la nobleſſe Romaine, & tout ce qui eſtoit de ſainct & de choiſi, n'y ayant que deux autres au milieu: ſçauoir eſt la choſe publique, & Caton: tu t'eſmerueilleras, dy-ie, quand tu verras

L'Atride Agamemnon, & Priam orgueilleux,
Et Achille cruel à l'endroit de tous deux.

Car il les blaſme tous deux, & les deſarme tous deux. Il faict ce iugement de tous deux: Il dit que ſi Cæſar gaigne il ſe tuëra: ſi c'eſt Pompee, il ſ'en ira en exil. Quelle autre choſe deuoit-il plus craindre, puis qu'il auoit arreſté contre ſoy-meſme, au cas qu'il vaincroit, ou qu'il ſeroit vaincu, ce que les ennemis qui euſſent eſté plus offenſez contre luy, pouuoient ordonner? Il mourut donc par ſa propre ſentence. Ne vois-tu pas que les hommes peuuent ſupporter beaucoup de trauail? Il mena ſon armée par les deſerts d'Afrique, marchant touſiours à pied. Ne vois-tu pas qu'ils peuuent endurer la ſoif? Menant les reliques de ſon armée vaincuë ſans aucun bagage, & paſſant des montagnes ſteriles & ſeches, ayant touſiours la cuiraſſe ſur le dos, il ſouffrit là faute d'eau: & ſ'il ſe

Non pas meſme eſmeu.

Autre exẽple en Caton d'Vtique qui mõſtra meſme en ſa mort qu'vn homme courageux peut viure & mourir en deſpit de fortune: & en ſa vie.

Qu'il n'y a trauail ne fatigue que l'hõme ne puiſſe denorer.

Qu'on peut negliger l'hõneur,& la puiſſance des grands,& la mort & l'exil.

trouuoit par fortune quelque fontaine, il beuuoit le dernier. Ne vois-tu pas qu'on peut meſpriſer, & l'honneur,& l'ignominie? Le meſme iour qu'il fut repouſſé du conſulat,il joua au balon deuant toute ceſte aſſemblee publique. Ne vois-tu pas qu'on peut ne craindre point la puiſſance des grands? Il defia tout à vn coup & Cæſar & Pompée, l'vn deſquels pas-vn ne pouuoit offenſer, ſinon que pour gaigner la bonne grace de l'autre. Ne vois-tu pas qu'on peut meſpriſer & la mort, & l'exil? Il ſe condamna à mort, & à baniſſement, & à faire cependant la guerre. Nous pouuons donc auoir autant de courage contre toutes ces choſes,pourueu que nous vueillons retirer noſtre col de deſſous le joug. Il faut en premier lieu rejetter loing toutes voluptez: car elles nous oſtent les forces,& nous effeminent, & ont beſoing de beaucoup de choſes,qu'il faut attendre de la fortune. En apres il faut meſpriſer les richeſſes,qui ſont le guerdon & le fruict de la ſeruitude. Il faut quitter l'or & l'argent, & toutes autres choſes, qui ne ſeruent que de charge aux riches maiſons. On ne peut acheter la liberté qu'elle ne couſte bien cher:ſi vous la priſez beaucoup,il faut auſſi eſtimer fort peu toutes autres choſes.

Moyen d'appliquer à noſtre vſage les exemples des hommes vertueux.

EPISTRE CV.

Comme il faut fuir l'eſperance,l'enuie,la haine,la crainte,& le meſpris. Peu parler auec les autres, & beaucoup auec ſoy. Le plaiſir qu'on prend à parler, faict en fin deſcouurir les ſecrets.

Pluſieurs motifs peuuent inciter les hõmes à la ruine les vns des autres.

IE te diray ce qu'il faut que tu faces pour viure auec plus d'aſſeurance. Toutesfois ie veux que tu prennes ces preceptes, comme ſi ie t'enſeignois les moyens,par leſquels tu penſes conſeruer ta ſanté au pays d'Ardea. Penſe combien de choſes il y a qui peuuent eſmouuoir les hommes à la ruine des hommes:tu trouueras l'eſperance,l'enuie,la haine,la crainte, & le meſpris. Mais entre tous ces maux, le meſpris eſt ſi leger, que pluſieurs ſe ſont cachez deſſous luy,pour vn grand remede. Celuy qui meſpriſe vn autre,ſans doute iamais il ne le foule aux pieds,il paſſe tout outre. Aucun ne ſe peut mettre en peine,& ne ſe veut opiniaſtrer de faire mal à vne perſonne de laquelle il ne tient conte. Vn iour de bataille on quitte celuy qui eſt tombé par terre pour combatre celuy qui eſt debout. Tu euiteras l'eſperance des meſchans, ſi tu n'as rien qui eſueille la deteſtable conuoitiſe d'autruy, ſi tu ne poſſedes quelque belle terre. Car les choſes excellentes & belles, encor qu'on ne les aye guere veuës, ſont touſiours deſirées. Mais tu fuiras l'enuie, ſi tu ne te fais guere cognoiſtre, ſi tu ne vantes pas tes biens, ſi tu ſçais t'en reſiouir en toy-meſmes. Tu pourras auſſi euiter la haine de l'offenſe qu'on receuroit de toy en n'irritant pas-vn ſans occaſion, ce que le ſens commun te gardera de faire: car cela a apporté beaucoup de dommage à pluſieurs. Quelques-vns hayſſoient, & ſi n'auoient point d'ennemis. Mais la mediocrité de ta fortune, & la douceur de ton eſprit, feront que tu ne ſeras pas craincт meſmement, quand les hommes cognoiſtront que tu es tel, qu'on ne peut offenſer ſans danger. Sois facile à te reconcilier, & que ce ſoit auec toute aſſeurance. C'eſt choſe dangereuſe d'eſtre craincт,& dans ſa maiſon & dehors,& de ſes eſclaues,& de ſes enfans. Il n'y a pas vn, qui n'ait aſſez de force pour nuire, ioint que celuy qui eſt craint a occaſion de craindre. On ne ſe peut faire craindre ſans ſe mettre en danger. Reſte à parler du meſpris, la condition

Le meſpris.

L'eſperance.

L'enuie.

La haine.

dition duquel eſt en la puiſſance de celuy qui le recherche, & qui eſt meſpriſé, par ce qu'il le veut eſtre, nõ point par ce qu'il le merite. Tout le mal que le meſpris apporte, ſera chaſſé par les ſciences, & par les bonnes arts, & par les amitiez de ceux qui peuuent beaucoup aupres des grands, auſquels il ſe faudra adreſſer, & non pas ſ'engager, afin que le remede ne couſte plus cher, que le peril ne porteroit de dommage. Toutesfois il n'y a rien qui profite tant, que de viure en repos, & de ne parler à pas-vn que le moins que tu pourras, & ſouuent auec toy. Le parler a quelque douceur, qui nous ſurprend & nous flate, & qui nous fait deſcouurir nos ſecrets, comme faict l'yureſſe, ou l'amour. Apres aucun ne pourra taire ce qu'il aura ouy dire: & pas-vn ne ſe contentera de dire ſeulement ce qu'il aura ouy. Celuy auſſi, qui ne pourra taire la choſe, n'en taira pas l'autheur. Car chacun trouue touſiours quelqu'vn à qui il fie ſe ſecret qu'on luy auoit fié. Et pour contenir ſon caquet, & ſe contenter des aureilles d'vn ſeul, il fera que le peuple en ſera l'autheur. Et voila comment ce qui n'agueres eſtoit ſecret, eſt faict vn bruit public. La plus grande partie de noſtre aſſeurance, c'eſt de ne faire rien de meſchant. Les hommes ſuperbes & tyrans menent vne vie deſreglee & pleine de deſordre: ils ont autant de peur, comme ils font de mal, ils ne ſont iamais en repos d'eſprit. Ils tremblent quand ils ont mal faict, ils ſont touſiours en doubte. La conſcience ne leur permet point de faire aucune autre choſe, & les contraint de ne penſer qu'à eux. Celuy ſouffre beaucoup de peine, qui l'attend: & quiconque l'a merité, l'attend. Quelque bonne fortune peut bien releuer de la peine vne mauuaiſe conſcience: mais non pas luy donner aſſeurance. Car encor qu'il ne ſoit point deſcouuert, il craint de l'eſtre. Quand il dort, ſon forfait le reſueille: & ſi on parle de la meſchanceté d'autruy, il penſe à la ſienne. Il luy ſemble qu'elle ne ſera iamais oubliee, ny aſſez couuerte. Vn meſchant homme peut par quelque bonne fortune eſtre caché, mais il ne peut viure en aſſeurance,

Quelle eſt la condition du meſpris.

Le moyen de cõtrequarrer les paſſions. &

De poſſeder ſon ame en repos.

Ce que peut vne mauuaiſe conſcience.

EPISTRE CVI.

Si les biens de l'ame & les vices ſont corps. Ce qui commande au corps eſt corps. Qu'on employe trop de ſubtilité en choſes ſuperflues. Il y a de l'intemperance au ſçauoir, comme en toutes autres choſes.

SI ie fais reſponſe vn peu tard à tes lettres, ce n'eſt point que ie ſois empeſché d'aucunes occupations: ne penſe point que ie me vueille ſeruir de ceſte excuſe. Ie ſuis deſchargé de tous affaires, & ceux qui le voudront eſtre le ſeront. Les affaires ne ſuiuent aucun: mais on les ſuit, & on les recherche: on penſe que ce ſoit vn grand honneur que l'occupation de beaucoup d'affaires. Pourquoy donc eſt-ce que ie ne reſcriuis ſur le champ à ce que tu demandois? Ce que tu demandois eſtoit vne partie de mon œuure, qui deuoit venir en ſon lieu à la ſuite de mon liure. Car tu ſçais que ie veux traitter toute la Philoſophie morale, & declarer toutes les queſtions qui en dependent. C'eſt pourquoy ie doubtois, ſi ie deuois attendre, que ie fuſſe venu au lieu où ceſte queſtion ſe doit traitter, ou ſi ie te deuois donner ceſte audience hors de rolle. Il m'a ſemblé qu'il ſeroit plus honneſte, de ne retenir point longuement vn homme,

L'excuſe qu'õ reiette ſur ſes occupations, eſt friuole, veu que nul n'en a ſinon autant qu'il en veut auoir,

qui venoit de ſi loing. A ceſte cauſe ie tireray de la ſuite de ce grand diſcours, & de la liaiſon d'iceluy, ce que tu demandes: & ſ'il y a quelqu'autre choſe qui ſ'approche de cela, encor que tu ne le demandes point, ie te l'enuoyeray. Mais demandes-tu que c'eſt? Ce ſont des choſes, qui donnent plus de plaiſir que de profit: comme eſt ce que tu demandes, ſi le bien eſt corps. Il eſt corps: car il fait. Ce qui fait, eſt corps: Le bien meut l'ame, & la forme en quelque maniere, & la contient. Cela donc qui eſt propre au corps, eſt le bien du corps: & par conſequent les choſes qui appartiennent à l'ame, ſont corps. Car elle eſt corps. Il faut neceſſairement que le bien de l'homme, ſoit corps, veu qu'il eſt corporel. Ie mentirois ſi ce qui le nourrit, & ce qui conſerue ſa ſanté, ou qui la luy rend, n'eſtoit corps. Son bien donc eſt corps. Ie penſe que tu ne feras point de doute, que les affections ne ſoient corps, afin que ie meſle en ce diſcours vn poinct que tu ne demandois pas: comme eſt la cholere, l'amour, & la triſteſſe: que ſi tu en doutois, prends garde ſi elles nous changent le viſage, ſi elles nous rident le front, ſi elles nous reſiouïſſent la face, ſi elles nous font quelquesfois rougir, & quelquefois deuenir palles. Et quoy? Penſes-tu que ces marques ſe puiſſent ſi manifeſtement grauer ſur le corps, que par vn autre corps? Si donc les affectiõs ſont corps, les maladies de l'ame le ſont auſſi, l'auarice, la cruauté, les vices endurcis, qui ſont deſia venus à tel poinct, qu'ils ſe ſont rendus incorrigibles. La meſchanceté donc l'eſt auſſi, & toutes les eſpeces de meſchanceté, comme eſt l'enuie & la ſuperbe. Il ſ'enſuit donc que les biens le ſont auſſi. Premierement parce qu'ils ſont contraires aux maux. En ſecond lieu, parce qu'ils te rendent meſmes marques, & meſme teſmoignage. Ne vois tu pas quelle vigueur la magnanimité met dans les yeux? Quelle diligence nous apporte la prudence? quelle modeſtie, & quel repos d'eſprit engendre la reuerence? quelle douceur en la face, la ioye? quelle rigueur la ſeuerité? & quelle aſſeurance la verité nous donne? Il faut donc que ce qui change la couleur & la contenance du corps, & qui exerce ſon empire ſur luy, ſoit pareillement corps. Or toutes les vertus dont ie viens de parler, ſont biens, ce qui procede d'elles l'eſt auſſi. Peut-on faire doute, que ce dont quelque choſe peut eſtre touchée, ne ſoit corps? Car comme dit Lucrece,

Rien ne peut, fors le corps, toucher n'eſtre touché.

Mais toutes ces choſes que i'ay dites, ne pourroiẽt chãger le corps, ſi elles ne le touchoient: il ſ'enſuit donc qu'elles ſont corps. Il faut auſſi, que ce qui a ſi grãde force, qu'il peut eſmouuoir & contraindre, retenir & commander, ſoit corps. Mais quoy? la crainte ne retient-elle point? La hardieſſe n'emeut-elle pas? La force du courage ne pouſſe-elle point, ne donne-elle point vne ardeur? La modeſtie n'arreſte & ne retire-elle pas? La joye n'eſleue-elle point? Et la triſteſſe n'abat-elle pas? Bref tout ce que nous faiſons c'eſt par le commandement du vice ou de la vertu. Ce qui commande au corps eſt corps, ce qui vſe de violence ſur le corps eſt corps: le bien du corps eſt corporel, le bien de l'homme eſt auſſi le bien du corps, il eſt donc corporel. Or puis que ie t'ay obey, & que i'ay fait ce que tu as voulu, ie veux dire à moy-meſme, ce que ie vois que tu diras. C'eſt comme joüer aux eſchets, nous dependons noſtre ſubtilité apres vne choſe inutile. Ces diſcours ne nous peuuent pas faire bons, encor qu'ils nous facent ſçauãs. Eſtre ſage, eſt vne ſcience plus ouuerte & plus ſimple. Il ſe faut peu ſeruir de lettres pour auoir l'ame bonne. Mais comme nous

Queſtion & diſpute ſi ce qu'on appelle biẽ eſt corps. &

Si les affections,

Les maladies de l'ame, & la meſchanceté ſont corps.

Ce dont quelque choſe peut eſtre touchée, eſt corps.

Auſſi tout ce qui peut agir ſur le corps.

Cõtre les diſputes friuoles & inutiles.

nous ſommes prodigues de tous nos autres biens, nous le ſommes auſſi de la Philoſophie. Comme nous ſommes exceſſifs, & mauuais meſnagers en toute choſe, nous le ſommes auſſi aux lettres. Nous apprenons pour ſeruir à l'eſchole, & non point à noſtre vie.

EPISTRE CVII.

Qu'il ne ſe faut point offenſer des pertes & incommoditez qui nous aduiennent. Il faut commander à noſtre ame de les ſupporter. Nature tempere toutes choſes par des changemens. Qu'il ſe faut ſouſmettre à la volonté de Dieu.

OV eſt maintenant la ſageſſe, où eſt ce ſubtil iugement auec lequel tu meſpriſes toutes choſes? Où eſt ceſte grãdeur de courage? vne choſe de ſi peu d'importance te peut elle faſcher? Quand tes eſclaues t'ont veu occupé, ils ont pris ceſte occaſion pour ſe mettre en fuite. Si comme amis ils t'auoient trompé, (car ie ſuis content qu'ils portent ce nom qu'Epicurus leur a dõné, & qu'on les appelle ainſi) quelle partie de tes biens aurois-tu perdu? Tu n'as plus ceux qui te faiſoient perdre ta peine, & qui te rendoient faſcheux aux autres. Il n'y a rien en cela, qui ne puiſſe aduenir, rien qu'on ne doiue craindre. Ce ſeroit auſſi ſottement fait de t'offenſer de cela, comme de te plaindre qu'on t'euſt ietté de l'eau, ou qu'on t'euſt crotté par les rues. La condition de noſtre vie eſt ſemblable à celle des bains, de la preſſe, & du chemin. Quelques choſes demeurent en arriere, quelques autres en aduiendront que tu ne penſeras pas, le viure n'eſt pas choſe delicate. Tu es entré en vn fort long chemin, il faudra que tu chopes, que tu t'entreheurtes, que tu tombes, que tu te laſſes, & que tu t'eſcries: O mort! & qu'en diſant cela, tu mentes. Tu laiſſeras ton compagnon en vn lieu, tu le mettras en terre en vn autre, & en vn autre endroit tu auras peur de luy. Il faut acheuer ce faſcheux chemin par telles & ſemblables iniures, il faut preparer l'ame contre toutes choſes. Il faut qu'elle ſçache qu'elle eſt venue en vn lieu,

Où eſt logé le dueil, la peine vengereſſe,
La pallemaladie, & la triſte vieilleſſe.

6. Æneid.

C'eſt en la compagnie de telles gens, qu'il faut paſſer la vie. Tu ne peux pas fuir cela, mais tu le peux bien meſpriſer. Or tu le pourras meſpriſer, ſi tu y penſes ſouuent, & ſi tu preuois ce qui peut aduenir. Il n'y a pas vn, qui ne ſoit allé auec plus de courage au deuant du danger, contre lequel il ſ'eſtoit appreſté, & qui n'ait faict teſte aux choſes les plus dures, ſ'il les auoit diſcouruës en ſon entendement. Au contraire celuy qui n'y a point penſé, ſ'eſtonne contre les choſes plus legeres. Il faut prendre garde que rien n'aduienne, qu'on n'y ait penſé. Et d'autant que tous maux ſont plus faſcheux par la nouueauté, ce penſement continuel t'apportera ce bien que tu ne ſeras point nouueau gendarme enuers quelque mal que ce ſoit. Tes ſeruiteurs t'ont laiſſé. Mais ils en ont deſrobé vn autre, ils en ont accuſé vn autre, ils en ont tué vn autre, ils en ont trahy vn autre, ils en ont foulé vn autre aux pieds, ils en ont voulu faire mourir vn par poiſon, & l'autre par accuſation de crimes. Tout ce que tu pourrois dire eſt aduenu à pluſieurs, & aduiendra par cy apres. Il y a vn grand nombre, & vne grande diuerſité de maux, qui ſont affuſtez contre nous. Les vns ſont deſia fichez dedans nous, les autres ſe brandiſſent, lors meſmes qu'ils viennent, & quelques autres encor, qui doiuent tomber ſur autruy nous preſſent.

Quels dãgers il faut trauerſer durant le cours de ceſte vie: & quel eſt le moyen de les adoucir.

Il faut façonner l'ame au meſpris de tout ce qui peut aduenir.

Preuoir de loing.

Ne s'eſmerueiller des accidens auſquels on eſt né.

Ne nous eſtonnons point des choſes, auſquelles nous ſommes nais, & dont pas vn ne ſe doit plaindre, parce qu'elles ſont egales à tous. Ie dis qu'elles ſont eſgales, d'autant que celuy qui les a euitees, les a peu ſouffrir. Et vne loy eſt egale quand elle eſt faicte par tous, encor que tu n'en ayes point vſé. Commandons à noſtre ame d'endurer, d'eſtre equitable & payons noſtre tribut ſans nous plaindre d'eſtre mortels. L'hyuer amene les glaces: il faut ſentir le froid: l'eſté ramene les chaleurs, il faut ſuer, l'intemperature du ciel menace la ſanté, il faut eſtre malade. Vne beſte ſauuage nous aſſaillera en quelque lieu, & l'homme auſſi qui eſt plus pernicieux que toutes les beſtes ſauuages du monde. L'eau t'emportera vne choſe, & le feu vne autre. Nous ne pouuons pas changer ceſte condition des choſes. Mais nous pouuons faire cecy, nous armer d'vn grand courage digne d'vn homme de bien, auec lequel nous pourrons ſouffrir vertueuſement les traits de la fortune, & conſentir à la nature. Or la nature tempere tout ceſt Empire que tu vois par changemens: vn temps clair & ſerain ſuit les nuees. Apres que la mer a eſté calme, elle ſe trouble. Les vents ſouflent l'vn contre l'autre, & le iour ſuit la nuict, vne partie du ciel ſe couche quand l'autre ſe leue, l'eternité des choſes ſe ſouſtient par contraires. C'eſt à ceſte loy que noſtre ame ſe doit accommoder: c'eſt elle qu'il faut qu'elle ſuiue, & à qui elle obeiſſe, & qu'elle penſe que tout ce qui ſ'eſt faict ſe deuoit faire, ſans ſe courroucer contre nature. C'eſt tres-bien fait de ſouffrir ce que tu ne peux changer en mieux, & ſuiure la volonté de Dieu, auteur de tout ce qui nous aduient, ſans murmurer contre luy. Celuy eſt vn mauuais gendarme, qui ſuit ſon general en pleurant. Receuons donc de bon cœur, & auec alegreſſe, les commandemens qu'on nous donne: ne delaiſſons pas le cours de ceſt excellent ouurage, dans lequel eſt entretiſſu tout ce qu'il nous faut ſouffrir: & parlons auec Iupiter, comme noſtre Cleanthes parloit auec luy par ces vers elegans, leſquels il m'eſt permis de tourner en noſtre langage, à l'exemple de Cicero homme tres-eloquent. S'ils te plaiſent, tu les prendras en bonne part: ſ'ils te deſplaiſent, tu ſçauras que i'ay ſuiuy l'exemple de Cicero,

Eſtre patiens, equitables & contens de ſa condition.

S'armer de conſtance contre l'aduerſité.

Pere de l'vniuers, qui gouuerne les cieux
Ainſi qu'il te plaira, mene moy en tous lieux:
Ie ſuis preſt d'obeyr à ta volonté ſainte,
Ie te ſuiuray par tout ſans aucune contrainte.
Si tu me fais rebours, & refuſant ton mors,
Ie t'accompagneray plein de pleurs & remors.
Les deſtins menent ceux qui de bon cœur les ſuyuent,
Traiſnant en deſpit d'eux les hommes qui les fuyent:
Mais ſi ie ſuis meſchant, pour le moins ie dois bien
Souffrir autant qu'a peu ſouffrir l'homme de bien.

Suyure ſans murmurer, la volonté de Dieu.

Courage grand & laſche.

Viuons doncques ainſi, parlons ainſi. Que le deſtin nous trouue tous preſts à le ſuiure ſans aucun refus. C'eſt vn grand courage celuy, qui ſ'eſt donné du tout à Dieu: au contraire c'eſt vn cœur laſche & vilain, qui reſiſte & y contredit: il auroit mauuaiſe opinion de l'ordre de ceſt vniuers, ſ'il vouloit pluſtoſt corriger les dieux, que ſoy meſmes.

EPISTRE

EPISTRE CVIII.

Ceux qui vont à l'eſchole de la Philoſophie apprennent touſiours quelque choſe. Quelques vns vont à l'eſchole comme au theatre pour paſſer le temps. Il auoit appris ſoubs Attalus criãt contre les vices à ne manger d'aucuns d'animaux. Et que Tybere auoit chaſſé la religion eſtrangere. Qu'il faut employer le temps preſent, & ne remettre rien à l'aduenir.

LA queſtion que tu me demandes eſt du nombre des choſes qu'il faut ſçauoir ſeulement, afin qu'on puiſſe dire qu'on les ſçait. Mais puis qu'il te la faut ſçauoir, & que tu te haſtes auec tant d'opiniaſtriſe, & d'importunité, & que tu ne veux attendre les liures, qui contiẽnent toute la partie de la Philoſophie qu'on appelle morale, leſquels i'ay eſcrits auec vn fort bel ordre, ie m'en depeſcheray incontinent. Toutesfois ie te veux au preallable eſcrire, comme tu dois conduire ce deſir d'apprendre duquel ie vois que tu bruſles, afin qu'il ne s'empeſche pas luy meſme. Il ne ſe faut point à tous coups jetter ſur les preceptes vniuerſels, ny les prendre ſi viuement au collet. Par le moyen des parties on vient à la cognoiſſance du tout, nous deuõs choiſir la charge ſelon nos forces, & n'entreprendre pas plus qu'elles ne peuuent porter. Il ne faut pas boire autant que nous voulons, mais autant que nous pouuons tenir. Aye ſeulemẽt bon courage, tu en prendras autant que tu voudras. Tant plus qu'vne ame en reçoit, tant plus elle s'eſlargit. Ie me ſouuiens qu'Attallus nous commandoit cela, quand i'aſſiegeois ſon eſchole, & que ie venois le premier, & en ſortois le dernier: & lors qu'il ſe pourmenoit, nous l'attirions à quelques diſputes, & que nous le trouuions non pas preſt ſeulement d'ouyr ceux qui vouloient apprendre de luy, mais de leur venir au deuant. Celuy qui enſeigne (dit-il) & celuy qui apprend, doiuent auoir vne meſme intention, que l'vn vueille porter profit, & l'autre le receuoir. Il faut que celuy qui vient à l'eſchole des Philoſophes en rapporte tous les iours quelque choſe de bon auec ſoy: il faut qu'il s'en retourne plus ſain, ou plus diſpoſé à l'eſtre. Et certainement il s'en retournera tel. Car la vertu de la Philoſophie eſt telle, qu'elle proffite non ſeulement à ceux qui eſtudient, mais encor à ceux qui la hantent. Celuy qui va au ſoleil, encor qu'il n'y aille point pour cela en reuient tout hallé. Ceux qui ſe ſont aſſis & arreſtez quelque temps à la boutique d'vn parfumeur, emportent auec eux l'odeur, & la ſenteur du lieu. Pareillement il faict que ceux qui ont demeuré auec vn Philoſophe, en retiennent quelque choſe, dont les plus negligens peuuent faire proffit. Pren garde à ce que ie dis, ie dis negligens, & non point refuſans. Et quoy? N'auons nous pas cogneu quelques vns, qui ont eſté long temps aſſis aupres de la Philoſophie, ſans en auoir prins aucune couleur? Pourquoy ne les aurois-ie cogneus? C'eſtoient des plus aſſidus & ordinaires qui fuſſent, leſquels ie veux appeller non ſeulement diſciples, mais pluſtoſt hoſtes des Philoſophes. Quelques-vns viennent pour ouïr, & non point pour apprendre: de meſme qu'on nous meine en vn theatre pour paſſer le temps, & pour donner du plaiſir à nos aureilles en oyant quelque belle harangue, ou quelque muſique, ou quelques comedies. Tu verras que la plus grande partie de ces auditeurs vont à l'eſchole d'vn Philoſophe, comme en vn lieu de loiſir & de paſſetemps. Ils ne vont pas là pour y laiſſer quelque vice, ou pour choiſir quelque belle façon de viure, à laquelle ils puiſſent dreſſer

Si l'eſtude ne ſe faict auec ordre & bõne methode, elle s'empeſche elle meſme, & pour apprendre, le maiſtre & le diſciple doiuent viſer à meſme but: car

Sans vn tel deſir, on ne peut profiter.

La Philoſophie a telle vertu, qu'elle meſme la cõuerſation des doctes eſt profitable aux negligẽs

Diuers eſprits eſtudient: mais tous ne ſont capables de cõprendre

leurs mœurs, mais ſeulement pour donner contentement à l'ouye. Il en y a toutesfois qui viennent auec des tabletes, non point pour retenir les choſes, mais pour eſcrire quelques paroles, qui ne peuuent auſſi peu proffiter à autruy qu'à eux-meſmes. Il en y a d'autres, qui ſ'eſueillent ſur quelques beaux mots, & entrent aux meſmes paſſions de ceux qui recitent: ils entrent en quelque alegreſſe de viſage & d'eſprit, & ſ'eſmeuuent d'vn pareil rauiſſement que ces chaſtrez de Cybele, qui deuiennent furieux, au ſon des fluttes Phrygiennes. Il en y a auſſi quelques vns que la beauté des choſes pouſſe & rauit, & non point le ſon des paroles vaines. S'ils oyent parler auec quelque vehemence contre la mort, ou ſuperbement contre la fortune, il leur prend incontinent vn extréme deſir de faire tout ce qu'ils orront dire. Ils ſont touchez d'vne grand' affection, & deuiennent tels que on leur commande, ſi ceſte impreſſion demeuroit longuement dans leur ame, & ſi le peuple qui diſſuade toutes choſes honneſtes, n'empeſchoit auſſi toſt ceſte belle ardeur. Il en y a peu qui ayent peu rapporter iuſqu'à leur maiſon ceſte hardieſſe de courage qu'ils auoient conceuë. Il eſt aiſé d'exciter l'auditeur au deſir de raiſon. Car nature a mis les fondemens & la ſemence des vertus en tous hõmes: nous ſommes tous nez à toutes ces belles choſes. Mais quand quelqu'vn parle pour nous eſmouuoir & irriter, lors tous ces biens de l'ame, qui eſtoient comme endormis, ſe reſueillent. Ne vois-tu pas comme les theatres ſe rempliſſent d'vn bruit ioyeux, quand quelques paroles qui plaiſent à tout le monde, ont eſté prononcees, & que par vn conſentement commun nous teſmoignons eſtre veritables?

Comparaiſon des mauuais eſcholiers auec les fluſteurs Phrygiens.

Le nõbre des bons eſtudiãs eſt petit: tous neantmoins deſirent s'auãcer en vertu & ſcience.

Le pauure auoir beſoing de mainte choſe on void:
Mais auſſi tout defaut à l'auaricieux.
L'auare ne faict bien à pas-vn qui ce ſoit:
Plus à ſoy qu'à nul autre il n'eſt pernicieux.

Ce villain auaricieux oyant reciter ces vers, frappe des mains, & faict ſemblant de ſe reſiouïr de voir blaſmer ſes vices. Ne penſes-tu pas que cela ait encor plus de vertu, quand ces paroles ſortent de la bouche d'vn Philoſophe, & quand ces vers ſont entremeſlez auec des preceptes ſalutaires, qui pourront auec plus d'efficace ſ'inſinuer dans l'entendement d'vn peuple ignorant? Car (comme diſoit Cleanthes) tout ainſi que noſtre haleine rend vn ſon plus haut, & plus clair, quand il paſſe par le conduit eſtroit de la trompette, & ſort apres par vne iſſuë plus large: pareillement la contrainte meſuree d'vn vers, faict que noſtre entendement conçoit plus clairement. On oit la meſme choſe qui ſera dicte en proſe, & langage commun, auec plus de negligence: elle n'entre, & ne picque point ſi auant. Mais quand les nombres ſortent en campagne, & que certains pieds comprennent briefuement vne belle conception, ceſte meſme ſentence eſt jettee comme d'vn puiſſant bras. On diſcourt auec beaucoup de paroles du meſpris des richeſſes, on commande aux hommes auec de longues harangues de croire que la richeſſe eſt en l'ame, & non point au patrimoine, que celuy eſt riche qui ſe peut accommoder auec ſa pauureté, & qui de peu de bien ſ'eſt rendu bien aiſé. Toutesfois l'eſprit des perſonnes eſt touché plus au vif, quand ces choſes ſont dites en vers.

Les plus vicieux meſmes oyent volontiers deſcrier les vices deſquels ils ſont entachez.

Comparaiſon monſtrãt que les vers ont plus d'energie que la proſe.

Celuy qui peu deſire, a beſoing de petit.
Et celuy qui ne veut que ce qui luy ſuffit,
A tout ce qu'il demande.

Quand

Quand nous oyons dire cela, & autres choſes ſemblables, nous ſommes contraints de confeſſer que c'eſt la verité. Mais ceux qui ne ſont iamais ſaouls, ils ſont lors rauis d'admiration : ils crient, ils deteſtent les richeſſes. Quand tu verras qu'ils auront ceſte affection, tien les de pres, agraue, charge là deſſus, & laiſſe à part toutes ces ambiguitez, ces ſyllogiſmes, ces cauillations, & toutes ces autres ſubtilitez qui ne ſeruent de rien. Parle contre l'auarice, parle contre la folle deſpenſe. Quand tu cognoiſtras que tu as profité quelque choſe, & tu auras peu eſmouuoir le courage de ceux qui t'oyent, preſſe les auec plus de vehemence. On ne pourroit bonnement croire combien ce langage, qui ne ſert qu'à donner quelque remede, & qui eſt tout conuerty au bien des auditeurs, porte de profit. Car les eſprits encor tendres ſe rendent facilement amoureux de l'honneur, & de la vertu. La verité met la main ſur le collet de ceux qui ont encor l'eſprit docile, & qui ne ſont que bien peu gaſtez, ſi elle trouue vn aduocat, qui ſçache bien plaider ſa cauſe. Certainement oyant Attallus preſcher contre les vices, contre les erreurs & les maux de la vie, i'ay eu ſouuent pitié des hommes: i'ay creu qu'il eſtoit exaucé, & eſleué par deſſus toutes les grandeurs de ce monde. Il diſoit qu'il eſtoit Roy, mais c'eſtoit encor plus que regner, puis qu'il luy eſtoit permis de reprendre, & reformer ceux qui regnoient. Mais quand il cõmẽçoit de louër la pauureté, & enſeigner que tout ce qui excedoit noſtre neceſſité & noſtre beſoing, n'eſtoit qu'vne charge inutile, & qui ne ſeruoit que de peſanteur à celuy qui le portoit, i'ay ſouuent eu deſir de ſortir pauure de ſon eſchole. Quand il cõmẽçoit à blaſmer les voluptez, & à louer vn corps chaſte, vne table ſobre, vne ame pure & ſaincte, il me prenoit enuie de retrãcher ma gueule & ma pance non ſeulement des voluptez deshonneſtes, mais encor des ſuperfluitez. Depuis ce temps-là (Lucilius) quelque profit m'en eſt demeuré. Car ie m'eſtois ietté ſur toutes choſes auec vne trop grande ardeur. Depuis m'eſtant reduit à viure dans la ville, i'ay encor retenu quelque peu de ces beaux commencemens. Depuis i'ay quitté les huiſtres, & les champignons pour tout le reſte de ma vie. Car ce ne ſont pas viandes, ce ſont plaiſirs, qui contraignent ceux qui ſont ſaouls, de manger encor, & choſe fort agreable aux gourmands & à ceux qui ſe farciſſent de plus que leur ventre n'en peut retenir, qui s'auale facilement, & ſe rend facilement auſſi. Depuis ie me ſuis reſolu de n'vſer d'aucuns parfums & ſenteurs tant que ie viuray : parce que la meilleure ſenteur qu'on puiſſe auoir ſur le corps, c'eſt de n'en auoir point. Depuis le vin ne m'eſchaufe point l'eſtomach, depuis ie fuis les bains pour iamais. Ie penſe que c'eſt choſe & inutile & delicate, de roſtir ainſi le corps, & le deſecher par tant de ſueurs. Tout le ſurplus de ce que i'auois quitté, m'eſt reuenu. Tellement toutesfois qu'aux choſes dont i'ay rompu l'abſtinence, ie garde vne regle auſſi eſtroitte, qu'eſtoit l'abſtinence meſmes: & peut-eſtre plus difficile encor à tenir, par ce qu'il y a des choſes que vous arracherez plus facilement de voſtre eſprit, que vous ne les pourriez moderer. Mais puis que i'ay commencé à te dire, que i'auois en ma ieuneſſe ſuiuy la Philoſophie auec vne plus grand' ardeur, que ie ne continuë point en ma vieilleſſe, ie n'auray pas honte de te confeſſer auſſi l'amour que Sotion alluma dedans moy enuers Pythagoras : Il diſcouroit pourquoy il s'eſtoit abſtenu de manger de la chair des beſtes, & pourquoy Sextius le fit apres. La raiſon de l'vn & de l'autre eſtoit diuerſe, toutesfois elle eſtoit tres-belle en tous deux. Sextius penſoit que l'homme auoit aſſez d'autres viandes,

La Philoſophie eſt merueilleuſemẽt efficace en la bouche du ſage.

Exemple en Attalus.

Temperance de Seneque, & quel prouffit il auoit faict en l'eſchole d'Attalus.

Raiſons des Pythagoriciens, pour s'abſtenir de l'vſage des chairs.

ſans manger du ſang, & que c'eſtoit ſ'accouſtumer à la cruauté, quand le deſchirement de la chair, ſeruoit à l'homme de plaiſir & de volupté. Il adiouſtoit encor à cela, qu'il falloit retirer & oſter la matiere à la folle deſpence. Il prouuoit auſſi par argumens, que la diuerſité de viandes eſtoit contraire à la ſanté, & dommageable aux corps humains. Mais Pytagoras ſouſtenoit qu'il y auoit alliance entre toutes les choſes, & vne communication des vnes auec les autres, qui paſſent en pluſieurs & diuerſes formes. Il n'y a pas vne ame, ſi tu le veux croire, qui meure, ny ſeulement qui laiſſe d'eſtre, ſinon que pour quelque peu de temps, attendant qu'elle ſ'aille plonger dans vn autre corps. Nous verrons par quelles interualles de temps, & apres combien de changemens de domiciles, elle retourne dans l'homme. Cependant il a mis aux hommes vne crainte de crime & de parricide, par ce qu'ils pourroient ſans y penſer, ſe rencontrer ſur l'ame de leur pere, & violer auec le fer ou les dents, vne beſte dans laquelle l'ame de quelque ſien parent pourroit eſtre logee. Apres que Sotion euſt expliqué cela, & qu'il l'euſt fortifié par force argumens: Ne crois-tu pas, dit-il, que les ames ſont departies tantoſt en vn corps, & tantoſt en d'autres? & que ce que nous appellons la mort, n'eſt qu'vn changement de logis? Ne crois-tu pas qu'vne ame, qui a eſté autrefois dans vn homme, demeure maintenant dans ces brebis, ou dans ces beſtes ſauuages, ou dans celles qui ſont plongees ſoubs les eaux? Ne crois-tu pas que rien ne perit en ce monde, & qu'il ne faict que changer de lieu? & que non ſeulement les corps celeſtes ſe roullent par certains cercles, mais que les beſtes auſſi vont par tours, & les ames ſont menees en rond? il y a de grands hommes qui ont creu cela. Par ainſi tu aduiſeras quel iugement tu en dois faire. Au reſte demeure en ton entier ſur l'opinion de ces choſes: ſi cela eſt vray, c'eſt innocence de ſ'eſtre abſtenu des beſtes. Si cela eſt faux, c'eſt ſobrieté. Quel dommage te peut-il aduenir de croire cela? ie t'oſte la viande des lions & des vautours. Eſtant perſuadé de ces raiſons, ie commençay de m'abſtenir des beſtes, & dans vn an ceſte accouſtumance me fut non ſeulement facile, mais encor douce & agreable. Il me ſembloit que i'en auois l'eſprit plus eſueillé: mais ie ne te voudrois pas auiourd'huy aſſeurer ſ'il l'a eſté. Veux-tu ſçauoir comme ie laiſſay ceſte façon de viure? i'eſtois encor vn ieune homme au temps que Tibere Ceſar deuint Empereur: on chaſſoit les religions eſtrangeres. Mais entre autres ſignes de la ſuperſtition, on y remarquoit l'abſtinence de quelques beſtes. Par ainſi à la priere de mon pere, qui ne craignoit pas tant la calomnie comme il haiſſoit la Philoſophie, ie reuins à ma façon de viure ancienne. Il n'euſt pas beaucoup de peine à me perſuader de faire à l'aduenir vn peu de meilleure chere. Attalus auoit accouſtumé de louër vn materas, parce que le corps ne ſe pouuoit enfoncer dedans. I'en vſe encor d'vn ſemblable en ma vieilleſſe, ſur lequel on ne peut cognoiſtre aucune marque, que i'y aye couché. I'ay voulu raconter tout cela, pour te monſtrer combien ſont violentes les premieres ardeurs, que les ieunes hommes ſans experience ont à toutes choſes vertueuſes, ſi quelqu'vn les exhortoit, & ſi quelqu'vn leur donnoit du cœur. Mais on faut en quelque choſe par le vice de ceux qui nous enſeignent, & qui nous apprennent pluſtoſt à diſputer qu'à viure. Il y a de la faute auſſi de ceux qui apprennent, qui portent à leurs precepteurs vn propos deliberé de façonner pluſtoſt l'eſprit, que l'ame. Et par ainſi ce qui eſtoit Philoſophie, c'eſt à dire amour de ſageſſe

Mettempſychoſe deſdits docteurs, ou treſpas d'ame de corps en autre.

Effect de la doctrine Pythagorique à l'endroit des hommes. de laquelle

Seneque laiſſe le iugemẽt libre à chacun.

Les ieunes gens ſont voulontiers plus eſchauffez à l'eſtude de la Philoſophie, que les vieux. mais Il y a de la faute en leurs precepteurs.

de ſageſſe, eſt deuenu Philologie, c'eſt à dire amour des lettres. Toutesfois il ſert beaucoup à ce propos, de ſçauoir auec quelle intention tu entreprés quelque choſe. Celuy qui veut eſplucher les mots de Virgile, pour ſe rendre ſeulement bon Grammairien, il ne liſt point ce beau vers,

Le temps fuit, & iamais ne ſe peut recouurer, 1. Georgic.

Pour cognoiſtre qu'il faille eſtre vigilant: & que ſi nous n'vſions de diligence, nous demeureriõs derriere. Le temps nous pouſſe, & le temps eſt luy-meſmes pouſſé. Nous ſommes rauis, & emportez ſans y prendre garde; nous remettons toutes choſes à l'aduenir, & nous voulons arreſter au beau milieu d'vn precipice. Mais il le liſt pour remarquer ſeulement, que toutes & quantesfois que Virgile parle de la viſteſſe du temps, il vſe de ce mot, il fuit.

Les meilleurs iours de l'âge & les plus profitables Là-meſme.
S'enfuyent tous premiers aux hommes miſerables
De maux, & de vieilleſſe, apres ils ſont ſuiuis
Et en fin de tourmens, & de la mort rauis.

Mais celuy qui penſe à la Philoſophie, il rapporte ces meſmes mots au poinct qu'il les doit rapporter. Iamais Virgile, dira-il, ne dit que le temps va, mais qu'il fuit (car c'eſt la façon de courir la plus viſte) & que les meilleures années de noſtre vie, nous ſont rauies les belles premieres. Pourquoy donc eſt-ce que nous meſmes ne nous dõnons courage, pour nous pouuoir rendre auſſi viſtes, que ce qui va le plus viſte? Les choſes meilleures paſsét sãs ſ'arreſter, & les mauuaiſes demeurent derriere. Tout ainſi que ce qui eſt bon & pur ſort le premier du tonneau, & la craſſe & l'ordure reſide au fonds: pareillement le temps, qui eſt le premier de noſtre aage, eſt le meilleur. Et toutesfois nous permettrons qu'il ſoit eſpuiſé pour autruy, & ne reſeruons que la lie pour nous. Grauons donc profondement cecy dans noſtre ame, que cecy nous plaiſe comme ſi c'eſtoit la voix d'vn oracle.

Les meilleurs iours de l'aage, & les plus profitables Sentence notable touchãt la briefueté de noſtre aage.
S'enfuyent tous premiers.

Pourquoy les meilleurs? Par ce que celuy qui reſte eſt incertain. Pourquoy les meilleurs? Parce qu'eſtans encor ieunes, nous pouuons apprendre, nous pouuons flechir noſtre ame encor tendre & maniable, à la vertu. Parce que ce tẽps eſt propre & conuenable au trauail, propre pour dreſſer les eſprits à toute ſorte d'eſtude, & pour employer les corps à toutes beſongnes. Ce qui reſte de l'aage eſt inutile, & languiſſant, & plus proche de ſa fin. A ceſte cauſe penſons de tout noſtre cœur à cecy: & laiſſans les digreſſions que nous auions faictes, ne trauaillons qu'à vne ſeule choſe: c'eſt qu'eſtans en fin demeurez derriere, nous ne cognoiſſions trop tard la viteſſe trop legere du temps, que nous n'auons peu arreſter ny retenir. Il faut que le beau premier iour nous plaiſe comme le meilleur, il faut qu'il ſoit tout noſtre. Il faut arreſter celuy qui s'enfuit. Celuy qui lit ces vers auec les yeux d'vn Grammairien, ne penſe point à cela. C'eſt pourquoy le fin premier iour eſt le meilleur. Car les maladies viennent bien toſt: la vieilleſſe nous talonne, elle eſt deſia ſur la teſte de ceux qui penſent eſtre ieunes. Mais il dit que Virgile met touſiours enſemble les maladies auec la vieilleſſe: certainement ce n'eſt point ſans cauſe. Car la vieilleſſe eſt vne maladie incurable. D'auantage, dit-il, ila donné à la vieilleſſe ce ſurnom, il l'appelle triſte. La ieuneſſe eſt propre au trauail & maniable aux exercices.

Les maux ſuiuent apres, & la triſte vieilleſſe. Contre ceux qui penſent que l'honneur de la Philoſophie ne conſiſte point en la vie, mais en diſputes.

Il ne te faut eſmerueiller ſi d'vne meſme matiere chacun tire ce qui peut ſeruir à ſon intention & à ſon eſtude. Le bœuf cherche l'herbe, le chien le lievre, & la cicogne le ſerpent dedans vn meſme pré. Quand vn homme qui aime à diſcourir, prend d'vn coſté les liures que Ciceron a eſcrits de la republique, le Grammairien, & le Philoſophe d'vn autre, ceſtui-cy a ſoing de remarquer vne choſe, & ceſtui-là vne autre. Le Philoſophe ſ'eſtonne comme on a peu dire tant de choſes contre la iuſtice. Quand celuy qui aime à diſcourir, tombe ſur ceſte meſme leçon, il remarque qu'il y a deux Roys à Rome, l'vn deſquels n'a point de pere, & l'autre n'a point de mere. Car on doute de la mere de Seruius, & l'on ne peut nommer le pere d'Ancus. Toutesfois on l'appelle nepueu de Numa. Dauantage il remarque que celuy que nous appellons dictateur, & que nous liſons auoir ainſi eſté nommé dans nos hiſtoires, fut appellé des anciens, maiſtre du peuple. Cela ſe trouue encor auiourd'huy dans les liures des Augurs, où il eſt teſmoigné que c'eſt le maiſtre des cheualiers qui prend ſon nom de là. Il remarque auſſi que Romulus mourut apres vne eclipſe de ſoleil. Qu'on pouuoit ſe rendre appellant de l'ordonnance des Roys au iugement du peuple. Et Feneſtelle penſe pareillement, que cela ſoit dans les liures des Pontifes. Quand vn Grammairien entreprend d'expliquer les meſmes liures, premierement il eſcrit dans ſes annotations, que Cicero vſe de ce mot, *reapſe*, pour *reipſa*, c'eſt à dire, en effect: il n'en fait pas moins de ce mot, *ſepſe* pour *ſeipſe*, c'eſt à dire ſoy-meſme. Apres il paſſe aux mots que l'vſage du temps a changé. Comme eſt ceſtui-cy que dict Cicero : D'autant que par ſon importunité nous ſommes rappellez *ab ipſa calce*, c'eſt à dire quand nous eſtions au bout de la courſe. Car ce que nous appellons maintenant les bornes, les anciens l'appelloient *calcem*, c'eſt à dire le talon, ou le bout du pied. Apres encor il ramaſſe les vers d'Ennius, & principalement ceux qu'il a eſcrits d'Affricanus:

Auquel ny ſes amis, ny ſes hoſtes n'ont peu
Rendre l'aide & ſecours qu'ils ont de luy receu.

Par là il dict, qu'il entend, que ce mot, *opera*, c'eſt à dire labeur, au temps paſſé ſignifioit *Auxilium*, c'eſt à dire aide & ſecours, car il dict que pas vn, fuſt-il ſon citoyen, ou ſon ennemy, n'a peu rendre à Scipion le prix de ſa peine. En outre il ſ'eſtime heureux d'auoir trouué pourquoy il a pleu à Virgile de dire,

Sur lequel du haut ciel la grand' porte tonnoit.

Apres il dict que Ennius a deſrobé cela à Homere, & Virgile à Ennius. On lit dans les meſmes liures de Cicero ceſte Epigramme d'Ennius :

Si pas-vn peut monter au clair palais des Dieux,
A moy ſeul ſ'ouurira la grand' porte des Cieux.

Mais afin que moy meſme ſans y penſer ne vienne point à faire le philologue, c'eſt à dire l'amy des lettres, ou le Grammairien, ie te veux bien aduertir de ce poinct, que tout ce que nous apprendrons à ouyr les Philoſophes, ou à lire leurs liures, nous le deuons employer au deſſeing que nous faiſons de paruenir à vne vie heureuſe, & ne courir point apres ces mots du temps paſſé, & feincts, ny aux tranſlations, & mauuaiſes figures de parler. Mais pluſtoſt apres les preceptes profitables, & les paroles magnifiques & courageuſes, qui ſoiét incontinent conuerties en effets. Apprenons les tellement que ce qui n'eſtoit que paroles, ſoit œuures & faicts. Au reſte ie ne penſe point qu'il y ait perſonne, qui ait moins merité de toutes ſortes d'hommes, que ceux qui ont enſeigné la

Autant de lecteurs, autant de iugemens.

Remarques du Philoſophe, en liſant les liures.

&

Du Grammairien, ou humaniſte.

Ineptes pour la pluſpart.

Cõme il faut appliquer la doctrine que nous liſons és autheurs.

Sophiſtes, gẽs pernicieux à la ſocieté humaine.

la Philoſophie comme vn meſtier qu'on vend à deniers contans, & qui viuent autrement qu'ils enſeignent comme il faut viure. Car, ils trainent par tout dans eux-meſmes l'exemple d'vne diſcipline inutile, ſ'eſtans rendus ſubjects à tous vices, qu'ils ſuiuent volontiers. Il n'y a pas vn de tels precepteurs, qui me puiſſe apporter aucun profit, non plus qu'vn pilote, qui eſt ſubject à rendre ſa gorge, quand vne tempeſte ſuruient. Il faut tenir ferme le gouuernail, lors que les flots le rauiſſent des mains, il faut lutter contre la mer, il faut recouurer les voiles qui eſtoient deſia au pouuoir du vent. Dequoy me pourroit ſecourir vn patron de nauire eſtonné, & rendant ſa gorge ? Mais combien plus grande penſes-tu que ſoit la tempeſte, qui agite noſtre vie, que celle qui tourmente vn nauire ? Il n'eſt pas temps de parler, il faut gouuerner, rien de ce qu'ils diſent, rien de ce qu'ils preſchent aux aureilles du peuple, n'eſt à eux, il eſt tout emprunté d'ailleurs. Platon a dict cela, Zenon a dict cecy, Chryſippus l'a dict pareillement, Poſidonius auſſi, & vn grand nombre de telles perſonnes. Ie te veux donc monſtrer comme ils pourroient prouuer, que cela fuſt à eux: Qu'ils facent ce qu'ils ont dict. Mais puis que i'ay deſia dict ce que ie voulois qui te fuſt apporté: ie veux à ceſt' heure ſatisfaire, & mettre en vne autre Epiſtre entierement tout ce que tu m'auois demandé: afin que tu ne ſois pas laſſé, quand tu t'approcheras pour ouyr vne choſe faſcheuſe, & difficile, & qui requiert des aureilles attentiues & curieuſes.

Semblables aux mauuais pilotes.

Il faut conformer ſes mœurs & ſa maniere de viure à la doctrine qu'ō enſeigne.

EPISTRE CIX.

Vn homme ſage peut encor ſeruir à vn autre ſage, & à ſoy-meſmes. Il preuue cela par raiſons & par demonſtrations. Et qu'on void plus clairement aux affaires d'autruy qu'aux ſiens.

TV as deſir de ſçauoir, ſi le ſage peut porter profit au ſage. Nous diſons que le ſage eſt plein de toutes ſortes de biens, & qu'il a tout ce qu'il peut ſouhaiter. On demande maintenant par quel moyen quelqu'vn pourroit porter proffit à vn homme, qui a tous les biens les plus grands de ce monde. Les bons profitent les vns aux autres: car ils tiennent leurs vertus touſiours en exercice, & contiennent la ſageſſe en ſon eſtat: ils deſirent tous deux quelqu'vn auec qui ils puiſſent conferer & diſcourir. Ceux qui ſont ſçauans à la lutte, continuent encor à ſ'y exercer. Le muſicien eſt excité par celuy qui entend la muſique comme luy. Le ſage pareillement a beſoing de mettre en action ſes vertus: & comme il ſ'excite ſoy-meſme, auſſi eſt-il excité par vn autre ſage. Demandes-tu quel profit le ſage pourra porter au ſage? Il luy donnera cœur, & luy monſtrera les occaſions des actions honneſtes. Dauantage il luy communiquera ce qu'il aura penſé, & luy enſeignera ce qu'il aura inuenté. Car il reſtera touſiours quelque choſe au ſage pour inuenter de nouueau, ſur laquelle ſon eſprit pourra prendre carriere. Le meſchant nuit au meſchant, il le rend pire excitant ſa colere, & ſa crainte, flatant ſa triſteſſe, & loüant ſes voluptez. C'eſt lors que les meſchants deuiennent du tout perdus, quand leurs vices ſe ſont entremeſlez, & que leur mauuaiſtié ſ'eſt raſſemblée en vn. Au contraire donc le bon portera profit au bon. Comment-cela, diras-tu? Il le reſioüyra, il confortera ſon aſſeurance: la joye de l'vn & de l'autre croiſtra, voyant la mutuelle tran-

Les ſages peuuent par leurs conferences & diſcours mutuels beaucoup profiter les vns aux autres.

Les meſchans empirent par leur commune frequentation, comme au contraire les bons en amendent.

quillité de leurs ames. En outre il luy apprendra la cognoiſſance de quelques choſes, car le ſage ne ſçait pas tout: & quand bien il le ſçauroit, quelqu'vn luy pourroit apprendre des chemins plus courts, & luy monſtrer comme on peut plus facilement comprendre vn ouurage tout entier. Le ſage profitera au ſage, non ſeulement par ſes forces, mais par celles de celuy-meſmes qu'il veut aider. Le ſage peut bien encor qu'il ſoit delaiſſé tout ſeul, ſe ſeruir des bonnes parties qui ſont en luy: il ſe ſeruira de ſa propre viſteſſe: neantmoins celuy qui luy donne courage en ſa courſe, luy aide beaucoup. Le ſage ne profite point

Obiection à ce que deſſus.

ſeulement au ſage, il profite à ſoy-meſme. Tu diras au contraire: ſi tu luy oſtes ſes propres forces, il ne fera du tout rien. Par meſme raiſon tu pourrois dire,

Reſponſe.

que le miel n'a point de douceur. Car celuy-meſme qui le mange, doit tellement auoir ſa langue & ſa bouche diſpoſee à ce gouſt là, qu'il prenne plaiſir à ceſte ſaueur, & qu'il ne ſ'en offence point. Mais il en y a aucuns, à qui par le vice de leur maladie, le miel ſemble eſtre amer. Il faut que tous deux ſoient tels, que l'vn puiſſe porter profit, & que la matiere ſoit propre pour celuy auquel

Replique.

on veut profiter. Ce ſeroit peine perduë (dict-il) à celuy qui a deſia acquis la plus grande chaleur qu'on puiſſe ſouffrir, de ſe vouloir chaufer encores, comme auſſi rien plus ne peut ſeruir ou profiter à celuy, qui eſt paruenu à la perfection du ſouuerain bien. A ſçauoir-mon ſi vn laboureur, qui eſt bien appris à toutes choſes du labourage, ira demander à vn autre de luy rien apprendre? A ſçauoir-mon ſi vn ſoldat couuert de tout ce qui luy eſt neceſſaire pour aller au combat, deſire auoir d'autres armes? Ny le ſage auſſi par conſequent. Car

Reſponſe.

il eſt aſſez inſtruit pour ſa vie, il eſt aſſez armé. Or ie reſpons à tout cela: Celuy qui eſt en la plus grande chaleur, il ne luy en faut point d'autre, pour eſtre en plus haut degré de chaleur? mais la chaleur, dict-il, ſe conſerue elle-meſme. Premierement il y a grand' difference entre ces deux choſes, que tu veux comparer. Car la chaleur n'eſt iamais qu'vne, mais porter profit eſt choſe diuerſe, & variable. Dauantage la chaleur n'eſt point aidée par l'adjouſtement d'vne autre chaleur, pour deuenir plus chaude. Mais le ſage ne peut point demeurer

L'affinité des vertus mõſtre que le ſage a beſoing de quelques amis pour leur cõmuniquer les ſiennes. &

en l'eſtat qu'il a conduit ſon ame, ſ'il ne reçoit la compagnie de quelques amis, auec leſquels il puiſſe communiquer ſes vertus. Ioinct que toutes les vertus ont vne grande amitié & liaiſon enſemble. Par ainſi celuy porte profit, qui aime les vertus d'autruy ſemblables aux ſiennes, & qui permet pareillement que les ſiennes ſoient aimées. Les choſes pareilles nous plaiſent grandement, meſmement quand elles ſont honneſtes, & qu'elles ſçauent loüer, & eſtre loüées. En outre il n'y a pas-vn qui ſçache plus dextrement eſmouuoir l'eſprit

Nul ne peut mieux eſmouuoir l'eſprit du ſage que le ſage.

d'vn homme ſage, que le ſage, comme il n'y a rien qui puiſſe eſmouuoir l'homme par le diſcours de raiſon, que l'homme. Tout ainſi donc que pour eſmouuoir la raiſon, il ſe faut ſeruir de raiſon: pareillement pour eſmouuoir vne raiſon parfaite, il y faut vne parfaite raiſon. On dict auſſi, que ceux-là nous profitent, qui nous donnent les moyens, l'argent, les faueurs, les proſperitez, & autres choſes qui ſont neceſſaires, ou deſirables pour l'vſage de la vie. On pourroit dire auſſi qu'en ſemblables choſes le fol pourroit porter profit. Mais porter profit, c'eſt exciter l'ame ſelon la nature, & par ſa propre vertu, ou par la vertu de celuy qui ſera excité. Et cela meſme ne ſe fera pas ſans le bien de celuy qui portera profit. Car il eſt force qu'en exerçant la vertu d'autruy, il exerce la ſienne. Mais laiſſant à part ces biens, qui ſont ſouuerains, ou ce qui eſt cauſe

de

de ces biens, toutesfois les ſages ſe peuuent porter proffit entre eux-meſmes. Car c'eſt choſe qu'on doit deſirer pour l'amour d'elle-meſmes, qu'vn ſage puiſſe rencontrer vn autre ſage: par-ce que naturellement toute choſe bonne eſt deſiree par l'homme bon, & que chacun aime auſſi volontiers vn homme de bien, comme ſoy-meſme. Il faut par maniere d'argumenter, que de ceſte queſtion ie paſſe à vne autre. Car on demande ſi le ſage voulant prendre deliberation, doit appeller quelqu'vn à ſon conſeil: ce qu'il doit neceſſairement faire, quand il veut traicter des choſes ciuiles & domeſtiques, ou pour mieux dire, des choſes mortelles. En ces affaires il a autant de beſoing du conſeil d'autruy, comme vn medecin, comme vn patron de nauire, comme vn aduocat, ou celuy qui a charge d'inſtruire vn procés. Le ſage donc pourra quelquefois porter profict au ſage. Car il luy donnera conſeil: & meſmement en ces choſes grandes & diuines, comme nous auons dict, diſcourant & traictant enſemble de l'honneſteté, & luy portera profict en communiquant les penſees de ſon ame. Dauantage c'eſt choſe que nature nous commande, d'embraſſer les amis, & de ſe reſiouyr des actions de nos amis, comme des noſtres propres. Car ſi nous ne faiſons cela, certainement la vertu ne pourra demeurer longuement auec nous, laquelle par l'vſage acquiert plus de valeur, meſmement que la vertu nous perſuade de bien employer les choſes preſentes, prendre conſeil des futures, de les deliberer, & y appliquer les forces de l'eſprit. Or celuy qui appellera quelqu'vn à ce conſeil, il y penſera auec plus de ſoing, & ſ'en demeſlera plus facilement. Il cherchera donc vn homme parfaict, ou vn qui aura beaucoup profité en la ſageſſe, qui ſ'approche fort du parfaict. Car ceſt homme parfaict luy portera profit, ſi d'vne commune prudence l'vn aide au conſeil de l'autre. On dict que les hommes voyent plus clair aux affaires d'autruy qu'és leurs propres. Cela vient à ceux qui ſont aueuglez de l'amour qu'ils ſe portent, & à ceux auſſi auſquels la crainte des dangers faict perdre le iugement de ce qui leur eſt profitable. Il commencera à deuenir ſage, quand il ſera aſſeuré, & ſe verra hors de danger. Toutesfois il y a des choſes, que les ſages voyent en autruy auec plus de diligence, qu'en eux-meſmes. En outre ce qui eſt le plus doux, & le plus honneſte, ſçauoir eſt de vouloir tous deux ou ne vouloir point vne choſe, le ſage le peut rendre au ſage. Il conduira vne œuure excellente ſoubs vn meſme joug. I'ay acheué ce que tu m'auois requis, combien qu'il fuſt compris au rang & en l'ordre des choſes, que i'ay miſes dans les liures de la philoſophie morale. Penſe donc à ce que i'ay accouſtumé de te dire ſouuent, qu'en ces choſes icy nous ne faiſons rien, qu'exerciter la ſubtilité de noſtre eſprit. Car à tout coup ie reuiens à ce propos. Dequoy me ſert cela? me rendra-il plus conſtant, plus iuſte, plus temperé? Ie ne trouue encor le loiſir de m'exerciter. I'ay encor beſoing du medecin. Pourquoy m'apprens-tu ceſte ſcience inutile? Tu m'auois promis des choſes grandes, & ie n'en voy que de petites. Tu diſois que ie n'aurois iamais crainte, encor que ie viſſe reluire les eſpees nues, & que la pointe deſia me touchaſt à la gorge: tu diſois que ie ſerois aſſeuré encor que ie viſſe des feux allumez tout à l'entour de moy, encor qu'vn ſoudain orage enleuaſt mon nauire par toute la mer. Cependant fay moy iouyr de ce contentement, que ie puiſſe meſpriſer la gloire, & les honneurs, & apres tu m'apprendras à diſſoudre ces choſes difficiles, à diſtinguer les

Concluſion de ceſte doctrine, les ſages ſe peuuent entr'aider & porter profit l'vn l'autre.

Autre queſtiõ, ſi le ſage ſe doit cõduire par le conſeil d'vn autre ſage.

Vſage de la communication que les ſages ont enſemble.

douteuſes, & à cognoiſtre les obſcures. Apprends moy maintenant ce qui m'eſt neceſſaire.

EPISTRE CX.

Les Stoiciens ont ſouſtenu qu'vn chacun de nous auoit vn Dieu pour pedagogue. Qu'vn commencement de calamité, a eſté quelquefois cauſe d'vne grande felicité.

La cognoiſſance des choſes humaines & diuines, nous faict voir clairement. Dieu s'eſt approché de nous, & a caché profondement dans terre, ce qui nous pouuoit nuire.

Vn ſage & beau diſcours contre les richeſſes.

Les anciens Stoiciens ont aſſigné à chaque homme vn Genie & vne Iunon pour pedadogue.

C'Eſt de ma maiſon de Nomentum que ie te ſaluë, & que ie te prie d'auoir l'entendement bien diſpoſé, c'eſt à dire, d'auoir les Dieux propices, leſquels celuy qui ſera propice à ſoy-meſme, trouuera touſiours appaiſez & fauorables. Mets à part maintenant ce que diſent quelques-vns: qu'à chacun de nous eſt donné vn Dieu pour pedagogue, non point vn des Dieux ordinaires, mais vn de plus petite marque, du nombre de ceux qu'Ouide appelle, du peuple des Dieux. Mais ie veux que tu reiettes tellement cela, qu'il te ſouuienne toutesfois que nos maieurs, qui ont creu cela, furent Stoiciens. Car ils donnerent à chaque homme vn Genie & vne Iunon. Apres nous verrons ſi les Dieux ont tant de loiſir, qu'ils puiſſent auoir ſoing des affaires des hommes priuez. Cependant ie veux bien que tu ſçaches que ſoit que nous ſoyons aſſignez à vn Dieu, ou meſpriſez & abandonnez à l'aduenture, que tu ne pourrois ſouhaitter rien de plus pernicieux à perſonne que ce ſoit, que ſi tu luy deſires, qu'il ſoit courroucé contre ſoy-meſme. Mais il n'eſt pas beſoin que tu ſouhaittes à celuy que tu eſtimerois digne de quelque peine, qu'il ſente les Dieux courroucez contre luy. Car il les ſent (dis-ie) aſſez, encor qu'il ſemble eſtre aduancé par leur faueur. Mets toute la peine que tu pourras, & regarde de bien prés, que c'eſt que nos affaires, & non point comme on les appelle, & tu cognoiſtras qu'il nous aduient plus de maux par nous-meſmes, qu'il n'en vient de fortune. Combien de fois ce qu'on appelloit malheur, a eſté la cauſe & le commencement d'vne felicité? Combien de fois vne choſe que nous auions receue auec beaucoup de ioye & de contentement, a elle meſme appreſté ſon chemin à ſa ruine? Combien de fois a elle faict trebucher par terre quelqu'vn qui eſtoit deſia eſleué ſi haut, qu'il ſembloit eſtre aſſez ferme ſur ſes pieds, pour ne cheoir iamais de ce lieu, d'où il deuoit tomber bien-toſt? Mais ceſte cheute meſme n'a aucun mal en ſoy, ſi tu conſideres l'iſſuë, apres laquelle nature ne peut plus faire tomber pas-vn. Le terme & la fin de toutes choſes leur eſt fort prochain, fort prochain, dis-je, autant cela d'où l'homme heureux eſt chaſſé par violence, que cela auſſi d'où l'homme malheureux eſt doucemẽt enuoyé. Mais nous eſtendõs & l'vn & l'autre, & le faiſons plus lõg ou par noſtre eſperãce, ou par noſtre crainte. Or ſi tu es ſage, meſure toutes choſes par la condition humaine, & retranche les occaſions qui te pourroient donner ioye & crainte auſſi. Il vaut mieux n'auoir point de ioye qui dure longuement, & n'auoir pas auſſi crainte qui puiſſe durer longuement. Mais pourquoy eſt-ce que ie veux ſerrer le mal de ce coſté icy? il n'y a occaſion aucune de rien craindre.

Le plus grand mal qui puiſſe aduenir à l'homme, c'eſt qu'il ait ſoy-meſme pour ennemy.

Vne affliction engẽdre ſouuent vn bonheur, & au contraire vne ioye traine ſouuent ſa ruyne apres ſoy.

mais Ceſte ruyne n'a point de mal, eu eſgard à l'iſſuë de chacun.

La ioye & la crainte de longue duree preiudicient egalement.

craindre. C'eſt choſe vaine, & ce qui nous eſmeut, & ce qui nous tient effrayez. Il n'y a pas-vn de nous qui ait voulu encor eſplucher quelle verité il y auoit en cela, mais l'vn enſeigne la crainte à l'autre. Aucun ne ſ'eſt oſé approcher de ce qui le troubloit, ny de vouloir cognoiſtre la nature & le bien de ſa crainte: c'eſt pourquoy encor l'on donne creance à vne choſe faulſe & vaine, parce qu'elle n'eſt point deſcouuerte & conuaincuë. Penſons ſeulement à ouurir les yeux, & on verra bien-toſt combien ces choſes qu'on craint tant, durent peu, combien elles ſont incertaines, & cõme nous auons crainte d'aucunes choſes fort aſſeurees. La confuſion de nos ames eſt telle que Lucrece la deſcrit.

Vanité de la crainte ordinaire des hommes.

Car ils ſont comme enfans de crainte eſpouuentez.
Tout leur donne frayeur dans les obſcuritez,
Et comme eux nous auons frayeur en plein midy.

Et quoy? ne ſommes nous pas plus fols que les petits enfans, d'auoir peur en plein iour? Mais cela eſt encor faux, Lucrece, ce n'eſt pas en plein iour que nous auons peur. Nous auons tant faict, que tout nous eſt obſcurité & tenebres: nous ne voyons du tout rien, ny ce qui nous eſt pernicieux, ny ce qui nous eſt profitable, nous ne faiſons que courir çà & là durant toute noſtre vie ſans nous arreſter iamais, & ſans prendre garde où nous mettons le pied. Et toutesfois tu vois bien que c'eſt vne choſe furieuſe de courir impetueuſement parmy les tenebres. Et certainement faiſant cela, il nous faut reuenir apres de plus loing, & ne ſçachans où nous allons, nous courons à bride abbatuë là où noſtre intention nous meine. Mais nous pouuons reuoir la clarté du iour, ſi nous voulons. Toutesfois ce ne ſera que par ce ſeul moyen, ſi quelqu'vn apprend la cognoiſſance des choſes diuines & humaines, & ſ'il ne ſ'en arrouſe pas ſeulement, mais ſ'il ſe trempe dedans: ſi ſçachant bien tout cela, il le manie & remanie, & le rapporte ſouuent à ſoy, ſ'il ſ'enquiert que c'eſt que le bien & le mal, & ce à quoy l'on aura donné faulſement ces noms-là, ſ'il ſ'enquiert des choſes honneſtes & des vilaines, & de la prouidence. La curioſité de l'eſprit de l'homme ne ſ'arreſte point dans ces bornes: il prend plaiſir de ietter ſes yeux par deſſus ceſt vniuers, où c'eſt qu'il eſt porté, dequoy il a eſté faict, & à quelle fin ſe haſte vne ſi grande viſteſſe des choſes qu'il conduit. Nous auons retiré noſtre ame de ceſte contemplation diuine, & l'auõs iettee ſur des choſes abiectes & vilaines, afin qu'elle ſeruiſt à l'auarice, & qu'oubliãt le ciel & ſes bornes, & les Dieux maiſtres, qui gouuernent tout le monde, elle foüillaſt les ſecrets de la terre, & recherchaſt quel mal elle pourroit tirer de ſes entrailles, ſans ſe cõtenter de ce qu'elle auoit mis à la veuë de nos yeux. Tout ce que Dieu noſtre bõ pere auoit cogneu eſtre pour noſtre bien, il l'auoit mis fort pres de nous. Il n'a pas attendu que nous le ſoyons allé chercher, il le nous a donné de bon gré, & a caché profondement dans terre ce qui nous eſtoit nuiſible. Nous ne pouuons nous plaindre que de nous meſmes. Nous auons ietté dehors maugré la nature mere de toutes choſes, ce qu'elle auoit caché, qui nous deuoit apres faire perir. Nous auons du tout addonné noſtre ame à la volupté, à laquelle ſeulement complaire, c'eſt le commencement de tous malheurs. Nous nous ſommes abandonnez à l'ambitiõ, & à l'opiniõ du peuple, & à toutes autres choſes qui ſont pleines de folie & de vanité. Qu'eſt-ce dõc que ie te conſeille maintenãt de faire? Rien de nouueau. Car auſſi le mal auquel ie cherche remede, n'eſt pas nouueau. Mais ſur tout, que tu prẽnes biẽ garde à ce qui t'eſt neceſſaire, & à ce qui t'eſt ſuperflu. Ce qui eſt ne-

La Philoſophie fournit à l'homme l'eſprit de vraye diſcretion.

Prouidence & bonté ſinguliere de Dieu enuers l'hõme & L'homme eſt ſeul auteur & cauſe de ſon mal.
Par ſon auarice.
Par ſa volupté.
Par ſon ambition.

Remede à ces maux indifferents.

ceſſaire, tu le trouueras en tout lieu deuant toy: Mais il faudra que tu cherches touſiours & auec tout le ſoin de ton eſprit ce qui eſt ſuperflu. Il ne faudra toutesfois que tu t'eſtimes digne de loüange, ſi tu meſpriſe les licts d'or, & les meubles garnis de pierreries. Car quelle vertu y a il de rejetter, & ne tenir conte des choſes ſuperfluës ? Mais tu te pourras admirer, quand tu auras meſpriſé les choſes neceſſaires, dont on ne ſe peut paſſer. Tu ne fais pas grand cas de pouuoir viure ſans vn appareil royal, ſans deſirer vn ſanglier qui poiſe mille liures, des langues des phœnicopteres, & tels autres monſtres de la folle deſpence, qui commẽce deſia de haïr les beſtes entieres, & ne choiſit que certains membres de chacune d'elles. Tu te pourras admirer quand tu ne meſpriſeras point le pain bis : quand tu te perſuaderas, quand il ſera beſoin, que les herbes ne naiſſent point ſeulement pour les beſtes, mais pour les hommes auſſi: ſi tu cognois que le bout des branches des arbres peut ſaouler vn ventre qui a faim, dans lequel nous jettons des choſes precieuſes, comme ſ'il les pouuoit conſeruer. Il le faut remplir ſans le faſcher. Que ſert il de ſe mettre en peine de ce qu'il reçoit, ſi apres il doit jetter tout ce qu'il receura? Prens-tu plaiſir de voir dreſſé en bel ordre tout ce qu'on prend & ſur terre & ſur mer? Vne partie te ſera plus agreable ſ'il eſt porté fraiſchement pris, à table, vne autre partie qu'on aura apaſtée & contrainct par force d'engraiſſer, ſe fondra toute, & ne pourra guere bien retenir ſa graiſſe. La fumée & la ſenteur qu'on dõne par artifice à ces viandes te plaiſt grandement. Mais certainement tout ce qu'on a auec tant de ſoin & de peine appreſté, & confit dans tant de diuerſes ſauſſes, auſſi-toſt qu'il ſera entré dans le ventre prendra vne meſme puanteur. Veux-tu meſpriſer la volupté des viandes? Regarde par où elles ſortent. Ie me ſouuiens qu'Attallus auec vne admiration de tout le monde diſoit cecy: les richeſſes m'ont longuement trompé : j'eſtois rauy d'eſtonnement, quand j'en voyois reluire quelqu'vne par cy ou par là. Ie penſois que tout ce qu'on tenoit caché, fuſt pareil à ce qu'on monſtroit. Mais vn iour ie vis en vn grand appareil, toutes les richeſſes de la ville, d'or & d'argent graué : & en ce qui ſurpaſſoit le prix & la valeur de l'or & de l'argent, des couleurs tres-exquiſes, & des robbes qu'on auoit portées non ſeulement de l'extremité de nos terres, mais encor par delà celles des ennemis. Ie vis d'vn autre coſté les troupeaux des jeunes eſclaues qu'on prend plaiſir de regarder pour eſtre beaux & bien veſtus & des femmes auſſi, & d'autres choſes que la fortune de l'Empire voulant recognoiſtre ces biens, auoit mis lors à deſcouuert & à la veuë de tout le monde : Quelle autre choſe eſt-ce, dis-ie que d'exciter dauantage le deſir & la conuoitiſe des hommes, qui ne ſont que trop eſchaufées d'elles-meſmes? Que veut dire ceſte pompe & ce triomphe de richeſſes ? Nous ſommes aſſemblez pour apprendre l'auarice. Mais ie vous aſſeure que ie ſorts d'icy auec moins de conuoitiſe, que ie n'en auois apporté. I'ay meſpriſé les richeſſes, non point parce qu'elles fuſſent ſuperfluës, mais parce que c'eſt choſe de peu de valeur. N'as-tu pas veu dans combien peu d'heure, tout ce bel ordre qu'on auoit diſpoſé à loiſir, eſt paſſé ? Cela doit-il durer tout le long de la vie, ſ'il n'a peu durer vn iour entier? Il dit encor cecy. Elles m'ont ſemblé auſſi peu neceſſaires à ceux qui les auoient, qu'à ceux qui les ont veuës. C'eſt pourquoy quand aucune de ces choſes m'eſbloüit les yeux, quand ie vois vne maiſon richement meublée, vne ſuite d'eſclaues bien veſtus, vne lictiere portée ſur les eſpaules de quelques beaux

L'heure de ceſte vie ne cõſiſte pas en choſes indifferentes.

Gourmandiſe inutile ſans laquelle l'homme peut viure cõmodement.

Richeſſes trõpeuſes par la confeſſion meſmes de ceux qui les ont poſſedées.

De quel œil il les faut conſiderer.

Elles ne ſont neceſſaires ny à ceux qui les ont ny à ceux qui les voient.

beaux ſeruiteurs, ie dis ainſi en moy-meſme: dequoy t'eſmerueilles-tu? dequoy t'eſtonnes-tu? Ce n'eſt qu'vne pompe & vn triomphe, ce ſont choſes qu'on monſtre, & qu'on ne poſſede point: & qui paſſent pendant qu'elles plaiſent. Tourne toy pluſtoſt vers les vrayes richeſſes, appren d'eſtre content de peu: & crie ceſte belle parole plein de courage & de vertu: Ayons de l'eau, ayons du pain: nous plaiderons contre Iupiter qui ſera plus heureux, ou luy ou nous. Faiſons-le, ie te prie, encor que nous euſſions faute de cela. C'eſt choſe deshonneſte de fonder la felicité & le bon-heur de la vie, ſur l'or & ſur l'argent: Il eſt autant deshonneſte de la fonder ſur l'eau & ſur le pain. Que ferois-ie donc ſi cela n'eſtoit? Demandes-tu quel remede il y a contre la pauureté? La faim met fin à la faim. Autrement quelle difference doit-on faire, ſi ce qui te contraint d'eſtre eſclaue, eſt grãd ou petit? Qu'importe quel ſoit, ce que la fortune te peut nier? L'eau meſme & le pain deſpend de la volonté d'autruy: & l'on peut dire libre, non celuy ſur lequel fortune n'a guere de pouuoir, mais celuy ſur lequel elle n'en a point du tout. Cela eſt vray: il ne faut point que tu ayes beſoing d'aucune choſe, ſi tu veux deffier Iupiter, qui n'a iamais eu faute d'aucune choſe. C'eſt ce qu'Attalus nous diſoit: mais nature l'a dit à tous. Et ſi tu veux ſouuent penſer à cecy, tu mettras peine d'eſtre vrayement heureux, non point ſembler de l'eſtre: mais faire que tu le ſois à ton iugement, & non point à celuy d'autruy.

Braue reſolution de l'hõme content de peu.

Libre eſt celuy ſur lequel fortune n'a point de pouuoir.

EPISTRE CXI.

Contre les ſophiſmes & cauillations d'aucuns Philoſophes, leſquelles ont ce vice qu'elles plaiſent ſous l'apparence de ſubtilité. Et qu'il ne faut qu'apprendre à meſpriſer la vie, & apres à la bien gouuerner.

TV m'as demandé comment on pourroit appeller en Latin les ſophiſmes. Pluſieurs ont eſſayé de leur donner des noms, & ſi aucun ne leur en eſt demeuré. Car d'autant que la choſe n'eſtoit pas receuë entre nous, & qu'elle n'eſtoit point en vſage, on a par meſme raiſon reietté le nom. Toutesfois celuy duquel Ciceron a vſé, me ſemble le plus propre. Il les appelle cauillations: auſquelles celuy qui s'eſt addonné, aſſemble des queſtions pleines de tromperies: Au reſte elles ne ſeruent de rien à la vie: Car elle ne ſ'en rend par ce moyen ny plus conſtante ny plus temperee, ny plus courageuſe. Mais celuy qui pour ſon meilleur remede a mis la Philoſophie en exercice, ſe remplit d'vn grand cœur, deuient plein d'aſſeurance, ſe rend inuincible, & ſe monſtre plus grand, plus on ſ'approche de luy. Comme il aduient des grandes montagnes, la hauteur deſquelles ſemble eſtre plus petite à ceux qui les voyent de loing: mais ſi tu en approches de pres, tu cognois manifeſtement que leur ſommet eſt plus haut que tu ne penſois. Tel eſt, Lucilius, le vray philoſophe, qui l'eſt par effects, & non point par artifices. Il eſt planté en vn lieu haut, admirable, vrayement grand. Il ne ſ'eſleue point ſur les plantes des pieds, il ne chemine point ſur le bout des orteils, comme ceux qui feignans vne fauſe ſtature, veulent paroiſtre plus grands qu'ils ne ſont. Il eſt content de ſa grandeur. Mais pourquoy ne ſeroit-il pas contẽt d'eſtre creu ſi haut, que la fortune n'y puiſſe atteindre de ſa main? Il eſt donc par deſſus les choſes humaines. Il eſt touſiours ſemblable à ſoy-meſme, de quelle ſorte que ſes affaires aillent, ſoit que le cours de

Les cauillatiõs ou ſophiſmes ne ſont d'aucun vſage à la vie humaine, la ſeule philoſophie ſert de remede contre les variables & diuers accidens.

Vray philoſophe accõparé aux hautes montagnes.

Sa moderation & temperance, & le cõtentement de ſon eſprit.

Son equanimité & conſtance. Leſquelles vertus ne ſe trouuẽt point és cauillatiõs.

ſa vie ſoit heureux, ou qu'il ſoit agité d'vne fortune contraire & difficile. Ces cauillations dont ie parlois n'agueres, ne peuuent apporter ceſte conſtance. L'eſprit ne fait que ſe jouër auec cela, ſans ſe reſſentir d'aucun profit: il jette la philoſophie de ſon troſne pour la faire deſcẽdre à plein pied. Ie ne te veux pas deffendre de t'amuſer quelquefois à cela, mais ce ſera quãd tu voudras ne faire rien. Mais elles ont toutesfois cela de fort pernicieux, qu'elles engendrẽt quelque douceur d'elles-meſmes, abuſent & retiennent l'eſprit d'vne apparence de ſubtilité, encor qu'vne infinité d'autres choſes te rappelle, encor qu'à grãd' peine toute ta vie puiſſe ſuffire, pour te faire apprendre à meſpriſer la vie. Mais de la bien gouuerner qu'en dis-tu? C'eſt vn ſecond ouurage: car pas-vn ne l'a iamais bien gouuernée, que celuy qui l'auoit au preallable meſpriſée.

On s'y peut aucunefois amuſer: mais non ſans diſcretion, car

Le terme de la vie n'eſt point trop long pour apprendre à la bien regler

EPISTRE CXII.

D'vn amy de Lucilius que Seneque penſoit eſtre trop endurcy aux vices pour ſe pouuoir former à la vertu. Qu'il hayſſoit maintenant les folles deſpences & ſes ſuperfluitez, mais qu'il commenceroit bien toſt à les reprendre.

CErtainement i'ay bonne enuie que ton amy ſoit formé & inſtitué tout ainſi que tu le deſires: toutesfois on le prend bien dur: mais pluſtoſt (ce qui eſt encor plus faſcheux) on le prend trop mol, & deſia rompu d'vne trop longue & mauuaiſe couſtume. Ie te veux apporter vn exemple de l'art que i'exerce maintenant. Toute ſorte de vigne ne ſouffre point d'eſtre entée. Si elle eſt vieille & mangée, ſi elle eſt greſle & malade, elle ne receura point le grefe, ou ne le pourra pas nourrir. Elle ne le joindra pas bien à ſoy, & il ne pourra paſſer en qualité & nature de vigne. C'eſt pourquoy nous auons accouſtumé de la couper ſur terre, afin que ſi elle ne reſpond pas à noſtre deſir, on puiſſe tenter vne ſeconde fortune, & la coupant derechef, l'enter entre deux terres. Celuy duquel tu m'eſcris, & lequel tu me recommandes, n'a point de forces. Il ſ'eſt trop adonné aux vices, il eſt tout fleſtry, il eſt tout endurcy. Il ne pourroit receuoir la raiſon, ny la nourrir. Ouy, mais il en a bonne enuie. Ne le croy pas. Ie ne dis point qu'il te mente, il penſe en auoir bonne enuie. Il ſ'eſt faſché de la folle deſpence, elle luy a faict venir vn deſdain d'eſtomach: mais ils ſeront bien toſt auſſi bons amis que deuant. Ouy mais, il dict qu'il ſe ſent offencé de la vie qu'il a menée, elle luy deſplaiſt. Ie ne veux pas nier cela, car qui eſt celuy qui n'en ſoit offencé? Les hommes aiment leur vie, & la hayſſent tout enſemble. Attendons à donner noſtre iugement, apres qu'il nous aura faict croire, que la folle deſpence luy deſplaiſt. Car maintenant ils ne ſont qu'en querelle.

Il eſt malaiſé de redreſſer vn eſprit, auquel on a du commencement laiſſé prendre vn mauuais ply.

Les vices fletriſſent tellement les forces de l'eſprit, qu'il deuient incapable de raiſon.

EPISTRE CXIII.

Seneque diſpute ſi la iuſtice, la magnanimité, la prudence, & les autres vertus, voire meſmes les accidens à icelles, ſont animaux. Se moque des Stoiciens qui ſouſtenoient ces reſueries par les raiſons qu'il confute. Et qu'il vaut mieux qu'on nous enſeigne que la iuſtice, & les autres vertus ſont choſes ſacrées.

TV veux que ie t'eſcriue ce qu'il me ſemble de ceſte queſtion qui a eſté diſputée entre nos Stoiciens: A ſçauoir, ſi la iuſtice, la conſtance, la prudence, &

Sçauoir-mon ſi les vertus & leurs accidẽts

ce, & toutes les autres vertus ſont animaux. Nous faiſons par ceſte ſubtilité (Lucilius mon cher amy) qu'il ſemble que nous exerçons noſtre eſprit en des choſes vaines & inutiles, & que nous deſpendons le temps & le loiſir à des diſputes, qui ne peuuent apporter aucun profit: ie feray toutesfois ce que tu deſires, & t'apprendray ce qu'il en ſemble à nos Stoiciens. Mais ie proteſte, que ie ſuis d'autre aduis. Et penſe qu'il y a quelque choſe qui ſied bien à ceux qui portent les ſoliers & la robbe à la Grecque. Ie diray donc ce qui a meu les anciens. Il eſt certain que l'ame eſt animal, veu qu'elle fait, que nous ſommes animaux, & que les animaux ont pris ce nom d'elle. Or la vertu n'eſt autre choſe que l'ame qui ſe poſſede elle-meſme: elle eſt donc animal. Dauantage la vertu fait quelque choſe. Or rien ne peut eſtre fait ſans effort. Si elle a effort, lequel n'eſt en aucune choſe qui ne ſoit animal, il ſenſuit que la vertu eſt animal. Si donc, dit-il, la vertu eſt animal, elle a la vertu meſme. Pourquoy non? Car elle ſe poſſede elle-meſme. Tout ainſi que le ſage fait toutes choſes par vertu: pareillement la vertu le fait par elle-meſme. Il ſenſuit donc, dit-il, que tous les arts ſont animaux, & tout ce que nous auons en la penſée & en l'entendement. Il ſenſuit auſſi qu'vne infinité de milliers d'animaux habitent dans ce lieu eſtroit & petit de noſtre poictrine, & qu'vn chacun de nous ſoit pluſieurs animaux, ou que nous ayons pluſieurs animaux. Demandes-tu ce qu'on reſpond contre tout cela: chacune de ces choſes là ſera animal, & ce ne ſeront point pluſieurs animaux. Pourquoy? Ie le diray, ſi tu me veux preſter ta ſubtilité & ton attention. Chacun des animaux doit auoir ſa particuliere & ſinguliere ſubſtãce: mais toutes ces autres choſes n'ont qu'vne ſeule ame: c'eſt pourquoy elles peuuẽt eſtre ſingulieres, mais non point pluſieurs. Ie ſuis animal, & homme: tu ne diras pas toutesfois que ce ſoit deux: car ils doiuent eſtre ſeparez. Par ainſi ie dis que pour eſtre deux, l'vn doit eſtre ſeparé de l'autre. Tout ce qui de pluſieurs choſes a eſté faict vne, tombe ſouz vne meſme nature, & par ainſi n'eſt qu'vn. Et mon ame eſt animal, ie ſuis auſſi animal, toutesfois nous ne ſommes pas deux. Pourquoy? par-ce que l'ame n'eſt qu'vne partie de moy. Quand vne choſe pourra conſiſter par elle-meſme, alors elle ſe contera par elle-meſme. Mais quand elle ne ſera qu'vn membre d'vn autre, elle ne pourra pas ſembler eſtre vne autre choſe à part. Pourquoy? Ie te le diray. Car ce qui eſt autre, il faut qu'il ſoit à ſoy, & propre à ſoy, & tout à ſoy, & parfaict en ſoy. I'ay deſia declaré que j'eſtois d'autre aduis. Car ſi on reçoit ceſte opinion, les ſeules vertus ne ſeront point animaux, mais leurs contraires, qui ſont les vices & les paſſions, comme la cholere, la crainte, & la triſteſſe, & le ſoupçon, le ſeront auſſi. Cecy ſeſtendra encor plus loing, toutes les opinions, toutes les penſées ſeront animaux, ce qu'on ne doit pas receuoir. Parce que tout ce que l'homme fait, n'eſt point homme. Qu'eſt-ce (dit-il) que iuſtice? C'eſt vne qualité de l'ame. Si donc l'ame eſt animal, la iuſtice l'eſt auſſi. Rien moins que cela. Car elle n'eſt qu'vne habitude & vne puiſſance de l'ame. Vne meſme ame ſe conuertit en diuerſes figures. Et vn animal meſmes autant de fois qu'il faict quelque autre choſe, ne deuient point vn autre animal, comme ce que l'ame fait, n'eſt point animal, ſi la iuſtice eſt animal, ſi la magnanimité, & toutes les autres vertus le ſont. Aſſauoir-mon ſi elles delaiſſent d'eſtre quelquefois animaux, pour apres recommencer de l'eſtre, ou ſi touſiours elles le ſont? Les vertus ne peuuent prendre fin, il ſenſuit donc qu'il y a pluſieurs animaux, voire innombrables,

ſont creatures animées & corporelles, ſelon la doctrine des Stoiciens.

Puto quædã eſſe quæ decent phaſiatum polliceturque.

Dont voicy les raiſons.

Inepties Stoiques, & grandes abſurditez.

Aduis de Seneque ſur ceſte diſpute.

Objectiõ des Stoiques, & ſa reſponſe.

qui habitent dans l'ame. Il n'en y a point pluſieurs, dit-il, car ils ſont attachez & liez en vn, & ne ſont que parties & membres d'vn. Nous penſerions donc que l'ame auroit vne figure, comme eſt celle de l'hydre, qui a pluſieurs teſtes, chacune deſquelles combat à part, & nuit d'elle-meſme. Et toutesfois il n'y a aucune de ces teſtes, qui ſoit animal, elle n'eſt qu'vne des teſtes de ceſt animal. Au reſte elle eſt vn ſeul animal. Aucun ne dit iamais que le lion qui eſt en la chimere fuſt animal, ou le dragon. Ces deux eſtoient parties de la chimere, & ſes parties ne ſont point animaux. Qu'eſt-ce qu'il y a d'où tu puiſſe conclurre, que la iuſtice ſoit animal? Elle fait, dit-il, quelque choſe, & profite. Mais ce qui fait & profite, a forces & ſi eſt animal. Cela eſt vray, ſi elle auoit force qui fuſt ſienne, mais elle n'en a point qui ſoit ſienne, elle eſt de l'ame. Tout animal ſera iuſqu'à ce qu'il mourra, ce qu'il auoit commencé d'eſtre. L'homme iuſqu'à ce qu'il mourra, eſt homme, le cheual auſſi & le chien ne peuuent ſe transformer en autre choſe. La iuſtice, c'eſt à dire l'ame qui a ceſte qualité, eſt animal. Croyõs qu'il ſoit ainſi. En outre, la magnanimité, c'eſt à dire, ceſte qualité dans l'ame, eſt animal. Quelle ame? Celle qui eſtoit maintenant animal, eſt retenuë dans ce premier animal: & ne peut entrer dans vn autre animal. Il faut qu'elle contiuuë à demeurer dans celuy, où elle eſtoit premierement entrée. Dauantage vne meſme ame ne peut pas eſtre de deux animaux, & moins encores de pluſieurs. Si la iuſtice, la magnanimité, la temperance, & toutes les autres vertus ſont animaux: comment pourroient elles n'auoir qu'vne ame? Il faut que chacune d'elles ait ſon ame, ou elles ne ſont point animaux. Vn ſeul corps ne peut pas eſtre de pluſieurs animaux. Ils confeſſent auſſi cela. Qui eſt le corps de la iuſtice? L'ame. Qui eſt le corps de la magnanimité? La meſme ame. Or vn ſeul corps ne peut point eſtre à deux animaux. Mais vne meſme ame, dit-il, prend l'habitude de iuſtice, de magnanimité, & de temperance. Cela ſe pourroit bien faire, ſi au temps que la iuſtice y eſt, la magnanimité n'y eſtoit point: car au temps que la magnanimité y ſeroit, la temperance n'y ſeroit pas. Mais toutes les vertus y ſont enſemble: comment pourroit donc chacune d'elles eſtre vn particulier animal, veu qu'il n'y a qu'vne ſeule ame, qui ne peut faire plus qu'vn ſeul animal? En outre aucun animal ne peut eſtre partie d'vn autre animal. Or la iuſtice eſt vne partie de l'ame. Il ſenſuit donc qu'elle n'eſt point animal. Il ſemble que ie perds ma peine en vne choſe, qui eſt confeſſée de tous. Car il y a plus de raiſon de ſe deſpiter que d'en diſputer: aucun animal ne peut eſtre partie d'vn autre. Regarde les corps de tous les beſtes, il n'en y a pas-vn qui n'ait ſa propre couleur, ſa forme & ſa grandeur. Entre autres ouurages, qui font trouuer l'eſprit de ce diuin Architecte admirable, ie croy que ceſte-cy en eſt vne, que parmy vn ſi grand nombre infiny de choſes qu'il a faites, il ne ſ'eſt iamais rencontré d'en faire deux ſemblables. Les choſes meſmes, qui ſemblent eſtre pareilles, ſi tu les compares enſemble, elles ſeront differentes. De tant de ſortes de fueilles qu'il a faites, il n'en y a aucune qui ne ſoit marquée de ſa particuliere figure. De tant de beſtes, il n'en y a pas-vne qui reſſemble à l'autre. Il y a touſiours quelque diuerſité. Il ſ'eſt bien contraint à cela, que ce qui eſtoit autre, fuſt pareillement diſſemblable, & different. Les vertus comme vous dites, ſont toutes ſemblables: il ſenſuit qu'elles ne ſoient point animaux. Il n'y a point d'animal qui ne face quelque choſe de luy-meſme. Mais la vertu ne fait rien d'elle meſme, ſi ce n'eſt par le moyen de l'homme. Tous les animaux ou

Toute ceſte diſpute eſt ſi niaiſe & ſi friuole, qu'elle ne merite pas d'eſtre diſputée.

La diſſemblãce des creatures eſt l'vne des principales choſes qu'on admire en la creation.

ils

ils ſont raiſonnables,comme les hommes,& comme les dieux: ou irraiſonnables,comme les beſtes brutes.Les vertus pareillement ſont raiſonnables: mais elles ne ſont ny hommes,ny dieux: il ſenſuit donc qu'elles ne ſont point animaux. Il n'y a aucun animal raiſonnable, qui face rien qu'il ne ſoit premierement incité par l'apparence de quelque choſe. Apres il prend ſa force & ſon mouuement,& apres encor ſon conſentement confirme ce mouuement. Ie te diray que c'eſt que conſentement.Il faut que ie me pourmene: Apres que i'ay eu dit cela en moy-meſme, & que i'ay approuué l'opinion que j'auois, ie me pourmene. Il faut que ie me ſeoie. Apres auoir dit cela,ie me ſieds. Or on ne trouue point ce conſentement en la vertu.Car pren le cas,que la prudence ſoit animal,comment pourra elle preſter conſentement? Il faut que ie me pourmene.Nature ne reçoit point cela. Car la prudence n'a ſoin que de celuy,à qui elle eſt,& non de ſoy.Dautant qu'elle ne peut ny ſe pourmener,ny ſaſſeoir:elle n'a point donc de conſentement. Ce qui n'a point de conſentement, n'eſt point animal raiſonnable.Et ſi la vertu eſt animal,elle eſt raiſonnable. Or elle n'eſt point raiſonnable,elle donc n'eſt point animal. Si la vertu eſt animal, & que la vertu ſoit bien, il ſenſuit que tout bien eſt animal. Nos Stoiciens confeſſent encor cela. Il eſt bon de ſauuer la vie à ſon pere, il eſt bon de dire ſagement ſon opinion dans le Senat.Il eſt bon de iuger iuſtement. Il ſenſuit donc que ſauuer la vie à ſon pere, c'eſt vn animal: & ſagement parler c'eſt auſſi vn animal. La choſe en fin viendroit ſi auant que tu ne pourrois te garder de rire. Se taire ſagement,& ſouper friandement, eſt bien. Par ainſi & ſe taire,& ſouper c'eſt vn animal.Certainement ie ne pourrois me tenir de me chatoüiller,& de m'appreſtrer à rire,par la ſubtilité de telles ſottiſes.Si la iuſtice,& la magnanimité ſont animaux, certainement ce ſont animaux terreſtres. Or tout animal terreſtre a froid,a faim,a ſoif: il ſenſuit donc que la iuſtice a froid, la magnanimité a faim,& la clemence a ſoif. Qui me gardera apres de leur demander,quelle figure ont ces animaux, ou d'vn homme, ou d'vn cheual, ou d'vne beſte ſauuage? Ou ſ'ils leur ont donné vne forme ronde,comme au monde. Ie demanderay pareillement,ſi l'auarice,la paillardiſe,& la folie ſont rondes.Car elles ſont auſſi animaux. Et apres qu'ils les auront arondies, ie leur demanderay ſemblablement,ſi vn ſage pourmener eſt animal ou non:il faut par neceſſité qu'ils le confeſſent. Et qu'ils diſent encor,que le pourmener eſt animal,& qu'il eſt rond. Mais à fin que tu ne penſes point que ie ſois le premier de nos Stoiciens,qui parle ſans autheur,& par mon opinion particuliere, Cleanthes & Chryſippus ſon diſciple ne ſont point d'accord, que c'eſt que le pourmener. Cleanthes dit que c'eſt vn ſouffle, & vn eſprit, qui ſ'eſtend depuis la partie principale de l'ame,qui eſt en la teſte iuſques aux pieds.Et Chryſippus,que c'eſt ceſte principale partie meſme de l'ame.Pourquoy eſt-ce donc qu'vn chacun à l'exemple de Chryſippus ne taſche de reuenir à ſoy,& de ſe moquer d'vne telle infinité d'animaux que le monde ne pourroit receuoir?Les vertus(dit-il)ne ſont point pluſieurs animaux,& toutesfois elles ſont animaux. Car tout ainſi qu'vn homme peut eſtre orateur, & poëte, & toutesfois il n'eſt qu'vn homme: pareillement ces vertus là ſont animaux, mais ce ne ſont point pluſieurs animaux.L'ame iuſte, ſage & magnanime n'eſt qu'vne ſeule ame, qui a en ſoy toutes les habitudes & qualitez des vertus. Voila donc la queſtion reſoluë,nous ſommes d'accord.Car cependant ie confeſſe que l'ame eſt animal:

Inepte & ridicule doctrine, comme il appert par les abſurditez qui s'en enſuiuent.

Differend entre Cleanthe & Chyſippe touchant le pourmener.

Bié que l'ame ſoit animal, il ne s'enſuit pas que les actiõs ſoient animaux.

ie verray apres le iugement que ie feray ſur ceſt affaire. Ie nie que ſes actions ſoient animaux. Car autrement toutes les paroles, & tous les vers ſeroient animaux. Car ſi vne parole ſage eſt bien: & que le bien ſoit animal, la parole dont eſt animal. Vn vers plein de ſageſſe, eſt bon: or le bien eſt animal, la parole dõc eſt animal. Et par ceſte raiſon, ce vers,

Vn grand guerrier & ſes armes, ie chante,

eſt vn animal. Lequel ils ne peuuent pas dire eſtre rond: car il a ſix pieds. Tu dis, que c'eſt vn ouurage de Tiſſeran, qui me faict creuer de rire, quand i'en vois faire la tiſſure: & quand ie me repreſente qu'il faille qu'vne incongruité au langage, vn parler barbare, & vn argument, ou vn ſyllogiſme, ſoit animal, & que ie luy face les traits d'vn viſage comme vn peintre. Nous diſputons cela auec les ſourcils renfroignez, auec vn front ridé. Ie ne puis pas dire icy ce que diſoit Cæcilianus, ô triſtes follies! car elles ſont dignes de riſee. Que ne traittons nous donc pluſtoſt quelque ſubiet qui nous ſoit vtile & ſalutaire? pourquoy ne cherchons nous les moyens de pouuoir paruenir à la vertu, & quelque chemin qui nous conduiſe vers elle? Appren moy non point ſi la conſtance & magnanimité eſt animal: mais appren moy qu'il n'y a point d'animal, qui puiſſe eſtre heureux ſans la magnanimité, ſ'il ne ſ'eſt affermy contre les euenemens de fortune, & ſ'il n'a dans ſa penſee dompté tous les cas fortuits, auant qu'ils aduinſent. Qu'eſt-ce que conſtance? C'eſt vn rempart contre la foibleſſe & l'imbecillité humaine, qu'on ne peut forcer, duquel celuy qui ſ'armera, demeurera touſiours ferme & aſſeuré durant le ſiege de ceſte vie. Car il ſe defend de ſes propres forces, & de ſes propres armes. Ie te veux dire icy ce qu'il en ſemble à Poſidonius. Il ne faut point que tu penſes eſtre iamais aſſeuré auec les armes de fortune. Il te faut combatre contre elle auec les tiennes, les choſes fortuites n'arment point bien. Voyla comme nous ſommes armez contre nos ennemis, mais contre elle nous ſommes tous nuds. Alexandre ruinoit bien & chaſſoit les Perſes, les Hyrcaniens, les Indiens, & tous les peuples eſtendus depuis l'Orient iuſqu'à la mer Oceane: mais pour ſon regard, lors qu'il eut tué ſon amy, & qu'il en eut perdu vn autre, il fuyoit la clarté du iour, il demeuroit couché par terre à l'obſcur, & pleurant tantoſt ſa meſchanceté, tantoſt le regret qu'il en auoit, apres auoir vaincu tant de Roys, & tant de natiõs, il ſe laiſſa vaincre à la cholere, & à la triſteſſe. Car il auoit mis plus de peine à mettre ſous ſa puiſſance toutes les choſes de ce monde que ſes paſſions. O que les hommes ſont ſurpris d'vn grand aueuglement d'eſtre ſi ambitieux de vouloir eſtendre leur Empire par delà les mers, & de ſ'eſtimer infiniement heureux de retenir ſoubs leur obeiſſance les prouinces eſtrangeres, & d'en adiouſter des nouuelles aux anciennes: & de ne pouuoir cognoiſtre quel eſt ce Royaume grand, & ſi facile à conquerir! C'eſt vn grand Empire que de ſe pouuoir commander. Qu'il m'apprenne combien la iuſtice eſt choſe ſacree, laquelle ne regarde que le bien d'autruy, ne deſire d'auoir rien d'elle meſme, que de pouuoir vſer de ſon office. Qu'elle n'aye rien à faire auec l'ambition, & la gloire, & reputation du peuple, qu'elle ne vueille plaire qu'à elle meſmes. Sur toutes choſes il faut qu'vn homme ſe perſuade cecy: Il faut que ie ſois iuſte ſans en eſperer aucune recompenſe. C'eſt encor peu que cela. Il ſe doit encor perſuader: Il m'eſt commandé que de ma franche volonté ie ſuiue ceſte belle vertu, que toute ma penſee ſoit eſloignee le plus que ie pourray de mes particuliers proffits. Il ne faut point que tu

Le temps eſt trop cher, & la philoſophie trop digne pour la diuertir à telles niaiſeries.

Il vaut mieux apprendre d'elle que nul n'eſt heureux ſans conſtãce.

Qu'il n'y a plus belle victoire, que de ſe vaincre ſoy-meſme.

Qui commãde à ſoy meſme eſt aſſez grand Roy.

Reſolution d'vn homme vertueux.

attendes

attendes vne plus grande recompenſe de ta iuſtice, que d'eſtre iuſte. Graue encor en ton ame ce que n'agueres ie diſois, il ne te ſert de rien, que beaucoup de perſonnes cognoiſſent ton equité. Celuy qui veut que ſa vertu ſoit publiee, ne trauaille point pour ſa vertu, ains pour ſa gloire. Tu ne voudrois point eſtre iuſte ſans gloire. Au contraire certainement tu deurois ſouuent eſtre iuſte auec ton deshonneur, & lors ſi tu cognois que c'eſt que d'eſtre ſage, tu ſentiras qu'vne mauuaiſe opinion, qui ſera bien engendree, te reſioüira.

EPISTRE CXIIII.

Que bien ſouuent la façon corrompue de parler, prouient de la corruption des mœurs. Il ſe moque apres du langage de Mœcenas, qui eſtoit auſſi effeminé & laſche, que ſa façon de viure. De diuerſes façons de parler que pluſieurs perſonnes ſuiuent, qui prennent plaiſir à faillir. Vn beau diſcours contre les voluptez & les vices, & principalement contre la gourmandiſe & folle deſpence.

TV me demandes cõment eſt engendree en quelque temps vne maniere de parler corrompuë, & comment l'eſprit des hommes ſ'eſt tellement addonné à quelque vice de langage, qu'aucunefois les paroles enflees & graues ont eſté plus eſtimees, & quelquesfois les douces comme ſi on chantoit. Pourquoy autrefois on ſ'eſt pleu de parler audacieuſement, & vſer de propos hors de toute creance, & d'autre fois d'vn langage à demy retenu, & plein (ce ſembloit) de ſoupçon, duquel il falloit plus comprendre qu'on n'en oyoit. Pourquoy il y a eu quelque ſiecle auquel on ſ'eſt diſpenſé d'vſer impudemment & ſans honte des tranſlations. C'eſt ce que tu as ouy vulgairement dire, & dont les Grecs ont fait vn prouerbe: Telle a eſté la façon de parler des hommes, quelle a eſté leur vie. Et tout ainſi que les actions d'vn chacun ſont ſemblables à ce qu'il dit: pareillemẽt la façon de parler imite quelquefois les mœurs publics. Si la diſcipline d'vne cité, ſ'eſt corrompuë, ſi elle eſt addõnee aux delices, vous cognoiſtrez la diſſolution publique à la licẽce deſbordee du langage, ſi elle n'eſt point en vn, ou en deux ſeulement, mais ſi elle eſt approuuee, & receuë de tous. L'eſprit ne peut auoir vne couleur, & l'ame vne autre. Si l'ame eſt ſaine, biẽ cõpoſee, graue, temperee, l'eſprit ſera pareillement ſec, & ſobre. Et ſi elle ſe corrompt, l'autre ſe gaſte auſſi. Ne vois-tu pas que ſi l'ame ſ'allanguit, les membres ſe trainẽt, & les pieds ſe meuuẽt pareſſeuſemẽt? Si elle eſt effeminee on void vne moleſſe & vne laſcheté au cheminer. Et ſi elle eſt gaillarde, & vigoureuſe, on aduãce plus viſtement le pas. Si elle eſt furieuſe, ou (ce qui approche à la fureur) ſi elle eſt en cholere, tout le mouuement du corps eſt troublé, & lors on ne chemine point, mais on court la poſte. Combien plus fort penſes tu que cela ſoit en l'eſprit, qui eſt tout meſlé dedans l'ame? C'eſt d'elle qu'il prend ſa façon, c'eſt à elle qu'il obeit, c'eſt d'elle qu'il reçoit la loy. La maniere de viure de Mecenas eſt ſi cognue, qu'il n'eſt pas maintenant beſoin de le dire. De quelle façon il cheminoit, combien il eſtoit delicat, quel plaiſir il prenoit d'eſtre veu, & comme il ne vouloit cacher aucunement ſes vices. Mais quoy? Son langage n'eſt-il pas auſſi mignard, qu'il eſt effeminé? Ses paroles ne ſont elles pas autant affaitees & diſſoluës que ſes habits, que ſa ſuite, que ſa maiſon, que ſa femme? Il

Le langage commun ſe conforme aucunefois aux manieres de viure du peuple.

La diſcipline ſe corrompãt, les façons de parler ſe deſbordent.

ainſi que

Les membres ſuiuent les mouuemens de l'ame.

Les diſſolues façons de Mecenas en font foy.

cat

eſtoit taillé d'eſtre vn homme de grand eſprit, ſ'il euſt voulu ſuiure vn plus beau chemin, ſ'il ne ſe fuſt gardé de ne vouloir pas eſtre entendu, & ſ'il n'euſt eſté trop prodigue de langage. Tu verras donc vne eloquence comme d'vn homme yure, empeſchee, vague & licentieuſe. Voicy quel eſtoit Mecenas en ſa façon de parler. *Quid purius amne, ſyluiſque ripa comantibus? vide vt alueum lintribus arent, verſóque vado remittant hortos. Quid ſi quis fœmina cirro criſpat & labris columbatur? Incipitque ſuſpirans, vt ceruice laxa feratur. Nemo tyranni, irremediabilis factio rimantur, epulis lagenáque tentant domos, & ſæpe mortem exigunt. Genium feſto vix ſuo teſtem, tenuis cerei fila & crepacem mola focum mater aut vxor inueſtiunt.* C'eſt à dire: void on rien plus net, & plus pur qu'vne riuiere & les foreſts qui eſpandent leur cheuelure ſur la riue? Voy comme ils ſillonnent ſon canal auec gondoles, & laiſſant le plus profond de l'eau, vont ſe recreer dans les iardins. Que ſi quelque femme ſe friſe les cheueux, de ſes leures elle baiſe comme font les colombes, elle commence en ſouſpirant, elle ſe traine le col laſche & panché? Pas vn des tyrans, faction contre laquelle il n'y a nul remede, n'eſpient: ils eſſayent à prendre les maiſons par banquets & bouteilles, & taſchent à les faire mourir. La mere ou la femme inueſtiſſent le Genius, qui n'eſt à grand peine teſmoin de ſa feſte, & les filets d'vn cierge, & le foyer dãs lequel la foaſſe craquete. Mais auſſi toſt que tu auras leu cela, ne te reſouuiendras tu point que c'eſt celuy qui auoit accouſtumé de ſe pourmener par la ville la robbe longue auallee & deſceinte? (Car quand par l'abſence de Cæſar il commandoit dans Rome, on alloit à ceſt homme effeminé demander le mot du guet:) Et que c'eſt celuy qui ſortant en la chaire de iuſtice, à la tribune des harangues, & en toutes aſſemblees publiques, couuroit ſa teſte de ſon manteau: fors que les deux aureilles, comme les riches eſclaues fugitifs, qu'on introduit en quelque comedie? Que c'eſt celui, qui lors que les guerres ciuiles eſtoient les plus allumees, lors que la ville eſtoit toute troublee, qu'on auoit les armes en main, eſtoit accompagné & ſuiuy par les ruës de deux eunuques, qui toutesfois eſtoient encores plus hommes que luy? Que c'eſt celuy, qui a mille fois eſpouſé fẽme, & n'en a eu iamais qu'vne? Terẽtia, qu'il repudia pluſieurs fois. Ces paroles ſi mal arangees, pouſſees dehors ſi negligemment, & miſes en auant contre l'vſage & la couſtume de tout le monde, monſtrent auſſi des mœurs, qui n'eſtoient pas moins nouuelles, moins corrompues & ſingulieres. On luy donne vne fort grande loüange de douceur: il eſpargna le glaiue, & s'abſtint de reſpandre le ſang, & ne monſtra iamais en aucune autre choſe la puiſſance qu'il auoit, qu'en la licence de viure à ſa fantaiſie. Il gaſta & corrompit encor ceſte ſienne loüange par les delices & miguardiſes monſtrueuſes de ſon langage. Car il appert qu'il eſtoit laſche & mol, & non pas doux. Les ambages & longs circuits de ſa compoſition, les paroles trauerſees, les ſens des parolles qui eſtoient ſouuent grands, mais ſans force, quand ils ſortoient, faiſoient cognoiſtre à vn chacun, que ſa teſte ſe troubloit d'vne trop grande felicité: mais ce vice procede quelque fois de l'homme, & quelquefois du temps. Quand les richeſſes ont eſpandu au large la folle deſpence & la diſſolution, le ſoing de veſtir plus richement le corps commence de venir. Apres on ſe trauaille d'auoir de beaux meubles, on met peine auſſi à baſtir de belles maiſons, qui occupent vne grande eſtenduë de champs, que les murailles reluiſent des marbres qu'on apporte d'outre mer, que les toicts & couuertures des maiſons ſoient marquetees d'or, que la lueur & polliſſeure du paué reſponde

Les effeminez & delicieux accompagnẽt leur langage de pareilles contenances.

Mecenas loüé pour ſa clemence & humanité, mais blaſmé pour ſa moleſſe & desbordemẽt en ſa vie & en ſon parler.

De la diſſolution aux habits, meubles, baſtimens, feſtins, procede

ponde à celle du plancher. Depuis la magnificence fut employee en banquets & feſtins, leſquels on rendoit recommandables, par nouuelles façons, par le changement de l'ordre accouſtumé, faiſans ſeruir à l'entree de table les viandes qu'on mangeoit à l'iſſuë, & donnans à ceux qui ſuruenoient, ce qu'on deuoit à ceux qui ſe leuoient. Quand l'ame commence à ſe faſcher peu à peu des choſes accouſtumees, & qu'elle trouue laid ce qui luy ſouloit plaire, elle cherche en fin à parler d'vne nouuelle façon, tantoſt elle rappelle & met en auant les vieux mots, qui n'eſtoient plus en vſage, tantoſt elle en forge aucuns, & en veut plier à ſa langue d'autres incogneus. Tantoſt ceux qui ſont de peu de temps mis en vogue, ſemblent eſtre bien ſeans, & vne tranſlation audacieuſe, & trop frequente. Il en y a qui entrecoupent le ſens, & qui eſperent pouuoir eſtre agreables, ſi ce qu'ils veulent dire demeure en ſuſpens, & ſ'il engendre quelque doubte à ceux qui les oyent. Il en y a d'autres, qui le retardent & l'eſtendent. On en void auſſi qui ne s'approchent point du tout iuſqu'au vice : car il eſt force à vn qui entreprend quelque grande choſe, de le faire, mais toutesfois qui ayme le vice. Par ainſi en tous lieux que tu verras qu'on prend plaiſir à vn langage corrompu, il ne faut plus doubter que les mœurs n'ayent quitté le chemin de la vertu. Tout ainſi que la folle deſpenſe des feſtins & des habits, ſont les ſignes d'vne cité malade : pareillement la licence du langage, ſi elle eſt frequente, monſtre que les ames auſſi deſquelles les paroles ſortent, ſont du tout abbatuës. Tu ne te dois pas eſmerueiller que ces mots corrompus ſoyent agreables non ſeulement à vne aſſemblee du menu peuple : car ils le ſont auſſi à celle des mieux veſtus, parce qu'ils ne ſont differents que de la ſeule robe longue, & non pas de iugement. Tu te peux encor eſmerueiller dauantage de cecy, que les choſes vitieuſes ne ſont point ſeulement loüees, mais les vices meſmes le ſont. Car touſiours il a eſté fait ainſi, iamais vn bel eſprit ne vous a pleu qu'il n'euſt quelque choſe à redire. Baille moy quelque homme de ſi grande reputation qu'il ſoit, & ie te diray que c'eſt que ſon aage a peu reprendre en luy, & qu'il a voulu diſſimuler encor qu'il le cogneuſt. Car ie t'en nommeray pluſieurs, à qui les vices n'ont porté aucun dommage, ains au contraire leur ont proffité beaucoup. Ie t'en nommeray dis-ie, aucuns fort eſtimez, & qui ont eſté mis entre les merueilles de leur temps, que ſi on les veut corriger, on les efface. Car les vices ſont tellement meſlez auec les vertus, qu'ils les entraineroyent auec eux. Ioint que le langage n'a point de regle certaine. L'vſage de la cité, qui n'a iamais demeuré en meſme eſtat, le fait changer. Pluſieurs vont rechercher les paroles des ſiecles paſſez. Ils parlent le langage des douze tables. Gracchus, Craſſus, & Curio encor ſont trop elegans & recents pour eux. Ils retournent au temps d'Appius, & de Coruncanus. Quelques autres au contraire ne trouuans rien bon, qui ne ſoit commun & vulgaire, parlent vilainement. L'vn & l'autre eſt corrompu par deux diuerſes façons de parler, autant certainement comme ſ'ils vouloient vſer de paroles enflees, hautes & poëtiques, & fuir celles qui ſont neceſſaires en vſage. Ie diray volõtiers que l'vn & l'autre faut. L'vn ſ'eſtime plus qu'il n'eſt raiſonnable, & l'autre ſe meſpriſe trop : l'vn ſe faict arracher le poil des jarrets, & l'autre ne ſe veut point faire plumer le poil des aiſſelles. Venons maintenant à la compoſition. Combien de ſortes t'en donneray-ie,

La corruptiõ du langage, d'où s'enſuit que

Les mœurs ſont egalement corrompuës, &

Les ames autant molles que les paroles.

Les plus beaux eſprits meſmes ne ſont pas exempts de vices. &

Les vices auſſi proufitent à quelques vns

D'où vient le changement du langage.

auſquelles on faict faute? Quelques vns trouuent bonne vne compoſition dure, & aſpre, & broüillant tout expres les paroles qui couloient doucement, ne veulent point qu'il y ait aucune liaiſon ſans aſpreté: ils ont opinion qu'elle eſt plus virile, & plus forte, ſi elle bat aux aureilles auec quelque rudeſſe. Il ſemble que celle de quelques-vns ne ſoit pas vne compoſition, & que ce ſoit pluſtoſt vne chanſon, tant elle nous chatoüille. Que diray-ie de celle là, où les paroles ſont retardees, & apres les auoir attendues longuement, à grand' peine reuiennent elles à leurs clauſes? Que diray-ie de celle qui eſt au ſortir moderee, comme eſt celle de Cicero, & panchante, & finiſſant apres doucement, & reſpondant à ſa façon, & à ſon pied comme elle a accouſtumé de faire? Il n'y a point de vice ſeulement aux ſentences comme ſi elles ſont baſſes & pueriles ou vilaines, & plus hardies qu'il n'eſt permis l'honneur ſauue, ſi elles ſont trop fleuries, & douces, ſi elles ſortent en vain & ſans aucun autre effect, que celuy ſeulement qu'elles ſignifient. Ces vices-là ſont introduits par quelqu'vn, ſous lequel l'eloquence fleuriſſoit, le ſurplus des hommes ne font que l'imiter, & l'enſeigner les vns aux autres. C'eſt ainſi que ſous Saluſte les ſentences courtes & coupees, les paroles tomboient auant qu'on les attendiſt, & vne obſcure briefueté eſtoit priſee pour vn grand ornement. Arruntius, homme de rare ſobrieté, qui eſcriuit l'hiſtoire de la guerre de Carthage, fut Salluſtien, & ſ'eſtudia d'eſcrire à la façon d'iceluy. Il ſe trouue dans Salluſte, *Exercitum argento fecit*, c'eſt à dire il fit vne armee auec argent: c'eſt à dire il l'aſſembla auec des deniers. Arruntius commença de trouuer bonne ceſte façon de parler, il mit ce mot en toutes les pages de ſon liure. Il dit en quelque lieu, *Fugam noſtri fecere*, c'eſt à dire, les noſtres firent la fuite. En vn autre lieu, *Hiero* Roy de Siracuſe, *bellum facit*, fait la guerre. Et encor en quelque autre lieu: *quæ audita Panormitanos dedere Romanis fecere.* C'eſt à dire, leſquelles choſes oüyes firent que les habitans de Panorme ſe rendirent aux Romains. Ie t'en ay bien voulu donner vn peu à gouſter. Car tout le liure eſt compoſé de ces mots. Ce qui auoit eſté rare dans Salluſte, eſt frequent chez luy, & preſque continuel: & non ſans cauſe. Car l'vn tomboit par fortune en ces paroles, & ſans y penſer, & l'autre les recherchoit. Tu vois donc ce qui aduient à celuy qui ſuit vn vice pour exemple. Salluſte a dit *aquis hyemantibus*, pendant que les eaux yuernoient. Arruntius au premier liure de la guerre de Carthage dit, *repente hyemauit tempeſtas*, c'eſt à dire, ſoudainement la tempeſte hyuerna. Et en vn autre lieu, quand il voulut dire que l'annee auoit eſté froide, il dit, *totus hyemauit annus*. C'eſt à dire il a toute l'annee hyuerné. Et en vn autre lieu: *Inde ſexaginta onerarias leues, præter militem & neceſſarios nautarum, hyemante Aquilone miſit*, C'eſt à dire, pendant que l'Aquilon hyuernoit, il enuoya de ce lieu ſoixante nauires legeres de charge, outre les ſoldats & les mariniers neceſſaires. Il ne ceſſe iamais d'employer ce mot à tous propos. En quelque lieu Salluſte dit: *Inter arma ciuilia, æqui boni famas petit*. C'eſt à dire, entre les armes ciuiles il cherche les renommees d'vn homme de bien, & iuſte. Arruntius ne ſe peut tenir que dans le beau premier liure il ne miſt, *ingentes eſſe famas de Regulo*. C'eſt à dire que les renommees de Regulus eſtoyent grandes. Les vices donc, & autres ſemblables, que l'enuie d'imiter a imprimé dans quelqu'vn, ne ſont point marques de diſſolution, ny d'vne ame corrompue. Car il faudroit qu'ils fuſſent ſiens, propres, & nez dans elle meſme, par leſquels tu pourrois iuger les paſſions d'autruy. Le langage d'vn homme courroucé

Fautes qui ſe font en la cõpoſition.

En celle de Ciceron.

En celle de Salluſte, & D'Arruntius.

Examen de diuerſes façõs de parler qui leur ont eſté familiaires.

Les vices qui viennent par imitatiõ d'autruy, ne ſont pas ſignes d'vne ame vitieuſe.

Les affectiõs corrompuës corrompent le langage.

roucé eſt plein de courroux: celuy d'vn homme troublé, eſt viſte & ſoudain: celuy d'vn delicat eſt tendre,& coulant. Ce que tu vois eſtre ſuiuy par ceux qui ſarrachent la barbe, ou vne partie, qui ſe font faire les mouſtaches fort courtes,& les roignent bien pres,gardant le reſte pour le laiſſer croiſtre: qui portent vn manteau de couleur bijarre,vne robe d'eſtoffe claire,& tranſparante, qui ne veulent rien faire, qui puiſſe paſſer ſans arreſter les yeux de ceux qui les voyent. Ils les agaſſent, & les contraignent de ſe tourner vers eux. Ils ne ſe ſoucient point d'eſtre repris & moquez, pourueu qu'on les regarde. Tel & pareil eſt le langage de Mecenas,& de tous ces autres,qui ne faillent point par erreur, mais à leur eſcient,& parce qu'ils veulent faillir. Cela procede d'vn grand vice deſprit.Comme apres auoir pris beaucoup de vin la langue ne beguaye point, que l'ame n'ait premierement plié ſous la charge,& qu'elle ne ſe ſoit trahie elle meſme:pareillement ce langage (mais qu'eſt-ce qu'vne pure yureſſe?) ne deſplaiſt à pas-vn, ſi l'ame n'eſt au prealable eſbranſlee. C'eſt pourquoy il la faut guerir auparauant.C'eſt d'elle que procede noſtre bon ſens; c'eſt d'elle que les paroles ſortent. C'eſt d'elle que nous prenons la contenance, le viſage, la façon de cheminer. Tandis qu'elle ſera en ſanté & valeur le langage ſera pareillement robuſte,& fort digne d'vn homme. Mais ſi elle panche,tout le reſte tombe en ruine.

Comparaiſon monſtrãt que le langage corrompu deſcouure vne corruption de conſcience,

Pendant que le Roy vit,ils ſont de bon accord,
Mais ils rompent leur foy auſſi toſt qu'il eſt mort.

Pouuoir & authorité de l'ame ſur les actions.

L'ame c'eſt noſtre Roy. Tandis qu'elle ſe porte bien, tout le reſte fait ſon deuoir,tout le reſte luy obeit,& obtempere. Mais pour ſi peu qu'elle chancelle,le reſte ſ'eſbranle auſſi toſt. Au ſurplus quand elle ſe laiſſe vaincre à la volupté, toutes ſes ſciences, toutes ſes actions fletriſſent, & toutes ſes entrepriſes ſe rendent laſches, & languiſſantes. Or puis que i'ay commencé d'vſer de ceſte comparaiſon, ie la continueray encor. Noſtre ame eſt maintenant Roy, & tantoſt elle eſt vn tyran. Roy, quand elle ne penſe qu'à choſes honneſtes, quand elle a ſoing du corps qui luy a eſté baillé en garde, & qu'elle ne commande rien de vilain, rien de ſale, mais quand elle deuient cruelle, ambitieuſe, effeminee, & delicate,elle prend vn autre nom fier & deteſtable, & deuient tyran. Alors des affections qui la mettent hors de ſoy la ſaiſiſſent,& la ſollicitent inceſſamment auec quelque plaiſir au commencement tel qu'a accouſtumé de ſentir le peuple corrompu, & ſaoullé par la largeſſe de quelque ambitieux, laquelle luy doit porter dõmage contre ſon eſperance, & qui prend plaiſir à toucher des mains, la viande qu'il ne peut aualler. Mais quand ceſte maladie a de plus en plus ruiné les forces & que les delices ſont deſcendus dans les moüelles, & dans les nerfs, elle prend ſeulement plaiſir à la veuë des choſes,de la iouyſſance deſquelles elle ſ'eſt renduë inutile:& pour toutes ſes voluptez, elle n'a que le regard de celles d'autruy, ſe rendant maquerelle, & teſmoing des paillardiſes dont elle a perdu l'vſage,pour ſ'y eſtre trop plongee. Ne pouuant d'ores en auant prendre tant de contentement de voir vne ſi grande abondance de voluptez, comme elle a de regret & de deſplaiſir de ne pouuoir paſſer tout ce grand appareil par ſa gorge & par ſon ventre, & de ce qu'elle ne ſe peut plus veautrer dans les troupes des bardaches, & des courtiſannes: elle ſe plaint de voir ceſſer la meilleure partie de ſa felicité, empeſchee par la foibleſſe de ſon corps. Car n'eſt-ce pas vne pure fureur,mon Lucille, qu'il n'y a pas-vn de nous

Elle regne tãtoſt,& tantoſt tyranniſe.

Piteux eſtat du corps dont l'ame eſt deprauee.
&
De l'ame addonnee aux voluptez.

Inuectiue contre l'extreme diſſolutiõ des hommes.

qui ſe recognoiſſe eſtre mortel? eſtre imbecille? ou pluſtoſt qui penſe n'eſtre qu'vn homme tout ſeul? Regarde nos cuiſines, & nos cuiſiniers courants çà & là à trauers tant de feux. Voudrois-tu dire que ce fuſt vn ſeul ventre pour lequel on appreſtaſt la viande auec le bruit, & la rumeur de tant d'hommes? Regarde nos caues à tenir les vins vieux, & les celliers pleins des vendanges de pluſieurs ſiecles. Penſes-tu que ce ſoit vn ſeul ventre pour lequel on ſerre le vin de tant d'annees, & de tant de regions? Regarde en combien de lieux la terre ſe fend, combien de milliers de fermiers la cultiuent & labourent. Penſes-tu que ce ſoit pour vn ſeul ventre qu'il faille ſemer en Sicile, & en Afrique? Nous ſerons ſains, nous ne deſirerons que peu de bien, ſi chacun ſe veult contenter, ſ'il veut meſurer ſon corps, & ſ'il cognoiſt qu'il ne peut entrer dans ſon eſtomach que bien peu de viande, & pour bien peu de temps. Toutesfois il n'y a rien qui te ſerue plus pour la temperance de toutes choſes, que de penſer ſouuent à la brieueté de noſtre aage, & à l'incertitude d'iceluy. Quoy que tu faces penſe à la mort.

Moyen de ſe maintenir en ſanté.

De viure auec temperance.

EPISTRE CXV.

Que le parler eſt comme vn viſage de l'ame. S'il eſt fardé & affecté, l'ame eſt auſſimolle & laſche. L'ame d'vn homme de bien eſt toute belle & ſaincte, comme ſa parole. Il ſe courrouce apres contre les folles deſpences, & contre la ſuperfluité & l'auarice.

Il vaut mieux trauailler à faire de bonnes conceptions, & les mettre en practique, qu'à rechercher des termes affectez pour les exprimer ou reduire par eſcript.

IE ne veux point, Lucilius mon amy, que tu te trauailles tant apres les mots, & apres la compoſition de ton langage. I'ay de plus grandes choſes, dont tu doibs auoir ſoucy. Cherche ce que tu eſcriras, & non point comme tu l'eſcriras: & encor non point comme tu le dois eſcrire, mais comme tu le doibs conceuoir: Afin que tu rendes propre à toy ce que tu auras conceu, & que tu le graues deſſus toy. Quand tu verras quelqu'vn duquel le langage ſera affecté & fardé, ſçaches que ſon ame n'eſt pas moins attachee apres les choſes baſſes & petites. Mais ce grand, parle plus librement & auec plus de ſeurté. Tout ce qu'il dict a plus d'aſſeurance que de ſoing. Tu cognois pluſieurs ieunes hommes qui ont la barbe & les cheueux bien peignez, qui ouurent ſouuent la boëſte pour ſe parfumer: n'eſpere voir rien de ferme & de conſtant de ces-gens là. Le parler c'eſt le viſage de l'ame, ſ'il eſt ſi affecté, ſ'il eſt fardé, ſ'il eſt faict comme on dit, à la main, il monſtre que l'ame n'eſt pas genereuſe, & qu'elle eſt foible & laſche. Eſtre mignardement accouſtré, n'eſt point le vray ornement de l'homme. S'il nous eſtoit poſſible de voir iuſqu'au dedans l'ame d'vn homme de bien, hé quelle belle face, quel ſainct viſage, reluiſant d'vne beauté magnifique & agreable nous verrions, à l'entour duquel on apperceuroit d'vn coſté la iuſtice & la magnanimité, & de l'autre la temperance & la prudence rendre vne eſmerueillable ſplendeur! En outre la ſobrieté, la continence, la patience, la liberté, la douceur, (& qui pourroit croire cela?) L'humanité meſmes, qui eſt le bien le plus rare qui ſoit en l'homme, eſpandroient leur clairté deſſus elle. Dauantage, ô bons Dieux, combien de luſtre, la prouidence, la magnificence, la grandeur de courage, combien de poids & de grauité luy apporteroient elles? Quelle authorité & quel credit luy engendreroient elles enuers tous? Pas-vn ne l'eſtimeroit digne d'eſtre aymee, qui ne la iugeaſt auſſi d'eſtre

car Le langage fardé denote les vices de l'ame, &

L'ornement de l'homme ne conſiſte point en choſes exterieures. Qualitez de l'ame vertueuſe.

d'eſtre adoree. Si quelqu'vn void ceſte face plus rehauſſee & plus replendiſſante qu'on n'en a point accouſtumé de voir entre les choſes humaines, ne ſ'arreſteroit-il pas tout eſtonné & rauy comme d'vne rencontre de quelque diuinité: & auſſi toſt qu'il luy auroit eſté loiſible de la voir, ne ſeroit-il pas cõtrainct de la contempler dans ſon ame? Et puis apres attiré de la douceur de ce beau viſage, ne ſe ietteroit-il pas à genoux deuant elle pour l'adorer? & arreſtant longuement ſa veuë ſur elle, & la voyant haut eſleuee par deſſus la meſure & grandeur des choſes que nous voyons icy bas, iettant ſur nous le doux regard de ſes yeux, enflammez neantmoins d'vne viue eſtincelle: en fin ne ſeroit-il pas contrainct auec vn grand rauiſſement & reuerence ſ'eſcrier par ces mots que noſtre Virgile diſoit:

O vierge quelle donc diray-ie que tu ſois? 1. Æneid.
Tu n'a pas des mortels la face ny la voix.
Mais quelle que tu ſois, vis touſiours bien-heureuſe,
Et vueille ſecourir ma peine malheureuſe.

Elle ne faudra de venir à nous, & de nous ſecourir ſi nous la voulons honorer. Mais elle ne veut pas eſtre ſeruie par les corps des gras taureaux immolez, ny par des vœux d'or & d'argent appendus à ſon Temple: elle ne veut pas qu'on iette des pieces de monnoye dans les troncs de ſon threſor: elle ne demande qu'vne volonté ſainte & deuotieuſe. Il n'y a perſonne (dis-ie) qui ne bruſlaſt de ſon amour, ſ'il nous eſtoit permis de la voir. Car maintenant il y a pluſieurs choſes qui nous eſblouyſſent, ou qui nous rebouchent la veuë de leur trop grãde clairté, ou qui la retiennent en l'obſcurité. Mais tout ainſi que nous pouuons nettoyer noſtre veue par medicamens, & la rendre meilleure: pareillement ſi nous voulons deſcharger la veuë de noſtre ame de tous empeſchemens, nous pourrons aiſément voir la vertu, encor qu'elle ſoit couuerte ſoubs la peſanteur du corps, encor que la pauureté & ſa petite fortune la cache, & qu'vn mauuais & infame bruit la vueille obſcurcir. Nous verrons (dis-ie) ceſte beauté encor qu'elle ſoit couuerte d'vn ſalle accouſtrement. Dauantage nous cognoiſtrons auſſi la mauuaiſtié, la pareſſe, & la laſcheté d'vne ame miſerable: nonobſtant ces lueurs qui reluiſent à l'entour des richeſſes & la fauſe clairté des grandeurs & des honneurs qui aueuglent les yeux de ceux qui les regardent: lors nous pourrons cognoiſtre combien eſt à meſpriſer ce que nous auions en admiration, reſſemblans aux petits enfans qui n'ayment que les ioüets: Car ils iront pluſtoſt à ceux qui leur preſentent des petits affiquets de peu de valeur, qu'ils ne feront à leurs peres & à leurs freres. Quelle difference, ie vous prie, faictes vous entre eux & nous, comme dit Ariſton, ſi ce n'eſt que nous ſommes encor plus fols apres les tableaux & ſtatuës que nous acheptons cherement? Les enfans ſe contentent d'vn petit caillou reluiſant de diuerſes couleurs, amaſſé ſur le bord de la mer, & nous ne prenons plaiſir qu'à la madreure de grandes & hautes colomnes, ſoit qu'on les ait apporté des ſablons d'Egypte, ou des deſerts de l'Affricque pour ſouſtenir quelque grande gallerie, ou quelque ſalle à feſtins aſſez capable pour y receuoir tout vn peuple. Nous admirons les parois reueſtus de placques de marbre, ſçachants bien ce qui eſt caché au deſſous, & prenons plaiſir nous meſmes à tromper nos yeux: mais quand nous dorõs nos maiſons, qu'eſt-ce autre choſe que de nous reſiouïr d'vn menſonge? Car nous ſçauons bien qu'il n'y a que bois pourry ſoubs ceſt or. Ce n'eſt point ſeulement ſur les

Moyen d'honorer & ſeruir la vertu. &

Voir la beauté d'icelle.

A l'oppoſite de laquelle ſe deſcouurent les vices de l'ame desbordee & mondaine.

Folie humaine egale aux vieux & aux enfans, en ce que les vns & les autres admirent des choſes de neant, au lieu de meſpriſer la vanité des ſomptuoſites mondaines.

Incertitude & miſere de la felicité humaine. & parois & ſur les lâbris des planchers qu'on adjence ceſt enrichiſſemẽt. La felicité de ces grands ſeigneurs que tu vois marcher la teſte ainſi haute & leuee, n'eſt couuerte que d'vne petite fueille de clinquãt. Si tu y regardes vn peu de pres, tu verras cõbien de miſere & de malheur eſt caché ſoubs l'eſcorce tendre de ceſte dignité. La meſme choſe qui fait les magiſtrats & les iuges, c'eſt celle qui amuſe tant de magiſtrats & de iuges, ſçauoir eſt la richeſſe: car depuis qu'elle eſt venuë en prix & en hõneur, & le vray honneur de toutes choſes ſ'eſt perdu, nous ſommes deuenus marchands: & ayans mis entre nous, toutes choſes en vente, nous demandons, non point quelle eſt vne choſe, mais combien il ſ'en peut tirer de profit. Pour le gain nous ſommes gens de bien, pour le gain nous deuenõs meſchans. Nous ſuiuons les choſes honneſtes tant qu'il y a quelque eſperance ſur elles, tous preſts de ſuiure le party contraire, ſi les meſchantes nous font quelque autre promeſſe. Nos peres ont appris d'auoir en admiration l'or & l'argent, & dés noſtre ieuneſſe ceſte enuie a ſaiſi noſtre ame, & ſ'eſt touſiours aggrandie auec nos ans. Dauantage le vulgaire qui en toutes autres choſes eſt contraire à ſoy meſmes, eſt d'accord en ce ſeul poinct, c'eſt ce qu'il admire, c'eſt ce qu'il deſire à ſes enfans, & quand ils veulent recognoiſtre les biens qu'ils ont receu des Dieux, c'eſt ce qu'ils leur conſacrent, comme la plus precieuſe choſe qu'ils puiſſent trouuer en ce monde. Et on en eſt venu iuſques-là, que l'on maudit la pauureté, & que l'on ſ'en mocque, qu'elle eſt meſpriſee des riches & odieuſe aux pauures. Les vers des Poetes ſont meſmes employez pour embraſer dauantage nos cupiditez, par leſquels les richeſſes ſont loüees comme le ſeul honneur & ornement de noſtre vie. Il ſemble que les Dieux ne puiſſent rien auoir, ny rien donner de meilleur que les richeſſes.

Census senatorē facit.

Vanité des richeſſes accompagnees de conuoitiſe & diſſolution.

Auſquelles les vers des poëtes ſeruent d'vn brandon pour les allumer d'autant plus.

Le palais du ſoleil ſur des hautes colomnes,
Reluiſoit d'or brillant.

2. *Metamorph.*

Regarde apres ſon chariot.

Tout d'or eſtoit l'aiſieu, les moyeux eſtoient d'or:
D'or le tour de la rouë, & les raions encor
Eſtoyent de fin argent.

En outre ils appellent le ſiecle doré, celuy qu'ils veulent faire croire auoir eſté le meilleur, & meſme il ſe trouue des Poetes tragicques, qui veulent bien changer l'innocence, la ſanté, la bonne reputation, auec le gain.

En quelques [illegible]ques nomment qui [illegible] le [illegible] toutes [illegible]us.

Laiſſe moy ſeulement appeller meſchant homme
Pourueu que bien aiſé & que riche on me nomme.
Tout le monde ſ'enquiert ſ'il a beaucoup de bien,
Mais pas-vn ne ſ'enquiert ſ'il eſt homme de bien,
On ne demande point ny pourquoy ny comment:
On demande quels biens tu as tant ſeulement.
Chacun eſt en tous lieux eſtimé tout autant,
Comme on void qu'il eſt riche & qu'il a de contant.
Ie ne deſire point de viure ſans richeſſe,
Ie ſouhaitte la mort ſi pauureté me preſſe:
Ce qui eſt plus vilain, (ſi tu le veux ſçauoir)
De ce que nous auons, c'eſt de ne rien auoir.
Richeſſe des mortels le ſeul bien deſirable,
La douceur de la mere à toy n'eſt comparable,

Ny des enfans mignards, non pas du pere meſme
Que nous tenons ſacré pour ſon bien-faict extreme.
Si rien luit de ſi doux deſſus le beau viſage
De Venus, à bon droict elle peut le courage
Des hommes & des Dieux eſmouuoir de ſes feux,
De ſa perfection les rendant amoureux.

Auſſi toſt que ces derniers vers de la tragedie d'Euripide furent prononcez, tout le peuple ſ'eſleua pour chaſſer auec vne grãde violẽce, & le ioüeur & ſes carmes, iuſqu'à ce qu'Euripides ſe preſenta ſur le theatre, & les pria d'attendre vn peu, & de voir la fin que feroit ceſt admirateur de l'or & des richeſſes. En ceſte tragedie Bellerophon eſtoit puny & tourmenté des peines qu'vn chacun reſſent en la tragedie de ſa vie. Car on ne void point vne auarice qui ne ſoit ſuiuie de quelque cruel tourment, combien que l'auarice ſeule traine aſſez de tourmẽs apres ſoy. O combien de larmes & d'ennuis elle donne! O quelle eſt miſerable, & pendant qu'on ſouhaitte les biens & meſme apres qu'on les a gaignez! Adiouſtons y auſſi les continuels ſoucis qui tourmentent chaſcun ſelon la meſure du bien qu'il a. Il y a plus de peine à iouyr des richeſſes qu'à les acquerir. O comme on les oid crier & ſe plaindre ſ'ils font aucunes pertes, qui aduiennent quelquesfois bien grandes, mais qui leur ſemblent encor plus grandes qu'elles ne ſont! En outre quand fortune meſme ne leur oſteroit rien, ils penſent que tout ce qu'ils ne peuuent acquerir, ſoit vne perte pour eux. Au reſte ils eſtiment vn homme auſſi heureux, & auſſi riche comme ils le voyent auoir bien dequoy, & deſirent d'en acquerir autant qu'il en a. Ie le confeſſe. Mais quoy? Penſes-tu qu'il y ait gens au monde de pire condition, que ceux, qui ſont miſerables, & neantmoins enuiez? A la mienne volonté que ceux qui deſirent des richeſſes, allaſſent demander conſeil aux riches, & ceux qui pourſuiuent les honneurs, à ceux qui par ambition ſont paruenus aux plus grandes dignitez. Certainement ils changeroient de deſſeing, combien que ceux qui deteſtoient leur premiere ambition, entreprennent cependant des nouuelles grandeurs: Car il n'y a pas vn qui ſoit content de ſa bonne fortune, pour ſi toſt qu'elle ſoit venuë. Ils ſe plaignent volontiers de leurs conſeils & de leurs ſuccés, & regrettent touſiours plus ce qu'ils n'ont peu attrapper. Mais la Philoſophie te portera ce bon heur, qui ne pourroit eſtre plus grand que tu ne te pourras iamais repentir de toy-meſmes. Les paroles bien tiſſues, & le langage doux coulant, ne te conduiront iamais à ceſte vraye & ferme felicité, que nulle tempeſte ne pourra iamais eſbranler. Que les paroles ſoient ſi bien compoſees qu'elles voudront, moyennant que l'ame ſoit en ſa ferme & conſtante compoſition, qu'elle ſoit eſleuee en haut, & aſſeuree en ſes opinions, & qu'elle ſe plaiſe en ce qui deſplaiſt à tous autres, qu'elle eſtime autant ſon aduancement & ſon proffit, comme ſa propre vie, & qu'elle ne vueille ſçauoir autre choſe, que de ne rien deſirer & de ne rien craindre.

Euripide eſt plus ſage: qui en la perſonne de Bellerophon monſtre le ſupplice des auaricieux. Leſquels ne ſont iamais exempts d'inquietude ny de tourment.

Leur condition eſt d'autant plus miſerable qu'auec l'ennuy que les richeſſes leur apportent, ils acquierent l'enuie des hommes, Et ne ſont iamais contens de leur condition.

La Philoſophie eſt le vray remede à ce mal, & le vray contentement de l'ame.

Ce qu'vn beau & diſert langage ne ſçauroit effectuer.

EPISTRE CXVI.

S'il vaut mieux auoir des paſſions moderées, que de n'en auoir point du tout. Il les faut entierement reietter ſ'il eſt poſſible.

Diſpute touchant les affections, que les Stoiciens ne veulent aucunement admettre, bien que les Peripateticiẽs les temperent.

ON a ſouuent demandé ſ'il vaudroit mieux n'auoir du tout aucunes paſſions, que de les auoir petites. Nos Stoiques les rejettent du tout, & les Peripateticiens les temperent. Pour moy ie ne me puis perſuader qu'vne maladie mediocre puiſſe eſtre ny ſalutaire, ny proffitable. N'aye point de crainte, ie ne te veux rien deſrober de ce que tu veux qu'on ne te refuſe point. Ie te veux liberallement bailler tout ce que tu demandes, & toutes choſes que tu deſires, & que tu peux penſer eſtre neceſſaires, ou vtiles ou agreables à la vie. Ie ne te veux rien oſter, que le vice. Car quãd ie te deffendray de ne deſirer point quelques choſes, ie te permettray auſſi de les vouloir, afin que tu le faces ſans aucune crainte, & auec vn plus aſſeuré conſeil, & afin que tu puiſſes mieux ſentir la douceur de ſes voluptez. Pourquoy nõ? Tu les gouſteras mieux, ſi tu leur peux commander, que ſi tu te rendois leur eſclaue. Mais c'eſt choſe naturelle (dis-tu) que ie me tourmente de la mort de mon amy, & que ie laiſſe couler ſes larmes, qui tombent ſi iuſtement. C'eſt choſe naturelle, que d'eſtre touché des opinions que tout le monde ſuit, & de ſe faſcher des aduerſitez. Pourquoy ne me permettras-tu l'honneſte crainte d'vne mauuaiſe opinion? Il n'y euſt iamais vice, qui n'ait trouué ſon deffenſeur. Il n'y a vice, qui ne porte quelque honte, & qu'on ne puiſſe vaincre ſur ſon commencement, mais cela meſme eſt cauſe qu'il ſ'eſtend plus auant. Tu ne gaigneras iamais tant ſur luy qu'il vueille arreſter, ſi tu luy as permis de commencer. Toutes nos affections du commencement ſont foibles, mais apres elles ſ'eſchaufent dauantage, & ſ'acquierent des forces en cheminant auec le temps. Bref on les garde plus facilement d'entrer, qu'on ne les peut apres chaſſer. Qui voudroit nier que toutes nos affections ne deſcoulent d'vn commencement naturel? La nature nous a commãdé d'auoir ſoing de nous meſmes. Mais ſi nous vſons enuers nous d'vn traictement trop delicat, c'eſt vice. Nature a meſlé quelques voluptez auec les choſes neceſſaires, non pas pour les rechercher, mais afin que les choſes ſans leſquelles nous ne pouuons viure, nous fuſſent plus agreables auec le meſlange de la volupté. Si elle venoit d'elle-meſmes, ce ſeroit vne diſſolution: fermons donc la porte quand elles voudront entrer. Car il eſt plus facile de ne les receuoir point, que de les en faire ſortir. Laiſſez moy quelque peu plaindre (diras-tu) & craindre quelque peu: mais ce quelque peu là ſ'eſtend fort loin, & ne prend pas fin quãd tu veux. Vn homme ſage ſe peut contregarder ſans danger & ſans peine. Il arreſtera ſes larmes, & ſes voluptez comme bon luy ſemblera: mais nous qui n'auons point appris de rebrouſſer chemin, noſtre bien ſera de ne faire vn ſeul pas en auant. Il me ſemble que Panetius reſpondit fort ſagement à vn ieune homme, qui luy demãdoit ſi l'homme ſage pouuoit deuenir amoureux. Nous parlerons (dit-il) vn autre iour du ſage: mais quant à vous, & à moy, qui ſommes encor fort eſloignez de la perfection du ſage, gardons nous bien de ne tomber point entre les mains d'vne choſe ſi troublée & ſi furieuſe, qui depend de la puiſſance d'autruy, & qui ſ'eſtime ſi peu elle meſme. Car ſi l'amour iette ſes yeux deſſus nous, ſa douceur nous rauit: ſ'il nous meſpriſe, nous deuenons enflambez

Objectiõ des Peripateticiẽs

Reſponce des Stoiques.

Nature veut que nous ayõs ſoin de nous meſmes, mais elle hait les delicateſſes.

Les affections humaines n'ont point de bornes.

La reſponce de Panetius le teſmoigne.

enflambez de ſuperbe contre luy. La facilité nous eſt agreable, & nous combatons contre la difficulté. Par ainſi cognoiſſans la foibleſſe de nos forces, viuons en paix. Ne fions point noſtre ame malade à la mercy du vice, de la beauté, des flateries, & des autres delices qui la voudroient attirer à ſoy. Ce que Panetius reſpondit à celuy qui luy parloit de l'amour, ie l'entends de toutes autres choſes. Retirons nous tant qu'il nous ſera poſſible de ces lieux fangeux & gliſſans. Nous ne ſommes pas encor gueres bien aſſeurez en vn lieu ſec. Tu viendras maintenant à moy pour crier contre les Stoiques, auec ce parler commun du peuple: vous nous promettez des choſes trop grandes & nous cõmandez des choſes dures, & difficiles. Nous ſommes de pauures petits hommes, nous ne pouuons pas nous refuſer toutes choſes. Nous pleurerons: mais ce ſera fort peu: nous aurons de l'ambition: mais elle ſera retenue. Nous nous courroucerons: mais ce ſera pour nous appaiſer bien toſt. Sçais tu pourquoy nous ne pouuons faire cela? Par ce que nous ne croyons pas que nous le puiſſiõs faire. Et à dire la verité, il en va tout autrement en effect. Nous ſouſtenons nos vices, par ce que nous les approuuons. Nous aymons mieux les excuſer, que les chaſſer. Nature nous a donné aſſez de puiſſance ſi nous voulons nous en ſeruir, & ſi nous voulons ramaſſer nos forces, & les employer pour nous, & non point contre nous. Ce n'eſt que faute de bonne volonté: Mais noſtre excuſe eſt que nous ne pouuons pas.

Obiection que l'on faict ordinairemẽt aux Stoiques: La reſponſe monſtre pour quoy nous ne ſommes pas maiſtres de nos affections.

Mauuaiſe volonté s'excuſe touſiours ſur ſon impuiſſance.

EPISTRE CXVII.

Si l'opinion des Stoiciens, qui diſent que la ſageſſe eſt bonne, mais qu'il n'eſt pas bon d'eſtre ſage, eſt veritable. Il rejete apres toutes les queſtions qui ſe font là deſſus. Et deſire qu'on luy enſeigne ce qu'il doit euiter, & ce qu'il doit deſirer.

TV me donneras beaucoup de peine, & à toy auſſi: & ſans y penſer tu me mettras en vne faſcheuſe diſpute en me faiſant ces petites queſtions, leſquelles ie ne puis contredire ſens offenſer nos Stoiques, ny les accorder, ma conſcience ſauue. Tu demandes ſi ce que les Stoiques diſent eſt vray, à ſçauoir que la ſageſſe eſt vn bien, & qu'eſtre ſage n'eſt pas vn bien. Premierement ie declareray ce que les Stoiques en ont penſé, & apres i'en diray mon aduis. Nos philoſophes croyent que ce qui eſt bien, eſt corps: car ce qui eſt bien agit. Tout ce qui agit eſt corps, tout ce qui eſt bien, porte profit: il faut dõc que pour profiter, il face quelque choſe: ſ'il faict, par conſequent il eſt corps. Ils diſent que la ſageſſe eſt vn bien: par neceſſité donc il faut dire qu'elle eſt corporelle: Mais ils penſent que eſtre ſage ne ſoit pas d'vne meſme condition. C'eſt vne choſe incorporelle, & qui ſuruient à autruy par accident, c'eſt à dire à la ſageſſe: par ainſi elle ne faict rien, & ne profite rien. Et quoy donc (diſent-ils) ne diſons nous point, qu'eſtre ſage ſoit bien? Ouy nous le diſons en le rapportãt à ce d'où il depend, c'eſt à dire à la meſme ſageſſe. Oy maintenant ce que les autres reſpondent à cela, auant que ie me retire de ce party pour me rendre à l'autre. Par ce moyen (diſent-ils) le viure heureuſemẽt ne ſeroit pas bien. Mais il leur faut reſpondre que vueillent ils ou non, la vie heureuſe eſt bien, & le viure heureuſement, eſt pareillement bien. On vſe encor de ceſt argument contre les noſtres. Deſirez-vous d'eſtre ſages? Il ſ'enſuit donc qu'eſtre ſage ce ſoit vne choſe qu'on doit deſirer. Si on la doit deſirer, c'eſt vn bien. Les noſtres ſont contraincts de

Examen de quelques poincts de la doctrine des Stoiques, leſquels sõt d'autant plus malaiſez à ſoudre qu'ils ſont diuiſez entr'eux & font cõtredire à leurs inepties. Leurs raiſons pour prouuer que la ſageſſe ſoit corps.

Repartie des autres de contraire aduis.

Inepties ou niaiſeries de ceſte eſchole.

tordre ces paroles,& deſirans y adiouſter vne ſyllabe,que noſtre langue ne permet point d'y eſtre entremeſlee. Parquoy ſi tu le permets ie l'adiouſteray. Ce qui eſt bien (dit-il) eſt deſirable, & ce qui ſuruient encor à ce bien eſt,treſ-deſirable. Apres que nous auons obtenu ce bien,on ne deſire point l'autre comme bien : mais on le deſire comme ſuruenant à celuy, que nous auions ſouhaité. Quant à moy ie ne ſuis point de ceſt aduis, & penſe que les noſtres deſcendent à ceſte opinion : car ils ſont pris par ce premier lieu, & ne leur eſt pas permis de changer de forme de parler. Nous donnons beaucoup d'authorité & de creance à l'opinion, que tous les hommes ont deſia conceuë de quelque choſe. Nous tenons pour veritable ce que nous voyons que tout le monde croid, comme la creance que nous auons des Dieux,nous la tirons de l'opinion qu'vn chacun a dans ſon ame,qu'il y a des Dieux, & qu'il n'y a nation au monde ſi eſloignee qu'elle ſoit des loix ; & des bonnes mœurs, qui ne croye quelques Dieux. Quand nous diſputons de l'eternité des ames, la plus grande authorité qu'on y apporte c'eſt le commun conſentement des hommes,qui craignent,ou qui reuerent les enfers.Ie me veux ſeruir auſſi de ceſte publique perſuaſion. Tu ne trouueras pas-vn,qui ne penſe que la ſageſſe & qu'eſtre ſage ne ſoit bien. Ie ne feray point ce que les gladiateurs vaincus ont accouſtumé de faire, d'en appeller à la miſericorde du peuple. Ie commenceray de combatre auec mes propres armes.Quand aucune choſe ſuruient en quelque autre choſe,il faut voir,ſi elle eſt hors de ce à quoy elle ſuruient, ou dans ce à quoy elle ſuruient. Si elle eſt dans ce à quoy elle ſuruient, elle eſt auſſi bien corps, comme eſt ce à quoy elle ſuruient. Car rien ne peut aduenir ſans attouchement. Ce qui touche eſt corps.Si elle eſtoit dehors, puis qu'elle y eſt ſuruenuë, elle ſ'en eſtoit eſloignee. Ce qui ſ'eſt eſloigné,a mouuement.Ce qui a mouuement,a corps. Atten donc que ie die auſſi, que la courſe ne ſoit vne choſe,& le courir vne autre,la chaleur ne ſoit vne choſe, & eſtre chaud vne autre,& la lueur ne ſoit vne choſe,& le reluire vne autre.Ie vous confeſſe bien que ce ſont choſes diuerſes, mais nõ point de diuerſe ſorte.Si la ſanté eſt choſe indifferente, eſtre ſain ſera indifferent auſſi: ſi la beauté eſt indifferente, il eſt indifferent auſſi d'eſtre beau. Si la iuſtice eſt bien,c'eſt bien auſſi que d'eſtre iuſte.Si la laideur eſt mal,c'eſt mal auſſi que d'eſtre laid. Autant certainement comme ſi la chaſſie eſt mal,c'eſt mal auſſi d'eſtre chaſſieux.Appren cela ie te prie, que l'vn ne peut-eſtre ſans l'autre. Ce qui a ſageſſe, eſt ſage: & ce qui eſt ſage,a de la ſageſſe. Et par ainſi on ne peut doubter quel ſera l'vn, que l'autre ne ſoit tel : de ſorte qu'il ſemble à quelques-vns, que ces deux là ne ſoient qu'vne ſeule & vne meſme choſe. Mais ie demanderois volõtiers cecy:Puis que toutes choſes ſont ou biens ou maux, ou indifferentes, du nombre deſquelles mettrons nous d'eſtre ſage? Ils nient que ce ſoit bien, mais ce n'eſt pas mal auſſi : il ſenſuit donc que c'eſt vne choſe indifferente, & moyenne. Or nous appellons choſe moyenne & indifferente, laquelle peut auſſi bien aduenir à vn meſchant,qu'à vn homme de bien,comme la richeſſe,la beauté & la nobleſſe. Mais d'eſtre ſage,cela ne peut aduenir,qu'à vn homme de bien,ce n'eſt donc point choſe indifferente. Mais ce qui ne peut aduenir à vn meſchant homme,n'eſt pas mal. Il ſenſuit donc que c'eſt bien. Ce que pas-vn n'a qui ne ſoit homme de bien,eſt bien. Il n'y a pas-vn qui puiſſe eſtre ſage, ſ'il n'eſt homme de bien,c'eſt doncques bien.C'eſt vn accident(dict-il)à la ſageſſe. Cela doncques que tu appelles eſtre ſage, à ſçauoir-mon ſ'il eſt l'actif de la ſageſſe,

Les plus inciuiles & plus inhumaines nations aduoüent quelque deité & confeſſent l'ame immortelle.

Refutation de la precedente doctrine Stoique.

Eſtre ſage n'eſt pas choſe indifferẽte.

Que c'eſt que choſe indifferente, ou moyenne.

geſſe,ou ſ'il la reçoit,& en eſt le paſſif? Or ſoit ce qu'il la face, où qu'il la ſouffre, d'vn coſté & d'autre il eſt corps: car ce qui faict, & ce qui eſt faict, eſt corps,ſ'il eſt corps,il eſt bon: vne choſe donc luy defailloit, qui le gardoit d'eſtre du tout bien,ceſt qu'il eſtoit ſans corps.Les Peripateticiẽs ont opinion,qu'il n'y a aucune difference entre la ſageſſe, & entre eſtre ſage: veu que l'vn de ces deux là eſt dans l'autre. Car penſe-tu qu'aucun puiſſe eſtre ſage, ſ'il n'a de la ſageſſe? Et qu'aucun puiſſe auoir de la ſageſſe ſ'il n'eſt ſage? Les vieux Dialecticiens font diſtinction de ces choſes-là, & la diuiſion en eſt venue d'eux iuſques aux Stoiciens.Ie diray quelle elle eſt. C'eſt autre choſe vn champ, autre choſe d'auoir vn champ: pourquoy-non? veu qu'auoir vn champ cela touche à celuy qui l'a, & non point au champ.Par meſme raiſon la ſageſſe eſt vne choſe, & eſtre ſage eſt vne autre. Ie penſe que tu m'accorderas bien,que ce ſont deux choſes diuerſes, celle qui eſt poſſedee, & celuy qui la poſſede. La ſageſſe eſt vne ame parfaicte, & qui eſt paruenuë à ſon plus haut, & à ſon meilleur gré. Car c'eſt l'art & la ſcience de viure. Or qu'eſt ce qu'eſtre ſage? Ie ne puis pas dire que ce ſoit vne ame parfaicte. Mais c'eſt ce qui aduient à celuy qui a l'ame parfaicte: Par ainſi la bonne ame c'eſt vne choſe, & l'autre eſt comme auoir vne bonne ame. Ce ſont (dit-il) des natures de corps, comme voila vn homme, voila vn cheual, ces natures ſont apres accompagnees du mouuement de leurs ames, qui font cognoiſtre les mouuemens des corps. Ces mouuemens-là ont quelque choſe qui leur eſt propre, ſeparee neantmoins du corps. Comme quand ie voy Caton qui ſe pourmene,le ſens me monſtre cela, & l'ame le croit. C'eſt le corps que ie voy,ſur lequel i'ay ietté & mes yeux & mon entendement. Ie dis encores Caton ſe pourmene, ce n'eſt pas le corps dont ie parle, mais c'eſt quelque choſe qui declare que c'eſt le corps, que les vns appellent prononcé, les autres ſignifié,les autres denoncé. Ainſi quand nous diſons ſageſſe,nous entendons quelque choſe incorporelle: quand nous diſons il eſt ſage, nous parlons d'vn corps. Certainement il y a grande difference ſi nous parlons de luy, ou de choſe qui luy appartienne. Prenons le cas maintenant que ce ſoient deux choſes diuerſes. Car ie n'en veux point encor dire mon aduis. Qu'eſt-ce qui empeſche que ce ne ſoit vne autre choſe, & neantmoins qu'elle ne ſoit bonne? Tu diſois n'agueres, qu'vn champ eſtoit vne choſe, & auoir vn champ eſtoit vne autre choſe, qui empeſche que cela ne ſoit? Car celuy qui poſſede, eſt d'vne nature, & ce qui poſſede eſt d'vne autre, l'vn eſt vne terre, & l'autre eſt vn homme. Mais pour le regard des choſes que nous traictons, elles ſont toutes deux d'vne meſme nature, & celuy qui poſſede la ſageſſe, & la ſageſſe qui eſt poſſedee. Dauantage en ce cas là, ce qui eſt poſſedé eſt vne choſe, & celuy qui poſſede en eſt vne autre Mais en ceſtuy-cy,ce qui eſt poſſedé, & celuy qui poſſede,ſont tous en vn. La poſſeſſion d'vn champ eſt par le droict qu'on y a, & celle de la ſageſſe vient de nature. Le champ peut eſtre vendu & baillé à vn autre, mais la ſageſſe n'abandonne point ſon maiſtre. Tu ne doibs donc faire comparaiſon des deux choſes diſſemblables. I'auois commencé à dire que ce pouuoient eſtre deux choſes, & toutesfois que l'vne & l'autre fuſt bonne. En outre que la ſageſſe & le ſage eſtoyent deux, & tu confeſſes bien que l'vn & l'autre ſoyent bons. Or tout ainſi que rien n'empeſche que la ſageſſe ne ſoit bonne,& que celuy qui l'a,ne ſoit bon auſſi: pareillement rien n'empeſche que la ſageſſe ne ſoit bonne, & auoir la ſageſſe, c'eſt à dire eſtre ſage, ne ſoit bon

Quelle difference il y a entre ſageſſe & eſtre ſage.

L'vn & l'autre ſont de meſme nature.

La ſageſſe eſt inſeparable d'auec celuy qui la poſſede.

auſſi. Ie deſire la ſageſſe ſeulement, afin que ie ſois ſage. Car que ſeroit-ce donc? Vne choſe n'eſt pas bonne, ſans ce qui la faict trouuer bonne. Vous tenez pour certain que ſi on donnoit la ſageſſe ſans vſage, qu'il ne la faudroit point receuoir. Mais quel eſt l'vſage de la ſageſſe? C'eſt eſtre ſage. C'eſt ce qui eſt de plus precieux en elle: car cela oſté, elle ſeroit inutile. Si la gehēne eſt mauuaiſe, il eſt mauuais d'eſtre gehenné: voire tellement, qu'elle ne ſeroit pas mauuaiſe ſi tu en oſtois ce qui la ſuit. Sageſſe eſt l'eſtat d'vne ame parfaicte: mais eſtre ſage c'eſt l'vſage de l'ame parfaicte. Comment ſe pourroit-il faire, que l'vſage de la ſageſſe ne fuſt bon, veu que ſans l'vſage elle ne ſeroit pas bonne? ie te demande, ſi on doit deſirer la ſageſſe. Tu l'accordes. Ie te demande encor, ſi l'vſage de la ſageſſe, eſt deſirable. Tu l'accordes auſſi, puis que tu dis que tu ne la voudrois pas receuoir, ſi l'vſage t'en eſtoit deffendu. Ce qui eſt deſirable, eſt bon. Eſtre ſage c'eſt auoir l'vſage de ſageſſe, comme le parler eſt l'vſage de l'eloquence, & le voir eſt celuy des yeux. Il ſenſuit donc qu'eſtre ſage, c'eſt l'vſage de ſageſſe. Or l'vſage de ſageſſe eſt deſirable: il faut donc deſirer d'eſtre ſage: & ſ'il eſt deſirable, il eſt bon par conſequence. Mais il y a long temps que ie me condamne moy-meſme, de ce qu'en les reprenant ie les limite, & que ie deſpens trop de paroles en des choſes trop claires. Car qui peut faire doubte, que ſi le chaud eſt mauuais, qu'il ne ſoit mauuais d'auoir chaud? Que ſi le froid eſt mauuais, que ſentir froid ne le ſoit auſſi? Que ſi la vie eſt bien, que le viure ne ſoit bon? Tout cela eſt autour de la ſageſſe, & n'entre point dedans. Mais il nous faut loger dedans elle: & quand nous prendrons plaiſir de nous y pourmener quelque-fois, elle a des lieux ſpacieux & amples pour ſe retirer à part. Enquerons-nous de la nature des Dieux, dequoy ſe nourriſſent les aſtres, du cours diuers que font les eſtoilles, ſi nos corps ſe meuuent auec leur mouuement, ſi ce ſont elles qui donnent vigueur au corps & à l'ame de toutes choſes. Si celles qu'on appelle fortuites, ſont attachees à quelque certaine loy, ſ'il y a rien qui aduienne tumultuairement, ou qui roulle ſans aucun ordre de nature. Ie voy biē que ces diſcours n'appartiēnēt en rien à la reformatiō des mœurs: toutesfois ils recreent l'eſprit, & l'eſleuent à la grandeur de ces choſes qu'il traite. Au contraire ces autres queſtions que ie faiſois cy deſſus, le rongent & l'abbaiſſent, & au lieu de l'aiguiſer, l'affoibliſſent. Mais ie vous prie pourquoy perdons-nous tant de peine apres vne choſe qui eſt peut-eſtre fauſe, ou à tout le moins inutile, & qui meriteroit d'eſtre employée à vn ſubiect plus haut & plus profitable? Dequoy me pourra ſeruir de ſçauoir ſi la ſageſſe eſt vne choſe, & ſi eſtre ſage, en eſt vne autre? Que me pourra ſeruir de ſçauoir que cecy eſt bon, & que cela ne l'eſt point? Ie ſeray bien temeraire iuſques-là, ie me mettray au hazard de ce ſouhait, que tu puiſſes auoir ſageſſe hardiment, pourueu que ie puiſſe eſtre ſage. Ie m'aſſeure que nous ſerons egaux. Mais fay pluſtoſt cecy: monſtre moy le chemin pour y pouuoir paruenir: dy moy ce que ie doibs fuir, ce que ie dois deſirer, par quelles diſciplines ie pourray aſſeurer mon eſprit chancellant, par quel moyen ie pourray chaſſer loing de moy ces vicieux deſirs qui me iettent, & m'emportent à trauers, comment ie pourray reſiſter à tant de vices, comment ie pourray oſter tant de maux qui ſe ſont iettez ſur moy, & ceux auſſi ſur leſquels ie me ſuis volontairement ietté. Enſeigne moy comme ie doibs ſupporter mes afflictions ſans mes pleurs, & mes felicitez ſans les larmes d'autruy. Comment ie doibs n'attendre point la derniere & ineuitable fin de ma vie: mais m'enfuyr moy-meſme auant heure, quand bon me ſemblera.

Toutes telles ſubtilitez ne meritent pas les paroles qu'on y employes. il faut penetrer plus auant dans la Philoſophie.

car

Ces recherches friuoles ne font rien pour la reformation des mœurs, & sōt du tout inutiles.

Vray vſage de la philoſophie.

ſemblera. Il n'y a rien qui me ſemble ſi vilain, que deſirer la mort. Car ſi tu deſires de viure, pour quoy ſouhaittes tu de mourir? & ſi tu ne veux plus viure, pourquoy demandes-tu aux Dieux vne choſe qu'ils t'ont donné en naiſſant? Car de mourir quelque iour, cela te doibt aduenir maugré toy: & de mourir quand tu voudras, il eſt en ton pouuoir. L'vn eſt par neceſſité, & l'autre eſt en ta volonté. Ces iours paſſez ie vis vn fort laid commencement d'vn diſcours d'vn homme, qui autrement eſtoit bien diſant. Ouy (dit-il) que ie meure bien toſt. O fol que tu es, tu deſires vne choſe qui eſt en ta puiſſance. Peut-eſtre qu'en tenant ces propos, tu es deuenu vieil. Autrement qu'eſt-ce qui te pouuoit retarder? Pas-vn ne te tient, eſchappe par où tu voudras. Choiſis la partie des choſes de la nature, qu'il te plaira, par laquelle tu commanderas que paſſage te ſoit donné. Certainement ce ſont les elemés par leſquels tout ce monde eſt ſouſtenu, l'eau, la terre, & l'air. Toutes ces choſes ſont autant cauſe de la vie, comme chemin à la mort. Auſſi toſt que ie mourray, ce bien toſt, quand veux-tu qu'il ſoit? quel iour luy donnes tu? il ſe peut faire pluſtoſt que tu ne le ſouhaittes. Ce ſont paroles d'vne ame foible, & laſche, & qui par ceſte deteſtation recherche qu'on aye pitié d'elle. Celuy ne veut pas mourir, qui le ſouhaitte. Prie les Dieux de te dõner vie, & ſanté. Mais quand il te plaira de mourir, le fruict de la mort eſt de mettre fin à tels ſouhaits. Parlons de cela, Lucilius mon bon amy, inſtruiſons noſtre ame auec cela. Voila noſtre ſageſſe: voila comme on eſt ſage, & non point ſe tourmenter apres vne folle ſubtilité, par des petites diſputes inutiles. La fortune t'a propoſé tant de difficultez, & de queſtions: tu ne les as peu encores diſſoudre. Et maintenant tu te mocques. Ce ſeroit vne grande folie à toy quand la trompette auroit ſonné au combat, de battre le vent de ton eſpee. Laiſſe les armes de paſſe-temps, & pren celles qui tuënt. Appren moy par quel moyen ie pourray faire, que mon ame ne ſe trouble ny par triſteſſe, ny par aucune frayeur: par quel moyen ie me pourray deſcharger de l'importunité de mes ambitieux deſirs. Qu'on face, & qu'õ profite en quelque choſe. La ſageſſe eſt vn bien, mais eſtre ſage n'eſt pas bien. Qu'ainſi ſoit. Nions qu'il ſoit bon d'eſtre ſage, afin qu'on ſe mocque de tout ceſt eſtude, comme employé en choſes inutiles. Que dirois-tu quand tu ſçaurois qu'on te demande encor, ſi la ſageſſe, qui eſt aduenir, eſt vn bien? Quel doubte y a-il ie te prie, que les greniers ne ſentent point encor la moiſſon aduenir, ny l'enfance deſpourueuë de forces & de vigueur ne ſente point encor l'aage de la ieuneſſe, où elle doit entrer? La ſanté à venir ſert auſſi peu au malade, comme le repos futur ſoulage vn homme, pendant qu'il trauaille à la courſe, ou à la lutte. Qui eſt celuy qui ne ſçache, que ce qui eſt à venir n'eſt pas bien, par ceſte ſeule raiſon qu'il eſt encor à venir? Car ce qui eſt bien, eſt pareillement profitable, & ſ'il ne profite point, pareillement ce n'eſt pas vn bien: & ſ'il profite, il l'eſt deſia. Ie doibs eſtre ſage quelque iour, ce ſera vn bien quand ie le ſeray. Mais cependant il ne l'eſt pas. Vne choſe doit premierement eſtre, puis apres on void ce qu'elle ſera. Comment ſe peut-il faire ie te prie, que ce qui n'eſt point encore, ſoit deſia bon? Et comment veux-tu que ie te puiſſe mieux prouuer qu'vne choſe n'eſt point, que lors que ie dis qu'elle ſera? Car on cognoiſt bien que ce qui vient, n'eſt point encor venu. Le Printemps doibt venir: ie ſçay donc que nous ſommes en Hyuer, & que l'Eſté doibt venir apres, ie ſçay auſſi par là que l'Eſté n'eſt point encor. La

Paraloxe ordinaire aux Stoiques, qu'il ſoit au pouuoir de l'homme de mourir quand il luy plaiſt.

Les elemens ſont egalemẽt cauſe de la vie & de la mort.

Sophiſtes cõparez aux gẽdarmes, que le ſon des trompetes pouſſeroit à batre l'air de leurs eſpees.

Les Sophiſmes & la Philoſophie different autant que l'eſcrime à plaiſir de celle à outrãce.

plus grande preuue que i'aye, qu'vne choſe n'eſt point encor preſentement, c'eſt quand elle eſt à venir. Ie ſeray ſage, ie l'eſpere. Mais cependãt ie ne le ſuis pas encor. Si i'auois ce bien, ie ſerois deſia exempt de ce mal. Il aduiendra que ie ſeray ſage: tu dois iuger par là, que ie ne le ſuis pas encor. Ie ne puis pas en meſme temps me trouuer accõpagné de ce bien, & de ce mal. Ces deux choſes, ſçauoir eſt le bien, & le mal, ne ſe peuuent aſſembler, ny ſe trouuer en vne meſme perſonne. Ne nous arreſtons point à ces ſornettes par trop ſubtiles, & courõs apres ce qui nous peut apporter quelque bien. Celuy qui eſt en peine d'aller querir vne ſage femme pour ſa fille qui eſt en trauail d'enfant, ſe garde bien de ſ'amuſer à lire l'affiche contenant l'ordre & le deſſeing des jeux publiques, qu'on doibt celebrer. Celuy qui court pour eſteindre le feu de ſa maiſon qui bruſle, n'a pas loiſir d'aduiſer comme vne table enfermee au ieu de l'eſchiquier en pourra ſortir. Mais, ô bon Dieu, on te viẽt denõcer tous les maux du monde, & l'embraſement de ta maiſon, le danger qui menace tes enfans, le ſiege de ta ville, & le pillage de tes biens! Et encor apres cela, le naufrage, le tremblement de terre, & tout autre mal qu'on peut craindre. Eſtãt doncques empeſché entre tant de maux, ne penſes-tu qu'à te donner du plaiſir? Tu demandes quelle difference il y a entre la ſageſſe, & eſtre ſage? Tu t'amuſes à lier des nœuds pour apres les deſnoüer, cependant que tant de maux menacent ta teſte? Nature ne nous a pas eſté ſi largement liberale du temps, qu'il nous en faille rien perdre, & voy ie te prie combien en perdent les plus diligens? Nos maladies nous en deſrobent vne partie, & celle de nos parens l'autre. La neceſſité de nos affaires priuez en occupe vne partie, & les affaires publiques l'autre. Le dormir partage par moitié noſtre vie auec nous. De ce temps qui eſt ſi petit, & ſi viſte, & qui nous emporte auec ſa fuite, quel plaiſir prend-on d'en perdre la meilleure partie à choſes vaines? joint que noſtre eſprit ſ'accouſtume plus à ſe donner du plaiſir, qu'à ſe guerir, & faire ſeruir la Philoſophie de paſſe-temps, au lieu qu'elle peut ſeruir de remede. Ie ne ſçay quelle difference il y a entre ſageſſe, ou eſtre ſage. Mais ie ſçay bien qu'il ne m'importe rien que ie le ſçache, ou que ie ne le ſçache pas. Dy moy, apres que i'auray apris ſ'il y a quelque difference entre ſageſſe, ou eſtre ſage, le deuiendray-ie? Pourquoy me detiens-tu pluſtoſt entre les mots, qu'entre les effects de la ſageſſe? rends moy plus conſtant, rends moy plus aſſeuré, fay moy compagnon de la fortune, fay que ie la puiſſe vaincre, & ie la pourray facilement vaincre, ſi ie fay tout ce que i'apprens.

Comparaiſõs mõſtrãs qu'il faut diuertir ſon eſprit d'occupations ineptes & pueriles, pour l'appliquer à des ſerieuſes.

Moyẽ de fuir les ſophiſmes & tirer profit de la Philoſophie.

EPISTRE CXVIII.

Il reprend l'ambition de ceux qui pourſuiuoient les honneurs & dignitez dedans Rome. Il met apres la definition du bien, & comme on le peut cognoiſtre.

Vn bon Philoſophe neglige les diſcours cõmuns & ſ'arreſte à ce qui fait pour la reformation des mœurs.

TV me pries que ie t'eſcriue plus ſouuẽt. Si nous venons à compte, tu n'auras de quoy me payer. Il auoit eſté accordé que tes lettres viendroient les premieres, & que ie te reſcrirois apres. Mais ie ne feray point le difficile. Ie ſçay qu'il te faict bon preſter. C'eſt pourquoy i'aduanceray ceſte-cy. Et ne feray point ce que Ciceron, homme tres-eloquent, commãdoit à Atticus qu'il fiſt, que ſ'il n'auoit aucun ſubiect pour luy eſcrire, qu'il luy eſcriuiſt pluſtoſt tout ce qu'il lui viẽdroit en la bouche. Ie ne puis auoir iamais faute d'argumẽt pour t'eſcrire, encor que ie laiſſe tous les diſcours dõt les Epiſtres de Ciceron ſont

ſont remplies, ſçauoir eſt, qui eſt celuy qui eſt plus en peine de tous ceux qui briguẽt les eſtats, qui eſt celuy qui pourſuit, ſe fiant de ſes forces, ou de celles d'autruy, qui eſt celuy qui demande le cõſulat ſous la faueur de Ceſar, qui ſous celle de Pompee, ou qui le demãde ouuertement, combien Cecilius eſt cruel vſurier, duquel ſes plus proches parés ne peuuent arracher vn denier qu'à l'intereſt de douze pour cent. Il vaut beaucoup mieux manier ſes playes, que celles d'autruy: ſe ſonder ſoy-meſme, & prendre garde combien de choſes on pourſuit, & ne porter aucune faueur. C'eſt vne choſe excellẽte, c'eſt vne choſe aſſeuree, & digne d'vn hõme bien né, de ne rien pourſuiure, & ne tenir cõte en aucune façõ des eſtats, & de l'aſſemblee de la fortune. Quel cõtentement penſes-tu que ce ſoit, lors que les tribus du peuple ſont mãdees, lors que les pourſuiuãs ſont pẽdus attentiuemẽt à la ſuite de leurs amis, lors que l'vn fait crier tout haut l'argent qu'il veut donner, & que l'autre negotie par vne caution & reſpondant, & que tous à force de baiſer mangent preſque les mains de ceux qu'ils ne daigneroiẽt toucher s'ils eſtoiẽt vne fois deſignez: les voir tous eſtõnez attendants la voix du crieur public: & cependãt tu ſois là tout debout en repos d'eſprit, regardant ces foires & ces marchez, ſans rien vẽdre & ſans rien achepter? O combien eſt plus grãd le plaiſir de celuy qui auec toute aſſeurance iette ſes yeux non pas ſur les aſſemblees, où ſe creent les Preteurs & les Cõſuls: mais ces grãds eſtats & ces aſſemblees, où les vns demãdent les honneurs annuels, les autres les puiſsãces perpetuelles: les vns les heureux ſuccez des batailles & les triõphes, les autres les richeſſes: les vns les mariages & des enfans, & les autres la ſanté pour eux & pour leurs parẽs! O que c'eſt auoir le courage grãd d'eſtre ſeul à ne deſirer rien, à ne prier aucun, & dire, tu ne peux rien gaigner ſur moy, fortune: tu n'as nul pouuoir ſur moy. Ie ſçay que tu rejettes les Catons, & que tu fais conſuls les Vaticiniens. Ie ne te prie de rien. C'eſt rendre la fortune comme vne choſe priuee & ſans pouuoir. C'eſt à ce que nous deuons prendre plaiſir de nous entr'eſcrire: c'eſt la matiere que nous deuons touſiours tirer dehors, quand nous voyons tant de milliers d'hommes viure ſans repos: & leſquels, pour en fin ne gagner qu'vn bien autãt pernicieux que la peſte, trauaillent par des meſchans moyens à acquerir des choſes mauuaiſes, & deſirent des biens qu'il leur faut toſt apres fuir, ou en eſtre incontinent deſgoutez. Car qui eſt celuy qui ſe ſoit contenté de ce qui luy a eſté donné, & qui luy ſembloit eſtre trop grand quand il le deſiroit? Les richeſſes ne ſont pas inſatiables (comme les hommes penſent) elles ne leur ſont que trop petites. C'eſt pourquoy elles ne peuuent ſaouller pas-vn. Il te ſemble que ces choſes ſoient infiniment hautes, parce que tu es fort eſloigné d'elles: mais elles ſont fort baſſes à l'opinion de ceux qui y ſont paruenus. Ie me trompe bien ſ'il ne taſche encor de monter plus haut. Ce que tu eſtimois eſtre le plus haut, n'eſt qu'vn degré. Or c'eſt l'ignorance de la verité qui fait mal à tout le monde. Et trompez par les bruits du peuple, ils courent apres comme ſi c'eſtoit quelque bien. Et finalement apres les auoir acquis, & beaucoup ſouffert, ils cognoiſſent que ce ne ſont que maux, ou choſes inutiles, ou moindres qu'ils n'auoient eſperé. La plus grande partie des hommes les voyant de loing, les admirent, & le vulgaire prend les choſes grandes pour bonnes. Mais afin que cela ne nous aduienne point, demãdons qu'eſt ce qu'on appelle bien. On luy a donné diuerſes interpretations: ceſtuy-cy l'a definy d'vne façon, & ceſtuy-là

Sujet ordinaire des Epiſtres de Ciceron.

Le meſpris des dignitez mondaines, eſt ſigne d'vne ame bien nee.

Magnanimité & contentement du ſage en ſa condition.

L'inſatiable cõuoitiſe des hommes procede de leur extrẽme auarice, qui ne trouuẽt point de richeſſes aſſez grandes pour les aſſouuir.

L'ignorance de la verité cauſe tant de maux au mõde.

Erreur du peuple, qui ſe laiſſe tromper à l'apparence des choſes.

d'vne autre. Il en y a qui l'ont autrement exprimé. Quelqu'vn l'a ainſi definy: le bien c'eſt ce qui attire nos ames, & qui nous appelle à ſoy. A quoy l'on oppoſe incontinent cecy: mais ſ'il nous appelle, & que ce ſoit pour noſtre malheur & ruine? Car tu ſçais qu'il y a des maux qui nous flatét. Le vray, & le vray ſemblable different en cecy: que le bien eſt ioint auec le vray: car il n'eſt pas bien ſ'il n'eſt vray. Mais ce qui nous attire à ſoy, qui nous alleche d'vne belle apparence, il n'eſt que vray ſemblable, il entre à fauſſes enſeignes dedãs nous, il nous ſolicite, & nous attrait. Le bien eſt ce qui eſueille vn appetit & deſir de ſoy, & qui meut l'ardeur d'vn eſprit qui tend à luy. Et encor on ſ'oppoſe contre ce bien, car il y a pluſieurs choſes qui meuuent l'ardeur de l'ame, qui ſont deſirees pour la ruine de ceux qui les deſirét. Ceux, ſont beaucoup mieux, qui le definiſſent ainſi. Le biẽ eſt ce qui attire à ſoy l'ardeur de l'ame ſelon les loix de nature, lequel il faut ſeulement rechercher quand il commence d'eſtre deſirable. Car lors il eſt honneſte, & c'eſt ce qu'il faut parfaitement deſirer. Ce paſſage me ſemond de te dire la difference qui eſt entre le bien & l'honneur. Ils ont bien quelque choſe qui eſt ſi meſlee, qu'elle eſt inſeparable: & rien ne peut eſtre appellé bien, que ce qui a de l'honneur parmy, comme ce qui eſt honneſte, eſt touſiours bon. Quelle difference donc met-on entre ces deux choſes? Ce qui eſt honneſte, eſt le bien parfaict, & qui rend la vie bien-heureuſe, par l'approchement duquel toutes choſes deuiennent bõnes. Ce que ie dis ſe doit entẽdre ainſi. Il y a des choſes qui ne ſont ny bonnes ny mauuaiſes, comme ſuiure les armees, faire vne ambaſſade, vn eſtat de iuſtice. Toutes ces choſes quand elles ſont adminiſtrees auec hõneur, cõmencent d'eſtre bõnes, & d'vne choſe doubteuſe ſe changẽt en bien tout certain. Le bien ſ'engendre en la compagnie de ce qui eſt honneſte: mais ce qui eſt honneſte eſt bien de ſoy-meſme. Le bien dériue de l'honneur, & l'hõneur eſt de ſoy ſeul. Ce qui eſt bien, a peu eſtre mal: mais ce qui eſt honneſte, n'a peu iamais eſtre que bien. Quelques vns luy donnent ceſte definition: Le bien eſt, ce qui eſt ſelon la nature. Pren bien garde à ce que ie dis. Ce qui eſt bõ, eſt auſſi ſelon la nature: mais il ne ſ'enſuit pas neceſſairement, que ce qui eſt ſelon nature, ſoit bon. Il y a beaucoup de choſes qui conſentent à nature, mais elles ſont ſi petites. qu'elles ne meritent point de porter le nom de bien. Car elles ſont ſi petites qu'on les meſpriſe volontiers. Mais nul bien, pour tãt petit qu'il ſoit, ne doit eſtre meſpriſé. Parce que pendant qu'il eſt petit, il n'eſt pas bon. Et lors qu'il cõmence d'eſtre bon, il n'eſt pas petit. A quoy peut-on cognoiſtre qu'vne choſe ſoit bõne? Si elle eſt parfaictemẽt ſelon nature. Tu confeſſes donc, diras-tu, que ce qui eſt bon, eſt ſelõ nature. C'eſt la vraye proprieté du bien. Tu confeſſes auſſi qu'il y a d'autres choſes qui ſont ſelon nature, mais pour cela elles ne ſont pas bonnes. Pourquoy dõc eſt ce que l'vn eſt bõ, & que les autres ne le ſoient pas? Commẽt eſt il paruenu en vne autre proprieté, veu que ceſte choſe principale, d'eſtre ſelon nature, eſt commune à l'vn & à l'autre? Certainemẽt c'eſt par la ſeule grandeur. Et ce n'eſt point nouueauté, que quelque choſe ſe change en croiſſant. Il a eſté enfant, mais il eſt maintenẽt ieune hõme: ſa proprieté ſe rẽd toute autre, l'vn eſtoit incapable de raiſon, & l'autre eſt raiſonnable. Il y a des choſes qui ne deuiennent point ſeulement plus grandes en croiſſant, mais deuiennent toutes autres. Ce qui ſe faict plus grand, dit-il, ne ſe fait pas autre. Il n'importe point que tu rempliſſes de vin vne bouteille, ou vn tonneau. Car la pro-

Que c'eſt qu'on appelle bien.

Difference entre vray & vray ſẽblable. &

Entre le bien & l'honeur.

Choſes indifferentes comment deuiennent bonnes.

Autre definition du bien.

Changement des choſes. Les vnes chãgent en croiſſant.

Aucunes deuiennent toutes autres.

la proprieté du vin eſt en l'vn & en l'autre. Vne petite ou vne grande quantité de miel n'ont pas le gouſt different. Tu allegues des exemples diuers. Car en ceux-cy c'eſt vne meſme qualité: & jaçoit qu'elle croiſſe, toutesfois elle y demeure. Quelques choſes augmentees en leur genre, demeurent en leur proprieté: & d'autres apres pluſieurs accroiſſements, ſont changees par la derniere main qu'on y met, laquelle leur apporte vne autre & toute nouuelle condition, que celle qu'elles auoient auparauant. Vne ſeule pierre fait & acheue l'arc & la voute: ſçauoir eſt celle qui ſerre comme d'vn coing les deux coſtez de la voute, & laquelle miſe au milieu, les joint & les lie. La derniere qu'on y met, encor qu'elle ſoit petite, pourquoy eſt-ce qu'elle ſert tant? Non point par ce qu'elle augmente, mais par ce qu'elle remplit. Quelques choſes auec leur aduancement & croiſſance depoüillét leur premiere forme, & en prennent vne nouuelle. Apres que noſtre eſprit ſ'eſt longuement trauaillé ſur quelque ſubiect, & qu'il ſ'eſt laſſé à ſuiure ſa grandeur, il a commencé de ſ'appeller infiny, par ce qu'il ſ'eſt fait du tout autre qu'il n'auoit eſté, lors qu'on l'eſtimoit grand, mais neantmoins finy. Par meſme raiſon nous auions penſé que quelque matiere ſe pouuoit couper, encor que ce fuſt difficilement: mais en fin croiſſant touſiours la difficulté, on a trouué qu'elle ne ſe pouuoit couper. Pareillement auſſi nous ſommes venus juſques là, que ce qui ne ſe pouuoit mouuoir qu'à grande difficulté, nous l'appellons immobile. Et par meſme raiſon auſſi, quelque choſe a eſté ſelon nature, mais ſa grandeur l'a changee en autre proprieté, & l'a renduë bonne.

Aucunes deuiennent toutes autres.

Et d'autres accrues de genre ne chãgent point de proprieté.

D'autres encore en croiſſant changent de forme.

EPISTRE CXIX.

Comme on peut deuenir bien-toſt riche. Qu'il faut emprunter de ſoy-meſmes. Le ſage ne cherche que des richeſſes naturelles, leſquelles ne craignent ny le feu, ny la guerre, ny les larrons.

QVAND ie rencontre quelque inuention ie n'attens pas que tu diſes, que ie la rapporte en commun. Ie me le dis moy-meſme. Veux-tu donc ſçauoir ce que i'ay trouué? tẽds les pans de ta robbe, ce n'eſt tout que gain. Ie t'apprendray, comme tu pourras eſtre bien-toſt riche, ce que tu deſires infiniement ſçauoir, & non ſans cauſe. Ie te conduiray à des grandes richeſſes par vn chemin fort court. Tu auras toutesfois beſoing d'vn creancier, il te faudra emprunter de l'argent ſi tu veux negocier. Mais ie ne veux pas que ce ſoit par la main d'vn tiers, ny que les courtiers publient ton nom. Ie te donneray vn creancier, qui ſera tout à ton commandement. C'eſt ceſte ſentence de Caton: *Tu emprunteras de toy-meſme.* Pour ſi peu qu'il y en ait, il ſuffira: & ſi quelque choſe defaut, nous la demanderous à nous meſmes. Car il n'y a pas de difference, (Lucilius mon amy) entre ne deſirer point vne choſe, ou ne l'auoir pas. La fin de cecy eſt pareil en l'vn & en l'autre. C'eſt que tu n'en ſentiras aucune peine. Et ſi ie ne te commande pas de rien refuſer à nature: elle eſt opiniaſtre, & ne peut eſtre vaincuë, elle demande ſes neceſſitez. Mais ſ'il y a rien qui excede nature, il eſt emprũté, & n'eſt pas neceſſaire. Ay-ie faim? il faut mãger: mais nature n'a que faire de ſ'équerir ſi c'eſt du pain bis, ou ſ'il eſt blãc, elle ne deſire point qu'on donne du plaiſir au ventre, mais qu'on l'empliſſe. Ay-ie ſoif? nature ne ſe ſoucie point, ſi ceſte eau a eſté puiſee d'vne mare voiſine, ou de celle que i'au-

Le plus court chemin pour deuenir riche, c'eſt d'emprũter de ſoymeſme, ſuiuant l'exhortation de Caton.

Deſirer vne choſe, & ne l'auoir pas, c'eſt tout vn.

Nature ſe cõtente de peu, & meſpriſe les ſuperfluitez.

ray tenuë ſerree ſous vn grand monceau de neige pour la faire geler par la froidure voiſine. Elle ne commande qu'vne ſeule choſe, d'eſteindre la ſoif. Il n'importe rien ſi c'eſt dans vne coupe d'or, ou de criſtal, ou de caſſidoine, ou vn verre de Tiuoli, ou dans le creux de la main. Conſidere ſeulement la fin, & les bornes de toutes choſes, & tu meſpriſeras les ſuperfluitez. La faim me contraint-elle, il faut ietter la main ſur ce qui ſe preſentera le premier, elle me fera trouuer bon tout ce que i'attraperay: vn ventre affamé ne reiette rien. T'enquiers-tu donc à quoy i'ay pris tant de plaiſir? Il me ſemble que ceſte ſentence eſt treſbelle: le ſage recherche curieuſement les richeſſes naturelles. Tu m'as donné, diras-tu, vn plat tout vuide. Que veut dire ce plat vuide? I'auois deſia appreſté mes bougetes. Ie commençois de penſer ſur quelle mer ie me jetterois pour trafiquer, quel domaine public i'arrenterois, quelles marchandiſes ie ferois. C'eſt tromper le monde de nous enſeigner la pauureté, apres que tu nous as promis des richeſſes. Tu eſtimes donc pauure, celuy qui n'a faute de rien? C'eſt (diras-tu) par ſa patience, & par ſon ſeul bien-fait, & non par celuy de fortune. Tu iuges donc qu'il n'eſt pas riche, par-ce que ſes richeſſes ne luy peuuent iamais faillir? Qu'aimerois-tu mieux, auoir beaucoup, ou auoir aſſez? Celuy qui a beaucoup, deſire encor d'auantage: & cela monſtre qu'il n'a point encor aſſez. Et celuy qui eſt content, eſt paruenu à la fin, à laquelle le riche ne peut iamais arriuer. Penſes-tu qu'on ne les puiſſe vrayement appeller richeſſes, par-ce qu'elles n'ont eſté cauſe qu'aucun pour elles ait iamais eſté banny? Parce que pour elles aucun fils n'a empoiſonné ſon pere, ni la femme le mary? Parce qu'elles ſont aſſeurees en temps de guerre, & en temps de paix laiſſent l'eſprit en repos? Parce qu'il n'y a pas dãger de les poſſeder, ny peine de les manier? Celuy ſe peut il plaindre d'auoir peu de biẽ, qui ſeulemẽt ne ſent ny froid, ny faim, ny ſoif? Iupiter meſme n'en a point dauantage. Ce qui ſuffit, n'eſt pas peu: & ce qui ne ſuffit pas, n'eſt iamais aſſez grand. Alexandre Macedonien apres auoir vaincu Darius, & conquis les Indes, eſtoit encor pauure. Il deſire encor d'autre biens: il faict chercher des mers incogneuës: Il met ſur l'Ocean des armees nouuelles: & ſi ie puis dire ainſi, il rompt les barrieres, & bornes du monde. Il ſ'eſt trouué vn homme qui ne ſ'eſt peu contenter de ce que nature ſe contentoit, & qui apres auoir tout le monde, deſiroit encor quelque choſe. Tant eſt grand l'aueuglement de nos ames, tant eſt grand à vn chacun l'oubly de ſes commencemens apres qu'il ſ'eſt auancé. Celuy qui n'agueres eſtoit maiſtre d'vn ſeul petit coing, & non point encor ſans contredit, reuenant d'vne ſi grande & large eſtenduë des terres, & paſſant touſiours par les pays de ſes conqueſtes, eſtoit nonobſtant cela triſte. L'argent ne faict iamais vn homme riche, ains au contraire il n'y a pas-vn dans lequel il n'engendre vn plus grand deſir de ſoy. Veux-tu ſçauoir ce qui en eſt cauſe? Celuy commence d'en pouuoir plus acquerir, qui plus en a. Bref encor bien que tu vueilles mettre en ieu aucun de ceux, deſquels le nom ſe peut conter au rang de Craſſus & de Licinius, & qu'il baille le denombrement du reuenu de ſes biens, & qu'il conte tout ce qu'il a, & qu'il eſpere encor auoir: ceſtuy-là, ſi tu m'en veux croire, eſt pauure: & ſi tu te veux croire, il le peut eſtre vn iour. Mais celuy qui ſ'eſt conformé à ce dequoy la nature a beſoin, non ſeulement il ne ſent point la pauureté, mais qui plus eſt il ne la craint pas. Et afin que tu ſçaches, ſ'il eſt difficile de racourcir ſes biens à la meſure que nature deſire, celuy-meſme que nous

auons

Vanité des richeſſes mondaines.

Richeſſes qui ſuffiſent pour empeſcher les incommoditez, ſont aſſez grandes.

Exemple en Alexandre le Grand.

L'hõme promeu oublie aiſément ſa premiere condition.

L'argent ne fait perſonne riche, ains altere d'autant plus. &

Plus pauure eſt où le peut eſtre, qui plus poſſede. mais

auons dit ſ'approcher de la nature, & lequel tu appelles pauure, encor a il quelque choſe de ſuperflu. Ie voy bien que les richeſſes aueuglent les hommes, & font ietter leurs deſirs ſur elles, ſ'ils voyent ſortir hors de quelque maiſon de grandes ſommes de deniers comptans, ſi le toict & le dedans des ſalles eſt richement doré, ſi les ſeruiteurs ſont d'vne taille choiſie, & proprement habillez : la felicité de tous ceux-là n'eſt que pour paroiſtre au dehors. Mais celuy, que nous auons ſouſtrait au peuple & à la fortune, il eſt heureux dans ſon ame. Car quant à ceux, ſur leſquels vne pauureté, pleine d'affaires, & d'empeſchemens a gaigné faulſement le nom de richeſſe, ils ont les richeſſes de meſme façon, qu'on dit que nous auons la fieure, combien que ce ſoit la fieure qui nous a. Au contraire: donc nous deuons dire, la fieure le tient. Par meſme raiſon il faut dire que les richeſſes le tiennent. Ie ne te veux donc admoneſter que d'vn poinct, duquel aucun ne pourroit eſtre par trop admoneſté, que tu meſures toutes choſes aux deſirs de nature, leſquels tu pourras contenter pour neant, ou à peu de deſpenſe. Garde toy ſeulement de meſler les vices auec les deſirs. Si tu demandes ſur quelle table, dãs quelle vaiſſelle d'argent, par quels ſeruiteurs de pareille taille, & habillez au ſeruice, la viande doit eſtre portee: nature ne demande rien qu'à manger.

Qui ſe contente de peu, ne ſent point de pauureté.

Difference entre l'heur externe & interne.

Nature ſe cõtente de peu, & ſans bobãce, ou faſt.

Quand le gozier te cuit d'vne ſoif tres-ardante,
Cherches tu d'or maſſif vne coupe luyſante?
Quand tu as bonne faim, ne veux-tu rien manger,
Que d'vn paon delicat, ou d'vn turbot bien cher?

Horace ſat. 2. lib. 1.

La faim n'eſt point ambitieuſe, elle ſe contente qu'on la face paſſer, & ne ſoucie pas beaucoup auec quelle viande. C'eſt le propre tourment que ſent vne malheureuſe prodigalité. Elle eſt en peine apres qu'elle eſt ſaoulle, comment elle pourra auoir faim, comment elle n'emplira pas ſeulement le ventre, mais comment elle le farſira, comment apres auoir eſtãché la ſoif du premier traict, elle la pourra encor eſueiller. C'eſt pourquoy Horace dit gentiment, que la ſoif ne ſe ſoucie point dans quelle couppe, ou de quelle gentille ou belle main l'eau luy ſera ſeruie. Car ſi tu penſes que tu doiues prendre garde, quel page bien friſoté, & quel verre bien luiſant on te preſente, tu n'as point ſoif. Entre les autres choſes que nature nous a donnees, ceſte-cy eſt des principales, que la neceſſité nous oſte le deſdain des viandes. Les ſuperfluitez nous donnent le choix, & nous font dire, voila qui eſt ſale, voila qui eſt mal appreſté, voicy qui me faict mal aux yeux à le regarder. Le createur du monde, qui nous a ordonné les loix & la maniere de viure, a ſeulement voulu pouruoir à cela, que nous puiſſions viure en ſanté, & non point en delices. Tout ce qui ſert à la ſanté, eſt tout preſt, & facile à trouuer: mais tout ce que les delices deſirent, ne ſe recouure qu'auec beaucoup de miſere & deſpenſe. Vſons donc de ce bien-faict de nature, mettons-le au nombre des choſes les plus grandes, & penſons en nous meſmes qu'elle ne pouuoit nous auoir plus eſtroitemẽt obligé par aucun autre moyen, qu'en faiſant que tout ce que nous deſirons pour noſtre neceſſité, nous le prenons ſans deſdain.

La faim & la ſoif ſont ſans ambition. &

Rien ne donne tant d'appetit, que peu de viandes. ioint que

Frugalité eſt le vray entretien de ſanté.

EPISTRE CXX.

Comment & par quel moyen la cognoiſſance du bien & de ce qui eſt honneſte nous eſt aduenue. La difference qu'il y a de l'vn à l'autre. Beaux exemples de ce qui eſt honneſte.

Diſpute touchant ce qui eſt bon & hõneſte: & ſi ce ſõt choſes diuerſes, ou ſeulement diuiſees.

TON Epiſtre ſ'eſt eſtenduë ſur pluſieurs petites queſtions, mais elle ſ'eſt arreſtee principalement ſur vne, de laquelle elle deſire eſtre reſoluë: Par quel moyen nous auons eu la premiere cognoiſſance de ce qui eſt bon, & de ce qui eſt honneſte. Ces deux choſes à l'opinion de quelques vns ſont diuerſes, mais à noſtre aduis elles ſont ſeulement diuiſees. Ie te diray que c'eſt que cela. Quelques vns penſent qu'vne choſe eſt bonne, quand elle eſt profitable. De ſorte qu'ils donnent ce nom aux richeſſes, aux cheuaux, au vin, & aux ſouliers, tant ils auiliſſent le bien, & le rabaiſſent iuſqu'aux choſes ſordides. Mais les autres eſtiment honneſte, ce qui conſiſte en la raiſon d'vn iuſte deuoir, cõme d'auoir vn pitoyable ſoin de la vieilleſſe de sõ pere, aider vn amy en ſa pauureté, conduire vaillamment vne armee, dire ſon aduis ſagement, & modeſtemẽt. Il eſt certain que nous en faiſons deux, mais c'eſt d'vn. Il n'y a riẽ de bõ qui ne ſoit honneſte, ny rien d'honneſte qui ne ſoit bon. Ie penſe que ce ſeroit tẽps perdu d'adiouſter icy la difference qui eſt entre ces deux choſes, veu que ie l'ay ſouuent dit. Ie diray ſeulement cecy, que rien ne doit ſembler eſtre bon, dequoy aucun puiſſe mal vſer. Or tu vois combien de perſonnes vſent mal des richeſſes, de leur nobleſſe, & de leurs forces. Ie retourne maintenant à ce dont tu deſires que ie parle: Par quel moyen nous auons eu la premiere cognoiſſance de ce qui eſt bon, & de ce qui eſt honneſte. Nature n'a peu nous apprendre cela. Elle nous a bien donné la ſemence des ſciences, mais nõ pas les ſciences. Quelques-vns diſent que nous ſommes tombez fortuitement en ceſte cognoiſſance. Mais il eſt impoſſible de croire, que l'image de la vertu ſe ſoit preſentee à pas-vn par rencontre. Il nous ſemble pluſtoſt qu'on l'ait comprinſe par obſeruation, & par conference des choſes ſouuent aduenuës, & par analogie, c'eſt à dire par comparaiſon d'icelles enſemble auec le iugement que nous faiſions en noſtre ame, du bien & de l'honneur. Et puis que les Grammairiens Latins ont faict ce mot citoyen de Rome, ie ne le veux pas blaſmer, ny le renuoyer dans la ville d'où il vient. Ie m'en ſeruiray donc, non ſeulement comme d'vn mot receu, mais comme d'vn mot, qui eſt en vſage. Ie diray quelle eſt ceſte analogie. Nous auions cogneu la ſanté du corps, par elle nous cogneuſmes qu'il y auoit quelque ſanté en l'ame. Nous auions cogneu les forces du corps, par elle nous cogneuſmes qu'il en y auoit en l'ame. Nous eſtions eſtonnez d'auoir veu quelques actes de clemence, d'humanité, de vaillantiſes: nous commençaſmes de les admirer comme choſes parfaictes. Il y auoit pluſieurs vices, qui ſe cachoient ſous l'ombre, & ſous le luſtre de quelque acte remarquable: nous les auons diſſimulez, parce que nature commande d'accroiſtre les choſes loüables. Il n'y a pas-vn, qui n'eſtende la gloire plus auant que de la verité. C'eſt donc de là que nous auons tiré l'apparence d'vn grãd bien. Fabricius refuſa l'or que le Roy Pyrrus luy preſentoit, & iugea qu'il luy eſtoit plus honorable de pouuoir meſpriſer les richeſſes d'vn Roy, que de conqueſter vn Royaume. Le meſme Fabricius, lors que le medecin de Pyrrhus luy eut promis qu'il empoiſonneroit le Roy, l'aduertit qu'il ſe gardaſt de ceſte trahiſon.

Le nõ de bien ne ſe doit raualler aux choſes ſordides. &

Bon & honneſte ſont reciproques.

Les richeſſes doncques ne ſont pas au rãg des biens.

Cõme la vertu ſe peut voir & cõprendre.

Analogie entre le bien & l'honneur. qui

Se preuue par Exemples. *De Fabritius duquel Plutar. en ſa vie.* &

trahiſon. Ce fut vne meſme grandeur de courage, de ne ſ'eſtre laiſſé vaincre par or, & de n'auoir voulu vaincre par poiſon. Nous auons admiré ce grand homme, que les promeſſes n'ont peu flechir de rien faire pour le Roy, ny contre le Roy: qui a eſté ferme en ce bel exemple, & (ce qui eſt tres-difficile) innocent en guerre, qui a penſé qu'on pouuoit eſtre meſchant enuers l'ennemy meſme. Et qui encor en vne extreme pauureté, par laquelle il auoit acquis beaucoup d'honneur, il rejetta les richeſſes comme il fit le poiſon. Tien la vie, diſoit-il, Pyrrhus de mon bien-faict, & reſiouy toy, encor que tu t'en ſois faſché, que Fabricius n'a peu eſtre corrompu. Horatius Cocles ſeul tint ferme le paſſage du pont, il commanda qu'on luy coupaſt par derriere l'eſperance de ſon retour, pourueu qu'il peuſt empeſcher que l'ennemy n'y paſſaſt: il reſiſta longuement à ceux qui le chargeoyent, iuſqu'à ce qu'il ouyt le bruit que les pieces du pont firent en ſe ruynant. Apres qu'il eut regardé derriere, & que ſa patrie eſtoit deliuree de tout peril, par le peril où il ſ'eſtoit mis: Vienne hardiment ſ'il y a aucun qui me vueille ſuiure où ie vay. Et ayant dit cela, il ſe jette à corps perdu dedans l'eau. Et n'ayant pas moins de ſoucy dans ce roide canal de riuiere, de ſauuer ſa vie que ſes armes auec l'honneur de ſa victoire, il ſ'en reuint auſſi aſſeuré, comme ſ'il fuſt paſſé ſur le pont. Ces actes & autres ſemblables nous ont monſtré l'image de la vertu. Ie vous diray encor choſe dont vous ſerez eſmerueillé, le mal nous a faict quelque fois voir vne apparence d'honneur, & le bien ſ'eſt rendu plus clair par ſon cõtraire. Car les vices, comme tu ſçais, approchent des vertus: & les hommes vicieux & deshõneſtes ont quelque apparence d'eſtre gens de bien. C'eſt ainſi qu'il ſemble qu'vn prodigue ſoit liberal: & toutesfois il y a grand' difference ſi vn homme ſçait donner bien à propos, ou ſ'il ne ſçait pas garder ſon bien. Il en y a pluſieurs (Lucilius mon amy) qui ne donnent pas, mais qui jettent à l'abãdon. Ie n'appelle point liberal celuy qui ſe courrouce contre ſon argent, la nonchalance reſſemble la facilité & courtoiſie, & la temerité la hardieſſe. Ceſte reſſemblance nous a contraint d'auiſer de plus pres, & de faire diſtinction des choſes qui ont preſque meſme face, qui ſont toutesfois grandement differentes en effects. Quãd nous penſons à ceux qui ſ'eſtoient rendus admirables & ſignalez par leurs actes vertueux, nous auons commencé de remarquer celuy, qui auoit faict quelque acte d'vn cœur genereux, & d'vne grande vehemence, mais ſeulement vne fois. Nous l'auons veu vaillant & courageux à la guerre, & craintif au palais, endurant ſa pauureté patiemment, & ſon infamie doucement: nous auons loüé ſeulement ſes faits, & auons meſpriſé ſa perſonne. Nous en auons veu vn autre, qui eſtoit gracieux à ſes amis, & temperé enuers ſes ennemis; qui adminiſtroit les affaires publiques, & priuees, ſainctement & auec pieté: qui n'auoit point faute de patience, s'il falloit endurer, ny de prudence s'il eſtoit beſoing faire quelque choſe. Nous l'auons veu bailler à pleine main, quand il falloit donner: quand il deuoit trauailler, opiniaſtre, & ſubjet à la peine, & ſoulageant la laſſitude du corps, auec vne gayeté d'eſprit. Dauantage il eſtoit touſiours & en tous affaires ſemblable à ſoy, & qui n'eſtoit pas deſia ſeulemẽt deuenu bon en tous ſes cõſeils: mais par couſtume il en eſtoit venu iuſques là, que non ſeulement il pouuoit bien faire, mais qu'il ne pouuoit rien faire, qui ne fuſt bien. Nous cogneuſmes en fin, qu'il y auoit vne perfection de vertu en ceſt homme, laquelle nous diuiſaſmes en parcelles. Il failloit brider les de-

De Horatius Cocles, duquel Tite Liue et les autres font mẽtion.

Les vices approchez de la vertu, luy dõnent luſtre.

Elle ſe fait remarquer par diuers effects.

Naturel vertueux, qui ploye & s'accommode à tout.

ſirs, chaſſer les craintes, preuoir ce qu'il falloit faire, & diſtribuer ce que le deuoir nous commandoit de rendre. Nous auons cogneu la temperance, la conſtance, la prudence, la iuſtice, & leur auons à chacune aſſigné ſon office. A quoy donc auõs nous cogneu la vertu? L'ordre qu'elle tient la nous à fait cognoiſtre: & ſa beauté, ſa conſtance, & l'accord de toutes ſes actions, & ſa grandeur qui ſe hauſſe ſur toutes autres choſes. Nous auons auſſi cogneu ceſte vie heureuſe, faiſant ſon cours plein de proſperité, ne dependant que d'elle-meſme. Mais comment donc cela meſmes nous eſt-il venu en cognoiſſance? Ie te le diray. Ceſt hõme ainſi parfaict venu au comble de la vertu, ne ſ'eſt iamais faſché contre la fortune. Iamais ne ſ'eſt veu triſte en ſes aduerſitez: il ſ'eſt eſtimé citoyen, & ſoldat de ce monde vniuerſel: il a pris toutes ſortes de trauaux, comme ſi elles luy auoient eſté commandees. Il n'a rien refuſé de ce qui luy eſt aduenu, & ne la rejette comme mal venant par fortune. Il l'a pris comme ſi on luy auoit expreſſement addreſſé. Voila (diſoit-il) qui eſt mien quel qu'il ſoit: eſt-il aigre, eſt-il faſcheux, employons y noſtre peine. C'eſt donc maugré ſoy, & par neceſſité que celuy ſ'eſt monſtré grand, qui ne ſe plaignoit iamais d'aucuns maux, qui ne ſe faſchoit oncques en ſa mauuaiſe fortune, qui faiſoit cognoiſtre à pluſieurs ſon bon iugement, qui reluiſoit comme vne grande clairté au milieu des tenebres, qui attiroit à ſoy le cœur de tout le monde, parce qu'il eſtoit doux & paiſible, & qu'il ſe monſtroit egalement iuſte en toutes choſes humaines & diuines: Il auoit l'ame accomplie, & qui eſtoit montee à ſa plus haute perfection, par deſſus laquelle il n'y a rien que l'entendement de Dieu, duquel vne partie en eſtoit deſcéduë dans la poictrine de ceſt homme: laquelle n'eſt iamais ſi diuine, que lors qu'elle penſe à ſa mortalité, & qu'elle apprend que l'homme eſt nay pour mourir, que le corps n'eſt pas ſa maiſon, mais vne hoſtellerie: voire vne hoſtellerie pour peu de temps, de laquelle il te faudra ſortir, quand tu verras que ton hoſte ſe fachera de toy. C'eſt vn tres-aſſeuré teſmoignage (Lucilius mon amy) que l'ame viẽt de plus haut, ſi elle eſtime les lieux où elle habite, trop bas & trop eſtroits pour elle, & ſi elle n'a point de crainte d'en ſortir. Car celuy qui ſe ſouuient d'où il eſt venu, ſçait où il doit retourner. Ne voyons nous pas combien de maux nous tourmentẽt, & comment nous ne pouuons nous accorder auec ce corps? Nous nous plaignons maintenant du ventre, maintenãt de la teſte, & tantoſt de l'eſtomach, tantoſt de la gorge. Parfois les nerfs, par fois les pieds nous font mal. A ceſte heure vn flux de ventre, bien toſt apres vne deſcente de rume nous trauaille. Quelques fois nous auons trop de ſang, & d'autres fois nous en auõs peu: nous ſommes pouſſez deçà & delà, & en fin chaſſez du tout. Il en aduient ainſi à ceux qui logent en maiſon d'autruy. Et nous qui auons rencontré vn corps ſi pourry, toutesfois nous faiſons eſtat d'vne eternité, nous embraſſons d'vne folle eſperance autant de temps que la vie de l'homme ſe peut eſtẽdre, ſans que nous ſoyons iamais cõtens ny de noſtre richeſſe, ny de noſtre puiſſance. Que pourroit-on faire de plus impudent, ny de plus fol que cela? Rien ne leur peut ſuffire, encores qu'ils doiuẽt vn iour mourir, ny meſmes ſur le poinct qu'ils meurent. Car tous les iours nous nous approchõs de plus prés de noſtre heure derniere, & chaque moment nous pouſſe au lieu d'où nous deuons choir. Voy de quel aueuglement noſtre ame eſt ſaiſie. Ce que ie dis deuoir eſtre, eſt deſia fort aduancé, & la plus grande partie en eſt preſque faicte. Car le temps que nous

Vertu parfaite diuiſee en parcelles.

Comment elle ſe fait cognoiſtre.

Perfection de l'homme vertueux, en quoi conſiſte.

L'ame humaine paruient à ſa perfection en meditant qu'elle eſt mortelle.

Teſmoignage de ſon excellence.

Les frequentes commoditez qui la trauerſent, font qu'elle ne craint point de quitter ceſte vie.

Impudence & folie de ceux qui ne ſont iamais contents de leur condition.

&

nous auons veſcu, eſt deſia au meſme lieu qu'il eſtoit auant que nous euſſions pris ceſte vie. Nous faillons grandemẽt de craindre ce dernier iour, veu que tous les autres en rapportent autant au conte de la mort. Ce dernier pas ſur lequel nous tombons, n'eſt pas celuy qui fait laſſitude, il ne faict que la monſtrer. Le dernier iour arriue à la mort, mais tous les autres y vont. Il ne nous rauit pas tout d'vn coup: mais il nous amaſſe & reprend. C'eſt pourquoy vne ame genereuſe, qui ſçait qu'elle doit iouyr d'vne meilleure vie ſe trauaille à ſe porter honneſtement & vertueuſement en ceſte garniſon où elle a eſté miſe. Au reſte elle ne fait point eſtat, que rien de ce qui eſt à l'entour d'elle, luy appartienne, elle en vſe ſeulement comme de choſes empruntees, & comme vn eſtranger qui ne demande que paſſer chemin. Quand nous trouuerrions vn homme d'vne telle conſtance, ne nous ſembleroit-il pas que ce fuſt vn naturel auquel on n'auroit iamais rien veu de pareil? & principalement, ſi (comme i'ay dit) il monſtroit que ceſte grandeur fuſt veritable. La ſuite d'vne vraye qualité perſeuere. Les choſes fauſſes ne durent point. Il en y a qui ſont parfois Vatiniens, par fois Catons. Vn iour il leur ſemble que Curius n'eſt pas aſſez ſeuere, que Fabricius n'eſt point aſſez pauure, & que Tubero n'eſt pas aſſez ſage en ſa deſpence, & qu'il ne ſe contente point d'aſſez peu: vn autre iour ils deffient Licinius en richeſſes, Apicius en feſtins, & Mæcenas en delices & voluptez. C'eſt vne grande marque d'vne meſchante ame de flotter en ceſte incertitude, & d'eſtre aſſiduellement agité entre la diſſimulation de la vertu, & l'amitié des vices.

Grande erreur de ceux qui craignent la mort.

Deuoir de l'ame genereuſe.

La vicieuſe n'a point de fermeté ny d'arreſt.

Marque de meſchante ame.

Vn iour, il eſt ſuiuy de deux cents ſeruiteurs,
Vn autre iour de dix: ore il n'a que grandeurs
D'vn Tetrarque puiſſant, ou d'vn Roy redoutable:
Tantoſt il dit, qu'il n'eſt qu'vne petite table,
Vne ſaliere nette, & pour chaſſer le froid,
Vne robbe à plein fonds ſi groſſe qu'elle ſoit:
Mais ſi on veut donner dix mille eſcus content
A ceſt homme qui fait le ſobre, & le content,
En moins que de cinq iours ce galant feroit bien
Qu'au fonds de ſa bougette on ne trouueroit rien.

Horace parlant d'vn certain Tigellius 1. li. des ſermons, ſat. 3.

Pluſieurs ſont ſemblables à celuy que deſcrit Horace, qui n'eſtoit iamais le meſme, ny ſemblable à ſoy-meſme, tant il ſe changeoit diuerſement. I'ay dit pluſieurs, peu ſ'en faut que tous ne le ſoient. Il n'y a homme qui ne change tous les iours de conſeil & de nouueau deſir, tantoſt il ſe reſoult d'auoir vne femme, tantoſt il ſe contente d'vne amie: tantoſt il veut faire du Roy, tantoſt il fait ce qu'vn valet le plus ſeruile pourroit faire: tantoſt il fait du ſuperbe iuſques à ſe faire haïr, tantoſt il ſabaiſſe & ſe rend plus humilié, que ceux que la miſere a jettez par terre: tantoſt il fait largeſſe d'argent, tantoſt il pille le monde. C'eſt principalement à cela qu'on recognoiſt vne ame imprudente, elle ſe monſtre tantoſt d'vne ſorte, & tantoſt d'vne autre, & (ce que i'eſtime plus vilain) c'eſt qu'elle n'eſt iamais pareille à ſoy-meſmes. Croyez que c'eſt vne belle choſe, de ne ioüer qu'vn ſeul perſonnage. Or il n'y a que le ſage, qui puiſſe faire vn perſonnage ſeul, tous nous autres ſommes de diuerſes façons. Il te ſemblera maintenant que nous ſoyons ſages, & bons meſnagers, & tantoſt il te ſem-

Tigellius a pluſieurs ſemblables en inconſtance & changement.

Marque d'vne ame imprudente.

Le ſage ſeul n'eſt point muable.

blera que nous ſoyons prodigues,& pleins de vanité. Nous changeons ſouuent de maſque,& en reprenons vne toute cõtraire à celle que nous laiſſons. Gaigne donc ce poinct ſur toy-meſme, que tel que tu auras propoſé d'eſtre, tu le ſois iuſqu'à la fin de tes iours. Mets peine qu'on te puiſſe loüer,ou à tout le moins,qu'on te puiſſe cognoiſtre. On peut dire à bon droict de quelqu'vn que tu vis hier,ceſtuy-là,qui eſt-il? Tant il y a ſouuent de grands changemens en luy.

EPISTRE CXXI.

Que tout ce qui eſt moral, n'appartient point aux bonnes mœurs,& la raiſon qu'il en rend. Que toutes les beſtes ont ſentiment de leur conſtitution & complexion naturelle. La conſtitution c'eſt la force principalle de l'ame,qui a aucunement pouuoir ſur le corps. Tout ce deſſus eſt confirmé par belles raiſons & exemples.

Toutes les parties de la Philoſophie morale regardent le bien & la commodité de l'homme, mais ne font pas pour l'amendement des mœurs.

IE voy que tu crieras bien,apres que ie t'auray fait entendre noſtre queſtion d'auiourd'huy,laquelle nous a tenus aſſez longuemẽt en doute, & qu'apres encores tu conteſteras : Que ſert tout cela à nos mœurs ? Mais auſſi toſt que ie t'orray crier,ie te mettray deuant le nez Poſidonius & Archidemus. C'eſt auec ceux-là que tu plaideras ton ſaoul, & ie parleray apres. Tout ce qui eſt moral, ne ſert point à faire bonnes mœurs, vne choſe eſt propre à nourrir l'homme, vn autre ſert à ſes exercices, vne autre à le veſtir, vne autre à l'enſeigner, vne autre à luy donner plaiſir, & neantmoins toutes ces choſes regardent le bien & la commodité de l'homme, encores que toutes ne le facẽt pas meilleur. Quelques choſes façonnent les mœurs d'vne autre ſorte, quelques vnes les corrigent & les reglent, quelques autres recherchent leur nature & leur origine. Quand on demãde à quelle fin nature engendra l'homme, pourquoy elle luy dõna puiſſance ſur toutes les autres beſtes: pẽſes-tu que i'aye laiſſé les mœurs gueres loing ? Cela eſt faux. Comment pourrois-tu ſçauoir que les mœurs ſont neceſſaires,ſi tu n'as au prealable appris ce qui eſt meilleur à l'homme, & ſi tu ne mets peine à cognoiſtre ſa nature ? Tu cognoiſtras en fin ce qu'il faut que tu faces,ce qu'il faut que tu fuies, quand tu auras appris ce que tu dois à ta nature. Ie veux apprendre (dis-tu) comment ie pourray deuenir moins ambitieux & moins craintif. Chaſſe la ſuperſtitiõ hors de moy, fay que ie croye que ce qu'on appelle felicité, n'eſt que choſe legere & vaine, & qu'vne ſyllabe y peut facilement eſtre adiouſtee. Ie veux ſatisfaire à ton deſir, ie te veux exhorter aux vertus, ie bailleray le foüet aux vices: & encor que quelqu'vn penſe que ie ſois trop exceſſif & violent en cela, ie ne lairray point de perſecuter la meſchanceté, brider les paſſions furieuſes, retenir les voluptez, qui pourroient vn iour cauſer beaucoup de douleur, & faire la guerre aux ſouhaits deshõneſtes. Pourquoy ne le feray-ie ? veu que nous auons deſiré les plus grands maux que nous ſentons, & que tout ce que nous maudiſſons maintenãt, nous eſtoit aduenu auec reſioüiſſance ? Cependant permets que ie puiſſe eſplucher ce qui ſembleroit fort eſloigné de cecy. Nous demandions ſi en toutes les beſtes il y auoit vn ſentiment de leur complexion naturelle. Or il appert qu'elles ont le ſentiment ſur tout, en ce qu'elles remuent promptement & facilement les membres, comme ſi elles auoient eſté appriſes & dreſſees à cela. Il n'y a pas vn qui n'aye l'agilité de ſes membres. Vn ouurier manie les outils habillement, le patron du nauire ſçait comme il faut tourner le gouuernail, le peintre

Moyen à l'hõme pour apprendre quel eſt ſon deuoir.

Diſpute ſi tous animaux ont cognoiſſance de leur naturel.

peintre de tant de couleurs qu'il a rengees deuant luy pour tirer au vif vn pourtrait, choiſit viſtement celles qui luy peuuent ſeruir. Il iette ſa main legerement & ſes yeux ſur les cires & ſur ſon ouurage. C'eſt ainſi qu'vn animal ſe remuë agilement quand il en a beſoing. Nous auons accouſtumé de nous eſmerueiller que les ſçauans joüeurs de comedies ayent les mains ſi promptes à ſignifier les choſes & les effects, & de voir que les geſtes ſuiuent la viſteſſe des paroles. Ce que l'art enſeigne aux vns, nature l'apprend aux autres. Pas-vn ne remuë ſes membres à regret, pas-vn n'eſt pareſſeux quand il a beſoing de ſe mouuoir, eſtans nez à cela, ils le font agilement & ſoudainement, ils viennent au monde auec ceſte ſcience, ils naiſſent tous appris & enſeignez. C'eſt pour cela, dit-il, que les animaux remueront dextrement leurs membres: car ſ'ils les remuoyent autrement ils ſentiroient douleur. C'eſt pour cela auſſi que vous dites qu'ils ſont contraints, & que la crainte les meut à ſe dreſſer, & non pas la volonté. Neantmoins cela eſt faux: car les choſes qui ſont pouſſees par neceſſité, ſeroient trop tardiues, mais l'agilité vient d'vn mouuement volontaire. Certes tant ſ'en faut que la crainte de la douleur les force à cela, qu'au contraire encore que la douleur les vueille retenir, ils ſ'eſſayent aux mouuemens naturels. C'eſt ainſi qu'vn petit enfant qui penſe deſia demeurer debout, & qui ſ'accouſtume à ſe tenir ſur ſes pieds, auſſi toſt qu'il commence d'eſſayer ſes forces, tombe ſouuent, & ſe releue autant de fois en pleurant, iuſques à ce qu'auec douleur il apprend par ceſt exercice ce que nature deſiroit. Il y a des beſtes qui ont l'eſchine plus dure, leſquelles eſtans couchees à l'enuers, ſe tournent, tordent les pieds, & ſe plient iuſques à ce qu'elles ſoient remiſes en leur place. La tortuë couchee à l'enuers ne ſent aucune peine, toutesfois elle ſe tourmente inceſſamment pour le deſir qu'elle a de reuenir en ſon aſſiete naturelle: & ne laiſſe iamais de ſ'efforcer & ſe debattre iuſques à ce qu'elle ſoit releuee ſur ſes pieds. Par ainſi toutes beſtes ont ſentiment de leur naturelle conſtitution, d'où procede vn ſi leger remuemẽt de leurs membres. Et en outre nous n'auons point vn plus grãd iugemẽt pour cognoiſtre qu'elles viennent à viure auec ceſte cognoiſſance, que de voir qu'il n'y a aucune beſte qui ſoit rude & mal appriſe à ſon mouuement. Ceſte conſtitution eſt (dira quelqu'vn, comme vous Stoiciens ſouſtenez) la principale & plus belle partie de l'ame, qui a aucunement quelque puiſſance ſur le corps. Comment ſe pourroit-il dõc faire qu'vn enfant entendiſt ceſte choſe ſi difficile & ſi ſubtile qu'à grand' peine la pouuons nous faire entendre? Il faudroit que toutes les beſtes naſquiſſent ſçauantes en Dialectique, pour cõprendre ceſte definition, qui eſt incogneuë à la plus grande partie des gens de ſçauoir. Ce que tu oppoſes ſeroit vray, ſi ie diſois que les beſtes entendiſſent la definition de la complexion. Car ceſte complexion eſt mieux entenduë par nature, qu'on ne la peuſt monſtrer de parole. A ceſte cauſe vn enfant ne ſçait point que veut dire complexion: mais il cognoiſt ſa conſtitution & complexion: il ne ſçait point que c'eſt qu'vn animal, mais il cognoiſt qu'il eſt animal. Dauantage il cognoiſt bien ſa conſtitution groſſierement, ſommairement & obſcuremẽt. De meſme façon nous ſçauons bien que nous auons vne ame: mais que c'eſt que ceſte ame, où elle eſt, quelle elle eſt, & d'où elle vient, nous n'en ſçauons rien. Telle cognoiſſance & ſentiment que nous auons de noſtre ame, encor que nous ne ſçachions point ſa nature, ny ſon ſiege, telle eſt en toutes beſtes

Par diuerſes comparaiſons il appert que ouy.

Obiection.

Reſponſe.

Autre obiection.

Reſponſe.

la cognoiſſance de leur conſtitution. Car il faut qu'elles ſentent cela meſme, qui donne ſentiment aux animaux. Il faut par neceſſité qu'elles ayent le ſentiment de ce à quoy elles obeiſſent, & de ce qui les gouuerne. Il n'y a celuy d'entre nous qui n'entende bien qu'il y a quelque choſe qui pouſſe ſes paſſiõs & ſes forces, mais il ne ſçait point que c'eſt. Il cognoiſt biẽ qu'il y a des efforts, mais il n'entend pas quels ils ſont, ny d'où ils viennent. Comme le ſentiment que les beſtes ont de leur principale partie, n'eſt gueres clair, ny gueres cogneu d'elles: auſſi n'eſt il pas des enfans. Vous voyez (dit-il) que les beſtes premierement ſ'accordent auec leur naturelle conſtitution, & que la conſtitutiõ de l'homme eſt d'eſtre raiſonnable, & que à ceſte cauſe l'homme ſ'accorde auec ſoy meſmes, non point comme animal, mais comme raiſonnable, car l'homme ſ'aime & ſe deſire conſeruer par la partie par laquelle il eſt homme. Comment pourroit donc vn enfant cognoiſtre la conſtitution, raiſonnable, veu qu'il n'eſt point encor raiſonnable? Chacun a ſa conſtitution, elle eſt autre en vn enfant, autre en vn ieune homme, autre en vn homme vieux: parce que tous ſuiuent la conſtitution en laquelle ils ſont. Vn enfant n'a point de dents: neantmoins il ſ'accorde à ceſte conſtitution & à ceſt eſtat. Les dẽts luy ſont elles ſorties? il ſuit pareillement ceſte conſtitution là. Car l'herbe qui doit venir en tuyau & en eſpy, a vne conſtitution quand elle eſt tendre, & qu'elle ne ſurpaſſe point encor le ſillon, autre quand elle ſ'eſt hauſſee, ayãt toutesfois le tuyau tendre, qui neantmoins ſouſtiẽt ſa peſanteur, elle en a auſſi vne autre quand elle jauniſt, & qu'elle attend qu'on la porte à l'aire, quand ſon eſpy ſera endurcy. Bref en quelle conſtitution que ceſte herbe vienne, elle luy cõuient & ſ'accommode auec elle. L'aage d'vn enfant, d'vn garçon, d'vn jeune homme, & d'vn vieillard eſt different. Et toutesfois ie ſuis le meſme que j'eſtois enfant, que j'eſtois garçon, & que j'eſtois jeune homme. Tout ainſi, encor que chacun aye des differentes conſtitutions, la conuenance & l'accord de ſa conſtitution eſt tout ſemblable. Car nature ne fait point que ie m'aime comme enfant, ou comme garçon, ou comme vieux, mais comme moy meſme. L'enfant doncques ſ'accorde auec la conſtitution qu'il a quãd il eſt enfant, & non point auec celle qu'il doit auoir lors qu'il ſera jeune homme. Parce que non ſeulement l'eſtat auquel il eſt, mais ceſt eſtat qui reſte encor plus grãd, auquel il doit paruenir, depend de ſa nature. Premierement l'animal a ſoing de ſoy-meſme: car il faut qu'il y ait quelque principal, auquel les autres choſes ſe rapportent. Ie deſire des voluptez, pour qui? pour moy, i'ay donc ſoing de moy: ie fuis à la douleur, pourquoy? pour moy, i'ay donc ſoing de moy. Si ie fay toutes choſes pour le ſoin que i'ay de moy, ſur toutes choſes i'ay ſoin de moy. Ce ſoing eſt en tous animaux: lequel n'y eſt pas enſeigné, il naiſt auec eux. Nature nourriſt ſes fruicts, elle ne les rejette pas. Et parce que les tutelles les plus aſſeurees ſont celles des plus proches, chacun eſt mis ſous ſa deffence & tutelle. C'eſt pourquoy, ainſi que i'ay dit aux precedentes Epiſtres, les animaux les plus tendres, dés auſſi toſt qu'ils ſont ſortis du ventre de leurs meres, ou qu'ils ſont eſclos par quelque autre façon, cognoiſſent incontinent ce qui leur eſt nuiſible, & ſe gardent de ce qui leur eſt mortel, & craignent meſmes l'ombre des oyſeaux qui volẽt deſſus eux, auſquels ils ſont ſubjects de ſeruir de proye. Il n'y a aucun animal qui naiſſe pour viure, qu'il n'ait crainte de la mort. Mais comment ſe peut il faire (dit-il) qu'vne beſte qui ne vient que de naiſtre, cognoiſſe

Autre obiection.

Reſponſe.

Les aages differents, mais on eſt touſiours le meſme.

To⁹ animaux ont naturellement ſoing d'eux meſmes. &

Tous craignẽt naturellemẽt la mort.

gnoiſſe ce qui luy eſt ſalutaire ou mortel? Premierement on demande ſi elle a entendement,& non point comme elle l'a. Or qu'elles ayent entendement il ſe peut cognoiſtre à cela,qu'elles ne font iamais rien contre ce qu'elles entendent.Pourquoy eſt-ce qu'vne geline ne fuit point deuant vne oye ou deuant vn paon,& qu'elle a peur d'vn autour, qui eſt encor plus petit, qu'elle ne cognoiſt point?Pourquoy eſt-ce que les pouſſins ont peur d'vn chat,&ne craignent point vn chien ? Il appert aſſez par là qu'elles ont vne ſcience pour cognoiſtre ce qui leur doit nuire, qu'elles n'ont point recueillie par experience. Car auant qu'elles l'ayent peu experimenter,elles ſe donnent garde.Dauantage, afin que tu ne penſes point que cela ſe face par aduenture, elles ne craignent que ce qu'elles doiuent craindre,& ne l'oubliét iamais.Par ceſte ſageſſe & par ce ſoing elles fuyent egalement ce qui leur eſt dommageable.En outre elles ne deuiennent pas plus peureuſes en viuant, d'où l'on peut cognoiſtre, qu'elles ne paruiennent point à cela par practique & par vſage, mais par vn naturel amour qu'elles ont à ſe conſeruer.Ce que l'vſage apprend,eſt tardif & diuers: mais ce que nature enſeigne,il eſt egal à tous : & tout incontinent appris.Toutesfois ſi tu veux ſçauoir cõme toutes ſortes de beſtes mettent peine à cognoiſtre ce qui leur eſt pernicieux,ie te le diray. Vne beſte ſent biẽ qu'elle eſt compoſee de chair, & par meſme raiſon elle comprend que c'eſt qui la peut couper,bruſler,ou froiſſer: elle tient pour ſes contraires & pour ſes ennemis les beſtes qui ont des armes pour luy nuire:ces deux poincts sõt eſtroitement joincts enſemble.Car dés auſſi toſt qu'vne choſe commence d'aymer ſa conſeruation,elle cherche ce qui luy eſt ſalutaire & profitable,& craint ce qui luy peut eſtre nuiſible. L'horreur que nous auons des choſes contraires nous eſt naturel,ſans qu'aucun precedent diſcours le nous ait appris. Tout ce que nature nous commande,ſe fait ſans autrement y penſer,ny ſans prendre conſeil. Ne vois-tu pas la ſubtilité des abeilles à baſtir leurs petites maiſons, l'accord & l'intelligence qu'elles ont enſemble, à departir le trauail qu'elles prennent? Ne vois-tu pas que perſonne du mõde ne ſçauroit imiter la tiſſure des araignes?quelle peine elles ont de ranger les fils? Les vns ſont tendus tout droit pour la fermeté de l'ouurage, les autres panchez en rond,eſpaiz au milieu ſ'eſclairciſſent peu à peu iuſques au fonds, pour retenir les plus petites beſtes,à la ruine deſquelles ceſt ouurage eſt dreſſé,comme auec des rets & des filets, où elles ſe viennent prendre. Ceſt art naiſt auec elles, & ne ſ'apprend point. Par ainſi on ne void point vn animal plus ſçauant qu'vn autre. Tu verras que les toiles des araignes sõt toutes pareilles,& que les trous & les coings des rayons de miel ſont tous egaux. Ce que l'art nous enſeigne, eſt incertain & inegal:mais ce que nature depart,eſt entierement egal. Il n'y a rien que nature aye mieux enſeigné, que la deffence de la vie, & la ſcience de cela. C'eſt pourquoy les beſtes commencent tout à coup & d'apprendre & de viure. Il ne ſe faut point eſmerueiller de voir naiſtre auec elles les moyẽs ſans leſquels en vain elles ſeroient nees. Nature leur a donné ce premier inſtrument de ſe ſçauoir aimer & ſeruir, elles ne ſe pourroient conſeruer ſi elles ne le vouloiẽt. Et cela ne pouuoit encor rien ſeruir de ſoy:mais ſans cela aucune autre choſe n'euſt peu leur eſtre profitable, toutesfois tu ne trouueras aucune beſte qui ſe meſpriſe,non pas ſeulement qui ſoit negligente de ſon bien. Les beſtes brutes meſmes & ſans voix,encor qu'en toutes autres choſes elles ſoient pareſſeu-

D'où vient aux animaux la cognoiſſance qu'ils ont de ce qui leur eſt duiſible ou nuiſible.

Science qui vient par vſage & par nature, commẽt different.

Induſtrie des abeilles. & Des araignes.

To' animaux ſont egalement ſçauans de nature. &

Sans ceſte ſcience, en vain ſeroient ils naiz.

ſes: ſi eſt-ce qu'elles ſont ingenieuſes pour la vie. Tu verras que celles qui ſont inutiles pour les autres, n'oublient pas le ſoing qu'elles doiuent auoir d'elles.

EPISTRE CXXII.

Contre ceux qui font du iour la nuict, & de la nuict le iour, commme chauue-ſouris. Qui font toutes choſes contre l'ordre de la nature, & rien de ce que le commun du peuple fait. Moqueries ſubtiles contre ceux qui viuent de ceſte façon, & cõtre leurs vices.

Les pl⁹ courts iours ſont aſſez lõgs pour ceux qui les veulent diligemmẽt employer à leur bien, & reformation de leurs mœurs.

LEs iours commencent à ſ'appetiſſer: ils ſe ſont deſia quelque peu racourcis: Mais tellement toutesfois qu'il y en demeure aſſez, ſi quelqu'vn (pour parler ainſi) ſe veut leuer quant & le iour meſme, auec reſolutiõ d'eſtre meilleur & plus diligent, que celuy qui l'attend pour ſortir à haute heure. O que l'homme eſt vilain, qui eſt encor demy endormy dans ſon lict quand le Soleil eſt bien haut, & qui commẽce à ſ'eſueiller à midy, & encor en y a-il pluſieurs à qui ceſte heure ſemble eſtre deuãt iour, on en void quelques-vns qui changent & peruertiſſent l'vſage & l'office du iour & de la nuict: & qui ne peuuent pluſtoſt ouurir les yeux pris & colez de l'yurongnerie de la nuict paſſee, que la ſuiuante n'ait commencé de les y conuier. Telle eſt la condition de ceux que nature, comme dit Virgile, a mis ſubiects & contraires à nos pieds.

Les diſſolus qui peruertiſſent les ſaiſons & les heures, comparez aux Antipodes.

Si toſt que l'Orient nous ameine l'Aurore,
Qui ſur ſes courſiers las, le monde recolore
Lors le ſoir rougiſſant r'allume dans leurs cieux
D'vne belle clairté les aſtres radieux.

Telle eſt non pas la region de ceux-cy, mais la façon de viure contraire à tous les autres. En ceſte ville meſmes il y a des Antipodes, qui n'ont iamais veu, comme diſoit Marc Caton, ny le Soleil leuant, ny le couchant. Penſes-tu que ces hommes ſçachent comme il faut voir, puis qu'ils ne ſçauent point en quel temps il faut voir? Et ces gens là craignent encor la mort dans laquelle ils ſe ſont jettez tous vifs, auec vn preſage auſſi mal-heureux, que celuy des oiſeaux de la nuict. Combiẽ qu'ils paſſent toutes leurs tenebres en vin, & en parfums, combien qu'ils departent tout le temps de leurs veilles renuerſees en bãquets où ils gouſtent toutes ſortes de friandiſes par diuers ſeruices: ſi eſt-ce que ce n'eſt point faire feſtins, c'eſt pluſtoſt faire le banquet de leurs funerailles: encor qu'on face de iour les honneurs funebres des morts. Vrayement vn homme qui a quelque honneſte occupation, ne trouue iamais la iournee longue. Prolongeons le tẽps de noſtre vie, ſon ſubiect, & ſon deuoir, eſt de faire quelque choſe. Racourciſſons la nuict, deſrobons-en quelque peu pour adiouſter au iour. On enferme en lieu obſcur la volaille qu'on appreſte pour les banquets, à fin que ne bougeant d'vn lieu, elle puiſſe mieux ſ'engraiſſer. Il en eſt ainſi de ceux qui ſont touſiours couchez par terre ſans faire aucun exercice: vne enflure leur ſaiſit le corps, & dãs ces tenebres vne graiſſe pareſſeuſe croiſt peu à peu ſur leurs membres. Mais les corps de ces gens-là, qui prennent plaiſir de viure ainſi à l'obſcurité, ſont eſpouuantables à voir, leur couleur n'eſt pas plus belle que de ceux qui ſont deuenus palles d'vne longue maladie, ils ſont bleſmes, & deffaits de langueur, & viuants encor, ils ont la chair d'vne perſonne morte. Mais ce n'eſt pas le plus grand mal qu'ils ont. O que les tenebres de leurs ames ſont bien encor plus grandes! Ceſtuy-cy ſ'eſtonne de ſoy meſmes

Le iour n'eſt iamais trop long à ceux qui vacquent à choſes ſerieuſes.

Gens oiſifs ſ'enterrent par maniere de dire tous vifs.

Leurs corps ſont hideux à voir, & batus de pluſieurs incommoditez.

mais Leurs ames ſont en beaucoup plus piteux eſtat.

meſme,ceſtuy-là eſt eſbloüy,& porte enuie aux aueugles meſmes. Qui eſt celuy,qui a iamais deſiré des yeux pour les ouurir ſeulement la nuict? Demandes-tu d'où vient ceſte peruerſité de haïr la lumiere du iour,& de tranſporter toute ſa vie dans la nuict? Tous vices font guerre à la nature. Toutes choſes delaiſſent à ſuiure l'ordre & deuoir ordinaire. C'eſt le deſſeing du luxe,& de la diſſolution, de prendre plaiſir à toutes choſes peruerties: & non ſeulement de ſortir du droict chemin, mais de ſ'en eſcarter bien loing. Au contraire ne te ſemble-il pas que ces gens viuent contre l'ordre de nature, qui boiuẽt à jeun, qui reçoiuent le vin dans leurs veines encorvuides, & ne veulẽt iamais mãger qu'ils ne ſoient premierement yures? Et toutesfois ce vice eſt fort frequẽt entre les ieunes hommes de ce temps. Ceux qui penſent à bien entretenir leurs forces,ſur le poinct qu'ils veulent entrer dans les baings, ils boiuent entre les nuds,ou à mieux dire ils yurongnent,à fin que beuuants ſouuẽt, & fort chaudement,ils puiſſent reſtreindre la ſueur qu'ils ont eſmeuë. C'eſt choſe trop cõmune de boire apres diſner, ou apres ſouper, les laboureurs font cela encor qu'ils ne ſçachent que veut dire volupté. Ce vin plaiſt mieux qui ne nage pas ſur la viande,qui perce librement dans les nerfs. Ceſte yureſſe eſt plus plaiſante,qui vient dans vn eſtomach vuide. Ne te ſemble-il pas que ceux qui changent leur robbe auec celles des femmes, viuent contre nature? Ceux-là ne viuent-ils point auſſi contre nature,leſquels attendent,que leur ieuneſſe reluiſe encor apres ſon temps? Que pourroit-on faire de plus cruel & de plus miſerable que cela? Ne veut-il iamais deuenir homme, à fin qu'il puiſſe porter plus longuement les hommes en croupe? Et ſi le deshonneur & l'outrage qu'il fait à ſon ſexe ne l'en retire,le temps& l'aage ne l'en pourra-il pas retirer? Ceux qui demandent des roſes en hyuer,ne font-il pas cõtre nature? Et qui par arrouſement d'eaux chaudes, & par apres changemens de chaleurs contraignent naiſtre aux iours les plus froids de l'hyuer vn lis, qui eſt vne fleur de Printẽps? Ceux qui plantent vn verger de pommiers ſur des hautes tours, ceux de qui les foreſts branſlant ſur les toits,& ſur le ſommet de leurs maiſons,& qui font naiſtre les racines aux lieux où à grand' peine le ſommet des arbres euſt peu iamais atteindre; ne viuẽt ils point contre nature? Ceux auſſi ne viuent-ils pas contre nature qui jettent le fondement des eſtuues dans la mer, & ne penſent pas nager delicatement,ſi leurs eſtangs d'eaux chaudes ne ſont batus & tourmentez par les flots & par la tempeſte de la mer? Apres qu'ils ont deliberé de vouloir toutes choſes contre la couſtume de la nature, en fin ils la quittent entierement. Le iour commence à poindre: il eſt temps de ſ'en aller dormir, tout le monde repoſe,faiſons maintenant nos exercices, montons en coche, diſnons. Se fait-il iour, il eſt temps de ſouper, il ne faut point faire ce que le menu peuple fait. C'eſt choſe vilaine de viure ſelõ l'vſage du vulgaire,laiſſons le iour commun aux autres hommes,faiſons vn matin tout propre & particulier pour nous. Certainement ces gens là ſont (à mon aduis) comme perſonnes deſia mortes. Car de combiẽ ſont eſloignez de leurs funerailles, & de leur plus triſte & lamentable conuoy, ceux qui viuẽt parmy les torches & les cierges allumez? Nous en auons veu pluſieurs, qui menoient ceſte vie en vn meſme temps. Entre ceux-là eſtoit Atilius Buta,jadis Preteur, lequel apres auoir deſpendu tout ſon bien, qui eſtoit de grand' valeur, & confeſſant librement ſa pauureté à Tiberius: Vous vous eſtes (dit l'Empereur) trop tard eſueillé.

Le luxe & la diſſolution prennẽt plaiſir à peruertir toutes choſes & viure contre l'ordre de nature.

Vice cõmun aux ieunes gens diſſolus

Deſguiſer ou traueſtir ſon ſexe, & ſe faire ieune hors de ſaiſõ, ſont choſes cõtre nature.

Autres deſbordemens & vaines curioſitez de gens qui renuerſent tout ordre.

&

Paſſent en fin en vne infame & deſeſperee diſſolution.

Exemples en Atilius Bruta.

Montanus Iulius Poëte aſſez paſſable, & cogneu par l'amitié de Tiberius, laquelle ſe refroidiſt biẽ toſt, recitoit quelques vers, parmy leſquels il y meſloit fort volontiers, & trop ſouuent, le Soleil leuant, & le couchant. Et parce que quelqu'vn ſe faſchoit, qu'il euſt ſeul recité tout le iour, & diſoit qu'il ne falloit plus venir pour l'oüir reciter, Nata Pinnarius reſpond, de ma part que pourrois-ie mieux faire pour luy? ie ſuis tout preſt de l'eſcouter depuis le Soleil leuant iuſqu'au couchant: mais apres qu'il euſt encor prononcé ces vers.

Le Soleil ramenoit ia ſes rayons ardans,
Et la clarté du iour ſ'eſpandoit par les champs.
Ia la triſte arondelle eſtoit tout empeſchee
D'aller & reuenir pour trouuer la bechee
Qu'elle depart apres entre tous ſes petits,
Qui attendent crians, leur mere dans les nids.

Varus Gentil-homme Romain compagnon de L. Vinicius, & qui ſuiuoit les bonnes tables, auſquelles il eſtoit bien receu, à cauſe des viſues atteintes & piquants brocards qu'il donnoit: dit tout haut: Buta commence maintenant à dormir. Mais apres qu'il eut encor prononcé ces vers:

Les paſteurs ont deſia rangé dedans l'eſtable,
Leurs troupeaux: & la nuict d'vn ſilence agreable
Commence d'endormir la terre en ſon repos.

Le meſme Varus demanda, que dit-il? qu'il eſt nuict: ie m'en vay doncques donner le bon iour à Buta. Il n'y auoit rien dont il ſe parlaſt plus, que de la vie que ceſt homme menoit diuerſe & contraire à celle de tous les autres, à la façon de laquelle pluſieurs, comme i'ay dit, ſ'eſtoient rangez. La cauſe pour laquelle aucuns prennent plaiſir de viure ainſi, n'eſt pas qu'ils ayẽt opinion que les plaiſirs de la nuict ſoient plus agreables, mais parce que rien de ce qu'ils pourroient rencontrer durant le iour, ne leur pourroit plaire, & que la clairté fait honte à vne mauuaiſe conſcience. Ioinct que ceux qui deſirent quelques choſes, ou les meſpriſent ſelon qu'elles ſeroient acheptees cheremẽt, ou à bon marché, ont en horreur la lumiere du iour, parce qu'elle ne couſte rien. En outre ces fols deſpenciers & prodigues, prennent plaiſir que tout le monde parle d'eux, pendant qu'ils viuent. Car ſi l'on n'en parloit point, ils penſeroient auoir du tout perdu leur peine. C'eſt pourquoy ils deuiennent malades, ſi pas vn ne parle de ce qu'ils font. Il en y a pluſieurs, qui mangent tout leur bien, pluſieurs qui entretiennent des amies. Mais ſi tu veux auoir plus de reputatiõ que pas vn de ceux-là, il faut faire vne plus grande deſpence, & quelques choſes plus ſignalees en vne ville ſi pleine de deſbauches, vne vulgaire meſchãceté ne fera point parler d'elle. Pedo Albinonanus eſtoit homme qui faiſoit vn compte de fort fonne grace: ie luy ay ouy racompter qu'il eſtoit logé ioignãt la maiſon de Sp. Anius, c'eſtoit l'vn de ces chauues-ſouris qui fuyent la clarté du iour. I'oyois (diſoit-il) enuiron les trois heures, le bruit des coups de foüets: ie demanday qu'il faiſoit? On me dit qu'il oyoit les comptes de ſa deſpence. Sur les ſix heures i'oyois vn bruit encor plus grãd; on dit qu'il exerçoit ſa voix. Ie demanday ſur les huict heures, quel bruit de roües i'entendois, c'eſt (dit-on) qu'il ſe veut faire porter en carroſſe. Sur le poinct du iour ie n'oyois qu'aller & venir par ſa maiſon: On appelloit les Pages, les ſommeliers, & les cuiſiniers ne faiſoient que tempeſter. Ie demande derechef que c'eſtoit; On me dit qu'il ne faiſoit

Mauuaiſe cõſcience fuit la lumiere.

Folle ambition des diſſolus & prodigues.

Autre exemple de vie deſſaiſonnee.

ne faiſoit que ſortir du bain,& qu'il auoit demandé ſon vin miellé, & ſa fromentee.Son ſouper(dit-il)duroit-il plus que tout le iour?Nenny:il viuoit fort ſobrement, & ne deſpendoit rien que la ſeule nuict. C'eſt pourquoy voyant que quelques-vns l'appelloient ſouuent auare,& vilain;vous l'appellerez encores(dit-il) lanternier. Tu ne te dois point eſmerueiller ſi tu trouues tant de proprietez de vices. Ils ſont fort diuers, & ont vne infinité de viſages.On ne peut comprendre le grand nombre qu'il en y a: le ſoing qu'on prend apres la vertu n'eſt qu'vn.Celuy des vices eſt de diuerſes ſortes, & prend toutes ſortes de changemens pour ſi nouueaux qu'ils ſoient.Il en aduient autãt aux mœurs de ceux qui viuent ſuiuant la nature. Elles ſont aiſees,libres & faciles,& n'ont guere de changemens ny de difference entre-elles, mais ceux qui en ſont eſloignez,ils ſont touſiours en noiſe,& differẽt auec tous,& auec eux-meſmes. Il me ſemble que la principale cauſe de ceſte maladie prouiẽt de ce qu'ils deſdaignent la commune vie des autres, & qu'elle les faſche,car tout ainſi qu'ils prennent plaiſir de ſe ſeparer des autres, de façons d'accouſtremens, de magnificence de banquets, beauté de coches: pareillement ils ſe plaiſent auſſi à diſpoſer autrement le temps.Ceux qui n'ont l'infamie pour loyer de leurs pechez,ne veulent point pecher comme fait le commun des hommes.C'eſt l'infamie en fin que pourſuiuent ces galans, qui viuent au rebours. C'eſt pourquoy il nous faut,Lucilius, ſuiure la vie que nature a ordonnee, il ne ſ'en faut aucunement deſtourner.Ceux qui la ſuiuent,trouuent toutes choſes aiſees & faciles: Mais ceux qui veulent ſ'efforcer contre elle,ſentiront vne pareille vie, que ceux qui rament contre la roideur de l'eau.

Lychnobius, *mot duquel vſe Seneque, ſignifie qui vit à la lampe, ou à la lueur de la lanterne.*

Le vice a pluſieurs viſages, & chãge ſouuent.

Cauſe de la diſſolution.

Tout eſt aiſé à ceux qui ſuiuent nature.

EPISTRE CXXIIII.

Il n'y a rien de faſcheux, ny la faim meſmes, ſi on la ſupporte patiemment & legerement. Qu'il ne faut point vouloir ce qu'on ne peut auoir. Qu'on ſe peut paſſer de beaucoup de choſes ſuperfluës.

ESTant haraſſé du chemin, lequel ie trouuay plus faſcheux que long,i'arriuay en fin en mon Albanum, qu'il eſtoit deſia grande nuict. Ie n'y trouuay rien qui fuſt preſt, que moy ſeul, c'eſt pourquoy ie me mis dans le lict pour me delaſſer,où ie pris la meilleure patience que ie peuz de la longueur de mon cuiſinier,&de mon boulanger.Cependãt ie diſcourois en moy-meſmes,qu'il n'y a rien qui te puiſſe faſcher ſi tu mets peine de le ſupporter doucement:& qu'il n'y a riẽ,qui te puiſſe ennuyer,ſi toy-meſmes t'ennuyãt, ne le rends plus aigre. Mon boulanger n'a point de pain: mais mon metayer,mon concierge,mon fermier en ont.C'eſt vn mauuais pain(dis-tu)attends vn peu: il ſe rendra meilleur.La faim te le fera trouuer auſſi bon comme ſ'il eſtoit tendre,& cõme ſ'il eſtoit blanc.Il ne le faut point manger,que la faim ne le commande. I'attendray donc, & ne mangeray point que ie n'aye du pain qui ſoit beau,ou que ie n'aye perdu le deſdain d'en mãger de mauuais.Il ſe faut accouſtumer à ſe paſſer de peu:beaucoup de difficultez qui ſe preſentẽt en pluſieurs lieux,& en diuers tẽps,empeſchent que les Roys, & les grãds Seigneurs,ſi biẽ pourueus qu'ils ſoient, ne peuuent ſe mettre à table à l'heure accouſtumee de leurs repas. Il n'y a perſonne qui puiſſe auoir tout ce qu'il deſire. Mais il peut

Rien ne peut ennuyer l'hõme qui ſçait doucement ſupporter les incommoditez de ceſte vie.

&

Qui ſe ſçait paſſer de peu, ſ'accommode à tout.

Combien la frugalité eſt vtile.

bien ne deſirer pas ce qu'il n'a, & ſe contenter joyeuſement de ce qui ſe preſente. C'eſt la meilleure partie de noſtre liberté, que d'auoir vn ventre patiét, qui puiſſe endurer vne faſcheuſe faim. On ne ſçauroit dire combié j'ay trouué bon, que ma laſſitude ſe ſoit appaiſee d'elle-meſme: ie ne cherchay ny les onctions, ny les bains, ny autre remede, que le temps. Car le repos chaſſera ce que le trauail aura amaſſé. Ce ſouper, quel qu'il ſoit, me ſera plus agreable, que le feſtin des Preſtres de Iupiter. Certainement j'ay voulu quelque fois tout ſoudainement eſſayer la force de mon ame. C'eſt l'eſſay le plus certain, & le plus ſimple, car quand elle ſ'eſt auparauant preparee, & qu'elle ſ'eſt reſoluë à la patience, on ne peut pas ſi bien cognoiſtre la vertu de ſa vraye fermeté. Mais la cognoiſſance, & les arguments qu'elle nous en donne ſur le champ, & ſans y penſer, ſont les plus certains, ſi elle ne ſ'eſt point ſeulement reſſentie d'vne choſe faſcheuſe: mais ſi elle l'a regardee de bon œil, ſi elle ne ſ'eſt pas miſe en colere, ſi elle ne ſ'en eſt pas plainte, ſi en ne deſirant point, elle a trouué elle-meſme ce qu'on luy deuoit preſenter: & ſi elle a penſé qu'il defailloit bien quelque choſe à ſon ſeruice accouſtumé, mais qu'à elle il ne defailloit rien. Nous n'auons jamais peu cognoiſtre combien de choſes nous eſtoient inutiles & ſuperfluës, ſinon lors que nous auons commencé de ne les auoir point, car nous en vſions, non point parce qu'il nous fuſt beſoin de les auoir, mais parce que nous les auions. De cõbien de choſes nous ſommes nous voulus ſeruir, parce que les autres ſ'en ſeruoient, & parce que pluſieurs autres en auoient? Vne des plus grandes cauſes de noſtre malheur eſt, que nous viuons à l'exemple d'autruy, & qu'au lieu de regler noſtre vie par raiſon, nous nous laiſſons tranſporter à vne meſchante couſtume. Si peu de gens le faiſoient, nous ne le voudrions pas faire: mais quand pluſieurs ont commencé de viure ainſi, nous les ſuiuõs penſans que ce qui eſt plus vſité & frequenté ſoit le plus honneſte. Lors nous prenons l'erreur pour vertu, quand il eſt deuenu commun. Tous ceux qui veulent auiourd'huy voyager, ont vne auant-garde de cheuaux barbes, ont vne grande troupe de coureurs, qui marchent deuant eux, ce ſeroit vn deshõneur de n'auoir quelques vns qui fiſſent ſortir hors du grãd chemin ceux qu'ils rencontrent deuant eux, & qui ne fiſſent cognoiſtre par vne grand' nuë de pouſſiere, qu'il y a quelque honneſte ſeigneur qui vient. Tout le monde a deſia des mulets pour porter ſa vaiſſelle de criſtal & d'Agathe, & ſa vaiſſelle grauee par la main de quelques ſçauans ouuriers. Ce ſeroit honte de porter aucuns meubles, qui ne fuſſent dangereux de ſe rompre en les remuant. Tous les ieunes mignons, qu'on porte dans des coches, ont encore le viſage laué & froté de liqueur, afin que le Soleil ou le froid n'offenſe leur teint delicat. C'eſt honte de voir aucun à la ſuite de ces beaux mignons, qu'il n'ait la face ſi belle, qu'elle n'ait pas beſoin d'eſtre fardee. Il ne faut iamais oüir parler ces gens. Ce ſont ceux-là qui enſeignét les vices, & qui les portent d'vn lieu en autre. On penſoit que ceſte race de gens, qui rapportent les paroles, fuſt la plus meſchante de toutes: mais il en y a qui portent les vices. Le langage de ceux là nuit infinimét, car encor que ſoudainemét on ne ſente point le dõmage qu'il fait, ſi eſt-ce qu'il laiſſe ſa ſemẽce dans l'ame. Ce mal nous ſuit apres que nous ſommes hors de leur cõpagnie, & ſe reſueille quand nous n'y pẽſõs pas; cõme ceux qui ont oüy vne belle muſique en portẽt dãs leurs oreilles les fredõs, & la douceur de ce chãt, qui empéche apres nos pẽſees, & les gardent

Ventre patiét eſt la meilleure partie de noſtre liberté.

Le temps eſt le meilleur remede aux incommoditez.

Preuues faites ſur le chãp ſont plus certaines.

Vanité humaine.

Cauſe principale de noſtre malheur.

Inuectiue cõtre la flaterie.

dent de ſonger aux affaires d'importance. Tout ainſi les paroles des flateurs, & de ceux qui loüent les choſes meſchantes, durent bien plus longuement, qu'on ne demeure à les ouïr. Ce n'eſt pas choſe facile de chaſſer vne voix douce hors de l'entendement: elle nous ſuit, elle dure, & reuient quelque temps apres en noſtre ſouuenance. C'eſt pourquoy il faut boucher l'oreille aux paroles meſchantes, & meſmement aux premieres, car quād elles ont gagné du commencement, & qu'elles ſont receuës, elles ſe rendent plus audacieuſes. De là on viēt apres tenir ce langage: la vertu, la Philoſophie, la iuſtice, ce n'eſt que le ſon des paroles vaines. Il n'y a qu'vne ſeule felicité de la vie heureuſe, de pouuoir faire toutes choſes libremēt. Iouïr de ſon bien, c'eſt viure, c'eſt ſe ſouuenir qu'on eſt mortel. Les iours ſ'eſcoulent, & le temps de noſtre vie ſ'enfuit ſans qu'on le puiſſe plus recouurer. Auons nous crainte de faire ce que noſtre plaiſir demande, & de ſaouller noſtre jeuneſſe de voluptez, pendant qu'elle peut & qu'elle le deſire, deſquelles elle ne pourra longuemēt iouïr? Quel plaiſir eſt-ce d'aller ſans contrainte au deuāt de la mort par noſtre eſpargne, & ſe priuer de ſi bōne heure, de tout ce qu'elle nous doit oſter? Tu n'as pas ſçeu faire vne amie, tu n'as peu recouurer vn jeune mignon, qui rēdiſt jalouze ta maiſtreſſe, tu ſors de ta maiſon tous les matins ſans auoir deſ-jeuné, tu manges ſi peu, qu'il ſemble que tu doiues rendre tous les ſoirs compte de ta deſpence à ton pere. Ce n'eſt pas viure que cela, c'eſt tenir compagnie à la vie d'autruy. O la grande folie d'amaſſer toutes choſes à ton heritier, & les refuſer à toy, & par le moyen d'vn grand heritage rendre ton ennemy celuy qui t'eſtoit amy! Car tant plus que tu luy lairras de bien, tant plus luy ſera ta mort agreable. Tu ne dois pas eſtimer vn ſol ces gens triſtes, qui auec vn ſourcil renfroigné reprennent la vie des autres, qui ſont ennemis de la leur, & qui font le precepteur du peuple. Tu ne dois pas faire doute qu'il ne vaille mieux deſirer vne bōne vie, qu'vne bonne reputation. On doit fuïr ces langages auec autant de ſageſſe, qu'Vliſſes en mōſtra, quand il ne voulut point paſſer ce deſtroit de mer, qu'il n'euſt les oreilles bouchees. Elles ont pareille puiſſance, elles font oublier la patrie, les parens, les amis, la vertu, & nous plongent dans vne deshonneſte & miſerable vie, qui eſt moquee de tout le monde. Ne vaut il pas mieux ſuiure le chemin de vertu, & ſe reduire à ce poinct, que tu ne puiſſes prendre plaiſir qu'à ce qui eſt honneſte? A quoy nous pourrons facilement paruenir, ſi nous penſons qu'il y a deux manieres de choſes, qui nous appellent, ou nous chaſſent. Celles qui nous peuuēt appeller, ſont les richeſſes, les voluptez, la beauté, l'ambition, & toutes autres choſes pareilles, qui nous flatēt, & qui nous agreēt. Celles qui nous chaſſent ſont le trauail, la mort, la douleur, l'ignominie, vne vie pauure & miſerable. Par ainſi nous deuōs nous exercer à ne craindre point celles-cy, & à ne deſirer point les autres. Faiſons teſte, & combatons contre cela: fuyons celles qui nous conuient, & prenons cœur contre celles qui nous aſſaillent. Ne vois-tu pas la diuerſe poſture de ceux qui montent, & de ceux qui deſcendēt? Ceux qui vont en bas par vn precipice, ont le dos en terre, & le ventre en haut, ceux qui montent, tiennent le viſage bas: car ſi en deſcendant tu veux peſer ſur le deuant, ſi en montant tu te panches ſur le derriere, c'eſt autant (Lucilius) que de conſentir auec le vice. On va aux voluptez en deſcendant, mais en montant, aux choſes aſpres & faſcheuſes. En l'vn il faut pouſſer le corps, en l'autre il le faut retenir. Penſes-tu que ie vueille maintenant dire,

Langage ordinaire des flateurs.

Lequel il faut fuir autant qu'Vliſſe le chant des Sirenes.

&

Suiure le chemin de vertu.

Moyē d'y paruenir.

Deux manieres de choſes nous appellēt ou chaſſent.

Comme il ſe faut comporter en leur endroit.

qu'il n'y aye point d'autres perſonnes, les propos deſquels ſoient pernicieux à les ouyr, que ceux qui loüent la volupté, ou ceux qui nous mettent deuant les yeux les douleurs, & les craintes comme choſes eſpouuantables ? Ie croy que ceux nous nuiſent auſſi grandement, qui ſous ombre de la ſecte Stoique apprennent les vices. Ils ont ſouuent en la bouche, que celuy eſt ſeul ſage & ſçauant, qui ſçache faire l'amour, & qu'il n'y a que le ſage, qui ſçache bien boire, & faire bonne chere aux feſtins. Demandons auſſi iuſques à quel aage on doit aimer les jeunes hommes. Laiſſons cela pour la façon de viure des Grecs, dreſſons pluſtoſt nos aureilles à cecy. Pas-vn ne peut-eſtre homme de bien par aduenture. La vertu ſe doit apprẽdre, la volupté eſt choſe baſſe, de laquelle on ne doit faire compte, commune auec les beſtes brutes, apres laquelle courẽt & volent les plus petites & les plus meſpriſees. La gloire eſt vne vanité muable, plus inconſtante que le vent. La pauureté n'eſt pas mal ſinon à l'opinion de ceux qui la rejettent. La mort n'eſt pas mal: dequoy te plains-tu? C'eſt elle ſeule, qui ſe monſtre plus iuſte enuers le genre humain. La ſuperſtition eſt vn erreur plein de folie, elle a peur de ceux qu'il faut aimer, elle offence ceux qu'elle reuere. Quelle difference trouues-tu, ou de nier les Dieux, ou de dire mal d'eux? C'eſt cela qu'il faut apprendre, c'eſt ce qu'il faut grauer en noſtre memoire. La Philoſophie ne doit point fournir d'excuſes au vice, le malade eſt hors d'eſperance de gueriſon, ſi le Medecin l'exhorte à faire des excez.

Autre eſpece de gens non moins nuiſibles que les flateurs.

La vertu s'apprend, & ne vient point d'auanture. &

La philoſophie ne doit point fournir d'excuſes au vice.

EPISTRE CXXIIII.

Il diſpute ſi le bien ſe cognoiſt ou par l'intelligence ou par le ſentiment. Si c'eſt par le ſentiment, ceux qui ſuiuent la volupté, ou fuyent les douleurs, n'en pourroient pas eſtre repris. Que c'eſt la raiſon qui iuge cela. Ce diſcours eſt fort beau, & merite d'eſtre leu par les plus ſçauans.

Les Epiſtres ſont pleines de tant de diuerſité de choſes, & de belles ſentences, qu'il eſt mal-aiſé de comprendre l'argument d'vne chacune, par vn brief ſommaire.

IE te peus raconter maint bel enſeignement
De nos ſages maieurs, ne fuy point ſeulement,
Et vueille ton eſprit clair & ſubtil contraindre
A cognoiſtre les maux que noſtre ame doit craindre.

Les Epicuriẽs mettãs le ſouuerain bien en la volupté, le font ſenſible: mais les Stoiques le conſiderans en l'ame, ſouſtiennẽt qu'il ſe comprend par l'intellect.

Toutesfois ie penſe que tu ne fuis point à cela, & qu'il n'y a aucune ſubtilité qui te chaſſe arriere. Il ſeroit mal ſeant à la gẽtilleſſe de ton eſprit, de ne ſuiure que les choſes hautes: mais auſſi ie loüe grandemẽt que tu vueilles tirer profit de tout, & que tu t'offenſes ſeulemẽt lors que par trop grãde ſubtilité on n'aduance rien. Ie mettray peine de ne faire point cela maintenant. On demande ſi le bien ſe peut comprendre, ou par le ſentiment, ou par l'intelligence. D'où aduient auſſi que les enfans & les beſtes brutes ſont priuées de cela. Ceux qui mettẽt le ſouuerain bien en la volupté, ont opinion qu'il eſt ſubiect au ſentiment: mais nous au contraire le mettans, en l'ame, penſons qu'il eſt ſeulement intelligible. Si les ſentimens de l'hõme pouuoient iuger de ſon bien, nous ne rejetterions iamais la volupté, car il n'en y a aucune qui ne nous chatoüille, & qui ne nous ſoit agreable. Au cõtraire nous ne voudriõs iamais ſentir aucune douleur, car il n'é y a aucune qui n'offẽce les sés. Dauãtage ceux qui prẽdroiẽt

trop

trop de plaiſir à la volupté, ou ceux qui auroient trop de crainte de la douleur, ne meriteroient aucune reprehenſion. Et toutesfois nous blaſmons ceux qui ſont trop addonnez à la gorge & à leurs plaiſirs deſordonnez, & meſpriſons ceux qui par crainte n'oſent rien entreprendre qui ſoit digne d'vn braue cœur. Mais quelle faute font-ils, ſ'ils obeiſſent à leur ſens, ſi le ſens doit iuger du bien ou du mal? Car ce ſont les ſens que vous faites iuges de ce qu'il nous faut deſirer ou fuir, mais la raiſon gouuerne cela, & comme on doit determiner de la vie, de la vertu, & de l'honneur, & comme on doit iuger du bien & du mal. Ceux-là ont mis le iugement de la meilleure partie, entre les mains de la plus vile & baſſe qui ſoit, & veulent que le ſens, qui eſt lourd & groſſier, & plus tard & plus imparfaict en l'homme qu'en pas-vne autre beſte, ſe meſle de iuger que c'eſt qu'on doit eſtimer biẽ: Et quoy? Si quelqu'vn vouloit cognoiſtre les choſes menuës pluſtoſt auec le touchement, qu'auec les yeux? Il n'y a aucun outil plus ſubtil & plus certain que la force des yeux, qui doit apperceuoir le bien & le mal. Voy maintenant en quelle ignorance de la verité vit celuy, & comme il met ſous le pied les choſes hautes & diuines, qui iuge du bien ſouuerain & du mal par l'attouchement. Tout ainſi (dit-il) que toutes ſciences & toutes arts doiuẽt auoir quelque choſe cogneuë & ouuerte, & qui ſe comprend par le ſens d'où elles prennent leur origine & leur accroiſſemẽt, pareillement la vie heureuſe prend ſon fondement & ſon commencemẽt des choſes manifeſtes, & de ce qui tombe en la cognoiſſance des ſens. Vous dites donc que la vie heureuſe prend ſon cõmencement des choſes ouuertes & manifeſtes. Nous diſons que ce qui eſt ſelon nature, il en appert incontinent & manifeſtement, comme fait vne choſe qui eſt toute entiere. Qu'eſt-ce qui eſt ſelon nature? C'eſt ce qui aduient à celuy meſme qui ne fait que naiſtre, ie ne dis pas bien, mais commencement du bien. Tu donnes la volupté cõme ſouuerain bien à l'enfance. Tu veux que celuy qui ne vient que de naiſtre, commence au poinct auquel vn homme entier & parfaict doit à la fin paruenir. Tu mets le haut de l'arbre au lieu où doit eſtre la racine. Si quelqu'vn vouloit dire qu'vn enfant qui eſt encor caché dans le ventre de ſa mere, & le ſexe duquel eſt incertain, qui eſt encores tendre, imparfaict & informe, ſentiſt deſia quelque bien, il ſe tromperoit fort. Et toutesfois combien peu y a-il de difference entre celuy qui en naiſſant prend la vie, & celuy qui caché dans les entrailles de ſa mere, ne luy ſert que de charge? Tous ces deux, pour le regard de l'intelligence du bien & du mal, ſont auſſi meurs l'vn que l'autre, parce qu'vn enfant n'eſt pas plus capable du bien, qu'vn arbre ou qu'vne beſte brute. Et pourquoy eſt-ce que le biẽ ne peut eſtre ny en vn arbre, ny en vne beſte brute? Parce que la raiſon n'y eſt pas, & par ainſi elle n'eſt point pareillement en vn enfant: car il y a faute de raiſon. Mais il paruiendra au bien quand il ſera paruenu à la raiſon. Il y a des animaux, qui ſont du tout irraiſonnables, il en y a qui ne ſont point encor raiſonnables: il en y a encor de raiſonnables qui sõt imparfaits. Le biẽ ne peut eſtre en pas-vn de ceux-là; c'eſt la raiſon qui apporte le biẽ. Quelle differẽce dõc y a-il entre ces choſes que ie viẽs de dire? Iamais le bien ne ſera dãs ce qui eſt irraiſonnable. Le biẽ auſſi ne peut eſtre en ce qui n'eſt point encor raiſonnable. Le bien peut-eſtre quelque fois en celuy qui eſt imparfait, mais il n'y eſt pas encor: c'eſt pourquoy ie dis, Lucilius, que le bien ne ſe trouue point en tout corps, ny en tous aages: & qu'il eſt auſſi eſloigné

Abſurdité des Epicuriens.

Non les ſens, mais la raiſon doit iuger de ce qu'il faut ou deſirer ou fuyr.

D'où c'eſt que la vie heureuſe prend ſon fondement & origine.

Le bien a ſes auancemens & progrez en l'homme. Autre refutation de l'opinion des Epicuriens.

Le biẽ ne peut eſtre en l'animal ſans la raiſon.

Il ne ſe trouue donc pas encore en l'enfant qui n'eſt pas né.

de l'enfance, comme le dernier du premier, & comme la perfection l'eſt de ſon commencement. Par ainſi il ne peut eſtre en vn petit corps tendre qui commence à prendre ſa nourriture dans le ventre de la mere. Mais pourquoy ne le pourroit-il eſtre? Non plus certainement que dans la ſemence. Comme ſi tu diſois, nous cognoiſſons quelque bien aux arbres & aux bleds, mais ce n'eſt pas aux premieres fueilles qui ſortent dehors. Il y a quelque bien dans le froment. Mais il n'eſt pas au tuyau qui eſt encor en laict, ny quād l'eſpy commence à ſortir de la bourſe, ce n'eſt que lors que l'Eſté & la parfaite meuriſon a cuict le froment, ainſi que toute nature ne produit ſon bien ſinon lors qu'elle eſt venuë à ſa perfection. Pareillement le bien de l'homme n'eſt point en l'homme, ſinon lors que la raiſon parfaite eſt en luy. Ie te veux dire quel eſt ce bien-là. C'eſt vne ame libre & ſaincte, qui ſouſmet toutes choſes à ſoy, & ne ſe ſouſmet à rien. Tant ſ'en faut que ce bien puiſſe aduenir à l'enfance, que l'aage qui vient apres ne l'eſpere point, ny l'adoleſcence meſmes, qu'à grand' peine. C'eſt vn grand heur encor à la vieilleſſe, ſi auec beaucoup de ſoing & de trauail ce bien luy peut arriuer, auquel aage ce bien eſt plus propre & ſe peut mieux comprendre. Tu as ſouſtenu (dit-il) qu'il y a quelque bien en vn arbre, & quelque bien en vne herbe: il y en peut donc auoir en vn enfant. Le vray bien ne ſe peut trouuer ny auec des arbres, ny dás les beſtes muetes: mais le bien qui eſt en elles, on l'appelle bien par emprunt. Quel bien dis-tu que c'eſt? C'eſt celuy qui eſt ſelon la nature d'vn chacun. Le bien ne peut en aucune maniere eſcheoir en vne beſte brute: il appartient à vne meilleure & plus heureuſe nature. Le bien ne peut aduenir qu'au lieu où la raiſon le loge. Il y a ces quatre natures, de l'arbre, de l'animal, de l'homme, & de Dieu. Ces deux premiers qui ſont irraiſonnables, ſont de meſme nature: les autres deux, l'vn deſquels eſt immortel, & l'autre mortel, ſont diuers. Or nature parfait le bien de l'vn de ces deux, à ſçauoir de Dieu: & le bien de l'homme ſe parfait par ſoin & par diligence. Tous les autres ſont parfaits en leur nature, non point vrayement parfaits, veu qu'ils ſont priuez de raiſon. Car en fin il n'y a rien de parfaict que ce qui eſt parfaict ſelon la nature vniuerſelle. Or nature vniuerſelle eſt raiſonnable, tout le reſte peut eſtre parfaict en ſon genre. Ce en quoy la vie heureuſe ne peut conſiſter, ne peut auoir auſſi ce qui rend la vie heureuſe. Mais la vie ſe faict heureuſe par le moyen des biens. En vne beſte brute il n'y a rien de ce qui faict la vie heureuſe: par conſequent le bien ne peut eſtre logé en vne beſte brute. Vne beſte muete comprend les choſes preſentes auec le ſens: elle ſe ſouuiēt des paſſees quand ce qui luy peut reſueiller les ſens ſe preſente à ſes yeux: comme faict vn cheual, qui recognoiſt vn chemin, pour ſe ſouuenir qu'il l'ait fait, mais dans l'eſtable il n'en a aucune ſouuenance pour ſi ſouuent qu'il y ſoit paſſé. Et pour le regard du troiſieſme temps, qui eſt le futur, les beſtes n'en ont aucune cognoiſſance. Comme donc pourroit-on trouuer la nature parfaite en ces beſtes, qui n'ont point l'vſage du temps parfait? Car le temps a trois parties: Le paſſé, le preſent, & le futur. Le preſent qui eſt le plus court, & qui eſt touſiours en paſſage, a eſté ſeul dōné aux animaux: la memoire leur eſt fort petite du paſſé, & ne ſe reſueille iamais que par l'occurrence du preſent. Par conſequent donc le bien d'vne parfaite nature, ne peut eſtre en vne imparfaicte nature. Ou ſi la nature en a aucun, c'eſt vn pareil bien à celuy que les bleds & les froments ont. Ie ne veux pas auſſi nier cela, que les

Mais ſeulement en l'hōme qui a de la raiſon.

Encor ne ſ'acquiert il qu'auec beaucoup de peine & de trauail.

Replique.

Reſponſe.

Le biē des beſtes ſ'appelle bien par emprunt.

Quatre natures.

Quel eſt le bien parfait.

Comment la beſte ſe ſouuiēt des choſes preſentes, paſſees & futures.

les animaux pour le regard de ce qui eſt ſelon nature, n'ayent des mouuemens fort impetueux, mais ils ſont deſordonnez & troublez. Et toutesfois le bien n'eſt iamais deſordonné ny troublé : mais pourquoy dis-tu que les beſtes brutes ſ'eſmeuuent comme troublees & deſordonees ? Ie dirois bien qu'elles ſ'eſmouueroient auec troublement & deſordre, ſi leur nature eſtoit capable d'aucun reglement : car elles ſ'eſmeuuent ſelon leur nature : parce qu'on ne peut appeller troublé, ſinon ce qui peut n'eſtre pas quelquefois troublé, & rien ne peut eſtre aſſeuré que ce qui eſt ſujet à crainte. Le vice n'eſt ſinon aux lieux où la vertu peut eſtre. Ce mouuement que ces beſtes muettes ont, procede de leur nature. Et à fin que ie ne te retienne pas plus longuement, il y aura en vne beſte brute quelque bien, quelque vertu, quelque perfection: mais quelle? Ny le bien, ny la vertu, ny la perfection ne ſera point entiere. Car cela n'aduient qu'aux choſes raiſonnables, qui peuuent ſçauoir pourquoy, juſques où, & par quel moyen. Par ainſi le bien ne peut eſtre ſinon que là où la raiſon eſt. Mais tu demanderas que ſert ceſte diſpute, & dequoy peut-elle profiter à ton ame? Ie te le diray : elle l'exerce & la rend plus ſubtile : & comme ſi elle deuoit faire quelque choſe, l'entretient d'vne hõneſte occupation: joint que ce qui retarde vne perſonne qui court apres les vices, luy profite beaucoup. Mais ie te dis que ie ne te ſçaurois porter plus de profit, que ſi ie te monſtre en quoy conſiſte ton bien, ſi ie te ſepare d'auec les beſtes brutes, & ſi ie te loge auec Dieu. Pourquoy mets-tu tant de peine à nourrir & entretenir les forces du corps? Nature en a donné encor de plus grandes aux taureaux & aux beſtes ſauuages. Pourquoy trauailles-tu tant à te rendre beau? Apres que tu auras tout fait, il y a force beſtes plus belles que toy. Pourquoy mets-tu tant de ſoin à peigner tes cheueux ? Quand tu les auras bien eſparpillez comme les Parthes, & galonnez comme les Alemans: quand tu les feras voleter comme les Scythes, il n'y a cheual qui ne ſecouë vn plus beau crin, ny lion qui ne heriſſe vne plus belle perruque. Quand tu auras appris à bien courir, vn leuraut te paſſera de viſteſſe. Mais delaiſſant toutes choſes où tu dois par neceſſité eſtre vaincu, lors que tu entreprens choſe qui eſt hors de toy: ne veux-tu pas retourner à ton propre bien ? Mais quel eſt-il : c'eſt vne ame corrigee, pure, qui taſche d'imiter Dieu, qui ſe hauſſe par deſſus les choſes humaines, qui ne cherche rié hors de ſoy de ce qui eſt ſien. Quel bien donc eſt celuy qui eſt en toy ? vne raiſon parfaite. C'eſt celle qui te faut faire venir à ſa derniere perfection, & juſques là où elle peut entierement croiſtre. Tu te pourras lors eſtimer bienheureux, quand les ioyes & les hõneſtes plaiſirs naiſtront dans toy meſme, & lors auſſi que parmy les choſes que les hommes rauiſſent, ſouhaittent, & gardent, tu n'y trouueras rien, ie ne dis pas que tu tinſes plus cher, mais rien que tu vouluſſes ſeulement deſirer. Ie t'apprendray vne petite regle, par laquelle tu pourras te meſurer, & par laquelle tu pourras iuger que tu es parfait : tu iouyras de ton ſouuerain bien, quãd tu cognoiſtras que ceux qu'on eſtime les plus malheureux, ſont les plus heureux.

Elle ne iouyt pas du vray bien, qui ne peut eſtre en vne nature imparfaite. Du mouuemẽt des brutes, s'il eſt confus & deſreglé.

Elles ont quelque biẽ, mais imparfait.

Concluſion finale de ceſte diſpute, & quel fruit on en peut recueillir.

Aduantage & prerogatiue de l'homme ſur les beſtes.

FIN DES EPISTRES.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises ici volontairement.

TABLE

DES MATIERES PRINCIPALES ET CHOSES DE REMARQVE, CONtenuës dans les œuures de Seneque.

DRESSEE EN FORME DE LIEVX COMMVNS par ordre Alphabetique. a, denote la premiere page : b, la seconde du fueillet.

A

Age nul exempt de vice fueillet 215. b
Aage lequel a acquis vne longue experience, est plus propre pour rendre vne ame posee & moderee 156. a
briefueté de l'Aage de l'homme. voyez *vie* 411. b
Aage & le temps de la vie s'escoule sans le sentir 150. b
les Aages different, mais on est tousiours le mesme 253. b
Abaton pierre sur laquelle aucun n'ose monter que les Pontifes, & qui sent le premier accroissement du Nil 474. b
Abeilles & aragnees : leur adresse & industrie en la confection du miel 178. a
Abstinence de l'vsage des chairs des animaux introduitte par Pythagoras, & Sextus, & pourquoy 232. a
Abstinence loüee 167. a
Abstinence trop grande irrite les esprits 325. b
Academiciens tant vieux que nouueaux n'ont laissé aucun successeur 497. b
Academiciens ont introduit vne nouuelle science laquelle conclud qu'on ne sçait rien 190. a
Acodemics refutez 155. a
Accidens qui sont hors de remedes esbranlent les cœurs bien asseurez 197. a
Accidens extraordinaires d'où vient que nous les estimõs nouueaux 483. a
Accusations sous Tybere Cesar frequentes 27. b
Achaie agitee par tremblement de terre 487 b
Achepte seulement ce qui est necessaire, sentence de Caton 205. a
Acherusien lac 132. a
Achillas autheur de la mort de Pompee 294. b
Achilles 314. 370. a
Achiles courtois enuers son ennemy Priam 314. a
Ans d'Achilles & Patrocle 187. a
Actions de nostre vie sont mesurees par l'obiect honneste ou deshonneste 162. b
Actions du sage differentes de celles des autres hommes 182. a
diuersité des Actions en quoy consiste 144. a
toutes les actions des vertus sont pareilles *là mesme.*
mieux vaut ranger les Actions qũe le langage 268. a
Action concedee contre l'ingratitude aux Medes 21. a
l'Admiration excite l'ambition 208. b
l'Admonestement est vne espece d'exhortation *là mesme.*
Admonitions reiterees & leur profit, *ibid.* & 206. a
Admonition profitable quelle 198. b
l'Admonition doit estre honteuse 78. a
il ne faut point admonester indifferemment toutes personnes 218. a
l'Admonition ne doit auoir lieu entre les bien-faicts 11. a
l'Adolescent doit fuir la sollitude 89. a
l'Adolescent triste est preferé à celuy qui est gay & ioyeux 115. b
les vices des Adolescens 99.
Adrumentum, ville 26. a
l'Aduenir est incertain 391. a
Aduersitez comment sont souhaitables 148. b
il ne faut craindre les choses Aduerses 101. a
Aduersitez fortifient l'ame & la rendent plus resoluë contre tous sinistres euenemens 100. b
Aduertir & conseiller en quoy different 455. a
Aduertissement aux gens de ville pour estre garantis des desbauches publiques 208. b
Adultere de Clodius auec la femme de Cesar 215. b
Adultere reputé pour vne espece tres-honneste de fiançailles 5. b
Adultere perpetré sans aucune honte 24. a
Æacus homme tres-iuste 503. b
Ægialus tres-diligent pere de famille 182. b
Æschines pauure disciple de Socrates, n'ayant rien pour luy offrir se dedia luy-mesme à luy 5. a
Æsope & de son plat fort renommé iadis 210. b. 211. a
Æthna auiourd'huy Montgibel 169. a
Affections corrompuës corrompent le langage 241. b
Affections : belle dispute sur ce suiect 244. b
Affections & passions chassees par les Stoiciens, temperees par les Peripateticiens 244. b. 245. a
Affections & passions, sçauoir si elles se trouuent aux bestes 278. a
il se faut addonner aux Affections honnestes 226. a
Afflictiõs fortifient l'esprit & le rendent plus resolu contre tous sinistres euenemens 100. b
Africus ou lybs vent 484. a
Afrique separee d'Espagne par la mer 487. a
l'Afrique a bien peu de fontaines, & pourquoy 462. a
Agamemnon 162. a
Agatho grand chicaneur du temps de l'Empereur Claudius 502. a
Agneau immolé pour empescher la gresle 477.
M. Agrippa seul heureux entre ceux que les guerres ciuiles auoyent esleuez 206. b
Agrippa gendre d'Atticus 101. b
Agrippa loüé 29. a
Agripina mere de Neron, femme de grand esprit empoisonne l'Empereur Claudius son mary 498. a
Ajax deuenu furieux par cholere 317. b
Aigle enseigne militaire 51. a
l'Aigle & le Corbeau pourquoy font les auspices des plus importans affaires 454. a
l'Air n'est composé d'atomes 448. b
l'Air est vn corps plein & non pas vuide *ibid.*
son agitation & ses effects 449. a
l'Air est meslé parmy la terre & les eaux. *ibid.*

Table des matieres.

ſituation & qualitez diuerſes de l'Air. 449.b
combien l'Air ſert à l'effect des tonnerres, & comment 453.a
l'Air conuerty en eau ſous terre s'il eſt cauſe efficiente des eaux 462.b
Air maſle & femelle ſelon les Ægyptiens 463.b
Air pourquoy eſt inconſtant 449.b
l'Air eſt froid de ſoy & obſcur 449.b
l'Air a vne vertu naturelle de ſe mouuoir 480.b
A quelque choſe de vital en ſoy 481.a
l'Air n'eſt iamais immobile 480.a
l'Air tant plus pres eſt de la terre, d'autant plus eſt il eſpois 478.a
Air peſtifere apres vn tremblement de terre 497.b
pourquoy l'Air ſortant des creux de la terre, eſt peſtilent & mortel 486.b
l'Air ne produit point les cometes 494.b
ce qui s'enflamme par la corruption de l'Air ne peut ſubſiſter 494.b
l'Air eſt vne partie du monde 448.a
de quoy il eſt compoſé 448.b
la difference de l'Air & du vent 480.a
trois parties de l'Air, leur nature & leur force : aux chap. 8.9.10. du liure 2. des queſt. nat. 449.a
Albanum 255.b.410.b
Albinouanus homme de fort plaiſant diſcours
Abula 466.a
Alceſtis n'a receu aucun de ſon pays dans ſa maiſon 434.b
Alcibiades trop opulent 5.a
Alcibiades vaincu par Æſchines *ibid.*
Alemans portoient leurs cheueux galonnez 259.
Alemand ſe faiſant mourir d'vne eſtrange mort 152.
Alexandre n'a refuſé le tiltre de citoyen de Corinthe 7.a
Alexandre ſe vante n'auoir eſté vaincu par aucun en plaiſirs & courtoiſies 47.a
Alexandre a ſuiuy la trace d'Hercules 71.a
Alexandre frappé d'vn couq de ſagette 138.
Alexandre tua Clitus ſon amy en banquetant 177.b
Alexandre a appris la Geometrie 198.b
Alexandre Macedonien commandé par la cholere 265. a. vaincu par le vin 177.b
comme il met ſur l'ocean nouuelles carauelles Epiſt. 119. 249.b
Alexandre en temps de paix au ſon de la trompette ſonnee par Xenophantus miſt la main à l'eſpee 294.
comme il fut admoneſté de ſe garder de Philippe ſon medecin 307.a
comme il expoſa Lyſimachus aux lyons 331.a
comme il traita cruellement Teleſphorus Rhodius *ibid.*
comme il tua Caliſtenes Philoſophe de grand eſprit 484.b
comme eſtant bleſſé il cogneut qu'il eſtoit homme & non fils de Iupiter 138.
Alexandre tua Darius 484. b
dire notable d'Alexandre 130.
Alexandrie region exempte des neiges 475.b
Eſtrange vanite d'Alexandre & de Xerxes 485.a
Alexandrine perfidie 396.
Alpes montaignes d'admirable hauteur, ſont fort froides 478.b
Alpheus 468.a
celebré par les Poëtes 490.a
Amateur de vertu ne deuient iamais meſchant 77. a
Ambition 103.157.
Ambition inconſtante 157.
Ambition mere d'ingratitude 15.b
Ambition demande vn eſchafaut 208.b
Ambition ſotte 149.b
Ambition excitee par admiration 207.b
Ambition ne permet que l'homme ſarreſte en quelque meſure d'honneurs 15.b
Ambracius, gouffre de mer 470.b
Ame des plantes & arbriſſeaux 135.
Ame ne meurt point 231.b
immortalité de de l'Ame prouuee 245.b
l'Ame & l'eſprit extolle les choſes petites, illuſtre les choſes ſordides, & auilit les choſes grandes 4.b
l'Ame trouue entre la pauureté matiere d'eſtre liberale 5.a
Ame genereuſe eſt de ſa nature enflammee à eſpouſer l'honneſté. Epiſt. 39. 117.a 124.b
Ame eſt vn dieu logé dans le corps humain. Epiſt. 31. 112.b
c'eſt le Roy de l'homme 242.a
l'Ame rend l'homme noble 120.b 121.a
l'Ame n'eſt point ſoüillee par la villainie du corps, mais par la beauté d'icelle le corps eſt embelly 242.b.243.a
Ame mauuaiſe conuertit tout en mal 217.a
Ame genereuſe ſe dedia à Dieu 230.b marque de bon ame 224.a
l'Ame doit abhorrer les querelles & diſcordes 23.b
l'Ame doit eſtre plus cherie que le corps, liure 1. des queſt. natur. en la preface
Ame immortelle 134.b
Ame ſe perfectionne par la cognoiſſance du bien & du mal 187.a
Ame ſe rend ſtupide, & ſon action eſt emouſſee & rebouchee par le trop manger & boire 241.b
Ame genereuſe eſt doüee d'vne douceur 351.a
La beauté d'icelle 144.b
Son origine 199.a
Ses affections 143.b
l'Ame prẽd ſa force de la contemplation de nature 487.b
l'Ame emprunte ſa grandeur de la vertu 143.b 144.
Ame ne peut eſtre reduite en ſeruage 25.b
l'Ame porte la ſemence des choſes hõneſtes en ſoy 205.a
Amitié fidele recree l'homme 373.b
Amitié ne doit eſtre appuyee ſur l'vtilité 88.a
Amitié ſe trouue entre Dieu & les gens de bien 261.a
Amitié a beaucoup de force 82. a
Amitié du temps 87.b
Amitié vraye entre les ſages 74.b
Amy ne doit eſtre eſprouué en vn banquet 100.a
Amy doit eſtre poſſedé du cœur 132.
Amitié rend les choſes communes 74.b
des Amis defuncts la memoire eſt douce 140.b
on ſe doit plus faſcher de la mort de ſon Amy que de celle de ſon fils 218.a
il y a plus de plaiſir de faire vn Amy que d'en auoir 87.b
qui eſt le vray amy 82.a
Aime ſi tu veux eſtre aymé 87.b
Amitié & inimitié prennent naiſſance en la volonté 59.a
Amour de ſoy meſmes 15.b
d'Amour fol & d'vne haine meſme fin 63.a
Amour trop grand nous engendre des craintes & ſollicitudes 101.b
Amphitheaſtre 449.a
Amplification de l'Empire Romain par Scipion 29.b
Anacharſis inuenteur de la roüe d'vn Potier 191.b
Anaxagoras dit que le feu peut eſtre diſtillé de l'air 456.a
faict le feu cauſe du tremblement de terre 490. b. dict que la terre meſme eſt cauſe de ſon mouuement 490.b
Anaximander toutes choſes à l'air & au vent 451.a
Anaximandrus *ibid.*
Anaximenes *ibid.*
Angleterre 403.b
Anguilles naiſſent en lieux latebreux 456.b
Animaux ſurpaſſent en quelque choſe l'homme 1.a

Table des matieres.

vn Animal n'eſt point plus ſçauant que l'autre 254.a
cognoiſſance que les Animaux ont de leur naturel 252.b
d'où elle procede 253.b
comment ils cognoiſſent ce qui leur eſt nuiſible 254.a
Annæus Serenus fort regretté par Seneque 141.a
Sp. Annius ennemy de clairté 255.b
Annales de Tamuſius peu loüees 202.b
Annibal vainqueur vaincu par les vices 128.a
la loy apres cinquante Ans ne contraint le ſoldat; apres ſoixante elle ne cite le Senateur 402.b
Antenor baſtit Padouë 203.
Antigonus 14.b
Antipater le Philoſophe 186.b 187.a
Antipodes 165.
Antoine Triumuir perdu par le vin & l'amour 196.a fut ingrat à ſa patrie 52.a
le Nil demonſtra comme l'Empire d'Anthoine & Cleopatra defailloit 475.b
Apathie des Stoiques & autres Philoſophes que c'eſt 87.a
Apennin 112.478.a
Appetit contraire à la raiſon 102.b
Apicius gourmand 212.b. finit ſa vie par poiſon 430.b
Appion Grammaticien 190.a
Apocolocyntoſe, diſcours plein de moquerie ſur la mort de l'Empereur Claudius 498.a
Apollodorus 84.b 306.a
Apollonius Pycta 472.
Apollonius Myndeus 489.b 493.a
diſciple des Chaldeens
tient qu'il y a beaucoup de cometes errantes 493.a
Apophthegme de Crates notable 89.a
Apophthegme de Caton, *tu emprunteras de toy-meſme* 249.a
Apophthegme de Demetrius 198.b
Apophthegme d'vn Empereur Romain 74.b
Apophthegme de Mecenas notable 34.a
Apophthegme de Criſpus Paſſienus 8.a
Apophthegme enſeignant pluſtoſt à changer d'eſprit que d'air 109.a
Apophthegme du Roy Philippe 34.b
Apophthegme & comparaiſon notable touchant l'ingratitude, Epiſt. 81. 173.a
Apophthegme touchant la vie paiſible 149.a
Apoticaires & parfumeurs pourquoy bannis de Lacedemone 479.a
Appius aueugle 292.b
Apprehenſion de pauureté ne doit deſtourner l'homme de l'eſtude & amour de ſageſſe 106.a
Apprehenſion vaine ou vraye comment ſe peut cognoiſtre 101.a
Araignee faict vne tiſſure laquelle nul homme ne peut imiter 254.a
Aratus 444.a
Araxes fleuue ne peut ſouffrir qu'on luy dreſſe vn pont 482.b
Alemagne 408.b
Apprendre faut tant qu'on viue 162.b
Arcadie ville 463.a
Archelaus 47.a
Archelaus exact obſeruateur de l'antiquité 491.a
dit que le vent eſt cauſe du tremblement de terre *ibid.*
Archeſilaus pour ſecourir vn ſien amy pauure & honteux miſt ſous le cuiſſin du lict d'iceluy vne bourſe pleine d'argent 10.b
Archidemus 252.b
Arc en ciel 439.b
Ardea ville 198.b
Ardentiuum ville 228.
Arenes vaſtes entre l'Egypte & l'Ethiopie liu. 2. des Queſt. natur. en la pref.
l'Arene accabla vn exercite 453.a
Arethuſa fontaine 490.a
Areus Philoſophe 414.a
Areopages Iuges tres religieux 371.b
Argent 372. b. 81.b. ne fait pas vn homme riche. voyez *Richeſſes* 249.b
Ariſtarchus 190.a
Ariſtide à la face duquel on cracha comme on le menoit au ſupplice 432.a
Ariſtide iuſte 40.a
Ariſtippus 78.b
Ariſtogiton meurtrier des tyrans 75.b
Ariſtochius Epiſt. 89. Epiſt. 94. Epiſt. 29.
Ariſton 110.a
Ariſton & Gryllus 29.a
Ariſtoteles 285.
Ariſtote dit que la cholere eſt l'eſperõ de la vertu 285. 320.
Ariſtote ſe fuit afin de n'eſtre condamné par les Atheniens: liu. de la vie heur. chap. 2. 366.b
Arithmetique apprend d'accommoder les doigts à l'auarice 188.a
Arruntius & Aterius ont fait profeſſion de receuoir teſtamens 68.a
Arruntius 241.b
Art à autre que l'artiſan 18.a
Arts ſeruent 181.b 182.a
Arts en quatre manieres 206.a
Arts inuentez par les Philoſophes 194 195.
Art n'eſt pas ce qui vient à quelque effect caſuellement 109.b
Aſclepiades 209.b
Aſclepiodotus 452.a 453.a
Aſie 457.b
Aſie agitee d'vn tremblement de terre 487.b
Aſinaricus Valerius 386.a
Aſinius Gallus 131.
Aſtrologie 207.a. 454.a
Atabulus vent infecte la Poüille 484.a
Athenes 419.a
Athenodorus 370.a
Atomes 44.a
Attalanta iſle 485.a
Attalus precepteur de Seneque
Attalus ayme l'auſterité 232.a
Attalus a meſlé auec la diſcipline d'Etruſques la ſubtilité des Grecs 456.b
Attalus 96.a. 140. 156.b
Attalus Roy d'Aſie 384.a
Attilius Bruta & ſa diſſolution 254.b
Actius Poëte 135.a
Auarice 192.
deſcription d'Auarice 196.a
Auarice & ambition cauſes de grands maux 81.a
Auarice a diſtingué les proprietez & poſſeſſiõs 157.a. 192.a
Auatice du temps eſt honneſte 387.b
Auarice n'eſt iamais aſſouuie 208.a
Auarice n'eſt bonne enuers aucun 232.a
Auentin montagne 396.
Auguſte a deliuré Lentulus d'vn labeur vain 15. a b
Auguſte a relegué ſa fille & pourquoy. 66.a
Auguſte a fait choſes dignes de memoire 333.a
Auguſte doux cõtre Cynna qui auoit cõſpiré la mort 343.a
Auguſte 413.b. 346.b. 409.b. 484.a. 8. 29.a. 414.a
Auguſte eſtant aux Gaules voüa vn temple au vent 485.a
Aulus Cremutius Cordus 412.a
Auſpice 454.a b

Table des matieres.

B

BAba 105.a
Babillus excellent en toutes sortes de sciences 475.a
Babillon ville, liu. que nulle iniure ix. chap. b.380.a
Bacchus 378.b.7.a.33.b
Baia ville 127.b
Bain de Scipion 182.b.183.a
Bain des libertins *ibid.*
Bains 356.a.374.a
Bains eschaufez sans feu 466.b
Bain ancien & tenebreux 182.b
Barbehaut poisson delicieux 166.b
les diuerses couleurs qu'il prend en mourant 465.a
Barbehaut pesant 4. liures & demye presenté à l'Empereur Tybere qui le fit vendre & fut achepté par Pup. Octauius deux cens escus 212.b
B.Bassus 331.b
Bassus Aufidius 110.b
Batillus 497.b
Bellona 344.b
Bellienus 331.b
Bellophorontes 244.a
Benacus fleuue 83.a
Berose interpreta Belus 470.a
Bibliotheque ornement necessaire d'vne maison. 373.b
Bibliotheque d'Alexandrie bruslee *ibid.*
Bien-faict est chose incorporelle 4.a
Bien-faict que c'est 4.b
Bien-faict dure, encore que la chose qu'on donne vienne à perir 4.b
Bien-faict est donné trop tard par celuy qui attend qu'on le prie 8.b
Bien-faict superbement fait est odieux 11.b
Bien-faict gratieusement receu paye la premiere pension 15.b
Bien-faict receu plaist *ibid.*
il n'y a Benefice si grand que la malice ne puisse blasmer 15.b
l'action de Bien-faict & ce qui est donné par l'action est appellee bien-faict 18.b
Bien-faict chose loüable 50.a
Bien-faict comment se doit faire 8.b. comment se doit receuoir 13.b.14.a
Bien-faict demeure 4.a
Bien-faict dépend de la volonté de celuy qui le fait 62.a
Bien-faict en quoy consiste 4.b
Bien-faicts comparez au balon 13.a
Bien-faict est vn lien 68.b
Bien-faict ne doit estre regretté 44.b
Bien-faict n'est assujetty à aucune loy 58.a
Bien-faict n'est deu s'il n'est faict volontairement 53.a
Bien-faict n'est iamais perdu 2.b
Bien-faict pour gain ou profit est vsure ou exaction. 35.b
Bien-faicts à qui se doiuent donner 2.
Bien-faicts comment doiuent estre faicts 2.b
Bien-faicts de deux manieres 76.a
Bien-faits de Dieu infiniement plus grands que des hommes 33.a
Bien-faicts des parens enuers leurs enfans 63.a
Bien-faicts se doiuent-ils tous receuoir? 13.b.14.a
Bien-faict à qui bien colloqué 7.b
Bien-faicts ne sont pareils 22.a
Bien public, liu. 7. des bien-faicts cha. 16. 75.b.76.a
Bien qui est donné peut estre osté 87.a
Bien souuerain 87.a.112.a,b 158.a,b
Bien qui n'est marié auec l'honnesteté ne peut estre doüé du nom de bien 154
Bien & mal ne s'assemblent en vn mesme 247.b
Bien, qu'est-ce? 248.a,b
Bien souuerain qu'est-ce? 354.b
Bien des mortels est mortel, le vray bien ne meurt point 217.b
Biens presens ne sont solides 20.b
Biens vrais quels sont-ils? 158.b 159.a ne se partagent 157.a
Biens de trois sortes 50.a
Bion 72.b.372.b.377.a
Bocchus Roy 395.a
Boeotie a deux fleuues infectans les troupeaux 466.b
Bonté 36.b
Bon qui est? 114.b
Bon & honneste comment different?
Boreas 483.b
Bras & jambes par les anciens lauez 182.b
Brebis estoufees durant vn tremblement de terre 487.b
Brocards de Natta Pinarius 282.b de Scaurus contre Ariston Philosophe 121.a. de C.Cesar contre Asiaticus Valerius 386.a. contre vn Philosophe Pythagoricien 77.b
Brutus & sa mort honteuse 174.b.418.a
Brutus a escrit vn liure de la vertu. 212.a
Burrus preuost de Neron 350.a

C

CÆcilianus 239.b
Cæcilius vsurier 248.a
Cæcinna homme eloquent 458.a
Cæcilius orateur 325.
Caius Cassius durant sa vie ne beut que de l'eau 177.a
Caius Cesar douna la vie à Pompee Pennus 11.b
C.Cesar assiege la ville de Corfinum 16.b
Cesar 41.b.52.b. 55.a.74.a. 26.b.83.a.331.b, & 333.a.
Cesar pousse de gloire 208.a
Cesar Calicula appella Iuppiter au combat 291.b
Cesar brusla vn pacquet de lettres enuoyees à Pompee 307.
Cesar passa par l'Angleterre 418.a
Cesar porta patiemment la mort de sa fille *ibid.*
Cesar ayant perdu sa sœur ne pleure point 410.b
Cesar Caligula 376.b. 473.a. 326.b. 329.b. 325.b
Clemence de Cesar 27.a
Caius Gracchus 418.b
C.Marius 51.b.208.a
Callistenes 490.a
Callistratus 67.b
Calistus. 123.b
Caluisius Sabin 108.a
Caluus contre Vatinius 205.a
Cambises furieux 182.b
Cambises addonné au vin 328.
Cambises 453.a
Camillus enuoyé en exil 52.a
Campagne de Rome, voyez *Champagne.*
Candallie 113.b
Canius Iulius & sa mort 376.b
Cannes 296.
Capitole 417.b
Carie 465.b
Carthage 306.b & au commencement du liure de la consolation à Polyb.
Cassander assiegea les François 463.a
Catilina 52.a
Catilina ingrat 52.b
Catilina ennemy de Ciceron 389.a
Caton defendeur de la liberté 102.a
Caton 174.b.52.a.377.b.378.a.152.a.185.
Caton noté d'yurongnerie 378.a

Table des matieres.

Caton chaſſé à coups de poings & de crachats depuis la place aux harangues,iuſques à l'Arc Fabian 379.b
Caucaſe 475.b
Celeſte nature eſt touſiours en mouuement 427.b
Cenſure 122.b
Cenſures de quelques actions de Caton d'Vtique 103.b
Centaures 135.b
Chaldaïque obſeruation 454.a
Champagne ou terre de labour 370.a.ſa fertilité & ſes delices ont perdu Hannibal 128.a
Chameleon change de couleur 441.b
Chaos Epicurien 246.a
Charge doit eſtre egale aux forces 102.103.
Charimander compoſa vn liure des cometes 490.a
Charondas legiſlateur 193.
Charibdis 419.a.ſa nature & deſcription 169.a
Chaſtré du temps d'Antonius prenoit tribut de Rome 52.a
Chelidon mignon de Cleopatra 184.
Cheueux longs & nourris anciennemẽt 286.b.394.445.b
Chimere 238.
Chien de Getulie liure 4. des Queſt. naturelles en la preface
Cholere,ſa definition 306.a.Voy les trois liures de la Cholere.
Cholere ſouuent exercee tourne en cruauté 295.
Cholere grande eſt vne fureur 99.
Cholere eſt vn vice que nous admettons de noſtre propre volonté 295.
Cholere n'eſt deſcente en vn Roy 342.a
Choſe honneſte a en ſoy prix 31.b
Choſes celeſtes admirables 488.b
Choſes celeſtes 99.b.188.a
Contemplation des choſes celeſtes ſurpaſſe l'opulence des riches liu.1.des Queſt.naturelles en la preface.
Chryſippus 3.a.4.a.25.b.88.a.264.b.13.a
Ciceron enuoyé en exil 52.a
Ciceron 337.a.375.b.389.a.ſes Epiſtres ont immortaliſé Atticus 101.b.102.a. ſon langage poſé & doux 130.b.ſe mocquoit plaiſamment du grand nombre des Poëtes Lyriques 125.b. depeint au vif l'horrible meſchanceté de Clodius. 215.b
Ciceron comparé auec A. Pollio 221. a. a compoſé des liures de la republique 233.b.quelle eſt la cõpoſition de ſon parler.241.b.ſubject ordinaire de ſes Epiſtres 247.b. deſcouure la coniuration de Catilina. 421. a. malheurs qui ont precedé ſa mort. 389.a,421.b
Ciel 436.a.commun à Dieu & aux hommes 419.b
Cierges ſouloient preceder aux funerailles 240.b
Cimber Tillius 335.b
Cimbriens 283.a.56.b
Cinna 41.a
Circius vent 485.a
Cité eſt vn eſtat fort bon lors qu'elle eſt gouuernee par vn Roy 14.b
Claranus 158.b
Claudius Empereur à quel iour & heure mourut.499.a.b. il fut empoiſonné auec des champignons poudrez de coloquinte.498.a.ſes derniers propos 500.b
Claudius Quadrigarius. 26.a.395.b
Cleanthes 50.b.59.a.85.a.133.a.224.a.256.a
Clemence eſt la vertu plus ſeante à l'homme 340.
Clemence neceſſaire aux Princes. 341. a. les rend ſemblables aux dieux 342.a
Clemence definie en pluſieurs façons 350.b
Clemence ornement des Empires 344.b
Cleonæ ville,où ceux qui deuoient obſeruer les ſignes de la tempeſte, ſi par leur negligence les vignes euſſent eſté battües,eſtoient punis 477.a.b
Cleopatra 178.a
Clidemus 458.a
Clodius 294.
Clodius corrupteur des Iuges 215.b
Clælia 418.a
Clotho 499.a.104.
Cn.Lentulus 17.a
Cn.Pompeius 52.b.194.b.229.a.389.b.421.b
Cn.Piſo 288.
Colonies des Romains 428.b
Colomnes 243.a
Combat des Crocodilles & Dauphins ſur le fleuue du Nil 475.a
Combats ſacrez 46.a
Combattre auec ſon pair douteux,auec ſon ſuperieur dangereux,auec ſon inferieur laid 314.b
Cometes 489.b. & ſuiuans.
Cometes diuerſes en diuers lieux 492.b.493.a
Compagnie pour apprendre ſert beaucoup 84.b
Concorde agrandit les choſes petites:la diſcorde les abaiſſe & perd facilement 206.b
Condition,autre des biens, autre des commoditez 186.b. 187.a
Condition miſerable de ceux qui apprennent touſiours d'autruy 114.a
Conon a colligé les eclipſes du ſoleil 489.b
Conſcience bonne quelle 38.b.39.b
Conſcience 18.b.69.a.119.b.120.a.b
Conſcience le ſoir examinee ſe rend plus ſaine 336.b
Conſcience mauuaiſe fuit la lumiere 255.b
Conſcience bourreau domeſtique des meſchans 239.a
Conſeil 65.b.116.b
Conſeil du futur appuyé ſur le paſſé 173.b
Conſeil vtile grand benefice 66.b
Conſeil doit eſtre adapté aux affaires 180.a
Conſolation 240.b.441.a.404.a
Conſtance és tourmens 217.b
Conſtance & ſa deffinition 181.
Conſtitution & complexion des hommes diuerſe 253.b
Contraires ne peuuent ſubſiſter en meſme ſubjet 17.a
Contumelie n'eſt eſtimee digne de vengeance par les loix & eſt vne iniure laquelle n'eſt griefue 383.a
Contumelies plus griefues aux Princes que les iniures 344.a
Conuerſation 85.a.85.b
Corbule & ſon brocard 385.b
C.Cordus & ſa mort 422.b
Corſinium 26.b
Coriolanus ingrat 51.b
Cornelie fille de Scipion eut douze enfans 418.b
Cornelie vit mourir dix de ſes enfans 433.a
Coronne nauale 29.a
Coronne,meteore 438.b
Corps de l'homme 86.b.135.304
Corps,les vns compoſez,les autres continus 223.b
Correction quelle doit eſtre 84.b
Correction odieuſe au meſchant 337.b
Corus 484.a
Corycus montagne 463.a
Corynthiens ont offert à Alexandre l'honneur de leur bourgeoiſie 7.a
Coſſus yurongne diſcret & aduiſé 195.a
Coſura 427.b
Couleur rouge excite le taureau 339.a
Couleurs diuerſes à l'arc en ciel 440.a
Couſtume plus forte que toute loy 54 a
Craſſus 276.a.389 b
Crœſus captif 123.b

Table des matieres.

Crainte 488.a.138.a
Crainte redonde ſur ſon autheur 300.
Crainte de la mort d'où prend ſa ſource 167.a
Crates auditeur de Stilpon 89.a
Creancier 34.a.53.a.57.a.75.a.89.a.112.b.407.b
Cremutius Cordus & de ſa mort 422.b
Criſpus Paſſienus 8.a.472.b
Criſtal d'où ſe fait 467.b
Croire à tous ou à nul eſt vice 82.b
Cruauté: ſa definition & ſes eſpeces eſclarcies par exẽples 35.b.85.b.289.306.307.329.330.331.332.343.a.& b.351.a.376.b.377.a
Cruauté compagne de l'Ireſſe 177.
Cumæ ville 20.b.84.a.130.b
Cupidité doit eſtre refrenee 102.137.b
Curius Dentatus fort ſeuere en ſa vie 252.a. ſes apophthegmes 371.b
Curius Dentatus premier mena en triomphe des elephans 395.
Cutylienne iſle 467.a
Cyclades 469.a
Cynicus philoſophe 13.a
Cypre par vn tremblement de terre gaſtee 197.b
l'Empire de Cypre ruiné par Antigonus 30.b
Cyrenaiques, opinans de la diuiſion de Philoſophie 191.b

D

DAnube ou Danouë fleuue. 389.a.466.a.474.a.480.b ſa roideur & violent cours. 469.a
Darius cruel 331.a
Darius 123.b
Darius occis par Alexandre 484.b
Debteur 48.a.61.b.100.
c'eſt le propre d'vn mauuais Debiteur de dire mal de ſon creancier 416.a
Decembre dedié aux jeux Saturnaux 98.a
Decius fit vœu ſolemnel de mourir pour le ſalut de ſon pays Ep.67. 148.b
Deluge vniuerſel deſcrit fort amplement 468.a.469.470
Demades condamna vn marchand pour vn mauuais ſouhait 68.a
Demaratus honnoré par Xerxes pour luy auoir dit la verité 65.b
Demetrius & Antiochus fils du Roy de Sirie 504.b
Demetrius affranchi de Cn. Pompeius, riche 373.a
Demetrius Cynicus, liure 4. des Queſt.natur. en la preface 70.a.359.b.472.b
Demetrius Poliorcetes 88.b.381.a
Demetrius loué 75.a.101.164.a
Demochares Parmaſiaſtes 333.a
Democritus 186.b.215.b.477.b.480.a.495.a.501.a
Democrite rioit touſiours en public 298.377.a. eſtimé furieux, 169.b.170.a.a trouué la maniere de faire les arcades & les voutes 195.b
Democrite a meſpriſé l'argent 363.b
Democrite jetta ſes richeſſes en la mer 272.b
Deſerts de la Pouille & leur grande eſtenduë 183.b
Deſtin 70.370.371.
Deſtin eſt vn ordre des cauſes 99.b
Deſtinees inexorables 404.b
Deſtin ne ſe peut changer par foudre 454.a
Dialectique 120.121.
Dieu 32.b.33.a.b.130.159.a
Dieu a donné à vn chacun de nous vn pedagogue 235.b
Dieu doüé de diuers noms 33.a.b
Dieu par la vertu de ſa parole porte tout, Epiſt. 31. fueillet 112.b
Dieu eſt fort amy des bons 158.b.159.a.262.
Dieu eſt pres de nous, voire dedans nous 118.b.119.a
Dieu le plus grand & le plus puiſſant de toutes autres choſes 135.b
Dieu modere tout 136.b,143.b,356.a,484.a,b
Dieu exerce les bons 291. a. Il nous a donné infinis biens 33.a
Dieu eſleue les vns, & abaiſſe les autres 460.b
Dieu nous a faict ſes compagnons & mẽbres 201.a,214.a
Sa bonté à cauſe qu'il a faict le monde 142.b
Il n'y a perſonne qui ſoit digne de Dieu, que celuy qui a meſpriſé les richeſſes 99.a
Dieu voit tout 176.a
Dieu eſtre autheur de tous biens, comment ſe preuue 36.a. ſa prouidence enuers les hommes 236.a
Seruir à Dieu eſt liberté 359.a
Suy Dieu 358.b
Perſonne n'a cogneu Dieu 112.b,113.a
Dieux conferent benefices aux ingrats 39.b,40.b
Dieux ſont teſmoins de toutes choſes 224.b
Dieux ne ſe repentent de leurs premiers conſeils 62.b
le premier culte eſt de croire qu'il y a des Dieux 212.b
Dieu recogneu par les nations les plus ſauuages 245.b
Dictateur maiſtre du peuple 233.b
Diodore Epicurien ſe tua de ſa main propre 359.b
Diogenes 46.b,47.a.123.b
Diogenes Apolloniates 451.a,476.a
Diogenes exemple de patience 337.b
Diogenes n'auoit qu'vn ſeruiteur 373.a
Diuination mocquee 454.a
Domitius gardé par ſon eſclaue 26.b
Donation & preſens ſont differens 56.b
Donation eſt difficile 361.b
Dotus Libraire 72.b
Douleur 101.a,144.b,377.b,408.a,415.a
Douleur comme doit eſtre ſupportee 372.b
Douleur legere ſi l'opinion n'y a rien adiouſté 167.b
Douleur grande n'eſt pas douleur 111.a,b
Douleur tolerable ou courte 111.a.b,167.a
Droit des nations vendre ce que tu as acheté 5.b
Druſilla eſt veüe monter au ciel apres ſon decez 499.a,b
Druſus planta les enſeignes des Romains en Allemagne 413,b
Dueil 424.a,125.b
Dueil doit eſtre porté par les femmes dix mois 141.432.b
en Dueil la couſtume eſtoit de tondre les enfans 472
Duilius le premier vainquit en bataille Nauale 395.
Dydimus Grammairien eſcriuit quatre mille liures 192.a
Dyoniſius le grand doit eſtre preferé à pluſieurs Roys 344,b
Dyoniſius le tyran de Siracuſe 419.

E

EArinus enfant aimable 175.
Eau, element: par tout le liure 3. des Queſt.natur. 460.a
Eau & le feu dominent ſur les choſes terriennes 472.a
Eau viue 462.a
Eclipſe de Soleil, 441.a. ſa cauſe briefuement deſcrite 47.a,b
Eclipſes ſe voyent fort bien par le moyen d'vn miroir 446.a
Education & ſon fruict 11.b.41.
Edifices magnifiques 14.
Egnatius coniura contre Auguſte 343.b.345.
Egypte. 389.a.429.b.474.a,b. ne trembla iamais 497.a 436.b
Egyptiens ont faict quatre elemens 463.b. adonnez à l'aſtronomie 48.
Elemens quatre en nombre 303. retournent les vns en les autres auec le temps 46.

Table des matieres.

Elephans menez en triomphe par Dentanus 395.b
Elephans ont peur oyans le groing du pourceau 500.
Eleuſis 501.a
Ellius macquereau fort riche 270.
Embraſement veu en l'air 445.a
Enee quel enuers ſon pere? 30.b.67.b
Enfans expoſez aux murenes pour eſtre mangez 342.a
Enfans bien pignez & qui ſe parfument, ne promettent rien de conſtant 242.b
Enfans comme doiuent eſtre enſeignez 117.a.205.a.& ſuiuans
Enfant veu à Rome de grãde ſtature, meurt auſſi toſt 423.a
Enfers & de ſes peines & ſuplices fabuleux 106.a.420.b
Ennemi le plus dangereux à l'homme c'eſt l'homme 225.b
Ennius 233.b. Beaucoup de ſes mots ſont hors d'vſage 135.a
Enſeignemens 117.b.414.a.209.210.
Enuie rauit le repos de l'homme 16.b
Epheſios Iſle de Lycie 169.
Epheſus ville fort celebre 224.b
Ephorus hiſtorien ſuſpect & de peu de foy 493.a
Epicure 113.b.216.a. ſa ſobrieté 98. ſes Epiſtres à Idomeneus, qui l'ont rendu illuſtre 101.b. ſes cõſeils & preceptes notables 103.a. ſe rioit des peines d'Enfer 106.b. fait deux ſortes de bien dont eſt compoſé le ſouuerain bien 147.b. ſa ſecte blaſmee ſans raiſon 357.b
Epicure faict dieu ſans armes 37.b
Epicure fait profeſſion des choſes ſainctes & triſtes 357.b
Epicure fut long-temps incogneu 170.a
Epicure nie que le ſage ſoit content de ſoy-meſme 87.a
Epicuriẽs diſent la vertu eſtre châbriere de la volupté 32.a
Epigenes & ſon opinion touchant les cometes 501.502.
Etaſinus fleuue & ſon cours diuers 468.a
Erixonus cheualier Romain fut tué par le peuple à coups de trenche-plumes pour auoir tué ſon fils à coups de fouët 346.a
Erreur public tient lieu de droict 256.b
Eſclaue eſt vn perpetuel mercenaire 25.b
Eſclaues ſauuans la vie à leurs maiſtres 26.a
Eſchile & ſon erreur touchant le Nil 475.b
Eſope 400.b. ſon plat renommé 210.b.211.a
Eſprit 113.b.203.a.227.a.232.b.300.a.372.a.378.a.411.a.423.a
Eſprits meſchans & vicieux comme ſe doiuent corriger. 278
Eſprits diuers 129.a.231.a, comme il les faut conſiderer 111.b comment il les faut recreer 378.a
Eſprits contraints ne rendent iamais ce qu'on eſpere d'eux 370.a
Eſprit ne peut auoir vne couleur, & l'ame vn autre 240.a
Eſſence 135
Eſtoilles ne tombent 438.a
Eſtudes des hommes diuers 387.b.389.a.425.b
Eſtuue de Scipion 182
Eteſies vens font enfler le Nil 479.a. pourquoy ne ſouffient qu'en eſté, & durant quelques iours ſeulement 481.b
Ethiopie, ſes grands deſerts ſecs & ſans fontaines 467.a
Ethiopie n'a point de neiges 475.b
Æthna montaigne iettant feux appellee maintenant Mõtgibel 127.b.169.a. vomit par fois des ſablõs bruſlãs 453.a
Euander aſſiſte le Royaume des Arcades au bord du Tybre 428.a
Eudoxe fut le premier qui porta d'Egypte en Grece la cognoiſſance du mouuement des planettes 489.b
Euphrates fleuue 388.b. fort petit au ſortir de ſa ſource 31.a. gardes les Parthes de paſſer 436.a
Euphroſine l'vne des Graces 3.a
Euripide poete parlant des auaricieux 243.b
Euronotus vent 484.a
Eurus vent ſortant de l'Orient d'hyuer 483.b
Eurinome mere des Graces 3.b
Exemples de pluſieurs grands qui d'vne haute dignité ſont tombez 375.a.& b
Exemple de luxure ou auarice faict beaucoup de mal 85.b
Exemple d'vn cœur braue & genereux 15.a
Exemples ont plus d'efficace que les preceptes 85.a
Exemples de gens determinez à mourir. *voyez mort.*
Exercices du corps quels ſont loüables & quels nõ 104.b

F

FAbian Philoſophe mené deuant le Senat pour eſtre ouy à teſmoin rougit de honte. 90.a. ſon eloquence & grand ſçauoir 118.b. acclamations du peuple en ſes diſputes 129.b. ſon langage affeté 135.a. comparé à Ciceron en eloquence 221.a. ſon dire touchant l'eſtude des choſes friuoles & vaines 396.b
Fabius Allobroge 45.b
Fabius Perſien 15.a ſon impudicité & vilainie 41.a. paruiẽt à la dignité ſacerdotale pour l'ancienne nobleſſe de ſa maiſon 41.a
Fabius & ſon dire notable 315.a
Fabius temporiſant remit ſus la Rep. 40.a
Fabricius, ſa pauureté 265. labouroit ſa terre luyméme 265. aduertit Pirrhus des embuſches & trahiſons de ſon Medecin, 250.b. reietta les richeſſes 217.b.& l'or de Pirrhus 250.b.251.a
Faicts doiuent reſpondre à la parole 362.b
Faim n'eſt ambitieuſe 276.b. faim enduree par beaucoup de ſoldats 97.a.b
Faueur du peuple s'acquiert par mauuais artifices 109.
Fauſſeté ſe couure ſouuent du maſque de verité 306.
Faintiſe tourne toſt en ſa nature 340.a
Felicité giſt en la vertu 359.a. en l'honneſteté & ſageſſe 158.b. incertitude & miſere de l'humaine felicité 243.b
Felicité maſquee 171.a
Felicité trop grande donne tous les iours nouueaux tourmens 114.b
Femmes & leur luxe *voyez impudicité.* 232.a
Femmes forcloſes des honneurs & dignitez 432.a
Femmes ſubiettes à la goute 210.b
Feſtes pourquoy inſtituees 378.a. 98.a.b
Feſtes Saturnales 98.
Feſtin & banquet public à la mort des grãds ſeigneurs 157
Feu engendre les animaux 481.a
Feu ſe faict en deux façons 437.a. 451.a
Fidus Annæus 472.b
Fidus Cornelius pleure en plain Senat eſtant appellé Autruche pelee 385.b
Figures de feu 437.b
Fils corrompu par la douceur du pere 33.b.306. ſçauoir ſi le fils peut faire vn plus grand bien a ſon pere qu'il n'a receu de luy
Fin doit eſtre conſideree en tout 153.a.388.a
Flaterie 48.a. 284.a.306. ne faut preſter l'oreille aux flateurs 112.a
Flaterie nourrit la cholere 305.
Fleuue & lac ſont differens 461.b.481.a
Fleuues diuers produiſent diuers effects 467.b
Fleuteurs Phrygiens tombans furieux au ſon de leurs flutes 231.b
Fols & leurs miſeres 394.a. aucune choſe ne leur appartient 19.a. difference entre les fols, ignorans, & ſages 164.b
Fol eſt celuy qui perſiſte en ſes fautes 34.b
Fontaines qui ont des vertus admirables 466.b
Fortune 25.316.a.425.b.419.b, ſes effects 217.a
Fortune ce qu'a faict tien, ne peut eſtimé tien 86.b
Fortune darde ſes traits en vain contre les mœurs 115.a.b

Table des matieres.

Fortune grande eſt vne grande ſeruitude 406.a
Fortune n'oſte ſinon ce qu'elle a donné 381. a
Fortune nous peut rauir ce qui eſt fluxe & caduque 4.a
Foudres & eſclairs differẽs 438.a.444.b.450.b.451.a. que c'eſt que foudre 450.b. effects de la foudre 451.a.456.b
Foudre cauſe de grands embraſemens 450. b. 451. a. a en ſoy vne force peſtifere 457.b
art des Foudres ſe diuiſe en trois 454.a.455.a.456.a.457.a
Foy honnoree eſt reputee entre les plus grands biens des hommes 54.b.189.b
Frugalité de Scipion 182.b.183.a
Frugalité des anciens 213.a.430.a.446.b
Frugalité vray entretien de ſanté 250.a
Funerailles 281.b.333.b.415.b.419.b
Furnius & ſa loüable recognoiſſance à l'endroit d'Auguſte. 16.a
Futur incertain 20.b.39.b.239.b.415.b.418.a

G

Gain vient ſouuent de la perte d'autruy 68.a
Galatie a vn fleuue infectant les troupeaux 467.a
Gallion frere de Seneque. 249.b. ſa loüange 472.b
Gaulois aſſiegez par Caſſander 461.a
Genius & Iunon donnees à chacun 260.a.235.b.240.b
Geometrie s'oublie aiſément pour ſa grande ſubtilité 21.a
Geometrie appriſe par Alexandre 198.b
Glace & gelee ſont choſes diſtinguees 476.b
Gladiateur prend conſeil ſur le lieu du combat. 102.b. prẽd à des-honneur ſi on le faict combatre contre vn moindre 172.b
Gloire accompagne ceux qui la fuyent 45.b
Gloire ombre de vertu 170.
Gorgonius 182.b
Gouleurs & leur couſtumes 109.b
contre la Gourmandiſe 192.b
Gourmandiſe d'Apicius. voyez *Apicius*.
Gracchus & Druſus premiers de Rome qui ſeparerent leurs ſuyuans par troupes & rangs 66.b
Graces trois 3.a. à quel deſſein elles danſent ibid. pourquoi elles rient 3.b
Grammairiens & leur office 187.a. leur vanité 187.b.190.a
Grecinus Iulius occis par Ceſar. 15.a
Grecs 47.a
Grecs vindrent en la Gaule, & les Gaulois en Grece 428.a
Grece 392.b
Greſle comme ſe faict 476. b. vaine ſuperſtition pour deſtourner la greſle 477.b
Greſle en quoy differe de la neige 476.b
Grylle renommé par les liures de Platon 29.a
Guerre ciuile 11.a.b.12.a.266.267.a. miſerables effets qu'elles produiſent 297.
Gyarus Iſle où on releguoit les bannis 426.b
Gylippus allãt à Syracuſe luy ſembla voir vne eſtoille ſur vne lance 438.a
Gyndes fleuue contre lequel ſe courrouçant Cyrus fit départir ſon canal en CLXXX. foſſes 332.b

H

Habit quel doit eſtre 83.b
Hannibal 294.295.
Hannibal paſſa les Alpes 460.a
Haphe 134.
Harmodius tyrannicide 75.b
Harpagus Roy felon & inhumain 329.
Harpaſte aueugle 124.
Haterius orateur renommé 118.b
Hecaton ſon dire notable touchant les bien-faicts 14.a. touchant les graces 3.b. recepte d'Hecaton pour ſe faire aymer 87.b
Hecuba en ſeruage 115.a.187.b
Helice & Buris villes ſubmergees de la mer 490.493.a
Heraclitus Philoſophe ſurnommé Scotinus pour l'obſcurité de ſon langage 100.a
Heraclitus ploroit lors qu'il ſortoit de ſa maiſon 298.377.a
Hercule fait citoyen de Corynthe 7.a
Hercule vif bruſlé 377.b.379.a
Herennius Macer ibid. ch. 18.
Hermachus diſciple d'Epicure 85.a.113.b.129.a
Heſiode a donné le nom aux Graces 3.a
Heſiode ſçauoir mon s'il eſt plus ancien qu'Homere 137.b
Heureux n'eſt qui ne le penſe eſtre 88.b
Hiſtoires remaquables de Rufus Senateur 27.a. de perſõnes deſtinees aux ſpectacles à Rome 152.a. de la mort volontaire de Druſus Libo 151.b. de Cremutius Cordus 422.b. de Sp. Anius Lanternier 256. de Tyrannius vieillard fort aagé officier & de Ceſar 396.a
Hiſtoire facetieuſe de Cal. Sabinus riche homme, & Satellius Quadratus eſcornifleur & boufon 108.a.b
Homere poëte 3.a.187.b. 406.a. n'auoit qu'vn ſeruiteur 431.b
Homme excellẽte creature 37.a.62.b.144.a. plus precieux que toutes les beſtes ſauuages du monde 254.b. ennemy le plus dangereux à l'homme c'eſt l'homme 225.b
Homme vit plus ſagement quand il n'a perdu l'honneur 348.b
Homme le plus intraictable & indocile des animaux 346.b
Honneſteté de ſoy deſirable 31.b.37.b.41.b
Honneſteté a en ſoy beaucoup de force pour attirer les hommes 38.358.b
l'Honneſteté eſt volontaire & ſans contrainte 144.
Honneur du Conſul & Preteur 141.b
Honneurs annuels 248.a
Honte en vn enfant bon ſigne 90.a. exemples de pluſieurs grands perſonnages ibid.
Hoſte ingrat 34.b
Horatius Cocles 251.a
Hoſtius infame, & de ſon impudicité 445. b. autant eſchauffé apres les hommes qu'apres les femmes 445.b. les miroirs qu'il fit faire à cet effect. ibid.
Huile duquel les luiteurs ſe ſeruoient 393.a
Huiſtres bonnes ſe peſchent au lac Lucrin 168.b
Hydre à pluſieurs teſtes 238.b
Hyero Roy des Siracuſins 241.b
Hieronymus 289.
Hyppiat tyran 306.

I

Iapix vent de la Calabre, liu. 5. des Queſt. natur. cha. 17. 484.a
Idee qu'eſt-ce? 134.
Idomenee ſalüé par Epicure 22.102.b.103.a. immortalité par les Epiſtres d'Epicure 103.a
Ieuneſſe propre au trauail & maniable aux exercices 257.b
belles inſtructions & aduertiſſemens 114.a
Ieux mediocres relaſchent l'eſprit 305.
Ieux & ſpectacles 15.a.85.a.167.a.336.b
Ieux des Gladiateurs 85.a,b. blaſmez pour leur cruauté 85.b. *voyez Spectacle.*
Ignorance de la verité cauſe de beaucoup de maux au monde 274.b
Ignorans recognoiſſent trop tard leurs erreurs 174.
Image choſe morte 179.a
Impudicité des perſonnes comment ſe deſcouure 141.b.
des femmes 232.a. de Mamercus Scaurus 41.b
Induſtrie des Abeilles 281.a
Infamie n'eſt pas ſi grande quand il y a pluſieurs condamnez 348.b
Ingrat quel 15.b.37.a. ſon mauuais naturel 173.

Table des matieres.

Ingrats de plusieurs sortes 20.a
Ingrat se plaint des ingrats ibid.
Ingratitude frequente 1.a. 2. a. quelle est sa cause 173.
Ingratitude dissoult la concorde des humains 37.a
Ingratitude humaine enuers Dieu 62.b
Ingratitude a plusieurs especes 20.a. 39.b. 40.a
sa misere & saleté 173
Inimitié des grands 284.b. pardonner aux ennemis 338.a 342.a
Iniure, voyez tout le liure Que le sage ne peut sentir aucune iniure 379.b
Iniure 6.a. 219.a. 308. il n'y a point d'iniure que celle qui est faicte par deliberation & conseil. 308. les faut mespriser 326
Iniure contraire au bien-faict 36.a. 313
Iniure differente de contumelie 381.b
Mespriser les iniures est à vn grand courage 313.a
Innocence 349.a
Innondation & deluge vniuersel qui doit arriuer selon les Stoiques 470.b
Inquisitions & recherches inutiles & vaines 209.b
Instruction pour la ieunesse 31.a. 114.a
Instruction contre la superstition 234.b
Instruction touchant la nourriture des enfans 304.a & b
Intemperance: imprecation de Seneque contre icelle 330.a & b
Inuectiue contre l'auarice, prodigalité & dissolution. 192.a
Iour d'vn homme sçauant vaut plus que tout l'aage d'vn ignorant 169.a
Incertitude des iours de l'homme 390.b
vn iour seul cachera le genre humain 470.b.471.a
Ioye des fols & des meschans quelle est 139.a
Ioye des sages 166.a
Iphicrates & sa response à celuy qui luy reprochoit que sa mere estoit barbare & Thracienne 386.b
Isocrates tira Ephorus des plaidoiers pour le rendre historien 372.a
Ister fleuue 292.a.475.b
Ithaque pays d'Vlisses 146.a
Iuge & arbitre en quoy different 21.b
Iugurtha Roy mené en triomphe 375.a
Iuin mois auquel on cueilloit les febues 183
Iuno & vn Genie donné à chasque homme par les Stoiciens 260.b
Iuppiter 4.a. ses diuers noms 33.b
Iuppiter appellé au combat par l'Empereur Caligula 291.a
Iuppiter Capitolin 430.b
Ixion 105.a. attaché à vne rouë 106.a

K

Kalendrier ou liure de raisons 183.b
au Kalendrier personne n'escrit les biens-faits 2.b

L

Laberien Poëte 299.a
Labeur nourrit les esprits genereux 105.a.112.a.b
Labeur & trauail enuoyez aux gens de bien pour les exercer & rendre meilleurs 291.b
Lacedemonien ieune meurt volontairement pour sortir de seruitude 166.a
Lacedemoniens prohibent que les leurs combattent à la luitte 46.a. essayent le bon naturel de leurs enfans à coups de verge 271.b
Ladas bon courreur 179.b
Ladon fleuue & sa naissance par vn tremblement de terre 485.b
Lælius sage 142.a. son esprit doux & facile 90.a
Langage n'a point de reigle certaine 266.b
Langage corrompu demonstre la corruption des mœurs 117.b
Larrecin 19.a.85.b.
Lecture de plusieurs autheurs tesmoigne ve esprit inconstant & vagabond 81.b. multitude de liures ne fait que distraire l'esprit 133.b 81.b
Lecture nourrit l'esprit 121. 178.b
Lentulus hõme factieux cracha à la face de Caton 341.b
Leonidas Capitaine & sa harangue pleine d'efficace 396
Lepidus conspira contre l'Empereur Auguste 343.b
Liberalité pourquoy ainsi appellee 361.b. 18.b. doit estre discrette ibid. plusieurs sont liberaux par honte 86
Liberté iuste donnee entre amis liu. de la vie heureuse 368.b.
Liberté vraye 128.a. 162
Libonotus vent 484.a
Licinius homme riche 249.b
Lieu du milieu est le plus honnorable 383.a
Changement de lieu est vne agitation de l'esprit affligé 81.b
Ligures 428.a
Lyon ville de France, entierement bruslee 197.a
Le Lion garde son maistre de l'iniure des autres bestes 14.b
Liuia femme d'Auguste perdit son fils Drusus en fleur d'âge 413.b. son sage conseil sur le faict de la coniuration de Cinna contre Auguste son mary 333.b
Liuius Drusus homme aspre & violent, desire en fin le repos 221.a.289.a
Liuius autheur tres-elegant, & qui auoit l'esprit grand plus que bon
Liure escrit de petites lettres souuent reietté de nous 308.
Pluralité de Liures distraict 121.
voyez lecture.
accable plustost qu'elle n'instruict 373.b
Liure de Lucilius loüé par Seneque 122.b
Liures en nombre de quarante mille bruslez en Alexandrie 873.b
Loüange que c'est 224.a
Difference entre loüange & loüangement ibid.
Loüange autant notable que rare en vn beau ieune homme 423.a
Loüange du frere de Polybe 404.a.b
Loüanges manifestent l'homme, à la façon qu'il les reçoit 129. en quel sens les Stoïques prennent ce mot de loüange 223.b
Loüer en vn homme ce qui n'est pas en luy, est sot 119.a
Loy de nature 83.b
Loy diuine 164.a
Loy nulle au siecle d'or 193.a.b
Loix des 12. Tables deffendent de charmer les fruicts 477.b
Quelques loix ne prohibent ny ne commandent 28.b
Lucilius auditeur de Serapion 117.b
liu. 4. des Quest. nat. en la preface. Son voyage en Sicile 169.a Ses Escrits. 468.a
Lucius Bibulus, sa mauuaise fortune en la mort de ses enfans 417.b
L. Cinna grand amy d'Auguste apres sa coniuration 344.a
L. Pyso yurongne, discret & auisé 177.a
L. Sylla cruel enuers Marius 331.b
Lucius Syllanus gendre de Claudius & sa mort 502.a
Lucrelle 418.a
Lucre vient aux vns quelquesfois de l'incommodité des autres 68.a
Lucrin lac renommé d'où se peschent les Huistres 185.a
Lucullus 409.a
Lune d'où prend sa lumiere 419.b. 495.b

Table des matieres.

Luxe des anciens en plusieurs choses 168. 193. 194. 256. b. 242. a. 243. a. 478. b
Luxe ruine en bref ce que la vertu a basti 159. b. 255. a
Lycie region a des fontaines medecinales 467. b
Lycurgus Legislateur & sa grande sagesse 193. a
Lycus fleuue & son cours soubterrain 467. b
Lynceſtius fleuue 466
Lynx a les yeux aigus 40. a
Lyon ville de France arse & bruslee 197. a
Lysimachus exposé à la mercy d'vn Lyon 331. a. sa cruauté enuers Telesphorus Rhodien son amy 331. a

M

MAcedoine 389. a. beaucoup de villes y ont esté englouties par tremblement de terre 198. a. langage Macedonien entre les Indes & les Perses 427. b fleuue de Macedoine qui colore le bestail 466. b
Macedoniens 47. a
Magnanimité 351. b
Mal que c'est 181. a
Mal n'est grand s'il est extreme 83. a
Mal preueu est plus leger 164. b
Mal 37. a. 160. b. 180. a. 355. b. 375. a. enseignemens pour ne craindre les maux 161. a. le plus grand mal de l'homme c'est qu'il ait soy-mesme pour ennemy 235. b. est seul autheur de son mal 236. a
Malice 37. a. 162. a 173. a
Maux pourquoy de Dieu permis 291. 292. a
Maladies de tant de sortes où sourdent 324. 325
Maladies & les passions de l'ame comme different 161. b 325. causes des maladies 210. b
Mamercus Scaurus Consul, sa vilennie & impudicité 41. b
Manes esclaue de Diogenes, fugitif 373. a
Marbres d'Alexandrie 182. b. 183. a
Marcelinus amy de Seneque, & homme plaisant 109. b
Marcus Agrippa honnoré d'vne couronne Naualle 29. a grand amy & fauory d'Auguste l'Empereur 66. a. son dire notable 206. b
Marcus Allius acquité de ses debtes par Tybere, & comment 10. a
M. Antonius, son dueil en la mort de son frere 409. b. les propos qu'il tint auant que se tuer 56. b. se perdit par l'yurongnerie 178. a 56.
M. Brutus 428. b. fit vne grande faute de tuer Iule Cesar 16. a. a composé vn liure intitulé Du deuoir 212. b
M. Caton, son dire notable 48. a. son bien valoit vn million d'or 360. b
M. Curius Dictateur & sa pauureté 430. a
M. Heluius ibid. ch. 16
M. Marius cruellement traicté par Sylla 331. a. b. ses grands trauaux 399.
Marseille 346. a
Martia statuë à Rome 66. a
Marullus 218. a
Mathematique 189. a
Matiere bonne est souuent sans artisan 123. b
Meandre fleuue, l'exercice & le plaisir de tous les Poëtes 226. b
Mecenas, son dire 43. a. regretté d'Auguste apres sa mort 66. a apophtegme notable de luy 100. a. son vilain & deshonneste desir 229. b. ses dissoluës façons 240. a. b. sa molesse
Medecin comment se doit comporter à l'endroit de son malade fascheux & outrageux 384. a. 61. a. peruers souhait & meschant dessein de certains Medecins 67. b. annee contagieuse & mal saine leur est profitable 68. a. ne peuuent prescrire par lettre l'heure du repas & du bain 112. b Comparaison du Medecin du corps à celuy de l'ame 161. a
Medecins anciens bien differens des modernes en la cure des maladies 210. b
Medecin visite le malade, non comme amy, mais comme Empereur commandant 60. b
Medecin ne prescrit pas mesmes remedes à tous 287
Medecin fort subtil à percer l'apostume d'vne fille de Roy 337.
Medecine, sa pratique ancienne comparee auec la moderne 210. a. 226. a. 386. 387
Medecine baillee auant le temps est tres-dangereuse 426. a
Mediens 384. b
Megalenpolis 485. b
Megisthanes Epist. 21
Megariciens, secte de Philosophes 190
Melas fleuue de Beocie qui colore le bestail 466. b
Memoire des biens-faicts caduque 20. a
Memphis 474. b
Menander 473. b
Menenius Agrippa qui reconcilia le Senat auec le peuple Romain, fut enseuely d'argent amassé de porte en porte 431. b
Mensonge se descouure aisement 170. a
Mer a diuers noms 470. b. 471. a. 475. a. b
Mer tout ce qu'elle a de salle le iette au riuage 468. a
Mercure 5. a
Dieu compris sous ce nom, & pourquoy 53. b
Mere quelle doit estre enuers ses enfans 432. b
Merueilles sept 403. b
Messala Coruinus homme disert 125
Messala & Narcissus ennemis du public 473. a
Messana depuis appellé Messala, nom donné à Valerius Coruinus, & pourquoy 395.
Meschanceté nulle impunie 216. a. b
Meschancetez de toutes sortes naissent dans vn cœur ingrat 5. b
Meschãceté peut estre cachee, mais non asseuree 216. a. b
Meschancetez horribles de Clodius 215. b
Meschans ont leurs loix pour les punir 76. a. 94. a. leur conscience leur est vn perpetuel bourreau 216. b
Metaux excellens & tres-opulens ont leur veine profondement cachee 104. a
Metellus endure constamment son exil 104. b. son triõphe magnifique pour auoir vaincu les Carthaginois 396 deuient aueugle 292. b
Metelius fils de Marcia 424. a
Metempsychose des Pythagoriens : ou trespas d'ame de corps à autre 232. b
Metrodorus disciple d'Epicurus 85. a. son opinion refutee 220. a. natif de l'Isle de Zio 493. b
Meronax Philosophe 160. b
Miel en Indie se trouue aux fueilles des Cannes 178. b
Millet ville & ses Colonies 427. b
Ministere, office & bien-faict ne sont pas le mesme 25. a
Mirmillo Gladiateur se plaignoit que les combats à outrance se faisoient trop rarement 291. a
Miroüers fort vtils à ceux qui sont choleres 316. diuers aspects du miroir 440. b. 441. a. leur vray & droict vsage 446. a. b
Miroirs comment trouuez 195. a. des images qui se representent dans les miroirs 446. a
Miroirs d'Hostius dont il se seruoit en ses abominables impudicitez 445. b
Misere de l'homme diuerse 105. a. 113. a. 235. b. 236. 375. a. b
Misericorde que c'est 351. b
Mithridates Roy d'Armenie prisonnier 375. b
Modestie & frugalité des anciens 446. b
Mœurs bonnes sont agreables 124. a

Table des matieres.

Monde 39.a.57.a. eternel, ſuiect neantmoins aux changemens 136.a. ſa matiere & ſes parties 448.b
Monde Temple des dieux 72.b
Montagne merueilleuſe en Lycie 169.a
Montgibel, gouffre merueilleux 169.a
Montanus Iulius Poëte fauory de Tybere 255.b
Moqueurs en fin reçoiuent leurs ſalaires 386.a
Mort. 103.105.a.107. 116.a. 374.a.430.a.458.b. 465.a.499.a & b
Mort genereuſe d'vn Lacedemonien 166. a. de Scipion beau-pere de Pompee 105.a.de Caton ibid.
Mort crainte par tout animal 253.b
Mort commune à tous ceux qui naiſſent 218.b.miſerable eſtat de ceux qui craignent la mort 492.b
Mort doit eſtre meſpritee 85.a.100.a.375.a.116.459.a
Mort n'eſt meditee par les hommes 221.b.222.a
Mort n'eſt qu'vne intermiſſion de vie 116.a
Morts ne ſont plus rien 420.b
Mort du fils iuſtement lamentee par le pere, lors qu'elle eſt annoncee 407.b
Mort du barbeau & du ſurmulet remarquable entre les animaux 465.b
Mourir bien qu'eſt-ce? 151.b
Mourir on doit, & on ne le veut 182.a.exemple notable d'vn homme determiné à mourir 152.
Mouton marin 385.b
Mucius Sceuola mit au feu ſa main qui auoit failly à tuer le Roy Porſenna 75.b.104.b.265
Mulet ou Surmulet poiſſon 465.a
Muræna conſpira la mort d'Auguſte 343.b
Murenes nourries de ſang humain 347.a
Muſique. 184.a
Myndirides Sibaritain, ſon effeminee & ridicule delicateſſe 312.b

N

NAppe preſentee aux Lions & aux Ours, les incite à cholere 335.a
Naples, belle deſcription de la Grotte de Naples 134. a
Naples vexee par tremblement de terre 486.b
Narciſſus affranchy de Claudius 503.a
Natta Pinnarius ſon ſubtil brocard 255.b
Nature 63.b.83.175.207.b. ne donne point la vertu 196.b
fournir à l'homme ce qui luy eſt neceſſaire 194.a
quatre Natures 258.b
Nature doit eſtre ſuiuie 84.a.106.a
Nature encline à miſericorde 64.b
Nature veut que les choſes pires ſoient ſubiettes aux meilleures 193.a
Nature n'eſt ſans Dieu, & Dieu ſans elle, mais tous deux ſont vn 33.b
Nature ſe contente de peu 83.b.249.a
Nature ſouhaitte peu & l'opinion prou. 97.a
Nature nous a donné vn eſprit curieux 365.a
Nature d'vn chacun doit eſtre conſideree: à quoy elle eſt propre. 372.a
Nauigation ſ'ayde des vents 484. b
l'art de Nauiger comment trouué 195.a
par la Nauigation vient le vomiſſement 13.a.129.b
Nauires d'Alexandrie, gentille deſcription de leur flotte 165.a
Nauſiphanes a dit n'y auoir rien de certain 190.b
Nautonniers comment cognoiſſent les ſignes de la tempeſte 438.a
Neceſſité 165.b.194.a.100.b
c'eſt vn grand mal de viure en neceſſité 100.b
Neige que c'eſt 477.a
comment elle ſe faict 478.b
Neige comment ſe conſerue pour rafraichir & mettre dans le vin 478.b
Neige pourquoy eſt molle, & comment elle ſe fait 478.b
Neige en quoy differe de la Greſle 476.b
Pourquoy il neige & ne greſle pas en Hyuer 476.b.477.a
Neiges ne tombent point en Alexandrie. 478.a
Neptune 157.a
nommé ἐννοσίγαιος, & pourquoy 485.a
Neron elegant en les vers 441.b
Neron aagé de deux ans lors que Seneque luy eſcriuit de la Clemence 334.b
Neron Ceſar enuoya deux Centurions pour trouuer la ſource du Nil 490.a
Neſtor a veſcu long temps 166.a
les ans de Neſtor 499.b
Nicopolis Cité ruinee ſouuentesfois par tremblement de terre 486.a
Nil abondant en Eſté 474.a.b
Nil en Eſté apporte force eau 489.b
quelle eſt la ſource & ſon cours 474.a
caracteres du Nil ibid.
comment il inonde tout le pays 474.b
Noble quel. 27.a.120.b.121.a
Nobleſſe vraye ne vient de race, ains de l'ame 121.a
Nul n'eſt plus noble que l'autre, ſinon le vertueux 27.a
Nobleſſe ancienne a eſleué aux dignitez des hommes mal eſtimez & inutiles 41.a
Nobleſſe vraye 121.a.198.
Nomentum maiſon champeſtre de Seneque 235.b
Nuee ſa definition 453.a
Nuee 480.b
pourquoy heurtent les montagnes ſans tonnerre 453.a
Nuee ſe reſoult en vent 130.a
Numance ville forte & ſa priſe 381.b
les aſſiegez ſe tuent & deffont eux-meſmes par leurs propres mains. 145.a

O

OBaſus vieil Gentilhomme cruellement traicté par Darius 331.a
Obliger qui peut 61.b
Ie ne puis Obliger que celuy qui a puiſſance de receuoir 76.b
quelle Obligation nous auons à nos Medecins & precepteurs 60.a
Occaſion doit eſtre eſpiee 102.b
Ocean 70.a
cloſt le monde comme vn cercle 420.a
Octauie ſœur d'Auguſte ayant perdu ſon fils Marcellus veſquit tout le reſte de ſa vie en dueil 413.a
Oebaſus a eu trois enfans tuez par Darius 331.
Oenopides Chius, & ſes raiſons pour monſtrer l'accroiſſement du Nil en Hiuer 476.a
Oiſiueté *voyez l'Epiſt. 19. d'vn bout à l'autre*, & 164. 165.a *voyez Repos & Solitude*
Oiſiueté ſans lettres eſt vne mort, & la ſepulture d'vn homme vif
Oiſiueté blaſmee 173.b
Oiſiueté rend mols les vertueux ibid.
Olimpe montagne deſmembree du mont Oſſa par vn tremblement de terre 485.b
Oliues, induſtrie des laboureurs à les cultiuer 182.a
Oneſicritus General des Galeres d'Alexãdre le Grãd 71.a
Opinions des Stoiques, quant aux affections de l'ame, Epiſt.116.touchant le demy rond de l'Arc en ciel 443.a
touchant le deluge vniuerſel, & fin du monde. 469.b. 470.b
Opinion des Hetruſques quant aux eſlancemens des foudres 415.b
Opinion met tout en ſuſpens 167.b.244.b

Table des matieres.

toutes choſes dépendent de l'Opinion 167.b
l'Opinion rend nos douleurs plus griefues qu'elles ne ſont 167.b
Ordre des choſes quel? 437.a
Orpheus 190.
Oſtia ville ſur laquelle l'ardeur du Ciel parut ſi grãde toute vne nuict, que les Regimens de Tybere Ceſar accoururent au ſecours 445.a
Ours & Lyons ſont eſmeus à cholere, s'ils apperçoiuent vne nappe. 335.a
Outrage que c'eſt 385.b
difference entre iniure & Outrage. 380.b.& 381.à

P

PAcuuius par vſage acquiſt à ſoy la Syrie 100.a
Padoüe ville baſtie par Antenor 428.a
Padus fleuue maintenant dit Riuiere du Po 61.a
Panætius 110.b.244.b
Paphus ville ruinee ſouuentesfois par tremblement de terre 198.a
Paradoxes 17.b.28.29.30.39.a.49.b.50.b.51.a.76.a.100.b. 262. 263. 271. 273.287.a.301.302.351.a.359.b.366.a.370.a. 376.b.428.b.437.a.470.b.489.b.566.a
Paradoxes touchant l'eſſence de Dieu 437.a
Paradoxe, qu'il vaut mieux ſe tuer que trainer vne vie miſerable 166.a
Parens nous ſont rauis lors que nous commençons à les cognoiſtre & aimer 46.b. mis au rang des biens 144. 145.
Parelies quand ils ſe font: leurs preſages & qualitez 443.b
definition de Parelies ibid.
des Parelies doubles comme ils ſe font 444. leurs preſages ibid.
Parianus Artemidorus 436.a
Parmenides Philoſophe 190.b
Parricide comment puny par les Romains 348.b
Parſimonie *voyez frugalité.*
Parthenope comment auiourd'huy appellee 129.b
Parthes experts & adroits à tirer de l'arc 115.b. Appareil des Romains pour les guerroyer du temps de Ceſar 409.b.
Parthes ont vn Roy, lequel n'eſt permis ſaluër ſans preſens 98.a
Parthes portent les cheueux eſpars 259.
par les Parties on vient à la cognoiſſance du Tout 231.a
Paſitheia vne des Graces 3.a
Paſtor cheualier Romain diſſimule ſagement le dueil de la mort de ſon fils occis par C. Ceſar 313.
Patience ſinguliere de Caton 384.b
Patrie doit eſtre aymee 144.a 429.a
Paul Preteur, accuſé d'auoir touché ſes parties honteuſes auec l'image de l'Empereur qu'il portoit en vn anneau 27.a
Paulina femme de Seneque 226.a
Paulus Æmilius enuiron le temps de ſon triõphe vit mourir deux de ſes enfans 417.b
Pauſanias 43.b
Pauure ne peut eſtre qui ſe peut contenter de peu 197.b
Pauure quel doit eſtre eſtimé Epiſt.1. & 2.fueil. 81.b.82.a
Pauures ont beaucoup d'auantages par deſſus les riches 372.b
Pauureté eſt propre à qui veut philoſopher 97.98.
Moyens de ſupporter la pauureté 98.b.256.a.b
exemple de Pauureté heureuſe & loüable 444.a
Pauureté n'eſt pas tant ſubiecte aux iniures de la Fortune 372.b
Pauureté conſacree au Capitole 215.
Pauureté neceſſaire à qui ſe veut adonner à la philoſophie 100.a
Pauureté fait ſouhaiter la mort 47.a
Pauureté eſt ioyeuſe 431.a
Pauureté ioyeuſe eſt choſe honneſte Epiſt.2.fueil. 82.a
Pauureté maudite, mocquee & meſpriſee 243.a
Pecher quelle peine 216.a.b. nul aage n'en a eſté exempt 215.b.216.a. frequence du Peché oſte la honte 24.a. & fait vne couſtume 310.348.b. Cupidité de pecher 281.
Pecune auec quelle mediocrité doit eſtre conioincte 373.a
Pedo Albinouanus, ſon plaiſant conte de Sp. Annius 255.b
Penelope 387.b
Peneus fleuue quand commença de couler 485.b
Pere complait autrement aux enfans que la mere 262.263.
Pere s'il ne doit eſtre nourry par ſon fils? 346.a
Peripateticiens ont adiouſté à la philoſophie vne quatrieſme partie qui eſt la ciuile 191.a.b
Peripateticiens n'oſtent pas les affections, mais les moderent. 179.b.180.a
Perſes 47.a
Perſeus Roy mené en triomphe par P. Æmilius 417.b
Petreius & Iuba tuez l'vn par la main de l'autre 263.
Peuple cauſe ſouuent du vice 85.b
Peuple affamé ne ſe fleſchit par aucune priere 365.b
Phædon 206.a
Phalaris tyran cruel 76.b.295.351.a
Phalaris exerça vn genre de ſupplice appellé le Taureau 145.a
Pharos autresfois ſeparee de la terre 485.b
Phaſis riuiere 429.b.475.b
Phenix oyſeau ne peut naiſtre dans cinq cens ans qu'vne fois 119.b
Pheniciens habitent l'Eſpagne 427.b.428.a
Phidias ſtatuaire 18.b.87.b.182.a
Philæ Iſle de difficile accez: ſa deſcription 474.a
Philetæ traiſtres larrons d'Egypte 128.b
Philippe Roy de Macedoine chaſtie aſprement vn ſoldat pour ſon ingratitude 43.b
Philoſitus metayer de Seneque 90.b
Philoſophe vray qui? 392.
Philoſophe peut eſtre riche 362.a
Philoſophe & le ſage en quoy ſont differents 361.a
le bon Philoſophe s'arreſte aux mœurs, & non aux diſcours 247.b.248.a
vanité des Philoſophes 203.b
Philoſophes ſont affectiõnez aux princes & ne meſpriſent les Magiſtrats 147.a.156.b
Philoſophes ne font ce qu'ils dient 109.b.110.a.121.a.359.b
Philoſophes doiuent eſtre modeſtes en paroles 117.b
Philoſophie 100.a.102.b.105.b.118.a.129.a.206.a.b.225.b. 436.a
Philoſophie morale diuiſee en trois parties 191.b
Philoſophie qu'eſt ce qu'elle enſeigne 106.a.130.a.b
Son nom eſt hay & reietté 84.a
Philoſophie quel profit apporte 110.b
Philoſophie nous fait iouyr d'vne vraye liberté 86.b
Deſcription de la vraye Philoſophie 106.a
Son vſage ibid.
N'eſt empeſchee par la pauureté 97.a
Celuy qui s'eſt addonné à la Philoſophie comment ſe doit porter aux Saturnales & autres iours de recreation 98.a
Doit rechercher la pauureté 100.a
Philoſophie guerit les maladies de l'ame 130.a
Demande la ſolitude & repos 156.b
Eſt vn aſſeuré rempart contre les troubles de l'eſprit 174.a
En quoy differe d'auec les autres Arts 209.b
Nom de Philoſophie

Table des matieres.

Phrygien trompette 232.a
Pindare tient que Delos n'eſtoit ſubiette au tremblement 485.b
Piſiſtratus Tyran d'Athenes 327
Pithocles 102.a
Inſtruction que luy donne Epicure pour l'enrichir ibid.
Plaintes iniuſtes enuers Dieu 17.a
Plaiſir *voyez bien-faicts.*
Plancus artiſan 472.a
Platon 42.a.48.a.61.a.120.b.134.280.327.b.431.b
Platon d'où eſt-il nommé tel? les Deuins luy firent vn ſacrifice apres ſa mort, comme à vn Dieu, & pourquoy? 126.b
Platon donne ſix ſignifications au mot Grec τὸ ὄν 135.a
A diuiſé toutes choſes qui ſont en ſix façons 135.a
Ses Idees ibid.
Son opinion touchant les choſes viſibles & ſenſibles 136.a
A veſcu quatre vingts & vn an entiers ibid.b
Sa ſobrieté & bon regime ibid.
Auoit trois ſeruiteurs 431.b
Pleurs ſont les commencemens ſoubs leſquels nous naiſſons 405.a
Pleurer & faire vn dueil démeſuré merite pluſtoſt reprehention que conſolation 218.a
Voyez les liures de la Conſolation à Polybius, Martia, Heluia.
Pleurer vn enfant d'incertaine eſperance ne ſont que larmes perduës 218.a
Pluye nulle ſi grande qu'elle perce la terre outre dix pieds en profondeur 462.a
Poëtes quelle fin ont-ils 3.b
Poëtes diſẽt beaucoup appartenãt aux Philoſophes 187.a
Poëtes nourriſſent les erreurs par leurs fables 399
Poëtes ſont les dieux autheurs de tout vice ibid.
Poiſſon delicieux & de grand prix *Voyez Barbeau.*
Polienus fait grand perſonnage par la hantiſe d'Epicurus 85.a
Polio Aſinius rebute la honteuſe & vilaine requeſte de Mamercus Scaurus 41.b
Pollio Aſinius Orateur ne faiſoit rien apres les quatre heures du ſoir 378.a
Son eloquence comparee à celle de Cicero 221.a
Pollux & Caſtor quels feux ſont 438.a
parroiſſent ſouuent au milieu d'vne grande tempeſte, & ſe viennent poſer ſur les voiles en façon d'vne eſtoile ibid.
Polybius 404.b
Pompee rougiſſoit de face à chaque rencontre ou aſſemblee de perſonnes 90.a. debat de la ſeigneurie de Rome auec Ceſar 103.b
Pompeiens lieu de plaiſance 150.b
Pompee ville en la Campagne de Rome abiſmee par extraordinaire tremblement 486.b
Troupeau de ſix cens brebis eſtouffé pres de Pompee durant vn tremblement 486.a
Pomponius eſcriuain 102.b
Poſſidonius: ſes ſentences notables 168.b. 193. a. 239.b. 259.b
Poſſidonius fait quatre ſortes d'Arts 188.b
Son erreur en ce qu'il a raualé le merite du Sage, luy attribuant l'inuention des Arts de petite valeur, au prix de l'eſtude de ſageſſe 194.b. La vanité de ce Philoſophe en ce qu'il employe beaucoup de curieuſes paroles, pour faire vne bien petite deſcription ibid.
Poudre de Puteol, ou Pozzoli, ſi touche l'eau deuient pierre 466.a
Pourpre Tyrien & ſa viue beauté 442.a
Preceptes comme ſe doiuent donner 203.& ſuiu.
Preceptes de grandes choſes & neceſſaires doiuent eſtre finis & certains 204.a
Preceptes des Medecins comment nous obligent 60.b
Precepteurs & leurs biens faicts 20.b
Precepteurs quels doiuent eſtre donnez aux enfans 155.b 268.269.306.
Preſages de l'arc en Ciel 442.a
Preſages des Parelies 444.a
Preſages des feux tombans du Ciel ibid.b
Preſter, vent volage 482.b
Preſens 13.a.40.b.390.a
Preſens doiuent eſtre tellement reglez, qu'on n'en ſouffre par apres neceſſité 12.b
Preteur Vrbain prononce trois mots. 370.b
Prexaſpes & ſa miſerable fortune 329.
Priamus 314.
Priapus nom de Guet donné ſouuent par l'Emp. C. Ceſar à ſon Mareſchal d'armee Chærea, & pourquoy 386.a
par Priere ce que l'on obtient eſt treſcher 9.a
Prince doit eſtre tel enuers ſes ſubiects, qu'il veut que les Dieux ſoient enuers luy 342.
Prince debonnaire vit en toute aſſeurance 345.
Pourquoy dit le Pere de la patrie 345.b
Prince doit eſtre tardif à punir 342.b
Prix de chaſque choſe ſelon le temps 60.a.b
Procruſtes cruels, qui prenoient plaiſir à tuer les paſſans ſans eſperance de profit aucun 351.a
Contre la prodigalité 192.a
Inuention de Prodigalité 478.b
Ceux qui profitent és ſciences ſont de trois ſortes 161.b
Promeſſes ne doiuent eſtre differees 9.b.10.a
Proſcription Triumuirale 11.a
Protagoras dit qu'on peut diſputer de toutes choſes *pro & contra* 190.a
1. Prouerbes. Cherc her querelle à vn homme las 325.b
2. Qu'il y a autant d'ennemis qu'il y a d'eſclaues 123.a
3. l'Eſcrimeur à outrance prend conſeil au milieu du camp clos 102.b
4. Il ſe faut garder de trois choſes, de la haine, de l'enuie & du meſpris 103.b
Prouidence grand bien de la cõdition humaine 150.b.264
Prouidence diuine en la creation & diſpoſition des vents 484.a
Prouocation des Roys au peuple 233.b
Prudence ſuffit à la vie heureuſe 178. & ſuiuans.
Prudence ſinguliere d'Auguſte 346.a
Prytanes magiſtrat 369.b
Pſeudomenon 122.a
Pſychrolutes ceux qui ſe lauent d'eau froide 129.b.176.b
Ptolomeus Roy d'Affrique pris & amené dans les priſons de C. Ceſar Empereur de Rome 375.b
Publius Clodius ennemy de Ciceron 389.b
Publius Mimus: ſes beaux vers touchant le meſpris des biens de fortune 87.a
Publius Octauius achepte deux cens eſcus vn Barbeau 212.b
Publius Vinitius, ſon langage & façon de parler 118.a
Pudeur que demonſtre vn viſage rougiſſant, fait conceuoir de belles eſperances d'vn ieune homme 89.b
Puluillus Põtife diſſimule ſagemẽt la mort de sõ fils 417.b
Pylades bateleur fort renommé 497.b
Pyrenee montagne ſeparant la France d'Eſpagne 436.b
Pyrrhoniens 190.a. 497.b
Pyrrhus maiſtre de certains exercices 302.
Pythagoras appaiſoit les paſſiõs de l'ame au ſon de ſa lyre 325.
Pithagoras 77.b.497.b. dit que les ames de ceux qui entrẽt dans vn temple & regardent les images des dieux de

Table des matieres.

fort prés se changent & fait tout autre 206.a
Pythagoras s'abstint des animaux 232.a
Disciple de Pythagoras plaisamment mocqué 77.b
Disciples de Pythagoras gardent silence 5. ans 129.a
Pythius cruellement traicté par Xerxes 331.
Pythocles 102.a
Python serpent ne pouuoit estre blessé 176.a

Q

Questions inutiles reprouuees 187.b
voyez Subtilité.
Questeurs 400.a
Q. Catulus sur le tombeau duquel M. Marius fut tué 331.b
Q. Sextius 141.b.232.a316.
refuse la dignité de Senateur que Iul. Cesar luy offroit 217.b

R

Rabirius Poëte rapporte en ses vers les derniers propos de M. Anthoine, lors qu'il se tua 56.b
Raison arbitre des biens & maux 146.a.b
Raison commune au dieux & aux hommes 201.a
Raison parfaicte est le bien de l'homme 162.b.163.a
la Raison & la societé renforcent l'homme 37.a
Rameau ou baston, pourquoy apparoist rompu dans l'eau 440.a
Rebilius homme infame Consul 15.a
comparé à Fabius Persicus homme de mesme estoffe ibid.
Recognoissance des biens-faicts, ou, Gratitude 24.b.37.a. 52.b.171.a.b.172.
Recognoissance de deux sortes 38.a
Recognoissant qui est 172.a
moyen de l'estre 173.a
Recognoistre vn bien-faict n'appartient qu'au Sage 172.a
Recreation vtile à ceux qui estudient 104.b.105.a
Regulus prins par les Carthaginois 46.a
sa constance és tourmens 217.b
Regulus percé de cloux 377.b
Relation aucune ne se fait au Senat apres les 4. heures de soir 378.a
Religions estrangeres chassees, du regne de Tybere Empereur. 232.b
Remedes contre la cholere 318.322.324.326.
Remedes contre les pleurs & apprehensions humaines 158.b
Remedes contre les troubles & passions de l'esprit 370.a
Remedes contre la faineantise 133.a
Remedes contre la crainte des choses espouuentables 100.b
Repos oisif rend la vie odieuse 168.b
Republique consideree selon deux qualitez 364.b.365.a
Republique quād doit estre administree par le Sage 364.b
Rhein fleuue, son origine & son cours 489.b
460.b. est fort petit au sortir de sa source 28.a
Rhein fleuue ne s'enfle pas en Esté 475.b
Rhetorique & sa diuision 192.a
Rhosne fleuue, sa roideur au milieu mesme de son cours 468.a. ne s'enfle point en temps d'Esté 475.b
Rhodes en sa chersonese qui par interualle de temps deuient trouble 468.a
Rhodiot ietté dans vne cage par le commandement de Lysimachus 151.a. son dire effeminé & lasche ibid.
Riche aucun ne naist 101.a.b
Richesses 82.b.83.a.97.108.b.170.b.183.184.360.b. 361.a. & b
Richesses pleines de soing 372.b. de dangers 103.a & d'ennuys 170.b. son vsage & le fruict comment peut estre agreable 104.a. l'ō vit en perpetuelle crainte pour elles 104.a. ne rabattent rien des miseres de l'homme 98.a. si elles se peuuent appeller biens 184. b. 361.a. celles qui viēnent de pauureté durent longuement 222.a. seruent à l'homme vertueux, & comment 360.b. 361.a. sont trompeuses, par la confession mesme de ceux qui les ont possedees 236.b
Richesses vrayes ibid.
Richesses grandes, vne pauureté qui s'accorde auec la loy de la nature 83.b
Richesses ne se doiuent mettre entre les biens 185. mespris des richesses est signe d'vn grand courage 101.a
Riotte doit estre fuye 326.327.383.a.386.b.387.a
Robbe pourquoy on en change les iours de festes 98.a
Rome 182.183.197.233.b
Romulus mourut apres vne Eclipse de Soleil 429.a
Roy peut tout vindiquer cōme sien par droit ciuil 71.b.72.
Roy des Perses en Sirie coupa le nez à tout le peuple 332.a
Roys donnent beaucoup en guerre liu. 4. des bien-faicts chap. 37. 43.b
Royaume est de ne vouloir regner quand tu peux 331.b
Royaumes sous le siecle d'or estoient en la main des Sages 193.a
Rusilius son luxe noté & opposé à Gorgonius 182.b
Rusus Senateur, le danger où il fut pour vn mauuais souhait 27.a
Rutilia suiuit son fils Cotta en exil 433.a
Rutilius banny en Asie 52.a. 377.b. sa response notable à celuy qui l'asseuroit de son retour à Rome à cause des guerres ciuiles 67.b. supporte constamment la sentence de sō exil 104.b.148.b son innocēce 169.b.170.a.217.

S

Sabbats iours ausquels Seneque ne veut qu'on allume des lampes pour l'hōneur des dieux, parce qu'ils n'ont besoin de lumiere 212.b
Sabian riuage 72.b
Sacrilege puny comme faisant iniure à Dieu 212.
Sacrilege ne peut faire iniure à Dieu. 72.212.b
Sage ne peut receuoir iniure 380. a. ses priuileges 381.a
quel est celuy qui se peut dire Sage 138.a.139.a
Sage comment peut-on estre 110.b.162.a.163.a
s'il est bon d'estre Sage 245.b
Sage est-il content de soy-mesme 87.a. & suiuans.
Sage tardif à parler 129.b. pourtraict du sage Stoique 88.b
Sage n'est iamais sans plaisir 139.a
Sage & vertueux se contente de peu, & est preferable aux plus industrieux 194.a quelles sont ses inuentions & recherches 195.b. les Sages auoient anciennement l'administration & le gouuernemēt des Estats & dōnoient des loix aux peuples 193.a. peuuent par leur conference & discours mutuel beaucoup profiter les vns aux autres 234.a. profitent non seulement aux autres, mais aussi à eux mesmes 234. b. vsage de la communication que les Sages ont ensemble 235.a.b
Sage s'il se doit conduire par le conseil d'vn autre Sage 235.a. quand & comment il doit entreprēdre le maniemēt de la Rep. 364.b. est Seigneur de toutes choses 71.a.
difference entre estre Sage & sageesse 246.a
sa constance 252.a. comparé au Pilote bien auisé 103.a
Sage est le pedagogue des humains 191.b
Sage ne fait rien outre son gré 131.a
Sage ne prouoque iamais l'ire des grands 103.a
Sage ne s'esleue ny de prime, ains demeure touſiours en mesme estat 416.a
diuers effects de la Sageesse 195.
Sageſle n'est subiecte aux accidens fortuits 193.a. quel est sō dessein 1b. C'est le but & salaire de la Philosophie 191.a
Sageſle que c'est 100.b.153.b.
Salles des Cesars pleines d'images 408.b
Sallust Historien ayma l'obscure briefueté 241.b

Table des matieres.

Salut prend ſon commencement de la cognoiſſance du peché 109.b
Samnites Ambaſſadeurs enuoyez pour corrompre par argent Manius Curius Dictateur 430.a
Sang doit eſtre tiré pour alleger la douleur de la teſte 152.a
Sang s'il a force de deſtourner les nuees comme ſe perſuadoient les Calaſofulaces 477.b
Sapience qu'eſt-ce 100.b.109.b.110.b.191.a
Sapience eſt ce que les Grecs appellent Sophie 191.a
Sapience ſeule eſt liberté 116.b
Sapience euite le danger du changement 168.b
Sapience maiſtreſſe de l'ame 195.a.b
Sapience qu'eſt-ce qu'elle enſeigne ibid.
Sapience n'eſt fortuite ibid. effects de Sapience ibid.
Sapience eſt-ce vn bien 247.a
eſt inſeparable d'auec celuy qui la poſſede 246.a
Sapience eſt vn art de vie 109.b
Satellius Quadratus eſcornifleur & boufon 108.b
Satrius Secundus vaſſal de Seianus obtiẽt la confiſcation des biens de Cremutius Gordus 422.b
Saturnalia feſtes celebrees au mois de Decembre 97.b
Saturne & Mars eſtoilles & leurs influences ineuitables 188.b
Science quelle vtile & neceſſaire 70.a
Science ſe perd ſi elle n'eſt continuee
Scipion Æmilian : ſa conſtance & grandeur de courage 409.a
Scipion Æmilian baillé par ſon pere Paulus en adoption 417.b
Scipion Africain : ſa metairie, & ſes bains 183.a
Scipion Africain, tellement pauure que la dot de ſes filles fut priſe du treſor du peuple 431.b
Scipion Africain, ſa pieté enuers ſon frere 409.a. la genereuſe parole qu'il prononça en mourant 105.a
gloire des Scipions fatale à l'Afrique ibid.
Scorpions machines 451.a
Scribonia tante de Druſus Libo. 151.a
Scylla lieu dangereux en la mer 112. b. 169. a. ſa deſcription 199.b
Scyron vent qui infecte Athene 484.a
Scythes veſtus de panes de renards & de rats 194.a
Scythes nourriſſent leurs cheueux 259.
Secrets comme ſe doiuent communiquer à vn amy 82.a.b
Seian ſa meſchanceté & violence enuers Cremutius Cordus 422.b
Seianus ayant eſté eſleué par le peuple en de grands honneurs fut mis par luy en pieces 375.b
haine de Seian comme auſſi ſon amité dangereuſe 131.a
Semence cauſe de toutes choſes 28.a
Semence diuine eſpanduë aux corps humains 159.b
Semence nous eſt donnee de toutes choſes 33.a
Senateur apres l'an ſoixante n'eſt tenu d'entrer au palais pour vacquer aux affaires publics 402.
Senateurs decolez à la lumiere 331.b
Seneque a eſcrit des volumes de la philoſophie morale 235.
Seneque en ſa ieuneſſe eſcriuit du tremblement de terre 489.a
Sa ieuneſſe tomba en la principauté de Tybere 232.b
Sa temperance & quel profit il fit en l'eſcolle de Attalus 232.a. ſon eſquipage & ſuitte allant aux champs 183.b
Seneque confeſſe que noſtre ame eſt vn animal, mais nie que ſes actions ſoient animaux 238.a.b
Seneque s'abſtint de l'vſage des chairs d'animaux 232.a
integrité de Seneque 209.a
Senecio Cornelius gentilhomme Romain 221.b. meurt de Squinancie 222.a
Sentence ſage & iuſte d'Auguſte Ceſar 342.a
Sepulture doit eſtre meſpriſee par vn homme ſage 198.b
Serapion Philoſophe : ſa façon de parler 117.b
Serf comme doit eſtre traitté par ſon maiſtre 122.b.123.a
Serf comme doit eſtre commandé 346.b
en quoy eſt different auec la perſonne libre 349.a
Serfs iettez aux Murenes pour eſtre deuorez 342.a
Seriphus iſle ſauuage 426.b
Seruilius Vatia choiſit vne metairie pour paſſer ſa vieilleſſe 131.b.132.a
lac de Seruilius lieu où l'on deſpoüilloit & tuoit ceux que Sylla auoit proſcripts 265.
Seruitude Perſienne 11.b
Seruitude n'eſt vilaine ſinon celle laquelle eſt volontaire. 124.a. exemples de Rois & grands ſeigneurs tombez en Seruitude 123.b
Seuerité par continuation perd ſon authorité 348.b
Seureté ou aſſeurance eſt le bien du ſage 384.b
Sextius philoſophe 138.a.157.b. entroit en conte auec ſoy-meſme tous les ſoirs, de ce qu'il auoit dit ou fait le iour 336.b
Sextus Papinius foüetté pour plaiſir par Ceſar 331.b
Sextus Pompeius, ſa conſtance és aduerſitez 409.a
Sicile 389.a. iſle ſeparee de l'Italie par vn petit deſtroit de mer. 419.a. iadis contenante à la terre ibid.
Siciliens adoleſcens ſauuerent leurs peres de l'embraſement du Montgibel les portans ſur leurs eſpaules 34.a
Similitude 60.a.157.b.344.b.349.b.370.a.392. 438.a. 450.b.
Sinnis Pyrat fort cruel, foüettoit ceux qu'il prenoit & les iettoit au feu 351.a
Siſyphus 106.a
Sobrieté : ſa loüange 157.b. peut alonger la vieilleſſe cõme à Platon 126.b. conſerue la ſanté 104.a
quelle Societé doit eſtre fuye 12.b
fruicts de la Societé humaine 37.a
Socrates 29.a.296.326.366. b.371.b.386.b
Socrates precepteur d'Æſchines 5.a
Socrates diſputa en la priſon ſans vouloir ſortir 104.b
Socrates demeura trente iours en priſon, attendant la mort 151.a
Surmonra le venin 217.b
Socrates touſiours ioyeux 228.a
iuſques à la mort diſputa de la mort 291.a
Soif eſmeut la cholere 326.
Soleil luiſt auſſi bien pour les meſchans que pour les gens de bien 39.b
comment l'eclipſe du Soleil ſe cognoiſt 444.a
Solitude à qui eſt vtile & à qui nuiſible. 89.a. diuers effets de la ſolitude 132. a. 378.a
Solitude nous perſuade tous maux 107.a
Solon trop adonné au vin
Solon eſtablit par ſes loix vne egalité dans la ville d'Athenes 193.a
Sommeil profond oſte les ſonges 130.a
Sommeil neceſſaire pour delaſſer 378.a
Sophiſtes gẽs pernicieux à la ſocieté humaine 233.b. 234.a
Sophiſmes inutiles à la vie humaine 237.a
Sotion Philoſophe 232.b
Souhaits 63.a.b. d'Auguſte Empereur 389.a. de Cicero. 389. a. d'vn Athenien condamné pour ce ſujet par Demades 67.b. 68.a. de Liuius Druſus 389.b. de Mecenas 222.b.
Souhait mauuais puny comme crime 67.b. voyez *vœux*
Souphre beaucoup ſous terre 483.a
Souuenir & ſçauoir ſont differens 111.a
Spectacles & ieux publics ſe faiſoient ſoir & matin à Rome 85.a.b
Speuſippus philoſophe, ſon opinion touchant le ſouuerain bien 180.b

Table des matieres.

Spurius Annius : ſa diſſolution & vie deſreglee faiſant du iour la nuict 255.b
Statilia veſquit 99.ans 166.a
Stilpon Philoſophe: ſa reſponſe genereuſe au Roy Demetrius Polyorcetes 88.b.381.a. Crates fut sõ auditeur 89.a
Stipulation oblige l'achepteur & vendeur 23.b
Stoiciẽs 141.b.351.a.364.b
Stoiciens combien differens des autres philoſophes 379.a
Stoiciens graues & ſententieux en leurs diſcours 113.
Stoicienne inſtitution 14.b. voyez *Paradoxe*.
Stoicienne eloquence & ſon langage 101.a
Stoicienne doctrine touchant les ingrats 39.b.40.a
Straton inquiſiteur de la nature. 491.b
Strix, fleuue veneneux en Arcadie 466.b
Subſolanus vent 483.b
Subtilité ennemie de verité 190.b
Superbe vituperee 11.b.47.a.66.b
Superſtition payenne condãnee meſme par Seneque 212. b. inſtruction contre la ſuperſtition ibid.
Supplice nocturne inouy 331.b
Sylla ingrat 51.b. rougiſſoit furieuſement. 90.a. fit couper la gorge en vn coup à ſept mille citoyens Romains 344.b. fut le premier qui donna des lyons detachez dans le circe, qui parauant eſtoiẽt couplez 175.b. prit les armes bien à propos & les poſa bien a propos 417.a
Sylla fort heureux 417.a
Sylla cruel 314.325.b.331.344.b
Syracuſe ville 420.a
Syrie ſujecte aux tremblemens de terre 157. b. rauagee par l'Empereur Auguſte. 389.a
Syrthes goufre dangereux 112.b.424.a
Syrtique nation ſe loge l'eſté en lieux ſous-terrains à cauſe de la chaleur. 194.b

T

TAbleau du cric & trac de ce monde 314.
Talthybius nonce des dieux 502.b
Talus inuenteur de la ſcie 193.b
Tamuſius a compoſé des Annales peu honneſtes: comparees par Seneque à la longue vie d'aucuns 202.b
Tarentum ville plaiſante dont l'air & le ciel eſt fort doux 370.a
Tarquin Roy des Romains 14.b
Taupe pourquoy ſans yeux 464.b
Taureau eſmeu par la couleur rouge 335.a
Tauromenitan riuage 169.a
Teleſphorus Rhodius traitté cruellement par Lyſimachus & tenu dans vne cage comme vne beſte apres luy auoir fait couper le nez & les aureilles 331.a
Temperance mere de la ſanté 104.a. voyez *ſobrieté*.
Temperance de Seneque 232.a
Temple dedié par Auguſte Ceſar au vent Circius 484.a
Temps irreparable 235.a
Temps circonſcript & determiné à vn chacun pour croiſtre & pour mourir 153.a
Temps coule viſtement 125.a.418.b
Temps conſiſte en trois parties 358.b
Tentyrides comme ſe rendent maiſtres des crocodilles 475.a
Terre element partie du monde 448.a
Teſtament 35.a.38.a
Thales philoſophe: ſon opinion touchant les vents Etheſiens 475.b. touchant les tremblemens de terre 489.b
Thalia troiſieſme des Graces 3.b
Thaſſo iſle dont l'on tire le porphyre 200.b
Theatre Neapolitain 163.b
Themiſon & ſa ſecte 210.b
Theodore & Achillas autheurs de la mort de Cn. Pompee 294.
Theodore philoſophe conſtant contre les menaces d'vn tyran 376.a
Theophraſte ſes preceptes touchant l'amitié 90.b
Theophraſte & ſa ſentence touchant les eaux 463.a
Thera iſle miſe en lumiere par tremblemẽt de terre 484.a
Thermopyles deſtroit fort renommé 65. b. tombeau des Lacedemoniens 177.a
Theutons perdus & deffaits ſur les Alpes par Marius 283.
Thia iſle nouuellement apparuë du temps de Seneque 484.a
Thoroſca iſle naiſſant par tremblement de terre ibid.
Thrace region 47.a
Thucydide 485.a.b
Tillius Cimber adonné au vin: ſceut neantmoins bien taire la coniuration faite ſur la mort de Ceſar 177.a.335.b
Timagenes ennemy de l'heur de Rome 198.a. eſtant diſgratié bruſle les liures qu'il auoit compoſé des geſtes de Ceſar 333.a
Titus Arius ſurprend ſon fils en parricide, & quelle punition il en fit 346.a
Titus Manlius, ſa pieté grande enuers ſon pere qui l'auoit bauny de ſa maiſon 54.a
Tiuoli lieu fort agreable pour la douceur de l'air 39.a
Tonnerre 54.55.56.
Tõnerre, ſes eſpeces & merueilleux effets 452.b. pourquoi les nuees heurtent les montagnes ſans tonnerre. ibid. comment l'air eſt propre à former les tonnerres 453.a
Tonnerre, ſa definition & comment il ſe fait 456.a
deux ſortes de Tonnerre 452.b
Tranquillité qu'eſt ce 369.a
Que faut faire pour l'auoir ibid. & 131.a
Traſique d'eau & de glace liure 4. ſur la fin des Queſt. nat. 479.a
Traſimene, lac 296.
Tremblemens de terre ne viennent pas de l'ire de Dieu mais des cauſes naturelles 488.b
des Tremblemens de terre par ſecouſſe 484.b
Tremblement eſt cauſé par le vent & comment? ibid.
villes abyſmees par Tremblement de terre 485.b
opinions diuerſes des Philoſophes touchant la cauſe des tremblemens 489.a.492.b.493.b.495.a
Tremblement de terre d'où vient 488.b
combien de ſortes de Tremblements de terre 494.a
Triſteſſe compagne de la cholere 296.
Tubero pauure & ſe contente de peu 252.a. 215.a.217.b
Tullius Marcellinus ſe laiſſa mourir de faim 165.a
Tuſculo metayrie recommandee pour la douceur de l'air 39.
Tybere Ceſar & ſa ſentence notable 11.b
Tybere fils de Liuia. 212.a. porta la mort de ſon fils fort conſtamment 414.a.418.a
Tyberius Gracchus 418.b
Tygris fleuue & ſon cours ſouſterrain 227.a
Tyran n'eſt Roy 344. b. en quoy different l'vn de l'autre ibid.
pouuuoir des Tyrans court & brief ibid.
vray portraict des Tyrans 345.a. le grand dãger qu'ils courent ibid. maxime des tyrans ibid.
Tyr ville ruinee par tremblement de terre 487.b
Tyriens habitent l'Afrique 427.b.428.a

V

VAgelius poëte: quelques ſiens vers alleguez 489.b.
de la Vague & ſa definition 480.b
Valerius Aſiaticus Conſul 452.b
Valeriens & leur famille 395.
Valerius Coruinus Meſſala là meſme.
Valgius & ſon opinion refutee touchant le Montgibel, qu'il

Table des matieres.

qu'il appelle vnique 127.b
Vanité du monde dépeinte au vif 102.a.433.b
Vanité des richeſſes accompagnee de conuoitiſe & diſſolution 243.b
Vanité des Philoſophes 194.b.195.a
Vanité des hommes qui remettent au lendemain les affaires 122.a
Varron le plus ſçauant des Romains 428.b
Varus cheualier Romain grand goſſeur, & qui donnoit des picquants broquards 255.b
Varinius meſchant garnement 379. b.205.a.plaiſant goſſeur 385.b.comment il euitoit les brocards de ſes ennemis ibid.
Vedius Pollio engraiſſoit les lamproyes du ſang humain 342.a
Velleius liure 4. des queſtions naturelles en la preface.
Venin a ſerui quelquefois de remede 16. a. fait mal qui le donne encor qu'il ne nuiſe 382.a
Vente qu'eſt-ce 54.a
contract de Vente eſt du droict des gens 6.a
Ventes que font les Magiſtrats de la Iuſtice ibid.
Vent qu'eſt-ce? 480.a
different de l'air 481.a
Vents quand & d'où ils prouiennent ibid.
combien de ſortes de Vents 483.b
des Vents qui ſortent des cauernes & lieux cõcauez 482.b
Vents de douze eſpeces ſelon Varron 483.b
autant de Vents que l'air a de parties 484.a
Vents a quelle fin creez de Dieu & diſpoſez en diuers endroits de l'vniuers 484.b
Vents creez à bonne fin ſont conuertis à mauuais vſage par les hommes 485.b
Vents s'engendrẽt d'vne nuee rompuë & creuee 482.a.b
Vents Eteſiens à quelle heure ſe leuent 481. b. pourquoy ne ſouflent qu'en eſté 481.b
Vents dits Ecnefies comme ſe font 482.a
Vent de tourbillon comment s'engendre 481.a
Vent ne vient pas touſiours du coſté du ſoleil 488.b
Vent de tourbillon quels endroits il bat principalement 481.a
Vents de quelle façon ſe font 480.
prognoſtique de Vent ſelon Democrite 480.a
difference entre Vent & eſprit 481.a
Ventre n'a point d'aureil 400.
Venus a pour compagnes les Graces 3.b
Verité qu'eſt-ce? 55.b
exploration de la Verité difficile 46.b
Verité ſe tient couuerte & cachee dans des profonds abyſmes 77.a
Verité ſe monſtre à tous 111.a
Verité de quelque coſté qu'on la tourne eſt touſiours vne 187.a ſon parler ſimple 126.b
Verité condamne ſouuent vn criminel 286.
Verre vaiſſeau 477.b
Vertu 35.a.& b. 38.a.148.b.199.a.238.a. 356.b.357.b.358. a 366.a.371.b.471. b
Vertu diuiſee en deux parties 206.b
Vertu ſeule donne vn plaiſir perpetuel & certain 108.a
Vertu conſiſte au milieu 13.a
Vertu à tous ouuerte 24. b.37.a
Vertu en ſoy parfaite 17.b
Vertu porte ſon prix en ſoy-meſme 172.b
Vertu ne cherche le gain 31.b
Vertu poſtpoſee à la volupté par les Epicuriens mais à tort. 32.a
Vertu agreable meſme aux meſchans 36.b
Vertu ſe fait voir a tous. 37.a
Vertu, integrité aſſeuree & ioyeuſe parmy meſme les fauſſes opinions & propos qu'on a d'elle. 38.a.b
Vertus ſont à deſirer d'elles meſmes non pour aucun eſpoir de profit 39.a
Vertu ne s'eſteint iamais en l'homme, ains y laiſſe quelque impreſſion 77.a
Vertu ſouuent eſprouuee s'acquiert beaucoup de force 100.b
Vertu belle de ſoy-meſme n'accroiſt ny ne decroiſt pour la beauté ou laideur du corps 145.a.b
effect de la vertu monſtré par vne belle comparaiſon 144. 145. b
Vertu exerce ſa puiſſance ſur des choſes perdurables 145. b.146.a
Vertu ayme plus ceux qui ſont affligez ibid.
Vertus ſont pareilles ibid.
Vertu ſuffiſante pour rendre la vie heureuſe 184.a
Vertu eſleue l'homme par deſſus tout ce qui eſt du monde ibid.b
Vertu difficile à trouuer & a beſoin de guide 471.b
Vertu: ſes principaux offices & effets 195.
Vertu maiſtreſſe de l'ame. la meſme. moyen de l'honnorer 242.b
la Vertu qu'vne extreme neceſſité fait naiſtre dans nous eſt tres-aſpre & violente 345.a
Vertu ne s'acquiert qu'auec trauail 162.b
Vertueux ne meurt iamais trop toſt 168.b
Vertueux ſe contente de peu & eſt preferable aux plus induſtrieux 194.a
bonne reſolution du Vertueux contre la mort 201.b
difference entre la Vie heureuſe des dieux, & celle des hommes Vertueux 201.a
qualité de l'ame Vertueuſe 242.b
reſolution d'vn homme Vertueux 239.b
Veſtales vierges departent leur vie en diuers ſeruices 364.b
Vice 84.b.90.b.310.342.367.b.372.a.399.446.a
Vice a ſon deffenteur
Vices abondent és lieux publics 295.
Vices ne ſont en vn ſeul lieu 5.b
tous Vices ſont en tous, mais non pas tous remarquez en vn ſeul homme 40.a
Vices touſiours mauuais deſplaiſent 48.a
Vices viennent ſous apparence de vertu 121.a
Vices comment ſe diſcernent d'auec la vertu 70.b
Vices nuiſent par l'attouchement 372.b
Vices dompter eſt grande victoire 460.b
perſonne ne confeſſe ſes Vices 130.
Vices & playes de l'ame ſe doiuent manier auſſi doucement que les playes du corps 80.a
Vices ſont rompus & diſſipez par le trauail 133.a
Vices cachez ſont les plus dangereux ibid.
Vice a regné en tous les ſiecles 215.b
Vices approchez de la vertu luy donnent luſtre 251.a
les Vices abregent noſtre vie 388.a
Vices ſe laiſſent vaincre à la vertu 45.b
Vices flaiſtriſſent les forces de l'eſprit 237.b
Vice commun aux ieunes gens diſſolus 255.a
Vie briefue 52.b.122.a.125.219.a.387.388.392.
Vie heureuſe qu'eſt-ce & le moyen d'y paruenir 199.a. elle n'eſt imparfaite ſi elle eſt honneſte 165.166.b.179.b
Vie ne ſe fait heureuſe par la longueur 52.b
Vie n'eſt que crainte 111. b. Qu'vn ſupplice 407.a. Qu'vn chemin à la mort 408.a
Vie pleine de diuers accidens 418.b
trois ſortes de Vie 366.a
Vieillards oiſifs ne font que trainer leur vie 202.a
Vieilleſſe maladie incurable 233.a. elle a ſes plaiſirs & douceurs 91.a. la faut conſeruer 226.a

Table des matieres.

Vigne 184.a
Vin allume le courroux 304.
Vin congelé par le foudre rend fol celuy qui le boit. 457.b
Vin deffendu aux enfans par Platon 304.
Viure eſt-il bon? 28.b.29.a
Viure ſelon nature difficile 119.b
Viuant ſelon nature n'eſt iamais pauure 106.a
Viure bien eſt bien mourir, Epiſt. 6.
Viure en neceſſité mal 100.b
Vlyſſes n'a pas eſté ſi aſſeuré & certain patron de ſageſſe que Caton. 379.b
Vniuers ſe diuiſe en trois 448.a
Voleſus Proconſul d'Aſie, & ſon acte cruel 292.
Vœux quels ſe doiuent faire? 148. voyez *Souhaits*
Vœux ſuperflus & iniurieux 63.b
Vœux publics au commencement du regne de Nerõ 340.
Vœux publics ſont ſeurs 340.
Vœux les vns occultes, les autres manifeſtes 148.a.b
Voix qu'eſt-ce? 449.a
Voix viue profite plus que la lecture des liures 85.a.114.a
Volonté qui ſe change facilement teſmoigne vn eſprit inconſtant 105.b
Volupté 70.b.71.a.75.b.91.a.113.b
Volupté nulle certaine 20.b
Volupté briefue & fragile 70.b
Voluptez ou paſſees ou futures ſont nuiſibles 108.a
Volupté du ſage & du fol contraire 357.b
Volupté de deux ſortes 70.b.71.a.168.b
Volupté ordinairement conioincte auec meſchãceté 357.a
loüange de Volupté tres-dangereuſe & pourquoy 357.b
Voluptez naturelles comment ſont differentes des vicieuſes 358.a
Volupté ſe peut vnir auec la vertu & comment? 358.a
Vray & vray ſemblable ſont differents & comment 248.b
Vſuriers de bien-faicts 78.b
Vtile de nature rẽdu nuiſible par l'abus des hõmes 483.a.b
rien de Vuide au monde 464.b
Vulcan à qui Iupiter rompit la cuiſſe 502.a
Vulturnus vent. 483.b

X

XAntippe femme de Socrates luy verſa vn pot à piſſer ſur la teſte 386.b
Xenocrates: ſon opinion touchant le ſouuerain bien 180.b
Xenophantus chantant eſmeut Alexandre en telle ſorte qu'il mit la main aux armes 294.
Xerces denonça la guerre à la Grece 65.a. vtile conſeil que Demaratus Lacedemonien luy donna 65.b. ſon acte cruel & inhumain enuers Pythius 331.
Xerces pourquoy pleura 349.

Y

YVoire où croiſt? 185.a
Yurongnerie 5.b.176.a.b
Yureſſe plaiſante 255.
Yurongnerie ordinairement accõpagnee de cruauté 178.a
Yurongnerie folie volontaire 177.b
Yurongnerie reprochee à Caton 378.
Yurongne peut bien aucunefois celer vn ſecret 177.a
difference entre Yurongne & yure 176.b
exemple d'Yurongnes diſcrets & auiſez 177.a

Z

ZAleucus & ſes loix ſont infiniment loüees 193.a
Zeno fait bien à vn indigne, pour l'auoir promis 44.
natif de la ville d'Elea 209.b. perd tous ſes biens par vn naufrage 376.b
Zeno autheur de la ſecte Stoicienne 431.b
Zephire vent. 484.a
Zodiaque & ſes Planetes. 491.b

Fin de la Table des matieres.

TABLE DES SOMMAIRES
DE CXXIIII. EPISTRES DE SENEQVE
ESCRITES A LVCILIVS.

EPISTRE I.

SEneque en ceſte Epiſtre enſeigne comme il faut arreſter & employer bien le temps qui ſe perd par trois diuerſes façons. Qu'vn homme n'eſt point pauure pour ſi peu qu'il ait de bien. fueillet 81. a

II.

Des perſonnes qui ne peuuent ſ'arreſter longuement en vn lieu, & qui penſent que le frequent, changement de lieux puiſſe oſter les triſteſſes & facheries de l'eſprit. 81. b

III.

Il reprend Lucilius familierement de ce qu'il auoit vſé de ce mot amy, comme fait le vulgaire, & monſtre que celuy ſeul eſt vrayement & proprement amy, auquel nous pouuons communiquer tous nos affaires & ſecrets, comme à nous meſme. 82. a

IIII.

Il admoneſte Lucilius de pourſuiure l'eſtude de la Philoſophie, & de s'accouſtumer au meſpris de la mort & ſe mocque des choſes qui ſont ſuperflues à la vie de l'homme. 82. b

V.

Mauuaiſe couſtume de quelques vns, qui pour monſtrer & faire croire qu'ils eſtoient du tout addonnez à la Philoſophie portoient les cheueux longs, ne peignoient iamais leurs barbes, auoient les ſourcils renfroignez, eſtoiēt deſireux de ſe faire remarquer ſur tous les autres hommes, par vne ſale & rude façon de viure, comme font bien encor quelques vns de noſtre temps. 83. b

VI.

Il ſe reſiouït auec Lucilius, de ce qu'il cognoiſt que tous les iours il fait quelque profit & aduancement à la vertu: & apres il enſeigne que la hantiſe & familiere conuerſation des bons, porte plus de profit que tous les preceptes & enſeignemens des Philoſophes. 84. b

VII.

Il apprend qu'il faut fuyr les aſſemblées, les ſpectacles des ieux publics, comme auſſi la compagnie & familiarité des particuliers, excepté de ceux qui nous peuuent rendre meilleurs, ou qui peuuent eux-meſmes ſe rendre tels en nous hantant. 85. a

VIII.

Monſtre qu'il ne faut s'addonner à l'oiſiueté & faineantiſe: Mais conſeille de choiſir vn repos honneſte, pendant lequel le Sage pourra mettre par eſcrit les preceptes de la philoſophie. Reiette la vie de ceux qui s'addonnent aux affaires du Palais, & aux plaidoiries & autres choſes legeres qui ne peuuent rendre la vie de l'homme bien heureuſe. 85. a

IX.

Il monſtre que l'homme ſage encor qu'il ſoit content de ſoy-meſme a beſoin d'vn amy. Et en fin pour vn petit preſent, qu'il a accouſtumé de faire au fonds de ſes lettres, il y met vne ſentence d'Epicure. 87. a

X.

Que la ſolitude eſt vtile à ceux qui profitent en la vertu, & qu'elle eſt pernicieuſe aux fols, comme ſont auſſi toutes autres choſes. En fin il adiouſte vn fort bel enſeignement de ce qu'il faut demander à Dieu. 89. a

XI.

Il veut monſtrer qu'il a bonne eſperance de quelque amy de Lucilius, lequel toutesfois à ſon aduis, encor apres qu'il ſera paruenu à la perfection de ſageſſe, ne perdra iamais cette grande honte & pudeur qu'il a, & que cela luy eſt commun auec pluſieurs autres grands perſonnages. Il adiouſte à la fin vn precepte d'Epicure tres profitable à ceux qui ſe veulent retirer de toute vilainie. C'eſt qu'ils ſe doiuent propoſer deuant les yeux quelque grād & vertueux perſonnage, ſur lequel ils ietteront touſiours leur penſee, & ſ'imagineront qu'il ſoit preſent à toutes leurs actions. D'où il aduiendra qu'ils ne feront rien, encor qu'ils ſoient ſeuls, qu'ils ne vouluſſent faire en leur preſence. Il y a vn exemple pareil en l'Epiſtre xxv. 89. b

XII.

Il raconte de fort bonne grace, comme eſtant venu à ſa maiſon des champs il y trouua pluſieurs teſmoignages & preuues de ſa vieilleſſe. En outre il dit qu'vn chacun de nous doit eſtre à toute heure appreſté & diſpoſé à la mort. 90. b

XIII.

Il propoſe pluſieurs remedes vtiles & neceſſaires, contre la crainte des choſes qui ſont eſpouuentables, plus par opinion que par effect, & leſquelles peuuent aduenir, & n'aduenir point. 91. b

Table des ſommaires.

XIV.

Qu'il s'eſt retiré de la compagnie des hommes, & de tous affaires, & meſmement des ſiens propres, qu'il employe tout ſon temps à l'eſtude, & qu'il ne penſe qu'au bien de la poſterité par des enſeignements & admonitions ſalutaires, qu'il met par eſcrit. 93.a

XV.

Si le ſage doit eſtre content de ſoy-meſmes, ou s'il doit auoir vn amy duquel il ſe puiſſe fier & prendre conſeil. 95.a

XVI.

Qu'il ne faut pas teindre legerement noſtre eſprit dans les preceptes de la philoſophie, mais il l'en faut ſouller & abreuuer du tout. Apres il diſſoult l'argument par lequel quelques vns vouloyent ſouſtenir, ſoit que toutes choſes fuſſent gouuernees par le deſtin, comme les Stoiciens croyent, ou qu'elles aduinſſent ſans raiſon & par aduenture, comme les Epicuriens enſeignent, que la philoſophie eſt inutile. En dernier lieu il expoſe vne tres-belle ſentence d'Epicure, qu'elle meſure & qu'elle borne il faut donner à nos cupiditez. 96.a

XVII.

Qu'il n'y a rien pourquoy on doiue differer le temps de philoſopher, pour crainte de la pauureté, laquelle tant s'en faut qu'elle puiſſe porter aucune incommodité, qu'au contraire elle eſt commode à ceux qui veulent vrayement & d'vn bon courage philoſopher. 97.a

XVIII.

Comment le Philoſophe ſe doit porter deuant les feſtes Saturnales. Qu'il faut choiſir quelques iours pour faire eſſay comment nous pourrions ſouffrir la pauureté. Met en fin quel voiſinage il y a entre la cholere & la fureur. 98.a

XIX.

Il veut perſuader à Lucilius, qu'il ne ſe retire pas à la ſolitude ny à cachettes, mais que reiettant tous ennuis, & les tiltres d'honneur pleins de vanité, il ſuiue le repos d'eſprit. 99.a

XX.

Qu'il faut philoſopher par les effects & par la bonne vie, & que celuy qui voudra ſuiure à bon eſcient la philoſophie, doit rechercher la pauureté. 100.a

XXI.

Ceux ne doiuent pas craindre de n'eſtre point cogneus des hommes, qui ayans laiſſé les beaux tiltres d'honneur, ſe ſont iettez entre les bras de la philoſophie. Car vne belle renommee & vne gloire qui durera à la poſterité, ne ſe peut mieux acquerir que par les eſcrits, & par la familiarité des hommes ſçauans. 101.b

XXII.

Par quel moyen ſe doit deuelopper & deffaire celuy qui ſe voyant chargé du maniement de beaucoup de grands affaires, penſe de s'adonner à la philoſophie. 102.b

XXIII.

Que le ſage ſeul reſſent vne vraye & ferme ioye, & que pluſieurs hommes acheuent pluſtoſt de viure, qu'ils n'ont commencé. 103.b

XXIV.

Que c'eſt folie de ſe tourmenter de l'attente d'vne choſe qu'on ne ſçait ſi elle doit aduenir. Remedes tres-certains contre les euenemens dont les hommes ont accouſtume s'eſpouuanter. 104.b

XXV.

Que tous eſprits ne ſe corrigent par vn meſme remede: ains ſe faut acommoder à leurs aages & humeurs. Qu'il faut s'accouſtumer à ſe contenter de peu. Que l'on doit faire toute choſe comme ſi l'on eſtoit à la preſence de quelque homme vertueux & graue. 106.b

XXVI.

Qu'il n'eſt pas ſeulement vieil, ains qu'il eſt en decrepitude, & qu'il a encor l'eſprit vif & guillard, exempt de toute crainte de mort. 107.a

XXVII.

Que qui ne ſçait corriger ſoy-meſme: eſt incapable de reprendre autruy. Plaiſante hiſtoire de certain Caluiſius Sabinus. Quelles ſont les vrayes richeſſes. 108.a

XXVIII.

Que ceux ne ſentent aucun ſoulagement qui changeans de pays portent leurs vices auec eux. 108.b

XXIX.

Qu'il eſt difficille que Marcellinus homme ciuil & ne bel eſprit, puiſſe receuoir correctiõ. Toutesfois qu'il n'en a point perdu l'eſperance, & qu'il eſſayera toutes choſes pour y paruenir. Il adiouſte à la fin le dire d'Epicure, que l'homme qui s'eſt addonné à la philoſophie, ne doit point deſirer de plaire au peuple. 109.b

XXX.

Il eſcrit, qu'encor que Baſſus Aufidius ſoit caſſé du corps toutesfois auec vne ame ferme & conſtante, il n'eſt aucunement tourmenté de la crainte de la mort qui s'approche. 110.b

XXXI.

Que la ſeule vertu eſt noſtre bien. Qu'il faut fermer les aureilles au flateries du peuple. 112.b

XXXII.

Il louë ceux qui viuent retirez au repos d'eſprit ſans qu'on ſçache ce qu'ils font. Que nous rendõs noſtre vie plus courte par noſtre inconſtance: Il blaſme le deſir que les peres ont d'enrichir leurs enfans. Et que celuy vit en liberté, qui vit encor apres qu'il a acheué de viure. 113.a

XXXIII.

Il louë Epicure, & l'eſtime homme plein de courage. Il parle auſſi des diſcours des Stoiciens qui ſont graues & ſententieux, & qu'il ne ſe faut pas tant arreſter ſur les inuentions des anciens, qu'on ne doiue eſſayer de faire de nouueau chemins à la vertu. 113.b

XXXIV.

Il ſe reſiouït d'ouyr dire ce que Lucilius fait, & ce qu'il eſcrit, & ſouſtient que celuy eſt parfaitement bon, qui ne peut par aucune force ny par aucune neceſſité deuenir meſchant. 114.b

XXXV.

La difference qu'il y a entre aymer & eſtre amy, & que pour eſtre conſtant il faut auoir auiourd'huy la meſme volonté qu'on auoit hier. 114.b

XXXVI.

XXXVI.

Quelque ieune homme à la perſuaſion de Lucilius s'eſtoit retiré à l'eſtude de la Philoſophie, dequoy pluſieurs le reprenoyent, comme touſiours les choſes bonnes deſplaiſent au plus grand nombre des hommes. Il aduertit Lucilius d'apprendre ce ieune homme de meſpriſer ces folles reprehenſions, & de perſeuerer au deſſein qu'il a faict. Il enſeigne auſſi à ne craindre point la mort. 115. a

XXXVII.

La folie eſt ſubiette à beaucoup de paſſiõs cruelles & ſeruiles, & la ſageſſe les chaſſe bien loin. Si tu tu veux rendre toutes choſes ſubiettes à toy, il te faut aſſubiettir à la raiſon. 116. a

XXXVIII.

Que ceux ne ſentent aucun ſoulagemẽt qui changeans de pays, portent leurs vices auec eux. 116. b

XXXIX.

Vn parler ordinaire eſt plus profitable, & ſert plus que les abregez & commentaires bien reliez qu'on portoit ſur ſoy. La grandeur du courage, eſt de meſpriſer les choſes grandes, & ſuiure les mediocres. 117. a

XL.

Il reprend la façon de parler de Serapion Sophiſte, qui verſoit vn torrent de mots preſſez & pouſſez par force. Que la parole d'vn Philoſophe doit eſtre moderee & retenue comme ſa vie. 117. b

XLI.

L'argument & le ſubiect de cette Epiſtre eſt tout diuin. Il monſtre que Dieu eſt pres de nous, auec nous & dedans nous. Qu'il y a vn eſprit ſacré logé dans noſtre ame, qui prend garde au mal & au bien qne nous faiſons. Que les biens & la richeſſe n'eſt pas ce qu'on doit loüer en l'homme mais l'ame & la perfection de la raiſon. 118 b

XLII.

Qu'il ne faut point facilement croire que quelqu'vn ſoit homme de bien: Il en y a pluſieurs à qui la volonté & le courage ne defaut point pour eſtre meſchants, mais ſeulement la puiſſance & les moyens. 119. b

XLIII.

On s'enquiert des actions des grands. Vne bonne conſcience ne craint point le bruit & la renommee du peuple. 120. a

XLIV.

De l'origine de la vraye nobleſſe, & qu'elle s'acquiert par la vertu & par la Philoſophie. 120. b

XLV.

Il n'eſt pas beſoin de beaucoup de liures, mais des bons, & qu'en nos eſtudes nous ne deuons pas rechercher les choſes ſubtiles, ains ſeulement les vtiles & profitables. 121. a

XLVI.

Il loüe vn liure compoſé par Lucilius qu'il luy auoit enuoyé. 122. b

XLVII.

Il reprend la ſuperbe & la cruauté de quelques vns enuers leurs eſclaues & ſeruiteurs, & loüe Lucilius de ce qu'il vit familieremẽt auec les ſiẽs. 122. b

XLVIII.

De la loy d'amitié, & que le bien & le mal doit eſtre communiqué entre amis. Il ſe moque apres des ſophiſteries & des argumens cornus que quelques Philoſophes faiſoient au lieu d'enſeigner la vertu. 124. b

XLIX.

Il parle de la viſteſſe du temps. Se mocque des Poëtes & des dialecticiens, & qu'il faut employer l'eſtude aux choſes qui peuuent apprendre noſtre ame à la vertu. 125. b

L

La faute que pluſieurs font de croire que les vices qui naiſſent de nous, prouiennent des choſes: que les choſes encor tendres ſe corrigent facilement, & celles qui ſont enuieillies, le peuuent eſtre auec la peine & la diligence. 126. b

LI.

Il faut fuir les lieux dans leſquels il y a danger que nos ames deuiẽnent effeminees & laſches, & qu'il eſt bon de s'addonner au trauail & à la peine pour ne tomber au vice. 127. b

LII.

Il y a trois ſortes d'hommes qui ſuiuent & s'approchent de la philoſophie & de la ſageſſe. Qu'il faut imiter, non pas ceux qui s'eſtudient à bien & viſtement parler, mais ceux qui par leur bonne vie nous enſeignent à bien viure. 128. b

LIII.

Des dangers & incommoditez qu'il y a de ſe mettre ſur la mer, des maladies de l'ame, & de la gueriſon que la ſeule philoſophie leur peut donner. 129. b

LIIII.

De la maladie à laquelle Seneque eſtoit plus ſubiet: des meditations & belles penſees qui luy venoient dans l'ame pendant l'accez de ſon mal, de ſa reſolution à la mort. 130. b

LV.

Que l'exercice profite beaucoup à la ſanté du corps. Du repos d'eſprit que ſentent ceux qui ſe ſont retirez aux champs. Et deſcription de la maiſon de Vatia. 131. b

LVI.

Il deſcrit le bruit qui ſe fait aux bains & aux eſtuues, & que ceux ſont trop delicats qui ne peuuent eſtudier qu'auec vn grand ſilence, & que ſouuent les choſes exterieures ne nous troublent pas plus que noſtre ame meſme, laquelle ne peut ſentir vn parfaict repos, qu'elle ne ſoit bien compoſée & deſchargée des vices. 132. b

LVII.

Sur l'occaſion d'vn voyage qu'il fit en mauuais temps allant à Naples, il dit que l'ame ſouffre quelques paſſions que les plus ſages & vertueux ne peuuent euiter, prouenants de la nature de noſtre mortalité. 133. b

LVIII.

Premierement il monſtre la pauureté de la langue Latine, apres comme ceux font ſottement qui veulent reſtreindre ceſte langue pauure d'elle meſme, au lieu de l'amplifier. Il parle de quelques mots familiers à Platon, comme de celuy qu'il appelle *ens*, de l'eſſence, du genre: de l'eſpèce de l'idée, pour leſquels il faut inuenter des mots nouueaux, & que des diſputes qu'on fait

ſeulement pour eſueiller l'entendement, on en peut tirer du profit pour inſtituer nos mœurs & noſtre bonne vie. 134.b

LIX.

Ayant parlé de la volupté qu'il auoit priſe à lire vne lettre de Lucilius, il prend comme par occaſion, la difference qu'il y a entre la ioye & la volupté, par l'opinion des Stoiques. Il eſcrit le plaiſir & contentement, qu'il a pris de ceſte lettre, quelle eſt la vie du ſage, du iugement ſeuere que chacun doit faire de ſoy, & de ne croire point les flatteurs. 137.b

LX.

Il deteſte le vœu de nos parens qui nous ſouhaitent des richeſſes: & là gourmandiſe qui entre en deſpenſe par ambition & nous fait deſirer & chercher les biens de la terre & de la mer. 139.a

LXI.

Que tout le temps deuant la vieilleſſe on doit penſer à bien viure, & en la vieilleſſe on doit penſer à bien mourir. 139.b

LXII.

Que les affaires ne l'empeſchent point à l'eſtude des ſciences liberales, Que le meſpris des richeſſes eſt le vray chemin aux richeſſes. 139.b

LXIII.

Il conſole Lucilius de la mort de Flaccus ſon amy & monſtre que la plus grande partie des hommes par des larmes feintes veulent ſeulement faire monſtre de leur douleur, laquelle ils ſuiuent auec ambition. 140.a

LXIIII.

Il loüe grandement vn liure de Q. Sextius pere, la leçon duquel eſchauffoit à la vertu, l'ame de ceux qui le liſoient, & n'oſtoit à pas-vn l'eſperance de pouuoir atteindre à ſa perfection. Il dit qu'il admire les inuentions de la ſageſſe & les inuenteurs, & penſe qu'on y peut à l'aduenir encor beaucoup adiouſter. 141.a

LXV.

Qu'à l'opinion des Stoiciens il n'y a que trois cauſes de toutes choſes en ce monde, & par l'opinion d'Ariſtote & de Platon, il en y a d'auantage. Il cõſeille auſſi par vn docte diſcours, apres qu'on aura acquiſe la tranquillité de l'ame, de s'adonner à la cognoiſſance de l'vniuers. 142.a

LXVI.

Il monſtre par l'exemple de Claranus qui eſtoit deſia vieil, & auoit le corps petit & contrefaict, que pour le rendre beau & agreable, ſa ſeule vertu ſuffiſoit, laquelle ne peut eſtre renduë plus honorable par la beauté du corps, ni par ſa deformité eſtre eſtimée plus layde. Il diſcourt apres de quelques propos tenus entre eux, meſmement qu'encor qu'il y ait trois diſtinctions de biens, ils ſont toutesfois tous eſgaux. 144.a

LXVII.

Apres auoir en peu de paroles diſcouru de la foibleſſe & imbecillité de ſa vieilleſſe, il explique ceſte queſtion. Si tous biens ſont deſirables. En fin il conclud, que ceux, qui ne ſemblent point eſtre tels, ſont toutesfois tels. 148.a

LXVIII.

C'eſt choſe ſalutaire de quitter les affaires pour ſe retirer au repos de l'ame: mais cela ſe doit faire en ſorte que le monde ne s'en apperçoiue point. Il enſeigne auſſi ce qu'on doit faire apres qu'on ſera en ceſte ſolitude: & que la vieilleſſe par les experiences qu'elle a faict, eſt vn temps plus propre à la ſageſſe. 149.a

LXIX.

Il defend le changement des lieux: dit qu'il faut arreſter la fuite du corps pour retenir l'ame en repos. Apprend comme il faut ſurmonter les vices: & non ſeulement receuoir la mort mais l'appeller s'il en eſt beſoin. 150.a

LXX.

Le temps & la vie s'eſcoule ſans le ſentir. Que c'eſt folie ſe plaindre de la briefueté de la vie. Qu'il faut attendre la mort ſans aucune crainte, & ſi l'occaſion le requiert, la procurer. Qu'il peut aduenir pluſieurs choſes pour leſquelles le ſage peut ſe donner la mort. 150.b

LXXI.

Il faut quand on veut prendre conſeil de ce qu'on doit fuir ou deſirer, auoir eſgard au bien ſouuerain, & à l'intention & deliberation du cours de toute la vie entiere. Il perſuade apres que cela ſeulement eſt bon, qui eſt honneſte, & que la vertu rend toutes choſes heureuſes: Qu'vne mort honneſte eſt autant à deſirer qu'vne honneſte vie, comme il le preuue par exemples. 152.b

LXXII.

On ne doit iamais, quelques affaires qu'on aye, diſcontinuer l'eſtude de la Philoſophie, ny le remettre à l'aduenir. Que c'eſt qu'auoir l'ame ſaine: Qu'il faut donner congé aux affaires & negoces. 155.b

LXXIII.

Il defend les Philoſophes qu'on accuſoit d'auoir les Magiſtrats à meſpris. Et loüe le Prince qui nourrit ſes citoyens en paix, en repos & en liberté & qui leur donne moyen de pouuoir ſuiure la Philoſophie. 156.b

LXXIIII.

Celuy qui meſure le bien par l'honneſteté eſt riche dans ſon ame. Il eſtime miſerables ceux qui s'attriſtent pour les biens de fortune, & pour la crainte de la mort. Comparaiſon de l'homme ſage & vertueux, auec la grandeur de Dieu. 158.a

LXXV.

Quel doit eſtre le parler de l'homme ſage, que ſon langage ſe doit accorder auec la vie.

Comparaiſon du Medecin du corps à celuy de l'ame.

Beaux enſeignemens pour ne craindre les maux & ſuiure la vertu. 161.a

LXXVI.

Qu'en ſa vieilleſſe il va ouyr les leçons d'vn Philoſophe, & en ce faiſant il enſeigne qu'il faut touſiours apprendre Qu'il n'y a qu'vn ſeul bien, ſçauoir eſt, ce qui eſt honneſte, 162.a

LXXVII.

Il deſcrit la flotte des nauires d'Alexandrie, & la mort de Tullius Marcellinus, à l'exemple duquel il monſtre qu'il ne la faut point craindre 165.a

LXXVIII.

Il parle d'vne longue maladie & defluctions de rhumes qu'il auoit ſoufferte. Et les remedes que la viſite de ſes amis & le conſeil des medecins luy donnerent, leſquels il apprend à Lucilius pour guerir d'vn pareil mal qu'il auoit. 166. b

LXXIX.

Il prie Lucilius de luy eſcrire ce qu'il a cogneu de Scylla, de Charibde, & du mont Ætna. Quelle ſera noſtre ame quand elle ſera montée au Ciel, & qu'elle peut eſtre telle icy bas, ſi elle ſe deſcharge des vices. 169. a

LXXX.

Il reprend ceux qui s'addonnent ſi fort aux exercices du corps, qu'ils oublient ceux de l'eſprit. Que l'homme de ſoy-meſme peut rendre ſon ame meilleure: & acquerir ſa liberté. 170. a

LXXXI.

Ceſte Epiſtre contient vn abregé preſque de tout le Traicté des biens-faicts, & monſtre que les ingrats ne nous doiuent point faire perdre la volonté de donner des biens-faicts: & comme il faut eſtre recognoiſſant. 171. a

LXXXII.

Il blaſme la vie molle & delicate: loüe l'eſtude des lettres. Le reſte de ceſte Epiſtre eſt pleine du meſpris de la mort. 173. b

LXXXIII.

Il parle de ſa vieilleſſe & des exercices qu'il fait, & des viandes dont il vſe pour entretenir ſa ſanté. Puis apres de l'iurongnerie, & qu'on ne doit fier ſes ſecrets à vn homme ſubiet au vin. 176. a

LXXXIIII.

Que ceux qui s'adonnent à l'eſtude, doiuent lire, & apres eſcrire: par la comparaiſon des mouſches à miel qui vont amaſſer le ſuc des fleurs, & apres le rangent en rayons. 178. a

LXXXV.

Il aſſemble pluſieurs raiſons, par leſquelles les Stoiciens prouuoyent, que la ſeule vertu ſuffiſoit à bien & heureuſement viure. Et refute les opinions de ceux qui ſouſtenoient le contraire. 179. b

LXXXVI.

Loüange de Scipion l'Affricain, & de ſa temperance: & meſmement en ſes bains. Blaſme l'exceſſiue deſpenſe & diſſolution des hommes de ſon temps. Et quelques beaux & profitables diſcours des vergers & des arbres fruictiers. 182. b

LXXXVII.

Il deſcrit de la frugalité qu'il tint en vn petit voyage qu'il fiſt. Et ſur ceſte occaſion il reprend les folles & delicates deſpences des Romains par les exemples qu'il allegue. Il diſpute ſi les richeſſes ſe peuuent appeller bien. 184. a

LXXXVIII.

Des ſciences liberales, comment & combien de temps on les doit ſuiure. Des eſtudes vains & inutiles, & des exercices que pluſieurs font, qui ne leur profitent rien. Que tous nos eſtudes doiuent ſeruir à la vertu, & que c'eſt la vraye ſcience & l'eſtude liberale. 187. a

LXXXIX.

Difinition de la ſageſſe: diuiſion de la Philoſophie ſelon l'opinion de pluſieurs. Il ſe iette apres ſur le blaſme de l'auarice & de la gourmandiſe des Romains. 190. b

XC.

C'eſt la Philoſophie qui nous apprend à bien viure. Que c'eſt elle qui nous fait trouuer la verité des choſes diuines & humaines. Si l'inuention des meſtiers & des arts mechaniques procede de la Philoſophie. 192. b

XCI.

Il parle de la triſteſſe que ſent Liberalis ſon amy du bruſlement de la ville de Lyon, que le feu conſuma entierement en vne ſeule nuict. Tous les ouurages des mortels ſont condamnez à mourir quelque iour. 197. a

XCII.

Les biens exterieurs ne s'acquierent que par le corps. Que le corps n'eſt entretenu que pour honorer l'ame, qui eſt le principal dans l'homme. Que l'ame n'eſt ſouſtenuë que d'elles meſme. Que les calamitez & incommoditez du corps, n'offencent point la vertu de l'ame. 199. a

XCIII.

Il reprend ceux qui ſe plaignent de la mort de leurs amis. Et ſouſtient que la vie de celuy qui s'eſt rendu vertueux & ſage, eſt parfaicte, & aſſez longue. 202. a

XCIIII.

Il diſpute ſi les decrets & arreſts des Philoſophes ſont plus profitables que les enſeignemens & inſtructions particulieres: dit que les decrets generaux ſont ceux qui parlent de la fin des choſes, de la ſageſſe, de l'eſtat du ſage en general. Mais les inſtructions & enſeignemens ſont ceux qui appartiennent à chacune partie de la vie: & quand nous enſeignons comment ſe doit porter le mary enuers ſa femme, le fils enuers le pere, & le Citoyen enuers ſa Cité. Monſtre que la gloire & l'ambition a fait entreprendre tout ce que les plus grands des Romains ont faict. 203. a

XCV.

Ceſte Epiſtre n'eſt qu'vne depandance & continuation des propos de la precedente: Et pour reſoudre ceſte queſtion, il dict, qu'il y a autant de difference entre les decrets & les preceptes: comme il en y a entre les quatre elemens & les membres du corps qui en ſont compoſez. Il entre apres en vn beau diſcours contre la gorge & la gourmandiſe, de laquelle toutes les maladies procedent. Ce qu'il diſcourt par les preceptes de la medecine, & par vne infinité de belles demonſtrations. 208. b

XCVI.

Qu'il n'y a rien de miſerable en l'homme, ſinon que quand il penſe qu'il y ait quelques choſes miſerables en ce monde. Que les maux qui nous aduiennent, ſe ſont arreſts donnez au Ciel, & qu'il faut conſentir à la volonté de Dieu. 215. a

XCVII.

Que pluſieurs vices qui ſemblent eſtre nays de noſtre temps, auoient eſté aux ſiecles paſſez. Que les hommes imitent pluſtoſt les vices que les vertus. Que les meſchans ne ſont iamais aſſeurez

en leur ame. 215.b

XCVIII.

La fortune porte auec ſoy la nature & la condition du bien & du mal. Vne bonne ame & conſtante corrige les maux de fortune. Vne ame qui eſt en peine de l'aduenir, eſt miſerable auant ſa miſere. Exemples de pluſieurs qui ont vaincu les maux les plus terribles. 216.b

XCIX.

Comme il faut chaſtier ceux qui meinent trop grand dueil de la mort de leurs enfans & de leurs amis. Il blaſme ceux qui veulent faire monſtre d'vne grande douleur, & qui cherchent quelque volupté entre les larmes. 218.a

C.

Il ſouſtient contre l'opinion de Lucilius que le langage de Fabianus Papirius eſt fort bon. Et monſtre quel doit eſtre celuy d'vn Philoſophe. 220.b

CI.

De la mort ſubtile & inopinée de Senecio par vne ſquinancie. Que les richeſſes croiſſent plus facilement qu'elles ne commencent. Qu'il ne ſe faut rien promettre de l'aduenir. 221.b

CII.

De l'immortalité des ames, & de la creance qu'il en auoit. Que la loüange & la ſplendeur qui ſuit noſtre nom apres la mort eſt bien. Qu'apres les tenebres de la vie, nous iouyrons d'vne lumiere diuine. 223.a

CIII.

Que l'ennemy le plus dangereux & le plus traiſtre à l'homme c'eſt l'homme. Que la Philoſophie peut ſeruir de remede à ces maux. 225.b

CIIII.

D'vn voyage qu'il fit hors la ville pour recouurer ſa ſanté. Qu'il ne faut point paſſer la mer, ny changer de villes pour fuyr les vices. Il ne faut point aller en autre lieu, mais eſtre autre qu'on n'eſtoit point. Il conſeille de viure auec Caton, Lælius, & Tubero, Romains, & auec Socrate & Zenon Grecs. 225.b

CV.

Comme il faut fuyr l'eſperance, l'enuie, la haine, la crainte, & le meſpris. Peu parler auec les autres, & beaucoup auecques ſoy. Le plaiſir qu'on prend à parler, fait en fin deſcouurir les ſecrets. 228.b

CVI.

Si les biens de l'ame & les vices, ſont corps. Ce qui commande au corps eſt corps. Qu'on employe trop de ſubtilité en choſes ſuperflues. Il y a de l'intemperance au ſçauoir, comme en toutes autres choſes. 229.a

CVII.

Qu'il ne ſe faut point offenſer des pertes & incommoditez qui nous aduiennent. Il faut commander à noſtre ame de les ſupporter. Nature tempere toutes choſes par des changemẽs. Qu'il ſe faut ſoubs-mettre à la volonté de Dieu. 230.a

CVIII.

Ceux qui vont à l'eſchole de la Philoſophie, apprennent touſiours quelque choſe. Quelques vns vont à l'eſchole comme au theatre pour paſſer le temps. Il auoit appris ſous Attalus criant contre les vices à ne manger d'aucuns animaux. Et que Tybere auoit chaſſé la Religion eſtrangere. Qu'il faut employer le temps preſent, & ne remettre rien à l'aduenir. 231.a

CIX.

Vn homme ſage peut ſeruir à vn autre ſage, & à ſoy-meſmes. Il preuue cela par raiſons & par demonſtrations. Et qu'on void plus clairement aux affaires d'autruy qu'aux ſiens. 234.a

CX

Les Stoiciens ont ſouſtenu qu'vn chacun de nous auoit vn Dieu pour Pedagogue. Qu'vn commencement de calamité, a eſté quelquesfois cauſe d'vne grande felicité.

La cognoiſſance des choſes humaines & diuines, nous faict voir clairement. Dieu s'eſt approché de nous, & a caché profondement dans terre, ce qui nous pouuoit nuire.

Vn ſage & beau diſcours contre les richeſſes. 235.b

CXI.

Contre les ſophiſmes & cauillations d'aucuns Philoſophes, leſquelles ont ce vice qu'elles plaiſent ſous l'apparence de ſubtilité. Et qu'il ne faut qu'apprendre à meſpriſer la vie, & apres à la bien gouuerner. 237.a

CXII.

D'vn amy de Lucilius que Seneque pẽſoit eſtre trop endurcy aux vices, pour ſe pouuoir former à la vertu. Qu'il hayſſoit maintenant les folles deſpences & ſes ſuperfluitez, mais qu'il commenceroit bien toſt à les reprendre. 237.b

CXIII.

Seneque diſpute ſi la Iuſtice, la magnanimité, la prudence, & les autres vertus, voire meſmes les recidents à icelles, ſont animaux. Se moque des Stoiciens qui ſouſtenoient ces reſueries par les raiſons qu'il confute. Et qu'il vaut mieux qu'on nous enſeigne que la Iuſtice, & les autres vertus ſont choſes ſacrées. 237.b

CXIIII.

Que bien ſouuent la façon corrompuë de parler, prouient de la corruption des mœurs. Il ſe moque puis apres du langage de Mœcenas, qui eſtoit auſſi effeminé & laſche, que ſa façõ de viure. Des diuerſes façons de parler que pluſieurs perſonnes ſuiuent, qui prennent plaiſir à faillir. Vn beau diſcours contre les voluptez & les vices, & principalement contre la gourmandiſe & folle deſpence. 240.a

CXV.

Que le parler eſt comme vn viſage de l'ame. S'il eſt fardé & affecté, l'ame eſt auſſi molle & laſche. L'ame d'vn homme de bien eſt toute belle & ſaincte comme ſa parole. Il ſe courrouce apres contre les folles deſpences, & contre la ſuperfluité & l'auarice. 242.b

CXVI.

S'il vaut mieux auoir des paſſions moderées, que de n'en auoir point du tout. Il les faut entierement reietter s'il eſt poſſible. 244.b

CXVII.

Si l'opinion des Stoiciens, qui diſent que la ſageſſe

geſſe eſt bonne, mais qu'il n'eſt pas bon d'eſtre ſage, eſt veritable. Il reiette apres toutes les queſtions qui ſe font là deſſus. Et deſire qu'on luy enſeigne ce qu'il doit euiter, & ce qu'il doit deſirer. 245. a

CXVIII.

Il reprend l'ambition de ceux qui pourſuiuoiẽt les honneurs & dignitez dedans Rome. Il met apres la definition du bien, & comme on le peut cognoiſtre. 247. b

CXIX.

Comme on peut deuenir bien toſt riche. Qu'il faut emprunter de ſoy-meſmes. Le ſage ne cherche que les richeſſes naturelles, leſquelles ne craignent ny le feu, ny la guerre, ny les larrons. 249. a

CXX.

Comment & par quel moyen la cognoiſſance du bien, & de ce qui eſt honneſte, nous eſt aduenuë. La difference qu'il y a de l'vn à l'autre. Beaux exemples de ce qui eſt honneſte. 250. b

CXXI.

Que tout ce qui eſt immoral, n'appartient point aux bonnes mœurs, & la raiſon qu'il en rend. Que toutes les beſtes ont ſentiment de leur conſtitution & complexion naturelle. La conſtitution c'eſt la force principale de l'ame, qui a aucunement pouuoir ſur le corps. Tout ce deſſus eſt confirmé par belles raiſons & exemples. 252. b

CXXII.

Contre ceux qui font du iour la nuict, & de la nuict le iour, comme chauue ſouris. Qui font toutes choſes contre l'ordre de la nature, & rien de ce que le commun du peuple fait. Moqueries ſubtiles contre ceux qui viuent de ceſte façon, & contre leurs vices. 254. b

CXXIII.

Il n'y a rien de faſcheux, ny la faim meſmes, ſi on la ſupporte patiemment & legerement. Qu'il ne faut point vouloir ce qu'on ne peut auoir. Qu'on ſe peut paſſer de beaucoup de choſes ſuperflues. 256. a

CXXIIII.

Il diſpute ſi le bien ſe cognoiſt ou par l'intelligence ou par le ſentiment: ſi c'eſt par le ſentiment, ceux qui ſuiuent la volupté, ou fuyent les douleurs n'en pourroient pas eſtre repris. Que c'eſt la raiſon qui iuge celà. Ce diſcours eſt fort beau & merite d'eſtre leu par les plus ſçauans. 257. b

Ces Epiſtres ſont pleines de tant de diuerſité de choſes, & de belles ſentences, qu'il eſt mal-aiſé de comprendre l'argument d'vne chacune par vn brief ſommaire.

FIN DE LA TABLE DES SOMMAIRES DES EPISTRES.